This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

http://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Revue des traditions populaires

Société des traditions populaires (France), Société des traditions populaires, Paris

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

5e ANNÉE. — 1890. — Tome V.

Digitized by Google

VANNES. — IMPRIMERIE LAFOLYE, PLACE DES LICES, 2

Digitized by Google

SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES
AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

REVUE
DES
TRADITIONS POPULAIRES

TOME V

5e ANNÉE. — 1890. — Tome V.

PARIS

Librairie de l'Art indépendant 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

ÉMILE LECHEVALIER
39, Quai des Grands-Augustins

ERNEST LEROUX
28, rue Bonaparte, 28

J. MAISONNEUVE
25 Quai Voltaire, 25

Prix du Numéro : UN franc vingt-cinq.

Digitized by Google

Digitized by Google

TRADITIONS POPULAIRES
ÉCOLE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

REVUE
DES
TRADITIONS POPULAIRES

TOME V
[illegible] ANNÉE. N° 1. — 15 Janvier [illegible]

PARIS
J. MAISONNEUVE
25, Quai Voltaire, 25

ERNEST LEROUX
[illegible] rue Bonaparte, 28

ÉMILE LECHEVALIER
[illegible], quai des Grands-Augustins

L'Art indépendant, 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

du Numéro : UN franc vingt-cinq.

Digitized by Google

SOMMAIRE

Des formes iconographiques de la légende de Théophile.	ERNEST FAL.	
Les noces du coucou et de l'alouette, V des Colombes.	CLAUDE FERRAN	
Les noces du papillon, pays de Caux.	AUG. BERNARD	
Les noces de l'alouette et du pinson, version du Poitou.	LEO DESAIVRE	
Les noces de la fauvette et de la perdrix, version de la Haute-Bretagne.	Mme PAUL SEBILLOT	1
Le diable en Poitou dans l'iconographie. III.	PAUL SEBILLOT	2
La fête des Rois VI. La quête des Rois en Bourgogne	MOREL-RETZ (STOP)	2
XII En Chorégraphie.	HENRI CHARD	31
XIII La cérémonie de la levée à la Cour de France en 1701.	A. TAUSSERAT	31
Rien qu'une, conte du jour des Rois.	DESAUGIERS	32
Proverbes et dictons de Marins	RAOUL PAYEN	35
L'inventaire des contes. III. Analyse classification et indication des contes populaires.	LOUIS BREUYRE	36
L'influenza. I. Au XVe siècle.	RAOUL ROSIÈRES	43
II. Au XVIe siècle.	PAUL SEBILLOT	45
Coutumes populaires IV. En Allemagne.	RAPHAEL BLANCHARD	
Le pays de Cocagne, conte populaire sicilien.	G. PITRÈ	48
Mettons de folk-lore parisien	NAPOLÉON NEY	51
Le folk-Lore du pays de Liège	A. DE ROUSSEAUX	51
Extraits et lectures I. Audition de Noëls français au cercle Saint-Simon.	JULIEN TIERSOT	51
II. Les asiles de nuit en Chine	A. CERTEUX	57
Nécrologie. — Maurice Jameret.	HENRI COUDER	58
Bibliographie. — A. Rolland de Renus. *Dictionnaire des appellations enfantines* — Wratislaw. *Sixty Folk-lores from Slavonic sources* — Sabin. *La Marine*, croquis humoristiques.		58
Périodiques et journaux. — Notes et enquêtes.		61

ILLUSTRATIONS

LEMOINE, *Paul Sébillot*. — Fragment de la danse macabre du Parc-aux-Dames de la cathédrale d'Autun : l'enlèvement de Proserpine, d'après Bruegel ; le jugement dernier, gravure des Heures de Simon Vostre ; fragment du jugement dernier de Jean Cousin ; image tirée d'une éd. pop. des danses macabres ; vitrail de Chartres ; Diableries d'après Jean Cousin ; fragment de sculpture de la cathédrale d'Amiens ; Danses diaboliques. — Noël sur bâche ; Eole et ses soufflets, *Sabin*.

La Correspondance et les Manuscrits (écrits sur un seul côté), les livres, les revues, les périodiques doivent être adressés à M. Paul Sébillot, secrétaire général de la Société, 5, rue de l'Odéon.

Avis aux sociétaires et aux Abonnés.

La cotisation des sociétaires donnant droit à l'envoi gratuit de la *Revue de l'Histoire*, est fixée à 15 francs par an (France et Union postale).

Le meilleur mode pour le paiement est, aussi bien pour Paris que pour les départements et l'étranger, l'adresse au Trésorier de la société, M. A. Certeux, 5, rue Vieux-Lesage, un mandat sur la poste dont le talon sert de reçu.

A partir du premier mois, le Trésorier disposera à vue sur les récalcitrants en toutes les formes du recouvrement.

Les non-sociétaires (15 francs pour la France et les départements, 17 francs pour l'Etranger, postage en sus) payables d'avance.

Adresser un mandat sur la poste au Trésorier-général, comme il est dans les sociétaires.

Digitized by Google

1R1
R3
v.5

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

5e Année. — Tome V. — N° 1. — 15 Janvier 1890.

DES FORMES ICONOGRAPHIQUES

DE LA LÉGENDE DE THÉOPHILE.

I

Toutes les personnes qui s'occupent de Légendes et de Traditions connaissent, au moins de nom, la Légende ou le Miracle de Théophile. Cette légende offre de très grandes analogies avec celle de Faust. Elle en est, si l'on peut s'exprimer ainsi, la forme catholique. Sa célébrité au moyen âge a égalé, sinon surpassé celle que l'histoire tragique du magicien allemand a obtenue dans les temps modernes et obtient encore aujourd'hui.

La voici, telle que nous l'avons résumée dans l'introduction de notre *Histoire de la Légende de Faust.*

« Théophile était vidame, c'est-à-dire administrateur de l'église d'Adana, en Cilicie. Il avait acquis, dans l'exercice de ces hautes fonctions, une considération si grande que, à la mort de l'évêque, en l'an 537 ou 538, les fidèles, d'une voix unanime, le désignèrent comme son successeur.

« Théophile, soit défiance de lui-même, soit humilité, refusa ce périlleux honneur, et voyant que l'évêque métropolitain se disposait à ratifier le choix des fidèles, il se mit à genoux et le supplia en pleurant

M258497

Digitized by Google

d'avoir pitié de lui et de pas le charger d'un fardeau trop pesant pour ses forces.

Mais à peine le nouvel évêque fut-il installé que le vidame, desservi près de lui par des ennemis secrets, fut accusé de concussion et privé de sa charge. Théophile, si fort contre l'attrait des honneurs, ne put supporter cette injuste disgrâce. Il se voyait réduit à la misère, déshonoré pour toujours, et tout son être se révoltait contre ce châtiment immérité.

« Son désespoir était si grand, qu'un soir, perdant la tête, il s'enveloppa d'un manteau et s'en alla, par des chemins détournés, frapper à la porte d'une maison cachée dans une ruelle obscure. C'était la demeure d'un juif, magicien renommé, qui passait dans la ville pour être en relation avec Satan. Théophile, éperdu, lui apprit sa disgrâce, sa situation désespérée, se déclarant prêt à tout, même à vendre son âme, si Satan voulait lui venir en aide. Le juif écoutait, silencieux. Il le remit au lendemain, ne voulant rien promettre avant d'avoir consulté son maître, désireux aussi, peut-être, d'éprouver par ce délai la résolution du vidame.

« Mais Théophile étant revenu le lendemain, Satan cette fois fut évoqué et conclut avec lui un pacte écrit. Par ce pacte, Théophile s'engageait, si Satan le rétablissait dans ses fonctions, à lui livrer son âme, Satan s'empressa de remplir sa promesse et le vidame, rentré en grâce, exerça bientôt une action toute puissante sur l'esprit de l'évêque. Il réussissait avec un bonheur singulier dans ses entreprises et tout semblait lui sourire. Jamais, cependant, il n'avait été si malheureux. Le remords s'était emparé de son âme et il ne se pliait qu'en frémissant au dur servage qu'il avait accepté.

« Bientôt ce joug lui devint insupportable, et de même que, dans un moment de désespoir, il était allé se mettre à la discrétion d'un magicien juif, de même, dans une heure de repentir, il alla se jeter aux pieds de la sainte Vierge. Il lui demanda d'obtenir, par son intercession toute puissante, le pardon du crime qu'il avait commis.

« Pendant quarante jours et quarante nuits, il demeura prosterné devant l'autel, sur la pierre froide et nue. Le front dans la poussière, il ne cessait de sangloter, de se frapper la poitrine et de prier. Lorsque sa pénitence fut terminée, la sainte Vierge lui apparut et après l'avoir un instant repoussé, elle se laissa toucher par son repentir. Elle lui promit de prier pour lui et d'obtenir son pardon.

« Trois jours après, Théophile n'ayant pas cessé d'attendre sa grâce au pied de l'autel, la sainte Vierge lui apparût de nouveau et lui annonça que ses péchés lui étaient remis. Puis, comme il l'avait alors suppliée les mains jointes et avec larmes de lui faire rendre aussi le pacte qu'il avait signé avec Satan, au bout de trois jours, pendant que, vaincu par la fatigue, il dormait couché devant l'autel, il vit comme en songe la sainte Vierge qui déposait le pacte sur sa poitrine. S'étant bientôt éveillé, il y trouva la cédule portant encore dans de la cire l'empreinte du sceau dont il l'avait revêtue.

Digitized by Google

« Sa surprise et sa joie furent si vives qu'à peine osait-il croire d'abord au témoignage de ses sens. Le lendemain, qui était un dimanche, il se rendit à l'Eglise, à l'heure où les fidèles se réunissent, et alla devant tout le peuple se jeter aux pieds de l'évêque. Après avoir publiquement confessé ses fautes, il raconta la grande faveur dont la sainte Vierge l'avait honoré et montra le pacte en témoignage de la véracité de ses paroles. Puis tandis que les fidèles, saisis d'admiration, louaient le Christ et sa mère et que l'évêque faisait brûler le parchemin, il retourna devant l'autel où la sainte Vierge lui était apparue. Il ressentit alors les premières atteintes d'une maladie mortelle qui l'enleva quelques jours après, et il rendit l'âme en embrassant ses frères et en louant Jésus-Christ et sa mère. »

Cette histoire de Théophile se répandit rapidement et devint un des thèmes favoris des prédicateurs et des écrivains de la littérature sacrée. Elle produisit une impression profonde sur l'esprit du peuple. Elle était si bien d'accord avec ses croyances et ses sentiments qu'il ne se lassait pas de l'entendre.

Si elle séduisait à ce point les foules, quel effet ne devait-elle pas produire sur l'imagination des artistes? L'entendant rappeler sans cesse dans la chaire, la rencontrant dans les manuscrits, la voyant représentée sur la scène en tableaux vivants et dramatiques, qui sollicitaient leur main, comment n'auraient-ils pas cédé à la tentation de la traiter à leur tour? Tout les y poussait : la grandeur et la beauté du sujet, qui réalisait sous une forme à la fois gracieuse et terrible l'idéal le plus élevé de leur croyance religieuse; l'émouvante poésie de ses côtés purement humains, et la certitude d'être récompensés de leurs efforts au centuple, pour peu qu'ils missent de l'âme et du talent dans leurs œuvres. Aussi beaucoup d'ent'reux s'ingénièrent-ils à réaliser sous une figure matérielle les images que la parole éloquente du prédicateur ou le vers ailé du poète faisaient éclore en leurs âmes. Les uns les sculptèrent dans la pierre des cathédrales, les autres les peignirent sur les murs du sanctuaire; d'autres les firent revivre sur la mosaïque transparente des vitraux; d'autres enfin les retracèrent sur le parchemin des manuscrits en de naïfs dessins patiemment coloriés. Il y eût, dans la sphère des arts, une magnifique floraison d'œuvres consacrées à la légende, et cette floraison parallèle et à peine plus tardive, égala, si elle ne surpassa la floraison littéraire.

Les peintres verriers ont tout particulièrement affectionné ce sujet, et malgré la fragilité de la substance à laquelle ils confiaient leurs œuvres, on le rencontre encore — on le rencontrait bien davantage autrefois — sur les vitraux des églises et des cathédrales. Il y avait sa place assignée d'avance et presque toujours la même. Ce n'était en effet ni le caprice de l'artiste, ni le bon plaisir de l'architecte ou des fondateurs de l'édifice qui décidaient de la nature des sujets représentés sur les verrières et des autres motifs d'ornementation. On était guidé dans leur choix par des considérations d'ordre théologique et de conve-

Digitized by Google

nance empruntées soit au vocable de l'édifice, soit à l'histoire religieuse, soit aux souvenirs et traditions du pays. Une même pensée présidait à leur adoption comme à leur classement et souvent elle les rattachait les uns aux autres, afin de leur donner plus de force et de signification, en les faisant concourir à l'expression d'une allégorie commune. Ainsi le miracle de Théophile, obtenu par l'intercession de la sainte Vierge, décorait d'habitude l'une des chapelles de Notre-Dame, et le choix de cette chapelle ou, si elle était unique, de la fenêtre assignée à la verrière, n'était pas abandonné non plus au hasard. On suivait dans la décoration de chaque partie de l'édifice et même de chaque chapelle, comme dans celle de l'ensemble, un ordre déterminé par la tradition, et dont on ne se départait pas sans de graves motifs.

On commençait par représenter sur une ou plusieurs verrières la généalogie de la sainte Vierge, ce qu'on appelait l'arbre de Jessé. On continuait par les scènes principales de son existence terrestre, placées généralement à la partie médiane; puis, sur le bas-côté resté libre, en face de l'arbre de Jessé, on figurait les plus éclatants miracles obtenus par son intercession. Parmi ces miracles, et en première ligne, se trouvait la plupart du temps l'histoire de Théophile. Cette façon hiératique et presque immuable de concevoir la décoration des chapelles et sanctuaires de la sainte Vierge contribua sans nul doute à multiplier les reproductions du miracle. Y revenant sans cesse, les artistes étaient obligés par là même à varier les scènes représentées, à disposer d'une manière originale et neuve celles qui, nécessaires à l'intelligence du sujet, étaient en quelque sorte inévitables. Dans ces arrangements secondaires, le peintre était d'ailleurs obligé de tenir compte de l'étendue de son cadre. En certains endroits, à peine pouvait-il disposer de quelques panneaux; en d'autres, au contraire, on lui abandonnait des fenêtres entières, des verrières énormes ou son imagination pouvait prendre le plus vaste essor.

Le miracle de Théophile fut aussi l'un des sujets les plus anciennement traités. Dès le XIIIe siècle, on le rencontre d'une manière non pas accidentelle, mais fréquente. Il occupe une place considérable dans de nombreuses verrières qui comptent parmi les plus beaux monuments de l'art gothique. Quelques-unes seulement de ces verrières ont survécu aux deux grandes tempêtes qui se sont déchaînées sur la France au XVIe et au XVIIIe siècles, et qui furent si funestes à l'art religieux. Malgré leur isolement et tout incomplètes qu'elles soient, elles donnent une idée suffisante de la manière dont les artistes de cette époque comprenaient le sujet et l'interprétaient.

II

En tête des représentations les plus complètes de la légende, au XIIIe siècle, il convient de mettre celles de la cathédrale d'Auxerre et de l'Eglise Saint-Julien-du-Saut, dans l'Yonne. Situées dans la même

Digitized by Google

région et très voisines l'une de l'autre, ces verrières offrent de si grandes analogies qu'elles sont évidemment sorties de la même inspiration. Peut-être même sont-elles dues au même peintre. C'est du moins l'opinion de M. Steinheil, l'éminent artiste qui les a restaurées toutes les deux, et à l'obligeance duquel nous devons les renseignements qui les concernent. Les analogies observées dans l'interprétation du sujet, il les a retrouvées dans les procédés des ouvriers, dans la nature des matériaux employés. Les vitraux de ces deux églises furent donc probablement exécutés par une de ces compagnies de verriers à demi-nomades, qui se transportaient de ville en ville, de contrée en contrée, selon les nécessités du travail, et qu'une étude attentive de leurs procédés de fabrication ou de mise en œuvre a permis quelquefois de suivre dans les pérégrinations de leur existence. Le talent déployé par les peintres-verriers dans l'un de ces édifices, les aura fait appeler pour la décoration de l'autre.

Nous avons pu voir, en 1880, la verrière de la cathédrale d'Auxerre dans l'atelier de M. Leprévost, à Paris, au moment où M. Steinheil en achevait la restauration, alors que les différentes scènes du miracle occupaient dans le vitrail leurs places définitives. Ces panneaux remplissent toute une fenêtre et sont au nombre de seize. L'artiste a parfaitement compris le sujet. Il le manifeste aux regards par les scènes les plus capables de l'exprimer et de faire impression sur l'esprit. Il a su de plus éloigner tous les détails oiseux. Sa verrière est, dans son genre, un drame aussi bien conçu que celui de Rutebeuf[1]. Chacune des scènes de ce vitrail forme d'ailleurs un tableau complet, très bien composé et rendu presque toujours avec beaucoup de force et de vérité.

La verrière de Saint-Julien-du-Saut[2] était encore plus vaste. Il en subsiste vingt-quatre vitraux; cependant on ne la possède pas toute entière. Elle n'est pas en aussi bon état que celle d'Auxerre, où l'on retrouve d'ailleurs la plupart des scènes qui la composent. Nous ne pouvons dire jusqu'à quel point les deux verrières s'écartaient l'une de l'autre ni de quelle nature étaient les différences. Nous n'avons pas vu les vitraux de Saint-Julien, et le peu que nous en savons, nous le devons à l'obligeance de M. Steinheil. D'après lui, et de l'aveu de tous les écrivains qui en ont parlé, ils sont un des plus beaux spécimens de l'art des peintres verriers au XIIIe siècle, et ils ne le cèdent en rien à ceux d'Auxerre.

La cathédrale de Laon, placée, comme celle d'Auxerre, sous le vocable de Notre-Dame, possède aussi parmi les sujets, représentés sur ses fenêtres, le miracle de Théophile. De ses nombreuses verrières, il ne subsiste aujourd'hui que les magnifiques vitraux de la rose et des lancettes du chevet. Mais ils sont, comme les précédents, un des plus

[1] Auteur d'un miracle en vers sur Théophile.

[2] Saint-Julien-du-Saut, aujourd'hui chef-lieu de canton, est une petite ville située dans une vallée, près de l'Yonne, à 10 kilomètres de Joigny.

Digitized by Google

beaux spécimens de l'art du peintre verrier au moyen-âge et remarquables surtout par l'éclat et la vigueur de leur coloration. Ils datent aussi du XIIIe siècle. Le miracle de Théophile est représenté sur la troisième lancette (celle de gauche par rapport au spectateur.) Nous sommes redevable à l'obligeance de M. Adrien de Florival, auteur d'une savante monographie de la cathédrale de Laon, d'une description complète et détaillée des médaillons qui lui sont consacrés.

Il existe de grandes ressemblances entre cette verrière et celles d'Auxerre et de Saint-Julien du Sant. Le sujet y est compris de la même manière et figuré par un nombre presque égal de médaillons représentant les mêmes évènements. Il n'y a guère de différence que dans la manière de concevoir et d'interprêter chacun de ces tableaux particuliers. Encore ces différences ne paraissent-elles pas grandes et ne doivent-elles porter, le plus souvent, que sur des détails accessoires. Il semble qu'à Laon le miracle soit rendu avec une fidélité plus grande encore. L'artiste paraît s'y être pénétré plus profondément du sujet, et en quelques endroits, il l'a certainement mieux exprimé.

Les verrières de la cathédrale du Mans reproduisent non pas une, mais plusieurs fois le miracle de Théophile. Comme les précédentes, elles sont du XIIIe siècle, et, la première au moins, d'une date antérieure. Elles comptent aussi parmi les plus beaux spécimens de l'époque. La plus ancienne est la plus remarquable. Elle se distingue par l'éclat des couleurs et la richesse des encadrements. Elle occupe la quinzième lancette de la chapelle de Notre-Dame du Chevet et cette lancette ne paraît pas avoir subi de déplacement. La partie inférieure manque. Le tombeau de Langey du Bellay, actuellement placé dans la chapelle de Saint-Jean-Baptiste, se trouvait jadis adossé à cette verrière, et sa partie supérieure s'élevait jusqu'au point où les vitraux primitifs ont été détruits. Lorsqu'on déplaça le tombeau, les vitraux enlevés ou brisés furent remplacés par d'autres sujets tout-à-fait étrangers à la légende. Un panneau et un demi-panneau carré, plus deux demi-médaillons circulaires, font défaut.

Ces vitraux ont été décrits dans le bel et savant ouvrage de M. Eugène Hucher : *Calque des vitraux peints de la cathédrale du Mans.* Nous avons pu constater par nous-même qu'elle est exacte sur la plupart des points. Mais on a dû depuis lors, restaurer cette lancette, car en certaines parties elle diffère trop profondément de la description de M. Hucher pour que ces divergences soient explicables par des confusions ou des erreurs de détail.

Bien que cette lancette ne nous soit pas parvenue dans son état primitif et qu'en la restaurant on l'ait peut-être modifiée sur quelques points, toutes ses parties principales subsistent et permettent de reconnaître qu'elle était une des formes peintes du miracle les mieux conçues et les plus originales. L'artiste y traite son sujet avec une fidélité très grande, mais qui n'a rien de servile. Il mêle aux scènes fournies par la légende des inventions ou des développements qui témoignent d'une

Digitized by Google

riche et facile imagination. La remise au juif d'une bourse, prix et récompense de l'évocation de Satan, est un trait de mœurs d'une observation exacte. L'idée de placer près de Théophile un diable rouge qui l'inspire et le guide dans toutes ses actions, idée plus d'une fois reproduite, décèle chez l'artiste une manière élevée d'envisager les choses. On en peut dire autant de la scène originale et neuve où Théophile, brisant les liens dans lesquels le diable l'avait enlacé, s'arrache à son étreinte et de celle où un personnage, qui paraît être un ange, frappe le diable à coups de lance pour le contraindre à rendre la cédule.

Les deux autres verrières de la même cathédrale consacrées au miracle ont moins d'importance et de valeur, dit M. Hucher. Elles sont situées toutes les deux dans le *Triforium* et occupent : la première cinq médaillons, la seconde quatre. La première avait été donnée par l'abbé d'Evron, dont l'abbaye était placée sous le patronage de la sainte Vierge, ce qui explique la choix du sujet.

« Cette fenêtre, ajoute M. Hucher, diffère de toutes les autres, d'abord par le ton, qui est un peu plus clair, et surtout par la facture qui est moins bonne, quoique plus lente. En général, la tête de tous les personnages est trop volumineuse relativement au reste du corps, ce qui jette beaucoup de tons clairs et blafards dans ce vitrail ; néanmoins, les verres du XIIIe siècle sont si transparents, et les tons rouges si volumineux, que l'effet du vitrail est encore bien supérieur à celui des verrières modernes. Il est présumable que le présent d'Evron fut l'œuvre des peintres verriers que l'abbaye employait pour son église. Celle-ci venait d'être consacrée par le R. Geoffroi de Loudon, en 1252, deux ans avant que le chapitre du Mans ne prit possession du nouveau chœur de la cathédrale. »

Dans la visite, très rapide, il est vrai, que nous avons faite à la cathédrale du Mans, nous n'avons pu découvrir ces deux dernières verrières.

A la cathédrale de Beauvais, des vitraux, datant aussi du XIIIe siècle, sont consacrés à l'histoire de Théophile. Ils occupent la troisième fenêtre de la chapelle de la sainte Vierge, et représentent quatorze scènes du miracle. Encore ne sont-ils pas complets. « Dans l'une et l'autre des principales divisions de la fenêtre, dit M. l'abbé Barrault, auteur d'une description très exacte et très détaillée de ces verrières[1], se trouvaient autrefois quatre grands médaillons ovales, contenant chacun deux sujets superposés. Deux de ces médaillons, ceux du bas, ont été enlevés pour donner plus de jour à la chapelle, et on les a remplacés par des verres blancs, de sorte qu'il n'y a plus maintenant que trois médaillons dans chaque arcade. Pour suivre l'ordre des faits, il faut étudier les sujets en commençant par le bas, et en se transportant à chaque étage ou superposition de médaillons de droite à gauche,

[1] *Mémoires de la Société académique d'Archéologie, sciences et arts du département de l'Oise*, t. III. — Beauvais, Imprimerie d'Achille Desjardins, 1856 (1853) in-8°, pp. 50-79.

Digitized by Google

de la seconde division à la première. Cet ordre parait en effet avoir été adopté par le peintre. Mais la verrière a dû subir ensuite des remaniements ; car, en observant cette marche, on constate que plusieurs sujets ne se trouvent plus à la place qu'ils devraient occuper. M. l'abbé Berrault l'a fait remarquer lui-même à propos du dixième sujet, et l'observation s'applique encore à plusieurs autres.

Comme le peintre de la grande verrière du Mans, celui de Beauvais, tout en respectant les incidents essentiels de l'histoire, les a traités avec beaucoup de liberté. Il y a même introduit quelques incidents secondaires qu'il a cru pouvoir en déduire, mais ces inventions, dans un ou deux tableaux, témoignent plus en faveur de son imagination que de son goût.

Le miracle de Théophile se trouve ainsi reproduit sur les fenêtres de la cathédrale de Troyes. Mais le vitrail qui le renferme ne semble pas avoir l'importance des précédents. Il a été décrit dans le *Voyage Archéologique et pittoresque dans le département de l'Aube et dans l'ancien diocèse de Troyes*, publié sous la direction de A. F. Arnaud peintre[1]. Cette description est assez confuse; mais M. l'abbé Nioré, vicaire-général du diocèse, a bien voulu nous en donner une plus complète qui permet de se rendre un compte exactde cette verrière et d'en mieux apprécier la valeur.

Le miracle ne parait occuper que les deux compartiments les plus élevés de ce vitrail et dans les huit panneaux que ces compartiments contiennent, les scènes principales sont seules représentées. Encore y peut-on signaler des lacunes rendant le vitrail à peu près inintelligible pour toute personne ne connaissant pas le miracle. Au début, la querelle avec l'évêque n'est point indiquée, non plus que le rétablissement de Théophile dans ses fonctions, et les deux scènes finales : la remise du pacte à Théophile et la mort de ce dernier font également défaut.

Ces vitraux sont, d'après Arnaud, de la même date que le chœur, c'est-à-dire du XIIIe siècle et ils ont, si l'on en croit un écrivain local, M. Amédée Aufaivre[2], une grande valeur artistique. Ils sont, ajoute cet auteur, à teintes plates, et la ligne de force indiquerait seule les reliefs.

III.

Il n'existe pas, à notre connaissance, de verrière du XIVe et du XVe siècle représentant la Légende de Théophile. Cependant on n'a pas dû cesser de la figurer sur les fenêtres des cathédrales, car on la retrouve au XVIe siècle sur les vitraux du Grand-Andely, en Normandie. Les destructions du XVIe siècle et de la fin du XVIIIe auront sans doute

[1] Chez Cardon, imprimeur à Troyes, 1837, in-f^o, pp. 167-168.

[2] *Troyes et ses environs*. Guide historique et topographique, par M. Amédée Aufaivre. Troyes, Bouquet, 1860, 1 vol. in-12.

Digitized by Google

été plus funestes aux monuments de cette époque qu'à ceux du siècle précédent. Peut-être aussi avait-on moins souvent reproduit ce sujet déjà représenté maintes fois et qu'il devenait difficile de figurer d'une manière originale neuve.

Entre les vitraux naïfs du XIIIe siècle et ceux si parfaits du XVIe, il devait exister et il existe en effet de profondes différences portant à la fois sur les procédés des artistes et sur leur manière de concevoir et de traduire le sujet. Un maitre en ces questions, M. Didron aîné, a très nettement marqué ces différences. Dans les premiers siècles du moyen-âge, jusqu'au XIVe, le vitrail était une mosaïque bien plus qu'une peinture. On s'inquiétait médiocrement du dessin et de la vraisemblance. En revanche, on s'appliquait à donner au verre une solidité à toute épreuve, on le fabriquait avec une habileté, une perfection merveilleuse. On voulait qu'il durât aussi longtemps que la pierre des édifices à la décoration desquels il concourait, et les vitraux des églises des XIIe, XIIIe et XIVe siècles, sont en effet tout aussi bien conservés que les autres parties du monument.

Mais à partir du XVe siècle, la manière de comprendre l'art de peintre-verrier change, et il en résulte des modifications profondes dans les procédés en usage. La mosaïque se transforme en tableau; on exécute de grandes scènes ; nulle difficulté de composition, de dessin et de perspective, n'arrête plus les artistes. Aussi leur art prit-il alors un énorme développement et fit-il d'incontestables progrès. On poussa même le soin des détails et le modelé des figures aussi loin qu'il était possible de les porter, et pour rendre ces nuances délicates que ne pouvait plus traduire la simple mosaïque en morceaux de verre, on eut recours aux émaux colorants. Ces émaux datent presque tous du XVIe siècle.

Il semble qu'afin de conserver des travaux d'art dont quelques-uns sont de véritables chefs-d'œuvre, on aurait dû s'appliquer encore plus que par le passé à donner au verre toute la solidité qu'il est capable d'acquérir. Le contraire advint. Uniquement occupés de la perfection artistique de leur travail, les peintres-verriers en dédaignèrent la partie purement matérielle : la fabrication du verre et son agencement dans le cadre de pierre destiné à le contenir. Ils abandonnèrent cette besogne à des ouvriers qui, soit ignorance, soit paresse, laissèrent tomber en désuétude les usages et les traditions du passé. Au moyen-âge, on donnait constamment au verre une épaisseur de 4 à 5 millimètres. Les ouvriers du XVIe siècle réduisirent cette mesure à celle, tout-à-fait insuffisante, de deux millimètres. Le plomb perdit aussi ses anciennes qualités de résistance, et tant par suite de sa faiblesse que de la forme nouvelle qu'on lui donna, il ne retint plus le verre avec solidité. Non contents d'avoir affaibli de la sorte la résistance du vitrail, les ouvriers ne le coupèrent plus qu'en morceaux d'une assez grande étendue, et par là l'exposèrent à une destruction presque certaine. Ils y furent conduits par la nécessité de respecter la composition du ta-

Digitized by Google

bleau et l'agencement des figures, souvent contraints par les exigences des peintres. Ces derniers obligés, ou bien de couper maladroitement leurs sujets par des barres de fer, afin d'obtenir des panneaux de grandeur ordinaire, ou bien de donner à ces panneaux des dimensions exagérées, adoptèrent presque toujours le dernier parti. Aussi bien peu de ces vitraux nous sont-ils parvenus complets. La plupart du temps, un ou plusieurs de leurs panneaux ont été détruits par des accidents.

Les vitraux du Grand-Andely n'ont pas échappé à ces causes d'altération ou de ruine. Ils sont, dans un assez grand nombre de panneaux, brisés et bouleversés. Ils ont eu, en effet, presque autant à souffrir des tentative faites pour les restaurer que des mutilations. Ces tentatives ont été le plus souvent effectuées sans intelligence, sans goût, et semble-t-il en certains endroits, par des maçons, car les cassures du verre n'y sont pas reliées avec du plomb, mais avec du mortier. En d'autres, les morceaux de verre qui faisaient défaut ont été remplacés par des fragments de couleurs différentes, placés souvent en sens inverse et sans qu'on se soit autrement préoccupé de les rassortir au sujet et de continuer les lignes interrompues du dessin. Certains panneaux ont été si complètement bouleversés par ces barbares pratiques qu'il est devenu presque impossible de les lire. Ces incroyables négligences sont dues à ce que l'on perdit, après la Renaissance, le goût et l'intelligence de ce mode de décoration. Dès la seconde moitié du XVIIIe siècle, la peinture sur verre était tombée en une désuétude si complète que ses procédés matériels de fabrication étaient eux-mêmes perdus.

L'état fâcheux des vitraux du Grand-Andely ne les empêche pas d'être un spécimen accompli de la peinture sur verre au XVIe siècle. Ils décorent les deux étages du côté sud de l'édifice dont les bases sont en gothique flamboyant. La cinquième de ces verrières est une des plus belles pages de l'art de la Renaissance. Le Poussin, qui est né au Grand-Andely, s'était pris, encore enfant, d'un véritable enthousiasme pour les vitraux de son église. Il les étudiait, dit-on, avec amour et ce serait cette contemplation qui aurait fait naître ses goûts d'artiste et sa vocation de peintre. On croit sans peine à cette tradition, ajoute Didron aîné, lorsqu'on a vu les vitraux. Il est impossible que l'imagination du grand artiste n'ait pas été frappée de la singularité de plusieurs scènes, de la beauté de certaines figures, de l'idéale et sublime expression de la tête de la sainte Vierge.

« Placée dans la quatrième chapelle, la cinquième fenêtre est divisée en cinq baies séparées par quatre meneaux droits, allant de la base à l'extrémité de l'ogive... La quatrième et la cinquième baie renferment le principal épisode de la Légende de Théophile. » Leurs vitraux ont été exécutés en 1540[1].

[1] Nous devons à l'obligeance de M. Didron eune, qui continue avec tant de goût et de talent les études et les travaux de son frère, une partie des renseignements contenus dans cette étude.

Digitized by Google

Didron aîné en vante les beautés avec un véritable enthousiasme. Ils sont, dit-il, d'un effet admirable et d'une exécution parfaite. Ils égalent et surpassent peut-être, en certaines parties, les plus beaux vitraux contemporains, sans en excepter ceux de Conches, de Gisors et de Saint-Vincent de Rouen, pourtant si magnifiques.

Ces éloges, mérités à certains égards, ne sauraient être cependant acceptés sans restrictions. Plusieurs parties de la verrière trahissent déjà, d'une manière très manifeste, l'influence de la Renaissance et marquent, en quelque sorte, la transition entre l'art chrétien du moyen-âge et l'art nouveau, païen sous tant de rapports, qui commençait à sortir d'une étude trop exclusive de l'antiquité grecque et romaine.

L'inspiration nouvelle se reconnaît au soin matériel avec lequel la figure de la sainte Vierge est exécutée. La taille est élancée, le visage souriant. L'artiste s'est visiblement préoccupé d'empreindre de grâce et de beauté les traits de la mère de Jésus. De même, au lieu d'envelopper ses personnages de longues draperies, il les déshabille, et parfois plus qu'il ne convient, par amour de la forme, afin de faire étalage de ses connaissances anatomiques. Son Théophile, vêtu d'une simple pagne, n'a certainement pas le costume d'un pénitent prosterné devant l'autel de la sainte Vierge. Il n'était pas nécessaire non plus d'enlever tout vêtement à l'enfant Jésus, de découvrir autant le sein de sa mère, à peine voilé par de longues boucles de cheveux flottantes, ni surtout de le faire saisir à deux mains par l'enfant, et d'un geste avide. Ce mouvement, pas plus que les autres détails que nous venons de relever, n'est en accord avec le sujet. Il révèle une recherche du côté purement humain des choses dont, au moyen-âge, on se fut gardé comme d'une faute. Un artiste du XIIIe et même du XIVe siècle aurait certainement traité le sujet avec plus de réserve. Cependant le sentiment religieux, la préoccupation du divin ne sont pas absents de cette composition. On les retrouve même très accentués dans l'expression du visage de la sainte Vierge, et les vitraux du Grand-Andely ne procèdent pas entièrement de l'inspiration de la Renaissance. Ils marquent plutôt la transition entre les deux époques, et dans ce passage, l'art chrétien domine encore.

Ce sujet de Théophile, qu'il avait si bien étudié, Didron aîné l'a reproduit à son tour sur les verrières de Notre-Dame de Châlons-sur-Marne, lorsqu'il fut chargé de décorer les fenêtres de cette église.

IV

Les formes sculptées de la légende paraissent avoir été plus rares. Nous n'en avons pu découvrir que deux. Elles existent sur les cathédrales de Paris et de Lyon. La plus importante est celle de Paris. Le miracle de Théophile s'y trouve représenté deux fois et ces deux sculp-

Digitized by Google

tures qui sont assez étendues, surtout la première, existent toutes les deux sur la façade septentrionale de la basilique. La première se rencontre à la porte du cloître. Elle remplit le second et le troisième rang du tympan et se déroule en cinq sujets distincts. Elle est fort belle et témoigne à la fois d'un grand talent et d'une science du métier très développée Les personnages sont bien proportionnés, habilement dessinés et modelés. Leurs poses sont naturelles, empreintes même quelquefois de grandeur et de dignité, et en harmonie parfaite avec la situation. On en peut dire autant de l'expression des visages. Aussi nous paraissent-elles dater du XVe siècle, comme le croient la plupart des auteurs qui s'en sont occupés, et non du XIIIe, comme on l'a imprimé à tort dans le tome Ier de l'*Inventaire général des richesses d'art de la France.* Un artiste du XIIIe siècle aurait pu concevoir les sujets de la même manière et les empreindre du même sentiment. Il n'aurait pas eu la science nécessaire pour modeler les figures avec autant de correction et leur donner des attitudes si variées et si justes. La description de l'*Inventaire général* n'est pas non plus d'une exactitude complète, et en la rapprochant des sculptures, il est facile d'y relever plusieurs erreurs.

Quelques scènes de la Légende sont encore reproduites sur cette façade de Notre-Dame, au septième des bas-reliefs qui sont incrustés dans le soubassement des cinquième, sixième et septième chapelles, à deux mètres de hauteur. Ces bas-reliefs, dit l'*Inventaire général,* ont la forme de quatre feuilles allongées et sont entourés de feuillages. De chaque côté se trouve un pilastre anguleux, surmonté d'un pyramidion orné de crochets.

Ces sculptures sont de la même époque que celles de la porte du Cloître, et si elles ne sont pas dues à la même main, elles sortent tout au moins de la même inspiration. Malheureusement elles ont beaucoup plus souffert et les seules figures à peu près intactes sont celles du magicien juif et du diable. Toutes les autres sont décapitées ou dévisagées. Mais ce qui subsiste suffit pour donner une haute idée de la valeur de ce bas-relief, et fait regretter d'autant plus la perte des parties mutilées.

Deux scènes du miracle ornent les portails latéraux de la cathédrale de Lyon. Elles doivent remonter à la fin du XIIIe siècle ou au commencement du XIVe, dit l'auteur d'une excellente Monographie de cette cathédrale, M. Lucien Bégule, à l'obligeance duquel nous sommes redevable de ces renseignements. Elles n'ont ni la correction, ni le fini des sculptures de Notre-Dame de Paris, mais elles ne laissent pas d'être fort expressives. L'une d'entre elles est même conçue d'une façon tout-à-fait originale. Elles sont empruntées aux situations les plus dramatiques du miracle. Dans la première, on voit Théophile agenouillé devant le trône de l'esprit malin. Il lui remet, dit M. Lucien Bégule, la cédule portant son sceau qui pend à la partie inférieure. Toute la cour de Satan assiste à la scène et exprime sa joie par d'affreuses grimaces.

Digitized by Google

Le dernxième médaillon est d'une fougue d'action et d'une intensité de vie très grande. On y reconnaît la vive imagination et la verve d'un artiste méridional. Notre-Dame, couronnée et vêtue comme une reine, a le pied posé sur la poitrine de Satan. Elle lui fait rendre gorge dans le sens littéral du mot, car d'une main elle lui tire de la gueule une longue bande de parchemin, la cédule de Théophile, que le malin avait sans doute avalée afin de la soustraire aux recherches, et de l'autre, elle brandit d'un air menaçant un fouet à lanières dont elle se sert pour vaincre la résistance de Satan, lorsqu'il essaie de retenir le parchemin. Un autre démon, métamorphosé en Lyon, est tenu en respect, pendant ce temps, par un ange qui lui a saisi la crinière. Peut-être ce lion est-il Lucifer, roi des Enfers, qui voudrait venir au secours de son premier ministre Satan et le tirer de sa fâcheuse situation.

Divers auteurs, entr'autres Jubinal, signalent encore sur un portail de la cathédrale d'Auxerre, des sculptures représentant le miracle. Mais ils ne les ont point décrites, et ils auraient été sans doute fort embarrassés de le faire, car elles n'existent point[1].

V.

On n'a jusqu'à présent découvert qu'un seul tableau reproduisant le miracle de Théophile. Il a été décrit par l'abbé Lionnois, dans son histoire de Nancy[2]. « Dans la chapelle de la Conception de la paroisse de Sainte-Epvre, dit-il, on aperçoit un tableau de 15 pieds de hauteur sur 12 de largeur, peint à l'huile sur un mur en pierres de taille ; il contient six traits siuguliers de dévotion envers la sainte Vierge, sans aucune confusion dans l'ensemble, quoique les sujets soient des plus disparates. Outre qu'il a l'avantage d'être un des plus anciens tableaux de quelque mérite qui se soient conservés dans la province, il a encore celui de faire connaître, avec le goût du temps, la protection que nos anciens ducs ont toujours accordée aux artistes étrangers qu'ils ont eu le soin d'attirer à grands frais dans leurs états. L'auteur de cet ouvrage est Léonard de Vinci, italien qui a fait aussi la *Cène* du réfectoire du couvent des Cordeliers. On y a attaché des pattes et des lattes pour orner le mur de tapisseries les jours de solennités. On a fait pis : on l'a couvert en entier d'un blanc de chaux pour en cacher la peinture. J'ai fait enlever cette chaux, et j'ai vu avec plaisir que, malgré tous ces efforts pour anéantir ce bel ouvrage, il conserve encore un air de fraîcheur. Les couleurs se sont maintenues, le dessin en est régulier, et la plupart des figures sont achevées. Il a été fait au commencement du règne du duc Antoine, contemporain de François Ier, restaurateur en France des sciences et des arts. »

[1] Nous devons ce renseignement à l'obligeance de M. Méaume, archiprêtre actuel de la cathédrale.

[2] T. I, p. 234. Voyez : *Œuvres complètes de Rutebeuf*, édit. Jubinal, Paris, Pannier, 1839 gr. 2 vol. in-8°.

Digitized by Google

Au haut et dans le milieu de ce tableau se trouve une scène qui représente la sainte Vierge rendant à Théophile le pacte qu'elle vient d'arracher au Diable.

« Mon ami et collaborateur M. Victor de Sansinetti, qui a vu la fresque dont parle l'abbé Lionnois, et qui se propose de la donner, ajoute Jubinal, m'a affirmé qu'elle n'est pas de Léonard de Vinci, mais qu'elle remonte beaucoup plus loin, étant composée à peu près dans la manière d'Albert Durer. »

Enfin, quelques-uns des manuscrits qui renferment le miracle contiennent aussi des miniatures reproduisant un ou plusieurs de ses épisodes. Dans le manuscrit de Coinsi[1] publié par l'abbé Poquet[2], il en existe une très curieuse qui représente la scène du pacte. Le manuscrit de Rennes, édité par M. Maillet[3], porte en tête une miniature figurant la même scène. Enfin, dans celui de la Bibliothèque nationale, le plus beau de tous, se trouvent deux miniatures relatives au miracle, et renfermées dans un même cadre. La première, placée à la droite du lecteur, représente Théophile suppliant à genoux Notre-Dame d'intercéder en sa faveur. Dans la miniature de gauche, la Sainte-Vierge, debout sur le sol et légèrement penchée, tient de la main gauche le pacte qu'elle vient de reconquérir, et de la main droite levée d'un air de remontrance, elle semble appuyer les conseils qu'elle donne à Théophile. Derrière elle, un diable tout noir et assez laid s'accroche par les griffes au rebord de son manteau comme s'il voulait l'arrêter et l'empêcher de rendre le pacte.

Ce sont là les seules formes iconographiques de la Légende que des recherches assez prolongées nous aient fait découvrir. Bien que, probablement, il en existe d'autres, il nous a semblé qu'il ne serait pas sans intérêt de les indiquer dans un aperçu sommaire, ne fût-ce que pour faciliter les recherches ultérieures, et donner aux personnes qui s'occupent de ces questions, le désir de les entreprendre.

ERNEST FALIGAN.

[1] Auteur d'un poème en vers sur le miracle de Théophile.

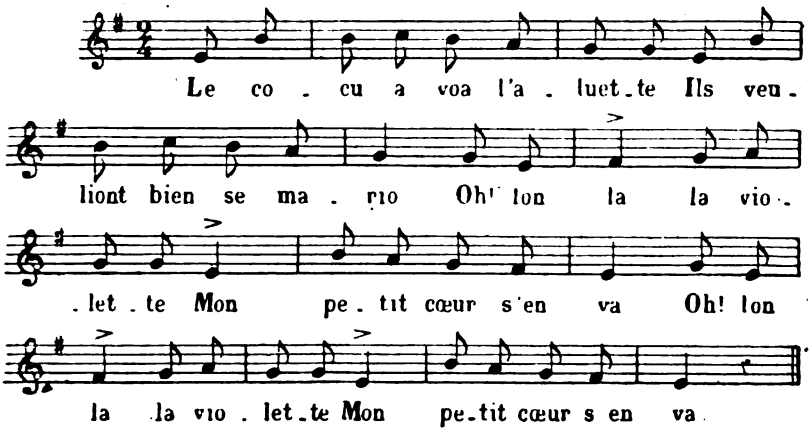
[2] *Les miracles de la sainte Vierge*, traduits et mis en vers par Gautier de Coincy... publiés par M. l'abbé Poquet Paris, Parmentier et Didron, MDCCC LVII (1858), in-4°.

[3] Le *miracle de Théophile*, mis en vers au commencement du XIIIe siècle par Gautier de Coincy, publié pour la première fois d'après un manuscrit de la Bibliothèque de Rennes par D. Maillet, Rennes, Molliex, MDCCCXXXVIII, in-8°.

Digitized by Google

LES NOCES DU COUCOU ET DE L'ALOUETTE[1]

CHANSON EN PATOIS DES DOMBES (AIN)



Le cocu avoi l'aluette,
I veulion bien se mario.
Oh! lon la, la violette,
Mon petit cœur s'en va.

—

J n'avion ni pan ni blô[2],
Point d'ardzen[3], pour an açeto.

—

Vequa[4] veni le meillan[5],
Su son cu appourte un pan[6].

—

A présent nos on de pan,
Mais de frico n'en on poan[7].

—

Vequa veni le levri
Sous sa queue appourte un djebi[8].

—

Nos an de frico et de pan,
Mais de vin nos n'on on poan.

Vequa veni le renau,
La boteilla le nô[9].

—

Nos an de frico, de pan et de vau,
Mais de menetri n'en on poan.

—

Et vequa veni le rat,
La mosetta[10] sous la coua[11].

—

Si n'éiove de vutron tsa,
Ze joieran l'ubada[12].

—

Totse[13], totse, menetri
Nutron tsa est u greni.

—

Le tsa sute[14] du greni,
Il empourte le menetri.

—

Le diase[15], il y soit du tsa,
Sen ta j'aurion ben dentsa.

Recueilli à Beauregard-sur-Saône (Ain), par M. Claude Perroud.

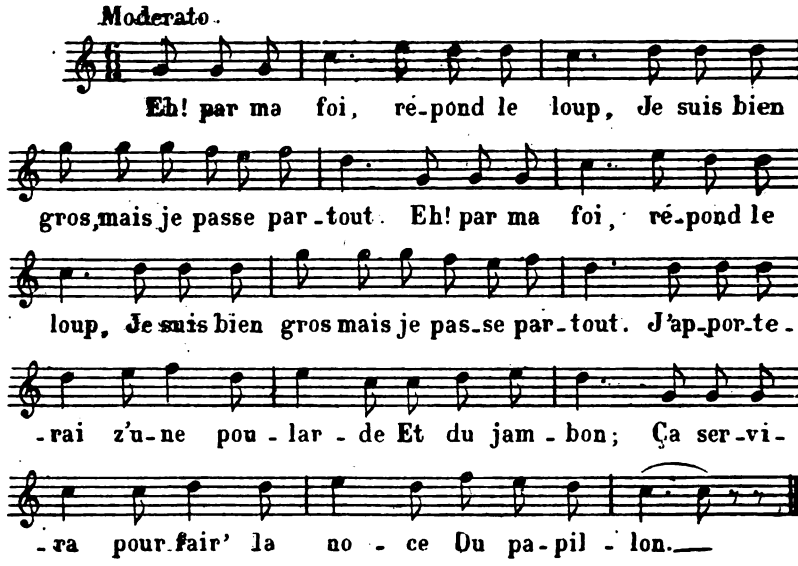
[1] Voir d'autres versions des *Noces de l'alouette et du pinson* ou des *Noces du papillon* dans la *Revue des traditions populaires*, t. I, p. 3, 331, et t. II, p. 110 et 152.

Blé. — [3] Argent. — [4] Voilà. — [5] Milan. — [6] Pain. — [7] Point. — [8] Gibier. — [9] Nez. — [10] Musette. — [11] Queue. — [12] Si n'était de votre chat, je jouerais l'aubade. — [13] Touche. — [14] Saute. — [15] Le diable.

Digitized by Google

LES NOCES DU PAPILLON

PAYS DE CAUX



— Papillon, papillon, marie-toi[1]. } *bis.*
— Monsieur, je n'en ai pas de quoi. }
J'ai cinq moutons dans ma bergerie,
Sont de façon;
Ça servira pour fair' la noce
Du papillon.

— Eh par ma foi, répond le loup, } *bis.*
Je suis bien gros, mais je saute partout, }
J'apporterai-z-une poularde
Et du jambon;
Ça servira pour fair' la noce
Du papillon.

— Eh! par ma foi, répond l'corbeau, } *bis.*
Je suis bien noir, mais je suis bien beau. }
J'apporterai des bonn' châtaignes,
Des bons marrons,
Qui serviront pour fair' la noce
Du papillon.

[1] Le premier couplet ne s'adaptant point très exactement sur l'air et paraissant tronqué, a paru préférable d'y substituer les paroles du second couplet.

Digitized by Google

— Eh ! par ma foi, répond le geai, } *bis.*
Je suis petit, mais je suis bien joli, }
Je coifferai la mariée,
Mais de façon
Qu'on pourra dir' : Voilà la femme
Du papillon.

— Eh ! par ma foi, répond le chien, } *bis.*
J'ai fait la noc', mais je n'rapporte rien ; }
J'avais reçu sur mes épaules
Cent coups d' bâton ;
Je me souviendrai de la noce
Du papillon.

— Eh ! par ma foi, répond la pie, } *bis.*
Je suis petite, mais je suis bien faite. }
J'avais brûlé ma robe blanche
Sur un tison ;
Je me souviendrai de la noce
Du papillon.

AUGUSTIN BERNARD.

LES NOCES DE L'ALOUETTE ET DU PINSON

VERSION DU POITOU

Digitized by Google

C'est l'alouette et le pinson
Qui voudraient se marier ;
Ils voudraient bien fair' des noces,
Mais ils n'ont pas de quoi manger.

REFRAIN.

C'est l'alouette,
Ma tournalirette,
C'est l'oiseau
Que tout lui faut.

Ils voudraient bien faire des noces,
Mais ils n'ont pas de quoi manger ;
Par ici passe un corbeau,
Dans son bec emporte un veau. — C'est l'alouette, etc.

Du fricot nous en avons,
Du bon pain il nous en faut ;
Par ici passe un gros chien,
Dans sa gueule emporte un pain. C'est l'alouette, etc.

Du bon pain nous en avons,
Du divertissement nous faut ;
Par ici passe un gros rat,
Le violon dessous son bras. C'est l'alouette, etc.

Par ici passe un gros rat,
Le violon dessous son bras ;
Si voulez que je joue,
Faites retirer vos chats. — C'est l'alouette, etc.

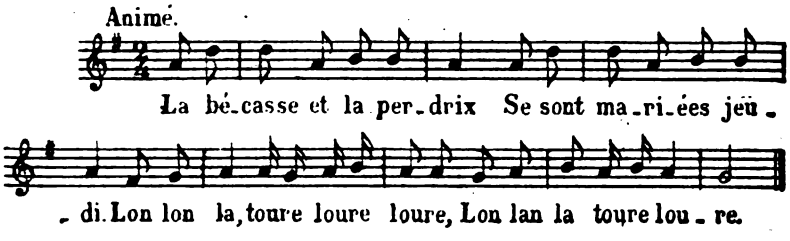
Si vous voulez que je joue,
Faites retirer vos chats ;
Quand les chats furent retirés,
Le violon se mit à jouer. — C'est l'alouette, etc.

LÉO DESAIVRE.

Digitized by Google

LA BÉCASSE ET LA PERDRIX

HAUTE-BRETAGNE



La bécasse et la perdrix,
Se sont mariées jeudi,
Lon lan la toureloure loure,
Lon lan la toureloure.

Quand ce fut pour faire des noces,
N'y avait ni pain ni ignoches (prunes).

Il n'y avait qu'une bêrée (roitelet),
Qui trempait les écullées.

Nous étions du monde assez,
Mais du pain n'y en avait point.

V'la qu'il arrive un gros chien
Qui sur son dos porte un pain.

Nous avions du pain assez,
Mais d'la viande n'en avions point.

V'la qu'il arrive un lapereau
Qui sur son dos porte veau.

Nous avions d'la viande assez,
Mais du vin n'en avions point.

V'la qu'il arrive une souris
Qui sur son dos porte un baril.

Nous avions du vin assez,
Mais du son n'en avions point.

V'la qu'il arrive un gros rat
Qui nous apporte un houin houin.

Si vous me gardez du chat,
Je jouerai de mes deux bras,

Si vous me gardez d'la chatte,
Je jouerai de mes quat' pattes.

Le chat descend du grenier
Qu'emporte le tambourinier.

Lon lan la toureloure loure,
Lon lan la toureloure.

(Chantée par Mme Coz.)

Mme Paul Sébillot.

Digitized by Google

L'ENFER ET LE DIABLE DANS L'ICONOGRAPHIE[1]

III

RANDE est la diversité des représentations de l'enfer au moyen âge : c'est un des sujets qui ont le plus fréquemment inspiré les sculpteurs, les peintres de fresques et les auteurs de ces admirables verrières qui laissaient arriver dans les cathédrales un jour mystérieux et semblaient parfois appartenir au monde de la féerie ou au monde fantastique. Chacun d'eux s'efforçait d'attirer l'attention des fidèles par la variété des détails, des attitudes, et du coloris.

Pourtant, comme ils ne faisaient que traduire des données alors populaires dans toutes les classes de la société, qui presque toujours les admettait sans discussion, les scènes de cette espèce de drame qui se déroulait entre le moment de la mort et celui où le corps et l'âme devenaient heureux ou misérables pour l'éternité, étaient pour ainsi dire synthétisées, et, à ne considérer que les grandes lignes, on peut réduire à un assez petit nombre de scènes les données iconographiques relatives au passage de ce monde au monde paradisiaque ou infernal.

Quelquefois la mort elle-même était personnifiée sous la forme d'un squelette dont les flèches ou le dard perçaient les corps. Dans une fresque de la chapelle du Bar, près de Grasse, qui remonte au quinzième siècle et dont nous reproduisons un fragment[2], elle frappe des hommes et des femmes occupés à danser ; sitôt que l'un des personnages tombait à terre, un diable nu, cornu, à longues oreilles, à la tête chauve, orné d'une queue simiesque, tirait de la bouche du défunt une petite figure nue, et la plaçait dans l'un des plateaux d'une balance que tenait saint Michel ; dans l'autre étaient les bonnes œuvres du défunt ; si elles étaient moins lourdes que la petite figure, celle-ci était condamnée aux flammes éternelles. Parfois, comme dans l'image ci-contre (fig. 1.), un diable essayait de faire pencher, à l'aide d'une baguette, l'un des plateaux. Une lutte s'engageait quelquefois entre l'ange

[1] V. le t. IV, p. 129, 509.

[2] *La Danse Macabre du Bar*, tableau du XVe siècle, peint sur bois et accompagné d'une inscription en vers provençaux de la même époque, par A. L. Sardou. Nice-Paris, 1883, in-8°.

Digitized by Google

gardien du mort et le diable, chacun d'eux s'efforçant de peser de son côté. Cette espèce de joute figure dans plusieurs sculptures, fresques ou verrières. Le bas-relief du portail de la cathédrale d'Autun, que nous empruntons à l'*Abécédaire* de de Caumont, p. 197, retrace cette scène avec de curieux détails (fig. 2.)

Si le démon était vainqueur, il s'emparait de l'âme, la dévorait, ou la prenant par les pieds, la faisait entrer dans la gueule d'une espèce de monstre qui personnifie l'enfer; il était orné de dents aiguës, et il s'en échappait des flammes (fig. 7.)

Cette « gueule de l'enfer, » qui est connue en Indo-Chine, se retrouve jusque dans des tableaux de la fin du XVIe siècle, qui traitent des sujets mythologiques.

Quand Brueghel d'Enfer voulut représenter l'enlèvement de Proserpine et son arrivée aux enfers (fig. 3), il y mit aussi un énorme monstre pisciforme de la bouche duquel sortent les morts qui traversent, à la nage, le fleuve infernal.

Les artistes déployaient encore plus de verve, et montraient des images plus terrifiantes, lorsqu'ils voulaient mettre en scène, non plus seulement le jugement particulier que les créatures subissent après la mort, mais le jugement dernier.

Fig. 1.

Cette formidable tragédie a été traitée tant de fois depuis le moyen-âge jusqu'au commencement du XVIIe siècle, que le catalogue en serait très long.

On pourrait, dit de Caumont, successivement décrire un assez grand nombre de portails du XIIIe siècle (Chartres, Bourges, Paris, La Couture au Mans, Saint-Sernin de Bordeaux, Amiens) dans lesquels le tableau du jugement dernier est reproduit à peu près de la même manière... Les réprouvés sont enchaînés à gauche par des démons aux formes les plus bizarres et les

Digitized by Google

plus hideuses, puis précipités par des démons dans les flammes de l'enfer figuré par une énorme gueule prête à tout engloutir[1].

La même ordonnance se retrouve dans les œuvres postérieures ; c'est aussi celle du jugement dernier de Michel-Ange à la Chapelle-Sixtine, et du jugement dernier de Jean Cousin (Musée du Louvre), dont nous reproduisons des fragments (fig. 5 et 8.) Dans le recueil des Livres d'Heures de Simon Vostre, le dessinateur s'est souvenu du *Dies iræ*..

Tuba mirum
Spargens sonum
Per sepulcra regionum
Coget omnes ante thronum.

Fig. 2.

L'on y voit aussi les démons les plus étranges, qui armés de fourches, contraignent les damnés à entrer au séjour des peines éternelles.(fig. 4)

Dans d'autres images, le diable emmène toute une procession de pécheurs, entourés d'une corde ; c'est une sorte de chaîne de forçats qui enveloppe, dans une terrible égalité, les reines, les rois, les comtes, les évêques et le menu peuple (fig. 7) vitrail de Chartres). Cette même chaine se retrouve dans le tableau de Jean Cousin, accompagné de monstres et de bêtes fantasti-

[1] *Abécédaire*, p. 385-7.

Digitized by Google

ques qui font songer à la tentation de saint Antoine de Callot.

Le dernier acte du drame se passe dans le lieu des supplices qui n'auront point de fin.

La représentation des peines de l'enfer ne se voit pas seulement dans les façades d'églises : on la retrouve encore sur des chapiteaux, des frises, etc. Depuis l'invention de l'imprimerie, elle a été aussi maintes fois traitée par les « illustrateurs » des livres de piété.

Fig. 3.

La figure 9, tirée de la cathédrale d'Amiens, montre des damnés entassés par des démons dans une chaudière dont le feu est excité par deux diables : l'un souffle, pendant que l'autre attise le feu d'une main et présente de l'autre un fer rouge à un damné pour étancher sa soif. La plupart des réprouvés ont des lézards ou des crapauds qui s'attachent à diverses parties de leur corps.

Digitized by Google

Cette chaudière n'a pas été oubliée par les conteurs, non plus que les diables qui attisent le feu.

Dans le tableau de Jean Cousin, des démons à forme de serpents précipitent les damnés dans des espèces de fours. (Fig. 7.)

Fig. 4.

Dans le *Grand Calendrier et Compost de Bergers, composé par le Berger de la Grand'Montagne*, à Lyon, chez Loys Oudin, en la rue Tupin, au Carré-Verd, à la Licorne-Gerbée, in-4°. 1633, on lit à la fin, la description des

Digitized by Google

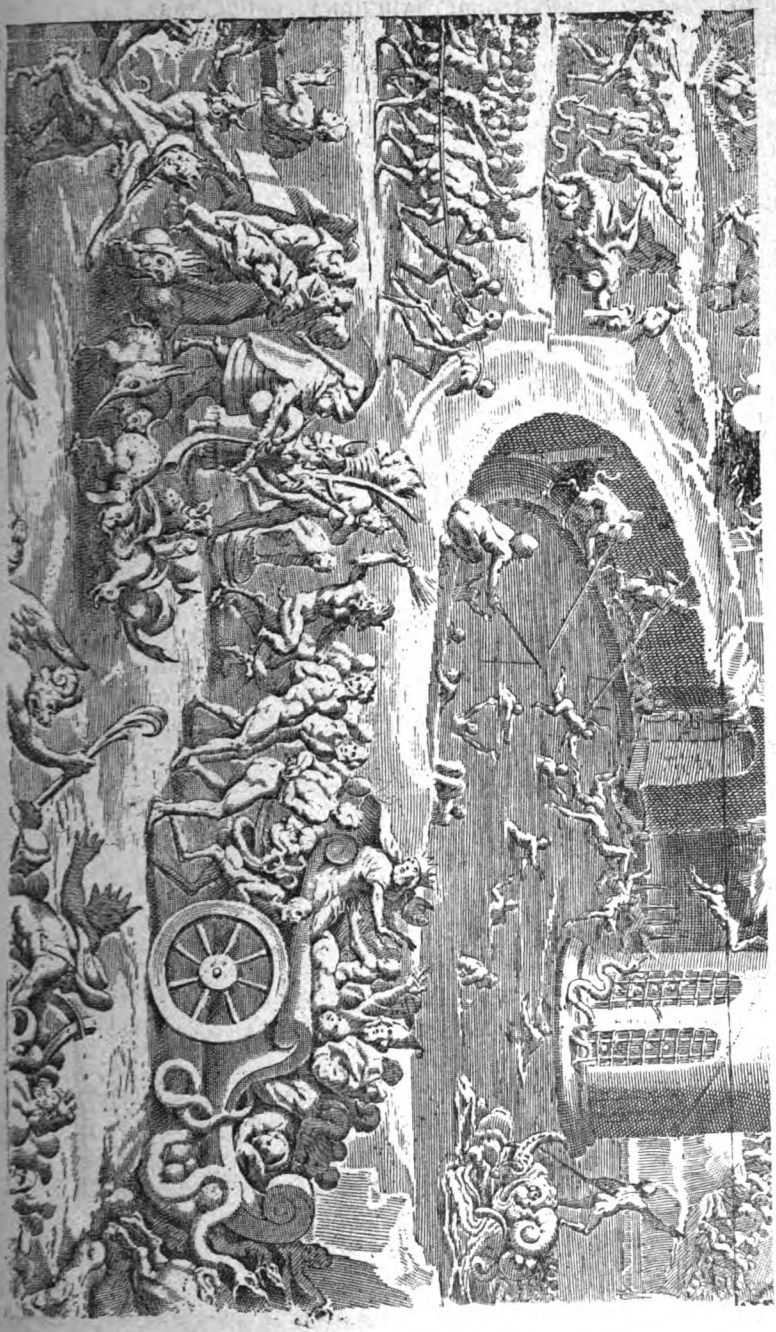


Fig 5.

Digitized by Google

peines d'enfer pour les pécheurs, tels que le Lazare (après qu'il fut

Fig. 6.

ressuscité) dit y avoir veu bailler, et qu'il apparait par les figures suivantes· Ces supplices sont reproduits dans Nisard, *Histoire des livres populaires*, t. I. p. 120 et suiv., dans une série de bois très naifs, vraisemblablement plus anciens dont la fig. 6, empruntée à une édition de Troyes de la *Danse Macabre*, peut donner une idée assez exacte.

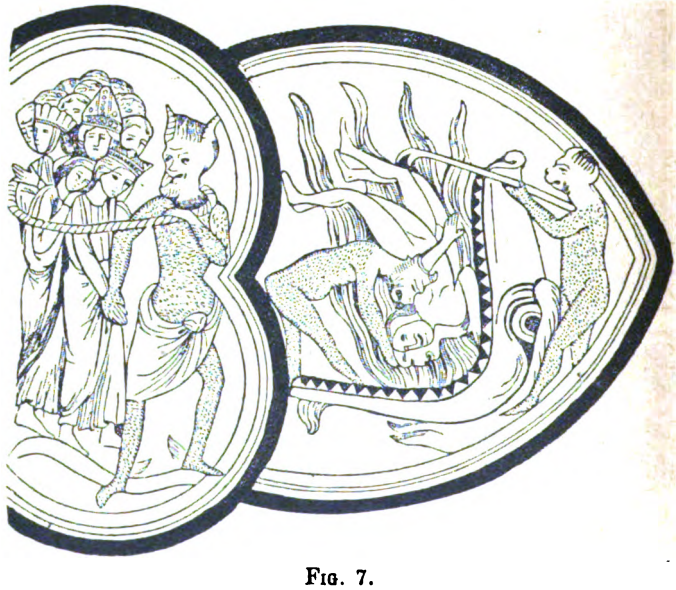


Fig. 7.

Digitized by Google

Fig. 8.

Digitized by Google

Le démon est habituellement représenté aux onzième et au douzième siècles, sous la forme d'un homme à figure horrible, la tête armée de cornes, le corps velu, souvent armé d'un croc dont il se sert pour faire entrer les réprouvés dans l'enfer, dont l'entrée est une énorme tête à gueule enflammée. Quelquefois il a une tête d'oiseau, une figure grimaçante, une queue de vipère[1]. Plus tard, on lui attribue d'autres formes, des ailes de chauve-souris, avec des bras terminés par des griffes pointues, des pieds crochus comme ceux des oiseaux de proie. Dans le Jugement dernier de Jean Cousin, certains démons ont, au lieu de pieds, des sabots de cheval ou des jambes comme celles des satyres, qui se terminent en ergots de coqs.

D'autres diables, dans le même tableau, ont, au lieu de jambes, des queues squammeuses de serpents, des oreilles d'âne, et des ailes de chauve-souris. En donnant aux geôliers et aux tortionnaires de l'enfer des attributs comiques ou hideux, les artistes s'efforçaient de les rendre odieux ou ridicules, et d'inspirer aux chrétiens des sentiments de haine ou de crainte à l'égard de ces ennemis des hommes, toujours prêts à leur nuire, en ce monde et dans l'autre.

Le tableau de Brueghel représente des diables de formes variées, (fig. 3.) ; quelques-uns ressemblent à des satyres : les autres ont des apparences d'animaux bizarres, qui semblent le produit d'un rêve d'halluciné.

PAUL SÉBILLOT.

FIG. 9

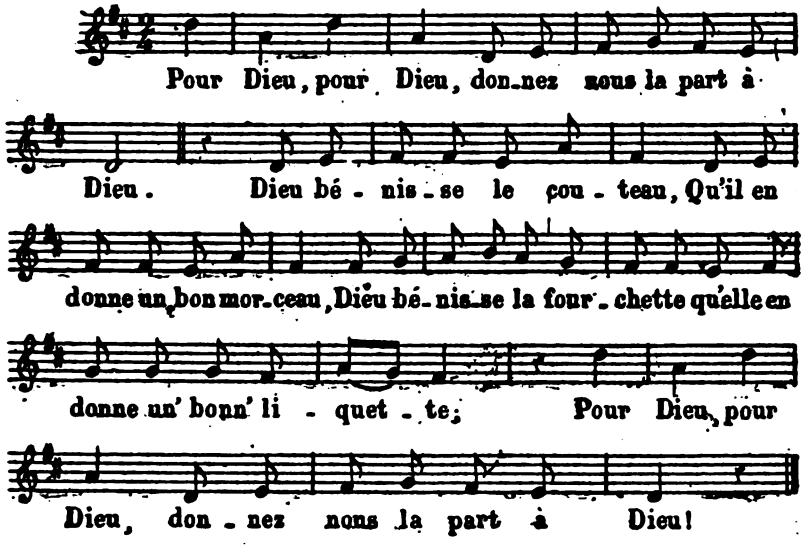
[1] DE CAUMONT, p. 198.

Digitized by Google

LA FÊTE DES ROIS[1]

XI

LA QUÊTE DES ROIS EN BOURGOGNE



A Dijon, le jour de la fête des Rois, les enfants pauvres parcouraient en bandes les rues de la ville en portant une chandelle enveloppée de papier en manière de lanterne. — Quand ils voyaient une maison dont les fenêtres étaient éclairées et où, par conséquent, on fêtait vraisemblablement les Rois, ils s'arrêtaient, et de leurs voix glapissantes, chantaient dans la nuit le refrain ci-dessus. — Et quand on leur avait donné, non pas une part du gâteau, qui aurait été vite épuisé, mais des sous, ils allaient plus loin recommencer leur aubade.

Cet usage existe encore, m'a-t-on dit, dans certaines petites localités ; mais il a disparu de Dijon, où les gamins ne chantent plus que *la Marseillaise* et *En revenant d' la Revue*.

MORELRET (Stop).

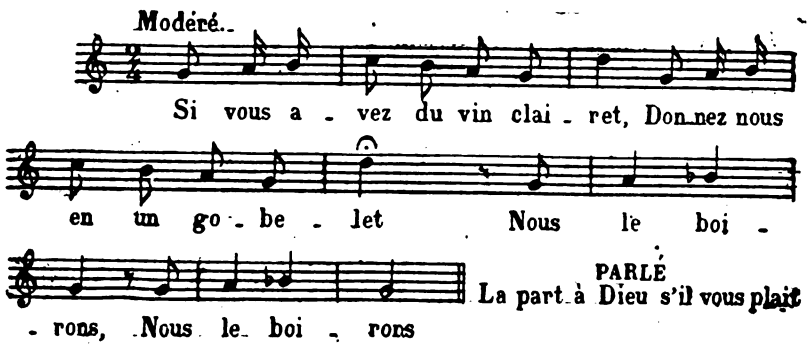
[1] Voir le t. II, p. 56, 66, le t. III, p. 116, 117, 167, 168, le t. IV, p. 38, III.

[2] *Liquette*, léchette, petite lèche.

Digitized by Google

XII

EN CHAMPAGNE



C'était la coutume en Champagne. A l'époque de l'Epiphanie, les pauvres allaient de porte en porte réclamant la part à Dieu. La chanson suivante s'entendait encore vers 1820 à Dienville (Aube) :

Si vous avez du vin clairet,
Donnez-nous-en un gobelet,
Nous le boirons (*bis*).

Parlé : *La part à Dieu, s'il vous plaît.*

Nos compagnons sont mal chaussés ;
Si vous avez de vieux souliers,
Ils les mettront, etc.

Toutes les pièces du vêtement et du mobilier y sont énumérées tour à tour dans des couplets successifs semblables à ce dernier.

HENRY CÉARD.

M. H. Céard, à qui nous devons l'intéressante communication qu'on vient de lire, a publié dans l'*Evénement* du 30 décembre 1889 une chronique consacrée aux *Noëls de Lucas Le Moigne*, imprimés à Paris vers 1520. Au nombre des pièces de ce rarissime recueil figure un Aguillanneuf

Digitized by Google

qui n'est pas sans rapport avec la chanson champenoise ci-dessus, et qui n'est évidemment qu'une imitation littéraire d'une chanson du même genre populaire dès avant le XVIe siècle. Voici cette poésie :

Aguillenneuf, de cœur joyeux,
Tous ensemble on vous demande
Pleine une bourse d'écus vieux.
Nous les prendrons, et sans amende
Pour réjouir toute la bande,
S'il vous plaît de les mettre en jeu,
Nous en dirons : Aguillenneuf.

Nous sommes plusieurs compagnons
Assemblés et d'une alliance,
Qui tous délibéré avons
De très bien garni notre panse.
S'il vous plaît, vous ferez l'avance,
Car nous n'avons pas grand avec,
Puis nous dirons : Aguillenneuf.

Or sont vidés tous nos gipons
Par quoi n'avons cause de rire ;
Donnez-nous poulets ou chapons,
Eclairez près pour nous conduire ;
Donnez de quoi rôtir et frire
Ou un jambon pour mettre au feu,
Nous en dirons : Aguillenneuf.

J. T.

XIII

LA CÉRÉMONIE DE LA FÈVE A LA COUR DE FRANCE, EN 1706

... « On ne donne pas la fève à la Vierge Marie ; voici comment les choses se passent. On coupe autant de morceaux qu'il y a de personnes à table ; on apporte alors le gâteau tout coupé et l'on a un enfant qui distribue les morceaux. En l'apportant on dit : *Phibé ;* l'enfant demande : Pour qui? on répond : Pour le bon Dieu, et l'enfant tire un morceau ; ensuite on dit : Pour la Sainte Vierge, et l'enfant tire un autre morceau ; puis on en donne un à la ronde à chacun de ceux qui sont à table. Si le bon Dieu a la fève, c'est le maître de la maison qui est roi ; si c'est la Sainte Vierge, c'est la dame du plus haut rang qui est reine de la maison. Jadis ce jeu donnait en France aux dames de la cour un grand avantage, mais le roi a aboli cette coutume. Du temps de Louis XIII encore, si une dame de la cour avait la fève et était reine,

Digitized by Google

elle disposait des charges, quelles qu'elles fussent, qui venaient à vaquer dans les vingt-quatre heures. De là, le proverbe qui dit que la fève porte bonheur[1]. S'il n'y avait pas de charges vacantes, la reine demandait au roi des grâces qu'il devait lui accorder. Toutes ces cérémonies m'ont fait douter qu'on tirât la fève à Berlin; peut-être cela s'est-il passé tout simplement, comme on fait d'ordinaire en Allemagne, c'est-à-dire en tirant des billets... »

(*Lettres nouvelles et inédites de la princesse Palatine*, publiées par A.-A. Rolland. Paris, Hetzel, in-18, p. 272. — Lettre datée de Versailles, le 25 mars 1706, et adressée à la duchesse de Hanovre.)

A. TAUSSERAT.

POÉSIES SUR DES THÈMES POPULAIRES

XIX

RIEN D'UNE

Conte du jour des Rois.

Quand arriva l'antique jour des Rois,
Jour solennel aux fastes de l'Église,
Le bon curé qui respecte ses lois,
Court au marché : péché de gourmandise
Est bien permis en telle occasion,
Et qui pour Dieu meurt d'indigestion
Mérite bien que Dieu le canonise.
Or sus, Thérèse, un panier sous le bras,
Et son patron sous une houppelande,
Malgré le vent, la neige et le verglas,
Jusqu'au marché cheminent à grands pas,
Et tour à tour l'un ou l'autre demande :
« Combien cette oie ? » On dispute, on marchande ;
Bref, on achète : ils reviennent transis ;
Mais un bon feu les attend au logis.
Thérèse éprouve une secrète joie,

[1] On dit dans ce sens : trouver la fève au gâteau, c'est-à-dire faire une heureuse rencontre (*Note du traducteur*).

Digitized by Google

Thérèse espère avoir sa part de l'oie
Et du gâteau qu'on achète en rentrant.
N'étant que deux, le pasteur sûrement
Aura la fève, et l'on conçoit sans peine
Que, s'il est roi, Thérèse sera reine.
Le feu s'allume et l'oie au même instant
Par le brasier doucement colorée,
Au gré du fer tournant et retournant,
Offre aux regards sa surface dorée.
La nuit survient : la pendule a sonné
Du fin souper le moment fortuné :
Déjà la table est dressée et servie...
Déjà placé vis-à-vis sa servante,
Le bon pasteur a saisi son couteau,
Tracé les parts, découpé le gâteau.
On sonne, on ouvre : ô douleur accablante !
Ma plume, hélas ! s'arrête à cet endroit...
Thérèse, pâle, interdite, chagrine,
Cède sa place au vicaire Benoit,
Et va souper seule dans sa cuisine.
« Eh ! bonjour donc ! — J'arrive sans façon.
— C'est fort bien fait ; ton bon ange t'envoie ;
Assieds-toi là, tu goûteras d'une oie
Délicieuse, et d'un vin !... Ah ! pardon,
Je suis à toi, je descends à ma cave,
Et j'en apporte un certain vin de Grave
Qui... tu verras... tu le trouveras bon. »
Il sort. « Monsieur, dit Thérèse au vicaire
En accourant, vous êtes seul ? — Pourquoi ?
— Pour vous donner un avis salutaire :
Sachez qu'ici pour vous je meurs d'effroi.
— Que veux-tu dire ? explique-toi, ma chère.
— Vous ignorez que monsieur Tonsurin
Que vous croyez avoir l'esprit très sain,
A par instant des accès de folie
Si dangereux, que souvent on le lie.
— Il serait fou, lui ? — Que trop, par malheur !
Trois fois par an sa tête se détraque,
Et c'est toujours entre Noël et Pâque ;
Voici l'époque — O ciel ! je meurs de peur !
Si ces accès allaient le prendre à table !
— C'est très possible, et même très probable,
Car vous savez qu'il ne boit jamais d'eau.
Il a du vin de toutes les espèces,
Et vous sentez que leurs vapeurs épaisses
Facilement ébranlent son cerveau.

Digitized by Google

— Mais à quoi donc pourrai-je reconnaître ?...
— Dès que monsieur verra mon pauvre maître
L'un contre l'autre aiguiser deux couteaux,
Sans plus tarder, alors je lui conseille
De s'évader, s'il ne juge à propos,
Pour un souper, de laisser une oreille.
— Non, par Saint Jean ! — Quand sa tête s'en va,
A ses désirs malheur à qui s'oppose !
Il faut qu'il coupe, et dans ce moment-là,
Son oie ou vous, ce serait même chose.
— A table ! à table ! allons maître Benoît,
Dit en rentrant armé de deux bouteilles,
Le bon curé ; ce vin fera merveille.
Choisis ta part du gâteau ; sous mon doigt
Je sens la fève ; oui, tiens, voilà l'endroit.
Eh non, c'est toi qui l'as ! Ah ! de la sorte,
Tu viens chez moi me détrôner ! N'importe,
A ta santé ! — Volontiers. — Le roi boit. »
Bref sur un plat la maligne Thérèse,
A pas comptés, apporte en soupirant
Le met friand, succulent, odorant ;
A son aspect tous trois se pâment d'aise ;
Mais pour Benoît quel spectacle effrayant,
Quand le curé, d'un œil étincelant,
Considérant et le vicaire et l'oie,
Semble hésiter sur le choix de sa proie ;
Quand, saisissant deux larges coutelas,
Que l'un sur l'autre il frotte à tour de bras,
Au vieux Benoît, qui tremble sur son siège,
Il dit tout haut. — Çà, que te couperai-je ? »
Figurez-vous, à ce mot foudroyant,
Maître Benoît, renversant les bouteilles,
Dans ses deux mains tenant ses deux oreilles,
Franchir la porte, et, plus prompt que le vent,
Dégringoler l'escalier cul sur la tête,
A travers champs crier : Arrête ! arrête !
Pousser, heurter les passants effrayés,
Qui pour un fou prennent notre vicaire,
N'oser enfin baisser les yeux à terre,
De peur de voir son oreille à ses pieds.
Figurez-vous Thérèse, ivre de joie,
De sa frayeur riant malignement,
Et le curé, muet d'étonnement,
Prêt à couper les deux cuisses de l'oie,
Sur l'escalier le poursuivre en criant :
« Rien qu'une, ami, rien qu'une seulement. »

Digitized by Google

Mais c'est en vain... Thérèse est radieuse,
Bref, il revient, et sans doute on conçoit
Qui prit la place et la part de Benoît.
Par ce manège enfin victorieuse,
Goûtant le prix de son mensonge adroit,
L'espiègle en rit comme une bienheureuse ;
Le cher curé, bientôt instruit du tour,
En rit aussi ; riez à votre tour.

DÉSAUGIERS

Désaugiers a mis cette historiette au théâtre sous le titre du *Dîner de Madelon*, qui fut représenté sous la Restauration. La pièce eut longtemps du succès. Elle était populaire avant lui, et elle se retrouve en plusieurs recueils de contes, cf. Sébillot *Littérature orale de la Haute-Bretagne*, p. 136. Chapelot, *Contes Balzatois*, t. I, p. 69.

PROVERBES ET DICTONS DE MARINS

— Du vent
Après grand calme,
Gare à l'orage.

— La mer et le vent sont les deux plus grands ennemis contre lesquels le marin est continuellement obligé de lutter.

— Vent arrière et mer belle
C'est le temps des demoiselles.

Au marin.

— D'une main sûre tiens ta barre,
Regarde toujours du côté d'où vient le vent,
Et s'il vient une rafale,
Commande d'amener les voiles ;
Il faut saluer les caps
Et obéir à Noroûas (Nord-Ouest).

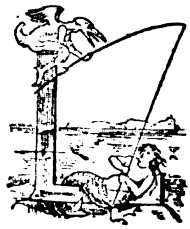
RAOUL BAYON.

Digitized by Google

L'INVENTAIRE DES CONTES[1]

III

ANALYSE, CLASSIFICATION ET TABULATION DES CONTES POPULAIRES



L'ESSOR que depuis une quinzaine d'années ont pris les recherches et les études relatives aux diverses branches des traditions populaires, est attesté par la fondation en Angleterre, en 1878, de la *Folk-Lore-Society* et de la Revue qu'elle publie ; en France, par la création de *Romania* en 1872, *Mélusine* en 1877, puis de la *Société des Traditions populaires* et de sa Revue ; en Italie, par la publication de *l'Archivio*, en Espagne, par la fondation des Sociétés de *Folk-Lore catalane et andalouse*, puis en Portugal, en Hongrie, en Belgique, en Finlande, de Sociétés ou de Revues ; enfin, l'an dernier, aux Etats-Unis par la publication du « Journal of American Folk-Lore. » — Ainsi qu'il arrive toujours, l'effet est à son tour devenu cause. Le mouvement intellectuel ainsi déterminé s'est accéléré de lui-même et nous avons vu paraître des travaux très nombreux en même temps que les collections de contes, de chansons, de proverbes, de coutumes foisonnaient de toutes parts non-seulement en Europe, mais dans les autres parties du monde. De là, une accumulation de matériaux dont l'abondance même pourrait nuire à leur mise en œuvre, si l'on n'y opérait sélection et classification.

Il est de fait que l'avancement des théories relatives aux problèmes les plus intéressants que soulève l'étude des traditions populaires n'a pas suivi d'un pas égal l'accroissement rapide des collections de documents nouveaux dus au zèle passionné des moissonneurs de ce que le temps — tempus edax — n'a pas encore englouti de survivances traditionnelles. Que dis-je ? et pour prendre un exemple : aux deux théories déjà anciennes par lesquelles on expliquait la similitude des traditions chez les différents peuples : école de Grimm et de Max Müller reportant l'époque de leur formation avant la séparation des groupes aryens devenus les peuples indo-européens ; école de Benfey affirmant l'origine indienne des contes et leur diffusion par la voie littéraire et les relations de peuple à peuple ; à ces deux théories — sans parler de leurs variétés — l'école anthropologique et son chef éminent M. Andrew Lang en oppose une troisième, assez en faveur en ce moment, peut-être parce qu'elle est la plus nouvelle, qu'elle en est

[1] Voir le t. IV p. 503, 652.

Digitized by Google

encore à la période facile de l'attaque, et que les objections n'ont pas encore eu le temps de se formuler. Chacun contient sans doute sa part de vérité, car selon le mot d'Hegoel, l'erreur n'est souvent qu'une face de la vérité, mais la théorie décisive n'est pas encore formulée, en admettant qu'elle le soit jamais et que cette similitude indéniable ne soit pas le résultat de toutes les causes signalées agissant dans le même sens, ce que pour notre part, nous serions porté à admettre.

Mais pour faciliter la tâche à ceux qui, plus heureux que nous, donneront un jour avec l'explication définitive de l'origine et de la signification mythique ou autre des contes la solution des autres problèmes folkloriques, il faut mettre à leurs dispositions trois choses : 1° le plus grand nombre possible de matériaux originaux et de documents, à la condition toutefois qu'ils soient recueillis avec loyauté, sincérité et discernement, et maintenant que la moisson est très avancée dans les pays civilisés, ce qu'il faut surtout ce sont les documents traditionnels concernant les peuples ou sauvages ou non encore pénétrés de la civilisation européenne ou américaine; 2° une bonne bibliographie de tous les ouvrages ou extraits d'ouvrages, anciens ou nouveaux qui traitent soit sous forme littéraire — mais ceux-ci avec beaucoup de précaution, — soit comme reproduction textuelle de la tradition orale, des divers objets du folk-lore : matériaux ou études théoriques ; 3° enfin l'analyse, la classification et la mise en tables ou tabulation (qu'on nous pardonne ce néologisme à cause de la clarté de sa signification) des traditions populaires.

Ces trois desiderata, dont le dernier seul nous retiendra aujourd'hui, hâtons-nous de dire qu'ils sont en bonne voie d'être satisfaits. — Du premier point, nous avons déjà indiqué plus haut combien était abondante la récolte des traditions dans ces dernières années ; pour ne citer qu'une preuve, à notre congrès d'août 1889, un professeur de Folk-lore en Finlande — car il y a une chaire de Folk-lore dans cet heureux pays — M. Karle Krohn, chez lequel le mérite n'a pas attendu le nombre des années — a fait don à la bibliothèque de la Société de 24 ouvrages publiés depuis dix ans en Finlande, concernant les traditions orales de ce pays. « C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière. » Quant aux pays d'Outre-mer ou restés en dehors de notre culture, grâce aux Anglais établis sur tous les points de la terre et aussi depuis la fondation du journal « The American Folk-lore, » le cycle des publications qui les concernent devient de jour en plus important. Le mouvement commencé dans ce sens ne s'arrêtera pas. En ce qui concerne la bibliographie, la Folk-lore Society a déjà publié sous la signature de M. Laurence Gomme, et dans une forme qu'on fera bien de prendre comme modèle, une partie importante de la bibliographie des ouvrages parus en anglais concernant le folk-lore, et en France, MM. Gaidoz et Sébillot ont commencé un travail analogue que tout le monde leur sera reconnaissant de continuer. Il serait à désirer que les sociétés du Folk-Lore procédassent par une entente commune afin d'opérer sur les

Digitized by Google

mêmes bases et d'après les mêmes principes. Une fois les travaux menés à bien séparément, une commission internationale en réviserait l'ensemble. Et c'est une des raisons pour lesquelles nous regrettons que la F. L. S[y] n'ait pas chargé l'un de ses membres de parler en son nom au Congrès. C'est une de ces questions générales que le congrès avait l'occasion de traiter pour le plus grand bien de la science.

Le troisième point sur lequel nous voulons appeler plus spécialement l'attention des folkloristes français est la nécessité de coordonner les matériaux mis en si grand nombre à notre disposition. Et tout d'abord, il faut sérier les questions pour les résoudre plus facilement. Quand Horace voulut vaincre les Curiaces, il sut les séparer et en vint à bout en les combattant séparément : lui aussi sériait les difficultés.

— La classification des traditions populaires ne saurait évidemment procéder de même sorte pour les contes, les mythologies, les proverbes, les coutumes, les chansons, les jeux, etc...., chacune de ces branches doit avoir sa méthode propre de classification[1]. Commençons d'abord par les contes. Et même parmi eux, nous avons une distinction à faire entre les contes à signification mythique ou contenant de incidents mythiques et les autres : contes de revenants, de sorcellerie, de voleurs, contes facétieux, apologues ou contes ayant pour objet de développer une énigme ou se proposant un enseignement moral etc. Les premiers comme degré d'intérêt pour l'étude sont à coup sûr les contes mythiques. C'est ce premier groupe que nous devons essayer d'analyser, de classer, puis de ramener à leurs types radicaux et enfin de réduire en tables analytiques et par abréviation de tabuler.

Tous ceux qui se sont occupés de la comparaison des contes ont été amenés rapidement à reconnaitre, comme traits généraux, outre un style narratif caractéristique et des formules initiales à peu près semblables (il était une fois[2]) des récits-types (types Cendrillon. — Belle au Bois-Dormant. — Chambre défendue — Filles Cygnes. — Psyché, Œdipe Andromède, etc.) — et des incidents-types tels que : Armes merveilleuses. — Nappe nourricière. — Animaux faisant de l'or. — Ame en dehors du corps. — Plantes montant au ciel, etc.

[1] M. Lang a formé un comité pour étudier la classification systématique des proverbes et M. Paul Sébillot a rédigé des questionnaires qui constituent un premier pas dans la classification des traditions, des coutumes, des superstitions.

[2] On rencontre cependant dans certains pays — mais c'est l'exception — des formules initiales spéciales ; ainsi, en Armagnac : Jou sabi un counté et la formule terminale est : « E tric tric, moun counte, es fini. E tric trac, moun counte es acabat. » — Les formules terminales les plus répandues sont : ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants. » — « ils vécurent heureux. « On trouve aussi dans les contes créoles, mais c'est une importation provençale, des terminaisons comme : « ... et il me donna un coup de pied qui m'a enlevé en l'air et m'a envoyé jusqu'ici pour vous conter mon conte. » — En Russie et dans les pays slaves, la formule suivante se rencontre : « et ils m'offraient de l'eau-de-vie, mais en écoutant leur récit, je ne pouvais d'émotion la faire parvenir à ma bouche ; elle coulait le long de ma barbe. »

Digitized by Google

Quant à la trame même du récit, sa couleur locale, les noms et les parentés des personnages, la nature des animaux, les descriptions, les amplifications parfois si brillantes, les énumérations, s'ils constituent l'agrément littéraire du conte, le folkloriste n'a pas à son point de vue spécial à en tenir compte. On peut être folkloriste et lettré, mais il ne faut pas l'être au même moment. Charme, beauté, candeur. toutes les grâces de la femme s'évanouissent pour le médecin qui a son bistouri en main ; de même pour le folkloriste en travail d'analyse, tous les mérites littéraires et les magies du style.

Ceci posé, quand on veut se liver à des études comparatives, voici comment on peut procéder : on établit des fiches ayant pour entête les noms de ces récits-types et de ces incidents-types, puis au fur et à mesure de ses lectures, on note les parallèles qu'on a rencontrés. Lorsqu'on s'est créé un jeu de fiches de ce genre, il devient facile ensuite, sans recourir à sa mémoire qui n'y suffirait pas, de signaler dans les nouveaux contes qu'on analyse leurs similaires. Je ne doute pas que plusieurs folkloristes ne possèdent des jeux de fiches établis sur ces données. Mais, bien entendu, chacun a procédé à sa manière, donnant aux récits-types et aux incidents-types les dénominations qui lui ont paru les meilleures, en opérant des classifications variant avec chaque personne. Ici, apparait tout de suite la nécessité de créer une nomenclature je ne voudrais pas dire officielle, mais du moins admise du consentement unanime.

En ce qui concerne les récits-types ou radicaux si l'on préfère, ce n'est point chose facile, car on peut concevoir des classifications fort différentes. Plusieurs plans ont été proposés. Les principaux sont celui de Hahn dans ses « Griechischen und albanesischen Mærchen », celui de Baring Gould, dans l'Appendice qu'il a donné à l'ouvrage de M. Henderson « Folk Lore of the Northern Counties of England, » puis celui de M. Alfred Nutt, le savant membre de la Folk-lore Society, dans l'analyse qu'il a faite des « Highlands Tales, » de Campbell. Je ne veux pas m'étendre sur ce sujet qui a été traité d'une façon substantielle et complète par notre éminent ami, le regretté M. Ralston, dans un article à lire tout entier (vol. I, du *F. L. Record*)[1]. Je me bornerai à dire que les plans de Hahn et de Baring Gould ne font pas une distinction assez nette entre les deux éléments que nous avons signalés : le récit-type et l'incident-type, et que l'on ne doit pas toujours désigner un récit-type par l'incident principal qui s'y rencontre. Ainsi les traits de la pantoufle dans Cendrillon, et l'Ane de faisant de l'or dans Peau-d'Ane, des Bottes de sept lieues dans le Petit-Poucet, des tâches dans Psyché, ne peuvent servir à réunir dans le même groupe les contes présentant ce même trait. Pour carac-

[1] Lire également : « Expulsion and Return Formula par Alf. Nutt (*F. L. Record*, 1881) et « Chambre défendue » par Sidney Hartland (*F.-L. Journal*, 1883). — Luzel (Archives des Missions scientifiques), a donné un tableau des incidents contenus dans ses *Contes de Basse-Bretagne*.

Digitized by Google

tériser le récit-type, il faut dégager du conte son idée-mère, son idée directrice, sa philosophie, pour ainsi dire. Pour en donner un spécimen, dans le plan proposé par M. Alf. Nutt, il range sous les vocables génériques : Husk-Taboo et Husk (Husk signifie : gousse, cosse, enveloppe,) une série de contes dont l'héroïne ou le héros présente en effet, comme trait essentiel d'être dissimulée sous une enveloppe qui dérobe au vulgaire sa beauté, son éclat ou sa grandeur. Le jour venu, elle sort de la situation d'humilité où elle est reléguée (Cendrillon, Apollon chez Admète), rejette sa peau de bête (Peau d'Ane, Cuir d'Anette, Rashie-Coat, Catskin, Katie Wooden Cloak, l'Orza (Pentamerone), Allerleirauhe (Grimm, etc.). ou bien le héros quitte la forme bestiale à laquelle il a été condamné, temporairement (prince Crapaud, de Grimm, prince Marcassin de Mme d'Aulnoy, la Belle et la Bête, l'Ane d'or, la fable I de la IIe nuit de Straparole, Loki en saumon, Apollon en dauphin, etc.), et le héros ou l'héroïne apparaît éblouissant le monde de sa beauté ou de son rang ou de sa force surhumaine. Cette dénomination générique est heureusement trouvée. C'est à en rencontrer d'autres aussi claires qu'il faut s'appliquer. Pourtant, il faut le reconnaître, il est des séries de contes qui résistent à la généralisation, et qu'on me passe l'expression, « qui font cavalier seul. »

Quant aux incidents-types qui, sans lien entre eux apparaissent dans les contes les plus dissemblables à l'état de simples épisodes et sans avoir une influence prépondérante sur l'ensemble du récit, il sera très aisé au contraire de s'entendre sur leur terminologie. Ce seront par exemple ces objets symboliques : fleurs, gants, couteaux, qui en se fanant, en laissant dégoutter du sang etc., annoncent le malheur arrivé au héros du conte, ou encore ces graines, fleurs, poissons qui lors qu'on les donne à manger procurent la fécondité (laitue de Junon, etc.) ou encore les objets qu'on lance derrière soi (peignes, fouets, brosses, etc.), et qui se changent pour arrêter la poursuite en forêts, en montagnes, en lacs, etc. La variété de ces incidents est innombrable, mais leurs types généraux sont fort limités. De mes propres recherches, je crois pouvoir dire qu'ils ne sont peut-être pas une centaine.

C'est de la combinaison des récits-types et des Incidents-types que sont formés tous les contes mythiques. Et c'est une comparaison très juste que celle du kaléidoscope, dans lequel un nombre restreint de morceaux de verre colorés se réfléchissant dans des miroirs inclinés, produit quantité de figures différentes. Ces indications qu'on pourrait développer indéfiniment suffisent à montrer combien la Folk-lore Society a été bien inspirée en proposant pour but aux Folkloristes d'associer leurs efforts pour arriver à la classification des contes. Les plans de Hahn, de Baring Gould, de Nutt, chacun avec son mérite propre d'ailleurs ne donnent pas satisfaction complète, mais ils ont tracé clairement la voie. La Folk-lore Society a donc fait imprimer la formule suivante qu'elle distribue aux personnes de bonne volonté, et nombre de ses membres, parmi lesquels nous voyons avec plaisir plusieurs dames,

Digitized by Google

se sont chargés d'analyser des recueils importants (*F.-L. Journal*, vol. VII, p. 169). L'infatigable capitaine Temple a donné un modèle excellent dans l'analyse de ses « Wide Awake Stories. »

Voici la formule fournie par Folk-lore Society.

1. Nom générique du conte (le comité se réserve de déterminer le nom du récit-type).
2. Titre du conte qu'on analyse, tel qu'il est indiqué par le recueil dont on s'occupe.
3. Dramatis personæ.
4. Analyse succincte du récit.
5. Liste des incidents du récit.
6. Lieu de publication.
7. Nature de la collection : 1° original ou traduction, 2° si elle est orale, le nom du narrateur, 3° autres renseignements.
8. Points spéciaux notés par la personne qui fait la tabulation.

Cette formule est-elle à l'abri de toute critique ? assurément non. Notre savant ami, M. Ploix, en signale quelques-unes, mais quel plan n'en méritera pas ? J'avoue au surplus ne pas voir de différence essentielle entre le mode d'analyse qu'il propose et celui de la Folk-lore Society sinon qu'il ne fait qu'un des numéros 4 et 5, ce que je ne blâme pas d'ailleurs, car dans l'analyse succincte du récit, il n'y a d'intéressant pour la tabulation future, que les incidents ou traits. M. Ploix ajoute une liste des choses, des lieux et des heures, ce qui pour l'explication mythique peut avoir son intérêt.

Quoi qu'il en soit, et quand même on proposerait un modèle préférable à celui de la Folk-lore Society ce qui ne s'est pas produit jusqu'à présent, il y aurait plus d'inconvénients que de profit à opérer sur ce nouveau modèle, car on stériliserait un travail déjà fort avancé. Je suis donc d'avis que notre Société adopte purement et simplement le plan de la Folk-lore Society et que toutes les sociétés de Traditions populaires analysent de même les contes de leur pays. Puis une commission internationale se constituerait et procéderait d'accord commun à la tabulation définitive des contes mythiques, et s'entendrait sur les dénominations à adopter pour les récits-types et les incidents-types, enfin sur toutes les autres questions soulevées.

Quel sera ensuite le résultat de ce grand travail ? Verra-t-on surgir le Lavoisier (M. Reinhold Kœhler pourrait l'être), qui synthétisant ces analogues en fera sortir une nomenclature définitive et en déduira des conséquences qui nous éclaireront sur l'origine et la signification des contes et des incidents ? C'est le secret de l'avenir. En tous cas, en comparant entre elles les tabulations des récits-types et des incidents-types des divers pays, on ne peut manquer de faire des observations intéressantes, notamment en ce qui concerne le Folk-lore des contrées sauvages, ou de civilisation et de culture sans rapport avec la nôtre. On trouvera probablement, qu'à part quelques incidents communs à tous les pays et qui sont le produit naturel du cerveau humain, quels

Digitized by Google

que soient les lieux et les latitudes, il existe des familles distinctes de contes mythiques, comme il y a des familles distinctes de langage. Mais le plus grand écueil en ces matières, c'est le degré de créance qu'on peut accorder aux collections et aux collectionneurs à l'étranger. Si l'indigène dont on a obtenu des récits est — et c'est ceux-là qu'on a plus facilement sur la main — un serviteur ou un client en contact depuis longtemps avec les missions religieuses, les comptoirs commerciaux ou les consulats de l'Europe, il y a tout à craindre que dans les traditions qu'il rapporte, ne se soient produites des infiltrations bibliques ou autres, qui peuvent faire croire à des similitudes qui n'existent pas. Un autre écueil non moins redoutable, — de fort savants folkloristes ne l'ont pas évité — c'est de traiter comme autochtones tous les contes qui figurent dans les recueils littéraires d'un pays; ainsi, par exemple, d'attribuer aux Arabes les récits des Mille et une Nuits, aux Tartares mongoles les contes du Sidi-Khur et d'Ardjhi-Bordghi Khan, aux Chinois les apologues des Avadanas, et tant d'autres recueils de contes qui ont été tirées de sources indiennes[1], en général de propagande bouddhique. C'est comme si un étranger lisant les innombrables traductions ou imitations anglaises des contes de Perrault ou de Madame d'Aulnoy croyaient que « Puss in Boots, The Sleeping, Beauty », etc., sont des contes d'Angleterre.

La commission de tabulation de Folk-lore Society n'admettra certainement qu'après contrôle les contes qu'on lui proposera d'analyser, surtout venant de contrées exotiques.

La compétence et l'érudition des membres qui la composent sont de sûrs garants qu'elle saura mener à bien cette lourde et délicate tâche — aussi difficile que celles qu'imposent dans les contes les ogres féroces aux belles princesses ou aux glorieux héros qui d'ailleurs sont en définitive toujours victorieux grâce aux animaux reconnaissants (parmi lesquels on trouve rarement l'homme), ou à l'aide de la bien-aimée ou du bien-aimé, car dans les contes — et c'est un trait caractérisque général que je signale : *Amor omnia vincit.* — Heureux les jeunes qui à ce verset peuvent ajouter le réponsce : *Et nos edamus amori !*

LOYS BRUEYRE.

[1] Dans les contes thibétains traduits du Kah-Gyur en allemand par Schifner, en anglais par Ralston, M. Ralston donne franchement pour titre au Recueil : *Contes thibétains, dérivés de sources indiennes.*

Digitized by Google

L'INFLUENZA

I

AU XVe SIÈCLE

1413. — « En icelluy temps, chantoient les petits enffens au soir, en allant au vin ou la moustarde, tous communément :

Vostre c... a la toux, commère,
Vostre c... a la toux, la toux...

Si advint par le plaisir de Dieu qu'ung maulvais air corrompu chut sur le monde, qui plus de cent mille personnes à Paris mit en tel estat qu'ils perdirent le boire et le manger, le repouser, et avoient très forte fiebvre deux ou trois fois le jour, et especiallement touttefois qu'ils mangeoient, et leur sembloient touttes choses quelxconques, amères et très maulvaises et puantes ; et tousjours trembloient où qu'ils fussent, et avecques ce qui pis estoit, on perdoit tout le pouvoir de son corps, que on n'osoyt touscher à soy de nulle part que ce fust, tant estoient grevez ceulx qui de ce mal estoient atteints, et duroient bien sans cesser trois sepmaines ou plus, et commença à bon escient à l'entrée du moys de mars audit an, et le nommoit-on le *Tac* ou le *Horion*[1] et ceux qui point n'en avoient, ou qui en estoient guéris, disoient par esbattement : « *En as-tu ? Par ma foy tu as chanté : Vostre c... a la toux, commère.* » Car avec tout le mal devant dit, on avoit la toux si fort et la rume et l'enroueüre, on ne chantoit qui rien fust de haultes messes à Paris ; mais sur tous les maulx la toux estoit la cruelle à tous, jour et nuyt, qu'aucuns hommes, par force de tousser, estoient rompus par les genitoires toute leur vie, et aucunes femmes qui estoient grosses, qui n'estoient pas à terme, orent leurs enfans sans compaignie de personne par force de tousser, qu'il convenoit mourir a grant martyre et mère et enfant ; et quant on venoit sur la garison, ils jettoient grant foison de sang bete par la bouche et par le nez et pardessous, qui moult les chayssoit, et néantmoins personne ne mouroit... Ne fisicien, nul ne sçavoit dire quel mal c'estoit. »

(*Journal d'un bourgeois de Paris sous Charles VI*, dans Michaud et Poujoulat : *Nouvelle collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France*, t. II, p. 641.)

[1] En Normandie, une forme spéciale de la coqueluche s'appelle encore le horion. Il serait intéressant de connaître les noms populaires donnés dans les diverses provinces à cette maladie.

Digitized by Google

En 1427. — Le *tac* ou *horion* reparut, sous un nom nouveau. Il n'occasionna pas, semble-t-il, de nouvelles chansons, mais donna encore lieu à des bons mots :

« *Item*, environ quinze jours devant la saint Remy, cheut ung maulvais air corrompu, dont une très maulvaise maladie advint, que on appelloit la *dando*[1] ; et n'estoit nul ne nulle qui aucunement ne s'en sentist dedans le temps qu'elle dura ; et la manière comment elle prenoit, elle commençoit ès rains et ès espaulles ; et n'estoit nul quant elle prenoit qui ne cuidast avoir la gravelle, tant faisoit cruelle douleur, et après ce à tous venoient les assées (accès de fièvre) ou fortes frissons, et estoit-on bien huit ou dix ou quinze jours qu'on ne povoit ne boire, ne manger, ne dormir, les ungs plus, les autres moins ; après ce venoit une toux si très mauvaise à chacun, que, quant on estoit au sermon, on ne povoit entendre ce que le sermonneur disoit, pour la grant noise des tousseurs.

» *Item*, elle ot très forte durée jusqu'après la Toussaint bien quinze jours ou plus, et ne eussez guères trouvé homme ne femme qui ne eust la bouche ou le nez tout eslevé de grosse rongne pour l'assées, et quant on encontrait l'ung l'autre, on demandoit : *As-tu point eu la dando ?* » S'il disoit non, on lui respondoit tantost : « *Or te garde bien que vrayement tu en gouteras un morcelet.* » Et vrayement on ne mentoit pas, que pour vray il fut pou, fus petit ou grant, femme ou enffent, qui n'eust en ce temps ou assées, ou frissons, ou la toux qui trop duroit longuement.

(*Journal d'un Bourgeois de Paris sous Charles VII*, dans Michaud et Poujoulat : *Nouv. coll.* etc., t. III, p. 249).

RAOUL ROSIÈRES.

II

AU XVIe SIÈCLE

En 1510, la maladie reparut, et Nicolas Gilles dans ses *Chroniques de France*, édition de 1549, in-f°, t. II, cité dans l'édition de Gringore de la Bibliothèque elzévirienne, en parle en ces termes :

« En la ville de Tours en l'an mil cinq cens et diz, au moys de septembre... je me trouvay à l'issue d'une merveilleuse maladie, qui un mois auparavant survint en tout le royaume de France, tant ès villes qu'ès champs, et dont peu de gens evadèrent qu'ils ne fussent malades

[1] Comparer ce nom avec le mot *dengue*.

Digitized by Google

ou mors de la dicte maladie, en moins d'un moys ; laquelle maladie fut appelée par aucuns bons compagnons la *coqueluche*, parce qu'elle saisissait les gens par la teste, principalement avec une douleur d'estomach, de reins et de jambes et de fièvre folle, qui prenoit et baissoit d'heure en heure, avec un merveilleux dégoust de pain, vin et viande, où les purgations nuysoient plus qu'elles ne profitoyent, et selon les conplexions des personnes les unes estoyent moins malades que les austres, et plusieurs gens de bien et de nom en allèrent de vie à trépas. »

Le poète Gringore composa sur cette maladie une pièce « imprimée par maistre Pierre Ledru pour Gringore le XIIII, jour d'aoust mil cinq cens et dix, dont nous extrayons quelques passages. »

Je suis venue à Paris tout en haste
Pour assaillir fors, febles, grans, petis,
Et n'y a nul qui contre moi debate
Que pour ung peu de temps je ne l'abate.
A plusieurs fois perdre les appetis.
Les vieulx, les jeunes, les nyès, les subtilz
J'asubjetis et les mais à raison.
Toutes choses ont leur temps et saison.

.....

J'ay assailly riches qui font diette
Que à leur heure ne prennent leur repas;
Mais il n'y a celluy d'eulx qui ne geste
Colles, crachaz. Leur charongne est subjecte
Comme celle de povre en tel cas;
Princes, seigneurs, conseilliers, advocas,
Comme povres saisis ; c'est ma manière :
Hommes sont faicts d'une mesme matière.

.....

J'oste de bruit pestilence et caterre ;
Nully ne meurt de ceulx qu'ay assaillis,
Car les fleumes que fais gecter par terre
Mondent le corps ; à l'estomach fais guerre,
Tant qu'on en voit ses membres démolis
Et les espritz lassez, troublez, failliz...

.....

Les medecins, qui visitent urines,
Guérissent gens en temps et en saisons,
J'ay assailly leur donnant disciplines,
Et demonstrant qu'ilz estoient si tresdignes
Qu'il me plaisoit visiter leur maison...

.....

Digitized by Google

Dieu a voulu ceste peste muer
En coqueluche, qui est grant bien pour tous.
Je descouraige, mais nul ne vueil tuer;
Chacun se doit annuyt esvertuer
De mettre hors de son estomach toux...
.....
De fain, frayeur, femme, froit et de fruict,
Se fault garder, tant comme le chault dure.
Trop prendre peine le corps d'homme destruit;
La coqueluche bien souvent s'en ensuyt,
Qui ne depart sans gester force ordure,
Il faut boire, pour rafraichir l'ardure,
Du vin qui soit avec eau temperé :
En tous ses faiz faut estre modéré.
.....
Gens qui estes de ce mal tresbuchez
Ne trotez point, ne bougez d'une place;
Soyez joyeux d'estre encoqueluchez;
Compaignie, pour passer temps, huchez;
Au temps qui court est requis qu'on se face;
Fuyez des dames le train, l'amour, la grâce;
Car par ce point tout homme se confond :
Tisons prouchains souvent grand flame font.

(*Œuvres complètes*, t. I, p. 185 et suiv.).

PAUL SÉBILLOT.

COUTUMES SCOLAIRES (1)

IV

EN ALLEMAGNE.

Les règlements universitaires en vigueur aux quinzième et seizième siècles exigeaient que tout nouvel étudiant fût placé sous la surveillance de l'un de ses aînés, lequel prenait le nom *d'inspector morum*. Le nouveau venu cherchait autant que possible son inspecteur parmi ses compatriotes, et c'est ainsi que les Nations[2] purent se reconstituer. Mais, comme on va le voir, cette reconstitution devait avoir pour conséquence la brimade la plus tyrannique et la plus odieuse qui ait jamais existé.

[1] Voir le t. IV, p. 755.
[2] Corporations d'étudiants groupés par pays.

Digitized by Google

En arrivant à l'Université, le futur étudiant, qu'on appelait alors *beanus*[1], devait se rendre chez le recteur et le prier de le laisser sortir de la *beania*, pour devenir étudiant. La sortie de la *beania* s'accomplissait en grande pompe, suivant un acte universitaire officiel. Dans cette cérémonie, qui prenait le nom de *Deposition*, le *beanus*, « pecus campi, cui ut rite ad publicas lectiones præparetur, cornua deponenda essent, » portait sur la tête une peau de bœuf avec ses cornes et dans la bouche une défense de sanglier; le *Depositor* lui sciait alors les cornes et lui arrachait la dent; puis on le travaillait en différentes parties du corps avec un peigne, une tarière, une scie, un marteau, des tenailles et d'autres outils de dimensions gigantesques, le tout « pour le délivrer de ses grossières habitudes de paysan. » Entre temps, on lui posait des questions auxquelles il ne répondait jamais bien au gré de ses bourreaux, et ceux-ci en profitaient pour le claquer violemment. Le *Depositor* lui adressait ensuite en latin une admonestation bien sentie et proclamait que le *beanus*, délivré de la *beania*, était devenu un véritable étudiant. La cérémonie se terminait par un banquet que le nouvel étudiant devait offrir à la nation et pendant lequel on chantait le *Depositionslied*.

Cette sotte coutume, nous le répétons, était ordonnée par un règlement académique; aussi le *Depositor* n'était-il autre que le doyen lui-même, au moins dans les premiers temps; plus tard, ce fut un étudiant délégué par le Sénat.

Le *beanus*, sacré étudiant, devenait *Pennal*, sorte de compagnonnage qui durait 1 an, 6 mois, 6 semaines, 6 jours, 6 heures, 6 minutes[2].

Pennalem a Penna quidam dixere, quod illi
In sacco pennas portet ubique suas;
Pœnalem a Pœna quidam dixere, quod illi
Pœna sit in nostris perpetienda scholis;
Penalem contra, quidam de Pene vocant, quod
Futilis hic pars sit corporis, ille scholæ.

« Pendant tout ce temps-là, le *Pennal* était l'esclave absolu du *Schorist* ou *Agirer*, qu'il avait choisi pour son *inspector morum*. Bon gré mal gré, tout ce qu'on lui faisait endurer devait lui plaire et tout ce qu'il faisait devait plaire au *Schorist*, dût sa vie elle-même être en jeu. Il devait fournir à celui-ci de l'argent, des habits et des livres, et ne porter lui-même que des vêtements déchirés et des pantoufles. La fréquentation des cours lui était interdite; à l'église, il devait se tenir dans un coin. Il lui fallait rendre au *Schorist* les services les plus intimes, par exemple cirer ses chaussures; à la taverne, il lui fallait

[1] Du mot français *béjaune*.

[2] L'origine du mot *Pennal* n'est pas certaine. Voici les trois étymologies que propose Moscherosch (*Wunderliche und wahrhaftige Geschichte Philanders von Sittewald*. Strasbourg 1650).

Digitized by Google

ramper sous la table et imiter des cris de bêtes féroces[1]. Quand les *Schoristen* le jugaient à propos, et cela revenait fréquemment, le *Pennal* devait boire un horrible mélange d'encre, de moutarde, de coques de noix, de mouchure de chandelle, etc. ; entre temps, il recueillait des claques et des coups de bâton.

Quand enfin le *Pennal* avait fini son temps, il offrait le « dîner d'absolution » et entrait dans la catégorie des *Schoristen*. (*Les Universités allemandes*. Paris, un vol. in-8° de 268 p. — P. 216.

RAPHAEL BLANCHARD.

LE PAYS DES CHIENS

CONTE POPULAIRE SICILIEN

Il était une fois un roi, qui avait un fils toujours malade. Les médecins ne sachant que lui faire lui conseillèrent un voyage sur mer. Ce jeune homme prit avec lui quatre ministres, s'embarqua sur un navire et commença à se promener de çà de là.

Pendant qu'il était en voyage, il s'éleva une tempête, et les nuages étaient si épais que les marins ne voyaient plus : en consultant la carte de la navigation, ils reconnurent qu'ils se trouvaient au milieu des « Caneschi ou Chiens » et ils ne savaient comment faire pour s'en retirer. Ces Chiens arrivèrent et ils bouchaient toute la route. Ils s'emparèrent du fils du roi et de ses ministres et la semaine suivante, ils tuèrent un des ministres et les mangèrent. La seconde semaine, ils en mangèrent un autre, la semaine d'après, un troisième; la quatrième semaine, ils mangèrent le dernier. Ainsi tous les quatre

[1] Dans les *Burschenschaften* actuelles, ces aimables coutumes sont encore en vigueur et le *Fuchs* se trouve vis-à-vis du *Bursche* dans le même état de subordination que jadis le *Pennal* vis-à-vis du *Schorist*. — Voir le même ouvrage, page 242 et suivantes.

Digitized by Google

furent dévorés, le *riuzzo* (le fils du roi) resta seul, mais ils ne le tuèrent pas, parce qu'il était trop maigre.

Un mois après le fils du roi ayant engraissé un peu, le cuisinier vint et voulut le tuer.

Mais le jeune homme qui la première journée avait trouvé en fouillant la terre une arme rouillée, quand il vit que le domestique l'appelait le menaça de le percer. Le cuisinier va trouver le roi chien qui était le maître de cette terre et lui raconta la chose. Le roi fit venir le riuzzo et lui dit :

« Eh bien! tu ne seras pas tué ; mais tu épouseras ma fille, sinon tu seras saigné et mangé. »

Le prince, pour ne pas perdre la vie, épousa la fille du roi ; mais comment aurait-il pu la désirer en mariage puisqu'elle était plus chienne que son père? pouvait-il aimer une bête?

Cette fille du roi se trouvant malade et en danger de mourir, dit à son époux : « Il faut que vous sachiez l'usage qui règne ici : quand une femme meurt, on ensevelit son époux avec elle, et quand le mari meurt, on ensevelit de même sa femme avec lui. »

Elle mourut, et avec elle fut enseveli le fils du roi. Pour qu'il ne mourût pas de suite, on mit avec lui un grand pain (un guastidduni), une certaine quantité d'eau et une petite chandelle.

Un jour qu'il était à manger du pain, il vit luire une chandelle comme celle qu'il avait avec lui, et il cria. — Qu'est-ce ? je te conjure au nom de Dieu. — Une femme répondit. « Ne me conjurez pas ; je suis une chair baptisée et confirmée comme vous. » La dame s'approcha et lui dit : « J'étais mariée avec un des chiens de cette terre ; il est mort, et j'ai été ensevelie avec lui. » — La même chose m'est arrivée. » répondit-il... Ils se dirent l'un à l'autre .... « Nous nous ferons passer pour frère et sœur. »

Depuis cette rencontre, ils demeurèrent tristes, ne sachant comment sortir de cette sépulture. Sur la permission de Dieu, il plut pendant quatre jours et quatre nuits. La terre se ramollit, la pierre du tombeau fut descellée aussi, et l'eau commença à y pénétrer. « Nous sommes sauvés ! » murmura le fils du roi. Alors, ils entassèrent beaucoup de morts, montèrent dessus, et avec un os, ils firent un trou sous la pierre pour essayer de se tirer de cet endroit. Ils finirent par y réussir et en sortirent heureusement.

Dès qu'ils furent dehors, ils coururent vers la plage pour essayer de quitter le pays ; ils aperçurent au loin un bâtiment,

Digitized by Google

et la fille reçonnut que c'était un navire de son père. Ils lui firent des signaux : le bâtiment s'approcha de la rive, les embarqua et partit.

Ils arrivèrent à la ville du père de la jeune fille, mais personne ne la reconnaissait, parce que lui, le garçon était étranger, et qu'il y avait longtemps qu'elle était absente. La fille se mit à faire des ouvrages, et pour vivre, il allait les vendre par la ville. Il vendait aujourd'hui, elle vendait demain, vendant à l'un, à l'autre ; un de ces ouvrages fut porté dans la maison d'une certaine dame. Dès qu'elle le vit, elle se mit à pleurer et à dire : « Comme ceci ressemble à ce que faisait ma fille ! Je veux voir la femme qui l'a confectionné. » Elle acheta l'ouvrage, donna beaucoup d'argent, et fit promettre qu'on lui amènerait la femme. Les deux jeunes gens y consentirent, s'habillèrent du mieux qu'ils purent, et se présentèrent à la dame comme frère et sœur. Dès que la fille vit sa mère, elle la reconnut, — alla se jeter à ses pieds, et se mit en pleurant à la baiser et à l'embrasser, et elle lui raconta toutes les peines qu'elle avait souffertes.

Puis elle lui présenta le jeune homme, en lui disant qu'il était fils de roi, et qu'elle le voulait pour mari. Vous vous figurez bien que la mère y consentit avec plaisir. On fit avertir le père du jeune homme qui ne montra pas moins de joie. Il vint, et l'on ne peut dire la fête qu'ils firent. On célébra les noces, il y eut de grands festins et ils vécurent heureux et contents.

Fable écrite, fable dite,
Dites la vôtre, la mienne est dite.

(Conté en 1889 par Fortunata Girma, de Catane, veuve, âgée de 27 ans).

GIUSEPPE PITRÈ.

En lisant ce conte, tout le monde se sera rappelé un épisode des *Mille et une Nuits*, VIIe Voyage de Sindbad le Marin.

Digitized by Google

MIETTES DE FOLK-LORE PARISIEN[1]

XI

Quelque temps après la note de l'*Annuaire* de 1887 sur les modistes et les chapeaux, je vis une petite modiste qui venait apporter un chapeau à Mme Ney, et je lui demandai si cet usage existait ; elle me répondit, un peu en rougissant, qu'il était pratiqué couramment ; et que pour donner plus d'efficacité au jet de salive léger qu'on lançait dans le chapeau, on ne manquait pas de dire : « Pour qu'il plaise. »

Plusieurs coiffeurs m'ont affirmé qu'à Paris, quantité de gens ne se font couper les cheveux qu'à la nouvelle lune. Cette superstition a été relevée, non pas dans un quartier habité par des ouvriers, mais dans un quartier riche.

NAPOLÉON NEY.

LE FOLK-LORE DU PAYS DE LIÈGE[2]

IV

ecueil d'airs de Crâmignons[3] *et de chansons populaires à Liège*. Tel est le titre d'un très important ouvrage que vient de publier la *Société liégeoise de Littérature Wallonne*. C'est un fort beau volume grand in-8° de 600 pages, imprimé chez H. Vaillant-Carmanne, à Liège, lequel est précédé d'un *Avant-Propos* portant la signature des membres de la commission MM. Eug Duchesne et Jos. Defrecheux et d'un « Avertissement » écrit en 1871 par Lisnard Terry que la société a récompensé alors, par une médaille d'or, pour un nombre considérable de *crâmignons* qu'il lui a fournis dans un concours. A partir de la page 405, se trouve une savante « Annexe », due à M le président Jos. Dejardin qui s'exprime ainsi à ce sujet : « Le travail de comparaison que nous avons fait pour les airs et les textes de nos

[1] Cf. le t III p. 96, 137, 236, 289, 290, 647 et le t. IV p. 283, 348, 398, 616, 660.
[2] Cf. le t. III p. 363, 413, 589, 594.
[3] A en juger par les lignes suivantes que nous trouvons dans l'annuaire de la *Société Liégeoise*, année 1867, le *Crâmignon* tient à la fois de la ronde et de la

Digitized by Google

crâmignons et seulement d'après quelques documents dont nous avons pu disposer, ne doit être considéré que comme une ébauche, qui pourra peut-être servir à une œuvre plus générale. »

Nous lisons ceci dans l'*Avant-Propos* : « Il n'échappera pas à l'attention de nos lecteurs que plusieurs de nos pièces ne sont pas des crâmignons. Mais Terry et M. Chaumont (ce dernier a fourni aussi un certain nombre de crâmignons) les avaient notés et nous avons cru faire chose utile en leur donnant asile dans notre recueil et en les sauvant ainsi de l'oubli. En écrivant ces lignes, MM. Duchesne et Defrecheux paraissent avoir cru qu'ils n'auraient que des lecteurs du pays de Liège. C'était montrer beaucoup trop de modestie à l'égard d'un ouvrage qui, par sa nature, est destiné à être lu partout où l'on s'occupe de traditionnisme, et qui est digne aussi d'appeler l'attention des linguistes et des musiciens de tous les pays.

N'étant pas à même de reconnaitre à la lecture, si des couplets appartiennent ou non au genre crâmignon, nous avons cru pouvoir nous renseigner en consultant un dictionnaire. Or, voici ce que nous avons lu dans celui de L. Remacle, 2e édition publiée à Liège en 1843 :

« *Krâmion* ou *Kramion*, subst. Branle, espèce de danse où chaque danseur *se tient* par la main. Se dit principalement de celui qui conduit le branle. — *Diné l'branl* : donner le branle, mettre en train en mouvement.

« *Branle*, *Ronde* : le branle est très gai, et quelquefois licencieux ; mais la *Ronde* ne va jamais jusqu'à la licence.

« Les Liégeois disent *Rondd danss* et non *Kraminion* ».

Cela nous avait complètement dérouté, mais voici sur le mot crâmignon quelques lignes beaucoup plus explicites que nous extrayons d'une étude publiée par M. Ulysse Capitaine dans l'annuaire précédemment cité : « Ce mot, dans sa stricte acception, désigne une danse propre au pays de Liège, mais aujourd'hui, on confond sous un même nom le mouvement et le chant qui en marquent la cadence. »

Après tout, crâmignons ou non, les pièces qui se trouvent dans ce recueil méritent d'être examinées comme chansons populaires, et c'est en nous plaçant à ce point de vue que nous allons en parler.

Elles sont au nombre de 204, huit seulement n'ont qu'un couplet ; toutes les autres sont, dit-on, complètes.

On peut les diviser comme suit :

Crâmignons ou chansons n'appartenant pas exclusivement au pays de Liège..... 95

Crâmignons ou chansons qui n'ont donné lieu à aucun rapprochement avec des rondes ou des chansons populaires hors de la Belgique..... 109

farandole : « Jeunes garçons, jeunes filles, la veille de la fête (paroissiale), se réunissent le soir, se tiennent par les mains et se mettent à sauter, à courir en cadence aux accents d'une ronde que chante un des danseurs, tandis que celui ou celle qui occupe la tête de la colonne porte un bouquet ou une branche verte à la main. Le commencement de chaque couplet et le refrain sont redits en chœur ; la fin du premier couplet se répète et forme le commencement du second, et ainsi de suite. La troupe joyeuse parcourt les rues en faisant mille détours et en formant les méandres les plus capricieux... »

Digitized by Google

Le chiffre de 109 comprend 58 crâmignons écrits en français et 51 en wallon.

Les crâmignons de la première catégorie ont été l'objet de comparaisons, tant pour le texte que pour la musique, avec des versions se trouvant dans les principaux recueils de chansons françaises.

Des rapprochements pourraient aussi être faits avec des textes et des airs consignés dans quelques recueils que les auteurs n'ont pas consultés, ou n'ont pas connus. Ainsi dans les *Chants et Chansons populaires du Cambrésis* de MM. Durieux et Bruyelle, nous trouvons des versions avec musique des pièces suivantes: *L'Alouette* ; (en wallon, page 138 ; en français, page 202) ; *Dedans ce bois* — (page 152). Dans le recueil cambrésien, cette dernière a pour titre : *Ah ! le joli bois, mesdames*. Rappelons en passant que cette jolie ronde, encore très connue à Lille, a été introduite avec succès par notre ami et regretté concitoyen, Théophile Semet, dans son opéra de *la Petite Fadette*. Nous trouvons encore dans le même ouvrage des comparaisons à faire avec : *J'ai perdu ma femme en plantant des choux*, p. 222. *Burnette, allons j'ai !* p. 339). *Le joli tambour*, p. 352, intitulée *Trois jolis tambours*, dans le recueil cambrésien, *Mon père m'envoie à l'herbe*, p. 361, *Dodinette, Dodinon* à Cambrai).

Dans notre ouvrage intitulé : *Mœurs populaires de la Flandre française*, nous avons aussi donné des versions de pièces que nous trouvons dans le Recueil liégeois, notamment de : *Voici le mois de Mai*[1] ; *Quand Petit-Jean revient de ville*, que nous avons intitulée, *Petit-Jean revenant de Lille*; *Jamais un garçon ne me chiffonnera*, connue à Lille sous le titre *Pierrot revenant du moulin* ; *Margoton va-t-a l'iau*, appelée par nous : *Dodinette, dodinon ! Biquette*, sous la désignation de *Margot* ; *Joli tambour* ; *Ahier au soir j'ai tant dansé*, dont on a fait, à Lille, un jeu avec chant appelé : *Le Cordonnier* ; enfin l'air de *La sans-gêne*, chanson que Despréaux, membre de la Société des dîners du Vaudeville a faite en 1796 sous le titre de : *Grâce à la mode ou la sans-gêne*, présente aussi des rapprochements à faire avec celui de la chanson lilloise intitulée *Le Roi de Rome*.

D'ailleurs, dans la première ainsi que dans la seconde catégorie, nous trouvons des pièces qui ont été ou sont encore populaires dans la Flandre française ou wallonne. Par exemple, celle-ci : *Voici le Printemps, mon cousin*, que nous avons entendu chanter maintes fois sur le même air, et l'on commençait ainsi : « *Voici la Saint-Crépin, mon cousin, les cordonniers se grisent*. — Puis les suivantes : *Bon ! bon ! si l'amour vous gêne* ; *Prête-moi ton panier*, plus connue sous ce titre : *En revenant des noces* ; l'*Alouette* ; *J'ai perdu ma femme en plantant des choux* ; *Tiens, bon Madeleine* ; et plusieurs refrains au nombre desquels le célèbre *As-tu vu la lune, mon gas?* que nous avons tant de fois chaleureusement applaudi dans la pièce enfantine : *Le Pont cassé*, au théâtre des marionnettes !

Beaucoup de pièces de la seconde catégorie nous paraissent incontestable

[1] L'air liégeois qui ne ressemble pas au nôtre, est celui de *Rantanplan tire-lire !* ou *On va lui percer le flanc*, dont on trouve la notation dans la *Clé du Caveau*, sous le n° 504.

Digitized by Google

ment anciennes, mais il y en a aussi de fort modernes. La musique tient, dans ce livre, une place considérable. Non-seulement chaque pièce y est accompagnée d'un air noté, mais il y en a encore dans l'*Annexe*, un certain nombre avec des textes cités à titre de comparaison.

Nous ne dirons pas que toutes ces mélodies ont un caractère d'originalité bien tranché, mais il y en a beaucoup de jolies et presque toutes ont la carrure voulue, sont gaies et bien rythmées, comme il convient à des airs de danse.

Tous ces airs ont d'ailleurs été transcrits avec beaucoup de soin. Aussi considérons-nous comme fautes d'impression les petites irrégularités que nous avons remarquées çà et là et qui ont d'ailleurs peu d'importance. Par exemple, les chiffres indicatifs des pièces intitulées : *Mon père m'envoie au moulin* (p. 393), et *Ine mâcête Béguenne* (p. 400) sont erronés. A la première il faut $\frac{2}{4}$ et non $\frac{3}{4}$ et à la seconde, au lieu de $\frac{3}{4}$, on aurait dû mettre un C ouvert ou un C barré ; le mouvement n'étant pas indiqué, nous ne pouvons dire lequel des deux convient le mieux.

En résumé, par sa nouvelle publication, la société liégeoise, de littérature wallonne apporte aux écrivains traditionnistes dont le nombre augmente de jour en jour, un fort curieux sujet d'étude. A. Desroussaux.

EXTRAITS ET LECTURES

AUDITION DE NOELS FRANÇAIS
AU CERCLE SAINT-SIMON
Organisée par M. Julien Tiersot.

Le mercredi 18 décembre 1889, M. Julien Tiersot a donné au cercle Saint-Simon une audition de Noëls populaires français et de fragments d'oratorios de Noël, avec le concours de Mme Montaigu-Montibert, Mlles Bréjean et Lucy Humblot, MM. David, Tisseyre, Dorel, Ch. Bordes, etc. Le programme se composait d'un *Mystère de la Nativité* (suite de noëls de la Gascogne) tiré de la *Littérature populaire de la Gascogne* de Cénac Moncaut, et complété à l'aide des *Noëls français* de Henri d'Andichon, archiprêtre de Lembeye (1756) ; de plusieurs noëls tirés d'anciens recueils ou restés dans la tradition, notamment le vieux noël angevin : *Au Saint Nau*, déjà cité dans Rabelais ; *Tous les bourgeois de Chastres*, *Où s'en vont ces gais bergers*, *Chantons je vous en prie ;* des noëls bourguignons de La Monnoye, provençaux de Saboly, etc. ; enfin des fragments des Oratorios de Noël de J.-S. Bach, C. Saint-Saëns et Lesueur.

Digitized by Google

Au cours de l'exécution, M. J. Tiersot a pris la parole et donné, sur les noëls en général et en particulier sur les deux qui formaient le n° 7 du programme (le noël français : *Chantons je vous en prie*, et le noël de Saboly : *Vènès lèu vèire la piéucello*) les explications suivantes :

Mon intention était de vous entretenir, à ce moment du concert, des caractères particuliers aux noëls et de leurs différences avec les chansons populaires, dont nous avons eu autrefois plusieurs occasions de vous faire entendre des spécimens. Mais, outre que les embarras de l'organisation de cette séance m'ont empêché de préparer cette étude autant que je l'aurais voulu, je puis me dire que cette audition remplit le but infiniment mieux que toutes les explications du monde.

Par leur forme et par leur esprit, vous l'avez évidemment aperçu, les noëls sont très différents des chansons populaires que vous connaissez : chants épiques, couplets anecdotiques ou amoureux, chansons de danse ou mélopées de travaux de la terre, où vibre l'âme même du paysan et le génie du peuple.

Les noëls n'ont pas ce caractère de rusticité non plus que cette spontanéité. Loin d'être, comme les chansons populaires, des œuvres purement orales et transmises par la seule tradition, ils ont été composés la plume à la main par des curés, des bourgeois, des lettrés ; et si quelques-uns ont survécu à leur époque, c'est bien plus par le moyen de l'impression que par la transmission orale qu'ils ont passé à la postérité.

Il est aisé de concevoir que des différences considérables dans l'esprit et dans la forme aient pu provenir d'origines aussi diverses. Et d'abord, tandis que nos chansons populaires ou *folkloristes* remontent à une époque indéterminée, peut-être très ancienne, mais qu'en tout cas on n'est pas encore parvenu à déterminer avec une certitude absolue, les noëls, au contraire, sont dus presque tous à des auteurs de nous connus, et non d'une très grande ancienneté. Quelques livres de noëls furent écrits au XVIe siècle ; les plus nombreux et les plus connus sont du XVIIe et du XVIIIe siècle. On en a même encore composé de nos jours, témoins les noëls provençaux de Roumanille. Ces chansons (je parle de celles du XVIe au XVIIIe siècle), sont écrites dans le sytème des chansons profanes de cette époque, des *vaudevilles*, étant formées de strophes adaptées à des *timbres* ou airs connus. Le programme de notre concert porte l'indication de plusieurs de ces *timbres*, dont la musique ne nous est connue, dans la plupart des cas, que par leur forme

Digitized by Google

secondaire du noël. Mais les deux noëls que vous entendrez dans le numéro prochain ont ceci de remarquable que leurs mélodies primitives ont été retrouvées.

La première est une des plus anciennes que l'on puisse citer dans le répertoire de la chanson française. Elle figure dans le précieux recueil de *Chansons du* xve *siècle* publié par M. Gaston Paris, en collaboration avec M. Gevaërt pour la partie musicale, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale, et formant le premier volume de la collection de la *Société des anciens textes français*. D'autre part, dans le livre des « *Noëls nouveaux* de Lucas Lemoigne, en son vivant curé de Saint-Georges-du-Puy-la-Garde au diocèse de Poitou, imprimé à Paris, en l'an 1520 », on trouve pour la première fois les paroles du noël : *Chantons je vous en prie par exaltation,* avec la mention : Sur l'air : *Hélas je l'ai perdue*. Or, parmi les chansons du recueil de MM. Paris et Gevaërt figure précisément la chanson : *Hélas je l'ai perdue*. Cette découverte et ce rapprochement, des plus intéressants à coup sûr, ont été faits par un savant provincial, M. Pierre Lagarenne, de Cognac, qui en a fait part aux lecteurs d'un journal de musique de Bordeaux. La mélodie, à quelques détails près, est la même que celle sur laquelle se chante encore aujourd'hui le noël : *Chantons je vous en prie*. La principale différence, outre quelques notes d'agrément sans importance, consiste en ceci, que la première période de la chanson profane devient la phrase secondaire du noël, et réciproquement que la phrase initiale du noël n'occupe que la seconde place dans la chanson profane.

Le noël de Saboly : *Venès leù veire la pieucello* a de même été écrit sur un air connu, mais celui-ci est de date plus récente, et il est plus connu de nous tous sous sa forme originale ; c'est la chanson à boire chantée par Sganarelle au premier acte du *Médecin malgré lui : Qu'ils sont doux, bouteille jolie*... Au reste, il a conservé moins bien que le précédent son caractère original. Au contact de la poésie provençale, il a acquis plus de souplesse, de naturel et de vivacité. C'est un des plus curieux exemples que nous connaissions des transformations subies par une mélodie, dont la forme première nous est connue, en traversant les siècles, et en passant sous une autre latitude et dans un milieu différent.

M. Julien Tiersot a fait entendre les deux mélodies profanes : *Hélas je l'ai perdue,* et *Qu'ils sont doux, bouteille jolie,* et Melle Bréjean a chanté ensuite les deux noëls auxquels ces mélodies ont servi de *timbres*.

Digitized by Google

LES ASILES DE NUIT EN CHINE

A Pékin et dans quelques autres villes de la Chine, il existe des asiles de nuit où les mendiants peuvent venir coucher, M. de Mas fait ainsi la description d'un de ces dortoirs[1].

« Au milieu d'un grand salon, on jette des plumes de poule en abondance, ce qui forme un vaste et épais matelas sur lequel chaque mendiant s'accommode de son mieux. Dans une de ces maisons, à Pékin, on fournissait au commencement une couverture à chaque pauvre ; mais il arrivait souvent que les couvertures disparaissaient ; on prit alors la mesure d'établir une énorme couverture de la grandeur du salon, laquelle était suspendue en l'air, et on la faisait descendre au moyen de cordes et de poulies, à une certaine heure du soir, quand tous ces misérables étaient déjà rassembles. Des coupures longues d'un pied pratiquées dans plusieurs endroits de la couverture, permettaient à chaque mendiant de chercher un trou par où il passait la lête afin de respirer à son aise tout en dormant. »

Ces dortoirs rappellent ceux qui existaient, il n'y a pas encore bien longtemps, dans certains garnis borgnes parisiens où l'on payait un ou deux sous pour passer la nuit. Le long du mur courait un lit de camp à la tête duquel une corde était tendue pour servir de traversin et d'oreiller aux dormeurs. Le matin, au point du jour, l'hôtellier larguait la corde, signal du réveil. Cela s'appelait *coucher à la corde*.

On sait qu'il existe aujourd'hui à Paris, des refuges de nuit perfectionnés où les malheureux couchent dans de bons lits, bien propres.

A. CERTEUX.

[1] Cf. *L'Orient et ses usages*, par M. Maurice d'Espar. *Journal des Voyages*, n° 237. année 1882

Digitized by Google

NÉCROLOGIE

MAURICE JAMETEL

M. Maurice Jametel, professeur à l'Ecole de langues Orientales vivantes, est mort le 17 mai 1889. Il était né à Montrouge, près Paris, le 11 juin 1856; après avoir suivi à l'Ecole des langues Orientales le cours de M. Kleczkowski, il fut envoyé à Péking en qualité d'élève interprète en mars 1878 : il revint en Europe en 1881, occupa le poste de chancelier du Consulat général de Naples, fut chargé du cours laissé libre par la mort de M. Kleczkowski et nommé professeur titulaire le 23 janvier 1889. Outre des articles publiés dans l'*Economiste français*, la *Revue de l'Extrême-Orient*, la *Revue de Géographie*, M. Jametel a donné : *L'épigraphie chinoise au Tibet*, Péking, 1880. — *L'encre de Chine* Paris. 1882. — *La Chine inconnue*, Paris, 1886. — *Pékin, souvenirs de l'Empire des Halvis*, Paris, 1887, etc.

HENRY CORDIER.

BIBLIOGRAPHIE

A. H. Wratislaw. — *Sixty folk-tales from exclusively slavonic sources*, transtated with, brief introductions annotes. — London, Elliot Stock, 1889, p. in-8, de pp. XII-315.

Les soixante contes du recueil de M. W. ont été recueillis par divers auteurs parmi les peuples et les tribus, très nombreux et occupant une aire géographique considérable, qui font partie de la grande famille slave. C'est en réalité une anthologie, à la fois intéressante au point de vue du folk-lore, et à celui du charme, de la beauté et parfois de la sauvagerie du récit. M. W. a divisé son recueil en trois groupes principaux.

A. — *Slaves de l'Ouest.* (Contes Bohémiens ou Tchèques, au nombre de 7, presque tous traduits d'Erben ; — Contes moraves 2, d'après B. M. Kulda ; — Contes Slovènes de Hongrie, 4, traduits de J. Rimavski, et du recueil de Skultety et Dobshinky.; — Contes de la Haute et de la Basse-Lusace 2, trad. de K. Smoler et de H. Kopf. — 1 Conte Kashubien, (district de la Poméramie) ; Contes polonais 4, d'après Glinski, R.-W. Wo'ycicki, et K. Balniski).

Digitized by Google

— *Slaves orientaux.* Contes de la Russie blanche 3, trad. d'Afanassief ; Contes des Petits-Russiens de la Galicie, 3, d'après le « Vyenok ». Contes des Petits-Russiens du Sud de la Russie, 5, d'après P. Kulish ; Contes des Grands-Russiens, d'après Kuljakof et Afanasief.

C. — *Slaves du Sud.* (Contes bulgares 5, d'après le « Pokazalet » d'Odessa, et Konstantin Pavlof ; Contes serbes, 5, d'après le « Podunavka » et Vuk St. Karadsich ; — Contes serbes de la Bosnie 2, d'après J.-P. Jukih ; — Contes serbes de la Carniole 5, d'après le « Neven » ; — Contes croates 5, d'après Krachmanov Valjavets. — Contes Slovènes de l'Illyrie d'après le « Novice », la « Slovenia » et « le Slovenska behela ».

Tous ces récits, choisis parmi l'innombrable récolte faite parmi les peuples slaves, sont traduits littéralement ; quelques-uns sont précédés de courtes notices, et de rapprochements très succincts, presque tous avec le recueil de Grimm. Il est regrettable que M. W. qui a cité dans sa table les sources auxquels il a puisé pour composer son très intéressant livre, n'ait pas cru devoir donner en tête de chacune de ses divisions, une courte notice, biographique et bibliographique, sur les auteurs qu'il mettait à contribution. P. S.

Digitized by Google

Sahib. — *La marine. Croquis humoristiques.* — Marins et marines anciens et modernes, 1 vol. in-4°. (10 fr., relié 15 fr.). Paris, Jouvet et Cie, 5, rue Palatine.

Dans ce livre, Sahib qui est à la fois auteur du texte et des dessins, a montré qu'il connaissait bien la mer et ses marins. Il a parsemé son ouvrage de plus d'un trait qui intéresse nos études, et chez lui le comique, qui n'est jamais trivial,

n'exclut pas du tout le sérieux des renseignements. Il passe en revue les navires depuis le premier tronc qui flotta sur les eaux jusqu'aux torpilleurs les plus perfectionnés, en n'oubliant pas les galères antiques et les vaisseaux en bois qui ont précédé l'avènement de la marine d'acier. Les marins et les épisodes célèbres de l'histoire de la mer y ont aussi leur place. Dans la première des gravures que nous reproduisons, c'est la légende de l'arche de Noé qui est traitée d'une manière plaisante. Le mythologique Eole qui forme le sujet de la seconde est entouré des divers soufflets d'où il fait sortir à son gré les doux zéphirs ou les terribles ouragans. P. S.

André Rolland de Denus. — *Dictionnaire des appellations ethniques de la France et de ses colonies.* — *Paris*, Lechevalier, in-8° de pp. VIII et 666 colonnes (10 fr.)

Ce livre contient environ 4000 termes usités pour désigner les habitants des divers groupes français et coloniaux. Il est fait avec beaucoup de conscience et

Digitized by Google

de méthode, et l'auteur a grand soin, en ce qui concerne les mots importants ou peu connus, de citer ses sources. Souvent il y joint des notes ethniques ou des citations de blason populaire, et, par ce côté, il rentre dans le cadre de nos études, c'est à tout prendre un bon ouvrage, en dépit de quelques étymologies hasardées ; dans sa préface, M. R. fait modestement appel à tout le monde pour compléter son livre. En ce qui concerne les départements de Bretagne que je connais bien, il y a peu de lacunes ; voici celles, en assez petit nombre, que je me permets de lui signaler pour une nouvelle édition. *Caprais, capresse*, habitants de la presqu'île du cap Fréhel (canton de Matignon) ; — *Plancoëtin, ine*, habitants de Plancoët ; — *Pontrivien*, habitants de Pontrieux ; — *Bronnais, se*, habitants de Broons ; — *Evrannais, se*, habitants d'Evran (Côtes-du-Nord) ; — *Guichenais, se*, habitants de Guichen (Ille-et-Vilaine) ; — *Quintinais, se*, habitants de Quintin ; — *Rochois*, habitants de la Roche-Derrien (Côtes-du-Nord) ; — *Conquétois, se*, (Finistère), habitants du Conquet ; — *Roscovite*, habitants de Roscoff (Finistère) ; — *Servatin, ine*, habitants de Saint-Servan (Ille-et-Vilaine) ; — *Noctine*, femme de saint Enogat — *Coq*, nom de la coiffure des femmes entre l'Arguenon et la Rance ; on les appelle des *coqs* ou des *coquées*.

P. S.

LIVRES REÇUS AUX BUREAUX DE LA REVUE. — **H. de la Villemarqué.** — *Les anciens poëtes du Léon.* — Vannes, in-8° de pp. 23 (Extrait de la *Revue de Bretagne et de Vendée*).

P. M. Luzel. — *Gwerz breton.* — Roué ar Romani (Le roi de Romaine) in-8° de pp. 17. (Extrait des *Annales de Bretagne*).

Julien Tiersot. — *Les musiques pittoresques.* — Promenades musicales à l'Exposition de 1889. Paris Fischbacher, in-8° de pp. 117.

D. Paulus Cassel. — *Paulus oder Phol.* — Ein Sendschreiben an prof. Bruge in Christiania. Berlin, in-8° de p. 43.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Archæological Review, IV, 5. — Fairy births and human midwives. *Sidney Hartland.*

Archivio per lo studio delle tradizioni populari. VII 3-4. — Il Carnevale nel contado Lucchese, *Lettera a G. Pitrè. G. Gianni.* — *Appendice.* Testamento di un vecchio. — La tarantola ed il tarantismo nelle credenze popolari pugliesi. — Saggio di canti popolari pistoiesi, *Michele Barbi.* — Carlo Quinto Imperatore nella leggenda siciliana, *S. Salomone Marino.* — Alcune Usanze convivali del Canavese, *Gaetano Di Giovanni.* — Leggende e racconti siciliani, *Pietro Mª Rocca* — Canti popolari in S. Pietro Capofiume, *Severino Ferrari* — Della poesia sarda dialettale, *F. Mango.* — Di alcune stampe d'indovinelli, *Giuseppe Rua.* — Indovinelli, riboboli, passerotti et farfalloni. *Nuovamente messi insieme*, ecc. — Pane, Rimedii e Superstizioni abissinesi. — Usi

Digitized by Google

dei contadini della Sardegna, *Serafino Gabriele.* — Fiabe bellunesi, *Angela Nardo-Cibele.* — Due versioni di una leggenda, *Alb. Em. Lumbroso.* — Usi nuziali nella China. — Delle anguille contro l'alcoolismo. Credenza popularo veneziana, *Dr Cesare Musatti.* — Leggende popolari lucchesi, *Giovanni Giannini.* — Usi festivi e religiosi del popolo nicosiano di Sicilia, *Mariano La Via-Bonelli.* — Il mulino Agnello presso Castrogiovanni, *Avv. Paolo Vetri.* — I di della merla. — Saggi di letteratura popolare della Colonia albanese di Piana dei Greci, *Giuseppe Schiro.* — Canti popolari marchiagini inediti, *Druso Rondini.* — Usi e Costumi svedisi : *Il contadino, Mattia Di Martino.* — Le Dodici parole della verità in Piemonte, *Domenico Barella.* — Tradizioni di Attila nel Friuli, *M. Leicht.* — Usi e credenze dei Denka nell'Africa Centrale. — I flagellanti in Ceccano.

VIII. 1. — La Leggenda di Cola Pesce. (*Continuazione*) *G. Pitrè.* — Ballo e Canto dai morsicati dalle tarantole in Terra d'Otranto, *G. Pitrè e G. Gigli.* — Insalatella : Canti popolari di Tegiano, *Gaetano Amalfi.* — Usi e Credenze Giavanesi. (*I. Le Nozze. — II. Superstizioni. — III. Vita domestica. — IV. La nascita. — V. I funerali. — VI. I cibi e la tavola,*) *E. Hillyer Giglioli.* — Proverbi turchi. — Botanica popolare abruzzese, *Gennaro Finamore.* — I ceci del di dei morti, *Giorgio Carbone.* — El Folk-Lore des Asturias : El Folk-lore de mar, *Braulio Vigon.* — Diciotto Proverbi canavesani, *Gaetano Di Giovanni.* — Saggio di canti popolari pistoiesi, *Michele Barbi.* — Cicireddu, Novellina popolare siciliana, *G. Crimi-Lo Giudice.* — Jeux enfantins en Suède, *Axel Ramm.* — Saggi di Letteratura popolare della Colonia Albanese di Piana dei Greci, *Giuseppe Schiro.* — Le Lettere di Andrea Calmo e la loro importanza per le tradizioni popolari, *Giuseppe Rua.* — Adivinas portuguezas recolhidas na provincia do Douro. *Antonio Thomaz Pires.* — Usi funebri di popoli non civili : Spigolature, *Girolamo Ragusa-Moleti.* — Canti popolari in San Pietro Capofiume, *Severino Ferrari.* — Usi festivi e religiosi del popolo nicosiano di Sicilia. — Canti religiosi, *Mariano La Via-Bonelli.*

Bulleti de la Associacio d'Excursion catalana oct.-décembre. — Les Xiulets del cassador invisible. *D Ildefons Igual.* — Miscelanea folk-lorica (adicio à la Ethologia de Blanes). *D. Joseph Cortils y Vieta.* — Costums populars del Vallès. *D. Vincens Plantada y Fonolleda.*

Journal of Americain folk-lore, II, — Huron folk-lore. II The Story of Tijaiha, the Sorcerer. *Horatio Hale.* — The Story of the Bear and his Indian Wife. *James Deans.* — Onondaga Tales. — II O-kwen-cha, or Red Paint. *W. M. Beauchamp.* — Ponka and Omaha Songs. *J. Owen Dorsey.* — Additional Notes on Onondaga Witchcraft and Hon-do'-I. *W. M. Beauchamp.* — Onondaga Superstitions. *De Cost Smith.* — The Great Mosquito. *W. M. Beauchamp.* — Tsimshian Proverbs. *Mrs. O. Morison.* — Legends of Iowa. *G. O Weippiert.* — Contributions to the Folk-Lore of New England. *John Mc Nab Currier.* — On the E. Shore. *Mrs. Fanny D. Bergen.* — Some Words on Thief Talk. *William Cunming Wilde.*

Revue de philologie française, III, 3. — La potence de Martinpré, récit de la Bresse vosgienne. *Hingre.* — Chanson à danser en patois de Périgueux. *L. Clédat.* — Chanson populaire en patois de Charolle. *J. Martin.*

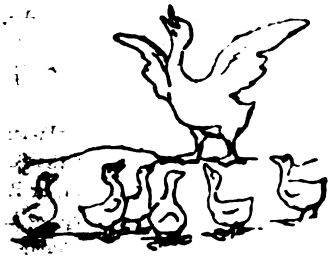
Digitized by Google

Variétés bibliographiques I, 9. —Flore populaire (suite) *E. Rolland* — Supplément à la *France populaire*, Musaraigne. — La femme dans les proverbes (suite).

Volkskunde II. 11-12. — Volksgeneeskunde. De Zwarte Hen. *Aug. Gittée.* — Vertelsels. Van den Haan, den Vlegel en de Pik. — De Gelukkige Molenaarsknecht — Duizendponderken, *Aug. Gittée.* — Liederen. Wat vreugde, wat blij geraas. P. d. M. — Plagerijen. Grepenuit het Kinder-en Volksleven, *Aug. Gittée.* — Volksliederen. Van de vier Weverskens. *P. Sébillot.* — Contes des Provinces de France. *H. Gaidoz et Paul Sébillot.* — Blason populaire de la France, *Aug. Gittée.*

Zeitschrift fur Volkskunde. II, 3-4. — Die Kosmogonien der Arier. *Edm. Veckenstedt.* — Uber eine sagenhafte Kriegslist bei Belagerungen. Von Giuseppe Pitrè. (Ubersetz von *D. Brauns*).— Die Smyrna. Eine Tradition Kleinasiens. *M. Tsakyroglous.* — Sagen auss Westpreussen. *A. Treichel.* — Zwei bomische Marchen aus dem mahrisch-walachischen wie dem sudwest-bohmischen Dialekt der bohmischen Spracheübersetzt von *W. Tille.* — Christinchen sass im Garten Volklied. *Alex. Kaufmann.* —Schwere Wahl. Ein Volkslied aus Hinterpommern. *O. Knoop.* — Die Kosmogonien der Arier, *Edm. Veckenstedt.* — Sagen aus Westpreussen, *A. Treichel.* — Zwei bohmische Marchen aus dem mahrisch-walachischen wie dem sudwest-bohmischen Dialekt der bohmischen Sprache übersetzt, Von *W. Tillé.* — Ein papiernes Wiegenband als Brautgeschenk. (Ein kleiner Beitrag zu den Hochzeitsgebrauchen im Sudetenlande), *Franz Branky.* — Sitten und Brauche der Lithauer, *Meczius v. Davaini*, *Silvestraitis.* — Aberglaube aus dem Altenburgischen. *E. Pfeifer.* — Besprechungsformeln der Rumanen in Siebürgen. *Rob. Prexl Muhlbach.*

NOTES ET ENQUÊTES



∴ *Diners de ma mère l'Oye.* Le 54e dîner a eu lieu le 30 novembre au Café Voltaire, sous la présidence de M. Ploix président de la Société; les autres convives étaient MM. Lionel Bonnemère, Loys Brueyre, Henri Cordier, Girard de Rialle, E. T. Hamy, H. Labonne, E. Lamy, Morel-Retz, Napoléon Ney, Charles Normand, N. Quellien, Charles Rabot, Félix Régamey, Arthur-Rhôné, Raoul Rosières, Armand Saint-Vel Paul Sébillot, Alexandre Tausserat, Julien Tiersot, Charles Toché, Paul Topinard, Charles Varat, Julien Vinson.

Contrairement à l'usage, il n'a pas été chanté de chansons ; en revanche, une conversation très intéressante s'est engagée sur divers sujets se rattachant aux traditions populaires. C'est ainsi que M. Lionel Bonnemère a raconté une histoire contemporaine d'homme vendu au diable ; M. Charles Normand, celle

Digitized by Google

du serrurier Biscornet, qui forgea les portes de Notre-Dame, M. Napoléon Ney des superstitions parisiennes que nous reproduisons autre part. M. Rosières a parlé de croyances relatives à l'influence du flux et du reflux sur le poids du cerveau. M. Varat, à propos de superstitions se rattachant aux plumes de paon a raconté qu'avant son voyage en Corée, il s'était adressé à un marchand de la rue de Rivoli, qui lui avait déclaré que le commerce était devenu assez mauvais, beaucoup de personnes ne voulant pas avoir, par une sorte de crainte du mauvais œil, des plumes de paon chez elles. M. Sébillot a eu une cuisinière originaire de l'Orléanais, qui prétendait que le voisinage de plumes de paon placées dans la salle à manger, la faisait casser la vaisselle ou gâter ses sauces. M Régamey a raconté qu'une glace était tombée sans être cassée, on s'était écrié que c'était un présage de bonheur. M. le Dr Hamy, parlant des anciennes inscriptions sur les livres, a cité la suivante encore en usage au commencement de ce siècle :

Sumus philosophos,
Possumus forgere verbos.

Le 55e dîner a eu lieu le 28 décembre, sous la présidence du Dr E. T. Hamy, vice-président de la Société ; les autres convives étaient MM. Paul Arène, L. Buette, G. Doncieux, Morel-Retz, Eugène Müntz, Charles Normand, N. Quellien, Raoul Rosières, Paul Sébillot, A. Tausserat, Charles Toché, Tournier. A l'occasion de *l'influenza*, qui retient au lit quelques-uns de nos collègues, M. Raoul Rozières lit un intéressant document sur un similaire de cette maladie au XVe siècle ; M. Morel-Retz chante une version du « roi de Sardaigne », recueillie en Bourgogne ; MM. Arène et Tournier chantent des chansons provençales, M. N. Quellien et Paul Sébillot des chansons des deux Bretagnes. La soirée se termine par diverses poésies — quelques-unes sur des thèmes populaires — récités par leur auteur, M. Paul Arène.

Saint-Denis. — A Saint-Denis on raconte qu'après la décollation, saint Denis partit, emportant sa tête à la main, et que, arrivé sur les bords de l'Orge, comme sa tête le gênait pour nager, il la prit entre ses dents.

(Comm. de M. A. Certeux.)

⁂ *Le vent et la serrure.* — Le vent disait au trou de la serrure : Hein ! comme je siffle bien !

— Voilà qui est un peu fort ! répondit le trou de la serrure. Vous voulez dire que c'est moi qui siffle bien.

Une bonne femme qui entendait cette discussion, prit un morceau de chiffon et boucha le trou de la serrure.

Le vent ne pouvant plus passer, cela mit d'accord le vent et le trou de la serrure.

Le vent et l'instrument ont besoin l'un de l'autre pour produire le son.

(Entendu sur la place de Préfailles).

(Comm. de M. A. Certeux.)

Par suite du changement d'imprimerie et de diverses causes, le numéro de janvier paraît en retard ; — les autres paraîtront régulièrement le 15 de chaque mois.

Le gérant : Alphonse Certeux.

Vannes. — Imprimerie Eugène Lafolye, 2, place des Lices.

Digitized by Google

EN VENTE

CHEZ J. MAISONNEUVE, 25, quai Voltaire, PARIS

LES

LITTÉRATURES POPULAIRES

DE TOUTES LES NATIONS

TRADITIONS, LÉGENDES
CONTES, CHANSONS, PROVERBES, DEVINETTES
SUPERSTITIONS

Tome I. Paul Sébillot. — *Littérature orale de la Haute-Bretagne.* Paris, 1881, un volume petit in-8 écu, de XII et 404 pages, cartonné, non rogné..... 7 fr. 50

Tomes II-III, F.-M. Luzel. — *Légendes chrétiennes de la Basse-Bretagne.* Paris, 1882, 2 vol. cart., non rognés..... 15 fr.

Tome IV. G. Maspero. — *Les Contes populaires de l'Egypte ancienne.* Paris, 1882, 1 vol. cart., non rogné..... 7 fr. 50

Tomes V-VII, J.-F. Bladé. — *Poésies populaires de la Gascogne.* Texte gascon et traduction française en regard, avec musique. Paris, 1881-1882, 3 vol. cart., non rognés..... 22 fr. 50

Tome VIII, Ed. Lancereau. — *L'Hitopadésa, ou l'Instruction utile.* Recueil d'apologues et de contes traduits du sanscrit. Paris, 1882, 2 vol. cart., non rognés..... 15 fr.

Tomes IX-X. Paul Sébillot. — *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne.* Paris, 1882, 2 vol, cart., non rognés..... 15 fr.

Tome XI. J. Fleury. — *Littérature orale de la Basse-Normandie.* (Contes, chansons, devinettes, etc.) Paris, 1883, 1 vol. cart.. non rogné... 7 fr. 50

Tome XII. Paul Sébillot. — *Gargantua dans les traditions populaires.* Paris, 1883, 1 vol. cart., non rogné..... 7 fr. 50

Tome XIII. H. Carnoy. — *Littérature orale de la Picardie.* (Contes, chansons, devinettes, etc) Paris, 1883, 1 vol. cart., non rogné..... 7 fr. 50

Tome XIV. E. Rolland. — *Rimes et jeux de l'enfance.* Paris, 1883, 1 vol. cart., non rogné..... 7 fr. 50

Tome XV. Julien Vinson — *Le Folk-lore du pays basque.* Paris, 1883, 1 vol. cart., non rogné, avec musique..... 7 fr. 50

Tome XVI. Fr. Ortoli. — *Les contes populaires de l'île de Corse.* Paris, 1883, 1 vol. cart., non rogné..... 7 fr. 50

Tomes XVII-XVIII. J.-B. Wekerlin, bibliothécaire du Conservatoire. — *Chansons populaires de l'Alsace,* avec airs notés. Paris, 1883, 2 vol. cart , non rognés..... 15 fr.

Tomes XIX-XXI. J.-F. Bladé. — *Contes populaires de la Gascogne.* Paris, 1886, 3 vol. cart., non rognés..... 22 fr. 50

Digitized by Google

Tome XXII. Paul Sébillot. — *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne.* Paris, 1886, 1 vol. cart., non rogné..... 7 fr. 50

Tome XXIII. E. Petitot. — *Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest.* Paris, 1886, 1 vol. cart., non rogné..... 7 fr. 50

Tomes XXIV-XXVI. F.-M. Luzel. — *Contes populaires de la Basse-Bretagne.* Paris, 1887, 3 vol. cart., non rognés..... 22 fr. 50

Tome XXVII. C. Baissac. — *Le Folk-lore de l'Ile-Maurice.* Texte créole et traduction française. Paris, 1888, 1 vol. cart., non rogné..... 7 fr. 50

Tome XXVIII. A. Carnoy et J. Nicolaïdes.—*Traditions populaires de l'Asie-Mineure.* Paris, 1889, 1 vol. cart., non rogné..... 7 fr. 50

Tome XXIX. L.-F. Sauvé. — *Le Folk-lore des Hautes-Vosges.* Paris, 1889, 1 vol. cart., non rogné..... 7 fr. 50

La collection complète au lieu de 217 fr. 50..... 150 fr.

PUBLICATIONS

DE LA

SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES

A partir du 1er mars, les prix des publications sont fixés ainsi qu'il suit :

Revue des Traditions populaires, tome I, année 1886, 1 vol. in-8° raisin de IV-407 p., avec musique gravée..... 20 fr. (Presque épuisé.)

Tome II, année 1887, 1 vol. in-8 raisin de 596 p ..... 20 fr. (Presque épuisé.)

Tome III, année 1888, 1 vol. in-8 raisin de 688 p., avec 60 airs gravés et 110 illustrations..... 20 fr.

Le tome IV année 1889, 1 vol. in-8 raisin de 690 pages avec 65 airs gravés et 105 illustrations..... 15 fr.

Annuaire de la Société des Traditions populaires, année 1886 (épuisé).

Annuaire de la Société des Traditions populaires, année 1887, 1 vol. in-8 écu de XXX-184 p..... 3 fr. 50

Annuaire de la Société des Traditions populaires, année 1888, 1 vol. in-8 écu de XXVII-66 pages..... 3 fr. 50

(Il nous reste de ces deux années quelques exemplaires sur Hollande, prix 5 francs).

Annuaire de la Société des Traditions populaires, 1 vol. in-8 écu de 36 p. 3 fr. 50

Paul Sébillot. — *Instructions et questionnaires*, 1 vol. in-8 de 76 p. 3 fr. 50, 2 fr. pour les sociétaires.

Une réduction pourra être faite aux Sociétaires nouveaux qui désireraient posséder la collection aussi complète que possible.

Vannes. — Imprimerie Eugène Lafolye, 2, Place des Lices.

Digitized by Google

SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES
AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

REVUE
DES
TRADITIONS POPULAIRES

TOME V
5e ANNÉE. N° 2. — 15 Février 1890.

PARIS
J. MAISONNEUVE
25, Quai Voltaire, 25

ERNEST LEROUX
28, rue Bonaparte, 28

ÉMILE LECHEVALIER
39, Quai des Grands-Augustins

Librairie de l'Art indépendant, 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

Prix du Numéro : UN franc vingt-cinq.

Digitized by Google

SOMMAIRE

La légende du chien de Montargis chez les Arabes.	René Basset	65
Le retour du soldat, version du Maine.....	Mme Destriché	68
Les Cynocéphales dans la Légende.....	Henri Cordier	71
Le Carnaval dans les Vosges.....	L. E. Sauvé	90
Les Précurseurs de nos études V. Enquêtes du premier Empire et de la Restauration.....	Léo Desaivre	93
VI. Notes inédites (première moitié du siècle).	La Fontanelle de Vaudoré	96
Noms, formes et gestes des lutins III. Basse-Bretagne	Paul Sébillot	101
La fête des Rois. XIV. Ordalies en Bourgogne.	L. A. Fontaine	105
Les Fois de l'île de Ré.....	Daniel Bellet	106
Légendes africaines sur l'origine de l'homme IV-VII.....	René Basset	109
Chansons et danses étrangères. III. Musiques et danses roumaines. III. Rapsodie cambodgienne de Bourgault-Ducoudray.....	Julien Tiersot	112
Bazin la Lune, légende du Dauphiné.....	A. Certeux	117
De quelques formes de salutation.....	Abel Hovelacque	119
Assemblée générale.....		122

Bibliographie. *Japanese Fairy Fales.* Aug. Gittée. — Livres reçus aux bureaux de la Revue. — Périodiques et journaux. — Notes et Enquêtes.

ILLUSTRATIONS

Cynocéphales d'après une miniature indienne ; Enée, Anchis et Ascagne, caricature de Pompéi, d'après Wright ; Cynocéphales 2 gravures d'après le *Livre des Merveilles* ; Cynocéphales d'après une ancienne éd. de Maundeville 3 dessins de *H. Cordier* ; Hommes-chiens d'après des photographies ; Guerriers à tête de chien, d'après une gravure de Old Deccan Days ; Cynocéphales d'après un manuscrit de la coll. Ch. Schefer.

La Correspondance et les Manuscrits (écrits sur un seul côté), les livres, les tirages à part et les périodiques doivent être adressés à M. Paul Sébillot, secrétaire général de la Société, 4, rue de l'Odéon.

Avis aux sociétaires et aux Abonnés.

La cotisation de sociétaire, donnant droit à l'envoi gratuit de la *Revue de l'Annuaire*, est fixée à 15 francs par an (France et Union postale).

Le meilleur mode pour le paiement est (aussi bien pour Paris que pour les départements et l'étranger) d'adresser au Trésorier de la société, M. A. Certeux, 24, rue Gay-Lussac, un mandat sur la poste dont le talon servira de reçu.

A partir du premier mai, le Trésorier disposera à vue sur les retardataires en joutant les frais de recouvrement.

Les abonnements : 15 francs pour la France et les départements, 17 francs pour l'Union postale, sont payables d'avance.

Adresser un mandat sur la poste au Trésorier-général, comme il est dit ci-essus pour les sociétaires.

Digitized by Google

REVUE

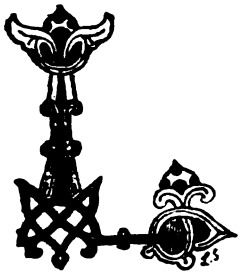
DES

TRADITIONS POPULAIRES

5e Année. — Tome V. — N° 2. — 15 Février 1890.

LA LÉGENDE DU CHIEN DE MONTARGIS

CHEZ LES ARABES.



A légende du chien de Montargis, ainsi surnommé de l'endroit où une peinture représentait ses exploits, a été étudiée de la façon la plus complète, pour ce qui regarde l'antiquité, le moyen-âge occidental et les temps modernes, par M. Guessard dans la préface de son édition de *Macaire*[1]. Toutefois, l'on ne saurait adopter absolument l'opinion de M. Paulin Pâris, doutant qu'on « puisse, après lui. ajouter quelque chose à la curieuse monographie de la légende si populaire du chien de Montargis[2] » surtout si l'on rattache à cette légende les récits arabes dont je donne ci-après la traduction.

Ils nous sont parvenus sous deux formes : la première, la plus ancienne, si l'on considère l'époque où vivait l'auteur qui la rapporte, est la plus sobre de détails et rappelle jusqu'à un certain point la donnée du texte de l'Hexœmeron de saint Ambroise[3]. Bien entendu, dans aucune des recensions, nous ne trouvons d'allusion ni au roman de la reine Sibylle, dans le cadre duquel on a fait entrer cet épisode[4], ni au combat judi-

[1] *Anciens poëtes de la France*, t. IX. Paris, 1866 in-12, p, XII. — CX. Cf. aussi L Gautier, *Les Epopées françaises* 1re édition t. II, Paris, 1867 in-8° p, 524-527.

[2] *Histoire littéraire de la France*, t. XXVI, Paris, 1873 in-4° p. 387.

[3] Guessard, *Préface* p. LXXXVIII. C'est sans doute par l'intermédiaire d'un Physiologus ou d'un Bestiaire oriental que le récit de Plutarque, la plus ancienne source connue, a passé en arabe.

[4] L'affabulation de Macaire résulte de deux légendes qui se trouvent chez tous les peuples à toutes les époques : la légende de l'épouse innocente et persécutée,

Digitized by Google

ciaire du chien d'Aubri de Montdidier contre Macaire, invention probable d'un trouvère français.

La première recension arabe est donnée avec de légères variantes par El Qazouini[1], Ed Demiri[2] et El Ibchihi[3]. Voici la version des deux premiers auteurs :

« Entre autres choses surprenantes, on raconte qu'un individu en tua un autre à Ispahan et jeta son cadavre dans un puits qu'il combla. Le défunt avait un chien qui avait été témoin du crime. Tous les jours, cet animal venait gratter le puits, et quand il voyait l'assassin, il aboyait après lui. Ce manège se répéta si souvent qu'on creusa le puits et qu'on y trouva le cadavre. Les aboiements du chien dénoncèrent le coupable : on le saisit, on le mit à la torture et il avoua son crime. »

La version d'El Ibchihi est à peu près identique. « On raconte qu'un homme fut assassiné et enterré. Il avait un chien qui chaque jour venait à l'endroit où était le cadavre de son maître, aboyait, grattait le sol et s'acharnait après un individu qui était là. Les gens se dirent : Ce chien doit avoir quelque motif d'agir ainsi. Ils creusèrent l'endroit, trouvèrent le cadavre, arrêtèrent l'homme contre lequel le chien aboyait, et le battirent : il avoua son crime et fut mis à mort. »

A côté de la première recension nous en trouvons, chez Ed Demiri[4], une autre beauconp plus développée et rapportée au temps d'un personnage historique, le Khalife Er Radhi billah (mort en 320 hég. = 20 décembre 940), de même qu'on voit figurer Charles V dans certaines recensions postérieures du chien de Montargis.

« On raconte, dans le *Kitâb en Nachouan* le trait suivant, d'après Abou'Othmân el Madini :

Il y avait à Baghdâd un homme qui aimait à se divertir avec les chiens. Un jour, il partit pour une affaire : un de ses chiens qu'il affectionnait particulièrement le suivit : il le renvoya, [illegible] inutilement : à la fin, il le laissa aller avec lui. Il arriva [illegible] à une tribu entre laquelle et lui il y avait de l'inimitié [illegible] fut

et celle du chien fidèle qui découvre et poursuit le meurtrier de son maître. » (L. Gautier *op. laud.* p. 524). « La nostra Sibilla consta di due distinti : è casi della sposa accusata e perseguitate ingiustamente, e la storia del cane che vendica il padrone, revelando gli assassini. » (Pio Rajna. *Le origini dell'icepopea francese*. Florence, 1884 in-8° p. 185-184.)

[1] *Kosmographie*, éd. Wustenfeld 1re partie *'Adjaib el Makhlouqât*, Gottingen, 1849 in-8° p. 404.

[2] *H'aiat el H'aiouân* éd. de Boulaq 1292 hég. 2 vol. in-4° t. II p. 307.

[3] *El Mostat'ref*, éd. de Boulaq 1292 hég. 2 vol. in-4° t. II ch. LXII p. 150 ; Bel-Kassem ben Sedira, *Cours de littérature arabe* : Alger 1879 in-12 n° XXXV p. 18.

[4] *H'aiat el H'aiouân*, t. II p. 304-307.

Digitized by Google

surpris et saisi en présence de son chien. On le fit entrer dans une maison, l'animal y pénétra avec lui : l'homme fut tué et jeté dans un puits dont on boucha l'ouverture. Les assassins battirent le chien et le chassèrent. Il courut en toute hâte à la maison de son maître et se mit à hurler sans qu'on fît attention à lui. La mère du mort fit rechercher son fils : elle apprit qu'il avait disparu, prit le deuil et chassa les chiens de sa maison. Mais celui dont il s'agit resta constamment à la porte sans qu'on pût l'éloigner.

Un jour, un des meurtriers de son maître passa près de cette demeure. En l'apercevant, le chien qui était couché s'élança sur lui, lui déchira la jambe, le couvrit de morsures et s'acharna après lui sans que les passants pussent délivrer l'individu. Il s'éleva parmi les gens une grande rumeur : le gardien du quartier arriva et dit : « Ce chien ne s'acharnerait pas ainsi après cet homme s'il n'avait eu avec lui quelque histoire, il aura peut-être été blessé par lui. » La mère de la victime entendit ces paroles, sortit de chez elle et, en voyant l'animal accroché après l'étranger, elle examina ce dernier et se souvint de lui comme d'un ennemi de son fils. Il lui vint à l'esprit que c'était son assassin ; elle le saisit et on les amena tous deux devant le commandeur des croyants, Er Râdhi billah. Elle porta plainte du meurtre : l'homme fut jeté en prison, après avoir été battu, mais n'avoua rien. Le chien ne quitta pas la porte du cachot.

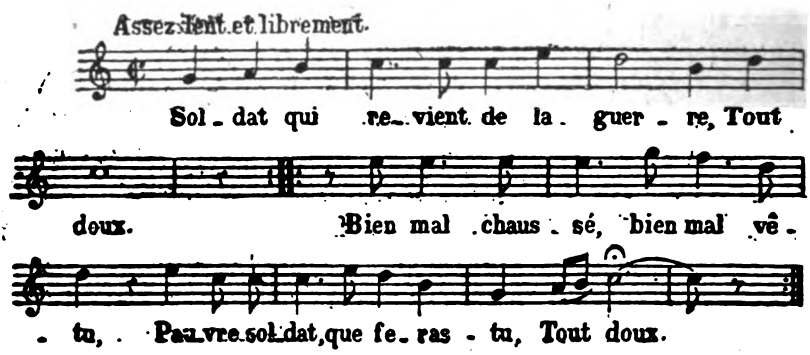
Quelques jours après, Er Râdhi billah fit relâcher le prisonnier. Lorsqu'il sortit, le chien s'acharna après lui comme auparavant. Cela excita l'étonnement général : on s'efforça de délivrer l'homme, mais on n'y arriva qu'avec beaucoup d'efforts. Le Khalife en fut informé. Il ordonna à un de ses serviteurs de laisser partir l'individu, mais de lâcher le chien après lui, de le suivre, et lorsque le prisonnier entrerait dans sa maison, de se hâter d'y introduire l'animal et de venir lui rendre compte de tout ce que celui-ci ferait. Le serviteur obéit : il entra avec le chien, chercha partout, mais sans trouver aucun indice. Cependant l'animal se dirigea en aboyant vers l'emplacement du puits et se mit à gratter la place où la victime avait été jetée. L'envoyé d'Er Râdhi billah en fut surpris : il avertit son maître de ce détail, le Khalife ordonna qu'on déblayât le puits et on y trouva le cadavre. Le maître de la maison fut arrêté, conduit en présence du commandeur des croyants qui le fit battre ; il se dénonça, lui et sa tribu, comme coupables du crime : il fut mis à mort : ses complices furent poursuivis et s'enfuirent. »

René Basset.

Digitized by Google

LE RETOUR DU SOLDAT

VERSION DU MAINE.



Soldat qui revient de la guerre,
Tout doux;
Soldat qui revient de la guerre,
Tout doux ;
Un pied chaussé et l'autre nu,
Pauvre soldat, que feras-tu ? (*bis.*
Tout doux.

— J'irai chez madame l'hôtesse,
Tout doux ;
J'irai chez madame l'hôtesse,
Tout doux ;
— Hôtesse, avez-vous du vin blanc ?
— Beau soldat, avez-vous de l'argent ? (*bis.*
Tout doux.

— De l'argent nous n'avons guère ?
Tout doux ;
De l'argent nous n'en avons guère,
Tout doux :
Mais nous engagerons nos manteaux,
Nos pistolets, nos blancs chevaux, (*bis.*
Tout doux.

Digitized by Google

Les soldats se sont mis à boire,
Tout doux ;
Les soldats se sont mis à boire,
Tout doux ;
A boire, à rire et à chanter,
L'hôtesse s'est mise à pleurer, *(bis.*
Tout doux.

— Qu'avez-vous, madame l'hôtesse ?
Tout doux ;
Qu'avez-vous, madame l'hôtesse ?
Tout doux ;
Regrettez-vous votre vin blanc
Que ces soldats boivent en chantant ? *(bis.*
Tout doux.

— Ce n'est point le vin que je regrette,
Tout doux ;
Ce n'est point le vin que je regrette,
Tout doux ;
Mais c'est la mort de mon mari,
Et aujourd'hui le revoici, *(bis.*
Tout doux.

— Ah ! qu'as-tu fait, méchante femme ?
Tout doux ;
Ah ! qu'as-tu fait, méchante femme ?
Tout doux ;
Je t'avais laissé qu'un enfant,
En voilà quatre maintenant. *(bis.*
Tout doux.

— J'ai tant reçu de fausses lettres,
Tout doux ;
J'ai reçu tant de fausses lettres,
Tout doux ;
Que tu étais mort et enterré,
Que je me suis remariée. *(bis.*
Tout doux.

— Puisque tu t'es remariée,
Tout doux ;

Digitized by Google

Puisque tu t'es remariée,
Tout doux ;
A Brest mon embarquement:
Adieu ma femme et mes enfants. *(bis.*
Tout doux.

Mme DESTRICHÉ.

Cette chanson a été recueillie dans la Sarthe, sur les confins de la Touraine, d'une personne née en 1766, et qui l'avait apprise longtemps avant la publication du recueil de *Chansons populaires des provinces de l'Ouest,* de J. Bujeaud, où elle figure. La version de Bujeaud, sans être absolument identique à celle-ci, présente avec elle les plus grandes analogies : on y retrouve le même refrain : « Tout doux » ; la coupe strophique est la même ; la succession des couplets est semblable (sauf que le 3e couplet de notre version manque à l'autre), et le dénouement, dans lequel le soldat se résigne et repart, est conforme dans les deux versions, alors que dans beaucoup d'autres, comme dans la version lorraine, le mari fait entendre des paroles moins pacifiques

Ah ! si j'en connaissais le père !
J'tuerais le père et les enfants,
Je r'tournerais au régiment.

Enfin la mélodie, bien que notée différemment, est encore la même : les différences rythmiques qu'on peut remarquer entre les deux formes, l'une ayant le caractère d'une mélopée traînante, l'autre rythmée au contraire comme une chanson de danse, sont fréquentes dans la chanson populaire, et proviennent le plus souvent de l'interprétation seule. Laquelle est la bonne, c'est ce que nous ne saurions pas dire avec certitude, mais elles dérivent incontestablement d'un type primitif commun.

Tout cela prouve que la version Bujeaud, dont on avait contesté l'authenticité, est au contraire parfaitement populaire. Peut-être, dans la forme extérieure, quelques corrections ont été apportées, mais, en tout cas, elles ne portent que sur un petit nombre de détails.

J. T.

Digitized by Google

LES MONSTRES DANS LA LÉGENDE ET DANS LA NATURE

NOUVELLES ÉTUDES SUR LES TRADITIONS TÉRATOLOGIQUES

J'AVOUE que j'étais fort éloigné d'entreprendre des études dont les monstres étaient l'objet, lorsque la publication du « Voyage du frère Odoric de Pordenone à travers l'Asie au XIVe siècle » m'obligea à étudier un nombre considérable de problèmes si intéressants que je n'hésite pas à vous présenter le résultat de mes recherches. Je me trouvais en présence de phénomènes si extraordinaires, qu'ils pouvaient à bon droit passer pour miraculeux ; ne pouvait-on pas, avec l'aide de la science moderne, leur attribuer une cause naturelle ? Je tâche en effet, avant de chercher des combinaisons savantes, de retrouver, s'il est possible, des origines simples, partant populaires ou naturelles, plutôt qu'héroïques ou surnaturelles, convaincu que le mythe est le résultat et non la source de faits explicables. Je crois avoir réussi, dans l'espèce, au-delà de toutes mes espérances.

Ce n'est ni dans les bestiaires, les herbiers, les lapidaires, si fort à la mode chez nos ancêtres, qu'il faut chercher l'explication des phénomènes qui nous occupent, car ce genre d'ouvrages ne contiennent qu'un exposé des vertus des animaux, des plantes ou des minéraux, ni même dans les ouvrages de tératologie pure, comme ceux d'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire[1] ou du docteur Martin, qui sont du domaine de la médecine et de l'anthropologie plutôt que du nôtre, mais bien dans les ouvrages des auteurs anciens, dans les récits des voyageurs, et dans quelques-unes des compilations si curieuses qui ont été faites au XVIe siècle. Ces recueils étaient particulièrement riches en descriptions de monstres et ils renfermaient souvent les mêmes gravures sur bois que se repassaient les imprimeurs. Je me suis en général servi des figures de

[1] *Histoire générale et particulière des anomalies chez l'homme et les animaux*, ouvrage comprenant des recherches sur les caractères, la classification, l'influence physiologique et pathologique, les rapports généraux, les lois et les causes des monstruosités, des variétés et des vices de conformation, ou *Traité de Tératologie*, par M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire... Paris. J.-B. Baillière, 1832-1837, 3 vol. in-8 et atlas.

Digitized by Google

Lycosthènes parce que son volume est peut-être, le plus complet en ce genre, mais on retrouvera quelques-unes de ses images aussi bien dans la *Cosmographie* d'André Thévet, que dans celle de Sébastien Munster, et dans les *Œuvres* d'Ambroise Paré.

Ces études spéciales paraissent avoir été très négligées depuis bien des années, mais il convient cependant de citer les *Traditions tératologiques*[1] de Jules Berger de Xivrey, le *Folk-Lore in China*[2] de Dennys et les *Mythical Monsters*[3] par Charles Gould.

Dans ce travail, j'ai d'abord recueilli chronologiquement tous les documents relatifs aux phénomènes étudiés, puis j'ai tâché d'en donner l'explication. J'ai dégagé de la masse énorme de sujets les trois groupes les plus importants : 1° les hommes à tête de chien, les *Cynocéphales* ; 2° les monstres à tête humaine 3° les nains ou pygmées ; puis j'ai réuni dans un quatrième groupe les monstres divers. J'invite toutes les personnes que peut intéresser ce genre d'études à m'adresser leurs observations que j'insérerai quand l'ouvrage paraîtra sous forme de volume.

I

LES CYNOCÉPHALES.

Dès l'antiquité, nous trouvons les Cynocéphales dans le pays où est née leur légende, l'Inde. Nous lisons dans Ctésias[4] :

« Ces Cynocéphales habitent les montagnes ; ils vivent de leur chasse et n'exercent aucun métier. Lorsqu'ils ont tué quelque animal, ils le font cuire au soleil. Ils élèvent aussi des troupeaux de brebis, de chèvres et d'ânesses, dont ils boivent le lait. Ils font aussi du lait acide ou petit-lait. Ils se nourrissent du fruit du Siptachoras, d'où provient l'ambre. Ce fruit est doux. Lorsqu'ils l'ont fait sécher, ils le conservent dans des corbeilles, de même que les

[1] *Traditions tératologiques ou récits de l'antiquité et du moyen-âge en Occident sur quelques points de la fable du merveilleux et de l'histoire naturelle*, publiés d'après plusieurs manuscrits inédits grecs, latins, et en vieux français par Jules Berger de Xivrey. Paris, impr. royale, MDCCCXXXVI, in-8. — Ce vol. contient, pp. 102 et suiv., un travail fort intéressant sur les Pygmées, d'après le comte Leopardi.

[2] *The Folk-lore of China, and its affinities with that of the Aryan and Semitic Races*, by N. B. Dennys... London, [and] Hongkong, 1876, in-8°.

[3] *Mythical Monsters*, by Charles Gould... London, Allen, 1886, gr. in-8°.

[4] *Histoire de l'Inde*, par Ctésias. (*Histoire d'Hérodote*, trad. Larcher, VI, 1802 pp. 342-344).

Digitized by Google

Grecs conservent les raisins séchés au soleil. Les Cynocéphales font un radeau sur lequel ils mettent une charge de ce fruit ; ils y joignent de la fleur de pourpre bien nettoyée avec deux cent soixante talens d'ambre qu'ils exportent tous les ans. Ils font aussi tous les ans présent au Roi d'une égale quantité de teinture rouge et de mille talens d'ambre. Ils vendent le reste aux Indiens, et tirent en échange du pain, de la farine et des étoffes de coton. Ils achètent aussi des Indiens des épées, dont ils se servent pour la chasse des bêtes sauvages, ainsi que des arcs et des javelots ; car ils sont très habiles à tirer de l'arc et à lancer le javelot. Ils sont invincibles, parce qu'ils habitent des montagnes élevées et escarpées. Le Roi leur envoye tous les cinq ans en présent trois cent mille arcs, autant de javelots, cent vingt mille peltes, et cinquante mille épées.

« Les Cynocéphales n'habitent pas dans des maisons, mais dans des cavernes. Ils vont à la chasse des animaux sauvages, armés d'arcs

et de javelots, et comme ils sont très agiles, ils les prennent aussi à la course. Les femmes se baignent une fois tous les mois, après les maladies de leur sexe, et jamais en aucun autre temps. Les hommes ne se baignent point ; ils se contentent de se laver les mains. Ils se frottent trois fois par mois d'une huile qui provient du lait. Ils s'essuient ensuite avec des peaux. Leurs habits ne sont pas de peaux garnies de poil, mais de peaux tannées et très minces. L'habillement des femmes est le même. Les plus riches portent des habits de lin ; ils sont en petit nombre. Ils ne font point usage de lits ; des feuilles d'arbres leur en tiennent lieu. Celui qui possède un plus grand nombre de brebis passe pour le plus riche. Quant au reste de leurs biens, ils en sont tous également partagés. Ils ont tous, hommes et femmes, une queue au-dessus des fesses, comme les chiens ; mais elle est plus longue et plus velue. Ils voyent leurs femmes à la manière des chiens ; les voir autrement, ce serait chez eux une infamie. Ils sont justes, et ce sont

Digitized by Google

de tous les hommes ceux qui vivent le plus longtemps. Ils poussent leur carrière jusqu'à cent soixante-dix ans, et quelques-uns jusqu'à deux cents. »

Déjà dans l'antiquité, l'homme-chien fournissait des sujets à la caricature ; en voici un excellent que nous donne M. Wright : Enée avec son père et son fils :

« L'esprit de parodie des Grecs, s'attaquant même aux sujets les plus sacrés, quoique tombé en décadence dans la Grèce, se releva à Rome, et nous en trouvons des traces sur les murs de Pompeï et d'Hercu-

lanum. Nous y voyons la même facilité à tourner en ridicule les légendes les plus sacrées et les plus populaires de la mythologie romaine. L'exemple que j'en donne, d'après une peinture murale, offre un intérêt tout particulier, tant par les détails du dessin lui-même que par ce fait que c'est la parodie d'une des légendes nationales chères au peuple romain, qui s'enorgueillissait de descendre d'Enée. Virgile a raconté d'une manière touchante comment son héros échappa à la destruction de Troie, ou plutôt il a mis le récit de cet épisode dans la bouche de son héros. Lorsque la ville condamnée par les destins était déjà en flammes, Enée chargea son père Anchise sur ses épaules, prit

Digitized by Google

par la main son jeune fils Iules, ou, comme on l'appelait encore, Ascagne, et, suivi de sa femme, il quitta ses foyers :

« Ergo age, care pater, cervici imponere nostræ ;
Ipse subibo humeris, nec me labor iste gravabit.
Quo res cumque cadent, unum et commune periclum,
Una salus ambobus erit : mihi parvus Iulus
Sit comes, et longe servet vestigia conjux. »
(Virg., *Æn.* ; liv. II, l. 707).

« Ainsi, ils se sauvèrent, l'enfant tenant son père par la main droite, et se traînant après lui à pas inégaux :

« Dextræ se parvus Iulus
« Implicuit, sequiturque patrem non passibus æquis.
(Virg., *Æn.*, liv. II, l. 723.)

« Et de cette façon Enée emporta son père et son fils, ainsi que ses pénates ou les dieux domestiques de sa famille, qui devaient être transportés dans un autre pays et devenir un jour les protecteurs de Rome.

« Ascanium, Anchisenque patrem, Teucrosque Penates.
(*Ibid.*, l. 747.)

« Ici, il est évident que l'artiste a voulu parodier un tableau qui parait avoir été célèbre à cette époque, et dont au moins deux copies différentes se trouvent sur des intailles antiques. C'est le seul cas, à ma connaissance, où l'original et la parodie aient été conservés depuis une époque aussi reculée ; cette circonstance m'a paru si curieuse, que j'ai tenu à donner, à côté de la parodie, une copie d'une des intailles en question. Elle représente littéralement le récit de Virgile, et la seule différence entre la composition sérieuse et la caricature c'est que, dans celle-ci, les personnages sont représentés sous la forme de singes. Enée, personnifié dans le fort et vigoureux animal, portant le vieux singe, Anchise, sur son épaule gauche, s'avance à grands pas, tout en se retournant pour regarder la ville en feu. De la main droite, il traîne le petit Iules ou Ascagne, qui évidemment marche *non passibus æquis*, et suit difficilement le pas de son père. L'enfant porte un bonnet phrygien et tient à la main droite le joujou qu'on appelerait de nos ours une *crosse*, — le *pedum*. Anchise s'est chargé du coffre qui renferme les pénates sacrés. Un détail curieux, c'est que les singes de ce dessin sont les mêmes animaux à tête de chien ou cynocéphales que l'on voit sur les monuments égyptiens[1]. »

[1] *Histoire de la caricature et du grotesque dans la littérature et dans l'art*, par Thomas Wright... traduite avec l'approbation de l'auteur par Octave Sachot. Paris, *Revue Britannique*, 1867, gr. in-8. Voir pp. 19-21.

Digitized by Google

Les voyageurs du moyen-âge[1] parlent de ces cynocéphales : Jean du Plan de Carpin, des frères mineurs, nonce en Tartarie pendant les années 1245-1246, nous raconte[1], « que les *Tartares* se retiroient par les déserts, ils vinrent, à ce qu'on dit, en un certain païs, ou ils trouvèrent des Monstres aiant la ressemblance de femme ; et comme ils leur demandèrent par divers interprêtes, où étoient les hommes de cette terre là, elles répondoient que toutes les femmes qui naissoient en ce pays-là avoient forme humaine, mais les hommes figures de chien. Les *Tartares* donc s'étans arrétez quelques tems en ce païs, tous les chiens s'assemblèrent en un lieu, et durant l'hiver, qui étoit alors fort aspre, ils se jettèrent tous en l'eau, puis se changeoient en poudre, et cette poudre

Livre des Merveilles, Marco Polo, f° 66, verso.

mêlée avec l'eau devenoit glace, dont ils étoient tous couverts : de sorte qu'ils vinrent ainsi avec grande impétuosité se jetter sur les *Tartares*. qui se défendoient, et les tiroient à coups de flèches, qui frappant comme sur des pierres, retournoient en arrière ; et ainsi ces chiens en blessèrent les uns à coups de dent, tuèrent les autres, et chassèrent le reste hors de leurs terres[2]. »

Le Franciscain Odoric de Pordenone[3] qui voyageait en Asie au XIVe

[1] Marco Polo plaçait les cynocéphales aux îles Andaman : « Or sachiés tout voiremant que tuit les homes de ceste ysle ont chief come chien et dens et iaus come chiens: car je voz di qu'il sunt tuit senblable à chief de grant chienz mastiu.» (*Ed. Soc. géog.*, p. 197.)

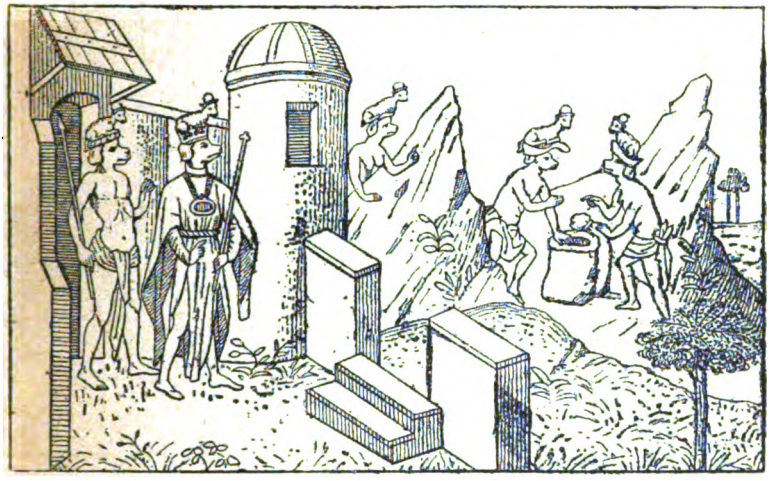
[2] *Re ecuil* de Bergeron La Haye, 1735, col. 42-43.

[3] † à Udine, le 14 janvier 1331.

Digitized by Google

siècle, plaçait ces monstres dans l'île *Vacumeran* ou *Nychoneran* (Nicobar ?)

« Si trouvasmes pluseurs isles dont l'une est nommée Vacumeran. Ceste isle a bien deux mille milles de tour. Les gens y ont visaige de chien, tous hommes et femmes. Ils aourent un beuf pour leur dieu ; et pour ce chascun d'eulx porte sur son chief devant son fronc un beuf d'or ou d'argent en signe que ce beuf est leur dieu. Trestous y vont nuds hommes et femmes et ne portent fors une touaille dont ilz cuevrent leur vergongne. Ilz sont tous noirs et sont très cruelle gent en bataille. Et si ne portent nulles armeures en bataille fors un grant escu qui les cuevrent du chief jusques aux piés. Quant ilz prennent en bataille aucun qui ne se veulent racheter ou qui n'en ont le povoir, ilz le menguent



Livre des Merveilles, Odoric, f° 106, recto.

tantost. Li roys de ce pays porte à son col une rengé de grosses perles ainsi que sont cy unes patenostres d'ambre et par ces perles il compte ses oroisons, car il fait chascuns jours à ses dieux plus de trois cens oroisons. Ce roy porte en lieu de sceptre un grant ruby qui a une espaune de long et semble estre une flambe. C'est le plus noble et le plus précieux qui soit en tout le monde. Le Kaan de Cathay a trouvé seure voye à ce royaume[1]. »

Les relations de Sir John de Maundeville composés d'éléments si divers, d'Odoric en particulier pour l'Extrême-Orient, ne manquent pas de reproduire la même histoire que notre franciscain ; donc rien de

[1] Notre édition sous presse.

Digitized by Google

nouveau, sinon les illustrations fantaisistes de quelques anciennes éditions dont nous reproduisons trois spécimens d'après un exemplaire que nous possédons.

Extrait de *Mandeville*, dessin de Henri Cordier.

Extrait de *Mandeville*, dessin de Henri Cordier.

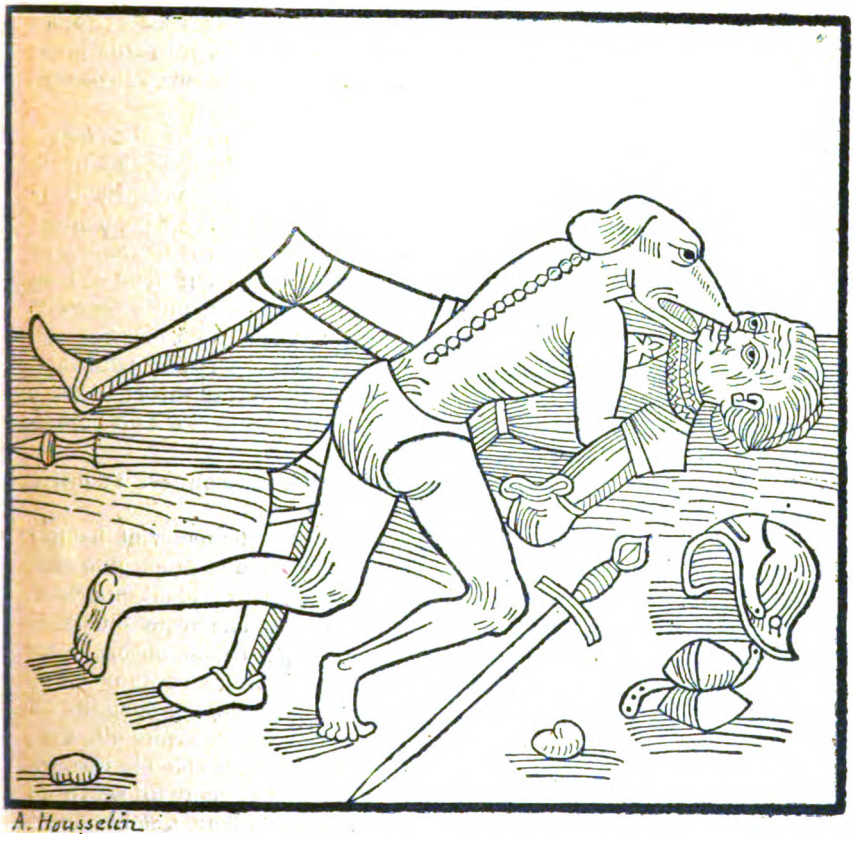
Les traités de l'époque sur les monstres ne manquent pas de les signaler : « Cynocephali quoque in India nasci perhibentur : quorum sunt canina capita ; et omne verbum quod loquuntur intermixtis corrum-

Digitized by Google

punt latratibus. Et non homines, crudam carnem manducando, sed ipsas imitantur bestias[1]. »

Les cartographes se sont naturellement emparés de ces légendes et ils placent les cynocéphales un peu partout :

La mappemonde de Martin Behaim (fin du XV° siècle), marque entre Ceylan et Pentam un groupe d'iles (pas *Neucuram*) avec cette légende « Das Volk dieses Konigr. und Vad Land betet einen Ochsen an. »



Extrait de *Mandeville.*

Les cynocéphales, cf. Santarem, II, p. 473, sont indiqués à l'extrémité méridionale de l'Afrique, dans la mappemonde de la Cottonienne (X° siècle), et placés dans la Scandinavie sur la mappemonde d'Hereford.

[1] *De Monstris et belluis,* d'après le manuscrit latin du X° siècle, appartenant à M. le Marquis de Rosanbo (Dans Berger de Xivrey, p. 67.)

Digitized by Google

*
* *

Cette légende des hommes-chiens se retrouve d'ailleurs dans tous les pays du monde :

1° En Amérique :

« Les Dennés vivaient sous la domination de maîtres cruels qui les tenaient dans un dur esclavage. Ces hommes forts et puissants inspiraient tant d'effroi, qu'au dire des narrateurs, leurs aïeux « n'osaient rire qu'en se couvrant la bouche d'une vessie d'élan. »

Au nombre de ces tyrans, figuraient spécialement une race de magiciens jouissant du privilège de se transformer en chiens pendant la nuit, car, le jour, ils redevenaient hommes. Ils avaient pris pour épouses, nous disent les Loucheux et Peaux-de-lièvre, des femmes Dennés, qui, elles, ne participaient en rien de la nature du chien. Les magiciens se rasaient la tête et portaient de faux cheveux, d'où le nom de *Kfwé-dètèlè*, sous lequel ils sont parfois désignés. On les appelle aussi « pieds de chien, » ou « fils de chien. » Adonnés à tous les vices, et surtout à l'anthropophagie, ils ne se couvraient le corps d'aucun vêtement, sauf une peau d'élan, munie de petits cailloux coagulés (cuirasse) qui leur protégeait la poitrine, et portaient des casques. » (Les *Hommes-Chiens*, par H. de Charencey, pp. 2-3[1].)

2° En Asie, qui paraît être leur séjour préféré, le chien est l'ancêtre des Aïnos :

« Aussitôt que le monde fut sorti des eaux, une femme vint habiter la plus belle des îles qu'occupe aujourd'hui la race Aïno. Elle était arrivée sur un navire poussé par un vent propice d'occident en orient. Amplement munie d'engins de pêche et de chasse, elle vécut plusieurs années, heureuse dans un magnifique jardin qui existe encore, mais dont nul mortel ne connaît l'emplacement. Un jour, au retour de la chasse, elle alla se baigner dans le fleuve qui séparait son domaine du reste de l'univers. Ayant aperçu un chien qui nageait vers elle avec rapidité, elle sortit de l'eau pleine d'effroi. Toutefois, le chien la rassura lui demandant la permission de rester près d'elle, pour lui servir de protecteur et d'ami. Elle se laissa persuader, et de leur union naquit le peuple Aïno. » (*H. de Charencey*, *l. c.*, p. 5.)

Le chien encore est l'origine des Javanais :

« De même, d'après la tradition javanaise, le prince Bandong Prakousa errait dans une forêt, sous forme de chien, lorsqu'il rencontra la fille du célèbre *Baka*, le ministre du roi *Randu-Balèang*. Il eut d'elle un fils qui après l'avoir tué, épousa, comme Œdipe, sa propre mère. De

[1] Les *Hommes-chiens*, par H. de Charencey. Paris, 1882, br. in-8, pp. 28. Tirage à part de l'*Athénée oriental*, année 1882, n° 4, p. 209.

Digitized by Google

cette union incestueuse descendent les *Kalangs*, les peuples de *Kendal*, *Kali-Wongou* et *Démak*. Ce sont les Javanais indigènes. » (H. de Charencey, *l. c.*, p, 7.)

Nous revoyons encore la légende dans l'Asie centrale :

« Les Khirgizes aujourd'hui fixés dans les montagnes d'*Issik-koul* et le territoire du Khanat du Khokhand, font dériver leur nom national des deux termes indigènes *kirk* « quarante » et *khiz* « fille. »

Voici l'explication qu'ils donnent de cette bizarre dénomination. Un khan du temps passé, avait, nous disent-ils, une fille à laquelle il donna quarante compagnes. Un jour que ces demoiselles revenaient d'une excursion, elles trouvèrent leurs aouls détruits et tous les habitants du village en fuite. Ne sachant que devenir, elles se mirent à errer dans

Old Deccan Days.

les environs, et firent la rencontre d'un chien rouge qu'elles acceptèrent pour compagnon, et ensuite pour mari. Au bout d'un an, la troupe vagabonde avait doublé en nombre. Telle fut l'origine de la nation Khirghize. Du reste, le nom de *Bourout*, litt. « loups », de *Bour* « loup, » sous lequel les Mongols désignent ce peuple semble bien contenir une allusion à cette légende, car, au premier aspect, le loup et le chien (surtout celui des Asiatiques orientaux et des Américains) se ressemblent beaucoup. Quant aux Mongols, ils se regardent comme fils de *Bourté-Tchiné*, litt. « le loup gris, » et, au dire des annalistes chinois, les *Toukiéou* ou Turks du lac *Sihoï* prétendaient avoir une louve pour mère. » (H. de Charencey, *l. c.*, pp. 8-9.)

La Chine même a sa légende : « The Chinese legend of the Lin-lu mountain recounts the existence of a mysterious arbour inhabited by a demon and numerous companions who are in reality dogs trans-

Digitized by Google

formed for the nonce into the semblance of earthly beings. As with the Korrigan, whoever passed the night with them was sure to die. A Sage, possessed of a magic mirror, once put up with these elves, but being warned by the mirror of the quality of his companions, stabbed the nearest, when the rest ranaway » (Dennys, *Folk-lore in China*, pp. 132-133).

M. le Prof. Terrien de Lacouperie a l'extrême obligeance de me communiquer la note suivante fort intéressante sur le même sujet :

« D'après le *Kih Tcoung Tcheou Chou*, ouvrage historique sur la dynastie des Tcheou, dont la composition est vraisemblablement antérieure à notre ère, on trouvait *à l'Ouest du Kuenlun* le *royaume des Kêou* (ou *chiens*.)

« Toutefois, c'est dans les « Annales des Cinq dynasties » qui existèrent en Chine au Xe siècle (907-960) entre les grandes dynasties des Tang et des Soung que nous trouvons une description complète des habitants de ce fabuleux pays, comme suit :

« Les habitants du pays de Keou ont le corps d'un homme, la tête d'un chien, les cheveux longs, pas de vêtements, leur langage est comme le hurlement du chien ; leurs femmes sont toutes des hommes : elles donnent le jour à des garçons qui deviennent chiens, et elles mettent au monde des filles qui deviennent hommes et qui plus tard entre eux se marient. Dans les cavernes ils habitent et ils mangent tout cru[1]. »

Il y a encore en Chine dans la province du Fo-Kien une tribu qui vit dans la montagne et dont le nom Barbares à tête de chien (*Dogheaded Barbarians)* rappelle sans doute quelque particularité physique. Voir « A Visit to the « Dogheaded Barbarians » or Hill People, near Foochow. By Rev. F. Ohlinger » (*Chinese Recorder*, July 1886, pp. 265-268).

3° en Europe :

Nous rencontrons tout d'abord les Prussiens cités par Ibn Sa'ïd. Cf. Yule, *Marco Polo*, II, p. 294 et les Esclavons. Nous trouvons la curieuse notice suivante concernant ces derniers dans un manuscrit persan inédit de la riche collection de M. Ch. Schefer, le *Firasset Namèh* (Livre de physiognomie, par Jénari) :

« Les gens des pays du nord, tels que les Esclavons, sont doués d'une

[1] Cf. A. Wylie, *Chinese Literature*, p. 23. — Voy. aussi sur cet ouvrage, D. J. H. Plath. *Ueber die Sammlung chinesischer Werke... aus der Zeit der D. Han und Wei*, p. 6 (Münch , 1868, in-8). Probablement par confusion le titre est transcrit *Ki mung Tscheu schu.*

Cf. *K'ang-hi tse-tien*, cl. 94 5 tr. f. 28.

Le titre de *Kih tchoung Tcheou Chou.* « Livre de Tcheou du tombeau » fut donné depuis les Souy et les Tang aux *Yh héou chou.* » Livres oubliés des Tcheou « d'accord avec une tradition en apparence sans fondement d'après laquelle ils auraient été l'un des 15 ou 20 ouvrages écrits sur tablettes de bambou qui furent retrouvées en 279 de n. è., dans le tombeau du roi Siang de Wei mort en 295 avant notre ère. Sur cette découverte cf. Legge, *Chinese Classics*. vol. III, p. 106.

Digitized by Google

large poitrine, sont braves, ont des petits pieds et vivent longtemps; ils ont des mœurs dépravées et un mauvais caractère et sont comme des bêtes fauves. Cette race esclavonne renferme des tribus dont les individus ont la figure du chien ; les historiens expliquent cette particularité de la manière suivante :

Japhet étant encore à servir Noé, son père, qui fut appelé le second Adam, sa femme mourut dans les douleurs de l'enfantement, et comme il n'y avait pas de nourrice, on fut obligé de faire allaiter le nouveau-né par une chienne ; à mesure que l'enfant grandissait, il mordait et déchirait avec ses dents et ses ongles, de sorte qu'il ne pouvait pas vivre ensemble avec ses autres frères ; il se sépara donc d'eux et alla habiter à l'ouest, entre le sixième et septième climat. Voilà l'origine de leur génération. Par suite de son âpreté excessive, le fils ne respecte jamais le père, et le père par suite de sa très grande fierté n'affectionne aucunement le fils. Les unions parmi eux se font à force de lutte et de combat ; les plus forts s'adjugent la jouissance ; il existe au milieu d'eux plusieurs sectes différentes, la plupart vivent dans l'oisiveté et ont pour demeure les creux des montagnes, comme les bêtes fauves.

« Dans le livre des expéditions d'Alexandre, il est écrit qu'étant arrivé dans le pays des Esclavons, il ordonna de combattre les gens de ce pays. Un Esclavon se présenta et engagea le combat avec les troupes d'Alexandre, et il tua un nombre incroyable de soldats d'Alexandre ; ni les coups d'épée, ni la piqure de lance n'avaient une action sérieuse sur cet homme. L'armée commença à s'inquiéter et Alexandre fut plongé dans l'étonnement. Le conquérant recourut aux sages et aux astrologues ; ceux-ci après avoir consulté et examiné les calendriers et le livre où sont consignés le mouvement et la marche des astres, annoncèrent à Alexandre que fatalement cet homme ne pouvait être vaincu que par Alexandre lui-même. Malgré l'opposition des généraux et des notables de l'armée à laisser exposer leur chef en lutte corps à corps avec ce sauvage, Alexandre fit ce combat singulier et fut vainqueur. Alexandre demanda aux Esclavons de quelle race et de quelle nature était cet homme qui s'était présenté tout seul comme avant-garde ; ils répondirent qu'il existe dans quelques montagnes inaccessibles une famille de l'espèce humaine, qui par instinct naturel se jette sur tout ce qu'elle rencontre, et combat avec tous ceux qu'elle voit : « que celui qu'elle rencontre soit un lion ou un crocodile. » Voici comment on parvient à les dompter et à s'emparer d'eux. Comme il n'est pas possible de lutter avec eux de haute main, on ne peut les maîtriser que lorsqu'ils entrent dans leur sommeil; pour dormir ils grimpent et vont jucher dans les hauteurs des arbres et leur sommeil se prolonge pendant une semaine entière ; alors les hommes qui les pourchassent, montent aux arbres et les attachent par le cou et les bras dans les branches. Après un certain temps passé dans cette position, la faiblesse s'empare d'eux, ils deviennent plus dociles et on les prend. Une fois pris, on les apprivoise avec les mêmes procédés qu'on emploie à l'égard des bêtes dangereuses ;

Digitized by Google

ils sont employés dans les combats comme avant-garde et on les appelle Ummet-ul-burous. »

« Il existe une autre tribu, dont chaque individu s'attaque isolément à une grosse troupe et se fait tuer par forfanterie. Ils ont la figure saillante, et le museau allongé comme le chien. Voici leur portrait qui peint bien leur allure brave.

D'après un manuscrit de la collection de M. Ch. Schefer.

A propos des Prussiens, Reinaud (*Abou lfèda*) (II, I, p. 314, et seq. note), nous dit que dans le ms. d'Ibn S'aïd, se trouve ce passage qui ne peut se rapporter qu'aux Prussiens, alors réduits à l'état sauvage : « Sur la même côte est la ville des Borous (Alborous). Les Borous sont un peuple misérable et encore plus sauvage que les Russes. Le pays des Russes est au sud-est de celui des Borous. On lit dans quelques livres que les Borous ont des *visages de chiens* ; c'est une manière de dire qu'ils sont très braves. »

M. le docteur professeur Michel Dragomanov, de Sofia, a l'obligeance de m'écrire que « les sources des idées de l'ancienne littérature et de folk lore en Ukraïne ainsi que dans toutes les Russies, sur les cynocéphales, étaient : 1° le roman d'Alexandre le Grand ; 2° les légendes

Digitized by Google

sur Saint-Christophe ; 3° les images qui les représentent ; et 4° les cosmographies, traduites du grec et du latin. (Voir : D. Rovinskiy, *Imagerie populaire russe*, II, 267, III, 674, IV, 643-644. — Bouslayer, *Essais historiques sur la poésie populaire et l'art russe*, II, 146-147). Voici l'ordre des nations, représentées sur une image du *Jugement dernier*, faite encore au XVIII° siècle : 1. Juifs ; 2. Lithuaniens ; 3. Arabes bleus ; 4. Indiens ; 5. *Ismaëlites*, *Cynocéphales* ; 6. Turcs ; 7. Sarrazins ; 8. Allemands ; 9. Polonais ; 10. Russes. (Rovinskiy, *o. c.*, IV, 644). L'image de saint Christophe avec une tête de loup est également reproduite par Rovinskiy ; elle est aussi du XVIII° siècle. »

On retrouve les hommes-chiens chez les Esquimaux : « Jadis les ancêtres d'Innuarudligak étaient établis à l'extrémité méridionale du pays dans une localité appelée Kytsersorbik, aux environs habitaient des hommes dont ils n'avaient pas encore appris à avoir peur. Sur ces entrefaites, la discorde se mit entre les voisins et de temps à autre on en vint aux coups. Un homme ayant tué un habitant de Bjergnissen, ces derniers prirent la fuite dans le désert et s'y creusèrent des habitations souterraines. Désormais, ils craignirent les hommes. Ils s'en vengèrent en massacrant l'un d'eux qui était venu dans leurs parages. En ce temps-là, Innuarudligak n'était pas encore né, ses ancêtres s'occupèrent de fabriquer des armes. Ils cherchèrent bien de tous côtés et finirent par trouver un grand saule sur le penchant de la montagne de Kytersorbik exposé au soleil. Le saule était gros comme le dos d'un homme agenouillé qui se penche en avant en appuyant les mains par terre. Une des racines de l'arbre fut employée à façonner une arme. Sa longueur, dit-on, ne dépassait celle du poing de la crosse d'un pistolet par exemple ; mais la tige en fut rendue pointue et garnie d'une petite pierre noire surmontée elle-même d'un petit caillou rouge. Telle était l'arme des Bjergnissenois qu'ils appelaient Pegevaaben ; ils les portaient toujours à la main dans la crainte de se blesser eux-mêmes, tant elles étaient redoutables.

» Alors qu'ils fuyaient les hommes, Innuarugdlikak vint au monde. Son père s'appelait Malerke. Malerke avait quatre autres fils, l'aîné se nommait Kinavina, le second Kok, le troisième Asarfe, le quatrième ensuite venait Innuarugdlikuk. Comme leurs ancêtres émigraient autrefois vers le nord, ils partirent dans la même direction ; des années et des années ils furent en route. Ils passent l'hiver dans des trous creusés en terre, et au printemps se remettent en marche. Ils rencontrèrent sur leur chemin des êtres absolument extraordinaires. Ils avaient une face et une posture d'homme, et des pattes et une queue comme les chiens. Ils étaient armés d'arcs. Ils s'appelaient Eskelit. Ils étaient redoutables et reniflaient au vent pour sentir comme des animaux.

« Plus loin, dans leur pérégrinations pendant un hivernage, ils couvrirent l'intérieur de leurs habitations de peaux. Une seule peau d'un animal particulier suffisait à garnir l'abri. Cet animal est le grand Kil-

Digitized by Google

lifak monté sur six pattes. Lorsqu'on en avait mangé la chair, les os s'en recouvraient d'une nouvelle couche; après avoir pris cinq fois la chair, ils jetaient les os[1]. »

Ainsi donc on peut d'après tous ces témoignages tracer tout d'abord l'origine de cette légende à une idée de force et de courage; originaire de l'Inde, elle a été colportée par les poèmes du moyen-âge en Europe, et elle y a été répandue dans presque tous les pays. Et cependant, cette légende repose sur un fait vrai : des monstres anthropomorphes ont été confondus avec des créatures humaines, et il est probable que les singes cynocéphales ont principalement contribué à développer la croyance en des êtres extraordinaires qui n'avaient de l'homme que le corps. On connait trop la question des singes cynocéphales pour que je m'y arrête aujourd'hui, mais la réalité nous offre toutefois des monstres qui méritent cette appellation d'hommes-chiens. Tels sont, par exemple, les membres de cette famille birmane, qui ont été vus tour à tour par Crawfurd et par Yule, dans leurs ambassades à la cour d'Ava.

Voici le récit de Crawfurd[2] :

« His name was Shwe-Maong, and he stated himself to be thirty years of age. He was a native of the district of Maiyong-gyi, a country of Lao, situated on the Saluen, or Martaban river, and three months' journey from Ava. The Saubwa, or chief of the country, presented him to the King as a curiosity when a child of five years of age, and he had remained in Ava ever since. His height was five feet three inches and a half, which is about the ordinary stature of the Burmese. His form was slender, if compared with the usually robust make of the Hindoo-Chinese races, and his constitution as rather delicate. In his complexion there was nothing remarkable, although upon the whole he was perhaps rather fairer than the ordinary run of Burmese. The colour of his eyes was a dark brown, not so intense as that of the ordinary Burman. The same thing may be said of the hair of the head, which was also a little finer in texture, and less copious. The whole forehead, the cheeks, the eyelids, the nose, including a portion of the inside, the chin — in short, the whole face, with the exception of the red portion of the lips, were covered with a fine hair. On the forehead and cheeks this was about eight inches long; and on the nose and chin, about four inches. In colour, it was of a silvery grey; its texture was silky, lank, and straight. The posterior and interior surface of the ears, with the inside of the external ear, were completely covered with hair of the

[1] Je dois cette communication et cette traduction du dessin à l'obligeance de M. Charles Rabot, l'explorateur bien connu, c'est un extrait de l'ouvrage : *Gronlansgke Folkesagn, opskrevne og meddeelte af Indfodte* met dansk Oversœttelse. Godthaab, L. Moller, 1863, in-8°. (V. *Kaladlit Okalluktualliait* Nougme, L. Moller, 1863.) Voir *Innuarudligak* (Bjergnissen), pp. 25 et suiv.) Le texte est accompagné d'une image.

[2] *Journal of an Embassy from the Governor general of India to the Court of Ava*. By John Crawfurd Esq ; late envoy... 2. ed. London, 1834, 2 vol. in-8, vol. I, pp. 318-323

Digitized by Google

same description as that on the face, and about eight inches long : it was this chiefly which contributed to give his whole appearance at first sight an unnatural and almost inhuman aspect. He may be stricly said to have had neither eyelashes, eyebrows, nor beard, or at least they were supplanted by the same silky hair which enveloped the whole face. He stated, that when a child, the whole of this singular covering was much fairer than at present. The whole body, with the exception of the hands and feet, was covered with hair of the same texture and colour as that now described, but generally less abundant : it was most plentiful over the spine and shoulders, where it was *five inches* long : over the breast it was about *four inches* : it was most scanty on the fore arms, the legs, thighs, and abdomen. We thought it not improbable that this singular integument might be periodically or occasionally shed : and inquired, but there was no ground for this surmise ; — it was quite permanent. Although buyt hirtyyears of age, Shwe-maong had, in some respects, the appearance of a man of fifty-five or sixty : this was owing to a singularity connected with the formation of the teeth, and the consequent falling in of the cheeks. On inspecting the mouth, it was discovered that he had in the lower jaw but five teeth, namely, the four incisors and the left canine ; and in the upper but four, the two outer ones of which partook of the canine form. The molares, or grinders, were of course totally wanting. The gums, where they should have been, were a hard fleshy ridge, and, judging from appearances, there was no alveolar process. The few teeth he had were sound, but rather small ; and he had never lost any from disease. He stated, that he did not shed his infantine teeth till he was twenty years of age, when they were succeeded in the usual manner by the present set. He also expressly asserted, that he never had any molares : and that he experienced no inconvenience from the want of them.

« The features of this individual were regular and good for a Burmese. The intellectual faculties were by no means deficient, ; on the contrary, he was a person of very good sense, and his intelligence appeared to us to be rather above than below the ordinary Burmese standard.

« He gave the following account of the manner in which the hairy covering made its appearance. At his birth his ears alone were covered with hair, about two inches long and of a flaxen colour. At six years of age, hair began to grow on the body generally, and first on the forehead. He distinctly stated that he did not attain the age of puberty till he was twenty years old.

« Shwe-maong was married about eight years ago, or when twenty-two years of age ; the King, as he stated himself, having made him a présent of a wife. By this woman he has had four children, all girls ; the eldest died when three years of age, and the second when eleven months old. There was nothing remarkable in their form. The mother, rather a pretty Burman woman, came to us to-day along with her third and fourth child. The eldest, about five years of age, was a striking like-

Digitized by Google

ness of her mother, and a pretty interesting child, without any malconformation whatever, or indeed any thing to distinguish her from an ordinary healthy child. She began to teeth at the usual period, and had all her infantine teeth complete at two years of age. The youngest child was about two years and a half old, a very stout fine infant : she was born with hair within the anterior portion of the ear. At six months old it began to appear all over the ears, and at one year old on different parts of the body. This hair was of a light flaxen colour, and of a fine silky texture. When two years of age, and not until then, she got a couple of incisor teeth in each jaw, but had as yet neither canine nor molares. Shwe-maong assured us, that none of his parents or relations, and, as far as he knew, none of his countrymen, were marked like himself.

« Our draftsman made very faithful sketches of the father and youngest child, to wich I refer. After making the party presents, they took their leave of us, extremely grateful for our attention.Shwe maong, we found had been occasionally employed by the Court as a buffoon, having been taught to imitate the antics of a monkey. For these feats, however, the poor fellow does not seem to have been very liberally rewarded ; for, to subsist himself and family, he was obliged to betake himself to the trade of a basket-maker, in which he was now employed. He would have turned his monstrosity to better account in London. »

Yule retrouve la fille du précédent une trentaine d'années plus tard :

« To-day we had a singular visitor at the residency. This was Maphoon the daughter of Shwé-maong, the « Homo hirsutus » described and depicted in Crawfurd's narrative, where a portrait of her, as a young child, also appears. Not expecting such a visitor, one started and exclaimed involuntarily as there entered what at first sight seemed an absolute realization in the flesh of the dog-headed Anubis. The whole of Maphoon's face was more or less covered with hair. On a part of the cheek, and between the nose and mouth, this was confined to a short down, but over all the rest of the face was a thick silky hair of brown colour, paling about the nose and chin, four or five inches long. At the alae of the nose, under the eye, and on the cheekbone, this was very fully developed, but it was in and on the ear that it was most extraordinary. Except the extreme upper tip, no part of the ear was visible. All the the rest was filled and veiled by a large mass of silky hair, growing apparently out of every part of the external organ, and hanging in a dependent lock to a length of eight or ten inches. The hair over her forehead was brushed so as to blend with the hair of the head, the latter being dressed (as usual with her countr ywomen) *à la Chinoise.* »

La descendance de ces êtres bizarres s'est continuée, et on a pu voir en Europe les enfants de Maphoon dont vient de nous parler Yule.

Il y avait une idée de chance qui s'attachait aux hommes velus : Les individus présentant cette particularité et qui étaient à la cour du roi de Birmanie, comme autrefois les nains chez les souverains d'Europe,

Digitized by Google

pouvaient aller sur le marché et prendre les fruits et les légumes qui étaient à leur convenance, les paysans birmans dont les denrées avaient été choisies étaient, paraît-il, extrêmement flattés et considéraient cela comme un honneur et un augure favorable. » (*La Nature*, 18 juin 1887.)

Nous devons à l'obligeance du Dr Hamy de pouvoir reproduire une photographie de ces êtres extraordinaires, qui appartient à la collection du Museum d'Histoire naturelle.

On consultera sur ces Birmans : Dr Hamy : Une famille velue en Birmanie. (*La Nature*, IV, pp. 12 1–3, 23 janvier 1875). — Magitot : Les hommes velus. (*Gaz. médicale de Paris*, 15 nov. 1873). — Bertillon : Des deux individus exhibés sous le nom d'hommes-chiens. (*La Nature*, I pp. 185–7, 22 nov. 1873). — Enfin les innombrables descriptions sous forme de brochures d'exposition publiées de la femme Krao exhibée à Londres, à Berlin et à Paris (1883-1887). — On a Hairy Family in Burmah, by the Rev. W. Houghton. (*Trans. Ethn. Soc.* VII, 1869, pp. 53–9).

Voir également sur un paysan russe semblable : L'*Homme-Chien*, par le docteur E.-R. Perrin. (*Bul. Soc. Anthrop.*, 1873, pp. 741–750).

HENRI CORDIER.

Digitized by Google

LE CARNAVAL DANS LES VOSGES (1)

U bon vieux temps[2] — ce temps-là, paraît-il, n'a pas pris fin depuis plus de soixante ans, — le carnaval dans les Vosges ne faisait pas, comme aujourd'hui piteuse mine. Il était le bienvenu du riche et du pauvre : chacun l'acclamait, le fêtait, le choyait, à qui mieux mieux. Quel ébaudissement, quels cris, quels rires, quand, le jour du mardi gras venu, Carnaval, sous les traits de quelque rubicond et mafflu compère, faisait son entrée dans un village, au milieu d'un essaim bariolé de masques de toutes vestes et de toutes couleurs ! Quand les vieillards de Rupt, de Masonchamp et de vingt autres lieux parlent de ces grandes réjouissances ils ont encore — ou peu s'en faut — la larme à l'œil.

Le cortège se composait de plusieurs groupes distincts, dont un au moins à cheval. Le plus intéressant, sinon le plus admiré de ce groupe, avait pour mission d'assurer le service des vivres, en d'autres termes d'approvisionner copieusement la table, autour de laquelle la bande joyeuse tout entière devait se réunir le soir pour banqueter. Munis, qui d'un sac, qui d'un panier, des masques pourvoyeurs ne s'arrêtaient guère à la porte des chétifs et des loqueteux, si ce n'est pour y débiter de temps à autre quelque patenôtre salée, mais avisaient-ils une ferme cossue d'où s'échappait un franc fumet de ripaille, ils n'avaient garde d'en manquer l'entrée, très capables à l'occasion de s'introduire par la fenêtre, pour arriver plus vite dans la place.

« A votre générosité, madame la bourgeoise, » disait en reluquant la cheminée, le compagnon le plus déluré, celui qui avait la langue la mieux pendue. Et il fallait voir comme il se trémoussait, comme il savait se montrer habile, aimable, persuasif, pour que sa requête ne fût point repoussée. Rarement la maîtresse du logis se faisait tirer l'oreille, et, pendant qu'elle

[1] Sur le carnaval cf. t. I, p. 75 (Corse) t. II, p. 178 (Malmédy), t, IV, 271 (Russie).

[2] Ces notes ne figurent pas dans l'intéressant ouvrage de notre collègue ntitulé *Folk-Lore des Hautes-Vosges.*

Digitized by Google

détachait quelque pièce de viande fumée, voire même un appétissant jambon, les quêteurs chantaient en faisant force gambades:

Carnaval n'a pas soupé,
Mardi gras lui a donné.
Coupez bas, coupez haut,
Si vous n'avez pas de couteau,
Donnez-lui tout le morceau.

Durant cette cérémonie, les masques restés au dehors s'ingéniaient, inventaient mille singeries de haut goût, ou faisaient les délices de la foule collée à leurs trousses, avec des coq-à-l'âne, des propos burlesques et d'étourdissants quolibets.

*
* *

Le lendemain, jour des Cendres, représentation nouvelle Carnaval rentrait en scène, mais quel Carnaval, et combien différent du triomphateur de la veille! Qui eût pu le reconnaître dans cet informe mannequin, hissé sur un cheval étique ou couché sur une charrette disloquée, qui semblait fait de paille, perruqué d'étoupe et habillé de papier! C'était bien lui, cependant, mais dans l'intervalle le joyeux viveur avait été condamné à mort, et il n'en faut pas toujours tant pour rendre un homme méconnaissable.

Qu'avait-il donc fait, le pauvre hère?

Oh! peu de chose, en somme : il avait bu, dans la soirée précédente autant que douze Allemands, et englouti, à lui seul, plus de victuailles que n'aurait pu le faire tout un chapitre le lendemain d'un jour de jeûne. C'était là, paraît-il, une abomination, et Carnaval, le malheureux Carnaval, devait payer de sa vie cet exécrable forfait.

Au bruit de cette fatale nouvelle, tous sans exception et sans prendre même le temps de changer de livrée, ses fidèles compagnons étaient accourus pour l'assister. Les curieux aussi, qui l'avaient applaudi la veille, arrivaient de tous côtés, afin de lui faire la dernière conduite. De minute en minute, la foule grossissait, et tout le monde avait des airs dolents, recueillis, contenus, comme il convient en pareille circonstance.

A certain signal convenu, le cortège s'ébranlait enfin et se dirigeait vers la Moselle. Arrivé au pont le plus voisin, Car-

Digitized by Google

naval était descendu de son bidet ou de sa charrette, avec des précautions infinies, et déposé sur l'un des garde-fous. Les masques formaient aussitôt le cercle autour de lui, les porte-étendards d'un côté, les hallebardiers de l'autre. Tout au milieu, avec de gros livres sous le bras, de longs chapelets de pommes de terre suspendus à la ceinture, se rangeaient les pleureurs, faisant face au condamné. Un morne silence planait sur l'assemblée. Le moment suprême était venu. Grave, solennel, un tison à la main, on pouvait voir alors le chef de la troupe s'avancer vers l'infortuné Carnaval, et mettre le feu à ses vêtements. Le supplice, comme bien on le pense, n'était pas de longue durée, mais avant que le corps du patient, réduit en cendre, ne s'écroulât tout à fait, une vigoureuse poussée le précipitait dans la rivière. Les sourds pouvaient se féliciter à pareille heure d'avoir l'oreille dure, car de toutes parts s'élevaient des gémissements, des lamentations à faire dégringoler les plus solides rochers. Les pleureurs n'étaient pas les seuls à s'égosiller de la sorte, les hallebardiers leur donnaient la réplique et le reste du populaire les invitait bellement. Ce vacarme n'avait de cesse que, lorsque la foule, après avoir suivi pendant un temps plus ou moins long le bord de l'eau, avait pu se convaincre de l'anéantissement complet du supplicié. Et encore, pendant plus d'une lieue, les échos de la montagne se renvoyaient-ils de l'un à l'autre ce cri lugubre : *Carnaval est mort, mort, mort.*

∴

Une autre coutume, et celle-là n'a pas disparu complètement, comme on peut s'en assurer à Rupt, est la suivante :

Y a-t-il dans une maison une jeune fille, — on dit là-bas une demoiselle, et c'est mieux, — les jeunes garçons du voisinage, qui ont du savoir-vivre, s'entendent entre eux pour aller lui rendre visite dans la journée du mardi gras.

Après les salutations et les compliments d'usage, le plus dégourdi de la bande requiert la mignonne, en lui présentant un bassin d'eau claire qu'il a apporté, de lui permettre de prendre sa main gauche et de la plonger doucement, doucement dans l'eau. Cette ablution, comme toute chose que l'on ne veut pas faire à demi, s'accomplit avec une sage lenteur. Quand elle est enfin terminée, un nouveau garçon s'avance et réclame à son

Digitized by Google

Le Lotus Bleu

publiera, en entier, divers ouvrages du plus haut intérêt, *dont la traduction n'a jamais paru en France*, et qui ont produit une véritable révolution dans les idées et dans la Science, en Angleterre, en Amérique, en Allemagne.

Il n'est plus permis à la France d'ignorer plus longtemps ces travaux considérables, qui nous apportent, — non pas comme des rêves ou des spéculations métaphysiques, mais comme des faits *Scientifiques* établis et prouvés, — les révélations les plus étranges.

Ces ouvrages, commençant *dès le 1er numéro*, pour ne citer que les principaux, sont :

La Clé de la théosophie, par H. P. Blavatsky, — livre attendu, demandé depuis si longtemps, par tous ceux qui ont pénétré dans les premières études de la Sagesse Orientale, et qui répond à toutes les questions, à tous les points d'interrogation ; *Magie Blanche et Magie Noire*, par le docteur Frank Hartmann, ouvrage remarquable, au point de vue scientifique et par la clarté de l'exposition, comme par l'intérêt des sujets traités. Puis viendront : des morceaux détachés d'*Isis dévoilée; la Voix du Silence*, œuvres admirables, où l'on sent le souffle des Maîtres; des études de *Médecine occulte pratique*, de *Sociologie*, etc., etc. — Des traductions des articles les plus importants publiés soit dans l'Inde, soit en Angleterre, ou ailleurs, par les *Revues théosophiques étrangères*, tiendront nos lecteurs au courant de ce grand mouvement, encore inconnu en France ; sans compter des travaux originaux de H. P. Blavatsky, d'Eugène Nus, et d'autres collaborateurs *réellement versés dans les questions qu'ils traiteront et dans la Science Occulte Esotérique*, qui embrasse toutes les Sciences et commence où celles-ci s'arrêtent.

La collection du **Lotus Bleu** formera l'Encyclopédie la plus complète, l'Enseignement le plus *direct* et le plus *exact*, — étant puisé à la source même, — de la **SCIENCE OCCULTE**.

Le Lotus Bleu paraîtra tous les mois, le 7, Format in-18, 72 pages de texte.

L'abonnement est de 10 fr. pour un an. — Le n° pris séparément, 1 fr.

S'adresser, pour tout ce qui concerne la *Rédaction*, à Jean MATTHÉUS, directeur, 7, rue Stanislas, à Paris ; pour tout ce qui concerne l'*Administration*, à M. BAILLY, éditeur, 11, rue de la Chaussée-d'Antin, à Paris.

Le premier numéro paraîtra le 7 Mars 1890.

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie Destenay, BUSSIÈRE Frères.

Digitized by Google

LE LOTUS BLEU

Théosophie, Science occulte, Monde Astral, Sociologie

REVUE MENSUELLE

La Revue Théosophique, après une année d'existence, cesse de paraître, — en plein succès. — Tous les Théosophes doivent à Madame la comtesse d'Adhémar, une vive reconnaissance pour le dévouement qu'elle a montré, en consacrant à la Théosophie un organe dont les lecteurs ont pu apprécier l'intérêt et la valeur.

Mais la **Théosophie** ne peut rester sans un organe en France : — c'est pourquoi nous fondons le **LOTUS BLEU**, qui est *assuré de vivre pendant de longues années, quoi qu'il arrive.*

La Société théosophique, qui compte près de 200 branches répandues dans le monde entier, reçoit son enseignement des *Maîtres Esotéristes* ou *Initiés* de l'*Orient*, qui, depuis des milliers de siècles, se sont transmis la « connaissance totale » de la **Vérité Une.**

La *Théosophie* est la synthèse universelle et supérieure de toutes les doctrines que lui ont empruntées l'Egypte, la Kabbale, et les écoles d'Occident.

Le Lotus Bleu

est le seul organe, en France, de la *Société théosophique.*

Il s'adresse à tous les chercheurs désintéressés et de bonne foi, qui veulent sérieusement remonter à la source *directe* et *primitive* de l'Esotérisme, connaitre, dans sa pureté, l'Enseignement et la Science occultes.

Le Lotus Bleu

s'adresse à tous ceux qui ont soif de l'Inconnu, qui veulent pénétrer dans l'Invisible, qui, « las d'apprendre, veulent enfin savoir ! »

Digitized by Google

ur une grâce, celle d'essuyer les deux doigts mouillés avec ne serviette qu'il a demandée à cette intention à la maîtresse e la maison.

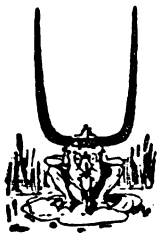
En fille bien apprise, la jeune belle ne se contente pas de payer en remerciements d'aussi galants procédés; elle offre à ses visiteurs des pommes, des poires et surtout des noisettes. Encore peut-elle se dire qu'elle est devenue leur débitrice, car, en agissant ainsi qu'ils l'ont fait, ils ne lui ont pas donné seulement une marque de haute estime dont elle peut être justement fière, ils l'ont encore mise à l'abri, pour tout le reste de l'année, de la piqûre des fourmis.

L. F. SAUVÉ.

LES PRÉCURSEURS DE NOS ÉTUDES

V.

ENQUÊTES DU PREMIER EMPIRE ET DE LA RESTAURATION



Narticle inséré dans le *Journal des Deux-Sèvres*, numéro du 5 juin 1819, p. 182, prouve que les enquêtes administratives dont il a été parlé dans les numéros de la *Revue des Traditions populaires* du 25 décembre 1887 et d'août-septembre 1889, *remontent en réalité à 1810.*

Je crois devoir publier intégralement cet article pour bien fixer ce premier point, en attendant que l'on découvre la circulaire ministérielle dont il doit subsister encore quelques exemplaires.

« ARCHÉOLOGIE. »

« Son Exc. le ministre secrétaire d'état de l'intérieur, qui depuis son entrée au ministère, a déjà donné tant de preuves de son amour éclairé pour les arts, vient d'écrire à MM. les préfets *de faire reprendre dans leurs départements respectifs, les recherches commencées en 1810, sur les vieux châteaux, les abbayes, les inscriptions et en général tous les monuments du moyen-âge.* — Les renseignements obtenus à cette époque *ont formé un recueil intéressant*, mais bien incomplet encore. *L'académie des Inscriptions à qui il a été soumis*, a témoigné le désir

Digitized by Google

de le voir s'étendre et se compléter, en y comprenant les monuments grecs, romains et gaulois, les tombeaux, épitaphes, titres, chartes, chroniques, enfin tout ce qui peut fournir des éclaircissements sur les traits principaux de nos annales, les institutions de la patrie et l'illustration des familles. — Son Excellence a fait imprimer le rapport de l'académie, ainsi que la série des questions qu'elle a rédigées dans le but, non-seulement de compléter l'histoire écrite, mais de la compulser par les monuments ; critique sage, et qui seule peut arracher au temps passé la vérité tout entière. — L'objet est important, dit Son Excellence, et ne doit plus être abandonné ; qu'une personne habile et zélée, qui puisse et veuille être chargée de cet ouvrage, soit choisie dans chaque département. Une commission de l'Académie se mettra en relation avec les auteurs. On formera des archives précieuses de no antiquités nationales ; et, plus riche en cela que l'Espagne et l'Angleterre, la France ne demeurera pas en arrière pour la connaissance et la description de ses monuments. »

Lors de l'enquête de 1810, notre préfet Dupin[1] avait depuis longtemps publié ses célèbres *Statistiques* envoyées comme modèles dans les autres départements et honorées plus tard du prix Montyon. Pour leur rédaction, il avait utilisé les notes fournies par tout ce qu'il y avait d'hommes éclairés dans les Deux-Sèvres. Soit qu'il eût cru la tâche achevée, soit qu'on n'ait pas répondu à un nouvel appel, toujours est-il que les Archives départementales n'offrent plus aujourd'hui que deux ou trois réponses au formulaire ministériel de 1810. On les jugea sans doute de trop minime importance pour un envoi à Paris.

De l'enquête de 1819, continuée en 1820, nous n'avons plus à citer qu'un second article du *Journal des Deux-Sèvres*, toute autre trace en a disparu. Cet article est du 25 mars 1820. Le journal avait pour *rédacteur-propriétaire*, le docteur Guillemeau jeune, auquel les deux articles doivent être attribués, quoique le second soit seul signé. Guillemeau y prend le titre de conservateur de la bibliothèque publique de Niort il était en même temps secrétaire perpétuel de l'*Athénée*, la société *savante* d'alors, qui resta tout-à-fait étrangère à ces premières enquêtes aussi bien qu'aux suivantes.

Voici ce second article :

« La *Société des Antiquaires de France*, séant à Paris, ayant bien

[1] Dupin, président en 1815 de la *Société des Antiquaires de France*, a publié dans les *Mémoires* de cette compagnie plusieurs articles extraits de ses diverses *statistiques* et relatifs au *folk-lore* :

1° Mémoire sur le *Patois poitevin* et sa littérature, I, 195.

2° Notes sur quelques *fêtes et divertissements populaires dans le département des Deux-Sèvres*, IV, 104.

On trouve encore de lui dans les Mémoires de l'*Académie celtique*, qui précéda la *Société des Antiquaires de France* :

1° Lettre sur le *Dragon de Metz*, III, 3e livr., 481 ;

2° Notice sur le monument connu sous le nom de *Pierre-Pèse*, commune de Limelonge, canton de Sauzé (Deux-Sèvres), *Ibidem*, 484.

Digitized by Google

voulu nous prévenir qu'elle nous a nommé son correspondant pour le département des Deux-Sèvres, nous avons l'honneur d'inviter les personnes qui connaissent, dans ce département, quelques monuments curieux échappés à la savante investigation de MM. nos préfets, quelques vestiges d'antiquité, quelques médailles ou vieilles monnaies, quelques inscriptions respectées par le tems, ou tous autres objets d'archéologie, à daigner nous en instruire. Nous nous empresserons de rendre à chacun ce qui lui appartiendra ; et les noms de ceux qui auront eu la bonté de nous seconder dans cette entreprise seront, par nous, honorablement indiqués à la reconnaissance publique. »

Peut-être ne s'agit-il, dans l'espèce, que d'une enquête propre à la *Société des Antiquaires de France*, agissant en dehors de toute sanction administrative. S'il en était ainsi, ce nouvel effort n'en serait pas moins à signaler.

Les enquêtes de 1822 et de 1837 sont passées inaperçues ; par contre, il nous reste à signaler une circulaire imprimée, assez analogue aux précédentes, adressée en son nom personnel, par M. Charles Arnauld, secrétaire général de la préfecture, aux maires, curés, instituteurs, etc., vers 1860, et dont nous regrettons de n'avoir pu retrouver un seul exemplaire.

Sous l'ancien régime, l'intendant Le Nain (1732-43), neveu de Le Nain de Tillemont, songea à doter le Poitou de statistiques beaucoup plus étendues que celles que l'on devait à ses prédécesseurs et où « les éclaircissements historiques ne fussent pas négligés. »

Non content de faire dresser de nouveaux *Etats* de chaque *Election* avec le concours des mieux informés et des notables habitants des paroisses, et de charger l'avocat Bourgeois de rédiger une histoire dela province de Poitou, il voulut que chaque ville eût son histoire particulière et ce plan fut en partie exécuté. Çà et là, quelques mentions se rapportent à nos études ; j'ai déjà notamment communiqué à la *Revue des Traditions populaires* ce qui a trait aux faux pèlerins de la paroisse de Chives.

Le sévrois Jouyneau-Desloges, fondateur en 1773 des *Affiches du Poitou* dont il continua la publication jusqu'à la fin de 1781, y inséra plusieurs nouvelles monographies locales qu'il sollicita de ses correspondants.

Nous avons beaucoup glané dans ce journal, sorte de *revue* où l'on trouve un peu de tout. La bibliothèque nationale en possède la collection depuis quelques années.

Jouyneau-Desloges a en outre publié, en 1809, dans les *Mémoires de l'Académie celtique :*

Une note sur le *Dragon de Poitiers et sur celui de Niort* (N° 13).

Et un autre article *sur les noces noires des marais du Bas-Poitou* (N° 14).

LÉO DESAIVRE.

Digitized by Google

VI.

NOTES INÉDITES DE LA FONTANELLE DE VAUDORÉ

(Première moitié du siècle).

Vers Bourbon-Vendée, et à peu près dans toute la Basse-Vendée, aux noces, on chante la chanson de la Mariée, comme dans tout le reste du pays, mais l'usage de la *gui l'an neuf* est particulièrement observé. Comme il est une continuation de ce que faisaient les Gaulois, je vais retracer ce qui se pratique aujourd'hui.

Dans la nuit du *31 décembre au 1er janvier*, aussitôt que minuit est sonné, les jeunes garçons se réunissent et vont frapper à la porte des maisons de leur connaissance qui sont les plus aisées. Ils chantent une chanson très ancienne ayant pour refrain *au gui l'an neuf*, par laquelle ils annoncent le renouvellement de l'année et ils demandent à entrer, disant qu'ils ont froid. Ils prient la maitresse de la maison de chercher dans le charnier et de leur donner du lard.

Dans le cas où l'on n'obtempère pas à leur demande, ils menacent de dévaster les légumes du jardin et même de mettre le feu à la maison. Enfin ils finissent par demander en mariage la fille ainée de la maison, *celle qui met le pot-au-feu.*

Ordinairement, ceux aux portes desquels les coureurs de la *gui l'an neuf* frappent, leur donnent de la viande, du vin, quelquefois de l'argent, le produit de cette quête est consommé pendant la journée dans un cabaret voisin. Quelques-uns refusent de donner, alors les coureurs ravagent leurs jardins, renversent leurs charrettes et mettent les aiguilles de ces charrettes dans les puits. Cet usage occasionne souvent des rixes, surtout quand les coureurs de *gui l'an neuf* se rencontrent, parce qu'alors ils veulent s'enlever réciproquement ce qu'ils ont ramassé, et dans ces démêlés, il y a parfois des hommes grièvement blessés. Malgré cela, ces courses se renouvellent tous les ans et il serait bien difficile de les empêcher, tant les coutumes anciennes ont d'empire sur ce peuple.

Les jeunes gens les plus aisés courent le *gui l'an neuf* à cheval. On ne porte plus de branches de gui, et les coureurs sont seulement nantis de bissacs pour mettre les offrandes qui leur sont faites; ils demandent particulièrement du lard et des œufs.

Chanson de la gui l'an neuf

Au commencement de l'année
Donnez-nous la gui l'an neuf.
Je la voyons, la gui l'an neuf,
Par une petite fenêtre

Digitized by Google

Qui est montée sur un petit ânon,
Qui n'a ni queue ni tête.
Au commencement de l'année.
Donnez-nous la gui l'an neuf.

La maîtresse de la maison,
Troussez vos manches,
Et regardez dans le charnier,
Après le lard qui trempe ;

Regardez-y ni haut, ni bas,
Accrochez en un bon morcia
Au commencement de l'année, etc.

Si vous ne voulez rien nous donner,
Ne nous faites point attendre ;
Mon camarade a froid aux pieds
Et moi j'ai froid aux jambes.

Si vous ne voulez rien nous donner,
Nous irons au joug aux poules,
Nous prendrons tous les chapons,
Et nous laisserons les poules.

Les invitations aux noces se font avec un bouquet de buis décoré d'un ruban. Les métayers seulement donnent à leurs maitres à cette occasion et pour signe caractéristique de l'invitation un échaudé[1] ou un gâteau avec des rubans.

Les parrains et marraines donnent à leurs filleuls et filleules, lorsqu'ils se marient, un beau gâteau avec une pièce d'argent : 6 ou 12 fr. Vers Les Herbiers, on en donne de 30 à 40 l., et il faut quelquefois défaire l'entrée des fours pour les faire entrer.

A Sainte-Cécile, canton des Essarts, lorsque les filleuls et filleules prient leur parrain et leur marraine à leurs noces, ils leur donnent un bouquet de buis avec des rubans noirs.

Vers Bourbon-Vendée, le plus jeune frère de la mariée enlève un des souliers de celle-ci et le marié est obligé de donner la pièce pour le ravoir. Autrefois c'était 12 fr., actuellement c'est 3 fr.. et même des mariés donnent 6 fr. pourqu'on ne déchausse pas leurs épouses.

Quand il y a dans la maison une fille plus âgée non mariée, on lui donne une quenouille. Si c'est un garçon, on lui apporte un fagot d'épines pour qu'il ferme un champ. Cela fait allusion aux occupations les plus ordinaires des deux sexes. Ces cadeaux sont accompagnés de

[1] Gâteau circulaire très mince relevé sur les bords et bombé au centre, propre à la Vendée. On le dit fabriqué uniquement avec de la farine et des œufs.

Digitized by Google

danses où la quenouille et le fagot d'épines jouent un rôle. Ceux qui les portent s'en servent pour faire des niches aux convives.

Anciennement et même jusqu'à la Révolution, les jeunes gens de la Basse-Vendée se réunissaient pour le *jeu du prix,* c'est ainsi qu'on l'appelait. Un jour de dimanche ou de fête, on attachait un coq au bout d'une haute perche qu'on élevait en l'air. Ensuite on se plaçait à une fort distance avec des fusils et celui qui tuait l'animal gagnait le prix. Il y avait là ordinairement une barrique de vin qui était bientôt vidée. Le tout se passait au son de la musique des violons et des cornemuses ou vêses, seuls instruments connus.

On danse beaucoup l'hyver à la veillée, surtout vers le Poiré. Avant la Révolution les gavottes étaient les seules danses connues, à présent ; les contre-danses prennent faveur. Quand on n'a pas pour danser un violon ou une cornemuse, quelqu'un chante le commencement de l'air et l'autre la fin. Cela s'appelle trelacer. Dans la Haute-Vendée, une seule *personne chante*, ce qui s'appelle gavotter.

Dans la Basse-Vendée, on croit aux sorciers, aux loups-garous et aux chandelles[1]. Les chevaux Malets sont inconnus. Les familles de sorciers sont nombreuses et en horreur parce qu'ils croyent que ceux qui les composent peuvent leur faire beaucoup de mal. Les gentilshommes et même les bourgeois ne passent jamais pour sorciers et n'ont même rien à en craindre, disent les paysans, parce qu'ils ont le *stil*, ce qui signifie une puissance qui éloigne les sortilèges.

Il y a beaucoup de gens qui font métier de deviner. Ce sont ordinairement ceux qui traitent les bestiaux malades. Ils indiquent les moyens de guérir les sorts donnés aux hommes ou aux animaux.

Il y a des gens qui prétendent qu'ils connaissent les sorciers à leur entrée dans l'église lorsqu'ils prennent de l'eau bénite. Mettre le doigt du milieu dans le bénitier est un signe de sorcellerie. Etre mal peigné le dimanche à la messe ou avoir des sabots ou souliers très usés, indique que l'on a couru le garou la nuit précédente; aussi appeler quelqu'un *bots plats*, est l'appeler sorcier. Après avoir couru, on vomit des pieds de chien ou de mouton parce qu'on mange ces animaux la nuit. Ceux qui sont les moins sorciers ne se métamorphosent point en loup-garou, mais seulement en lièvres ou en lapins. Plusieurs femmes ont prétendu que, la première nuit de leurs noces, leurs maris se sont transformés en l'un de ces animaux et sont montés sur le ciel de leurs lits. Ces sorciers ne courent que tous les 8 ou 15 jours, lorsque leur tour vient, tandis que les autres font *leur service* toutes les nuits.

Les sorciers les plus privilégiés ont la poule noire, ce qui fait qu'ils ne manquent jamais d'argent. Lorsque celui qui la possède meurt — il est tout naturellement damné parce qu'il a fait un pacte avec le diable — la poule se place sur un chemin écarté et se met sur un arbre où elle crie : Qui me logera? Si elle a crié inutilement plusieurs nuits,

[1] Feux follets.

Digitized by Google

elle va chanter à la porte de quelqu'un qui est connu pour tout sacrifier à l'amour de l'argent.

Les races de sorciers se perpétuent de mâle en mâle, quelques-uns croient qu'avant leur baptême des gens de ces familles, on leur fait quelque chose qui empêche que ce signe mystérieux n'opère. Il y en a qui veulent qu'il n'y ait que l'aîné et le plus jeune de la famille qui soient réellement sorciers. Toujours est-il qu'ils le sont plus que les autres. L'aîné particulièrement a le livre dans lequel, quoique ignare, il lit à volonté.

Quand il y a mortalité de bestiaux, on enlève le seuil de la porte et on enterre dessous la dernière bête perdue. Ce remède est, dit-on, fort bon. On le pratique chez moi en mon absence (à Vaudoré, commune de Saint-Jouin-de-Milly).

Il y a quelques années, un métayer de la commune de Vernoux en Gâtine était à boire avec trois autres paysans réputés sorciers, qui le plaisantaient sur ce qu'étant veuf, il avait une jolie servante. L'homme *gouaillé* se fâche sérieusement, mais au moment de s'en aller il s'aperçoit qu'il lui est impossible d'aller autrement qu'à reculons. Il traverse ainsi une rivière ayant de l'eau jusqu'au ventre et arrive au château du Fonteniou. Depuis il marche toujours de la même manière et lorsqu'on veut le retourner, il jette des cris perçants et prétend souffrir les plus grandes douleurs. Un des hommes qui étaient au cabaret avec lui s'appelle Guichet et tous les gens de ce nom dans la Gâtine passent pour sorciers. Un individu de cette famille riche, pour son état puisqu'il venait d'acheter une métairie, disait qu'il donnerait 25 louis (600 fr.) pour porter un autre nom.

Tous les bestiaux de la métairie de la Jaudussière, commune de la Forêt-sur-Sèvre moururent, le fermier fut au devin qui lui dit que tant qu'une allée d'arbres qui était devant chez lui serait sur pied, ses affaires iraient en périclitant. Le paysan de retour chez lui, prit une cognée et jeta tous les beaux cerisiers qui formaient l'allée. Le propriétaire en fut comme de juste fort mécontent, mais le mal était irréparable. Il en souffrit cependant moins qu'un autre, car étant menuisier, il put employer à faire des meubles les arbres abattus.

Les métairies de la Bouatière, près le bourg de Moncoûtant, ont des prés aussi bons que ceux de Normandie. Les fermiers y mettent souvent et leurs jeunes bestiaux et des animaux maigres hors d'état de supporter un herbage aussi fort, ce qui fait qu'ils en perdent beaucoup. Il arriva que l'un d'eux consulta le devin. Il répondit, comme ses pareils le font souvent, que le premier qui entrerait dans la maison au retour du fermier était le donneur de sort. Or, le propriétaire ayant besoin de ses colons pour faire des labours, les envoyait justement demander par son premier valet. Ce fut ce malheureux qui se présenta le premier ; il gagna à ce triste hasard la réputation de sorcier émérite. On alla jusqu'à dire que le diable l'avait emporté et que le curé de Moncoûtant avait mouillé trois chemises sans avoir

Digitized by Google

pu le reprendre. On lui a demandé des messes *en nombre impair* pour le faire mourir, ce qui l'a déterminé à ne jamais dire de messes pour personne en nombre impair. Il est reconnu dans le pays que tous les prêtres ont un livre à l'aide duquel ils font venir le diable en tournant un certain feuillet. Si malheureusement le livre tombait aux mains d'un laïque et qu'il l'ouvrit à l'endroit, le malin esprit l'emporterait. On cite plusieurs personnes à qui cela est arrivé.

Le lutin est un sorcier qui s'attache aux chevaux et qui mêle leur crinière ; il ne faut pas défaire son ouvrage, car l'animal en souffrirait

Beaucoup de personnes assurent avoir vu revenir leurs proches après leur mort. Souvent c'est pour demander des prières, des jeûnes, des voyages ou pour recommander le payement d'une dette. Parfois les revenants prennent la forme d'un chat, alors il faut se mettre en état de grâce et se coucher avec un cierge allumé près du lit. La personne morte apparait alors comme elle était avant sa mort et indique ce qu'elle veut. On se conforme à ses intentions, et cette âme qui était en peine, ne reparait plus. On dit que les revenants n'apparaissent qu'imparfaitement à ceux qui sont en état de péché mortel.

Coulon, au tome Ier des *Rivières des côtes de Poitou, d'Aunis et de Saintonge*, atteste avoir observé, étant étudiant à Bordeaux, que les agonisants ne pouvaient rendre l'esprit que la mer ne se fût retirée. (Extr. de mss. Robert du Dorat, qui dit que Pline avait fait la même observation).

(Notes inédites de la Fontenelle de Vaudoré, mort en 1847). Bibl. pub. de Niort (Deux-Sèvres).

L. D.

Digitized by Google

NOMS, FORMES ET GESTES DES LUTINS (1)

III. — BASSE-BRETAGNE

NOMS	FORMES	GESTES	PAYS	SOURCES
Ankelc'her[2]	feu follet	égare	F.	C. de M. Sauvé.
Barbao	longue barbe	f. peur aux enf.	id.	id.
Bolbigueandet[3]	moitié marins	habitant rocher	B. B.	Mus. des fam IV,534
Bolegueans	.....	rapportaient les objets perdus	M.	Vérusmor, 48.
Bom Noz[4]	vit sous terre	cauchemar	F.	Le Men 422.
Le Boudic	nains protéiformes	»	id.	C. de M. Sauvé.
Boudiked pl. de Boudic	»	»	»	id.
Buguel Noz[5]	couvert de manteau blanc traînant à terre	grandit à mesure qu'on approche	F	Vérusmor, 331
Corandouned	Nains	»	»	C. de M. Sauvé.
Corandoned	»	»	»	»

[1] Abréviations : C.-N. (Côtes-du-Nord) ; F. (Finistère) ; M. (Morbihan) ; B. B. (Basse-Bretagne) ; d'Amezeuil L. (*Légendes du Morbihan*) ; Luzel. *Lég. chrét.* (Légendes chrétiennes de la *Basse-Bretagne*). Souvestre F. B. (*Foyer breton*). Sébillot. *Mer* (*Légendes et Croyances de la Mer*), la page qui suit le nom de Le Men se rapporte à la *Revue Celtique R. des Trad.* (*Revue des Traditions populaires*).

[2] De *kelc'h* cercle. Il promène dans la campagne un falot, à l'aide duquel il éblouit et égare les gens attardés en les faisant tourner dix fois, vingt fois autour du même bouquet d'arbres, souvent même autour de leur propre maison. Les notes sont dues à M L. F. Sauvé.

[3] *Bolbigueandet*, et *Bolegueans* se rapprochent plus ou moins de *Polpeganed*, pl. de *Polpegan*, mais ne me semblent pas bretons.

[4] *Bom Noz* est avant tout un incube, qui se laisse choir lourdement sur le creux de l'estomac des gens endormis. Il est invisible, mais on a pu constater qu'il était velu. On le dit très craintif ; il suffit du plus léger mouvement pour le mettre en fuite.

[5] L'enfant de la nuit.

Digitized by Google

NOMS	FORMES	GESTES	PAYS	SOURCES
Corniganed	nains	vivent sous dolmens	F. id.	C. de M. Sauvé.
Corriked, pl. de Corric, dim de Corr, nain.	id.	jouent des tours aux laboureurs, parfois secourables ;	id.	id.
Corriganed	id.	enlèvent enfants	id.	id.
Courils cf. Kourils	petits hommes	malicieux ; rendent parfois services	M.	Guionvac'h, 367
Dud-vor ou Tud-gommon	nains couverts de varech	secourables	C.-N.	*R. des Trad.* I, 145
Gobilined	id.	»	F.	C. de M. Sauvé
Gabino	lutin	jette à l'eau noie si on lui parle	M.	Souvestre *D. Bret.* I, 115. Vérusmor, 329.
Goulou red chandelle qui court.	feu follet	fait tomber dans le précipice.	F.	C de M. Sauvé
Le Guillaouic	f. indéterminée	court les rues le soir.	Morlaix	Vérusmor, 212.
Gwillaouic (petit Guillaume ou le loup)	»	»	id.	C. de M. Sauvé.
Gwasiganed	nains	»	F.	C. de M. Sauvé.
Heurlinc ou	»	cauchemar	id.	id.
Hurlinc	»			
Hoper[1]	f. indécise	appelle les gens et les étrangle s'ils répondent	id.	Le Men, 419.
Hoppers	id.	id.	id.	»
(Appeleurs)			»	»
Jan an od	id.	»	id.	»
(Jean du Rivage,	id.	id.	id.	id.

[1] De *hopa*, appeler; le même que Jann an Od; noie les gens.

Digitized by Google

NOMS	FORMES	GESTES	PAYS	SOURCES
Kelerenn	feu follet	att. d. les mares	F.	C. de M. Sauvé
Korandon	a jambes de chèvres	bruit des galets s. les falaises	C.-N.	Sébillot, Mer. I, 240
Korils[1]	invisibles	forcent à danser	M.	d'Amezeuil, 105.
Letern Noz	feu follet	attire dans mares	F.	Le Men, 422.
Lutins	nom générique	espiègles	»	id. 419.
Lutins	petits hommes d'un pied	frappent sur bassins, étalent leur or	id.	Cambry, 33.
Mac'heric[2]	»	cauchemar	F.	C. de M. Sauvé.
Mestr Iann[3]	»	lutine les chevaux	id.	id.
Moustreric	»	cauchemar	id.	id.
Osiganed[4]	»	»	M.	Guionvac'h. 362
Paotr ar voutou coad	protéiforme	parcourt les rues le soir, se grandit et raptisse qui le regarde	F.	Le Men, 420.
Pautr vautou coat (Le gars aux sabots)	id.		Morlaix	Vérusmor, 212.
Peson[5]	forme indéterminée	produit le cauchemar	F.	Vérusmor, 329.
Polpeganed	nains	aiment la danse	M.	C. de M. Sauvé.
Potric ar Scod tan (Le petit gars au tison)	jeune garçon	sautille un tison à la main	F.	id.
Potr ar Zabbat	id.	joue de mauvais tours	id.	id.
Poulpicans	forme indécise	font sonner clochettes et égarent	M.	Souvestre, F.-B., 125.

[1] Le nom de « Korils, Courils, » donné aux nains par Dufilhol, Souvestre et leurs nombreux imitateurs, ne me semble pas avoir une physionomie bretonne C'est peut-être le mot « Corric, Courric » mal prononcé, ou plutôt mal reproduit

[2] C'est le cauchemar personnifié; ce nom et Moustreric vien nent de *Mac'ha Moustra*, fouler, écraser.

[3] Maître Jean.

[4] Déformation de Gwasiganed (petits hommes).

[5] Ce nom ne paraît pas breton.

Digitized by Google

NOMS	FORMULES	GESTES	PAYS	SOURCES
Sant Yan y tad (Jean et son père)	f. indéterminée »	porte sur ses doigts cinq chandelles et les fait tourner avec rapidité	F.	Jouy, l'*Hermite en Bretagne*, 165.
Tan Noz	feu follet	agite un brandon	F.	C. de M. Sauvé.
Teus	forme animale	jette à l'eau	id.	Vérusmor, 330.
Teus ar pouliet (L'espiègle de la mare)	barbet noir	id.	id.	Luzel, II, 173
Teuz ar poullou	formes variées, petit nain vêtu de vert	rend services	F.	Souvestre, F. B. 196.
Tourigan	»	»		
Touriganed pl. (forme altérée de corrigan)		»		Guionvac'h, 362
Viltansed	»	se plaît dans la fange, donne des contorsions	F.	Le Men, 420.
Viltansou	nains difformes et velus	prennent des postures indécentes devant les jeunes filles.	id.	C. de M. Sauvé

Paul Sébillot.

Digitized by Google

LA FÊTE DES ROIS[1]

XIV

Ordalies en Bourgogne.

Outre le gâteau traditionnel qui fait son apparition sur chaque table, le jour des Rois, en Bourgogne, il existe encore, dans beaucoup de pays des superstitions relatives à cette fête.

C'est ainsi que toute la semaine qui la suit on peut faire *tourner le buis*, et de son mouvement rotatoire tirer des présages.

Pour cela, on prend des feuilles de buis, récoltées dès le matin, avant que le coq ne soit levé, ou le soir après qu'il est couché : pourquoi cet hôte du poulailler est-il ainsi tenu en suspicion? Je l'ignore absolument. — Si on place séparément, chaque feuille, la face supérieure tournée en dessous, sur la plaque horizontale du foyer, en un endroit suffisamment échauffé, le rayonnement calorique qui se dégage fait boursoufler les feuilles : la plupart se mettent à tournoyer vivement sur elles mêmes, tandis que d'autres noircissent et demeurent immobiles. De cette mobilité ou de cette inertie produite, à ce qu'on croit, par une puissance surnaturelle, on peut savoir les secrets du destin.

D'ailleurs, voici la manière de procéder afin de lever les voiles de l'avenir : Aussitôt que la feuille avec laquelle on expérimente a été jetée dans le foyer préparé *ad hoc*, l'interrogateur adresse mentalement ou de vive voix la question sur laquelle il veut être éclairé. Si le tournoiement, dont j'ai parlé tout à l'heure se produit, la réponse est affirmative, et le sort sera favorable.

Au contraire, s'il ne se manifeste aucun mouvement ; il faut

[1] Voir le t. II, p. 56, 59, le t. III, p. 116, 117, 167, 168, le t. IV, p. 38, 111, le t. V. p. 30.

Digitized by Google

en tirer une conséquence néfaste. La même feuille ne peut répondre simultanément à plusieurs questions.

Ce sont les jeunes gens surtout, qui font *tourner le buis*, et cette coutume, comme par le passé, continue à avoir beaucoup de succès auprès d'eux.

Cette fête des rois Mages a donné encore naissance à une autre croyance qui jouit d'une grande faveur auprès des paysans.

On sait que la richesse du villageois consiste surtout dans la production annuelle de son lopin de terre : aussi, n'est-il pas surprenant qu'il attache tant d'importance au prix du blé.

Les Rois et la huitaine qui suit ont le privilège de faire connaître, par un moyen simple, quel sera le mois de l'année où cette céréale offrira la valeur la plus rémunératrice. Pour le savoir, il suffit de prendre douze grains de blé, c'est-à-dire autant qu'il y a de mois dans l'année, car chacun de ces grains représente effectivement un mois.

Etant placés alternativement sur des charbons ardents, ces grains détonnent légèrement et sont projetés à une faible distance. Il faut observer attentivement ceux qui sont lancés le plus loin, car, tout le succès, réside dans cette constatation.

En effet, les grains qui se sont le plus éloignés, seront précisément les mois, correspondant à chacun d'eux, pendant lesquels le blé aura le plus de valeur. Le prix lui-même sera proportionné à la distance qui aura été parcourue.

L.-A. FONTAINE.

LES FOIS DE L'ILE DE RÉ

Si tant de légendes sont encore conservées sur les rivages de la Bretagne, cela tient beaucoup à la constitution particulière de la ceinture de ces côtes : sur ces falaises déchiquetées, creusées de mille petites anses, percées de trous, de cavernes, de grottes, de *houles*, dont nous entretenait spécialement M. Sébillot dans sa préface de ses « Contes des paysans et des pêcheurs, » tout parle à l'imagination, tout exerce sur elle une influence terrifiante ; et le paysan, le marin, l'enfant, sont tout prêts à peupler d'esprits, de lutins, de fées, toutes ces anfractuosités, ces grottes mystérieuses.

[1] Voir les numéros de juillet et août 1887.

Digitized by Google

Sur nos côtes crétacées de Saintonge, de Vendée ou d'Aunis, la falaise manque de hauteur et de résistance, il est bien rare d'y trouver autre chose que des éboulements ou des murs tout droits. Mais en revanche, il est certains coins de ces rivages où le sable s'accumule pour former d'immenses dunes, et là aussi l'imagination peut se donner libre carrière, quand passant dans les vallonnements profonds des hautes dunes, le paysan entend la nuit le vent de mer souffler et gémir à travers les pins. Aussi si l'on voulait bien chercher, trouverait-on dans ce pays des légendes fort curieuses. Telle est celle des *Fois* de l'Ile de Ré.

Tout près du bourg d'Ars-en-Ré s'élèvent, couvertes de pins, des dunes de sable, hautes peut-être d'une quinzaine de mètres, coupées par des vallons profonds et abrupts, tout à fait sur la côte sauvage, et exposés à toutes les colères de l'Océan. C'est dans ces dunes, sur ces sommets sablonneux, qu'on nomme là-bas les *Peux* ou Puys, (c'est le même mot) de la Combe-à-l'eau, qu'ont résidé jadis ceux qu'on nommait les *Fois*. Ces Fois, petits hommes minuscules n'étaient autres que des lutins. D'ailleurs il y a là dans les noms un rapprochement qui s'impose. Si l'on veut bien se reporter au volume de M. Sébillot que nous citions tout à l'heure, et à la page VIII de la préface, on verra que les esprits malins des houles de la côte bretonne, se nomment *fées*, pour les esprits féminins, et qu'on employait pour les fées mâles les mots de *Fétes*, *faitos*, *faitauds*; vers Saint-Briac on se sert du mot *Fois* pour les fées des deux sexes, qui sont de petites taille, et tiennent le milieu entre les fées et les lutins. M. Sébillot hésite à se prononcer complètement sur l'étymologie et l'origine de ces mots. Mais ce qui est bien évident, c'est la parenté qu'il y a entre ces noms et le nom de *Fois* employé en Ré ; de même nous trouverions à Fouras-les-Bains, près de Rochefort, un endroit jadis, hanté, paraît-il, qui se nomme la *Faye-du-Bois*.

Enfin, il y a encore une trentaine d'années, on croyait, et l'on croyait bien à Ars-en-Ré à l'existence des Fois de la Courbe-à-l'Eau. Tout naturellement leur règne ne pouvait commencer qu'avec la nuit.

A cette époque, qui n'est pourtant pas bien lointaine, le paysan de l'Ile de Ré, et spécialement du Nord, au lieu d'être pauvre comme maintenant, était misérable. Aussi non-seulement n'usait-on point de bougie, qui était inconnue ; mais la chandelle de suif était un luxe. On ne se servait que de chandelle de résine, de *rousine*, comme on dit en patois, et encore la mettait-on en commun : plusieurs ménages se réunissaient dans une salle, autour de la cheminée où brûlait un maigre feu de bouse de vache desséchée mêlée de paille d'orge, éclairé, si l'on peut l'appeler ainsi, par la chandelle de rousine plantée contre le mur et maintenue par un sabot ou *bot'* en patois. On n'a pas besoin de dire qu'avec pareil éclairage il ne manquait pas de coins dans la pièce où, dans l'obscurité troublée par quelques rayons fugaces de lumière, on croyait voir sautiller les lutins, le grand tuyau de la cheminée où s'engouffrait le vent de mer faisant le murmure plaintif des *Fois*. C'est

Digitized by Google

par le tuyau de la cheminée en effet qu'ils étaient censés descendre. Et tandis que les femmes, la figure enfouie sous leur grande coiffe, la tête penchée, faisaient rapidement tourner le fuseau entre leurs doigts et filaient leur quenouille, tandis que les hommes formant le cercle autour de la cheminée se contaient des histoires de pêche et de naufrages, et frissonnaient au bruit du vent, les Fois descendaient dans l'âtre, se mettaient à cheval sur les dossiers des chaises pour souffler dans l'oreille des femmes, leur refrain habituel.

File, file, reine d'*Ivouille*,
File ta quenouille !
Ce n'est pas comme la belle d'hier soir,
La belle d'*Arthée*
Qui a filé sept fusées avant d'aller se coucher.

Malgré toutes les recherches que j'ai faites, je n'ai pu éclaircir ce refrain ; pourquoi ces mots d'*Ivouille* et d'*Arthée* ? il est inadmissible que ce soit seulement par altération et pour rimer à peu près avec quenouille et fusée.

Les Fois ne se contentaient point d'ailleurs de parler aux femmes ; ils allaient aussi aux oreilles des hommes chanter une autre chanson. La voici, mais elle est relativement explicable.

Tu veux que ta femme file.
Elle a la *trop-file*.

En effet, voici l'explication que l'on m'a donnée. Les Fois faisaient allusion à une histoire assez drôle qui fut jadis la fable du bourg ; une paysanne, tant soit peu paresseuse, et que son mari forçait à filer beaucoup, résolut de le tromper bel et bien. Elle prétendit que filer constamment était très malsain, et qu'elle sentait venir une maladie, qu'elle savait bien ce que c'était, qu'on lui en avait parlé souvent, que c'était la *trop-file*. Aussitôt elle se mit au lit, et s'attacha au flanc une *pire de mouton* (un poumon de mouton) ; son mari fut épouvanté à la vue de cette horrible maladie toute nouvelle pour lui, et la femme ayant obtenu de ne plus filer, la maladie disparut bien vite. Mais les Fois avaient connu la chose, et s'en allaient chaque soir corner leur refrain aux oreilles des maris trop confiants en ce que leur disaient leurs femmes. On voit donc que les Fois n'étaient point méchants ; ils étaient seulement malins et malicieux.

D'ailleurs, leur rôle ne se bornait point là. Ils avaient la réputation de répéter tout ce qu'on disait devant eux. Ils allaient partout divulguer les secrets surpris, contant les amourettes. Aussi, quand les paysannes voulaient, autour du feu, se raconter quelque petit cancan, quelque petite histoire du bourg, se rapprochaient-elles toutes et se parlaient-elles à voix basse, après avoir jeté autour d'elles un regard inquiet, pour voir si les Fois n'étaient point là à les épier.

Digitized by Google

D'ailleurs, toute tradition contient à l'origine une part de vérité. On prétendait que ce qui prouvait bien que les Fois avaient habité le pays et spécialement les Peux de la Combe-à-l'Ea 1, c'est qu'on trouvait et qu'on trouve encore en creusant profondément le sable des dunes, des restes d'habitations, des pierres calcinées ayant fait partie sans doute de tuyaux de cheminées, enfin même des débris de batteries de cuisine. Toute cette côte sauvage qui fait face à l'Océan, est constamment rongée depuis des siècles, puisque sur certains points pour la protéger de l'assaut des lames, on a dû la garnir d'une épaisse cuirasse de digues maçonnées. Mais sur plusieurs points aussi, comme cela est arrivé sur la côte des Landes, la côte ne s'est pas contentée de s'effondrer, elle s'est recouverte d'une épaisse couche de sable, d'un cordon littoral qui, poussé par le vent d'ouest, a envahi une large bande de terrain, recouvrant, ensevelissant et conservant pour les générations futures des restes d'habitations que durent abandonner leurs habitants devant la marche irrésistible des sables. Aujourd'hui que les dunes sont plantées, elles sont aussi arrêtées; mais quand on les laboure profondément on retrouve les restes des villages qui y sont enfouis restes où l'on a voulu voir des souvenirs des *Fois*.

DANIEL BELLET.

LÉGENDES AFRICAINES SUR L'ORIGINE DE L'HOMME[1]

(Suite.)

IV

Version des Mussorongo[2] (Congo méridional).

Il y a bien longtemps, un jour, le Mani-Pouta eut deux fils, l'un se nommait Mani-Congo, l'autre Zonga. Leur père leur dit un matin, d'aller, quand la poule chanterait, se baigner dans un lac qui se trouvait non loin de là. Zonga arriva le premier et remarqua avec étonnement qu'à mesure qu'il entrait dans l'eau, il devenait blanc. Mani-Congo rejoignit son frère et à son tour se baigna ; mais il resta tout noir. Ils revinrent alors au chimbeck de leur père qui, leur montrant différents objets étalés par terre, leur dit de choisir ce qui leur convenait. Zonga prit du papier, des plumes, une longue-vue, un fusil, de la poudre. Mani-Congo préféra, lui, des bracelets en cuivre, des cimeterres en fer, des arcs,

Cf. t. II, p. 41 et t. IV p. 41 et suiv.

[2] Ch. Jeannest *Quatre années au Congo*, Paris 1883, in-18 jés. p. 97-98.

Digitized by Google

des flèches. Leur choix terminé, ils ne purent continuer à vivre ensemble où ils étaient, dans l'intérieur de l' Afrique, et leur père, au bout de quelques jours, résolut de les séparer. Ils partirent et marchèrent longtemps, longtemps. Un jour, ils aperçurent la mer ; Zonga s'en alla par delà l'Océan : ce fut le père des blancs : Mani-Congo resta, ce fut le père des nègres.

V

Version des Cabindes[1] (Congo méridional).

Un homme venu d'en haut résolut un jour de peupler le monde. Pour ce faire, il prit de la terre et ayant construit un four, l'y plaça. Il chauffa longtemps, retira sa statue qui était noire : ce fut le père des nègres. Mécontent du résultat qu'il avait obtenu, il pétrit une autre forme, chauffa plus longtemps et obtint un produit jaune : ce fut le père des mulâtres. Pour la troisième fois, il renouvela l'expérience, chauffa avec rage et retira enfin un blanc : ce fut le père des Européens. Satisfait de ce résultat, il brisa son four et se reposa.

VI

Légende Zoulou[2].

Ounkoulounkoulou sortit d'un lit de roseaux et une femme en sortit après lui. Tous deux portaient le même nom. Ourkoulounkoulou dit : « Vous voyez comme nous sommes sortis du lit de roseaux, » en s'adressant aux gens qui étaient venus après lui. L'on dit que tous les hommes descendent de lui parce qu'il sortit le premier du lit de roseaux. Oumvelinqangi est le même qu'Ounkoulounkoulou.

Suivant une variante, le premier homme et la première femme qui portaient tous deux ce nom, naquirent d'un roseau qui avait été fait par Oumvelinqangi.

VII.

Légendes tchwi.

Les populations tchwi de la Côte de Guinée ont deux légendes sur l'origine de l'homme : suivant l'une, le genre humain descendrait d'une grande araignée (*anansi*).

Suivant la seconde tradition, trois hommes noirs et trois hommes blancs, chacun avec une femme de sa couleur, auraient été créés par Dieu qui plaça

[1] *Ibid.* p. 98-99.

[2] Callaway *Izinyanga Zokubula, The Religious System of the Amazulu*, Natal, 1870, in-8°. Part. 1. *Un Kulunkulu or the tradition of Creation*, p. 40-41.

Digitized by Google

devant eux une calebasse couverte et une feuille de papier pliée, en leur donnant le choix. Les noirs commencèrent, et prirent la calebasse pensant qu'elle renfermait quelque chose qu'ils désiraient, mais en l'ouvrant, ils trouvèrent seulement un morceau de fer, un peu d'or et quelques métaux dont ils ne connaissaient pas l'usage. Le papier échut aux blancs qui, en l'ouvrant, trouvèrent qu'il renfermait des instructions pour tout fabriquer. Dieu, dégoûté par l'avarice montrée par les noirs en choissant la calebasse, conduisit les blancs sur le bord de la mer, leur enseigna à bâtir des vaisseaux et les envoya au loin en leur disant qu'ils deviendraient les maîtres des noirs, grâce au don que ces derniers avaient méprisé.

Le major Ellis qui rapporte ces deux légendes[1], croit que cette dernière est d'origine récente et d'invention européenne. Il paraît certain qu'elle n'a pu prendre naissance qu'après que les noirs de la côte de Guinée ont été en contact avec des blancs venus d'Europe, c'est-à-dire au plus tôt au XIVe siècle; mais l'extension de la légende qui cherche à expliquer l'infériorité des noirs vis-à-vis des blancs par un choix malheureux de leurs ancêtres est trop universellement répandue dans le continent africain pour qu'on puisse la supposer créée sur un très grand nombre de points par une sorte d'entente des blancs.

L'abbé Bouche a donné[2] une autre tradition sur l'origine du genre humain.

« Il y a eu un premier homme et une première femme : l'homme avait nom Obbalofoun (*roi de la parole*,) la femme s'appelait Ifé (*la vie*). Ils descendirent du ciel à Ifé, la ville sacrée du Yorouba où naquit Chango et où prirent commencement le soleil, la lune et les étoiles. Ifé est par conséquent le berceau de la création. L'homme et la femme eurent les yeux ouverts par le serpent. »

En remarquant que ces détails « semblent calqués sur la Bible, » l'abbé Bouche nous met lui-même en défiance sur leur authenticité. On reconnaîtra en effet, dans ce récit, un écho des traditions judéo-chrétiennes sur l'origine de l'homme, dû aux relations des peuples du Dahomey avec les missionnaires européens. Il y a donc lieu de ne pas tenir compte de cette version dans une histoire de la création de l'humanité d'après les conceptions des noirs africains.

René Basset.

[1] *The Tshi-Speaking Peoples*, Londres, 1887 in-8°, p. 339, 340.

[2] *La Côte des Esclaves et le Dahomey*, Paris, 1885, in-18 jés. p. 269.

Alter et Idem.

Digitized by Google

CHANSONS ET DANSES ÉTRANGÈRES

I

MUSIQUES ET DANSES ROUMAINES

J. Musicescu, maître de chapelle de la Métropole de Jassy, fit exécuter en 1887, à l'occasion d'une fête solennelle, un choix de mélodies populaires roumaines harmonisées par lui. C'était alors une vraie hardiesse, car on n'avait jamais tenté jusque là, en Roumanie, de sortir les chansons populaires de leur milieu naturel, les champs, et de les faire exécuter par des musiciens plus habiles que leurs interprètes habituels, les paysans : or, le succès passa toute espérance. — L'on a vu, en France, des choses non moins étonnantes. — Encouragé par cet accueil, M.M. vient de publier un recueil de douze de ces mélodies avec des harmonisations en chœur et transcritpions pour piano[1]. Les paroles sont empruntées à divers recueils tels que les *Poésies populaires roumaines* de M. Alecsandri, ou prises directement à la tradition populaire ; quant aux mélodies, qui sont la portion vraiment neuve et originale du recueil, elles ont été communiquées de divers points de la Roumanie, tantôt chantées par les paysans ou les *laoutars*, tantôt notées par des musiciens de profession. La plupart sont des chansons de danse, aux paroles satiriques ; quelques-unes sont des chansons d'amour ; l'on trouve encore une chanson de soldats fort originale au point de vue mélodique : quant aux paroles, c'est l'éternelle histoire du départ du soldat et des regrets de la bien-aimée, indispensable à toute chanson militaire, qu'elle soit roumaine, française, russe ou allemande.

Pour donner une idée du caractère de ces chansons, nous allons citer les paroles d'une chanson de danse : *Le vieux bonhomme et la bonne femme.*

Tu as été, bonne femme, ce que tu as été, et tu restée une chose de rien. — Tu as été, bonhomme, ce que tu as été, et tu es resté un homme de rien.

Tu as eu des fleurs, bonne femme, et maintenant tu as les rides. — Tu as eu de beaux yeux, bonhomme, et maintenant tu portes des béquilles.

Tu faisais envie, bonne femme, autrefois, et tu es devenue une « sors d'ici » — Tu as été, bonhomme, un homme vif, et maintenant tu es un hibou.

[1] *XII Mélodii nationale culese, armonizate si aranjate de* Gavriil Musicescu, *profesor de armonie la Conservatoriu, sef chorului Mitropolitan din Jassi*, Jassy, 1889.

Digitized by Google

Cette autre sera un exemple de la grâce et la poésie amoureuses des chansons roumaines :

Viens, Hélène, dans le bois, — Hélène, Hélène, — viens planter l'herbe — Hélène, Hélène, — l'herbe du pavot, pour la donner à ton mari.

Qu'il s'endorme, et qu'il dorme jusqu'à ce que le soleil soit haut, et qu'il dorme encore jusqu'à ce que le soleil soit bas.

— Comment irais-je au bois? Mais je ne peux pas faire ma volonté ; car je crains mon mari, et il ne me laisse pas un seul instant.

Attends, attends jusqu'à ce qu'il se couche, et que le coq chante ; je m'échapperai d'auprès de lui, et nous planterons l'herbe,

Et nous la mettrons à sa place pour qu'il s'endorme d'un lourd sommeil.

La mélodie de cette dernière chanson est d'une forme charmante : elle est curieuse par sa tonalité, les deux périodes mélodiques commençant et se développant très nettement en majeur, mais concluant l'une et l'autre à la tierce inférieure de la tonique, c'est-à-dire au relatif mineur. Ce phénomène de *bitonalité* n'est d'ailleurs pas rare dans la mélodie populaire, et nous en avons signalé souvent des exemples dans les chansons françaises, surtout dans les versions les plus anciennes.

Au reste, presque toutes les mélodies de ce recueil sont remarquables, non-seulement par leur caractère, mais encore au point de vue de la tonalité. Sur les douze, deux seulement sont franchement en majeur : encore l'une (n° 2) n'est pas, à proprement parler, une mélodie roumaine, car elle vient de la Transylvanie, et a bien plutôt le caractère des mélodies tyroliennes ; et dans l'autre (n° 10) on peut relever une altération passagère du 4e degré qui, sans modifier le caractère tonal d'une façon absolue, lui enlève néanmoins un peu de sa précision. Pour le n° 11, bien que donnant l'impression très nette du majeur, et malgré la forme toute moderne de sa mélodie, l'altération constante du 7e degré le fait rentrer de force dans la gamme hypophrygienne ou 7e ton du plain-chant.

Aucune de ces mélodies n'est franchement en mineur : les nos 1, 3 et 5 sont en hypodorien ou 1e ton (9e transposé), gamme mineure avec le 7e degré naturel. Quant à celles où le 7e degré est altéré par le dièze, elles sont conçues de telle sorte que, par suite de l'intervalle de seconde augmentée formé par le 6e et le 7e degré, elles prennent d'une façon très caractérisée l'apparence des mélodies orientales, dont l'influence est évidente pour plusieurs. Ajoutons que la plupart de ces dernières sont basées sur la dominante, ce qui est encore fréquent dans la musique de l'Orient. Les nos 4, 6, 7, 8 et 9 rentrent dans cette série, et plusieurs seraient intéressantes à analyser en détail au point de vue tonal.

Nous reproduisons, comme exemples de ces différents caractères, deux mélodies extraites du recueil de M. Musicescu.

Digitized by Google

1°

Adagio.

pp

Pa - nà nu mi te iu - beam.

Dor Do - ru - le, Un - de mè culcam

dor - meam, Dor Do - ru - le.

2°

Allegretto.

p

Zis - ăn ba - dea c'a ve - ni Lu - na când a

rà - sà - ri. Es a - fa - rà lu - na'i sus

Ba - dea ve - nit si s'a dus! Es a - fa - rà.

lu - na'i gios Ba - dea nici cà s'a in - tors!

Un de esti, Bà - di - ta fra - te. De mè lasi pe -

mf

as - tep - tate? Taci, le - li - to, c'am - ve - nit

p

De cum lu - na s'a i - vit Si tea - stept pe

du - pà ca - sà Sub rà - chi - ta cea ple - to'sà.

Digitized by Google

1°

Avant que j'aie aimé, — Amour, Amour ! — Partout où je me couchais, je dormais, — Amour, Amour !

Mais depuis que j'aime, — Amour, Amour ! — nulle part je n'ai de repos, — Amour, Amour !

Quand j'étais jeune fille chez ma mère, — Amour, Amour ! — je savais porter la fleur, — Amour, Amour !

Mais depuis que je suis mariée, — Amour, Amour ! — j'ai pris le souci de la maison, — Amour, Amour !

2°

Mon ami disait qu'il viendrait quand la lune paraîtrait ; je vais dehors, la lune est haute, mon ami est venu et parti.

Je vais dehors, la lune est déjà basse, mon ami n'est plus revenu. Où es-tu, ami, frère, pour te faire tant attendre ?

— Tais-toi, amie, car je suis venu dès que la lune a paru, et j'attends derrière la maison sous l'arbre ombreux.

— Si tu es venu, sois le bienvenu, mon rosier chéri, car avec toi je puis encore oublier ma grande peine.

Nous devons les traductions à l'obligeance d'une jeune artiste roumaine, élève du Conservatoire de musique, Mlle Hélène Popovici.

II

L'on n'a pas oublié le succès obtenu à l'Exposition par les orchestres des *laoutars* roumains : voici trois recueils musicaux qui vont nous permettre d'en prolonger le souvenir. L'on retrouve en effet, dans les deux premiers, un choix copieux des mélodies et des danses auxquelles les instruments du pays, le *natou* ou flûte de Pan, la *cobza*, sorte de luth, unis aux violons et à la basse, donnaient une couleur si originale et si charmante. Le type principal des danses roumaines est la *hora*, danse en rond, d'un mouvement modéré, généralement à *six-huit*, construite mélodiquement sur un rythme, toujours le même, se reproduisant incessamment : ce rythme est caractéristique et, malgré son apparente monotonie, a donné lieu à des combinaisons mélodiques plus variées qu'on aurait pu le supposer tout d'abord ; plusieurs ont beaucoup de vie et de vivacité. Pour les *Chants de douleur (Doine)*, sans atteindre à une expression bien profonde, ils sont souvent

[1] *Hore si Jocuri*, danses roumaines. — *Cantece si Doine* (airs et chants de douleur). — *Romances Roumaines* avec paroles françaises, souvenirs de l'Exposition universelle de 1889. — En dépôt à Paris, chez C. Scheins, 28 rue Saint-Sulpice.

Digitized by Google

de formes très heureuses, avec leurs mélodies lentes enjolivées par des floritures et des dessins rapides, très librement, dans un caractère d'improvisation, ce qui ne contribue pas peu à leur donner leur aspect particulier et original. Plusieurs des morceaux de ces recueils sont modernes, mais la plupart des noms d'auteurs cités en tête de chacun d'eux sont ceux de simples arrangeurs; et il faut avouer par parenthèse qu'un peu moins d'arrangements dans tout cela aurait été préférable. Les danses, cependant, semblent être en général exactement notées.

JULIEN TIERSOT.

III

RAPSODIE CAMBODGIENNE

de M. L. A. Bourgault-Ducoudray.

Notre éminent collègue, M. Bourgault-Ducoudray, vient de faire exécuter aux concerts Lamoureux une *Rapsodie cambodgienne* de sa composition, qui a obtenu un grand et légitime succès. Les thèmes de cette œuvre importante, divisée en deux parties, sont des mélodies populaires dont M. Bourgault-Ducoudray a eu communication par l'intermédiaire de M. Hamelin, résident au Cambodge. La première se rapporte à une coutume intéressante de ce pays. Le territoire du Cambodge est soumis chaque année à des inondations qui durent plusieurs mois. A l'époque où les eaux se retirent, la population célèbre pompeusement et joyeusement cet évènement qui lui rend l'usage de la terre et les sources de la vie. Le roi, représentant de la majesté divine, préside à cette fête ; vers l'instant où les flots reprennent leur cours normal, il coupe de sa main un fil symbolique tendu au dessus du fleuve, manifestant par là sa volonté de voir les eaux débordées abandonner son royaume. Pendant ce temps, le peuple chante des chants religieux : c'est un de ces chants qui sert de thème au premier morceau ; il est d'une forme très pure et curieux de tonalité, se composant de deux périodes qui, harmonisées, semblent appartenir à deux tons très différents. La seconde partie est une danse populaire dont le thème principal a un relief très accusé et une forme rythmique très originale : tout le morceau est orchestré avec beaucoup d'éclat ; les jeux de timbres, imitant les instruments à percussion de l'extrême Orient, y jouent un rôle important.

Voilà donc, après l'*Espania* de M. Chabrier, la *Rapsodie norvégienne* de M. Lalo et la *Symphonie sur un thème cévenol* de M. V. d'Indy, pour ne parler que des compositions les plus importantes de ces dernières années, une nouvelle œuvre construite sur des thèmes populaires qui, sous la magistrale direction de M. Lamoureux, obtient sur le champ les faveurs du public. Le mouvement en ce sens est, dans ce moment, aussi accentué que possible.

JULIEN TIERSOT.

Digitized by Google

BAZIN LA LUNE[1]

Légende du Dauphiné

On raconte[2] ainsi, en Dauphiné, l'histoire de *Bazin la Lune* :

Il était une fois un barbier du nom de Bazin, qui était si avare,... si avare,... mais si avare, ... qu'il aurait fendu en deux un cheveu s'il en eût trouvé le bénéfice.

La preuve que Bazin était un avare,... des plus avares,... c'est qu'il avait habitué son chien et son chat à la maraude. Et, bien que les deux pauvres bêtes eussent failli plus de vingt fois être assommées, jamais il n'avait pris pitié d'elles ni essayé de les corriger.

Vous ne serez donc pas étonnés d'apprendre, mes enfants, que vers l'époque où l'on allumait les feux de la Saint-Jean sur les montagnes, Bazin eut résolu de dérober du bois des feux, pour avoir de quoi se chauffer pendant l'hiver.

Ce projet arrêté, il ferma sa boutique plus tôt que de coutume, se vêtit d'un pantalon de couleur sombre, d'un sayon noir et s'en fut à la montagne.

Mais, il eut beau chercher,... chercher,... chercher partout,

[1] Cf. sur d'autres versions de l'Homme de la Lune le t. II, p. 405, t. III, p. 129, 130, 136.

[2] Il serait plus exact de dire *on racontait*, car on ne raconte plus guère maintenant aux enfants, de ces histoires qui, tout en les amusant, laissaient dans leur esprit une impression profonde de morale. Que d'enseignements réunis dans ce petit conte de *Bazin la Lune* : l'enfant remarque d'abord que le barbier était un vilain avare ! qu'au lieu de corriger ses animaux domestiques, il leur apprenait à dérober des aliments et qu'à son tour il allait voler du bois. Puis, Bazin a peur dans l'obscurité, parce qu'il n'a pas la conscience tranquille s'apprêtant à mal faire ; finalement... *il est avalé* !... L'enfant comprendra plus tard, que Bazin a dû tomber dans un précipice et y trouver la mort, ou bien qu'il aura pu être dévoré par un loup. Cette remarque lui enseigne à ne pas être désobéissant, à ne pas aller courir seul dans les bois où il risquerait de s'égarer et où, par suite, il pourrait lui arriver malheur. A. C.

Digitized by Google

... chaque feu de bois était environné de tant de monde qu'il ne pouvait rien dérober,... ce qui le faisait rager,... rager,... joliment enrager au fond de son cœur d'avare.

Enfin, il entendit autour de lui des paysans qui disaient :

« Que fait donc Martingot !... C'est lui qui devait allumer le feu de la Saint-Jean, au bout du Mont Saint-Eynard[1] et son feu n'a pas encore paru ! »

Et tous de chanter :

Martingot es-tu en haut ?
Martingot es-tu en bas ?
Pourquoi n'allumes-tu pas ton bois !

Pendant ce temps-là, Bazin avait disparu. Il était monté au sommet de la montagne, qui est haute,... très haute,... si haute, mes enfants, qu'elle possède près de dix mille pieds de haut (elle n'a que 1359 mètres).

Et il montait,... montait,... montait toujours, espérant emporter le bois.

Quand il fut arrivé en haut, il eut peur !... grand peur !... car il faisait noir !... bien noir !!

Et il ne savait de quel côté aller,... lorsqu'il entendit ronfler auprès de lui.

D'abord il trembla,... trembla,... trembla,... comme les gens qui n'ont pas la conscience tranquille.

Puis, il se rassura, en se disant : « C'est Martingot qui est endormi. »

Alors il s'approcha... *petinti... petinta,...* tout doucement,... tout doucement,... tout doucement,... et commença à saisir les fagots de bois.

Mais,... tout à coup,... la Lune, — qui habite au sommet de la montagne, — s'avança tout doucement,... tout doucement,... tout doucement,... et avala l'avare Bazin.

Voilà pourquoi, mes enfants, lorsque la lune est toute rouge, on y voit la figure d'un homme.

[1] Le *Saint-Eynard*, qui domine le village de Correnc, est situé entre Grenoble et la Grande-Chartreuse. Depuis la construction d'un fort, le point culminant de cette montagne est inabordable pour les touristes qui s'arrêtent à une galerie d'un kilomètre, d'où l'on jouit d'une vue admirable. A. C.

Digitized by Google

C'est la figure de Bazin... Oui, mes enfants... Aussi, ne volez jamais, ne dérobez jamais rien... car il pourrait vous en arriver comme il est arrivé à *Bazin la Lune*.

Et mon conte est fini.

(*Conté par M. Arnoud, né en Dauphiné et y ayant habité longtemps*). A. CERTEUX.

DE QUELQUES FORMES DE SALUTATION

Je ne parlerai pas du salut par inclinaison. Cette forme très répandue est la plus commune dans le monde civilisé. De la simple inclinaison de la tête à l'inclinaison plus ou moins complète de tout le corps, et il n'y a que des différences de plus ou de moins. Le simple signe de tête est un diminutif de la prosternation. La relation de la découverte des îles Hoorn par Schouten, au commencement du dix-septième siècle, nous montre l'extrême forme de salutation en ce genre : « Le roi fit beaucoup d'honneur aux trois étrangers. Il tint près de deux heures ses deux mains l'une contre l'autre et son visage dessus, se baissant presque jusqu'à terre et demeurant dans cette posture jusqu'à ce qu'Aris lui fit une pareille révérence. Alors il se releva et baisa les pieds et les mains d'Aris. Un autre homme, assis près du roi, pleurait comme un enfant et disait beaucoup de choses à Aris, qui n'en entendait rien. Enfin, il retira ses pieds de dessous son derrière, sur quoi il était assis, et se les mit sur le cou, s'humiliant et se roulant comme un ver de terre. » (RIENZI, l'*Océanie* III, 274.)

Les Chinois donnent la forme moyenne lorsqu'ils s'inclinent plus ou moins profondément, en ramenant les bras joints sur la poitrine. Le petit coup de tête de notre bonjour familier est la plus simple expression de ce mode de politesse.

Le cavalier qui pour saluer descend de cheval — c'est le cas chez les Kirghizes — accomplit un acte de même nature (*Tartarie*, par Dubeux et Valmont, p. 128).

Chez certains, c'est en s'asseyant que l'on donne une marque de respect. Waitz rapporte le fait pour Java (I, 365 ; cf FREYCINET, II, 133). Aux îles Mariannes, on s'accroupissait pour parler à un supérieur. Celui-ci aurait cru se

Digitized by Google

dégrader en restant assis devant un inférieur. (Le Gobien ; cf. Rienzi ; c. Freycinet, I, 396). P. Lesson rapporte qu'à Rotouma on est obligé de s'asseoir devant les chefs. (*Voyage autour du monde*, tome II, p. 429, p. 433).

Tandis que par politesse nous nous découvrons, d'autres, au contraire, se couvrent. Dans son *Voyaye dans l'Indostan* (tome premier, p. 257) Perrin dit des Malabars, « La tête tondue, ils ôtent leur toque avec la même facilité qu'on ôte une perruque ; mais il faut observer que par civilité ils sont toujours couverts, même à l'église et dans les pagodes. Voir ce que dit également Crawfurd des Malais (tome premier, p. 98).

Mais voici d'autres modes plus curieux.

Les Néo-Irlandais se découvrent, s'ils sont couverts, et mettent les mains sur la tête (Rienzi, III, 349).

Les Mariannais anciens flairaient la main de la personne à qui ils voulaient rendre hommage (Le Gobien) ; la plus grande marque du respect était de lui passer la main sur l'estomac.

Le *Voyage du tour du monde* de Gemelli Carreri (2e édit. t. III p. 409) rapporte qu'à Siam on croit donner une grande marque de respect aux dames lorsqu'en passant on tourne les épaules. En Chine, d'après le même ouvrage, la manière ordinaire de saluer est de lever les bras en arc avec les mains jointes au front, ou plus haut ou plus bas, selon le degré de respect que l'on veut témoigner. Ce salut est d'ailleurs moins solonnel que celui de l'inclination, dont il a été parlé plus hant.

Les Kalmouks, au dire de Pallas (Trad.. tome II, p. 192), saluant leurs principaux chefs en mettant la main droite fermée sur le front, et en touchant ensuite le côté du chef avec la même main. Le chef leur met une des siennes sur l'épaule, s'il daigne répondre au salut. — Quant aux prêtres, pour tout salut aux chefs, ils se contentent de se retrousser la moustache (*ibid.*, p. 226).

En Annam le salut se fait parfois au moyen d'un reniflement sur la figure même : ce n'est pas la bouche qui embrasse, dit Morice, c'est le nez (*Bullet. de la Soc. d'Anthrop.*, 1875, p. 148).

Au Thibet, devant le dalai-lama, on ôte son bonnet, on croise les bras sur la poitrine, on tire la langue roulée en pointe, ce qui est de la plus grande politesse. (Dubeux et Valmomt, op. cit., p. 269).

Ailleurs, on se touche la cuisse. D'après Colebrooke, les Andamanites saluent en élevant une jambe et en touchant avec la main la partie inférieure de la cuisse. Dans ses *Explorations du Zambèse*, Livingstone relate que ses indigènes voulant faire preuve de savoir-vivre, et donner un témoignage de leur respect, tendaient leurs présents d'une main, et de l'autre, se frappaient la cuisse (Traduct. p. 304). On peut, sur cette même mode, se rappeler ce que dit Khanitoff, des Persans, dans son *Mémoire sur l'ethnographie de la Perse*, p. 35.

En Océanie nous rencontrons fréquemment le salut par friction du nez. P. Lesson a vu des Néo-Zélandais s'approcher l'un de l'autre en silence, appliquer le bout de leur nez contre celui de leur ami, et rester longtemps en cette attitude tout en marmottant des paroles confuses (tome II, p.

Digitized by Google

372). A Rotouma, même cérémonie, mais avec un ton moins lugubre. A. Lesson parle de cette même coutume. (*Les Polynésiens* tome premier, p. 358). Nous la rencontrons aussi aux îles Tonga, comme d'ailleurs dans bien d'autres archipels polynésiens. Cook la signale à Eoa ; Samson, dessinateur de l'*Astrolabe*, en parle également : « Je demandai à Ritchett quel était ce personnage que je n'avais pas encore vu : Ah, monsieur, me répondit l'Anglais, c'est un grand chef et un grand guerrier ; cet homme est le Napoléon de Tonga-Tabou... » A une aussi imposante dénomination, je ne balançai pas, je m'avançai vers le chef qui me tendit la main en souriant, j'appuyai mon nez contre le sien. — La Billardière parle de cette même coutume (tome II, p. 152), — Vancouver la signale aux Sandwich : Continuellement il me serrait dans ses bras et me saluait à la mode du pays, en me touchant le nez avec le sien. (*Voyage des découvertes*, trad., tome premier p. 263 ; plus loin encore, tome III, p. 48.) — Même coutume chez les Micronisiens, par exemple chez les anciens Mariannais (A. Lesson, tome premier, p, 363), chez les Caroliniens (Rienzi, tome premier p. 353.) Chamisso remarque que chez ces derniers cet attouchement ne se pratique qu'entre hommes et femmes, et seulement lorsqu'aucun étranger n'est présent.

Les Micronésiens avaient d'ailleurs un autre mode de politesse. Aux îles Pelew et aux Carolines, rapporte A. Lesson (*op cit.*, t. I, p. 359), on prenait le pied ou la main des gens auxquels on voulait donner une marque de respect, et l'on s'en frottait le visage.

Quand les Monbouttous s'abordent, rapporte Schwinfurth (tome II, p. 82), ils se présentent la main droite, prennent le doigt du milieu et le font craquer.

Dans son récit de *Huit jours chez les Mbengas*, G. Duloup rapporte qu'en cette contrée c'est celui qui a la plus haute position qui salue le premier. « Il est d'usage, ajoute-t-il, de donner un surnom sous lequel vous êtes connu. Mon surnom à moi était *violon*, (épervier.) J'arrive devant une assemblée de Mbengas rangés en cercles et assis par terre. Je commencerai par celui de droite, en faisant le tour, et je lui dirai mon surnom, *violon* ; il me dira le sien, *dipica*, par exemple, et nous répéterons en élevant la voix, lui, *violon*, *violon*, etc., et moi, *dipica*, *dipica*, etc. ; je cesserai le premier étant le supérieur, J'en ferai de même pour tous les autres. » (*Rev. d'ethnogr*, tome II, p. 224.)

Les Bahnais se contente de se sourire l'un à l'autre (Morice, *Rev. d'anthrop.*, VI, p. 645).

Les Fatikos saisissent les deux mains de celui qu'ils veulent saluer et élèvent ses bras par trois fois au-dessus de sa tête (Baker, *Découverte de l'Albert N'yanza*, trad., p. 291.)

Certains indigènes de la région du Zambèse saluent en s'inclinant et se frictionnant. (Livingston, *Explorat. du Zambèse*, traduct. p. 32) ; d'autres en battant des mains (*ibid* ; p. 294, 331).

On pourrait poursuivre presque indéfiniment cette énumération.

Abel Hovelacque.

Digitized by Google

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

L'Assemblée générale de 1890 a eu lieu le 31 janvier, sous la présidence de M. Loys Brueyre, vice-président.

Après la lecture du procès-verbal de l'Assemblée de 1889, M. Paul Sébillot, secrétaire général, expose la situation de la Société. Le nombre des sociétaires et celui des abonnés ont continué à augmenter. En 1889, l a été inscrit 61 membres nouveaux ; au 31 janvier 1890, les sociétaires qui, à pareille époque de 1889 étaient au nombre de 264, s'élèvent à 294, défalcation faite des décès, des démissions et des radiations.

En 1889, la Société, tout en augmentant l'importance des dessins et de la musique de la Revue, a organisé à l'Exposition universelle une section de Traditions populaires, qui sera vraisemblablement l'embryon d'un Musée spécial ; elle a pris au premier Congrès des Traditions populaires une part prépondérante.

Sur la proposition du Dr Hamy, le Ministère lui a accordé au Musée d'Ehnographie un local spécial pour commencer à rassembler ses collections.

Le Comité central, dans sa dernière séance, a admis en principe l'organisation de réunions et de conférences, ainsi que la création de la bibliothèque de *Ma Mère l'Oye*, dont les premiers volumes, si la marche ascensionnelle continue, pourront paraitre au milieu de l'année.

En l'absence de M. A. Certeux, trésorier, empêché par une indisposition d'assister à la séance, M. Sébillot donne lecture du rapport, dont voici le résumé :

Les dépenses de l'année 1889 ont été acquittées régulièrement, l'imprimeur a remis avec exactitude sa facture chaque mois, et, chaque mois sa traite a été payée, même pendant la période des vacances. — Si je fais ressortir l'exactitude de M. Jamin à remettre ses notes, c'est pour rappeler que le directeur de l'École d'Alembert, dont on ne pouvait obtenir les mémoires, même après six mois ou un an, nous avait mis dans l'embarras.

Les recettes n'ont pas fonctionné aussi régulièrement : pendant plusieurs mois, le trésorier n'a pas encaissé une seule cotisation, au mois de décembre plus de 150 sociétaires n'avaient pas encore réglé et il était dû à la Société près de deux mille francs.

Je me hâte de dire que, selon toute probabilité, après examen de ce qui reste à recouvrer et les recettes de 1889 balanceront au-delà les dépenses, bien que l'Exposition ait coûté assez cher à la Société ; il reste un millier de francs à rentrer et les débiteurs, pour la plupart, ont toujours bien payé les années précédentes.

Le trésorier prie les sociétaires de vouloir bien mettre en 1890 plus d'empressement à acquitter leur cotisation. Plus ils s'acquiteront vite,

Digitized by Google

plus il sera possible d'exécuter à bref délai les projets adoptés en principe pour le complet développement de nos études.

Pour 1890, les pensions budgétaires atteindront suivant toutes prévisions les chiffres de 5 200 fr. en recettes et de 4 600 fr. en dépenses. Dans ces dépenses ne sont pas comprises celles relatives à la création de la Bibliothèque de *Ma mère l'Oye*, ni celles afférentes aux Conférences.

Des remerciements sont votés au trésorier.

Le scrutin est ouvert à 5 heures et fermé à 7 heures. La liste proposée par le Comité central est adoptée à la presque unanimité des votes. Pour 1890 le bureau et les Comités sont ainsi composés :

Bureau de 1890

Présidents honoraires

MM.

X. MARMIER.
F. MISTRAL.
E. RENAN.
H. DE LA VILLEMARQUÉ.

Président

M. CHARLES PLOIX.

Vice-Présidents

MM.

CHARLES BEAUQUIER.
LOYS BRUEYRE.
E. T. HAMY.

Secrétaire général

M. PAUL SÉBILLOT.

Secrétaires

MM.

LIONEL BONNEMÈRE.
ALEXANDRE TAUSSERAT.

Trésorier.

M. A. CERTEUX.

—

Commission de Rédaction

MM.

FÉLIX FRANK.
GIRARD DE RIALLE.
N. QUELLIEN.
FÉLIX RÉGAMEY.
RAOUL ROSIÈRES.
LÉON SICHLER.
JULIEN TIERSOT.

Comité Central

Membres résidant à Paris

MM.

D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.
CHARLES BEAUQUIER.
PRINCE ROLAND BONAPARTE.
LIONEL BONNEMÈRE.
LOYS BRUEYRE.
A. CERTEUX.
H. CORDIER.
LOUIS FARGES.
E. T. HAMY.
MOREL-RETZ.
EUGÈNE MUNTZ.
CHARLES PLOIX.
COMTE DE PUYMAIGRE.
N. QUELLIEN.
RAOUL ROSIÈRES.
PAUL SÉBILLOT.
ALEXANDRE TAUSSERAT.
JULIEN TIERSOT.
PAUL TOPINARD.
JULIEN VINSON.

Anciens Présidents, Membres du Comité central

MM.

GIRARD DE RIALLE.
GASTON PARIS.

Membres ne résidant pas à Paris

MM.

RENÉ BASSET.
J.-F. BLADÉ.
EMMANUEL COSQUIN.
F.-M. LUZEL.
ACHILLE MILLIEN.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Japanese Fairy Tale Series, translated into English by E. Rothesay Miller, Published by the Kobunsha, 3 Maruyacho, Tokyo, 1889.

En Europe nous connaissons si peu des traditions de l'Extrême-Orient, que je crois faire chose utile en signalant à l'attention des folkloristes une publication qui, se servant de l'idiome occidental le plus répandu sur notre globe, est bien de nature à exciter la curiosité. Pour le folk-lore du Japon, nous ne possédions jusqu'ici, dans une langue accessible aux Européens, que les *Contes et Légendes du Japon*, traduits en allemand par le professeur D. Brauns de Halle. Un éditeur à Tokio a entrepris la publication d'une collection de contes populaires. L'édition en est actuellement à son 18e fascicule, outre un numéro supplémentaire qui comprend un conte d'une certaine étendue. Chaque petit volume est une véritable curiosité ; l'exécution en est très soignée et le type national du livre japonais a été conservé : le volume se compose, non pas de cahiers, mais de pages détachées, cousues de fil de soie bleu de ciel. Ces publications, par leur forme, ont déjà un cachet particulier ; elles méritent encore plus notre admiration, par les fines illustrations qui, conçues fidèlement dans l'esprit japonais, sont elles-mêmes des contributions très précieuses pour la connaissance des idées folkloriques du pays. Nous avons tort de ne pas illustrer nos ouvrages de folk-lore ; les dessins nous apprendraient bien des détails curieux au sujet des formes, que prennent dans les différents pays les personnages de la mythologie populaire.

Ajoutons un mot sur un de ces petits volumes, afin de donner un exemple du conte japonais. Le volume supplémentaire dont j'ai parlé a pour titre *Princesse Splendeur ou la Fille du Bûcheron*. Il s'agit d'une princesse fée, trouvée par un coupeur de bambous ; elle se présente sous la forme d'une petite lumière. Il la porte chez lui, où elle grandit et devient une jeune fille d'une beauté resplendissante. Sa beauté est telle, que les princes de loin et de près accourent pour regarder à travers les fissures de l'enceinte qui entoure le jardin du bûcheron. A la fin, cédant aux instances de son père adoptif, elle admet en sa présence cinq des épouseurs, mais à la condition qu'elle éprouvera leur amour par quelque action difficile. L'un, elle l'envoie chercher le gobelet de diamant de Bouddha ; le second, une branche de l'arbre d'or croissant sur la montagne flottante de Horaï ; le troisième est chargé de lui apporter une robe faite en peaux de rats de feu ; le quatrième, un diamant pris dans le cou de certain dragon ; enfin le cinquième, certaine coquille qu'il s'agit de trouver dans le nid de l'hirondelle. Les uns essaient de la tromper, les autres échouent honteusement et ne reparaissent plus. Mais le Mikado, le roi du pays, ayant entendu vanter la grande beauté de la princesse, désire la voir. Elle s'y refuse obsti-

Digitized by Google

nément, sur quoi il se décide à employer la violence. Il organise une partie de chasse, et du consentement du vieux bûcheron, il pénètre dans la maison, et essaie d'enlever la princesse. Alors elle disparaît merveilleusement, et ce qu'il a pu voir de sa beauté ne fait qu'augmenter la tristesse de son cœur. La princesse aussi est devenue rêveuse et silencieuse ; à la fin, elle révèle au bûcheron, que l'heure de son départ approche : enfant de la lune, où vivent encore son père et sa mère, elle a été condamnée, pour quelque péché commis dans son enfance, à vivre pendant vingt ans sur terre, « mais bientôt, dit-elle, on va venir me reprendre. » C'est en vain que le bûcheron ferme portes et fenêtres ; c'est en vain que le roi, informé de son départ prochain, dispose tout un régiment autour de la maison du bûcheron. Voilà qu'à minuit sort de la lune tout un brillant cortège, portant drapeaux et flamberges, calquée, dirait-on d'après la gravure, sur nos processions en Occident. Les gens de la lune s'arrêtent à quelques pas au-dessus du sol, les portes s'ouvrent d'elles-mêmes et la voiture ailée s'avance pour transporter la princesse dans son pays. Les soldats restent bouche béante, surtout en sentant leurs doigts se raidir sur leurs armes, qu'ils ne savent employer. C'est ainsi que disparut la fille adoptive du bûcheron.

Le conte japonais, du moins celui que je viens d'analyser, est bien arrondi à la façon de nos contes européens. Quelquefois cependant, il ne comprend qu'un épisode : tel est par exemple, le n° 18 *The Ogre's Arm* (Le Bras de l'Ogre). Nous y retrouvons un élément merveilleux très rapproché du nôtre, se distinguant peut-être par plus de richesse, dénotant une imagination luxuriante, que n'égale dans le conte européen que le merveilleux, je crois, du conte russe. Qu'on lise, par exemple, la description de l'expédition à la recherche de la branche d'or coupée de l'arbre qui croît sur la montagne flottante, et l'on pourra se faire une idée de la vitalité que l'imagination populaire manifeste dans les choses du monde imaginaire.

AUGUSTE GITTÉE.

LIVRES REÇUS AUX BUREAUX DE LA REVUE

Rocha Peixoto. — *Notas sobre a malacologia popular.* — Porto, in-8° de pp. 16.

F.-M. Luzel. — *Gousperou ar Raned* (Les Vêpres des Grenouilles ; version de ce chant populaire, accompagnée de variantes et de notes), in-8° de pp. 24. — Extrait des *Annales de Bretagne.*

Joseph Bellucci. — *Catalogue descriptif d'une collection d'amulettes italiennes envoyées à l'Exposition universelle de Paris en 1889.* — Pérouse in-8° de pp. 82.

Ch.-J. Comhaire. — *Les Monuments mégalithiques de Solwaster.* — Liège, in-8° de pp. 20.

L. Quarré-Reybourbon. — *Aspect de quelques maisons de Lille au commencement du XVII° siècle.* — Lille-Quarné in-8° de pp. 11 (avec des planches à part).

Clément Rubbens. — *Catalogue des divinités et talismans* exposés par l'auteur. — Paris, in-8° de pp. 12.

Julio Hasdeu. — *Œuvres posthumes. Théâtre, Légendes et Contes.* — Paris-Hachette, p. in-18 de pp. XVI, 38 c. Prix 5 fr.

Digitized by Google

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Archivio per lo studio delle tradizioni popolari, VII. 4. Il Pesce d'Aprile *G. Pitrè*, — Congrès des traditions populaires à Paris, *G. Pitrè, A. Certeux*. — Series y Objectos suprenaturales de Filipinas, *Isabelo de Los Reyes y Florentino*. — Usi, Leggende e Pregiudizi popolari trapanesi : (*I. La leggenda del bue marino. — II. La Sirena del mare*) *Carlo Simiani*. — Credenze e superstizioni in Germania nel sec. XVIII. — Usi funebri in Turchia. — Spigolature di canti popolari parmigiani e monferrini : (*Giuochi, canzonnette e storielle, Giuochi di sorteggio in Parma*) *G. Ferraro*. — Usi e credenze giapponesi : (*V. Una matsuri, o festa, a Yokohama. — VI. Gli Aino in Yeso. — VII. Le nozze. — VIII. La nascita. Il figli*) *H. Hillyer Giglioli*. — Il mistero di Sa Christina in Bolsena, prov. di Roma, *Can. Isodoro Carini*. — Saggi di Letteratura popolare della Colonia albanese di Pianna dei Greci. (*Parte II, canti religiosi e morali*) *Giuseppe Schirò*. — Di un genere di poesia popolare drammatica in Sicilia. (*Lettrera al Dr G. Pitrè*) *Vito Giuffrida*. — Maschira di Carnilivari : commedia popolare. — I flagellanti in Modica. — Contribuciones al Folk-lore de Asturias. Folk-lore del mar, *Braulio Vigon*. — Le Serenate pei SS. Crispino e Crispiniano in Pinerolo *Filippo Seves*. — Miscellanea : (Una superstizione siciliana sulle stoviglie nuove, *G. Pitré*. — La leggenda di Angiolina nel sec. XVI. Una variante italio na della leghenda : Il Vecchio et la Morte. — Leggendo l'ultima fascicolo : Un'antica canzone francese *G. Lumbroso*. — La fin del bëat Bertrand, leggenda friulana. — Il pane dei morti nel Friuli. — La notte dei morti nel Friuli. — Uso funebre tra gli Ebrei orientali. — Usi funebri dei Bogos).

Folk-lore Wallon I. Sorciers et sorcières. — Chansons d'amour (Louison). (Contes. — Le roi et ses trois filles ; — la Belle aux Cheveux d'or. — Marie et Jeanquet (en vallon avec la traduction française). — Questionnaire relatif à des types de contes. (Pour le programme et les conditions d'abonnement, s'adresser à M, J. Defrecheux, secrétaire de la Société, 90, rue Bonne-Nouvelle, Liège, (Belgique). La Société compte à l'heure actuelle 78 adhérents).

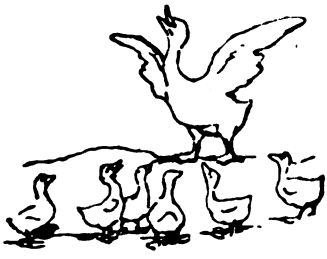
Journal of Gypsy lore Society. II. 1. — A Gypsy child's Christmas, *Theodore Wats*. — A contribution to the english Gypsy, *John Sampson*. Romani songs englished, *W. E. A. Axon*. — Callot's Bohemians. *David Mac Ritchie*. — Persian and Syrian Gypsies, *Francis Hindes Groome*. — The immigra . tion of the Gypsys. *Paul Bataillard* (suite). — O Du tovarisha : slovak-gypsy tale. *Rudof von sova*.

Revue Celtique X. 4. — Taranous et Thor (fin), *J. F. Cerquand*. — La création du monde (suite), *Eug. Bernard*. — Le débat du corps et de l'âme en Irlande. *H. Gaidoz et H. Dottin*.

Revue des langues romanes III. 3. — L'ogre de Montagut (*Mon aigut, conte en patois de la Creuse*). *F. Vincent*, avec traduction française pa l'auteur, et transcription en patois de Boussac, par M. Gannal.

Digitized by Google

NOTES ET ENQUÊTES



∴ *Diner de Ma Mère l'Oye.* — Le 56e dîner de Ma Mère l'Oye a eu lieu le 31 janvier sous la présidence de M. E. T. Hamy, vice-président de la Société ; les autres convives étaient MM. H. Cordier, Deniker, Eugène Müntz, N. Quellien, Félix Régamey, Raoul Rosières, Paul Sébillot, Julien Tiersot, Charles Varat. Au dessert, M. Paul Sébillot, a, au nom de la Société, porté un toast chaleureusement applaudi, au Dr E. T. Hamy, récemment élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et qui, le jour même reçu officiellement, était venu, au sortir de la séance de l'Académie, assister au dîner de Ma Mère l'Oye.

∴ *Les marmites et l'orage.* — Contre l'orage, on remplace en Poitou, l'instrument tranchant par une marmite à 3 pieds que l'on place dehors les pieds en l'air.

(Comm. de M. Desbordes.)

∴ *Enfants qui ne parlent pas.* En Poitou, lorsque deux enfants ne parlant pas encore se rencontrent, il faut éviter qu'ils ne s'embrassent, car, si ce fait se produisait, l'aîné ne parlerait pas avant que le plus jeune n'ait parlé.

(Comm. de M. Desbordes)

∴ *Nominations et distinctions.* — Un des quatre prix Montyon de 500 fr a été décerné aux *Chansons et Danses des Bretons* de notre collègue M. Quellien ; un autre, aux *Contes francs-comtois* de M. Henri Bouchot.

Un des prix Langlois a été attribué au *Voyage de Nordenskiold*, traduit par notre collègue, M. Ch. Rabot et par M. Ch. Lallemand.

M. Paul Guieysse a été élu député du Morbihan.

Nos collègues MM. Arthur de la Borderie et E.-T. Hamy, ont été élus membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Notre collègue F. M. Luzel, l'un des initiateurs des *Traditions populaires*, a été nommé chevalier de la Légion d'honneur ; M. A. Desrousseaux, déjà fait chevalier de la Légion d'honneur pour ses poésies populaires, a reçu les palmes académiques.

∴ *Sur quelle herbe avez-vous marché ?* On emploie assez fréquemment pour désigner quelqu'un qui est de mauvaise humeur cette locution dont il serait intéressant de connaître l'origine. Quelle pourrait être l'herbe à laquelle on aurait autrefois attribué le pouvoir d'exciter la colère ?

∴ *Un martyr du Folk-Lore* — Dans un livre publié il y a quelques années sous le titre : « *Les Russes peints par eux-mêmes, par un Russe.* » Paris. Bruxelles, — Wurzbourg. Le Kresner, librairie Julien, nous relevons au chapitre II, *La littérature russe sous Nicolas I*, p. 30-31, les quelques lignes qui suivent, intéressantes pour l'histoire du *Folk-Lore*.

« Le célèbre auteur archéologue Dahl (le cosaque Langouski) avait entrepris une collection de contes et de légendes russes qui avaient pour but d'expliquer l'histoire de la langue russe. Un dénonciateur trop zélé crut y voir des buts libéraux ; cet ouvrage fut défendu et l'auteur jeté en prison, quoiqu'il occupât déjà une place supérieure dans la hiérarchie gouvernementale ; ce n'est qu'après

Digitized by Google

avoir passé longtemps en prison et subi une inquisition minutieuse et sévère, sur les buts et tendances de son ouvrage innocent et purement littéraire, qu'il fut libéré. »

(Comm. de M. A. Certeux.)

∴ *Démangeaisons.* — Dans l'Aveyron, quand on a une démangeaison dans la main, il faut se gratter avec du fer et c'est de l'argent qui vous vient.

(Comm. de M. Ph. Salmon).

∴ *Souvenir de l'âge de pierre.* — A Saint-Aubin-du-Cormier, il y avait jadis un four à ban (four banal), qui était très ancien, et l'on disait qu'il avait été construit à une époque où l'on fendait le bois avec des pierres pointues.

∴ *Brées* (culottes) *Rouges.* — On connaît en Ille-et-Vilaine un héros populaire de ce nom ; il le devait, paraît-il, à une jarretière rouge qu'il portait ; quand il l'avait, il allait comme le vent et faisait cinquante lieues à l'heure.

∴ *Pronostic de mort.* — En Ille-et-Vilaine quand l'horloge de l'église se me à sonner au moment de l'élévation, il meurt quelqu'un dans la paroisse.

DONS A LA BIBLIOTHÈQUE

IX

Par D. Joaquin Guichot y Pavody.

1° D. Pedro I de Castillo, 1 volumen.
2° Discursos de la Académia de Buenas Letras.
3° Elogio critico de Calderon de la Barca.
4° Noticia de D. F. Henriquez de Ribera.
5° El Cicerone del viagero en Sevilla.
6° La cultura griega en los pœmas homéricos.

Par M. Alejandro Guichot y Sierra.

1° El Folk-Lore Anduluz, 1 vol.
2° Boletin gaditano (6 numéros).
3° Boletin Espanol, 2 exemplaires (8 numéros).
4° Cuestionario del Folk-Lore Riajano.
5° Cuestionario del F. L. Asturiano.
6° Cuestionario del F. L. Gallego.
7° Cuentos populares (un folleto).
8° Juan del Pueblo.
9° Recordatorio de fiestas de Sevilla.
10° Memoria del Ateneo.

Par D. Vincente di Arana

Leyendas ceskaras 1 vol. in-8°.

Le gérant : Alphonse Certeux.

Vannes. — Imprimerie Eugène Lafolye, 2, place des Lices.

Digitized by Google

JULIEN TIERSOT

HISTOIRE
DE LA CHANSON POPULAIRE EN FRANCE

Ouvrage couronné par l'Institut

Chez PLON, NOURRIT et Cie, 8, rue Garancière

1 vol. in-8, de 350 pages, nombreux airs notés. — Prix, 12 francs.

ROLAND DE DENUS

DICTIONNAIRE
DES APPELLATIONS ETHNIQUES
De la France et de ses colonies

Paris, E. Lechevallier, 1 vol. in-8, de VIII p. et 668 colonnes (10 fr.)

WRATISLAW
SIXTY FOLK-TALES
FROM EXCLUSIVELY SLAVONIC SOURCES

London Elliot Stock, in-8, de pp. XII-315.

Librairie Léopold CERF

13, rue de Médicis, 13

GAIDOZ (H.) et SÉBILLOT (Paul. — *Le Blason populaire de la France.* 1 vol. in-18..... 3 fr. 50

SÉBILLOT (Paul). — *Contes des provinces de France*, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

(Collection de la France merveilleuse et légendaire.)

Librairie CHAMPION

5, quai Voltaire, 5

LUZEL. — *Veillées bretonnes, mœurs, chants, contes et récits populaires armoricains*, in-12..... 2 fr. 50

PUYMAIGRE (Comte de). — *Chants populaires recueillis dans le pays messin*, 2 volumes in-12.. 10 fr. »

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Nous apprenons la fondation d'une nouvelle Agence destinée à rendre de grands services à Paris qui pense, écrit, travaille, etc, enfin au tout Paris qui s'intéresse à ce qui s'imprime chaque jour dans tous les journaux du monde. — *Le Courrier de la Presse*, 19, boulevard Montmartre. A. Gallois, directeur, communique les extraits de tous les journaux sur n'importe quel sujet.

PUBLICATIONS
DE LA
SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES

A partir du 1er mars, les prix des publications sont fixés ainsi qu'il suit :

Revue des Traditions populaires, tome I, année 1886, 1 vol. in-8° raisin de IV-407 p., avec musique gravée..... 20 fr.
(Presque épuisé.)

Tome II, année 1887, 1 vol. in-8 raisin de 596 p., avec musique gravée et 30 dessins (Presque épuisé.)..... 20 fr.

Tome III, année 1888, 1 vol. in-8 raisin de 688 p., avec 60 airs gravés et 110 illustrations..... 20 fr.

Le tome IV année 1889, 1 vol. in-8 raisin de 690 pages avec 65 airs gravés et 105 illustrations..... 15 fr.

Annuaire de la Société des Traditions populaires, année 1886 (épuisé).

Annuaire de la Société des Traditions populaires, année 1887, 1 vol. in-8 écu de XXX-184 p..... 3 fr. 50

Annuaire de la Société des Traditions populaires, année 1888, 1 vol. in-8 écu de XXVII-66 pages..... 3 fr. 50

(Il nous reste de ces deux années quelques exemplaires sur Hollande, prix 5 francs).

Annuaire de la Société des Traditions populaires, 1 vol. in-8 écu de 36 p. 3 fr. 50

Paul Sébillot. — *Instructions et questionnaires*, 1 vol. in-8 de 76 p. 3 fr. 50, 2 fr. pour les sociétaires.

Une réduction pourra être faite aux Sociétaires nouveaux qui désireraient posséder la collection aussi complète que possible.

ANNONCES
de la REVUE DES TRADITIONS POPULAIRES

La moitié de la page, **12** fr. ; la page entière..... **20** fr.
La case de 5 centimètres de haut sur 6 de large..... **3** fr.
La case de 2 centimètres 1/2..... **2** fr.

Les annonces sont reçues chez M. A. Certeux, *Trésorier de la Société, 24, rue Gay-Lussac, Paris, et aux bureaux de la Revue, 4, rue de l'Odéon.*

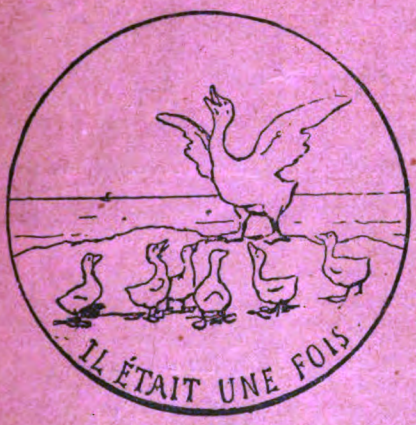
Vannes. — Imprimerie Eugène Lafolye, 2, Place des Lices.

Digitized by Google

GIFT
DEC 1918
UNIV. OF CALIFORNIA

SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES
AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

REVUE
DES
TRADITIONS POPULAIRES



LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

TOME V
5e ANNÉE. — N° 3. — 15 Mars 1890

PARIS

Librairie de l'Art indépendant, 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

ÉMILE LECHEVALIER
19, Quai des Grands-Augustins

ERNEST LEROUX
28, rue Bonaparte, 28

J. MAISONNEUVE
[illegible]

Prix du Numéro : UN franc vingt-cinq.

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

SOMMAIRE

Les Mythes et les dieux de la pluie..... ANDRÉ LEFÈVRE [illegible]
Le Rossignolet, chanson des Hautes-Alpes. RAPHAËL BLANCHARD [illegible]
Les Traditions populaires et les écrivains français III. Le Menagiana..... P. S. [illegible]
Les calendriers des illettrés. II. L'Almanach des Bergers..... LOUIS MORIN [illegible]
Les jours d'emprunt chez les Arabes..... RENÉ BASSET [illegible]
Amulettes et talismans VI. Amulette breton contre la fièvre..... LIONEL BONNEMIÈRE [illegible]
Légendes et superstitions préhistoriques. III. (Eure-et-Loir)..... G. FOUJU [illegible]
Le peuple et l'histoire I *(suite)*. Révolution française..... PAUL SÉBILLOT [illegible]
Chants héroïques du peuple russe..... MICHEL DE CROUSKOW [illegible]
Devinettes..... P. FERTIAULT [illegible]
Superstitions et légendes du Cap-Sizun... H. LE CARGUET [illegible]
Le Prisonnier de Nantes I. Version de la Loire-Inférieure..... A. CERTEUX [illegible]
II. Version des Côtes-du-Nord..... Mme PAUL SÉBILLOT [illegible]
Facéties wallonnes..... AIMÉ DEMEULDRE [illegible]
Supertitions basques..... B. EYGUN. [illegible]
A travers le Berry III. Superstition berrichonne..... H. LABONNE [illegible]
Le cierge de la Chandeleur..... F. FERTIAULT [illegible]
Les roseaux qui chantent III. La rose d'or, conte du Maine..... LÉON PINEAU [illegible]
Coutumes de mariage VI. En Belgique.... JULES LEMOINE [illegible]
La légende de Didon II. Légendes parallèles *(suite)*..... ALFRED HAR [illegible]
Pèlerins et Pèlerinages VIII Enfants malades..... LÉON PINEAU. [illegible]
Nécrologie : Leouzon Leduc..... A. T. [illegible]

Bibliographie. (Paul Sébillot. *Les Hèros populaires en Bretagne.* Jean Fleury. — G. Finamore. *Credenze e costumi abruzzesi.* P. S. — Général Tcheng-ki-Tong. Les *Plaisirs en Chine.)* Livres reçus. — Périodiques et journaux. — Notes et enquêtes.

ILLUSTRATIONS

Anciennes figures de l'Almanach des Bergers. — Une famille de sirènes, d'après une sculpture de la cathédrale de Lyon.

La Correspondance et les Manuscrits (écrits sur un seul côté), les livres, les tirages à part et les périodiques doivent être adressés à M. Paul Sébillot, secrétaire général de la Société, 4, rue de l'Odéon.

Avis aux sociétaires et aux Abonnés.

La cotisation de sociétaire, donnant droit à l'envoi gratuit de la *Revue et de l'Annuaire*, est fixée à 15 francs par an (France et Union postale).

Le meilleur mode pour le paiement est (aussi bien pour Paris que pour les départements et l'étranger) d'adresser au Trésorier de la société, M. A. Certeux, 24, rue Gay-Lussac, un mandat sur la poste dont le talon servira de reçu.

A partir du premier mai, le Trésorier disposera à vue sur les retardataires en ajoutant les frais de recouvrement.

Les abonnements : 15 francs pour la France et les départements, 17 francs pour l'Union postale, sont payables d'avance.

Adresser un mandat sur la poste au Trésorier, comme il est dit au-dessus pour les sociétaires.

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

5e Année. — Tome V. — N° 3. — 15 Mars 1890.

LES MYTHES ET LES DIEUX

DE LA PLUIE[1]

Dans les pays chauds, et aussi dans la plupart des pays tempérés, c'est-à-dire sous les climats où s'est éveillée d'abord l'intelligence humaine, la pluie s'est manifestée le plus souvent par des bienfaits immédiats et tels, que l'attente, le désir de la pluie, ses capricieuses intermittences n'ont pu manquer d'être la préoccupation constante d'animaux essentiellement frugivores, exposés d'ailleurs à tous les inconvénients de la sécheresse et des chaleurs torrides. Avant l'apparition même de tout sentiment religieux, l'amour de la pluie a dû se fixer dans le cerveau fruste de nos ancêtres quaternaires. Ce sentiment, entretenu par une nécessité toujours présente, est demeuré invariable ; aujourd'hui encore, en dépit de toutes les misères petites et grandes que nous inflige cette visiteuse incommode qui gâte tout, les vêtements et les chaussures, qui déchaîne les bronchites, les fièvres, les rhumatismes et les inondations, force nous est bien de réclamer son concours opportun et modéré, quitte à subir en maugréant ses malices et ses

[1] Leçon professée à l'Ecole d'Anthropologie.

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

excès. La pluie est la condition même de la vie. C'est ce que Lucrèce a exprimé avec une vivacité charmante :

> Que deviennent les eaux lorsque le ciel leur père
> Les précipite au sein maternel de la terre ?
> Ces eaux, mais c'est le blé qui verdoie et qui luit ;
> C'est l'arbre qui s'élance et se charge de fruit,
> Ces eaux, nous en vivons, les bêtes s'en nourrissent ; ..

Sauf l'expression, qui appartient ici à un régime intellectuel beaucoup plus avancé, la même question et la même réponse s'imposaient à tous les individus et à tous les groupes de la naissante humanité. Sans pluie, adieu l'igname. le taro, les racines comestibles; sans pluie, plus de bananes, plus de baies savoureuses, plus d'herbages pour les troupeaux ; la source tarit et la limpidité du fleuve est troublée. Comment l'attirer, l'avertir qu'elle est attendue ? Nous ne risquons guère de nous tromper, si nous supposons que le plus malin de la troupe altérée sortit des rangs et dit : je sais ce qu'il faut faire ; la pluie est souvent annoncée par quelque rumeur au-dessus de nous, par des sifflements dans la forêt, par ces fracas effrayants de l'orage. Imitons ces bruits, et la pluie nous entendra ; elle saura qu'on l'appelle ; elle se croira forcée de descendre. Ainsi débutèrent les « faiseurs de pluie. » Ils se mirent à moduler des sons précurseurs, à battre des morceaux de bois et des tambours, à souffler dans des trompes ; et comme ils choisissaient leur temps, comme ils opéraient après une longue sécheresse, il arriva plus d'une fois que la pluie obéit à leur appel.

Parmi les procédés mis en usage pour obtenir la pluie, l'emploi de certaines mélopées, d'instruments sonores et surtout des cornets et sifflets magiques peut réclamer à bon droit la priorité. Il est fondé sur l'observation la plus naïve, et sur une induction à la fois spécieuse et grossière. Il ne demande aucune connaissance de la nature et de l'origine du phénomène. Aussi a-t-il été adopté avec enthousiasme par les peuples les plus incultes, les moins aptes à la réflexion et aux idées générales. Il est encore en honneur dans toute l'Afrique noire. Le sifflet fait partie intégrante du mobilier sacré. Sans doute, tous les sifflets ne sont pas infaillibles ; il en est de mauvais, qu'on rejette avec dédain ; il en est d'incertains que l'on suspecte ; mais d'autres sont vraiment éprouvés et efficaces. Ceux-ci sont de véritables trésors, des talismans dont la puissance se communique au mortel qui les possède et qui sait en jouer. Katchiba, un roitelet nègre voisin de ce Commoro dont l'incrédulité démonta si bien l'honnête biblisme de Samuel Baker, Katchiba excellait dans l'art de siffler la pluie ; son cornet, qui lui valait un sceptre, était, pour le roi comme pour le peuple, la corne d'abondance.

Si pauvre que soit cette histoire de sifflets, de tambours et d'incantations ; si éloignée qu'elle vous semble de ce qu'on entend

Digitized by Google

aujourd'hui par le mot religion, elle a du moins le mérite de saisir, à ses débuts, tout un ordre d'idées et de faits qui ont exercé une influence dominante sur les destins de l'humanité; elle contient en germe la conception anthropique des objets extérieurs; elle détermine le sens et la valeur du fétichisme, qui est bien moins le caractère d'une période, que le corollaire inévitable de tous les cultes; on y voit poindre enfin le pouvoir spirituel et l'alliance de l'autorité politique avec la théocratie. Ce sont là de bien grosses conséquences d'une très petite et très humble illusion; mais elles sont peu contestables. En effet, l'appel à la pluie implique l'espoir d'être entendu, c'est-à-dire exaucé; donc, la certitude, à peine consciente il est vrai, qu'il existe, dans la pluie ou à côté, quelque intelligence, quelque volonté analogues à celles de l'homme; voilà bien le fonds de toute religion; le recours enfantin à des instruments, à des gestes, à des paroles susceptibles d'attirer, d'éloigner ou de fléchir les intentions hostiles ou propices, est la raison d'être de toute liturgie, l'essence même de la dévotion. Enfin, la mainmise de quelques croyants habiles sur l'imagination de croyants naïfs prélude à toutes les roueries de l'exploitation sacerdotale. Telle a été la marche, pour ainsi dire immuable, de l'évolution religieuse; tantôt plus vite, tantôt plus lentement, tous les éléments mythiques se sont avancés, par des étapes semblables, sur mille routes d'abord parallèles, puis sensiblement convergentes. Ils n'ont, d'ailleurs, jamais été isolés les uns des autres; et nous sommes d'autant plus obligés à rappeler les rapports qui s'établissent entre eux que les nécessités de l'analyse nous contraignent à les envisager séparément. Ce sont précisément leurs caractères communs, leurs emprunts réciproques, leurs inextricables mélanges qui ont constitué la mythologie.

Plus que tout autre élément mythique parmi ceux que nous avons passés en revue, la pluie a eu besoin de l'appui et du concours de ses congénères; elle se prête mal au culte direct; il lui manque cette individualité de l'animal, de la plante, du rocher, de la source, du feu même et des fantômes ou esprits. A moins de personnifier la goutte de pluie — et peut-être y a-t-on songé, s'il est vrai que le nom d'Indra soit apparenté à *Indou* (la goutte d'eau) — à moins de distinguer, ce que l'on a fait, entre la pluie du nord ou du midi, la pluie légère ou torrentielle, il a fallu placer ce météore sous la direction de quelque puissance déterminée, supérieure et extérieure au phénomène. Les invocations à la pluie s'adressent à l'être, quel qu'il soit, qui la dispense à son gré. A qui donc attribuer ce pouvoir?

L'homme s'est laissé guider par des analogies que nous ne saisissons pas toujours, souvent par des préjugés acquis, et aussi par l'expérience et la logique. Il a demandé la pluie à tous les objets de son culte, à tous les dieux qu'il se faisait sur la terre et dans l'air, se tournant, selon ses préférences individuelles ou selon les indications du prêtre, tantôt vers l'animal sacré, tantôt vers la plante, le rocher, vers le fétiche ou le génie, puis vers les divinités des eaux, de l'atmosphère et

Digitized by Google

UNIV. OF CALIFORNIA

du ciel. De là vient que la pluie s'est infiltrée dans la plupart des mythes et qu'elle est demeurée l'attribut le plus résistant, le plus constant de tous les dieux, à ce point que, pour l'immense majorité du genre humain, elle demeure inséparable de la puissance suprême. « Faire la pluie et le beau temps, » n'est-ce pas encore l'expression la plus complète et le privilège de la force absolue ?

Quelles relations peuvent bien exister entre la pluie et les animaux ? Elles ont paru nombreuses et suffisantes aux anciens hommes. L'arrivée et le chant de certains oiseaux annoncent la pluie ; c'est donc que ces oiseaux connaissent le secret de la pluie et le moyen de l'attirer ou de la produire. Cette coïncidence et ce raisonnement rapide nous expliquent les honneurs rendus chez tant de peuples aux grues, aux canards, aux plongeons ; et généralement à des animaux qui aiment ou prédisent la pluie. La raison n'apparaît pas toujours aussi clairement ; il faut la chercher soit dans une vénération particulière pour tel ou tel animal, soit dans l'association des idées et la complication des mythes, soit dans les métaphores verbales. Nous lisons dans Tylor (*Civilisation primitive*, II, 311), que les Américains du Nord vénèrent le serpent à sonnettes, comme ancêtre de tous les serpents, et comme un protecteur divin qui produit à son gré le beau temps, la pluie ou la tempête. Cette croyance fait-elle quelque allusion au léger crépitement de la queue du crotale, au sifflement du serpent ? Cela est possible ; mais elle se réfère plus sûrement au rôle déjà métaphorique attribué au serpent dans les mythes du vent, du nuage et de l'éclair. Le caractère pluviogène du taureau et de la vache procède aussi d'un symbolisme très ancien. Le Dayak de Bornéo dit d'une pluie torrentielle : « *Ujato arai'sa* : Une *mâle* pluie, ceci ! » Ailleurs, le taureau est considéré comme le *mâle* par excellence. Le perpétuel souci génésique des peuples primitifs s'exprime également dans l'exclamation du dayak et dans l'invention aryenne et perse du taureau pluvieux. La pluie n'est-elle pas la grande fécondatrice ? Et comme le langage, un peu partout, lui a donné l'un et l'autre sexe — *imber* et *pluvia* (pour nous en tenir au latin) — elle est aussi bien mâle que femelle, et réciproquement. Le taureau, maître de la pluie, est l'époux des vaches ; la pluie peut donc être regardée comme une vache, d'autant que les vaches étaient la principale richesse des temps pastoraux. Partout en Asie, et sans doute en Afrique, la peuplade combattait pour la défense de ses vaches et pour la conquête du troupeau voisin. Les sentiments et les mœurs qui correspondent à ce régime social n'ont laissé nulle part une aussi forte empreinte que dans l'ancienne poésie des Aryas. Dans la plupart des hymnes védiques, il est question des combats livrés pour la possession des vaches, des victoires remportées sur l'ennemi qui retient les vaches prisonnières dans une caverne ou dans une forteresse. Tout ce qu'il y a de brillant, de précieux, de beau dans la nature entière, les ondes lumineuses qui s'épanchent du soleil ou de la lune, les brumes roses ou dorées qui précèdent ou accompagnent l'au-

Digitized by Google

rore, les averses fécondes, tout prend une face bovine, la figure même de *Hèra boopis;* la pluie est une vache, parfois une jeune fille, une princesse enfermée dans le nuage par les démons de l'aridité, et que délivre le rayon solaire ou le glaive barbelé de la foudre ou encore la flèche invisible décochée par le héros qui sait tendre l'arc-en-ciel. Et tandis que les vaches heureuses célèbrent leur délivrance par de doux mugissements, leur lait abondant, désiré, tombe à grands flots à travers l'étendue, ranimant la verdure, et réjouissant les mortels altérés.

Le monde végétal réclame aussi sa place dans la mythologie pluviale. Les plantes les plus avides de pluie, les arbres qui sèchent le moins vite, ceux qui, en certaines régions arides, recueillant la rosée nocturne, retiennent à l'insertion de leurs feuilles la seule eau qu'on puisse trouver à dix lieues à la ronde et semblent pleuvoir à la moindre secousse du vent, ces arbres ou plantes peuvent passer à bon droit pour des amis et des producteurs de la pluie. On conçoit que, par extension, par métaphore, une foule de végétaux, soit réels, soit fabuleux, aient bénéficié de cette remarque. On cite le chêne, le frêne, le pommier, le peuplier ; mais surtout les arbres imaginaires, tels que l'Ygdrasil des Scandinaves et, dans l'Inde, l'arbre immortel qui plonge par la racine dans la grande mer de lait et dont la cime reçoit l'*amrita*, la céleste ambroisie. Voyez déjà combien de figures évoquées, combien d'idées, avec toutes les nuances, résonnances, variantes et synonymes, associées ou comparées, à l'occasion d'un phénomène utile, quoique rarement agréable ! L'oiseau, le serpent, le taureau, la vache aux pleines mamelles, la princesse captive ; le lait du ciel, les pleurs du matin, l'ambroisie, la végétation, la sève, la vie et l'immortalité ; les vents, les orages, l'arc-en-ciel ; tout ce qui possède ou parait avoir quelque affinité avec la pluie, tout cela peut entrer à la fois désormais dans une même combinaison ; ou bien encore chacun de ces êtres ou de ces termes peut se substituer aux autres et donner lieu à la formation d'un mythe distinct et équivalent.

Les pierres ne sont pas plus étrangères à la pluie que les plantes ; on connait les roches qui pleurent et diverses substances hygrométriques qui se couvrent d'humidité à l'approche des pluies. De cette nature était sans doute l'une des trois pierres sacrées ou Cémis des Antilles, qui procurait la pluie et le beau temps, selon les besoins. Ces pierres appartiennent à la classe des objets inanimés de toute nature auxquels convient le nom de gris-gris ou fétiches. Vous ne vous étonnerez donc pas que « les fétiches amènent la pluie » et que, en tout pays, les sorciers ou les dévots la leur demandent avec pleine confiance. Une coutume générale, sans préjudice des offrandes et des sacrifices, est d'arroser le fétiche ou de le baigner. « Quand le paysan de l'Europe méridionale veut obtenir de la pluie, il plonge dans l'eau une image de la Vierge ou de saint Pierre. Les bonnes femmes y trempent un balai. » Quel avertissement plus direct et plus topique ? C'est ce qu'on appelle procéder « du même au même. »

Digitized by Google

L'identité des eaux terrestres et des eaux atmosphériques, nécessairement reconnue dès le principe, a exercé l'intellect des sauvages et suggéré diverses théories que nous indiquerons tout à l'heure. Avant tout, elle a indiqué aux amateurs de pluie tout un groupe d'intercesseurs efficaces, les sources, les fontaines jaillissantes, les fleuves, les lacs, les mers et toutes les puissances aqueuses.

D'autre part, le feu, l'élément igné, intervient dans la production de la pluie ; la chaleur change l'eau en vapeurs que le refroidissement condense en gouttelettes. Le soleil, chaleur et flamme, attire et boit les ondes pluviales et marines ; il tarirait les rivières et les océans s'il ne leur rendait en brouillards et en pluie l'eau qu'il leur dérobe. Il sied donc d'invoquer le feu, *Agni* lui-même, comme donneur de pluie.

Le soleil a, plus encore, droit à nos prières; mais quand l'astre fait la sourde oreille, et s'obstine à retenir l'eau dont il s'est gorgé, que faire? Il faudrait appuyer la demande de démonstrations énergiques. On ne peut prendre le soleil aux cheveux et le jeter dans la rivière, comme un simple gris-gris, ou comme une statue de saint. Il est hors de portée. Et cependant, aux premiers âges du monde, il n'était pas si loin qu'une bonne pierre, une flèche vigoureusement décochée, ne pût crever cette outre et lui faire dégorger son trésor. Si le trait ne l'atteint pas, le geste suffira pour marquer éloquemment le désir du naïf archer. Une anecdote tirée d'un récent voyage en Calédonie fait voir que l'esprit canaque s'est élevé à ce calcul ingénieux.

« Boumaza, conte notre auteur, me parut particulièrement grotesque. Sa figure, son buste, reluisaient sous de longues coulées de suie grasse, et il avait suspendu au bout de son *manou*, linge enroulé qui voile le sexe masculin, une petite pomme canaque qui ressemble à nos calvilles. Une couronne de lianes ceignait son front, au-dessus duquel se dressait une épaisse chevelure, constellée de fleurs de bourras et de flamboyants.

— Que diable fais-tu dans cet accoutrement ?

— Je travaille la pluie, répondit le chef avec onction. Sécheresse pas bon pour ignames... pluie tomber avant deux soleils... parce que Boumaza veut.

Habituellement, ce sont des takatas ou sorciers qui remplissent cette fonction de faire pleuvoir... Mais Boumaza n'était pas assez riche pour se procurer le luxe d'un takata. Il opérait lui-même, et travaillait la pluie à sa façon, sans malice, ayant pris la précaution de lancer une sagaie contre le soleil, pour faire à l'astre une blessure, d'où coulerait la pluie. »

Quand vous lirez dans Hérodote que certains peuples lancent des flèches au soleil ou au ciel, vous penserez à Boumaza ; les actes les plus insensés procèdent de la raison.

Pendant que les fortes têtes de l'humanité encore enfantine — car, songez-y, les mythes ont été acceptés, mais non inventés, par les foules, — tandis que les sorciers, les chefs, les penseurs des temps pri-

Digitized by Google

mitifs, s'efforçaient de rattacher, tant bien que mal, le phénomène de la pluie à l'activité intentionnelle des êtres et des choses ambiantes, transformés en éléments mythiques, l'animisme ne cessait de se développer, d'envahir toutes les provinces de la nature. Nous avons exposé précédemment la genèse du monde des esprits et des génies; vous vous rappelez que les visions du rêve et de l'hallucination avaient suggéré tout d'abord la croyance à un double ou fantôme, en qui résidait le principe de la vie ; ce double — séparable du corps durant le sommeil et après la mort, et qui contenait en germe le culte des ancêtres, des mânes, l'apothéose, la vie d'outre-tombe, et la doctrine métaphysique de l'âme — l'homme ne s'en était pas réservé le privilège ; il l'avait libéralement attribué à tous les êtres et objets quelconques, déjà doués par l'anthropisme d'intentions et de volontés. Animaux, plantes, pierres, eau, flamme étaient donc doublés, eux aussi, de fantômes, d'esprits pareillement séparables et libres, aptes à toutes les métamorphoses, et de plus en plus investis de puissances et de fonctions étrangères aux substances dont ils s'étaient détachés. Il n'en faut pas douter, si haut que nous remontions vers les origines religieuses, les esprits sont des dieux véritables, des personnages encore informes (ou plutôt multiformes), mais distincts des choses, superposés aux phénomènes ; et c'est à eux que s'adresse le culte, direct en apparence, rendu à un objet déterminé, à un fétiche.

Les fonctions des esprits ou génies n'ont pas été tour à tour différenciées. Chacun d'eux, et ils sont innombrables, est supposé capable de pourvoir, s'il agrée la prière et l'offrande, ou s'il est dominé par la conjuration du prêtre, à la plupart des besoins de ses adorateurs. A tous indistinctement on demande la santé, la nourriture, la richesse, la victoire. Par tous, il faut entendre les génies protecteurs de la tribu, de la famille, de la maison, les saints dont les reliques résident dans le temple. Les génies protecteurs sont le plus souvent, chez les anciens, les ancêtres divinisés ; chez les modernes, ce sont les patrons de l'endroit. Aussi voit-on les Chinois, par exemple, reprocher la sécheresse et demander la pluie aux mânes, aux « esprits de la nation, » qui n'en peuvent mais, et les Chartrains à saint Piat ou à saint Taurin, selon les cas. Des deux parts, le procédé est le même et appartient à un même régime intellectuel.

Cependant l'ordre, et par suite la spécialité, n'a pas tardé à s'introduire dans la cohue des esprits. Par troupes ou individuellement, ils se sont trouvés attachés à une fonction, préposés à un groupe de phénomènes. Ce passage de l'animisme diffus à l'animisme condensé s'est produit à des époques diverses, et qui échappent à toute chronologie, puisqu'elles dépendent du progrès inégal des races, des peuples et des individus ; mais il s'est opéré partout chez les nations perfectibles, et il marque la phase capitale de l'évolution mythique. Partout donc, nous rencontrerons des génies de la pluie, des dieux qui président à la pluie. Avant de les énumérer, cherchons à savoir où ils font leur demeure,

Digitized by Google

quels moyens ils emploient pour s'acquitter de leur ministère, quels alliés les favorisent et quels ennemis les combattent.

L'étroit horizon de l'homme primitif s'était rapidement élargi. Son regard, longtemps retenu par les objets prochains, sollicité précisément par les météores, dont les vivants, après tout, ne pouvaient méconnaître le contact immédiat, s'éleva de la terre vers les étendues aériennes, vers cet espace traversé par la pluie et par les carreaux de la foudre, parcouru, éclairé par la lune, le soleil et les planètes. Il conçut un chaos primitif où étaient confondus ce qu'il nomma les quatre éléments, la terre, l'eau, l'air et le feu ; puis un second âge où le ciel, à peine dégagé du chaos, attaché encore à la terre, couché sur elle amoureusement, la fécondait de son énergie virile, lui infusait les germes de tous les êtres. Nous aurons à revenir sur l'accouplement des deux grands parents du monde. Enfin, les enfants issus de cette union, comprimés entre leur père et leur mère, résolurent de mettre fin à cette gêne intolérable. Vous connaissez la mythe de Kronos, tranchant avec sa grande faux la virilité paternelle ; c'est une des nombreuses fables imaginées pour exprimer la séparation définitive du couple ancestral. Le lien était rompu ; le ciel, à regret, s'enleva comme une voile arrachée par le vent, et la création respira. L'écart n'était pas fort grand. Appuyé sur les montagnes, le ciel laissait flotter encore aux confins de la terre les plis de son manteau.

Mêlant aux rêveries fabuleuses quelques notions physiques, l'homme étagea les éléments selon leur poids. En bas, la terre, plate, immobile, avec des dessous inconnus ; sur la terre, l'eau, disséminée en fleuves, en mers, ou bien encore entourant le disque terrestre d'une vaste ceinture, le fleuve océan ; au-dessus, l'air, puis le feu, soit caché dans les nuages, soit condensé en corps durables, tels que les astres attachés au ciel ou roulant dessous ou dessus, selon que le ciel était considéré comme opaque ou transparent. Mais qu'était ce ciel ? Suivant la mythologie, même la plus pauvre, un être animé, puissant, fécond. Selon la physique, une voûte solide, un firmament, qui en se séparant de la terre avait emporté avec lui le surcroît des eaux chaotiques. Il est le support, le réservoir, le détenteur de ces eaux, si nécessaires et si désirées. L'envisage-t-on comme firmament, il est le séjour de génies et de dieux qui auront le don de la pluie. Reconnaît-on en lui un grand esprit, le chef de la hiérarchie divine, c'est à lui-même qu'il faudra demander le bienfait de la pluie ; et la chute de la pluie sera célébrée comme le signe d'une nouvelle union entre le ciel et la terre.

C'est tantôt l'une, tantôt l'autre de ces conceptions, souvent toutes ensemble, que nous retrouvons dans les croyances et les pratiques des différents peuples. Les Groënlandais se figurent parfois que le lieu de leur future demeure est situé dans le ciel, ils y arriveront en suivant l'arc-en-ciel, ce prototype de tous les ponts jetés entre ce monde et l'autre : là, les âmes dressent leurs tentes autour d'un grand lac où abondent les poissons et les poules d'eau ; lac dont les eaux, débordant

Digitized by Google

par-dessus le firmament, tombent en pluie sur la terre, et produiraient un autre déluge, si les rives venaient à céder. A l'autre bout de la terre, les habitants de la Nouvelle-Zélande imaginent pareillement une voûte solide et un vaste réservoir qui, de temps en temps, laisse échapper des eaux par une fissure ou par un trou. C'est par là que le déluge a passé. Et, disent leurs légendes, les dieux antiques qui submergèrent ainsi la terre, s'appelaient la Pluie terrible, la Pluie de longue durée et la Grêle violente, les Brouillards, la Rosée abondante et la Rosée légère. Eux aussi, comme la plupart des Polynésiens, connaissent le vieil hymen du ciel et de la terre : le vaste ciel, content leurs prêtres, durant les longues et tristes nuits passées loin de sa bien-aimée, verse de fréquentes larmes sur son sein, larmes que les hommes appellent « gouttes de rosée » (Tylor, d'après Sir G. Grey.)

Rien ne prouve mieux la concordance universelle des idées mythiques avec un même degré de culture que la formation de pareils mythes en Océanie. Ils n'ont certes pas été empruntés, au moins dans leur ensemble ; et cependant ils paraissent calqués sur les traditions qui nous sont les plus familières. Citerons-nous ce passage d'Hérodote, où l'antique voyageur nous parle d'un endroit de la Libye où le ciel est percé; ces réservoirs, ces cataractes célestes qui ont versé sur la terre les déluges de Xissuthros, de Noé, de Deucalion ; ou encore ces tonneaux sans fond où les vierges Danaïdes font couler incessamment des eaux qui s'écoulent sans fin ; ce seau percé des contes germaniques, où des anges puisent, pour arroser la terre, une eau qui fuit de tous côtés ; et le tamis qu'une déesse de la pluie tient suspendu au-dessus du Pérou ? L'auteur d'une apocalypse apocryphe contemporaine du Christianisme primitif, le livre d'Enoch, a vu de ses yeux, au-dessus du ciel, le trésor des pluies et des vents. Les rabbins ont conservé le souvenir d'une ouverture faite au firmament par la disparition de deux étoiles, et par où la pluie se précipite sur la terre ; et il est question, dans des légendes chrétiennes, d'une pierre qui bouche le trou et qui est confiée à la garde de deux anges.

En tout pays, les dieux de la pluie comptent parmi les plus grands ; ils sont tous apparentés, comme de juste, aux vents, à l'orage, au soleil.

Les Kharens de Birmanie appellent le leur Pidzu Pennu et croient qu'il siège au sommet du ciel. Le dieu de la pluie est le premier des six grands dieux reconnus par les Khonds. Le rang de Dendid, sur le Nil blanc, n'est pas moins élevé. Les Zoulous, qui sacrifient au dieu de la pluie des bestiaux noirs, lui adressent de ferventes invocations ; ils vont jusqu'à considérer leurs roitelets comme ses représentants sur la terre, en tant que fils du ciel. Moffat (*Vingt-trois ans dans le sud de l'Afrique*) a recueilli la prière qu'ils adressaient à leur chef Mosselekatzi « roi des rois, dieu des dieux » : Père du feu, s'écriaient-ils, il monte dans l'azur du ciel ; il envoie ses éclairs dans les nuages et en fait descendre les pluies. Les Manganyas du lac Nyassa ne sont pas moins fervents ; ils offrent au dieu un panier plein de grain et un pot plein de bière ; la

Digitized by Google

prêtresse répand le liquide et jette le grain sur le sol poignée par poignée, criant chaque fois à haute voix : Ecoute, ô dieu! Ecoute, ô dieu ! et envoie la pluie!

Les Chinois pensent et agissent comme les Zoulous ; ils demandent la pluie au ciel miséricordieux et à l'empereur fils du ciel. Les Censeurs officiels placés près du trône, lorsque la sécheresse se prolonge, ne manquent pas de tancer le céleste empereur et de l'inviter à la pénitence ; c'est à son incurie, à ses péchés, qu'ils attribuent le manque d'eau.

Constantin l'avait si bien compris, qu'en proscrivant tous les sorciers, il eut soin de faire une exception en faveur des faiseurs de pluie ; il voyait en eux des ministres du ciel et des substituts de sa propre puissance.

Lorsque Hadrien débarqua sur la terre d'Egypte, la pluie tomba en abondance ; à ce miracle, le peuple reconnut l'héritier des Pharaons, le maitre du monde. Dans son histoire de l'ancien Mexique, Bancroft rapporte qu'à leur sacre les empereurs aztèques juraient, entre autres choses, « d'obliger le soleil à continuer son cours et les nuages à se fondre en pluie. »

Sur le plateau d'Anahuac et dans toute l'Amérique centrale, tout un groupe de divinités était préposé aux eaux supérieures. C'étaient les Tlalocs, génies aériens, oiseaux serpents — comme tous les grands dieux de ces régions, — qui volaient dans le vent et lançaient l'éclair sinueux, précurseur de la pluie. Leur chef, le bon Tlaloc, habitait, avec une déesse de l'amour et de la fécondité, un jardin délicieux, arrosé de fontaines intarissables. Là, à mi-chemin du ciel solaire, il recevait certaines catégories de bienheureux. Au reste, ses rivaux ou ses successeurs, le grand Quetzalcoatl et le terrible Huitzilopochtli savaient, aussi bien que lui, tonner et pleuvoir ; ils avaient pris des mains indulgentes du vieux dieu honoraire les fonctions les plus importantes en ces brûlants climats, la direction des pluies et de la végétation printanière.

La religion du Pérou présente des phases tout à fait analogues. Les noms seuls et les aventures diffèrent. Les anciens dieux, plus ta d englobés dans la hiérarchie du culte incasique, sortaient d'un lacour y étaient descendus ; ils étaient tous imprégnés d'eau et distributeurs de pluie.

Mais c'est dans l'Inde, en Grèce, en Italie et dans tous les pays de culture aryenne ou sémitique que se déploie dans toute sa richesse la mythologie pluviale.

Tous les dieux conviés au sacrifice védique sont perpétuellement sollicités d'arroser la terre. Si on les abreuve de soma, c'est pour qu'ils le rendent en amrita, en humide fécondité. A qui s'adresserait-on mieux tout d'abord qu'aux vents et aux nuages, à l'agile troupeau des Maruts et des Rudras, tantôt chevaux, taureaux, vaches ou serpents tantôt cavaliers, héros infatigables qui font cortège à Vayou, à Rudra,

Digitized by Google

leurs chefs directs, ou à Indra lui-même. Indra, si fort déchu dans le brahmanisme, a été, aux temps védiques, l'un des plus grands, sinon le premier, parmi les dieux des tribus blanches qui envahirent les hauts bassins de l'Indus et du Gange; il n'est pas de figure qu'il n'ait revêtue, pas de puissance qu'il n'ait assumée; fulgurant, solaire, lumineux, il est avant tout le maître des eaux. On n'ouvrira pas le recueil des hymnes sans relever à chaque page des métaphores et des récits qui célèbrent les nombreuses victoires d'Indra sur les démons de l'aridité : « Il a donné la mort à Souchna; il a frappé Ahi, Vritra, Bala, ces noirs dragons de la nue il a fendu le rocher, la muraille, éventré la prison des vaches; il a versé les eaux sur la terre, déchaîné les torrents des montagnes, rempli le lit des quatre fleuves, fait descendre les ondes qui répandent le bonheur; » et ailleurs, il répand les aliments « comme une bienfaisante rosée, et avec eux la vie, qui circule partout, comme l'eau. » Citons encore : « Du sein du nuage voyageur, il fait jaillir une onde impétueuse; il donne la pluie. C'est lui qui s'emparant de la mamelle de la nue, l'ouvre et la ferme à son gré... Il ouvre l'océan des pluies. » Autour de lui, par essaims, les filles des eaux, les nuées humides les nymphes, Apsaras, aux accords des Gandharvas, musiciens à tête de cheval, et proches parents des Centaures grecs, dansent les pas voluptueux dont les modernes bayadères ont conservé le rythme traditionnel.

A côté d'Indra, son rival Agni, qui partage déjà tous ses honneurs, toutes ses victoires, et revendique toutes ses fonctions, sait aussi, dit le poëte sacré, « faire du nuage un torrent qui arrose les airs. »

Il semble que ces deux maîtres de l'eau et du feu — si habituellement associés que leurs deux noms forment un seul mot mis au duel — il semble qu'Indra et Agni aient usurpé l'empire, dévolu avant eux à un autre couple céleste, Varouna et Mitra, souvent unis à Aryaman : le nom de ce dernier, qui est le nom même de la race, donne à cette triade un caractère national; l'antiquité de Mitra est mieux établie encore; n'est-il pas resté, dans la mythologie perse, comme un souvenir d'une période préhistorique de communauté Indo-Iranienne, à côté des types nouveaux, inventés ou altérés par le réformateur Zoroastre? Mais le vrai chef ici, c'est Varouna, — d'une racine *vr* ou *var* qui veut dire étendre, développer, — et qui a fourni aux Hellènes leur antique Ouranos, le ciel nocturne aux yeux innombrables. Varouna, comme Indra lui-même, est depuis longtemps déchu. Le Brahmanisme l'a réduit au rôle honorable, et significatif, de dieu des eaux; cet emploi fait allusion encore à ses grandeurs passées. Déjà, au temps védiques, il descendait, avec le soleil couchant, vers les eaux et les mers, semblable lui-même « à une mer immense; » mais il en ressortait le matin avec Mitra, le soleil, l'ami, tout humide de rosée, égal à Indra, et les poëtes chantaient : « Mitra et Varouna sont les dieux qui accordent la pluie, qui versent la pluie et le bonheur. Comme la pluie humecte un champ d'orge, ainsi Varouna, roi du monde, arrose la terre entière : De sa bouche coulent les sources

Digitized by Google

des fleuves. Mitra et Varouna, la pluie est votre bien, faites tomber la pluie. O sage Varouna, tu es Indra, et tu as délivré les ondes! » Et Varouna disait, se rendant justice : « J'ai répandu les eaux purifiantes. »

Enfin, derrière ces divinités équivalentes, qui tout en concourant à la même œuvre, gardent leur physionomie distincte, parce que chacune devait son origine à un groupe particulier de tribus voisines, on entrevoit dans l'éloignement, parmi les maîtres de la pluie, Dyaus, le dieu de l'étendue lumineuse, l'inséparable époux de la terre au large sein, Prithivi. Lui aussi, a livré les combats contre les dragons de la nue ; lui aussi a versé sur sa compagne antique le lait des vaches délivrées. Mais il s'est retiré dans un auguste loisir. Toujours invoqué avant tous les autres dieux, le couple ancestral se réjouit de voir ses enfants gouverner son empire ; exemple de cette vérité profonde, déjà exprimée plus d'une fois par les poëtes du Rig-Véda : « Toujours des dieux anciens naissent les dieux nouveaux. »

Sur le sujet qui nous occupe en ce moment, les hymnes sont inépuisables. Et je n'ai pu qu'effleurer ici une richesse qui va jusqu'à la monotonie. Certainement les trois quarts de cet immense recueil sont consacrés à la gloire et à la production de la pluie. Que la prière s'adresse aux dieux que nous avons nommés, ou à vingt autres, Vent, Foudre, Soleil, Aurore, Crépuscule, elle conclut comme l'invocation du Zoulou et de l'Abipone. Sous la complication des ornements, des légendes bizarres, des descriptions éclatantes, dans la confusion des attributs sans cesse échangés entre les personnages du panthéon atmosphérique, toujours apparait un même besoin, un même souci, une même louange. La pluie est la condition de l'abondance, de la santé et de la vie. Mais bientôt, dans les leçons que nous consacrerons au mythe des Titans, nous aurons à puiser plus largement dans ce vaste trésor de la pensée indo-européenne.

Les ancêtres des Hellènes et des Latins se sont détachés du tronc aryen avant que les Iraniens et les futurs conquérants de l'Inde s'éloignassent du berceau commun ; mais déjà s'étaient répandus de proche en proche, dans la vague région qui va du Pamir à la Caspienne et au Pont-Euxin, des idées et des croyances aussi rapprochées entre elles que les idiomes et les dialectes issus de la langue mère, la langue aryenne primitive qui a disparu, mais qui vit toujours dans ses filles et leurs dérivées. Chaque groupe de tribus émigrantes a donc emporté avec lui, pour les développer selon son génie propre et les combiner avec les éléments rencontrés sur sa route, la langue et la religion de la patrie première, dans l'état où elles étaient parvenues au moment du départ. C'est ce qui explique à la fois les affinités intimes et les divergences très nombreuses que l'on remarque entre les vocabulaires et les mythes des races qui ont vécu plus ou moins longtemps côte à côte avant l'histoire.

De là vient que nous retrouvons chez les Grecs une foule de mythes

Digitized by Google

presque tout faits, et qui reparaissent plus ou moins achevés dans les hymnes indiens, mais non pas tous les dieux créés par l'imagination védique; ils ne furent pas embarrassés, d'ailleurs, pour en inventer ou en emprunter des centaines d'autres. Partis avant l'avènement d'Indra et d'Agni, de Rudra et de Vichnou, avant même que Varouna — inconnu des Latins — se fût adjoint Mitra et Aryaman, quand le culte de Dyaus était dans toute sa force, ils ont gardé, il est vrai, le souvenir de l'un et de l'autre, mais ils ont interverti les rôles ; Varouna-Ouranos a été assez vite relégué dans l'honorariat ; Dyaus-Zeus au contraire est resté le dieu Suprême des tribus helléniques et latines, d'autant plus aisément qu'elles le trouvèrent peut-être installé déjà dans le Latium et à Dodone par leurs avant-gardes, les Pélasges et les Ombriens, Osques et Etrusques.

Zeus réunit en lui tous les pouvoirs des dieux mâles supérieurs ; il assume le gouvernement de l'univers. Il n'est pas sans rivaux ; le soleil, la mer, la terre et toute la race des divinités féminines, gardent une certaine indépendance, mais il triomphe des rébellions et maintient son empire. Il sera toujours le maître, parce qu'il tient la foudre et le nuage. Il est le ciel, *Astérios*, couvert d'astres, il est *Nèphèlègèrèta*, l'assembleur des nuées, l'atmosphère ; il est l'époux de la nue. Vous connaissez la fable d'Ixion. Ixion, qu'à sa roue ardente on reconnait pour le soleil, viole Héra sous la forme d'une nuée ; la foudre punit aussitôt ce sacrilège. Ce vieux mythe est instructif, et aussi celui de Phaéthon. Dans l'un et dans l'autre, la production de la pluie — qui en est le trait final — est considéré par Zeus comme une usurpation intolérable. C'est à Zeus seul que doit s'adresser l'universelle invocation. *Huson Zeu.* Pleus, Zeus ! Et la pluie d'or, la pluie vermeille du printemps ruisselle sur le sein de Danaé, la terre hellénique.

En Italie, Jovis Pater, Jupiter, parfaitement identique par le nom et la puissance au Zeus des Grecs, est tout à la fois le ciel, l'atmosphère, et le dieu qui les gouverne. Il partageait sans doute avec Janus, avec Mars printanier, avec Flora, Vénus, Diana, avec les divinités des saisons, les hommages des laboureurs altérés comme leurs sillons, et des pâtres qui voyaient dépérir leurs troupeaux ; mais c'est lui, par excellence, qui manœuvre la foudre et lance l'averse, soit qu'il tonne ou pleuve lui-même, de sa personne pour ainsi dire, soit qu'il se serve des divers météores comme d'armes toujours sous sa main. Vous remarquerez la nuance que j'indique, si vous comparez une strophe d'Horace et un vers de Virgile :

Jam satis terris nivis, etc., *misit pater*, *jaculatus arces*. Assez de neige et de grêle maudite, le père a envoyé sur la terre ; assez sa droite flamboyante a criblé de ses traits la ville terrifiée. C'est le passage d'Horace. Virgile, lui, incorpore le dieu au phénomène : *læto descendat Jupiter imbre* : Que Jupiter descende en large pluie ! Le sentiment paraît un peu plus archaïque ; Virgile ne s'en est pas douté peut-être ; les deux poëtes ne songeaient l'un et l'autre qu'à produire une image ;

Digitized by Google

etil n'est même pas sûr que l'un ou l'autre crût à Jupiter. Mais la fo des masses était demeurée entière ; le peuple croit fermement comme dit Ennius, que, « quand Jupiter rit, tout le ciel rit avec lui. » Dans les moments de grande sécheresse (Preller), le peuple de Rome, hommes et femmes, se rend pieds nus au Capitole pour y adresser à Jupiter de ferventes prières. De même qu'il y a un art d'attirer ou de conjurer les éclairs, il y a des procédés liturgiques pour appeler les nuages et les pluies. Le laboureur célèbre, aux changements de saisons, des festins arrosés de libations nombreuses en l'honneur de Jupiter *imbricitor*, *pluvius*, *pluvialis*, *almus* et *frugifer*, dieu de la pluie, de l'abondance et des moissons.

Les peuples de la Chaldée et de l'Asie mineure doivent être au moins cités dans cette nomenclature. On connaît le culte particulier qu'ils rendaient au principe humide sous diverses formes, généralement féminines. Istar, Aschéra, Astarté, Milytta, Baaltis, la Grande mère de Pessinunte, Artémis d'Ephèse, Junon de Sardes et de Samos, représentaient, sur la terre et au ciel, les puissances fécondatrices et fécondées ; elles attiraient et recevaient à la fois les eaux de l'atmosphère. Nous savons d'ailleurs, par les fragments de Bérose, de Sanchoniathon et par la Bible juive, que la conception du ciel et des eaux supérieures était la même chez les Sémites que chez les Aryas, que chez les Polynésiens ou les Cafres. *Rorate cœli desuper*, disent les prophètes et les psalmistes. Cieux, répandez votre rosée !

Quand le christianisme se forma d'une légende juive et d'idées néoplatoniciennes, il trouva le concept divin parfaitement établi des deux parts, et — si nous mettons de côté les dogmes et les mystères qui lui sont propres, — il se contenta d'incorporer dans le Jéhova biblique le Jupiter optimus maximus et le Zeus père des dieux et des hommes. Le ciel et Dieu ne cessèrent point d'être des mots synonymes, et inséparables. Il n'est pas de religion plus ou moins monothéiste, pour laquelle Dieu ne soit un ciel anthropomorphe, qui gouverne aussi bien le monde matériel que le monde moral, l'arbitre du temps, souverain maître de la pluie et des tonnerres. C'est, je pense, une doctrine dont il n'est pas besoin de prouver l'orthodoxie ; les Rogations la consacrent assez, et dans sa forme la plus primitive. Quand les prêtres s'avancent en chantant autour des récoltes, portant les ustensiles et les emblèmes sacrés, arrosant les champs d'une pluie artificielle qui tombe du goupillon bénit, ils résument tous les usages, toutes les croyances de l'humanité noire, jaune et blanche, sauvage, barbare et civilisée. Enfin les mêmes hommes qui voyent dans les inondations et les intempéries des marques évidentes de la colère céleste, ne sauraient contester aux orages bénins et aux pluies opportunes le caractère de faveurs divines. Fléaux et bienfaits procèdent du même Dieu juste et bon.

La divinité d'ailleurs est à ce prix. Qu'est-ce qu'un dieu qui ne pleut pas, qui n'intervient pas dans les événements les plus prochains et les plus essentiels à la vie ? Les déistes en ont fait l'expérience. Leur

Digitized by Google

grand architecte est, du moins ils le disent, auguste et sage, mais il ne passionne guère. La science et la raison lui ont enlevé la pluie et la foudre. La prière n'a plus de prise sur lui. C'est pourquoi les foules lui préféreront toujours, à défaut du Jupiter imbricitor et du dieu tonnant, les petits dieux locaux, saints, génies, fées, talismans, qui ont conservé un pouvoir agissant et direct sur les menus phénomènes de la nature. Et le culte de la pluie finit par où il a commencé.

Comme le culte des eaux terrestres, comme celui du feu, il est né d'un besoin impérieux et constant, il a traversé toutes les phases de l'animisme, s'est amalgamé à tous les mythes, à toutes les manifestations du sentiment religieux ; il s'est imposé à toutes les grandes religions aryennes, sémitiques, européennes, et il leur survit.

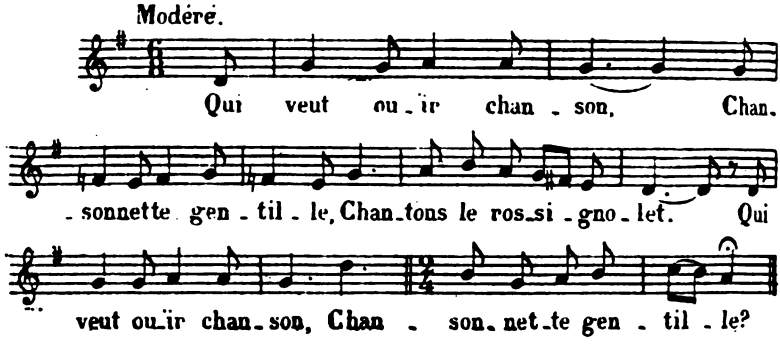
Notre méthode analytique nous a forcé d'isoler le météore aqueux du groupe auquel il appartient ; nous n'aurions pu en terminer aujourd'hui l'histoire si nous n'en avions détaché tout ce qui se rapporte aux vents et aux orages. Le vent, la foudre ont donné lieu à des mythes plus variés, plus éclatants que la pluie ; mais ils ont couru la même carrière et obtenu la même fortune. Partis des plus humbles degrés, ils se sont élevés aux grands emplois du polythéisme, se sont groupés autour des dieux suprêmes, et atteignant le sommet de la hiérarchie, sont entrés, comme leur modeste sœur, dans l'essence même de la divinité.

ANDRÉ LEFÈVRE.

Digitized by Google

LE ROSSIGNOLET

CHANSON DES HAUTES-ALPES



Qui veut ouïr chanson,
Chansonnette jolie ?
Chantons le rossignolet !
Qui veut ouïr chanson,
Chansonnette jolie ?

C'est d'un jeune garçon
Et d'une jeune fille :
Chantons le rossignolet !
C'est d'un jeune garçon
Et d'une jeune fille.

Qui se sont fait l'amour sept ans
Sans jamais se déplaire.

Au bout de sept ans,
Le galant se marie.

Il a fait un bouquet
A sa première mie.

— Mie, mie, dites,
Viendrez-vous à mes noces?

— Aux noces, je n'en dis rien,
Mais j'irai voir le branle (la danse).

— Mie, si vous venez ;
Metz v'un... peu pareille.

— Des trois robes que j'ai,
Je mettrai la plus belle.

Au premier tour de fait,
La belle est tombée morte.

Au second tour d'après,
Le galant tomba proche.

Les gens s'en vont disant :
« Voilà un grand dommage.

« Ces deux pauvres enfants
« Sont mor'es d'amourette. »

(Chantée par Mlle Cécilia Rey.)

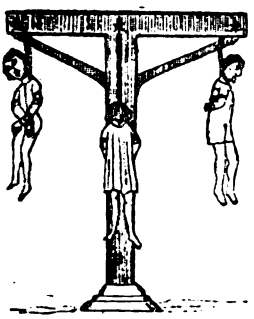
RAPHAEL BLANCHARD.

Digitized by Google

LES CALENDRIERS DES ILLETTRÉS

II

L'ALMANACH DES BERGERS



ROYES qui imprima certainement en 1510 (et très probablement même dès 1497[2]) le *Kalendrier et Compost des Bergiers*; Troyes qui, depuis près de quatre cents ans, a presque toujours tenu le premier rang pour la production des publications populaires connues sous le nom *Bibliothèque Bleue*, Troyes, sur ce point, n'est plus que l'ombre d'elle-même La ville des Garnier et des Oudot n'imprime plus, à l'heure présente, qu'un seul des almanachs qui faisaient sa renommée et la fortune de leurs éditeurs.

Par une de ces coïncidences auxquelles le hasard nous habitue, ce dernier survivant de l'industrie des almanachs à Troyes rappelle précisément — oh! par son titre seulement! — le premier représentant que nous en ayons conservé.

L'*Almanach des Bergers* pour 1890 descend-il du *Kalendrier et Compost* de 1497 ou 1510? Cette opinion ne paraît pas insoutenable, étant donné qu'on suit la trace du dernier jusqu'au siècle présent, où il devint, avec le fonds Baudot, la propriété de la maison Saillard, de Bar-sur-Seine, qui reprenant à son nom, comme éditeur, l'*Almanach des Bergers* de la maison Anner (aujourd'hui Victor Martelet), fondit ainsi ensemble les deux publications quasi-homonymes.

Mais nous ne devons pas nous arrêter à cette question. Le *Kalendrier et Compost*, pendant toute sa longue existence, renferma du texte qui n'existe pas dans son concurrent; il ne rentre donc pas dans le cadre de cette notice.

[1] Voir le t. IV, p. 630.

[2] EMILE OCARD. *Etude sur les Almanachs et les Calendriers de Troyes*, p. 20.

Digitized by Google

∴

La forme actuelle de l'*Almanach des Bergers*, la seule qui doive nous occuper, apparut à la fin du siècle dernier. C'était et c'est encore un petit livret

Planche I

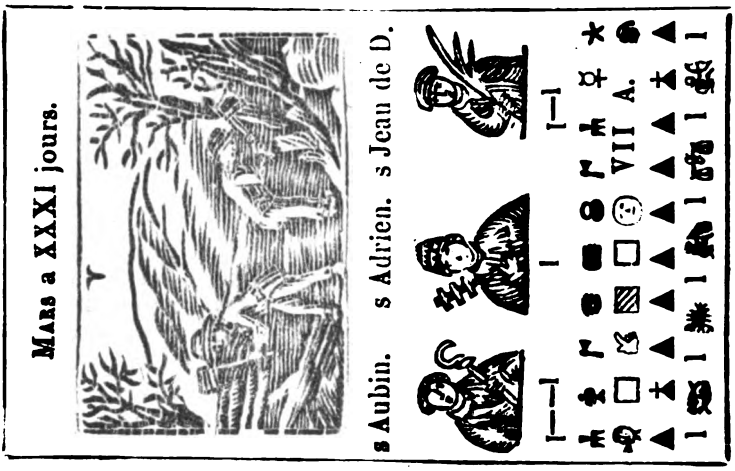
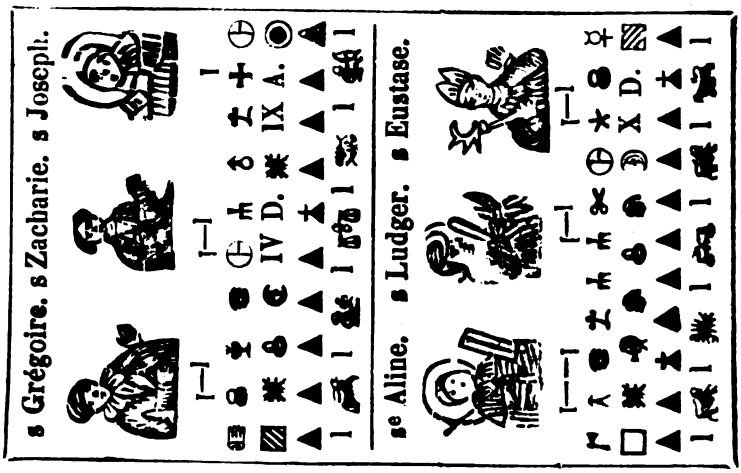


Planche II



in-32 de 32 pages, imprimé en rouge et noir jusqu'à ces dernières années, en noir seulement aujourd'hui.

Son succès fut jadis énorme. « Nous sommes assuré, dit M. E. Socard, à qui nous avons emprunté les renseignements qui précèdent, que la veuve

Digitized by Google

Garnier (1797-1830) tirait jusqu'à 150.000 exemplaires, tant l'*Almanach des Bergers* que le *Dieu-soit-Béni*[1]. »

Sachant qu'ils se vendaient à raison de cinq francs la grosse, on voit que le commerce en était très productif.

Aujourd'hui, le tirage de l'*Almanach des Bergers* est descendu à deux ou trois mille.

Planche IV

Bon faire les cheveux	♓
Bon couper les ongles	♒
Bon traiter les yeux	♉
Bon fumer la terre	♄
Bon semer et planter	♃
Bon couper du bois	♈

Désignifie *devant midi*, A signifie *après midi*, et le chiffre romain marque l'*heure de la Lune*.

Guides pour conduire les Fêtes aux jours qu'elles arrivent 1—1

Constitution de l'Air.

Jour de beau temps	○
Chaud et étouffant	♋
Tonnerre ou éclairs	♌
Pluie et humidité	♍
Jour de Soleil	♎
Brouillard et nébuleux	♏
Froid	♑
Temps venteux	♐
Neige et gelée	▨

Planche III

Depuis le Dimanche gras jusqu'à Pâques, on comptera un mois vingt jours.

Explication des signes.

Nouvelle Lune	◉
Premier Quartier	☽
Pleine Lune	○
Dernier Quartier	☾
Lune montante	(
Lune descendante	)
Jour de Dimanche	♃
Jour de Fête	♄
Jour ouvrable	▲
Bon saigner	✳
Très-bon saigner	♅
Bon ventouser	☊
Bon prendre médecine	♆
Bon prendre pilules	⊕
Bon sevrer les enfants	♀

[1] *Dieu-soit-Béni*, almanach publié autrefois par plusieurs villes (Lyon, Besançon, Troyes, etc.). Il contenait le calendrier, les pronostications atmosphériques, les « choses bonnes à faire. » comme on le verra plus loin pour l'*Almanach des Bergers*, et enfin les foires d'une certaine région.

Cet almanach a disparu de Troyes en 1886 ; il y était imprimé par la maison Martelet. Au dos de la couverture, on lisait : *Soli Deo honor et gloria*.

Digitized by Google

*
* *

Les planches, que la complaisance de M. Victor Martelet, l'imprimeur actuel de l'*Almanach des Bergers*, nous permet de mettre sous les yeux des lecteurs, donnent une idée de la facture de cette publication.

La première page porte le titre suivant : *Almanach des Bergers pour l'année* ***, par Melchior Grieffer, astrologue. Un dessin relativement moderne l'accompagne ; il représente un berger montrant le ciel à un voyageur.

Les planches I et II sont destinées au mois de mars, symbolisé par deux bûcherons au travail. — On y trouve neuf « portraits » de saints Il ne faudrait cependant pas, malgré l'ancienneté des bois originaux, conclure à l'authenticité des ressemblances ; car, en comparant plusieurs éditions, on pourrait constater que, selon les années, la même figure est attribuée à des personnages différents. Et de plus, depuis le temps où l'artiste graveur confectionna les petites images en question, leurs traits ont été bien défigurés par les vicissitudes de la vie d'imprimerie. C'est ainsi que, chez certaines (sainte Aline est dans ce cas), les lignes de la figure ayant subi de graves avaries, le compositeur ingénieux, qui remplit aussi les fonctions d'astrologue, les a remplacées par trois petites pointes sans tête, plantées très proprement ma foi, en triangle au milieu du rond formant la figure.

Sous chaque tête, un signe |—| conduit au jour affecté au saint qu'elle est censée représenter.

Je vais maintenant essayer d'expliquer le mécanisme du calendrier, à l'aide des signes contenus dans les planches III et IV.

La première ligne indique, pour chaque jour, une opération à laquelle ce jour sera favorable ; la seconde indique le temps qu'il fera ce même jour ; la troisième forme le calendrier proprement dit.

Le premier signe que nous rencontrons dans la troisième ligne est un triangle plein (jour ouvrable) ; et, comme celui qui le suit (un triangle plein surmonté d'une croix) signifie dimanche, il en résulte que le 1er mars 1890 sera un samedi. De plus, la tête aux joues gonflées et soufflantes et le trident qui la surmontent, nous disent que ce jour sera venteux et qu'il y fera bon fumer la terre. Au-dessus encore, le signe |—| nous conduit au portrait de saint Aubin, dont la fête tombe ce jour-là.

Nous voyons par le même procédé, que le dimanche 2 mars sera favorable à qui voudra prendre médecine. Le signe atmosphérique de ce jour étant oublié dans le tableau explicatif, nous en sommes réduits aux conjectures sur ce point[1]. Et ainsi de suite.

Chacun des mois est symbolisé dans une gravure comme celle que l'on a vue pour mars : Janvier, par un homme assis à une table et paraissant fêter

[1] Dans les *Dieu-soit-Béni* imprimés à Lyon, et dont la bibliothèque de Troyes possède une collection de 42 années (1799-1840), ce signe représente l'*aspect cadrat* (ou mieux *quartil*). — D'autre part, le typo-astrologue de l'*Almanach des Bergers* me dit qu'il entend tout simplement annoncer, par le carré blanc, une journée claire..... Le lecteur vérifiera.

Digitized by Google

seul les Rois (une façon de domestique semble le servir) ; — février, par un homme déguisé en polichinelle, tenant un tambour de basque, et dansant sur un panier en damier ; un autre personnage, *écouvé*, l'accompagne également avec un tambour de basque · c'est Carnaval ; — on a vu mars ci-dessus ; — un semeur et un pêcheur représentent les occupations d'avril ; — un « mai » enguirlandé, près duquel un couple d'amoureux, voilà pour mai : — pour juin, un berger et son troupeau ; — pour juillet, des faucheurs ; — pour août, des sarcleurs ; — pour septembre, un chasseur ; — pour octobre, un vigneron portant sa hotte ; — pour novembre, un laboureur conduisant sa charrue attelée de deux bœufs ; — pour décembre, des batteurs en grange munis de leurs fléaux.

Certaines images de saints ou de fêtes sont particulièrement curieuses. Ainsi la Circoncision est représentée par une femme tenant un enfant sur un bras, et ayant à la main un énorme coutelas ; les Rois, par trois couronnes superposées, surmontées d'une étoile ; Carnaval, par un polichinelle ; les Quatre-temps, par un ou plusieurs poissons ; Pâques, par un garçon pâtissier, portant une bannette sur la tête ; saint Marc, par une voile de bateau ; l'Ascension, par le bas d'une robe et deux jambes suspendues en l'air ; le commencement de la Canicule, par un chien tirant la langue ; saint Crépin, par une botte ; les Morts, par quatre têtes dans des flammes qui pourraient tout aussi bien être des roseaux.

A la page 30 de l'*Almanach*, est un ancien bois représentant l'Astrologue, coiffé d'un chapeau à panache, un sabre au côté, et tenant à la main un compas avec lequel il s'apprête à mesurer le soleil placé dans un angle ; sur le côté, une inscription illisible ; sous la figure, ces deux vers :

Je suis le Maître spectateur
Du temps et de son bonheur.

La page 31 renferme une gravure donnant les parties du corps humain que chaque signe du zodiaque gouverne, avec cette inscription, dont je n'ose dire qu'elle est en vers :

En ces signes ne saignerez
Quand la Lune y sera entrée.

Le bois, en très mauvais état, représente les douze signes du zodiaque encadrant un homme debout ; des traits partent des différentes parties du corps de cet homme et conduisent aux signes qui l'entourent, montrant ainsi l'endroit où il ne faut pas saigner quand la lune est entrée dans le signe correspondant.

Par exemple, il ne faut pas saigner à la tête quand la lune entre dans le Capricorne ; le Sagittaire interdit la saignée aux cuisses, etc.

Telle est la physionomie de l'*Almanach des Bergers*. Et cela se vendait en masse, se consultait journellement en France et en Allemagne, sans que les insuccès d'application, les erreurs de pronostics, vinssent dessiller les yeux des acheteurs.

LOUIS MORIN.

Digitized by Google

LES TRADITIONS POPULAIRES

ET LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS

III

Le Ménagiana

⁂ On dit par manière de proverbe à Angers, que les Bas-Bretons savent que nos Rois sont mariés lorsqu'ils ont des enfans, pour dire qu'ils ne savent les choses que longtemps après qu'elles sont faites.

⁂ Pendant qu'on achevoit de bâtir le Pont-Neuf, un jour que les entrepreneurs devoient faire ensemble un grand festin, ils virent un homme qui toisoit le long du Pont sans rien dire à personne ; ils le crurent connoisseur, et le prièrent à dîner. Après le dîner, ils luy dirent qu'ils voyoient bien qu'il avoit quelque pensée sur leur ouvrage qui pourrait le perfectionner. Je songeois, leur dit-il, que vous avez très bien fait de vous y prendre en large ; car si vous vous y fussiez pris en long, vous n'en fussiez pas venu à bout de la même manière.

⁂ Comme on parloit de la « Moelle » d'Ab... l'abbé le Camus, à présent Cardinal, dit : La lune étoit en décours quand il fit cela.

⁂ La faveur de Barabat anprès de Louis XIII n'a pas duré plus de six mois ; et c'est de là que la *fortune de Barabat* passe en proverbe pour une fortune de peu de durée.

⁂ Le dernier sermon d'une mission faite en une paroisse de la campagne, tout le monde pleuroit hors un paisan. Un autre luy dit : Pourquoi ne pleure-tu pas ? Il luy répondit : Je ne suis pas de la paroisse.

⁂ J'ay lu dans un petit livre imprimé à Bordeaux que saint Michel frappant à la porte du Paradis, saint Pierre dit : Qui est-ce ? saint Michel répond : Une Carmélite. Saint Pierre dit : On ne voit icy que des Carmélites ; quand il y aura une douzaine, on ouvrira.

⁂ Un pauvre homme en Brie, portait cinq sols à son Curé pour luy faire dire une Messe. Il ne trouva que la servante à qui il voulut laisser son argent. Elle luy dit, en le refusant : Nous ne disons pas de messes à cinq sols.

⁂ Quand on parle de quelqu'un qui a une méchante femme, le petit peuple dit : Cet homme a un grand mal de côté. Il parle plus sagement qu'il ne croit, car Yves de Chartres appelle une femme *lateralis*, et ce mot se prend principalement pour celles qui sont d'une condition inférieure au mary.

⁂ Nous avons à Angers un Proverbe qui dit : Un bouillon de choux fait perdre cinq sols au médecin. Il est du temps que l'on ne donnoit que cinq sols au médecin par visite. P. S.

[1] Paris, chez Florentin et Pierre Delaune, M.DC.XCIII. in-8 de 360 p.

Digitized by Google

LES JOURS D'EMPRUNT CHEZ LES ARABES[1]

Dans un mémoire récemment paru dans la *Romania*[2], M. L. Shaineanu a étudié, d'une façon très complète, l'extension, chez les peuples européens du bassin de la Méditerranée de la légende de *la Vieille et des Jours d'emprunt*. Il conclut, dans l'introduction[3], que « cette ressemblance de la production » populaire dans les différents pays provient » d'une nécessité psychologique ; le même » phénomène a donné naissance à une conception identique. »

Une note des directeurs de cette *Revue* fait de sages réserves sur cette affirmation : « Il n'est guère probable que l'idée d'expliquer la » recrudescence du froid au moment où l'hiver semble cesser, par un » défi adressé à Mars (ou Février) par une vieille femme, soit née » indépendamment en plusieurs endroits : il en est de même des em- » prunts qu'un des mois est censé faire à l'autre. La date et le point » de départ de cette conception, comme plusieurs détails relatifs au » rapport de ses diverses formes, pourrait donner lieu à des recherches » faites à un point de vue différent de celui où s'est placé M. Shai- » neanu[4] ». Les exemples que je vais citer et où se manifeste clairement un double emprunt, viennent à l'appui de l'opinion exprimée par MM. P. Meyer et G. Paris.

Les Kabyles du Jurjura possèdent la même légende, mais les mois en question sont Janvier et Février.

« Il y avait une vieille femme qui possédait une chèvre. Une fois, pendant le mois d'*Innaïr* (janvier), il y eut de la neige, de l'orage et du froid. Cette vieille demeura enfermée, ainsi que sa chèvre pendant tout le mois. A la fin de janvier, le soleil se montra. La femme sortit avec sa chèvre et dit à Innaïr : Mes cinq doigts dans ton œil[5], tu es fini, tu ne peux plus rien me faire. » Alors Innaïr dit à son compère *Fourar* (février) : « Je t'en prie, compère, prête-moi un de tes jours pour tuer cette vieille insolente. » — Fourar lui en prêta un. Alors le ciel se

[1] Cf. le tome III p. 331, 359, 504, 528 et le tome IV, p. 570.
[2] N° 69. Janvier 1889, p. 107-127.
[3] P. 107.
[4] P. 127.
[5] Expression souverainement injurieuse employée aussi par les Arabes.

Digitized by Google

remplit de nuages ; les éclairs brillèrent, le tonnerre gronda : il tomba de la pluie et de la neige : le vent souffla avec violence. La vieille qui était dehors fut saisie par le froid, elle mourut avec sa chèvre. C'est pourquoi le dernier jour de janvier est appelé *Amerdhel* (emprunt) et que février est plus court d'un jour que les autres mois[1].

Cette légende a laissé des traces dans les usages Kabyles : le dernier jour de janvier, avant le lever du soleil, tout propriétaire de bœufs va dans son étable crier trois fois à l'oreille de ses bêtes : Bonne nouvelle, janvier est fini. On explique cet usage, qui me paraît se rattacher au thème de la légende citée ci-dessus, de la façon suivante :

Les bœufs sont soumis à toutes sortes de maladies pendant le mois de janvier. Au temps où ils parlaient, ils promirent le paradis à quiconque leur annoncerait que cette funeste période était passée[2].

Les Arabes ont aussi les jours de la vieille mentionnés par Mas'oudi[3] et Qazouini[4].

S'inn (panier à couvercle.)

S'innabr (intensité du froid.)

Ouabr (sorte de petit quadrupède, à poil gris, sans queue.)

Amer (qui commande.)

Moutâmer (qui est commandé.)

Mo'allel (qui boit coup sur coup.)

Mot'fi eldjamr (qui éteint la braise[5].)

Trois appartiennent au mois de *chebât* et quatre à celui d'*Adâr :* ils commencent le 26 de chebât (correspondant à février) et qui n'a que 28 jours.

Un poète anonyme nous en a conservé le souvenir dans les vers suivants :

« L'hiver est poursuivi l'épée dans les reins par sept jours sombres : les jours de notre méchante vieille.

« Et quand ils sont accomplis (S'inn, S'innabr, Ouabr, Amer et son frère Moutamer, M'oallel et Mot'fieldjamr).

« Alors le froid tourne le dos et le commencement du mois t'amène des tempêtes.

Qazouini cite à ce propos la légende suivante :

« Quelques-uns racontent qu'une vieille devineresse arabe avait annoncé à sa tribu, pour la fin de l'hiver, un froid violent dont les troupeaux auraient à souffrir. Les gens n'ajoutèrent pas foi à ses pa-

[1] Bel Kassem ben Sedira. *Cours de langue Kabyle*, Alger, 1887. Introduction, p. CCXXI.

[2] Hanoteau et Letourneux, *La Kabylie et les Coutumes kabyles*, Paris, 1872, 3 v. in-8°, t. I, p. 130.

[3] *Prairies d'or*, éd. et trad. Barbier de Meynard, t. III.

[4] *Adjaïb el Makhlouqât*, éd. Wustenfeld, Gottingen, 1849, in-8°, p 77.

[5] Quelques-uns de ces noms s'expliquent sans doute par des légendes qu'il serait curieux de rechercher.

Digitized by Google

roles et tondirent leur bétail, comptant sur l'arrivée du printemps. Mais par suite d'un froid excessif, les semailles et les troupeaux furent détruits et l'on appela ces jours-là, *Jours de la Vieille.* »

Cette légende est évidemment tronquée : quoiqu'il en soit, laissant de côté le calendrier syrien, les Arabes donnent le nom de *Jours de la vieille* au solstice d'hiver.

A côté de la légende de janvier et de février, évidemment d'origine latine (Innaïr=Januarius et Fourar=Februarius), les Kabyles ont conservé un souvenir de la tradition qui place les jours néfastes en février et en mars. Un vers d'une chanson populaire du Jurjura sur la prise d'Alger, les mentionne sous le nom de *ah'aiiam* (ou *ah'aggam,* mot d'origine arabe.)

« (La mitraille des chrétiens) tombe comme la grêle dans les jours néfastes[1]. »

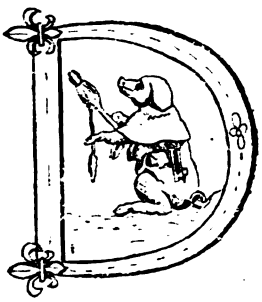
Il y a donc ici un double emprunt : l'un fait aux Romains[2], l'autre aux Arabes et cette circonstance contredit l'opinion d'une création spontanée de la légende chez les divers peuples où nous la rencontrons.

RENÉ BASSET.

AMULETTES ET TALISMANS[3]

VI

AMULETTE BRETON CONTRE LA FIÈVRE.



DANS le numéro de novembre, M. G. Fouju a publié une note très intéressante sur un amulette du département de la Seine auquel on attribue « la vertu de préserver les enfants » des convulsions et de la douleur causée par » le percement des dents. » L'auteur ajoute qu'il est formé de trois pattes de taupe ou d'une tête de vipère renfermé dans un petit sachet.

Nous ne nous arrêterons qu'aux pattes de taupe, car nous voulons faire un curieux rapprochement entre la superstition signalée par M. G. Fouju et celle que nous avons remarquée tout récemment dans les Côtes-du-Nord canton de Corlay).

[1] *D'iged'erez louhi ouh'aamii* (Hanoteau, *Poésies populaires de la Kabylie du Jurjura.* Paris, 1867, in-8°, p. 8 et note 1.)

[2] On remarquera que de toutes les recensions citées par M. Shaineanu, c'est celle de Sardaigne qui se rapproche le plus de la version berbère.

[3] V. le t. III. p. 331, 359, 404, 528, et le t. IV. p. 5 6.

Digitized by Google

L'été dernier, une personne nous apporta un petit sachet de grosse toile renfermant deux pattes de taupe. A l'entendre, cet amulette, lorsqu'on veut bien consentir à la porter suspendue au cou, est d'une efficacité merveilleuse contre les fièvres de toute nature. Mais il ne faut pas que ce soit des pattes quelconques de taupe qui y soient contenues ; il faut qu'elles aient été choisies avec soin. Les prescriptions sont différentes de celles que M. G. Fouju a citées, et pour cela même n'en sont que plus curieuses à connaître. Il faut qu'il y ait une patte de devant et une patte de derrière et qu'elles n'aient pas été coupées du même côté. Il paraît que cette condition est absolument essentielle. Nous n'avons rien appris sur le sexe de l'animal.

En Amérique, les pattes de taupes passent pour être un porte-bonheur. Nous connaissons à Paris une jeune fille des Etats-Unis qui pour rien au monde ne sortirait sans avoir sur elle ce précieux talisman. C'est, paraît-il, une vieille négresse, sa nourrice, qui lui révéla les propriétés de ce fétiche.

Dans le canton de Gennes (arrondissement de Saumur), les mères ont la coutume de mettre une peau de taupe sur la tête de leurs tous petits enfants pour les préserver des convulsions et leur faciliter la dentition.

Nous pensons voir là, sous une autre forme, la même superstition que M. Fouju a signalée dans sa note intéressante.

LIONEL BONNEMÈRE.

Digitized by Google

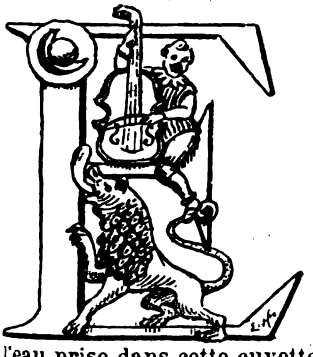
LÉGENDES ET SUPERSTITIONS PRÉHISTORIQUES[1].

III

Quelques Pierres a légendes du Dép[t] d'Eure-et-Loir.

VII. *Le Bénitier du Diable.*

(Commune de Nottonville, canton d'Orgères.)



Entre le hameau de Ponthaut et la ferme Loubinière, sur la rive droite de la Conie, et à quelques mètres de ses bords, existe un atelier de polisssage. Huit roches d'un grès siliceux portent des rayures et des cuvettes. Le plus beau polissoir de l'atelier est désigné par les habitants des environs sous le nom du Bénitier du Diable à cause d'une grande cuvette, assez profonde, dans laquelle l'eau séjourne longtemps. Les enfants en passsant par là s'amusent à faire le signe de la croix avec l'eau prise dans cette cuvette creusée, dit-on, par le Diable.

VIII — *La griffe du Diable.*

(Commune de Courtalain, canton de Cloyes.)

L'empreinte de la griffe du Diable se trouve sur une pierre située dans l'angle Nord-Ouest du parc du château de Courtalain. La nature de la pierre, au lieu d'être comme les polissoirs que j'ai déjà signalés en grès siliceux, est un aggloméré de silex désigné dans le pays sous le nom de Perron. Sa surface est très inégale et c'est sur la partie la plus élevée de terre que l'on voit quatre rayures et une petite cuvette se joignant presque à une extrémité de façon à représenter assez bien les traces d'une main crochue.

IX. — *La Pierre du Diable.*

(Commune d'Arrou, canton de Cloyes.)

Cette pierre, qui est encore un polissoir, se trouve au bord d'une petite vallée sèche, dans un champ dépendant de la ferme La Glomardière Elle est au ras du sol et, m'a-t-on dit, le Diable ne souffre pas que la terre demeure sur sa pierre. Si, en labourant, la charrue en amène

[1] V. le T. III, p. 111, p. 617 et le T. IV, p. 214.

Digitized by Google

dessus, si on en met intentionnellement, le lendemain il n'y en plus. La cause naturelle est que le centre du polissoir est un peu plus élevé que les bords qui enfoncent en terre et que l'eau, le vent, finissent par la découvrir lors qu'elle a été recouverte.

X. — *La Pierre du Diable.*

(Commune de Blévy, canton de Châteauneuf).

Au Champtier des Mardelles, sur le bord du chemin de Baronval à Saint-Age, monsieur Lefèvre, dans l'annuaire du département d'Eure-et-Loir cite une pierre désignée sons le nom de Pierre[1] du Diable. Ce n'est pas un polissoir, mais elle est classée comme monument druidique, et le nom qu'elle porte lui vient, sans doute, de sa grosseur et de sa dureté. Toutes les tentatives qu'on a faites pour la détruire sont demeurées infructueuses.

XI. — *La Pierre du Diable.*

(Commune de Châteauneuf, Canton du dit).

Le Dictionnaire topographique du département d'Eure-et-Loir publie en 1861, page 59, et la Statistique du département, par monsieur de Boisvillette, page 42, indiquent un dolmen détruit qui portait le nom de Pierre du Diable. Ce dolmen se trouvait vers l'ouest de la forêt de Châteauneuf. Le champtier où il était a conservé le nom de Pierre du Diable.

XII. — *Le Cimetière du Diable*

(Commune de Varize, canton d'Orgères).

Le Cimetière du Diable était, il y a une dizaine d'années, d'après ce qu'on m'a dit dans toutes les communes environnantes, une chose merveilleuse.

Sur des pierres, presqu'à fleur du sol, se voyaient des empreintes diverses. On reconnait facilement des pattes d'oiseaux, de chat, de chien, le pas des chevaux, même les clous du fer, des sillons de voitures, absolument comme le lendemain d'une gelée se voient sur une route les traces de ce qui y est passé la veille.

J'y suis allé et n'ai rien vu de tout cela. J'ai constaté que le Cimetière du Diable se trouvait au sommet d'un côteau exposé au midi et découvert par suite du glissement des terres ; que l'intempérie des saisons avait craquelé, fendu ces pierres, quelques-unes dans toutes leur lon-

[1] Année 1889.

Digitized by Google

gueur. Ce sont là les sillons de voitures. La seule chose qui m'ait semblé curieuse, c'est qu'à travers les interstices de la pierre, le buis pousse en abondance. Il n'y a, en fait de végétation, que du buis au Cimetière du Diable et quelques buissons ont 0m80 à 1m de hauteur.

XIII. — *Le Perron de Saint-Martin.*

(Commune de Civry, canton de Châteaudun).

Pour faire suite aux Pierres de Saint-Martin signalées dans la *Revue des Traditions populaires*[1], il faut ajouter un polissoir dont je viens d'avoir récemment connaissance, désigné sous le nom de Perron, à cause de la nature de la pierre appelée ainsi dans le pays.

Il se trouve à quelques mètres du hameau de Vallières ; malheureusement il est enfoui depuis 1884, sous prétexte qu'il gênait la culture, le cultivateur a essayé de le briser à coups de masse, de le faire éclater en allumant un feu de bois autour; ne parvenant pas à le détruire, il a creusé auprès un trou dans lequel le polissoir a été basculé.

Le nom de Pierres de Saint-Martin donné aux pierres présentant des excavations ou des empreintes, le fait de déposer une offrande dans le but d'obtenir une faveur, comme de se servir de l'eau séjournant sur le polissoir pour se guérir des fièvres, n'est pas propre au département d'Eure-et-Loir.

Dans un travail lu à la séance du 26 mai 1878 du congrès archéologique tenu à Laval, M. Theuvenot cite des faits semblables, dans le département de la Manche, et de l'Ille-et-Vilaine, dans l'Est de la France :

« La Pierre de Saint-Benoît, où Pierre qui pleure est un polissoir dont la sur-
« face à peu près plane s'élève à 0m20 de terre. Elle se trouve dans un petit pré,
« sur le versant sud-ouest et à mi-hauteur des collines avoisinant Saint-James,
« (Manche).

« Elle est l'objet dans le pays d'une légende très populaire. Saint Benoît, se
« serait couché sur la pierre et y aurait laissé les empreintes de sa tête et de ses
« côtés ; la tête répondrait à une cuvette dont la courbure implique toutefois des
« dimensions de beaucoup supérieures à celles d'une tête humaine ordinaire.
« Les habitants du voisinage attribuaient à l'eau qui séjourne dans les rayures
« certaines vertus : ils croient qu'elle guérit la fièvre, les maux d'yeux, plusieurs
« maladies de l'enfance, etc. D'après eux, cette eau revient toujours dans les
« cavités de la pierre, quelques efforts qu'on fasse pour l'enlever. Si on cherche
« à l'épuiser le soir, elle reparaît le lendemain matin.

Un peu plus loin, M. Theuvenot, dans son travail, dit que dans la forêt de Theil (Ille-et-Vilaine) existe un lac artificiel, nommé le « lac

[1] Année 1849, page 221.

Digitized by Google

des Mottes » Ce lac est entouré de tumulus. C'est le déplacement de la terre des tumulus qui a formé le lac.

« D'après les traditions le lac aurait été creusé par ordre du seigneur. — « Ce seigneur nourrissait des esclaves qui enlevaient les matériaux dans des « corbeilles, pour en former neuf buttes ou mottes de dimensions variées, qu « s'élèvent au bord du lac, principalement du côté sud-ouest. La légende ajoute « que le seigneur a jeté un tonneau d'or au fond du lac, où il gît encore.

« Au bord d'un petit ruisseau qui alimente ce lac, on montre avec précision « la fosse » d'un homme qui fut tué par les seigneurs — trois fois de fois de « suite, et ressuscita trois fois. L'eau du ruisseau passe pour guérir plusieurs « sorties de maladies. Cette prétendue fosse » dans laquelle on montre même « la place de la tête du mort, se trouve au pied d'un arbre chargé d'ex-voto. « Elle est couverte elle-même de petites croix de noisetier qu'y plantent les gens « du voisinage. Au pied d'une grande croix dressée au même lieu, les passants « déposent dans un trou quelques pièces de monnaie que le premier pauvre « venu peut s'approprier, à charge de réciter des prières. Cet usage de déposer « ainsi de l'argent se retrouve dans l'Est, à propos de certaines roches dédiées « à Saint-Martin et sur lesquelles on croit voir l'empreinte du pied de son cheval « mais aujourd'hui l'offre consiste le plus souvent en un petit morceau de bois.

Pour revenir aux pierres de Saint-Martin du département de l'Eure-et-Loir, j'ai fait le relevé des saints choisis comme patrons des communes du département. Saint Pierre : 60 communes l'ont choisi comme patron ; vient ensuite saint Martin avec 57 communes ; la sainte Vierge avec 44, saint Lubin avec, 16 ; saint Germain et saint Rémy chacun avec 13 communes ; puis vient un grand nombre de saints avec des unités.

Je pensais que le nom de saint Martin était donné à la pierre qui se trouvait sur la commune dont il était le patron. C'est exact pour Civry et Viabon, qui sont bien sous son vocable, mais Nottonville est sous celui de saint Pierre, Villiers-Saint-Orieu sous celui de Saint-Orieu et de sainte Christine et Corancez est sous celui de saint Laurent.

C. Fouju.

Digitized by Google

LE PEUPLE ET L'HISTOIRE[1]

I.

LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET LES SOUVENIRS POPULAIRES

LE PEUPLE qui, dans les contes de la veillée, maltraite fort les chouans et parfois les Vendéens, semble plus indulgent pour leurs chefs. C'est ainsi que Boishardy, qui tenait la campagne aux environ de Moncontour, était, disent les paysans de ce canton, un assez bon homme, qui n'était pas mauvais à l'égard des pauvres gens. Lui et sa femme couchaient habituellement sur un grand chêne. Un jour que Boishardy se trouvait dans une ferme, elle fut cernée par les bleus républicainsqui étaient à sa recherche. Il y avait là trois femmes qui avaient chacune un enfant à la mamelle. Elles dirent à Boishardy de se coucher en travers du foyer, et toutes les trois s'assirent sur l'espèce d'estrade en pierre qu'on voit encore dans beaucoup de fermes — c'est au fond de cette estrade pavée qu'est l'âtre ; — elles le cachèrent ainsi, et donnèrent à téter à leurs enfants. Les bleus ne les dérangèrent pas, et Boishardy leur échappa encore cette fois.

Charette est le seul des généraux de la Vendée que le peuple n'ait pas oublié et dont il ait orné la vie de quelques détails légendaires. Nous avons déjà trouvé son nom associé à deux chansons ; il est aussi devenu un terme de comparaison populaire. Actuellement en Haute-Bretagne, on dit de quelqu'un qui est attaché aux idées légitimistes : « Il est chouan comme Charette. » On rencontre, à une époque contemporaine du général vendéen un similaire de ce dicton. D'après une notice placée au-dessous d'une estampe de Duplessix-Bertaut, qui représente Charette marchant au supplice, quand on voulait désigner quelqu'un comme mauvais citoyen, c'était une expression assez générale que de dire : « Il est patriote comme Charette. »

De même que beaucoup d'autres chefs de cette époque, il avait des surnoms on l'appelait le « Petit Cadet » ou le « Petit Savoyard. »

Aux environs d'Ancenis, il a laissé la réputation d'un vert galant, très entreprenant avec les filles et les femmes, brave, audacieux à la guerre, mais aussi très brutal. Sur les bords de la Loire, on dit en proverbe : « Hardi comme Charette », et aussi « Paillard comme Charette. » Toutefois, de même que Boishardy, il n'était pas dur envers les gens de la campagne.

[1] V. le t. IV. p. 65, 207, 521.

Digitized by Google

Suivant une tradition du pays nantais, qui m'est communiquée par M. Léon Séché, à la suite de son entrée triomphale à Nantes, Charette alla consulter une diseuse de bonne aventure qui demeurait place Viarmes. Cette femme *vit* dans du marc du café que le chef vendéen serait fusillé place Viarmes, non loin de l'endroit où Cathelineau avait été blessé à mort.

Une légende des bords de la Loire veut que Cathelineau ait passé la nuit qui précéda le siège de Nantes au moulin du Bernardeau, près d'Ancenis. Ce moulin, qui n'existe plus, était bien connu à cette époque, à cause des signaux qu'il faisait avec ses ailes. La meunière était une femme galante, et M. Léon Séché a raconté cette aventure de Cathelineau, dans une de ses nouvelles. Le jour du passage de la Loire par l'armée de la Rochejacquelein, la meunière, qui n'avait pas été cruelle pour le général de l'armée catholique, soutint une sorte de siège contre les hussards de Westermann, qui la fusillèrent.

Les soldats de la Vendée furent tellement ravis d'être en possession de canons, qu'ils leur donnèrent des noms familiers ou significatifs. Ils parurent même en plusieurs circonstances regarder quelques-uns d'entre eux comme des espèces de fétiches, de la possession desquels dépendait la victoire.

Les Vendéens, dit Victor Hugo, prirent un beau canon de bronze qu'ils baptisèrent le *Missionnaire*, puis un autre qui datait des guerres catholiques ; ils l'appelèrent *Marie-Jeanne*. Quand ils perdirent Fontenay, ils perdirent Marie-Jeanne, autour de laquelle tombèrent sans broncher six cents paysans ; puis ils reprirent Fontenay afin de reprendre Marie-Jeanne, et ils la ramenèrent sous le drapeau fleurdelysé en la couvrant de fleurs et en la faisant baiser aux femmes qui passaient[1].

Pendant que Blancs et Bleus se battaient, et que souvent de part et d'autre ils montraient un héroïsme digne d'admiration, les armées républicaines tenaient tête à l'Europe coalisée. On a, à ce qu'il semble, trouvé peu de souvenirs légendaires relatifs à cette époque fameuse : ils sont rares dans les pays placés loin des frontières ; les patriotiques populations de l'Est, celles voisines de l'Italie ou de l'Espagne, ont eu à souffrir de l'invasion, et la légende a dû s'emparer de certains faits, et les transformer. Une exploration faite sérieusement dans ces pays amènerait sans doute quelques découvertes.

Sur les côtes de Bretagne, les guerres maritimes sont encore l'objet de quelques récits : à Saint-Cast, un corsaire nommé Besnard, commandait un navire qui accomplit de fabuleux exploits ; le diable se mêla aussi de ces croisières ; il monta même à bord d'un navire de l'État, la frégate la *Cornélie*, dont le capitaine se donna à lui pour arriver en quinze jours aux Grandes-Indes. Les matelots de Surcouf, se faisaient, dit-on, tatouer sur le front ces mots « Terreurs de la mer. »

[1] *Quatre-vingt-treize*, p. 213.

Digitized by Google

Des marins prisonniers en Angleterre le seul souvenir qui subsiste — avec la juste exécration des pontons — consiste dans quelques récits d'évasions heureuses. On raconte aussi l'histoire d'un matelot, qui, attaché comme un chien à l'entrée d'un fort, disait aux enfants du gouverneur des contes de France; les enfants y prirent goût et la captivité du matelot fut très adoucie[1].

Latour-d'Auvergne, le premier grenadier de France, passait aux yeux de ses compatriotes pour être possesseur d'un *louzou*, d'un talisman caché qui lui assurait la victoire; ses grenadiers croyaient naïvement qu'il avait le don de charmer les balles[2].

Robespierre eut pendant plusieurs années une popularité qui aurait pu paraître semblable si nous n'avions été témoins récemment d'un engouement incroyable, pour un personnage bien moins intéressant. L'un et l'autre de ces « emballages » s'expliquent par le besoin cultuel du peuple. En 1793, on alla jusqu'à l'adoration. Tels, dit Michelet, voyaient distinctement au ciel la Constellation Robespierre... Une infinité de personnes avaient ses portraits appendus chez elles, comme une image sainte. Des femmes, des généraux mêmes, portaient un petit Robespierre dans leur sein, baisaient, priaient la miniature sacrée. Ce qui est plus étonnant, c'est que ceux qui le voyaient sans cesse et l'approchaient de plus près ne le regardaient pas moins comme un être d'autre nature. Elles joignaient les mains disant : « Oui, Robespierre, tu es dieu. »

Aujourd'hui, le nom de cet homme qui fit tant parler de lui n'est plus guère connu du peuple que grâce au proverbe : « Saoul comme la bourrique à Robespierre, » et par celui que nous avons relaté, t. IV, p. 522.

Le journal d'Hébert, qui devait ressusciter en 1871, a donné naissance au dicton : « Colère du père Duchêne, » encore usité en Bretagne il y a quelques années.

Dans l'Introduction de sa traduction des *Veillées allemandes* de Grimm, p. XXXIX, l'Héritier faisait au sujet de la formation des légendes quelques réflexions assez judicieuses : Tel fait de pure invention et qui fut invoqué à une grande distance du lieu où il est censé s'être passé, devient, après un laps de temps une tradition particulière à ce lieu lui-même. Notre période révolutionnaire en offre un exemple frappant dans ces mariages républicains inventés pour faire un idéal plus horrible de la mission de Carrier : cette terrible ironie est aujourd'hui une tradition des Nantais, tradition qui s'est formée en quelque sorte sous nos yeux. Un autre épisode, devenu populaire est tout aussi apocryphe ; l'*Intermédiaire* a publié de nombreuses pièces qui prouvent

[1] SÉBILLOT. *Trad.* t. I, p, 370, *Contes des Marins*, n° L. *Les Héros populaires en Bretagne*, p. 30.

[2] VIOLEAU. *Pèlerinages du Morbihan*, p. 18. *Dict. Larousse*.

[3] *Les Femmes de la Révolution*, p. 284.

Digitized by Google

que le verre de sang de Mlle de Sombreuil est d'invention assez récente. Un rédacteur du *Temps* qui a repris cette question (13 février 1890) fait à ce sujet des remarques intéressantes :

Une objection, dit-il, qui pourrait peut-être dispenser des autres, c'est que se faire verser un verre de sang et le boire, alors même qu'on n'y aurait pas de répugnance, paraît une opération physiquement impossible : le sang serait figé au moment même où l'on porterait le verre à ses lèvres. Mais il y a autre chose ; dès le lendemain de Thermidor, les écrits sur les journées de Septembre et sur les prisons sous la Terreur ont pullulé : le dévouement de Mlle de Sombreuil y a été célébré de toutes les façons, parfois même avec adjonction de détails peu vraisemblables, et par des gens fort peu enclins à ménager les septembriseurs, disposés à accueillir au besoin des anecdotes insuffisamment vérifiées, mais qui ne soupçonnaient pas celle-là. L'héroïne reçut de la Convention, en l'an III, une pension, sur un rapport de Piette, qui allait fort loin dans l'amplification lyrique, mais qui ne se doutait pas du verre de sang. On ne commence à en parler qu'en 1801 et en 1802, dans une note du *Mérite des femmes*, de Gabriel Legouvé et dans un livre de Dubroca. C'est surtout la grande vogue du *Mérite des femmes* qui popularisa cette légende, née au moins huit ou neuf années après l'évènement. L'espèce d'affection nerveuse à laquelle était sujette plus tard, suivant certains témoignages, Mlle de Sombreuil, devenue Mme de Villelume, ne prouve en aucune façon que le sang glacé des morts circulât dans ses veines ; les transes par lesquelles, toute jeune, elle avait passé en voyant son père menacé de mort, suffiraient à expliquer qu'elle fût restée impressionnable. En fait, elle n'avait eu ni à subir une épreuve odieuse ; ni à se colleter avec les égorgeurs. Elle avait courageusement cherché son père devant le tribunal sommaire de l'Abbaye ; un commissaire de la section du Contrat social, nommé Grappin, venu pour s'entremettre en faveur d'autres prisonniers, fut intéressé par la jeune fille au sort du vieux gouverneur des Invalides, fit suspendre l'affaire pour complément d'information et, quelques heures après, obtint de Maillard un ordre de mise en liberté. Loin d'être malmenés, le viellard et la jeune fille sortirent portés en triomphe.

PAUL SÉBILLOT.

Digitized by Google

CHANTS HÉROIQUES DU PEUPLE RUSSE

On a tort de croire que l'homme civilisé n'ait rien à apprendre de l'homme primitif, chez lequel la science et le progrès n'ont pas encore altéré la fraîcheur de l'imagination et la foi naïve aux choses merveilleuses. Max Müller avait raison de dire, que les légendes ont pris une place importante dans les études qui nous font connaître le passé du genre humain. Plus le berceau d'un peuple aura été riche en évènements, plus nombreuses aussi seront ses traditions et ses légendes, miroir à mille facettes où se reflète son histoire et son génie.

On pourrait diviser toutes les légendes russes primitives en deux grandes classes, celles qui sont relatives à la vie intime du foyer domestique et celles qui regardent la vie sociale et collective. Ce qui frappe surtout dans l'épopée domestique de ce peuple qui a tant souffert de tous les despotismes, soit de la nature, soit des hommes, c'est le profond sentiment de tristesse qui en forme la note dominante. Cette note appartient surtout à la femme, dont la vie douloureuse ne saurait être comparée à celle d'aucune femme de l'univers, là du moins, où la femme nous a laissé dans ses chants l'histoire de ses larmes. La principale de ses douleurs lui vient de son mari dur et despotique. Que de chants douloureux, où la pauvre jeune femme, arrachée au toit maternel, exhale son chagrin et se plaint de son mari sévère. Dans un de ses chants, elle dit : « Ma mère m'a livrée à un homme dans un pays étranger. Le pays étranger m'a desséchée, car il n'y a pas un souffle du bonheur pour me rafraîchir. Trois années, trois longues années s'écouleront avant qu'il me soit permis de voir ma mère. Alors je volerai vers elle comme un pauvre oiseau plaintif, comme le *coucou* errant et solitaire. Je viendrai me percher sur un rameau près de sa maison, j'attristerai son oreille de mes gémissements, qui déchireront le cœur de ma pauvre mère. » Comme on le voit, ce chagrin est poignant et profond, mais en même temps il est jeune et fort. On y sent la douleur de la jeune fille mariée avant le temps et qui n'a pas d'énergie pour la lutte terrible. Dans certains chants de la lyrique populaire, la note douloureuse devient plus aiguë, comme dans celle-ci par exemple : « Bonjour, petite sœur, es-tu bien portante, *rodnaïa*? — Pas tout à fait, mon frère chéri. Les portes de chêne ont crié toute la nuit. Toute la nuit a sifflé le fouet de soie aux nœuds meurtriers. Le soir mon corps était blanc comme la neige et le matin il était tout

Digitized by Google

bleu. » Dans un autre article, nous entrerons dans les détails de cette poésie douloureuse, dont nous nous contentons pour le moment de donner un échantillon caractéristique. Mais dira-t-on, où donc et comment le peuple russe de ces temps primitifs s'abandonnait-il à ces productions poétiques? Avait-il donc des loisirs dans sa vie rudimentaire, pour que son expression littéraire pût y trouver libre carrière? Certes, ces loisirs étaient presque nuls ou très limités. Sa lutte éternelle contre la tyrannie des hommes et de la nature ne lui permettait guère cette quiétude assurée, que suppose la production poétique. Mais il était si naturellement chanteur et poète, que son chant et le travail de son imagination commençaient dès l'aurore, à son premier réveil et le suivaient comme un doux ami dans tous ses travaux du jour. Aujourd'hui encore, il a gardé sa nature primitive. Aujourd'hui, comme alors, il chante en labourant, en coupant les arbres dans la forêt; il chante au sein même du terrible chasse-neige qui tourbillonne autour de son traîneau et menace de l'engloutir. Aujourd'hui, comme alors, il a des chants spéciaux, des chœurs dont il accompagne certains travaux, comme par exemple, la *doubinouschka*, que chante la chaîne des ouvriers, soulevant le bélier qui enfonce dans la terre les pieux énormes des pilotis. Encore aujourd'hui comme autrefois, les nouvelles villes russes se construisent comme par enchantement au bruit des chœurs et des chansons. Mais tous ces chœurs et tous ces chants sont empreints d'une grande tristesse vaillamment et presque gaîment supportée. C'est le murmure de l'humanité en lutte et aux prises avec un climat féroce et une nature marâtre. Il y a des chants de l'été et des chants de l'hiver. Quand l'hiver étendait son immense linceul de neige, quand venait l'heure, où, selon le beau vers de Hugo, on voyait :

Après la plaine blanche une autre plaine blanche!

il fallait se claquemurer pour huit mois dans l'*Isba* enfumée. C'est alors vraiment que la fantaisie reprenait ses droits et s'abandonnait librement aux mille jeux d'une imagination luxuriante. C'est alors que les bardes populaires, comme les rhapsodes grecs de l'Iliade, créaient ces chants héroïques, qui sont comme les poèmes chevaleresques de la nation au berceau. Pour la plupart, ces chants héroïques sont un produit de l'imagination, et peu d'entre eux ont un objectif historique et réel. Mais quand nous en donnerons des extraits, on verra qu'ils ont touché à tous les faits intimes de la vie domestique ou nationale, et que même ils ont abordé tous les problèmes qui forment l'éternel sujet de la pensée humaine.

Ces chants héroïques peuvent se diviser en deux grandes classes : ceux où le paganisme domine et où les héros masculins et féminins sont des colosses formidables, des Hercules luttant contres les tyrannies de la nature et personnifiant le travail de l'humanité contre les

Digitized by Google

forces brutales. Cette poésie panthéistique remonte à ces temps primitifs, où les forêts, les fleuves, les montagnes, les vents, étaient pour les Slaves des êtres vivants. L'objectivité y déborde et l'abstraction en est absente. Le monde intérieur de l'âme et le monde extérieur s'y confondent. Pas de séparation, pas de désaccord, pas de tiraillement entre ces deux mondes, ce qui produit ordinairement le malaise, l'inquiétude, les douleurs du scepticisme chez les nations avancées. De cette harmonie absolue entre le spiritualisme et le réalisme provient chez les Slaves primitifs cette tranquillité profonde, qui caractérise leurs chants héroïques de l'époque païenne. Cette poésie est vivante, franche, naturelle, inconsciente, sans aucune de ces idées systématiques, qui caractérisent les ouvrages des peuples avancés et les livres à tendance. Cependant ce vaste panthéisme poétique se meut autour d'une grande unité de composition, qui fait ressembler tous ces chants à des morceaux d'un tout merveilleux. Cette unité de compositions, qui préside à tous ces chants, leur donne une singulière harmonie. Cette unité, cette harmonie fut rompue par l'avènement du christianisme. La rencontre de deux lumières païenne et chrétienne, produisit un nouveau cycle de poèmes, où les deux croyances se contrarient mutuellement. Depuis cet avènement, le grand idéal absolument objectif, sans aucune nuance de subjectivité, qui avait caractérisé les premiers chants héroïques, perd peu à peu sa pureté, sa franchise poétique. Les objets de la mythologie païenne pâlissent, puis disparaissent devant la lumière chrétienne, comme les riants mensonges du rêve à l'approche de l'aurore. La poésie populaire se transforme. Au lieu de ces majestueux *bilines*, de ces gigantesques chants héroïques, nous voyons apparaître les chants plaintifs de Lazare ou les poèmes sombres de Jean-le-Terrible. Le peuple jusqu'alors profondément et absolument ignorant des lettres humaines apprend à lire : on traduit en slavon les Saintes Ecritures et c'est là que le peuple fait connaissance avec l'alphabet. De là prit naissance une nouvelle littérature, où les idées pieuses et les choses saintes occupaient la première place. Le christianisme fut apporté aux Slaves par Byzance, qui était alors arrivée à sa décadence politique. Ce jeune peuple russe se trouva tout à coup enveloppé dans le cercle de fer des croyances absolues, d'un dogme inflexible, qui ne permettait aucun essor, ni aux caprices de l'imagination, ni aux moindres libertés de la pensée. En outre, cette foi byzantine jeta les Slaves dans des idées mystiques qui nuisaient et devaient nuire au développement libre et naturel du sentiment religieux lui-même. Les récits bibliques emportés de Byzance remplacèrent les contes charmants de la libre imagination populaire. Joignez à cela l'invasion des rêveries mystiques et étranges des Bulgares chrétiens qui viennent s'ajouter chez les Russes à ces rêveries et il sera aisé de comprendre l'effet désastreux produit sur la poésie populaire par l'introduction du christianisme. Ce qui est incontestable, c'est la supériorité immense de toutes les productions païennes de la même époque sur toutes les productions chrétiennes.

Digitized by Google

Les premières sont d'un jet plus hardi, plus pur, plus poétique et, chose étrange, avec un idéal plus élevé. Mais malheureusement peu après, le joug des Tartares vint ajouter à la lyre populaire des cordes douloureuses nouvelles. Tous les désastres politiques et sociaux, dont le paysan était toujours la première victime, ont imprimé à ses chants, à partir de cette époque, un caractère navrant de tristesse secrète, qui s'augmente du sentiment de son impuissance à secouer le joug de fer. Ajoutez-y les couleurs sombres des horizons, l'immensité monotone des steppes, un ciel bas et sombre qui augmentait encore cette tristesse. Le paysan est devenu moins fort, plus courbé vers la glèbe ingrate. Les caprices de sa libre fantaisie se sont amèrement ressentis de la perte de la liberté. En somme, la plus belle époque pour les créations de l'imagination populaire appartient au temps où rien ne le gênait, avant le despotisme étroit du dogme chrétien et avant la tyrannie tartare. C'est alors que le jeune peuple russe se déploie librement. C'est alors qu'il composa ses chants héroïques, ses *bilines* où il donne libre carrière à ses créations réalistes, où aucun joug ne le gêne, ni celui du dogme, ni celui de la servitude. Alors il n'a qu'un ennemi, la nature, qu'il veut dompter et dont il veut être roi à force d'énergie. C'est alors que l'imagination russe créa ses *Paladins*, ses *Bogatirs*, ces héros gigantesques, qui combattent pour la patrie et la liberté contre toutes les oppressions.

Comme dans les épopées carlovingiennes, tous ces poèmes ont un centre, c'est le règne de Vladimir. Dans ce chant on voit arriver à ce prince ce qui arriva à Hercule et à Charlemagne : les poètes en ont fait un type général auquel ils ont attribué toutes les actions éclatantes des autres héros avant lui et après lui. Souvent même il n'y a aucun rapport entre le héros légendaire et le souverain historique. Ajoutons, que nulle part dans ces poèmes il n'est question de cette auréole de sainteté que l'Eglise russe a posée sur sa tête : preuve certaine de la source païenne de ces poèmes. Le peuple a même incarné en lui l'idée et l'adoration du soleil. L'épithète le plus ordinaire, que les poètes accolent à son nom est celle de *solniscko*, — Petit soleil. Il y est représenté comme un vrai païen, grand amateur des plaisirs de la vie et gourmet des jouissances multiples d'une polygamie raffinée. Les poètes composent son harem de douze beautés splendides. Quelques-unes mêmes sont épousées par Vladimir du vivant de leurs premiers maris. Comme grand fournisseur de ses plaisirs, il a à son service un *Bogatir*, un paladin très fort, très habile, très dévoué, nommé *Dounaï*. Une de ces beautés qui porte le nom d'*Opraxa* joue un rôle important. Elle est grande de taille, avec un port de déesse, des yeux de faucon et une langue de sirène. En général, la femme a joué un grand rôle dans ces épopées et l'on voit même l'une d'elles causer l'invasion des Tartares et devenir une sorte de Belle-Hélène septentrionale. Le peuple l'appelle le *Cygne blanc*, nom générique pour toutes les femmes qui savent captiver les hommes

Digitized by Google

et les envelopper dans les charmants réseaux de leur coquetterie. Un autre caractère tout à fait opposé du *Cygne blanc*, c'est la *Palenitza*, c'est-à-dire la femme douée d'une force extraordinaire, comme dans les poèmes germaniques les *Walkyries* imdomptables : preuve nouvelle de la pérégrination éternelle des légendes à travers les peuples. Les *Palenitza* russes gardent à celui qu'elles aiment une fidélité inviolable. Toutes les héroïnes de cette espèce sont les filles d'un *Bogatir* nommé *Mikoula Celaninovitch*. C'était un laboureur, le type de ce travailleur d'élite, qui symbolise évidemment le premier des arts pour un pays où la culture du sol forme toujours et forme encore aujourd'hui la force et le bien-être. Il était tout naturel qu'un pareil homme eût de telles filles, pour l'aider dans sa lutte terrible contre les forêts immenses, qu'il fallait défricher et contre le sol ingrat, qu'il fallait féconder. Mais un des traits particuliers de ces héroïnes, c'est que malgré leur force prodigieuse, elles ne pouvaient cacher les faiblesses et les délicatesses de leur cœur féminin, et comme l'Herminie du Tasse, la femme se devinait toujours sous la guerrière. Le nom le plus populaire de cette phalange de *Palènitza*, c'est la belle *Vassilissa*, qui est l'héroïne des légendes les plus dramatiques qu'on puisse trouver chez aucun peuple. Elle a la ruse d'Ulysse et souvent même elle parvient à tromper le vigilant prince Vladimir, qui cependant est présenté par le peuple, comme celui des princes qui conçut et donna la première idée de ce qu'on appela plus tard la diplomatie. *Vassilissa* est bonne surtout pour les petits, les faibles, les souffrants et elle tire merveilleusement de l'arbalète. Le troisième personnage féminin des chants héroïques est *Sabava*, nièce du prince Vladimir. Elle est bonne, douce, amoureuse et tendre, mais malheur à celui qu'elle aime ; s'il lui fait des infidélités, elle s'en venge sans pitié. Elle devient dans les chants héroïques le type de la jalousie féminine.

A côté des *Palenitza*, ces femmes géantes et loyales, il y a un autre type tout opposé, qui représente les ennemis de la gloire, de l'honneur domestique. Parmi celles-ci, on remarque la belle et séduisante *Marine*. Mais aux charmes physiques, elle joint la séduction de son esprit. On peut échapper aux séductions de sa beauté, mais jamais à celles de sa conversation. Cependant le peuple, tout en les admirant, les hait et les craint. Tout homme, qui a des rapports avec de telles femmes est changé en bœuf. Comme ou le voit, c'est la Circé des anciens, avec une légère différence dans la métamorphose.

A côté de ces héroïnes qui sont décidément les favorites populaires, nous trouvons une autre classe de *bogatirs*, qui nous apparaissent comme l'emblême primitif de la lutte contre la nature sauvage et féroce. Le héros le plus fameux de cette catégorie, c'est *Oleg* ou *Volga*. Tous sont chasseurs ou pêcheurs, c'est-à-dire qu'ils appartiennent à l'époque où la vie nomade a précédé la vie sédentaire du laboureur. Le mythe d'*Oleg* ou *Volga* est la préface d'un cycle de chants épiques très

Digitized by Google

nombreux, et qui appartiennent à la première époque de la poésie populaire, comme nous le verrons plus tard. Dans ce cycle, la chasse et la pêche ont trouvé dans *Volga* et les autres héros, les premiers civilisateurs de la nature, ceux qui par leur force, leur habileté, ont su conserver à leur tribu la première place auprès de leurs voisins et ont appris à leurs frères l'art de vaincre la uature. Pour de telles fonctions, ces héros ont reçu du poète populaire l'œil perçant du faucon, la force du lion et la ruse du *brochet*, qui, aux yeux des pêcheurs russes, passe encore aujourd'hui pour l'idéal de la ruse et de la prudence. Mais si ces héros combattent contre la nature, ils l'aiment aussi comme une belle maitresse, dont le sein fécond les nourrit et les console. Ils appellent la terre : *ma mère*, *matouschka*, la lune : *mon père*. Quant aux oiseaux et aux quadrupèdes, ils leur donnent les noms plus caressants, non-seulement avec une adoration mythologique, mais encore avec un sentiment naturel de l'amour filial. Ces rapports intimes de tendresse pénétrante qu'on admire dans ces poèmes entre l'homme et la nature, ont constitué à la longue ce qui caractérise au plus haut degré toute la littérature russe, même celle de nos jours, je veux dire un *réalisme* intense et pénétrant. Après ces considérations générales sur les contes ou chants héroïques du peuple russe, qui forment comme la préface de notre travail, nous passerons à l'examen analytique de ces poèmes.

(A suivre.)

MICHEL DE CHROUSCHOW.

DEVINETTES.

BRESSE CHALONNAISE.

Qu'est-ce qui a cent côtes et cent côtilllons
Et qui n'a pas de chair gros comme un mouchillon?

— Un Van.

SAINTONGE.

I sont quate p'tites demoéselles, qui côran teurjou, sans pevoir s'arraper.

— Les Aiguilles de bois du Dévidoir, appelées *demoiselles*.

Qu'est-o que, mès n'on zou tire p'r la coue, et mès o fouit?
(Qu'est-ce qui, plus on le tire par la queue, et plus il fuit?)

— Le peloton de fil.

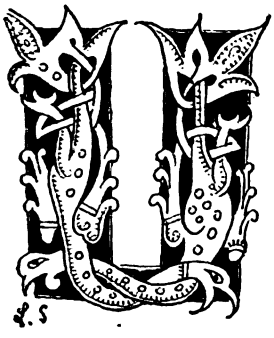
F. FERTIAULT.

Digitized by Google

SUPERSTITIONS ET LÉGENDES DU CAP-SIZUN.

II

AN DROUK-AVVIS. — LE MAUVAIS ŒIL (*Suite*)[1].



Un troisième genre de Drouk-Avvis est le Drouk-Avvis *Accidentel.*

Bien différent des deux autres, qui sont des pouvoirs inhérents pendant toute leur vie à certains hommes, celui-ci n'est propre à personne.

Il naît de situations, de circonstances souvent fortuites, qui rendent *momentanément toutes gens* aptes à jeter des sorts. Il s'exerce fatalement, et, toujours à l'insu de ces personnes; il disparaît dès que celles-ci ont conscience de leur influence.

Ses causes, comme ses effets, sont multiples. Mais, outre le *Louzou*, spécifique dans tous les cas, les moyens de le conjurer sont aussi variés.

Les principales causes de ce troisième genre de *Mauvais œil* sont : la *profession*; les *vêtements;* la *situation*; l'*Oubli de certaines pratiques.*

— *La Profession.* Le *Pillaouer*, (chiffonnier), est un puissant *Drouk-Avvis*. S'il entre dans votre maison, prévenez-le! Jetez vite le balai par terre, entre lui et vous : ses regards le suivront, et vous serez préservé de son mauvais œil.

Le *Tailleur* aussi voudrait jeter des sorts. Mais il a plus de malice que de puissance; car il faut sept tailleurs pour faire un homme.

— *Les vêtements.* — Tout homme qui, par distraction, a mis *à l'envers* une partie quelconque de son vêtement, jette des sorts. Le bon roi Dagobert, si mal culotté, était certainement Drouk-Avvis.

Les effets mis à rebours qui donnent le plus grand pouvoir, sont la chemise et les bas. Dans un Pardon, une seule personne, avec un de ses bas à l'envers, empêchera les saltimbanques de réussir leurs tours de *Physique.*

La situation. — Toute femme, entre ses couches et ses relevailles, a le Mauvais Œil. Pendant ce temps, il ne faut pas qu'elle prépare à

[1] Voir le tome IV de la *Revue*, page 465.

Digitized by Google

manger, qu'elle soigne ses bestiaux, qu'elle entre chez ses voisins; car, en dehors de son enfant, sur tout ce qu'elle touche, sur tout ce qu'elle voit, elle met un maléfice.

Il faut aussi qu'elle se donne garde d'aller seule à l'église pour sa purification : les sorts, qu'elle est à même de jeter, retomberaient sur elle-même.

Tout enfant, allant au baptême, est grandement exposé à subir le Mauvais Œil, ou à devenir lui-même Drouk-Avvis. Pour le préserver de toute *malchance*, la *Komer-Goz* (matrone), qui le portera, devra mettre dans le maillot, ou bien dans la poche de son tablier, ou dans sa manche, un *morceau de pain noir*.

L'Oubli de certaines pratiques. — Un homme à pied doit, le premier, adresser la parole à celui qu'il rencontre conduisant une voiture. S'il ne le fait pas, l'attelage sera *Drouk-Avvised*.

Quand on entre dans une crèche sans dire : « Doue o penigo! » les bestiaux subiront le Mauvais Œil.

Quiconque entrera dans une ferme le jour où une jument vient de mettre bas, devra, en franchissant le seuil de la porte, murmurer ces mots : « *Sant Alar*! » (Saint Eloi)[1]. Si l'on y manque, on jettera un sort sur le poulain.

Les animaux, ainsi *Drouk-Avvised*, sont tristes, refusent toute nourriture et se cachent sous la litière. Pour les guérir, il faudra leur suspendre, au cou, le *Louzou* qui mettra, à faire son effet, autant de jours, qu'ils sont restés sans manger. Un autre procédé consistera à leur faire, avec un sou, une croix, sur le front; ce moyen est plus expéditif, mais incertain.

Cette troisième sorte de *Drouk-Avvis* dépend donc de causes étrangères à la personne. Aussi tout le monde l'acquiert, en possédant l'une des conditions qui le détermine. Il n'y a qu'une exception : un adversaire ne peut jeter de sorts sur celui à qui il en veut. Et c'est fort heureux! Car si le *Drouk-Avvis*, qui déjà fait tomber tant de maux, dans des circonstances si diverses était encore à la disposition de nos ennemis, la vie ne serait pas possible dans le Cap-Sizun.

H. Le Carguet.

[1] Saint Eloi est le patron des chevaux. Dans l'église de Plozévet, il est représenté, coiffé de la mitre, ferrant l'un de ces animaux. Le saint lui a coupé une ambe et la bat sur l'enclume. A côté de la statue, le cheval, sur ses trois autres pattes, mange tranquillement son avoine. La ferrure attachée, le saint, d'après la légende, remet le pied en place.

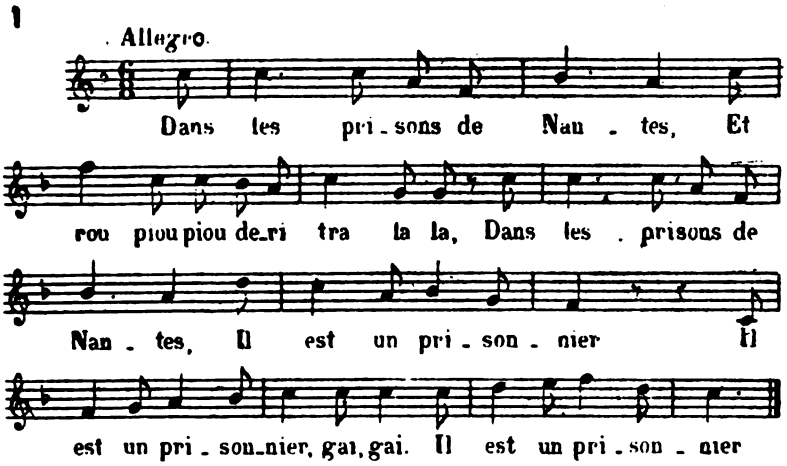
Digitized by Google

LE PRISONNIER DE NANTES

I

VERSION DE LA LOIRE-INFÉRIEURE

1



Dans les prisons de Nantes,
Et roupioupiou deritra la la,
Dans les prisons de Nantes,
Il est un prisonnier.
Il est un prisonnier gai gai,
Il est un prisonnier.

Personne ne va le voir,
Et roupioupiou deritra la la,
Personne ne va le voir,
Que la fille du geôlier.
Que la fille du geôlier, gai gai,
Que la fille du geôlier.

Elle lui porte à boire,
Et roupioupiou deritra la la,
Elle lui porte à boire,
A boire et à manger.
A boire et à manger gai gai,
A boire et à manger.

Un jour il lui demande,
Etroupioupiou deritra la la,
Un jour il lui demande,
Déliez-moi les pieds,
Déliez-moi les pieds gai gai,
Déliez-moi les pieds.

La fille qui était bonne,
Et roupioupiou deritra la la,
La fille qui était bonne,
Les pieds lui z'a déliés.
Les pieds lui z'a déliés gai gai,
Les pieds lui z'a déliés.

Le garçon qu'était leste,
Et roupioupiou deritra la la,
Le garçon qu'était leste,
Dans la Loire a sauté.
Dans la Loire a sauté gai gai,
Dans la Loire a sauté.

Digitized by Google

Quand il fut dans la Loire,
Et roupioupiou deritra la la,
Quand il fut dans la Loire,
Il se mit à chanter.
Il se mit à chanter gai gai,
Il se mit à chanter.

Dieu ! bénies soient les filles,
Et roupioupiou deritra la la,
Dieu ! bénies soient les filles,
Les filles à marier.
Les filles à marier gai gai,
Les filles à marier.

Si je reviens à Nantes,
Et roupioupiou deritra la la,
Si je reviens à Nantes,
Oui, je l'épouserai.
Oui, je l'épouserai gai gai,
Oui, je l'épouserai.

Le dernier vers du dernier couplet au lieu de finir sur les notes *do*, *ré*, *mi a*, *ré*, *do*, doit se chanter sur celles-ci : *si*, *la*, *fa dièze*, *sol*, *mi*, *ré*.

(Préfailles, Loire-Inférieure 20 août 1889.)

A. Certeux.

II

VERSION DES CÔTES-DU-NORD[1]

Dans les prisons de Rennes (*bis*.)
'Lly a t'un prisonnier,
Vive la République !
'L ly a t'un prisonnier
Vive la liberté.
Que personne ne va voir (*bis*.)
Que la fille au geolier.

Va lui porter à boire (*bis*.)
A boire et i'à manger,

Et des chemises blanches (*bis*.)
Tant qu'il en veut changer.

Un jour i' li demande (*bis*.)
— De moi oyous parler ?
— I'disent par la ville (*bis*.)
Que demain vous moûrez.
— Puisque demain je meurs (*bis*.)
Lâchez-moi va le pied.

J'ai cent écus en bourse (*bis*.)
V'en aurez la moitié.

La fille était jeunette (*bis*.)
Le pied lui a lâché.

Quand il fut sur ces landes (*bis*.)
Il se mit à chanter.

Que Dieu bénisse les filles (*bis*.)
Fillettes à marier.

Surtout z'une brunette (*bis*).
Qui la vie ma sauvé.

Mme Paul Sébillot.

[1] L'air a une grande ressemblance avec celui du Plongeur T. I. p. 83, la seconde partie est même absolument pareille.

Digitized by Google

FACÉTIES WALLONNES

Les habitants de Vezon, village du Tournaisis, ne sont pas mieux partagés que ceux de Villedieu-les-Poëtes.

Lorsqu'il arrive un fait extraordinaire ou une aventure burlesque, le héros sera presque toujours « un de b'zon » prononciation wallonne du mot Vezon).

A la différence des Sourdins, les *Gés de b'zon* (gens ou habitants de Vezon) ne sont pas du tout satisfaits des histoires que l'on conte.

En voici deux, au hasard.

I. LE PLAT D'OR.

Un soir d'été, un habitant de Vezon, passant auprès d'une fontaine, vit un plat d'or déposé au fond de la vasque, très profonde.

Il alla chercher quelques amis du village et tous se mirent en devoir de vider la fontaine. Comme le débit d'eau de cette source était très abondant, ils y passèrent une partie de la nuit et lorsqu'ils arrivèrent à leur fin, le plat d'or avait disparu.

Ce plat d'or, c'était la lune.

II. L'ÉGLISE.

Un jour, des gens de Vezon voulurent jouer à la balle. Ils s'aperçurent que la place était trop étroite. Que faire? L'un d'eux « qui avait failli faire des études pour être avocat » (traduction littérale de la phrase Wallonne), proposa de reculer l'église.

La proposition fut agréée et il fut décidé que le dimanche suivant tous les habitants se mettraient à l'ouvrage aussitôt la messe finie.

Digitized by Google

Au jour fixé, tous les gens de Vezon arrivèrent sur la place ; chacun ôta *son jupon* (veston) et afin de mesurer la distance, t ous les vêtements furent mis en tas, à dix mètres juste du mur de l'église. Puis tous s'arc-boutèrent contre l'église et poussèrent à qui mieux mieux.

Vers midi, on s'arrêta pour se reposer et prendre des forces. Mais on fut tout heureux de reconnaître qu'il serait inutile de continuer ; l'église avait reculé de deux mètres.

La vérité est, qu'un Tournaisien, passant par là, avait reculé e tas de vêtements, base de la mesure à prendre.

AMÉ DEMEULDRE.

SUPERSTITIONS BASQUES

En pays basque, on croit peu aux *Sorciers* : en revanche, on redoute beaucoup les *Sorcières,* auxquelles on attribue la plupart des accidents de la vie journalière.

D'après une superstition assez accréditée, lorsqu'un paysan constate sur son corps la trace d'un « bleu », sans se rappeler la circonstance dans laquelle il s'est heurté, — il l'attribue à une sorcière qui serait venue le pincer pendant la nuit.

— Lorsque les conscrits basques se rendent au tirage au sort, les plus avisés, — ou ceux qui se croient tels, — placent un lézard vivant dans leur poche pour se rendre le sort favorable.

— La graine de lin, mise dans une poche ou dans la chaussure est un excellent préservatif contre les « sorts. »

— Lorsqu'un orage éclate, il n'est rien de tel, pour détourner la foudre, que de placer hors de la maison un instrument tranchant (hache ou faux), le fil tourné vers le ciel.

B. EYGUN.

Digitized by Google

A TRAVERS LE BERRY

III.

SUPERSTITION BERRICHONNE[1]

u milieu des sites enchanteurs qu font des brèches et des vallées de la Creuse une petite Suisse, sur les confins du département de l'Indre, existe un village ravissant du nom de Gargilesse, immortalisé par George Sand dans « Promenades autour d'un village. »

Toutes les maisons s'abritent à l'ombre de l'église bâtie sur un rocher central et s'étagent le long de pentes rapides par des ruelles étroites qui descendent vers le lit de pittoresques torrents à cascades.

Ainsi suspendue, dans une situation romantique par elle-même, cette église, petit chef-d'œuvre Romano-Bysantin, attire avant tout autre objet l'attention. C'est une des créations les mieux conservées que nous ait laissées l'architecture du onzième siècle.

A l'intérieur, le plein cintre et l'ogive molle s'unissent harmonieusement en un style charmant de proportions. De curieuses fresques, que je signale à notre collègue Normand, représentent des personnages vêtus à la mode de Charles VII ou de Louis XI, qui jouent des scènes religieuses énigmatiques, et s'effacent malheureusement de jour en jour sous les infiltrations suintant au travers des murailles.

Mais c'est dans une crypte qui s'étend sous le chœur et le transept de la chapelle supérieure que se trouve le personnage de mon histoire: Guillaume de Naillac, seigneur du lieu au treizième siècle. Il est couché sur son tombeau, les mains jointes, la tête posée sur un coussin que soutiennent deux angelots agenouillés. Sa colossale épée est près de lui, à ses pieds git un écu portant le Léopard ou *Lion passant* de son blason.

Une longue robe assez finement sculptée, à la ceinture de laquelle est suspendue une aumônière, l'entoure de ses replis et le fait prendre

[1] Cf. le t. I, p. 210 et le t. II. p. 111.

Digitized by Google

par les paysannes ignorantes pour un saint Evêque du bon vieux temps, ou encore pour un moine. Or, au point précis, que seul un anatomiste pourrait désigner sans ambage, point précis, que les dames de Gargilesse et lieux environnants soupçonnent sous la dentelle de la robe, plusieurs trous circulaires attirèrent mon attention.

Au garde-champêtre, qui me servait de guide, dans la chapelle centenaire et dont la bonne physionomie rustique et maligne se confondait avec celle des personnages peints sur les murs, je demandai une explication.

— Comment, me dit-il en riant, vous ne savez pas, Monsieur! Oh! si fait, vous le savez bien, mais vous voulez me le faire dire. — Non, répondis-je, je ne connais pas l'histoire de ces trous qui menacent de perforer de part en part Guillaume de Naillac et qui, si l'on n'y met ordre, perdront une rare et antique statue. — Eh bien! ma foi, ma loi, monsieur, voilà l'histoire.

Avant le curé que nous avons maintenant, toutes les femmes stériles des communes environnantes, du Pin, de Cuzion, de Chateaubrun et autres venaient gratter au couteau une certaine partie de saint Greluchon qui existait dans l'église et se guérissaient de leur maladie en buvant la poudre ainsi obtenue le matin à jeun, macérée dans du bon vin blanc. Quand saint Greluchon était trop raclé, une cheville neuve remplaçait l'ancienne! Mais Monsieur le curé d'aujourd'hui a trouvé « pas bien, ces manières-là » et a caché au *fin fond* du grenier le saint miraculeux. Alors les bourgeoises stériles, pour remplacer l'absent, se sont rattrapées sur le tombeau, et n'ayant plus rien à gratter, se sont mises à faire de trous. La poudre de pierre retirée se prend de la même façon que les râclures de bois. Quand le trou est trop profond et prend des proportions inquiétantes, monsieur le Desservant le fait boucher de plâtre qui durcit beaucoup, mais les femmes reviennent en cachette et perforent de nouveau à côté avec un couteau pointu, et dans la direction que vous devinez. Cependant, ajouta malicieusement mon garde-champêtre *Cicerone* « ça fait peut-être moins d'effet qu'avant. »

Telle est mon histoire, vraie absolument, dans sa simplicité.

Longtemps encore, — je connais l'entêtement de mes braves compatriotes des champs, — elles s'obstineront à sanctifier et à invoquer par de singulières pratiques et sous la dénomination peu révérencieuse de saint Greluchon le Sire de Naillac fondateur de l'église.

Pauvre fondateur, sa figure austère éclairée seulement par l'unique fenêtre qui donne sur la vallée me semblait attristée! et je m'en allai, pensant que non loin de là, à Loches, sur la rivière de l'Indre aussi, Rabelais, presque Berrichon, aurait aimé prévoir qu'après sa mort, sur sa statue couchée, maintes bonnes dames pieusement agenouillées seraient venues lui dérober la fécondité !...

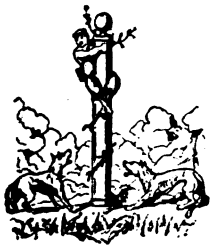
Les habitants forts en histoire désignent parfois notre saint sous le titre prosaïque « d'Entrepreneur du bâtiment. »

Dr H. Labonne.

Digitized by Google

LE CIERGE DE LA CHANDELEUR.

Champagne



Il est de coutume dans un petit village de la Champagne, que le curé donne, tous les ans, à la Chandeleur, un beau cierge en cire au chantre de l'église. De ce cierge, qui, bien entendu, est bénit, le ménage du brave homme se sert bien un peu pour l'usage ordinaire, une économie de chandelle ou de bougie n'étant pas à dédaigner; mais on en conserve soigneusement une partie, vénérée comme une relique, et qu'on n'allume que dans des circonstances graves ou douloureuses.

Sans parler du mort, près duquel la lueur du cierge fait tristement sentinelle, il est des malades dont le cas appelle le corps du cierge en consultation. A-t-on, par exemple, pour un habitant, la crainte d'une dangereuse affection au cerveau, vite les voisines se réunissent. Elles vont dévotement sortir du fond de l'armoire le reste du précieux flambeau, et s'empressent d'y mettre la flamme.

Dans cette localité, la méningite s'appelle *cathère*. On veut immédiatement savoir à quoi s'en tenir sur ce point inquiétant : l'alité a-t-il, ou non, le cathère? Pour être fixées sûrement, les voisines ont recours à une pratique aussi délicate que simple. Elles emplissent d'eau un récipient quelconque, bol, soucoupe, ou verre, et sur cette eau, en récitant quelques phrases de prières, elles font couler plusieurs gouttes de la cire en fusion du cierge. Si les gouttes arrivées à fleur du liquide y forment une figure dentelée, en étoile, encornes, en un mot, à angles irréguliers, le souffreteux a ou aura le cathère ; si, au contraire, les gouttes blanches ont tombé demanière à former une figure plane et d'une circonférence correcte, un joli rond uni, le malade n'aura pas à craindre l'inflammation du cerveau.

Tout le monde de l'endroit a la foi la plus robuste en cette superstitieuse prédiction. Il n'y a sage avis qui tienne, et le médecin, en diplomate bienveillant, est obligé de s'arranger pour circonvenir les effets de cette confiance par trop aveugle.

F. Fertiault.

Digitized by Google

LES ROSEAUX QUI CHANTENT

III

La rose d'or.

Conte du Maine.

'était une fois un roi et une reine ; ils avaient un garçon et une fille. La reine avait l'habitude en se promenant, d'avoir toujours une rose d'or à son côté. Un jour, comme elle avait fait une promenade très longue, elle avait perdu sa rose d'or. En arrivant chez elle, elle s'aperçut qu'elle avait perdu sa rose. Elle dit à ses deux enfants : « Celui de vous qui me trouvera ma rose d'or, aura le royaume de son père ! »

Voilà les deux enfants partis à la recherche de la rose d'or, tous les deux ensemble.

Ils arrivent dans la forêt, tous les deux : la petite fille trouve la rose d'or ; elle appelle son frère ; elle lui dit :

« Mon frère, moi, j'ai trouvé la rose d'or de maman ! »

Alors son frère dit :

« Tu vas me la donner, moi, je veux l'avoir. »

La petite fille dit :

« Non, puisque c'est moi qui l'ai trouvée, je la garde ! »

Alors il dit :

« Puisque tu ne veux pas me la donner, je vas te tuer ! »

En disant ça, il tue sa sœur, il fait un grand trou au pied d'un arbre, et puis il l'enterre. Il dit : « Et puis, qu'est-ce que je vas dire aussi à mes parents ? Ah ! je dirai que ce sont les loups qui l'ont mangée ! »

Quand il arrive au royaume de son père, il donne la rose d'or. Alors la mère lui demande ce qu'est devenue sa sœur. Il s'est mis à pleurer, en disant qu'un loup l'avait dévorée devant lui.

[1] Voir le tome II, p. 365, et le tome IV, p. 463.

Digitized by Google

Les parents étaient bien désolés; mais enfin ils lui ont donné leur royaume ; et la mère ne pouvait pas se reconsoler de la perte de sa fille.

Il y avait un petit berger qui passait dans la forêt ; il trouve un petit os ; il dit :

« Quoi donc que c'est que ce petit os-là ? »

Il dit :

« Tiens ! Si j'en faisais un petit sifflet ! »

Alors il siffle dedans. Alors dans ce sifflet, ça disait :

« Siffle, siffle, berger,
Siffle de ton haleine.
Ce n'est pas toi qui m'as tuée
Dans la forêt d'Ardennes ;
J'avais trouvé la rose d'or de maman,
J'avais gagné le royaume de papa,
Siffle, siffle, berger,
Siffle de ton haleine ! »

Alors il dit : « Tiens ! voilà un drôle de sifflet, je vas aller le vendre à la foire. C'est la foire ! je vas aller le vendre à un marchand ; je vas en trouver de l'argent. »

Il a sifflé devant le marchand ; et puis il l'a vendu un bon prix.

Alors le roi et la reine et le petit garçon se trouvaient à la foire ce jour-là. Le marchand, les voyant passer, dit au roi : « Il faut que je vous vende un sifflet pour votre garçon. »

Alors le roi se met à le regarder et à siffler dedans. Alors le sifflet disait :

« Siffle, siffle, papa,
Siffle de ton haleine !
Ce n'est pas toi qui m'as tuée
Dans la forêt d'Ardennes;
J'avais gagné ton royaume,
J'avais trouvé la rose d'or de maman,
Siffle, siffle, papa,
Siffle de ton haleine ! »

Alors la mère se met à siffler, aussi elle ; ça disait :

« Siffle, siffle, maman,
Siffle de ton haleine !

Digitized by Google

Ce n'est pas toi qui m'as tuée
Dans la forêt d'Ardennes;
J'avais trouvé ta rose d'or,
J'avais gagné le royaume de papa,
Siffle, siffle, maman,
Siffle de ton haleine! »

Alors le petit garçon, on lui dit de siffler à son tour; mais il avait bien compris, lui, il ne voulait pas siffler. Alors son père l'a forcé ; il a voulu qu'il siffle. Alors le sifflet disait, mais très haut :

« Siffle, siffle, mon frère,
Siffle de ton haleine;
Car c'est toi qui m'as tuée
Dans la forêt d'Ardennes;
Pour avoir la rose d'or de maman,
Pour avoir le royaume de papa,
Siffle, siffle, mon frère,
Siffle de ton haleine! »

Alors, au moment où il avait fini de siffler, il est apparu une fée qui lui a dit qu'il ne pouvait plus renoncer (nier), que c'était bien lui qui avait tué sa sœur; mais qu'elle n'était pas morte. Alors elle a frappé de sa baguetle et la petite fillette a paru avec la rose d'or ; et puis, elle s'est en allée triomphante avec ses parents. Elle a eu le royaume, et puis on a fait mourir son frère.

Dit par Joséphine Maurel (44 ans), qui l'a appris de son grand-père Joseph Hubert (78 ans), de Bonétable (Sarthe).

LÉON PINEAU.

Digitized by Google

COUTUMES DE MARIAGE[1].

VI

EN BELGIQUE.

Le Pâté.

Un coin de la Belgique wallonne encore peu connu, c'est le pays de Chimay, où vit un peuple qui a gardé beaucoup de son originalité et de ses mœurs antiques, bien que les gracieuses légendes d'antan semblent déjà vouloir disparaître emportées par le souffle utilitaire du siècle.

On retrouve là nombre de coutumes naïves, telles que le *fessage* des filles le lendemain de la Noël, la *danse des sept sauts* dont a parlé M. Gittée, et surtout le *Pâté*, dont nous allons tracer la description. La jeunesse d'un village *court le pâté* lorsqu'une fille d'une commune voisine épouse un jeune homme de la localité. C'est un droit que la future est obligée de lui donner parce qu'elle enlève à la corporation des jeunes gens un de ses membres.

On appelle cette cérémonie le *pâté* ou encore, la *pièce*.

Dès que les *bans* sont criés, que l'annonce du mariage est officielle, le *capitaine de jeunesse*[2], après avoir pris l'avis de ses camarades, invite par lettre la future à *donner la pièce*, ou encore, va trouver les parents et entame avec eux un véritable marché. Cette *pièce* varie selon la fortune de la mariée et dépend surtout de sa générosité. Elle est ordinairement de 50 fr., 100 fr., et plus. Si l'on accorde 100 fr., on dit que : « *C'est à la convenance de cent francs.* » Lorsque l'on donne moins

[1] Voir le t. II, p. 521, le t. III, p. 107, 456, 609, le t. IV, p. 47, 157, 158, ainsi que les tables alphabétiques de 1887, 1888, 1889.

[2] En Belgique, les jeunes gens d'un village forment entre eux une véritable société qui choisit par élection un comité administratif et un président nommé *capitaine de Jeunesse* ou encore « maître jeune homme. »

C'est la *Jeunesse* qui organise tous les divertissements publics : ducasses, grands-feux, pâtés, etc. C'est elle qui règle la part à prendre aux funérailles des jeunes gens et des jeunes filles. Aux fêtes, le capitaine de jeunesse et les commissaires portent une écharpe rouge à franges d'or, comme marque de leur dignité.

Digitized by Google

que cette dernière somme, les chefs de la jeunesse font l'acquisition de quelques jambons ou de lapins que l'on mange dans certains cabarets, en l'honneur des mariés, en faisant force libations avec la bonne bière houblonnée du terroir. Ces pantagruéliques divertissements sont souvent précédés d'une sortie de la musique dans les principales rues du village, avec stations peu prolongées dans toutes les maisons, au-dessus de la porte desquelles se balance le *pèquet*[2] traditionnel. — Les jeunes gars sont bientôt d'humeur joyeuse, les farces se succèdent et les filles ont fort à faire pour modérer leurs empressements. Le lendemain, on sait dans le village qui a bu le plus de *pintes* ; c'est une ambition d'en avoir absorbé un grand nombre et Dieu sait s'il en est, de solides buveurs !

Lorsque la somme accordée à la jeunesse égale au moins cent francs, elle décide de *rendre les honneurs* aux mariés.

Il arrive cependant que ceux-ci les déclinent, tout en faisant leur offrande. Mais généralement les choses suivent leur cours, et on se livre aux préparatifs.

Les jeunes gens, presque tous fils de fermiers, se font confectionner des costumes carnavalesques, dans lesquels la *note blanche* domine. Le jour des noces arrivé, ils choisissent dans les écuries paternelles le meilleur cheval, d'encolure puissante et à la démarche lourde. Le cortège se rassemble sur la place et se range sous les ordres du capitaine de jeunesse. Deux éclaireurs partent en avant. Ils ont pour mission de voir si, au village voisin, tout est préparé pour les recevoir. Au commandement du capitaine, la cavalcade s'ébranle et se dirige en trottinant par les *brisés* poudreux, égayée par les claironnades de quelques vieilles trompettes. A l'entrée du village se dressent des *mais* verdoyants. C'est là que la jeunesse de la localité attend les visiteurs étrangers et leur souhaite la bienvenue. Elle les fait passer en tête du cortège et se place à leur suite. On se dirige incontinent vers le lieu de la noce, au domicile de la nouvelle mariée ; tandis que la musique du village joue l'air connu du *Pâté*, et que la foule chante, le cortège arrive devant la maison de la mariée.

La noce sort. La mariée paraît sur le seuil de la porte tandis que des servants portent aux cavaliers le vin d'honneur, sur les plateaux qui circulent chargés de verres et de quartiers de tarte. Les « calvalcadeurs » vident leur verre à la santé de la jeune femme, puis le *lancent sur le sol où il se brise en mille morceaux*. Le chef de jeunesse remet alors à la mariée un *registre* et un *fouet*. Il donne le *pâté*, gros gâteau aux tons dorés, reposant sur un plat, un bouquet le surmonte. Il sera mangé au dessert. Alors se produit une cérémonie tout au moins bizarre. Les chevaux lancés au grand trot, passent et repassent avec leurs cavaliers, devant la porte de la maison où se font les festivités. La jeune mariée, le fouet en main, fouette cavaliers et montures,

[2] Une branche de génévrier, placée au-dessus d'une porte, indique que la maison est un débit de boissons.

Digitized by Google

tandis que l'air du *Pâté* continue de retentir. Aux alentours les coups de fusil et de pistolets éclatent, les *campes* grondent.

Il ne faut pas croire que la *pièce* soit considérée comme un gain inespéré qui tombe dans l'escarcelle des paysans. Loin de là, ils doivent contribuer *aux honneurs*, de leurs propres deniers. Le don en argent est destiné à *faire danser* le dimanche suivant et à fournir les victuailles, la bière pour les repas en commun. S'il y a un excédent, il est versé dans la caisse de la jeunesse.

Le *registre* offert à la mariée est l'emblème de l'ordre qu'elle devra apporter dans la gestion de son ménage. Quant au fouet, tous les cavaliers défilent devant elle au grand galop, en faisant tout leur possible *pour le lui enlever*. La mariée cingle de sa lanière sifflante, cavaliers et montures, sans souci des chutes et des culbutes.

Si personne n'a pu réussir à lui enlever son fouet, la jeune femme est jugée forte, d'humeur virile et déclarée la maîtresse du logis. Si un cavalier a pu s'en emparer, le fouet est mis aux enchères, le mari doit le racheter et sa femme est déclarée sa très humble servante. Puis l'escadron se dissémine dans tous les cabarets de l'endroit.

Autrefois, le capitaine de jeunesse avait le privilège de détacher la jarretière de la mariée.

Quand le capitaine de la jeunesse éprouve un *refus*, la famille est en proie à la vindicte publique. Il n'est pas d'avanies qu'on ne lui fasse endurer. Les charivaris, autrement dits *cornages*[1], se succèdent pendant un laps de temps très long tous les soirs, alors que le travail journalier est terminé.

Les sabotiers confectionnent pour la circonstance, des cornets en bois dans lesquels tous les habitants du village, disséminés derrière les haies, crient à qui mieux mieux, ce qui produit de rauques hurlements. On a vu ainsi des *cornages* durer plusieurs mois, et ce, malgré les efforts de la police qui presque toujours il est vrai, ferme l'œil sur ces manifestations. Parfois, les mécontents sont traduits devant les tribunaux civils. Notre narrateur a passé plusieurs jours en prison pour semblable motif.

Le *cornage* avait lieu non-seulement pour refus de *la pièce*, mais aussi lorsqu'on avait fait « une chose qui n'était pas à faire » comme : *quitter sa femme, la battre, faire un remariage disproportionné, chasser sur le terrain d'autrui en matière conjugale*, en général, pour tous les accrocs aux bonnes mœurs. Alors on vous « *montait à baudet.* » Le personnage du *corné* était figuré par un mannequin de paille revêtu des insignes de la profession exercée par le délinquant. S'il était cordonnier, on le pastichait en savetier sur le dos d'un âne, la tête tournée vers la queue, on le promenait par les rues du village, pour venir faire la *représentation* devant sa porte, après quoi, on le brûlait en effigie. Cette *représentation* consistait à reproduire, d'une façon gro-

[1] Cf. sur les Charivaris, t. III, p. 456, 609, et le tome IV, p. 239.

Digitized by Google

tesque, la scène soumise à critique. Maintenant, on va même, jusqu'à exécuter ainsi des girouettes politiques; ceux, comme dit l'expression populaire « *qui tournent casaque.* » Ces manifestations sont encore répandues dans tout le Hainaut. Les poètes du cru inventaient des chansons-épigrammes répétées par toutes les bouches, des « *rims-rams* » mordants.

Pour le refus de la *pièce*, on faisait une cérémonie toute particulière, appelée le *faux-contrat*.

A un jour déterminé, la jeunesse se mettait en marche, véhiculée sur un immense chariot remorqué par quatre chevaux. Tout le village, cornant et braillant suivait en cortège. Arrivé devant le domicile du ménage incriminé, l'attelage s'arrêtait. On procédait alors au *faux-mariage*. Un couple fantaisiste, travesti selon la profession exercée par les conjoints, de façon à leur ressembler le plus fidèlement possible, était uni officiellement. — Un homme, vêtu de noir, et cravaté de blanc, l'air solennel, tenant sous ses bras d'énormes rouleaux de papiers, montait sur un des bancs du char, et d'une voix compassée, donnait lecture du faux-contrat, après avoir assuré sur son nez d'énormes besicles et au milieu des rires de la foule, aussitôt attentive :

« Contrat de mariage entre *Jean Couché Debout*, et *Catherine Doucette*, » cette grande sèche qui vend du pain d'épices à l'issue de la grand » messe, tous les dimanches, à la porte de l'église. » De la généralité de l'esclavage, élection de la tromperie, avoir de l'embarras ; il y en a bien des logés à la même auberge, entre Midi et la Croix-Verte, au faubourg de la Pentecôte.

« Le soussigné déclare, d'après la déclaration qu'on possède dans ladite paroisse, une très mauvaise femme, méchante, médisante, désobéissante, entêtée, babillarde, effrontée, querelleuse, boudeuse, menteuse, hargneuse, malicieuse, orgueilleuse, gourmande, friande, coquette, jalouse et fidèle malgré elle.

« Elle est âgée d'environ dix-neuf ans, dix mois, vingt-neuf jours, onze heures, quarante minutes ; de la taille de quatre pieds moins quatre pouces, deux lignes. Elle a les deux oreilles à côté de la mauvaise tête, comme un bourriquet. Le tout passé par devant *Pierre Scrupule* et *Jean Gripaud*, notaires royaux, lesquels demeurent à la rue Barbouillée, à l'enseigne effacée, près de M. *Mal au cœur* à côté de *Madame Salope* et les témoins *Pierre Francœur*, *Claude Piedplat*, *Perrine Daujour*, tous parents et amis, tant du côté gauche que du côté droit — peu importe les dites parties. Pour favoriser lesdits contractants et principalement pour sauvegarder les vaches et les cochons, ensemble, l'espace de dix ans, ou environ, lesdits parents donnent à chacun d'eux trois arpents de prés tout frais tondus, d'un bout, attenant à la vigne de *Louis le Bossu*, au midi ; de l'autre, *Laichecul* au Septentrion, à droite *M. Culfoireux* et à gauche *M. Salope*. On a donné de plus, trois livres, trente sols, à la femme, le tout payable en beurre de Dinant ou en bon étain sonnant comme de belles et bonnes étoupes. On lui a donné

Digitized by Google

de plus un grand petit coffre, fermant à dix-sept cents serrures et cent clefs renfermant toutes choses de nécessité. Et puis son trousseau, consistant en une belle robe de taffetas cramoisi de noir de fumée, un beau jupon jaune de vert-de-gris, une paire de bas brun de vert; une paire de souliers en toile d'araignée, une paire de boules en bois d'olivier en diamant noirs, — une belle coiffure en serge d'Armagnan. On lui a donné un grand petit lit de bois d'amertume avec une paillasse d'inquiétude, un traversin de revers, une garniture et deux grands rideaux de chagrin, et une courte-pointe de mauvaise humeur.

« Le tout passé par devant maître *Pierre Scrupule* et *Jean Gripaud*, notaires royaux. Lesquels si bien, j'affirme ne pouvoir rapporter aucun bon fruit et que le fonds dudit bien ne valant pas le dixième du revenu d'un bon, j'affirme le tout sincère et véritable aux peines portées par la déclaration faite à contre-cœur, le quarante-deux du mois qui vient.

(Signé) : *Malpartagé.* »

On adoptait cet acte notarial, dont la lecture avait le pouvoir d'exciter la bruyante hilarité de la foule, à toutes les circonstances, en y apportant quelques changements, en rapport avec le cas.

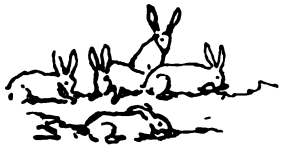
Après cette lecture, on chantait des couplets dans le genre de celui-ci, que nous avons pu recueillir :

« C'est un jeune homme de Momignies
Qui a quitté son père, sa mère,
Pour se mettre en ménage
Avec une vieille guenon,
La faridondaine, la faridondon
Malgré qu'elle est toute *dèshantchie* (déhanchée)
A la façon de Barbari,
Mon ami. »

Nous avons consulté des octogénaires et même un nonagénaire au sujet du faux-contrat dont ils ont toujours entendu parler, et qui se transmet par tradition. On nous l'a dit, mot par mot, sans rien omettre, ni fouiller la mémoire pour retrouver un terme.

Il semblerait que nous décrivons une coutume d'un autre âge. Non, le *pâté* se fait encore dans tout le pays de Chimay et dans les villages français limitrophes de la frontière, tels que Baives et Wallers. Un certain relâchement cependant se fait remarquer et dénote l'envahissement de l'esprit utilitaire et réaliste qui caractérise tout particulièrement la fin du dix-neuvième siècle.

JULES LEMOINE.



Digitized by Google

LA LÉGENDE DE DIDON (1)

II

LÉGENDES PARALLÈLES (*suite*).

L'ANCIENNE seigneurie d'Aywaille, qui a fait partie du Luxembourg jusqu'à la fin du dix-huitième siècle renfermait dans son sein des terres communes d'une nature particulière, appelées *Porallée*, et dont l'origine fort curieuse remonte au règne d'Ermesinde.

Blanche, châtelaine de Montjardin, devant faire un voyage, recommanda la veille à son chasseur nommé Pierre ou Emprardus, de l'éveiller de bonne heure « avant le chant de l'alouette. » La dame, à son lever, prétendit que son serviteur avait manqué d'exactitude. Emprardus soutint ne pas être en retard, il ajouta qu'il se croirait suffisamment riche s'il possédait le terrain compris dans le circuit qu'il pourrait parcourir avant que l'alouette ne chantât. Blanche, certaine d'avoir raison, lui dit qu'elle le lui abandonnait.

Emprardus se mit aussitôt en course, il visita un rayon renfermant 4000 boniers, en ayant soin de laisser de distance en distance, des preuves indéniables de son passage. Il se retrouva au château au moment où l'oiseau matinal entonnait sa première chanson.

A sa mort, arrivée en 1230, le brave Emprardus fit donation des biens qu'il avait ainsi acquis aux manants des villages d'Aywaille, Sougné, Remonchamp etc., à condition de ne jamais y bâtir d'habitation et de faire célébrer, chaque année, une messe pour le repos de son âme.

La destination de la « Porallée » a été respectée jusqu'à nos jours et la mémoire d'Emprardus le Braconnier est restée vénérée de tous ceux qui, de génération en génération, ont joui en commun de son héritage. (MARCELLIN LAGARDE, *Histoire du Luxembourg*, t. II, p. 19).

ALFRED HAROU.

Digitized by Google

Le roi Clovis fit présent à saint Rémi d'autant de pays qu'il en pourrait parcourir pendant que le roi ferait sa sieste. Le saint homme se mit donc en campagne et marqua les limites parcourues par des signes. Lorsque le roi se réveilla de son sommeil de midi, il garantit au saint évêque tout le pays qu'il avait compris dans le cercle de sa tournée : (GRIMM. *Veillées allemandes*).

En Bourgogne, on raconte que le comte Rainard, se repentant de ses méfaits, abandonna à saint Robert, pour construire une église, tout le terrain qui s'étend devant le saint, aussi loin que celui-ci pourra lancer sa cognée. Tout à coup, doué d'une force surnaturelle, saint Robert lança son instrument avec tant de force qu'il alla s'enfoncer en terre à plus d'une lieue de distance. (C. MOISET. *Usages croyances etc., du département de l'Yonne*, p. 91.)

Pendant que l'empereur Henri tenait momentanément sa cour au château qui est située près de Walhausen dans la Plaine d'or, un de ses hommes lui demanda de lui accorder en toute propriété dans le voisinage de la plaine d'or, le morceau de champ dont il pourrait ensemencer la circonférence avec un boisseau d'orge. L'empereur lui accorda sa demande sans y réfléchir ; le chevalier prit donc un boisseau d'orge et ensemença avec ce boisseau, les limites du territoire qui fut depuis le comté de Mansfeld (GRIMM, t. II, p. 435).

PAUL SÉBILLOT.

Digitized by Google

PÈLERINS ET PÈLERINAGES[1]

VII

ENFANTS MALADES

Quand un enfant est malade, en Poitou, on le « *voue* » à un saint. Mais il arrive souvent que la nature de la maladie n'étant pas bien fixée, les parents ne savent pas trop à quel saint recourir. Pour se tirer d'embarras, on procède de la façon suivante :

On coupe plusieurs petits morceaux de la chemise de l'enfant, et, chacun de ces morceaux représentant l'un des saints en vogue dans le pays, on les met tous ensemble dans un plat plein d'eau. Si l'enfant est « *taché* » de l'un de ces saints, le morceau de chemise correspondant va aussitôt au fond de l'eau. Plus vite il s'enfonce, plus la maladie est grave. Si tous les morceaux restent à la surface, on cherche d'autres saints.

Ce saint dont l'enfant est taché étant connu, on met deux sous de côté que l'on donne à la première bonne femme qui passe : celle-ci « recommande » l'enfant.

Puis, à une époque déterminée, les parents conduisent leur enfant « faire son voyage ; » pour la Saint-Jean, à Persac ; le dernier dimanche d'août à Saint-Rémy ; le dimanche d'avant la Saint-Michel à Loubressac, etc...

On mène à Saint-Rémy les enfants en langueur et ceux qui ont les fièvres. Sur tous les chemins, avant d'arriver à la localité, attendent une foule de vieilles femmes qui vendent des petits cierges de cire jaune, destinés à bruler à l'église devant la statue de saint Roch. Chaque pèlerin allume lui-même un cierge ; puis, après une courte prière, fait embrasser à son enfant malade cette statue : mais celle-ci est d'une telle laideur que beaucoup s'y refusent avec force cris. En ce cas, les parents se contentent de passer sur la statue leur mouchoir de poche, avec lequel ils essuient le visage et les mains de leur enfant.

A la sortie de l'église, sa trouve une croix dont on fait trois fois le tour en priant ; de là, on continue le voyage à travers champs, de façon à faire à peu près le tour du bourg. Chemin faisant, on s'arrête à une

[1] V. le t. III, p. 105, 169, 278, et le t. IV, p. 161, 330, 539.

Digitized by Google

fontaine, alimentée, autant que j'ai pu m'en rendre compte, par une mare infecte. On trempe un mouchoir de poche dans cette fontaine et l'on débarbouille le malade ; puis, on plonge dans cette eau sale une chemise que l'enfant doit porter neuf jours de suite sans la quitter. Le voyage se termine par l'achat d'un bout de faveur rose ou bleue dont on fait un collier à l'enfant.

De retour à l'église, le curé dit pour deux sous « une *(sic)* évangile » sur la tête du petit malade.

Si le premier voyage ne suffit pas, on en fait un second l'année suivante, puis un autre, et ainsi jusqu'à complète guérison.

L. PINEAU.

NÉCROLOGIE

LÉOUZON LE DUC

Un écrivain de mérite, qui fut, après M. Marmier, le rénovateur en France des études scandinaves, M. Léouzon Le Duc, est mort à Paris, le 22 octobre, à l'âge de soixante-quatorze ans.

Il fut, avant la guerre, le collaborateur assidu de nombreux journaux, parmi lesquels le *Moniteur* et le *Figaro* ; il dirigea même quelque temps, après 1870, le *Constitutionnel* ; en outre, ses divers travaux politiques, historiques et littéraires consacrèrent sa réputation et n'ont pas cessé d'être consultés avec fruit. Il serait trop long de donner ici la complète bibliographie de ses œuvres. Son principal titre de gloire, à nos yeux, est d'avoir fait connaître à ses compatriotes les littératures populaires des pays du Nord, à la suite de longs voyages d'études entrepris en Russie, en Suède, en Norwège et en Danemark.

Nous citerons, parmi les livres écrits dans cet ordre d'idées, *La Finlande, son histoire primitive, son génie national*, etc. 1845, 2 vol. in-8°. *Le glaive runique, ou la lutte du paganisme scandinave contre le christianisme*, 1846, in-8° ; l'*Histoire littéraire du Nord*, 1850, in-8° ; *La Russie contemporaine*, 1854, in-16 ; *Etudes sur la Russie et le nord de l'Europe*, 1857, in-12 ; *Les poèmes nationaux de la Suède moderne*, 1867, in-12 ; *Le Kalevala, épopée nationale de la Finlande*, traduite pour la première fois en français, 1867, in-8°, où l'on trouve d'abondants et précieux renseignements sur le folk-lore des régions septentrionales.

A. T.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

PAUL SÉBILLOT. — *Les Souvenirs historiques et les héros populaires en Bretagne*, in-18 de pp. 33, Vannes et Paris Lechevalier.

Que peu de temps suffit pour changer toutes choses !
Nature au front serein, comme vous oubliez !

Ce n'est pas seulement la nature qui oublie, les hommes oublient presque aussi vite. C'est l'exclamation que l'on fait involontairement en parcourant l'opuscule de M. Sébillot. La Bretagne est la province de France qu'on est le plus disposé à croire riche en souvenirs historiques. On est déçu en voyant combien peu de ses personnages célèbres sont restés dans son souvenir. Il résulte des recherches de M. Sébillot et autres que M. de Villemarqué s'est trompé ou nous a trompés à propos de son recueil de chansons populaires. On est disposé à chercher en Bretagne les héros de la Table ronde qui ont charmé nos aïeux. Eh bien, Arthur ou Artus serait complètement oublié sans Arthur de Bretagne, avec lequel on le confond parfois. L'enchanteur Merlin, que Viviane enchante sous une aubépine, d'où il causait avec les curieux, est devenu un nom ridicule. Duguesclin même est oublié, aussi bien que le terrible Retz dans lequel on a voulu voir le Barbe-Bleue du conte enfantin.

Les Malouins cependant n'ont pas oublié Duguay-Trouin et toute la presqu'île se souvient d'Anne de Bretagne, qui épousa deux rois de France. Mais ce souvenir a été fortifié par son nom, qui est celui de la patronne du pays, dont les autels sont toujours chargés d'ex-voto. On n'a même conservé le souvenir que de quelques chefs vendéens, Charette entre autres, grâce surtout à une chanson. M. Sébillot a recueilli avec son soin ordinaire ce qui reste dans le pays de souvenirs historiques. La moisson n'est pas riche, mais son opuscule est aussi intéressant, parce qu'il nous donne que parce qu'il ne nous donne pas. C'est un utile complément à cette vaste moisson de contes et traditions qu'il a faite dans le pays et qui ne composent pas moins d'une douzaine de volumes, sans compter ses nombreuses communications aux publications folkloristes. Nos lecteurs n'ont pas oublié que c'est lui qui a presque créé en France cette littérature folkloriste, déjà si riche et qui va chaque jour s'enrichissant.

JEAN FLEURY.

GENNARO FINAMORE. - *Credenze usi e costumi abruzzesi* (t. VII, de Curiosità popolari tradizionali, p. p. cura di G. Pitrè). Palermo, Carlo Clausen, in-18 de pp. 196 (5 fr.).

Notre éminent collègue, G. F., divise ainsi son livre : I. I. Météorologie. — II. — Astronomie. — III. Solennités de l'année. Cette partie dernière est de beaucoup la plus développée, puisqu'elle occupe les deux tiers du volume ; on y trouvera de curieux détails sur les superstitions, — et le nombre en est extrêmement considérable, — relatives à chacune des vingt-huit solennités décrites ; quelques-unes, comme Noël par exemple, forment de véritables monographies très développées et bien classées. Les deux premiers chapitres sont une contribution des plus précieuse au Folk-lore de l'Astronomie, une des parties les moins explorées du vaste domaine des traditions populaires. P. S.

Digitized by Google

GÉNÉRAL TCHENG KI TONG. — *Les Plaisirs en Chine.* Charpentier, in-18 de pp. 307 3 fr. 50).

Ce livre n'a pas été écrit spécialement pour les traditionnistes, mais ils y trouveront bien des choses intéressantes sur les traditions et les superstitions de la Chine; certaines des monographies rentrent complètement dans le cadre de nos études ; l'auteur a su leur donner une forme agréable et humoristique.

LIVRES REÇUS AUX BUREAUX DE LA REVUE

Napoléon Ney. *Les Sociétés secrètes Musulmanes.* G. Carré, in-18 de pp. 38 (1 fr.).

Villiers de l'Isle Adam. — *Chez les passants* IV. in-18 de pp. 302 (avec un frontispice de Félicien Rops) Comptoir d'édition, 14, rue Halévy (3 f. 50).

Antony Valabrègue. — *La Chanson de l'hiver* (poésies), A. Lemerre, in-18 de pp. 158.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX.

American Notes and Queries, IV, 15. Legend of Phœnix. 17. Floating islands. — 16. Customs of the Ring.

Am Ur-Quellen, VIII, 1. Fastnachtsbraüche aus Schleswig-Holstein. *H. Bolfsmann.* — Volkswitz in Ralseln. *D. Schell.* — Volksglauben aus Otspreussen. — Volksmedicin ostpreussen. — Volkshumor.

Folk lore, a quarterly review of myth, tradition and fiction. I, 4. - Magic songs of the Finns I. *J. Abercomby* — Legends from Torres straits I. *A. C. Haddon.* — Greek trade routes to Britain *W. Ridgeway.* — Recent research or folk tales. *E. Sidnedg Hartland.* — Recent researches on Teutonic mythology *York Powel.* — The giant of new Mill, *S. Barig Gould.* — A welsh conjurer 1831, *E. Peacok.* — Story of Salomon wisdom. *M. Gaster.* — The burial of the Rose Bqots. — Horse-har turned into water snake *Miss Bush.*

Folk-lor Bibliography, books and Journal, septembre 1889, février 1898. — Tabulation of folk-tales.

Journal of Anthropological Institute of Bombay I, 8 — On the minor Vaishnava sects of Bengal, *Kedarnath Basu.* — On hindu civilisation in the far East, as represented by architectural monuments, *E. Rehatsek.* - On a mode of obsession which deals with the belief in a part of Bangalore, in the possession of women by the spirits of drowned persons, *Fred. Fawcett.* — Note on a costum of the mysore « Gollavalu » shepherd caste people. *Fred. Fawcett.*

Rassegna di litteratura popolare e dialettale. (Rome) I. 1. Ai cultori del Folk-lore. — Credenze, usi e costumi abruzzesi raccolti da *Gennaro Finamore.* — *Sabatini F.* : Le origini di maestro Pasquino per *Domenico Gnoli.* — *Menghini M.* : Canti popolari della montagna lucchese raccolti da *Giovanni Giannini.* — Un diario inedito del sec. XVIII.

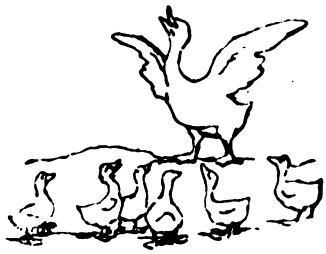
Revue de philologie française, III, 4. Le Patois de la Hague et des Iles anglo-normandes. *Jean Fleury.*

Volskunde, III, 3. — Lapidatior des Dieux païens, *Aug. Gittée.* — Origine de la coutume qui consiste à jeter des ierres vers certaines statues que le

Digitized by Google

peuple considère comme d'anciennes divinités païennes. — Chansons : Les Conscrits. — Bibliographie : Grabschriften und Marterlen, par L. *von Hormann*. — Chronique : Un folkloriste flamand oublie : l'avocat de Gronckel. — Notes et Enquêtes : La Chanson des trois pauvres Ames.

NOTES ET ENQUÊTES.



∴ *Dîner de ma mère l'Oye.* — Le 57e dîner a eu lieu le 28 février, au Restaurant des Sociétés savantes, rue Serpente, sous la présidence de M. J. F. Bladé, membre du Comité central. Les autres convives étaient MM. le prince Roland Bonaparte, Henri Cordier, le commandant Lamothe, E. T. Hamy, E. Lamy, le chansonnier Meusy, E. Müntz, Napoléon Ney, Félix Régamey, Arthur Rhôné, Raoul Rosières, Armand Saint-Vel, Paul Sébillot. M. Bladé a chanté de curieuses lamentations de la Gascogne, Napoléon Ney, Paul Sébillot et F. Régamey, diverses chansons populaires et des chansons de marche militaires. M. Meusy a, au grand contentement de tous les convives, récité ou chanté des pièces de sa composition.

Nous prions instamment ceux de nos collègues qui voudraient assister aux diners mensuels de se faire inscrire, afin qu'il leur soit adressé des convocations régulières. En principe le diner a lieu le dernier jour du mois.

∴ *Les œufs et la tempête, superstition Corse.* — Lorsqu'on s'embarque, on se munit de cinq œufs de poule pondus un jour de fête solennelle (l'Assomption, par exemple) et durcis au feu. Si la tempête se déclare pendant la traversée, on jette à la mer ces œufs qui ont la vertu de l'apaiser.

(Com. de M. Philippe Salmon.)

∴ *Vente de poisson les jours maigres.* — (Saône-et-Loire). — Le village des Bordes (séparé de Verdun seulement par le Doubs, que l'on passe actuellement encore dans un bac), a été, jusqu'au commencement du siècle présent, peuplé de mariniers et de pêcheurs.

En 1678, les pêcheurs des Bordes étaient obligés, tous les jours d'abstinence et surtout pendant le carême, d'apporter à vendre, à Verdun, le poisson nécessaire pour la provision des habitants, et, point capital, de leur vendre à un prix raisonnable.

La prévoyance était bonne. — Elle semblerait prouver que les Verdunois étaient moins adonnés à la pêche qu'aujourd'hui. Actuellement il n'est personne du pays qui ne sache « chasser à l'hameçon, » et par conséquent alimenter de poisson le ménage.

(Com. de M. F. Fertiault.)

∴ *Consultation du sort par l'huile.* — Dans le midi (Gard), on consulte le sorten faisant tomber une goutte d'huile d'olive dans une assiette creuse rempli d'eau. Si la goutte d'huile reste à l'état net compact, c'est tout à fait bon signe ; mais si au contraire elle s'étend, se répand ou se divise, le sort n'est pas favorable au sujet pour lequel on le consulte.

(Com. de M. A. Certeux.)

Le gérant : Alphonse Certeux.

Vannes. — Imprimerie Eugène Lafolye, 2, place des Lices.

Digitized by Google

JULIEN TIERSOT

HISTOIRE
DE LA CHANSON POPULAIRE EN FRANCE

Ouvrage couronné par l'Institut

Chez PLON, NOURRIT et Cie, 8, rue Garancière

1 vol. in-8, de 350 pages, nombreux airs notés. — Prix, 12 francs.

RASSEGNA DI LETTERATURA POPOLARE E DIALETTALE

DIRECTA DA

M. MENGHINI — A. PARISOTTI — F. SABATTINI

Abbonamento anno anticipato L. 5. — Abbonamento spéciale con diritto ad inserzioni L. 20. — Un numero separato L. **0,50.**

DIRECZIONE E AMMINISTRAZIONE

Piazza Pollarola, n. 33, Roma (Centro).

1200 RECETTES ET PROCÉDÉS

d'une utilité générale et d'une application journalière ; la plupart sont de véritables secrets permettant à chacun de se créer sans aucun apprentissage et presque sans frais, *une position facile et lucrative.* Envoi *franco* contre **2** fr. en timbre ou mandat-poste à MARTELET, imprimeur à Troyes (Aube).

Librairie Léopold CERF

13, rue de Médicis, 13

Gaidoz (H.) et Sébillot (Paul. — *Le Blason populaire de la France.* 1 vol. in-18..... 3 fr. 50

Sébillot (Paul). — *Contes des provinces de France*, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

(Collection de la France merveilleuse et légendaire.)

Librairie CHAMPION

5, quai Voltaire, 5

Luzel. — *Veillées bretonnes, mœurs, chants, contes et récits populaires armoricains*, in-12..... 2 fr. 50

Puymaigre (Comte de) — *Chants populaires recueillis dans le pays messin*, 2 volumes in-12.. 10 fr.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Nous apprenons la fondation d'une nouvelle Agence destinée à rendre de grands services à Paris qui pense, écrit, travaille, etc, enfin au tout Paris qui s'intéresse à ce qui s'imprime chaque jour dans tous les journaux du monde. — *Le Courrier de la Presse*, 19, boulevard Montmartre. A. Gallois, directeur, communique les extraits de tous les journaux sur n'importe quel sujet.

PUBLICATIONS
DE LA
SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES

A partir du 1er mars, les prix des publications sont fixés ainsi qu'il suit :

Revue des Traditions populaires, tome I, année 1886, 1 vol. in-8° raisin de IV-407 p., avec musique gravée..... 20 fr
(Presque épuisé.)

Tome II, année 1887, 1 vol. in-8 raisin de 596 p., avec musique gravée et 30 dessins (Presque épuisé.)..... 20 fr.

Tome III, année 1888, 1 vol. in-8 raisin de 688 p., avec 60 airs gravés et 110 illustrations..... 20 fr.

Le tome IV année 1889, 1 vol. in-8 raisin de 690 pages avec 65 airs gravés et 105 illustrations..... 15 fr.

Annuaire de la Société des Traditions populaires, année 1886 (épuisé).

Annuaire de la Société des Traditions populaires, année 1887, 1 vol. in-8 écu de XXX-184 p..... 3 fr. 50

Annuaire de la Société des Traditions populaires, année 1888, 1 vol. in-8 écu de XXVII-66 pages..... 3 fr. 50

(Il nous reste de ces deux années quelques exemplaires sur Hollande, prix 5 francs).

Annuaire de la Société des Traditions populaires, 1 vol. in-8 écu de 36 p. 3 fr. 50

Paul Sébillot. — *Instructions et questionnaires*, 1 vol. in-8 de 76 p. 3 fr. 50, 2 fr. pour les sociétaires.

Une réduction pourra être faite aux Sociétaires nouveaux qui désireraient posséder la collection aussi complète que possible.

ANNONCES
de la REVUE DES TRADITIONS POPULAIRES

La moitié de la page, **12** fr. ; la page entière..... **20** fr.
La case de 5 centimètres de haut sur 6 de large..... **3** fr.
La case de 2 centimètres 1/2..... **2** fr.

Les annonces sont reçues chez M. A. Certeux, *Trésorier de la Société, 24, rue Gay-Lussac, Paris, et aux bureaux de la Revue, 4, rue de l'Odéon.*

Vannes. — Imprimerie Eugène Lafolye, 2, Place des Lices.

Digitized by Google

GIFT
DEC 8 1918

SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES
AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

REVUE
DES
TRADITIONS POPULAIRES

TOME V

5e ANNÉE. N° 4. — 15 Avril 1890

PARIS

Librairie de l'Art indépendant, 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

ÉMILE LECHEVALIER
39, Quai des Grands-Augustins

ERNEST LEROUX
28, rue Bonaparte, 28

J. MAISONNEUVE
25, Quai Voltaire, 25

Prix du Numéro : UN franc vingt-cinq.

Digitized by Google

SOMMAIRE

Extraits d'anciens ouvrages anglais relatifs au Folk-Lore. I. Antiquité de la littérature des nourrices	LOYS BRUEYRE	192
Devinettes : Auvergne	ANTOINETTE BON	204
Le Rossignolet II. Version du Morvan	JULIEN TIERSOT	205
Les calendriers des illettrés III	A. CERTEUX	208
Les coquillages de mer III	PAUL SÉBILLOT	210
Le seigneur loup-garou, légende de l'Auvergne	ANTOINETTE BON	216
Amulettes et talismans VII. Amulettes d'Italie	RAOUL BAYON	219
Coutumes de mariage VI. Une noce en Béarn	DANIEL BOURCHENIN	221
Superstitions de la Nièvre	Mme PAUL SÉBILLOT	229
Légendes et superstitions préhistoriques IV. La hotte du diable	RENÉ SIÉBEL	230
— V. En Belgique	ALFRED HAROU	231
La mort d'Adèle, chanson de la Haute-Bretagne	Mme PAUL SÉBILLOT	232
Un album eskimo	CH. RABOT.	233
Contes arabes et orientaux IV. Le Mythe d'Orion et une fable de Florian	RENÉ BASSET	234
Chants héroïques du peuple russe II	MICHEL DE CROUSKOW	235
Les Traditions populaires et les écrivains français IV. Racine	P. S.	242
Les Pourquoi. — LIV-LV. — La mule et le lièvre	ACHILLE MILLIEN	244
Croyances des paysans landais	J. DE LAPORTERIE	245
Brimades et initiations I. Les Béjaunes du commerce	A. CERTEUX	247
Le long hiver (versions flamandes)	ALFRED HAROU	248
Les glaciers I. Le génie de l'Aletsch	Prce ROLAND BONAPARTE	250
II. L'excommunication des glaciers	ANTONY DESSAIX	251
Nécrologie : Edouard Charton	P. S.	251
Bibliographie : Julien Delaite. *Glossaire des jeux wallons.*	P. S.	252

Périodiques et journaux. — Notes et enquêtes. 252

ILLUSTRATIONS

Anciens calendriers du XIVe siècle. — Calendriers scandimaves en bois. — Un monstre fantastique eskimo.

La Correspondance et les Manuscrits (écrits sur un seul côté), les livres, les tirages à part et les périodiques doivent être adressés à M. Paul Sébillot, secrétaire général de la Société, 4, rue de l'Odéon.

Avis aux sociétaires et aux Abonnés.

La cotisation de sociétaire, donnant droit à l'envoi gratuit de la *Revue et de l'Annuaire*, est fixée à 15 francs par an (France et Union postale).

Le meilleur mode pour le paiement est (aussi bien pour Paris que pour les départements et l'étranger) d'adresser au Trésorier de la société, M. A. Certeux, 24, rue Gay-Lussac, un mandat sur la poste dont le talon servira de reçu.

A partir du premier mai, le Trésorier disposera à vue sur les retardataires en ajoutant les frais de recouvrement.

Les abonnements : 15 francs pour la France et les départements, 17 francs pour l'Union postale, sont payables d'avance.

Adresser un mandat sur la poste au Trésorier, comme il est dit au-dessus pour les sociétaires.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

5e Année. — Tome V. — N° 4. — 15 Avril 1890.

EXTRAITS D'ANCIENS ARTICLES ET D'OUVRAGES ANGLAIS

RELATIFS AU FOLK-LORE.

Si l'étude et la recherche des traditions populaires n'ont constitué que depuis peu d'années une science à coup sûr encore bien incertaine, mais malgré tout une vraie science, les folkloristes contemporains auraient pourtant tort de croire qu'ils ont découvert l'Amérique et qu'avant eux de nombreux Christophe Colomb n'avaient pas exploré le vaste champ des traditions populaires. Nos amis de la *Revue* se proposent de leur en fournir des exemples en réimprimant partiellement ou totalement, suivant les cas, des passages saillants tirés des auteurs français. Nous poursuivrons le même but en ce qui concerne les ouvrages anglais. Les lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes* ont pu apprécier dans les substantiels articles (nos des 15 novembre et 1er décembre 1889) de Montégut, l'intérêt que présentent pour les folkloristes les voyages de sir John Maundeville en Orient au XIVe siècle, ouvrage dans lequel cet écrivain plein d'humour nous renseigne sur le folklore de la Palestine, de l'Asie-Mineure, de l'Egypte et de l'Inde. Nous pensons pouvoir pro-

Digitized by Google

chainement donner, avec des rapprochements tirés des voyages de Marco Polo, des extraits du livre curieux de Maundeville, soit d'après le texte anglais, soit d'après la traduction franco-normande qu'en a faite lui-même l'auteur. Nous mettrons également à contribution les « Esquisses de Perse, » de sir John Malcolm, diplomate du commencement de ce siècle, que Montégut indique comme une véritable annexe des *Mille et une Nuits*. De même nous rechercherons dans d'anciens ouvrages anglais, peu répandus, peu accessibles pour des Français, ainsi que dans les *Revues* telles que le *Gentleman's Magazine* et le *Quarterly Review*, les fragments de nature à intéresser nos lecteurs.

Nous donnerons aujourd'hui, pour commencer la série, un remarquable article publié en 1819 (N° XLI de *Quarterly Review*) sous le titre : Antiquities of Nursery litterature, à l'occasion des « Fairy Tales, » recueillis par Benjamin Tabart, London, 1818. — L'auteur de cette étude est peut-être Walter Scott, mais plus probablement sir Francis Palgrave. Afin de ne pas prendre dans notre *Revue* plus de place qu'il ne convient, j'ai dû opérer de nombreuses coupures lorsque le sujet s'éloignait un peu du folklore et j'en ferai de même à l'égard des extraits subséquents.

LOYS BRUEYRE.

I.

ANTIQUITÉ DE LA LITTÉRATURE DES NOURRICES

DEPUIS les jours de notre enfance, la littérature des nourrices s'est grandement altérée. La nourrice elle-même a pris des goûts étrangement fastidieux et les livres qui lui plaisent sont bien différents de ceux qui jadis fixaient son attention. C'est à peine si les Chap-books (livres de colportage), qui autrefois se vendaient dans les foires et les marchés, ont gardé leur ancienne popularité, et nous sommes presque les témoins de l'extinction de cette branche de notre littérature nationale. Pourtant, les ouvrages qui se rapportent à des traditions locales leur doivent encore toute leur vogue.

Digitized by Google

Tant que l'image de sir Bevis gardera le Bar-gate à Southampton, on pourra y rappeler ses exploits. Et Guy, comte de Warwick, peut remercier son bol à punch de conserver vivante sa mémoire chez ses compatriotes. Mais la plupart des autres héros de l'antique chevalerie qui, pendant tant d'années et si fièrement ont défendu leurs postes sont maintenant supplantés par des parvenus et des prétendants modernes.

De même que le physiologiste recherche les lois de la vie animale dans les animalcules qui nagent dans la goutte d'eau, que le botaniste remonte des mousses et des lichens aux chênes et aux palmiers, ainsi l'homme de lettres ne dédaigne ni le livre de colporteur, ni le conte de nourrice. Tout humble que paraissent ces efforts de l'intelligence humaine, ils témoignent de son travail secret, de ses procédés et de ses progrès, et la nature humaine doit être étudiée dans toutes ses productions. Et, comme Walter Scott, nous dirons que, l'on peut composer un ouvrage d'un puissant intérêt sur l'origine de la fiction populaire et la transmission des contes similaires d'âge en âge et de pays en pays. On verra la mythologie d'une période passer dans les récits du siècle suivant, puis dans le conte de nourrice des siècles subséquents.

La fiction se résout ainsi dans ses éléments primitifs, comme par l'action lente et continue de la pluie et du vent, le granit solide est pourtant réduit en grains de sable. L'antique Dieu de la Force chez les Teutons, dont le trône est un chariot d'étoiles — le chariot polaire — investit d'un pouvoir surhumain, l'empereur des Francs et ses paladins[1]. Et la même constellation dardant ses rayons sur la tête d'Arthur[2] a donné au monarque des Bretons la vénération qui jadis appartenait au fils d' « Uthry Bendragon » le « Tonnerre Chef suprême » et à Egyr le pouvoir créateur. Mais le temps s'enfuit, la foi diminue, et les troupeaux paissent dans le cirque des rochers qu'habitaient les géants. Les os des guerriers tombent en poussière ; on ne chante plus de lais et la fable ramenée à sa simplicité et à sa nudité originelles, devient la source d'un passe-temps pour le paysan inculte et l'enfant qui écoute.

De là, nous pouvons retrouver dans les contes qui réjouissent le foyer d mestique et de siècle en siècle, endorment les enfants, une proportion non

[1] La Grande Ourse semble avoir été connue sous le nom de « Chariot de Charles » chez les Teutons et les Scandinaves, dans les âges les plus éloignés A Upsal, suivant une ancienne chronique rimée suédoise, elle était placée dans les mains du Dieu Thor : « Thor Gud.... Satt nacken som ett barn, Siw Stjernor i Handen ach Karlwagn. »

[2] Arthur, d'après M. Owen, est un personnage mythique : « Arthur, c'est la Grande Ourse, comme l'indique son nom (il est singulier qu'il n'étaie pas son hypothèse d'Arctus et Arcturus). Et peut-être cette constellation, si voisine du pôle et qui décrit sensiblement un cercle dans un si petit espace est l'origine de la Table Ronde — Southey, Préface de l'Histoire d'Arthur, page 3.

Digitized by Google

sans importance de la littérature mythique et romanesque. Lorsque la servante veut retrouver son amant dans le fond d'une soucoupe, elle se doute peu qu'elle pratique la scyphomancie des Egyptiens. Les Elfes qui dansent sur les prés doivent être considérés comme soumis aux mêmes lois que les fées qui bénissent le bonnet de baptême du jeune prince ; et le géant qui de sa tête heurte le portail du château ou qui frappe de sa massue le sommet de la tour ne diffère pas essentiellement du grand homme noir qui emporte l'enfant turbulent et terrifie la petite fille aux joues vermeilles sur le sein de sa mère. Ces mangeurs d'hommes étaient en général les grands capitaines de leur temps. « Gare à Melendo » était la menace des mères mauresques à leurs bébés[1]. Les Maures chassés d'Andalousie avaient par crainte et par haine transformé en monstre le chevalier Castillan. Quant à Attila le Hun, ce puissant monarque du livre des héros, il a dégénéré en un ogre altéré de sang, chez les peuples de la Gaule que son épée avait exterminés.

Les Gallois ont leur Mabinogion ou « Amusements de la jeunesse » d'une authenticité et d'une antiquité sans conteste. Quelques-uns d'entre eux existent manuscrits, d'autres vivent dans les traditions du bas peuple[2].

La fiction populaire des Celtes est vivante dans sa poésie. Parmi les nations où domine le sang teuton, la fiction populaire s'est moulée également dans sa poésie. Il n'en a pas été ainsi dans les heureux climats du sud de l'Europe où l'Italien ajoute aux récits populaires la saveur de sa bouffonnerie et de sa licence. Une partie importante des contes de fées contenus dans le Pentamerone « Trattenemiento de li Peccerille » ou Divertissement pour les petits enfants, ainsi que dans les Nuits de Straparole, montrent les principaux caractères du pays des Péris, bien que ne gardant pas toujours leur grâce et leur beauté orientales[3]. — Giovan Battista Basile qui publia son ouvrage sous le nom fictif de Giàn Alesso Abbatutis, compila le Pentamerone parmi les vieux récits qui avaient cours chez les Napolitains et l'ouvrage est écrit entièrement dans son dialecte natif napolitain, langage, et non jargon, ainsi que le disent à tort les Toscans, qui était cultivé à une époque de beaucoup antérieure au « volgar illustre » de Toscane. La narration qui enchâsse les contes est de l'invention du cavalier Basile ; les

[1] Il est mentionné dans le récit du siège de Huesca dans la « Cronica General ». — Avia un infanzon que era sobrino de Don Lorenzo Xuarez quel Hamaron Melen Rodriguez Gallinato. Tornaron del tau grau miedo los Moros que quando algun nino liorava, decieula : *Cata Melendo* !

[2] Les récits du Mabinogion ont été publiés depuis en 1859, par Lady Guest ; M. J. Loth vient de les traduire en irançais.

[3] Depuis lors, le Pentamerone a été traduit en allemand par Liebrecht (Félix), et en anglais (1847), par J. Edward Taylor. Quelques contes ont en outre été traduits en anglais par Keightley dans sa Mythologie et dans ses Tales and Popular Fictions. Charles Deulin, a aussi donné plusieurs contes de Basile dans les « Contes de ma mère l'Oye. »

Digitized by Google

autres sont dits avec une originalité caractéristique par les dix vieilles de la ville aux langues les plus agiles : Zoza, Scioffala, Cœca Storta, Meneca Vozzolosa, Talla Nasuta, Popa Scartellata, Antonella Vavosa, Ciulla Mossuta, Paola Sgargiata, Ciommetella, Zellosa, et Giacova Squacquarata, dénominations et épithètes aussi expressives aux oreilles napolitaines que les noms harmonieux des Naïades d'Homère pour les Grecs. Le Pentamerone est une de ces œuvres nationales qui défient la traduction. Basile semble gesticuler et rire tout haut. Son style est semblable au discours du conteur la Piazza s'adressant à un auditoire de gamins à la bouche béante et de de grands Lazzaroni se chauffant au soleil.

Des contes traditionnels d'Espagne, nous avons peu à dire, sinon que nous savons que les bêtes parlaient au temps de Mariscatana. Mariscatana florissait pendant le règne du roi Bamba, quand la jupe tailladée de velours noir que le curé empruntait à la femme de l'aubergiste était encore neuve. Le bon chien Scipion qui parlait dans des temps plus voisins de nous, avait remarqué les histoires du « Cheval sans tête » et de la « Baguette de vertu[1] » dont les vieilles femmes aimaient à s'entretenir quand elles étaient assises près de l'âtre dans les longues soirées d'hiver. Afin que le cheval sans tête passe à la postérité, nous croyons juste d'ajouter que ce monstre merveilleux hante les remparts moresques de l'Alhambra en compagnie d'une autre bête non décrite nommée Belludo, à cause de son dos laineux ; tous deux ont une habitation locale et un nom dans la salle des gardes près du principal portail du palais, d'où ils s'élancent quelquefois, terrifiant les sentinelles.

La plus importante addition à la littérature de nourrice a eu lieu en Allemagne par les soins des célèbres frères Grimm. Sous le titre de « Kinder und Hausmärchen » ils ont publié une collection de contes populaires allemands, unique en son genre par l'étendue et la variété. Dans cette collection nous reconnaissons une foule d'histoires anglaises, françaises et italiennes de même genre et espèce, existant dans des livres imprimés : mais la majeure partie des histoires allemandes de nourrice sont indiquées par les éditeurs comme traditionnelles, quelques-unes locales, d'autres plus largement répandues. Et MM. Grimm disent savoir « que toutes celles qu'ils ont puisées à la tradition orale, à l'exception du Chat-Botté, sont entièrement allemandes et non empruntées de l'étranger. » Dans leurs notes, MM. Grimm ont montré la parenté entre ces Kinder Maerschen et les vénérables Sagas du Nord. « La valeur réelle de ces contes, continuent MM. Grimm

[1] Dans le dialogue entre Scipion et Berganza, le premier parle des « Cuentos de viejas, como aquellos del cavallo sin cabeza, y de la Varilla de Virtudes con que se entretenian al fuego los dilatadas noches del invierno. » Mais le cheval sans tête a émigré parfois en Angleterre. Un ami nous indique un passage de Platon (*de legibus*, l. VI) dans lequel le sage fait allusion à une superstition similaire en Grèce.

Digitized by Google

doit être d'autant plus estimée qu'ils élucident à nouveau et plus complètement nos anciennes fictions héroïques germaines que celles obtenues d'autres sources. » Thornrosa qu'a endormie la piqûre de son fuseau n'est autre que Brinhilde plongée dans le sommeil « par l'épine de sommeil » d'Odin. La manière dont Loki reste suspendu à l'aigle-géant se comprend mieux lorsqu'on connaît le conte de l'Oie-d'Or à laquelle les filles et les garçons quand ils la touchent demeurent attachés. Dans les contes du méchant Forgeron, de l'Oiseau parlant, du Cœur de l'Oiseau mangé, qui ne reconnaît la fable de Sigurd? Dans ces récits populaires se cache la mythologie pure et primitive des Teutons qu'on croyait à jamais perdue.

Notre regretté Leyden qui prenait un intérêt analogue aux récits populaires était plutôt porté à les rattacher aux anciens Romans, car il méconnaissait la base mythologique du système. Dans la répétition d'un malhabile conteur, le roman métrique ou fabliau semble souvent avoir dégénéré en un récit populaire et c'est un fait curieux que les sujets de quelques-uns des contes populaires que j'ai entendus en Ecosse, ne diffèrent pas essentiellement de ceux de quelques anciens fabliaux normands publiés par Legrand. Ainsi lorsque j'ai examiné la première fois les fabliaux du « Pauvre écolier, » des « Trois Voleurs, » du « Sacristain de Cluny, » ai-je été surpris de reconnaître des histoires populaires que j'avais ouï raconter dans mon enfance et que moi-même souvent j'avais répétées quand le chant ou le conte égayait les longues soirées d'hiver. D'après cela, je suis porté à penser que nombre des récits populaires écossais doivent avoir été communs aux Normands français. Ces contes sont-ils directement dérivés des Français pendant leurs longs et intimes rapports avec la nation écossaise, ou les deux nations les ont-elles toutes deux empruntés aux Celtes ? Cela peut faire question.

En attribuant une origine commune aux fictions populaires de notre île et du continent, nous ne sommes pas loin de la vérité ; mais puisque les peuples de l'Angleterre et des Lowlands d'Ecosse sont sans conteste des rejetons et des boutures de la branche historique, il est probable que nos fables populaires sont surtout d'origine historique. Jack, le tueur de géants et Tom Pouce ont débarqué en Angleterre des mêmes bateaux qui amenaient Hengist et Horsa et le saxon Ebba.

Pour commencer par les moins raffinées de ces inventions, notons le conte de Nourrice, entendu par le Dr Leyden, et qu'il rapproche comme similaire de la « Cruelle Dame blanche » de M. Lewis, où l'esprit d'un enfant sous la forme d'un oiseau siffle le vers suivant à son père :

Piou, iou, piou, iou, ma petite mère m'a tuée.

En outre du conte de Grimm « Machandel Baum, » on peut citer comme parallèle la strophe de bas-saxon correspondant au vers écossais :

Digitized by Google

« Min Moder de mi slacht — Min Vader de mi att — Min Swester de Marleeniken — Socht alle mine Beeniken — Un bindt se in een siden Dook — Legt's unner den Machandel boom : Kyrwitt ! Kyrwitt ! ach wat een schon vogel bin ich. »

Nos amis d'Ecosse ne se plaindront pas que nous donnions une autre preuve de l'antiquité de leurs fictions populaires. Le Dr Leyden se souvient d'avoir entendu une histoire dans laquelle un esprit donne l'ordre suivant : Mader Watt ! Mader Watt (tell your gib cat Auld Girniegae's dead : (Mère Watt, dites à votre vieux chat que le vieux Girniegae est mort)[1].

La même histoire est contée en Danemark comme arrivée dans une ville appelée Lyng, près de Soroe. Non loin de ce village est une colline nommée Broudhoc et habitée par des Trolls, sorte d'êtres intermédiaires entre l'homme et le diable, mais plus proches de ce dernier. Parmi ces Trolls vivait un vieux diable, malade, maussade et acariâtre, parce qu'il était marié à une jeune femme. Ce malheureux Troll, surnommé Knurre-Murre, c'est-à-dire Grognasson, découvrit que sa femme le trompait. Pour éviter la vengeance de Knurre-Murre, l'amoureux s'enfuit et se réfugia sous la forme d'un chat dans la demeure de Goodman Platt qui lui donna asile. Or, un soir le brave homme revint chez lui à une heure avancée, et dit à sa femme : Femme, en passant par Broudhoc, il est venu un Troll qui m'a dit : « Hov du Plat, Süg din Kat, At Knurra-Murre er dod. » (Entends-tu, Plat, dis à ton chat que Knurre-Murre est mort). — A ces mots, le chat se dressa sur ses deux pattes de derrière, et s'élança au dehors en miaulant : Ah ! Knurre-Murre est mort ; alors, je rentre chez moi.

Le conte de l'amant Grenouille donné par le Dr Leyden, et populaire en Ecosse, est connu dans toute la Germanie, sous le nom du « Roi des Grenouilles, » et plusieurs anciens écrivains allemands le relatent. Le chant de l'amant aquatique, qui, bien entendu, est un prince enchanté, est le même dans les deux langues :

« Konigstochter, jungste, Mach mir auf-Weiss du nicht was gestern-Du-zumir gesagt-Bei dem Kühlen Brunnenwasser-Konigstochter jungste-Mach mir auf.

« Open the door, my hinny, my heart, open the door mine ane wee thing-And mind the words that you and I spak, Down in the meadow at the well-spring.

« Ouvre la porte, ma mie, mon cœur, ouvre la porte, ma douce amie, et souviens-toi des paroles que nous avons échangées dans la prairie près de la source[2]. »

[1] *Contes populaires de la Grande-Bretagne*, conte XC, page 354.

[2] Voir *Contes populaires de la Grande-Bretagne*, conte VII, p. 57.

Digitized by Google

Ces grenouilles merveilleuses ont émigré de loin et nous les soupçonnon d'avoir été à l'origine des crocodiles; nous les retrouvons dans un conte tartare du recueil de Sidi Khur. Les contes de sorcellerie du merveilleux Sidi sont singulièrement sauvages et étranges et la scène se passe dans l'Inde. On retrouve dans ces contes tartares toute la machinerie magique de nos contes populaires; bonnets de souhaits, épées frappant d'elles-mêmes, fées et lutins à profusion. Sidi conte aussi le récit d'un bon brahmin qui reçoit l'aide d'une souris, d'un ours et d'un singe qu'il a sauvés, des mains de leurs tourmenteurs. Une fable fondée sur le même motif est donnée dans les *Gesta Romanorum*, bien que les détails soient différents; Calila et Dimna en présentent d'autres de la même classe: mais ce qui nous surprend, c'est de retrouver la même fable chez les paysans de Schwalmgegen (parfois dans la Hesse), où M. Grimm nous apprend qu'elle a été conservée par tradition; ils semblent ignorer son origine tartare! Nous montrerons plus loin que Jack, le tueur de géants, a des obligations aux fictions des Kalmoucks. Nous savons par M. Morier que le chat de Whittington a réalisé son prix dans l'Inde; l'histoire en chemin est restée en Italie et l'aimable prêtre Arlotto en ses facéties la racontait avant qu'on songeât au Lord Maire et que même il fût né! Ces circonstances, toutes futiles qu'elles soient, nous aideront à tracer les fictions des habitants d'Europe jusqu'au premier siège des tribus caucasiennes.

Passons à Tom Thumb (Tom Pouce). D'après Hearne (*Benedictus Abbas* p. 54) Tom Thumb, le chevalier-fée a été page d'Arthur. Une ballade nous apprend que Tom a Lyn naquit écossais. Hearne et la ballade ont tort, car il était à l'origine un nain scandinave: Thommlin ou le Petit Thumb (Pouce) des Normands. Drayton qui introduit ces héros dans les Nymphidia semble avoir soupçonné leur identité.

Le « Daumerling » allemand, c'est-à-dire Tom Thumb, n'est que le fils d'un tailleur, il n'a de commun avec le Grand Tom Thumb que la mésaventure d'être avalé par la vache grise[1]. C'est un conte traditionnel de l'Allemagne.

[1] Il y a longtemps (écrit à sir Francis Palgrave un de ses amis) que je suis convaincu que plusieurs de vos contes de nourrice sont des restes d'anciens Mythes et en particulier que Tom Thumb est un être mythologique. Les aventures de Tom Thumb ont une grande analogie avec le rite d'adoption dans l'ordre brahmanique, cérémonie existant toujours dans l'Inde et à laquelle le Rajah de Taujore se soumit il y a peu d'années. Dans Dubois, on parle d'une divinité naine dont la personne et le caractère rappellent Tom Thumb; comparant la divinité des métamorphoses de Tom Thumb avec celles de Taliesin citées par Davis, nous verrons que ce petit être est un fil ténu, mais distinct, qui unit les superstitions druidiques et brahmaniques. En dehors de l'analogie des métamorphoses du héros et de Taliesin, son séjour à la cour mythique d'Arthur indique sa haute antiquité fabuleuse dans l'île, pendant que l'aventure de la vache qui n'a pas d'analogue dans la mythologie celtique, démontre sa relation avec l'Inde.

Digitized by Google

Mais il existe un petit livre danois analysé par le professeur Nirup de Copenhague qui le critique comme une histoire très enfantine. Ce livre parle de Swain Tomling, homme pas plus haut qu'un pouce, qui épousa une femme de trois aunes, trois quarts de taille et nous rappelle ainsi la vieille chanson qui commence ainsi : « J'avais un petit mari pas plus haut que le pouce. » (Voir notre chanson française du petit mari).

Le récit et prose de Tom Thumb dérive de la ballade et par l'introduction de la reine des fées à sa naissance et de certaines retouches poétiques, nous sommes amenés à penser qu'il a été rédigé d'après un original supérieur et ancien. L'un des jeux de Tom Thumb, celui où il suspend dans un rayon de soleil des pots et des verres, est emprunté à une pseudo-hagiographie du moyen-âge. Il se trouve non-seulement dans les Evangiles apocryphes, mais dans la légende de saint Columban qui suspendit ses vêtements à un rayon de soleil.

Thomas Hickathrift[1], dont la force était celle de vingt hommes, semble d'origine scandinave. Ses hauts faits rappellent ceux du grand champion norvégien Gretter, quand il gardait les oies, comme il est dit dans sa Saga.

Jack the giant Killer (le tueur de géants) est le compère de Tom Hickathrift. Ses aventures présentent des ressemblances indubitables avec l'Edda. Ainsi, lorsque Jack après avoir vaincu une première fois le géant, l'entendit murmurer : « Puisque tu loges cette nuit chez moi, tu ne verras pas demain la lumière, ma massue t'écrasera la cervelle. » — Vraiment, dit Jack. Alors il mit dans son lit un gros billot de bois et alla se blottir en un coin. Arrive le géant qui assène des coups terribles sur le lit où il croyait Jack endormi, puis il va se recoucher. Le matin, Jack va remercier le géant de son hospitalité. Oh ! dit le géant, comment avez-vous dormi ? n'avez-vous rien vu cette nuit ? Non, dit Jack, si ce n'est un rat qui m'a donné deux ou trois tapes avec sa queue.

Le parallèle exact de cette aventure se retrouve dans le voyage de Skrimmer et de Thor au château d'Uttgard (12e chapitre de l'Edda de Snorroe).

Les fictions du Nord comme de l'Orient sont aussi visibles dans le larcin que Jack commit au détriment de son nigaud de cousin (l'énorme géant à trois têtes, capable de vaincre 500 hommes armés. » Jack le terrifia en lui disant que le fils du roi allait venir. Mauvaise nouvelle, dit le géant, je cours me cacher dans ma cave. Le matin, quand il quitta son trou, le cousin voyant que son château n'était pas détruit, demanda à Jack ce qu'il désirait pour avoir fait si bonne garde. — Je vous demande seulement, dit Jack, votre vieille épée rouillée, le vêtement qui est dans ce cabinet, puis le chapeau et les souliers que vous gardez au chevet de votre lit.

[1] V. *Contes populaires de la Grande-Bretagne*, Contes 2 et 2 bis.

Digitized by Google

— Je vous les donne de tout cœur, dit le géant, comme marque de reconnaissance, et gardez-les précieusement, car ce sont choses qui vous seront utiles ; le vêtement vous rendra invisible, le chapeau vous donnera la sagesse ; l'épée fendra tout ce qu'elle frappera et les souliers vous procureront une vitesse prodigieuse. Chacun de ces merveilleux objets a été dérobé dans le grand trésor du Nord. Le vêtement est en fait le magique « Nebel Kappe » allemand ou « manteau de Nuées » qui appartenait au roi Albéric et aux autres nains du cycle de romans teutons, et qui rendait invisibles ceux qui le portaient. A eux aussi le Tarn-kapp ou chapeau d'invisibilité[1]. L'habile forgeron Veland de l'Edda de Semund, avait fabriqué l'épée de Jack, et portait dans le Vilkinga Saga le nom de Balmung. Son tranchant était si aigu, que lorsque Veland eut frappé son rival Emilius, celui-ci crut seulement qu'un peu d'eau froide avait coulé sur lui ! Mais s'étant secoué, il tomba mort, fendu en deux parties qui glissèrent à droite et à gauche de la chaise où il était assis ! — Le texte du « Geste du roi Horn » où il est appelé Veland, montre bien que les récits de l'habileté de Veland étaient connus dans ce pays.

Les souliers de vitesse de Jack étaient jadis portés par Loke quand il s'échappa du Walhalla. Dans le roman Kalmouck de Sidi-Khur, le Chan vole une paire de bottes de sept lieues aux Tchadkurrs ou esprits méchants, par le moyen d'un bonnet qui le rend invisible et qu'il avait obtenu de certains enfants ou nains qui se querellaient au milieu d'une forêt[2]. Ces incidents sont-ils de simples coïncidences entre les superstitions et les fictions des sectateurs de Boudha et d'Odin ?

Dans l'histoire de « Jack et la tige de Haricots, » la tige de haricots dont le sommet disparaissait dans les nuées, n'est que l'imitation imaginaire du chêne Yygdrasil qui, selon l'Edda, montait de l'enfer au Ciel. Quant à la belle harpe qui jouait d'elle-même et que Jack déroba au géant, nous en trouvons un parallèle dans la harpe merveilleuse faite avec le sternum de la fille du roi et qui, si doucement chantait au meunier : « Binnorie, oh Binnorie » ainsi que dans la harpe du vieux Dunstan, qui, d'elle-même résonnait dans le vallon.

[1] Wolf Dietrich sauve sa vie en empruntant ce chapeau d'invisibilité :

« — Tristement il soupira, car Dame Grel avait pris son épée. Un nain l'entendit et prit en pitié les plaintes du héros, puis voyant où la dame avait caché la noble lance, il courut droit au tertre où gisait Wolf Dietrich. Il jeta promptement sur le héros le « tarn-cap » et le conduisit dans la grotte où était le glaive. La sauvage géante, ne le voyant plus, s'élança près du cheval qu'il avait attaché au sol par des lanières de cuir, puis ensuite dans la grotte. Alors Dietrich se mit à rire quand il vit la traîtresse et enlevant alors le « tarn-cap » il reparut à sa vue. (*Illustrations of Northern Antiquities*, p. 91).

[2] Voir le 2e Récit de Sidi Kheurr.

Digitized by Google

Avant de quitter le tueur de géants, notons que la plupart de ses géants tirent leur autorité de nos vieux romans, ou pour parler plus correctement, l'histoire de Jack est une version populaire dégradée des récits sur lesquels sont fondés nos anciens romans. Le mont de Cornouailles qui était gardé par un grand et monstrueux géant n'est autre que le mont Saint-Michel et le géant Corimoran que Jack vainquit, et qui avait dix-huit pieds de haut et trois yards de tour, est le même qui figure dans le roman de Tristan. Ce fut en tuant ce Corimoran (probablement le Corineus de Geoffroy de Monmouth, et du roman de Brut[1]), que Jack acquit son titre triomphal de « Tueur de Géants. »

Plus rarement que les récits héroïques précédents, se rencontre l'histoire de « Friar Rush, frère du diable. » — Le frère était connu de Reginald Scott avant qu'on publiât le récit de ses tours. Scott le place dans la même catégorie que Robin Good Fellow, de sorte que Robin et le frère sont tous deux héros de contes populaires et traditionnels. Il existe un ancien poëme danois qui traite de « frère Rus, » et comment il servit comme moine et cuisinier dans le monastère d'Esseron. Il y a des raisons de supposer que le livre anglais et le récit danois dérivent d'un original commun, bien connu sous le continent avant la Réforme, car Bruno Seidelius chante : « Quis non legit, quæ frater Rouschius egit. »

Il est digne de remarquer que le Rus danois voyage par l'air jusqu'en Angleterre où il épousa la fille du roi. Il y a eu un échange de contes de nourrices entre les deux pays, car en retour du frère Rus, nous leur avons donné l'histoire de Richard Whithington, lord-maire de Londres, dont la vie fut traduite en danois et dont l'heureuse fortune est aussi connue à Bergen et à Drontheinn que dans son pays natal de « Cockney. » Le Char a ainsi voyage autour du monde, du golfe de Perse à la mer du Nord.

Howle Glass (miroir de Hibou), est le chef d'une troupe joyeuse ; Tom-Train, gendre de Mère-Hiver, Tom Stich le tailleur, et Tom-Long le porteur des gens de Gotham, viennent à sa suite dans les brochures, toutes imitées de ses joyeuses actions, qui sont devenues introuvables. Ils appartiennent tous à la noble et ancienne famille dispersée de Tom-Fool qui obtint dans toute la chrétienté, gloire et dignité. Dans la terre de Sassen, dit le vieux Capland, au village de Kerling, vivait un homme nommé Nicholas How le Glass, dont la femme s'appelait Wynette, laquelle eut un enfant qui fut baptisé. Tyell How le Glass. Il serait trop long de conter ses terribles plaisanteries qui parfois le menèrent à la potence et parfois le sauvèrent de la corde. Il fut enterré dans son cercueil placé tout droit, comme les visiteurs de « The Abbey, » croient celui de Ben Jonson, à Mollen, près Lubeck et vous

[1] On lit dans le *Roman de Brut* : « Corineus estait moult grans, hardis et grant comme gaiant.

Digitized by Google

pouvez voir sa pierre tombale sous le grand tilleul du cimetière, et son rébus : un miroir et un hibou, gravés sur la pierre.

Ulenspiegel, l'Allemand, a presque fait le tour d'Europe. Sa vie a été d'abord publiée dans le dialecte bas-saxon en 1483. Notre traduction anglaise des « Merrye jeste of a nam that was called Howle Glass, and of many Marvellous things and jestes that he did in his lyfe in East land » fut imprimée à Londres dans Tame Street, at the Vintre, in Threc Craned Warfe, par William Capland. Selon la phrase technique, il fut mis du haut-allemand en anglais. Il y a aussi une traduction flamande qui est devenue en Flandre un livre de colportage.

.....

SIR FRANCIS PALGRAVE.

DEVINETTES

AUVERGNE

Qui quitte son ventre pour aller boire au ruisseau ?

— Le matelas *(Coussira.)*

Ne pèse pas une livre, petit rond comme un fromage, cent retiers 8 double délève.

— Le Levain.

Qu'est-ce qui a la plus longue queue du monde ?

— L'aiguille enfilée.

Quatre battent le chemin, quatre regardent le ciel et quatre apportent le déjeûner.

— La vache venant de paître.

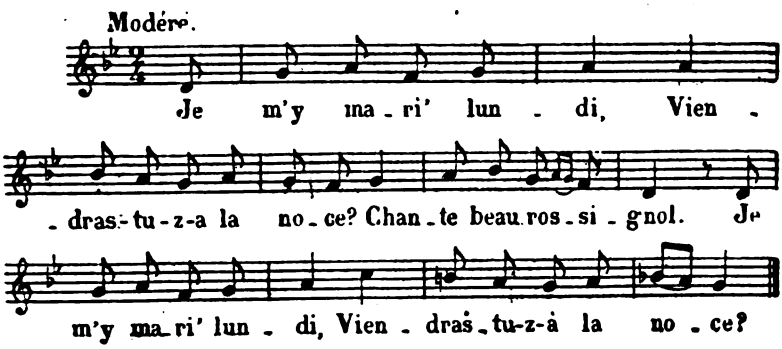
ANTOINETTE BON.

Digitized by Google

LE ROSSIGNOLET

II

VERSION DU MORVAN



— Je m'y marie lundi,
Viendras-tu-z-à la noce?
Chante beau rossignol.
Je m'y marie lundi,
Viendras-tu-z-à la noce?

— La femme que tu prends,
Est-ell' donc si jolie?
Chante, beau rossignol.
La femme que tu prends,
Est-ell' donc si jolie?

— Pas si jolie que toi,
Mais elle est bien plus riche,
Chante, beau rossignol,
Mais elle est bien plus riche.
Pas si jolie que toi.

— J'n'irai pas à ta noce,
Mais j'irai l'soir au *bale,*
Chante, beau rossignol.
J'n'irai pas à ta noce,
Mais j'irai l'soir au *bale.*

— Si tu viens l'soir au bal,
Fais toi-z-y donc bien belle,
Chante, beau rossignol.
Si tu viens l'soir au bal,
Fais toi-z-y donc bien belle.

La bell' s'y est pas manqué,
Ell' s'acheta trois robes,
Chante, beau rossignol.
La bell' s'y est pas manqué,
Ell' s'acheta trois robes.

[1] V. le n° de mars 1890.

Digitized by Google

La première était d'or
Pour montrer sa richesse,
Chante, beau rossignol.
La première était d'or
Pour montrer sa richesse.

La seconde était blanche
Pour montrer sa sagesse,
Chante, beau rossignol.
La seconde était blanche
Pour montrer sa sagesse.

La troisième était noire
Pour montrer sa tristesse,
Chante, beau rossignol.
La troisième était noire
Pour montrer sa tristesse.

— Beau musicien français,
Toi qui joues bien les danses,
Chante, beau rossignol.
Beau musicien français,
Toi qui joues bien les danses,

Oh ! joue moi-z-en donc une
Qu' ma mie puiss' la comprendre,
Chante, beau rossignol.
Oh ! joue moi-z-en donc une
Qu' ma mie puiss' la comprendre.

N'a pas tourné trois tours,
La belle est tombée morte,
Chante, beau rossignol.
N'a pas tourné trois tours,
La belle est tombée morte.

— Beau marguillier français,
Toi qui sonn' bien les cloches,
Chante, beau rossignol.
Beau marguillier français,
Toi qui sonn' bien les cloches,

Oh ! sonn' les donc bien fort,
Qu' ma mie puiss' les comprendre,
Chante, beau rossignol.
Oh ! sonn' les donc bien fort,
Qu' ma mie puiss' les comprendre.

Beau fossoyeur français,
Toi qui fais bien les fosses,
Chante, beau rossignol.
Beau fossoyeur français,
Toi qui fais bien les fosses,

Oh ! fais moi-z-en donc une
Que deux corps s'y reposent,
Chante, beau rossignol.
Oh ! fais moi-z-en donc une
Que deux corps s'y reposent !

JULIEN TIERSOT.

Cette jolie complainte, répandue dans plusieurs de nos provinces françaises, bien que n'étant pas de celles qui jouissent de la plus grande faveur parmi les chanteurs populaires, a des similaires en Ecosse et en Italie. M. le comte Nigra en cite, sous le titre de *Danze e Funerali,* une remarquable version piémontaise (*Canti popolari del Piemonte*, p. 139) ; il renvoie, pour les confrontations, au recueil anglais de Child, aux *Canti Monferrini* de Ferraro, et signale, pour la France, des versions bretonnes (AMPÈRE, *Instructions*, 35), normande (DE BEAUREPAIRE, *Poés. pop. en Normandie*, 50), franc-comtoise (MAX BUCHON, *Noëls,* 90), bressane (GUILLON, *Ch. pop. de l'Ain*, 161), pro-

Digitized by Google

vençale (D. Arbaud, *Ch. pop. de la Provence* II, 139) du Velay V. Smith, *Romania*, VII, 82) et une leçon bourguignonne dans dans le livre anglais de Child.

Au point de vue musical, notre version morvandelle présente une particularité digne de remarque, par suite de l'altération accidentelle du 3e degré dans le mode hypodorien ou 2e ton du plain-chant (10e transposé) : cette note, formant tierce mineure avec la tonique pendant toute la durée de la mélodie, passe subitement au majeur à l'avant-dernière mesure, et reprend son dernier état sur la mesure finale, donnant à cette partie du chant une inflexion très expressive et délicate. Un tel exemple, bien que non isolé, est rare dans la mélodie populaire, qui, en principe, ne module pas ; je puis néanmoins en affirmer l'exactitude dans le cas présent, car j'ai fait redire le passage assez souvent pour être certain que cette intonation n'était pas le fait d'un caprice passager du chanteur. L'indécision était d'autant plus permise que, dans tous les cas analogues qu'il m'a été donné d'observer, les chanteurs populaires, loin de chercher à renforcer l'expression en appuyant sur les notes altérées, comme feraient des chanteurs artistes, disent au contraire le passage entier d'une façon très simple et naturelle, je dirais presque indifférente, qui fait qu'aux premières auditions l'altération passe à peu près inaperçue. J. T.

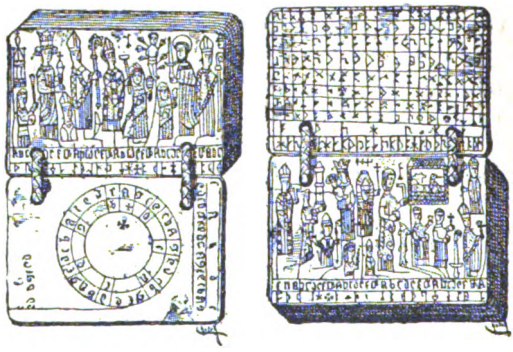
Digitized by Google

LES CALENDRIERS DES ILLETTRÉS[1]

III

La Bibliothèque nationale possède un des plus anciens calendriers populaires portatifs connus. Ce très curieux objet, dont nous donnons ici la reproduction de quatre pages, date du XIVe siècle et a été acquis en 1882 par le département des manuscrits.

L'auteur anonyme des quelques lignes consacrées à ce calendrier dans la *Grande Encyclopédie*[1], dont l'éditeur, M. Lamirault, a bien voulu nous prêter le cliché, rappelle avec raison qu'aujourd'hui que l'usage du millésime, la vulgarisation de l'instruction, la multiplicité des moyens d'information et le bon marché des almanachs rendent familière à chacun la connaissance du temps, on a quelque peine à se figurer quelles étaient au moyen âge l'incertitude de la chronologie et la difficulté de dater.



En effet, à cette époque, c'étaient les clercs qui, dans les églises, donnaient aux fidèles l'indication du temps ou du moins les éléments nécessaires pour l'acquérir, au moyen d'une pancarte suspendue au *cierge pascal* et en se servant eux-mêmes de calendriers établis en tête des bréviaires et des missels.

Mais cela même était insuffisant et pouvait induire en erreur.

[1] Voir le t. IV et le t. V, pp. 146 et 635.

[2] La *Grande Encyclopédie*, 194e livraison, 1890, p. 907 — H. Lamirault et Cie, éditeurs, Paris.

Digitized by Google

On cherchait à y remédier par des espèces de calendriers populaires, par des tables de recettes, par des procédés mnémoniques plus bizarres les uns que les autres, qui devaient servir à calculer le temps; c'étaient souvent des espèces de poèmes, par exemple, la *Table aux bergiers*, chanson commençant par les mots : *Aimez-moi, bergeronnette*, dont on devait appliquer les syllabes sur un cadre formé des dates de la lune et des lettres dominicales.

C'est alors que des paysans ingénieux se confectionnèrent des calendriers plus ou moins grossièrement sculptés sur des bâtons ou sur des planchettes gravées dont il existe des spécimens dans quelques collections. On y remarque notamment la proportion du jour et de la nuit, les jours de la semaine, les quantièmes, les fêtes chômées de l'année et celles des principaux saints désignés par de grossiers symboles. Celui de la Bibliothèque Nationale donne, avec le cadran de la lettre dominicale et du nombre d'or, l'indication des jours de l'année, la représentation des principaux saints et beaucoup d'autres renseignements.

La plupart de ces petits monuments proviennent des pays scandinaves et les indications y sont tracées en caractères runiques. Les deux autres figures, ci-jointes, sont des réductions de dessins du Catalogue du Nordiska Museet d'Hazelius. Le savant conservateur du Musée de Stockholm indique par une note qu'elles proviennent de la province de Dalécarlie.

Mais on a vu, par l'article que nous avons publié dans le n° 12, décembre 1889, de la *Revue*, que des calendriers sculptés sur bois avaient été confectionnés dans d'autres pays. Celui du Valais, en Suisse (voy. p. 635 et 637) offre, comme cachet particulier et sujet d'étude, son ornementation spéciale : en haut et en bas de chaque planchette, on remarque trois rosaces, soit en tout douze rosaces d'un dessin différent et qui se rapproche beaucoup du caractère oriental.

A. CERTEUX.

Digitized by Google

LES COQUILLAGES DE MER[1].

J'AI publié dans la *Revue d'Ethnographie*, 1886 t. V p. 499) un assez long mémoire, qui a ensuite été tiré à part (Leroux, in-8° de pp. 30,) sur les coquilles de mer considérées au point de vue de la légende, des superstitions, des coutumes et de la médecine, et dans la *Revue des Traditions populaires*, t. II, p. 299, une monographie des Coquillages vivants, pour laquelle j'avais adopté des divisions à peu près analogues. Le premier de ces ouvrages a eu l'honneur de servir de point de départ à un très intéressant travail de M. Rocha Peixoto, *Notas sobre a malacologia popular*. Porto in-8°, de pp., 16. qui a paru dans la « Revista das Sciencias naturaes, » n° 2, 1889 ; notre collègue M. Braulio Vigon a publié aussi dans l'*Archivio per lo studio delle tradizioni popolari* de curieuses notes intitulées Folk-lore del mar, t. VIII.

J'ai pensé qu'il serait intéressant, comme complément aux travaux précédents sur un sujet qui, jusqu'ici, n'a guère été étudié, de résumer les principales observations de ces auteurs et d'y ajouter celles que m'ont fournies mes lectures.

§ 1. — NOMS, PROVERBES, DEVINETTES, FORMULETTES.

Le nom de *bieù* est donné en Provence aux buccins, aux troques, aux monodontes, mais plus spécialement à la trompette marine et au triton nodifère, à cause du mugissement qu'ils produisent lorsqu'on souffle dedans ou bien parce que les pâtres s'en servent en guise de corne On appelle *Bieù-dou-pourpre*, la coquille de l'argonaute papyracé ; le coquillage de ce mollusque est, au dire des pêcheurs provençaux habité par un poulpe. L'Haliotis tuberculata est dite *Auriho di Sant-Peire*.

(MISTRAL. *Tresor dou felibrige.*)

Voici quelques noms du dialecte asturien qui me sont communiqués par M. Braulio Vigon. *Oreya de la Vigen*, coquille d'huître, *Tabaqueru*, petit colimaçon de mer, de couleur noire, *Muergu*, manche de couteau, *Cascara de pelegrin*, coquille Saint-Jacques, *Turulleru*, onomatopée

[1] Voir aussi le t. III, p. 458.

Digitized by Google

appliquée à une coquille de buccin qui sert de trompette, *Penerina*, ormier, *Anasucla*, *Berberichu*, moules, *L'ampara*, patelle.

— *Megghiu nasciri patedda, 'ntra lu mari.*

Ca sceccu a carricari.

Il vaut mieux naître patelle dans la mer, qu'âne pour charroyer. (Sicile. PITRÉ. — *Proverbi*, t. II, p. 196).

— *Dormi, patedda, cà lu granciù vigghia,*

Dors, patelle, pendant que le homard veille.

Proverbe employé en Sicile pour dire que lorsque l'un dort pour une cause ou pour une autre, il y en a qui veillent. (PITRÉ. — *Usi, e costume*, t. III, p. 311).

— *Pèr èn un bieù-es un bieù.* Pour lui une coquille est une coquille.

— *Ti darai un bieù.* Je te donnerai des nèfles.

— *Plus bèsti qu'un bieù*; plus sot qu'un coquillage.

— *L'Anas souta de muscle, Anas counfi de muscle,* allez vous faire paître.

— *De sant Chamas sort gens de marri muscle.* Sobriquet des gens de Saint-Chamas. (MISTRAL. — *Trésor*).

— Quand la paumelle (orge) est en épis,

Quitte la coque et prends la flie (palourde). Ille-et-Vilaine. — Comm. de M. LUCINEN DECOMBE).

Devinette sicilienne.

Di sutta timpa
E di supra 'a timpa carni
E di supra 'a carni uossu
E di supra uossu pilu.

— La patelle attachée à un rocher. (PITRÉ, l. c

Cris pour les coquillages :

— A la moule ! à la moule !

La moule est fraiche,

La moule est bonne !

— La moule au gros caillou !

— A la barque ! à la barque !

Mangez donc des huitres !

A douze sous la douzaine ! — (Paris, 1890).

— *Li beù muscle, li beù muscle.* Les belles moules, cri des femmes de la halle en Provence.

— *Li beù mourgue* ! les belles bucardes ! — (MISTRAL).

En Portugal, dans les défis et les rimes populaires, la coquille est assez souvent employée, soit avec son nom vulgaire ou lorsqu'elle est amenée par la rime, soit à composer ces quatrains dont la fin ne

Digitized by Google

répond guère au commencement. On se pourra se faire une idée de ce genre de poésie populaire par l'exemple suivant :

Fui ao mare buscar beijinhos (Cyprœa)
N'uma bandeja de prata ;
Que tomar amores nao custa
Deixal-os é o que matœ.

(PEIXOTO, p. 13.)

§ 2. — CONTES ET LÉGENDES

Suivant une légende de Samoa, leur dieu Tangaloa fit sortir l'homme de la moule. (LANG. *Myth., ritual,* etc., t. I, p. 196).

Dans un conte du détroit de Torrès, les crânes des père et mère de Sesere, devenus ses oracles domestiques, lui conseillent, pour échapper à la vengeance de ses ennemis, de mettre dans sa maison un gros coquillage en forme de fuseau, et de s'y réfugier quand il serait lassé de combattre, et qu'en agissant ainsi il serait transformé en un petit oiseau noir avec la poitrine blanche. Il suit leur conseil, se bat sous la forme d'oiseau, et au dernier combat, il se glisse et pénètre dans le coquillage jusqu'à qu'il ait atteint la pointe de la spirale. Ses ennemis brisent le coquillage en commençant par le bout, et découvrent Sesere qui s'enfuit sous forme d'oiseau. (*Folk-lore*, t. I, pp. 73-75).

D'après une légende annamite, le sang de la fille d'un roi, poignardée par son père, coule sur le rivage, où il est absorbé par les huîtres de la mer, qui, depuis cette époque, contiennent toutes les perles. (G. DUMOUTIER, *Légendes historiques de l'Annam*, p. 39).

Voici ; un petit conte de la Haute-Bretagne, qui appartient à la série de ceux où sont unis en scène des gens naïfs qui achètent des graines extraordinaires.

Il y avait une fois à l'Isle en Saint-Cast une femme veuve qui avait sept enfants, et, pour leur gagner du pain elle allait dans la grande grève pêcher des coques, puis elle les faisait cuire, tirait le poisson de la coque et allait le vendre à Plancoët.

Un jour qu'elle avait été les vendre, une femme de Pluduno, qui croyait que la femme avait dans son panier de la graine de

Digitized by Google

jan (ajonc) lui dit : « Vous avez de la belle graine de jan, bonne femme, voulez-vous m'en vendre ? — Volontiers, répondit la femme de Saint-Cast.

— Combien la vendez-vous ?

— Quatre sous l'écuellée.

— Ah, vous la vendez à écuellée, et bien, vendez m'en une vingtaine d'écuellées, car elle me paraît belle.

La femme de Saint-Cast qui n'était pas des plus bêtes, mesura vingt écuellées de coques à la femme de Pluduno qui lui donna en échange une pièce de quatre francs. Comme la graine lui plaisait bien, elle paya le café à la Câtine qui la lui avait vendue, puis elle s'en alla à Pluduno et la sema dans son jardin. Aussitôt que la graine fut semée, toutes les poules et les chats du voisinage vinrent les manger et dégrattèrent tout le jardin qui jamais n'a rien rapporté depuis, car, quand il était semé quelque chose dedans les poules et les chats, qui croyaient que c'était encore des coques, le dégrattaient aussitôt.

(Conté en 1882 par Eugénie Clouait de Saint-Jacut.)

§ 3. — CROYANCES, SUPERSTITIONS, USAGES.

Dans les Asturies, si on s'applique à l'oreille une coquille de colimaçon de mer, on entend le bruit des flots, même si on est éloigné du rivage. (BRAULIO VIGON, p. 7 du tirage à part.)

L'existence des chapelets de coquillages, assez commune sur le littoral de Portugal, qui se retrouve aussi sur les côtes bretonnes, peut venir d'une coutume dégénérée ; c'est peut-être à elle que se rattache une superstition courante dans les Asturies et qui consiste à suspendre une coquille à la poitrine des nourrices pour augmenter leur lait : elle existe aussi, avec quelques modifications de forme, en quelques localités du Nord du Portugal.

Dans un village portugais, appelée Varzim, lorsque s'élève une rixe sérieuse, les habitants promettent en jurant de « toucher aux coquilles de leur adversaire » dès qu'il sera mort. Cette menace, qui n'est jamais suivie d'effet constitue une offense aussi expressive que les imprécations les plus en usage parmi les populations maritimes. (R. PEIXOTO p. 526). C'est, peut-être, une survivance d'une époque où existait en ce pays la coutume d'ensevelir des coquilles avec les morts ou d'en placer sur leur tombe, coutume encore en usage en Bretagne.

M. Leland reproduit dans *Journal of Gypsy Lore Society*, t. I, p. 118-119, un article de « Sant-James Gazette ». C'est le récit d'un

Digitized by Google

voyageur qui s'est trouvé plusieurs fois en contact avec des représentants de la race intéressante des Gypsies. Dans un campement de Tsiganes nomades en Hongrie, il demanda quelles étaient leurs amulettes ; tous lui montrèrent de petites coquilles de mer, en lui assurant qu'elles étaient puissantes contre les inconvénients ordinaires de la vie Ils lui donnèrent quelques spécimens de ces coquilles mystérieuses en lui certifiant qu'elles lui serviraient de passe et de signe de reconnaissance parmi les communautés d'Allemagne et d'ailleurs. Plus tard, se trouvant à Hombourg avec des Gypsies du Tyrol, le voyageur leur montra ses coquilles ; ils les reconnurent et les admirèrent, surtout l'une d'elles sur laquelle est écrit par un jeu de nature le mot *Nav* « le nom. » L'un de ces Gypsies avait aussi sa coquille ramassée dans un sachet de cuir noir suspendu à son cou. Ils admirèrent beaucoup le talisman du voyageur, qu'ils regardèrent comme la coquille des coquilles.

Dans les coquilles de mer, j'ai parlé de leur emploi par les pèlerins : Le *Magasin pittoresque*, 1836, p. 349, fait à ce sujet quelques observations : C'est une erreur de croire que la coquille fut un insigne commun à tous les pèlerins. Les papes Alexandre III, Grégoire IX et Clément X, accordèrent à l'archevêque de Compostelle le pouvoir d'excommunier quiconque vendrait de semblables coquilles en tout autre lieu que dans la ville consacrée à San-Iago. On remarque dans l'église de Saint-Clément, à Rome, un tableau représentant San-Iago décoré de coquilles, et que l'on suppose peint depuis cinq siècles. Une coquille pour cotte d'armes signifiait qu'un des ancêtres de celui qui la portait était allé en adoration à Compostelle.

En Italie, on constate plusieurs fois l'usage des coquilles comme préservatif contre le mauvais œil.

Dans la collection exposée par M. Bellucci en 1889[1], se trouvait une valve de *cardita*, avec un trou et un ruban ajusté au nœud. Dans la partie concave de la valve sont liés des poils de blaireau, qui augmentent beaucoup son efficacité contre le mauvais œil. Les femmes d'Aquila l'emploient surtout et l'ajustent sur leur épaule gauche ; quelquefois on voit un groupe de plusieurs de ces valves, ajustées à la ceinture près du flanc gauche (tabl. X, 4).

A Pérouse, des coquilles de cypræa avec trous étaient employées pour détourner le mauvais œil et aider la secrétion du lait. (X, 12.)

Sur le littoral du Portugal, des valves de *Pecten maximus* servent aux habitants pour puiser les liquides. Ce ne sont pas les seuls usages aux-

[1] *Catalogue d'une collection d'amulettes italiennes envoyées à l'Exposition universelle de Paris 1889.* Pérouse, in-8°.

Digitized by Google

quels on les emploie. Certaines coquilles servent aussi à appeler les travailleurs qui sont dans les champs. Sur le bord de la mer, on voit souvent les enfants construire de petites maisons avec les valves détachées des peignes ; et ils font de petites vaisselles en réunissant des valves concaves d'autres bivalves. Ces petites maisons leur servent de boutiques, et ils simulent entre eux des marchés avec des coquilles plus petites[1].

Les femmes de Villa Châ vont chercher sur le rivage des coquilles avec lesquelles elles fabriquent de petites boîtes et d'autres ustensiles variés. En d'autres pays, les femmes vendent divers objets d'ornementation, parmi lesquels se trouvent des boucles d'oreilles ornées de *Cypræas*. Ces objets font penser aux amulettes que les habitants des Nouvelles-Hébrides suspendent à leurs oreilles.

— Les pêcheurs de Varzim ont toujours une marque spéciale pour distinguer leurs ustensiles de pêche de ceux de leurs voisins. Ces signes consistent en des ornements de coquillages. Sur chacun des ustensiles de la barque, à l'extrémité de chaque filet, à la clé de la maison ou du mobilier est une coquille invariablement de la même espèce. (R. Peixoto, p. 4 et 11.)

Plusieurs légendes du détroit de Torrès relatent l'usage des coquilles ; un personnage avalé par un requin, prend le couteau en coquillage qu'il portait dans son oreille, et fait au ventre du requin un trou qui lui permet de sortir. Dans un autre récit, un morceau de dugong est mis à cuire dans un gros coquillage, une petite coquille est employée en guise de cuiller. (*Folk-Lore*, I, p. 56, 71.)

L'opercule d'une espèce de *Trochus* appelé « Œil de sainte Lucie, » passe à Pérouse pour être très utile pour prévenir les maladies des yeux ou pour les guérir (Bellucci X, 22, 23, 24, 26, 28) ; quelquefois ils sont montés en argent et ont un anneau qui sert à les suspendre.

En Portugal, le peuple attribue à plusieurs espèces du genre Helix des vertus éminemment thérapeuthiques pour la guérison de la phtisie (R. Peixoto p. 6).

On regarde les coquilles de moules comme un médicament efficace pour toutes les catégories de blessures (Braulio Vigon, p. 9).

En Sicile, on croit que, si l'on pêche une pinne un vendredi de mars sans couper le byssus qui la retient attachée, on peut l'employer comme remède contre la suppuration de l'oreille. (Castelli, *Credenze* 1880, p. 12).

Suivant une croyance assez générale dans le Sud de Portugal, on

[1] V. les jeux des enfants sur le rivage, dans l'*Homme*, et l'*Enfance du Pêcheur*, t. I, p. 7 de la *Revue*.

Digitized by Google

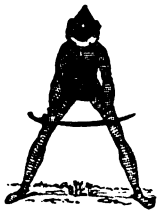
peut guérir la cataracte en introduisant entre la paupière et le globe de l'œil un opercule de Trochus, de Littorine ou de Pourpre.

On croit dans les environs de Varzim qu'une Cyprea europea écrasée, puis mélangée avec du jus de citron, détruit les taches de rousseur (R. Peixoto, p. 7).

Paul Sébillot.

LE SEIGNEUR LOUP-GAROU

(Légende de l'Auvergne).



Au sommet d'une colline contournée à sa base par la Loire, qui n'est encore qu'un faible ruisseau, se trouvent des ruines; on voit quelques pans de muraille, la trace circulaire d'un donjon, un vieux portail avec les ouvertures destinées à faire passer les chaînes du pont-levis, des excavations qui ont dû être de profonds fossés. C'est le château de Montsuc dont les sombres tours, les noires murailles dominaient jadis le pays à vingt lieues à la ronde.

La tradition a conservé le souvenir des seigneurs de Montsuc, des atrocités qu'ils commettaient, de leur dureté pour les pauvres gens, et quand les paysans regardent ces ruines, ils ne peuvent s'empêcher de frémir aux souvenirs des seigneurs qui se sont succédés et surtout à ceux du dernier d'entr'eux qui en punition de ses crimes, aurait été transformé en une bête monstrueuse. Voici du reste ce que racontaient les vieilles femmes le soir à la veillée pendant bien longtemps, et aussi loin que les grands-pères des grands-pères l'avaient raconté à ceux-ci.

Ce seigneur, à ce qu'on disait, rançonnait les voyageurs, et les marchands, battait les paysans, les faisait pendre sans motif, pour l'exemple, disait-il, et s'amusait parfois même à prendre comme cible des femmes ou des enfants, faisait placer dans le feu les pieds des individus auxquels il supposait de

Digitized by Google

l'argent, enlevait les jeunes filles et les martyrisait. Son audace et sa brutalité ne s'arrêtaient même pas devant la noblesse plus faible que lui. On dit qu'ayant enlevé une belle jeune fille d'une famille noble des environs (la famille habite encore le pays), il la fit pendre par les cheveux et la laissa mourir dans une lente agonie pour la punir de sa résistance.

Un beau jour, les habitants de la région apprirent que le baron de Moutsu avait disparu, mais en même temps on commença à parler vaguement dans la contrée d'un animal fantastique qui s'était jeté sur des voyageurs attardés, qui s'était précipité sur des troupeaux et les avait décimés, bientôt des quantités de personnes affirmèrent l'avoir vu. C'était un animal plus gros qu'un loup dont les yeux lançaient des éclairs et la gueule des flammes et de la fumée ; il parcourait les distances avec la vitesse du vent et avait été aperçu au même moment par des individus éloignés de plusieurs lieues. Bientôt cette bête, un loup-garou, disait-on, ravagea le pays, tuant et dévorant les hommes et les animaux s'acharnant surtout après les femmes et les enfants, enlevant les jeunes filles qui gardaient leurs troupeaux. Dans le pays on eut recours aux neuvaines et aux prières pour débarrasser le pays de ce fléau. Aucun chasseur n'eût osé affronter le monstre, sachant bien que ses balles n'auraient pu atteindre un être surnaturel, et pendant bien des années l'horrible bête désola le pays. Son endroit de prédilection était un carrefour au milieu d'un bois appelé le bois de la Vroussotte, traversé par deux grandes routes que l'on appelle encore dans le pays La crou dé Runa, c'est là qu'il attendait les voyageurs et les paysans attardés.

Les bûcherons assez hardis pour aller dans la forêt trouvaient des membres d'enfants disséminés sous les arbres. Et la légende est encore assez vive dans le souvenir des habitants du pays pour qu'on cite telle clairière, tel carrefour, dans lesquels on a trouvé soit des lambeaux de chair, soit des têtes, un bras ou des vêtements ou une jambe d'enfant et l'on dit encore le nom des familles éprouvées par le monstre.

Cependant un vieux bûcheron un soir rentrant de son travail entendit des cris désespérés qui partaient de la direction de la hutte dans laquelle il habitait ; il se précipite et trouve sa fille saisie par le monstre qui essayait de l'emporter ; il s'élance

Digitized by Google

et d'un coup de cognée brise les reins de l'animal et lui fait une large blessure. Or la légende rapprochant les dégâts commis par ce monstre des atrocités du baron de Montsuc, dit que lorsque la bête qui n'était qu'un loup-garou fut blessée elle se changea tout à coup en la personne du baron et qu'il dit alors au bûcheron d'une voix expirante : « Je te remercie de m'avoir frappé, car en punition de mes crimes, j'étais condamné à errer sous cette forme pour l'éternité. Il fallait pour me délivrer que la main d'un chrétien fît couler mon sang. » Et en disant ces mots il expira.

Mais les incrédules, les esprits forts, les « higanauds » (les huguenots) prétendent simplement que le loup-garou frappé par le bûcheron n'était qu'un vieux loup remarquable par sa force et son audace, et dont la hardiesse était excitée par la famine qui précéda la Révolution.

ANTOINETTE BON.

Digitized by Google

AMULETTES ET TALISMANS[1].

VII — AMULETTES D'ITALIE.

Monsieur Bellucci a formé une collection d'amulettes qui présente un intérêt particulier, c'est qu'elle a été recueillie en Italie, dans un espace relativement restreint. Dans l'avertissement qui précède le Catalogue descriptif d'une *Collection d'amulettes italiennes envoyée à l'Exposition universelle de Paris*, Pérouse, 1889, in-8, de pp. 82 M. Bellucci constate qu'il est très difficile de réunir des collections de pièces de ce genre, parce que leurs possesseurs les regardent comme sacrées, et les conservent souvent mieux que l'argent ; il a toutefois réussi à réunir 7000 numéros ; les objets exposés au Champ de Mars formaient une sélection que le Catalogue accompagne de curieuses notes.

En Italie, les pierres qui passent pour être produites par la foudre, constituent des amulettes très employées ; il y en a qui sont naturelles, d'autres sont des silex éclatés ou taillés ; on les porte sur soi, et on en a trouvé qui avaient été intentionnellement placées dans des fondations, soit seules, soit accompagnées d'ossements humains ; ceux-ci avaient aussi un but superstitieux : à Pérouse, un bastion construit par le pape Paul III contenait des ossements humains. Les têtes de flèches avaient pour but de préserver des coups de la foudre ; une vieille campagnarde de l'Ombrie avait suspendu à la tête de son lit, parmi les images des saints, une tête de flèche, enfermée dans une sorte de vœu en forme de cœur ; pendant les orages, on allumait des chandelles, et on priait devant cet objet ; en Toscane, un grand râcloir était aussi pendu à la tête d'un lit parmi des images de petites madones et de saints ; à Aquila, une tête de flèche était attachée au bout d'un chapelet. Par ces exemples et par plusieurs autres, on voit que les superstitions préhistoriques s'allient très facilement avec les menues pratiques des religions modernes. En Italie, du reste, les amulettes sont très compliquées ; un exemple intéressant nous est fourni par le n° 7 de la table troisième, qui a été recueilli en Ombrie : Une hache polie est enfermée dans un sachet en cuir ; pour augmenter son efficacité, on lui adjoint les objets suivants : 1. Des feuilles de rosier, qui proviennent probablement du légendaire jardin de roses sans épines, situé à Notre-Dame-des-Anges, près d'Assises; elles sont enveloppées dans du papier, sur lequel sont imprimées des prières en langue latine et l'image de saint François qui reçoit les stygmates ; 2. Un fragment de petit ruban

[1] V. le t. III, pp. 331, 359, 404, 528, le t. IV, p. 576 et le t. V, p. 153.

Digitized by Google

en soie blanchâtre qui a vraisemblablement appartenu à un vêtement sacré. 3. Une certaine quantité de poudre, provenant d'un objet sacré, enfermée dans un papier. 4. Une pièce imprimée qui commence par † I † I † I † I et se termine par un *Amen* et un *Credo*.

Des pierres, ayant des vertus particulières continuent à être employées comme parure ; tel est le n° 2 de la table V, épingle en argent au sommet de laquelle se trouvent quatre grenats ; en Italie, les grenats sont généralement portés par les veuves qui leur attribuent la vertu de soulager le chagrin du veuvage ; un morceau de jaspe assure l'écoulement du sang, la régularité des menstrues, et est efficace pour les blessures. La pierre de la croix (*Pietra crocina* ou *della croce*) préserve des sorciers et du mauvais œil. Le *vetro del melocchio* ou *dell'ochio*, est un gros verre ovoïde sur lequel, en le tenant d'une certaine façon, on voit se dessiner comme une figure d'œil ; il est efficace contre la fascination ; ce genre de verre est très commun en Italie. Des agates liées ensemble ont été trouvées dans la campagne de Rome attachées sur le corset d'une nourrice ; elles assurent la sécrétion du lait ; les pierres étoilées (madrépores fossiles) dites *Pietra stallaria* ou simplement *stallaria*, forment une série d'amulettes très répandue ; elles sont, en général, montées en argent et on leur attribue la vertu de préserver les enfants des vers intestinaux, et d'éloigner des adultes le mauvais œil et la fascination ; parfois on y joint des emblèmes chrétiens. A Digne (Basses-Alpes), une industrie locale consiste à monter en argent ou en or des madrépores fossiles.

La *pieta graviada*, pierre de la grossesse, est une limonite argileuse concrétionnée en forme de boule. Dans l'intérieur se trouvent des parties détachées de la masse ; quand on secoue la pierre, on entend un léger bruit. Elles sont considérées comme des filles de la pierre-mère qui les enferme dans son sein. C'est en vertu de cette analogie et aussi de la forme qui a quelque ressemblance avec un utérus, que cette pierre est regardée comme l'amulette de la grossesse, par les femmes et par les femelles des animaux domestiques. On la porte suspendue au bras gauche, pendant la gestation ; au moment de la parturition, on la lie à la cuisse gauche.

Les dents fossiles sont aussi d'un usage fréquent ; elles portent le nom de *ossi Strilloni* ; aux environs de Pérouse, on les emploie contre le mal de dents et les douleurs artritiques, parfois contre le vertige ; une otolite de gros requin, montée en argent, était regardée dans la campagne romaine comme une pierre du lait ; d'autres dents de requin fossiles, dites *lingua di pietra*, *di lingua S. Paolo*, associées aux images des saints, préservent de la foudre ; d'autres facilitent la dentition des enfants et les garantissent du mauvais œil et des vers intestinaux. Des dents de cochon, de loup, montés en argent, jouissent de la même propriété ; des dents canines de chien préservent des chiens atteints d'hydrophobie.

RAOUL BAYON.

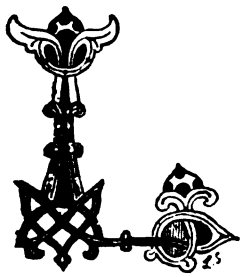
Digitized by Google

COUTUMES DE MARIAGE[1]

VI

UNE NOCE EN BÉARN EN 1889

I. — Avant le banquet[1]



La fête des noces ne se célèbre pas toujours au domicile de la mariée, mais dans le village où les époux éliront résidence, par conséquent, suivant les cas, tantôt chez les parents de l'époux, tantôt chez ceux de l'épouse. Dès le matin, les parents ou amis du conjoint chez qui la noce aura lieu vont chercher l'autre conjoint à son domicile et le ramènent avec sa famille et ses amis particuliers. Il n'est pas rare que les plaisanteries commencent à l'arrivée de ce cortège spécial. Par exemple, ceux de la maison nuptiale laissent sur le seuil les nouveaux venus, refusant d'ouvrir. Un dialogue parlé et chanté s'engage entre eux. Si c'est au domicile de l'époux qu'il s'agit de pénétrer, on lui chante :

Ouvrez, ouvrez, portail d'argent,
Nous vous portons un beau présent.

Si c'est au domicile de l'épouse, on dit :

Ouvrez, ouvrez, rare beauté,
Nous désirerions à vous parler.

La porte étant fermée à clef, on n'ouvre du dedans que si les invités savent demander à entrer d'une manière qui paraisse satisfaisante aux maîtres du logis. Sinon, on les invective sur tous les tons et on les laisse dehors. (Cf. *G. Sand*, La Mare au diable.)

[1] Cf. le t. IV, p. 49, 157, 158, 239. Cf. aussi Sébillot, *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne*.

Digitized by Google

Quand le cortège se déroule, allant à la mairie ou à la messe, ou bien rentrant à domicile, il a maille à partir avec les gens qu'il croise sur les routes, aux champs ou dans les maisons. Les garçons de la noce leur chantent en patois des couplets dont l'air reste toujours le même, mais les paroles sont renouvelées pour chaque mariage. Ce sont généralement compliments désobligeants, envoyés par manière de gouaillerie. Si l'on rencontre une fille, on l'appellera laide, on raillera la couleur et la forme de sa jupe, on déclarera affreux son mouchoir, on lui fera des niches et on lui contera des farces ridicules. De même aux hommes. Les passants, ainsi interpellés, doivent sous peine de se voir infliger des épithètes malsonnantes, riposter par des compliments du même genre et sur le même air. On chansonne également dans le public les veufs et les veuves qui se remarient, les barbons qui épousent des tendrons, les éphèbes qui convolent avec des matrones, les laiderons, les estroplés, etc. ; toutes les particularités des époux sont relevées et mises en chansons. D'habitude personne n'en prend ombrage. Pourtant, il y a parfois des susceptibilités qui s'échauffent et même des coups qu sont échangés. On cite un mari d'Oraàs, louche et boiteux, qui prit de travers les insultes traditionnelles et protesta avec véhémence. Quand une mariée est laide ou qu'elle a fait parler d'elle avant le mariage, on sait fort bien lui chanter sur son passage qu' « elle semble être une poule qui vient de couver.» Voici un échantillon des strophes qu'on débite à la mariée pendant le trajet.

Espia la nobi dou cap aoù pé
Semble esta la rose sou rousé.

Trad. : Vois la mariée, de la tête au pied
Semble être la rose sur le rosier.

Ou bien : Cantat, garies, cantat, hasas,
Què sep en ba la quip dabe gras.

Trad. : Chantez, poules, chantez, coqs,
Elle s'en va, celle qui vous donnait des grains.

Voici la riposte des parents :

Espia la nobi dou pè aou cap
Lemble esta la couple cant a couat.

Trad. : Vois la mariée des pieds à la tête
Semble être la poule quand elle a couvé.

Disons que c'est le garçon d'honneur qui est chargé de réclamer la mariée : il apprend d'avance les formules et discours qu'il aura à chanter.

Digitized by Google

II. — LE BANQUET.

Après la cérémonie religieuse, on rentre à la maison pour le dîner, qui a lieu généralement dans une grange. La plupart des invités ont fourni les éléments du repas, apportant surtout des poulets, qui doivent tous paraître sur la table. Pendant le dîner, où le maire et l'instituteur sont presque toujours invités, on chante des chansonnettes ou des romances en français, le plus souvent tristes ou banales (la *Chanson des blés d'or*, *Sentinelles ne tirez pas*, *Elle ne croyait pas*, le *Premier bouquet de lilas*, etc. ou des chants patriotiques en l'honneur de l'Alsace et de Gambetta); enfin des morceaux divers en béarnais. On fait des chansons spéciales aux époux. Ils donnent la réplique sur le même air; s'ils répliquent mal, on les conspue.

Voici quelques-unes des strophes que l'on chante à table.

Aqueste taoùle bê ba bor pla
Per esta taoùle de paysà,
Entourade de yèn d'aünou
E de boune reputatiou.

Trad. : Cette table, elle va fort bien
Pour être table de paysan,
Entourée de gens d'honneur
Et de bonne réputation.

Ou bien, quand les plats se font attendre, on chante aux cuisinières.

Las cousinèrés oun soun, oun soun ?
Aü cor dou hoèc briagues que soun.

Trad. : Les cuisinières où sont, où sont ?
Au coin du feu, elles sont saoûles.

Et les cuisinières, qui méritent quelquefois le reproche, feignant la colère, de répondre vivement :

Bos te cara, naz d'hérissou,
N'ey pas à tu am da letsou.

Trad. : Veux-tu te taire, nez d'hérisson,
Ce n'est pas à toi à me faire la leçon !

Dans certaines noces, pendant le dîner, si un jeune homme embrasse sa voisine, elle doit embrasser son voisin de l'autre côté, et celui-ci son

Digitized by Google

autre voisine ; chaque convive à son tour doit faire de même, jusqu'à ce que le baiser ainsi transmis à la ronde, revienne à son point de départ. Il y a des noces où cet usage est pratiqué à plusieurs reprises, d'autres où le baiser ne court qu'une fois, d'autres enfin où l'ons'en passe.

Les deux chants les plus en vogue dans les noces actuelles sont les suivants. On remarquera que le premier a ceci de particulier qu'il ne paraît guère à sa place en un pareil moment :

L'église était parée
Les chants montaient aux cieux
Pour une mariée
A genoux devant Dieu.

Durant toute la messe
A l'ombre d'un pilier
Un homme avec tristesse
La regardait prier.

Au sortir du lieu saint
D'un air silencieux
Je lui donnai l'eau sainte,
Elle baissa les yeux.

On vit l'anneau céleste
Qui de lui s'éloignait ;
Elle était si modeste
Qu'on n'osait pas parler.

Toi qui troublas mon âme,
Enfant, par un regard,
Je te retrouve femme,
Je suis venu trop tard.

Le second chant, qui a parfois le don de faire verser des torrents de larmes aux parents de l'épouse, est le suivant :

1. O ma fille chérie,
Pour me quitter tu te mets à genoux
Tu vas quitter ta patrie chérie
Et le toit paternel pour servir un époux.

2. Pour la première fois ta chambre sera vide
J'irai prêter l'oreille au doux bruit de tes pas
Dans les foyers déserts, dans le jardin aride
Pour la première fois je ne t'entendrai pas.

Digitized by Google

3. C'est Dieu qui commande à la femme
De tout quitter pour suivre son époux,
Sois, mon enfant, sans regret dans ton âme,
Compagne de celui qui t'exile de nous.

4. Ah ! garde-lui ton cœur et ta pensée entière,
A lui seul maintenant, à lui seul ton amour,
Mais garde un souvenir, mon enfant, pour ton père
Qui séparé de toi, pleurera plus d'un jour.

5. C'est à vous que je le confie,
Ce bien si cher, ce bien si précieux,
Je donnerai plus que ma vie,
Seize ans je la nommais le plaisir de mes yeux.

6. Vous me remplacerez près d'elle sur la terre
Si vous l'avez juré, vous le jurez encor,
Même si vous l'aimez comme l'aimait son père,
Ah ! vous serez payé des biens de mon trésor.

REFRAIN :

Si ma fille est heureuse,
De mon cœur (*bis*) ah ! vous serez béni !
Si ma fille est heureuse,
Enfant, je te bénis.

Evidemment il y a des fautes dans le texte précédent ; je le donne tel que j'ai pu le reconstituer à l'aide des variantes que j'ai recueillies.

Il y a au repas deux gâteaux de rigueur : l'un, servi au milieu du festin, est bardé de pruneaux ; l'autre est une pièce montée, servie au dessert. C'est à ce moment-là que la fille d'honneur se lève, offre au nom de ses compagnes un bouquet à la mariée, et chante la célèbre et mélancolique *Chanson de la Mariée*, certainement importée de l'ouest de la France, comme on peut s'en convaincre d'après l'idiome, les paroles et même la mélodie. Elle est moins touchante que la précédente mais plus antique. Ce n'est plus le père qui se sacrifie et nous fait partager sa douleur en un langage qui reste naïf dans sa prétention même ; c'est la vie fastidieuse de la femme mariée, qui lui est prophétisée sans ménagement par des *bachelières* sans illusions. Voici le texte généralement adopté en Béarn.

1. Je suis venu ce soir
Du fond du vert bocage
Pour faire compliment
De votre mariage
A Monsieur votre époux } *bis.*
Et aussi bien qu'à vous.

Digitized by Google

2. Avez-vous entendu
Ce que vous a dit le prêtre
Avez-vous bien compris
Ce que vous devez être :
Fidèle à votre epoux } *bis.*
Et l'aimer comme à vous.

3. Quand vous aurez chez vous
Des enfants à conduire,
Faudra les corriger
Et les faire z'instruire ;
Car un jour devant Dieu } *bis.*
Vous répondrez sur eux.

4. Si vous avez chez vous
Des brebis ou des vaches,
Faudra traire le lait
En faire des fromages ;
Car il faudra enfin
Veiller soir et matin
Car il faudra enfin
Veiller sur tout ce train.

5. Vous n'irez plus au bal,
Madame la mariée,
Vous n'irez plus au bal
Ni aux jeux d'assemblée ;
Vous garderez la maison } *bis.*
Pendant que nous irons.

6. Prenez ce beau bouquet
Que ma main vous présente,
Il est fait de façon
A vous faire comprendre
Que ces vains honneurs } *bis.*
Passent comme ces fleurs.

7. Vous voilà donc liée, } *bis.*
Madame la mariée,
Et pour cet anneau d'or } *bis.*
Qui vous conduira à la mort.

Digitized by Google

On observera que cette strophe finale n'est autre que le refrain d'une des variantes de la chanson poitevine :

Vous voilà donc liée
Madame la mariée
Avec un lien d'or
Qui ne délie qu'à la mort.

En Béarn, le couplet du gâteau disparaît, parcequ'on n'en offre pas et qu'on n'en partage pas. On supprime aussi (est-ce par galanterie ?) le couplet qui affirme la maîtrise de l'époux.

C'est à la fin du repas qu'on déclame aussi le *Sermon du curé de Bidère* sur la vallée de Josaphat, — discours burlesque imprimé récemment à Pau, mais *très ancien*. Bideren (prononcez Bidère), est un village du canton de Sauveterre, qui a une vieille église, mais pas de desservant.

III. — APRÈS LE BANQUET.

Dans l'intervalle qui sépare la fin du dîner du crépuscule, on fait une promenade dans le village, au cours de laquelle on chante et on danse, car on est accompagné du violoneux. Voici l'un des chants dialogués les plus usités. Les gens de la noce débutent ainsi :

Sourtit, sourtit, lous ahumats
Ta bede passa lous pla pentiats

Trad. : Sortez, sortez, les enfumés,
Pour voir passer les bien peignés.

Les curieux répliquent alors, sur le même air :

Lous ahumats bè soun sourtits
N'an bis passa que gagne-petits,
Gagne-petits et caoutèrés
Semblen u bande de sourciés.
La nobi que portet a l'espous
Qouate aoulhères è dus mentous
Ayan sibade et ayan brèn
U troupe d'azous qu'habèm dehèn.

Trad. : Les enfumés mal peignés sont bien sortis,
N'ont vu passer que gagne-petits
Gagne-petits et chaudronniers.

Digitized by Google

Semblant une bande de sorciers.
La mariée porte à l'époux
Quatre oreilles et deux mentons.
Ayons avoine et ayons son
(Pour) une troupe d'ânons que nous avons *dedans* (chez nous).

Ou bien on interpelle les gens qu'on rencontre et qui sont au travail : « Ah ! feignant, va, paresseux ! etc. » Ils répliquent par des aménités du même goût.

Au retour, les filles habitant le voisinage vont changer de toilette, pour la danse qui va commencer ; elles revêtent leur costume de tous les jours. Le bal, commencé à l'orée de la nuit, dure jusqu'à minuit : jeunes et vieux y prennent part. Il n'y a pas de danse spéciale, je veux dire différente de celles qui sont en usage dans les fêtes locales (*escotiche*, *mazulka*, polka, quadrille avec ou sans *voyage*, *balse*, *saut* béarnais ou basque). Cependant on y valse plus souvent qu'aux fêtes, et on y danse moins fréquemment le *saut*, plus souvent le *voyage*, sorte de quadrille béarnais précipité, où les figures sont répétées à satiété, tandis qu'on y ajoute une cinquième figure qu'on pourrait appeler par analogie le *berceau* ou le baiser, parce qu'il est loisible aux heureux danseurs de remplacer par un baiser bien résonnant le salut courtois de la fin.

Quelquefois on joue aux *vaches* ; dans l'intervalle des contre-danses, les garçons font courir les filles deux à deux en rond, en manière de cirque. Celui qui se tient au milieu, un fouet ou un bâton à la main, stimule les retardataires, fustige les boudeuses à la course, cingle les boiteuses. Il se présente pour voir ce que la mauvaise coureuse peut bien avoir au pied et cherche à le lui saisir ; mais elle lui détache une ruade, et comme il essaye d'attraper la jambe suspecte, la fille feint de riposter par des coups de pied habilement envoyés.

Quand on fait des rondes, on les chante en français. (*Il était une bergère*, etc.)

On exécute aussi le *ché*, sorte de saut où les filles dansent seules vis-à-vis l'une de l'autre, et dont voici le chant :

Chébeli chébela
Chébeli louli loulaine
Chébeli chébela
Chébeli louli loula
Chébeli louli louli
Chébeli loula loula

Vers minuit, le souper est servi : après quoi on se retire. Les plus proches parents et les convives les plus éloignés restent les derniers, souvent même continuent le bal entre eux jusque vers deux ou trois heures du matin, sinon jusqu'au point du jour.

Digitized by Google

Quand les époux sont couchés, ils ont à subir les niches perpétuées par l'usage. Ils trouvent dans leur lit du sel, des épingles et autres surprises plus ou moins piquantes. Vers une heure ou deux, on leur apporte dans une terrine, une soupe aux poireaux verts avec du vin au lieu d'eau, des carottes, des choux, de la salade, n'importe quoi : on les force à goûter de ce plat outrageusement épicé. Les époux avisés se barricadent à l'avance, ferment à clef leur chambre, closent les volets. Alors on bat la porte pour la briser, on ébranle les contrevents, on organise un charivari infernal, mais on n'entre pas. Si les volets n'étaient pas hermétiquement fermés, on casserait les vitres. Les facéties varient naturellement suivant les cas.

Le lendemain, tout rentre peu à peu dans l'ordre.

DANIEL BOURCHENIN.

SUPERSTITIONS DE LA NIÈVRE

Quand on brise un miroir, on a pour sept ans à avoir des désagréments.

Si on met une hirondelle en cage, cela porte malheur; aussi quand on en attrape une, on lui met un ruban à la patte, et on la laisse s'envoler. Cette action donne de la chance à celui qui la fait.

Lorsque les petites hirondelles ne se mettent pas assez tôt à manger, leur mère leur arrache la langue. Si on trouve une petite hirondelle morte dans la cheminée ou dans le foyer, on dit que sa mère l'a tuée.

A la vue d'une étoile filante, on fait le signe de la croix, et on demande à Dieu de vaincre son défaut dominant.

La première fois qu'on entre dans une église, on prie Dieu de vous accorder trois grâces, et l'on est sûr d'être exaucé, à la condition qu'on n'en demande ni plus de trois, ni moins de trois.

Pour être réveillé le matin à une certaine heure, on dit cinq *Pater* et cinq *Ave*, à l'intention des âmes du Purgatoire, en les priant de vous éveiller à l'heure dite. On assure qu'elles n'y manquent jamais.

Mme PAUL SÉBILLOT.

Digitized by Google

LÉGENDES ET SUPERSTITIONS PRÉHISTORIQUES[1]

IV

LA HOTTE DU DIABLE

Légende ardennaise

RÈS de Milly, canton de Dun, est une pierre, du genre des pierres dites autrefois druidiques, haute de près de 3 mètres, large de près de 2 mètres et profonde de 0. m. 60 environ. Cette pierre qu'on appelle la hotte du diable est posée debout.

Voici la légende qui s'y rapporte :

Saint Vandrille convertissant à la religion chrétienne, les pays du bord de la Meuse, les démons se retiraient devant lui.

Avant de quitter définitivement le pays, ils se réunirent en grand conseil près de Milly, s'asseyant sur les grandes pierres druidiques qui y existaient alors. Ils décidèrent d'enlever du pays tout ce qui rappelait leur culte, et de déménager les pierres qui leur servaient de siège. Ils avaient déjà commencé et il ne restait plus qu'un rocher qu'un démon venait de charger dans sa hotte. A ce moment, saint Vandrille paraît et fait un signe de croix. Le démon lâche sa pierre qui se fiche en terre. Elle y est encore.

D'après les incrédules, cette pierre servait de borne entre les diocèses de Trèves, Reims et Verdun.

RENÉ STIÈBEL.

V

EN BELGIQUE.

Ces monuments sont excessivement nombreux en Belgique et ont vivement frappé l'imagination populaire, comme le prouvent les légendes qui vont suivre.

A Clermont (province de Namur), le long de la voie romaine de Bavay à Trèves, dite en ce point chaussée du Diable, se trouve le

[1] V. le t. III, p. 617, 618, le t. IV, p. 214, et le t. V, p. 154.

Digitized by Google

champ du Diable, et sur cette terre, où l'on trouve beaucoup de silex taillés, était dressée la pierre du Diable, ou le Telle du Diable, aujourd'hui convertie en pavé. C'est encore un lieu par lequel le peuple ne passe pas là le soir.

La chaussée du Diable fut faite avec l'aide du Démon qui devait l'avoir terminée en une nuit.

Satan accourait portant sa dernière pierre, quand il fut surpris par le premier rayon du soleil. Il culbute avec la roche qu'il portait et s'enfuit, laissant la pierre plantée en terre et portant à la surface l'empreinte de la tête, des griffes et des deux mains du diable.

Entre Forrières-Saint-Martin, province de Luxembourg, et Wavreilles, il existe une réunion de gros blocs de rochers appelée *Pierres du Diable* ou *Cuvelée du Diable*. Ce sont des dolmens.

D'après une légende, un trésor, caché sous la plus grosse, appartiendra à celui qui pourra la soulever. (GEUBEL. *Note sur l'existence des monuments des anciens cultes*, etc.)

Il existait, il y a quelques années, à Froidchapelle (Hainaut), une pierre branlante, appelée pour cette raison la *Pierre qui tourne*.

Elle recouvrait un trésor, et au lever de l'aurore, elle ne manquait jamais, de faire un tour sur elle-même (*Une légende du Diable au pays de Chimay*, par D. A. Van Bostelaer.)

Il existe dans le village de Hollain, près de Tournay (Hainaut), une énorme pierre plantée verticalement, de 4m,40 de hauteur, qui a vivement frappé l'imagination des habitants des campagnes.

M. Le Couvet, dans ses *Sorcières de Hollain*[1], cite quelques légendes ayant trait à cette peine.

— Si la pierre venait à tomber, le monde finirait.

— Quand on voulut bâtir la cathédrale de Tournai, on essaya d'y transporter cette pierre pour la faire entrer dans la construction ; mais elle s'arrêta en chemin, et ne voulant plus avancer, elle retourna d'elle-même à son ancienne place.

— On dit que la Vierge apportait cette pierre pour la poser la première dans les fondements de la cathédrale. Elle la tenait dans son tablier. Mais ayant appris en route que la premirèe pierre était placée, elle déposa celle qu'elle portait à l'endroit où on la voit aujourd'hui.

— Que le ciel vous préserve d'aiguiser votre couteau contre la pierre, soyez sûr que vous le perdrez, ou qu'il se tournera contre vous-même.

A Jambes (faub. de Namur), existait jadis un beau dolmen, appelé la *Pierre du Diable*. Sous cette pierre s'ouvrait, s'il faut en croire la légende, un souterrain qui passait sous la Meuse. C'est la légende de tous les châteaux, forteresses, abbayes du moyen-âge, reproduit ici pour ce dolmen.

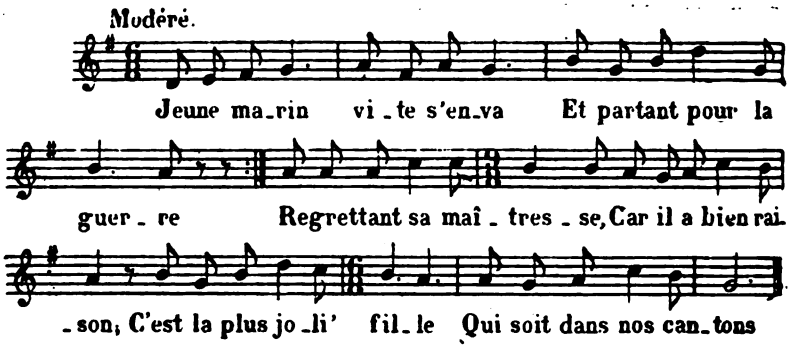
ALFRED HARQU.

[1] Voir les *Ann. du Cercle archéolog. de Mons*, t. II, page 127.

Digitized by Google

LA MORT D'ADÈLE

Chanson de la Haute-Bretagne.



Jeune marin vite s'en va } *bis.*
Et partant pour la guerre.
Regrettant sa maîtresse,
Car il a bien raison,
C'est la plus jolie fille
Qui soit dans nos cantons.

Jeune marin vite s'en va, } *bis.*
Trouva son capitaine
— Bonjour, mon capitaine,
Signez-moi mon congé
Car j'irai voir Adèle
Que mon cœur a *t* aimé.

Son capitaine i'lui répond : } *bis.*
— Voilà ta carte blanche
Voilà ta carte blanche,
Ton joli passeport,
Quand tu verras Adèle
Tu seras près du bord.

Jeune marin, vite s'en va } *bis.*
Tout droit de chez son père
— Bonjour, cher père, mère, frère,
Sœur et tous mes parents,
Sans oublier la belle
Que mon cœur aime tant.

Son père aussitôt lui répond : } *bis.*
— N'y parlez point d'Adèle
N'y parlez point d'Adèle,
Adèle n'est point *n* ici :
Son corps est dans la tombe,
Son âme en Paradis.

Jeune marin vite s'en va } *bis.*
Sur la tombe d'Adèle
— Parle-moi donc, Adèle,
Pour la dernière fois,
Je suis au désespoir,
Je veux mourir pour toi.

Jeune marin vite s'en va, } *bis.*
Trouva son capitaine
— Bonjour, mon capitaine,
Me voici de retour,
Puisque *h* Adèle est morte
J' vous servirai toujours.

Mme Paul Sébillot.

Digitized by Google

UN ALBUM ESKIMO.

Cet album de format in-8° carré, porte le titre de KALADLIT ASSILIALIIT, c'est-à-dire gravures sur bois exécutées par des Groenlandais; il ne comprend que des planches composées, dessinées et gravées par des Eskimos.

Il a été publié à Godthaab (Groenland méridional) en 1860 par l'imprimerie dirigée par les Eskimos Lars Moeller et Berthelsen.

Lars Moller, métis groenlandais-danois, est tout à la fois imprimeur, poëte, dessinateur et rédacteur du journal Eskimo l'*Atuagagdliutit* (la lecture).

Pour guider les Eskimos dans leur travail de gravure, le gouvernement danois leur avait donné d'anciens bois. Le principal collaborateur est un indigène du nom d'Aron, qui n'avait reçu d'autre instruction que celle donnée à tous les Eskimos par les Danois.

No. 12 Akigssiamik

On fait apprendre aux Groenlandais et à lire et à écrire leur langue. Tous peignent très bien les caractères et on pourrait transformer les Eskimos en maitres d'écriture. Les légendes des gravures sont très sommaires.

Voici leur traduction :

De 10 à 17. — Aventures d'Akigssiak, géant redoutable. Akigssiak, descendait tout à la fois des habitants du continent et des indigènes de la côte. (Les Eskimos donnent probablement le nom d'habitant du continent aux Indiens qui les ont chassés d'Amérique, et eux-mêmes se désignent sous celui d'habitants de la côte.) Il visitait tour à tour les indigènes des deux pays et commettait chez eux des maléfices, jusqu'au

Digitized by Google

jour où il trouva un rival d'égale force dans un Eskimo. Il partit alors pour l'intérieur du pays et disparut pour toujours.

De 18 à 21. — Massacre des colons scandinaves à Julianehaab (Oesterbygd).

De 32 à 34. — Aventures de l'orphelin Kunnut. Il échappe à une attaque de son hôte et s'enfuit au loin. Au cours de ses pérégrinations il eut l'occasion de se signaler par plusieurs actes héroïques.

38. — Ungilagtake, terrible assassin du pays situé en face le Groenland.

Plusieurs de ces gravures ont été reproduites dans l'intéressant livre de Rink, *Tales of Eskimos*. Celle que nous donnons ci-dessus, réduite de moitié, ne figure pas dans son ouvrage ; elle représente vraisemblablement un monstre, sorte de mille-pieds, qui poursuit un indigène.

CH. RABOT.

CONTES ARABES ET ORIENTAUX

IV.

L'AVEUGLE ET LE PARALYTIQUE[1]

Le mythe d'Orion et une fable de Florian (suite).

On a pu observer que la recension arabe de ce récit dans le Gal'ad el Chimas diffère de toutes les autres pour la conclusion : l'assistance mutuelle est transformée en une complicité coupable. La littérature rabbinique nous offre la même altération du fonds primitif, défigurant et gâtant l'enseignement élevé que la littérature grecque et latine avait tiré de la vieille légende.

« La garde d'un jardin délicieux avait été confiée par un prince à un aveugle qui devait crier au moindre bruit, et à un infirme d'une jambe, qui se tenait toujours en surveillance. — Celui-ci dépeignait continuellement avec enthousiasme à l'aveugle les beaux fruits dont les branches étaient chargées. L'autre lui dit : « Que faisons-nous ici ? Entrons. — Comment les cueillir ? répliqua l'infirme, tu es aveugle et je ne puis marcher. — Oh ! sot, traîne-toi ici, j'ai trouvé le moyen. — L'infirme se traîna jusqu'à lui : l'aveugle le chargea sur ses épaules, se fit conduire vers les arbres : son compagnon cueillit les fruits et tous deux

[1] V. le t. IV, p. 592.

Digitized by Google

les mangèrent. — Le prince s'avisa du vol, cria et menaça. — L'infirme répondit : Seigneur, je ne puis être le coupable, je puis à peine me mouvoir. — Ni moi, s'écria l'aveugle, je n'y vois pas. — Très bien, dit le prince, qui devina leur malice. Et aussitôt il fit placer l'infirme sur les épaules de l'aveugle et les fit battre à la fois de la bonne manière[1]. »

La transformation a pu être l'œuvre d'un ascète chrétien du IVe au Ve siècle, dont la recension aurait été imitée par l'auteur du traité juif cité ici et le compilateur, ou plutôt le traducteur du livre de Gal'ad el Chimas.

RENÉ BASSET.

CHANTS HÉROIQUES DU PEUPLE RUSSE[2].

II

Le « soleil se couchait derrière les montagnes et » derrière l'océan, et les étoiles apparaissaient dans » le ciel. En ce moment, venait au monde Volga, » fils de Bouslaye, le héros de la sainte Russie. » C'est ainsi que débute l'une des plus grandioses et des plus anciennes bilines dont le héros est Oleg, fertile en toute sorte d'habiletés et de stratagèmes, comme l'Ulysse d'Homère. Lorsque sa mère, la jeune Marthe, commença à vouloir l'emmaillotter, le nouveau-né pris d'indignation lui dit : « Ne m'enveloppe pas dans des langes et dans la ceinture, donne-moi plutôt une cuirasse et un casque. et mets dans ma dextre une massue en plomb qui pèse au moins trois cents pouds (600 kilog.). » Lorsque à l'âge de cinq ans il fit ses premiers pas, la terre trembla sous ses pieds, les bêtes féroces se cachèrent dans des forêts, les oiseaux s'enfoncèrent au fond des airs et les poissons au fond des eaux. Volga commença dès ce temps à s'instruire dans toutes les ruses et stratagèmes ainsi que dans toutes les langues. Il crut d'abord qu'il lui suffisait de consacrer sept ans aux études, mais il leur en consacra douze. Il apprit le grand art des transformations et métamorphoses, en faucon, en loup, en cerf agile et aux cornes d'or. Son apprentissage fini, il osa hardiment attaquer tous les monstres de la terre. Se sentant une force surnaturelle, il réunit au-

[1] *Rabot*, p. 169, 2 ap. Levi, *Parabole, leggende e pensieri raccolti dei libri talmudici*, Florence, 1861, in-12, l. XXII, p. 397.

[2] Voir le t. V, p. 163.

Digitized by Google

tour de lui une compagnie de trente Paladins pour le seconder dans ses œuvres et qui fussent dignes de leur chef. Il lui fut bien difficile de les trouver. Avec cette troupe redoutable, Volga fit beaucoup d'actions merveilleuses et sa gloire se répandit dans tout l'univers. En ce temps-là, vint le bruit que le roi des Indes s'approchait de Kiew avec une grande armée, ayant l'intention de ravager toute la terre russe et d'amener tous les habitants en captivité, bien loin au-delà des mers. A cette nouvelle, l'amour de la patrie enflamma le cœur de Volga et le poussa à attaquer le roi ennemi. Il envoya d'abord ses trente Paladins, mais ils revinrent sans avoir réussi à remporter la victoire. Le héros, à la nouvelle de cet insuccès, fut pris de colère et résolut de partir lui-même en guerre. Son premier pas le porta à trois verstes, et au second on le perdit de vue. Non content de cette vitesse extraordinaire, il se transforma en faucon et se dirigea tout droit vers le camp des ennemis. Une fois là, il se métamorphose en zibeline et de ses dents tranchantes, il ronge les armes du roi indien, dévore ses provisions et avec l'aide de ses trente paladins, venus après lui, il fait un horrible massacre de toute l'armée ennemie. Il ne fit grâce à personne, excepté à sept mille femmes qui le captivèrent par leur beauté. Ainsi dans l'imagination populaire, Volga représente la ruse et l'habileté, cette force morale qui triomphe de tous les obstacles, qualité qui est restée encore aujourd'hui pour le peuple russe un idéal favori, dont il use largement et dont il abuse même parfois. Cependant Volga finit par être vaincu à son tour, lui qui avait triomphé de tous les monstres et du roi des Indes. Il trouva son maître dans un simple laboureur. Un jour il avait lancé son cheval à travers les champs, lorsqu'il aperçut un paysan qui labourait une plaine avec une grande charrue. Il voulut le rejoindre, mais malgré la vitesse de son coursier, il ne put y parvenir. Le laboureur, quoique marchant d'un pas paisible, était toujours en avant de plusieurs verstes. C'était un laboureur merveilleux et surnaturel. Il se transportait d'un bout à l'autre de son champ avec la rapidité de l'éclair; avec sa charrue il déracinait les chênes séculaires et les pierres colossales. Le cheval du laboureur allait au pas, celui de Volga allait ventre à terre. Le premier hâta légèrement le pas et le second tomba épuisé à terre. Enfin le paysan s'arrêta et entra en conversation avec le paladin. Désirant lui montrer sa puissance de travailleur rural, Mikoula Celaninovitch (c'était le nom du laboureur) proposa à Volga de soulever sa charrue. Notre paladin accepta le défi, mais il ne réussit même pas à faire bouger la charrue. Alors, souriant d'un air moqueur, Mikoula la saisit d'une seule main et la lança plus haut que les nuages. Telle est dans le poëme la supériorité du laboureur sur le paladin chasseur. Elle représente évidemment pour l'imagination populaire la seconde phase du développement social russe, où la puis-

Digitized by Google

sance de l'agriculture succédait à la vie errante du chasseur. Lorsque le paladin, étonné de sa défaite, demande à son vainqueur qui il est celui-ci répond simplement, qu'il est un travailleur de la terre. Les critiques ont parfois raison de voir dans Mikoula Celaninovitch le précurseur d'Ilia Mourometz, ce paladin populaire.

Quoique le peuple fût alors inculte, et que les premiers éléments de la civilisation fussent encore au berceau, cependant il a su deviner le sens intime de la lutte qui se produisait sous ses yeux, et c'est sous cette influence qu'il a composé les premiers et gigantesques poëmes, fruit de son imagination en travail. Aussi faut-il envisager ces bilines non-seulement au point de vue esthétique et subjectif, mais encore, mais surtout comme expression de l'esprit populaire dans ses rapports avec l'histoire dont les premières pages se déroulaient devant lui. Je ne dis pas que les souvenirs de la mythologie païenne n'aient pas eu leur part dans ces œuvres, mais ce qu'il faut y voir avant tout, c'est l'impression faite sur les Slaves par l'évolution historique d'où devait sortir la constitution d'un nouveau peuple.

Après sa rencontre avec le laboureur, Volga alla plus loin chercher aventure et se trouva par hasard face à face avec un des plus anciens et des plus terribles paladins. Son nom est Sviatagor. Il est si fort, que lui-même souffre accablé de la surabondance de ses forces, dont il ne trouve pas l'emploi. Son rêve depuis longtemps caressé, c'est de soulever la terre, mais il ne sait par où la prendre. Dans ce but, il parcourt l'univers. Il rencontre un homme qui marche à grands pas et porte un sac sur ses épaules. L'ayant rejoint sur la route : que portes-tu dans ce sac ? lui demande-t-il ? — Je porte *la force de la terre*, dit le voyageur, qui n'était autre que Mikoula Celaninovitch. En entendant cela, notre paladin est rempli de joie. Il saisit le sac avec ses deux mains, mais le fardeau est trop lourd et sous son poids le héros s'enfonce et disparaît dans le sein de la terre. Selon quelques savants commentateurs, cette force de la terre portée dans un sac par un homme du peuple doit être regardée comme un symbole de la force du laboureur, dont les travaux gigantesques et patients ont obligé la terre à devenir féconde et à nourrir d'innombrables enfants. Il est remarquable qu'aujourd'hui encore, quand s'opère une émigration d'un côté à un autre, soit d'un village, soit d'une famille, le chef de la famille empoche dans un sac quelques poignées de la terre qu'elle abandonne. *Sviatagor* mourut en luttant avec la force de la terre. Mais d'autres légendes racontent que le sort lui réserva un malheur plus douloureux. Ce malheur lui vint de sa femme. Les bilines lui donnent un visage enchanteur, une taille élancée et svelte, des yeux de faucon, des sourcils de martre noire. Le mari, étant très jaloux, amène toujours avec lui sa femme enfermée dans un coffre de cristal d'où elle ne

Digitized by Google

sort que pour les repas. Mais un jour quand il s'endormit d'un sommeil profond, la belle en profita pour s'échapper de sa prison et aller se promener dans les champs. Tout à coup, elle aperçut le célèbre Ilia Mourometz qui, ne voulant pas être reconnu, grimpa sur un chêne touffu et se cacha dans ses rameaux. Le paladin plut à la jeune femme qui commença à le tenter par toutes les séductions de ses charmes. Mais voyant le peu de succès de son manège amoureux, elle eut recours à la menace. « Viens vite ! cria-t-elle, viens me prodiguer tes baisers et tes caresses ; car je t'aime d'amour. Si tu tardes à venir te rendre à mes désirs, je vais réveiller mon mari et tu sais que tu auras à faire avec un puissant paladin. » Bon gré, mal gré Ilia se soumit au caprice de la belle. La scène de leur rencontre amoureuse est d'un naturalisme simple et naïf, où un moraliste trop sévère se voilerait la face, mais qui pourtant, par sa naïveté même, ne mérite en rien le reproche sensuel ou cynique. La jeune femme heureuse et fière de son amant ne veut pas se séparer de lui. Pour cela, elle ne trouva rien de mieux que de le cacher dans la poche de son mari. Sviatagor ne s'aperçoit de rien et jamais probablement il n'aurait appris la trahison de sa belle sans l'intervention de son fidèle coursier. Tout en cheminant, il dit à son maître : « Hier encore je ne portais sur mon dos qu'un seul paladin et sa femme, et maintenant je porte une femme et deux paladins. » De cette manière, la ruse fut découverte. Sviatagor furieux tua sa femme, mais ayant appris de la bouche même d'Ilia comment la chose s'était passée, il se lia d'amitié avec lui et ils coururent le monde ensemble. Cependant le souvenir de l'infidélité de sa femme laissa au cœur du héros des traces profondes et douloureuses. Heureusement pour lui, la mort approchait. Un jour, comme on passait par les champs, il aperçut un cercueil immense: « Il est décidément fait pour moi, s'écria le héros. Cher Ilia, je t'en prie, ouvre le couvercle et couche-moi dans ma dernière demeure ! » Mais Ilia fait la sourde oreille et continue sa marche. Sviatagor souleva lui-même le couvercle du cercueil et s'y étendit de tout son long et le couvercle retomba de lui-même. Revenu sur ses pas, Ilia voulut délivrer son ami, mais il ne put soulever le couvercle. « Prends mon glaive, cria le héros et d'un coup perce le cercueil. » — Ilia obéit, il brandit le glaive et frappa un coup qui retentit au loin comme le bruit du tonnerre. Les étincelles volèrent par millions dans les airs. Mais le cercueil ne s'ouvrit pas. Au contraire, ce premier coup fit apparaître un large cercle de fer qui serrait plus fort les pierres du cercueil. Ilia revint à la charge, mais un second coup de glaive fit apparaître un second cercle de fer. Ainsi périt Sviatagor, laissant toute sa force en héritage à Ilia Mourometz. Cette scène du cercueil est d'une grandeur majestueuse qu'on saurait difficilement se figurer sans la lire dans le poème. La légende a voulu sans doute représenter dans

Digitized by Google

les angoisses du héros enseveli vivant, les douleurs de la mort et de la séparation éternelle. En général, toute cette figure de Sviatagor est empreinte de douleur; c'est un être colossal, qui souffre de la surabondance de sa vie physique et manque de la force morale pour y faire contre-poids. Ce manque d'équilibre fait son malheur. Ilia, au contraire, ainsi que tous les héros venus après, représentent cette harmonie toujours plus grande des deux forces qui font les vrais grands hommes.

En suivant le fil des traditions et des légendes russes, on voit que la succession des héros et de leurs exploits suit une progression constante dans le sens toujours plus complet de l'équilibre physique et moral. Sous ce rapport, Ilia sert de chaînon intermédiaire entre les anciens paladins et ceux qui vinrent après lui, entre la force physique et la force morale. Chaque génération de héros, en mourant, transmet toujours l'héritage des forces acquises à la génération suivante, image parfaite et sensible du travail même de la civilisation humaine. Cette transmission d'héritage que n'oublie jamais d'accomplir chaque héros mourant est un trait distinctif qui semble former l'élément essentiel de toutes les bilines. Il est vrai de dire seulement que, parmi tous ces héros, on remarque deux ou trois figures mythologiques, qui, au lieu de transmettre leur héritage d'habileté et de force à une autre génération de paladins, le rendent à la mère Nature de qui ils l'ont reçu. Ces types exceptionnels se rapportent aux idées panthéistiques du règne de Vladimir. Cela prouve, que des remaniements et des interpolations ont été introduits dans ces poèmes à une époque postérieure à celle de leur première création. Or, cette première création remonte à une date bien antérieure à Vladimir, quand les Slaves étaient encore en plein paganisme. L'un de ces types s'appelle Soukmann. Assistant à un grand festin chez Vladimir, il se vanta d'amener chez le prince le cygne blanc vivant. Le cygne blanc, dans les poèmes slaves joue le même rôle que l'oiseau bleu dans les poèmes chevaleresques de l'Europe occidentale. Le prince lui ordonne de mettre immédiatement sa promesse à exécution. Soukmane obéit. Il va de lac en lac, mais il ne voit rien. Arrivé sur les bords du Dniéper, il voit que le fleuve est très agité jusque dans ses profondeurs, et que les flots soulevés roulent pêle-mêle des tourbillons de sable. Le héros adresse la parole au fleuve en fureur, avec cette naïveté des siècles primitifs et panthéistiques, où l'existence de l'homme n'était qu'une part infinie du tout universel. — Pourquoi es-tu agité, ô fleuve? demande le héros. — « Comment serais-je tranquille, répond le Dniéper, quand derrière moi j'entends le bruit formidable d'une grande armée de Tartares qui s'approche. Ils établissent des ponts au-dessus de mes eaux pour passer de l'autre côté ; mais moi je les détruis

Digitized by Google

pendant la nuit, et ce travail a épuisé toutes mes forces. » C'est ainsi que la fantaisie populaire établissait une sympathie universelle entre l'homme et toutes les forces de la nature, et obligeait celles-ci à venir à son secours dans les dangers dont il était menacé. Le panthéisme est une preuve de l'antiquité de ces légendes, et cette antiquité a une grande valeur, non-seulement sous le rapport archéologique, mais encore au point de vue de l'art. En effet, les bilines sont plus artistiques à mesure qu'ils s'enfonçent dans une antiquité plus reculée. Et si le peuple a gardé pieusement ces poèmes, c'est surtout à cause de leur beauté poétique Aussi tout le monde s'accorde à croire que les croyances panthéistiques des anciens Slaves ont puissamment contribué à la naissance et au développement de la poésie nationale. Longtemps après l'introduction du christianisme, les mœurs et les cérémonies religieuses des Russes gardèrent et gardent même aujourd'hui des traces de panthéisme amalgamé tant bien que mal avec les idées chrétiennes.

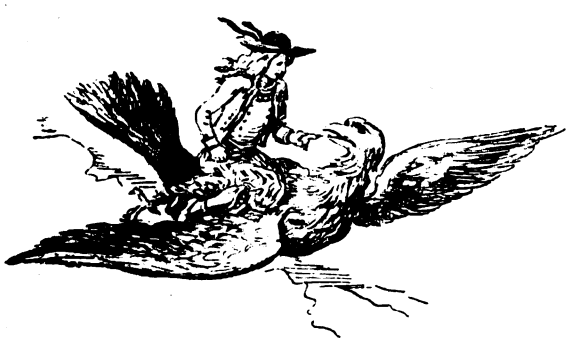
Ayant appris de la bouche de Dniéper que quarante mille Tartares menaçaient la ville de Kiew, Soukmane arrache un chêne colossal tout entier, tronc et racines, et avec cette massue d'un nouveau genre, il se jette au milieu des ennemis. Il les extermine tous, jusqu'au dernier. Cela fait, il revient droit chez Vladimir, et lui raconte qu'il n'a pas trouvé le cygne blanc, mais qu'il a sauvé la ville d'un grand péril qui la menaçait. Vladimir ne croit pas à cette histoire, et voulant punir Soukmann de n'avoir pas tenu sa promesse, il ordonne de l'enfermer dans une fosse profonde qui lui servira d'éternelle prison. Mais ayant appris la vérité, le prince se hâte de réparer son injustice envers le héros et le comble de riches récompenses. Mais Soukmane, blessé de n'avoir rencontré que l'ingratitude et l'injustice, quitte la cour et la ville de Kiew. Le dégoût est entré dans son âme, tout lui est odieux dans la vie. En cheminant tristement loin de la ville, il se disait à lui-même. « Le Prince n'a pas su m'apprécier, il ne me reverra plus jamais. Pourquoi vivrais-je plus longtemps. » A ces mots il arrache les bandelettes qui enveloppaient ses blessures. Aussitôt le sang coula et là où il tomba, on vit se former un grand fleuve. Ainsi se termina l'existence d'un paladin. On doit remarquer avec soin cette métamorphose inventée par la fantaisie populaire. Elle transforme l'existence humaine, non en une autre existence matérielle stupidement inanimée, mais en une réalité qui, sans avoir la vie, en a toutes les apparences. Le panthéisme païen seul a pu inventer ces métamorphoses ; c'est ce qui indique la haute antiquité de ces légendes héroïques. Quant au mot Tatares, c'est évidemment nne épithète ajoutée plus tard à cette armée qui menaçait Kiew. Cette addition fut faite dans ces temps douloureux où les Russes meurtris par le joug des Tatares rapportaient à ce nom abhorré toutes les calamités de la patrie.

Digitized by Google

Il existe beaucoup d'autres légendes panthéistiques à propos des fleuves. Le Danube et le Don furent jadis des paladins, le Danube surtout. Les exploits du Danube se rapportent à l'époque du mariage du prince Vladimir. Dans l'un de ces poèmes très anciens, nous voyons la querelle terrible du Danube avec sa femme, à propos de leur habileté au tir, où chacun d'eux prétendait l'emporter sur l'autre. L'épouse du Danube lui porta un défi. Le Danube accepte et il est vaincu. Enflammé de colère, le paladin tua sa femme, la belle Anastasie, fille de Mikoula Celaninovitch. Mais après l'avoir tuée, il remarqua qu'elle était enceinte. Ce crime lui inspira un tel désespoir, qu'il se précipita sur un glaive où il trouva la mort. Mais à peine le sang de sa blessure commença-t-il à couler, qu'à cet endroit se forma un grand fleuve, qui se partagea d'abord en deux branches, lesquelles, se rejoignant bien loin de là, coulaient paisiblement dans un même lit et allaient ensemble se perdre dans la mer. Dans cette légende, de même que dans celle de Soukmane, on voit que les souffrances de l'homme sont toujours la cause et la source des transformations de notre être, et du passage d'une existence à l'autre. Le peuple russe comprenait vaguement et instinctivement que la douleur contient une force véritable. Pour lui la mort proprement dite n'existe pas. Le paladin rend sa force ou son âme à la mère Nature et, sous cette nouvelle forme, la vie continue. Ainsi la fille de Mikoula et son mari arroseront éternellement cette terre que leurs enfants doivent cultiver jusqu'aux dernières générations.

(A suivre.)

MICHEL DE CHROUSCHOFF.



Digitized by Google

LES TRADITIONS POPULAIRES ET LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS

IV

Racine

RACINE emprunta à l'antiquité classique (à l'exception de *Bajazet*), la plupart de ses sujets; ses tragédies ne présentent aucune trace originale de traditions populaires. Il n'en est pas de même des *Plaideurs*, dont la scène se passe en Basse-Normandie, l'un des pays classiques de la chicane. Perrin Dandin y est qualifié de

Caton de Basse-Normandie,

Et pour désigner un coquin, on assure qu'il est fripon

Mais fripon le plus franc qui soit de Caen à Rome.

Les Normands ne sont pas toutefois les seuls blasonnés; les Manceaux partagent avec eux cet honneur.

Pourquoi les récuser !
Monsieur, ils sont du Maine.

Petit-Jean qu'on avait fait

venir d'Amiens pour être Suisse,

Prend ce rôle au pied de la lettre :

On n'entrait point chez nous sans graisser le marteau.
— Point d'argent point de Suisse.
— Tout Picard que j'étois, j'étois un bon apôtre,
Et je faisois claquer mon fouet tout comme un autre.

Petit-Jean débite tout un chapelet de proverbes :

— Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.
— On apprend à hurler, dit l'autre, avec les loups.

Digitized by Google

— Vaille que vaille,
J'aurois, sur le marché, fort bien fourni la paille.
— Qui veut voyager loin ménage sa monture,
Buvez, mangez, dormez, et faisons feu qui dure.
— Oh ! dame, on ne court pas deux lièvres à la fois.
— Faut-il tant tourner autour du pot?
Ils me font dire aussi des mots longs d'une toise,
De grand mots qui tiendroient d'ici jusqu'à Pontoise.
— Qui voudra mordre y morde.
— Pour moi, je crois qu'il est sorcier.
— Voyez le beau sabbat qu'ils font à notre porte.
— Est-ce qu'il faut toujours faire le pied de grue.
— Pour le père, il est où le diable l'a mis.
— Il a le diable au corps.

On rencontre encore par-ci par-là dans cette pièce un certain nombre de proverbes et de jurons.

— Peste de l'avocat !
Ah ! peste de toi-même.
— Voyez cet autre avec sa face de carême !
— Va t'en au diable !
— Que le diable t'emporte
Si...
— Foin de moi !
— Je ne veux point être juge en peinture.
— Les battus, ma foi, paieront l'amende.
— Il faut absolument qu'on m'ait ensorcelé :
— Si j'en connois pas un, je veux être étranglé.
— Homme, ou qui que tu sois,
— Diable, conclus ; ou bien que le ciel te confonde !
— Cette bonne comtesse.
Qui, dès qu'elle me voit, donnant dans le panneau,
Me charge d'un exploit pour Monsieur Chicaneau.
— La peste!
— J'y brûlerai mes livres.
J'y vendrai ma chemise.
— Oui, monsieur, je vous crois, comme mon propre père
— Vous n'avez tantôt plus que la peau sur les os.

P. S.

Digitized by Google

LES POURQUOI

LIV

LA MULE ET LE LIÈVRE

POURQUOI LA MULE EST INFÉCONDE ET POURQUOI LE LIÈVRE N'A PAS DE QUEUE.

Au moment où tous les animaux sortaient de l'arche, le mulet en débarquant lança une ruade au lièvre et lui coupa la queue. Noë lui dit :

— Tu as cherché à détruire le lièvre, tu en seras puni : tu ne perpétueras pas ta race.

Voilà pourquoi le lièvre n'a pas de queue et le mulet ne produit pas.

(*Conté par Jacques Rongelot.*)

Quand Dieu créa les animaux, la mule, sans aucune raison, donna un coup de pied à la femelle du lièvre. C'est pour la punir que Dieu lui interdit de propager sa race.

(*Conté par Pierre Briffault.*)

LV

POURQUOI LE LIÈVRE N'A PAS DE QUEUE.

Pendant que Noë dans l'arche naviguait sur les eaux du déluge, le diable ne cessait de lui créer des embarras. Armé d'un vilebrequin, il perçait des trous dans les parois de l'arche, et Noë, toujours en éveil, se tenait prêt à planter une cheville aussitôt qu'un trou se révélait.

— As-tu encore beaucoup de chevilles ? lui demanda le diable, un jour.

— Oui, répondit Noë.

Et pourtant il avait épuisé toute sa provision et il ne lui en restait plus. Son inquiétude était grande, aussi fut-il aussi joyeux que surpris de voir que le diable avait disparu. Mais peu de temps après, Satan revint :

— Me voici, dit-il à Noë, j'étais allé aiguiser mon vilebrequin.

Et en même temps il creusait un trou ; déjà l'eau pénétrait dans

Digitized by Google

l'arche. Noé n'avait pas de chevilles ; il prit son couteau, se précipita sur le lièvre qui se trouvait près de lui et lui coupa la queue ; il eut ainsi une cheville improvisée dont il se servit pour boucher à la hâte le trou diabolique.

— Qu'est-ce qu'une pareille cheville ? s'écria le diable ; tu ne me disais pas que tu en avais de cette espèce !... Je perds mon temps et je m'en vas ! et il s'enfuit.

Voilà pourquoi les lièvres n'ont pas de queue.

(*Conté par Pierre Briffault.*)

ACHILLE MILLIEN.

CROYANCES DES PAYSANS LANDAIS.

I. — HACHES POLIES.

On croit dans plusieurs parties de la France où l'on trouve de haches polies, que ces haches tombent du ciel avec la foudre.

Cette croyance a été constatée aux environs de Dax, plus particulièrement dans la région du Marensin. Les haches polies y sont généralement connues sous le nom de « *Peyres de prigle,* pierres de tonnerre, » et on les garde précieusement, car on est convaincu qu'elles ont le pouvoir de préserver de l'orage. Les paysans landais du Marensin ont soin de placer une de ces pierres sous le seuil de la porte des locaux qu'ils veulent prémunir contre le feu du ciel. Les bergeries couvertes en chaume sont surtout l'objet de cette précaution, et les chercheurs qui ont fait pratiquer des fouilles sous le seuil de ces étables abandonnées ont presque toujours obtenu d'heureux résultats.

II. — POINTES DE FLÈCHE EN SILEX.

Dans la partie de la Gironde qui avoisine les Landes, la croyance dont je viens de parler s'applique aux pointes de flèche en silex. On les nomme « *Peyres de toune,* pierres de tonnerre. » Les paysans qui ont été assez heureux pour en découvrir quelques-unes cèdent volontiers toutes celles qu'ils possèdent, moyennant une petite rémunération et à condition qu'on leur en laisse une entière ou un fragment assez important ; les offres les plus généreuses ne sauraient les décider à se dessaisir de ce dernier : pieusement conservé dans une armoire il est

Digitized by Google

considéré comme un talisman qui doit préserver la maison du feu du ciel[1].

III. — DENTS DE SQUALE.

Une autre croyance analogue existe aux environs de Dax, mais plus spécialement du côté de la Chalosse : Elle a trait aux dents de squale. On les nomme « *Dens* de prigle, dents de tonnerre, » et on croit qu'elles sont le produit de la foudre figée en terre.

IV. — LE VENT PENDANT LA PROCESSION DES RAMEAUX.

En Chalosse, les paysans regardent avec le plus grand soin, de quel côté vient le vent pendant la procession du jour des Rameaux, car ils sont convaincus que cela indique de quel côté viendront les orages pendant l'année.

V. — LES TROIS MARCHANDS DE VINS.

Marquet (saint Marc), — *Bitalet* (saint Vital), — *Croutzet* (Sainte-Croix de mai). — L'époque de l'année où se célèbrent les fêtes de saint Marc, de saint Vital et de Sainte-Croix de mai, coïncide avec celle où les gelées sont le plus à redouter pour les vignes. Saint Marc *(Marquet)* saint Vital *(Bitalet)* ; Sainte-Croix de mai *(Croutzet)*, sont appelés dans notre région les trois marchands de vins, parce que les gelées arrivant vers la date de l'une de ces trois fêtes sont funestes à la vigne et emportent tout ou partie de la récolte ; le propriétaire ne pourra recueillir que ce qui restera après le *passage des marchands de vins*.

J. DE LAPORTERIE.

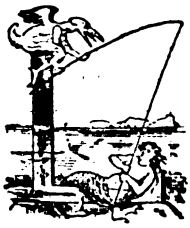
[1] Dans certains villages des environs de Dax, à Mouscardés et à Ossages, par exemple, on remarque au faîtage de certaines habitations, des tuiles, des briques et parfois des bouteilles debout. On s'est demandé si ces objets n'ont pas pu remplacer des haches polies autrefois placées dans ces endroits comme paratonnerre.

Digitized by Google

BRIMADES ET INITIATIONS

I

LES BÉJAUNES DU COMMERCE



Les commerçants ou leurs représentants qui débutaient pour le placement des marchandises au dehors, étaient, cela va sans dire, des *béjaunes*, et pas un n'échappait jadis à la cérémonie de son affiliation dans l'honorable corps des commis-voyageurs.

Au dessert, le béjaune était hissé sur la table d'hôte débarrassée des débris du repas et de la nappe; on lui plaçait sur la tête une couronne excentrique composée de tout ce qu'on avait pu trouver à la cuisine : carottes, navets, poireaux, barbe de capucin, salsifis, etc., on y joignait quelquefois des fleurs.

Dans la main droite on lui mettait, en guise de sceptre, un balai ou un manche de fouet, dans la main gauche un verre à champagne rempli d'eau.

Sa Majesté était alors invitée à s'asseoir sur le trône (une chaise), puis l'on commençait à boire, aux frais du béjaune bien entendu, du bordeaux ou du champagne, selon sa générosité et ses ressources. Au bout d'un certain temps, après avoir bu, ri et chanté, on rendait la liberté au roi.

La cérémonie du *passage de la ligne des commis-voyageurs*, — assez connue sous cette dénomination — était souvent précédée d'épreuves, plus ou moins spirituelles : des commissions à des adresses fantaisistes, des demandes embarrassantes, cocasses, etc., on donnait aussi en particulier au béjaune, avec le plus grand sérieux, des adresses de clients imaginaires chez lesquels il pourrait obtenir des commandes sur la recommandation de celui qui fournissait le renseignement. La plaisanterie la plus commune consistait à envoyer le nouveau, sans un prétexte quelconque, dans les maisons à gros numéros.

A. Certeux.

Digitized by Google

LE LONG HIVER

Versions flamandes.

I

Un pauvre bûcheron de la Campine quittait chaque jour sa chétive chaumière avant l'aube, et la hache sur l'épaule, gagnait la forêt voisine. Il bûchait ferme, sans être cependant un jour plus riche que l'autre. Sa femme, mauvaise ménagère et créature assez bornée, était en grande partie cause de son peu de prospérité.

Un soir qu'il méditait pensif au coin de l'âtre sur sa situation malheureuse, il dit à sa femme : Femme, l'hiver approche à grands pas, nous ne sommes pas riches, et tu sais que pour les pauvres l'hiver est une bien rude épreuve. Cependant si tu le veux, avec un peu d'économie de ta part, et un peu moins de prodigalité, nous pourrons attendre le retour de la bonne saison. Surtout ne fais plus l'aumône au premier passant qui se présente à la porte. Nous tuerons demain le porc que nous avons engraissé cet été, nous le salerons, et en attendant l'été, nous pourrons en manger la chair : ce sera pour le long hiver.

La femme promet à son mari de bien veiller à l'économie du ménage ; mais comme toute femme, elle était indiscrète. Elle raconta à ses voisines ce que son mari lui avait dit.

A quelques jours de là, en l'absence du mari, un homme frappa à la porte.

— Entrez, dit-elle, que vous faut-il ?

L'étranger répondit : — *Je suis le long hiver.*

— Ah, reprit la ménagère, je sais ce qui vous amène, venez avec moi dans la cave. » Et elle remit à l'étranger le porc que son mari avait salé avec tant de soin, et qui devait subvenir à l'alimentation du ménage pendant l'hiver.

(Recueilli à Anvers).

Digitized by Google

II

Un bûcheron, sa femme et leur enfant, jeune gars d'une dizaine d'années, travaillaient dans la forêt ; survint une bande de voleurs, en quête d'un endroit favorable pour se partager le butin qu'ils avaient recueilli dans leurs expéditions nocturnes.

A l'approche des brigands, la pauvre famille ne sachant où se cacher, et trouvant un arbre à portée, y monta, s'y cacha, s'y tint coi, et attendit patiemment les événements.

Les voleurs vinrent précisément s'installer sous l'arbre, et avant de se partager le butin, qui consistait en une grande bourse, ils se mirent en mesure d'apprêter leur repas.

Déjà le pot au feu mijotait dans la marmite placée au-dessus d'un grand feu qu'ils avaient allumé, lorsque le petit, qui se trouvait au haut de l'arbre, fut pris d'un besoin irrésistible, et laissa tomber une pluie si abondante, qu'il éteignit le feu.

Ah ! malédiction ! s'écrièrent les voleurs, sauvons-nous. Dieu nous punit, il a fait pleuvoir sur notre feu et l'a éteint.

Aussitôt les voleurs fuient à grands pas, abandonnant bourse et pot au feu.

Lorsqu'ils furent partis, la famille du bûcheron descendit de l'arbre, se régala du festin abandonné, et le mari s'étant emparé de la bourse, dit : « *Ce sera pour le long hiver.* »

Entré chez lui, il serra son trésor dans son armoire.

La femme, indiscrète comme toujours, conta l'aventure aux voisins. A quelques jours de là, les époux étaient absents, seul l'enfant était à la maison, lorsque quelqu'un frappa à la porte. « Entrez, » répondit l'enfant.

L'étranger salue et dit : « *Je suis le long hiver.* »

« Un instant, dit l'enfant, je vais vous remettre la commission. »

Et le *long* hiver partit avec la bourse.

(Recueilli à Turnhout.)

ALFRED HAROU.

Digitized by Google

LES GLACIERS.

I. — LE GÉNIE DE L'ALETSCH.

Il y a vingt ans, on croyait dans le Valais que le lac de Mârjelen se vidait tous les sept ans... Lorsque le lac se vide, c'est une vraie calamité pour la vallée du Rhône. Ses eaux gonflent si rapidement la Massa qui vient se jeter non loin de Brigue dans le Rhône, qu'il est rare que les habitants aient reçu la nouvelle de cet événement avant que les eaux n'aient ravagé la vallée. Aussi donne-t-on une paire de souliers neufs au premier berger qui vient annoncer aux riverains du Rhône que le lac de Mârjelen se vide. Ce petit lac jouit donc d'une mauvaise réputation auprès des habitants du Haut-Valais qui n'ont pour vivre que ce qu'ils peuvent retirer de leurs maigres champs. C'est ce qui explique pourquoi avant les travaux de correction du Rhône les habitants craignaient tant de voir le lac se vider : aussi l'assimilaient-ils à un de ces dragons dont Schemchzer avait peuplé les Alpes. C'est probablement ce phénomène naturel qui a donné lieu à la légende du « Rollibock. »

C'était un monstre terrible et puissant qui sortait soudainement du glacier de l'Alestch pour venir mettre à mort l'audacieux qui avait osé le provoquer ou se moquer de lui. La fuite la plus rapide ne pouvait le mettre à l'abri de son atteinte, et, une fois qu'il tenait l'audacieux, il le réduisait en morceaux. Il avait la forme d'un bouc, sa tête était surmontée de deux immenses cornes, ses yeux lançaient du feu, ses poils étaient remplacés par des chandelles de glace qui produisaient un bruit terrible en s'entrechoquant pendant ces courses furieuses. Avec ses cornes, il projetait en l'air, à une grande hauteur, du sable, des pierres, et en même temps des sapins[1].

PRINCE ROLAND BONAPARTE. *Le glacier de l'Aletsch et le lac de Marjelen*, p. 10-11.

[1] Nous prions ceux de nos collègues qui connaissent des légendes relatives aux glaciers, de vouloir bien les adresser aux bureaux de la Revue.

Digitized by Google

II. — L'EXCOMMUNICATION DES GLACIERS.

Dans les orages qui éclataient sur les hauteurs du Mont-Blanc, la tradition populaire vit l'œuvre vengeresse d'esprits infernaux, suscités par la colère divine pour punir les habitants de ces régions du relâchement de leurs mœurs. Certaines années, les esprits des montagnes faisaient avancer les glaciers jusqu'auprès des habitations dont ils menaçaient les murs, en même temps qu'ils envahissaient les terres cultivées. Alors on avait recours aux prières de l'église. Vers la fin du XVIIe siècle, Jean d'Arenthon, évêque de Genève, étant en tournée pastorale à Chamonix, bénit la population, puis s'avançant jusqu'au pied des glaciers, il les exorcisa selon les formules rituelles. On assure que les mauvais esprits n'ont plus osé reparaître depuis cette époque.

ANTONY DESSAIX. *Légendes et Traditions populaires de la Haute-Savoie*. Annecy, 1875, in-32 p. 162.

NÉCROLOGIE

EDOUARD CHARTON.

Notre collègue Edouard Charton qui vient de mourir à Versailles, était né à Sens le 11 mai 1807. Il a occupé de hautes situations administratives et politiques ; en dernier lieu, il était sénateur. Ses titres littéraires sont considérables, et il a bien mérité de l'ethnographie et des traditions populaires par la fondation du *Magasin pittoresque* (1833) et du *Tour du Monde* (1860).

Le premier de ces recueils a puissamment contribué à répandre en France le goût de nos études ; il y accueillit des traductions de contes et de chansons populaires, de curieuses notices sur la vie et les mœurs des peuples et même des dissertation mythologiques. La table des quarante premières années montre quelle abondance de bons documents sur le traditionnisme fournit le recueil que M. E. Charton dirigea pendant un demi siècle. En 1854, et les années suivantes, il fit paraître les *Voyageurs anciens et modernes*, où l'on trouve aussi beaucoup à glaner. M. Ed. Charton était notre collègue depuis la fondation de la Société, et était, je pense, notre doyen d'âge.

P. S.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

JULIEN DELAIT. *Glossaire des jeux wallons*. Liège, R. Vaillant-Carmane, in-8, de pp, 54.

L'ouvrage de M. J. D. intéresse à la fois les linguistes et les traditionnistes. A la suite de chaque mot patois se trouve la traduction ou le synonyme, et, s'il y a lieu, la description du jeu ou de la partie du jeu à laquelle le mot se rapporte. A la fin, un appendice donne un certain nombre de formulettes qui ne se trouvent pas dans le livre de M. J. Depécheux.

P. S.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Archivio par lo studio delle tradizioni populari.

VIII. 2. — La storia del padre che assassina in figlio, *Alessandro d'Ancona* — Proverbi Turchi. — Costumi e Superstizioni in Barberia, *Guglielmo Collotti*. — Il passaggio della linea equatoriale, G. P. — Canti popolari marchigiani inediti raccolti a Fossombrone : *Indovinelli. Druso Rondini*. — Enquête sur le Folk-lore de l'Agriculture, *Wilh. Mannardt*. — Usi e Credenze Annamite : *I, I cibi e la Tavola. — II, Le Nozze. — III, La nascita. — IV, I funerali. — V, Superstizioni e feste dell'anno, E. Hillyer Gigioli*. — Botanica popolare abruzzese, *Gennaro Finamore*. — Usi e Costumi Svedesi. — *Malattie e rimedi. — Il Battesimo, L. Lloyd-M. Di Martino*. — Saggi di Letteratura popolare della Colonia Albanese di Piana dei Greci, *Giuseppe Schiro*. — Insalatella : Canti popolari di Teßiano. *Continuazione e fine Gaetano Amalfi*. — Il Venerdi Santo a Trapani, *Carlo Simiani*. — Il Mare, *St. Prato*. — Canzoni del contado di Massa Lunense, *Alfredo Giannini*. — Di un'usanza religiosa contro gli Ebrei in Castronovo (Sicilia), *U. A. Amico*. — Per la storia della poesia popolare sarda, *G. Pitrè*. — Documents di una sacra rappresentazione in Alcamo nel sec. XVI, *Pietro M. Roca*.

VIII. 3. — Contibucion al Folk-lore de Asturias. Folk-lore del mar, *Braulio Vigon*. — Spigolature di Canti popolari parmigiani e monferrini (*Continuazione e fine, G. Ferraro*. — La festa di S. Giovanni nei proverbi e negli usi marchigiani, *A. Gianandrea*. — I fatuzzi nella credenza popolare trapanese, *Carlo Simiani*. — I flagellanti in Terra d'Otranto, *Pietro Pellizzari*. — Usi e credenze giapponesi :

Digitized by Google

I, Due leggende. — II, I pescatori. — III, Cimitero e riti funebri. — IV, Superstizioni sugli animali, E. Hillyer Giglioli. — Leggenda sulla origine della voce « Calascibetta » in Sicilia, *Paolo Vetri.* — Il pellegrinaggio dei Musulmani alla Mecca. — La festa della Madonna in Canicatti, provincia di Girgenti, *M. Di Martino.* — Usanze e Superstizioni triestine nel sec. XVIII, *Alberto Em. Lumbroso.* — Dell'uso di picchiare in certe solenni occasioni, *Giacomo Lumbroso.* — Una formola scolaresca, *G. Pitrè.* — Sull'aglio e le cipolle : Usi e pregiudizii veneti, *Angela Nardo-Cibele.* — Canti popolari marchigiani inediti raccolti a Fossombrone : *Novellette giocose.* — *Ninne-nanne e cantilene per bambini.* — *Giuochi fanci ulleschi.* — *Proverbi (Continuazione e fine), Druso Rondini.* — Proverbi turchi *(Continuazione e fine).* — Tesori incantati in Sicilia, *S. Salomone-Marino.* — Jeux enfantins en Suède *(Fin), Axel Ramm.* — Due leggende popolari napolitane, *Ernesto Palumbo.*

Journal of American Folk-Lore III. 8. — First Annual Meeting of the American Folk-Lore Society. — Folk-Lore of the Bones. *Daniel G. Brinton.* — Additional Collection Essential to Correct Theory in Folk-Lore and Mythology. *W. W. Newell.* — The Endemonidas of Queretaro. *Henry Charles Lea.* — Chinese Secret Societies in the United States. *Stewart Culin.* — Cherokee Theory and Practice of Medicine. *James Mooney.* — Some Saliva Charms. *Fanny D. Bergen.* — Primitive Man in Modern Beliefs. *Henry Phillips, Jr.*

Ons Volksleken II. 1. Volksgebruiken I. Vier Mannnen met vier Mutsen. *J.-B. Vervliet.* — Bidjdrage tot den Dietschen taalschat. *Joz. Cornelissen.* — Weersvoorspellingen en Bœrespreukses. *Joz. Cornelissen* — Sagen. 1. Muzienkmakende Heksen. 2. Spokken te Lurbeek. 3. Een Kattendans 4. De Tilkesjactt. *Joz Cornelissen.*

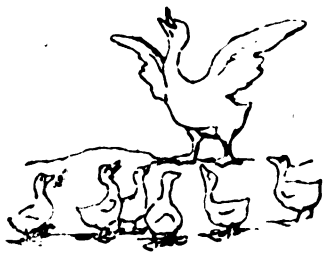
2. Vertelsels. Van drij Gebroers en hunne vijf Knechts, *Guldenvlies.* — Dierenvertelsels : De twe Honden. *J.-B. Vervliet.* — Kwelvertelselkes. *J.-B. Vervliet.* — Kerst-en Nieuwjaarsiedeken. Jos. *Cornelissen.* — Wangeloof, verzameld te Antwerpen. *Alf. Harou.* — Liederen. — Grafscriften. 1. C. Spitgeditchen. Jodenlied. *G. Michielsen.*

Zeitschrift fur Volkskunde II. 6. Die Kosmogonein der Arier. *Edm Veckenstedt.* — Sagen aus Hinterpommern. Mitgeteilt *O. Knoop.* — Kinderspiele der siebenübrgischen und südungarischen Zeltzigeuner.

Dr. Heinrich v. Wlislocki. — Patengeschenke in Wallonien. *Aug. Gittée.* — Aberglaube aus dem Altenburgischen. Gesammelt von E. Pfeifer. — Bücherbesprechungen *Edm. Veckenstedt.* — Vedische Studien von Richard Pischel und Karl F. Geldner. I. Bd. — Stuttgart Druck und Verlag von W. Kohlammer 1889.

Digitized by Google

NOTES ET ENQUÊTES



∴ *Dîner de ma mère l'Oye.* Le 58e dîner a eu lieu le 31 mars au restaurant des Sociétés savantes, sous la présidence de M. E. Hamy, vice-président de la Société Les autres convives étaient MM. Edmond Bailly, prince Roland Bonaparte, A. Certeux, Henri Cordier, J. Deniker, G. Doncieux, Auguste Dozon, Paul Guieysse, le colonel Henry, Dr H. Labonne, Léon Marillier, Napoléon Ney, Arthur Rhoné, Armand Saint-Vel, Paul Sébillot, Léon Sichler. Julien Tiersot, Charles Varat. Au dessert, M. Léon Sichler a donné de curieux détails sur les mœurs et les coutumes des Tchouvaches, et il a exhibé plusieurs fragments du costume des femmes ; dont l'un des plus curieux est un voile orné de coquilles de cyprœa, le Dr Hamy a dit qu'il a constaté que plusieurs bateaux-mouches portaient des branches de buis, le jour des Rameaux ; M. Julien Tiersot a chanté plusieurs chansons qui paraîtront prochainement dans la revue ; MM. Napoléon Ney, et Paul Sébillot ont aussi chanté des chansons de divers pays.

Le prochain dîner aura lieu le 30 avril ; nous prions instamment ceux de nos collègues qui désirerait y assister de se faire inscrire quelques jours à l'avance.

∴ *Une sainte sans tête.* — On raconte dans le Lot, à propos du château de Montal et de celui de Saint-Laurent, voisins l'un de l'autre, que jadis les deux châtelains étaient ennemis. Le sire de Saint-Laurent ayant un jour surpris dans les champs la demoiselle de Montal, qui se nommait Hespérie, voulut abuser d'elle ; mais la jeune fille lui résista et le seigneur lui coupa la tête. Hespérie ramassa sa tête, alla la laver à une fontaine qui porte le nom de Sainte-Hespérie, et la porta ensuite jusque dans l'église.

(Comm. de M. Miré.)

∴ *Singulier remède contre les rhumatismes.* — «... Ma sciatique a disparu, mais mes pauvres genoux sont faibles encore et me font toujours mal... On m'a purgée une fois, les douleurs n'ont pas cessé ; peu après le maréchal de Tessé m'a donné une bague dans laquelle est enchâssé un ongle de lièvre, de telle façon que le doigt est en contact avec l'ongle. Depuis que je porte cette bague je n'ai rien senti, je ne l'ôte que quand je me lave les mains... »

(*Correspondance de Madame, duchesse d'Orléans* (princesse Palatine), édition Jaeglé, Paris, Quantin, 1880. 2 vol. in-12 ; t. II, p. 143. — Lettre datée de Marly, le 12 avril 1714, et adressée à la raugrave Louise).

(Comm. de M. A. Taussérat).

Digitized by Google

∴ *Fossile amulette.* — La *Revue scientifique* du 30 novembre 1889, signalant la découverte d'une défense d'éléphant fossile dans les sables pliocènes marins de Camartina, en Italie, ajoute : « Malheureusement, les paysans l'avaient brisée pour s'en partager les fragments qu'ils considèrent comme des remèdes contre le mal de dents et contre les coliques des bestiaux. »

(Com. de M. Girard de Rialle.)

∴ *Pourquoi le tire-bouchon est surnommé Nouveau-Testament dans le canton de Vaud.* — Des Pasteurs, en réunion synodale, discutaient sur un passage de l'Evangile. Pour se mettre d'accord, ils voulurent consulter le texte même, mais aucun d'eux n'avait sur lui son Nouveau Testament. Vint l'heure du dîner, et il s'agit de déboucher une bouteille. « Qui de vous, messieurs, dit l'un d'eux, a un tire bouchon ? — Ils étaient une vingtaine. Vingt tire-bouchons sortirent aussitôt des poches pastorales.

Quand donc vous voyagerez en Suisse et que, notamment, vous ferez une excursion avec des habitants du canton de Vaud, si vous entendez l'un de vos compagnons dire à un autre : « Prête-moi ton Nouveau-Testament. » Ne vous étonnez pas de voir celui-ci tirer de sa poche un couteau orné d'un tire-bouchon, et remettre cet ustensile à son compatriote.

(Com. de M. A. Certeux.)

∴ *Les chaussures des assassinés, superstition écossaise.* — La Cour d'assises d'Edimbourg a condamné à mort le nommé Laurie, l'assassin de M. Rose, touriste qui disparut au cours d'une excursion en Ecosse. Pendant le procès, les avocats demandèrent que l'on produisit parmi les pièces de conviction les bottes de M. Rose ; mais ils ne purent obtenir qu'on fît droit à leur réclamation. Les bottes avaient été enterrées dans un trou creusé sous l'eau par un policeman écossais. Interrogés à ce sujet, les agents écossais se montrèrent fort embarrassés et d'une discrétion incompréhensible. Nous avons aujourd'hui le mot de l'énigme. Le brave policeman calédonien, qui a enterré les bottes, a obéi à une ancienne superstition écossaise d'après laquelle, si l'on enterre les chaussures d'un homme assassiné, on l'empêche de « revenir » tourmenter les gens de l'endroit où le crime a été commis. (*Journal des Débats* du 17 novembre 1889).

∴ *Les livres de commandement.* — Jadis il y avait des *Livres de commandement*, ainsi nommés, parce que dès qu'on les ouvrait, une sorte de bête paraissait et disait : *Que commandez-vous ?* On obtenait sur-le-champ tout ce qu'on voulait, tout, excepté de l'argent. Quant à la bête, personne ne la voyait ni ne l'entendait, excepté celui qui avait le livre ouvert à la main.

Dans son livre *Le Diable,* mœurs Toscanes, Paris, 1886, M. Magherini-Graziani dit que dans les livres de commandement, c'était bien souvent un homme (le diable) qui se montrait. (Com. de M. A. Certeux)

∴ *Le rebouteur en Poitou.* — *Histoire récente* : Une dame, et du meilleur monde, étant tombée dans un escalier, s'était foulé le pied. Ne voulant point avouer sa chute à son mari, ni faire venir un médecin, elle envoie, sur le conseil de sa femme de chambre, chercher le rebouteur.

Digitized by Google

Il arrive un vieux paysan, ancien sacristain, dans la chambre à coucher. Et là, devant la grande dame, sérieusement il quitte sa botte, et, avec le gros orteil de son pied gauche fait sur la jambe malade maints signes cabalistiques.

Le rebouteur était-il ému ou distrait? Madame a dû se résigner à faire venir le docteur. (Com. de M. Léon Pineau.)

.·. *Anciennes coutumes du 1er janvier en France.* — Dans les canons du synode qu'Annacaire, évêque d'Auxerre, tint en 585, il est défendu, à l'occasion du 1er janvier : « de se déguiser en vaches ou en cerfs ; d'acquitter des vœux à des buissons, des arbres ou des fontaines ; de faire des pieds de bois, ou des figures entières d'hommes, pour mettre dans les chemins ; de s'arrêter aux augures ou aux sorts du bois ou du pain, ou aux prétendus sorts des saints. » Un capitulaire de Charlemagne, de l'année 789, condamna aussi ce reste d'idolâtrie et des coutumes bien faites pour effrayer les femmes et les enfants. Nos collègues pourraient-ils nous dire si certaines de ces superstitions sont encore en vigueur.

(Com. de M. A. Certeux.)

.·. *Croyances du nouvel an au Japon.* — Dans son dernier ouvrage *Japoneries d'automne*, 1889, p. 50, Pierre Loti dit avoir lu dans un livre « très remarquable et très peu connu sur le Japon *(?)* » que la nuit du nouvel an, il suffit de crier dans un endroit isolé : *Gambari-nindo oto-to-ghicon* ! pour voir aussitôt apparaître une main velue dans les ténèbres. Le sympathique auteur ajoute qu'il a pu vérifier que c'était une croyance de paysans.

(Com. de M. A. Certeux.)

J'ai entendu dire autrefois, mais j'ignore dans quels endroits les faits se passaient, que des mauvais plaisants s'amusaient à effrayer, par des farces plus ou moins macabres, les femmes de la campagne qui se rendaient à la messe de minuit du 1er janvier : les uns plaçaient sur le mur du cimetière entourant l'église ou sur une tombe, une tête de mort qu'ils éclairaient dans les trous des yeux au moyen de veilleuses ; d'autres érigeaient, dans un champ, au bord de la route, à l'instar des épouvantails que l'on installe pour éloigner les oiseaux, un mannequin, sorte de fantôme, affublé d'un drap blanc en guise de manteau et surmonté d'un potiron dans lequel des yeux et une bouche creusés étaient éclairés par une lanterne placée à l'intérieur du cucurbitacé ; d'autres, enfin, introduisaient dans un crâne, le plus souvent dans une boule en bois imitant un crâne, un gros rat et déposaient leur chef-d'œuvre à côté d'une tombe, près de la porte de l'église. Le rat, effrayé par le bruit des passants, s'agitait et faisait rouler la tête au grand effroi des paysannes.

Le gérant : Alphonse Certeux.

Vannes. — Imprimerie Eugène Lafolye, 2, place des Lices.

Digitized by Google

G. DUMOUTIER

LES

CHANTS ET LES TRADITIONS POPULAIRES

DES ANNAMITES

1 vol. in-18, de pp. XXVI-215, avec musique gravée et illustrations.

E. LEROUX, 28, rue Bonaparte.

Prix : 5 francs.

JULIEN TIERSOT

HISTOIRE

DE LA CHANSON POPULAIRE EN FRANCE

Ouvrage couronné par l'Institut

Chez PLON, NOURRIT et Cie, 8, rue Garancière

1 vol. in-8, de 350 pages, nombreux airs notés. — Prix, 12 francs.

PAUL SÉBILLOT

LÉGENDES, CROYANCES ET SUPERSTITIONS DE LA MER

PREMIÈRE SÉRIE :

LA MER ET LE RIVAGE, 1 vol. in-18.

DEUXIÈME SÉRIE :

LES MÉTÉORES, LES VENTS ET LES TEMPÊTES, 1 vol. in-18.

Chaque série : **3 fr. 50.**

G. Charpentier et Cie, éditeurs, 11, rue de Grenelle.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Nous apprenons la fondation d'une nouvelle Agence destinée à rendre de grands services à Paris qui pense, écrit, travaille, etc, enfin au tout Paris qui s'intéresse à ce qui s'imprime chaque jour dans tous les journaux du monde. — *Le Courrier de la Presse*, 19, boulevard Montmartre, A. Gallois, directeur, communique les extraits de tous les journaux sur n'importe quel sujet.

PUBLICATIONS
DE LA
SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES

A partir du 1er mars, les prix des publications sont fixés ainsi qu'il suit :

Revue des Traditions populaires, tome I, année 1886, 1 vol. in-8° raisin de IV-407 p., avec musique gravée..... 20 fr
(Presque épuisé.)

Tome II, année 1887, 1 vol. in-8 raisin de 596 p., avec musique gravée et 30 dessins (Presque épuisé.)..... 20 fr.

Tome III, année 1888, 1 vol. in-8 raisin de 688 p., avec 60 airs gravés et 110 illustrations..... 20 fr.

Le tome IV année 1889, 1 vol. in-8 raisin de 690 pages avec 65 airs gravés et 105 illustrations..... 15 fr.

Annuaire de la Société des Traditions populaires, année 1886 (épuisé).

Annuaire de la Société des Traditions populaires, année 1887, 1 vol. in-8 écu de XXX-184 p..... 3 fr. 50

Annuaire de la Société des Traditions populaires, année 1888, 1 vol. in-8 écu de XXVII-66 pages..... 3 fr. 50

(Il nous reste de ces deux années quelques exemplaires sur Hollande, prix 5 francs).

Annuaire de la Société des Traditions populaires, 1 vol. in-8 écu de 36 p. 3 fr. 50

Paul Sébillot. — *Instructions et questionnaires*, 1 vol. in-8 de 76 p. 3 fr. 50, 2 fr. pour les sociétaires.

Une réduction pourra être faite aux Sociétaires nouveaux qui désireraient posséder la collection aussi complète que possible.

ANNONCES
de la REVUE DES TRADITIONS POPULAIRES

La moitié de la page, **12** fr. ; la page entière..... **20** fr.
La case de 5 centimètres de haut sur 6 de large..... **3** fr.
La case de 2 centimètres 1/2..... **2** fr.

Les annonces sont reçues chez M. A. Certeux, *Trésorier de la Société, 24, rue Gay-Lussac, Paris, et aux bureaux de la Revue, 4, rue de l'Odéon.*

Vannes. — Imprimerie Eugène Lafolye, 2, Place des Lices.

Digitized by Google

S. GIFT DEC 3 1918

SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES
AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

REVUE
DES
TRADITIONS POPULAIRES

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

TOME V
5e ANNÉE. — N° 5. — 15 Mai 1890.

PARIS
Librairie de l'Art indépendant, 11, rue de la Chaussée-d'Antin.
ÉMILE LECHEVALIER
39, Quai des Grands-Augustins
ERNEST LEROUX
28, rue Bonaparte, 28
J. MAISONNEUVE
25, Quai Voltaire, 25

Prix du Numéro : UN franc vingt-cinq.

Digitized by Google

SOMMAIRE

Traditions et superstitions siamoises.....	HARDOUIN	257
Joli mois de mai fleuri. — *Chanson du pays de Caux*.....	AUGUSTIN BERNARD	268
Les Zoophytes. — *L'oursin*. — *L'holothurie*. — *L'asterie*. — *L'actinie*. — *L'éponge*. — *L'hippocampe*.....	PAUL SÉBILLOT	269
Miettes de Folk-lore parisien XII. Usage du vendredi saint dans la Seine.....	G. FOUJU	273
Saint-Blaise II.....	P. S.	275
Usages et superstitions de mai III. Le premier mai en Poitou.....	LÉON PINEAU	278
Formulettes béarnaises.....	DANIEL BOURCHENIN	278
Imagerie populaire flamande.....	ALFRED HAROU	281
Légendes et superstitions préhistoriques VI.	G. FOUGU	283
Le petit tambour. Chanson avec jeu. *Champagne et Paris*.....	MARIE GUYOT GABRIELLE WALLÉNE	284
Traditions et superstitions du Cap-Sizun III. An Aour-ieoten. — L'herbe d'or....	H. LE CARGUET	287
Le Folk-lore au Salon V. Les traditions populaires et les peintres pendant la période romantique.....	P. S.	289
Devinettes de Haute-Bretagne. II.....	RAOUL BAYON	295
Salomon dans les légendes musulmanes. V. Lettre de M. B. Sax.....	B. SAX	298
Le bonhomme Misère. Légende liégeoise..	ALFRED HAROU	299
Poésies sur des thèmes populaires. XX. Le saint de village.....	B. Imbert	301
Le voyage présidentiel et les traditions populaires.....	P. S.	303
Facéties bourguignonnes. I. Le maire de Buncy. II. Les Tortionnaires.....	L. A. FONTAINE	304
Les traditions populaires à l'Exposition. — V. section russe.....	A. CERTREUX	306

BIBLIOGRAPHIE. (George B. Grinnel. *Pawnie hero stories*. P. S. — G. Pitro. *Usi e costume*. P. S. — *Il volgo di Roma* di sabatini. P. S. — G. Dumoutier. *Les chants et les traditions populaires des Annamites*. P. S. — Julien Tiersot. *Musiques pittoresques* Constant Pierre. — Livres reçus aux bureaux de la revue. — Périodiques et journaux. — Notes et enquêtes.

ILLUSTRATIONS

Crecelle des environs de Paris, *G. Fouju*. — Claquech des Basses Pyrénées *W. Webster* Jean de l'Ours; Jean le farceur et la Mort, images populaires flamandes. Jouets populaires russes (8 dessins).

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

5e Année. — Tome V. — N° 5. — 15 Mai 1890.

TRADITIONS ET SUPERSTITIONS SIAMOISES

Au point de vue des croyances superstitieuses, les Siamois ne le cèdent en rien à leurs voisins les Cambogiens, les Annamites et les Chinois. Tandis que les astres, les planètes, la voûte céleste sont le séjour des « *Thèvadas*, » dieux et déesses de mythologie indienne, que le peuple, quoique converti au bouddhisme, vénère encore, le monde terrestre est hanté par une légion de « *Phi* » terme générique communément employé pour désigner les esprits aussi bien que les démons et génies, qui, les uns et les autres, ont le pouvoir d'intervenir dans l'existence des mortels, plus souvent pour troubler leur inquiétude que pour aider à leur prospérité. Partagées par toutes les classes de la société, par les mandarins comme par le commun peuple, ces idées ont exercé et exercent encore une très grande influence sur les mœurs publiques et privées. La doctrine bouddhique, dont les enseignements repoussent toute superstition, ne semble pas les avoir modifiées même superficiellement. C'est ainsi que l'on voit pratiquer en même temps le

Digitized by Google

culte de Bouddha et celui des « *Phi*, » et vouer aux sorciers et aux devins la même vénération qu'aux talapoins.

§ 1. — DES ESPRITS.

Seus la dénomination de « *Phi tai hong*[1], » les Siamois comprennent les esprits de tous ceux qui ont succombé à une maladie foudroyante comme le choléra et les accès pernicieux, à un empoisonnement, à une tentative de meurtre, aux morsures de serpents ou de bêtes fauves, aux coups portés par les cornes des buffles, les défenses des éléphants, la chute d'un arbre ou d'une tuile, enfin à toute cause ayant un caractère accidentel ou fortuit. Ces divers genres de mort violente, en frappant l'imagination populaire, ont fait naître cette croyance que les victimes n'ont pas quitté ce monde de leur plein gré, et que, conséquemment, leur esprit inquiet cherche à se venger sur les proches survivants du malheur qui les a privés si inopinément des jouissances de la vie. Cette croyance rapprochée de cette autre idée tirée de la doctrine bouddhique que l'âme des défunts ne s'incarne de nouveau qu'après la destruction complète des restes mortels, a en outre engendré la coutume de conserver inhumés pendant quelque temps les cadavres des personnes décédées par suite d'une cause ou d'un événement extraordinaire ; tant que le corps subsiste, l'esprit reste pour ainsi dire attaché au lieu de sépulture et le temps qui éteint peu à peu les haines des humains, a également la propriété d'apaiser les courroux d'outre-tombe. Cette hypothèse toutefois ne paraît pas complètement rassurer ceux qui habitent la maison mortuaire, où la crainte de voir revenir l'esprit du défunt pour tourmenter les malades et les faibles subsiste pendant longtemps et donne lieu à certaines pratiques destinées à se garantir de sa vengeance. Célèbre-t-on dans la maison quelque fête, une cérémonie de tonte de toupet, y donne-t-on un festin ? On s'empresse de prévenir l'esprit dans une courte prière, en l'invitant à prendre part aux réjouissances. Y reçoit-on un étranger ? On l'en informe, on lui demande de se montrer clément ; enfin dans les moindres circonstances de la vie, on l'invoque, en même temps que des aumônes aux talapoins, des offrandes aux pagodes sont faites à son intention. Ces dons consistent en pièces de cotonnade jaune ou en statues de Bouddha en bronze ou en bois doré, drapées d'un morceau d'étoffe blanche sur laquelle est écrit le vœu formulé.

L'enfant qui meurt dans le sein de la mère se transforme en « *Phi*

[1] *Tai hong* : « mourir de la peste. »

Digitized by Google

kuman[1], » esprit réputé des plus dangereux. Déçu dans son espoir de voir le monde, il cherche à se venger sur les autres êtres ; sa rage se tourne surtout contre la mère, chez laquelle il provoque le délire ou une fièvre qui l'emporte.

De même les femmes qui meurent en accouchant ou des suites de l'accouchement passent dans la catégorie des « *Phi phrai tai hong*[2], » sortes de furies errantes autour et à l'intérieur des habitations, guettant les occasions d'étrangler les enfants nés viables, surtout le leur. Le mari est également l'objet de leurs poursuites jalouses ; elles lui suscitent toutes sortes d'embarras pour l'empêcher de prendre une autre femme légitime ou sèment la discorde parmi les concubines de façon à rendre l'existence du maître peu agréable.

Les personnes qui se noient en mer deviennent des « *Phi phrai nam*[3], » esprits qui séjournent dans les eaux ; ce sont eux qui déchaînent les tempêtes et font sombrer navires et barques, corps et biens.

§ II. DES GÉNIES.

Les forêts, les bois, les plaines, les cours d'eau sont remplis de génies, la plupart malfaisants, qui se font un jeu de tromper la pauvre humanité. Les feux follets, les cris étranges de certains oiseaux ou insectes, imitant les modulations de la voix humaine sont autant de moyens dont ils se servent pour atteindre ce but. Les légendes mentionnent comme l'un des plus dangereux le « *Phitong toi*[4], » qui affecte la forme d'un coléoptère à peine visible. Posé sur une branche d'arbre, il fait entendre des chants, qui de loin ressemblent à des complaintes amoureuses sorties d'une bouche humaine. Malheur au voyageur qui, croyant à la présence de quelque être humain, cherche à s'en rapprocher. A mesure qu'il avance, la voix s'éloigne et ne cesse de se faire entendre que quand le voyageur se trouve dans quelque lieu sauvage, complètement égaré. Pour se débarrasser de ce dangereux voisinage, on n'a qu'à faire brûler une gousse de piment séchée ; l'odeur âcre qui s'en dégage suffit pour le faire fuir à une distance telle que ses complaintes n'arrivent plus aux oreilles des passants.

Les montagnes, les collines, les éminences formées par les nids de termites que l'on rencontre fréquemment dans les replis de terrain et sur les tertres que les eaux dans la saison des pluies ne submergent

[1] *Kuman* : « enfant. »
[2] *Phrai* : « démons domestiques. »
[3] *Nam* : « eau. »
[4] *Tong* : « nom d'un arbre ; » *toi* : « nain, petit. »

Digitized by Google

pas, sont le séjour de génies appelés « *Phi pa*[1]. » Ils exercent dans l'étendue de leurs domaines un pouvoir despotique. Les paysans et les bûcherons les redoutent comme les dispensateurs de la fièvre des bois, dont le germe empoisonne le sang et affecte l'organisme tout entier si profondément que souvent il amène une issue fatale. Aussi, pour les conjurer, ont-ils coutume de leur faire des révérences et des offrandes de viandes et de gâteaux, accompagnées d'invocations sacramentelles.

Certains grands arbres, tels que le *ficus religiosa*, le tamarinier, le *diptirocarpus*, les diverses essences réputées sacrées qui font l'ornement des terrains de pagode, sont hantés par des génies femelles appelées « *Phi nang mai*[2]. » Elles passent pour être friandes de viande de porc, de poulet, de canard ; elles ne dédaigneraient pas non plus l'eau-de-vie de riz, mais ce qu'elles préfèrent à tout sont les fleurs odorantes. Aussi les gens du voisinage ne manquent-ils pas de leur en offrir à certaines époques de l'année ou à l'occasion de quelque solennité. On dit qu'elles tiennent énormément à ce que ces hommages leur soient rendus, car les négligences et leurs omissions ont été, parait-il, souvent punies avec la plus grande rigueur : non contentes de faire souffrir mille misères à leurs contempteurs, elles poussent la vengeance jusqu'à entrer dans leurs corps pour les étouffer.

Les génies protecteurs de l'habitation et de la famille, sortes de dieux lares, existent aussi chez les Siamois qui les appellent « *Chao phum thi*[3], » littéralement : maitres du foyer. Le culte qu'on leur rend parait général ; dans les palais des princes et des mandarins comme dans les plus modestes cases, on aperçoit à la porte d'entrée, fixée sur un poteau ou un pieu, une sorte d'autel plus ou moins grand, plus ou moins riche, suivant la qualité du maitre de céans, et ayant la forme d'un portique de pagode ; à l'intérieur on voit jetées pêle-mêle des statuettes en terre glaise ou en carton pâte, parsemées de paillettes dorées, peintes de couleurs vives, et représentant des divinités brahmaniques ou des personnages de théâtre, des pâtisseries, des fleurs, des jeunes cocos, du riz crevé, etc. Ces offrandes sont faites pour obtenir la guérison d'une personne de la famille ou à l'occasion d'une construction nouvelle édifiée sur le terrain.

Les Chinois, dont l'intercourse avec le Siam remonte à plusieurs siècles, ont importé dans le pays le culte des « *Tao Kong*[4], » sortes de génies titulaires, qui résident, selon eux, sur le sommet des montagnes

[1] *Pa* : bois, forêts.
[2] *Nang* : femelle. *Mai* : bois, arbre.
[3] *Chao* : seigneur. *Phum thi* : lieu, terre.
[4] *Tao Kong* « mot chinois. »

Digitized by Google

et dans le corps des arbres gigantesques. Des autels, ayant la même forme que ceux décrits précédemment, fichés en terre ou fixés aux flancs des arbres, leur sont dédiés; une foule de menus objets en terre ou en bois y sont déposés ou accrochés en témoignage de la vénération des passants ou en retour de quelque faveur sollicitée, telle que la guérison d'une maladie, l'évocation en songe du numéro gagnant de la loterie, la réussite dans une spéculation commerciale, etc Ces génies que les Siamois honorent du titre de « *Chao*, » seigneurs, ne se confinent pas constamment dans leur demeure de prédilection; ils ont l'humeur voyageuse et se déplacent volontiers en villégiature, prenant pour coursiers des tigres, des crocodiles ou des serpents venimeux. Aussi constate-t-on quelque part la présence de ces animaux ou de ces reptiles, aussitôt on s'empresse d'y élever un autel aux génies qu'ils ont transportés; et c'est par suite de cette croyance que l'on aperçoit accrochés aux buissons ou aux branches des palétuviers sur les bords des fleuves ou des canaux de petits sanctuaires, affectant toujours la forme consacrée de portique de pagode.

§ III. DES DÉMONS.

Les idées qui ont cours à Siam sur les démons, leur puissance occulte, les formes sous lesquelles ils se montrent, sont à peu près les mêmes que dans les contrées voisines. Toutefois, les légendes populaires parlent de certains « *Phi* » dont les manifestations se révèlent d'une manière plus particulière. Ainsi dans toutes les familles, il est souvent question du « *Phi kasen*, » démon qui a coutume d'entrer dans le corps de personnes âgées du sexe féminin et de leur faire accomplir les actions les plus dégoûtantes. A la faveur des ténèbres, ces possédées quittent leurs demeures et errent de maison en maison, se nourrissant de détritus, d'aliments en putréfaction, d'excréments humains, etc.; elles sont la terreur des femmes nouvellement accouchées, dont elles recherchent particulièrement les déjections et sur lesquelles elles jettent un mauvais sort; elles pénètrent aussi chez les malades non veillés dont elles sucent les dernières gouttes de sang. Heureusement qu'elles sont facilement reconnaissables, grâce à une lueur de couleur verdâtre qui entoure leurs lèvres et qui brille dans l'obscurité comme une auréole; ce signe distinctif disparaît à l'aurore; c'est le moment où le démon abandonne sa proie, qui reprend alors possession d'elle-même et vaque à ses occupations journalières. Les légendes ajoutent que ces possédées vivent jusqu'à un âge fort avancé et ne meurent que quand elles ont fait passer dans le corps d'autres personnes parmi leurs proches le *Phi kasen* qui les animait.

Digitized by Google

Les personnes du sexe masculin sont moins sujettes à être possédées; pour quelles raisons? On n'en donne aucune. Cependant les légendes du Laos parlent d'un certain « *Phi krahang* » qui agirait sur les hommes à la manière du « *Phi kasen*, » en leur faisant dévorer pendant la nuit les choses les plus immondes ; seulement, aucun signe extérieur ne les distingue et ils peuvent rendre le dernier soupir sans transmettre à un autre l'esprit qu'ils ont reçu.

Les malades qui languissent perdant chaque jour leurs forces, sont l'objet d'une surveillance attentive et constante, à cause d'un certain démon appelé « *Phi xamob takla*[1], » qui est supposé rôder autour de l'habitation où ils se trouvent, et profiter du moment où ils seraient seuls pour arriver jusqu'à eux et entrer dans leurs corps. La possession par ce démon se manifeste surtout par un retour des forces et de l'appétit ; les malades paraissent revenir à la santé et éprouvent l'envie de manger du porc, de la volaille et des mets les plus recherchés. Si, au moment de cette fringale, personne ne se trouve près d'eux pour les en empêcher, ils se lèvent et vont satisfaire la faim qui les dévore, mais d'une façon si immodérée qu'ils meurent d'indigestion. Pour conjurer cette catastrophe et exorciser ce démon, on emploie la peau desséchée d'un crapaud d'une espèce particulière connue des médecins indigènes ; il suffit de la placer sous le lit des malades possédés pour faire fuir aussitôt le « *Phi xamob takla.* » En quittant le corps de sa victime, ce dernier laisse derrière lui une odeur caractéristique de cadavre qui permet de constater sa fuite.

Dans un pays où la croyance à l'intervention des démons et des esprits est si profonde, il n'est pas étonnant de voir fleurir la sorcellerie avec tout son cortège de pratiques diaboliques. Bien que les lois du royaume frappent de diverses incapacités tous ceux qui se livrent aux sciences occultes en général, le peuple, convaincu de l'efficacité de leurs sortilèges, professe à leur égard une craintive déférence. Les plus renommés parmi eux sont les évocateurs du « *Phi pob*, » reputé le plus terrible des esprits infernaux. Pour faire périr un ennemi, point n'est besoin du fer ni du poison, qui laissent des traces compromettantes ; quelques paroles sacramentelles d'évocation prononcées, et le « *Phi pob* » pénètre dans le corps de l'ennemi en question et fait lentement, mais sûrement, son œuvre de destruction. Voici comment procède le sorcier : il prend une peau fraîche et entière de bœuf ou de buffle et l'asperge d'eau lustrale, en faisant des invocations suivant les rites consacrés. Sous l'influence de ces incantations, la peau se resserre, se recroqueville au point de devenir aussi petite, aussi légère et ténue

[1] *Xamob takla* : « Sale, souillé. »

Digitized by Google

qu'un atome. Dans cet état, elle est emportée dans les airs, vers la personne désignée, autour de laquelle elle voltige jusqu'à ce qu'elle soit aspirée et avalée. Alors la peau se détend et se développe peu à peu de manière à reprendre ses dimensions primitives ; ce qui finit par étouffer la victime. En l'absence de peaux de bestiaux, le sorcier peut indifféremment employer des pieds de porc, des quartiers de viande, des cheveux, des ossements humains ou d'autres animaux, et les enchanter de la même manière.

Cette catégorie de sorciers ne paraît pas très commune, grâce aux difficultés que comporte l'initiation aux rites. En effet, pour devenir maîtres, les novices doivent avoir subi avec succès une série d'épreuves, dont la dernière est décisive. Elle consiste à avoir le corps enfoui jusqu'à la ceinture dans un trou. Dans cette posture, ils récitent des formules invoquant le « *Phi pob* » à venir les posséder, pendant que l'initiateur les asperge d'eau lustrale. A l'issue des prières, ceux que l'esprit a touchés, s'élèvent d'eux-mêmes hors du trou et sont proclamés docteurs ès-arts occultes. Devenus maîtres, ils doivent faire des enchantements une fois tous les sept jours, qu'il y ait ou non une victime désignée ; s'ils manquent à cette règle, les objets qu'ils ont enchantés et qui n'ont pas reçu de destination, reviennent vers leurs auteurs, pénètrent dans leurs corps et les étouffent. Leur puissance s'étend également à d'autres ordres de faits dont les conséquences sont moins terribles. Ainsi, sous l'influence de leurs invocations, des myriades d'insectes remplissent l'habitation de la victime désignée, des sauterelles s'abattent sur ses rizières, de hideux crapauds couvrent son jardin, etc. Heureusement pour tous que cette puissance n'est pas irrésistible. Les gens de bien, disent les chroniques, ne sauraient en être atteints ; et parmi ces derniers, on doit comprendre tous ceux qui font des actes méritoires, par exemple, en sacrifiant aux génies tutélaires, en donnant aux talapoins et aux pagodes.

Les évocateurs du « *Phi pob* » sont rares dans les provinces et villes siamoises proprement dites ; on les rencontre surtout chez les Laotiens, les Kariens, les Chongs, et les peuplades sauvages au nord du Cambodge.

Nous avons dit précédemment que les personnes dont la mort a été causée par violence ou par accident, deviennent des « *Phi* » d'un caractère violent et dangereux. Il existe une classe de sorciers qui passe pour posséder le secret de les évoquer et le pouvoir de s'en servir comme des instruments dociles pour une foule de cas, par exemple, pour faire naître l'amour dans le cœur d'une femme, d'une jeune fille ou d'un jeune homme, pour diriger la main de celui qui tire les numéros de la grande loterie, qui compte les haricots, les coquillages ou qui manie les dés dans les maisons de jeux, pour découvrir les ca-

Digitized by Google

chettes d'objets soustraits et même pour surprendre, effrayer et faire mourir les gens. Ces évocations ont lieu de la manière suivante : le sorcier prend sur le cadavre d'une personne morte en couches, d'un accident ou d'un accès pernicieux quelconque, certaines parties spéciales, tels que la langue, la peau du front, les cheveux ou de la graisse. Après avoir placé sur un plateau ces restes hachés menus, il récite les formules consacrées pour évoquer l'esprit de la personne défunte et l'inviter à se repaître du festin qui lui est préparé. Lorsque le « *Phi* » que l'on représente comme constamment travaillé par la faim, manifeste par certains signes son avidité, le sorcier choisit ce moment pour lui enjoindre de faire telle ou telle action en faveur de son client, et l'on trouve beaucoup de gens sérieux parmi les indigènes qui attestent l'efficacité de telles injonctions.

Ces sorciers tiennent boutique de consultation absolument comme es somnambules et les charlatans de nos pays d'Europe ; ils n'ont garde d'avouer leur impuissance et encore moins de refuser l'obole du client. La plupart d'entre eux s'occupent surtout de préparer des philtres susceptibles de provoquer l'amour ; c'est une spécialité qui paraît des plus lucratives. Comment en serait-il autrement dans un pays où fleurit la polygamie, où la situation, de favorite est enviée surtout à cause des avantages pécuniaires qui en découlent ? Les femmes du harem qui aspirent à cette situation, et qui désespèrent de la conquérir par leurs seuls charmes, celles qui une fois parvenues se voient délaissées et veulent ressaisir leur autorité, s'adressent à quelque maître ès-sciences occultes, dont les philtres aideront à opérer le miracle. Les livres de magie qui traitent de cette matière donnent entre autres la recette pour préparer le « *Jâ fet*, » philtre qui passe pour être d'une grande efficacité. La première chose à faire, c'est de se procurer certaines parties ou secrétions intimes de l'individu aimé, par exemple, les poils du nez ou du corps, l'urine, la chassie des yeux, etc., que l'on porte chez le sorcier. Ce dernier les jette dans un mortier et les broie avec de jeunes pousses de certaines plantes employées en médecine indigène, telles que le « *Rak* » une apocynée, le « *Savat* » une légumineuse papillonnacée. Cette pâte est introduite dans un « *Luk savat* » le fruit de l'arbre du même nom de la grosseur d'une noisette, dont l'intérieur est préalablement évidé. — Sous cette forme elle est remise à la personne qui désire se faire aimer, avec la recommandation de l'avaler un lundi, jour favorable pour ces sortes de mystères, mais seulement lorsque, après avoir posé au premier enfant rencontré ces mots « *Pen reu jang* » (est-ce fait ?) elle en a reçu cette réponse « *Pen* » (c'est fait). Le « *Luk savat* » expulsé, on doit le recueillir, le laver soigneusement et le rapporter au sorcier,

Digitized by Google

qui de nouveau le jette dans le mortier et le broie avec des herbes et des feuilles de certaines autres plantes de la famille des mimosas et des malvacées. Puis ce mélange est passé au feu et réduit en cendres. Cette seconde opération terminée, on doit mettre dans son jeu les puissances célestes, sans l'aide desquelles le philtre ne saurait produire tout son effet. Dans ce but, les cendres placées sur un plateau couvert, doivent être portées un lundi à la pagode voisine, et là, devant l'image de Bouddha, le sorcier adjure les « *Thèvadas,* » toute la cohorte des bienheureux, de favoriser les desseins de la personne qui a recours à leur intercession, en accompagnant ces invocations d'une foule de signes au-dessus du plateau renfermant les cendres. Lorsque cette partie religieuse est accomplie, il ne reste plus qu'à dissimuler l'odeur médicinale et la saveur fétide du mélange par l'addition de substances aromatiques telles que la cannelle, le bois d'aloès, le camphre, le bois d'aigle, etc., et de l'administrer à la personne en vue, en en saupoudrant les mets qu'on lui sert, ou bien, en l'introduisant dans les chiques de bétel qui lui sont présentées.

Les philtres ne sont pas les seuls artifices employés pour inspirer l'amour ; on a également recours à d'autres pratiques qui tiennent à un autre ordre d'idées et qui rappellent les envoûtements du moyen-âge. — Le galant qui veut faire partager sa flamme à une jeune fille, ou bien une femme qui veut tenir sous l'empire de ses charmes un mari volage, doit d'abord s'enquérir de la date de naissance de la personne sur laquelle l'opération magique doit produire son effet, et en informer le sorcier. Ce dernier, le jour de l'anniversaire venu, va se poster aux alentours de l'habitation de la personne désignée et attendre qu'elle sorte pour la suivre, en remarquant bien sa figure, sa tournure et surtout les empreintes de ses pas. Lorsqu'il a tout examiné à loisir, il se place devant une de ces empreintes, et prononce en pali des paroles magiques qui se terminent par ces mots siamois : « *Chong ma* » et qui signifient « *Viens.* » C'est une sorte de sommation à la personne qui a laissé ces vestiges de se rendre aux vœux du soupirant ; puis il prend une pincée de la terre foulée, la roule en boule et la recouvre ensuite d'un papier sur lequel ont été inscrits l'âge et le nom de la personne dont il s'agit. Les jours suivants sont employés à confectionner avec de la cire une statuette haute de 20 à 30 centimètres et représentant les traits et la physionomie générale de cette même personne telle qu'elle s'était montrée le jour de son anniversaire ; la place du principal organe, le cœur, est occupée par la boulette de terre enveloppée du papier enchanté. Cette opération terminée, l'image de cire, recouverte de feuilles de bananier, est remise à celui ou à celle qui l'avait commandée, et qui doit aller l'ensevelir dans le cimetière de la pagode

Digitized by Google

la plus proche de l'habitation de la personne en vue. L'emplacement choisi doit être à une distance convenable des lieux où se font ordinairement les crémations, afin d'éviter que la statuette ne se fonde par l'action de la chaleur; cet accident pourrait amener des conséquences funestes, dont la moindre serait de provoquer une forte fièvre chez la personne que cette image est censée représenter. Mais si toutes les formalités prescrites par les rites étaient scrupuleusement et rigoureusement remplies, la personne dont on veut forcer l'amour, ne saurait manquer de démontrer bientôt qu'elle a été touchée par l'opération magique, suivant l'expression locale « *Thuk sané*[1]. »

A côté de ces sorciers se livrant à des pratiques diaboliques, nous trouvons, établis au coin des carrefours dans les villes et les villages quelque peu importants, des « *Mo du*[2] » sortes de devins, qui rendent des oracles moyennant rétribution. La mode de les consulter est tellement entrée dans les mœurs que rien de sérieux ne se fait dans les familles sans que leur avis ait été préalablement pris. S'agit-il d'une union matrimoniale projetée? Les parents de chaque côté aussitôt de courir chez les « *Mo du* » en vogue, et l'affaire n'est entièrement décidée que si les pronostics sont satisfaisants. De même dans le cas d'un voyage de quelque durée à entreprendre, mandarins et gens du peuple ne se mettent jamais en route avant le jour indiqué comme favorable par les devins. Prédire l'issue heureuse ou fatale des maladies, expliquer les songes, dire la bonne aventure, indiquer les numéros gagnants de la loterie, sont également de leur domaine. Ils ont, pour chaque objet spécial, des formules consacrées, léguées par leurs prédécesseurs ; ils les récitent assis les mains jointes, pendant que brûlent les cierges apportés par les clients ; mais ils ne se livrent à aucune incantation ni cérémonie ayant un caractère diabolique.

C'est apparemment parce que l'art de la divination ainsi pratiqué exclut toute idée supertitieuse que l'on trouve dans presque toutes les pagodes des bonzes s'y adonnant volontiers sans manquer pour cela aux règles bouddhiques. Les cellules de ces pieux personnages sont souvent envahies par une foule de solliciteurs de tout âge et de tout sexe, venant implorer le fameux numéro qui doit sortir au tirage de la loterie et leur faire gagner trente fois leur mise. La confiance dans l'infaillibilité de ces bonzes est parfois si grande que les joueurs, croyant tenir la fortune, n'hésitent pas à engager sur le numéro indiqué tout le gain de l'année. Ces oracles sont rendus gratuitement, les règles canoniques n'autorisant pas les disciples de Bouddha à recevoir de l'argent de la main à la main, mais cette restriction est amplement

[1] *Thuk* « être sous l'influence de. » *Sané* « philtre. »

[2] *Mo* « docteurs, » *du* « voir. »

Digitized by Google

compensée par les nombreux cadeaux qu'apportent les solliciteurs et qui consistent en objets pouvant facilement être échangés ensuite contre de l'argent. C'est ce qu'ils ne manquent pas de faire en général, car ils peuvent quitter la pagode quand bon leur semble.

Le somnambulisme tel qu'il est pratiqué en Europe, n'est pas encore connu à Siam. Il existe cependant quelque chose d'approchant ; des vieilles femmes rendant des oracles, définissant les maladies, indiquant les remèdes propres à les combattre, donnant le signalement des voleurs, absolument comme les somnambules extra lucides de nos villes ; il y a toutefois cette différence que les premières se disent prêtresses de quelque « *Phi* » qui les possède et qui parle par leur bouche. Les indigènes les désignent sous le nom de « *Phi rong*[1] » ou de « *Phi mot thao*[2]. » Leur habitation a pour enseigne un petit sanctuaire en bois de forme particulière. Pour la modique somme d'un salung (monnaie du pays qui vaut environ 0 fr. 75) la pythonisse siamoise entre en possession diabolique, et dans cet état, répond à toutes les questions des clients avec la plus grande précision. On les consulte surtout à propos d'objets volés pour connaître les auteurs du délit, au sujet d'un lointain voyage à entreprendre pour savoir si on en reviendrait sain et sauf, ou d'une maladie grave dont est atteint un proche, et des moyens de la guérir ; on les interroge aussi sur ce que font les parents ou amis partis au loin, si aucun accident ne leur est arrivé, sur l'époque de leur retour, etc. Le peuple paraît avoir foi dans leurs oracles. Comment, en effet, ces gens simples n'y croiraient-ils pas, puisque souvent les évènements les confirment si complètement ?

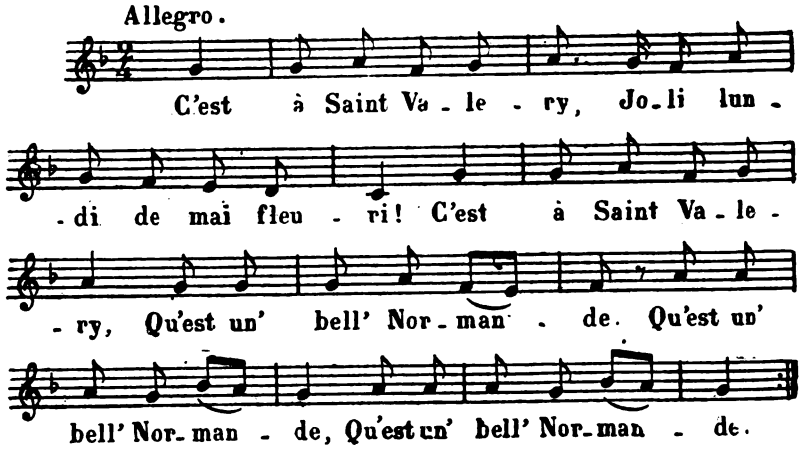
(*A suivre.*) HARDOUIN.

[1] *Rong* « case. »
[2] *Mot* « sorcière : » ; *thao* « nom d'honneur donné aux personnes âgées. »

Digitized by Google

JOLI MOIS DE MAI FLEURI

Chanson du pays de Caux.



C'est à Saint-Valery
Joli lundi de mai fleuri,
C'est à Saint-Valéry
Qu'est un' belle Normande *(ter)*.

Et qu'a tant d'amoureux
Qu'è n' sait auquel entendre *(ter)*.

Mais un beau marinier
C'est li qu'a su la prendre *(ter)*.

Son père en est content,
Sa mère en est contente *(ter)*.

N'y a qu'un p'tit frèr' qu'elle a
Qui n'y veut rien entendre *(ter)*,

I dira c' qui voudra,
J'nous marierons ensemble *(ter)*.

J'mettrai sur mon bonnet
Une branch' de fleur d'orange *(ter)*.

Et le rossignolet
Chantera dedans ma chambre *(ter)*.

Je dois communication de cette chanson à l'obligeance de M. Albert Réville, professeur d'histoire des Religions au Collège de France, qui y a joint la note suivante : Je présume que cette chanson qui me fut chantée souvent par ma vieille bonne et ma mère quand j'étais petit enfant, avait encore deux ou trois couplets, mais que, par des raisons faciles à soupçonner, on les supprimait devant ma sœur, plus âgée que moi de quelques années.

AUGUSTIN BERNARD.

Digitized by Google

LES ZOOPHYTES.

I

L'OURSIN.

En Haute-Bretagne, l'oursin porte les noms de : *Doucine, œuf de mer* ; sur les côtes de France, on l'appelle aussi *Hérisson de mer, châtaigne de mer* ; à Biarritz, *montre de mer* (E. ROLLAND. *Faune*) ; en Italie, *Riccio di mare*, châtaigne ; en Sicile, *Ricci marini* (PITRÈ) ; en Espagne, *Boton de mer* (E. ROLLAND, *ibid.*) ; en Sicile (G. PITRÈ. *Usi Costumi, etc.*. t. III) *arancitola* (petite orange) ; un oursin de la grande espèce était nommé, d'après Valmont de Bomare, *chardon de mer*. Cet auteur donne encore les termes suivants, qui ont été, comme les précédents, inspirés par la forme des oursins ; *bouton de mer* ; espèces : *turban, pas de poulain* ; *barillet, cœur marin, pavois, gâteaux, beignets, pain d'épice, rotules*. Une espèce s'appelle *Peto* (pet) *di Dolphin*, dans le golfe de Venise. (E. ROLLAND.)

Proverbes. — Poilu comme un oursin.
— Avoir le poil debout comme un oursin.

(SÉBILLOT, *Traditions de la Haute-Bretagne*. t. II, p. 265).

— *Semble que me fretou lou ventu em' un oursin !* Se dit pour marquer le mépris que l'on fait des louanges ou des platitudes qu'on entend. (MISTRAL. *Tresor dou felibrige*).
— *Au mes d'avoust se pesco ges d'oursin.*

DEVINETTE SICILIENNE.

'Ntra un chianu senza termini e misura (mare)
Tanti cosi asciria si furriassi ;
Furriannu attruvavi 'na signura
Ca 'un avia veli nè auti e non vasci ;
Era tunna, era orva di natura
E uccu l'augghi so' facia li passi,

E jinchi quantu voti fa la luna,
'Nniminatilu vui, chi fruttu nasci ?

(PITRÈ, l. c., t. III, p. 308.)

Digitized by Google

Formulettes. — Petit oursin, deviens gros,
Tu serviras à m'faire un pot.

(SÉBILLOT, l. c.).

— Vocami, vocami, centu remi,
Vocami, vocami, centu rimi.
Rame, rame pour moi, — toi qui as cent rames.

Les petits enfants siciliens comparent les piquants de l'oursin à cent rames dont il se sert pour emporter les petits enfants qui l'invoquent : les petits pêcheurs saupoudrent d'un peu de sel l'oursin dont ils se sont emparés, et lui chantent la formulette reproduite plus haut. Alors il se met en mouvement et les petits enfants sont enchantés. M. de Gubernatis rattache cette conjuration à une strophe d'un hymne véridique qui montre le cinçumâra, ou l'oursin de mer, accompagné d'un autre animal cornu qui conduit le char des Açvins rempli de richesses, lequel est souvent assimilé à un vaisseau.

(*Mythologie zoologique*, t. II, pp. 354-355, 370).

A Palerme, voici le cri des vendeurs d'oursins :

Haju chiddi veri chini !

Ho! comme ils sont bien pleins (G. PITRÈ, *Usi*, etc., t. I, p. 388).

En Provence, on crie :

Lis oursin touto dubert. (MISTRAL).

Suivant la croyance sicilienne, l'oursin mâle (rizzu), se tient sur les rochers, l'oursin femelle (rizza) parmi les algues.

L'oursin suit les phases de la lune ; à la pleine lune, il est charnu ; à la lune manquante, il est presque vide.

(PITRÈ, l. c. t. III, p. 308).

Dans l'antiquité on croyait que les oursins, en prévision de la tempête, se chargeaient de petites pierres, de peur d'être renversés par les flots ; en Europe, on leur attribue une prévoyance analogue : ils s'enfoncent dans la boue ou se couvrent de sable à l'approche d'un ouragan. (SÉBILLOT, *Légendes de la mer*, t. II, p. 214.)

Pline, l. XXXII, c. 20, disait que les hérissons de mer étaient excellents contre le dorycnium.

Suivant Dioscoride, trad. Mathée, 1559 : « L'Hérisson marin est conuenable à l'estomac, il lasche le ventre et prouoque l'vrine. Son escaille brullee (crue) se mesle auec aucunes choses qui se preparent pour chasser la rongne dite vulgairement la maladie de Saint-Main, et la cendre des escailles brullees mondifie les vlceres ords, et diminue la chair superflue. » l. II, c. 1. Le traducteur ajoute : la cendre de l'Hérisson tant marin que terrestre, est abstertiue, digestiue et attractiue.

Digitized by Google

L'HOLOTHURIE

Priape marin (VALMONT DE BOMARE). *Cornichon de mer. Vié marin* en Provence (E. ROLLAND).

Comme on la trouve en abondance sur les bords de la mer, après les tempêtes, les auteurs anciens ont appelé ces zoophytes *purgamenta maris*.

La forme phalloïde d'un grand nombre d'espèces leur a valu de la part du vulgaire et même des savants, diverses dénominations d'une naïve impudicité. Les peuples polygames attribuent au reste aux holothuries les propriétés aphrodisiaques les plus énergiques et les plus efficaces.

(LAROUSSE.)

L'ASTERIE

En raison de la forme des étoiles de mer on les a comparées à des doigts de là : *chin dée*, cinq doigts (Bessin) *Five finger*, *five fork* (Angleterre) ou à des croix, *Cross fish*, *Cross fit* (Ecosse), ou à des gousses *seapod* (Angleterre. E. ROLLAND, l. c.).

A Hillion, près Saint-Brieuc, on nomme l'étoile de mer, la *fleur de saint Gilles* ; lorsqu'un enfant est sujet à la peur, on lui passe au cou un cordon auquel est attachée une étoile de mer, et on fait en même temps une prière à saint Gilles, qui, comme on sait, préserve les enfants de la peur.

PLINE, l. XXXII, c. 16, rapporte la croyance suivante :

Si on enduit de sang de renard une étoile de mer et qu'on la cloue aux linteaux supérieurs de la porte ou à la porte même avec un clou d'airain, les maléfices ne pourront être introduits dans la maison, ou introduits, seront neutralisés.

L'ACTINIE.

En Haute-Bretagne, la anémones portent les noms de *patssards*, parce qu'elles collent aux doigts, de *culs de cheval*, *culs de juments*, *bonnets basques*, en raison de leurs formes ; en Normandie de *cul d'âne*, à l'île de Ré, *cul de mulet*. (E. ROLLAND) ; *gamme* (écume) *de chien* est un nom donné à une autre espèce qui est, dit-on, produite par l'écume des chiens enragés. (SÉBILLOT. *Trad.* t. II, p. 249.)

Quand on irrite l'anémone, elle lance avec force l'eau contenue dans sa bourse stomachale, de là les noms de *Pissuso*, ou Provence, de *Pisse-chien ; Pisse-vinaigre* à Arcachon. (E. ROLLAND). Comme son attouchement produit une cuisson, on l'a aussi appelée *ortie de mer*.

Digitized by Google

Quand on marche sur un fond où les petits cailloux sont parsemés d'anémones, on dit en proverbe :

Bonnet basque et cul de jument
Nourriture du flétan (sorte de grosse plie).

(SÉBILLOT. *Trad.* t. II, p. 249).

L'ÉPONGE

D'après Valmont de Bomare, l'éponge porte les noms de : *Flûte de Pan ; Priape de Neptune.*

La *spongia palmata* est appelée Mermaid's glove « gant de Mermaid. » (BASSETT, *Legendes of the Sea.* p. 197).

Voici sur l'éponge une devinette fidgienne.

Une terre. Je la presse dans ma main et elle se cache ; je la lâche et elle devient terre. (*Revue,* t. I, p. 13).

PAUL SÉBILLOT.

L'IPPOCAMPE

Caveau marin, chivau marin (Provence) *Cabal maûu* Catalogne (Espagne) *Cavalo marino* (Italie) *Cagnolo* petite chienne (Provence).

MISTRAL.

En Sicile, le *Cavadduzzu marinù* piqué avec une épingle et attaché à un ruban sert à des pratiques de sorcellerie ; C'est aussi un moyen efficace pour empêcher les femmes adultères d'être surprises en flagrant délit (PITRÈ *Usi*, t. IV, p. 371). Le *chivau-marin* sert quelquefois d'enseigne dans les ports de mer de la Provence. (MISTRAL, *Lou tresor*).

P. S.

Digitized by Google

MIETTES DE FOLK-LORE PARISIEN[1].

XII.

USAGE DU VENDREDI SAINT DANS LA SEINE.

Le vendredi saint dernier, à Orly (Seine), je fus surpris de voir entre les mains de plusieurs enfants un instrument en bois, un jouet si l'on veut, de forme bizarre, assez volumineux et de facture tout à fait rudimentaire.

Il consiste en une planchette ayant en moyenne 0.22 à 0.25 centimètres de long sur 0.08 de large, traversée par un manche dont l'extrémité, dépassant la planchette de 0 05 centimètres environ, est munie d'un petit maillet mobile qui, lorsqu'on agite l'instrument dans le sens voulu, vient frapper en haut et en bas les extrémités de la planchette. Cela produit un bruit assez semblable à celui fait par l'instrument dont se servent les marchands de plaisirs parisiens pour annoncer leur passage.

Je croyais être en présence d'un jouet nouveau, ne l'ayant vu

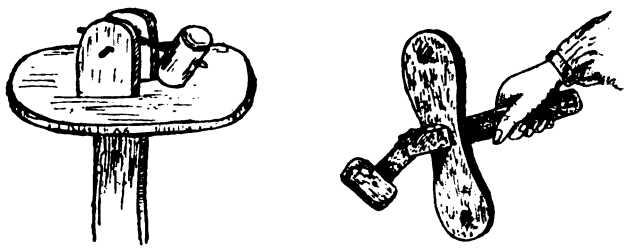
[1] Cf. le t. III, p. 96, 137, 236, 289, 290, 647, le t. IV, p. 283, 348, 398, 616, 660 et le t. V, p. 51.

[2] Nous avons cru intéressant de reproduire à côté de l'instrument des environs de Paris, le *Claquech*, dont on fait usage à Otse les trois derniers jours de la Semaine sainte quand les cloches sont allées à Rome pour y recevoir la bénédiction. Ce dessin nous a été communiqué par notre collègue M. W. Webster.

M. G. Fouju[2] s'est procuré une de ces crécelles qu'il offre à la société pour le Musée des Traditions populaires.

Digitized by Google

nulle part, et, intrigué de le voir entre les mains de quatre à cinq enfants, je demandai des renseignements à une personne du pays.



J'appris que cet instrument se nomme *Toque-Maillet* ; il est employé par les enfants de chœur le jeudi, le vendredi et le samedi saint pour annoncer aux fidèles, pendant l'absence des cloches, l'heure des offices.

Les enfants de chœur ont coutume, pendant ces jours saints, d'aller avec leur Toque-Maillet, dans les maisons, porter de l'eau bénite. Ils chantent :

Alleluia ! du fond du cœur,
Nous sommes les enfants de chœur,
Un jour viendra, Dieu vous l'rendra.
Alleluia !

La coutume n'est pas régulièrement suivie. Si dans les enfants de chœur de l'année il y en a quelques-uns d'âgés, ils vont de maison en maison. Leur récolte est toujours bonne, car chacun tient à leur donner soit des sous, soit des œufs.

Le Toque-Maillet est donc un instrument remplaçant les cloches pendant qu'elles sont à Rome. Serait-il un jouet ? C'est alors un jouet qui n'est employé que dans les jours saints. A Pâques, le Toque-Maillet est mis au grenier d'où il ne sortira que l'année suivante à pareille époque.

G. Fouju.

Digitized by Google

SAINT BLAISE[1]

II

AGUÈRE saint Blaise était l'objet d'un culte spécial dans beaucoup de localités de la Bourgogne. Il jouissait de prérogatives très étendues. Sa puissance s'étendait surtout sur les animaux dont il était le protecteur vigilant, et sa mission consistait à les préserver de toutes maladies ou accidents quelconques.

Dans les villages où des autels lui avaient été édifiés, le jour de sa fête (3 février), les offrandes les plus disparates abondaient et venaient grossir les profits de l'Eglise. Nul n'avait garde de manquer à ce pieux défilé, toujours très productif, et en faisant l'*offrande* de son bétail, chacun apportait quelque chose aux pieds du céleste protecteur, selon les moyens dont il pouvait disposer.

Pour que ce puissant médiateur intercédât en faveur des animaux, on lui présentait quelques pintes de blé, des pièces de monnaie, des objets de fabrication locale, etc. En choisissant les plus belles mèches de laine, dans la riche toison des moutons, on se le rendait favorable envers les troupeaux qu'il faisait croître et multiplier.

Des confréries, présentant un caractère philanthropique, s'étaient organisées sous l'égide du saint patron, et à des époques déterminées, surtout le jour de la fête, procédaient à des distributions de gâteaux et de fruits, auxquelles participaient les indigents des villages voisins.

Les vieillards rapportent qu'Aisy-sous-Thil jouissait à cet égard, auprès des mendiants de la région, d'une célébrité incontestable.

Lorsqu'on approchait de cette fête, les membres composant la confrérie de saint Blaise, parcouraient les campagnes, solli-

[1] V. le t. III. p. 102.

Digitized by Google

citant la générosité des personnes aisées, afin d'obtenir quelques poignées de farine pour recevoir les hôtes besoigneux ou affamés qui pullulent aux environs.

Le produit de cette quête, auquel s'ajoutaient les dons des pieux confrères, servait à confectionner des petits pains qui étaient distribués le 3 février. Les boulangers, à qui incombait la manipulation de ce monceau de farine, avaient soin de pratiquer, dans chacun de ces pains, à la croûte supérieure, une légère excavation que les distributeurs remplissaient de pois cuits à l'eau.

Ce vieil usage a disparu depuis la Révolution : d'ailleurs, il ne pouvait lui survivre. L'abolition du four banal, et par suite de ses annexes, priva les deshérités d'un local qui leur servait de lieu de rendez-vous.

L.-A. FONTAINE.

III

Dans la légende de saint Blaise, populaire dans les Abruzzes et rapportée par Antonio d'Unio (*Usi e costume abruzzesi*. Florence, 1887, p. 184), on voit que ce saint avait le privilège de guérir les maux de gorge. En Sicile, d'après Pitrè, on lui attribue le même pouvoir, et le jour de sa fête on fabrique de petits pains qui, après avoir été bénits, préservent ceux qui les mangent des angines et des autres affections analogues. Il en est de même dans le pays messin. Le 3 février, on fait un pèlerinage à Chastel-Saint-Blaise, forteresse ruinée, située à une dizaine de kilomètres de Metz, et l'on mange des gâteaux d'une forme spéciale, ayant les mêmes vertus que les petits pains de la Sicile. (TH. DE PUYMAIGRE. *Revue de l'Histoire des Religions*, t. XVII, p. 81.)

Le culte de ce saint a toujours été très populaire dans les Landes. A l'église de Commensacq, il existait une chapelle dédiée à saint Blaise et une statue de saint Clair. Cette chapelle attirait un grand concours de peuple des environs. Le saint avait la réputation de guérir toute sorte d'infirmités. Pour obtenir ces merveilles on n'avait qu'à apporter un mauvais mouchoir et à le frotter sur l'autel de saint Blaise et à la statue de saint Clair, si le mal était aux yeux. On porte ensuite ce mouchoir à l'infirme

Digitized by Google

pour en frictionner la partie malade. Ce qui n'est pas moins intéressant, c'est l'aumône que le frotteur laisse sur l'autel en se retirant; cette aumône consiste en une poignée de sel soigneusement enveloppée dans un petit chiffon. Il paraît que cette cérémonie n'est pas sans résultat même sur les animaux domestiques. Demandez à cette femme ce qu'elle veut faire de ce mouchoir qu'elle vient de frotter à l'emplacement où se trouvait autrefois l'autel de saint Blaise ; elle vous répondra sérieusement qu'elle en frictionnera les jambes des dindons qui ne peuvent pas marcher.

Il ne faut pas croire cependant que saint Blaise aura toujours la préférence ; lorsqu'un doute sur la nature du mal s'élève, il s'établit une concurrence sérieuse entre saint Blaise, saint Amand de Bascous, saint Michel de Sabres, saint Michel de Luc et saint Jean de Bourricos : toutes les femmes du voisinage s'assemblent en consultation, chez le malade. Avant de se séparer, elles décident à quel saint il faudra s'adresser ; si elles ne sont pas d'accord, elles ont un moyen infaillible qui fera taire tous les doutes. Elles préparent autant de bougies qu'elles ont de saints en vue. Chaque bougie représentera un de ces saints. Puis elles allument toutes ces bougies à la fois, et la première brûlée indiquera le saint auquel il faut recourir. En cas de ballottage, elles n'oublient pas de faire attention quelle est la bougie la plus flamboyante ; c'est celle-là qui représente le saint qu'il faut choisir et auquel il faut s'adresser. Ces formalités remplies, on doit fixer le jour d'un pèlerinage à l'une des églises des paroisses où le saint est en dévotion ; si l'endroit est éloigné et que le malade soit pauvre, on fait une quête, et pour une chose semblable tout le monde s'empressera de contribuer. P. S.

Digitized by Google

USAGES ET SUPERSTITIONS DE MAI[1]

III

LE PREMIER MAI EN POITOU

Le premier jour de mai, on boit un verre de vin blanc, on mange un brin d'ail et se frotte les lèvres avec une pièce de vingt francs, pour avoir beaucoup d'argent.

C'est parmi les bergères à qui, ce matin-là, sortira la première, afin d'avoir les plus jolis troupeaux.

On met un chiffon dans le talon de son sabot, et l'on passe dans le pacage des autres pour en ramasser toute l'herbe.

On passe sur le fumier du voisin et on en prend une fourchée pour lui enlever tout son jus.

Les jeunes filles vont avant le lever du soleil, se débarbouiller avec de la rosée, pour avoir le teint frais; quelques-unes, dit-on, se roulent toute nues dans l'herbe, afin d'être plus belles de tout leur corps.

LÉON PINEAU.

FORMULETTES BÉARNAISES

Quand on a trouvé un objet perdu :

Qui s'a perdu — Qui s'a trouvé
Cent écus dans un papier.
Si je le dis trois fois,
Ça sera pour moi.

Qu'estrouvan u arditette
Que crumpan u aouillette
Que l'appelan *curoussette* ?
Comment ai-je dit ? — .....

Trad. : Une fois il y avait un homme et une femme
Qui balayaient le temple.
Ils trouvèrent un demi-sou
Achetèrent une brebis
L'appelèrent curoussette.

[1] V. le t. III p. 246 et le t. IV p. 261.

Digitized by Google

Si la personne ainsi questionnée répond, elle reçoit des injures comme salaire de sa prétendue offense.

Ben bède l'azou per oun pètte.

Trad. : Va voir l'âne par où il ....

Aux filles (très nombreuses) qui s'appellent Pauline, on chante :

Bonjour, bonjour, Pauline
Comment vous portez-vous ?
Vous faites toujours la mine.
A qui ressemblez-vous ?
— C'est maman qui est partie ce matin
Qui est la cause (*bis*)
Qui est la cause de mon chagrin.

Pour écarter au jeu :

	Trad. : (par à peu près).
Une-mydune	Une-deux
Mytrène-mychaou	Trois-quatre
Chichette-pourette	Chichette-poulette
Castère-chybaou	Castère-cheval
Heyre-beyre	Foire-verre
Madame Litcheyre	Madame Litcheyre
Flic flac	Flic flac
Lou counde accabat	Le compte achevé
Sè lou carbou e cat hèn l'aygue	Si le charbon est chu dans l'eau
Hè piou piou	Fait piou piou
Sourtit mò dè cyou	Sortez-moi d'ici
Per la gracy dou boun Diou.	Pour la grâce du bon Dieu.

Aux petits enfants, à qui on tire les pieds :

Tynnerète hè bon drap	Tisserand fait bon drap
Ouèy ourdit douma coupat	Aujourd'hui tissé, demain déchiré
Tric-trac.	Tric-trac.

Digitized by Google

Ronde, sur l'air de la Claire fontaine.

1. La sainte Catherine
Barazim, barazoum, zoum
La sainte Catherine
Etait fille du roi
Ah ! ah ! ah ! ah !
Etait fille du roi ! (*bis*).

2. Son père était barbare
Barazim, barazoum, zoum
Sa mère n'en était pas, etc.

Berceuse :

	Trad. :
Loline	Loline
Boyouline	Boyouline
Lou papa denta la bigne	Le papa dans la vigne
La mama taou cam	La maman aux champs
Patatim patatam	Patatim patatam
Dê sisèous	Des ciseaux
Dê coutèou	Des couteaux
Couan dê cornes y-a-t aou cèou ?	Combien de cornes y a-t-il au ciel ?

(*La plupart de ces formulettes ont été signalées par Mlle Pauline B. — Lapeyrigne, d'Oraàs*).

DANIEL BOURCHENIN.

Digitized by Google

IMAGERIE POPULAIRE FLAMANDE.

En Belgique, tout au moins dans la partie flamande, la fabrication des images est centralisée dans la ville de Turnhout, province d'Anvers. Les fabricants principaux sont MM. Beersmans-Pleeck, Glenisson et fils, et Brepols-Dierckx. Ce n'est qu'à une époque assez moderne que des fabriques de papiers coloriés et de cartes à jouer ont été établies à Turnhout. Vers le commencement de ce siècle, un colporteur d'images coloriées qui exploitait surtout le nord de la province d'Anvers et la frontière de la Hollande, eut l'idée de s'établir fabricant à Turnhout ; il créa un petit atelier, et c'est là l'origine modeste d'une fabrication qui répand aujourd'hui ses produits dans le monde entier. Cette première fabrique s'agrandit progressivement ; plusieurs années après, une seconde s'établit, et cette dernière vient elle-même de se diviser tout récemment. Les trois fabricants dont nous avons donné les noms occupent 600 ouvriers.

La fabrication des trois ateliers comprend les cartes à jouer, les papiers marbrés et de couleurs pour reliures, les images gravées et coloriées, les atlas géographiques lithographiés, etc.

Les cartes à jouer faites en 100 à 150 qualités diverses, d'après les goûts et les usages de tous les pays, s'expédient dans les colonies.

Une seule fabrique exporte annuellement pour 4 à 500.000 fr. de cartes à jouer, pour 3 à 400.000 fr. de papier façonné et pour 100.000 fr. de papier colorié. *Rapport de la chambre de Commerce*, 1857, p. 45.

L'imagerie populaire flamande est encore dans l'enfance; elle ne peut soutenir aucune espèce de comparaison avec les produits similaires d'Epinal (Vosges), etc. Il convient néanmoins d'ajouter que la modicité de son prix la rend éminemment populaire, tandis que les images françaises atteignant un prix plus élevé, sont principalement recherchées dans la classe aisée[1].

La naïveté d'exécution de ces images n'est comparable qu'aux dessins

[1] On vend en Belgique une feuille d'images flamandes 0,02, tandis qu'une image d'Epinal du même format coûte 0,05.

Digitized by Google

que des écoliers font sur leurs cahiers ; on en jugera par cette image qui fait partie d'une sorte de légende analogue à notre Jean de l'Ours. Celui-ci, après maintes aventures, racontées en vers flamands et en

vers français, finit par être vaincu par la puissance du canon. C'est ce que représente notre image. Elle est, ainsi que toutes les autres, coloriée aussi grossièrement que si des enfants de cinq à six ans avaient été appelés à mettre dessus des couleurs. En général, celles-ci sont les suivantes : rouge, jaune et vert.

Le fragment ci-joint, où la mort intervient, est emprunté à l'histoire de Jean le Farceur ; dans plusieurs épisodes, la mort intervient. En général, les inscriptions sont en deux langues ; il en est pourtant

Digitized by Google

qui sont composées uniquement en langue flamande ; telles sont celles de l'image de Til Ulenspiégel, très répandue en Flandre et en Allemagne. Une partie des sujets, de même qu'à Epinal, sont empruntés à des contes populaires, qui subissent une transformation plus ou moins forte ; des romans, comme *Paul et Virginie*, *Robinson Crusoè*, les *Voyages de Gulliver* font aussi partie de la collection des imagiers de Turnhout. Ils représentent aussi des histoires morales, des sujets militaires, dont le plus récent est la guerre entre la Russie et la Turquie. On imprime aussi une vie de Napoléon, dont le succès ne paraît pas encore épuisé.

ALFRED HAROU.

LÉGENDES ET SUPERSTITIONS PRÉHISTORIQUES[1]

VI

Dans le n° 165 de la *Curiosité Universelle*, portant la date du 17 mars 1890, à la page 3, un correspondant donne les détails suivants sur un monument mégalithique situé près de Péronne :

« Dans la commune de Doingt, se trouve une pierre levée de « 4m80 de haut, nommée la Pierre de Gargantua. Elle affecte « la forme d'un parallélipipède rectangle et présente sa grande « surface au soleil levant. D'après la légende, les habitants pré- « tendent que si l'on enlevait cette pierre, il surgirait un torrent « qui inonderait le pays. »

Une légende semblable se retrouve aux environs de Chartres. A Houdouenne, hameau de la commune de Ver-les-Chartres, existe, dans une oseraie, un magnifique polissoir désigné sous le nom de la Pierre d'Houdouenne. On dit, aux environs, que si la Pierre d'Houdouenne s'enfonçait, Chartres serait noyé.

Ajoutons que tout près de là existe une source dont le débit a été autrefois plus abondant qu'aujourd'hui. On trouve, à travers la plaine, les traces d'un aqueduc romain partant d'Houdouenne et aboutissant à un faubourg de la ville de Chartres.

O. FOUJU.

[1] Voir le t. III, p. 617, 618, le t. IV, p. 214, le t. V, p. 154, 230.

Digitized by Google

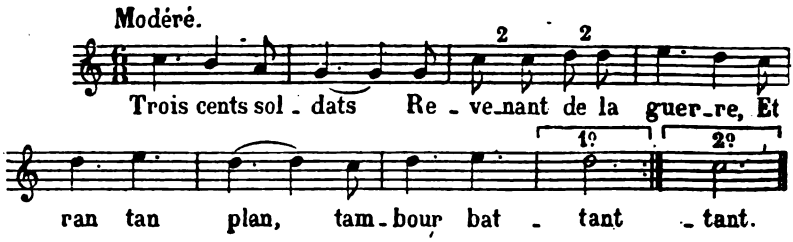
LE PETIT TAMBOUR

I.

CHANSON AVEC JEU

Champagne. — Paris.

Le jeu peut se composer d'un grand nombre de jeunes filles, dont l'une, représentant la fille du roi, est montée sur un tabouret. Une jeune fille fait le petit tambour, et doit se trouver en face avec toutes les jeunes filles qui forment les trois cents soldats ; et, sur le côté est le roi, à qui le petit tambour s'adresse, pour lui demander sa fille.



Toutes ensemble.

Trois cents soldats revenant de la guerre ;
Et ran tan plan tambour battant, } *bis.*

Le petit tambour a un' rose à la bouche ;
Et ran tan plan, tambour battant. } *bis.*

La fille au roi était à sa fenêtre ;
Et ran tan plan tambour battant. } *bis.*

La fille du roi seule.

Petit tambour, donnez-moi votre rose ;
Et ran tan plan tambour battant, } *bis.*

Digitized by Google

Le petit tambour avec toutes les jeunes filles.

Fille du roi, donnez-moi votre cœur ;
Et ran tan plan tambour battant. } *bis.*

La fille du roi seule.

Petit tambour, demandez à mon père ;
Et ran tan plan tambour battant. } *bis.*

Petit tambour s'adressant au roi avec toutes les jeunes filles.

Sire le roi, donnez-moi votre fille ;
Et ran tan plan tambour battant. } *bis.*

Le roi seul.

Petit tambour, tu n'es pas assez riche ;
Et ran tan plan tambour battant. } *bis.*

Le petit tambour avec toutes les jeunes filles.

J'ai trois bateaux de sur la mer qui tournent;
Et ran tan plan tambour battant. } *bis.*

L'un tourne de l'or et l'autre de l'argent ;
Et ran tan plan tambour battant. } *bis.*

Et le troisième est pour promener ma belle ;
Et ran tan plan tambour battant. } *bis.*

Le roi seul.

Petit tambour, tu auras ma fille;
Et ran tan plan tambour battant. } *bis.*

Le petit tambour avec toutes les jeunes filles.

Sire le roi, je vous en remercie ;
Et ran tan plan tambour battant. } *bis.*

Dans mon pays, y'en a de plus jolies ;
Et ran tan plan tambour battant. } *bis.*

Le roi seul.

Petit tambour, va je te ferai pendre ;
Et ran tan plan tambour battant. } *bis.*

Le petit tambour avec toutes les jeunes filles.

Trois cents soldats sont là pour me défendre ;
Et ran tan plan tambour battant. } *bis.*

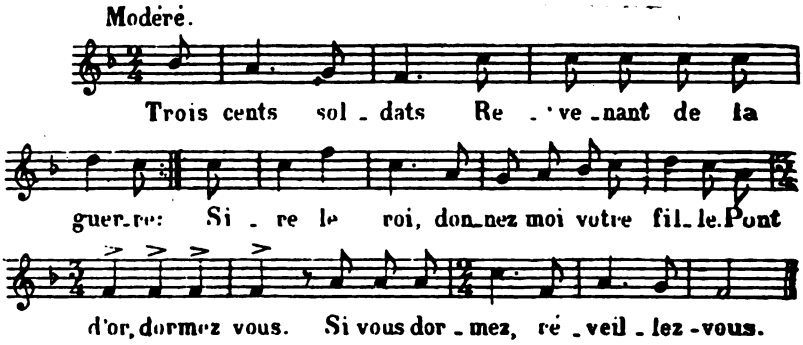
Trois cents soldats sont là pour me défendre ;
Et ran tan plan tambour battant. } *bis.*

MARIE GUYOT.

Digitized by Google

II

PARIS



Trois cents soldats
Revenant de la guerre } *bis.*
La fille du roi
Était à sa fenêtre,
— Pont d'or, dormez-vous
Si vous dormez, réveillez-vous.

A sa main droite
Elle tenait son mouchoir } *bis.*
A sa main gauche
Elle tenait une rose.

— Sire le Roi,
Veux-tu me donner ta fille ? } *bis.*
— Petit pont d'or,
Tu n'es pas assez riche.

— J'ai trois vaisseaux *bis.*
Sur la mer qui brille ;
J'en ai un d'or
Et l'autre en perles fines,

Et le troisième
Pour embarquer ta fille. } *bis.*
— Eh bien ! je te la donne
Petit Pont d'or,

Sire le Roi,
Je vous en remercie. } *bis.*

GABRIELLE WALLÈNS.

Lorsque la mélodie a été recueillie, la chanteuse avait oublié une partie du 2e couplet.

Quelquefois on répète les deux derniers vers du couplet précédent qui sont bissés. Voir dans l'*Annuaire des Traditions populaires* 1887 une version de la *Haute Bretagne*.

Digitized by Google

TRADITIONS ET SUPERSTITIONS DU CAP-SIZUN

III

AN AOUR-IEOTEN. — L'HERBE D'OR.

ANS certaines prairies, croit l'*Herbe d'or, an Aour-Ieoten*, l'herbe magique qui « seule donne la « vertu aux louzous des sorciers. »

.....Ul louzouenn
Hogenn a-nez hi c'havet, n'ho deuz vertuz er bed. »

(LUZEL). — *Chants populaires de la Basse-Bretagne.* Jeanne la sorcière et qu'*Hèloïse* allait cueillir « au point du jour, les « cheveux épars, en chemise et nu-pieds. »

... An Aour-Ieoten war ar prad dastumet ;
Dastumet, diskabel-kaer, dar goulou-de a-grenn,
Nemed ma iviz gen-in, hag ouspenn dierc'hen. »

(*Barzas-Breiz.* — « *Hèlotsee t Abailard*). »

On la trouve à Pont-Croix, sous Trefflest, et, à Cléden, dans la grande prairie du manoir de Kerazan.

Elle est toujours verdoyante. Le jour elle ressemble aux autres plantes. La nuit, elle brille comme une chandelle.

Un oiseau, le pivert, et l'homme, sont les seuls à la connaître. — L'oiseau la cherche pour percer les arbres. L'homme ne la trouve qu'au moyen de certaines pratiques. Dans le Cap-Sizun, on ne connaît pas le rite qui la fait découvrir. A Plomelin, près de Quimper, voici le procédé employé :

Dès qu'on la voit, la nuit, briller dans l'herbe d'une prairie, il faut se munir d'un cercle en bois, s'avancer sans détourner les yeux, et lancer le cercle. Si la lumière disparaît, c'est que l'herbe d'or est cernée. Il n'y a plus qu'à la cueillir. Pour cela, on fauche tout l'intérieur du cercle, et on jette l'herbe coupée dans un ruisseau. Les plantes vulgaires descendront le courant · l'herbe d'or seul remontera le fil de l'eau, en serpentant.

Celui qui a coupé l'Herbe d'or ne connaît pas de limites à ses forces. Le faucheur peut, d'un seul coup de sa faux, trancher en deux, son enclume d'acier, comme la moindre tige de foin. Celui qui la porte, sur lui, devient sorcier et comprend le langage des bêtes.

Un garçon de ferme, avait, par hasard, coupé l'herbe d'or avec d'autres herbes. A peine son faix sur le dos, il entendit un chien hurler

[1] Voir le t. IV, p. 405 et le t. V, p. 169.

Digitized by Google

de colère : « Le loup dans tel village ! » comprit-il aussitôt. Surpris, il laissa choir son herbe, et ne perçut plus que les aboiements de l'animal. Mais il courut vite à l'endroit indiqué, et trouva un loup qui emportait un mouton. De retour dans la prairie, cet homme fut pris des fièvres.

L'Herbe d'or, coupée en dehors de toute pratique, attire les plus grands malheurs : celui qui l'a fauchée tombe malade ; le temps change aussitôt ; il « bruine. »

An aour-ieoten a zo falc'het ;
Brumenni raktab en deuz gret !

(*Barzas-Breiz. Le « Tribut de Nominoë. »*)

On l'a toujours constaté à Therazan, quand l'herbe d'or était coupée. S'il n'arrive rien, c'est que l'herbe a poussé sur les fossés, hors des atteintes des faucheurs. Pour éviter de grandes calamités, on n'y met faux en prairie, qu'après le pardon de Bon-Voyage, le mardi qui suit le second dimanche de juillet.

Que d'épidémies n'ont pas d'autre cause que l'Herbe d'or fauchée par mégarde !

Cette croyance à l'Herbe d'or est aussi très répandue dans toute la Basse-Cornouaille.

H. Le Carguet.

Digitized by Google

LE FOLK-LORE AU SALON

V

LES TRADITIONS POPULAIRES ET LES PEINTRES PENDANT LA PÉRIODE ROMANTIQUE.

A l'époque, déjà assez lointaine, où les questions d'art occupaient une place importante dans mes études, j'avais dépouillé un certain nombre de catalogues pour savoir quelles avaient été les sources littéraires auxquelles les peintres avaient emprunté leurs sujets; chemin faisant, j'avais noté les coutumes et les superstitions. Le catalogue, qu'on trouvera ci-après, est extrait de ces notes.

1819.

BRIENNE. La Magicienne consultée, sujet idéal.

AUGUSTE GARNEREY. La Belle au Bois dormant.

GRENIER. Le chevalier Robert et la fée Urgèle, tiré du conte de Voltaire.

J. B. LAURENT. Cendrillon essayant la pantoufle de verre.

Peau d'âne laissant tomber sa peau.

MONCIN. Diseuse de bonne aventure.

1827.

BEAUME. Le roi boit.

Mme DELORME. Les feuilles de saule.

De mes ennuis, jeu bizarre et fragile,
J'interrogeais chaque débris fragile
Sur l'avenir.
Voyons, disais-je à la feuille entraînée,
Ce qu'à ton sort ma fortune enchaînée.
Va devenir.

Mme TASTU.

Digitized by Google

REVOIL. Le songe de Jeanne d'Arc.

STEUBEN. Une Cendrillon.

J. PETIT. Marguerite effeuillant une fleur.

Il m'aime! il ne m'aime pas? — Que murmures-tu? Il m'aime! — Non. Arrachant la dernière pétale avec une joie douce : Il m'aime!

GŒTHE. *Faust.*

1831.

H. BELLANGÉ. La main chaude.

BIARD. Sylphe volant après un papillon.

P. COTTRAU. Lenore, ou les morts vont vite, sujet tiré d'une ballade de Burger.

GASTON. La Barbe bleue.

GUET. Danse de Montagnards béarnais.

Mlle PAGÈS. Ondine.

Mme POURMARIN. Les feuilles du saule. Consultation du sort par l'eau.

Voyons, disais-je, à la feuille entraînée,
Ce qu'à ton sort, ma fortune enchaînée,
Va devenir

Mme TASTU.

A. MOINE. Les lutins en voyage, bas-relief plâtre.

1833.

BEAUME. La main chaude.

L. BOULANGER. La mort et le bûcheron.

Le miracle de saint François (aquarelle).

COTTRAU. Scheherazade raconte les Mille et une Nuits au sultan des Indes.

Mlle DEHERAIN. Vision de Jeanne d'Arc.

DUBOIS. Le jeu de la Calda mano (main chaude).

1834.

Mme BELOYA-COLIN. Le jeu de petit bonhomme vit encore dans l'intérieur d'une cuisine.

BIARD. Le baptême sous la ligne, scène de la vie maritime.

C. BOULANGER. Paysan romain dansant la saltarella.

DUCORNET. Marguerite consulte une fleur pour savoir si elle est aimée de Faust.

Digitized by Google

FRANQUELIN. Les feuilles du saule.
GIGOUX. La bonne aventure.
LEGENDRE. Coutume espagnole.

Dans la vallée d'Esran, en Catalogne, lorsqu'un enfant est mort, on le couronne de fleurs, et on l'expose sur une table ; le père et la mère restant auprès jusqu'à l'enlèvement.

MASSÉ. Une sorcière des environs de Naples.
RIOULT. La poursuite.

Attiré près d'une fontaine, un jeune damoisel poursuit l'ondine qui en fait sa retraite ; elle lui échappe en s'en moquant.

SAINT-ÈVRE. L'Enfance de Jeanne d'Arc.

Dans sa pieuse exaltation, elle voyait venir vers elle saint Michel, sainte Elisabeth et sainte Catherine, lui annonçant la volonté de Dieu, en l'encourageant à l'accomplir.

1835.

ALLIER. La jolie fille du garde ; ballade bourbonnaise.

Ce dessin fait partie d'un recueil inédit de chants populaires du centre de la France.

BRASCASSAT. Une sorcière, scène d'intérieur.
COLIN à Nîmes. Station de Gitanos, près le Pont du Gard. Etudes de Gitanos faits d'après nature.
DULONG. J.-L. Napoléon et la Champenoise.
Mme DUPORT. Le sylphe.
Mme FAURE. Une sorcière des montagnes d'Ecosse.
GUET. Les contes de la grand'-mère, aquarelle.
HERBÉ. Le Volt.

Berthe de Loisy faisant faire un volt ou vœu de cire pour rendre son époux fidèle.

DE PENGUILLY L'HARIDON. Conte de fée, dessin à la plume.
SEMAH. Miracle de saint Fulcran.

Saint Fulcran fit processionnellement le tour d'un château dont s'étaient emparés des voleurs, et au troisième tour, comme il priait Dieu avec ferveur, les murailles tombèrent.

TESTÉ (de Nantes). Le conte de la grand'mère ; intérieur de cuisine.
GARNIER. La sylphide d'après M. Lepaulle.

Digitized by Google

1836.

BARKER, père à Bath. Egyptienne disant la bonne aventure à un berger.

FOURRIER DE BELLEVILLE. Superstition de Charles II, roi d'Espagne.

Une idée superstitieuse faisait croire à ce monarque qu'une violation du tombeau de son père, Philippe IV, retarderait l'instant de sa mort... il découvrit le cadavre et le baisa.

GOYET. Jeanne d'Arc rêveuse à la fontaine.

PRUCHE. Croquemitaine, aquarelle.

1837

CLÉMENT BOULANGER. La procession de la Gargouille.

Mme ELISE BOULANGER. Le matin de Noël.

Dans les campagnes, la veille de Noël, les enfants ont pour habitude de mettre leurs sabots dans la cheminée. Noël est censé apporter quelque chose de bon à ceux qui ont toujours été sages, et une poignée de verges à ceux qui ont été méchants.

Les œufs de Pâques.

E. KREUL (de Nurenberg.) Jeune fille effeuillant une marguerite.

LAYNAUD. Un Bohémien.

GUILLAUME SCHMITZ. Les Fées.

Lorsque cette belle fille revint de la fontaine, sa mère la gronda d'être restée si longtemps. Je vous demande pardon, ma mère, dit cette pauvre fille. En disant ces mots, il lui sortit de la bouche des perles, des roses et de purs diamants. (Contes de PERRAULT.)

DE VLIEGER. La diseuse de bonne aventure.

CÉLESTIN NANTEUIL. La ballade de la jolie fille de la Garde, eau-forte.

PRAT. Une tireuse de cartes, d'après M. Bonnefort.

1838.

CHARLES ANDRÉE. Les contes du grand-père, intérieur flamand.

CHARLES BAZIN. Azem et la reine des génies.

Arrivé dans un château enchanté, ce jeune musulman devient épris de l'une des jeunes nymphes qui venaient y prendre le plaisir du bain ; ayant découvert que toute leur puissance était dans leur ceinture, il attend le moment favorable, voit celle qu'il aime, et s'empare de son écharpe qu'il fait flotter dans les airs.

(*Mille et une Nuits*, contes arabes).

ALEXANDRE COUDER. Noël.

Digitized by Google

Des enfants trouvent des jouets que le *Petit-Jésus* leur a envoyés la nuit par la cheminée.

EUGÈNE DELACROIX. Les Convulsionnaires de Tanger.

Ces fanatiques portent le nom d'Yssaouis, de celui de Ben Yssa, leur fondateur. A de certaines époques, ils se réunissent hors des villes, et s'animant par la prière et des airs frénétiques, ils entrent dans une ivresse véritable, et, répandus ensuite dans les rues, ils se livrent à mille contorsions, et souvent à des actes dangereux.

Mlle ADRIENNE DUPORT. Ondine.

J'habite au fond de l'eau dont j'adore le bruit.
Sous le cristal mourant je repose la nuit;
La perle et le corail qui roulent avec l'onde,
Couronnent dans le jour ma chevelure blonde.
Viens avec moi dans le creux du rocher,

Sous la cascade qui l'épanche,
Sous la poussière humide et blanche·
Où j'aime tant à me cacher.

(M. le comte Jules de RESSÉGUIER.)

DUVAL LE CAMUS. La Bohémienne.

HENRI LEJEUNE. Origine du privilège de la Fierte, ou châsse de saint Romain.

Saint Romain, premier évêque de Rouen, accompagné d'un criminel condamné à mort, se rend maître d'un monstre connu sous le nom de la Gargouille qui dévastait cette ville et les alentours.

LE POITTEVIN. Le chaperon rouge.

Mlle MEYNIER. Le revenant.

FRÉDERIC OVERBECK. Le miracle des roses, dessin. (*Hist. de sainte Elisabeth*).

1839.

CHARLES ANNÉE. La visite à la sorcière, effet de lune.

CLÉMENT BOULANGER. La fontaine de Jouvence.

AUGUSTE JOUSSELIN. Halte de Bohémiens.

EUGÈNE LE POITTEVIN. Le petit chaperon rouge.

LESAGE. Geneviève de Brabant dans le désert.

La fée Pari-Banou et le prince Ahmed.

« Après le dessert, un grand nombre de génies et de fées entrèrent dans la salle et commencèrent un des bals les plus surprenants.

(GALLAND. Les *Mille et une Nuits*).

Digitized by Google

ARY SCHEFFER. Le roi de Thulé, ballade de Goethe.

ANTOINE WIERTZ. La fable des trois souhaits, costume des environs de Rome.

FAILLOT. Le signal du Sabbat, groupe en plâtre.

Mlle HENRIETTE PENAVAIRE. La Magicienne, d'après M. Broc, lithographie.

1840.

CASIMIR DE BALTHASAR. Vision de Jeanne d'Arc.

SILVESTRE BAPTISTE. La bonne aventure.

JOSEPH BEAUME. Le petit chaperon rouge.

FERDINAND DE BRACKELER. La fête de saint Nicolas.

Le comte Demi-Carême *(sic)*, distribue des bonbons aux jeunes écoliers.

ADOLPHE BRUNE. Le dragon de l'île de Rhodes (d'après la ballade de Schiller.)

FÉLIX COTTRAU. Noël.

VICTOR DARTEGUENAVE. Vision d'une religieuse augustine.

Elle voit la Passion de Jésus-Christ et des anges invisibles qui l'aident à se soulever. (Vision de Catherine Emerick.)

N. DIAZ. Les nymphes dans la grotte de Calypso chantent les combats d'Ulysse.

DUBUFE fils. Le miracle des roses. *(Vie de sainte Elisabeth.)*

C. JACQUAND. Le jour de la saint Valentin.

(W. Scott. *La jolie fille de Perth.*)

CLAUDIUS LAVERGNE. Invention du saint Rosaire.

Mlle AUGUSTA LE BARON. Sainte Geneviève rendant la vue à sa mère.

HENRI LEHMANN. Sainte Catherine d'Alexandrie portée au tombeau à travers les airs par des anges.

MICHEL. La devineresse flamande.

THÉNOT. Le petit Chaperon Rouge.

EDOUARD MANDEL. La vierge Lore-Ley, d'après Begas, sujet tiré de la ballade allemande de Heine. P. S.

Digitized by Google

DEVINETTES DE HAUTE-BRETAGNE[1]

II.

Dans le chemin des quatre Caillettes
J'ai perdu mes maillettes ;
J'ai été le jour
Je ne les ai pas trouvées,
J'ai été la nuit
Et je les ai trouvées.

— Les étoiles.

Qui couvère (couvre) Pari et Nante
Et qui ne peut couvri' l'ève (eau) courante.

— La neige.

Un vivant entre deux morts.

— Un cheval en limon.

Un peillu (poilu) entre deux raides, et un raide entre deux peillus.

— Un cheval entre deux brancards et une charrue entre deux chevaux.

Quatre qui démêlent le bouillon (la boue).
Quatre qui portent le petit raintion (le goûter),
Et quatre qui regardent en haut.

— Une vache.

Lequeu aimous-mieux d'une tête pelée
Ou d'une galette à la rousée ?

— Une tête pelée, c'est une tête de veau ; la galette à la rosée, une bouse de vache.

Joug je vous nomme, je ne peux mieux vous nommer, devinez si vous pouvez ?

— C'est un joug.

[1] V. Sébillot. *Littérature orale de la Haute-Bretagne* p. 299 : et *Devinettes de la Haute-Bretagne*. (Maisonneuve 1882) et t. IV, p. 225.

Digitized by Google

La grande côtale, pitale et verdale qui dit à ses petits côtiaux pitiaux et verdiaux de n'aller point à pitelant, côtelant, verdant, rien que quand i'seraient grands comme la grande côtale, pitale et verdale, qui les avait côtelés, pitalés et verdés.

— Le renard ou la pie, qui dit à ses petits d'être prudents.

Le père piquant
La mère brunette et l'enfant tout blanc.

— Une châtaigne. Le père piquant est la bobe (enveloppe), la mère brunette, et l'enfant tout blanc, la châtaigne entière, l'enveloppe et le noyau.

Qui n'est ni kait (cuit) ni salé
Et qu'est cor bien savouré.

— Une noisette.

Dans la fontaine des Cambrions,
Il y en a qui viennent,
Il y en a qui vont ;
Il y en a qui perdent leur cotilllon.

— Ce sont des pois qui cuisent dans la marmite.

Forgette et brins de lin
Cœur de chêne et fromentin.

—Forgette est un couteau, brin de lin est une touaille ou nappe, qu'on met sur la table, cœur de chêne est la table, et fromentin est le pain.

Noir cassé, blanc gâté, coq entra, pie n'osa.

— On avait une fois cassé une sereine (baratte en poterie) et elles sont toutes noires, d'ordinaire c'est pourquoi on disait noir cassé ; blanc gâté était le lait qu'elle contenait qui fut gâté, quand il fut répandu dans la place ; le coq entra, se mit à en boire et la pie n'osa pas entrer, car elle avait peur.

Qui est en *rollons* (rouleaux) la nuit et en bâton le jour?

— Un lacet.

Terre blanche, noire semence
Celui qui sème pense.

— Le papier, l'encre et celui qui écrit.

Qui a sa chemise dans le ventre?

— Une chandelle ou une bougie.

Digitized by Google

Une petite grange remplie de juments blanches, et notre jument rousse qui est au mitan et qui les fait toutes se tourner à liants.

— Celte grange est la bouche. Les juments blanches sont les dents, la jument rousse est la langue et elle les fait toutes se tourner à liants car elles sont toutes rangées autour d'elles.

Ce qui est à vous me sert plus qu'à vous ; ce qui est à moi vous sert plus qu'à moi.

— C'est le nom de quelqu'un.

Le ciel a ce que Dieu n'a pas,
Les filles l'ont, les femmes ne l'ont pas.
Saint Michel l'a par derrière
Et saint Laurent l'a par devant.

— La lettre L.

Je ne suis ni sur la terre ni sur l'onde,
Cependant je suis dans l'monde :
Je ne suis ni dans l'air ni dans l'eau,
Et cependant je suis dans la mer
Je suis trois et je ne fais qu'un,
Et cependant je ne suis pas Dieu,
J'accompagne les hommes et les femmes partout,
Les filles et les garçons pas du tout.

— La lettre M.

Je n'avais qu'un jou'
Quand de mon père je reçus mon époux ;
Je n'avais qu'un an quand je suis devenue mère :
Les enfants de mes enfants ont été la mort de mon père.

— Ève.

DEMANDES FACÉTIEUSES

Si tous tes amoureux étaient dans le haut d'une prée, comment ferais-tu pour aller les chercher sans abattre la rosée ?

— Si j'avais un passe-partout j'irais bien les chercher sans l'abattre.

A Belêtre, il y a dix fenêtres : à chaque fenêtre, il y a

Digitized by Google

pots : à chaque pot, il y a dix coqs ; à chaque coq il y a dix poules ; à chaque poule il y a dix poulets ; devinez combien ça fait ?

— Dix mille.

Pourrait-on faire cinq chemises par an sans travailler les dimanches ?

Mots à dire vite.

Coq a os, ver non, taupe si.

L'eau gâta, coq entra, pie n'osa.

Rate au pignon,
Sacrie cochon,
Sous l'pont pue l'âne.
Haute forge (couteau)
Haute table
Haut lin (serviette)
Fromentin (froment).

RAOUL BAYON.

SALOMON DANS LES LÉGENDES MUSULMANES

V

LETTRE DE M. B. SAX :

A l'occasion de l'article de M. Basset paru dans la *Revue* de novembre 1889, p. 593-4, M. B. Sax nous avait adressé une longue lettre rectificative dont le défaut de place nous avait fait ajourner l'insertion. Il nous envoie aujourd'hui une courte note que nous insérons.

« Je ne peux laisser passer, sans réponse, les assertions contenues dans l'article de M. Basset.

Il suffit d'un examen, même superficiel, du mémoire de M. Israël Lévi et de mon article, pour constater :

Que nos deux travaux diffèrent absolument, par la traduction, la critique et la tendance ;

Que les textes qui nous sont communs — aussi connus de tous les talmudistes que les fables de La Fontaine le sont de nos écoliers — ont été rapprochés il y a trois siècles, par un auteur que j'ai nommé ;

Que je cite de nombreux textes qui ne figurent pas dans le travail de M. Israël Lévi ;

Qu'en un mot, il n'y a rien de commun entre nos deux manières de traiter un même sujet. B. SAX.

Digitized by Google

LE BONHOMME MISERE[1].

Légende liégeoise[2].

Les apôtres Pierre et Paul se promenant sur terre, arrivèrent un soir devant une pauvre chaumière, perdue bien loin, bien loin, au milieu des bois, et demandèrent un asile pour la nuit. L'hôte, un pauvre hère, leur dit qu'il n'avait qu'un grabat à leur offrir. Les apôtres, peu désireux de coucher à la belle étoile, s'empressèrent de gagner la modeste couche qui leur était offerte, et s'endormirent bientôt profondément.

Le lendemain, dès la première heure, nos deux apôtres s'apprêtèrent à partir après avoir remercié leur hôte, qui n'avait voulu accepter aucune gratification, lorsque celui-ci leur dit :

— Je n'ai qu'une grâce à vous demander, c'est de pouvoir châtier à ma façon, le premier individu qui viendra enlever les pommes du pommier qui croît ici devant ma demeure. »

Les apôtres lui promirent de lui faire obtenir ce pouvoir, qu'il obtint en effet.

A quelque temps de là, au printemps, la Mort vient sonner à la porte du bonhomme, qui s'appelait Misère, et lui dit qu'il est temps d'entreprendre le grand voyage.

— Je suis prêt, répond Misère, cependant j'ai une dernière grâce à vous demander.

[1] J'ai recueilli en 1874, à Liège, la légende du Bonhomme Misère.

[2] Cf. t. IV, p. 645.

Digitized by Google

— Parle, lui dit la Mort.

— Avant de quitter la terre, je voudrais une fois encore goûter mes pommes.

— Qu'à cela ne tienne, je reviendrai à l'automne, tiens-toi prêt.

La Mort s'éloigne aussitôt, mais fidèle à sa promesse, elle revient frapper à l'automne à la porte de Misère.

-- Eh bien, cette fois, es-tu prêt ?

— Je le serai bientôt, les pommes sont mûres, il suffit de les cueillir. Soyez assez bon pour monter sur l'arbre et me jeter une pomme, je suis alors à vous.

La Mort se prête à cette fantaisie, mais aussitôt qu'elle a cueilli une pomme, bonhomme Misère, en vertu de son pouvoir, la fixe à l'arbre et l'empêche de descendre.

Après bien des pourparlers, il autorise la Mort à quitter le pommier, à condition de lui accorder l'Eternité.

C'est ainsi que la Misère est éternelle.

ALFRED HAROU.

Digitized by Google

POÉSIES SUR DES THÈMES POPULAIRES

XX.

Le Saint de village.

Dans un village qu'on appelle...
(Je viens d'en oublier le nom)
Un curé desservait jadis une chapelle,
Dont saint Georges était le patron.
Or il advint, la veille de sa fête,
Que debout sur l'autel, notre Saint exhaussé,
Par un choc imprévu, très rudement froissé,
A ses pieds vit tomber sa tête.
Le bon Curé, déconcerté
Par cette aventure cruelle,
Craignit que ce revers dans l'âme du fidèle
Ne refroidit la piété.
En rêvant à cette infortune,
Il vit devant sa porte, un pauvre homme arrêté,
Qui lui parut avoir la couleur brune,
Et tous les traits du Saint décapité.
C'était un étranger. Bon ! voici mon affaire,
S'écria-t-il, mon Saint est réparé ;
Pour une somme assez légère,
Des vêtements du Saint, l'étranger accoutré,
Vint recevoir, sur l'autel bien paré,
Les vœux du peuple : Ah ! Dieu ! la belle face,
S'écriait-on ! il est parlant !
Parfois une mouche en volant
Le pique, et malgré lui le Saint fait la grimace.
Ah ! Dieu ! voyez-le donc, comme il a l'œil brillant !
On dirait qu'il remue ! A ces mots le pauvre homme
Tremble, et de son marché dans le cœur il se plaint ;
Il eût donné la moitié de la somme
Pour n'être pas devenu Saint.
Enfin, en enrageant, il souffrait sans rien dire,
Quand par hasard un cierge dérangé

Digitized by Google

Vers son pied nu, bien dirigé,
Fait tomber, goutte à goutte, une brûlante cire.
Pour le coup, bien que résigné,
Vaincu par la douleur, d'une voix effroyable,
Notre Saint, criant comme un diable,
Saute au milieu du peuple consterné.
De l'église il franchit la porte,
Il vient dire au curé qu'être Saint de la sorte,
C'est encore pire que damné.

BARTHÉLÉMY IMBERT.

Barthélemy Imbert naquit à Nîmes en 1747, et vint à Paris après avoir terminé ses études. Il y joua un certain rôle littéraire, et mourut en 1790. Imbert a publié en 1774, in-8° *Historiettes* ou *Nouvelles en vers* (d'après la Biographie universelle). L'édition que nous possédons porte en sous-titre : Seconde édition, revue, corrigée et augmentée par l'auteur. A Amsterdam, et se trouve à Paris, chez Delalain, libraire, 1774. Elle est ornée de gravures de Moreau le jeune, datées 1774. On lit au bas de l'Avertissement : « J'ai ajouté dans cette seconde édition de nouveaux Contes ; j'en ai retranché un grand nombre ; plusieurs sont élargis, et l'on en trouvera bien peu où je n'aye fait quelques changemens. » Imbert dit, p. VI et VII, qu'il se fait une loi d'avertir des sources où il a puisé et il en donne la liste. Le reste, dit-il, est composé de sujets d'invention, ou de traits qu'on m'a récités et que j'ai ajoutés en Contes.

Plusieurs de ces contes sont sur des thèmes populaires ; Imbert dit qu'*Alnaschar* est tiré des *Mille et une Nuits*, que le *Paysan et son fils* est imité de Gellert, et que le *Philosophe en défaut* (le lai d'Aristote), et les *Trois Aveugles* sont des imitations de fabliaux. Les autres contes paraissent empruntés, soit à la tradition orale, soit aux recueils de contes des XVI° et XVII° siècles; ce sont : l'*Evêque meûnier* ; *le Voleur à confesse* ; *la Balance on le Diable puni* (Légende dorée) ; *les Singes et le Paysan* (cf. Moyen de parvenir) ; *le Saint de village*.

P. S.

Digitized by Google

LE VOYAGE PRÉSIDENTIEL ET LES TRADITIONS POPULAIRES

PENDANT le voyage que le Président de la République a fait en Provence et en Corse, des traditions populaires intéressantes, des coutumes curieuses ont pu être observées. J'ai été témoin oculaire de celles qui ne sont pas suivies d'une citation de source :

A Aix, des tabourinaires ont accompagné une farandole dansée par des jeunes gens vêtus de blanc ; malheureusement il avait plu et cette danse du soleil avait lieu dans la boue.

A la Ciotat, le *Polynésien* a été lancé un vendredi ; naguère encore on n'aurait pas, surtout en Angleterre, trouvé un équipage pour monter un navire mis à la mer en un jour réputé funeste : il est vrai qu'indépendamment de la bénédiction religieuse, le *Polynésien* a été arrosé par le vin d'une bouteille brisée sur le pont. On m'a assuré que la corde d'un navire qui a été lancé avec succès a la même vertu que la corde de pendu : celui qui en possède un fragment est sûr d'avoir une année de bonheur ; plusieurs assistants ont tenu à en avoir des morceaux.

Le *Figaro* rapporte que pendant que le cortège officiel défilait entre quatre mille ouvriers pour assister au lancement du *Polynésien*, un Arabe étendit sur le sol sa large ceinture afin que le chef de l'Etat passât dessus.

On sait que lorsque les Sultans se rendent à cheval à la mosquée pour célébrer la fête de Beiram, des Musulmans se couchent à terre en rangs pressés sur leur passage.

A bord du *Courbet*, la superstition d'après laquelle un cadavre ou un fragment de cadavre porte malheur au navire paraît ne pas exister ; un lieutenant de vaisseau avait dans sa cabine une tête de mort ; j'ai aussi entendu plusieurs matelots siffler en frottant les canons ou en faisant leur service.

A Ajaccio, plusieurs fois la voiture du Président de la République et celles qui la suivaient ont été criblées de grains de blé, et surtout de riz ; la population voulait ainsi souhaiter la bienvenue au chef de l'Etat suivant l'usage local, d'après lequel le riz et le blé sont synonymes d'abondance et de prospérité.

P. S.

Digitized by Google

FACÉTIES BOURGUIGNONNES.

I

LE MAIRE DE BUNCEY.

Les *indiôles* de Buncey[1] étaient plongés dans une profonde perplexité : leurs élections municipales étant terminées, il s'agissait maintenant de procéder à l'élection du maire.

La circulaire préfectorale, qui enjoignait de choisir le premier magistrat du village, mit en grand émoi l'assemblée.

Certes, pas un *indiôle* ne doutait de ses aptitudes pour remplir ce mandat et quoique à Buncey *nun n'évo d'esprit*, ils étaient convaincus qu'il n'était pas utile d'en posséder pour être bon maire.

Néanmoins, il fallait faire un choix. Les douze membres, composant la municipalité, étaient réunis sous les tilleuls qui ornent la place du village. Là, on discutait, on contestait, on mettait en avant les titres ou les incapacités de chacun, et, finalement, les controverses n'aboutissaient à rien.

Cependant un Buncéen, plus avisé que les autres, émit un avis qui aplanit toutes les difficultés.

Cette proposition qui ne devait blesser les susceptibilités de personne, ni créer d'animosité entre ces bons villageois, en abaissant le légitime orgueil dont ils étaient doués, était manifestement marquée au coin de la sagesse : il n'est aucun lecteur qui n'admire le bon sens de ce simple paysan. D'ailleurs voici en quoi consistait sa motion :

Le dimanche suivant, jour fixé pour l'élection, les conseillers

[1] Buncey est un coquet village de la Côte-d'Or, situé sur les bornes de la Seine et composé d'environ 500 habitants. Sa distance de Châtillon-sur-Seine est de 4 kilomètres.

Digitized by Google

municipaux se réuniraient sur cette même place, et là, munis chacun d'un bâton le lanceraient vigoureusement dans l'espace, puis celui qui, le projetant le plus loin, le rapporterait le plus vivement au pied du gros tilleul, serait immédiatement acclamé maire.

Au jour et à l'heure dits, nul ne manque au rendez-vous ; tous les champions sont sur les rangs : les bâtons fendent l'air avec un sifflement aigu, et le départ s'accomplit avec ensemble et célérité.

Mais dans l'arène se trouva un concurrent sur lequel on n'avait pas compté ; un énorme pourceau, flairant bonne aventure, qui rôdait en ces parages, saisit entre ses mâchoires un de ces gourdins, et sans lâcher prise, avant tout autre prétendant, s'enfuit hâtivement.

D'après les conventions stipulées, l'écharpe municipale ne devait-elle pas ceindre l'abdomen de ce représentant de la race porcine ?

II

LES TORTIONNAIRES.

Une taupe avait élu domicile dans le jardin du presbytère de Buncey, où elle commettait de nombreuses déprédations.

Tous les moyens en usage avaient été employés afin de débarrasser le potager de ses ravages, mais aucun ne réussissait.

On avait même eu recours aux excommunications majeures, aux monitoires, mais tout cela avait échoué.

Cependant, un jour, elle se laissa surprendre par le fer de bêche d'un journalier qui travaillait dans le potager. Notre *indiôle*, aurait eu bien vite fait de lui trancher la tête avec son outil, mais ç'eût été une mort trop douce pour une telle coupable : il lui fallait un supplice proportionné au mal qu'elle avait fait.

Aussitôt, les notables sont convoqués afin de délibérer sur le châtiment qu'on infligera à cette maudite bête. Mais tous demeuraient bouche bée, se regardant les uns les autres, sans rien découvrir de satisfaisant, ils allaient peut-être se séparer sans prendre aucune détermination, lorsque, assurément, une des lumières de Buncey, déclara « qu'à l'évo li dans ein livre, que

Digitized by Google

le pu grand torment qu'ein homme pusse endeurer, c'éto de l'entêré vivant. »

Le supplice était donc tout trouvé : aussi l'assemblée y répondit par un cri d'approbation.

Séance tenante, on se rendit au jardin, théâtre de tant de méfaits, et la taupe fut enfouie toute vivante dans le sol.

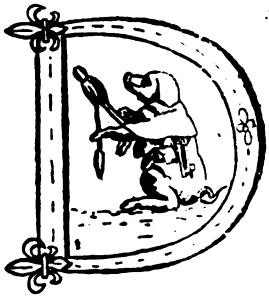
Après cette exécution, chaque *indiôle* rentra chez lui, heureux, la conscience tranquille, avec la conviction d'avoir accompli un grand devoir.

L.-A. FONTAINE.

LES TRADITIONS POPULAIRES

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE INTERNATIONALE DE 1889.

V.



DANS son article sur *la section Russe*, à l'Exposition universelle[1] notre collègue M. Léon Sichler, a dit un mot de la remarquable exposition du docteur Pokrowski, médecin en chef de l'hôpital des enfants à Moscou ; il a parlé des instruments de musique et des berceaux dont il a donné plusieurs dessins[1].

Aujourd'hui, nous pouvons ajouter quelques renseignements complémentaires sur cette intéressante exhibition, grâce à l'obligeance de M. de Jarchy, le représentant du Dr Pokrowski, qui a bien voulu nous offrir le catalogue qu'il a fait imprimer et nous prêter quelques clichés[2].

[1] Voir la *Revue*, année 1889, 4e année, n° 7, juillet, pp. 415 à 418.

[2] Les dessins proviennent d'illustrations tirées d'un livre russe édité par le Dr Pokrowski, dans la série des ouvrages de la Société des amis des sciences naturelles et portant le titre : « *Education physique des enfants chez les différents peuples et particulièrement en Russie.* »

Digitized by Google

I.

COUTUMES ET SUPERSTITIONS RELATIVES AUX ENFANTS

Bonnet de lavage pour empêcher l'eau de pénétrer dans la tête et de la faire devenir trop grande.

En Laponie, les femmes mettent à l'enfant un bonnet chaque fois qu'on s'apprête à le laver, et dans les premiers temps après la naissance ce lavage a lieu assez fréquemment. Ce bonnet aussi étroit que possible, se fait avec une étoffe solide; on lui ajoute deux longs lacets séparés partant de la nuque de l'enfant, entourant sa tête à droite et à gauche et venant s'attacher au front.

On met ce bonnet à l'enfant au moment du lavage pour éviter que l'eau, suivant la croyance répandue chez les Lapons, ne pénètre dans la tête et ne la fasse devenir trop grande, ces peuples considérant une petite tête comme type de la beauté.

Après le lavage on enlève le bonnet de l'enfant et on lui entoure la tête d'une bande longue de près d'un mètre et large au milieu d'environ cinq centimètres, diminuant progressivement de largeur vers les extrémités et se terminant en pointe.

Fig. 30. — Bandeau lapon pour comprimer la tête.

Cette bande est appliquée par sa partie large sur le front de l'enfant; le bord qui touche aux cheveux est un peu replié en ourlet afin qu'elle recouvre le front partout d'une façon égale. Les deux extrémités de la bande sont alors amenées derrière la tête de l'enfant qu'elles entourent et viennent de nouveau se rencontrer sur le front où elles sont attachées. L'enfant reste enserré dans cette bande jusqu'à environ six mois après sa naissance.

Digitized by Google

II.

Le corset du Caucase.

« De toutes les parties du costume féminin du Caucase, celle qui attire le plus l'attention est certainement le khalynkarts ou corset des Ossètes (fig. 20). Ce corset, dans lequel la fille est littéralement cousue à partir de l'âge de 6 à 7 ans, elle ne doit plus l'enlever ni jour ni nuit jusqu'au moment de son mariage.

Fig. 20. — *Kalouinskarts*, corsets de femmes Ossètes, Kabardines, etc.

Le but de ce corset, qui enserre fortement le corps de la jeune fille, est de maintenir la taille bien proportionnée et de l'obliger à croître droite et svelte, qualités très appréciées chez les femmes du Caucase. Pour mieux atteindre ce but, le khalynkarts, fabriqué en cuir solide, embrasse complètement la poitrine, à partir de la clavicule, et le ventre jusqu'aux os du bassin. Le long de la poitrine et sur toute la longueur du dos, ce corset est pourvu de bandes en bois qui empêchent le corps de se courber en avant ou de se voûter lorsque la jeune fille est assise. Le khalynkarts s'attache par devant au moyen de cordons. Lors du

Digitized by Google

mariage, pendant la première nuit de noces, c'est au mari que revient le droit d'enlever ce corset. La plupart du temps, pour faire preuve d'adresse, il en coupe les cordons d'un seul coup de poignard ; après quoi, il le cache ordinairement sous le lit. Plus tard, ce corset, s'il est encore bon à quelque usage, devient la propriété d'une autre jeune fille, proche parente du mari. Si la jeune fille ne se marie pas, elle continue à porter son corset jusqu'à sa mort ; le port de ce corset est d'ailleurs considéré comme signe de sa virginité. L'observation stricte de cette coutume et surtout la pression excessive que le corset exerce sur la taille sont souvent la cause de maladies dangereuses et parfois incurables. Parmi les inconvénients qu'il entraîne, nous mentionnerons l'atrophie des seins, bien que les indigènes regardent leur trop grand développement comme un défaut, la croissance incomplète de la cage thoracique ; les jeunes filles sont fortement disposées par suite aux maladies tuberculeuses, et diverses affections du bassin. »

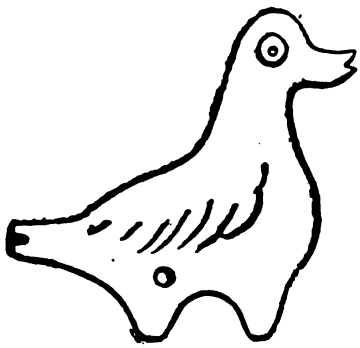
III.

Les jouets populaires en Russie.

Les jouets d'enfants les plus en usage chez le bas peuple russe sont les suivants : Des *Hochets* affectant la forme de petites boîtes en bois ou en écorce de bouleau, munis parfois de manches et contenant un petit caillou. 50-54 ; — des *Appeaux* en terre blanche ou rouge, auxquels on donne le plus souvent la forme d'un coq, d'un canard, d'un cheval, d'un animal domestique quelconque, et diverses autres formes. 55-64 ; (fig. 3) — le *Rossignol* (appeau pouvant contenir de l'eau) (fig. 4) 65-66 ; — Figures variées en argile. 67-76.

Digitized by Google

On fait encore usage des jouets suivants :



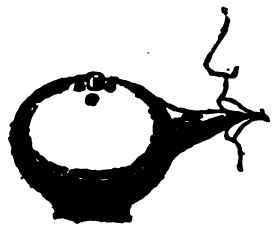
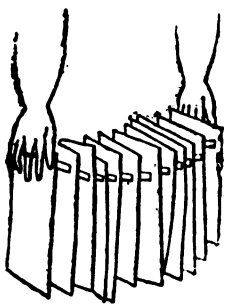


Fig. 3. — Appeau en terre, en forme de canard. Fig. 4. — Appeau hydraulique

77. *Sabot* — 78. *Toupie* — 79. *Crécelle* ordinaire (fig. 6).



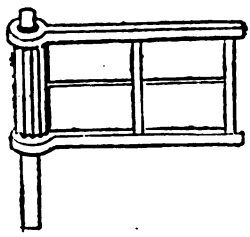


Fig. 5. — Claquette. Fig. 6. — Crécelle. Fig. 7. — *Svaïka.*

80. *Claquette* formée de planchettes (fig. 5). — 81. *Grue* du gouvernement de Wologda.— 82. *Serpent* du gouvernement d'Ekatérininbourg. — 83. *Scieur-de-long* du gouvernement de Nijni-Novgorod. — 84. *Petite flèche* qu'on lance à l'aide d'une ficelle. — 85. *Rouleau en bois* destiné à être lancé sur la glace. — 86. *Arbalète.* — 87. *Fusil.* — 88. *Svaïka*, jeu du clou (fig. 7). — 89. *Casse-tête.* — 90 à 99. *Balles.* — 100. *Poupées* en bois. — 101. *Moulin.* — 102. *Tarantasr.* — 103, 104. *Petit traîneau.* —

Digitized by Google

105. *Herses.* — 106 à 120. *Jeu des quilles.* — 121, 129. *Serin.* — 130. *Palette* pour jeu de paume.— 131, 141. *Jeu d'osselets.* — 144, 169. *Jouets divers.* — 170. Modèle de *montagne à glissoire.* — 171 à 173. *Patin, chevalet. traîneau* (Modèles servant à glisser sur les montagnes russes).

198. *Jeu d'osselets.* — 191. *Jeu du radis.* — 193. *Jeu des œufs cassés.*

IV.

Les jouets des peuplades hétérogènes.

JOUETS DES ENFANTS OSTIAQUES

L'enfant ostiak n'est pas encore sorti du berceau qu'on s'efforce déjà de l'occuper au moyen de jouets variés. Ces jouets sont d'abord confectionnés par la mère ou le père qui n'éprouve aucune fausse honte à s'en occuper et qui, en général s'intéresse à son enfant non moins que la mère. Plus tard, l'enfant construit lui-même les jouets qui lui plaisent le plus. Les jouets de l'enfant Ostiak sont la reproduction aussi exacte que possible des objets en usage chez ses parents. Poupées en costume ostiaque, bateaux, traîneaux, plats, cuillères, etc., on trouve de tout parmi ces jouets fabriqués en cuir, en bois, en argile, en pain noir, etc. A mesure que les enfants avancent en âge les jouets changent; et, tandis que les garçons se font des arcs et des flèches, des raquettes, des instruments de musique etc., les filles jouent avec des aiguilles et du fil, etc. La collection contenait les jouets suivants :

403. *Vessie gonflée* (probablement jabot de tétras). — 404-405. *Anneau* en col de cygne et de tétras. — 406. *Poupée de bois* en costume ostiaque. — 407-408. *Poupées* ostiaques. — 409. *Narta* (petit traîneau). — 410. *Poschevni* (petit traîneau). — 411-413. *Arc avec flèches* et accessoires. — 414-415 *Batelet* avec acces-

Digitized by Google

soires. — 416. *Petites raquettes* (fig. 26). — 417 *Nasse* (*morda*) pour la pêche. — 421. *Trappe* pour prendre les oiseaux. — 427-431. *Poupées* de forme et de grandeur diverses. — 432. *Ours* en pain. — 433-434. *Balle* en feutre de laine et en tille. — 435- *Tirelire*. — 440. *Arc avec flèches*. — 441-442. *Jouets*. — 443-444. *Toupies*.

Jeux des Votiaks.

464-465. *Poupées*. — 467-469. *Osselets*. — 474. *Jeu de 32 cartes* sur feuilles d'écorce de bouleau, sur lesquelles les signes sont tracés au feu à l'aide de fers spéciaux. Ces cartes coûtent dans le pays de 5 à 10 kopecks le jeu. Les indigènes les portent sur leur poitrine ou dans leurs poches, serrées dans une branche d'osier fendue, reliée aux deux extrémités par des nœuds de rubans de tille.

* * *

Le *Jeu du radis* (n° 191) et celui des *œufs cassés* (n° 193) nous étant inconnus, nous avons interrogé M. de Jarchy qui nous a donné l'explication suivante sur la manière dont on y jouait.

Jeu du radis. — *Le radis* est tout simplement une toupie qui a la forme et la couleur de ce hors-d'œuvre. Ce jeu ancien est assez original : Les enfants font tenir dans du sable, sur la même ligne et à cinq ou six centimètres de distance l'une de l'autre, une douzaine de toupies. Puis, au moyen d'un petit arc, chaque joueur, à son tour, cherche à abattre du même coup le plus possible de *radis*. Il paraît qu'un joueur habile peut les abattre tous à la fois.

Le jeu des *œufs cassés* se pratique à Pâques. L'usage étant de s'offrir réciproquement des œufs de toutes les couleurs, on finit par en posséder un grand nombre. C'est alors que les enfants jouent entre eux aux œufs de la manière suivante : Chacun tient

Digitized by Google

dans sa main un œuf dont un bout dépasse entre le pouce et l'index. Celui qui dirige le jeu — le banquier — tient aussi dans sa main droite un œuf dont le bout dépasse sous le petit doigt, et il frappe successivement sur l'œuf de chaque joueur. Toutes les fois qu'il casse un œuf, le perdant est obligé de lui donner un œuf ; mais si c'est le sien qui est cassé, c'est lui, banquier, qui en donne un. Quand le banquier n'a plus d'œufs, il cède la place à un autre. Souvent, le dernier banquier se retire avec un gain de quelques cents œufs.

Ces jeux sont populaires dans la Russie blanche (Russie du Nord).

A. Certeux.

BIBLIOGRAPHIE

George Bird Grinnel. *Pawnee hero stories and Folk-tales*, with notes on the origin, customs and character of the Pawnee people. New-York, Forest and Stream publ. Company, pet. in-8 de pp. XIX-417.

Les Pawnies ont été jadis une des peuplades les plus considérables de l'Amérique du Nord ; les historiens et les romanciers les ont souvent mis en scène ; aujourd'hui, ils ne comptent plus que quelques centaines d'individus, et leur nombre décroît rapidement. Ce livre est en quelque sorte le testament de cette race qui va disparaître. Les matériaux, en ont été recueillis par l'auteur pendant un séjour de plusieurs années parmi ces indigènes, et son principal informateur a été un chef qui lui faisait cette mélancolique confidence : « Beaucoup de ces vieilles choses ont été oubliées et ceux qui connaissaient le mieux les secrets sont morts. Si nous avions su écrire, nous aurions su mettre tout cela en ordre et l'empêcher d'être perdu ; mais nous ne le savions pas et ces histoires se transmettaient de bouche en bouche. Elles ont pu changer par ces passages successifs, mais il est bon que nos enfants qui seront bientôt comme les blancs, sachent ce qu'ont été leurs ancêtres. » Le vieux chef fit de son mieux pour

Digitized by Google

instruire M. G. B. G. Les histoires de héros forment la première partie du livre; elles contiennent bien des traits qui touchent les traditions populaires; toutefois leur intérêt considérable au point de vue américain, l'est moins pour l'étude du folk-lore que les contes de la seconde partie. On y trouve des épisodes communs à nos contes européens; c'est ainsi qu'un vieux cheval prend la parole et donne à son maître des conseils qui lui permettent de venir à bout de difficiles entreprises. Parmi les récits pawnis, les plus curieux sont peut-être ceux qui ont trait à des revenants; l'un porte le titre de l'*Epouse fantôme*. Un mari qui a perdu sa femme et la regrette beaucoup, va une nuit sur sa tombe et s'y endort; quand il se réveille, il voit auprès de lui une forme qui ressemble à celle qu'il a perdue. Elle lui propose de venir avec son enfant dans un monde où il n'aura plus aucun malheur. Le mari refuse, et finit par lui persuader de venir avec lui. Elle y consent, à la condition que, pendant quatre nuits, la couverture restera devant l'endroit où elle avait coutume de dormir, sans que personne jette un coup d'œil dessous. Cette épreuve accomplie, la couverture est soulevée, et la femme vivante sort de dessous. Elle vit longtemps heureuse avec son mari; mais celui-ci prend une seconde femme qui était d'un caractère hargneux; dans une dispute, elle dit à sa rivale : Tu ne devrais pas être ici, tu n'es qu'un fantôme. La nuit suivante, la femme avait disparu, on ne la revit plus, et le lendemain son mari et son fils moururent pendant leur sommeil et allèrent la rejoindre. La seconde histoire de revenant fait songer à la ballade de Lénore, et à un conte de la Haute-Bretagne. (Sébillot, *Litt. orale*, *Les deux Fiancés*.)

Une jeune fille est morte et a été enterrée pendant que son amoureux était absent du village; il y revient et la voit seule dans le village abandonné; il lui parle, et tous deux assistent à une danse de fantômes. Ils se mettent en route pour rejoindre leur tribu, et quand ils sont arrivés près du campement, elle lui ordonne d'aller lui préparer une place, et de mettre une couverture à l'endroit où elle doit dormir: elle doit rester dessous pendant quatre jours et quatre nuits, et son fiancé ne doit ni parler d'elle ni prononcer son nom. Il enfreint cette défense. La jeune fille disparaît, et lui-même meurt, pendant son sommeil, la nuit d'après. S'il n'avait rien dit, elle serait revenue à la vie.

Les 180 dernières pages du livre parlent de l'état social des Pawnies, de leurs coutumes, de leurs croyances religieuses, et de leurs superstitions médicales. Un assez grand nombre de gravures complètent cet ouvrage, et représentent des scènes de la vie sauvage, ou des ustensiles. P. S.

Giuseppe Pitrè. *Usi e Costumi, Credenze e Pregiudizi del popolo siciliano* raccolti ed illustrati. in-18. Volume I, p. XX-472; Vol II. 426; Vol III, 520; Vol IV, 532; 1887-1889. (Prix : 20 fr.).

Voici, volume par volume, l'énoncé des principales matières traitées dans cet ouvrage. Vol. I. Il Carnevale (p. 3-121). — Le Tradizioni popolari cavalleresche in Sicilia p. 123-343 (importante contribution au théâtre et à la poésie popu-

Digitized by Google

laires). — Le voci dei venditori e delle campane (306-453) Il mare, la Barca, I Pescatori (455-465). Vol. II. Le Nozze. (3-111). La Nascita (113-199). — La Morte 201-253). — Il comparatico (255-285). — La Mafia e l'Omestà (287-339). — I Gesti 341-421). Ce chapitre comprend non seulement les gestes, mais aussi les sobriquets, les imprécations, les jurons et les formules de salutation. La récolte faite par M. G. P., très bien classée, et très abondante, peut servir de modèle à ceux qui entreprendront l'étude de cette partie du folk-lore, à laquelle on n'a pas toujours prêté une attention suffisante. — Vol. III. Astronomia (3-39). — Meteorologia 41-85. — Agricoltura. (88-219). — Botanica (221-297). — Zoologia (301-510). — Vol. IV. Esseri sopranaturali e maravigliosi (3-233; le diable. les fées' les sorciers, les sirènes etc.). — Persone e cose fauste ed infauste (235-365). — I tesori incantati (369-431). — Usi e Credenze dei fanciulli. (435-451). — Credenze e superstizioni varie (455-485). Ce volume est terminé par un glossaire et un index alphabétique des principales matières contenues dans ces quatre volumes. Si bien faite que soit cette table, elle ne saurait donner qu'un aperçu très imparfait des matériaux contenus dans l'ouvrage de M. G. Pitrè. Fidèle à son titre, il y a retracé avec une abondance de preuves considérable les usages et les croyances du peuple sicilien, qu'il a étudié avec une persévérance méritoire, et une méthode excellente. Il n'est guère de recueil qui fournisse autant de renseignements intéressants, et il mérite de trouver place dans les bibliothèques de tous ceux qui s'occupent de traditions populaires. P. S.

Il volgo di Roma, raccolta di tradizion e costumanze popolari a cura di Francesco Sabatini, vol I, in-18 de pp. 80.

Dans ce volume, qui est le commencement d'une série, M. F. S. a entrepris de recueillir des documents sur le folk-lore de Rome ; les monographies sont au nombre de quatre ; la première est une étude de M. P. Chiappini, sur Gaetaneccio ; ce personnage était un montreur de arionnettes, qui eut vers la première moitié de ce siècle une popularité analogue à celle qu'avait Tabarin. M. Sabatini fait ensuite un essai critique sur le lyrisme dans les chants populaires romains ; M. A. Parisotti étudie les mélodies populaires romaines, et M. Menghini s'occupe des chants populaires de Rome. Cette dernière monographie est accompagnée de quelques airs notés. Ce ne sont pas sans doute les seuls qui méritent d'être reproduits, et il est à désirer que dans les volumes suivants, on accorde aux notations de mélodies populaires une plus large place que ne l'ont fait jusqu'ici la plupart de ceux qui, en Italie, se sont occupés de recueillir les chansons populaires. P. S.

G. Dumoutier. *Les chants et les traditions populaires des Annamites.* Paris, Leroux, in-18 de pp. XXIX-211, (5 fr.)

Les chants annamites qui forment la parpluslatie importante de ce livre, ont été recueillis par l'auteur au Tonkin ; plusieurs sont des couplets et des rondes populaires que les gens se transmettent oralement, d'autres ont été imprimés à l'usage des acteurs et des danseuses de profession. M. G. D. donne de

Digitized by Google

curieux détails sur les mœurs et la façon de procéder de ces comédiens populaires. Plusieurs dessins montrent les divers instruments dont ils se servent et diverses figures de danses. On trouve aussi dans la préface des détails sur la manière de noter des Annamites. Mme Dumoutier a noté, suivant la méthode européenne, plusieurs de ces airs. Ces chants populaires sont très variés ; on y trouve des berceuses, des chansons d'amour, des chansons de métiers, des couplets héroïques ou satiriques ; toute une série est consacrée aux Français ; l'une de ces pièces célèbre la gloire du gouverneur de Hanoï qui, ne pouvant empêcher la citadelle de tomber entre nos mains, se tua héroïquement. Le théâtre annamite est représenté par une pièce assez courte, puisqu'elle occupe moins de vingt pages du volume ; une gravure montre des comédiens annamites, costumés, et la figure couverte du masque que comporte leur rôle. Les contes, au nombre de quinze, sont généralement courts. Le volume est terminé par une série de devinettes et de passe-temps. Voici quelques-unes des plus jolies. Le fleuve est circulaire, — l'eau est trouble, — l'herbe pousse sur les bords, — au milieu un enfant joue. (L'œil). — Comme deux feuilles de figuier, — qui s'éloignent et se rapprochent ? (Les deux mains). — Je demande du feu au génie de la cuisine, — j'allume une tête de bonze, — le tonnerre gronde sourdement, — et le dragon s'élève dans les airs ? (Fumer une pipe de tabac.) — Cinq individus portant cinq bonnets de corne, — montent dans la forêt pour attraper des insectes ? (La main qui cherche les poux).

P. S.

JULIEN TIERSOT. *Musiques pittoresques, promenades musicales à l'Exposition de 1889*, in-8° de pp. 120, 56 airs notés. Fischbacher, (3 fr. 50.)

Bien que s'adressant plus spécialement aux musiciens qu'aux folk-loristes, ce livre se rattache intimement à nos études, par le caractère ethnographique des observations qui y sont consignées. Nous en empruntons le compte-rendu à notre confrère de la *Musique populaire*.

De tous les livres ayant pour but l'étude d'une branche spéciale de l'Exposition de 1889, celui de M. J. Tiersot « Musiques pittoresques, » a le privilège de s'adresser à tout le monde, amateurs et artistes. Il fixe le souvenir des nombreuses manifestations musicales offertes pour la première fois à nos oreilles étonnées par l'étrangeté de l'art oriental, le charme mélancolique de la musique des laoutars ou la verve endiablée des tziganes ; les explique toutes et en dégage la substance avec une clarté, une précision qui satisfait à la fois le curieux et le musicien.

Jusqu'ici, on ne connaissait guère la musique exotique que par quelques récits de voyageurs, forcément vagues ou insuffisants par suite de leur incompétence. L'Exposition de 1889 a fourni, par le concours des peuples des contrées les plus lointaines, un vaste champ d'observations et permis de compléter heureusement les travaux de Perne, Vincent, Fétis, etc., en faisant connaître des particularités ignorées.

La plus importante est évidemment l'existence de l'harmonie inconnue des anciens. Les exemples notés par M. J. Tiersot comportent l'accord de tierce, de

Digitized by Google

de quarte, de quinte et même de neuvième, ce qui lui a fait dire fort justement : « que l'harmonie, dont l'usage fut totalement inconnu à l'art de « l'antiquité grecque et romaine, art si riche cependant, si complexe à d'autres « points de vue, l'harmonie, qui naquit et se développa si péniblement au « moyen âge, que nous aimons à considérer comme une conquête du génie « moderne, existe à l'état populaire chez des nègres d'Afrique, vivant encore « presque à l'état sauvage ! »

On retrouve chez presque tous les peuples, les intervalles constitutifs de notre gamme, et si les instruments à sons fixes (gamelang, anklang) des javanais ne possèdent que cinq notes, les autres ne leur sont pas inconnues; leur rebab, instrument à archet, les emploie toutes : dans une mélodie embrassant l'étendue d'une onzième, tous les degrés, de *la* en *ré*, y sont, à l'exception de l'*ut* grave.

L'harmonie des Javanais, à l'encontre de celle des nègres, diffère essentiellement de la nôtre. L'art des broderies et des floritures ne leur est pas étranger ; on peut le rapprocher des procédés de l'école polyphonique occidentale des xve et xvie siècles. « Ce chant du rebab, dit M. J. Tiersot, c'est le *chant donné* « des messes de l'Homme armé ou des chansons en parties des maîtres de ce « temps-là ; les dessins diversement figurés des autres instruments du gamelang « sont des contre-points qui, pour avoir moins de fixité que ceux de Josquin « des Prés ou de Palestrino, procèdent évidemment de principes identiques. Au « fond, malgré les différences apparentes les plus marquées, l'homme est partout « semblable à lui-même, et parfois d'une façon singulière. »

L'opuscule de M. J. Tiercot est fécond en renseignements curieux, en descriptions pittoresques. Il nous entretient tour à tour de la musique des Arabes, des Égyptiens, des Annamites, des Javanais, des Algériens, des Marocains, des Tunisiens, des Taïtiens, des Aïassouas, des nègres sénégalais, pahouins et canaques. L'art populaire des Européens, représenté par les tsiganes hongrois, les laoutars roumains, les serbes, les estudiantinas espagnoles et napolitaines, etc. n'est point oublié. Il n'est pas jusqu'aux cornemuseux et vieilleux de l'Auvergne et du Bourbonnais, les binious bretons et les tambourinaires provençaux, venus à l'occasion du concours de musiques pittoresques, qui n'aient leur place dans cet intéressant ouvrage. Enfin, l'art proprement dit, fait l'objet de plusieurs chapitres consacrés à la musique plus délicate des finlandais et norvégiens, ainsi qu'aux concerts russes, belges, espagnols, américains, etc.

M. J. Tiersot a fait là une étude nouvelle, consciencieuse et digne de remarque.

CONSTANT PIERRE.

LIVRES REÇUS AUX BUREAUX DE LA REVUE.

J. LOTH. *Chrestomathie bretonne* (armoricain, gallois, cornique). Première partie : Breton armoricain. Paris, Emile Bouillon, in-18 de pp. 528.

Digitized by Google

GASTON PARIS. — *Les Chants populaires du Piémont.* Imprimerie Nationale, in-4 de pp. 34.

Extrait du *Journal des Savants*. (C'est un compte-rendu détaillé du beau livre de M. Nigra; nous aurons occasion de revenir sur ces deux publications).

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Journal of the Gypsy lore Society II. 2. — Gypsy anecdotes from Hungary. *Vladislav Kornel* — The first mention of Gypsies in Finland. I. *Ohn Abercromby* — Crimean Gypsies, from ut *Koppen* — English Gypsy songs and Rhymes. *John Sampson*, — Kounavinès matérials for the study of the Gypsies. *A Elysseff*. — The Lithuanian Gypsies *Mecius Davainis Silvestraitis*.

Ons Volksleven II, 3. — Volksgebruiken : 2 Het overhalen van 'nen Boer. *J. Michielsen*. — Vertesels 4. Van der Knecht die sterk was van outhouden. *Joz. Cornelissen*.

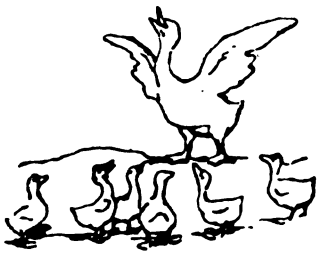
Revue des provinces de l'Ouest. I. 1. — Une mystification littéraire. *Armand Gasté*. (C'est l'histoire du vau-de-vire sur la bataille de Formignies, pastiche fait par M. Julien Travers). — Contes de Basse-Normandie. *Victor Brunet*. — Le petit oiseau, conte de la Haute-Bretagne. *Paul Sébillot*.

Revue de philogie française et provençale. IV. 1. — La demande en mariage, facétie en parler nivernais. *Achille Millieu*. — Dictionnaire du langage populaire verduno-chalonnais *F. Fertiault*. (On y trouve des détails sur certaines coutumes.)

Zeitschrift für Volkskunde II-7. — Einige Erzahlungen des Giovanni Sercambi. *Giuseppe Rua*. — Der starke Hans. Eine Reihe mythischer Volksdichtungen. *Theodor Vernaleken*. — Albanesische Marchen und Schwanke. Mitgeteilt und ubersetzt *J. U. Jarnik*. — Weihnachtslied. Mitgeteilt *Ignaz Zingerle*. — Deutsche Volkslieder aus Steiermark. Mitgeteilt *A. Schlossar*. — Volksratsel aus der Provinz Pommern. (Freist, Kreis Lauenburg). Gesammelt und mitgeteilt *Archut*.

Digitized by Google

NOTES ET ENQUÊTES



∴ *Dîner de ma mère l'Oye.* — Le 59e Dîner a eu lieu le 30 avril au restaurant de l'hôtel des Sociétés savantes, sous la présidence de M. Ch. Ploix, président de la Société Les autres convives étaient : MM. Edmond Bailly, Alphonse Certeux, Henri Cordier, Fouju, Dr E. Hamy, Dr H. Labonne, Ernest Lamy, Morel-Retz (Stop), A. Oudin, comte de Puymaigre, Félix Régamey, Raoul Rosières, A. Tausserat, Julien Tiersot, Charles Varat, Julien Vinson. La soirée qui a suivi le dîner a été très gaie et s'est prolongée jusqu'à près de minuit. M. Morel-Retz a chanté une chanson populaire grecque qu'il a traduite et notée et dont l'air est ravissant ; cette chanson sera publiée dans un des prochains numéros de la *Revue*. D'autres chansons, avec refrains en chœur ont été chantées par MM. Hamy, Régamey, Fouju, le Dr Labonne, Tausserat et Oudin qui a récité plusieurs poésies de sa composition. Un vœu a été exprimé pour que les membres de la Société fassent leurs efforts afin de se trouver réunis à dîner en plus grand nombre possible une fois par an.

Anciennes coutumes du 1er janvier, en France. — (Voir le no 4, avril 1890, de la *Revue*). — Notre collègue, M. Bézier, qui habite Nantes, m'adresse la note suivante :

« J'ai vu la farce macabre, dont il est question, se pratiquer sur les bords de la Loire, à Cordemais, et certes elle devait avoir d'autres théâtres ; il y a 30 ans de cela environ.

« Un autre jeu du même goût que celui qui consistait à entailler une bouche et des yeux dans une citrouille dans laquelle on plaçait une chandelle et que l'on déposait sur le mur du cimetière, était de se placer dans la bouche, en appliquant les dents sur le bois, la partie encore en ignition d'une allumette et à souffler fortement. Dissimulé dans un angle, entre le clocher et le mur du cimetière, le mauvais farceur toujours un jeune garçon de 15 à 16 ans, épouvantait les filles et les femmes, et nous-mêmes qui étions un peu plus jeune. »

Mon honorable collègue m'écrit en même temps qu'il croit que c'est par erreur que j'ai indiqué que les farces macabres étaient pratiquées *à la messe de minuit du 1er janvier*. Nullement : d'abord j'ai eu le renseignement, tel que je l'ai donné, il y a au moins trente ans ; ensuite la messe de minuit du 1er janvier a existé et existe même encore dans beaucoup d'endroits ; elle est moins solennelle évidemment et moins suivie que celle de Noël, mais beaucoup de catholiques fervents y tiennent et y assistent pour bien commencer l'année. On faisait probablement aussi des farces macabres la nuit de Noël, mais je pense que l'on devait s'y adonner de préférence le 1er janvier. La farce de la courge était aussi pratiquée en tout temps à la campagne, surtout pendant l'été.

(*Comm. de M.* A. Certeux.

Digitized by Google

∴ *Pronostics en Bourgogne.* — Le jour de la Chandeleur, 2 février, si le soleil disparaît derrière les nuages avant dix heures, l'hiver se prolonge durant 40 jours. On observe aussi attentivement la direction du vent, le dimanche des brandons, tombant le premier dimanche de Carême, car ce sera ce vent qui dominera pendant toute l'année. (Comm. de M. L. Fontaine).

∴ *Secret pour faire bon ménage.* — Pour que la concorde règne toujours entre deux époux, il faut que le mari porte sur lui le cœur d'une caille mâle, et que sa femme porte sur elle le cœur de la caille femelle. Cette superstition existe encore en Suisse, canton de Vaud.

(Comm. de M. A. Certeux).

∴ *Lou Tresor dou Felibrige.* — Le Trésor du Félibrige est un vaste dictionnaire qui comprend non seulement tous les termes provençaux, mais encore tous les idiomes de la langue d'oc. Il constitue le plus important document qui ait été fourni jusqu'ici sur les dialectes et les sous-dialectes romans, et contient encore un grand nombre de renseignements sur les traditions, les usages et les mœurs des populations du midi de la France. Cet important travail, auquel l'auteur de *Mireille* et de *Calendal* a consacré dix années de sa vie, est une œuvre de conscience et d'érudition aussi complète et aussi précieuse en son genre, que le dictionnaire de Littré. Nous apprenons avec le plus grand plaisir que l'Académie des Inscriptions a décerné à notre éminent collègue le prix Jean Reynaud.

∴ *La lessive de Noël.* — A Toulon-sur-Mer (Var), où je suis resté sept ou huit mois, on ne coule pas le linge à la rivière pendant les 9 jours qui précèdent Noël, parce que la bonne Vierge lave, pendant ce temps, les langes pour le petit Jésus. (Comm. de M. L. Morin).

∴ *Guérison de la migraine.* — Voulez-vous être débarrassé une bonne fois de la migraine : prenez une tête de corneille, faites-la cuire sur du charbon de bois ; une fois cuite, mangez-en la cervelle. Il n'y a pas de douleur de tête, si grande qu'elle soit, que ce moyen ne fasse cesser. (Basses-Alpes).

En Orient, les derviches arabes emploient contre la migraine une espèce de magnétisme animal en promenant les pouces et en crachant sur le front de la personne souffrante. (Comm. de M. A. Certeux).

Souscription volontaire en faveur du développement de la Revue et de la publication de dessins accompagnant le texte.

Année 1890. — M. Lionel Bonnemère, 11 fr. (reliquat d'une avance faite pour l'installation de l'Exposition de la Société en 1889), M. X..., 5 fr. — Total : 16 fr.

Le Gérant : Alphonse Certeux.

Vannes. — Imprimerie E. Lafolye, 2, place des Lices.

Digitized by Google

G. DUMOUTIER

LES

CHANTS ET LES TRADITIONS POPULAIRES

DES ANNAMITES

1 vol. in-18, de pp. XXVI-215, avec musique gravée et illustrations.

E. LEROUX, 28, rue Bonaparte.

Prix : 5 francs.

JULIEN TIERSOT

HISTOIRE

DE LA CHANSON POPULAIRE EN FRANCE

Ouvrage couronné par l'Institut

Chez PLON, NOURRIT et Cie, 8, rue Garancière

1 vol. in-8, de 350 pages, nombreux airs notés. — Prix, 12 francs.

PAUL SÉBILLOT

LÉGENDES, CROYANCES ET SUPERSTITIONS DE LA MER

PREMIÈRE SÉRIE :

LA MER ET LE RIVAGE, 1 vol. in-18.

DEUXIÈME SÉRIE :

LES MÉTÉORES, LES VENTS ET LES TEMPÊTES, 1 vol. in-18.

Chaque série : 3 fr. 50.

G. Charpentier et Cie, éditeurs, 11, rue de Grenelle.

Digitized by Google

VIENT DE PARAÎTRE

TRADITIONS

LÉGENDES ET CONTES DES ARDENNES

PAR ALBERT MEYRAC

Rédacteur en Chef du PETIT ARDENNAIS

PRÉFACE

Par PAUL SÉBILLOT, *Secrétaire général de la Société des Traditions Populaires.*

DIVISION DE L'OUVRAGE. — LIVRE I : *Traditions et Coutumes.* — LIVRE II : *La Sorcellerie.* — LIVRE III : *Chansons.* — LIVRE IV : *Légendes historiques et religieuses.* — LIVRE V : *Contes.* — LIVRE VI : MUSIQUE DE CHANSONS *(Cents huit airs notés).*

UN FORT VOLUME DE 612 PAGES, *grand in-8° jésus, sur papier de luxe. — Couverture parcheminée avec frontispice par M. A. Colle.*

PRIX DU VOLUME : FRANCO POUR LA FRANCE — **10 FRANCS.**

POUR L'ÉTRANGER : LE PORT EN SUS

ADRESSER LES DEMANDES

A M. ALBERT MEYRAC AU PETIT ARDENNAIS
A CHARLEVILLE (ARDENNES)

VANNES. — IMPRIMERIE EUGÈNE LAFOLYE, 2, PLACE DES LICES.

Digitized by Google

SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES
AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

REVUE
DES
TRADITIONS POPULAIRES

TOME V
5e ANNÉE — N° 6. — 15 Juin 1890.

PARIS
Librairie de l'Art indépendant, 11, rue de la Chaussée-d'Antin.
ÉMILE LECHEVALIER
29, Quai des Grands-Augustins
ERNEST LEROUX
28, rue Bonaparte, 28
J. MAISONNEUVE
25, Quai Voltaire, 25

Prix du Numéro : UN franc vingt-cinq.

Digitized by Google

SOMMAIRE

Cérémonies et Coutumes nuptiales en Russie.	LÉON SICHLER	321
Le Pont de Londres I. Ronde de la Champagne.	MARIE GUYOT	334
II. Haute-Bretagne.....	Mme PAUL SÉBILLOT	335
Les Danseurs maudits.....	P. S.	336
Traditions et superstitions de la Sarthe.....	Mme DESTRICHÉ.	337
L'iconographie fantastique II. Les Lutins...	PAUL SÉBILLOT	338
Des apparitions en Vendée.....	G. DE LAUNAY	353
Les Contes populaires dans les sermons du Moyen-âge II. Horrible exemple de l'évêque Hugues.....	F.-M. LUZEL	355
Les Calendriers des illettrés IV. Le Calendrier des Aztèques.....	A. CERTEUX	367
Légendes et Contes bassoutos V. La légende de la tortue II. Raseretsana.....	E. JACOTTEL	373

BIBLIOGRAPHIE. (D. Mac Times. *Folk and hero tales from Argillshire*, avec notes par Alfred Nult. *Ch. Ploix*. — M. Lehmann. — Filher. *Islandische Volksagen*. *Aug. Gittée*). — Périodiques et Journaux. — Notes et Enquêtes.

ILLUSTRATIONS

Lutins scandinaves d'après le recueil d'Abjorusen et Mœ. — Lutin breton. *Courboin*. L'homme rouge des Tuileries. *Saint Evre*. — Lutin irlandais. Gathon *Phiz*. Apparition nocturne. *R. Doyle*. — Pixies *Phiz*. — Les lutins et l'Homme de pierre. — *R. Doyle*. — Lao et les Korrigans. *Penguily l'Haridon*. — La sorcière et les Finies. *Phiz*. — Rubezahl, dessin de *Richler*. — Calendriers Aztèques.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

5e Année. — Tome V. — N° 6. — 15 Juin 1890.

CÉRÉMONIES ET COUTUMES

NUPTIALES EN RUSSIE[1].

Les jeunes filles ont souvent recours, avant le mariage, à la divination. Elles consultent le sort pour essayer de connaître leur destinée[2]. Au moment de la *Radonitza* (la fête des Morts), les orphelines s'en vont sur la tombe de leurs parents pour leur faire leurs adieux et leur demander de bénir leur nouvelle existence. La fête de l'intercession de la sainte Vierge (*Pokrov*) et le *Vendredi de (Ste) Praskovie* (Piatnitza *Prascovia*) sont considérés comme les protecteurs des fiancées par les gens ordinaires du peuple. Les fiancés, dans leur souci de l'avenir et d'une existence agréable (personne ne désire le mal, dit un proverbe russe), font

[1] Cette étude d'ensemble est appuyée sur les sources suivantes : Svinine : *Tableau de la Russie* (en russe) ; Verechaguine : *Esquisses du Gouvernement d'Archangel* (en russe) ; *Le Peuple russe* par Zabyline (en russe), ouvrage où j'ai déjà amplement puisé pour mes études précédentes (voir la *Vie franco-russe*) ; *Chansons petites-russiennes*, obligeamment dictées par Mme Karpovitch ; notes et souvenirs personnels.

[2] Voir « La Vie franco-russe » n° 3 : « Les Divinations, par L. Sichler »

Digitized by Google

cette prière au moment du *Pokrov* : « Petit père, Pokrov, couvre (protège) ma tête ! » Dans la Russie-Rouge, on chante :

Sainte Pokrovouka !
Couvre ma petite tête.

Dans le gouvernement de Minsk :

Saint Pokrov, Pokrov !
Couvre la terre et l'eau,
Couvre-moi, jeunette.

Les jeunes filles redoutent de devenir vieilles filles et celle qui se marie la première considère son sort comme un triomphe dont elle se réjouit.

Les coutumes et cérémonies de mariage offrent en Russie un vaste tableau ethnographique et pittoresque dont il serait difficile de transcrire toutes les nuances. Ce sont d'antiques usages, conservés pour la plupart jusqu'à nos jours, d'un curieux symbolisme dont on a souvent perdu le sens, mais que l'on a gardé par respect d'une chose ancienne, quelquefois gracieuse, souvent très gaie, toujours pittoresque. Avec le temps, le caractère religieux s'y est confondu avec l'usage populaire et profane, l'antique avec le moderne, la tristesse avec la joie.

La *coutume de rendre des visites aux jeunes filles* se trouve, d'après les paroles mêmes de Nestor, à une époque reculée, chez les Slaves russes : les Radomitches, les Viatitchs, les Séverianes organisaient des jeux au milieu des champs, dans la plaine ; là, au milieu des réjouissances, des jeux, des chansons et des danses, les hommes se choisissaient une fiancée et l'emmenaient dans leur maison. En souvenir de cette coutume préchrétienne les Russes ont conservé l'antique *chanson du millet*[1], tombée en désuétude, devenue une chanson de jeu d'enfant. On a gardé en Russe l'expression : jouer les fiançailles (igrat svadbou) pour dire célébrer. Dans l'antiquité, dans les fêtes de mariage figuraient des espèces de comédiens, de joueurs de farces, des plaisants qu'on appelait des *gloumotvortzy* (de

[1] Voir : *Histoire de la Litt. Russe*, par Léon Sichler page 23.

Digitized by Google

gloum, plaisanterie, *tvorite*, créer), des joueurs d'organon, des *Gousslars*. L'église chercha à faire disparaître ces usages, mais c'était aussi difficile que de supprimer la joie dans un jour de fête. Plusieurs usages au moment du mariage ont été empruntés par les Russes aux peuples étrangers. Hérodote, en parlant des Enotes venues d'Illyrie, raconte qu'à une certaine époque de l'année, les jeunes filles ayant l'âge nécessaire se réunissaient dans un endroit sous la conduite de leurs parents et que les jeunes gens y venaient pour les *acheter*. Les Russes on gardé l'usage d'*acheter* ou de racheter *les jeunes filles*, de leur faire des présents. Je me rappelle, dans mon enfance, que le jardin d'été à Pétersbourg était, le lundi de la Pentecôte un lieu de rendez-vous pour le choix d'une fiancée. Les Grecs et les Romains[1] avaient pour la célébration du mariage des couronnes, des bagues de fiançailles, des voiles de mariage (les Russes ont le voile ou la *fata*), l'union des mains, les flambeaux, les présents, etc. Et, demande M. Zabyline, ne peut-on pas faire venir les mots russes *svadba*, cérémonie de mariage, mariage, et *baba*, femme, des surnoms de Vénus, qui en tant que protectrice des mariages et des unions s'appelait : Suada et Babia ? Comme les Grecs et les Romains, les Russes, pour témoigner leur désir de voir les mariés vivre heureux, à l'abri de la faim et de la soif, dans la richesse, répandaient sur les jeunes mariés du houblon, des graines et de l'argent. Comme les Romains, les Russes ont un gâteau de mariage fait au pot, appelé *Karavaï*[2].

Un usage conservé jusqu'à ce jour chez les paysans est que la jeune fiancée doit *déchausser* son mari, lui ôter les bottes, en signe d'obéissance et de servitude volontaire. L'histoire nous apprend qu'au temps de Vladimir la sœur du prince de Polotsk ne voulut pas le déchausser. L'habitude de comparer la mariée à une *martre* (en russe *kouna*, diminutif : *kounitza*) et l'époux à une *zibeline*, vient sans doute du prix attaché à ces fourrures. Les Normands prélevaient leur impôt en martre. La peau de martre avaient chez les Russes primitifs, cours d'argent. Il y a un dicton russe qui dit : « Rien qu'à voir, il (ou elle) vaut un rouble. » Le droit du servage a donné lieu à cette expres-

[1] Voir : J. *Sauberti* : *De sacrificiisveterum*. Lugd. Bat. 1699.
[2] Voir la *Revue* n° 5, mai 1889.

Digitized by Google

sion : *devitchii kounichnoé*, jeunes filles qui se paient en martres, qui valent des martres.

Au temps du paganisme, chez les *Litovtzi*, les Lettons, le mari mettait en pièces au premier jour de ses noces, une perdrix rôtie qu'on lui apportait sur son lit. Les descriptions du XVe siècle des noces russes mentionnent l'usage de servir au souper de fiançailles une poule rôtie. Encore de nos jours, à Moscou, on offre en présent aux jeunes mariés une paire d'oies vivantes et enrubanées, parfois aussi des cygnes. Le cygne rôti était le mets préféré des jeunes princes dans l'antiquité. Il y a cette croyance dans le peuple que les nouveaux mariés peuvent seuls manger du cygne. C'est un mets qui se sert à la fin repas.

La coiffure de la mariée consiste en un *kakocknik*, un *kokoui* ou *kika*[1]. On sépare en deux sa natte qu'elle a portée en une seule jusque-là. On accompagne cette première partie de la toilette, comme toutes les autres, de chansons. Pleno Karpine et Bruina pensent que cette coutume vient des Tatares, mais l'usage de se couvrir la tête et de ramasser les cheveux sous la coiffure se rencontre chez les Juifs, en Allemagne, et Tertullien dit que les femmes païennes se présentaient voilées.

Parmi les usages populaires, qui avaient (et ont) cours même dans les maisons tsariennes et princières, il faut compter : *le bain* la veille du mariage, les *bottes de paille* qu'on étend dans la chambre nuptiale en guise de lit, la *fourrure* sur laquelle on faisait asseoir les jeunes gens : symboles de pureté, d'abondance et de richesse.

Pierre le Grand qui substitua des usages européens à plusieurs usages russes, défendit entre autres, par un oukaze la coutume des jeunes mariés de se *dérober* pendant la noce. L'ancienne cérémonie et fête de mariage avec toutes ses particularités Pierre le Grand la tourna en plaisanterie, comme on l'a vu dans la noce de son fou.

Les mariages se font surtout au moment des *sviatki*[2], ou

[1] Un *Kakochnik* est une coiffure plus ou moins élevée en forme de diadème ; la *kika* était une sorte de bonnet avec une surface plane et élevée sur le front. L'une et l'autre sont accompagnées d'ornements, de pendants sur les côtés.

[2] Les *Sviatki* ou *Sviatya vetchera* (soirées saintes, sacrées) durent du 25 décembre au 5 janvier et sont particulièrement consacrées aux jeux, mascarades, divinations.

Digitized by Google

vers le *semik*[1], au moment de la *krassnaya gorka*[2], la fête du printemps, et les divinations de Noël et de *Koupalo*[3]. Ils sont précédés ou accompagnés de toutes sortes de précautions et de signes, comme la crainte du mauvais œil. Toutes les cérémonies de mariage sont accompagnées de *chansons*, qui expriment la tristesse de la jeune fille de quitter ses parents, les devoirs de la femme et de la ménagère, ou forment des tableaux plus ou moins ironiques de la vie conjugale. Beaucoup de ces chansons contiennent les traces d'antiques usages ou rappellent, dans leurs refrains les noms de Lado, Tour et Lélia, dieux slaves[4] de l'amour et de la joie. On y mentionne ; la mer bleue, la pierre de feu, les terreurs et les *svetlitzi* (chambre de paysans), les nappes damassées, les *karavaï*, etc, autant d'indices de leur antique origine.

[1] Le *Semik* était dans l'antiquité, selon l'opinion de quelques savants, une fête en l'honneur de Tour, le Priape des Russes, célébrée à peu près vers le temps des jeux floraux de Rome, c. a. d. aux calendes de mai et avec la même licence. Les paysans russes la font encore à la même époque, sans y attacher le même sens. Les jeunes filles et les jeunes femmes y jouent le principal rôle. Elles y consultent le sort en jetant dans l'eau des couronnes de fleurs et des branches d'arbres : celles qui surnagent leur prédisent un heureux hymen. Les divertissements commencent le jeudi avant notre fête de la Pentecôte, appelée en Russie Troitzi, et finissent le lundi. Ils se rapportent aux semailles comme le nom l'indique ainsi que la chanson mentionnée plus haut. Je me rappelle avoir vu à Pétersbourg, en dehors de la ville, les réjouissances dans les cimetières. Les tables étaient dressées sur les tertres de gazon, les pierres tombales, et l'on dansait dans les allées.

[2] La *Krassnaya gorka*, la montagne rouge, est la fête du printemps. Dans le langage populaire, rouge est synonyme de beau et on l'attache à la fête de Pâques, au renouveau, au soleil. Le nom de *Krassnaya Gorka* vient peut-être aussi de ce qu'on célèbre cette fête, l'arrivée du printemps sur les hauteurs, la fonte des neiges, la crue des eaux submergeant les plaines, et parce qu'on peut mieux du haut d'une colline saluer le soleil et *appeler* le printemps. Alors commencent aussi le jeu de *gorelki* (*Goret* veut dire brûler) antique jeu russe et les danses orbiculaires *(korovods)*. Le jeu de Gorelki, qui me rappelle de bien bons souvenirs, se joue ainsi : un jeune homme ou une jeune fille se met à la tête d'un monome immobile composé par paires, un jeune homme, une jeune fille ; au signal donné, une des couples se met à courir, il doit essayer de les séparer et celui qu'il attrape devient à son tour *gorelnik*.

[3] *Koupalo* : Koupala était le dieu des fruits de la terre, Cette fête se célèbre le 24 juin. La veille au soir de la saint Jean-Baptiste à qui on donne le nom de Ivan Koupala (*koupat* veut dire baigner), on allume des feux de joie autour desquels danse et saute la jeunesse des villages et qui ont quelque rapport au solstice d'été.

[4] Voir : *Esquisse sommaire de Mythologie Slave*, par M L. Leger. (Leroux éditeur)

Digitized by Google

Le fiancé s'appelle en russe le *soujény*, le prédestiné, et le mot *nevesta*, fiancée (de *neizvestnaia*, inconnue) rappelle l'usage russe pour le jeune homme de ne voir sa fiancée que le jour des fiançailles, le mariage se faisant autrefois non selon la volonté des jeunes gens mais selon celle des parents. Dans l'antiquité, le mariage s'appelait : « L'arrêt de Dieu. »

Il existe une superstition d'après laquelle la jeune fille doit absolument *pleurer* dans la *salle des jeunes filles* et *avant le mariage*. Un vieux dicton dit : « Si tu ne pleures pas à table, tu pleureras derrière le poteau. » A cette occasion, il existe aussi des sortes de *voceri*. M. le professeur Snegiref rapporte que dans le bourg de Verkovsky, appelé Svatanié, la jeune fiancée. couverte de la *fata*, s'assied au milieu de douze de ses compagnes sur une place élevée a côté d'une *pritchitalnitza* (une femme qui est sensée *lire*) et fait des longs adieux à ses parents et, si elle s'en va dans une contrée étrangère, à ses compagnes.

Aux noces des tsars et des boïars importants, on sonnait de la trompette. De pareils mariages s'appelaient des noces aux trompettes.

De toutes les personnes qui figurent à une *noce de paysans*. le personnage le plus important est le *Drouchko*, l'ami, le paranymphus ou parochus des anciens, notre garçon d'honneur. Il doit connaître comme ses dix doigts les moindres coutumes nuptiales du pays. C'est toujours un chanteur, un bout-en-train, un danseur ; il doit être adroit, entendu, avoir l'esprit alerte et n'être pas mal de sa personne.

Voici, par exemple, pour montrer l'importance de ce rôle, la description d'une cérémonie nuptiale recueillie par M. Zabyline dans le bourg de Bourchtchef, sur la Volga, district de Nerokotsko, gouvernement de *Kostroma*.

Quand tout est prêt, le drouchko s'enva chez tous les parents et amis du côté du mari et de la femme et, en leur nom, les invite par ce *dit* rythmé :

Je frappe le front à terre... petit-père (*ici le nom*).
Je voue salue mère (*le nom*)
Pour vous inviter à venir chez le prince nouvellement fiancé,
Chez la princesse, manger le pain.

Digitized by Google

Quand le *drouchko* a organisé tout le cortège du marié pour la mariée, alors il s'adresse d'abord au père et à la mère disant :

Le marieur *de souche* et la marieuse *de souche,*
Vous avez fait l'appel des parents,
Rassemblé un vaillant cortége,
Paré le prince nouveau fiancé,
Vous l'avez habillé dans un vêtement de couleur,
Vous avez fait asseoir le monde derrière les tables en chêne.
Les hôtes rassemblés sont assis,
Ils boivent, se rafraîchissent,
Se flattent d'un vaillant accueil :
Tu as, petite marieuse, dans tes cours spacieuses
Des coursiers qui se tiennent, harnachés, attelés,
Prêts pour la route,
Ils se tiennent debout se rappellant à toi.
Ils font irruption hors de la vaste cour,
Ils attendent le prince nouveau fiancé.
Le prince nouveau fiancé se prépare,
Se revêt d'une robe nuancée,
Se tient debout *sur ses pieds joyeux,*
Demande la bénédiction des parents,
Bénissez-moi, petit père mariant votre enfant,
Pour sortir de ma place,
Aller faire une prière aux Saints !
Bénissez !

(Il faut) quitter la table de chêne,
Les napppes damassées,
Les plats sucrés,
Les coupes de miel,
Traverser la chambre, la nouvelle,
Franchir le seuil,
Passer sur le pont couvert de martre
Sur l'escalier fait de poutres,
Traverser une autre cour spacieuse,
Sur le bon coursier s'asseoir,
Traverser la vaste cour,
Arriver près d'un bon coursier,
Sur le bon coursier s'asseoir,
Quitter la large cour,

Digitized by Google

Parcourir la rue nivelée,
Sortir sur la rase campagne,
Traverser les vastes prairies ;
Les fleurs azurées,
Les fleurs ont fleuri,
Les oiseaux du ciel dessous le ciel ont chanté,
Ont réjoui le prince nouveau fiancé.
Notre prince nouveau né s'en va en chevauchant
Quérir la princesse nouvellement fiancée,
La jeune fille qui lui est destinée, la jeune fille parée,
Selon l'ordre de Dieu,
L'ordre du tsar, (l'oukaze)
L'ordre du Seigneur[1],
Le conseil du monde.
Bénissez !

Le *drouchko*, son discours achevé, s'adresse aux hôtes :

Braves gens !
Hôtes bien-aimés !
Vous qu'on a appelés ou non !
Vous les moustachus et les barbus !
Célibataires et gens mariés !
Préposés aux portes,
Vous qui fermez les portes,
Vous qui marchez sur le plancher,
Qui vous tenez au milieu de la chambre,
Dans les coins, sur le comptoir,
Sur les bancs déjetés,
Bénissez !

Ensuite en voyant les jeunes femmes :

Jeunes jeunesses !
Charmantes marcheuses,
Pelisses de martre (Kounia[2]),
Duvets de zibeline,

[1] Allusion aux usages
[2] Voir plus haut.

Digitized by Google

Vous qui clignez des yeux,
Vous, têtes fardées,
Diadèmes[1] d'or,
Boucles d'oreille en argent,
Jeunes filles de ferme,
Jeunes filles de famille,
Jeunes femmes !
Bénissez !

Après quoi le *drouchko*, en se levant, harangue, complimente les jeunes filles :

Roses jeunes filles !
Maîtresse passées en fait de patisserie !
Têtes bien peignées,
Jambes bien chaussées,
Mangeuses en tapinois des pots de crême et de miel,
Vous avez pris le dessus de la crême,
Vous avez travaillé la pâte,
Vous avez fait une réserve sous le toit (ou dans le four)
Vous avez comblé le repas de présents
Bénissez !

Enfin le *drouchko*, s'adresse aux *gars* :

Eh ! vous, mes gars
... de cochon !
Estomacs de travers,
Jambes en baguettes de chèvrefeuille,
Trognes enluminées.
.....
Bénissez !

Le *drouchko* s'en va avec le fiancé trouver la fiancée. Un peu avant d'arriver à la demeure de la fiancée, il laisse la suite dans les champs et vient avec les amis dans la cour du beau-père. Le beau-père vient à leur rencontre avec de la bière. Le *drouchko*, en acceptant la bière, fait un discours de cette façon :

Hola ! beau-père,
Je viens en personne troisième avec mon broc (de bière).
Les jambes s'avancent joyeuses,

[1] Texte : *kakochnik*.

Digitized by Google

Les mains blanches tiennent le plateau,
Le puisoir est rempli de boisson,
Ma tête veut te saluer;
Il te faut prendre le puisoir et boire,
Ensuite te bien porter.
J'embrasse tes mains, tes jambes,
Ta tête agitée, ton cœur chaud.
Prends le puisoir et goûte
Et dans salle
Achève de m'écouter !

Après quoi, en entrant le *drouckho* dit :

Or ça ! petits beau-père et belle-mère de lignée,
Le beau-père et (marieur) et la belle-mère nous ordonnent de vous interroger sur votre compte,
De vous faire parler de vous :
Nos beau-père et belle-mère sont bons et bien portants de ce jour et à cette heure.
Comment Dieu vous porte-t-il ? (Comment vous portez-vous ?)

Alors le *drouchko* s'assied à table pour quelques minutes. Il présente de la bière au beau-père, lui répète son discours et l'engage à faire venir au plus vite la fiancée. Sur la permission du père, il fait asseoir la fiancée à table, et, offrant encore de la bière au beau-père, le prie de donner à sa fille un gardien ; ce gardien reste jusqu'à l'arrivée du fiancé.

Alors le *drouchko* dit :

Or ça ! petit beau père, moi l'ami avec la compagnie d'amis
Je suis venu dans ta vaste cour,
Pour inspecter tes cours spacieuses,
J'ai mis en route mon bon coursier,
J'ai fait de nouvelles étapes,
Je l'ai attaché à bien des poteaux amenuisées.
Votre amabilité nous a accueillis,
Nous a appelés dans une nouvelle salle.
Je suis entré dans la nouvelle salle,
J'ai prié Dieu, j'ai échangé les saluts avec votre bonté ;
Votre bonté nous a accueillis,
Nous a fait asseoir derrière les tables en chêne,
J'y suis resté un peu assis, j'ai fait l'hôte,

Digitized by Google

J'ai reçu ce qu'il me fallait.
J'ai fait asseoir à table la princesse,
Je ne m'en vais pas tout simplement comme ça,
Mais j'ai laissé un gardien.
Ayant prié Dieu,
J'ai fait mes adieux à votre bonté,
Je suis sorti de la nouvelle antichambre,
J'ai mis le pied dans la cour nouvelle,
Je me suis approché de mon bon cheval ;
J'ai quitté la vaste cour,
Je me suis rendu dans la rase campagne,
J'ai cherché ma vaillante caravane.
Ma vaillante suite
Se tient dans la rase campagne au loin,
Par delà les sombres forêts,
Les boues noires,
Les rapides rivières,
Sous les nuages voyageurs,
Sous les claires étoiles,
Sous le rouge soleil,
Sous la claire lune,
Sous l'aile du cygne [qui passe],
Sous la tente de toile :
On y boit, on y mange dans une coupe de bronze,
Et, avec des louanges, on me questionne.
Y a-t-il chez le beau-père
Des cours spacieuses ?
Y a-t-il des poteaux amenuisés ?
Des anneaux dorés ?
Des mangeoires coloriées ?
Des tapis de soie ?
Or donc, petit beau père ! J'ai une grande caravane qui me suit
Cent cavaliers,
Cinquante passagers en voitures...
Mais si tu offres un petit verre,
Alors j'en diminuerai ;
A un autre,
J'en diminuerai de moitié ;
Au troisième, je viendrai moi-même.

Le beau-père répond qu'il sera heureux de recevoir tout le monde. Le *drouchko* va chercher le fiancé qu'il amène à la

Digitized by Google

fiancée. Le beau-père va à sa rencontre et le fait asseoir à table. Ensuite, le *drouchko* en se levant ajoute aussi quelques mots de circonstance, toujours disposés en versets, comme par exemple :

Or ça, beau-père de souche !
Et toi, belle-mère de souche.
Bénissez le prince nouveau fiancé
Et la princesse nouvelle fiancée,
Pour qu'ils se lèvent de place,
Prient Dieu,
Saluent les braves gens,
Demandant la bénédiction de leur père et mère.
Pour quitter la table de chêne,
Les nappes damassées,
Les plats de cuivre,
Traverser la chambrée nouvelle,
Franchir le seuil,
Passer sur le pont d'aubier,
A travers le bois de framboises,
S'en aller par des larges cours,
Rejoindre de bons coursiers,
S'asseoir dessus,
Quitter la vaste cour, etc.
Le prince fiancé s'avance
Avec la princesse fiancée,
Pour le mariage (notamment le couronnement).
Pour se mettre sous la couronne[1],
Recevoir la loi de Dieu,
Prendre la pauvre fille prédestinée,
La jeune fille parée,
Selon l'ordre de Dieu,
L'ordonnance du tsar,
L'injonction du prince,
Le conseil du monde,
Bénissez !

Le *drouchko* répète les mêmes paroles et chansons devant chaque personne avant de se rendre chez la fiancée. De retour

[1] Expression indiquant la cérémonie du mariage

Digitized by Google

de la cérémonie nuptiale à la maison, le *drouchko*, après s'être un peu assis à table, dit à la fin du repas :

Or ça, beau petit-père,
Belle petite-mère!
Bénissez vos enfants
Pour aller sur le lit en haut,
Dormir sous la pelisse,
Sous la martre,
Fouler à leur pieds la pelisse du maître
.....
Ensuite dormir bonnement,
Et s'éveiller gaiment.

Le *drouchko* achève la cérémonie par un petit discours à chacun.

Pour donner une idée plus précise et plus étendue des cérémonies de mariage, parcourons rapidement la Russie du Nord au Sud, à pas de géants, et donnons des exemples en les prenant dans des contrées différentes.

(*A suivre*). LÉON SCHLER.

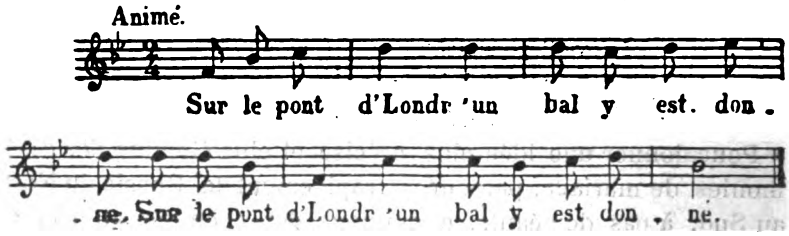
Digitized by Google

LE PONT DE LONDRES[1]

I.

Ronde

Champagne



Sur le pont d' Londr' un bal y est donné.
Aline demande à sa mère y aller.
— Oh ! non, ma fille, au bal vous n'irez pas ;
J'ai fait un songe que vous serez noyée.
Son frère arrive dans un bateau doré.
— Ma sœur, ma sœur, qu'avez-vous à pleurer ?
— Ma mère n'veut pas que j'aille au bal danser.
— Mets ta rob' blanche et ta ceinture dorée. »
Les cloches de Londr' se mirent toutes à sonner.
Sa mère demande pourquoi les cloches sonnaient.
« Vot' fille Aline est morte et enterrée.
Voilà le sort des enfants obstinés. »

Ici toutes les jeunes filles se lâchent les mains et frappent dedans en répétant :

Voilà le sort des enfants obstinés.

Marie Guyot.

[1] Parfois on dit : le « Pont de l'Ombre. »

Digitized by Google

HAUTE-BRETAGNE

II

Quand j'ai, mon père,
Quand j'ai d'aller danser. } *bis.*
— Ah! non, ma mère,
Car i'y a du danger.

Quand j'ai, ma mère,
Quand j'ai d'aller danser. } *bis.*
— Ah! non, mon frère,
Car i'y a du danger.

Quand j'ai, mon frère,
Quand j'ai d'aller danser. } *bis.*
— Ah! non, ma sœur
Car i'y a du danger.

Quand j'ai, ma sœur,
Quand j'ai d'aller danser. } *bis.*
— Ah! oui, ma sœur,
Aux danses nous irons.

Où s'en vont i',
Ces deux enfants jolis? } *bis.*
Ils vont aux danses,
Jamais n'en reviendront.

Ils ont tant dansé
Qu' les ponts ont défoncé. } *bis.*
S'assistent tous deux,
Et s'ent'embrassent tous deux.

— Ouvrez, saint Pierre
La porte du Paradis } *bis.*
— Comment l'ouvrirai-je,
Dieu ne l'a pas permis

Ce n'est point aux danses
Qu'on gagne le Paradis.
C'est à servir
Not'-Seigneur Jésus-Christ.
Allez, pauvre âme,
En enfer y brûler.

Mme Paul Sébillot.

Les versions de cette chanson, qui porte aussi le titre de «Pont du Nord,» dans plusieurs recueils, sont nombreuses. Nous donnons ci-après, à la fois comme appendice à la chanson et comme suite à une légende parue dans la *Revue*, quelques notes sur les *Danseurs maudits*.

Digitized by Google

LES DANSEURS MAUDITS[1].

II

Utrech en 1277, une troupe de joyeux compagnons dansant sur un pont de bois laissèrent passer le Saint-Sacrement sans interrompre leurs danses ; le pont se brisa tout à coup et ils furent noyés. (Jacob, *Croyances populaires au moyen-âge*, p. 83).

Dans la paroisse de Buryan (Cornouaille anglaise) se voit le célèbre cromlech de Dawns Myin, les *Joyeuses Filles*, qui à l'origine se composait de quatre-vingt-dix pierres. D'après la tradition c'étaient quatre-vingt-dix jeunes filles, qui furent changées en pierres, parce qu'elles avaient commis le péché de danser un dimanche. Deux menhirs de voisinage sont les joueurs de cornemuse qui éprouvèrent le même sort. On assure que si l'on compte ces pierres on ne retrouve jamais deux fois le même nombre. (Miss Courtney, *Folk-lore Journal*, t. v., p. 105).

Le *Tour du Monde* t. i, p. 380, raconte aussi que près de Saint-Just (Devonshire) on montre des jeunes filles changées en pierres pour avoir dansé le dimanche.

Les débris d'un immense dolmen près Pontusval sont des jeunes filles maudites et pétrifiées pour avoir continué une danse pendant que le Saint-Sacrement passait. A Pontaven, c'est toute une noce païenne changée en pierres. (*Galerie bretonne*, t. ii, p. 135). Cambry, qui rapporte cette dernière légende, en donne une autre d'après laquelle ce seraient les membres d'un avare méchant et inhospitalier. (*Voyage dans le Finistère*. p. 325).

Les Demoiselles de Langon sont un cromlech de la commune de ce nom : d'après la légende ce sont des jeunes filles changées en pierres pour s'être rendues à la danse au lieu d'assister aux offices du dimanche. (P. Bézier. *Inventaire des mon. még. de l'Ille-et-Vilaine*, p. 162-3).

La chronique de Nuremberg raconte que vers l'année 1025, dans un village de l'évêché de Magdebourg, dix-huit hommes et quinze femmes

[1] Voir t. ii, p. 136 la légende bretonne rapportée par M. Sauvé.

Digitized by Google

s'étaient mis à chanter et à danser dans le cimetière pendant qu'on célébrait la messe de minuit, à la fête de Noël, le prêtre, qui disait cette messe les excommunia, en sorte qu'ils continuèrent à chanter et à danser, sans paix ni trève, durant une année entière, et pendant le temps de cette étrange pénitence, ils ne reçurent ni pluie, ni rosée ; ils n'eurent ni faim ni fatigue, ils n'usèrent ni leurs vêtements ni leurs chaussures. (JACOB. *Croy. pop. au moyen-âge*, p. 69-70).

P. S.

TRADITIONS ET SUPERSTITIONS DE LA SARTHE

I

Dans la commune de Luceau, le samedi saint le sacriste fait dégoutter un cierge allumé dans l'eau bénite ; les paysannes se précipitent et se disputent ces gouttelettes qu'elles mêlent à la nourriture des cochons pour les tenir en bonne santé.

Quand il fait du soleil le vendredi saint les vipères sont dangereuses.

S'il pleut le jour de Pâques, l'eau qui tombe dans le courant de l'année porte profit.

Dans la commune de Juillé-sur-Loir, au lieu de Douvert, existait une cave nommée la Cave aux bœufs. Selon la superstition populaire, le jour de Noël à minuit, le rocher du fond s'ouvrait, laissait voir aux yeux des richesses incalculables ; ce spectacle durait juste le temps que les douze coups de minuit mettaient à sonner, et le danger était grand d'essayer de le voir, car alors les parois se resserraient subitement ; un curieux imprudent voulut tenter l'aventure, mais il n'eut que le temps de se sauver, abandonnant un morceau de son habit saisi par le rocher.

A Saint-Antoine de Rochefort, près la Ferté-Bernard, on va en pèlerinage en faveur de la santé des cochons. Dans diverses communes on fait brûler des cierges pour empêcher les porcs d'avoir la goutte.

Si l'on tond les brebis en croissant, la teigne mange la laine.

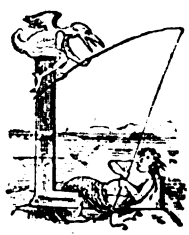
Madame DESTRICHÉ.

Digitized by Google

L'ICONOGRAPHIE FANTASTIQUE[1].

II

LES LUTINS.



Lorsque les conteurs populaires mettent en scène des lutins, ils ne se contentent pas de raconter leurs faits et gestes ; souvent ils décrivent la forme sous laquelle ils se sont manifestés ; et la description est parfois assez précise pour permettre de faire le portrait de ces êtres protéiformes. Si leurs linéaments ne sont pas toujours nettement arrêtés, si les détails de leur costume, de leurs attributs varient beaucoup, ils ont cependant un certain nombre de traits caractéristiques qui ne permettent pas de les confondre soit avec les hommes, soit avec les fées ou leurs congénères, soit aussi avec les diables.

Un de leurs traits particuliers est la petitesse ; rarement leur taille dépasse celle d'un enfant de douze ans ; on peut même dire que ceux qui l'atteignent sont presque les géants de l'espèce. Il en est auxquels une coquille de noix sert de casque ; d'autres ont des épées de la longueur d'une épingle de corsage : quelques-uns, plus petits encore, peuvent se cacher dans le calice d'un volubilis.

Ils ont l'espièglerie des enfants, mais non leur gentillesse ; presque toujours imberbes, ils ont pourtant quelque chose de vieillot, alors même que leur petitesse n'est pas accompagnée d'une difformité. Par là ils se rattachent aux pygmées de l'antiquité et aux nains ; le peuple semble pour ainsi dire en faire l'antithèse des géants ; mais s'il ne leur a pas donné la force physique, il les a doués d'une certaine dose de ruse et de malice qui les rend quelquefois redoutables. Il y aurait beaucoup à dire sur le rôle qu'on leur fait jouer ; il est, ainsi qu'on peut s'en assurer par les tables en cours de publication dans la *Revue*, extrêmement complexe ; leur esprit a la mobilité et le changement subit qui caractérise le premier âge, et cette période de décrépitude qui ressemble

[1] V. le t. IV, p. 579.

Digitized by Google

tellement aux premières années que l'on dit en France de celui qui est arrivé à cette période : il est tombé en enfance.

Nos lutins ne paraissent pas avoir eu, dans l'antiquité, des similaires tout à fait identiques; pendant la période qui précéda le christianisme, ils ne formaient pas une catégorie distincte des petits dieux d'un ordre inférieur, et le culte qu'on leur rendait n'avait rien de clandestin ; certaines divinités de la campagne ou de la maison ont été vraisemblablement les prototypes de ces petits êtres légers et fantasques qui sont restés si vivants dans nos traditions populaires modernes.

Pour les lutins qui vivent avec les hommes et sont attachés à l'intérieur des maisons, aux écuries ou aux greniers, on peut les rattacher aux génies protecteurs des diverses parties de l'habitation, auxquels les peuples de l'antiquité rendaient un culte domestique. Comme eux, les Pénates étaient de petite taille, et il est possible que nos lutins parfois un peu difformes, ne soient en réalité qu'une sorte de caricature des dieux du foyer domestique.

Il faut remarquer toutefois que l'on trouve, dans des légendes scandinaves assez anciennes de petits êtres protecteurs du foyer.

La théorie admise par tous les Péres de l'Église est que les dieux païens étaient bel et bien des démons, logés par Satan lui-même, dans les statues que façonnaient les païens. (MINUTIUS FELIX. *Octav.* XXVI. — TERTULLIEN : *Spectacul.* 13).—[1]. Il était tout naturel que le christianisme après avoir supplanté les religions de la Grèce, de l'Italie et de la Gaule, cherchât à ruiner aux yeux de leurs anciens adorateurs les divinités vaincues en les représentant comme des démons malfaisants, et en leur prêtant des attributs diaboliques ou ridicules. Les lutins, malgré leur rôle secondaire, partagèrent cette réprobation ; plusieurs textes du moyen âge semblent ne pas faire de distinction entre les diables et les lutins.

Ceci parait résulter des textes rapportés comme exemples par Littré[2].

[1] V. RAOUL ROSIÈRES, *Hist. de la Société française*, t. II, p. 186.

[2] XIIIe s. — Diable semble ou luitons ou maufez. *Guillaume au court nez.*

XVIe. — Sire, che (ce) dist li prestrez, si ait m'ame pardon,
Chést par enchantement de deable ou de luiton, (BEAUDE SEB. VIII 156)

XVe. — Lors laisseront li vieillard ce lutin ; (La passion des femmes).
Mais je me doubt' que ce ne soit trop tard. (E. DESCHAMPS. P. M.)

Quelle chose est ung luiton, dist Estonne. Sire, dist Narcis, c'est ung esprit qu'on ne peult veoir et se delecte à decepvoir les gens (PERCEFOREST t. II. p. XIII.)

Cest un luiton ou diable déguisé. (RABELAIS, liv. I, ch. 35).

Ce n'est qu'aux lutins de luicter les morts (MONTAIGNE, III. p. 112).

Maury. *Essai sur les légendes pieuses du moyen âge*, p. 166, nous dit que l'on

Digitized by Google

Pour le moment, nous ne nous occuperons que des formes iconographiques que les artistes leur ont données en suivant, avec une fidélité plus ou moins grande, les idées populaires.

Je ne crois pas qu'il existe de représentations spéciales de lutins avant une période assez moderne. Toutes celles qui sont venues à ma connaissance, sont du reste, l'œuvre d'artistes qui ont interprété les descriptions populaires, parfois assez exactement, mais plus souvent avec une grande liberté, empruntant certains attributs aux satyres, aux œgypans et aux diables. Par un procédé commun à la caricature de toutes les époques, quelques traits sont exagérés, transformés de manière à produire un effet comique.

Fig. 1.

Le lutin scandinave (fig. 1) est emprunté au recueil d'Asbjorsen et Moe ; il a suffi à l'artiste, pour représenter un petit être malicieux qui n'appartient pas à l'humanité d'allonger quelque peu ses oreilles, et d'orner sa bouche des petites touffes de poils qui sont la moustache des chats.

pensait qu'un homme pouvait par un effet magique ou diabolique, être changé en animal, et que l'homme ainsi métamorphosé s'appelait *lutin* ou *luyton*.

Gervaise de Tilbury, dans ses *Otia imperialia*, parlant d'un lutin qu'il nomme Portumus, dit que lorsque dans les ombres incertaines de la nuit, il voit un Anglais qui voyage seul à cheval, il se joint à lui invisible, et lorsqu'il l'a accompagné un bout de chemin, il s'empare des rênes et mène le cheval dans une fondrière. Alors l'y abandonne pataugeant, et s'en va en riant lourdement. Il parle aussi de la taille de ces lutins qu'il prétend exister aussi en Provence

Statura pusilli dimidium pollicis non habentes. (L. Breuyre. *Contes de la Grande-Bretagne* p. 234).

Digitized by Google

Un autre esprit familier de la maison, (fig. 2) qui illustre le même recueil a une grosse tête, un nez camus et épaté, la bouche largement fendue, et il s'amuse casser les assiettes.

Fig. 2.

Dans la figure 3, qui servait de cul-de-lampe final à l'un de mes contes publié par la *Bretagne littéraire et artistique* en 1880, on voit une sorte de lutin qui ressemble à la fois à une grenouille et à un fœtus. Courboin, s'éloignant quelque peu des données populaires, lui a prêté un geste familier aux gamins de Paris.

Fig. 3.

On peut encore ranger dans la catégorie des lutins domestiques, la figure 4 ; c'est le petit homme rouge des Tuileries, qui est moitié diable, moitié lutin.

Ce dessin de Saint Evre accompagne dans une ancienne édition la chanson bien connue de Béranger.

Digitized by Google

La figure 5, probablement d'origine anglaise, a été publiée par le *Magasin pittoresque* en 1843. Elle sert d'illustration à l'épisode suivant d'un conte irlandais : un paysan qui est sorti de chez lui par un temps froid, souhaite d'avoir un verre de wiskey. Au même instant, il voit un petit homme haut d'un pied tout au plus, la tête couverte d'un chapeau à trois cornes, le corps revêtu d'un habit galonné, et portant

Fig. 4.

sur ses souliers de larges boucles d'argent. Il tient à la main une coupe pleine de wiskey presque aussi grande que lui.

Dans le livre de Miss Bray, intitulé : *A Peep at the Pixies or Legends of the West*[1], with illustrations by Hablot K. Brown (Phiz), le lutin Gathon est dessiné sur le frontispice ; il apparaît dans une excavation de mine à un mineur assis et qui le regarde avec un étonnement bien naturel. Miss Bray le décrit ainsi, p. 30 : Il était de petite stature ; mais quels singuliers membres il avait ! ils semblaient composés de rouleaux de graisse ; sa figure était comme une balle, large et rouge, avec un nez aussi rond qu'une bouteille ; ses yeux, qui étaient très petits, lançaient des rayons autour de sa tête comme deux charbons brûlant dans la forge d'un maréchal ; il avait de très larges oreilles

[1] London, 1874, in-12.

Digitized by Google

pointues et longues, qui ressemblaient à celles d'un âne ; il tortillait et ramassait sa queue, dont l'extrémité, grasse et touffue, était ramenée sur ses épaules. Il portait un marteau dans sa petite main grasse, et était aussi nu qu'au moment de sa naissance ; mais cela lui importait peu. Pour compléter le portrait, son regard était facétieux et vague.

Nous n'avons reproduit que le lutin Gathon seul : ainsi qu'on

Fig 5.

peut le constater, fig. 6, l'artiste a assez scrupuleusement suivi la description de l'auteur.

La figure 7 illustre un conte polonais de R. W. Woycicky, intitulé le *Corbeau enchanté*[1]. Cet oiseau est un prince métamorphosé ; il dit à une princesse qui a compassion de lui, qu'il peut être désenchanté si elle consent à habiter seule une chambre où se trouve un lit d'or. Elle doit y passer la nuit, sans pousser un cri, quoi qu'elle puisse voir ou entendre. La princesse se couche ; à minuit la porte s'ouvre toute grande, et elle voit entrer dans la chambre toute une bande de

[1] *Fairy tales of all nations* by Antony R. Montalba with 24 ill. by Richard Doyle. London, 1849 in-8° p. 133.

Digitized by Google

malins esprits. Ils allument un grand feu au milieu du plancher, et placent dessus un chaudron rempli d'eau bouillante. Ils s'approchent du lit en poussant de grands cris, en arrachent la jeune fille, et l'entraînent du côté du chaudron. Elle était quasi-morte de peur, mais elle ne proféra pas la moindre plainte. Soudain le coq chanta et tout s'évanouit.

Fig. 6.

Un fermier qui voyait ses bêtes à cornes les plus grasses dépérir et être réduites à l'état de squelettes, se cache pour savoir qui les rendait ainsi. A minuit, il entend un bruit pareil au bourdonnement d'un essaim d'abeilles à la porte de la cuisine, et, immédiatement après, il voit une petite créature, extrêmement petite, mais semblable à un homme, qui vient à travers le trou de la serrure, va prendre au clou une énorme clé, presque aussi grosse que lui, et ouvre la porte. Alors le fermier voit l'un de ses beaux bœufs entraîné par des myriades de petites créatures (fig. 8); les unes étaient assises sur son dos, d'autres le tiraient par les oreilles, quelques-unes grimpaient le long de sa queue, et deux gamins, perchés chacun sur le bout de ses cornes, s'amusaient à tourner tout autour. Les plus gros de ces Pixies n'étaient pas plus hauts qu'un chandelier de cuisine, c'est-à-dire environ six pouces des pieds à la tête, et les petits Pixies, ou les Lutins qui étaient parmi eux, avaient à peine la moitié de cette hauteur. Ils avaient des yeux noirs et brillants, de larges bouches et des langues rouges, pointues comme des canifs, qu'ils tiraient hors de leurs bouches. Ils amenèrent le pauvre bœuf auprès de la cheminée de la cuisine. (Miss Bray, *l. c.*, p. 152.)

Digitized by Google

La figure 9 illustre un épisode d'un conte islandais. Une nuit de Noël, un pêcheur et sa femme voient les ilots qui étaient près de la terre illuminés de petites lumières bleues sans nombre qui se mou-

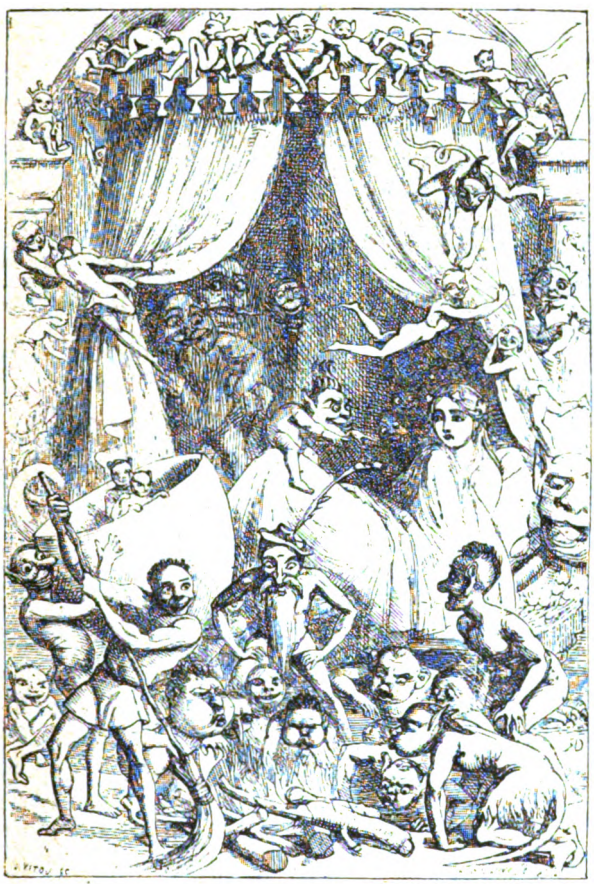


Fig. 7.

vaient sans cesse, dansaient et s'approchaient de plus en plus de l'île où ils demeuraient. Lorsqu'elles y arrivèrent, elles vinrent se ranger en cercle autour d'une grande pierre qui n'était pas très éloignée du rivage et que le pêcheur et sa femme connaissaient bien. Mais, à leur grande surprise, ils virent que la pierre avait pris une forme humaine

[1] *Fairy tales of all nations*, p. 322.

Digitized by Google

gigantesque. Ils s'aperçurent que les lumières bleues étaient portées par des nains. Leur figure était pâle et terreuse, ils avaient de grands nez et des yeux rouges, en forme de becs d'oiseaux et d'yeux de hibou,

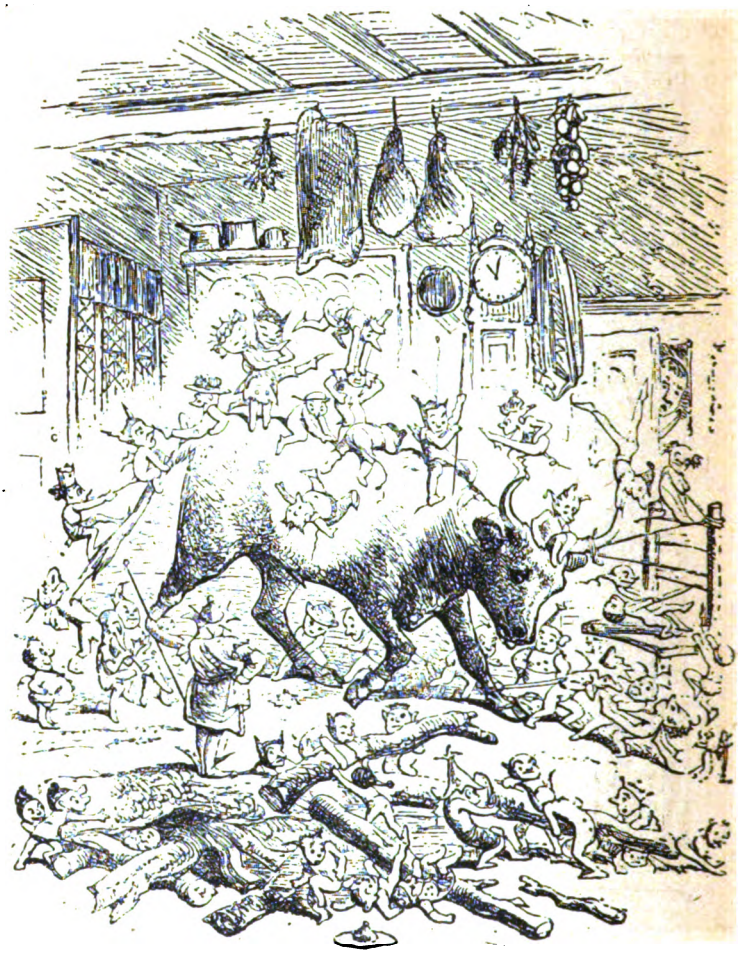


Fig. 8.

et leurs corps étaient difformes. Ils couraient çà et là et semblaient à la fois joyeux et inquiets. Soudain le cercle s'ouvrit, les petites gens s'écartèrent et Guru — c'était une sorte de fée — qui alors semblait aussi grande que la pierre, s'approcha à pas de géant. Elle enlaça ses bras autour de la figure de pierre qui aussitôt reçut la vie et le mouvement.

Digitized by Google

Dès que les petites gens s'en aperçurent, ils se levèrent et accompagnèrent avec des gestes et des grimaces extraordinaires un chant qui fit résonner toute l'île.

On peut rapprocher de cette scène un épisode raconté par Souvestre,

Fig. 9.

dans lequel des lutins se trouvent aussi en relation avec des monuments mégalithiques. Lao, le joueur de biniou, a voulu passer par la lande où habitent les Korrigans, bien qu'il faille, pour ne pas être inquiété par eux, être en état de grâce. Arrivé devant la maison des petits nains, la lune se lève et Lao pousse un cri : A droite, à gauche, derrière, devant

Digitized by Google

aussi loin que son œil peut voir, la lande partout est couverte de Korigans qui accourent. Il veut faire le signe de la croix, mais tous les petits hommes l'entourent en criant : Tu nous appartiens, tu n'es pas en état de grâce.

Fig. 10.

Lao, dominé par une puissance magique, sent le biniou s'approcher de ses lèvres, il joue, il danse malgré lui, et les Korrigans l'entourent de

Digitized by Google

leurs rondes. L'un a saisi sa ceinture dénouée, l'autre s'est coiffé de son chapeau à chenilles bariolées, et chaque fois que Lao veut s'arrêter, tous reprennent en chœur, — Sonne, beau sonneur, sonne et mène la danse

Fig. 11.

des Korigans. (*Mag. pittoresque* 1843, p. 200). Penguilly l'Haridon, l'auteur de la composition que nous reproduisons (fig. 10) a eu une conception très supérieure au point de vue de la variété des types à celle du dessinateur anglais.

Digitized by Google

Dans la figure 11, empruntée à l'ouvrage de Miss Bray[1], il s'agit d'une conjuration faite par une vieille sorcière ; elle trace autour de Will un cercle avec de la craie blanche, enlève son serpent du manche à balai

Fig. 12.

autour duquel il était enroulé, le met dans le cercle et ordonne à Will de le prendre et de le mettre à son bras ; dès qu'il est dans le cercle, il devient prodigieusement grand, ouvre sa bouche et tire un peu de sang du pouce de Will; elle retire ensuite le reptile et appelle par trois fois en

[1] A peep a the Pixies, or Legends of the West, p. 50-51.

Digitized by Google

prononçant une conjuration en vers. Alors arrive par la porte une petite créature, haute de six à sept pouces, avec des ailes semblables à celles d'un cousin ; sa tête était frisée et ressemblait plus à celle d'un oiseau qu'à une tête couverte de cheveux ; sa figure était comique, ses yeux noirs et vifs étaient comme ceux d'une souris ; il était presque nu et avait une petite queue toute courte qu'il semblait remuer avec plaisir. C'est mon joli petit Pixie, dit la vieille. Après une seconde conjuration parait un second Pixie qui avait la figure d'un enfant, ronde mais déplaisante ; ses petites jambes et ses cuisses étaient toutes couvertes de poils ; sa queue bien que courte, était plus touffue que celle du petit Lynx ; il avait des ailes de chauve-souris aux talons et aux épaules. Ce lutin nommé Crabby Cross, après diverses farces, fait trois culbutes, et va regarder par le trou de la serrure, immédiatement suivi par une ou deux douzaines de pixies qui étaient restées avec lui. On entendit un grand bruit à la porte, et une grande ruche prise dans le jardin de la chaumière vint rouler au milieu des Pixies. Crabby Cross et ses compagnons prirent un vieux chaudron qui était dans la cheminée, et avec l'aide de toute l'armée des lutins, le placèrent sur la tête de Will et se prirent à frapper dessus de toutes leurs forces ; les abeilles se mirent à bourdonner autour de la tête de Will qui crut que sa dernière heure était venue.

Les figures 12 et 13 sont d'origine allemande et sont dues au crayon de L. Richter. Nous reproduisons les passages dont s'est inspiré le dessinateur, qui ayant à interpréter un texte semi-populaire, a donné plus libre carrière à son imagination. Ses compositions, supérieures au point de vue artistique, sont moins naïves, plus compliquées, mais s'éloignent plus de la donnée populaire que les autres dessins que nous avons reproduits.

Au haut du mont Sudète, le Parnasse des Silésiens, vit dans une parfaite intelligence avec Apollon et les neuf Muses, le célèbre génie de la montagne, Rubezahl ; ce prince des gnomes ne possède il est vrai, sur la surface de la terre qu'un petit domaine de quelques milles de circonférence. Mais quelques toises au-dessous de l'écorce de la terre, il exerce seul une souveraineté qui s'étend à 860 milles dans les entrailles de la terre, et pénètre jusqu'à son centre. Quelquefois, il lui prend fantaisie de parcourir ses vastes et mystérieuses provinces, de contempler ses inépuisables trésors de mines et de métaux précieux ; de passer en revue son armée de gnomes, et de l'occuper, tantôt à contenir par de solides digues la violence des ruisseaux de feu qui roulent dans les entrailles de la terre, tantôt à comprimer des exhalaisons minérales, à fertiliser avec de fécondes vapeurs les roches stériles, et à les changer en un airain précieux[1].

[1] Musœus. *Contes populaires de l'Allemagne*, traduits par A. Cerber de Medersheim, éd. illustrée de 300 vignettes allemandes Paris G. Havard 1840 in-12

Digitized by Google

Fig. 13.

Notre Rubezahl prenait quelquefois des formes bizarres d'animaux sauvages inconnus au pays, et se plaisait alors à effrayer les timides marchandes qui se rendaient au marché (Musœus, t. I, p. 39).

Il est vraisemblable que des artistes italiens, espagnols ou portugais ont représenté les personnages, analogues à nos lutins, dont les paysans des diverses contrées admettent encore l'existence. Nous serions reconnaissant à nos collègues étrangers de nous signaler les dessins qui pourraient servir à compléter ces notes iconograhpiques.

Paul Sébillot.

Alker et Idem.

Digitized by Google

DES APPARITIONS EN VENDÉE.

DANS notre Bocage vendéen, bien des paysans, jeunes ou vieux, croient encore aux *apparitions*; pour eux, ce sont des *avertissements* de l'autre monde, elles se montrent toujours près d'un ancien château, soit en ruine soit restauré, prenant tantôt la forme humaine, tantôt ressemblant à des animaux, quelquefois même représentant des choses inanimées ; elles ne paraissent que la nuit ou le matin au lever du soleil et sont rouges, blanches ou noires. Ces trois couleurs me semblent les seules que prennent les apparitions. Ainsi, il y a l'Homme rouge, la Femme rouge, la Toison rouge, la Dame blanche, la levrette blanche, la croix blanche, les chiens noirs, les lavandières toutes revêtues de noir, etc. La plupart de ces apparitions changent de forme si on les poursuit en cherchant à les frapper ; l'homme rouge disparait en fumée noirâtre, la femme rouge se change en un chien tout noir, la dame blanche en feu follet, les chiens noirs deviennent des hommes qui font des menaces, les lavandières se transforment en chouettes et s'envolent. Quant à la toison rouge et à la croix blanche, elles se contentent de disparaitre tout doucement.

Nous allons en quelques lignes raconter les principales apparitions dont nous venons de parler.

L'homme rouge apparait au château de la Métairie. Chaque fois que la mort frappe de son pied décharné à la porte du manoir, on entend la cloche sonner..... C'est le glas d'un des habitants ! Un cri strident s'élève dans la nuit sombre... C'est l'âme du moribond qui s'envole vers l'au-delà ! Alors au lever du soleil des pleurs retentissent ; le mourant est mort ! Si, au bruit de la cloche, quelqu'un descend et poursuit l'apparition, elle disparait en poussant son cri, et malheur à l'audacieux qui a osé l'attaquer.

Le château de la Vergne est de même hanté par une apparition, c'est la dame blanche : elle aussi annonce la mort, seulement elle se contente d'errer autour des douves quelques heures avant l'agonie.

Malheur ! trois fois malheur ! au téméraire qui, passant sur une chaussée d'étang, le soir du vendredi saint, s'arrête à écouter les lavandières noires. Voyez, le voici tremblant, il n'ose et ne peut ni avancer ni reculer, il est fasciné. Le battement régulier du battoir sur

Digitized by Google

un linge d'un blanc brillant le terrorise. Tout à coup le battement cesse : trois femmes se lèvent ; l'entourent, « Ton linceul t'attend » disent elles d'une voix sépulcrale, puis, le saisissant, elles le jettent dans l'étang !... trois jours après le linceul l'enveloppe,

Les chiens noirs ! lugubre et triste histoire qui me fut racontée par un vieux fermier nommé Chabot :

« Un soir, étant allé souper chez mon beau-frère, c'était un dimanche, nous sortimes prendre le frais, sur la porte ; alors nous vimes deux gros chiens noirs grattant sur le fumier. Mon beau-frère voulut prendre des pierres pour les chasser, il n'en eut point le temps, ils étaient déjà bien loin : le lendemain, le surlendemain, à la même heure, il revit les chiens ; ennuyé de les voir toujours rôder autour de sa ferme, il résolut de les tuer. Prenant un fusil, mon beau-frère se mit à les poursuivre, mais ils allaient se cachant dans le blé ; tout-à-coup ils quittent le champ dans lequel ils étaient pour prendre la route ; les voyant alors bien mieux, il épaula et tira..... Regardant pour voir s'il y en avait un de mort, il aperçut deux hommes d'une taille extraordinaire, mais de chiens point : ces deux individus parlant en même temps et lentement lui dirent : « Tu te souviendras dans sept semaines de nous. » Puis ils disparurent. Mon beau-frère terrifié rentre à la ferme ; ne dit rien à sa famille pour ne pas l'effrayer. Le temps fixé allait arriver, il manquait un jour, lorsque la fièvre le prit, de gros boutons lui vinrent aux aisselles et sur la poitrine, et une somnolence insurmontable s'empara de ses yeux. Le soir même il mourait. Sa femme, ses enfants et un domestique s'en allèrent du même mal. Les animaux en furent aussi atteints. Dans l'espace de dix-sept mois sept personnes et vingt bêtes à cornes quittèrent cette vie ! » Il dit : mais voyant que je souriais, il ajouta devinant ma pensée « Ce n'est « point un assassinat, les médecins que nous avons consultés nous ont « tous affirmé que c'était une maladie qu'ils ne connaissaient pas. » Voulant savoir par moi-même ce qu'un docteur, ayant soigné ces gens-là, me dirait, je me suis rendu près de lui : « C'est un mal étrange « m'a-t-il répondu, ressemblant à un empoisonnement ; toutefois ce qui « rend cette hypothèse inexplicable, c'est que celui qui nous a raconté « le fait amangé la même nourriture que les autres pendant trois jours. « et a bu le même breuvage ; et durant ces *trois jours*, son neveu fut « pris de ce mal et mourut. »

Les chiens noirs ont apparu d'autres fois sans faire tant de ravages.

Nous ne dirons rien de la femme rouge et des autres apparitions qui n'ont rien de particulier. En terminant toutefois, nous signalerons un fait assez curieux : toutes ces apparitions, en même temps qu'elles changent de forme, changent de couleur, du rouge elles passent au noir et vice versa.

G. DE LAUNAY.

Digitized by Google

LES CONTES POPULAIRES DANS LES SERMONS DU MOYEN-AGE[1].

II

HORRIBLE EXEMPLE DE L'EVÊQUE HUGUES.

(*De Udone episcopo horribile exemplum*).

ANS la ville de Magdebourg, en Saxe, s'accomplit un prodige des plus terribles. Je le raconterai véridiquement comme il s'est passé, afin que chacun sache combien c'est un crime détestable de vivre mal dans l'épiscopat, de dilapider le patrimoine du Christ et d'abuser des religieuses consacrées à Dieu.

Un jeune homme de cette ville, adonné à l'étude des belles-lettres, mais sans succès, ce qui faisait qu'il était souvent maltraité et frappé par ses maîtres, quitta un jour l'école et entra dans l'église de Saint-Maurice. Il s'y agenouilla devant la Reine du ciel et la pria avec ferveur, et aussi le bienheureux patron de l'église, d'illuminer son âme de quelques rayons de la science. Après avoir passé là quelque temps, il s'endormit sur place. Alors, la mère de Dieu lui apparut et lui parla ainsi : « J'ai entendu ta prière, et non seulement je t'accorde le don de la science, mais, après la mort de l'archevêque actuel, je t'élèverai au gouvernement de l'église de Saint-Maurice. Si tu remplis dignement ces fonctions, tu en seras grandement récompensé ; mais si, au contraire, tu t'en montres indigne, tu périras dans ton âme et dans ton corps. » Ayant dit ces mots, la Vierge Marie disparut, et le jeune homme, s'étant réveillé, se rendit à l'école, comme de coutume ; et quand il ouvrait la bouche pour parler, contre l'ordinaire, il surpassait tous ses condisciples dans ses raisonnements et ses conclusions et se montrait supérieur dans toutes les sciences. Tous ceux qui l'entendaient en

[1] V. le t. III, p. 591.

Digitized by Google

étaient étonnés et se demandaient! — « D'où lui vient cette science ? N'est-ce donc pas le même Hugues, que, hier encore, l'on battait comme une bête ? »

Au bout de deux ans, l'archevêque mourut, et Hugues fut unanimement élu à sa place. Confirmé dans ce grade et revêtu du manteau archiépiscopal, il vécut d'abord correctement. Mais, les honneurs altèrent souvent les mœurs, et, au bout de quelque temps, il méprisa les conseils de la mère de Dieu, négligea les soins de son salut, se plongea dans la fange des voluptés, dilapida les biens de l'église, et abusa, non-seulement des femmes des séculiers, mais même des vierges voilées. De plus, ce qui est encore pis, il lâcha sans vergogne la bride à ses passions et se précipita dans les débauches de toute sorte, au point d'être haï et détesté de tout le monde.

Une nuit, qu'il reposait près de l'abbesse du monastère royal de l'ordre de Citeaux qui s'appelait alors de Hesterholt, et qu'on nomme aujourd'hui la Vallée du Lys, il entendit une voix crier ces paroles, d'une façon terrible : — « Hugues, mets un terme à tes désordres, il en est temps ! » Il ne fit que rire de cet avertissement, et le matin, il se vautra encore dans les délices, et son cœur, devenu dur comme la pierre, ne fut touché en aucune façon des menaces de la voix mystérieuse. La nuit suivante, il entendit encore la même voix, et, sans en faire cas, il persévéra dans le mal. La troisième nuit, il était encore couché près de cette même abbesse, et se livrait à ses caresses infâmes, lorsque la même voix se fit entendre, avec le bruit du tonnerre, disant : — « Hugues, mets fin à tes désordres ! » Il en fut effrayé, un moment, mais ne se corrigea pas ; il ne courut pas au baptême de la pénitence.

Je vais vous dire des choses qui vous étonneront, mais qui sont pourtant vraies, et si les Saxons, chez qui elles se sont passées, voulaient garder le silence à ce sujet, les éléments eux-mêmes les proclameraient, comme vous le verrez par la suite.

Trois mois après, un chanoine de l'église métropolitaine de Magdebourg, nommé Frédéric, homme vénérable et d'une grande piété, était, une nuit, dans le chœur de l'église et, pour le bien de l'Église universelle et plus spécialement pour la sienne, il priait Dieu avec ferveur ou de faire mourir sans délai l'archevêque Hugues, ou de permettre qu'il s'amen-

Digitized by Google

dât. Sa prière fut entendue, et aussitôt il eut une vision des plus terribles, redoutable pour tous les mortels, mais surtout pour les gouverneurs d'églises qui corrompent par de mauvais exemples le troupeau du Seigneur, qui leur est confié, et le précipitent souvent au fond de l'enfer. Il vit donc un vieillard qui éteignit toutes les lampes de l'église, ce qui l'effraya beaucoup, si bien qu'il resta immobile à sa place, sans pouvoir en bouger, que ses cheveux se dressèrent sur sa tête et que la voix s'arrêta dans son gosier. Un instant après, deux jeunes gens, portant des cierges, s'avancèrent vers les deux bouts de l'autel, s'y tinrent debout, et répandirent une grande lumière dans toute l'église. Vinrent ensuite deux autres personnages, dont l'un étendit des tapis devant l'autel, pendant que l'autre plaçait deux siéges d'or. Puis parut un homme, seul, qui s'avança comme un vaillant soldat, brandissant une épée dégainée et criant d'une voix formidable : — « Debout, tous les saints dont les reliques gisent sous ces dalles; levez-vous et venez assister au jugement de Dieu ! »

A ces mots, les saints qui reposaient dans l'église se levèrent, hommes et femmes, multitude brillante, les uns sous leur armure de guerre, les autres revêtus de leurs habits pontificaux. Ils entrèrent dans le chœur et se placèrent à droite et à gauche, par ordre et selon leurs dignités. Douze hommes resplendissants de lumière parurent ensuite; et au milieu d'eux en était un autre, plus éblouissant que le soleil, la tête ceinte d'un diadème royal et tenant un sceptre à la main. C'étaient les apôtres et le Christ. Et tous adorèrent dévotement le Christ, dès qu'ils l'aperçurent, et le firent asseoir sur le siège placé sur l'autel. Vint ensuite la Reine du ciel, suivie d'une troupe de vierges. Les saints fléchirent le genou devant la Mère de Dieu. Jésus se leva de son siège, s'avança au devant d'elle, la prit respectueusement par la main et la pria de s'asseoir près de lui, sur l'autel. Enfin, parut aussi le glorieux saint Maurice, suivi de ses 6,666 disciples, qui tous se prosternant devant le Christ, l'adorèrent et dirent : « O juge équitable, créateur des âges, fais justice ! » Et ayant ainsi parlé, ils se levèrent et attendirent, dans une attitude respectueuse. Et le Seigneur leur répondit : — « Je sais ce que vous voulez. » Puis, il ajouta : « Que l'on amène l'archevêque Hugues. »

Digitized by Google

Quelques-uns des assistants sortirent aussitôt, arrachèrent le misérable de la cellule de l'abbesse et l'amenèrent. Saint Maurice lui lança un regard courroucé et dit : — « Seigneur, « juge équitable, fais bonne justice. Le voilà, ce Hugues, « qui n'est pas un évêque, mais un loup ; qui n'est pas un « pasteur, mais un ravisseur, mais un meurtrier qui dévore « ton troupeau. C'est ce même homme que notre Maîtresse, « la divine Mère, gratifia du don de la science, et à qui « elle donna cette église, pour l'honneur de son nom et du « mien et de celui de mes compagnons, en lui disant : Si tu te « conduis bien, tu gagneras la vie éternelle ; si tu te conduis « mal, tu mourras dans ton corps et dans ton âme. Averti une « fois, deux fois, trois fois, il a refusé de s'amender, et a pro- « fané et ruiné, non seulement cette église, mais plusieurs « autres, qui lui avaient été confiées. Bien plus, il a indignement « abusé de tes saintes épouses. Rends donc bonne justice, ô « Seigneur équitable ! »

Le Christ, le divin président de ce tribunal redoutable, regarda ses saints et leur demanda : — « Que vous semble de cette affaire ? » Le soldat au glaive nu s'écria à haute voix : « Il a mérité la mort ! » Alors, le juge et tous ceux qui l'environnaient se rapprochèrent les uns des autres et délibérèrent sur le genre de mort auquel il serait condamné. Puis le juge dit : — « Il a mérité d'avoir la tête tranchée, celui qui a vécu sans tête « (sans intelligence) et s'est vautré dans la fange et la pourriture ! »

Et aussitôt, le soldat ordonna à Hugues de tendre le cou. Et Hugues ayant obéi, comme il tenait son glaive en l'air, prêt à frapper, quelqu'un lui cria : — « Arrête, jusqu'à ce que les saintes espèces lui aient été enlevées ! » Alors, un des assistans prit un calice et vint se placer devant Hugues, pendant que le soldat frappait celui-ci sur la nuque, à grands coups de poing. Et voilà qu'une hostie souillée jaillit de la bouche du malheureux, dans le calice ; et Notre-Seigneur la reçut respectueusement, la lava sur l'autel et la remit dans le calice ; puis il se retira avec toute sa suite. Alors, le soldat s'approcha du misérable Hugues et lui trancha la tête. Et aussitôt toute l'assemblée disparut.

Le chanoine susdit, qui avait tout vu, non en songe mais les yeux bien ouverts, tremblait de frayeur. Il trouva une lumière, dans une niche, alluma les lampes de l'église, et, comme il

Digitized by Google

doutait encore de la réalité de tout ceci, reprenant un peu de hardiesse, il s'avança lentement jusqu'au lieu du jugement, et trouva le calice avec les hosties, sur l'autel, et vit la tête séparée du corps, et le pavé de l'église mouillé de sang. Alors, il s'écria : « O le triste spectacle, le grand prodige « et le redoutable jugement ! O qu'il est horrible de tomber « entre les mains du Dieu vivant ! Ceux qu'il laisse vivre « longtemps, dans l'espoir qu'ils se convertiront, et qui ne « se convertissent pas, n'en sont que plus durement punis ! »

Et il ferma et verrouilla toutes les portes de l'église, et ne laissa entrer personne, jusqu'à ce que, le soleil s'étant lèvé, il y convoquât tous les religieux et les laïques élevés en dignité. Fermant alors les portes, il leur fit voir la rigoureuse vengeance de Dieu, en leur montrant l'archevêque Hugues baignant dans son sang, et leur raconta tout ce qu'il avait vu et entendu.

Le même jour, un chapelain de la même église, nommé Bruno, revenait au couvent, précédé de quelques serviteurs, après avoir accompli un message dont il avait été chargé, lorsque, se sentant pris de sommeil, il descendit de cheval, se rendit sous un arbre, au bord de la route, et s'y endormit, après avoir fortement attaché à son bras la bride de sa monture. Et voilà qu'une nuée d'esprits immondes accourut vers lui, avec des trompettes, des cymbales, des glaives, des bâtons, des lances, des haches, et un bruit infernal. Et ils construisirent un trône, et placèrent dessus un des leurs, qui paraissait être leur chef et qui était d'une plus haute taille et d'un aspect plus terrible que les autres. Et aussitôt vint une autre troupe également nombreuse, criant, sautant, riant aux éclats, et précédée de personnages qui arrivèrent plus rapides que les aigles du ciel, en criant : « — Place ! place ! Voici notre maître Hugues qui arrive ! » A ces mots, des soldats de Satan amenèrent devant leur prince la pauvre âme de Hugues, sous sa forme corporelle, et ayant au cou une chaîne de fer rouge. Et Satan se leva, le salua, par ironie, avec des paroles de paix : — « Sois le bienvenu, lui dit-il, toi le fauteur et le pourvoyeur de notre royaume ! Nous voulons vous récompenser selon vos mérites, toi et tous nos amis fidèles. »

Et comme Hugues gardait le silence, Satan dit aux assistants : — « Il est fatigué du voyage, notre cher ami, c'est pourquoi

Digitized by Google

« nous voulons le consoler : donnez-lui donc à manger. » Et comme il refusait ce qu'on lui présentait, en détournant la tête, les valets, les crapauds et les serpents le forcèrent à avaler un breuvage soufré et flambant. Et comme il se taisait toujours, Satan ordonna : — « Conduisez ce chef au bain des chefs ! »

Et quand on le ramena, il y avait près de là un puits avec un couvercle ; on enleva le couvercle, et il s'en éleva jusqu'au ciel une flamme dévorante, qui consumait comme de la paille, non seulement les arbres, les montagnes et les pierres, mais même l'eau. Et ils précipitèrent dans ce puits la malheureuse âme de Hugues. Au bout de quelque temps, ils l'en retirèrent, tout en feu, comme du fer rouge, et la conduisirent devant leur prince. Celui-ci lui sourit et dit : — « Ne t'avons nous pas donné « un bain délicieux, comme à un prince ? » — Alors Hugues, voyant bien qu'il était damné, se mit à blasphémer et à crier : — « Sois maudit, ô Satan, toi et toute ta séquelle, et tout ton « empire ! Maudit soit aussi le Dieu qui te créa, maudite la terre « qui me porta, maudits les parents qui me donnèrent le jour, « et maudite toute créature, au ciel et sur la terre ! »

Alors, tous les démons, avec leur prince, applaudirent des mains et s'écrièrent : « — Il est vraiment digne, celui-là, de « rester ici avec nous ! Il connaît bien notre cantique et notre « office ! qu'on l'envoie donc à la première classe des damnés, « afin qu'il voie, apprenne et sente, et qu'il y reste durant les « siècles des siècles ! »

A peine ces paroles étaient-elles prononcées, que tous se jetèrent ensemble sur cette odieuse créature et la précipitèrent au fond du gouffre du Tartare.

Le susdit chapelain, ayant vu et entendu tout cela, en fut véhémentement effrayé. Alors, le prince des ténèbres dit, en le montrant du doigt : — « Ne laissez pas sortir ce prêtre, qui nous « voit, qui connait tous les crimes de Hugues, qui y participa « même et le défendit. C'est pourquoi il doit aussi avoir sa part « dans la vengeance de Dieu : qu'il soit donc précipité dans le » même puits et damné ! »

A ces mots, comme les diables cherchaient à s'emparer de lui et qu'il s'efforçait de fuir, il s'éveilla en sursaut, et son cheval, effrayé par le mouvement qu'il fit, se mit à courir, le traînant de côté et d'autre, jusqu'à ce que la bride, qu'il avait roulée autour

Digitized by Google

de son bras, se rompit. Il remonta péniblement à cheval, traversa la ville, et, en apprenant que son maître était mort, il reconnut la vérité de sa vision, ce qui augmenta sa frayeur. Il raconta tout ce qui lui était arrivé dans son voyage, ce qu'il avait vu et entendu, montra son poignet démis et ses cheveux devenus subitement blancs, comme une preuve de la véracité de ce qu'il disait.

Les habitants de Magdebourg, en entendant le récit de cet horrible jugement de Dieu, furent vivement impressionnés. Ils traînèrent le cadavre de Hugues loin de leur ville et le jetèrent dans un marais, où les bêtes infernales le reçurent avec des applaudissements, en accablant d'injures et de terreurs de toute sorte les habitants des environs. Enfin, on tint conseil à ce sujet, et la charogne maudite fut retirée du marais, brûlée sur un bûcher, et les cendres furent jetées dans un fleuve voisin.

Chose étonnante ! On dit que tous les poissons de ce fleuve s'en retirèrent aussitôt, et se rendirent dans l'Océan, où il restèrent, jusqu'à ce que le Seigneur étant apaisé, par des litanies et des jeûnes, ils y revinrent, au bout de dix ans.

Le souvenir de cet horrible prodige est encore visible, dans le sang répandu sur une dalle de marbre blanc et poli, pendant la décollation de Hugues ; et ce sang est adhérent à la dalle, d'une manière si indélébile, qu'il semble faire partie intégrante du marbre. Et sur le lieu où la décollation eut lieu, est toujours étendu un tapis, et quand, selon l'usage, l'on chante le *Te Deum*, lors de l'élection d'un nouvel évêque, on enlève le tapis, et l'on y vient s'agenouiller et prier, afin que le nouvel élu, averti par la vue de ce prodige, veille sur lui, dans la crainte de succomber comme Hugues.

Le Seigneur a voulu qu'il en fût ainsi, pour inspirer une salutaire terreur aux nouveaux évêques de cette église, comme à tous les mauvais prélats, et afin que, voyant et entendant, ils redoutent le jugement terrible et la vengeance de la Majesté divine offensée ; et ainsi finit ce miracle effrayant et horrible[1]. »

J'ai traduit cette histoire d'un livre de sermons prêchés à

[1] Cette étrange légende était populaire, au moyen âge, et Delrio l'a racontée brièvement, en indiquant les sources, dans son livre *Disquisitiones magicæ*, lib II, quæst ; XXVII, sect : V.

Digitized by Google

Paris, en 1498, par frère Olivier Maillard. Le livre porte le titre suivant :

Oliverii Maillardi, ordinis minorum sermones quadragesimales, Parisiis declamati, anno M CCC C XCVIII, *anno vero* M CCCC CVIII, *impressi Parisiis, impensis honesti viri Johannis Petit, bibliopolæ.*

L'histoire ou le conte se trouve à la fin du serment LXX, qui termine le volume.

On s'imaginera facilement l'effet que devait produire ce conte fantastique, tombant, la nuit, du haut de la chaire évangélique, sur un auditoire timoré et superstitieux, et avec les gestes et les éclats de voix d'un prédicateur comme Maillard.

Olivier Maillard partage avec Michel Menot le privilège de représenter la prédication violente et souvent grotesque des XVe et XVIe siècles. Voltaire l'a traité d'*Arlequin en surplis*, ce qui est excessif, car Maillard, bien que souvent trivial et usant d'une liberté de langage qui rappelle parfois Rabelais, a aussi, comme l'auteur de Gargantua, ses bonnes parties. On trouve surtout chez lui des renseignements précieux sur l'esprit du clergé, ses idées, ses faiblesses, sa dégradation, aux approches de la Réforme, et aussi sur les mœurs du temps, en général. Il est plein de verve et d'ironie, presque toujours en colère, et damne trop facilement ses auditeurs, les envoyant *ad omnes diabolos!* Aussi, ses sermons sont-ils généralement de violentes satires, où il flagelle impitoyablement et d'une main vigoureuse, les travers, les hypocrisies et les vices. Il n'épargne personne, pas même les rois ; et les prélats, les moines, les gens de justice, les femmes de mœurs faciles, les usuriers, les marchands, les médecins, les nobles, les bourgeois et les manants sont tour à tour cités devant son tribunal et traités avec une égale impartialité et liberté de langage. Mais, c'est principalement aux mœurs du clergé qu'il en veut, et il y revient sans cesse, presqu'à chaque page de son livre, avec une rudesse et une violence qui devaient singulièrement déplaire et provoquer des protestations. Mais, frère Olivier n'en avait cure, et il allait toujours son train, frappant comme un sourd, à droite et à gauche. Il se livrait à toutes sortes de familiarités avec son auditoire, quelquefois plaisant et ayant le mot pour rire, mais le plus souvent terrible et menaçant, et ajournant ses auditeurs

Digitized by Google

au jugement dernier. C'est, par exemple, la pensée qui se fait jour dans une *Chanson piteuse*, insérée dans son *Sermon de Bruges*, espèce de cantique que les assistants répétaient en chœur, sur l'air de *Bergeronnette Savoisienne ;* en voici un passage :

..... Bonnets rouges et chapeaux blancs.
Ribleurs et batteurs de pavez,
Vous mourrez tous, pour parler franc,
Et serez damnez ou sauvez.
Maillart vous a très bien lavez ;
Las ! vous amenderez-vous jà,
Qui menez la vie que scavez,
Pour rendre compte et reliqua.....

Citons quelques passages puisés dans les *Sermones quadragesimales declamati Parisiis, anno* M CCCC XCVIII, et qui suffiront pour donner une idée de son genre de prédication et de son latin, car c'est en latin, en *latin de cuisine*, il est vrai, et c'est heureux, car autrement je n'aurais pas osé reproduire textuellement certains passages ; mais le latin, dans les mots etc...

Il s'agit du jugement dernier :

« Dico quod omnes angeli et dyaboli et sancti et damnati comparebunt. « Ego invito vos, domini et domicelle que habetis tunicas caudatas et « chirothecas (des gants) ; et vos, domini ecclesiastici, cum beneficiis « vestris qui nutritis equos, canes, meretrices et histriones ; et justi- « ciarii et curiales, advocati et procuratores, cum vestris processibus « et litteris opprimitis pauperes ; notarii etiam cum calamis suis ad « scribendum, tunc separabit eos, sicut pastor oves. »

(Sermo X, folio XXVI.)

« Si vis ad vitam ingredi, serva mandata. Diceret unus dominus « de Parlamento : laus Deo, pater, ego nichil volo habere de alieno. Hoc « bonum est, sed non dicitis totum. Nonne aliquando defenditis causam « injustam ? Nonne prolongastis processus ? Et quando facitis inquestas « facitis majores scripturas, ut habeatis majorem pecuniam. Vos non « estis uxoratus, domine, sed habetis ancillam in camera, que servit « vobis de die et de nocte. »

(Sermo XV, verso XXXV.)

« Domini religiosi, opus est servare tria vota, vel damnari cum « dyabolis. Quid est vovere paupertatem et thesaurizare, vel saltem

Digitized by Google

« habere voluntatem habendi pecunias ? Que castitas non habe
« uxorem et habere concubinam et meretrices ? Ad omnes dyabolos ta
« castistas ! Et vos, domini curati, habetis in parrochiis vestris mult
« concubinarios ; ipsi sunt excommunicati, et vos ministratis e
« corpus christi ! o dyabolicos viros ! melius esset ponere vos in latr
« nam infectam quam in ecclesiam Dei ! »

(Sermo XVIII, folio XLIII verso.)

« Dicatis michi : est ne pulchrum quod uxor unius advocati qui emi
« officium suum et non habet decem francos in redditibus, vad
« sicut una principissa, et quam talis portet aurum in capite et
« collo, et in zonâ ? Vos dicitis quod hocest secundum statum vestrum
« Ad omnes dyabolos status ille, et tu ipsa ! Dicetis forte : maritus nost
« non dat nobis tales vestes, sed nos lucramur ad penam nostri corpori
« Ad trigenta mille dyabolos talis pena ! »

(Sermo XXVI, verso LIX.)

« Domini, intelligatis bene ; audeo asserere quod si infernus esset
« apertus, videremus ibi quadraginta millia presbyterorum et mulie-
« rum, consiliariorum advocatorumque, qui omnes tanta mala non fe-
« cerunt, quanta fecistis vos qui adhuc residui estis. Domini ecclesiastici
« audite me : arrigite aures vestras. »

(Sermo XXXVII, fo. XCII.

« Audite me, domini : quot sunt in ista civitate qui palam et publice
« tenent meretrices et concubinas. Sunt ne hic macquerelle vestre qui-
« bus utimini, domini justiciarii, et ideo non punitis illas ? ubi est jus-
« ticia vestra ?

« Utinam rex secundus Ludovicus adhuc viveret, qui, suo tempore,
« meretrices et macquerellas omnes expulit. Et vos, domini prelati, qui
« permittitis quod sacerdotes vestri teneant publicas concubinas, heu !
« anime perduntur propter negligentias vestras. Vos capitis fructus
« beneficiorum et lanam ovium, et non curatis de ovibus vestris. Credo
« quod si esset aliquis garsio qui tolleret aurum de archâ vestrâ, vos ap-
« poneretis remedium ad inveniendum eum ; et non curatis de animabus
« recuperandis, que singulis diebus perduntur ; signum est quod plus
« diligitis res temporales quâm animas, que sunt create ad imaginem
« Dei, et Christi sanguine redempte[1]. Sunt multe concubine uxorate et

[1] On aura remarqué que Maillard emploie toujours un *e* simple, au lieu d'un *s* pour la désinence des nominatifs féminins pluriels.

Digitized by Google

« Virgines que de die in diem venduntur, et hoc ecclesiasticis et aliis « vestris filiis : et vos venitis ad confessionem dicendo : meâ culpâ. Ad omnes dyabolos ! »

(Sermo XCIII).

« Vos, mulieres, portatis cathenas et caudas et dicitis, pater : nos vi- « dimus alias que habebant, et videtur nobis quam sumus ita divites et « nobiles sicut ipse ; et si non sumus divites satis, episcopi et abbates « dant nobis ad penam corporis nostri. — Verum est, sed sequitur dam- « natio anime. »

(Sermo XXXIX, fo C.)

Quid»mian digens pecuniâ venit ad thesaurarium supra quem fue- « runt assignata mille scuta. Dicit thesaurarius : Ego dabo tibi ; sed « pro nunc non habeo argentum ; sed expectes usque ad quindecim « dies. Pauper dicit : Non possum expectare. — Respondet thesaurarius : « dabo tibi unam partem in argento et aliam in mercantiis, et illud « quod valebat centum scuta, faciet valere ducenta. »

(Sermo L, fo CXXVII.)

« Dicatis mihi, domine domicelle et burgenses, unde venit illa tunica, « illa cathena et illa baga quam portatis ? Nonne dominus prior, do- « minus abbas, dominus episcopus, qui habent bonas bursas, dede- « runt vobis ? Certe credo quia sic, libenter enim dant meretricibus. « O infelicissimos viros, qui ibunt ad omnes dyabolos, nisi prius correxe- « rint vitam suam ! Et vos, domini mendicantes, (les ordres mendiants) « qui datis missas et elemosinas meretricibus, certe dico quod non quia « illis juribus dicitur quod viri ecclesiastici non sunt rerum ecclesia- « carum domini, sed administratores tantum. Pater, est unus abbas « qui habet unum filium, ipse dedit sibi aliqua jocalia : domos, posses- « sionnes et agros ; utrum commisit sacrilegium ? Certe dico quia sic. « De bonis enim ecclesie, licet prelati possint honeste vivere, residuum « tamen debet esse pauperum, quia omnia ista bona fuerunt data « contemplatione pauperum et crucifixi. »

(Sermo LVII, fo CXLIIII.)

Tout le livre est ainsi ; mais en voilà assez, je pense, pour donner une idée des sermons de frère Olivier Maillard et des mœurs du temps.

Maillard était Breton. Il était né à Nantes, dans la première moitié du XVe siècle. Il prit à Paris le grade de docteur, puis il entra dans l'ordre des frères mineurs ou cordeliers, et se voua tout entier aux travaux apostoliques. Il débuta dans les chaires

Digitized by Google

de Nantes et de Poitiers, et, grâce à son ardeur, à sa verve, à son audace, à sa faconde, car il n'était que parole, comme il le dit lui-même : *Nec habeo nisi linguam,* il eut du succès et fut vite populaire. Sa liberté de parole lui valut cependant quelques tracasseries de la part des gens de justice et même de l'autorité. Quelques imprudences et trop vives sorties déplurent au roi Louis XI, et le moine fut prévenu par l'un des confrères de Tristan l'Ermite qu'on le ferait coudre dans un sac et jeter dans la rivière, s'il ne mettait un frein à sa langue. Cela ne l'effraya pas, et il répondit fièrement à la personne chargée du message, en faisant allusion au service de la poste aux chevaux établi par le Roi, en 1464 : « Va dire à ton maître que j'arriverai plus tôt au ciel par eau, que lui avec ses chevaux de poste. » Louis XI, voyant à qui il avait affaire, ne s'en fâcha pas davantage, et Maillard, loin de se modérer, ne fit qu'accentuer le ton de ses sermons et de ses critiques.

Sous Charles VIII, frère Olivier, dont la réputation n'avait cessé de grandir, eut accès dans la polique, mais n'y fut guère heureux. Nommé par Innocent VIII légat auprès du Roi de France, dans le dessein de faire abolir la pragmatique, il échoua. A la dissolution du mariage de Louis XII, il prêcha contre le Roi, dans l'église de Saint-Jean-en-Grêve, à Paris, et proclama Jeanne la vraie et légitime reine de France. Ayant voulu, à son retour d'un voyage en Flandre, introduire la réforme de l'étroite observance dans le grand couvent de son ordre, il fut on ne peut plus mal reçu de ses frères en Saint-François et contraint de se retirer, *hué d'un chacun.*

Il mourut obscurément et accablé de tristesse, à voir la tournure que prenaient les choses de la religion, le 13 juin 1502, dans un faubourg de Toulouse, où l'on crut faire assez pour sa mémoire et le récompenser dignement de ses travaux en le proclamant bienheureux, dans son épitaphe[1].

F.-M. Luzel.

[1] J'ai puisé ces renseignements biographiques dans un article de M. Charles Labitte sur Olivier Maillard, publié dans la *Revue de Paris*, en juillet 1840.

Digitized by Google

LES CALENDRIERS DES ILLETTRÉS[1].

IV.

LE CALENDRIER DES AZTÈQUES.

Le calendrier que nous allons décrire est celui qui a été imaginé par les Aztèques de l'ancien Mexique et date de 1325 ; avant d'avoir été modifié à treize mois, il fut établi sur une durée de quinze mois, alors que leurs ancêtres avaient basé leur année solaire sur dix-huit mois.

On sait que les Aztèques primitifs étaient établis, vers l'an 1160 de l'ère chrétienne, dans le district d'Aztlan, situé au nord du Golfe de Californie. « Un jour, un homme dont ils recevaient les paroles comme des oracles, dit la légende, leur persuada qu'un oiseau leur ordonnait, par son chant, de quitter leur pays natal ». Ils traversèrent donc le Rio-Colorado, vers le 35e parallèle de latitude et se dirigèrent du côté de l'Orient. Ils arrivèrent, en 1216, à Zumpanco, dans la vallée où fut plus tard construite la ville de Mexico. — Les Aztèques devinrent le peuple le plus policé du Nouveau-Monde et étendirent leur domination sur une surface de vingt-mille lieues carrées, comprenant les districts de la Vera-Cruz, d'Oaxaca, de Mexico et de Valladolid.

Nous avons dit que le premier calendrier était basé sur dix-huit mois ; chacun des mois avait vingt jours, avec cinq jours complémentaires ; au lieu d'une année bissextile tous les quatre ans, les Aztèques avaient une année embolismique de treize jours, tous les cinquante-deux ans. Les mois se divisaient en quatre périodes de cinq jours chacune et les jours en huit heures.

Ces explications nous ont paru nécessaires avant de parler du calendrier des Aztèques qui, d'après le récit de M. Révoil, allèrent s'établir en 1325 dans la vallée du Géral-Milco (?)

En 1847, l'année des Aztèques se divisait encore en quinze mois de vingt-quatre jours chaque, et ces mois étaient divisés en quatre semaines d'un nombre de jours égal, c'est-à-dire six par semaine.

Ces mois étaient ainsi nommés : *Olab* (commençant le 10 juin ; — *Canno*, — *Malan*, — *Cop*, — *Xoo*, — *Zina*, — *Naon*, — *Pavan*, — *Queloo*, — *Zapx*, — *Kamem*, — *Geb*, — *Allac*, — *Memib*, — et *Caxe*.

[1] Voir la *Revue* : Tome IV. p. 634-639 — Tome V. p. 146 et 208-209.

Digitized by Google

Voici maintenant comment étaient dénommés les jours de chaque semaine ; j'en dresse le tableau suivant :

1re Semaine.	2e Semaine.	3e Semaine.	4e Semaine.
—	—	—	—
En	Ac	Cum	Ila
Chi-En	Chi-ac	Chi-cum	Chi-ila
Mal-En	Mal-ac	Mal-cum	Mal-ila
Hun-En	Hun-ac	Hun-cum	Hun-ila
Oll-En	Oll-ac	Oll-cum	Oll-ila
Kab-En	Kab-ac	Kab-cum	Kab-ila

Pour désigner un jour, on le fait précéder du nom du mois : par exemple *Caxc-Kab-ila*, signifie le dernier jour de l'année.

Comme la quantité de jours, d'après l'arrangement ci-dessus expliqué, n'était point suffisante pour parfaire le nombre de *trois cent soixante-cinq*, qui est celui le plus ordinaire, les cinq jours omis étaient exactement ajoutés entre la fin du mois *Caxc* et le commencement de *Olab*, et ils tombaient les 5, 6, 7, 8, et 9 juin.

Ces jours ne faisant partie d'aucun des mois réguliers, on les nommait *Odar*, — *Nordo*, — *Caman*, — *Sonn*, — et *Tuled*.

La théorie des années bissextiles ayant été entièrement inconnue des Aztèques, pour ajouter ce jour, qui tombait à une certaine époque, leurs savants employaient un moyen qui était peut-être plus exact que le nôtre mais qui n'était pourtant pas plus commode ; et, chose très curieuse à remarquer, font observer MM. Révoil et Middleton-Payne, c'est que les habitants du Yucatan, lors de la découverte du pays par les Espagnols, employaient cette même méthode.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les Aztèques ont eu l'idée de diviser le temps en périodes de cinquante-deux de leurs années, à la fin de chacune desquelles ils ajoutaient douze jours et demi. Mais on voit, par là, que ce système n'était pas extrêmement commode.

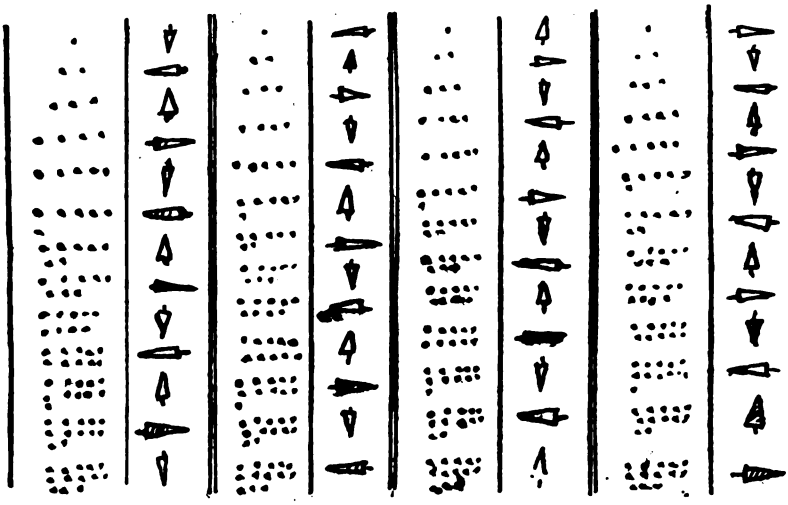
Ces siècles ou révolutions de centuries étaient appelés *Gerbes d'années* et étaient représentés par *quatre* faisceaux de *treize baguettes* chacun, qui étaient placés dans la salle du Conseil au palais du gouvernement. L'Inca règnant retirait une baguette à l'expiration de chaque *Caxc-Kab-Ila*.

Afin de désigner chaque année du siècle avec plus d'exactitude, les Aztèques divisaient celui-ci en quatre parties égales représentées tous les quatre ans, par des signes en forme de fers de lances placés dans quatre positions différentes, de manière à bien marquer les périodes séparées des treize années. Des points, depuis *un* jusqu'à *treize* inclu-

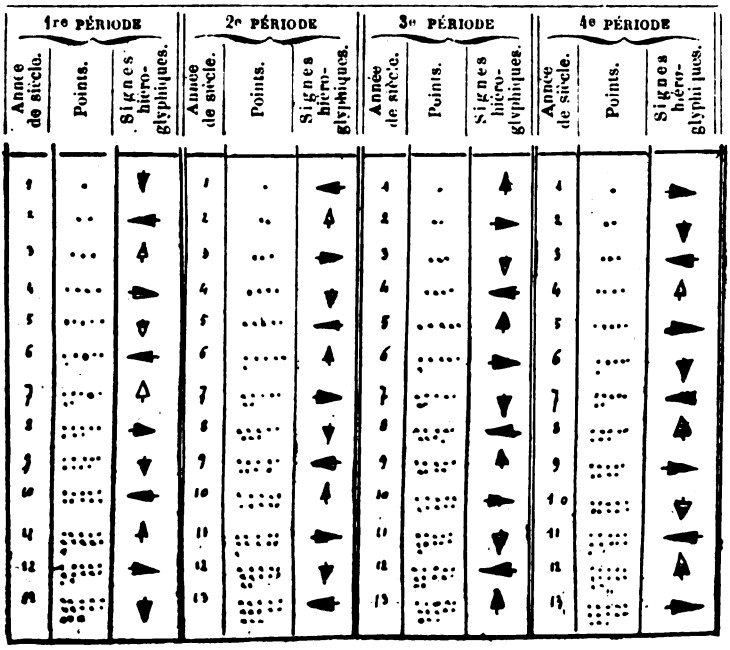
Digitized by Google

sivement, étaient placés vis-à-vis des fers de lance, sur des lignes séparées, ainsi que des signes semblables à la suite, sur une ligne distincte.

En voici du reste le tableau copié par M. Middletoun Payne.



Le tableau ci-après, dressé par M. Révoil, d'après celui de M. Middletoun Payne, démontre plus clairement le mécanisme.



1re PÉRIODE			2e PÉRIODE			3e PÉRIODE			4e PÉRIODE		
Année de siècle.	Points.	Signes hiéroglyphiques.	Année de siècle.	Points.	Signes hiéroglyphiques.	Année de siècle.	Points.	Signes hiéroglyphiques.	Année de siècle.	Points.	Signes hiéroglyphiques.
1	.	▼	1	.	◄	1	.	▲	1	.	►
2	..	◄	2	..	▲	2	..	►	2	..	▼
3	...	▲	3	...	►	3	...	▼	3	...	◄
4	....	►	4	....	▼	4	....	◄	4	....	▲
5	.....	▼	5	.....	►	5	.....	▲	5	.....	►
6	.....	◄	6	.....	▲	6	.....	►	6	.....	▼
7	.....	▲	7	.....	►	7	.....	▼	7	.....	◄
8	.....	►	8	.....	▼	8	.....	◄	8	.....	▲
9	.....	▼	9	.....	◄	9	.....	▲	9	.....	►
10	.....	◄	10	.....	▲	10	.....	►	10	.....	▼
11	.....	▲	11	.....	►	11	.....	▼	11	.....	◄
12	.....	►	12	.....	▼	12	.....	◄	12	.....	▲
13	.....	▼	13	.....	◄	13	.....	▲	13	.....	►

Digitized by Google

Les Aztèques ont compté leur première *gerbe*, à dater du 10 juin 1535, époque à laquelle ils vinrent s'établir dans la vallée du Geral-Milco[1]. Le tableau suivant démontrera mieux que des chiffres le calcul de cette nation, comparé avec les siècles des pays civilisés.

Siècles	Nombre d'années	Dates
1	»	1535
2	52	1587
3	104	1639
4	156	1691
5	208	1743
6	260	1795
7	312	1847

En 1899 il y aurait donc un siècle de plus, le huitième des Aztèques, avec 364 années.

Les siècles étaient inscrits à part en signes hiéroglyphiques sur les murs du palais de la manière suivante : Chaque barre noire indique le siècle et la huitième commencée est celle du siècle en cours.

Les Aztéques n'avaient pas de préjugé, comme on l'a vu plus haut, au sujet du nombre treize; mais quel est le peuple qui n'a pas de superstitions ! Ils étaient persuadés que la fin du monde devait arriver dans une des périodes des douze jours et demi de l'un des siècles; aussi, étaient-ils portés à briser, pendant cette époque, tout ce qui se trouvait sous leurs mains[2]. Car, puisque le soleil, le dieu qu'ils adoraient, devait brûler les habitants avec la terre, à quoi bon alors garder des objets inutiles ?

« Ces *jours de misère*, comme on les appelle généralement au Géral-Milco, dit M. Révoil[3], sont tombés en juin dernier (1847). On avait beaucoup cassé dans toute la ville ; mais comme la fin du monde n'était

[1] *Milco*, vallée ; *Geral*, ville royale.

[2] M. Middletoun Payne a observé pendant son voyage (vers l'année 1850) que les fabricants, boutiquiers et artisans se contentaient déjà de fermer leur maison, sans briser leurs marchandises. C'était déjà un progrès.

[3] *Histoire des Aztèques*, réputés dieux d'Iximaya, par B.-H. Révoil, Paris. 1853.

Digitized by Google

heureusement pas arrivée, Orteguilla (le chef Inca) commençait à douter de la croyance populaire de sa nation. Il s'était montré très affecté de ces scènes étranges de peur et de folie, et c'était afin d'éviter par la suite le renouvellement de ces actes insensés qu'il avait résolu de modifier l'almanach azèque, si cela était possible. Il s'était donc adressé à nous (Rév. Midletoun Payne) pour nous prier de l'aider dans cette entreprise. L'Inca désira que nous lui fissions un travail pour changer en signes aztecs les chiffres de notre pays; il voulait soumettre ce tableau au Conseil des Grands. Par ses ordres, Apixtamati, son secrétaire, était venu pour s'entendre avec nous, car sans son secours il nous eût été impossible de nous tirer avec honneur de ce travail ardu. »

Voici, en résumé, le calendrier de remplacement qui fut adopté :

1re Semaine.	2e Semaine.	3e Semaine.	4e Semaine.
—	—	—	—
Ac	En	Ila	Cum
Chi-ac	Chi-en	Chi-ila	Chi-cum
Mal-ac	Mal-en	Mal-ila	Mal-cum
Hun-ac	Hun-en	Hun-ila	Hun-cum
Oll-ac	Oll-en	Oll-ila	Oll-cum
Kab-ac	Kab-en	Kab-ila	Kab-cum
Der-ac	Der-en	Der-ila	Der-cum

Treize mois, chacun de vingt-huit jours, à l'exception du mois *Memib*, devenu le dernier de l'année, avec vingt-neuf jours, ce dernier jour nommé *Enada*.

1. *Olab*, commence le 9 juin.
2. *Canno*, — le 7 juillet.
3. *Malan*, — le 4 août.
4. *Cop*, — le 1er septembre.
5. *Xoo*, — le 29 —
6. *Zina*, — le 27 octobre.
7. *Naon*, — le 24 septembre.
8. *Pavan*, — le 22 décembre.
9 *Queloo*, — le 19 janvier.
10. *Kamem*, — le 16 février.
11. *Geb*, — le 16 mars.
12. *Allac*, — le 13 avril.
13. *Memib*, — le 11 mai.

Digitized by Google

Pour les années bissextiles, un trentième jour, appelé *Baieca* sur proposition de Apixtamati, fut ajouté aussi à la fin de *Memib*, le treizième mois.

A. CERTEUX.

P. S. M. Bénédict Henri Révoil a eu soin de faire ressortir que les documents recueillis par M. Midletoun Payne, au sujet de ce calendrier étaient sérieux et authentiques. C'est pourquoi nous avons cru pouvoir le citer et le commenter. On sait que tout ce qui concerne les Aztèques est très mystérieux et ne doit être accueilli qu'avec réserve. Après la conquête du Nouveau-Monde, les Espagnols, mus par un fanatisme aveugle et voulant faire disparaître tous les vestiges de l'idolâtrie, brisèrent, sans exception, les monuments qui portaient des emblêmes et des inscriptions rendant, par suite, presque impossible, la reconstitution de l'histoire du passé. C'est par miracle, on peut le dire, que quelques pierres portant des signes hiéroglyphiques ont échappé à ce vandalisme. — M. de Rocas vient, m'assure-t-on, d'en retrouver un certain nombre qui avaient été jetées dans des cours d'eau au Vénézuéla. — Une de ces pierres, trouvée chez les Chibchas, porte en relief des dessins emblématiques qui paraissent avoir servi à indiquer la division du temps et des saisons ; nous donnerons ce calendrier dans un prochain article, avec une inscription de signes hiéroglyphiques relevée sur un rocher et qui ne peut être autre chose qu'un calendrier.

A. C.

Digitized by Google

LÉGENDES ET CONTES BASSOUTOS[1].

V.

LA LÉGENDE DE LA TORTUE.

On raconte qu'un jour tous les animaux s'assemblèrent pour un grand *pitso*[2]. Il y avait là un grand arbre couvert de de fruits qu'ils désiraient manger. Le lion, roi des animaux envoya un des animaux pour demander au propriétaire quel était le nom de cet arbre. Le propriétaire de l'arbre se nommait Koukou[3]. L'animal lui dit : « Le roi m'envoie te demander quel est le nom de cet arbre ? Koukou lui répondit :

« C'est : motlatladiané-motla-tla-lé-sé-yé-lé-siéé-kala-ea-moshaté-hodimo[4]. »

L'envoyé se remit en route en chantant :

« Koukou a dit que c'est motlatladiané-motla-tla.

Vous pouvez en manger, mais vous ne toucherez pas à la branche du faîte. »

Une termitière se trouvait au milieu du chemin ; l'envoyé s'y heurta, sans l'apercevoir, et dans son trouble oublia les paroles qu'il venait d'entendre. Le lion lui demanda : « Que t'a-t-on dit ? « L'envoyé répondit ! « C'est... eu-eu-eu ! »

[1] V. le t. III p. 495, 654 et le t. IV p. 344, 296.

[2] Le *pitso* est l'assemblée populaire de la tribu où l'on discute librement et publiquement toutes les affaires courantes. Le mot n'a guère d'équivalent en français ; le *pitso* pourrait surtout se comparer à la *landsgemeinde* des petits cantons suisses.

[3] *Koukou* ou *Koko* (avec un *o* très sourd.) Ce nom signifie grand'mère dans le dialecte des Batokoas. Voir la note à la fin de ce conte.

[4] Les premiers mots ne signifient rien en Sessouto ou du moins ne signifient rien aujourd'hui ; ce sont de pures assonances ; j'ai traduit plus bas dans le texte de la seconde partie le nom de l'arbre.

Digitized by Google

Alors le lion envoya un second messager ; celui-ci arriva vers le propriétaire de l'arbre et lui dit : « Le roi m'envoie te demander le nom de ton arbre. » Koukou lui répondit :

« C'est : motlatladiané-motla-tla-lé-sé-yé-lé-siéé-kala-ea-moshaté-hodimo. »

Le messager se remit en route en chantant :

« Koukou a dit que c'est motlatladiané-motla-tla.

Vous pouvez en manger, mais vous ne toucherez pas à la branche du faîte. »

Lui aussi se heurta à la termitière et oublia les paroles qu'on lui avait dites.

Après avoir envoyé vainement plusieurs messagers, le lion y alla lui-même ; le propriétaire de l'arbre lui répondit comme à tous les autres. En chemin le lion se heurta lui aussi à la termitière et oublia également les paroles qu'on lui avait dites.

Alors il envoya la tortue. Elle revint en chantant comme les autres ; elle aussi se heurta à la termitière, mais elle s'écria bien vite : Ila-tladi-a-tla[1]. » Elle arriva auprès du lion et lui dit :

« Koukou a dit que c'est : motlatladiané-motla-tla, vous pouvez en manger, mais vous ne toucherez pas à la branche du faîte. »

Le lion fut vexé de voir que, tandis que lui n'avait pu se souvenir des paroles qu'il avait entendues, un animal infime comme la tortue l'avait su mieux que lui. Il fit creuser un grand trou et on y enterra la tortue, puis tous les animaux allèrent ensemble manger les fruits de l'arbre. La nuit, comme ils dormaient, la tortue sortit de son trou et dévora tous les fruits qu'ils avaient laissés, ceux de la branche du faîte. Le matin le propriétaire de l'arbre leur demanda : « Pourquoi avez-vous si mal agi, en mangeant les fruits auxquels je vous avais dit de ne pas toucher ? Les animaux lui répondirent : « Quant à nous, nous n'y avons pas touché ; nous ne savons pas qui a pu les manger. » On déterra la tortue et on lui demanda ce qui en était ; mais elle leur répliqua en disant : « Comment aurai-je pu les manger, puisque vous m'aviez si bien enterrée ? »

Cette légende n'appartient peut-être pas au folk-lore des

[1] Ces paroles de la tortue ne signifient également rien ; le conteur veut indiquer par là la présence d'esprit de la tortue qui, bien que troublée par le choc, répète, ou à peu près, les paroles même de sa chanson.

Digitized by Google

Bassoutos proprement dits ; je ne l'ai jamais entendue que dans la bouche de la jeune fille qui me l'a racontée, et qui peut fort bien l'avoir entendu raconter à quelques indigènes du nord du Transvaal. En effet un de ceux-ci, originaire du Zoutspauberg, membre de la tribu des Batokoas (ou Batlokoas), qui eux-mêmes appartiennent au rameau des Bapédis ou Bassauts du N.-E. m'a raconté dans sa langue une autre légende presqu'identique. Le nom même du propriétaire de l'arbre semblerait prouver qu'il faut bien chercher là l'origine de cette légende ; dans le langage de cettre tribu, *Koko* ou *Koukou* signifie : grand'mère, et dans la version du nord du Transvaal, c'est en effet la grand'mère des animaux qui leur défend de toucher aux fruits de la branche du faîte. En tous cas, cette curieuse légende appartient bien au folk-lore de la famille des peuples Béchuanas ou Bassoutos et n'est pas d'importation étrangère.

VI

RASÉRÉTSANA.

Il y avait un homme nommé Rasérétsana, qui avait deux femmes. L'une d'elles mit au monde une petite fille. Un jour, comme elle était allée sarcler son champ, portant sur son dos sa petite fille, un *sérapélé*[1] vint vers elle et lui dit : « Veux-tu que je prenne soin de ton enfant pendant que tu travailleras ? » La femme y consentit. Le *sérapélé* lui dit « Donne-lui d'abord le sein, pour qu'il ne pleure pas pendant que tu travailles. » La femme donna le sein à son enfant ; puis le *sérapélé* le prit et alla jouer avec lui au bord du ruisseau.

Le lendemain la femme retourna à son champ, accompagnée cette fois de son mari. Le *sérapélé* vint de nouveau vers elle et lui dit : « Ma mère, ne veux-tu pas que je prenne de nouveau soin de ton enfant, pendant que tu travailles ? » Rasérétsana dit à sa femme : « Comment? c'est ainsi que tu confies mon enfant à cette vilaine bête ? » Le *sérapélé* répondit : « Je ne suis pas du tout une vilaine bête ; cet enfant est à moi, c'est moi qui en prends soin. » La femme dit alors : « Tu vois que

[1] Le sérapélé est un animal purement fabuleux ; c'est le seul conte à moi connu où son nom paraisse.

Digitized by Google

mon mari ne veut pas de toi. » Alors le *sérapélé* dit à Rasérétsana : « Voyons, confie moi ton enfant. » Dès que l'enfant le vit, il se mit à sourire et à crier de joie. Alors Rasérétsana dit au *sérapélé* : « Tu peux en prendre soin. « Le *sérapélé* prit l'enfant et le porta près du ruisseau.

A peine y était-il arrivé, qu'il le tua et en fit cuire la chair. Puis il prit une des jambes de l'enfant, et la porta à Rasérétsana, en lui disant : « Mon père, j'ai tué une petite antilope ; prends et mange. » Rasérétsana prit la viande, en mangea et porta le reste à sa femme. Celle-ci lui dit : Le *sérapélé* a mangé mon enfant. » Son mari lui répondit : « Tu es folle ! le *sérapélé* aurait peur de manger notre enfant. » Alors la femme dit : « Allons, *sérapélé*, amène-moi mon enfant que je lui donne le sein. »

Le *sérapélé* s'éloigna un peu, puis il dit : « Rasérétsana, n'as-tu pas vu que la viande que tu viens de manger est la chair de ton enfant? » Alors Rasérétsana se saisit d'une hache, et se mit à poursuivre l'animal, qu'il atteignit et tua. Comme il était occupé à le dépouiller, une mouche vint se poser sur le corps du *sérapélé* et but de son sang. Rasérétsana la chassa ; la mouche s'envola, un moineau vint et l'avala. Alors Rasérétsana, toujours armé de sa hâche, se mit à poursuivre le moineau. Le moineau s'enfuit en volant et alla se percher sur un grand saule qui croissait sur le bord d'un étang profond. Comme Rasérétsana voulait couper cet arbre, sa hache tomba au fond de l'eau ; alors Rasérétsana descendit dans l'étang pour y chercher sa hache

Comme il fouillait partout dans la vase, arriva toute une troupe d'animaux, qui s'écrièrent : « Qu'a donc ce petit homme à troubler ainsi l'eau de l'étang ? » Rasérétsana leur répondit. « Vous demandez ce qu'a ce petit homme à troubler ainsi l'eau de l'étang ? L'étang, ma hache y est tombée, ma hache, je coupais le saule avec elle, le saule, le moineau y était posé, le moineau avait mangé la mouche, la mouche avait mangé le sang du *sérapélé*, le *sérapélé* avait mangé mon enfant[1]. » Alors les animaux le quittèrent et partirent en courant.

Ensuite arrivèrent d'autres animaux qui lui firent la même question ; il leur répondit de la même manière. Quand une troi-

[1] A rapprocher de certaines formulettes européennes, entr'autres de celle-ci si connue de tous les petits Anglais : « Voici la souris qui a mangé la farine de Jack le meunier. »

Digitized by Google

sième troupe arriva, Rasérétsana venait de trouver un œuf dans l'étang ; les animaux lui demandèrent : « A qui est cet œuf ? » Il leur répondit : « C'est Mosoansoanyané qui me l'a donné. » Alors il sortit de l'étang et plaça l'œuf au milieu du chemin. D'autres animaux arrivèrent, ils lui demandèrent : « A qui est cet œuf ? » Il leur répondit : « C'est l'œuf de Mosoansoanyané qui m'a dit : Que celui qui l'écrase l'écrase ; que celui qui passe passe[1] ! » Les animaux partirent en disant : « Hi ! Hi ! nous emportons nos enfants[2]. »

Une nouvelle troupe d'animaux arriva, conduite par un grand animal. Ils demandèrent à Rasérétsana : « A qui est cet œuf ? « Il leur répondit : « C'est l'œuf de Mosoansoanyané qui m'a dit : que celui qui l'écrase l'écrase, que celui qui passe passe. » Les animaux continuèrent leur route ; comme ils étaient déjà à une certaine distance ; le plus grand revint sur ses pas, et demande : « A qui est cet œuf ? » Rasérétsana lui répondit : « C'est celui de Mosoansoanyané qui a dit : que celui qui l'écrase l'écrase, que celui qui passe passe ! » Le grand animal s'éloigne sans rien répliquer ; quand il fut bien loin, il revint encore une fois sur ses pas, et demanda : » A qui est cet œuf ? « Rasérétsana lui répondit ; » C'est l'œuf de Mosoansoanyané qui m'a dit : que celui qui l'écrase l'écrase, que celui qui passe passe ! » Alors l'animal écrasa l'œuf d'un violent coup de pied. Mosoansoanyané sortit de l'œuf et s'élança dans l'une des narines de l'animal. Celui-ci avait à peine eu le temps de s'écrier : « Qu'est-ce qui est entré dans mon nez ? » qu'il tomba raide mort. Alors Mosoansoanyané sortit de la narine de l'animal, et le dévora en compagnie de Rasérétsana.

Ce conte dans la première partie rappelle de loin dans sa forme certains contes européens ; il m'a été dit par un jeune homme de ma station qui le tenait de sa mère. Il ne semble pas tout à fait complet ; et est composé de deux parties qui paraissent n'avoir aucun rapport l'une avec l'autre. Il serait intéressant d'en apprendre davantage sur ce personnage énigmatique de Mosoansoanyané qui apparait ici, on ne sait comment ni pourquoi.

E. JACOTTET.

[1] Rasérétsana met par ces paroles les animaux en garde contre le danger qu'il y aurait pour eux à écraser son œuf.

[2] Cela veut dire que les animaux ne se soucient pas de courir une aventure dangereuse, du moment qu'ils ont leurs petits avec eux.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Folk and Hero tales from Argillshire, collected, edited and translated by the Rev. D. Mac Innes, *with notes by Alfred Nutt*. in-8° de pp. XII-494.

Ce volume publié par la société anglaise de folk-lore, renferme douze contes recueillis dans le comté d'Argill par M. Mac Innes. Ces contes font partie de la collection des traditions celtiques dont une série a déjà été publiée sous la direction de lord Archibald Campbell. Le texte gaélique a été imprimé avec la traduction anglaise en regard. Nous ne saurions dire, que ces récits, venant après tant de publications antérieures, nous fournissent de nouveaux renseignements sur les traditions de la race qui les a conservés. Ainsi qu'il arrive souvent aujourd'hui en pareille matière, les personnages qui y figurent, les incidents qu'ils racontent, sont déjà connus des folk-loristes. Ce qu'il y a de particulièrement intéressant dans ce nouveau volume, ce que ne nous ne saurions trop recommander à l'attention des lecteurs, ce sont les notes ajoutées à la fin par M. Alfred Nutt et spécialement l'introduction qui précède ces notes et dans laquelle notre savant collègue étudie le développement de la *Saga* chez les races celtiques qui ont occupé l'Angleterre et l'Irlande. La manière dont il discute l'époque à laquelle on doit faire remonter la forme littéraire de cette *Saga*, est un modèle de clarté et de logique. Il démontre que le fond originaire de tous ces récits est absolument mythique et appartenait en commun à toutes les populations aryennes. Leur développement littéraire date du moyen âge. Quant à leur valeur historique, on peut affirmer que les noms de lieux ou de personnages réels que l'on y rencontre, y ont été ajoutés postérieurement à la place de noms fabuleux. Ce n'est pas le mythe qui est venu se confondre avec une tradition primitivement historique, ce sont quelques détails de l'histoire qui se sont introduits dans le mythe. Nous serions heureux de voir ces principes appliqués à toutes les légendes aryennes.

CHARLES PLOIX.

M. LEHMANN-FILHÉS. — *Islandische Volkssagen, aus der Sammlung von* JON ARNASON. — Berlin. Mayer und Müller. 1889. 273 p.

Ce recueil a le grand mérite de se rapporter à un peuple dont les productions littéraires dans tous les genres restent en général lettre close pour nous. La connaissance de la langue islandaise se trouve si rarement, qu'il est du

Digitized by Google

devoir de la critique de signaler les publications ayant, comme la présente, pour but de rendre accessible des matériaux qui permettent au littérateur et à l'ethnographe de se rendre compte, d'un côté, de la faculté créatrice de l'imagination chez les Islandais, de l'autre, de ses croyances et de ses conceptions mythiques. Quand il s'agit d'un peuple qui a comme les Islandais, une importance capitale au point de vue de la mythologie de toute la race germanique, le service rendu à la science par des ouvrages qui s'adressent à un cercle de lecteurs plus étendu, est doublement grand. Ce recueil contient un peu de tout ; en grande partie cependant, des *Sagen* proprements dites qui jettent une vive lumière sur les représentations mythologiques de la population actuelle. Elles se rattachent souvent aux idées exprimées dans les Eddas, et pourront, dans bien des cas, les expliquer, et devenir ainsi une source précieuse de nouveaux renseignements. Je signalerai par exemple, tout ce qui se rapporte à la sorcellerie et à la magie. On doit regretter que l'auteur n'ait pas facilité les recherches sur un point donné au moyen d'un index C'eût été également le moyen de faire ressortir la richesse de ce recueil. L'auteur a intercalé aussi quelques numéros qui sont plutôt des *contes ;* ainsi il donne une variante de *Rumpelstilzchen* (le conte du nom à deviner) et du *Garçon qui se mit en voyage pour apprendre à avoir peur ;* mais la confusion entre les deux genres de traditions est une question en réalité sans importance. La notation est authentique ; la rédaction qui ne vise jamais à l'élégance et qui même, un peu pour cette raison, finit par être parfois fatigante, dissipe tout doute à cet égard. En somme, c'est un livre qui peut apprendre du neuf à celui qui s'occupe de folk-lore comparé.

AUG. GITTÉE.

ALBERT MEYRAC. — *Traditions, coutumes, légendes et contes des Ardennes*, grand in-8° Jésus, 612 pages, sur papier de luxe, — couverture parchemin avec frontispice par A. Collé. — Charleville (Prix : 10 fr.).

Nous recevons au dernier moment le volume de notre collègue Albert Meyrac C'est une véritable encyclopédie des traditions des Ardennes, qui sera appréciée tout au long dans un prochain numéro. Les 12 chapitres du premier livre s'occupent des *Coutumes* ; le livre II est consacré à la *Sorcellerie*, et contient une trentaine de petits contes. Les *Chansons* (avec 102 airs notés) forment la troisième partie ; la quatrième traite des *Légendes historiques et religieuses* (60 environ) les *Contes divers* (36) occupent la cinquième et dernière partie.

A. C.

Digitized by Google

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Archivio per lo studio delle tradizioni populari. IX. 1 — Il Re dei Vendi e degli Zingari russi, dei Lettoni, Lituani e Zamaiti. Vers. di *Pirrone-Giancontieri*. — Usi, Leggende e Pregiudizi popolari trapanesi : (III. Gli Annegati. — IV. I vascelli-fantasmal — V. I fuochi di Sant'Elmo. — VI. Contro la bonaccia. — VII. — Il dragone) *Carlo Simiani*. — Usi e costumi degli Sloveni veneti (*Francesco Musoni*. — Cantos maritimos de Portugal) *Antonio Thomaz Pires*. — Canti popolari romani. Prefazione. Insulti e mottegi, *Mario Menghini*. — Raccolta di proverbi calabri, *Luigi De Pasquale*. — Il mare Continuazione, fine, *St. Prato*. — Usi e Costumi del popolo nell'alto Polesine. (Capo d anno. — Befana. — Richiesta di matrimonio. — Nozze. — Marzo. — Venerdi Santo e Pasqua. — Maggio. — Battesimo. — Vigilia di Natale) *Pio Mazzucchi*. — Exenia nuptialia in Sicilia, *S. Salomone-Marino*. — Due sacre rappresentazioni in Torino nel sec XV. *Ferdinando Gabotto*. — Vita sense. (I nostri citti. — II. — Pregiudizi sulle donne gravide. — III. Pregiudizi sulle puerpere. — IV. Pregiudizi sui cittini. — V. La Luna per le nostre ragazzine. — VI. — Varie superstizioni. — VII. — Cantilene) *G. B. Corsi*. — Miscellanea : Una Commedia sulla Magheria *G. Pitré*. La festa di S. Rocco in Sicilia *Lo Stesso*. — Una donna che non riconosce se stessa, raccontino calabrese. — Morti e muorte, usi pop. napoletani. — Uso nuziale romagnolo *A. Lumbruso*. — Morso dei cani arrabbiati in Venezia. — La testa degli spiriti nel Dakota.

American Notes and Queries. Superstitions of shoes. V. 1. 2. Ancien laws concerning shoes.

Folk-lore. — I. 2. Some Popular Superstitions of the Ancients. *J.-G. Frazer*. — Legends from Torres Straits, II. *Prof. A.-C. Haddon*. — A Highland folk-tale and its foundation in usage. *G.-L. Gomme*. — Peeping Tom and Lady Godiva. *E. Sidney Hartland*. — « How they met themselves. » — *James Darmesteter et Auguste Barth*. — Report : Celtic Myth and Saga. *Alfred Nutt*. — Report : Italian folk songs. *Miss R.-H. Busk* — Correspondance : What's in a Name? *E. Clodd*. — Fascination and hypnotism. *A. Nutt*. — Miscellanea : Easter in Greece : Highland superstitions, *J.-G. Frazer*. — Players' superstitions, *W. G. Black*. — Rabbinic parallel to « The two travellers, » *S. Schechter*. — Folk-Lore extracts, *G. Gosselin*. — Old Harvest customs in Devon and Cornwall). . . Folk-Lore bibliography.

Volkskunde. III. 4. Onz Vlaamsche « componisten » ofte Liedjeszangers, door *Pol de Mont*. — III. Verv .lg.

Digitized by Google

Zeitsorifurft fur Volkskunde 11,8. — Dei Fabel vom Streiteder drei lasterhaften Brüder im 17. Jahrhundert. *Dr L. Frankel.* — Die japanischen Kinder und Hausmarchen. Dr. *D. Brauns.* — Marchen aus der Provinz Posen. *O. Knoop.* — Deutsche Volkslieder aus Steiermark. *A. Schlossar.* — Lieder, von einem fliegendem Blatte, *J. Bolte.* — Albanesische Lieder. *Von D. Mitkos* — Beni-Suef. Deutsch von *J. U. Jarnik.* — Volhsratsel aus der Provinz Pommern (Freist, Kreis Lauenburg). *Archut.* — Kinderspiele der siebenbürgischen Zeltzigeuner. Dr. *Heinrich v. Wlislocki.*

NOTES ET ENQUÊTES

∴ *Le dîner de ma mère l'Oye.* — Le 60e dîner de ma Mère l'oye a eu lieu le 31 mai, au Restaurant des Sociétés savantes sous la présidence de M. Charles Ploix, président de la Société. Les autres convives étaient MM. Ch. Beauquier, J. F. Bladé, Henri Cordier, E. T. Hamy, Napoléon Ney, Raoul Rosières, Charles Warat. Le président qui assistait pour la première fois de cette année au dîner, a pu dire aux convives que la société continuait à se développer, et qu'à chaque réunion de comité central de nouveaux membres se faisaient présenter. MM. J. F. Bladé et Napoléon Ney ont chanté des chansons ou récité des pièces populaires.

∴ *Ode symphonique sur des thèmes populaires.* — *Edelweiss*, ode symphonique de Messieurs L. Bonnemère pour les paroles, et L. Nicole pour la musique vient d'être exécutée avec le plus grand succès et par deux fois à Genève. Cette composition touche au Folklorisme puisque plusieurs mélodies populaires suisses y ont trouvé place.

∴ *Pour conserver un enfant.* — A Cuba, raconte M. Hippolyte Piron, quand une mère qui a perdu plusieurs enfants vient à en avoir un nouveau, pour le conserver, elle doit le vendre à une amie pour un réal. L'enfant est censé ains être esclave et cela suffit pour lui garantir l'existence. — (*Voyage à Cuba*, Paris, 1876). (Comm. de M. A. Certeux).

∴ *La pluie et les curés.* — Naguère sur un bateau de la Seine, j'entendis le dialogue suivant qui avait trait à la mauvaise apparence du temps : — Il va tomber des curés. — Et même des singes. La première de ces phrases s'explique

Digitized by Google

par la croyance assez répandue que les curés sont meneurs de nuées, et que parfois il y en a qui sont au milieu de nuées d'orage. Pour les singes, je ne connais pas d'explication. (Comm. de M. A. Descubes.

∴ *La Saint-Jean dans le Poitou.* — La veille, on met des bouquets, des branches d'arbre, de la verdure aux portes et fenêtres des maisons, écuries, étables, granges, afin de porter bonheur.

— On lave des moutons pour qu'ils aient de plus jolie laine.

— Aux feux de joie, le soir, on se chauffe le dos, entouré d'une ceinture de chanvre ou d'herbe de la Saint-Jean, afin de n'avoir pas mal au dos pendant les moissons.

— On saute par dessus la bondouelle (le feu de joie). Chaque assistant jette dans le feu une pierre selon la grosseur des raves qu'il veut avoir. On dit aussi que la « bonne Vierge » vient s'asseoir sur les plus jolies de ces pierres : encore longtemps après, on y voit, le matin, de ses beaux cheveux d'or.

(Com. de M. Léon Pineau).

∴ *Baptêmes et enterrements.* — Il existe des superstitions relatives à la première personne inhumée dans un cimetière; nous ne savons s'il y en a qui se rapportent au dernier cadavre qui est déposé dans un cimetière qui va cesser de servir aux inhumations. Quelqu'un pourrait-il nous dire si quelque croyance particulière s'attache au premier baptême fait dans une église neuve, ou au dernier fait dans une église qui va être démolie?

∴ *La fête de saint Honoré, patron des boulangers.* — Les boulangers de la capitale ont fêté, le vendredi 16 mai, saint Honoré, leur patron. Comme tous les ans, à pareil jour, les « *compagnons et aspirants boulangers du devoir de la Tour de France* », décorés aux couleurs tricolores et musique en tête, sont partis à à deux heures de chez la « *Mère* », 8, rue du Roule, pour se rendre à l'Elysée-Ménilmontant où ils avaient organisé une fête suivie d'un bal qui ne s'est terminée que fort tard dans dans la nuit, au milieu des chants joyeux de la « *Boulangère.* » (Com. de M. A. Certeux).

∴ *Refrain enfantin pour compter dans les jeux.*

Un petit chat blanc
Sur un bâtiment,
Qui tournait sa queu'
Vère (*sic*) le soleil ;
Sa mère l'a vu,
Ell' l'a tant battu...

Pim pam pan, la plus bell' des dames ;
Pim pam pan, la plus bell' dehors.

Recueilli à Douai (Nord), *dans une école de petites filles.*

(Comm. de M. V. Heryan.

Digitized by Google

∴ *Croix sur les fours.* — L'ancien château du Bordage en Ercé (Ille-et-Vilaine), a encore une boulangerie et des fours qui datent du XVIe siècle, et étaient à l'usage de la garnison, assez importante à cette époque ; l'un des fours est fermé par une pierre de taille qui porte gravée profondément, une croix. Pourrait-on citer des similaires, et dire pourquoi on a gravé ainsi des croix ?

∴ *La moisson et les cadavres.* — Une manifestation bizarre de superstition vient de se produire dans un village de Hongrie. Le curé Gasparik étant mort dans sa paroisse de Keztœlcz, près Gran, sa famille, pour des motifs qui ne sont pas indiqués par la presse locale, voulut le faire inhumer à Gran, et prit, des mesures en conséquence.

Lorsque les employés des pompes funèbres parurent au presbytère, les villageois s'assemblèrent devant la maison dans un état visible d'agitation, et lorsque le cortège s'apprêta à quitter le domicile mortuaire, ils s'opposèrent par la force au départ, leurs superstitions les portant à croire que lorsqu'un cortège funèbre ne se dirige pas sur le cimetière de la localité et sort des limites de la banlieue, la moisson est détruite partout où il passe.

Le maire fit avancer la gendarmerie pour refouler les habitants révoltés et frayer un passage aux voitures de deuil; mais la gendarmerie fut attaquée par les villageois qui la couvrirent d'une pluie de pierres et la réduisirent à l'impuissance. Le cortège funèbre resta en détresse jusqu'à l'arrivée de troupes que le maire fit venir de Gran et qui rétablirent l'ordre et le calme après avoir arrêté quatre des meneurs. (*Le Temps*, 10 décembre 1889).

(Comm. de M. Girard de Rialle).

∴ *Les blaireaux et les chats au Japon.* — Les blaireaux, esprits malfaisants, aiment à s'introduire dans les maisons isolées, à la campagne surtout, sous forme d'ustensiles de ménage — de marmite principalement.

En général, on s'y prend à ces marmites-là. Mais, quand on veut faire cuire quelque chose, ça redevient blaireau et ça se sauve en faisant la grimace — tandis que l'eau qui était dedans se répand sur le feu et l'éteint.

Une certaine nuit de chaque hiver, les chats tiennent, dans quelque jardin isolé, une grande assemblée qui se termine par une ronde générale au clair de lune.

Pour être admis à cette réunion, tout chat est tenu de se procurer un fichu ou un mouchoir de soie dont il se coiffe pour danser.

Extrait des Japoneries d'automne de P. Loti, p. 149.

(Comm. de M. Amédée Descubes).

Digitized by Google

MUSÉE DES TRADITIONS POPULAIRES

Dons de M. Jean Karlowicz.

1. Un bonhomme avec une branche verte qu'il tient au bras.
2. Id. Id. (autre façon). Ces deux objets se vendent avant Noël, à Varsovie.
3. — Figure du Christ avec l'agneau.
4. — Id. Id. (format plus petit).
5. — L'agneau de Pâques avec un œuf sous le pied. Ces trois objets se vendent avant la fête de Pâques, à Varsovie.

Les numéros suivants se vendent à Varsovie pendant toute l'année; ce sont des jouets d'enfants du peuple.

6 à 9. — Figurines avec grelots.
10 à 14. — Figurines en argile avec grelots.
15 à 17. — Chien, chat et canard en argile avec sifflets.
18 à 20. — Figurines en argile avec sifflets.
21. — Homme à cheval, en bois.
22. — Oiseau en bois.
23 à 24. — Figurines en argile; types de paysans des environs de Varsovie; costumes bien reproduits; ouvrages d'artistes.

Nous engageons nos confrères des départements et de l'étranger à recueillir dans leur région les objets populaires, qui tendent de plus en plus à disparaître.

Le Gérant : Alphonse Certeux.

Vannes. — Imprimerie Eugène Lafolye, 2, place des Lices.

Digitized by Google

G. DUMOUTIER

LES

CHANTS ET LES TRADITIONS POPULAIRES

DES ANNAMITES

1 vol. in-18, de pp. XXVI-215, avec musique gravée et illustrations.

E. LEROUX, 28, rue Bonaparte.

Prix : 5 francs.

JULIEN TIERSOT

HISTOIRE

DE LA CHANSON POPULAIRE EN FRANCE

Ouvrage couronné par l'Institut

Chez PLON, NOURRIT et Cie, 8, rue Garancière

1 vol. in-8, de 350 pages, nombreux airs notés. — Prix, 12 francs.

PAUL SÉBILLOT

LÉGENDES, CROYANCES ET SUPERSTITIONS DE LA MER

PREMIÈRE SÉRIE :

LA MER ET LE RIVAGE, 1 vol. in-18.

DEUXIÈME SÉRIE :

LES MÉTÉORES, LES VENTS ET LES TEMPÊTES, 1 vol. in-18.

Chaque série : **3 fr. 50.**

G. Charpentier et Cie, éditeurs, 11, rue de Grenelle.

Digitized by Google

VIENT DE PARAÎTRE

TRADITIONS

LÉGENDES ET CONTES DES ARDENNES

PAR ALBERT MEYRAC

Rédacteur en Chef du PETIT ARDENNAIS

PRÉFACE

Par PAUL SÉBILLOT, *Secrétaire général de la Société des Traditions Populaires.*

.... « J'ai essayé de donner une idée succincte de l'ensemble de l'œuvre que M. Albert Meyrac a dû mener à bonne fin. Il y a réuni, à la fois, les coutumes, les croyances, les superstitions et la littérature orale des Ardennes.

« C'est une véritable encyclopédie. Le Folk-Lore de ce département frontière qui désormais, grâce à lui, peut être considéré comme l'un des pays de France les mieux explorés.

— « A ce titre il mérite de prendre place dans la bibliothèque de ceux qui s'intéressent aux choses populaires.

« Les travailleurs y trouveront de bons documents sur la plupart des sujets qui se rapportent au traditionnisme, et ceux qui le consulteront par simple curiosité prendront grand plaisir à la lecture de ce livre qui reste scientifique sans être, pour cela, aride du dogmatique.

PAUL SÉBILLOT.

DIVISION DE L'OUVRAGE. — LIVRE I : *Traditions et Coutumes.* — LIVRE II : *La Sorcellerie.* — LIVRE III : *Chansons.* — LIVRE IV : *Légendes historiques et religieuses.* — LIVRE V : *Contes.* — LIVRE VI : MUSIQUE DE CHANSONS *(Cent huit air notés).*

UN FORT VOLUME DE 612 PAGES, *grand in-8° jésus, sur papier de luxe. — Couverture parcheminée avec frontispice par M. A. Colle.*

PRIX DU VOLUME : FRANCO POUR LA FRANCE — **10** FRANCS.

POUR L'ÉTRANGER : LE PORT EN SUS

ADRESSER LES DEMANDES

A M. ALBERT MEYRAC AU PETIT ARDENNAIS
A CHARLEVILLE (ARDENNES)

VANNES. — IMPRIMERIE EUGÈNE LAFOLYE, 2, PLACE DES LICES.

Digitized by Google

1918

SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES
AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

REVUE DES TRADITIONS POPULAIRES

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

TOME V

5e ANNÉE. — No 7. — 15 Juillet 1890.

PARIS

Librairie de l'Art indépendant, 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

ÉMILE LECHEVALIER
29, Quai des Grands-Augustins

ERNEST LEROUX
28, rue Bonaparte, 28

J. MAISONNEUVE
25, Quai Voltaire, 25

Prix du Numéro : UN franc vingt-cinq.

Digitized by Google

SOMMAIRE

Folk-lore européen comparé. I. La Mère et l'Enfant	MICHEL DE ZMIGRODZKI	385
Trois pastourelles du Morvan	JULIEN TIERSOT	391
Sur l'origine populaire du mot *Alleluia*	J. T.	394
Les Traditions populaires et les écrivains français. V. Molière	PAUL SÉBILLOT	395
Traditions et superstitions du Dauphiné	FERRAND	412
Congrès des Traditions populaires		417
Une noce de paysans en Chalosse : sortie de l'église	J. DE LAPORTERIE	418
Seconde vue : intersignes	JULES DESTRÉE	419
Mœurs et coutumes de mariage II. Gouvernement d'Archangel III. Chez les Permiens.	LÉON SICHLER	421
Salomon dans les légendes musulmanes	RENÉ BASSET	431
V. Les Calendriers des illettrés VI. Les Bâtons calendriers	A. CERTEUX	432
Le Peuple et l'Histoire IV. Mandrin	MOREL-RETZ	433
Une substitution	RENÉ BASSET	435
Quelques contes très courts	PAUL SÉBILLOT	437
Superstitions du département de l'Indre	LIONEL BONNEMÈRE	440
Extraits et lectures I. Les sources dans la mer.	GÉRARD DE RIALLE	441
II. Pour être heureux toute l'année	RAPHAËL BLANCAHRD	442

BIBLIOGRAPHIE (H. de Nimal. *Légendes de la Meuse*. A. Giry). — Périodiques et Journaux. — Notes et Enquêtes.

ILLUSTRATIONS

Une noce dans la Chalosse. *E. L. Dufour*. — Ancien calendrier en bois.

La Correspondance et les Manuscrits (écrits sur un seul côté), les livres, les tirages à part et les périodiques doivent être adressés à M. Paul Sébillot, secrétaire général de la Société, 4, rue de l'Odéon.

Avis aux sociétaires et aux Abonnés.

La cotisation de sociétaire, donnant droit à l'envoi gratuit de la *Revue et de l'Annuaire*, est fixée à 15 francs par an (France et Union postale).

Le meilleur mode pour le paiement est (aussi bien pour Paris que pour les départements et l'étranger) d'adresser au Trésorier de la Société, M. A. Certeux, 24, rue Gay-Lussac, un mandat sur la poste dont le talon servira de reçu.

A partir du premier mai, le Trésorier disposera à vue sur les retardataires en ajoutant les frais de recouvrement.

Les abonnements : 15 francs pour la France et les départements, 17 francs pour l'Union postale, sont payables d'avance.

Adresser un mandat sur la poste au Trésorier, comme il est dit au-dessus pour les sociétaires.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

5e Année. — Tome V. — N° 7. — 15 Juillet 1890.

FOLK-LORE EUROPÉEN COMPARÉ

I

La Mère et l'Enfant.

Si l'on considère la population européenne dans sa généralité, on ne peut s'empêcher de remarquer la ressemblance frappante des types, des langages, des vestiges des vieux cultes du feu et du soleil, des costumes, des mélodies populaires et des manifestations de la littérature orale. Il y a des savants qui prétendent que cette ressemblance s'est constituée par l'intermédiaire « des tribus errantes »[1] et Mr Benfey soutient[2] que les Mongols ont apporté les contes populaires de l'Iran et de l'Inde et les ont transmis aux Slaves. Je me propose d'attirer l'attention des traditionnistes sur la ressemblance des mœurs de la vie quotidienne chez les différents peuples de l'Europe. D'où vient-elle ? — Soutenir que les Mongols ont transmis ces mœurs aux Slaves et que les Slaves ont envoyé des Tziganes ou n'importe quelles autres *tribus errantes* comme des apôtres de ces mœurs, parmi les peuples de l'Europe entière jusqu'à la Bretagne française, serait

[1] *M. Salomon Reinach.* — Revue critique d'histoire et de littérature. — 15 novembre 1886.

[2] *Benfey. Pantchatantra.* — Volume 1er comparer *Michel Zmigrodzki.* — *Die Mutter bei der Volken der arischen stammes.* München 1886. pag. 423. Die Mongolomanie.

Digitized by Google

une absurdité évidente. — Pour résoudre cette question, il faut prendre une voie plus longue, mais plus vraie.

Il y eut un jour où n'existaient encore ni Gréco-Romains, ni Germains, ni Slaves, ni même de Perses, ni d'Indous, mais une peuplade commune à nous tous, de laquelle nous provenons. Je ne veux pas la nommer *aryenne*, car c'est un terme que l'on peut controverser; peu importe d'ailleurs la dénomination.

Les études linguistiques ont prouvé que cette peuplade avait une civilisation agricole, et par conséquent possédait tout ce qui est nécessaire à cet état de civilisation : les habitations fixes et un ordre social quelconque correspondant aux nécessités de cette manière de vivre, puis un culte quelconque, un ensemble plus ou moins grand de croyances religieuses, de coutumes, de conceptions primitives philosophiques et sociales, et même les premières notions des différentes formes industrielles et artistiques. Tout cela correspondait toujours à la manière de vivre dans les habitations fixes[1]; cela formait l'ensemble de la vie intellectuelle de cette peuplade. Les gens aisés la connaissaient mieux, les pauvres moins bien, comme cela arrive toujours et partout. — De ce peuple primordial sont sortis de nombreuses colonies qui par la suite des siècles ont couvert l'Europe en Occident et l'Inde en Orient; l'Europe et l'Inde relativement à cette peuplade étaient comme l'Amérique, l'Asie, l'Afrique pour l'Europe d'aujourd'hui. — Quels sont ceux qui émigrent dans ces contrées? Ce sont toujours les gens les moins aisés, qui ne participent pas entièrement à la vie intellectuelle de l'Europe. Il en était de même autrefois. Bien que nous ayons tant d'écoles, tant de livres imprimés, l'enseignement scolaire se transforme chez la population villageoise d'une manière surprenante. Nous en pouvons juger en comparant le texte biblique avec les contes populaires de Cracovie qui traitent les mêmes sujets[2].

Le même phénomène devait se passer en ce qui regarde les croyances et le culte de cette première peuplade de nos ancêtres... Elles se sont propagées dans les colonies de génération en génération par la tradition orale, mais de temps en temps elles étaient changées, tronquées, parfois divisées en plusieurs parties; enfin il arrive que parfois la même chose se présente à nous sous des formes tout à fait différentes. Ainsi, par exemple,

[1] Comment l'état d'une civilisation se reflète même dans les choses ordinaires, chacun peut s'enconvaincre, en examinant les trouvailles de *M. Schliemann*, de 14 à 16 mètres en profondeur et en se posant la question. Est-ce que ce peuple là pouvait être nomade ou non ?. — Voyez *Schliemann* H. Atlas des antiquités Troyennes, — Paris 1874. *Planches* 103 et 104, *pl.* 119, n° 2332, — *pl.* 22 n° 592.

[2] Voir *M. Zmigrodzki* Folk-lore polonais. — I Cracovie et ses environs, dans *la Tradition*. — Février 1890.

Digitized by Google

le loup dans les croyances scandinaves, *le chien démoniaque* de Cracovie et *l'Arimane* de l'Iran...Qui parmi les zoologues d'autrefois se doutait que la baleine, la chauve-souris et l'homme seraient placés un jour dans le même groupe des mammifères? — Prenons un autre exemple: en Ukraine et en Bavière les mariages ne paraissent présenter aucun trait de ressemblances. Pourtant si on les divise en petits épisodes, ils sont identiques. — Toutes nos traditions populaires ne sont que des ossements fossiles avec lesquels un Cuvier de l'avenir reconstituera un mammouth, — la vie intellectuelle de nos ancêtres préhistoriques. — Qu'il me soit permis de faire un petit essai sur un point seulement, tout petit quant à la forme, mais très important comme principe : *la mère et l'enfant*.

Pour faire cette étude comparative j'ai choisi quatre stations ethnographiques : l'Ukraine, les environs de Cracovie, la Bavière et la Bretagne française.

J'ai habité des années dans les trois premières de ces stations et en Bretagne j'ai passé deux mois. Voici pourquoi j'ai choisi ces stations. — Dans chacune d'elle, nous trouvons des circonstances géographiques telles que la population depuis des siècles très reculés avait dû se conserver sans beaucoup de mélange ; partout les événements historiques étaient de nature à développer un *conservatisme* parfois très étonnant ; partout était une sorte de haine nationale envers ses voisins[1]. Tout cela nous est un sûr garant que les coutumes populaires que nous trouvons dans ces pays ne sont pas imitées d'un autre peuple, mais qu'elles sont *autochtones*.

Mon travail se divise en deux parties : — (A) La comparaison objective. — (B) La critique.

(A) *La comparaison objective.*

L'ensemble de nos traditions populaires a deux point principaux.

1) Le contraste du bien et du mal.

2) La famille. — Il n'est aucune des circonstances de notre vie pour lesquelles nous pouvons présenter autant de prescriptions traditionnelles, définies avec la plus grande exactitude, portant même un cachet religieux, que pour ce qui regarde la famille. La relation sensuelle des deux sexes, mais ennoblie et purifiée par la religion, conclue non pour la jouissance des sens, mais pour la multiplication du genre humain, est la base d'un grand nombre de nos idées primitives sur notre vie terrestre et sur l'univers. — Le point le plus en relief dans ce système de la philosophie primitive était *la mère* et *la maternité*. C'est pourquoi

[1] Je ne veux pas répéter longuement ce que j'ai déjà développé dans mon livre. *Die Mutter bei des Volken der arischen Stammes*, page 98-107.

Digitized by Google

j'ai commencé mes études comparatives des traditions populaires par ce point principal.

J'ai restreint à six semaines, mon étude actuelle; en commençant par l'accouchement pour finir par *les relevailles*, et par la bénédiction donnée à la mère.

Déjà au début du mariage, institué par *le bon Dieu* [1], le diable fait des efforts pour nuire à cette institution. Cette croyance existe partout. En Bavière, la fiancée porte des herbes sympathiques comme sauvegarde contre tous les malheurs et tous les ensorcellements. En Ukraine, les amies de la fiancée lui apportent des fleurs et des herbes dont elle fait sa couronne. C'est à cette couronne qu'on reconnait là-bas la fiancée. — On peut comparer cela avec la couronne des fleurs dorées de la fiancée en France, (voir au Musée du Trocadéro salle Française.) A Cracovie, la sorcière maléficie un homme qui va demander une fille en mariage pour son ami. — Aux efforts du diable, tout le monde oppose la bénédiction ou les bons souhaits. En Bavière, la belle-mère accueille la jeune mariée au seuil de la maison en lui disant : « Que ton entrée soit bénie ». A Cracovie, la mère de la fiancée met le pain devant le chariot et quand les jeunes mariés sont assis et prêts à partir, elle les saupoudre avec le sel qui est, comme on le sait, très efficace contre toutes les sorcelleries. Chez les bourgeois, la mère ou la plus vieille femme de la famille sort de l'église et attend le jeune couple devant la porte de la demeure. Elle donne à la mariée un pain et du sel, les asperge avec de l'eau bénite et puis tout le monde entre dans la chambre — Partout (c. à. d. dans chacune des quatre stations) le lit nuptial est béni. Dans quelques contrées encore reste la coutume que les trois premières nuits les jeunes mariés couchent séparément. Partout on apporte à la jeune mariée des *cadeaux d'honneur* pour la cause sanctifiée par le bon Dieu. En Bretagne, si le jeune couple appartient à une pauvre famille, ces cadeaux d'honneur prennent parfois une telle importance, qu'ils forment une importante entrée en ménage. Il faut ajouter que partout les chants ou harangues *rituels* à cette occasion font très peu mention des jeunes mariés et au contraire parlent beaucoup des enfants à l'avenir. — Ajoutons ici quelques traditions. En Bavière, un prêtre a refusé l'absolution à une fille qui ne voulait pas se marier, parce que par cette faute sept enfants ne sont pas venus au monde. Elle fut obligée de faire le pèlerinage de Rome, et malgré cela elle était déchirée par un monstre. A cette tradition, on peut comparer la suivante. Chez les anciens perses Zoroastriens, il y avait beaucoup de catégories de l'impu-

[1] Voir *M. Zmigrodzki.* — Folk-lore polonais. — Cracovie et ses environs dans *la Tradition.* — Février 1890.

Digitized by Google

reté que l'on pouvait expier, mais trois cas étaient exceptés : — 1) si un homme mange de la chair humaine. — 2) s'il mange la viande du chien. — 3) si une fille ne se marie pas à sa vingtième année. Pour ces trois impuretés, il n'y avait pas d'absolution, ni ici-bas, ni là-haut.

Des peines terribles punissent l'avortement. Une Bavaroise était durant sept ans martyrisée à mort par une vipère, parce qu'elle avait avorté sept fois... En Bavière aussi, une sage-femme après sa mort erre partout lorsqu'elle a fait avorter. A Cracovie, le tonnerre frappe le tombeau d'un enfant qui a été tué.

« Quand une femme est enceinte, elle sent des douleurs, parce que son terme est venu ; mais après qu'elle a fait un petit enfant, il ne lui souvient plus de ses douleurs, à cause de la joie qu'elle a de ce qu'elle a mis un homme au monde. » (S. Jean). Rien de plus vrai dans nos traditions. La femme n'est pas un être achevé, tant qu'elle n'a pas un enfant né en mariage légitime. Ce n'est qu'à partir de ce moment qu'elle reçoit un nom plein d'honneur : « la mère »... En Ukraine, à Cracovie, en Bavière une appellation très en usage et très polie envers une femme même inconnue, consiste à la nommer « Matko ! Matusiu ! Müterchen ! » c'est-à-dire « la mère, la petite mère » — En Ukraine, on parle de cette manière à une femme âgée ; à une femme moins âgée on dit : « la tante » c. a d. la sœur de ma mère. C'est toujours la maternité à qui revient le plus grand honneur. — Or il n'est pas étonnant qu'à l'approche du moment où ce fait doit s'accomplir, on soit minutieusement préoccupé de la façon dont il se passera le mieux possible. La femme enceinte doit éviter tous les mouvements extraordinaires. En Bavière, elle ne doit pas passer au dessus d'un brancard, et à Cracovie, elle ne doit pas enjamber une corde parce que l'accouchement pourrait être très dur. En Bavière, on dit qu'elle ne doit pas aller au carrefour, ni passer par dessus une tombe, et le Slave en donne une explication : Aux carrefours sont enterrés les suicidés et les diables y ont leurs *rendez-vous* avec les sorcières. En Bohême, elle ne doit frapper ni un chien, ni un chat, ni les jeter à l'eau, parce que cela causerait un avortement.

Partout, en tous pays, il ne faut pas refuser aux envies d'une enceinte, parce que l'enfant en recevra un signe sur le corps. En Bretagne, une femme enceinte demanda trois fois un plat quelconque, pour la troisième fois on le lui a refusé. Elle a mis au monde trois enfants d'une couche et le troisième portait un signe. Partout on conseille aux femmes enceintes lorsqu'elles ont été effrayées, surtout par un incendie, de passer la main sur la partie postérieure, parce que l'enfant recevra le *signe du feu* là où la mère a touché avec sa main. On sait très bien en Bavière et en Bretagne, pourquoi dans un étang on ne peut pas attraper même un seul poisson, bien qu'on en voie des quantités ; c'est qu'on

Digitized by Google

a refusé à une femme enceinte de lui donner un poisson et qu'elle a ensorcelé l'étang. Près de Cracovie, si la femme est malade, on ne la traite pas avec des médicaments, parce qu'ils pourraient être nuisibles à l'enfant. L'enfant, c'est le point principal auquel doit céder même la mère. — Rien ne doit être prêté de la maison d'une femme enceinte, parce que par l'intermédiaire de ces objets les sorcières pourraient obtenir de l'influence. La Cracovienne prétend qu'il faut absolument avoir près de soi *l'herbe de saint Jean* (mille-pertuis... hypericum) et la Bavaroise dit qu'il doit être bénit, et elle le conserve pour en faire le bain au nouveau né. On dit à Cracovie que si une femme enceinte passe entre deux autres femmes de la même position, son enfant deviendra un ou une Zmora.

En allemand, il ou elle se nomme *Droude*, c'est une espèce de mauvais esprit. Son caractère n'est pas bien défini, parfois *Zmora-Droude* ne diffère point de la sorcière, mais son caractère particulier est le suivant. Parfois vient au monde un enfant qui possède *deux âmes*. Si le prêtre ne le baptise pas avec *deux noms*, alors une âme reste sans nom et tombe au pouvoir du diable. La même chose arrive, si le prêtre en prononçant la formule sacramentelle bégaye ou se trompe, fût-ce même sur un mot. Or le diable est en possession de ces gens, hommes ou femmes. Les *Zmora-Droude* obéissent à l'ordre donné par le diable le plus souvent inconsciemment A minuit, le Zmora pénètre dans une maison, parfois sous sa propre figure, parfois en forme d'un chat ou d'un fantôme, il se met sur la poitrine d'un dormeur et il l'oppresse des heures entières, quelquefois jusqu'au lever du soleil. Parfois il est obligé de faire cette opération sur l'arbre ou sur la pierre ; on a trouvé des Droudes qui sont morts pendant cette action. Les Droudes qui en ont la conscience souffrent horriblement, mais ils sont obligés de se taire. Souvent on voit un garçon ou une fille couchée dans son lit, ou même se traîner en demi-sommeil et personne ne se doute que son âme est très loin et presse un homme, un arbre ou une pierre. Ce sont les victimes du diable.

Le jour de l'accouchement s'approche ; quelques jours déjà avant, il ne faut pas laisser la femme toute seule. Si on est déjà allé chercher la sage-femme, on place en Bavière derrière la porte de la maison un vieux balai et une fourche, les manches en bas et croisés, pour que la sorcière ne puisse pénétrer dans la maison. Dans la Hesse, on met une hache et un balais en croix ; en Suisse, la fourchette et le couteau en croix ; en Bohême un couteau avec une croix ; dans beaucoup de contrées, on enfonce un couteau dans la porte. — Ajoutons ici une référence. Nous lisons dans Saint Augustin (*De* C. D. 6, 9) que « Silvan est un ennemi de la mère, du mariage et de l'enfantement. Il s'efforce de tuer l'accouchée et son enfant. Avec le balai, la hache et la massue à mortier ces *tria signa culturæ*, on se défend de lui. »

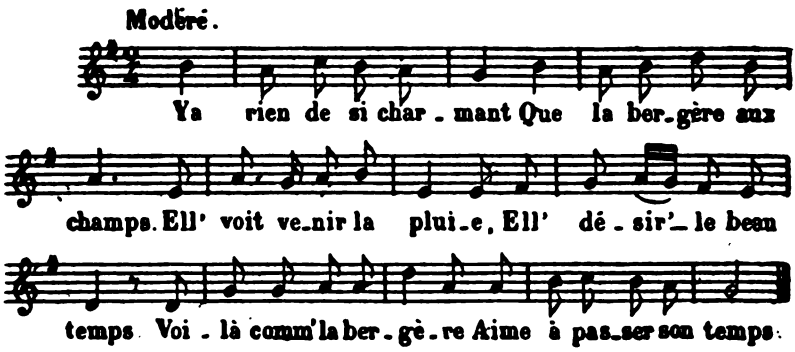
Digitized by Google

A Cracovie, pour combattre le diable, on met aux fenêtres des rideaux épais, auxquels on ajoute des herbes bénites et les rameaux du saule bénits le dimanche des Rameaux. Dans les environs de Spire on bouche tous les trous dans la chambre.

(*A suivre*). MICHEL DE ZMIGRODZKI.

TROIS PASTOURELLES DU MORVAN

I.



Y a rien de si charmant
Que la bergère aux champs.
Ell' voit venir la pluie,
Ell' désir' le beau temps.
Voilà comm' la bergère
Aime à passer son temps.

Son amant vient la voir
Le matin et le soir.
— Bergère, ma bergère,
Bergère levez-vous :
Les moutons sont en plaine,
Le soleil luit partout.

La belle qui entend
La voix de son amant,
Ell' s'y lève, ell' s'habille,
Ell' met son jupon blanc,
S'en va rouvrir la porte
A son fidèle amant.

— Berger, mon doux berger,
Où irons-nous garder ?
— Là-haut sur la montagne,
Là-haut dans ces vallons ;
Nous garderons ensemble
Tes jolis blancs moutons.

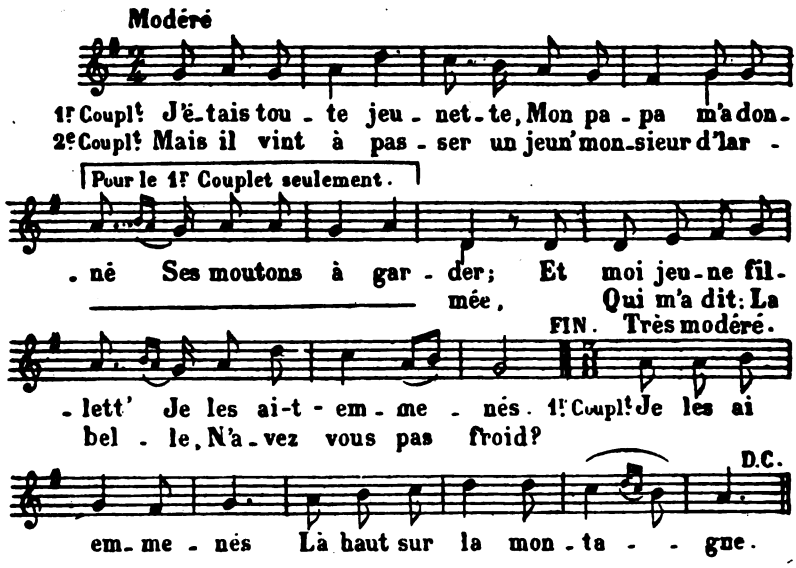
Digitized by Google

— Berger, mon doux berger,
Qu'aurons-nous pour dîner ?
— Un bon poulet rôti,
Une petit' salade,
Du bon vin blanc d'Espagne
Qui est dans mon flacon.

Bergère, ma bergère,
J'entends quelqu'un passer :
C'est peut-être' votre père
Qui viendrait vous chercher.
Asseyons-nous, bergère.
Et laissons-le passer.

Cette pastourelle est populaire dans toutes nos provinces du centre : Bourbonnais, Berry, Anjou, Perche, Poitou, Saintonge, Angoumois, etc. Elle se chante généralement sur un autre air, d'aspect plus moderne et moins populaire que la mélodie notée ci-dessus. J'ai donné des renvois à divers recueils, dans mon *Histoire de la chanson populaire*, p. 101.

II.



J'étais toute jeunette,
Mon papa m'a donné
Ses moutons à garder ;
Et moi, jeune fillette
Je les ai-t-emmenés,

Je les ai-t-emmenés
Là-bas sur la montagne.

Mais il vint à passer
Un jeun'monsieur d'l'armée,
Qui m'a dit : La belle,
N'avez-vous pas froid ?

Oh ! si vous avez froid
Je vous f'rai couverture.

Digitized by Google

Oh ! de mon manteau gris,
De mon chapiau joli,
De mon p'tit cœur, la belle,
Si ça vous fait plaisir.

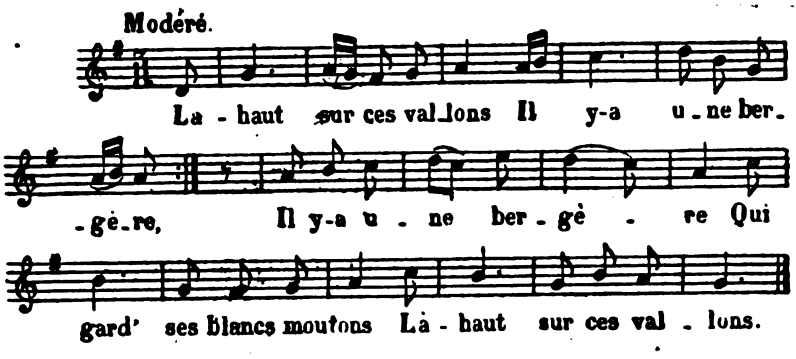
— De votre petit cœur
Je ne m'en soucie guère.

J'aim'rais bien mieux
Celui de mon amant,
Celui de mon amant
Qui est au régiment.

— De votre amant, la belle,
N'en fait'point tant la fière.

... — Il est parti
Sous les drapeaux du roi,
Je suis son capitaine,
Il n'appartient qu'à moi.

III.



Là-haut sur ces vallons
Il y a une bergère. } *bis.*
Il y a une bergère
Qui gard' ses blancs moutons
Là-haut sur ces vallons.

Mais il vint à passer
Trois jeunes militaires ; } *bis.*
Trois jeunes militaires,
Oh ! qui m'ont demandé :
— Bell', êt' vous mariée ?

— Mariée, je le suis,
Guère à ma fantaisie. } *bis.*
J'ai un vieillard bonhomme
Qui est si fort jaloux :
Galant, retirez-vous.

— Pourquoi l'avez-vous pris
S'il est jaloux, la belle ? } *bis.*
Vous qu'êt' si jolie fille,
D'une si bell' façon,
Méritez jeun' garçon.

Digitized by Google

— N'y parlez pas si haut, } *bis.*
Mon mari nous écoute.
Mon mari nous écoute ;
S'il entendait cela,
Ce soir il m'y batt'ra.

— Laissez-le donc venir, } *bis.*
N'ont de quoi nous défendre,
Nos pistolets à l'ombre,
Nos fusils bien garnis ;
Laissez-le donc venir.

Adieu belle Isabeau, } *bis.*
Je m'en vas dans les îles.
Je m'en vas dans les îles
Rejoindr' mon beau drapeau ;
Adieu belle Isabeau.

Ces trois chansons ont été recueillies aux environs d'Autun ; la troisième a été trouvée aussi à Château-Chinon.

JULIEN TIERSOT.

SUR L'ORIGINE POPULAIRE DU MOT ALLELUIA.

M. Gevaert, l'érudit directeur du Conservatoire de musique de Bruxelles, bien connu de tous ceux qui se sont occupés des mélodies populaires (on sait, notamment, qu'il fut le collaborateur musical de M. Gaston Paris pour l'édition du manuscrit des *Chansons du XVe siècle*, publié par la Société des anciens textes français), vient de faire paraître un nouvel ouvrage, dont voici le titre : *Les origines du chant liturgique de l'Eglise latine* (Gand, 1890). Bien que spécialement écrit au point de vue de l'histoire de la musique, ce livre est fait pour intéresser également ceux que préoccupe la question des origines traditionnelles, car il nous reporte à une époque (du Ve au VIIIe siècle) où la composition et la transmission des chants de toute espèce, religieux aussi bien que profanes et populaires, s'opérait exclusivement par voie orale, et cela par la bonne raison qu'il n'existait alors (M. G. le démontre) de notation musicale d'aucune sorte.

Nous ne voulons pas aborder ici ces questions obscures, que

Digitized by Google

M. G. a élucidées aussi complètement qu'il se pouvait. Nous détacherons seulement de son savant travail la note suivante (p. 27) qui se rapporte directement à nos études.

« *Alleluia* était un refrain populaire parmi les chrétiens des premiers siècles. Saint Augustin le compare au cri musical des matelots (*celeusma* ou *celeuma*), qui leur sert à se héler et à se répondre de loin : « Celeusma nostrum dulce cantemus *Alleluia*, ut laeti et securi ingrediamur ad felicissimam patriam. » (Ap. Gerbert, *De Cantu et Musica sacra* t. I, p. 60). Sidoine Apollinaire établit la même association d'idées dans une pièce de vers composée à l'occasion de la basilique érigée à Lyon par l'évêque Patiens, vers 475.

Curvorum hinc chorus helciariorum
Responsantibus *alleluia* ripis,
Ad Christum levat amnicum celeuma.
Sic, sic psallite, nauta vel viator :
Namque iste est locus omnibus petendus,
Omnes quo via duxit ad salutem.

« Le chœur des rameurs, penchés sur l'aviron, adresse au Christ son cri nautique, tandis que l'*Alleluia* lui répond sur la rive (de la Saône). Chantez, chantez ainsi, nocher et pèlerin ! C'est ici le lieu ouvert à tous, la voie qui conduit chacun au salut. » (Ep. 100. Ed. Didot, p. 153). — Les antiennes alleluiatiques font partie surtout des offices auxquels la foule des fidèles avait anciennement l'habitude de participer. Voir Amalaire, à propos de l'office de la nuit de Noël, *De ord. Antiph.*, c. 15 (p. 1043) : « Antiphonæ quæ celebrantur in eadem nocte circa popularem cantum, et deinceps, habent in tertio nocturno *Alleluia*, ut est *Ipse invocerit me*, et *Lætentur cœli*, — *Notum fecit Dominus*, nec non et omnes Antiphonæ habent *Alleluia* quæ canuntur in Matutinis (i. e. in Laudibus). »

J. T.

Digitized by Google

LES TRADITIONS POPULAIRES ET LES ECRIVAINS FRANÇAIS

V

MOLIÈRE.

PARMI les écrivains français, il n'en est aucun, si l'on en excepte Rabelais et la Fontaine, qui ait autant puisé à la source populaire que l'auteur du *Tartufe*. En consultant le dépouillement de ses œuvres, rangées par catégories de sujets, on se convaincra facilement que ses immortelles comédies constituent, au point de vue des superstitions courantes du XVIIe siècle parmi la bourgeoisie et le peuple de Paris, un document du premier ordre.

ALLUSION A DES CONTES

— ARGAN. N'avez-vous rien à me dire?

— LOUISON. Je vous dirai si vous voulez, pour vous désennuyer, le conte de *Peau d'âne* ou bien la fable du *Corbeau et du Renard*, qu'on m'a apprise depuis peu.

Le Malade imaginaire, II, 12.

La pièce ayant été représentée en 1673, est antérieure de plus de vingt ans à la version en vers publiée par Perrault en 1694 (Cf. sur les allusions à Peau d'Ane antérieures à cette date, la *Revue des Traditions populaires* t. I, p. 244.)

— MORON. Mais, Madame, s'il vous aimoit, vous n'en voudriez point, et cependant vous ne voulez pas qu'il soit à une autre. C'est faire justement comme le chien du Jardinier.

La Princesse d'Elide, IV, 6.

— C'est ne se point commettre à faire de l'éclat
Et tirer les marrons de la patte du chat.

L'Etourdi, III, 7.

Sur d'autres allusions à ce conte, cf. *Revue*, t. IV, p. 84.

Digitized by Google

Voilà les contes bleus qu'il vous faut pour vous plaire.

Le Tartufe, I, 1.

Dans la même pièce, on parle aussi de contes en l'air, IV. 3.

Dans la *Jalousie de Barbouillé*, comédie de la jeunesse de Molière, on trouve à la scène II un passage qui fait songer au thème populaire de la Montée et de Descente, cf. tome II. p. 131, et au héros dont l'âme est contenue dans une multitude d'objets.

Le Barbouillé vient d'offrir de l'argent au Docteur, et celui-ci lui répond, en se drapant dans sa robe :

Sache, mon ami, que quand tu me donnerois une bourse pleine de pistoles, et que cette bourse seroit dans une riche boîte, cette boîte dans un étui précieux, cet étui dans un coffre admirable, ce coffre dans un cabinet curieux, ce cabinet dans une chambre magnifique, cette chambre dans un appartement agréable, cet appartement dans un château pompeux, ce château dans une citadelle incomparable, cette citadelle dans une ville célèbre, cette ville dans une île fertile, cette île dans une province opulente, cette province dans une monarchie florissante, cette monarchie dans tout le monde ; et que tout le monde où seroit cette monarchie florissante, où seroit cette province opulente, où seroit cette île fertile, où seroit cette ville célèbre, où seroit cette citadelle incomparable, où seroit ce château pompeux, où seroit cet appartement agréable, où seroit ce cabinet curieux, où seroit ce coffre admirable, où seroit cet étui précieux, où seroit cette riche boîte, dans laquelle seroit enfermée la bourse pleine de pistoles, que je me soucierois aussi peu de ton argent et de toi que de cela. (sc. II).

HÉROS POPULAIRES.

— Moi, chamailler, bon Dieu! suis-je Roland, mon maître,
Ou quelque Ferragus?

Le Dépit amoureux, v. 1.

— Il mourut en César, et, lui cassant les os,
Le bourreau ne lui put faire lâcher deux mots.

Le Dépit amoureux. v. 3.

— Ses intelligences s'étendent jusques en Afrique et en Asie; et il est informé de tout ce qui s'agite dans le conseil d'en haut du Prête-Jean et du Grand-Mogol.

La Comtesse d'Escarbagnas, I.

Digitized by Google

— On n'y respecte rien ; chacun y parle haut
Et c'est tout justement la cour du roi Pétaud.

Le Tartufe, I. 1.

— Elle est morte et si (pourtant) elle court comme le cheval de Pacolet.

La Jalousie de Barbouillé, 1.

— Faisons l'Olibrius, l'occiseur d'innocents.
— Si j'avois un mari, je le dis,
Je voudrois qu'il se fît le maitre du logis,
Je ne l'aimerois point, s'il faisait le Jocrisse.

Femmes savantes, V. 3.

MONDE FANTASTIQUE.

— J'aimerois mieux cent fois être grosse pécore
Devenir cruche, chou, lanterne, loup-garou
Et que Monsieur Satan vous vînt tordre le cou.

L'Etourdi, I, 11.

— Vous ne serez point de ces maris incommodes qui veulent que leurs femmes vivent comme des loups-garous.

Le Mariage forcé, 4.

— Tu vois en don Juan, mon maitre, le plus grand scélérat que la terre ait porté, un enragé, un chien, un diable, un Turc..... qui ne croit ni ciel, ni saint, ni Dieu, ni loup-garou.

Don Juan, I, 1.

— SCAPIN. Vous vous souvenez de ce loup-garou, il y a six mois, qui vous donna tant de coups la nuit, et vous pensa faire rompre le cou dans une cave où vous tombâtes en fuyant?

LÉANDRE. Hé bien!

SCAPIN. C'était moi, Monsieur, qui faisois le loup-garou.

Les Fourberies de Scapin, II, 5.

Dans l'*Etourdi*, Mascarille a fait accroire à Anselme que son ami Pandolfe est mort ; à la scène suivante, acte II, sc. V, voyant celui-ci paraitre, il s'écrie :

Eh ! bon Dieu ! je frémi !
Pandolfe qui revient ! Fût-il bien endormi !
Comme depuis sa mort sa face est amaigrie !
Las ! ne m'approchez pas de plus près, je vous prie !

Digitized by Google

J'ai trop de répugnance à coudoyer un mort.....
Si votre âme est en peine et cherche des prières,
Las ! je vous en promets, et ne m'effrayez guères !
Foi d'homme épouvanté, je vais faire à l'instant
Prier tant Dieu pour vous que vous serez content,
Disparaissez donc, je vous prie ;
Et que le ciel par sa bonté,
Comble de joie et de santé
Votre défunte seigneurie.

— SGANARELLE. Et dites-moi un peu, le moine bourru, qu'en croyez-vous ? eh !

DON JUAN. La peste soit du fat !

— Et voilà ce que je ne puis souffrir ; car il n'y a rien de plus vrai que le moine bourru, et je me ferois pendre pour celui-là.

Don Juan, III, 1.

— Je veux... le servir malgré lui
Et dessus son lutin obtenir la victoire.

L'Etourdi.

LE DIABLE.

— Oui, l'autre moi valet de l'autre, vous a fait
Tout de nouveau le diable à quatre.

Amphitryon, III, 8.

— Tu m'as offensé ; je suis vindicatif comme tous les diables, c'est-à-dire bien fort.

La Jalousie de Barbouillé, sc. I.

— Et je m'en vais devenir pour eux pire qu'un diable

Tartufe, V, 1.

Voilà du bois qui est salé comme tous les diables.

Le Médecin malgré lui, I, 6.

— Et tu n'oses jouer de ces diables de tours.

Sganarelle, 6.

— Par la mort non de diable !

Le Malade imaginaire, III, 3.

— Elle me fait me donner au diable vingt fois par jour.

La Jalousie de Barbouillé, 1.

Digitized by Google

— Je me donne au diable si j'ai sorti de la maison...
J'aimerois mieux que le diable l'eût emportée.

La Jalousie de Barbouillé, 12.

— Je me donne au diable, si je ne baille un coup de poing au premier que je verrai rire.

Monsieur de Pourceaugnac, I, 5.

— La peste soit des gens, avec leurs chiens de hurlemens !
Je me donne au diable si je ne vous assomme...
— Le diable vous emporte ! Je vais faire un bruit de diable partout !

La Princesse d'Elide Prologue.

— Si toutes nous faisions bien,
Nous donnerions tous les hommes au diable.

Amphitryon, II, 5.

— Vous avez fait ce coup sans vous donner au diable !
s'écrie Mascarille, en voyant que Léandre vient de détruire un de ses stratagèmes.

L'Etourdi, II, 14.

LÉLIE. Las ! si de ton secours la colère me prive,
A quel saint me vouerai-je ?
MASCARILLE. Au grand diable d'enfer.

L'Etourdi, III, 12.

— Le diable emporte, ils ne sont qu'un.

Le Médecin volant, 15.

— Oui ! le diable m'emporte ! Tu peux me croire, puisque j'en jure.

Georges Dandin, II, 1.

— Le diable m'emporte ! vous logerez chez moi !

M. de Pourceaugnac, I, 6.

— Et nonobstant cela, qu'un diable en cet instant
M'emporte, si j'ai rien dit que de très constant.

Le Dépit amoureux, II, 10.

— Avez-vous le diable dans le corps ?

Sganarelle, 7.

— Cinquante fois au diable les fâcheux !

Les Fâcheux, I, 11.

Digitized by Google

— Diables soient les bailleurs ! je voudrois que vous eussiez la gueule pleine de bouillie bien chaude.

La Princesse d'Elide. Prologue.

— Et désormais qu'elle aille au diable avec toi.

Le Dépit amoureux, I, 6.

— Traitre de Turc ! à tous les diables !

Scapin, II, 11.

— Allez vous-en au diable !

M. de Pourceaugnac, I, 16.

— Diantre soit des petits-fils de putains.

M. de Pourceaugnac, II, 10.

Pronostics et Rencontres.

— Tantôt vous vous payerez de présages mauvais,
Vous aurez fait d'un mort la rencontre fâcheuse,
Cassé quelque miroir ou songé d'eau bourbeuse.

Tartufe, II, 4.

— Voire, ce m'a-t-il fait, t'as été au trépassement d'un chat, t'as la vue trouble.

Don Juan, II, 1.

— Ah ! changez de discours, voici porte guignon qui arrive.

La Jalousie de Barbouillé, sc. 3.

— Le bonhomme, tout vieux, chérit fort la lumière,
Et ne veut pas de jeu dessus cette matière.
Il craint le pronostic.

L'Etourdi, III, 5.

— N'y a-t-il point quelque danger à contrefaire la mort ?

Le Malade imaginaire, III, 17.

Songes.

Au XVIIe siècle, la croyance aux songes, qui de nos jours n'est pas complètement disparue, était encore assez générale. Plusieurs passages de Molière y font allusion :

— Je voudrois bien que l'on m'expliquât un songe que j'ai fait cette nuit. Vous savez que les songes sont comme des miroirs où l'on découvre

Digitized by Google

quelquefois tout ce qui nous doit arriver. Il me sembloit que j'étois dans un vaisseau sur une mer bien agitée etc.

Le Mariage forcé, v.

— Voulant m'entretenir d'un fils privé du jour
Dont cette nuit en songe il a vu le retour.

L'Etourdi, IV, 1.

— C'est à vous de rêver, et de faire des songes,
Puisqu'en vous il est faux que songes sont mensonges.

L'Etourdi, IV, 3.

— J'ai songé cette nuit de perles défilées
Et d'œuf cassés; monsieur, un tel songe m'abat.

Le Dépit amoureux, V, 7.

— Cette nuit j'ai songé de poisson mort et d'œufs cassés, et j'ai appris du seigneur Anaxarque que les œufs et le poisson mort signifient malencontre. *Les Amants*, I, 2.

Dans *Tartufe*, pour faire différer le mariage de Marianne avec Tartufe qui lui déplaît, lui conseille de dire qu'elle a

Songé d'eau bourbeuse, II, 4.

MÉDECINE.

— Acceptez pour gage de ma foi, cet anneau que je vous donne (bas. à Sgnarelle). C'est un anneau constellé, qui guérit les égarements d'esprit.

L'Amour médecin, III, 6.

— Il falloit que ce fut quelque goutte d'or potable.

Le Médecin malgré lui, I, 5.

SUPERSTITIONS, SORTILÈGES.

— ARGANT. Prenez-y bien garde au moins, car voilà un petit doigt qui sait tout, qui me dira si vous mentez....

Voilà mon petit doigt pourtant qui gronde quelque chose (Mettant son petit doigt à son oreille). Attendez. Hé! Ah! ah! Oui, oh! Voilà mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez vu, et que vous n'avez pas dit.

LOUISON. Ah! mon papa, votre petit doigt est un menteur.

Le Malade imaginaire, II, 11.

Digitized by Google

ERASTE. Ne voyez-vous pas l'amour qu'elle a pour cet homme?
ORONTE. C'est un sortilège qu'il lui a donné.

M. de Pourceaugnac, III. 9.

— C'est quelque sort qu'il faut qu'il ait jeté sur toi.

L'Ecole des Femmes, V. 4.

— Il n'est rien de plus agréable que toutes les grandes promesses de ces connaissances sublimes. Transformer tout en or; faire vivre éternellement; guérir par des paroles; se faire aimer de qui l'on veut, savoir tous les secrets de l'avenir; faire descendre comme on veut du ciel sur des métaux, des impressions de bonheur; commander aux démons; se faire des armées invincibles et invulnérables : tout cela est charmant dans doute.

Les Amants, III. 1.

SGANARELLE. Ah! voici des égyptiennes; il faut que je me fasse dire par elles ma bonne aventure. Ecoutez, vous autres, y a-t-il moyen de me dire ma bonne fortune.

PREMIÈRE EGYPTIENNE. Oui, mon beau monsieur, nous voici deux qui te la dirons.

DEUXIÈME EGYPTIENNE. Tu n'as seulement qu'à nous donner ta main avec la croix dedans et nous te dirons quelque chose pour ton profit.

Le Mariage forcé, 9 et 10.

BLASON POPULAIRE

— Mon père, quoi qu'il eût la tête des meilleures,
Ne m'a jamais rien fait apprendre que mes heures,
Qui depuis cinquante ans dites journellement,
Ne sont encore pour moi que du haut allemand.

Le Dépit amoureux, II, 7.

— Comment diable! quel juif! quel Arabe est-ce là?

L'Avare, II, 1.

— C'est véritablement la tour de Babylone.

Tartufe, I, 1.

— Parti, moi courir comme une Basque.

Scapin, III, 2.

— Depuis une heure
Vous m'avez fait trotter comme un Basque, je meure.

Le Dépit amoureux, I, 2.

Digitized by Google

— Une personne comme vous, est-elle faite pour un Limousin ?

M. de Pourceaugnac, I, 3.

— Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

Le Bourgeois gentilhomme, V, 7.

— Je te défie d'attendrir, du côté de l'argent, l'homme dont il est question. Il est Turc là-dessus, mais d'une turquerie à désespérer tout le monde.

L'Avare, II, 5.

— SGANARELLE. Cinq cents écus ! N'a-t-il point de conscience.
SCAPIN. Vraiment oui, de la conscience à un Turc !

Scapin, II, 11.

COUTUMES.

GROS-RENÉ. Un hymen qu'on souhaite,
Entre gens comme nous, est chose bientôt faite.
Je te veux, me veux-tu de même ?
MARINETTE. Avec plaisir.
GROS-RENÉ. Touche, il suffit...

Le Dépit amoureux, I, 2.

MARINETTE.

Et toi pour te montrer que tu m'es à mépris,
Voilà ton demi cent d'épingles de Paris,
Que tu me donnas hier avec tant de fanfare.

GROS RENÉ.

Tiens encore ton couteau. La pièce est riche et rare.
Il te coûta six blancs, lorsque tu m'en fis don.

Le Dépit amoureux, II, 4.

— Pour couper tout chemin à nous rapatrier,
Il faut rompre la paille. Une paille rompue
Rend entre gens d'honneur, une affaire conclue.

Le Dépit amoureux, IV, 4.

— Regarde la grosse Thomasse, comme elle est assotée du jeune Robain ; alle est toujou autour de li à l'agacer, et ne le laisse jamais en repos. Toujou al li fait queuque niche, ou li baille queuque taloche en

Digitized by Google

passant, et l'autre jour qu'il était assis sur un escabiau, al fut le tirer de dessous li, et le fit choir tout de son long par'tarre. Jarni, vlà où i'on voit les gens qui aiment!

Don Juan, II, 2.

— Sur les morceaux touchés de sa main délicate,
Ou mordus de ses dents vous étendiez la patte
Plus brusquement qu'un chat dessus une souris
Et les avaliez tout ainsi que des pois gris.

L'Etourdi, IV, 5.

— Masques, où courez-vous ? Le pourroit-on apprendre ?
Trufaldin, ouvrez-leur pour jouer un momon.

L'Etourdi, III, 11.

— Je veux que monsieu vous montre votre bec jaune.
— Oui, Charlotte, je veux que monsieu vous rende un peu camuse.

Don Juan, II.

— J'avons dans notre village un apothicaire, révérence parler.....

Le Médecin malgré lui, III, 2.

MASCARILLE..... Et de trois
Quand nous serons à dix nous ferons une croix.

L'Etourdi, I, 11.

— Ne fut-ce que pour l'heur d'avoir qui vous salue
D'un Dieu vous soit en aide, alors qu'on éternue.

Sganarelle, 2.

— Et s'il vient à roter, il lui dit : Dieu vous aide !

Tartufe, I, 2.

JURONS.

— La peste soit du butor.

Scapin, I, 2.

— Que la fièvre te serre, chien de vilain, à tous les diables !

L'Avare, II, 6.

— Cinq ou six fièvres quartaines qui le puissent serrer.

Scapin, II, 8.

— Si vous y manquez, — votre fièvre quartaine.

L'Etourdi, IV, 8.

Digitized by Google

— Jour de Dieu ! je saurai vous frotter les oreilles.

Tartufe, I, 1.

— Jour de Dieu ! notre gendre, apprenez à parler.

Georges Dandin, II, 9.

— Tredame ? monsieur, est-ce que madame Jourdain est décrépite, et la tête lui grouille-t-elle déjà ?

Le Bourgeois, III, 5.

— Je voudrois que vous eussiez la gueule pleine de bouillie bien chaude.

La Princesse d'Elide. Prologue.

— Le ciel vous tienne tous en joie.

Tartufe. V, 4.

— Je veux être pendu si je vous aime.

Les Femmes savantes, I, 4.

— Je veux être pendu, si nous ne les verrions
Sauter à notre cou plus que nous voudrions,
Sans tous ces vils devoirs dont la plupart des hommes
Les gâtent tous les jours dans le siècle où nous sommes.

Le Dépit amoureux, II, 1.

— Je veux être pendu ! si j'ai bu que de l'eau.

Amphitryon, III, 1.

— Par la mort ! par la tête ! par le ventre !

Scapin, II, 11.

— Hé ! merci de ma vie !

Tartufe, I, 1.

— Têteguienne, tu ne m'aimes point.

Don Juan, II, 1.

— Morgué ! quel mal te fais-je ?

Don Juan, II, 1.

— Quément ! Jerni ! tu m'es promise !

Don Juan. II, 3.

— Jernigué ! non. J'aime mieux te voir crevée que de te voir à un autre.

Don Juan, II, 3.

— Ventreguienne !... t'es trop froide pour les gens.

Don Juan, II, 1.

Digitized by Google

— Marguienne, je ne suis point satisfait de toi.

Don Juan, II, 1.

— Jerniguienne ! je veux que tu m'aimes !

Don Juan, II, 1.

— Je te prive, pendard, de ma succession.

Tartufe, III, 6.

Proverbes et Dictons.

— Il aime à bouffonner ; et l'on diroit parfois, ne vous en déplaise, qu'il a quelque petit coup de hache à la tête.

Le Médecin malgré lui, II, 1.

— C'est un homme, entre nous, à mener par le nez.

Tartufe, IV, 5.

— Certes, monsieur Tartufe, à bien prendre la chose,
N'est pas un homme, non, qui se mouche du pied.

Tartufe, II, 3.

— Qui se sent morveux, qu'il se mouche.

L'Avare, I, 3.

— C'est pour ton nez vraiment !

Amphitryon, II, 7.

— Si des regards on pouvoit mordre
Il m'auroit déjà déchiré.

Amphitryon, III, 2.

— C'est que vous avez, mon frère, une dent de lait contre lui.

Le Malade imaginaire, III, 3.

— Et pour la mieux braver, voilà malgré ses dents,
Martine que j'amène et rétablis céans.

Les Femmes savantes, V, 2.

— Il y a ici un certain courtisan qui est amoureux d'elle à ma barbe.

Georges Dandin, I, 4.

— ... Faut-il voir le rebattre
Aux oreilles cent fois et crier comme quatre.

Tartufe, V, 3.

— Je sais mon don Juan sur le bout du doigt.

Don Juan, I, 2.

Digitized by Google

— ..... Avec ce pied plat,
Il faudra que j'en vienne à quelque grand éclat.

Tartufe, I, 1.

— Un cordonnier ne sauroit gâter un morceau de cuir qu'il n'en paye les pots cassés.

Le Médecin malgré lui, III, 1.

— Marchand qui perd ne peut rire.

Georges Dandin, II, 7.

— Entre gentilshommes, ce sont des choses chatouilleuses ; et il n'est pas question d'aller faire ici un pas de clerc.

Georges Dandin, I, 4.

— Car chacun y babille, et tout au long de l'aune.

Tartufe, I, 1.

— Il faut essuyer d'étranges choses, lorsqu'on en est réduit à passer par des fesse-mathieux.

L'Avare, II, 1.

— Il se feroit fesser pour moins d'un quart d'écu.

L'Etourdi, I, 2.

— Monsieur, souffrez que je lui montre son bec jaune, et le tire d'erreur.

Le Malade imaginaire, III, 16.

— Holà ! Charlotte, ce n'est pas bien de courir sur le marché des autres.

Don Juan, II, 5.

— Vois-tu, il ne faut point tant de beurre pour faire un quarteron.

Georges Dandin, II, 1.

— J'avois tiré mon épingle du jeu.

L'Etourdi, IV, 1.

— Je sais adroitement tirer mon épingle du jeu, et me démêler prudemment de toutes les galanteries qui sentent tant soit peu l'échelle.

L'Avare, II, 1.

— Dessus ses grands chevaux est monté mon courage.

Sganarelle, 21.

— Poussez votre bidet, vous dis-je, et laissez faire

L'Etourdi I, 2.

Digitized by Google

— Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres se trouvent dans le pas d'un cheval.

Scapin II, 11.

— Suffit. Vous savez bien où le bât me fait mal.

Sganarelle, 21

— Hé bien! que vous ai-je dit comme cela, tête de bœuf.

La Comtesse d'Escarbagnas, 10.

— S'il ne tient qu'à battre, la vache est à nous.

Le Médecin malgré lui, I, 6.

— Là où la chèvre est liée ; il faut bien qu'elle y broute.

Le Médecin malgré lui, III, 3.

— C'est prendre la chèvre un peu bien vite aussi.

Sganarelle, 12.

— Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage
Et service d'autrui n'est pas un héritage.

Les Femmes savantes. II, 5.

— Quand il m'est inutile, il fait le chien couchant.

L'Etourdi, IV, 2.

— ... Je t'apprends, *inter nos*, que tu vois en don Juan, mon maître, un enragé, un chien, un diable..... qui ne croit ni saint, ni Dieu, ni loup-garou.

Don Juan, I, 1.

— Vous êtes-vous mis dans la tête que Léonard de Pourceaugnac soit un homme à acheter chat en poche ?

M. de Pourceaugnac II 1.

— T'as été au trépassement d'un chat, tu as la vue trouble.

Don Juan, II, 1.

— Je sais où gît le lièvre.

L'Etourdi, III, 7.

— Monsieur le receveur, nous nous verrons autre part qu'ici ; et je vous ferai voir qui je suis au poil et à la plume.

La Comtesse d'Escarbagnas, 21.

— Mon congé cent fois me fût-il hoc;
La poule ne doit point chanter devant le coq.

Les Femmes savantes, V, 3.

Digitized by Google

— Que veut-elle faire, cet oison bridé?

La Comtesse d'Escarbagnas, 3.

— Ma foi, monsieur, la bécasse est bridée, et vous avez cru faire un eu, qui demeure une vérité.

L'Amour médecin, III, 8.

— Allons, vous, vous rêvez et baillez aux corneilles,
Jour de Dieu! je saurai vous chauffer les oreilles.

Tartufe, I, 1.

— Nous verrons cette affaire, et je ne prétends pas qu'on me fasse passer la plume par le bec.

Scapin, III, 6.

— Je crois qu'il y a quelque anguille sous roche.

Le Bourgeois gentilhomme, III, 7.

— Tous deux également sont propres à gober les hameçons qu'on veut leur tendre.

M. de Pourceaugnac, II, 3.

— Les fils se pourraient raccommoder avec les pères et toi demeurer dans la nasse.

Scapin, III, 9.

— Apprenez que Cicéron dit qu'entre l'arbre et le doigt il ne faut point mettre l'écorce.

Le Médecin malgré lui, I, 2.

— Il ne sera pas dit qu'en un fait qui me touche,
Je ne me sois non plus remué qu'une souche.

L'Etourdi, III, 10.

— Vous verrez de quel bois nous nous chauffons lorsqu'on s'attaque à ceux qui nous peuvent appartenir.

Georges Dandin, I, 4.

— La pauvre creyature en est devenue jaune comme un coing.

Le Médecin malgré lui, II, 2.

— Mais ce le, où elle s'arrête, n'est pas mis là pour des prunes. Il vient sur ce le d'étranges pensées.

La Critique de l'Ecole des femmes, 2.

— Si je suis affligée, ce n'est pas pour des prunes.

Sganarelle, 16.

Digitized by Google

— Oh ! parguienne, sans nous, il en avait pour sa maine de fèves.

Don Juan, II, 1.

— Enfin deux gouttes de lait
Ne sont pas plus ressemblantes.

Amphitryon, II. 1.

— J'aurai le plaisir de voir de petites figures qui me ressembleront comme deux gouttes d'eau.

Le Mariage forcé, 2.

— Il fait noir comme dans un four.

Le Sicilien, I. 1.

— C'est ce qui fait toujours que je suis pris sans vert.

L'Etourdi, III, 5.

— Mettez, pour me jouer, vos flûtes mieux d'accord.

L'Etourdi, I, 4.

— Laissons venir la fête avant que la chômer.

Le Dépit amoureux, I, 1.

— Oh ! morguenne ! il faut tirer l'échelle après ceti-là !

Le Médecin, II, 1.

— C'est un homme qui sait la médecine à fond, comme je sais ma croix de par Dieu.

M. de Pourceaugnac, I, 7.

— J'ai toujours ouï dire qu'en mariage, comme ailleurs, contentement passe richesse.

Le Médecin malgré lui, II, 2.

— Ah ! l'étrange chose que la vie, et que je puis bien dire : Que qui terre a, guerre a, et qu'un malheur ne vient jamais sans l'autre.

L'Amour médecin, I, 1.

— Vous n'y touchez point, tant vous semblez doucette
Mais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort,
Et vous menez, sous chape, un train que je hais fort.

Tartufe, I, 1.

— Sachez, monsieur, que tant va la cruche à l'eau, qu'enfin elle se brise.

Don Juan, V, 3.

Digitized by Google

— Un bonheur continu rendroit l'homme superbe
Et chacun a son tour, comme dit le proverbe.

L'Ecole des Femmes, v. 7.

— Tu laisses une pauvre femme à croquer le marmot tout le long du jour.

La Jalousie de Barbouillé, II.

— On dit un proverbe d'ordinaire : Après la mort le médecin ; mais vous verrez que si je m'en mêle, on dira : Après le médecin la mort.

Le Médecin volant, 2.

— On vous a vu contre eux en diable déchaîné.

L'Ecole des Femmes, I, 1.

— Tandis que sous le nom de mari de madame,
Je serois comme un saint que pas un ne réclame.

L'Ecole des Femmes, I, 1.

— Prêchez, patrocinez, jusqu'à la Pentecôte.

L'Ecole des Femmes, I, 1.

— J'avois résolu de ne les faire voir qu'à la chandelle, pour ne point donner à quelqu'un lieu de dire le proverbe : elle est belle à la chandelle, mais le jour gâte tout. *Préface des Précieuses ridicules*.

PAUL SÉBILLOT.

TRADITIONS ET SUPERSTITIONS DU DAUPHINÉ[1]

I.

PRATIQUES SUPERSTITIEUSES

Pour lever les entorses. — L'opérateur fait un signe de croix près de la partie malade en disant ; † *ante*, † *ante te*, † *Superfluante*.

Puis les trois passes faites, on dit cinq pater et cinq ave pour les âmes

[1] Commune de Jons, — Canton de Meyzieu, Isère, à 20 kilomètres à l'est de Lyon.

Digitized by Google

du purgatoire les plus délaissées. *Nota.* — Il faut avoir fait le signe de la croix en se levant, ou sa prière, autrement l'opération est de nul effet.

Pour guérir la brûlure. — On fait un signe de croix près de la partie. brûlée, puis on dit trois fois avec le signe de croix : « Notre Seigneur Jésus-Christ passant sur un pont avec un brasier de feu en laisse tomber un peu ; il souffle dessus en disant : « Feu, je t'arrête. Puis on dit cinq pater et cinq ave.

Pour guérir des coupures, des plaies, etc. On fait trois fois le signe de la croix près de la coupure en disant entre autres prières: Faites mon Dieu, que je ne souffre pas plus que la Sainte Vierge a souffert pour enfanter Notre Seigneur Jésus-Christ.

Pour les plaies, ce sont des prières ayant du rapport avec la passion et la résurrection de N. S. J. C. Après viennent les 5 pater et les cinq ave

Pour lever la fièvre du pays, la fièvre tremblante. (Elle prend tous les deux jours.)

Avant soleil levé ou après son coucher, *sans être vu de personne*, on prend du sel pilé avec des miettes de pain, l'opérateur et le fiévreux vont porter la fièvre à une ortie. Pour ce faire, l'opérateur fait passer le trembleur par la fenêtre, ensuite ils se dirigent vers l'ortie, répandent sur elle le sel pilé et le pain en disant: Ortie je te remets ma fièvre. De là on revient au logis en passant par la porte. On assure que le lendemain l'ortie est flétrie.

Pour lever la luette (l'aletouri en patois). On tire une flotte de cheveux sur le sommet de la tête, on en fait un petit tortillon qu'on attache ; on dit ensuite trois fois le nom de l'enfant ou de la personne, après on récite ou on lit le psaume 8 : Domine, Dominus noster, etc, compris au 1er nocturne du petit office de la sainte Vierge (Voir les heures de Vienne (ancien diocèse, Isère). On fait la première opération avant le soleil levé et les deux autres à la suite sans précision de moment.

Pour dégonfler une vache météorisée — 1° On fait trois fois le signe de croix en passant la main sur la vache, de la tête à la queue sur l'échine, en disant : Bête, tu n'as pas demandé à te perdre, que Dieu te conserve la vie. Ensuite on tire d'un coup sec sur la queue de la vache à la fin de chaque passe.

2° On tire trois fois la queue de la vache, on se met à genoux et on récite cinq pater et cinq ave. On dit ensuite : Saint Pierre et saint Jean se promenaient dans les champs avec Notre-Seigneur Jésus-Christ. Saint Pierre dit à Notre-Seigneur : J'entends des enfants qui crient; ils ont des vaches gonflées. — N. S. répondit à saint Pierre : Allez leur dire qu'ils tirent trois fois leurs vaches par la queue.

Digitized by Google

Préservatif contre le sorcier. On porte une ficelle en chanvre à la jambe gauche pour se préserver des tours de sorcier, des mauvais sorts.

Dessorcelage.. X. qui est décédé il y a quatre ans, faisait rouiller des clous et les faisait jeter dans la cour de la personne sur laquelle il voulait lever le diable. Il faisait voir le diable au fond d'un seau d'eau et lui crevait un œil, lui perçait le cœur. On venait de loin le trouver pour se faire enlever le mal du diable, c'est-à-dire le sort.

Les possesseurs de ces recettes les entouraient de mystères pour augmenter le prix de leurs opérations. C'était une ressource de lucre.

Y.... qui est décédé la même année, donnait le diable, le mal.

Je n'ai pu savoir son procédé.

En sorte que celui auquel on avait enlevé le sort pouvait le faire passer à un autre. Deux familles exploitaient ainsi la crédulité.

Le balayage après le réveillon de Noël. — Le jour de Noël, au retour de la messe de minuit, après le réveillon, on balaie les miettes, les restes du repas au feu. On observe que si les rats viennent les manger, ils ne feront pas de mal au grenier pendant toute l'année.

Songe de la jeune fille en quête d'un mari. — La jeune fille, en quête d'un mari, fait sa prière à la pleine lune. A minuit, le premier vendredi où la lune est dans son plein, elle dit :

O Lune, belle lune,
Dis-moi, dans mon dormant,
Le mari que j'aurai dans mon vivant !

Ensuite, elle attend la vision de l'amant qui lui apparaît dans un songe.

Pour empêcher les poules de manger les raisins. — Le jour de la Saint-Hilaire d'Arles (5 mai) on prend des raisins en fleurs dans la vigne qu'on veut protéger des dégâts des poules ; ou les trempe trois fois en faisant le signe de croix, dans l'eau qui leur sert d'abreuvoir. Les poules ne becquêtent pas les raisins. On accompagne certainement cette opération de quelque autre prière conjuratrice.

Pour empêcher le renard d'enlever les poules. — Le jour du mardi gras, on ramasse les os de la volaille qui a servi au repas ; on les met dans une besace et on les porte, après soleil couché, dans la propriété dont on veut éloigner les renards. On fait le tour de celle-ci en portant en mains la besace ; puis, le périmètre parcouru, on jette les os tant loin qu'on peut en lançant la besace.

Pour éloigner les chenilles d'un champ de colza, choux — On prend des baguettes de noisetier, de la première poussée, d'un an, en nombre égal aux angles du champ. On les plante à chaque coin moins un qui doit servir.

Digitized by Google

de porte de sortie à ces insectes. On dit, en faisant le signe de la croix, après avoir planté la coudrette : Insecte rongeur, je te chasse au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. On dit ensuite cinq pater et cinq ave. On répète la même prière en piquant la jeune branche de noisetier à chaque angle et on voit sortir les chenilles par l'angle où l'on n'a pas mis de baguette. On doit faire cette conjuration après soleil couché ou avant son lever, sans être vu de personne. Si un chien aboie contre l'opérateur ou s'il est aperçu, l'opération n'a pas d'effet....

Belette. Lorsqu'une belette traverse le chemin devant la personne en marche, celle-ci fait le signe de croix, jette une pierre avant de franchir la trace de la belette.

Chouette. — Si l'on entend la chevêche chanter près d'une maison où il y a des malades, on croit qu'elle les appelle au cimetière. De là son nom de mort, l'oiseau de la mort.

Poule qui chante le coq. — La poule qui chante le coq, expression usitée pour dire que la poule chante comme le coq, annonce un malheur, un accident dans la maison.

Pour empêcher les rats fruitiers de manger les poires sur les arbres. — On fait des prières au pied de chaque poirier avec une formule de conjuration.

Il existe des formules de conjuration dans beaucoup de familles. Il faut user de bienveillance et de tact pour en obtenir la communication.

On risque de froisser la croyance de ces personnes même avec un sourire narquois et conséquemment vous n'obtenez aucune confiance.

Ce sont les personnes agées de plus de la cinquantaine qui possèdent ces formules de conjuration ; les jeunes en sont ignorants et n'y ont point de créance

La commune de Jons a la réputation d'être un foyer de superstitions.

On dit encore de quelques familles qu'elles ont le diable. On connait le grand et le petit Albert.

II

LE PÈLERINAGE DE SAINT-CLAIR, LE 2 JANVIER.

L'église de Jons possède des reliques de saint Clair en vénération pour les maladies des yeux. Pendant la moitié de notre siècle, ce pèlerinage attirait une foule de visiteurs à Jons, qui apportaient leur offrande pour baiser les reliques de Saint Clair.

Aujourd'hui ce pèlerinage est abandonné. Monsieur le curé de Jons

Digitized by Google

se fâche de cette expression. Il lui a rapporté 2 fr. en 1889, dit-il. On a créé à Jons une foire à cette date, mais elle n'a pu s'établir, faute d'étrangers. Pèlerinage, vogue, foire sont étroitements unis dans les temps passés.

III

LA DAME BLANCHE ET LES LOUBEROUS.

Les contes font dévorer les petits enfants par la dame blanche.

Les anciens de Jons se rappellent avoir été menacés par leurs parents de l'apparition de la dame blanche, lorsqu'ils étaient trop turbulents ou qu'ils faisaient des taquineries à leurs frères, sœurs ou camarades. Quand ils commettaient quelques larcins ou qu'ils étaient désobéissants etc, ou bien lorsque les enfants au berceau criaillaient par trop longtemps, on les calmait tout à coup par la menace de la dame blanche.

Les louberous sont les loups-garous du moyen-âge. On les représente en hommes déguisés, vêtus de peaux de bêtes, en fantômes portant des chaines, des armes, des fourches, tridents, faisant peur la nuit aux gens aux maraudeurs.

Les loups-garous devaient épouvanter les grandes filles qui sortaient la nuit.

La sagesse populaire dit: « Les filles, comme les poules, doivent rentrer au logis avant le coucher du soleil, de crainte qu'il ne leur arrive malheur.

Les loups-garous étaient payés par les seigneurs, les curés, dit-on et croit-on à la campagne, pour tenir le bas peuple dans la crainte, l'obéissance.

Le roi Hérode, avec ses petits chiens chargés de grelots, parcourait les campagnes le temps de Noël, aux Rois.

« Mes enfants ne sortez pas pendant ce temps (la nuit), le roi Hérode vous prendra.

« Le roi Hérode est dans les chemins avec ses chaînes et ses grelots, il vous fera peur »

Voilà des contes de grand'mère qui ont encore leurs cours dans nos campagnes,

Les contes de revenants ont fait leur temps. Des vieillards, en entendant du bruit pendant la nuit, demandaient aux âmes de leurs parents, combien il leur fallait de messes pour leur repos.

Cependant, il se présente quelques cas où l'on entend dire qu'un bruit fait croire aux revenants ; mais c'est chez les personnes âgées ou ignorantes.

Digitized by Google

(Le cas du maire de Jonage faisant dire des messes pour le repos de l'âme de son oncle, croyant au revenant. C'était le cheval qui frappait un tarare avec les pieds de derrière, pendant la nuit)

IV

Le crêpe à la ruche d'abeilles. — Lorsqu'il meurt quelqu'un dans la famille, on met un crêpe à chaque ruche d'abeilles.

La Saint-Nicolas (6 décembre). Le jour de la Saint-Nicolas le pontonnier du bac de Jons, sur le Rhône, fait la fête et assiste à une messe qu'il a payée, avec tous les membres de sa famille. Il paye un passeur, car, dit-on, si le pontonnier touchait les rames ce jour, quelqu'un se noierait dans l'année.

Je ne sais pourquoi, en 1889, le pontonnier a rompu avec ce pieux hommage rendu à saint Nicolas, patron des mariniers.

3 litres de vin et 5 livres de viande ont remplacé l'office du curé.

Dicton des Mariniers sur le Rhône.

Fiate, Fia-te à san Nicola,
Mais n'aubli pas de rama. »

M. FERRAND.

CONGRÈS DES TRADITIONS POPULAIRES

D'après les nouvelles que nous recevons de Londres, le deuxième Congrès des *Traditions populaires* qui, suivant la résolution votée par le Congrès de Paris de 1889, doit avoir lieu à Londres l'année prochaine, est en bonne voie d'organisation.

Dans quelques jours, les Mémoires lus au Congrès de 1889 vont être mis sous presse ; ils formeront un volume de 200 pages environ. Dans un prochain numéro, nous pourrons annoncer l'époque de son apparition et le prix auquel il pourra être donné aux folkloristes qui n'avaient pas souscrit au Congrès de Paris.

Digitized by Google

UNE NOCE DE PAYSANS EN CHALOSSE

SORTIE DE L'ÉGLISE.

Le dessin ci-contre représente le défilé d'une noce de paysans Chalossais.

7. 4. 2. 1. 3. 5. 6.

N° 1. La mariée vêtue d'une robe de couleur vive, verte ou bleue, et d'un fichu à dessins imprimés sur fond blanc, porte une petite coiffe en percale blanche fortement empesée, appelée capule, surmontée d'une aigrette argentée ou dorée dont les extrémités brillantes, nommées *trembleus* (tremblants), scintillent au soleil.

Digitized by Google

N° 2. Le marié est vêtu d'un costume de bure de couleur foncée, dont la petite veste, très courte, recouvre le haut d'un large tablier de toile blanche à plastron. Sa tête est couverte par un béret foulé en laine bleu.

N° 3. Le violoneux, dont le costume est le même que celui du marié.

N°s 4, 5, et 6. Paysans en tenue de travail qui regardent passer le cortége. Leur vêtement, nommé « chamarre » est une sorte de blouse en grosse toile bleue, n'ayant qu'une seule ouverture au cou et que l'on passe par-dessus la tête. La chamarre est munie d'un capuchon.

Dans le N° 6 ce vêtement recouvre un tablier de travail en toile bleue.

N° 7. Paysanne portant une mante en laine rayée appelée débantière ; elle est coiffée, comme la mariée, d'une capule en toile blanche, et porte les cheveux coupés à la hauteur des oreilles, suivant un usage du pays, qui était le même pour les hommes que pour les femmes, mais qui tend à disparaître chez les premiers.

JOSEPH DE LAPORTERIE.

SECONDE VUE : INTERSIGNES

Nous recevons de notre collègue, M. Jules Destrée, avocat, homme de lettres à Marcinelle-lez-Charleroi (Belgique) la lettre suivante :

« Occupé à un travail sur les Intersignes, je viens prier les membres de la Société des Traditions populaires de vouloir bien m'aider dans ces recherches. On donne ce nom d'Intersignes à certaines communications mystérieuses qui s'établissent, le plus souvent, lors de circonstances solennelles, entre personnes liées d'affection, en dépit de la distance ou du temps. Larousse, en son supplément, définit ce terme ainsi : se dit d'une chose qu'on regarde comme l'annonce mystérieuse

Digitized by Google

d'un fait qui se réalise en même temps dans un lieu éloigné. Et Littré de même, en son positivisme, dit : Lien mystérieux que l'imagination se plait à établir entre deux faits qui se produisent souvent à de grandes distances l'un de l'autre.

Est-ce l'imagination seule qui se plait à établir des correspondances illusoires ? Y a-t-il en des récits de ce genre quelque réalité mal expliquée et mal connue ? Les événements n'ont-ils pas une sorte de projection, de reflet, dans le temps ou dans l'espace, que certaines organisations particulièrement impressionnables peuvent percevoir ? Nous n'avons pas à répondre.

Ce qui est indéniable, c'est que la tradition en est très ancienne, et bien que reléguée actuellement par les esprits forts dans le domaine de contes bleus et des livrets d'opéra, elle très répandue encore. Suétone et Plutarque, rapportent les effrayants présages qui annoncèrent la mort de César ; Shakespeare, en son théâtre splendide, s'en est souvenu ; nombre de familles nobles ont dans leurs traditions quelque apparition tragique à l'heure de la mort ; dans les pays du Nord, en Ecosse surtout, la croyance aux Intersignes est fréquente. Au siècle passé, Swedenborg vit de Gothembourg, un incendie à Stockholm, à cinquante lieues. Et le spirituel baron Grimm qui avait fait une soigneuse enquête sur l'événement écrivait : Ce fait, il est impossible de le nier, mais le moyen d'y croire ! Récemment, une admirable nouvelle de Villiers de l'Isle Adam : L'Intersigne, paraissait dans les *Contes Cruels*.

Je cite tout cela un peu pêle-mêle, seulement pour montrer qu'il y a là une superstition, si l'on veut, mais tenace en l'humanité et par conséquent un domaine des plus curieux à étudier folk-loriquement. Tout ce que la tradition, la légende, la littérature, rapportent dans les divers pays du monde sur ce sujet, je voudrais le réunir ; mais la chose est impossible au travailleur isolé, tandis qu'elle pourrait se réaliser avec le bienveillant concours des membres de la Société des Traditions Populaires, qui, disséminés sur toute la terre, représentent collectivement une érudition formidable. Que chacun d'eux scrute ses souvenirs et nous signale ce qu'il sait, je les en remercie d'avance profondément. Et j'estime même que ce mode d'étude pourrait, en se généralisant, donner des résultats magnifiques ; on reproche souvent au folk-lore d'amonceler des détails sans système, et je crois qu'il serait temps, ainsi que le faisait judicieusement remarquer M. L. Brueyre, de tenter des vues d'ensemble ; on y arriverait aisément par la collaboration de tous sur un point donné.

JULES DESTRÉE.

Digitized by Google

MŒURS ET COUTUMES DE MARIAGE

II

SUR LA COTE DE TERSK, GOUVERNEMENT D'ARCHANGEL[1].

A jeune fille, dès qu'elle est fiancée, du lundi au samedi, passe chaque jour dans le *plakanié* le pleur. Entourée de la foule de ses compagnes, assise sur un banc en face de la mer, la fiancée pleure sa vie de jeune fille qu'elle va quitter ; une des femmes présentes chante de monotones chansons, le dernier couplet de chacune est repris par la fiancée, qui porte son mouchoir à ses yeux et d'un mouvement automatique laisse pencher sa tête « plus bas que les épaules. » Chaque jour des compagnes se présentent, vers midi, qui restent jusque tard dans la soirée. Ce même jour, la future s'adresse à son frère avec les pleurs habituels et le prie d'apporter du bois pour chauffer le bain; ensuite elle s'adresse à sa sœur à laquelle elle demande de chauffer le bain et enfin à l'une de ses compagnes, qu'elle supplie d'apporter de l'eau dans le bain :

— Puise, lui dit-elle, l'appelant par son nom, dans *les trois puits*, pour qu'une dernière fois je me lave dans le bain, pour effacer de mon blanc corps le chagrin, de mon cœur ardent la tristesse.

A la sortie du bain où elle se rend avec ses compagnes, nouveau pleur ; s'approchant de la maison la fiancée chante :

Arrêtez-vous, mes charmantes et roses compagnes,
Près du perron rouge et tortueux.

A ce moment sur le perron sort la mère de la jeune fille ; cette dernière chante, ou, pour parler plus juste, pleure en s'adressant à elle :

Je suis allée dans le bain,
Mais je n'ai pu effacer
De mon blanc corps le chagrin
De mon cœur ému la tristesse!

[1] Voir le t. v, p 322.

Digitized by Google

Toute la troupe de jeunes filles entre dans la maison ; une fois dans l'izba, la promise s'approche du *coin d'honneur* et, debout devant les saintes images, demande la bénédiction à ses père et mère :

— Bénissez-moi, petit-père, petite-mère, de la bénédiction des parents pour les siècles inviolable, afin que du fonds de la mer elle m'enlève et me conduise hors des bois sombres.

La bénédiction reçue, la fiancée entre dans une autre pièce, et là on dresse la table pour le repas. Bientôt arrive le fiancé avec sa parenté et il s'assoie à table. A ce moment les jeunes filles chantent :

Sont arrivés à tire d'aile (*bis*) les brillants faucons ;
Ils s'assoient les faucons tous aux tables de chêne,
Devant les nappes précieuses.
Tous les faucons boivent encore, mangent,
Mais un seul de ces faucons ne boit ni ne mange,
Il ne boit ni ne mange, mais regarde derrière le rideau :
Où es-tu, mon Annette,
Où es-tu mon Egorovna ?
Elle n'est pas à toi Seigneur, mais à son père !
Seigneur, c'est au père Egor, c'est le soleil de Sidovitsch.

Le nombre des plats qu'on sert reste invariablement le même tout le temps des festins de noces. Premier plat : du saucisson, ensuite de la viande rôtie et à la fin du *sig* (lavaret.) Au moment des *sigi*, sort la fiancée qui s'est dérobée jusque là ; elle paraît accompagnée de deux femmes qui la soutiennent sous les bras et qui se nomment les « sorteuses ». Elle salue quatre fois sur quatre côtés, prend des mains d'une de ses compagnes le plateau avec un petit verre dans lequel sa compagne verse du vin, et présente un petit verre à son père, un autre à sa mère et ainsi de suite, en suivant rigoureusement l'ordre des âges. A chaque coup, les jeunes filles chantent :

Verse, verse encor,
Parent frère
Ivan Ivanovitch.
Je porterai (le verre) par la chambrée,
Par toute la claire chambrette,
Sur toute la table de bois ;
Je le ferai parvenir jusqu'à l'intelligent
Et jusqu'au plus intelligent,
Jusqu'au parent petit père[1] :

[1] Ces paroles changent avec chaque personnage auquel la fiancée présente le verre.

Digitized by Google

Accepte, accepte, mon sage
Agrée, agrée, mon très sage,
Que pour un prince jeune,
Pour le salut (la requête[1]) d'une princesse,
Pour un salut bien bas,
Pour la « Cyrilienne » (l'usage Cyrilien).
De vin une coupe d'or pleine
De la part des jeunes vignerons.
Ce n'est ni la feuille, ni l'herbe qui se déroule
C'est une jeune tête qui s'incline ;
De blanches mains présentent le plateau,
La langue prépare un discours de circonstances,
Fait une prière à Jésus.

Arrive le tour du fiancé ; un silence se fait, les chansons s'arrêtent ; ayant rempli un petit verre, la fiancée murmure trois fois :

— Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, aie pitié de nous !

Ensuite elle approche le vin du fiancé, en ajoutant :

— Accepte et bois jusqu'au fond.

Cette obligation remplie, la fiancée s'éloigne vivement dans un coin près du poêle et commence à pleurer, se plaignant de cette cérémonie humiliante pour elle :

— Ils m'ont fait honte, ils m'ont fait honte mes honorables parents, devant tout le monde, devant mes chères compagnes !

Ensuite une des compagnes de la fiancée apporte les présents destinés au fiancé et à sa parenté. Les cadeaux consistent en mouchoirs pour les hommes et en toile pour les femmes ; naturellement le fiancé reçoit le plus beau cadeau. Ainsi finit la présentation qu'on appelle entrevue. Tous les invités s'en vont chacun chez soi, mais le fiancé s'éloigne d'abord de quelques pas, puis revient en courant sans prononcer un mot, jette une pièce de monnaie quelconque sur la table et s'enfuit bien vite.

Le dimanche matin, alors que la fiancée dort encore, sa mère vient la réveiller, et s'asseyant au chevet de sa fille, dans le cercle de ses amies, elle commence à pleurer :

Lève-toi donc, ma bonne,
Réveille-toi de ton profond sommeil ;
Colombe prisonnière,
Jeune fille rose inscrite parmi les prétendues.

[1] Le *tchelobitié* (Voir : Rambaud : Histoire de Russie.)

Digitized by Google

La jeune fille se lève et s'occupe de sa toilette, ainsi composée : l'ornement de tête, triomphal, consiste en un bandeau (poviazka) cousu de deux passements, mais sans perles ; le corps se dérobe sous une robe ample appelée *chtoprik* également adornée de passements ; sur les bras des manches étroites en toile, sans plis, arrêtées par des rubans aux poignets. Cet habillement se conserve partout à Pomorié, c'est la simplification du vêtement plus élégant porté aux environs d'Archangel.

Une fois habillée, la fiancée prie Dieu debout sur la *odevalnitza* (descente de lit, de *odevatsia*, s'habiller, l'endroit où elle s'habille) ou tapis de peau de brebis. Voici les paroles : « Je ferai un salut pour mon père (elle s'incline), un autre pour ma petite mère, » et ainsi de suite pour tous les parents. A midi, la fiancée, avec ses inséparables compagnes, se prépare à aller chez tous ses parents pour les prier de « venir manger un peu pour la première et la dernière fois de sa vie, de son état de rose vierge. » C'est en réalité la visite d'adieu qu'elle fait comme jeune fille; elle fait cette visite même à la montagne de glace, de laquelle elle descendait encore il n'y a pas longtemps, avec une telle insouciance et un tel plaisir.

De retour à la maison, non contente des invitations personnelles, la fiancée envoie ses amies à ses parents avec l'invitation pour le repas :

— Le père et la mère et la *princesse* fiancée vous saluent pour la première fois, pour que vous veniez manger le pain et le sel ! disent les compagnes en se présentant.

— L'affaire est faite, les invités appelés, disent-elles à la fiancée en revenant.

Tous les hôtes doivent apporter à la fiancée un cadeau quelconque.

Après le repas, la jeune fille reste seule dans le cercle de ses amies assises sur le banc près de la table. Alors la mère s'approche d'elle et lui chantant les paroles d'une dolente mélodie, elle lui enlève solennellement le bandeau qui relie ses cheveux, qui s'épandent sur les épaules et le visage ; la jeune fille pleure son bandeau qu'elle n'aura plus le droit de porter.

Arrivent les amis pour dire leur bonjour à la fiancée au nom du fiancé ; ils prononcent ces paroles rythmées :

— Nous *frappons du front* et faisons un salut au petit père, à la petite mère et à la princesse mariée pour la première fois ! Notre prince fiancé (le nom) est resté bon et sain de corps avec son père et sa mère, avec le maitre de cérémonies (de la noce), la marieuse, la marraine, (*la mère de la croix*), sa famille et sa tribu, ses vaillants amis, faucons resplendissants, avec les roses jeunes filles, fabricantes de gâteaux, ensorcelleuses *du pot au feu*. Notre prince se tient dans la rose cam-

Digitized by Google

pagne, sous une tente blanche et appuyée sur une lance pointue, il a donné l'ordre de s'informer de ta santé et de parler de ce qui te concerne, de transmettre un salut : il voudrait te voir *les yeux dans les yeux*.

Ayant reçu l'assentiment au désir du fiancé, les amies s'en vont pour revenir avec lui. Les journées jusqu'à ce moment s'appellent *nuptiales*, mais quand le fiancé apparaît, et, selon l'usage, s'assied à la table, alors commence le *ponimanié* (de *ponimat* comprendre) le moment où l'on se comprend s'entend, les accordailles. La marieuse fait sortir de la chambre voisine la fiancée, dont le visage est entièrement couvert d'un mouchoir. Le fiancé sort aussitôt de table, se place à côté de la fiancée et demande la bénédiction. Son père les bénit avec le *bainic* : c'est un pain cousu dans une serviette avec un couvert. Ensuite commence une régalade d'usage qui ne se prolonge pas : chacun est pressé de se rendre à la maison du fiancé où l'affaire certainement ne se passera pas sans *zakouski*, goûter. Le soir, le fiancé en recevant sa fiancée fait semblant de recevoir un droit sur elle : elle ne peut s'en aller, n'ayant pas demandé pour cela la permission à son futur mari. Les compagnes et la marieuse intercèdent pour elle et naturellement la permission lui est accordée. Ainsi finissent les accordailles.

Le mariage a lieu d'ordinaire le lendemain. La fiancée, avec la foule qui l'accompagne, arrive dans la maison de son futur époux où elle est tenue de souhaiter le *bon matin* à son père. Quand tous les préparatifs pour le départ sont faits, le jeune couple reçoit la bénédiction de ses vieux parents, dont le nombre doit être absolument de huit. S'il manque quelqu'un parmi les vivants, on le fait représenter. Après cette cérémonie, les fiancés s'assoient dans les *kerissi*(chariots trainés par des rennes),et une longue caravane de rennes, tous ornés de sonnailles, se dirige à travers les déserts de neige vers une église éloignée. Sur le rivage de Tersk, il n'y a pas d'églises dans chaque village, aussi le voyage pour la bénédiction se prolonge quelquefois deux ou trois jours.

Au retour de l'église, le père et la mère rencontrent les jeunes gens avec une icone et un pain. Suivent les compliments et le repas. Puis viennent la *svata* (marieuse) et la *porteuse de corbeilles* : la première apporte le *vsvar* (miel chaud étendu d'eau) et le lit avec ses accessoires ; la seconde apporte les présents destinés à la jeune fille. La nappe dans lequel est cousu le pain, la marieuse la coupe en morceaux, puis elle verse le *vsvar* à la ronde dans des tasses et demande, à toutes les personnes présentes de s'asseoir et de manger. La porteuse de corbeilles sort et donne aux amies les cadeaux qu'elles doivent distribuer aux personnes désignées.

Digitized by Google

Quand arrive le moment de laisser les fiancés, la marieuse entre dans leur chambre à coucher suivie de tous les invités, en leur présence la jeune femme déshabille son mari comme un *gospodine*, Monsieur, seigneur. Quand il lui reste à ôter la botte de sa jambe droite, elle lit trois fois la prière : « Seigneur, Jésus-Christ fils de Dieu, aie pitié de nous. » et ôte la botte, d'où roule une bague : la jeune femme l'attrape vivement et la passe à son doigt. A ce moment le mari est assis sur le lit ; la femme répète trois fois la même prière, et lui dit :

— Accepte moi pour compagne ?

— Je suis heureux de ta compagnie, répond-il, et, la saisissant par la taille, il la rejette par dessus lui sur la couche nuptiale.

— Dormez, reposez-vous, Dieu soit avec vous, dit la marieuse, en les embrassant. Tous sortent.

Le lendemain matin, le mari arrive chez les beaux-parents « pour le chaud » c'est-à-dire les blinis (les crêpes)[1] et les prie de venir manger chez lui « avec tous les amateurs. » A ce repas les hommes se rendent à pied et les femmes en voiture, n'y aurait-il que deux pas à faire. Chaque hôtesse apporte à la jeune fille une tasse de crêpes. Le soir tous se réunissent chez le beau-père. Le jeune marié doit apporter à sa belle-mère des chaussures comme cadeaux. Les jeunes époux restent à passer la nuit chez le beau père ; au matin la jeune fille prend son trousseau et en ce moment entre définitivement dans la maison de son mari.

III.

Cérémonies de mariage chez les Permiens.

Voici d'après M. Zabyline les usages relatifs au mariage dans le gouvernement de Perm. — Les Permiaks marient très tôt leur fils. Dès que le jeune homme a 18 ans, ses parents pensent à lui donner « une aide. » Aussi, il est rare de rencontrer un célibataire de 25 ans chez les Permiens : l'extrême pauvreté, l'état d'orphelin, où la trop grande laideur en sont les uniques causes.

On ne décide pas le mariage sans en avoir obtenu le consentement de l'autorité, du prêtre de l'endroit et du conseil des parents et des amis intimes, qui décident du sort du jeune homme. Il arrive que le jeune homme n'apprend son mariage que le jour de la promesse (qui se fait en frappant la main dans la main d'où le mot russe : *roukobitié*) et quelquefois le jour même de la noce. Rarement il se choisit lui-même sa fiancée. C'est l'affaire du père qui recherche la richesse, le caractère,

[1] Voir revue n° t. Mai 1889.

Digitized by Google

les bons sentiments chez la jeune fille. Une fois qu'on a choisi la jeune fille, commence la présentation (*svatovstvo*). Ce rôle appartient au plus âgé de la famille, ou au parrain ou à un ami expérimenté.

Ce personnage prend le rôle de marieur, revêt son habit de fête et se rend à la demeure de la fiancée à cheval en été et l'hiver en traîneaux qui sont toujours couverts d'une *rogoja*, natte en tilles de bouleau.

Le marieur, pour pénétrer dans l'izba ouvre la porte à trois reprises l'entrouvre un peu d'abord et la referme, l'ouvre davantage ensuite et enfin toute grande. Avant d'entrer il avance son pied droit pardessus le seuil et le frappe du talon. Ces coups, selon une superstition permienne, sont nécessairss pour la réussite de l'affaire. Sorti des soupentes qui garnissent l'entrée, le svat fait sa prière, en se tenant sous la poutre principale du toit, et, sans rien dire, salue les maîtres et s'assied sur le banc et se tait jusqu'à ce que le maître du logis l'interroge sur l'objet de sa visite, et répond à ces questions *en russe*[1], ou en permien. Il présente alors le fiancé en termes les plus élogieux. Les parents s'excusent, usent de détours pour répondre prétextant la jeunesse de la jeune fille, son inexpérience aux choses domestiques, etc.

— Il faut cependant bien la marier un jour; la fille est venue au monde : vous ne la retiendrez pas toujours... On a rencontré un prétendu solide (texte : qui se tient debout), on ne peut en trouver un meilleur ; il a toute sorte de bétail, un bien en labours, du pain dans la farinière.

— Mais elle n'a encore rien préparé : ni cadeaux, ni *lopoti* (vêtement de dessus) elle n'a ni *caftan* (justaucorps) ; ni *saraphane* (jupe de paysanne).

— A quoi nous sert un caftan, un saraphane ?.. Il nous faut une bonne travailleuse.

— Mais, sans caftan cela ne se peut ; nous attendrons l'année suivante et ferons tout ; cette année n'est pas celle où nous pouvons la donner en mariage.

C'est ainsi qu'on engage les fiançailles. Si le père de la jeune fille, pour quelque raison, veut refuser, il dit :

— Je n'ai pas de filles à marier ; cherche là dans une autre maison, mais ne viens pas chez moi dans ce but. Mais si tu veux, viens simplement pour *trinquer*.

Les visites du marieur doivent quelquefois se renouveler plusieurs fois. Si le fiancé ne convient pas à la jeune fille, elle le refuse à la troi-

[1] Voir Le Permsky Sbornik (Recueil Permien, en russe), 1860. Tome II. Il faut remarquer que les Permiens ont leur langue propre. L'auteur affirme que les femmes ne savent généralement pas parler russe.

Digitized by Google

sième fois. Il faut remarquer que jamais, en dépit de l'hospitalité ordinaire chez les Russes, on ne régale le marieur chez la fiancée, bien qu'il reste quelquefois pendant des trois et cinq heures.

Les Permiennes conservent rarement leur innocence, mais les prétendants n'y font pas attention et se marient souvent à des femmes enceintes, en comptant que l'enfant naturel (en russe le *mirène*, l'enfant du *mir*) deviendra bientôt un ouvrier.

Le jour de la *promesse* de mariage (voir plus haut) le marieur prend chez le prétendu du vin (eau-de-vie), de la bière, un gâteau aux poissons et se présente avec ces cadeaux dans la maison de la fiancée accompagné d'un parent où d'une parente. Le fiancé figure rarement à cette occasion et n'entre que sur le désir de la jeune fille. Le beau-père fait alors semblant de refuser la main de sa fille, mais les parents de celle-ci lui rappellent la parole donnée et le forcent à donner son consentement. Alors le marieur remplit de vin plusieurs verres et en réserve un pour la fiancée. Le père ordonne à sa fille d'allumer un flambeau devant *l'ikone* et d'apporter le pain et le sel sur la table. Après quoi tout ceux qui sont dans l'église font une prière d'une minute. Le père s'assied à table, le marieur s'approche et ils se prennent les mains en disant : « Seigneur Jésus-Christ Fils de Dieu aie pitié de nous. » Le marieur dit au père : « Prends garde, marieur, n'aie pas d'autre parole ! si tu retractes : tu me donneras le déshonneur ; si je renonce à ma parole : je la paie. »

Le camarade du marieur d'un côté, de l'autre la mère de la fiancée séparent les mains jointes : ce qui signifie que l'affaire est conclue et devant témoins. Le marieur régale d'eau-de-vie toutes les personnes présentes et le père, en sortant de derrière la table, prie tout le monde de s'asseoir. Alors apparait la jeune fille toute parée et, à son tour offre à chacun de l'eau-de-vie apportée *pour* l'*occasion* par le marieur et fait à chacun un modique présent, échantillon de son ouvrage manuel. Les hôtes le rendent en argent. Si le fiancé se trouve là, il reçoit aussi son cadeau. Ensuite on offre au marieur et à son compagnon ou à sa compagne un repas spécialement preparé pour eux et consistant en gâteau (*pirogue*) aux poissons, *stoudène* (gelée), *chtchi*[1], un ou deux plats chauds, quelquefois de l'hydromel. Pendant le repas, on offre en abondance aux hôtes invités ou non, de la bière et du vin apporté par le *svat*, et, si le père de la fiancée est riche, il donne de son vin. On se sépare fort tard dans la nuit. Quand la fiancée assiste à la promesse, ou pendant la distribution des présents et le repas, on chante comme le jour des noces. Désormais la jeune fille est engagée et, de ce jour, on invite la *vytitza* (de vyte : gémir) la pleureuse et les com-

[1] *Revue* n° 5, Mai 1889.

Digitized by Google

pagnes. Ce rôle de pleureuse est très important ; ce sont généralement des vieilles filles ou des femmes mariées qui s'en chargent : elles doivent à cet effet avoir une belle voix, savoir improviser et chanter. Elle s'appelle « vytuitza » parce que, pendant qu'elle chante, la fiancée doit gémir (le mot russe a le sens d'aboyer.) A partir des premiers jours après l'engagement et en commençant par les plus parents, on invite, chacune, à son tour, la fiancée et la pleureuse et ses compagnes. On leur dépêche à cet effet un « inviteur. » La fiancée le régale de vin et lui donne en présents une croix (qu'on appelle *telnik*, de « *telo* » corps : qu'on porte sur le corps) et deux ceintures. Pour se rendre aux invitations elle met son habit de fête et orne sa tresse de rubans. Se tenant debout au milieu de l'izba, la fiancée, la pleureuse et ses compagnes, chantent une chanson dans laquelle elles demandent au père sa bénédiction pour la route, et ensuite la fiancée salue son père jusqu'à terre. Le père donne sa bénédiction. On la demande aussi à la mère et aux anciens de la maison. Puis la jeune fille part avec ses compagnes, à cheval en été, en hiver en traîneau et si c'est tout près, à pied. Les compagnes emportent avec elle de quoi s'asseoir pour la fiancée : du feutre (*voïlok*) et des oreillers, et lui chantent des chansons en route,

Si la fiancée se rend chez sa tante, alors, au seuil du perron d'entrée (premier perron), les jeunes filles qui l'accompagnent étendent le voïlok devant la porte de l'izba, puis, debout sur le tapis avec la fiancée, elles chantent :

Tu n'as pas voulu ma petite mère,
Me faire geler sur le pont.
Mes petits pieds joyeux se sont collés
(De froid) contre le pont, le pont d'aubier ;
Le froid a pincé mes petites mains blanches
Après le crampon et contre le nu du fer.

La tante cependant étend du feutre dans l'izba, contre le seuil, vient dans l'antichambre avec un *toniass* (boîte en écorce de bouleau) rempli de *braga* chaude (miel, eau-de-vie, houblon) pour la fiancée et ses compagnes. La fiancée tombe aux pieds de la tante, et les jeunes filles chantent une courte chanson sur le crève-cœur, l'affliction de la fiancée, qui vient la visiter pour la dernière fois. Tous boivent la bière offerte ; on porte le voïlok et l'oreiller dans l'izba. On prie, on fait des saluts, des inclinaisons de tête, on s'embrasse entre femmes, et on s'assied. La maitresse de maison régale ses hôtes de bière, de *braga*, de vin, de pâté appelé *pelmène* et d'autres mets. Par le temps froid, pour réchauffer plus vite la fiancée, on lui offre de la bière chaude avec du poivre. Les compagnes, dans une chanson de circonstance, font des louanges de la tante et la remercient

Digitized by Google

de son hospitalité, ainsi que toutes les personnes présentes. Pour cet honneur, toute personne de la maison donne en présent à la fiancée de l'argent, de 1 à 20 kopecs, à l'exception de la tante qui donne à la fiancée une *chamchoura*, tissu d'or.

On chante des chansons de toutes sortes, la tante reçoit de la fiancée du drap pour des manches, une croix *de corps* et deux ceintures, et le maître du logis des bottes ou une ceinture, avec une croix, etc. Un des derniers jours avant la noce, le père du fiancé, ou s'il est mort, son plus proche parent, devient marieur et se rend dans la maison de la fiancée pour décider le jour du mariage, ce qu'on appelle en permien : *tenir conseil*. Il vient muni de provisions. La mère envoie alors des jeunes filles chercher le fiancé. La promise régale son hôte bien-aimé de vin qu'elle a reçu le jour de la promesse et aussi de bière et d'un repas.

Un ou deux jours avant la noce, le père de la jeune fille prend conseil de la famille pour savoir qui il placera dans le cortège et particulièrement celui qu'il mettra au rang de *vejlivetz*. C'est une manière de devin chargé de veiller sur les jeunes gens contre la maladie, le mauvais œil, etc.

Le cortége se co pose de cette façon : le parrain, le frère aîné, ou l'oncle du marié, ce sont les capitaines ou maîtres des cérémonies et les boïars. La marraine ou la vieille tante, la sœur mariée — ce sont les *svahi*, les marieuses. Les frères cadets et les connaissances du fiancé : ce sont les amis et les camarades ; et quelque sorcier ou devin fait le *vejlivetz*.

A ce moment les Permiens superstitieux redoutent que quelqu'un ne change les gens de la noce... en bêtes ou en oiseaux. Aussi le vejlivetz doit être maître en sorcellerie. C'est un personnage difficile à trouver et très considéré.

Ceux qu'on a choisis pour le cortège sont invités la veille de la noce, dans la maison du fiancé. Cette invitation se fait par le père ou le frère ou l'oncle qui s'appellent, à cette occasion, les « appeleurs. »

A chaque invitation « l'appeleur » apporte un cadeau, du pain, de la viande ou une épaule de mouton. Pendant ce temps le même genre de préparatifs se passe chez la fiancée.

Dans le dernier jour avant la noce, le *devichnik* (de divitza, jeune fille) dédouble la natte de la fiancée et on la mène dans un bain de vapeur chauffé exprès pour ce jour, toujours avec les chansons et les bénédictions des parents et des proches. A cet effet, la jeune fille salue à terre toutes les personnes présentes sans distinction. Ensuite, retour du bain en chantant, rencontre de la mère qui offre de la bière et bénit sa fille, déjeûner, chansons de grâces au nom de la fiancée ; après le repas, au milieu de l'izba, nouvelles chansons où l'on demande la

Digitized by Google

bénédiction paternelle pour la route lointaine ; bénédiction du père, nouveaux cadeaux de la jeune fille à son père et à ses compagnes, et encore des chansons. La chanson finie, la fiancée salue jusqu'à terre la pleureuse et lui fait présent d'une pièce de toile ou de manches.

Les jeunes filles font asseoir la fiancée sur le banc et, pour la dernière fois, lui tressent sa natte avec des rubans en s'accompagnant de refrains de circonstance. Puis avec une ou plusieurs de ses compagnes, la fiancée se couche derrière la table, sur le *banc* qui se trouve en face de la porte et contre laquelle, à cet effet on pose un banc. Les autres jeunes filles s'en vont si elles sont du même village, sinon elles restent et se couchent par terre et sur la soupente.

Chez le fiancé cependant, la veille de la noce, on lave le plancher et on le couvre de paille, ce qui signifie que le jeune homme doit vivre avec sa femme non pas dans la « nudité » mais dans l'opulence ou selon l'expression populaire « la corpulence » (*tolsto*). Le soir le mari va au bain sans aucune cérémonie.

(A suivre).

LÉON SICHLER.

SALOMON DANS LES LÉGENDES MUSULMANES.

V

M. Sax juge à propos de revenir sur une discussion qu'on pouvait croire terminée. Les lecteurs de la Revue qui voudront comparer le mémoire de M. Lévi et l'article de M. Sax admettront difficilement que ce dernier puisse sortir de ce dilemme :

Ou M. Sax n'a pas connu le mémoire de M. Lévi et alors il n'est pas au courant de la question qu'il prétend traiter.

Ou il l'a connu et alors, pourquoi ne l'a-t-il pas cité ? (Voir le tableau des rapprochements que j'ai donnés ici même).

J'ajouterai qu'il est inexact que l'article de M. Sax renferme sur le sujet en question de *nombreux* textes manquant chez M. Lévi.

Toutefois il est un point où je reconnais que mon honorable contradicteur a raison quand il dit « qu'il n'y a rien de commun entre sa manière de traiter un sujet et celle de M. Lévi. » Les folkloristes — et ils sont nombreux — qui attachent une haute importance aux travaux de ce dernier, seront absolument de cet avis.

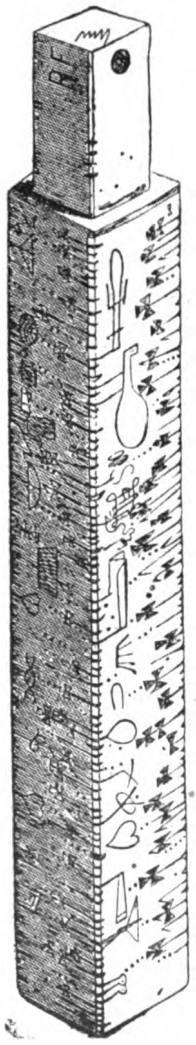
RENÉ BASSET.

Digitized by Google

LES CALENDRIERS DES ILLETTRÉS.

VI.

LES BATONS-CALENDRIERS.



Le calendrier-bâton, dont on voit le dessin[1], était en usage au dix-septième siècle; on le suspendait au montant des cheminées. Il y avait un format plus petit que l'on portait dans la poche.

Chacune des quatre faces contenait une période de trois mois. Les entailles des jours étaient d'égale grandeur, sauf celles des septièmes jours qui étaient plus large, et celles du premier du mois qui étaient plus longues. La lettre dominicale n'était point marquée. Au dessous de cinq, le nombre d'or était représenté par des points ; le chiffre 5 était indiqué par une ligne ayant au sommet une sorte de crochet angulaire ; au delà, jusqu'à 10, on ajoutait des points ; 10 était désigné par une croix ; 15 par une croix et un crochet au sommet ; 19 par une double croix. On avait adopté des signes symboliques pour l'indication des fêtes : une étoile pour l'Épiphanie (6 janvier), un nœud d'amour pour la Saint-Valentin (14 février), un cœur pour les fêtes de la Vierge, la Purification, l'Annonciation, l'Assomption, etc ; une harpe pour la Saint-David (1er mars), des clefs pour la Saint-Pierre (29 juin), un gril pour la Saint-Laurent (10 août), une paire de souliers pour la Saint-Crépin (25 octobre), une roue pour la Sainte-Catherine (25 novembre) etc.

[1] Il paraît certain, est-il dit dans le *Magasin pittoresque*, (Année 1850, p. 48) qui publia le dessin que nous reproduisons un peu réduit, que des calendriers semblables étaient très communs en Norvège, en Danemark et dans la plupart des autres contrées du Nord ; on en trouve des descriptions variées dans le livre intitulé : *Fasti Danici*, d'Olaüs Wormius, imprimé à Copenhague en 1643.

Digitized by Google

En Angleterre, on donnait à ces calendriers le nom de *clog* ; que l'on suppose dériver du mot *log* ou *logg*, employé anciennement pour désigner toute espèce de morceaux de bois, et particulièrement ceux qui servaient à museler les chiens. Le présent calendrier est conservé à la librairie de Chetham, à Manchester.

A cette époque, on se servait aussi de cannes ou bâtons pour la marche, entaillés de la même façon, qui servaient ainsi de calendrier portatif.

A. CERTEUX.

LE PEUPLE ET L'HISTOIRE.

IV.

MANDRIN.

I

On sait que Mandrin, le fameux chef de brigands qui vivait vers le milieu du siècle dernier, avait commencé par faire de la contrebande ; devenu chef d'une troupe nombreuse et organisée militairement, il attaqua les employés des fermes et gabelles, les mit en déroute et se réfugia avec ses gens dans les montagnes du Dauphiné, son pays natal. De là, poussant ses incursions jusqu'en Bourgogne, il osa attaquer à main armée les villes d'Autun et de Beaune ; cette dernière ville a conservé de son passage une trace assez curieuse.

Sur une des faces de la vieille tour de l'Hôtel-de-Ville est un cadran au dessus duquel une sphère tournante, moitié noire, moitié dorée et engagée dans la muraille, indique les phases de la lune, laissant paraître plus ou moins de sa partie brillante, suivant la croissance ou la décroissance de l'astre. Mandrin, après avoir pillé les maisons et rançonné les habitants, allait quitter la ville ; en passant au pied du beffroi, soit pour faire montre de son adresse, soit pour jeter une dernière insulte à ses ennemis,

Digitized by Google

il prit une arquebuse aux mains d'un de ses hommes, visa le globe lunaire et y logea une ballé en plein milieu. Le trou se voit encore, car les Beaunois, sur les longues oreilles desquels Piron a fait tant de mauvaises plaisanteries, ont eu l'esprit de laisser à leur horloge cette blessure historique.

Aux pays de Bourgogne, le nom de Mandrin est resté comme un terme de mépris dans le répertoire populaire ; il s'applique d'ordinaire aux va-nu-pieds, vagabonds et traineurs de grandes routes : *un tas de Mandrins*, disent les gens ; mais qu'une rixe éclate parmi la petite jeunesse du faubourg, l'épithète de : *grand Mandrin* ! sera le prélude obligé des taloches, horions et gourmades.

L. Morel Retz (Stop.)

II

En Provence, un homme de mauvaise mine était appelé *Mandrin* (Honnorat *Dict.*) ; Mistral *Tresor*, donne le verbe *mandrineja*, mener une vie de brigand, *mandrinaio*, *mandrialho*, tas de voleurs ; *mandrounas*, vilain mendiant.

En Limousin, existe le proverbe :

Aveir une mina de Mandrin.

On donne ce nom à un homme dont la figure, le costume et la tenue annoncent un brigand.

(J.-B. Champeval. *Proverbes Bas-Limousin*).

Dans le Forez (Gras, *Patois forezien*, v° Mandrot), Mandrin est encore célèbre sous ce nom de Mandrot.

La grotte bien connue de la Balme (Isère) a servi de refuge à des voleurs et à des contrebandiers. Lors d'un voyage fait récemment avec M. le Ministre des travaux publics, on nous a raconté que, d'après une légende connue dans le pays, Boulanger, don Carlos et Mandrin s'y étaient donné rendez-vous.

P. S.

Digitized by Google

UNE SUBSTITUTION.

Dans une recension en prose d'une version du roman de Garin de Montglane (*Bibl. Nat.*, n° 1460, 2e partie, folios 95–259), un enchanteur du nom de Perdigon, tombé aux mains de Gaufrey de Montglane, est condamné à mort par son ennemi : mais il échappe au supplice, au moment même où on l'y conduit, en prenant les traits de son propre bourreau, Grignart, et en lui donnant les siens, de sorte que ce dernier est pendu à sa place.[1]

L'auteur de ce rifacimento, datant du XIVe siècle et différent des autres versions en vers et en prose du même roman, a-t-il eu connaissance d'une tradition musulmane d'après laquelle les juifs crucifièrent, au lieu de Jésus-Christ, un des leurs qui lui ressemblait?

Le Qorân fait déjà mention de cette légende « Ils (les Juifs) disent : Nous avons fait mourir Jésus, fils de Marie (Isa ben Mariam), le prophète de Dieu. — Ce n'est pas lui qu'ils ont tué et mis en croix, mais quelqu'un qui lui ressemblait[2]. »

Les commentateurs du Qorân nous ont transmis plus de détails sur cette tradition empruntée aux hérésiarques[3] et qui s'applique à divers personnages : « On raconte, dit El Beïdhaoui[4], qu'une troupe de Juifs s'étant emparés de Jésus et de sa mère, il pria contre eux et Dieu les métamorphosa en singes et en porcs. Les autres convinrent de le tuer : Dieu l'avertit qu'il allait l'enlever au ciel. Alors il s'adressa à ses compagnons. Qui de vous, dit-il, veut prendre mon apparence? Il sera mis à mort et crucifié et entrera dans le paradis. — Un d'entre eux accepta :

[1] L. Gautier *Les Épopées françaises* 1re édition t. III Paris 1868 in-8° p. 118.

[2] *Qorân* Sourate IV v. 156 Cf. aussi Gerock, *Versuch einer Dars tellung der Christologie des Koran*, Hambourg 1839 in-8° p. 58 ; Weil. *Biblische Legender der Muselmænner*, Frankfurt a. Main 1845 in-12 p. 296.

[3] Cf. Flügel, *Mani, seine Lehre und seine Schriften* — Leipzig 1862 in-8° p. 358–359 note 311–6 Photius (*Bibliotheca* édition Bekker, Berlin 1824 in-4° 5114 p. 90 vol. 2) cite un ouvrage apocryphe intitulé *Les Voyages des Apôtres*, d'après lequel le Christ n'aurait pas été crucifié, mais à sa place quelqu'un qui lui ressemblait et dont il se moqua.

[4] *Commentaire du Qorân* 2 v. in-4° Boulaq 1296 hég. t. I p. 315.

Digitized by Google

Dieu lui donna la ressemblance et il souffrit le supplice de la croix. — Suivant d'autres récits, le Messie était trahi par un juif (Judas)[1] celui-ci sortit pour le dénoncer, mais Dieu lui donna l'aspect de Jésus et il fut mis en croix. On raconte aussi que Titanous le Juif entra dans la maison où était le fils de Marie, mais il ne le trouva pas : la volonté divine lui donna la ressemblance de Jésus, et quand il sortit, on le prit pour celui qu'il cherchait et il fut crucifié. »

RENÉ BASSET.

[1] On trouve déjà cette indication dans un évangile apocryphe attribué à l'apôtre Barnabé (Migne, *Dictionnaire des apocryphes* Paris 1850-58 2 v. in-4° t I p. 149-151) Judas y est nominalement désigné. De même dans le *Qis'as'el anbia* (*Vies des prophètes*) d'Ah'med ben Mohammed eth Tha'alebi (Boulaq 1298 hég. 1 v. in-4° p. 352) : « Les Juifs dressèrent une pièce de bois pour le crucifier : mais tandis qu'ils le conduisaient, la terre se couvrit de ténèbres : Dieu envoya des anges qui intervinrent entre ces juifs et Jésus dont un des bourreaux prit l'appparence. Il se nommait Judas (Iehoud'a) et fut crucifié à sa place, alors que tous le prenaient pour Jésus » On remarquera que cette légende s'accorde mal avec celle rapportée dans le Voyage de S. Brandan et ailleurs, d'après laquelle Judas, un des prototypes du Juif Errant, est condamné à errer sans cesse en punition de sa trahison mais la tradition de la substitution demeure toujours, indépendamment du personnage.

Digitized by Google

QUELQUES CONTES TRÈS COURTS

I

Les Trois petits chiens

Il était une fois trois petits chiens...
Écoutez-moi bien !
Qui passaient par dessous un pont ..
Écoutez-moi don' !
Le loup les a mangés...
Vous ne m'avez pas écouté !
— Si, si, se hâtent de dire les enfants. (Saint-Brieuc)

II

La Souris.

A Paris, on raconte aux enfants un conte encore plus court :

La petite souris,
Qui passe sur le pont,
Et qui fait cri, cri...
Et mon p'tit conte est fini.

III

La Fève.

Quand un enfant demande de lui dire un conte, on répond :
— Oui, je vais te dire la fève, si tu veux être mon compagnon.
— Oui, répond l'enfant.

Digitized by Google

Alors on lui raconte l'histoire de la fève où se trouvent l'âne, le bâton et la serviette; mais à chacune des fois où le bonhomme grimpe au long de la fève, celui qui raconte dit :

— Le voilà qui monte, branche à branche, bourgeon à bourgeon, crotte de chien pour mon compagnon !

Puis quand il frappe à la porte du paradis, on lui demande qui est là et il répond :

C'est le petit bonhomme Turlurette
Qui cherche sa galette.

Pour que l'âne fasse de l'or, on lui dit :

— Crotte, crotte, mon âne.

Communiqué par Mlle Elodie Bernard, qui tient ce petit conte d'une bonne originaire des environs de Josselin.

IV

L'Ours et le petit Garçon.

Il y avait une fois un petit garçon qui dénichait un nid de fauvette, bien tranquillement, car il pensait que personne ne le voyait.

Tout d'un coup il vit derrière lui un ours.

— Ah ! monsieur l'ours, est-ce que vous allez me manger ?

— Oui, répondit l'ours, tu as déniché le nid de ma commère la Fauvette.

Et il dévora le petit garçon.

Conté en 1880 par Marie Durand, de Saint-Cast, âgée de 80 ans.

V

Le Renard et le Loup.

Voilà comme le renard attrapa le loup.

Ils avaient trouvé du beurre et le renard dit :

— Voilà-t-il du bon beurre ! il faut nous dépêcher de boire de l'eau pour le manger.

Digitized by Google

Le renard faisait mine de boire ; mais le loup buvait pour tout de bon et quand il s'arrêtait, le renard lui disait :

— Voilà-t-il de bon beurre, nous n'en aurons pas partout de même, dépêchons-nous de boire.

Le loup se dépêcha tant qu'il en creva.

VI

Le Coq et le Renard.

Il y avait une fois un coq qui chantait à pleine voix sur une branche. Compère le renard qui passait par là lui dit :

— Ton grand'père ne chantait pas comme cela ; il chantait les yeux fermés.

Le coq le crut, et quand il eut les yeux fermés, le renard le prit dans sa gueule et s'enfuit avec. Il rencontra des gens qui disaient :

— Voyez-donc : le renard qui emporte le coq.

Le coq, qui n'était pas mort, dit au renard.

— Réponds-leur donc que cela ne les regarde pas.

Le renard ouvrit la bouche pour parler ; mais aussitôt le coq s'envola.

(Conté en 1881 par J. M. Comault, du Gouray.)

PAUL SÉBILLOT.

Digitized by Google

SUPERSTITIONS DU DÉPARTEMENT DE L'INDRE.

Les fermiers des environs de Buzançais, dans le département de l'Indre, ont la déplorable coutume de suspendre un certain nombre de pies, tuées exprès par eux, dans leurs écuries, afin, disent-ils, que cela porte bonheur aux bestiaux qui les habitent. Il en résulte une odeur abominable. Un de mes amis voulut faire enlever un jour d'une de ses métairies quelques-uns de ces oiseaux tombés en complète putréfaction, mais tous ses efforts échouèrent devant la résistance du fermier, qui prétendit que son maitre n'avait absolument pas le droit d'exiger de lui une semblable chose C'était vouloir le ruiner !

Dans le même pays, on n'ôte jamais les toiles que les araignées tissent au plafond des étables et qui pendent en girandoles chargées de poussière presque jusque sur le dos des bestiaux. A entendre les paysans, cela porte également bonheur à leurs troupeaux.

Mais la croyance la plus curieuse de ce pays est la suivante.

Les habitants sont convaincus que lorsqu'il fait de la grêle on peut être assuré que c'est la faute d'un prêtre fantastique dont quelquefois, parait-il, on aperçoit la forme dans le nuage dévastateur. Nous croyons, pour notre part, qu'une superstition très analogue existe dans la partie vendéenne du département de Maine-et-Loire. Nous nous souvenons fort bien, en effet, avoir entendu dire dans notre jeunesse que certains prêtres avaient le pouvoir néfaste de faire tomber la grêle dans tel ou tel endroit. Comme dans cette région on trouve encore parfois du gui sur les chênes et que l'on pense que jadis les *évêques* seuls avaient le droit de le couper ; il est fort possible que dans ces prêtres fantastiques il faille voir le ressouvenir des druides qui, eux aussi, se vantaient de commander aux éléments.

LIONEL BONNEMÈRE.

Digitized by Google

EXTRAITS ET LECTURES

I

LES SOURCES DANS LA MER

Les îles Bahrein, célèbres par leurs pêcheries de perles, sont situées sur la côte arabique du Golfe Persique, en face d'El-Katif, chef-lieu du royaume d'El-Hasa. De formation madréporique, elles ne possèdent aucun cours d'eau, mais il s'y trouve en revanche un grand nombre de sources jaillissantes, notamment dans la partie septentrionale de l'île principale, Bahrein, qui est d'une grande fertilité ; les indigènes prétendent que ces sources proviennent de l'Euphrate, dont les eaux, à l'exemple de la fontaine Aréthuse du mythe gréco-sicilien de Syracuse, se feraient un chemin souterrain et sous-marin à la fois, pour reparaître au jour dans cet archipel.

Un explorateur anglais, M. Théodore Bet[1], qui a récemment visité cette région, rapporte une légende intéressante au sujet d'une de ces sources qui surgit au fond de la mer près de la ville de Moharet, dans l'île du même nom, et dont les habitants puisent l'eau douce à marée basse.

Au temps du Calife Merouân[2] un chef arabe d'El-Katif, nommé Ibn-Hakim, demanda en mariage la fille du prince des îles Bahrein ; celle-ci lui ayant été refusée, il déclara la guerre à son père et envahit en force la grande île ; il fit garder l'orifice de tous les puits et sources, espérant ainsi réduire ses adversaires par la soif. Mais, un génie protecteur des Bahrein fit surgir dans la mer, en face de Moharet, un jet d'eau douce appelé plus tard Bir-Mahab ; le plan d'Ibn-Hakim étant ainsi déjoué, celui-ci dut bientôt se retirer.

Il convient de remarquer, à ce propos, que l'île et la ville d'Aradus, en Phénicie étaient alimentées d'eau par une source semblable au Bir-Mahab, au dire des auteurs anciens, qui d'ailleurs donnent tous aux Phéniciens pour lieu d'origine, ces mêmes îles Bahrein, parmi lesquelles existe une petite île qui porte encore le nom d'Arad.

GIRARD DE RIALLE.

[1] *Procedings of the R. Geographical Society of London.* Janvier 1890.

[2] Merouan ou Merwan I, quatrième calife Omnyade (684-685) ou Merouan II, quatorzième et dernier calife de cette dynastie (744-750).

Digitized by Google

II

POUR ÊTRE HEUREUX TOUTE L'ANNÉE

On écrit de Madrid, au *Petit Marseillais* :

On pourrait écrire un très gros volume avec le récit des manies superstitieuses des populations espagnoles. Mais ce qui est curieux, ce n'est pas de constater ces superstitions, si étranges soient-elles, dans le fin fond des villages, c'est de les voir s'épanouir bravement, naïvement, en plein Madrid.

Les promeneurs qui passaient, hier soir, (nuit du 23 au 24 juin) à minuit précis, sur la place de la Puerta del Sol, ont eu l'occasion d'être témoins d'une de ces bizarreries.

Un peu avant minuit se pressait, autour du bassin de la fontaine qui se trouve au milieu de la place, une foule composée de toute espèce de gens. Il y avait bien là trois cents à trois cent cinquante personnes de conditions diverses. Les femmes dominaient. On comprenait à leur attitude que ces gens attendaient quelque chose.

En effet, on vit bientôt qu'ils attendaient que l'horloge du ministère de l'intérieur, qui est en face, et sur les aiguilles de laquelle ils avaient les yeux unanimement fixés, sonnât minuit.

Quand le premier coup de marteau retentissant sur le timbre se fit entendre, on vit ceux qui étaient sur le premier rang, autour du bassin, se pencher tous ensemble, et comme mus par un ressort mécanique, se laver en chœur la figure et les mains. Ceux qui étaient derrière eux enviaient leur sort, ils jouaient des coudes, mais en vain, pour s'intercaler entre deux voisins et atteindre l'eau convoitée.

Heureusement le marteau de l'horloge du ministère est lent dans ses mouvements, et avant que le douzième coup eût résonné, les trois à quatre cents personnes avaient eu successivement le temps de se laver à leur aise.

Quelques retardataires seulement ne purent toucher à l'eau bienfaisante, mais comme l'écho du douzième coup de minuit ne s'était point encore tout à fait perdu dans le lointain, des mains pieuses la firent arriver jusqu'à eux sous forme de douche ou de ricochet.

Digitized by Google

Il arriva ainsi que tout le monde finit par être servi et se retirer content.

Il paraît que pour être heureux toute l'année il suffit de se laver la figure et les mains dès la première heure le jour de Saint-Jean.

Cette superstition me paraît avoir du moins cet excellent résultat pour certains à savoir que sans elle ils ne se laveraient pas la figure de toute l'année. — E.

(*Petit Marseillais*, du 28 juin 1890.

(Comm. de M. Raphael Blanchard).

BIBLIOGRAPHIE

H. de Nimal, *Légendes de la Meuse*, Bruxelles, s. d. (1889), m. 12.

Cet ouvrage est une œuvre littéraire et non un travail scientifique. Il est bon d'en prévenir tout d'abord le lecteur auquel le titre pourrait donner le change ; il convient aussi que la critique accepte le point de vue choisi par l'auteur et qu'elle n'a pas le droit de lui contester. M. de Nimal puisant dans le fonds si riche et si varié des vieilles légendes en a tiré quinze récits qu'il a, selon son gré, modifiés, arrangés, embellis, accommodés en un mot à son goût littéraire. On peut regretter qu'il n'ait pas indiqué les sources, qu'il n'ait pas distingué celles de ces légendes qui sont populaires de celles qui ne le sont plus ou ne l'ont jamais été, qu'il n'ait pas recherché le ferment historique qui se trouve dans quelques unes d'entre elles ; on peut le regretter, mais on ne saurait le lui reprocher, sinon il serait en droit de répondre qu'en faisant tout cela il aurait confondu les genres, que si son livre relève de la critique esthétique, et enfin que si ses récits sont bien venus, bien écrits, intéressants, il a cause gagnée. Il est certes curieux de voir la littérature s'inspirer des thèmes légendaires, et d'étudier les moyens qu'elle peut employer pour en renouveler l'intérêt. Je doute pour ma part que ce soit par la recherche du pittoresque, de la prétendue couleur locale et de l'archaïsme du langage ; ce sont là procédés romantiques un peu démodés de nos jours, en France du moins.

Mais je voudrais parler ici moins de l'œuvre de M. de Nimal que des légendes qui en sont le fonds ; je voudrais essayer de prouver qu'après la tentative littéraire dont elles ont été l'objet de sa part, il serait intéressant encore de les soumettre à un examen scientifique. Je choisirai comme exemple celle à laquelle il a donné pour titre : *Le fermail du comte Eilbert.*

Digitized by Google

Comme la plupart des autres récits de son livre, celui-ci n'a rien de populaire. M. de Nimal l'a emprunté, non sans le défigurer un peu, à l'*Histoire de l'abbaye de Waulsort-sur-Meuse* écrite au XIIe siècle par un moine de cette abbaye[1]. Celle-ci raconte qu'un comte *Eilbertus*, étant allé avec sa femme Herseude à une foire en Thiérache, voulut acheter un cheval à un clerc de Notre-Dame de Reims (et non de Sainte Marie Majeure, comme le dit M. de Nimal) et qu'à défaut de monnaie il lui donna un collier (*Monile* — et non un fermail) de la comtesse Herseude, exécuté par l'orfèvre saint Eloi par ordre du roi Lothaire (sic) et dont la pièce principale était une pierre de béryl (c. à d. de cristal de roche et non d'émeraude) représentant l'histoire de la chaste Suzanne. Lorsque le comte voulut dégager le joyau, le clerc fit la sourde oreille, nia le marché et refusa toute explication. Eilbert irrité réunit ses six frères, assiégea et prit Reims avec eux, livra aux flammes l'église où le clerc s'était réfugié et finit par recouvrer le trésor. Cette incursion inopinée amena l'intervention du roi et de l'armée royale, une guerre s'ensuivit à laquelle le chroniqueur rattache la prise de Charles-le-Simple par Herbert de Vermandois et sa captivité à Péronne en 924. Plus tard, le comte Eilbert, retiré à Florennes, fut pris de remords au souvenir de la dévastation de Reims et de l'incendie de son église et comme il avait construit « sept édifices de malédiction » c'est-à-dire sept châteaux, il voulut avoir aussi édifié sept abbayes : il en avait déjà fondé six, il en construisit une septième qui fut Waulsort-sur-Meuse, à laquelle il fit don du précieux joyau qui avait été l'occasion de son forfait.

Tel est, dépouillé de ses développements, le récit du moine de Waulsort. C'est là une légende monastique, mais qui n'est pas sans fondement historique ; elle est de plus l'une de ces légendes, plus nombreuses qu'on ne le croyait autrefois, qui ont pour point de départ l'interprétation ou l'explication d'un monument. Tout d'abord, le personnage principal du récit n'est pas imaginaire ; il a bien réellement existé et est en effet le fondateur de l'abbaye de Waulsort : c'est un héros à la fois historique et légendaire qui n'est autre que le comte Ybert *(Elibertus)* de Ribemont, puissant baron du Xe siècle. Des chartes authentiques nous prouvent que lui et sa femme Herseude furent en effet de grands bâtisseurs d'églises; elles nous apprennent qu'ils fondèrent les abbayes de Saint-Michel en Tiérache, de Bucillys, du Mont-Saint-Quentin, de Florennes et enfin de Waulsort vers 944. D'autre part ce personnage appartient aussi à la tradition épique: l'auteur de la geste de *Raoul de Cambrai* en fait l'un des quatre fils d'Herbert de Vermandois qui guerroient longuement contre le héros du poème, et le père du bâtard Bernier, le meurtrier de Raoul[2].

Chose plus singulière, le joyau qui fait le fond de la légende n'est pas davantage un mythe. Nombre de documents témoignent que jusqu'à la fin du XVIIIe siècle il n'a cessé d'être conservé à l'abbaye de Waulsort et que pendant longtemps les abbés le suspendirent sur leur poitrine lorsqu'ils officiaient Disparu lors de la Révolution, il fut vendu plus tard, comme provenant d'un dragage dans la Meuse.

[1] *Historia Walciodorensii monasterii*, ed. G. Waitz, *Monum. Germaniae historica, Script.*, t. XIV, 1883, p. 503-542.

[2] Voy. *Raoul de Cambrai*, chanson de geste publ. par MM. P. Meyer et A. Longnon, Paris 1882, in 8°. *(Soc. des anciens text. français.)*

Digitized by Google

un amateur de Lyon, passa ensuite dans la collection Bernal, et lors de sa dispersion en 1857, fut acquis par le Musée Britanique où il se trouve aujourd'hui. Il répond de tous points aux indications de la Chronique: C'est une magnifique retaille en cristal de roche de 113 milimètres de diamètre, sur laquelle est gravée l'histoire de Susanne, divisée en huit épisodes. La scène centrale est surmontée de l'inscription : LOTHARIVS REX FRANCI.... IER VSSIT, qui permet de dater cette œuvre d'art de la fin du IXe siècle[1].

N'est-il pas vraisemblable que toute la légende empruntée par M. Nimal au chroniqueur de Waulsort a été édifiée sur ce joyau? On comprend que ce monument, si extraordinaire qu'il ne pouvait passer que pour une œuvre de saint Eloi, conservé à Waulsort depuis une époque reculée, ait pu être facilement rattaché au nom du fondateur de l'abbaye, et, rapproché de traditions épiques et de quelques faits historiques, former la légende monastique de Waulsort, fixée au XIe siècle dans l'histoire de l'abbaye. Cet ensemble de renseignements groupés autour de la légende et qui s'y rattachent étroitement n'auraient-ils pas été susceptibles, même au point de vue littéraire qui est celui de M. de Nimal, de fournir des développements plus intéressants que ceux qu'il a demandés à sa seule imagination.

A. Giry.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX.

Archivio per lo studio delle tradizioni popolari : IX. 9. — Tradizioni popolari abruzzesi. Li fatte de Zi' Tanghe, *G. Finamore.* — Proverbi popolari del Polesine. *Pio Mazzucchi.* — La Filata, o la coltivazione del canape nel Bellunese. Voci, usi, pregiudizi e storielle : I. La Filata, *Angela Nardo-Cibele.* — Quelques remarques sur les jeux en Finlande *Axel Ramm.* — Tradizioni e costumi popolari : Le anime mpilluse a Messina e morte di Andrea Belluso. *Achille Varvessis.* — Études sur des thèmes de chanson, *M. Wilmotte.* — Una preghiera di pellegrini del secolo XV. *Vittorio Cian.* — Canti funebri di popoli e poeti selvaggi e poco civili. *G. Ragusa-Moleti.* — Vitusullanu nella storia e nelle credenze popolari canicattinesi, *M. Di Martino.* — Raccolta di proverbi calabri. Continuazione e fine, *Luigi de Pasquale.* — Appendice alle serenate pei SS. Crispino e Crispiniano in Pinerolo, *F. Seves.* — Contes de marins recueillis en Haute-Bretagne: Bibliographie des contes de marins rec. en France. — I. Le pêcheur vainqueur. — II. Les poissons et le pêcheur. — III. Le capitaine sous la protection de la Seraine. — IV. Le matelot qui veut rajeunir le roi, *Paul Sébillot.* — Usi, Leggende e Pregiudizi popolari trapanesi. III. Le animulari IV. — Virtù di alcuni scogli, *Carlo Simiani.* — Canti popolari romani. Continuazione. *Mario Menghini.* — Il « tabbaranu » gioco popolare siciliano

[1] Voy Alfred Béquet, *Une retaille carolingienne*, dans le t. XVIII. (1889) des *Annales de la Société archéologique de Namur.*

Digitized by Google

fanciullesco, *S. Salomone-Marino.* — Spigolatura di canti popolari parmigiani e monferrini : Canti monferrini : Continuazione e fine, *G. Ferraro* — Miscellanea. Storia d'un procedimento penale per stregoneria. — Calendario romano pel mese di Dicembre. — La novella di Ammazzasette. — Il sagrificio d'un marinaio nel mare in tempesta. — Il ponte del diavalo.

Journal of American Folk-lore, III, 9. — The Gentile System of the Navajo Indians. *Washington Matthew.* — Notes upon the Gentile. Organization of the Apaches of Arizona. *John G. Bourke.* — Survivals of Astrology. *Monroe B. Snyder.* — Seega, an Egyptian Game. H. *Carrington Bolton.* — Ole Rabbit an' de Dawg he Stole. *Mary A. Owen.* — Game of the Child-Stealing Witch. *William Wells Newell.* — Tales of the Mississaguas. II. *A. F. Chamberlain.* — Folk-Lore Scrap-Book. — Record of American Folk-Lore.

Journal of anthropological Society of Bombay. — IV. — Ordeals by fire in the Punjab. *L. Dames.* — On supertitions of the people from portuguese sources. *E. Rehatsek.* — On the narcotics of the East. *M. Dymock* — Notes on towers of silence in India. *Bomanjée Byranjee Patelt.*

Revue félibréenne. — V. — 1. Le Culte de la lune chez les Gaulois. *Félix Frank.*

NOTES ET ENQUÊTES

∴ *Dîner de ma Mère l'Oye.* — Le 61e dîner a eu lieu le 30 juin à l'hôtel des Sociétés savantes, sous la présidence de M. Charles Ploix, président de la Société. Les autres convives étaient MM. Edmond Bailly, Raphaël Blanchard, le prince Roland Bonaparte Bussière, A. Certeux, Henri Cordier, Paul Desprez, G. Doucieux, Dr Labonne, E. Lamy, A. de Larivière, Eugène Müntz, Napoléon Ney, Roger Peyre, Raoul Rosières, Paul Sébillot, Georges Viau. Au dessert, on a chanté plusieurs chansons populaires ou semi populaires. et parlé de sujets intéressant les traditions.

Le dr Raphaël Blanchard a donné lecture d'un article de ce journal sur les superstitions de la Saint-Jean à Madrid, dont nous reproduisons un extrait. M. A. Certeux a montré plusieurs dessins des rochers représentant des figures de personnages connus. Notre collègue prépare une monographie sur ce sujet et il serait très aise de recevoir des communications sur ces jeux de la nature aidée par l'imagination. M. Paul Sébillot a présenté l'album contenant les photographies des membres de la Société. Elles sont au nombre de 66. Beaucoup de nos collègues n'ont pas encore envoyé les leurs. On s'est séparé fort tard, en se donnant rendez-vous pour le 31 octobre.

Digitized by Google

∴ *Quand les nuages sont noirs.* — A propos de la note contenue dans le dernier numéro de la Revue, sous ce titre : *La pluie et les curés*, j'ai entendu dire souvent quand les nuages étaient noirs : *il va pleuvoir des hallebardes ou des créanciers*. On dit aussi, paraît-il, dans certains quartiers de Paris : *il va pleuvoir des huissiers*. Cette dernière expression m'est fournie par un garçon-coiffeur.

(Comm. de M. A. Ceiteux.)

∴ *Formulette du rapporteur* (Auvergne).

Rapporteur du démon,
Quand les cloches sonneront
Les crapauds te mangeront.

Partout on appelle les rapporteurs des cafards ; cafarder c'est rapporter.

(Comm. de Mlle Bon.)

∴ *L'homme peut redevenir animal.* — D'après une tradition populaire en Tréguier et en Cornouaille, l'homme redeviendra un malheureux animal aveugle et sourd, s'il arrive jamais que tous les hommes se couchent tous ensemble la même nuit, et que personne ne reste à veiller ; à Lannion, on dit que si cela arrivait les animaux deviendraient les maîtres de l'homme.

(Comm. de M. Le Calvez).

∴ *Quelques pratiques médicales dans les Vosges.* M. Fournier rapporte, dans le *Bulletin médical des Vosges*, que la grande préoccupation de nos aïeux était de conjurer le sort que le sorcier avait pu jeter.

Un fil de lin ou de chanvre, noué d'une certaine façon, frappait d'impuissance un jeune marié et l'empêchait de « couronner le mariage. »

Un prétendant évincé, un jaloux, pouvaient acheter du sorcier ce sortilège ; aussi, pour le conjurer, le jeune marié devait, à l'église, devant le prêtre, « étreindre la jouvencelle, en façon qu'estant l'un et l'autre agenouillés près le dit prestre, y ceulx se touchent de tellfaçon qu'il ne puisse être passé le doigt en travers leurs hanches, genoux et coudes... »

Ou bien, le mari devait uriner à travers l'anneau qui doit être béni le jour des noces et donné à l'épouse. Faisant cela, le sort était conjuré et le mari certain de ne pas être frappé d'impuissance.

Avant le mariage, le futur avait un moyen infaillible de s'assurer de la virginité de sa fiancée, celle-ci devait éteindre *d'un seul souffle* une chandelle allumée.

(Comm. de M. le Dr Chervin).

∴ *Une genèse de légende.* — En 1874, le bruit se répandit à Pontaven (Finistère) qu'une femme récemment décédée revenait sous la forme d'un lièvre, et l'on racontait l'histoire suivante :

Un meunier des environs se remariait peu de temps après la mort de sa première femme. Le jour de la noce, au moment où le marié et l'épousée mon-

Digitized by Google

taient en charrette pour se rendre au bourg de Nizon, on vit paraître un lièvre qui semblait pleurer et après lequel les chiens ne couraient pas; il suivit le cortége jusqu'au bourg, où il disparut dans le cimetière tout auprès de l'endroit où la première femme du meunier avait été enterrée. L'aventure fit beaucoup de bruit dans les environs, on dit que c'était la défunte qui venait reprocher à son mari de se remarier aussi tôt.

J'interrogeai une personne qui avait assisté à la noce, et j'acquis la conviction que toute cette légende reposait simplement sur un fait assez commun : un lièvre avait traversé la route devant les charrettes qui, suivant l'usage, menaient au bourg les gens de la noce.

(Comm. de M. Paul Sébillot.)

∴ *Coutume militaire Allemande.* — On fête dans tous les corps d'officiers l'anniversaire de chaque officier, de la façon suivante : Tout le corps est réuni dans un grand repas. Au dessert on apporte un énorme gâteau surmonté d'autant de bougies que le héros de la fête compte de printemps.

Les bougies sont distribués aux assistants, puis le gâteau découpé et servi par celui que l'on fête. Bien entendu la cérémonie ne se finit pas sans l'accompagnement obligé de champagne. Chez nous, on se contente de placer un pot de fleurs ou un bouquet devant le camarade dont c'est la fête et c'est lui qui arrose les fleurs qu'on lui a offertes.

(Com. de M. René Stiebel.)

∴ *L'herbe royale.* — C'est une opinion généralement reçue à Saint-Mayeux, dans les Côtes-du-Nord, qu'il croît sur la lande de Rohan une herbe dont la propriété mérite d'être signalée.

Elle s'appelle *herbe royale*, et elle est si petite ou si bien cachée que personne ne l'a jamais vue. Qu'on vienne à poser le pied sur elle et pendant fort longtemps on ne pourra pas retrouver sa route. On errera sur la lande. Son pouvoir est aussi grand le jour que la nuit. Il convient d'ajouter qu'un homme, pour être à cheval, n'en est pas moins exposé à se perdre si le sabot de sa monture se pose sur l'herbe royale.

(Com. de M. Lionel Bonnemère.)

∴ *Les cimetières neufs.* — Une personne originaire du Morvan me dit avoir assisté à de magnifiques funérailles faites aux frais d'une commune à un mendiant trouvé mort dans un grenier, parce qu'il étrennait un cimetière nouvellement consacré.

(Comm. de M. L. Morin).

∴ *Les œufs et le tonnerre.* — Dans l'Aube, une maison dans laquelle est conservé un œuf pondu le vendredi saint n'a pas à craindre la chute du tonnerre

(Comm. de M. L. Morin).

Le Gérant : Alphonse Certeux.

Vannes. — Imprimerie Eugène Lafolye, 2, place des Lices.

Digitized by Google

G. DUMOUTIER

LES

CHANTS ET LES TRADITIONS POPULAIRES

DES ANNAMITES

1 vol. in-18, de pp. XXVI-215, avec musique gravée et illustrations.

E. LEROUX, 28, rue Bonaparte.

Prix : 5 francs.

JULIEN TIERSOT

HISTOIRE

DE LA CHANSON POPULAIRE EN FRANCE

Ouvrage couronné par l'Institut

Chez PLON, NOURRIT et Cie, 8, rue Garancière

1 vol. in-8, de 350 pages, nombreux airs notés. — Prix, 12 francs.

PAUL SÉBILLOT

LÉGENDES, CROYANCES ET SUPERSTITIONS DE LA MER

PREMIÈRE SÉRIE :

LA MER ET LE RIVAGE, 1 vol. in-18.

DEUXIÈME SÉRIE :

LES MÉTÉORES, LES VENTS ET LES TEMPÊTES, 1 vol. in-18.

Chaque série : **3 fr. 50.**

G. Charpentier et Cie, éditeurs, 11, rue de Grenelle

Digitized by Google

VIENT DE PARAÎTRE

TRADITIONS

LÉGENDES ET CONTES DES ARDENNES

PAR ALBERT MEYRAC

Rédacteur en Chef du PETIT ARDENNAIS

PRÉFACE

Par PAUL SÉBILLOT, *Secrétaire général de la Société des Traditions Populaires.*

.... « J'ai essayé de donner une idée succincte de l'ensemble de l'œuvre que M. Albert Meyrac a su mener à bonne fin. Il y a réuni, à la fois, les coutumes, les croyances, les superstitions et la littérature orale des Ardennes.

« C'est une véritable encyclopédie du Folk-Lore de ce département frontière qui désormais, grâce à lui, peut être considéré comme l'un des pays de France les mieux explorés.

— « A ce titre il mérite de prendre place dans la bibliothèque de ceux qui s'intéressent aux choses populaires.

« Les travailleurs y trouveront de bons documents sur la plupart des sujets qui se rapportent au traditionnisme, et ceux qui le consulteront par simple curiosité prendront grand plaisir à la lecture de ce livre qui reste scientifique sans être, pour cela, aride ou dogmatique.

PAUL SÉBILLOT.

DIVISION DE L'OUVRAGE. — LIVRE I : *Traditions et Coutumes.* — LIVRE II : *La Sorcellerie.* — LIVRE III : *Chansons.* — LIVRE IV : *Légendes historiques et religieuses.* — LIVRE V : *Contes.* — LIVRE VI : MUSIQUE DE CHANSONS *(Cent huit airs notés).*

UN FORT VOLUME DE 612 PAGES, *grand in-8° jésus, sur papier de luxe. — Couverture parcheminée avec frontispice par M. A. Colle.*

PRIX DU VOLUME : FRANCO POUR LA FRANCE — **10** FRANCS.

POUR L'ÉTRANGER : LE PORT EN SUS

ADRESSER LES DEMANDES

A M. ALBERT MEYRAC AU PETIT ARDENNAIS
A CHARLEVILLE (ARDENNES)

VANNES. — IMPRIMERIE EUGÈNE LAFOLYE, 2, PLACE DES LICES.

Digitized by Google

SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES
AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

REVUE
DES
TRADITIONS POPULAIRES

TOME V
5e ANNÉE. — N° 8. — 15 Août 1890.

PARIS
Librairie de l'Art indépendant, 11, rue de la Chaussée-d'Antin.
ÉMILE LECHEVALIER
39, Quai des Grands-Augustins
ERNEST LEROUX
28, rue Bonaparte, 28
J. MAISONNEUVE
25, Quai Voltaire, 25

Prix du Numéro : UN franc vingt-cinq.

Digitized by Google

SOMMAIRE

Quelques proverbes français du XVe siècle. RAOUL ROSIÈRES 449

Chant de moisson du Morvan..... JULIEN TIERSOT 463

Les Mollusques..... PAUL SÉBILLOT 465

Extraits d'anciens articles anglais relatifs au Folk-lore. II. Préface de Richard Price à l'histoire de la poésie anglaise de Warton. LOYS BRUEYRE 471

Les villes disparues. I. Le Lemps, tradition poitevine..... LÉON PINEAU. 483

Allusions à des contes populaires III..... RENÉ BASSET et PAUL SÉBILLOT 485

Les Traditions populaires et les écrivains français. VI. Les Noëls de la Monnoye.... F. FERTIAULT. 487

Mœurs et coutumes de mariage III. Chez les Permiens ..... LÉON SICHLER 500

Extraits et lectures. Le Samedi saint à Cuba. A. CERTEUX 509

BIBLIOGRAPHIE (Louis Esquieu. *Jeux de l'enfance à Rennes. P. S.* — Gerard Devèze. *Huit aventures du Gourou Paramarrta. P. S.* — Gaetano Amalfi. *Traditioni* della *peninsola sorrentina. P. S.*). — Périodiques et Journaux. — Notes et Enquêtes.

La Correspondance et les Manuscrits (écrits sur un seul côté), les livres, les tirages à part et les périodiques doivent être adressés à M. Paul Sébillot, secrétaire général de la Société, 4, rue de l'Odéon.

Avis aux sociétaires et aux Abonnés.

La cotisation de sociétaire, donnant droit à l'envoi gratuit de la *Revue et de l'Annuaire*, est fixée à 15 francs par an (France et Union postale).

Le meilleur mode pour le paiement est (aussi bien pour Paris que pour les départements et l'étranger) d'adresser au Trésorier de la Société, M. A. Certeux, 24, rue Gay-Lussac, un mandat sur la poste dont le talon servira de reçu.

A partir du premier mai, le Trésorier disposera à vue sur les retardataires en ajoutant les frais de recouvrement.

Les abonnements : 15 francs pour la France et les départements, 17 francs pour l'Union postale, sont payables d'avance.

Adresser un mandat sur la poste au Trésorier, comme il est dit au-dessus pour les sociétaires.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

5e Année. — Tome V. — N° 7. — 15 Juillet 1890.

QUELQUES PROVERBES FRANÇAIS DU XVe SIÈCLE.

Le *Livre des Proverbes français* de Leroux de Lincy est très riche en proverbes du quinzième siècle. Néanmoins on pourrait encore en découvrir bon nombre d'autres en dépouillant divers ouvrages que l'auteur de ce recueil n'a pas étudiés, soit parce qu'ils étaient encore inédits de son temps, soit parce qu'il avait jugé inutile d'étendre ses recherches jusqu'à eux. Au hasard d'une suite de lectures entreprises dans un tout autre but, j'en ai noté quelques-uns et je les donne ici.

La grande difficulté en pareille besogne est de n'enregistrer que des locutions proverbiales, c'est-à-dire empruntées au langage courant par celui qui les emploie et non forgées par lui. On sait, en effet, combien les conteurs du XVe siècle, surtout les poètes, aiment à exprimer leur pensée sous forme de devise ou de sentence. Sans doute, quelques-unes de ces sentences ont pu tomber ensuite dans le domaine public, mais plus assurément encore la plupart d'entre elles ont dû rester confinées dans leur livre natal. J'ai donc cru devoir user d'une extrême prudence en faisant mon choix. En quatre circonstances seulement j'ai tenu pour proverbe avéré la locution que je rencontrais : 1° quand je la trouvais dans plusieurs auteurs à la fois, voire dans les citations de Leroux de Lincy qu'elle venait corroborer ; 2° lorsque je la savais encore persistante de nos jours ; 3° toutes les fois qu'elle était accompagnée des mots « comme on dict », ou de toute autre phrase attestant une origine populaire ; 4° lorsqu'elle servait de refrain à une ballade ou mieux encore à une chanson, car l'usage était alors très fréquent de terminer chaque couplet d'un de ces petits poèmes par un proverbe choisi et amené avec plus ou moins de bonheur.

Digitized by Google

Je n'entreprendrai point de discuter en ce moment sur l'origine de ces proverbes, dont beaucoup sont certainement antérieurs au XVe siècle, ou sur leurs transformations postérieures. Qu'il me soit seulement permis de faire remarquer combien le génie populaire en a peu formulé de nouveaux depuis lors. Presque tous ceux que nous employons aujourd'hui dans nos conversations ou dans nos livres étaient déjà en usage au temps de Charles VII et de Louis XI.

« On doit dire du bien le bien. »

Charles d'Orléans. *Poésies* (édit. Guichard) p. 125. — Villon *Œuvres* (édit. Jannet, 1867). p. 107

« De saige mère, sage enfant. »

Charles d'Orléans : *Poésies* (édit Guichard, p. 127.

« Au besoing congnoist-on l'amy. »

Ibid, p. 173 et 233.

« Au grand besoin on cognoit ses amis. »

Mystere du Vieil Testament, passim.

« Après courroux il vient grand joye. »

Mystère du Viel Testament, édit. Rothschild) v° 37011.

« Grant joye vient après grand dueil. »

Charles d'Orléans : *Poésies*, p. 173.

« Puisqu'il est trait il le fault boire. »

Ibid., p. 173.

« Trop remaint de ce que fol pense. »

Ibid, p. 173.

« Moult remaint de ce que fol pense. »

La Danse macabre des Innocents, éd. V. Dufour, § *Le Clerc*.

« Grand bien ne vient jamais sans paine. »

Charles d'Orléans, p. 174.

« Pour parler est faicte la bouche. »

Ibid, p. 174.

« Peu gangne cellui qui se tait. »

Ibid., p. 174.

Digitized by Google

« L'ami dort pour l'autre veillier. »

Ibid., p. 175.

« Sans resveiller le chat qui dort. »

Ibid., p 175 et 252.

« Bien est aise qui est sans noyse. »

Ibid., p. 175.

« Qui demande conseil doit croire. »

Ibid, p. 180.

« L'advis de deux mieulx que d'un vault. »

Ibid., p. 180.

« Pas n'est en paix qui sert amours. »

Ibid., p. 181.

« Par force l'on ne peut amer. »

Ibid., p. 181.

« De deux maulx on prent le moins pire. »

Ibid., p. 181.

« ... Car pas n'ay la pusse en l'oreille. »

Ibid, p. 193.

« A trompeur, trompeur et demi. »

Ibid. p. 267. — *Farce des femmes*, dans Viollet-le-Duc. *Anc. Théâtre fran.* t. II, p. 93. — *Farce des Trompeurs*, dans Viollet-le-Duc, t. II, p. 262. — *Farce du Gentilhomme*, dans Viollet-le Duc, t. I, p. 270.

« Tel qu'on seme convient cuillir. »

Charles d'Orléans, p. 267.

« Oncques feu ne fust sans fumée. »

Ibid. p. 283. — *Farce de Guillerme* : dans Viollet-le-Duc. *Anc. théâtre fr.* t. I, p. 339.

« Jeu qui trop dure ne vault rien. »

Charles d'Orléans, p. 302.

« Tant va le pot à l'eaue qui brise. »

Ibid, p. 302.

Digitized by Google

« Il convient que trop parler nuyse,
Se dit-on, et trop grater cuise. »

Ibid. p. 302.

« ... Que dehors eschappe parler
Qui descouvre le pot aux roses. »

Ibid. p. 307.

« Le fer est chault il le faut battre. »

Ibid. p. 335.

« Bats le fer tandis qu'est chault. »

A. Greban : *La Passion* (édit. G. Paris et Raynaud), vs 21941.

« Tandis que le fer est chault
Il le fault battre. »

Mystère du Vieil Testament (édit. Rolhschild), vs 41983.

« Pense battre le fer
Pendant qu'il est chault. »

Moralité nouvelle dans Viollet-le-Duc ; *anc. théât. fr.*, t. III, p. 119.

« Entretant que le fer est chault on le doibt battre. »

Jehan d'Arras : *Mélusine* : (édit. Brunet), p. 236.

« L'abit le moine ne fait pas. »

Charles d'Orléans, p. 345.

« Il ne fault point clocher devant boiteux. »

Ibid., p. 353.

« Qui trop embrasse peu estraint. »

Ibid., p. 405. — *Ballade de Fougères* str. 3. *La Danse macabre des Innocents* § *Le Marchand.*

« Qui trop embrasse mal estraint. »

Coquillart, *Œuvres* (édit. d'Héricault) t. I, p. 196.

« Celui qui bien quiert bien treuve. »

Arnoul-Gréban. *La Passion* (édit. G. Paris et G. Reynaud), vs 5476.

Digitized by Google

« Où enffer est peine s'ensuit. »

Ibid., v. 15800.

« Espoir repaist les chetis. »

Ibid., v. 15807.

« Qui n'a son Dieu il n'a rien. »

Ibid., v. 15814.

« Nul mal ne demeure impugny. »

Ibid., vs 15821.

« La peine au délit correspond. »

Ibid., v. 15828.

« Fort plaint qui porte l'autruy coulpe. »

Ibid., v. 15835.

« Où espoir fault la mort est preste. »

Ibid., v. 15842.

« A trop poindre fault l'aymant. »

Ibid., v. 15849.

« De tel service tel loyer. »

Ibid., v. 15856.

« Qui bien se mire bien se voit. »

Ibid., v. 20000.

« A tel pot tel cuillier. »

Ibid., v. 25023 — Coquillart, Œuvres (édit. cit.), t. II, p. 20.

« Quand le cheval est perdu
Bien tard est de clorre l'estable. »

Mystère du Viel Testament (éd. cit.). v. 12280.

« Il fait bon fermer l'estable avant que les chevaux soient perdus. »

Jehan d'Arras : *Mélusine* (ed. Brunet). p. 109 et 206.

« Qui bien actend ne suractend. »

Mystère du Viel Testament, v. 14043 et 21686.

« Traïson retourne à son maistre. »

Ibid., v. 33711.

Digitized by Google

« Traistres doivent estre trahis. »

Ballade de Fougères.

« Qui a terre
Ne peut vivre sans avoir guerre. »

Mystère du Viel Testament, v, 34850.

« Un juge doit craindre sa conscience. »

Ibid. v. 41830.

« Beau parler apaise les gens. »

Marchebeau, dans Fournier ; *Théâtre français avant la Renaissance* p. 41.

« Amour sy est quant argent dure. »[1]

Ibid., p. 41.

« Pitié se doit tourner aulx dames. »

Ibid., p. 41.

« Amour ne faict rien sans argent. »

Ibid., p. 43.

« Après la pluie vient le beau temps. »

Mestier et Marchandise ; dans Fournier : *Th. fr.* p. 46.

« Qui moins a moins a à respondre. »

Ibid., p. 46.

« Laissons le moutier là où il est. »

Ibid., p. 46. — Villon : *Grand Testament*, st. 33

« Tel l'oyson plume
Qu'au mangé n'est pas invité. »

Les Gens nouveaux : dans Fournier *Th. fr.* p. 69.

« Après la nuit vient le jour. »

Ibid., p. 69.

« On dit au panier pour dessertes
Adieu quant vendanges sont faites. »

Farce de Pernet : dans Viollet-le-Duc *Anc. th. fr.* t. 1, p. 197.

[1] Dans une chanson du XIVe siècle, on trouve déjà :
Tant vault amour come argent dure. »

Leroux de Lincy : *Chants historiques français* t 1, p. 269.

Digitized by Google

« Oncques feu ne fut sans fumée. »

Farce de Guillerme. Viollet-le-Duc *Anc. th. fr.* t. I, p. 339.

« Qui bien aime bien chastie. »

Moralité des enfants de maintenant : dans Viollet-le-Duc, *Anc. th. fr.*, t. III, p. 29.

« Commencement n'est pas fusée. »

Ibid., t. III, p. 85. — *Ballade des Anglois*, dans J. Chartier : *Chron. de Charles VII*, édit. Jannet, 1858, t. II, p. 28.

« Pechié ront le col à son maistre. »

Ballade des Anglois dans J. Chartier : *Chron.* t. II, p. 28.

« Traison à Dieu ne peult plaire. »

Ibid., t. II, p. 28.

« Grant orgueil est bon à rabatre. »

Ibid., t. II, p. 29.

« Tant plus en y a et piz vault. »

Ibid., t. II, p. 29.

« Le fouir est partir à l'eure. »

Ibid., t. II, p. 29.

« Tousjours sent le mortier les aulx. »

Ibid., t. II, p. 28. — Martial et Auvergne : Vigiles de Charles VII (édit. Coustelier. Paris, 1724), t. I, p. 184.

« Le mortier sent toujours les aulx. »

Coquillart : *Œuvres* (éd. cit.), t. I, p. 106,

« Le pain au fol est le premier mangé. »

Gasté : *Chansons normandes du XVe siècle*, p. 29.

« Qui emprunte ne peult choisir. »

Ibid., p. 10.

« Contre la mort n'a point de résistance. »

Vie et passion de Mr Sainct-Didier, édit. Carnaudet, p. 7.

Digitized by Google

« Contre la mort n'a nul respect. »

La Dance macabre des Innocents le Conestable.

« Contre la mort n'a point d'appel. »

Ibid. § *Le baillif.*

« Mort n'espargne faible ne fort. »

Vie et Passion de Mgr S. Didier, p. 17.

« Mort n'espargne petite ne grant. »

La Dance macabre des Innocents éd. Valentin Dufour § *l'acteur.*

« Homme prudent doit avoir pacience. »

Vie et Passion de Mgr S. Didier, p. 17.

« Bon vouloir procède du cœur. »

Ibid. p. 52.

« Membres ne vaillent riens sans chief. »

Ibid. p. 52.

« Troupeau sans berger n'est pas seur. »

Ibid. p. 53.

« Trop ennuye qui attant. »

Ibid. p. 53.

« Il n'est si juste qui ne pêche. »

Ibid., p. 430.

« Pour une joie cent douleur. »

Ibid., p. 430.

« La peine d'enfer toujours dure. »

Ibid., p. 430.

« Comme on faict son lict on le treuve. »

Ibid p. 430.

« Qui mal pourchasse, mal lui vient. »

Ibid., p. 431.

« Qui mengue de l'oye du roy
Cent ans après on rend la plume. »

Martial d'Auvergne : *Vigile de Charles VII* (éd. Coustelier) t. I, p. 13.

Digitized by Google

« L'en ne sent le mal jusques il deult »

Ibid., t. I, p. 81.

« Qui fuit raison, raison luy fuit. »

Ibid., t. I, p. 145.

« L'homme propose et Dieu dispose. »

Ibid., t. I, p. 145.

« Petite pluye abat grant vent. »

Ibid., t. I, p. 141. *La Dance macabre des Innocents* (édit. Val. Dufour). *l'Amoureux*[1].

« Honneste cueur ne peult mentir. »

Coquillart : *Œuvres* (edit. d'Héricault) t. I, p. 36.

« En tous estans on pesche tanches. »

Ibid : t. I, p. 65.

« A cheval donné
On ne doit point la gueule ouvrir
Pour regarder s'il est aagé. »

Ibid., t. 80.

« De grant folie s'entremect
Qui de sont point'fait ung maillet. »

La Dance aux aveugles et autres poésies du XVe siècle. Extraits de la Bibliothèque des ducs de Bourgogne. Lille, 1748, p. 208.

« De legier amble le poulain
Dont la mère fut hacquenée. »

Ibid., p. 208.

« L'on dit en ung commun proverbe
Qu'en un chaut four ne croit point d'herbe. »

Ibid., p. 208.

« Qui plus hault monte qu'il ne doit
De plus hault tombe qu'il ne voudroit. »

Ibid., p. 208.

[1] On constate ce proverbe au XIVe siècle V. Leroux de Lincy : *Chants historiques français*, t. I, p. 270.

Digitized by Google

« Qui asne cache et femme maine
Point ne gagne sa vie sans paine. »

Ibid., p. 208.

« L'on doit juger selon les faictz. »

Ballade de Fougères, dans les *Œuvres* d'Alain Chartier.

« Aux trompeux de la tromperie. »

Ibid.

« Mal se muce a qui le cul pert. »

Ibid.

« Sapience aussi vaint malisse. »

Ibid.

« Traistres et faulx sont maulvais noms. »

Ibid.

« Larcein ne se peut cêler. »

Ibid.

« Tant grate chièvre que mal gist[1]. »

Ibid.

« Il n'est chance qui ne retourne. »

Ibid.

« Encontre un fault et demy. »

Ibid.

« Quant temps en est on doit ouvrer. »

Ibid.

« Bon chien se défend o les dents. »

Ibid.

« Fol ne croit tant qu'il reçoit. »

Ibid.

« Fol ne croit tant qu'il reçoit. »

La Dance macabre et *ung roi mort.*

« En la queue gist le veninr. »

Ballade de Fougères.

[1] Proverbe déjà connu au XIVe siècle : v. Leroux de Liney, *Chants historiques français*, t. I, p. 267.

Digitized by Google

« Tel cuide vivre qui se meurt. »

Ibid.

« Grant orgueil est tantost mué. »

Ibid.

« Meurtre requiert d'autel pain soupe[1]. »

Ibid.

« Vieilles debtes viennent à lieu. »

Ibid.

« A la parfin vainc vérité. »

Ibid.

« La fin de guerre est à doubter. »

Ibid.

« Tout est forgié d'une matière. »

La Dance macabre des Innocents, édit. Valentin Dufour, Paris, 1874.

« Aux grans maistres est deu l'honneur. »

Ibid.

« Peu vault honneur qui si tost passe. »

Ibid.

« Les filz Adam fault tous morir. »

Ibid.

« En grant honneur se pert l'advis. »

Ibid.

« Toute joye fine en tristesse. »

Ibid.

« Le plus riche n'a qun linseul. »

Ibid.

« En la fin fault devenir cendre. »

Ibid.

« Folle espérance deçoit lomme. »

Ibid.

[1] On lit dans une chanson du XIVe siècle :

« Bien doit avoir d'autel pain soupe. »

Leroux de Lincy : *Chants historiques français*, t. I, p. 266.

Digitized by Google

« A hault monter le faiz encombre. »

Ibid.

« Rien n'est d'armes quant mort assault. »

Ibid.

« Une fois fault compter a loste. »

Ibid.

« Ce que l'un faict l'autre despièce. »

Ibid.

« Dessoubz le ciel na rien estable. »

Ibid.

« N'est pas asseur qui trop haut monte. »

Ibid.

« Tout se passe fors le mérite. »

Ibid.

« Ils n'est qui mort puisse fuir. »

Ibid.

« Tous fault morir on ne scet quant. »

Ibid.

« Le plus gras est premier pourry. »

Ibid.

« On s'avise tard en morant. »

Ibid.

« Chascun portera son fais. »

Ibid.

« Tous fault morir pour une pomme. »

Ibid.

« Qui vouldra bien morir bien vivre. »

Ibid.

« On ne scet pour qui on amasse. »

Ibid.

« Ceux qui plus ont plus enviz meurent. »

Ibid.

« La mort vient qu'on ne garde leure. »

Ibid.

Digitized by Google

« A bien morir doit chascun tendre. »

Ibid.

« Tel convoite qui a assez. »

Ibid.

» Sur tont homme mort a victoire. »

Ibid.

» Tel est huy qui demain n'est pas. »

Ibid.

« Enviz meurt qui appris ne la. »

Ibid.

« Vie domme est moult peu de chose. »

Ibid.

« Chascun n'est pas ioyeux qui dance. »

Ibid.

« A tout perdre est cop perilleux. »

Ibid.

« Tel a beaux yeux qui ne voit goute. »

Ibid.

« N'est pas quitte qui doit de reste. »

Ibid.

« Bon mire est qui se scet guerir. »

Ibid.

« Contre la mort n'a médecine. »

Ibid.

« Beauté n'est qu'image fardée. »

Ibid.

« Bon fait iustice prevenir. »

Ibid.

« Dieu rendra tout à juste pris. »

Ibid.

« Maistre doit monstrer sa science. »

Ibid.

« Tel dance a qui au cueur nen tient. »

Ibid.

Digitized by Google

« A toute painne est deu salaire. »

Ibid.

« Fol est qui cuide tousiours vivre »

Ibid.

« Au monde n'a point de repos. »

Ibid.

« A toute heure la mort est preste. »

Ibid.

« Sage est le pecheur qui s'amende. »

Ibid.

« Qui plus vit plus a a souffrir. »

Ibid.

« Aussi tost meurt ieune que vieulx. »

Ibid.

« Dieu punit tout quant bon luy semble. »

Ibid.

« Vie n'est pas seule héritaige. »

Ibid.

« Qui n'a soueffisance il n'a riens. »

Ibid.

« Tous estres soent à vers donnés. »

Ibid.

« Eureux est qui es cieulx faict feste. »

Ibid.

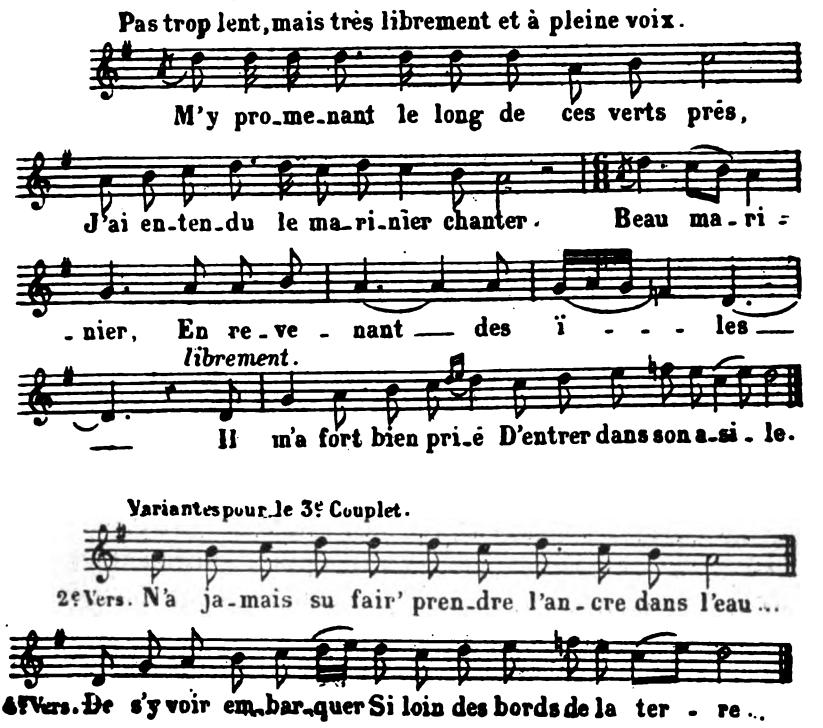
« Bienfait vault moult aux trespassez. »

Ibid.

RAOUL ROSIÈRES.

Digitized by Google

CHANT DE MOISSON DU MORVAN.



M'y promenant le long de ces verts prés,
J'ai entendu le marinier chanter.
Beau marinier, en revenant des iles,
Il m'a fort bien prié d'entrer dans son asile.

Moi j'ai trouvé le marinier si beau,
J'ai mis le pied sur son joli vaisseau.
Il vient un vent dessus la mer et *tremble* ?
Qui conduit le vaisseau en dehors de la France.

Le marinier qui conduit le vaisseau
N'a jamais su faire prendre l'ancre dans l'eau.
La belle ell' pleure, oh ! ell' se désespère
De s'y voir embarquer si loin des bords de la terre.

Digitized by Google

Le marinier qui la voyait pleurer
Lui dit : La bell', je vous prie de cesser.
Cessez vos pleurs, ell' sont si téméraires.
Avant qu'il y ait sept ans nous rentrerons sur terre.

— Que diront donc les fill' de mon pays,
D'être sept ans sans revenir ?
Que diront donc mon père, aussi ma mère,
D'être sept ans partie sans revenir les *voire* ?

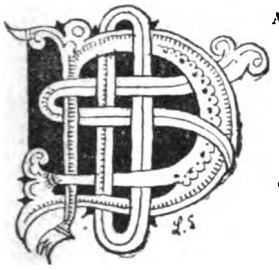
Ah ! vous, jeun' fill' à marier,
N'écoutez pas les garçons mariniers.
Pour un moment de joie et de plaisir,
Vous en coût'ra comm' moi beaucoup de *déplaisire* !

Cette chanson se chante, pendant la moisson, dans la plaine qui va d'Autun au massif montagneux du Morvan. Comme toutes les chansons appliquées à un usage spécial auquel elles n'étaient pas destinées à l'origine, elle est très altérée, tant au point de vue poétique que musical. La poésie est d'une rare incorrection. La mélopée, non rythmée, est intéressante par sa tonalité : ayant pour tonique et dominante *sol ré*, mais concluant sur la dominante *ré*, et le *fa* étant naturel, elle rentre dans le mode phrygien, mode qui n'a pas d'équivalent dans la tonalité du plain-chant, et dont les exemples dans la mélodie populaire française sont des plus rares.

JULIEN TIERSOT.

Digitized by Google

LES MOLLUSQUES.



Dans les pages qui suivent, nous ne nous occupons que des mollusques dépourvus d'enveloppe solide : dans les articles sur les coquillages, nous avons relevé avec assez de détail les traditions et les superstitions de toute sorte dont les espèces pourvues de coquilles sont l'objet. Ce que nous réunissons ici n'est vraisemblablement qu'une partie du folk-lore de ces organismes marins, qui par leur étrangeté ont dû inspirer aux populations du bord de la mer toute une série de récits et de préjugés qu'il serait intéressant de recueillir.

§ 1. — Noms, Proverbes, Devinettes, Formulettes.

On trouvera dans Mistral, Pitrè, Rolland, Sébillot, etc, un grand nombre de termes qui servent à désigner les diverses espèces de mollusques : ici nous ne relevons que ceux qui se rapportent à une superstition ou à une croyance. En Provence, les méduses portent le nom de *poto*, lièvre, *car marino*, chair de mer, *carnasso*, mauvaise viande. (Mistral) ; à Boulogne, on appelle la méduse *Marie-Madeleine*, à cause de sa facilité à se résoudre en eau ou en vapeur, par allusion à la fameuse pécheresse qui pleura tant. (E. Rolland, *Faune* t. III).

— *Polypi mentem obtine.* Ce proverbe grec, dit Erasme, *Adag.* I. 1 — 93, est né des habitudes supposées de ce poisson, que les anciens croyaient, au moment du danger, prendre la couleur du rocher.

— *Jita lou negre coume uno sepi* (Mistral. *Tresor dou felibrige*).

— *Jittari le niuri comu la siccia.* Lancer du noir comme la sèche. C'est manifester par des paroles ou par des faits la tristesse que l'on éprouve ou les mauvaises intentions qu'on a. (Pitrè. *Usi e credenze siciliani.* t. III, p. 312.)

— *Aviri lu cori comu 'na granfa di purpu.*

Avoir le cœur comme une tentacule de poulpe, c'est être avare.

— *Ietiri cchiù d'un purpu muscareddu.*

Se dit d'un homme de mauvaise renommée.

Digitized by Google

— *Pigghiari un purpu*, tomber à la mer et se baigner tout ou partiellement. (PITRÈ l. c)

— *Sec coume un os de sèpi.*

(MISTRAL, *Tresor dou felibrige*).

— Sec comme une margate (sèche).

(SÉBILLOT. *Trad.* t. II, p. 271).

— S'ennuyer comme un minard (pieuvre) au soleil.

(Haute-Bretagne).

— *Faire l'uei de sèpi, faire la sèpi*, faire des yeux langoureux.

— *Que sèpi* ! Quel être ennuyeux !

(MISTRAL l. c.)

A Palerme, les poissonniers crient ainsi la pieuvre : *Unu nicarieddu nicarieddu* (o mujulinu) *un haju, ccà ci è u puorpu.*

Un petit petit (ou un grand) poisson j'ai, c'est un poulpe.

(PITRÈ I. 388).

En Provence, la cri pour annoncer la sèche est : *Li sepioun, que vou fregi.* (MISTRAL).)

Devinette :

Signuri Dutturi ch' addutturiati,
Sciugghitimi stu dubbiu ch' aju 'n testa :
Vuoju ca tutta a notti ci pensati :
Quali armaru è ca figghia ra testa ?

M. le docteur, qui faites le compagnon, devinez le doute que j'ai par-dessus la tête ; je veux que vous y pensiez pendant la nuit : quel est l'animal qui accouche par la tête ? — La Sèche. (M. DI MARTINO. *Enigmes siciliennes*).

Dans quelques provinces du nord du Portugal, le pêcheur qui, à marée basse, voit un poulpe entre les fentes des rochers dit, en essayant de l'attirer à lui :

Sacaramolle ?
Poè te ao sol.

Cette formulette se rapproche de celle que les enfants adressent aux colimaçons.

(ROCHA PEIXOTO. *Notas sobre a Malacologia popular*).

A Terre-Neuve, dès qu'on a pêché un encornet on crie : Kouik ! Kouik !.

(SÉBILLOT. *Trad.* t. II, p. 251).

Digitized by Google

§ 2. — Croyances, Présages et superstitions

Sur les bords de la Manche, les pieuvres sont exécrées des pêcheurs, qui les injurient et les appellent mangeurs de moules et enfants du diable. Ils s'amusent à leur crever les yeux ou à leur passer au travers un morceau de bois et à les rejeter à la mer. Ils leur adressent aussi des formulettes d'imprécation : voici l'une de celles recueillies en Haute-Bretagne.

Maudit minard.
Tu arrives toujours trop tôt ou trop tard,
Si tu n'arrives pas à mon gré
Je te faucillonnerai (frapperai à coups de faucillon).

(Sébillot. *Trad.* t. II p. 268).

Cependant on semble croire que le minard porte chance en certains cas : un pêcheur de la baie de Saint-Malo prenait beaucoup de poisson, parce qu'il avait toujours un de ces mollusques dans son bateau. (Ib. 268).

En Sicile, suivant la croyance des pêcheurs, un morceau de poulpe jeté à la mer suffit à produire des centaines d'autres poulpes, même s'il a été haché en morceaux. (Pitrè, t. III, p. 312).

Dans les Asturies, quand la pêche des calmars est très abondante, c'est signe qu'on aura presque immédiatement du mauvais temps. (Braulio Vigon. *Folk-lore de la Mar*, p. 11).

D'apres Plutarque (*Causes naturelles* Ch. Ier) lorsque la sèche paraissait à la surface des vagues c'était l'indice d'un ouragan prochain ; naguère encore les marins anglais croyaient que ces poissons le présageaient lorsqu'ils nageaient au sommet des vagues et y étendaient leurs bras.

Plutarque (l. c.) rapporte que les marins de son temps croyaient qu'un grand vent allait s'élever si les poulpes venaient au rivage et s'attachaient aux petits cailloux. (Sébillot. *Légendes de la Mer* t. II, p. 213-214).

A Noirmoutiers, on dit que quand la sèche ne vient point à la côte, la récolte du sel est mauvaise. (Rolland. *Faune*, t. III, p. 187).

En Haute-Bretagne, on assure que la margate a la figure d'une personne, et que les encornets deviennent fous au mois de mars ; c'est alors qu'ils viennent se jeter sur le rivage. (Sébillot. *Trad.* t. II p. 271-272).

Digitized by Google

L'os de sèche, désigné sous le nom de *coquille de sèche*, *biscuit de mer*, est appelé à l'île de Sein *bag ar chèché*, bateau de la sèche.

A Boulogne, les plaisants disent que c'est de l'écume de mer solidifiée. (E. Rolland, t. III).

Dans le pays de Tréguier, on dit que les poulpes, s'attachant aux rochers avec une partie de leurs tentacules, saisissent avec les autres la quille des navires, les attirent à eux et dévorent les marins. (Comm. de M. Le Calvez).

J'ai entendu maintes fois raconter, sur le littoral de la baie de Saint-Malo, que des pêcheurs, ayant introduit leur main dans la fente d'un rocher, avaient été saisis par des poulpes, et n'ayant pu se débarrasser à temps, avaient été noyés. Victor Hugo, dans les *Travailleurs de la Mer* rapporte que cette histoire était aussi populaire dans les îles de la Manche. Allez à Serk, dit-il, on vous montrera près de Brecq-Hou e creux d'un rocher où une pieuvre, il y a quelques années, a retenu et noyé un pêcheur de homards.

Aux environs de Tréguier, on dit qu'il y a une centaine d'années, des hommes de la côte ayant été à marée basse chercher de l'appât, furent retenus par les tentacules de poulpes énormes et dévorés entièrement. (Comm. de M. Le Calvez.)

En Haute-Bretagne de vieux pêcheurs affirment qu'il y a des pieuvres qui pèsent plus de vingt barriques, et qu'il existe des encornets si gros qu'ils font chavirer les navires. (Sébillot. *Trad.* t. II, p. 252).

Des traditions de pays très différents parlent de poulpes gigantesques : les Fuégiens croyaient qu'une énorme pieuvre vivait au fond de la mer. (W. Gill. *Songs from south Pacific*, p. 146).

Voici au sujet du Kraken, un passage curieux de la *Revue britannique*, 1835.

Les pêcheurs norwégiens, dit Pontoppidan, affirment tous, et sans la moindre contradiction dans leurs récits, que lorsqu'ils poussent au large, à plusieurs milles particulièrement, pendant les jours les plus chauds de l'année, la mer semble tout à coup diminuer sous leurs barques, et s'ils jettent la sonde, au lieu de trouver quatre-vingts ou cent brasses de profondeur, il arrive souvent qu'ils en mesurent à peine trente : c'est un kraken qui s'interpose entre les bas-fonds et l'onde supérieure. Accoutumés à ce phénomène, les pêcheurs disposent leurs lignes, certains que là abonde le poisson, surtout la morue et la lingue, et ils les retirent richement chargées ; mais si la profondeur de l'eau va toujours diminuant, et si ce bas-fond accidentel et mobile remonte, les pêcheurs n'ont pas de temps à perdre : c'est le kraken qui se réveille, qui se meut, qui vient respirer l'air et étendre ses larges bras au soleil. Les pêcheurs font alors force de rames, et quand, à une

Digitized by Google

distance raisonnable, ils peuvent enfin se reposer avec sécurité, ils voient en effet le monstre qui couvre un espace d'un mille et demi de la partie supérieure de son dos. Les poissons surpris par son ascension sautillent un moment dans les creux humides formés par les protubérances inégales de son enveloppe extérieure; puis de cette masse flottante sortent des espèces de pointes ou de cornes luisantes qui se déploient et se dressent semblables à des mâts armés de leurs vergues: ce sont les bras du kraken, et telle est leur vigueur, que s'ils saisaissaient les cordages d'un vaisseau de ligne, ils le feraient infailliblement sombrer.

Un certain capitaine Dens, du port de Dunkerque, raconte que dans l'un de ses voyages, étant vers la côte d'Afrique, il voulut par un temps calme faire gratter son bâtiment. Les matelots y étaient occupés lorsqu'un gigantesque animal s'éleva du sein de la mer et jeta un de ses bras autour du corps de deux matelots qu'il arracha de leur échafaudage en les jetant à la mer; il lança ensuite un autre de ses bras vers un autre homme de l'équipage qui se préparait à monter dans la mâture et se trouvait déjà dans les premières enfléchures des haubans; mais le poulpe s'entortilla dans les cordes, et ne put parvenir à saisir cette troisième victime, qui se mit à pousser des hurlements effroyables. L'équipage courut à son secours et à coups de hache les marins coupèrent le bras qui retenait le malheureux matelot, et lui lancèrent des harpons. Le capitaine Lens essaya en faisant tirer les lignes de ses harpons de retrouver ses autres hommes; mais les lignes se rompirent. (JULES LECONTE. *Musée des familles*, t. IV, 103).

D'après le même recueil, on voit à Saint-Malo, dans la chapelle Saint-Thomas, un *ex-voto* que la reconnaissance d'un breton en danger de périr par un poulpe a consacré en souvenir de sa merveilleuse délivrance. Ce navire fut attaqué par un kraken ou poulpe énorme en vue de la côte d'Angola; le monstre jeta tout à coup ses bras sur les agrès, et il était au moment d'entraîner le navire au fond de l'eau, lorsque les matelots s'armant de sabres et de haches, réussirent à trancher ses tentacules. Ce fut pendant ce danger qu'ils s'avisèrent d'invoquer leur patron saint Thomas, lui vouant un pèlerinage si, par son intercession, ils parvenaient à sortir sains et saufs de cette rencontre. Un grossier tableau représente la scène palpitante de leur merveilleuse histoire. (T. IV, p. 104.)

S'il faut en croire un *ex-voto* qui subsiste dans la chapelle de Notre-Dame de la Garde, à Marseille, des marins furent attaqués, sur la côte de la Caroline du Nord, par un kraken qui, se cramponnant aux mâts du bâtiment, s'offorçait de l'attirer à lui et de l'entraîner au fond de la mer. (RÉVOIL. *Pêches dans l'Amérique du Nord*, p. 241).

Digitized by Google

En Haute-Bretagne, on croit que si on se frotte les yeux après avoir touché une sèche, on peut devenir aveugle.

La méduse passe pour donner mal aux yeux aux personnes qui, après l'avoir touchée, y portent leurs doigts; c'est probablement pour cela qu'on lui donne le nom de gale de mer. (SÉBILLOT. *Trad.* t. II. p. 271 et 263).

En Sicile, l'os de sèche sert à rendre les femmes stériles. On s'en sert également pour les maladies de certains animaux. (PITRÈ, t. III p. 384).

Au Pérou, on employait comme amulettes des yeux de sèche. (BASSETT. p. 458).

Le sepion de la sèche officinale, céphalopode très commun sur nos côtes, est utilisé comme dentifrice. Ce décapode fournit aussi à la médecine un assez grand nombre de remèdes.

En Minho, un nudibranche écrasé et placé sur l'abdomen guérit de la faiblesse. Les vertus de ces mollusques, s'étendent aussi à la sueur des mains, qui disparaît si on les frotte avec un des animaux. (LEITE DE VASCONCELLOS. *Trad.*, p. 131.)

§ 3 — LÉGENDES ET CONTES

Un épisode d'une légende du détroit de Torrès, rapporte qu'une Dorgai — sorte d'être fantastique très redouté dans ces parages — se transforme en pieuvre, et se cache dans les rochers pour guetter, sous cette forme, la femme d'un chef dont elle est amoureuse. Celle-ci veut la pêcher; la Dorgai reprend sa forme et noie sa rivale. (*Folk-lore*, t. I, p. 49).

Jakushi Niurai est un saint maritime en grand honneur au Japon; son emblème est la sèche que l'on voit souvent sculptée sur ses statues dans les temples qu'on lui élève au bord de la mer.

Dans une grande tempête un énorme poisson attaqua une jonque et brisa son mât. Un prêtre qui était à bord implora le saint, qui apparut et lui ordonna de jeter par-dessus le bord son image que le prêtre possédait. Dès qu'il l'eut fait, la tempête cessa; plus tard l'image fut rapportée au prêtre par une sèche. (BASSETT, p. 58, d'après Mitford).

Cette légende japonaise rappelle l'épisode de la vie de saint François-Xavier, qui ayant laissé tomber à la mer son crucifix qu'il avait pris à la main pour apaiser la tempête, vit peu après un cancre le lui rapporter.

Dans un petit conte des bords de la Manche, un minard s'associe avec un homard pour venger la mort d'un homard que le congre avait tué traitreusement. (*Revue des Traditions populaires*, t. III, p. 597).

PAUL SÉBILLOT.

Digitized by Google

EXTRAITS D'ANCIENS ARTICLES OU OUVRAGES ANGLAIS RELATIFS AU FOLK-LORE.

II

Préface de Richard Price a l'histoire de la Poésie anglaise de Warton.

La substantielle étude (124 pages) dont nous donnons ci-dessous de longs extraits, bien qu'elle ne porte pas de signature, est due à la plume érudite de M. Richard Price, qui l'écrivit en 1824 pour servir de Préface à une nouvelle édition en 4 vol. de l'*Histoire de la Poésie anglaise* de Thomas Warton, professeur au collège Pembroke, à Oxford, et poète éminent. L'ouvrage de Warton embrasse l'histoire de la poésie anglaise, de la fin du XIe siècle au commencement du XVIIIe siècle : le premier volume en parut en 1774, et le quatrième n'était pas achevé quand Warton mourut subitement en 1781[1]. Monument important de critique et d'histoire littéraire, cet ouvrage a été toutefois vivement attaqué, notamment par Ritson, dont le nom a fait longtemps autorité dans le domaine de la critique.

Afin d'expliquer le développement et l'évolution de la poésie anglaise dès les temps les plus reculés, Warton a cru utile de faire précéder son ouvrage de trois dissertations, dont deux d'entre elles, celle relative à l'origine du merveilleux dans les romans d'Europe, et celle concernant les *Gesta Romanorum*, sont de nature à intéresser les folkloristes.

Dans sa dissertation sur l'origine du Merveilleux — travail, reconnaissons-le de suite, assez faible, — Warton s'efforce de démontrer que la

[1] Voir la *Vie de Warton*, par le Dr Mant, et un article du *Gentleman's Magazine*, novembre 1782, p. 528.

Digitized by Google

littérature européenne est redevable aux Arabes d'Espagne et aux Sarrasins, du roman (dans son acception ancienne de narration en vers ou en prose de faits faux ou vrais), et comme genre littéraire et pour les fictions qu'il met en œuvre. Les merveilles de la fiction orientale qui, selon Warton, semblent avoir pénétré en Europe vers le XIe siècle dans les romans du pseudo-archevêque Turpin et de Geoffroy de Monmouth, trouvaient, dit cet auteur, le terrain préparé par les sagas poétiques des Scalds scandinaves répandues sur une grande partie du territoire européen, par les invasions des Danois, des Goths, des Normands, etc., peuples venus jadis d'Asie à la suite d'Odin (Woden), au temps de Mithridate, et qui peut-être eux-mêmes tiraient leur merveilleux de la même source que les Arabes.

La préface de Price se propose surtout pour but de corriger ce qu'avait de trop étroit et de trop exclusif la théorie de Warton qui n'avait entrevu qu'une portion de la vérité en voulant tirer de la littérature arabe (il eût été déjà plus juste de dire de la littérature indienne transmise par l'intermédiaire des Arabes) l'unique source du merveilleux. Price montre qu'il ne faut pas circonscrire la recherche de l'origine du merveilleux à un peuple et à une époque, mais au contraire en poursuivre les causes dans des caractères communs à l'humanité tout entière, caractères organiques, probablement d'ordre psychologique, et qui se sont manifestés à des âges auxquels on ne saurait assigner de dates chronologiques, nous dirions maintenant à une période de notre évolution. Dans l'enfance des sociétés, l'homme se considère comme le premier anneau de la chaine de la nature animée et inanimée, comme l'associé et le compagnon de tout ce qui existe autour de lui. De là les religions naturalistes dans lesquelles l'homme anthropomorphise : animaux, phénomènes de la nature, conceptions mêmes de l'esprit. Selon Price, cette propriété de l'esprit humain suffirait à elle seule à expliquer l'origine des fictions populaires, qui se sont ensuite transmises à travers la succession des temps et qui se retrouvent chez tous les peuples; et il en tire deux conclusions, d'abord que les mêmes objets ont éveillé partout des conceptions semblables et ensuite qu'un grand nombre de ces symboles se retrouvent chez tous les peuples, comme un héritage commun ; en un mot, que le merveilleux est une survivance. Par quoi les vues de Price, fort remarquables à l'époque où il écrivait, en font un des précurseurs d'un des maitres actuels du Folk-Lore : M. Andrew Lang.

A l'appui de cette théorie, il donne de nombreux exemples dont il serait facile d'augmenter la liste, et montre qu'en tous pays, des monticules de terre ont été considérés comme des sépulcres de héros, qu'un monceau d'énormes pierres est devenu l'œuvre d'ouvriers gigan-

Digitized by Google

tesques, que la conformation d'un rocher ou une marque à sa surface atteste la colère ou la présence de quelque divinité. C'est ainsi encore que les éruptions volcaniques de la Lydie, de la Sicile, de la Cilicie, de la Béotie, y sont l'œuvre de Typhon ; que la pourpre qui colore certaines fleurs vient du sang d'Ajax, d'Adonis, d'Hyacinthe, que l'histoire de l'homme dans la Lune s'est répandue par le monde, que le fracas de l'orage était en Grèce attribué au roulement des chariots de Jupiter et en Scandinavie au char de Thor. — Le même principe général a pareillement engendré ces idées communes à toute l'humanité, sur les gloires et les félicités du temps passé. Chaque âge a vanté « le bon vieux temps « et le philosophe Agis consolait déjà ses contemporains en leur disant que « les vertus évanouies du temps passé désolaient jadis son père Archidamus, qui lui-même avait entendu son vénérable père exprimer les mêmes regrets. » Les fictions de tous les peuples sont d'accord pour attribuer les longévités extraordinaires comme des marques de faveur divine[1] ; les héros nationaux sont tous des géants.

Price compare ensuite les types principaux de la fiction populaire aux racines du langage, en petit nombre dans chaque langue primitive et qui, par suite du progrès de la civilisation, de l'acquisition de nouvelles idées, de nouveaux sentiments, ont par des modifications lentes pris des acceptions nouvelles. Il n'est pas de fait plus certain, dans la limite de nos connaissances, que jamais les mots n'ont été et ne sont inventés, mais que toujours ils sont composés de racines préexistantes, ou empruntés à quelque source collatérale.

.....

« Les progrès de la fiction populaire ont suivi un cours assez semblable. Le procédé qui consiste à douer les objets inanimés de sentiments, de sensations, d'une vie spirituelle, n'est pas la création de formes élémentaires jusque-là inconnues, mais un simple transport de propriétés particulières, caractéristiques d'une classe d'êtres plus parfaits à d'autres êtres moins bien constitués. Le vaisseau prophétique, la fourmi reconnaissante *et hoc genus omne*, n'ont subi aucun changement dans leurs qualités physiques, ils ont simplement reçu une addition d'attributs éthiques, qui, comme les sens secondaires du

[1] Josèphe après avoir noté l'âge de Noé, cite les témoignages de Manéthon pour l'extrême longévité des anciens Egyptiens, de Hyeronimus pour celle des Phéniciens, d'Hésiode, d'Hécatœus etc. pour les Grecs. Tous supposent qu'aux premiers âges du monde, l'homme vivait 1000 ans. Diod. de Sicile 1. 26 attribue le même avantage aux anciens rois d'Egypte ; Pline (Hist. Nat. VII-48) fait vivre 300 ans les Arcadiens et les Etoliens ; Hérodote (iii. c. 17, 23) dit que les Ethiopiens vivaient 128 ans. Au siége de Troie, Nestor vivait son 3e siècle ; Apollodore donne à Sarpédon, le favori de Zeus, trois siècles à vivre. Térésias vécut 7 siècles, etc.

Digitized by Google

langage, augmentent leur pouvoir sans varier leur apparence naturelle. C'est sur ce principe que chaque pays d'Europe a revêtu ses fictions populaires des mêmes merveilles ; que tous reconnaissent l'intervention du même mécanisme surnaturel, l'existence des elfes, des fées, des nains, des géants, des sorciers et enchanteurs, l'emploi des enchantements, des charmes, des amulettes, et tous ces objets magiques de toutes formes et de tous noms, dont les attributs contredisent l'expérience humaine et qui permettent de cacher la personne de leur possesseur, annulent les bornes de l'espace, ou accomplissent tous les souhaits. Tels sont les types constamment mis en œuvre pour embellir les contes populaires, qui de là ont passé dans les pages du roman et qui, loin de devoir leur première apparition en Europe à la conquête arabe de l'Espagne ou à la migration d'Odin en Scandinavie, se retrouvent couramment à sa frontière orientale bien avant l'ère de l'histoire. Les Néréides de l'antiquité sont évidemment les mêmes que les Mermaids des rivages de la Bretagne et de Norwège ; toutes habitent des grottes de cristal ou des palais de corail dans les profondeurs de l'océan, et elles ont le même caractère de penchant pour la race humaine et le don de prophétie. Les Naiades aussi ne diffèrent que de nom des Nixes germaines et scandinaves et des ondines de notre compatriote Elfrid ; et les Nornes qui tissent le fil de la vie et chantent les gloires d'Helga sont les mêmes qui assistaient Illythie aux naissances d'Iamos et d'Hercule, et sont assimilables aux Moires grecques. Dans les Vrisks Ecossais, les Leschies russes, les Berstucs poméraniens ou wendes, nous voyons la même famille qui sous le nom de Panes et Panisci régnaient sur les champs et aux forêts d'Arcadie. Les réunions des premiers se tenaient sur le Ben-Venew, comme l'Assemblée biennale des Faunes sur le mont du Parnasse, et le chasseur sclavonien invoque l'aide de son Zlebog, les Finnois de Wainamonnen et le Lapon de son Storjunkare, avec la même solennité que les Grecs imploraient le secours du « dieu velu d'Arcadie. »

Les Duergas de l'Edda et les nains allemands et scandinaves représentent les divinités métallurgiques qui dans la mythologie grecque sont connues sous le nom de Cabires, Vulcanides, Telchines et Dactyles de l'Ida. Les Brownies et Fairies sont, comme les Lares du Latium, de tout petits êtres bienveillants. En Allemagne, ils ont reçu un long catalogue d'appellations, toutes descriptives de leur forme, de leur caractère, de leur vêtement, mais qu'ils aient le nom de Gutichen. Brownie, Lare, Démon grec, ils sont gardiens du foyer domestique, arbitres de la prospérité, préservateurs des maux, et l'auteur des hymnes orphiques dote le démon qu'il invoque des mêmes attributs qui sont donnés par Hildebrand à toute la tribu des Gutichen, des Bons voisins.

Digitized by Google

— L'anglais Puck, le Bogle écossais, l'Esprit Follet ou Gobelin français — le gobelinus de la Basse Latinité — et le Kobold germain sont des noms variés du Kobalos grec, dont les délices sont de vexer le genre humain. Exciter la colère de cet esprit malfaisant entraînait de fatales conséquences et Prœtorius (i, p. 140) relate qu'il apparut à des mineurs de Saint-Anneberg sous l'aspect d'un Kelpie écossais avec une tête de cheval et qu'il les fit périr de son haleine empoisonnée. Les voleurs de minuit, mentionnés par Gervaise de Tilbury, qui maltraitaient les gens endormis, les volaient et emportaient leurs enfants, sont identifiés par ce chroniqueur avec les Ephialtes et les Lamies. Les contes nombreux recueillis par Prœtorius observent les distinctions classiques de l'antiquité; on y voit l'Incube ou Alp qui donne des cauchemars, et c'est la même race de vieilles sorcières que les damnées de Gervaise, lesquelles comme les antiques Lamia larvata, terrifient les gens et enlèvent les enfants de leurs berceaux.

Walter Scott cite, d'après la *Physica curiosa* de Schott, un récit de la Frise du même genre. « Au temps de l'empereur Lothaire en 830, dit Schott, de nombreux spectres infestaient la Frise, surtout les Nymphes blanches des anciens que les modernes nomment Witte wiven ; elles habitent des grottes au sommet des montagnes. Elles surprennent les voyageurs attardés, les bergers et les nouvelles accouchées avec leurs enfants ; elles les portent dans leurs cavernes d'où s'élèvent des murmures souterrains, des cris d'enfants et des gémissements d'hommes, parfois des paroles entrecoupées. » Dépouillée de la couleur locale qui semble identifier ces spectres avec les fées, une fiction parallèle se retrouve dans Antonius Liberalis (c. 8) dans son récit de Sybaris, et aussi dans les curieux récits de Pausanias et d'Elien, relatifs au noir démon ou héros de Tmessa[1]. La plus ancienne fiction analogue est reproduite dans le poëme anglo-saxon de Beowulf. Dans ce curieux dépôt des traditions originales du Nord, la partie la plus intéressante du poëme est consacrée aux combats du héros contre un esprit mâle et femelle, dont les ravages dans le château de Hrothgar sont marqués par les atrocités de la fable grecque.

Sous le nom générique de Fées, presque tous les personnages du précédent catalogue sont mêlés dans les récits populaires oraux ou imprimés. Il faut pourtant les distinguer, et chacun sait déjà que les Fées, qui président à la naissance et prédisent l'avenir, qui subordonnent la destinée à l'observation d'un précepte ou à la conservation d'une amulette, sont les vénérables Parques de l'antiquité. Il convient aussi de différencier les Fées de romans et les Fées des traditions populaires.

[1] Voir Elien. Hist. VIII c. 18 et Pausanias VI, 6.

Digitized by Google

Les premières tirent leur origine du pays qui nous a donné leur nom. Warton a déjà montré que les titres des principales fées de romans sont empruntés à la lettre des fables orientales. Mergiane et Urgande, fées persanes, ont sans contredit fourni à la poésie italienne Morgane et Urgande, et les Péris de Perse nous sont arrivés par l'intermédiaire des Arabes. Mais de même que les prêtres Pélages donnaient des titres égyptiens aux divinités des Grecs, que l'adoration des Bétyles était antérieure aux annales historiques grecques, bien que leur nom fût récent, de même les fairies anglais (ou le Français faérie) sont des termes de dates relativement récentes, tandis que les notions populaires touchant leur nature et leurs attributs se perdent dans la nuit des temps. Il n'y a pas de différence essentielle entre la Péri persane et la Nymphe grecque, quoique le génie de chaque pays ait varié leurs dons sur des points secondaires. Toutes sont également les rejetons communs de la même idée spéculative qui peuplait les éléments de races d'essences plus pures, comme le lien entre l'homme et le Créateur, et le persan moderne, en adoptant celles qui planent dans les nuées embaumées, vivent dans les couleurs de l'arc-en-ciel et dans les parfums des fleurs, a seulement fixé son choix sur une classe différente de celles des Grecs anciens[1]. On rappellera toutefois que sur les points que nous venons d'énumérer, les fées du roman italien ne ressemblent pas aux Péris orientales, et que, sauf le nom, elles sont la reproduction de Circé et de Calypso de l'Odyssée. Les fées des lais de Lanval, de Graelem, des romans de Mélusine, de Partenopex de Blois, n'ont pas non plus les grossiers pendants de la fille d'Hélios, ni le pouvoir et le rang élevé de l'enchanteresse ogygienne. Elles sont plus voisines, pour le caractère, des nymphes qui cherchaient l'alliance ou subissaient les importunités de Daphnis et Rhæcus, et, comme leurs prédécesseurs de la Grèce, étaient également sujettes à la fragilité humaine.

.....

Les Elfes et les Fées de la tradition rurale qui mènent leurs rondes au bruit du vent et dont le gazon conserve les traces, se distinguent des Fées de roman par leur petite taille et leur vêtement uniforme. La fiction populaire a été fidèle en cela aux plus vieilles croyances des nations en ce qui touche la taille et l'aspect de leurs déités domestiques et inférieures; on en trouverait des exemples dans les dieux domestiques de Laban, les Patèques de Phénicie, les Cabires d'Egypte et de Samothrace, les Dactyles de Crête, les Anaces d'Athènes, les Dioscures de Lacédémone, le dieu de la Terre : Tagès d'Etrurie, et les Lares du

[1] Ces nymphes de l'air se retrouvent aussi dans les croyances grecques; ainsi les nymphes célestes de Mnésimachos. Voir sur ce point, Schol. d'Apollonius de Rhodes, IV, v. 1412.

Digitized by Google

Latium. Quant à leurs attributs, leurs demeures, leur longévité, leurs noms mêmes, ils montrent leur affinité avec les nymphes grecques. La coupe ou corne dans laquelle elles buvaient et qui procurait le bonheur à celui qui avait le courage de s'en emparer, est le calice sacré des nymphes dont les ressources inépuisables sont souvent notées dans la fable grecque. Les lieux de leurs séjours — intérieur des vertes collines, des îles, des lacs, des montagnes, décorations splendides de leurs palais — ne sont qu'une répétition des grottes décrites par Plutarque et Diodore, et le terme de leur existence, comme les filles d'Okeanos, bien que dépassant de beaucoup la vie humaine, a pourtant des limites.

Dans ces rapprochements, comme en tant de points de croyances populaires communes aux grecs et aux barbares, il est impossible de ne pas discerner les fragments des croyances venues de quelque ancien empire, et qui n'ont jamais pu être importées en Grèce et dans l'Europe occidentale par une dynastie nonvelle de rois, ni communiquées par une bande de ménestrels errants. On y distingue une origine commune, en dépit des différences provenant du génie national et de l'introduction du christianisme qui, d'ailleurs, a conservé sous des noms nouveaux et a attribué à Satan des superstitions anciennes concernant les forêts, les montagnes et le foyer domestique.

Il n'est pas nécessaire de décrire minutieusement les fictions populaires qui doivent leur existence à une foi générale dans les pouvoirs de la magie, du sortilège et de la divination. La conformité des pratiques entre le monde antique et le monde moderne sur ce point a été généralement reconnue et il n'est pas de théorie exclusive pour expliquer leur mode de transmission.

En ce qui touche les divers objets de la nature inanimée dont les attributs merveilleux sont classés parmi les principaux attraits du roman, il est également inutile d'entrer longuement dans la question de leur origine, car de récents travaux ont clairement prouvé que leur première apparition dans la poésie populaire n'était pas due au moyen-âge. Nous nous bornerons à énumérer quelques coïncidences entre les fictions modernes et antiques, et, en notant quelques-uns des déguisements sous lesquels la même idée passe d'un récit à un autre, à montrer combien le goût populaire se plaît à la répétition de ses types favoris. MM. Grimm ont déjà montré que la fatale tunique de Déjanire — qu'Euripide avait rattachée à une fable plus ancienne — se retrouve dans le conte allemand du « *Fidèle Jean* » et qu'aucune image n'est plus répandue, sous des formes variées, que l'insidieux présent envoyé par Vulcain à sa mère Junon[1].

V. Kinder und Haus Marchen. Vol. III p. 19 et 149.

Digitized by Google

Un autre symbole favori est le talisman de vertu par lequel on découvre l'infidélité, et que M. Dunlop a rapproché de l'épreuve de la fontaine Stygienne et suivi à travers les romans de l'empire grec jusqu'aux romans de chevalerie de l'Arioste. Dans le roman en prose de Tristram, d'où le poëte de Ferrare l'a peut-être tiré, l'ordalie consiste à vider d'un trait une corne dont le breuvage se répand sur celui qui en approche des lèvres coupables. Dans Perceforest et Amadis, une guirlande et une rose fleurissent sur la tête de la femme fidèle et se dessèchent sur le front de la volage et dans la ballade publiée par Percy « *The Boy and the Mantle* » où même épreuve a lieu, le poëte a suivi les traditions de Galles qui attribue un semblable pouvoir au manteau, au couteau et au gobelet de Tegan Euroron, épouse chaste de Caradeuc au bras fort. De là, elle peut avoir été transférée à la ceinture de Florimel dans *Fairy Queen* ; tandis que Albert le Grand en affirmant qu'un aimant placé sous le traversin d'une femme légère la chasserait aussitôt du lit, nous a transmis la croyance populaire la plus ancienne sur ce sujet. Le verre d'Agrippa, dans le récit du brave Surry, a son parallèle dans le miroir gardé près du temple de Cérès à Patras qui vous révélait votre état de santé, et dans le puits de l'oracle d'Apollon Thursin en Lydie qui faisait voir la personne ou l'objet désiré. La ceinture d'Hippolyte qui donnait une vigueur surnaturelle n'est autre que la ceinture de Thor. Egide dans l'Edda et Egide de Minerve ont même pouvoir. Celle de l'Edda est l'œuvre des nains habiles auxquels les fictions du Nord attribuent les armes remarquables et qui ont fabriqué ces flèches qui, comme le dard de Procris, ne manquent jamais leurs coups et reviennent d'elles-mêmes dans la main de leurs possesseurs. Ils ont aussi fabriqué le Skidbladnir, vaisseau de Freyr, assez grand pour contenir toute la tribu des Ases avec leurs armes et leur équipement et qui pourtant se pliait comme un mouchoir et se mettait dans la poche. Dès qu'on étendait les voiles, le vent favorable soufflait, et le vaisseau avait aussi le pouvoir de comprendre le langage humain. Homère, aussi, nous a dit que les flottes d'Alcinoüs combinaient l'avantage du vent propice avec la faculté de deviner les souhaits de ceux qu'elles portaient, et qu'elles atteignaient le port sans pilote.

Dans d'autres fictions anciennes et modernes l'idée a été appliquée à une foule d'objets ayant la faculté de porter les gens où ils le désiraient. Hérodote nous apprend que le philosophe Abaris possédait une lance trouvée dans le temple d'Apollon Hyperboréen et qui le portait où il le voulait, l'aidait à chasser la peste, à apaiser la furie des vents (Jamblique, Vit. Phytag. c. 19, 28). Cette arme avait servi au Dieu de Délos pour détruire les Cyclopes, car Hygin (Astronom. c. 15) nous apprend qu'il enterra cette lance dans une montagne hyperboréenne et que

Digitized by Google

lorsqu'il fut banni de l'Olympe, elle lui arrivait chaque jour sur le vent, chargé de tous les fruits de la saison. Sous ce dernier aspect, elle s'identifie avec la corne d'Amalthée et explique comment Abaris, comme un autre Epiménide, pouvait consacrer son temps au service des dieux sans paraitre jamais boire ni manger. — Dans les traditions galliques, cette lance devient l'une des treize merveilles de Bretagne : le char de Morgan qui menait en un clin d'œil où l'on souhaitait d'aller. Là aussi, nous avons une forme du « *Talaria* » des Nymphes qui conduisit Persée jusqu'à la demeure de Méduse, ou encore l'anneau du conte allemand « Le Roi de la Montagne d'or », et aussi « *le chapeau de Fortunatus* » enfin sous un aspect plus modeste « *les Bottes de 7 lieues* » des contes de Sidi Khur et du Petit Poucet.

Un autre objet énuméré parmi les treize merveilles de Bretagne est le voile ou masque d'Arthur qui rendait invisible. Dans d'autres fables du même pays, ce pouvoir appartient à l'anneau d'Eluned, le « *Lunet* » du vieux roman d'Yvain et Gauvain. Le roman du roi Laurin et les Niebelungen confèrent cet attribut au Nebel-Kappe (manteau de brouillard) et le don d'invisibilité appartenait au heaume de Pluton porté par Persée dans son combat avec Méduse, ainsi qu'au célèbre anneau de Gygès (Platon, Repub. iii, p. 159).

Quant à la lyre d'Amphion, qui faisait mouvoir les pierres, on retrouve son analogue dans la mythologie finnoise où Waïnamoïnen, quand sous ses doigts vibre le « *Kandele* », fait accourir les oiseaux, les bêtes et les poissons, et fait même couler les larmes du dieu comme des perles le long de sa robe. Dans les fictions d'Ecosse et de Galles, la harpe de Glenkidic fait jaillir l'eau des pierres et le lait du sein des jeunes filles ! — Citons encore le cor d'Obéron, la harpe de Sigurd, le violon du conte allemand « *le Juif dans les Epines* », le pipeau du Jack dans « *The merry jeste of the Friar and the Boy.* »

Un autre ornement favori des fictions populaires est l'objet quelconque qui accomplit les souhaits ou fournit de l'or. Dans la fable bretonne ce pouvoir est donné au plat ou à la nappe de Rhydderch l'Ecolier qui se couvre, à l'ordre de son maître, d'un somptueux repas, à la corne de Bran qui donne toutes les liqueurs, et au gobelet d'Obéron qui dans la main d'un honnête homme se remplit des vins les plus délicats. Dans Fortunatus, et ces contes qui sont ou ses imitations ou des dérivés d'un original commun, nous trouvons la bourse inépuisable, pendant que dans d'autres récits, un oiseau, un arbre et même la personne humaine fournissent chaque jour une provision d'or. En Grèce, outre la lance d'Apollon possédée par Abaris et qui lui procure sa nourriture, nous voyons qu'Epiménide de Crête se nourrissait d'un précieux mets donné par les Nymphes et qu'il gardait dans le sabot d'un bœuf, enfin la corne inépuisable d'Amalthée.

Digitized by Google

Tout ceci nous amène à l'histoire du Saint Graal qui, dans la maison du roi Pécheur, paraissait chaque jour dans la main d'une dame, laquelle le portait trois fois autour de la table, toujours rempli des mets les plus recherchés. Le Titurel et Parsifal de Wolfram d'Eschenbach, et le récit de Robert de Borron sont consacrés à la recherche et à la découverte de cette coupe merveilleuse, mais avec de grandes variantes comme localités et comme personnages.....

Les fictions bretonnes et provençales sont d'accord pour faire venir cette coupe mystérieuse de l'Orient, contrée dont d'antiques traditions nous présentent une coupe aussi extraordinaire que le Graal. On la retrouve entre les mains de Joseph (Genèse, XLIV, 5), puis du roi Salomon, où elle a des pouvoirs divinateurs. Dans la fable perse, elle appartient à Djemschid qui fit fleurir l'âge d'or dans l'Iram. En creusant les fondations de Persepolis, ce favori d'Ormuzd découvrit le gobelet du soleil qui fut la source des bénédictions de son règne prospère et de sa connaissance illimitée des choses de la terre et du ciel[1]. Un gobelet du soleil est un objet favori de la fiction grecque ; en approchant des rivages de l'océan occidental, ce Dieu était supposé descendre de son char, et, se plaçant dans une coupe être porté au centre de la terre (voir Athénée, livre XI, pp. 469-470). Après avoir visité, selon Stesichorus, sa mère, sa femme et ses enfants, il se rend au point opposé de l'hémisphère, où l'attend un autre char, et il recommence sa course, diurne. L'Hercule thébain, type des champions errants, attaque le fils d'Hypérion, mais au moment de le frapper il relève la main et reçoit en récompense le calice d'or du dieu, puis monte dedans, et, au milieu de la tempête, il traverse l'Océan et parvient à l'île d'Erythea. Une autre version de la lutte d'Hercule et d'Apollon transporte la scène à Delphes. Mais dans le langage symbolique des Grecs, un « tripod » et un gobelet crater) étaient des termes synonymes, et les grammairiens nous apprennent que de ce combat entre frères et de leur réconciliation dérivèrent les pouvoirs prophétiques d'Hercule..... Le lecteur de Platon rapprochera aisément du premier « crater » cette coupe du Monde dans laquelle le Démiurge de l'univers mêla les premiers matériaux de la création future, d'où les âmes qui animent les substances corporelles furent dispersées parmi les étoiles (Timée, 41, 42). La mention de ce

[1] On lit dans la *Bibl. Orient.* de d'Herbelot : « Giam en Perse, signifie coupe, verre à boire, miroir. Les Orientaux disent que l'ancien roi Giamschid, le Salomon des Perses, et Alexandre-le-Grand avaient de ces coupes ou miroirs au moyen desquels ils connaissaient toutes les choses naturelles et quelquefois les surnaturelles. La coupe qui servait à Joseph le Patriarche, pour deviner et celle de Nestor, dans Homère, où toute la nature était représentée symboliquement ont pu fournir aux Orientaux le sujet de cette fiction.

Digitized by Google

premier vase donna naissance chez les Platonistes à une seconde coupe distributive des âmes qui fut le lot de Dyonisos, comme seigneur de l'univers sensitif, puis des nymphes, ministres de cette divinité et chargées de veiller à la génération. Selon quelques autorités, ces gobelets, symboles de la génération ou de la descente de l'âme dans la réalité du plaisir sensuel ou du retour de l'âme au ciel d'où elle est venue, sont placés à des points opposés du firmament (Symbolique de Creuzer, vol. III, 410, Porphyre : *De Antro Nympharum*, Macrobe, songe de Scipion)[1].

Le vase sacré de la fiction moderne n'est pas moins remarquable dans ses attributs. La place qui lui était réservée à la table ronde s'appelait le siége périlleux..... Le don de guérison du Saint Graal s'exerce en fermant les blessures de sir Bor et de sir Parsifal, deux des chevaliers qui partent à sa recherche ; un boiteux se rétablit rien qu'en touchant la table où est le Graal et un chevalier sans reproche recouvre la santé en le baisant. Le jour où Galaad prend possession du siége périlleux, en présence d'une assemblée profane, l'ouragan s'élève, le tonnerre éclate, et un rayon de lumière sept fois plus brillant que le jour l'illumine de la grâce du Saint-Esprit, la salle est embaumée par des parfums, les mets et les boissons les plus exquis se placent devant chaque chevalier, puis quand le St-Graal a fait le tour de la table, il disparait subitement et chacun reste en extase. Dans la version arabe, le vase sacré est remis par un ange à Titurel à qui, lors de sa naissance, avait été prédite sa gloire future. Il élève un temple magnifique pour abriter le Graal sur la montagne de Montsalvaez, près du vallon de Roncevaux ; l'édifice repose sur un rocher d'onyx. L'accès du sanctuaire est rendu invisible à tous, sauf aux élus, par une forêt impénétrable de cèdres, de cyprès et d'ébéniers. Par la contemplation quotidienne du Graal, la vie de Titurel est prolongée de plus de 500 ans, de même que la glorieuse carrière de Djemschid est, pour une cause semblable, augmentée de 7 siècles, et il ne tombe dans le sommeil de la mort que pour avoir négligé sa visite pendant 10 jours. Dans Lohengrin, Montsalvaez prend la place occupée par l'île d'Avallon dans le roman breton et devient le lieu fabuleux de la retraite d'Arthur et de ses compagnons ; c'est là qu'il attend l'heure de revenir sur la terre, de là qu'il reste en communication avec le monde et qu'il envoie parfois dans des cas désespérés un de ses fidèles champions au secours des malheureux.

.....

En ramenant ainsi à une origine commune les merveilles de la fiction populaire du monde ancien et moderne, nous n'avons pas voulu dire que les éléments des littératures grecque et latine n'existent que dans

[1] Comparez avec la chaudière de Ceridwen dans la mythologie celtique de Davis.

Digitized by Google

les productions du moyen âge. Au contraire, on les retrouve dans les contes comme ceux de Grimm. Ainsi, dans le conte 16, l'incident principal rappelle le récit de Glaucus et Polyidus conté par Apollodore (Biblioth. III, 3. 1); les grues d'Ibycus figurent sous une autre forme dans le conte 115, la pantoufle de Cendrillon dans l'histoire de la célèbre Rhodope, la fable de Philémon et Baucis, fournit le thème du conte 87, l'histoire de la Thessalienne Erisichton est contenue dans le conte 68, Rhampsinite jouant aux dés avec Déméter (Hérodote II, p. 122) se reconnaît dans une série de récits (conte 82 et notes). Une autre fable d'Ovide, l'histoire de Picus et de Circé est analogue à une partie des « Deux Frères »; d'autres incidents semblent empruntés à la même enchanteresse; le sacrifice annuel d'une vierge à un dragon forme un pendant à l'histoire de Pausanias concernant le noir démon de Témessa, et la langue du dragon qui prouve la victoire du héros (conte 60) rappelle les romans de Wolf-Dietrich et Tristram et l'histoire locale de Megara. La grotte mystérieuse de Compère la Mort (conte 44) ressemble à une scène de la vision de Timarque (Plutarque: *De genio Socratis*) et l'admirable conte (Machandel Baum) n'est qu'une vue populaire du mythe sur lequel les Platonistes ont fait tant de commentaires, l'histoire de Zagres, le Bacchus crétois[1]. En Suède, l'histoire d'Héro et Léandre s'est localisée et présente une ballade intéressante; le destin de Midas se retrouve incorporé dans l'histoire de l'Irlande (Keating's Hist. of Ireland) et le trésor de Rampsinite a passé d'Egypte en Grèce et de Mycènes à Venise (Herod. II, c. 121; Schol. d'Aristoph. Nub. 508 et les notes de Childe Harold, chant IV); le talisman de Méléagre — le tison d'Althea — a été conféré au vieux Norma-Gest, compagnon du roi Olaf; la ruse de Jack, le tueur de géants, jetant une pierre au milieu de ses ennemis, se trouve dans les histoires de Cadmus et de Jason (Schol. in. Apoll. Rhod. III, 1178). Vulcain dans les Scholiastes d'Apoll. Rhod (IV, 761) joue le rôle du fameux forgeron Véland de l'Edda et de la Vilkinga Saga, lequel a de nombreux traits communs avec Dédale.

Nous terminerons ici, malgré l'intérêt que présente la suite de la dissertation, les extraits et le résumé du travail de M. Richard Price. Nous espérons que nos lecteurs seront tentés de consulter l'original et de l'étudier intégralement. Comme pour les autres livres de notre bibliothèque folklorique, nous nous ferons un plaisir de le mettre à leur disposition.

LOYS BRUEYRE.

[1] Cf. Clemens Alex. Protrept. p, 15; Nonnus Dyonis. VI, 174 a; Plutarque: De Isid et Osirid. c. 36 et De Esu I, c. VIII; Hygin. 206; Herod. I, 119 etc.

Digitized by Google

LES VILLES DISPARUES.

Si quœras Helicon et Buran, Achaïdas urbes,
Invenies sub aquis; et adhuc ostendere nautæ
Inclinata solent cum mœnibus oppida mersis.

OVID. MET. XV, 293.

I.

LE LEMPS.

Tradition Poitevine.

Le Lemps était une belle ville autrefois ; elle a été engloutie totalement, mais on a été longtemps, longtemps, que pendant la messe de minuit on entendait les cloches sonner ; et il y avait trois grues, que toujours elles y étaient, qu'on ne pouvait pas les chasser...

Dans le temps, le Bon Dieu se promenait quand la ville du Lemps existait. Il était en pauvre. Il est allé chez des riches qui lui ont refusé la charité. Il est allé chez une pauvre femme qui lui a dit : « Ah ! mon cher ami, je n'ai pas de pain ! » Elle n'avait que deux boisseaux d'orge, et encore pas de bonne. Il lui a dit de la faire cuire. De ces deux boisseaux d'orge, elle en a eu une grande fournée.

Cette femme avait deux filles. C'était une veuve. Et puis le bon Dieu dit à cette femme : « Vous allez sortir de la ville ; et, quand vous serez sorties de la ville, vous entendrez un grand bruit; en entendant ce bruit, vous ne regarderez pas derrière vous autres ! »

Et puis la ville du Lemps s'est engloutie et les trois femmes curieuses entendant le bruit, ont regardé derrière elles, et elles ont retourné en grues...

Une fois, beaucoup de gens s'étaient réunis pour sortir les cloches pendant la messe de minuit. Les cloches arrivées sur la pelouse, une personne a dit : « ah ! ah ! nous les avons toujours bien, quand même ce serait le diable qui les tenait ! alors les chaînes ont cassé : les cloches sont retombées, et plus jamais elles n'ont sonné. »

(Recueilli à Lussac-les-Châteaux. Vienne)

Digitized by Google

II.

Cette tradition d'une ville disparue remonte aux temps les plus reculés. C'est l'histoire du déluge ; celle de Sodome et Gomorrhe : Loth sauvé avec sa femme, puis celle-ci punie de sa curiosité et changée en statue de sel. Comme eux, Philémon et Baucis, en Phrygie, donnèrent l'hospitalité aux dieux et fuirent d'après leur conseil sur la montagne où ils se virent en sûreté quand le déluge couvrit le pays : ils furent changés en arbres. Strabon, Ovide, Pline parlent des villes de l'Achaïe, dont on voit encore les murs au fond des eaux.

On la retrouve un peu dans tous les pays : sur le bord de la mer, la ville d'Is avec le roi Grallon et sa fille Dahut[1] ; auprès des lacs et des étangs, en Angleterre, notamment dans le Brecknockshire, en Suisse, en Allemagne, en Autriche, en Serbie, dans le Danemarck, en France....

Je lis dans A. Theuriet (Fleurs de Cyclamen), à propos du lac d'Annecy : « Oui, les gens du pays prétendent qu'à cette même place où nous sommes, un village entier a été englouti sous l'eau, parce que les habitants avaient refusé de donner l'hospitalité à une vieille mendiante, qui était fée. Pendant les nuits de pleine lune, les coqs du village submergé chantent au fond du lac, et les cloches tintent comme pour la messe. »

J. F. Bladé dans ses *Contes populaires de la Gascogne* rapporte une tradition identique sur l origine du lac de Lourdes. De même que dans la tradition poitevine, c'est le bon Dieu qui, repoussé de tous, reçoit enfin l'hospitalité d'une vieille femme à qui en récompense il donne le conseil d'abandonner le village avec son petit enfant au berceau. Nous y retrouvons même la multiplication des pains.

Mais nulle part cette tradition ne nous semble aussi complète qu'en Poitou. L'épisode du Dieu qui reçoit l'hospitalité de pauvres gens, après avoir été repoussé des riches est à peu près partout le même. Seul le nombre des personnes sauvées de la catastrophe varie ; varie aussi, selon les pays, le sort de ces personnes : parfois elles survivent ; le plus souvent, la curiosité les a poussées à enfreindre les recommandations du Dieu, et pour leur punition, elles sont transformées en statues de sel, en arbres, en *grues*...

Ce que je crois particulier à la tradition poitevine, c'est l'explication de ce fait qu'aujourd'hui les cloches du Lemps ne sonnent plus. Mais, si on ne les entend plus, je connais des gens du pays qui affirment que l'on peut encore voir par une claire nuit d'hiver les toits des maisons et les clochers au fond de l'étang.

Qu'est-ce qui a donné naissance à ces traditions ? — Ce qu'on appelle

Sur les villes disparues par les envahissements de la mer, cf. Sébillot. *Légendes, croyances et superstitions de la mer*, t. I. p. 293.

Digitized by Google

le Lemps est un plateau marécageux, situé au sortir de la forêt de Lussac. et où, l'hiver, se forme un véritable petit lac. On y trouve de nombreux restes de construction. Evidemment il y a eu là une agglomération : ville ou village. Peut-être l'étymologie du mot — dont j'ignore la véritable orthographe — pourrait-elle aider à en éclaircir l'origine. De quel siècle en date la disparition ?

Je serais tout disposé à croire qu'il faut passer par dessus ces ruines et remonter, comme presque pour toutes les traditions de ce genre, aux temps des cités lacustres.

L'anéantissement de ces frêles constructions, dû à quelque accident de la nature, orage ou inondation, a frappé l'imagination enfantine du peuple, et, le souvenir s'en perpétuant mêlé aux traditions bibliques, la légende s'est peu à peu formée et complétée. LÉON PINEAU.

Je serais bien obligé aux personnes qui, connaissant des traditions sur ce même sujet, voudraient me les communiquer ou me les signaler.

L. P.
Tours, boulevard Béranger, 60.

ALLUSIONS A DES CONTES POPULAIRES[1].

PEAU D'ANE[1].

1645. — Ce qui lui fit le plus de peine (à Louis XIV quand il fut tiré des mains des femmes pour être remis entre celles de ses gouverneurs et valets de chambre) étoit que je ne pouvois lui fournir les *Contes de peau d'âne* avec lesquels les femmes avoient coutume de l'endormir.

(P. de La Porte, *Mémoires*, Michaud et Poujoulat. *Nouvelle collection des Mémoires de l'histoire de France*, t. XXXII, Paris 1881 gr. in-8° p. 44).

1651. — Ces misérables gazetiers de ce temps-là ont forgé des *Contes de Peau d'âne* plus ridicules que ceux qu'on fait aux enfants.

(Cardinal de Retz, *Mémoires* éd. Champollion-Figeac. Paris, 4 vol. in-18 j. s. d. L. II, ch. XXIV, t. III, p. 33).

URGANDE.

1660. — Je pense que (Bossein, château des Pyrénées appartenant au duc de Navailles) c'était autrefois l'habitation secrète d'Urgande la déconnue. C'est un roc qui est des plus inaccessibles etc.

(Mme de Motteville, *Mémoires*, ch. LIII, éd. Riaux, Paris 1878 4 v. in-18 t. IV, p. 185). RENÉ BASSET.

[1] Suite, voir *Revue des traditions populaires*, t. I, 1886, p. 243 et t. IV, p. 30.

Digitized by Google

LE RENARD ET L'OURS.

Mais ils ont fait comme l'ours qui, pour avoir le miel caché dans le chesne entr'ouvert, s'y enserra gentiment les pattes, parce que le renard osta les coins. (*Variétés historiques et littéraires*, t. v, p. 223).

LE CHANTRE ET LA SOURIS.

J'ouvrois déjà le gosier plus large que celui de ce chantre qui avala une souris en buvant. (SOREL. *Histoire comique de Francion*, *Ed. Delahaye*).

LE CHIEN DE BRUSQUET.

Aussi chanceux que le chien à Brusquet.
(*Comédie des Proverbes*, acte III, 1, 6).

GRISELIDIS.

Patience de Griselidis
Met à bout bien des maris.
(*Proverbes en rimes*, XIIe, LEROUX DE LINCY).

LA FOI DU CHARBONNIER.

On a fait un conte qui a donné l'origine à ce proverbe. Un charbonnier estant enquis par le diable de ce qu'il croyoit, luy respondit : Toujours je crois ce que l'église croit. De là est venu que lorsqu'on a voulu marquer qu'un homme avoit une foi ferme, mais sans science, on a dit : La foi du charbonnier.

(FLEURY DE BELLINGEN. *Etymologie des proverbes français*, p. 252).

CONTES POPULAIRES EN 1662.

Sachant par cœur le mot à mot
L'Orque, le petit Pucelot,
La Soury, Peau d'âne et la Fée.

(RICHER *L'Ovide Bouffon*, 1662 cité dans *Almanach des Traditions populaires* 1883, p. 112).

NAIVETÉ DE BERGER.

En toutes ces inventions, il n'y en a point qui soit tant naïve que la naïveté du berger du Genitoi qui, se dépitant en temps de pluie, disoit : Si je suis jamais roi, alors je garderai mes moutons à cheval.
(*Le moyen de parvenir*, p. 100, éd. Charpentier).

P. S.

Digitized by Google

LES TRADITIONS POPULAIRES ET LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS

V.

DES TRADITIONS POPULAIRES DANS LES NOELS BOURGUIGNONS DE LA MONNOYE.

I.

De ce que La Monnoye a écrit des Noëls qui passent pour malins, — et qui, certes, le sont, — il ne s'en suit pas, comme plusieurs l'ont prétendu, que son recueil soit dépourvu de naturel. Il est vrai qu'il prosodiait à une époque où le naturel était mal venu; ses vers français le prouvent du reste. Ils sont, comme son siècle, perruqués, froids, alambiqués. L'auteur n'en pouvait mais; couronné à satiété par l'Académie, il alignait des alexandrins corrects, mais dont les traits les plus heureux ne brillaient pas précisément par le mouvement et la couleur.

Eh bien! qui sait? Peut-être était-ce parce qu'il n'osait pas. Il tenait la bride à sa verve. Pouvait-il rompre en visière avec ce style gourmé et convenu qui lui avait valu tant de prix, et lui vaudrait plus tard le fauteuil? Aux yeux de ses confrères en immortalité c'eût été s'amoindrir et certainement déroger.

Comment faire alors, si en dedans de lui bruissaient quelques fredons de la muse rustique? — Il trouva le biais en « bourguignon salé ». Il songea à son gentil patois, auquel il fit bien un brin de toilette, et, après l'avoir assoupli à son gré, il y coula les fines allusions de ses *Noëi*. Qu'il fût habile dans la dose! Ni trop, ni trop peu. Le futur académicien se fit villageois, mais sans oublier son esprit. De là un charmant mélange; de là cet attrait qui séduit tout lecteur de ces couplets si adroits dans leur naïveté, légèrement frondeurs, et surtout bien tournés. Quelles douces pointes, déjà voltairiennes en dessous! et comme la masse croyante y fut prise! Elles étaient si bien enveloppées, ces pointes; elles semblaient si inoffensives et d'une si onctueuse allure, que toutes les bonnes âmes en firent leur bréviaire, —

Digitized by Google

et c'est de la plus excellente des vieilles filles, pieuse dans le sens sincère et élevé du mot. que, dès l'âge de six ans, j'eus les oreilles bercées de ces chants, qu'elle prenait pour des cantiques dévôts.

De fait, parmi le peuple ils n'ont scandalisé personne; au contraire, ils ont plutôt fortifié ces braves gens dans leurs pratiques de piété. C'est seulement le clergé qui voulut y voir malice Par l'organe de l'abbé Magnien on tonna contre eux du haut de la chaire, et, comme toujours en pareil cas, la popularité des refrains y gagna.

Une fois cela dit, pour mettre rapidement le lecteur dans le courant d'idées opportun au sujet, nous arrivons au filon que nous avons l'intention d'explorer. Nous voulons, dans les Noëls Bourguignons, découvrir et montrer les points par lesquels B. de La Monnoye, devenu Gui Barôzai, a touché aux éléments dont notre Revue fait l'objet de ses études.

Y a-t-il, au courant des Noëls, motif à nous entretenir de traditions populaires? La Monnoye a-t il été assez partisan de la simplicité pour utiliser parfois ces matériaux, ou au moins pour ne pas les rejeter? — Nous avons dépouillé son chef-d'œuvre patois à ce point de vue, et voici qui peut répondre.

La Monnoye a effleuré, et plus d'une fois détaillé avec accent, une bonne douzaine des thèmes journaliers de nos chapitres : mœurs et coutumes, fêtes et réjouissances, superstitions, proverbes, jeux d'enfants, danses et instruments etc., etc., et tout cela venu à propos, comme d'un artiste ayant ces couleurs sur sa palette et sympathisant avec les simples et populaires usages.

Ce procédé, du reste, lui a porté bonheur, car ses Noëls resteront longtemps après qu'on aura oublié, — eh! c'est fait, déjà, — ses vers académiques.

Maintenant, passons au dépouillement J'ai hâte de vous faire jeter le coup d'œil annoncé sur les matières qui sont nôtres.

II

Au sujet des mœurs et coutumes, écoutez ces trois couplets (XIIe Noël de la rue de la Roulotte) :

Quan po lé ruë on conduzò	Quand par les rues on conduisait
Ai lai pôtance ein mizerable,	A la potence un misérabble,
Qui, lai torche ai lai main, fezò	Qui, la torche à la main, faisait
An cheminze aimande honorable,	En chemise amende honorable,
Veci, pour le tirai de lai,	Voici, pour le tirer de là,
Quei fu lai môde an ce tam lai.	Quelle fut la mode en ce temps-là.
Si por aivanture, an chemin	Si par aventure, en chemin
Une fille aivô le coraige,	Une fille avait le courage,

Digitized by Google

Ambraissan le prôve côquin,	Embrassant le pauvre coquin,
D'an requeri le mairiaige ;	D'en requérir le mariage ;
Ene tei demande ai l'instan	Une telle demande à l'instant
Du licô sauvo le brigan.	Du licou sauvait le brigand.
Tô de moime si le licô	Tout de même si le licou
Êto por éne de cé fille	Etait pour une de ces filles
Qui tode ai los anfan le cô,	Qui tordent à leurs enfants le cou,
De pô de passai po gaudrille,	De peur de passer pour débauchées.
Un garçon qui lai requérô	Un garçon qui la requérait
An l'épouzan lai délivrô.	En l'épousant la délivrait.

Ne voilà-t-il pas une coutume pleine d'humanité ? et, pour peu que le condamné soit intéressant, n'est-ce pas louable à cette fille de refaire un ménage au lieu de laisser défaire un homme ? Puis si, comme cela arrive encore, le condamné était innocent, jugez-donc ! Chasseneuz a eu beau dire à ce propos que « c'était pour ce pauvre homme l'échange d'un moindre supplice à un plus grand », je lui laisse le mérite de sa facétieuse épigramme et ne désapprouve pas l'ancienne et rédemptrice coutume.

A Rome, les vestales avaient le privilége d'accorder la grâce aux criminels qu'elles rencontraient sur leur passage. Au moyen âge, cardinaux et dignitaires usaient du même droit. En 1309, le cardinal de Saint Eusèbe rencontra rue Aubry-le-Boucher un condamné que l'on menait au supplice, et de la sorte le délivra. En ces mêmes temps où l'on pendait le séducteur d'une jeune fille, la jeune fille pouvait sauver celui-ci « en déclarant qu'elle avait été séduite *de son plein gré* et qu'elle consentait à épouser le coupable.

Et cette autre coutume, qui est loin d'être actuellement délaissée, et qui pourrait être une sorte de préliminaire à la séduction précédente (II Noël de la rue de Tillô) :

Alon-je an sés églize ?	Allons-nous dans ses églises ?
Ça po Clairon, Quelon,	C'est pour Clairon, Jacquelon,
Madelon ;	Madelon ;
J'y dison dé sôtise,	Nous y disons des sottises,
J'y côlon le poulô	Nous y coulons le poulet
Douçô	Doucet
An queique carrenô.	En quelque petit coin.

Nous crions à la démoralisation. Hélas ! ce qui nous scandalise aujourd'hui se pratiquait couramment aux siècles passés. En fait de relâchement, et même de vices, il n'y a donc rien de nouveau sous le soleil.

Au IIIe Noël du Tillô, nous nous trouvons en face d'un tableau très animé, très pittoresque des approches de la « grande fête. » La physionomie de ce moment est vive et agréablement rendue. Comme les détails y abondent, nous aurons plus tôt fait de le transcrire que de l'analyser.

Digitized by Google

Le voici :

J'antan po note ruë
Passai lé menétrei ;
Acouté come ai juë
Su los hauboi dé Noei :
No, devan le fèu,
Po le méu,
Chanton-z-an jeusqu'ai ménèu.

An déçanbre on trezeule
Dé Noei tô lé jor ;
Dé chantre fot-an-gueule
An antône é carrefor,
No, etc.

Lé borgei dan lai grainge
Voù grullô le Pôpon,
Chantire ai sai louainge
Dé Noei de tô lé ton.
No, etc.

Lé bone jan dîsire
Dé Noei bé dévo ;
Ma quant ai lé chantire,
Ai n'aivein pa lé pié chau.
No, etc.

Dans lo froide chambrôte
Lé none an ce sain moi,
Faute d'autre émusôte,
Chante Noei queique foi.
No, etc.

Le' prôve laivandeire,
Au son de lo rullô,
An chante ai lai riveire,
Lai tête au van, lé pié mô.
No, etc.

Qui montre au feù sé cueùsse
Trepille de chantai ;
Qui sôfle dan sé' peùce
N'an di pa Noei si gai.
No, etc.

J'entends par notre rue
Passer les menétriers ;
Ecoutez comme ils jouent
sur leurs hautbois des Noëls :
Nous, devant le feu,
Pour le mieux,
Chantons-en jusqu'à minuit.

En décembre on carillonne
Des Noëls tous les jours ;
Des chantres forts en gueule
En entonnent aux carrefours.
Nous, etc.

Les bergers dans la grange
Où grelottait le Poupon,
Chantèrent à sa louange
Des Noëls de tous les tons.
Nous, etc.

Les bons gens dirent
Des Noëls bien dévôts ;
Mais quand elles les chantèrent,
Elles n'avaient pas les pieds chauds.
Nous, etc.

Dans leur froide chambrette
Les nonnes en ce saint mois,
Faute d'autre amusette,
Chantent Noël quelquefois.
Nous, etc.

Les pauvres lavandières,
Au son de leur battoir,
En chantent à la rivière,
La tête au vent, les pieds mouillés.
Nous, etc.

Qui montre au feu ses cuisses
Trépigne de chanter ;
Qui souffle dans ses pouces
N'en dit pas Noël si gai.
Nous, etc.

Pour une œuvre de civilisé, elle nous semble d'une jolie couleur locale ; les traits rustiques n'y manquent pas, ni le charme non plus.

Gui Barôzai n'a pas fait allusion à de nombreuses supersitions. A travers ses couplets on n'en relève guère que deux.

La première est le tournement du tamis (Ier Noël de la Roulotte).

Digitized by Google

Lé Maige du Levan lo lugnôte braiquire,
Et, voyant de tô lôin l'étoile s'épaumi,
D'aibor ai devignire,
San *tonai le taimi*,
L'éproche du Messire
Prômi.

Les Mages du Levant leurs lunettes braquèrent,
Et, voyant de tout loin l'étoile s'élargir,
D'abord ils devinèrent,
Sans *tourner le tamis*,
L'approche du Messie
Promis.

« Tonai le taimi », divination par le moyen d'un tamis ou sas, que font tourner les bonnes gens pour retrouver les choses perdues. » La Monnoye a signalé dans Agrippa, Wier, Erasme, Boulanger des passages prouvant que les anciens usaient de ce genre de divination. Actuellement, en Saintonge, avec certaines cérémonies minutieuses, on fait aussi « tourner le tamis » pour découvrir un voleur.

La deuxième est l'effet revivifiant du bâton d'ormeau (XIe Noël de la Roulotte) :

Au Mon-Carmai an grant aprousse
Ene fanne ali le queri :
Vené, fit-elle, ai lai récousse ;
Mon prôve anfan vén de meuri,

Pai ! couzé-vo, di le Prôfête ;
Mon clar le tireré de lai,
An li bôtan dessu lai tête
Mon baton d'ormea que velai,

Au Mont-Carmel en grande hâte
Une femme alla le chercher (Elizée) :
Venez, fit-elle, au secours ;
Mon pauvre enfant vient de mourir.

Paix ! taisez-vous, dit le Prophète ;
Mon clerc le tirera de là,
En lui mettant sur la tête
Mon bâton d'ormeau que voilà.

La Monnoye ne dit rien de ce bâton d'ormeau, auquel il reconnaît un si grand pouvoir. A côté des baguettes divinatoires, on a bien le « bâton de sureau, » mais qui tue au lieu de ressusciter.

Dans la première pièce de la *Seûte dé Noei* l'auteur semi-dévôt, seminarquois, parle de trois des miracles du Nouveau-Testament : la *marche sur l'eau*, la *multiplication des pains* et l'*eau changée en vin* aux noces de Cana... Mais cela rentre-t-il dans notre cadre ? et, à propos de superstitions, avons-nous à toucher aux miracles ? Si non, notre silence est d'or ; si oui, le Noël est indiqué, et le lecteur peut facilement y recourir.

Arrivons aux fêtes et aux réjouissances. A leur propos, notre futé vigneron se donne carrière. Voici d'abord (Ve Noël de la *Seûte*) divers renseignements sur les substances culinaires, entre autres ces deux couplets adressés aux Juifs, qu'on n'aimait pas alors :

Vo n'aivé su vo taule cagôte
J'aimoi ni lar ni boudain ;
Su lé notre, dô lai Tôssain,
Ai fau voi come le por trôte ;
Jambion, côti, saucisson...
Le vin n'an a que pu bon.

Vous n'avez sur vos tables cagotes
Jamais ni lard ni boudin ;
Sur les nôtres, dès la Toussaint,
Il faut voir comme le porc trotte,
Jambon, côtelettes, saucisson...
Le vin n'en est que meilleur.

Digitized by Google

Vo n'ozé faire éprò, ni cusène,
Tan que dure le Saibai :
No, le Dimanche, ai tor de brai
Je travaillon por lai bedaine ;
Lés hate, lé pô, lé trépei
Sarve come é jor ôvrei.

Vous n'osez faire apprêts, ni cuisine.
Tant que dure le Sabbat :
Nous, le Dimanche, à tour de bras
Nous travaillons pour la bedaine :
Les broches, les pots, les trépieds
Servent comme aux jours ouvriers.

Nous tenons là, un bel échantillon de l'abondante victuaille fournie par le porc, cette providence viandeuse du paysan, la « cochonnaille », comme on dit chez nous presque avec respect.

Dans le même ordre d'idées, voici un tout petit Noël (le VIIIe du Tillô).

Voizin, c'a fai.
Lé troi messe son dite ;
Deus heure on senai ;
Le boudin è couïte,
L'andoüille à prôte, allon déjeunai.
Si lai loi Judaïcle
Défan le lar come héréticle,
Ce n'a pa de moime au Chretiantai.
Maingeon du por frai,
Maingeon ; j'airon bru
D'être pu bon catôlicle
Pu
Je seron frian de gorai.

Voisin, c'est fait.
Les trois messes sont dites ;
Deux heures ont sonné ;
Le boudin a hâte,
L'andouille est prête, allons déjeûner :
Si la loi Judaïque
Défend le lard comme hérétique,
Ce n'est pas de même en chrétienté.
Mangeons du porc frais,
Mangeons ; nous aurons bruit
D'être meilleurs catholiques,
Plus
Nous serons friands de goret.

Pour rendre plus correcte la traduction, absolument littérale, on peut lire pour les deux derniers vers : *d'autant* plus *que* nous serons friands, etc.

Il a son montant, j'espère. Quel plantureux appel au réveillon ! et qu'innocente est la plaisanterie qui met en opposition le boudin des chrétiens et la loi judaïque ! Sont-ce des coups d'épingles ? En tout cas, ils chatouillent, mais ne blessent point.

Du réveillon nous sautons en plein carnaval. Au VIe noël de la Roulotte, si finement imagé, nous notons des coups de crayon précis sur les joyeuses mascarades :

... Lé gran queiquefoi
An masque ai méneu se promeune,
Po devé le tam
De cairemantran.

Ma tôpotô core
Lé masque an seurtai ;
Ai son respaictai
Dan tô lé quatei qu'ai se fore...

... Les grands quelquefois
En masque à minuit se promènent,
Par devers le temps
De carême-entrant.

Mais tout partout courent
Les masques en sûreté ;
Ils sont respectés.
Dans tous les quartiers où ils se fourrent...

Digitized by Google

Il en était encore ainsi, il n'y a pas bien des années, dans nombre de petites villes. Les masques, par groupes, couraient les rues, entraient dans les maisons, les traversaient ou s'y installaient, provoquaient, demandaient à boire et à manger, mettaient tout en branle, et étaient toujours bien accueillis. Avec les travestis, d'ailleurs, on n'avait affaire qu'à des enfants de la localité. La Monnoye dit dans son Glossaire, au mot *Cairemantran :* « On y (à Dijon) donne ce dernier nom à ces gens de petit peuple qui, sur la fin du carnaval, courent les rues masqués en plein jour, et habillés en Jodelet ou en Dame-Gigogne. Les masques qui courent de nuit sont ou joueurs, ou danseurs. Les joueurs sont appelés *mommons*, les danseurs simplement *masques*. Les uns et les autres commencent à courir dès Noël. Les personnes riches et de qualité se font alors un plaisir de se masquer. »

Le Carnaval nous amène naturellement aux danses. Nous trouvons dans Barôzai plusieurs allusions à cette juvénile gymnastique au V° noël de la Roulotte :

Tô cé bon paltôquai	Tous ces bons paysans
An fire chére-lie,	En firent chère-lie,
Jüan dé *tricotai*	Jouant des *tricotets*
Dessu lo chailemie.	Sur leur chalumeau.

La Monnoye dit que le nom de cette danse vient de ce que le pied y va aussi vite que la main d'une tricoteuse. Des vieux Noëls de Lucas le Moigne il a, comme exemple, extrait ces deux vers :

Nous jetterons nos sabots
Pour danser la *tricotée*.

Après les *Tricotets* (ou la *Tricotée*), notre noëliste mentionne deux autres exercices chorégraphiques (XIV° noël de la Roulotte) :

Su lai *pavàne*,	Sur la *pavane*,
Su lai *bôcàne*	Sur la *bocane*
Son beu, son àne	Son bœuf, son âne
An danseron ;	En danseront ;
Lu dormiré petêtre au son.	Lui dormira peut-être au son.

Ces danses, célèbres en leurs temps, ont joui d'une vogue d'assez longue durée. Voici ce qu'à leur sujet on trouve au Glossaire : « Il est fait mention de deux danses au Noël 14, savoir la Bocane et la Pavane La première a tiré son nom de Bocan, son inventeur, fameux maître de danse sous le règne de Louis XIII. La seconde, beaucoup plus ancienne, a été ainsi nommée de l'italien *Pavana* comme qui dirait *Padovana*, de *Padova*, Padoue, lieu apparemment de son origine... Cette danse ne vient pas d'Espagne, comme d'autres l'ont cru, et son nom ne vient pas non plus de *Pavo*. »

Digitized by Google

Quant aux instruments pour faire danser, le IIIe Noël de la Roulotte nous en signale deux :

Guillô pran ton *tamborin* ;	Guillot, prends ton *tambourin* ;
Toi, pran tai *fleüte*, Robin :	Toi, prends ta *flûte*, Robin :
Au son de cés instruman,	Au son de ces instruments,
Turelurelu ! patapatapan !	Turelurelu ! patapatapan !
Au son de cés instruman	Au son de ces instruments
Je diron Noei gaiman.	Nous dirons Noël gaiement.

Ces deux instruments fondamentaux servaient sans doute dans maintes circonstances, car au long du recueil nous ne trouvons guère mention d'autres si ce n'est la *chailemie* de tout à l'heure, variante de la flûte, et le *cor*, que vous entendrez dans un couplet plus loin

Les jeux, d'enfants ou de grandes personnes, ont aussi leur part dans notre *livrô* bourguignon.

Au IIe Noël de la Roulotte on lit ;

Le vantre plein	Le ventre plein
De figue, de grenade,	De figues, de grenades,
De melon seucrin,	De melons sucrins,
Maulin-maulô	Pêle-mêle
J'airein sur l'harbe vade	Nous aurions sur l'herbe verte
Fai *le cutimblô*.	Fait *la culbute*.

Faire le *cutimblô* (italien *capitombolo*), c'est tout bonnement faire la *culbute* (voir, dans Rabelais, Panurge invitant la dame de Paris à lui faire la *combreselle*).

Au Xe Noël de la même série, nous entendons le malin noëliste demander naïvement à l'Enfant Jésus :

Aivô lé petite marmaille,	Avec les petites marmailles,
Ai siz an, vo sôvené-vo	A six ans, vous souvenez-vous
Queman vo juein *au bouchau*,	Comment vous jouiez *à la cligne-mussette*,
Vous ai *lai cote-paille ?*	Ou *à la courte-paille?*

Le jeu du *bouchau* (*ou clignemussette*), est ainsi nommé parcequ'un des joueurs s'y bouche les yeux. C'est une sorte de *colin-maillart*. — Le jeu de la *courte-paille* est aussi appelé *buchettes*, ou *court-fêtu*, et même, dans Rabelais, *court-bâton*. (Voir, dans la Fontaine, le Juge de Mêle, et, dans Furetière, le jugement des buchettes),

Plusieurs de nos Noëls, entre autres le Ve et le XIIIe de la Roulotte, parlent de cadeaux offerts au Saint-Enfant. La vieille mais tendre Blaizotte surtout (XIVe d°) en prépare une quantité. Leur nomenclature remplit tout un couplet auquel, sans avoir l'air d'y penser, elle aiguise une chute assez vive :

Digitized by Google

J'ai queique retaille
Qu'ai fau que je li baille;
J'ai queique retaille
Prôpe ai l'ammaillôtai.
J'ai po sai Meire
Queique jateire,
Queique braisseire...
Et po Jozai
Ton bôno qui m'a demeurai!

J'ai quelques retailles
Qu'il faut que je lui donne;
J'ai quelques retailles
Propres à l'emmailloter.
J'ai pour sa Mère
Quelques jarretières,
Quelques brassières...
Et pour Joseph
Ton bonnet qui m'est resté!

Et elle continue en invitant son bon ami Gui à lui « faire des rimes » et à lui « offrir des chansons. »

Puis, remontant au IVe Noël, nous y voyons que La Monnoye fait allusion à deux sortes de jouets, très en vogue parmi toutes les jeunes générations :

Tu sai bé, quant ein enfan crie.
Que, por an époizé lé cri,
Ai ne fau qu'éne chaiterie,
Vou qu'un *subló*, vou qu'un *trebi*.

Tu sais bien, quand un enfant crie,
Que, pour en apaiser les cris,
Il ne faut qu'une friandise,
Ou qu'un *sifflet*, ou qu'un *sabot*.

Le *sublô* est généralement ce sifflet rudimentaire fait d'un tronçon de branche au moment de la sève, à l'aide d'un couteau et d'un couplet spécial. — Le trebi est une espèce de toupie, appelé en français sabot, « parceque, dit La Monnoye, la plupart sont faites d'un morceau de vieux sabot » Il y a aussi la fiarde, que l'enfant lance à terre au moyen d'une ficelle enroulée.

Après avoir mentionné les jouets, si l'idée nous vient des chansons de nourrices nous trouvons ce couplet dans le Xe Noël (toujours de la Roulotte) :

Haila ! combé de *chansenôte*
La pôvre Vierge vos é di.
Por au maillô vos endormi !
Aipré vote papôte !

Hélas! combien de *chansonnettes*
La pauvre Vierge vous a dites,
Pour au maillot vous endormir
Après votre panade !

Voilà le tableau parfaitement tracé, et judicieusement, la Vierge étant bien la nourrice du Saint Poupon.

De cette *canchon dormoire*, comme dirait le chansonnier Desrousseaux, nous pouvons passer à une vraie chanson populaire, mais dont le titre seul est mentionné (troisième couplet du XIIIe Noël du Tillô) :

Fête-Dei ! lai détrape a belle !
Velai lés Ainge ai tire-d'aile
Qui core an contai lai nôvelle
Po lés écraigne d'ailantor.
Lés un chante *lai Perronnelle*,
Et lés autre seune du cor.

Fête-Dieu ! la délivrance est belle
Voilà les Anges à tire-d'ailes
Qui courent en conter la nouvelle
Par les taudis d'alentour.
Les uns chantent *la Perronnelle*,
Et les autres sonnent du cor.

Digitized by Google

A propos de cette chanson, le Glossaire dit : « air gai, chanson gaie. Elle fut originairement ainsi nommée d'une qui commençait : *A vous point vu la Perronnelle* ? faite du temps de Louis XII, sur l'air de laquelle il y a un vieux Noël imprimé. »

C'est grand dommage que Barozai ait été si réservé sur ce point. Peut-être y eussions-nous gagné l'indication de quelques chansons ignorées.

Les proverbes viennent volontiers sous la plume du noëliste de *lai Bregogne*. Voici à peu près ceux qu'il a utilisés. Au IIe Noël de la Roulotte :

Ce n'à pa po de' preune	*Ce n'est pas pour des prunes*
Si vo no sauvé.	Si vous nous sauvez.

(Voir au glossaire de La Monnoye l'anecdote relative aux prunes du docteur Grandin, anecdote qui n'entre pas dans l'esprit de notre étude).

Au Ier Noël de *lai Seùte* :

Qu'airò sarvi *lai lemeire*	Qu'aurait servi *la lumière*
Dezò le tenò ?	*Dessous le boisseau ?*

« C'est, dans le langage de l'Evangile, la lampe sous le boisseau. »

Puis :

Devant lés espar	Devant les experts
Qui *ne montire pa fraize*	Qui *ne montèrent pas fraise*
Ai ce jeune clar.	A ce jeune clerc.

« Pour dire *ne purent tant soit peu résister*; façon de parler empruntée du proverbe dont on se sert à Dijon lorsque, pour exagérer l'appétit d'un grand mangeur, on dit qu'une longe de veau ne tiendrait pas plus de place en son estomac qu'une fraise en la gorge d'un loup. »

Puis encore (toujours du même Noël :)

Son peire et sai meire fure	Son père et sa mère furent
Ébouï de voi	Stupéfaits de voir
Qu'*ai saivò* lés Ecriture	Qu'*il savait* les Ecritures
Su le bou du doi.	*Sur le bout du doigt.*

« Savoir quelque chose sur le bout du doigt. » Tout le monde comprend cette façon de parler.

Nous voici à la fine et mordante *Epôlogie dé Noei* Au sixième couplet surgit une allusion aux « ânes de Beaune », si malicieusement (mais injustement) piqués par Piron :

Quei pidié de voi tan de sôtane	Quelle pitié de voir tant de soutanes
Contre un ruchô si for se démenai !	Contre un roquet si fort se démener !
C'étò lai le cà de choisi *Beâne*	C'était là le cas de choisir *Beaune*
Por y logé tei qui m'é condannai.	Pour y loger tel qui m'a condamné.

Digitized by Google

Attrape ! Du coup l'abbé Magnien a dû porter la main à sa tête.

Plus loin, c'est une de nos formules les plus usitées, appellation qui nous est appliquée comme devise et qui, après avoir été une injure militaire décochée aux Bourguignons sous Charles VII, est devenue notre étiquette de gens spirituels :

J'y maiton queique chôse qui pique ;	Nous y mettons quelque chose qui pique;
Ein grain de sei por iqui, por ilai.	Un grain de sel par-ci, par-là.
Vo saivé que le prôvarbe antique	Vous savez que le proverbe antique
Palan de no, dit : *Borguignon salai.*	Parlant de nous, dit : *Bourguignon salé.*

A ce dicton on a trouvé bon nombre d'origines (voir le Glossaire, Peignot, etc.) Généralement nous ne donnons pas de démenti au dernier sens de cette épithète.

En continuant, dans la même pièce :

Au Jadin, lor qu'el u po deu foi	Au Jardin, lorsqu'il eût par deux fois
Vu sé jan dormi, *sôflai lé poi...*	Vu ses gens dormir, *souffler les pois...*

On voit cela d'ici : « soufiler les pois » c'est ronfler en dormant.

Sa Chanson sur le passage du Duc de Bourgogne à Dijon (21 septembre 1703) nous dit :

Graice au Duque de Bregogne,	Grâce au Duc de Bourgogne,
L'Autriche bé tô	L'Autriche bientôt
Airé dedan sai quelogne	*Aura à sa quenouille*
Pu d'euvre que no...	*Plus d'œuvre* que nous...

« Avoir de l'œuvre à sa quenouille » c'est se trouver sous quelque affaire lourde à terminer ; c'est proprement « avoir du fil à retordre ».

Ces deux derniers vers touchent en même temps aux proverbes et aux travaux des femmes. La quenouille était le symbole du travail. Dans plusieurs localités on l'offre encore en cadeau de noce aux jeunes mariées. La Monnoye en a déjà parlé, au Noël VII de la Roulotte. Il y est question de la Vierge :

Prié c'étò sai besogne ;	Prier c'était sa besogne ;
Elle an fezò son plaizi,	Elle en faisait son plaisir,
Et *bailloo àc sai quelogne*	Et *donnait à sa quenouille*
Le réste de son loizi.	*Le reste de son loisir.*

Puisque ce Noël revient sous notre plume, nous y prendrons le dernier proverbe que nous ayons à citer, et qui n'est pas le moins piquant :

Digitized by Google

L'Ainge échevan ce prôpô,	L'Ange achevant ce propos,
Mairie, étrainge morvaille !	Marie, étrange merveille !
An concevi po l'oraille	*En conçut par l'oreille*
Le Fi de Dei tô d'un cô...	Le Fils de Dieu tout d'un coup...

M. J. Durandeau, dans son *Réveil Bourguignon* du 9 mars 1890, après une digression (qu'il faut lire) sur la conception et l'accouchement par l'oreille, reproduit presque en entier ce Noël, puis la partie du Glossaire y relative où La Monnoye, pour justifier la situation, s'appuie plaisamment d'un passage du *De partu Virginis* de Sannazar, et de ces deux vers d'une ancienne prose :

Gaude, Virgo, mater Christi,
Quæ per aurem concepisti.

L'Eglise ne recule pas devant la singularité du mystère.

Après les proverbes, arrivons aux locutions, qui sont un peu leurs parentes. Tout d'abord nous en avons trois, rassemblées dans le 1er Noël. Nous nous y tiendrons :

Gran Dei, *ribon, ribène*, ai fau qu'anfin j'éclaite.
Grand Dieu, *ribon, ribaine*, il faut qu'enfin j'éclate.

« Ce terme, *ribon ribaine*, n'est pas plus propre aux Bourguignons qu'aux autres peuples de la France », dit le Glossaire On le traduirait très bien par « bon gré, malgré ». Littré l'interprète par « coûte que coûte, à quelque prix ce soit. »

En second lieu :

Tai creiche, ton étaule,	Ta crèche, ton étable,
Tai liteire de foin	Ta litière de foin
Recogne *Fotépaule*	Recognent *Forte-Épaule*
Bé loin.	Bien loin.

Forte-Epaule était un des noms du « lutin ». Barôzai l'a mis là pour le « diable ». De son temps, cet être dont on avait à se défier était : à Paris, le *Moine-bourru* ; à Toulouse, la *Malo-bestio* ; à Orléans, le *Mulet-Odet* ; à Blois, le *Loup-garou* ; à Tours, le *roi Hugon*. A cette liste on pourrait ajouter : les *Ondines* de la Moselle ; les *Korrigans* de la Bretagne ; les *Herlequins* des forêts du Jura et de la Franche-Comté ; le *Drac* du Languedoc ; le *Fadet* du Berry et de la Marche ; le *Sotret* de la Lorraine ; les *Soléves* des Hautes et Basses-Alpes ; le *Gobelin* de la Normandie, etc., etc.

Enfin, pour clore nos recherches :

Digitized by Google

I voro ben éparre
Voù geite le Pôpon,
Dizo-t-i. Ma, *tarare*
Pon-pon !

Je voudrais bien apprendre
Où gîte le Poupon,
Disait-il. Mais, *tarare*
Pon-pon !

De *tarare-ponpon* le Glossaire dit : « Expression burlesque dont on se sert non-seulement en Bourgogne, mais dans tout le royaume, pour donner à entendre qu'on ne croit point telle ou telle chose. » *Tarare* tout seul figure encore en ce sens dans plusieurs dictionnaires.

III

En voilà suffisamment, pensons-nous, pour montrer la rondeur d'esprit de La Monnoye, et le rétablir dans sa réputation d'ami des éléments populaires. Dans d'autres ouvrages, il nage en pleine érudition, joue avec le grec, le latin, l'italien et l'espagnol, cultive l'anecdote, s'amuse aux petits faits, tourne gentiment des épigrammes, des contes et des bons mots, mais reste poète citadin. Tandis que, dans ses Noëls, il redevient l'homme du cru et fait l'école buissonnière en donnant une pichenette aux rimes de convention. Il marche en paysan dans son milieu naïf et guilleret, — et, reconnaissant d'être abordé de la sorte, le patois sans gêne rend au Barôzai ses coudées franches et sa libre parole.

Il est bien certain que, si La Monnoye eût vécu de nos jours, concourant peut-être moins aux prix de poésie, il eût été un de nos fervents folkloristes. — Quoi qu'il en soit, je suis heureux d'avoir fait pressentir tout ce qu'il y a de traits naturels dans une œuvre qu'on ne regarde que comme un de nos plus jolis pastiches.

F. Fertiault.

(Traducteur des *Noëls Bourguignons*).

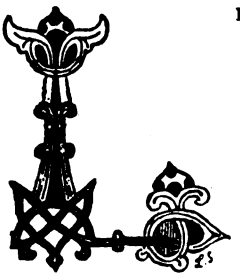
Digitized by Google

MŒURS ET COUTUMES DE MARIAGE

III

Cérémonies de mariage chez les Permiens.

(Suite).



Le jour de la noce dès que la fiancée s'éveille, les jeunes filles entonnent au nom de la jeune fille une chanson où l'on dit que « le matelas (la couverture) de la jeune fille a été emporté par la mer bleue, qu'elle n'a pu le rattraper, mais qu'il a été saisi au passage par un vaillant et bon jeune homme qui l'a placé dans son petit lit » Après de nouvelles chansons sur ce sujet et le sommeil inquiet d'un chacun pendant cette nuit de soucis, la fiancée se lève et demande encore la bénédiction de ses parents pour aller se laver, se parer, pour *se tenir sous la couronne d'or* (ceci indique le mariage), recevoir la loi de Dieu avec son mari inconnu ; elle se jette de nouveau aux pieds de son père et de sa mère qui la bénissent avec ces mots : Dieu te bénisse ! Ensuite, la fiancée avec ses compagnes descend dans le sous-sol pour s'habiller. Elle se lave avec du savon, met une chemise propre, toute neuve, la plus belle, avec des manches blanches, un *kitatnik* (un nankin), sur les épaules un châle ou un mouchoir en *sitetz* (andrinople), sur la tête un ruban et, par dessus, la *fata*, aux pieds des bas et des *koty*, chaussures de cuir. Mais avant tout, selon une superstition populaire, la fiancée se met sur son corps nu une ceinture de tille, met sous son vêtement du côté du bras droit un peu de lin, de la laine, du savon, et sur la poitrine trois craquelins ou trois pains d'épices. D'après l'idée des Permiens, la toile représente un bouclier contre les sorciers et les crises d'épilepsie, le lin, la laine et le savon le désir de la jeune fille de porter toujours un vêtement de lin et de drap et d'autres manches propres et riches ; les craquelins et les pains d'épices expriment le souhait que le mari puisse avoir toujours du pain et une

Digitized by Google

existence à l'abri de la faim. Les jeunes filles sortent en chantant une chanson où elles souhaitent de l'or et de l'argent au tsar, à la tsaritza et leurs petits enfants, à leurs parents, et n'oublient pas pour elles-mêmes des vœux de bonheur. La fiancée cependant salue les icones. La prière achevée les jeunes filles s'assoient sur le banc fixe (lavka) et chantent :

Contemple-moi bien, père de mon sang,
Moi jeunette.
Suis-je bien atournée
Pour me rendre dans l'Egise de Dieu,
Pour me placer sous la couronne d'or,
Recevoir la loi de Dieu
Avec mon mari que je ne connais pas?

Cette chanson est répétée par la mère, les frères, les sœurs et les parents présents. Puis on continue :

Petit père,
Je te salue de la tête, bien bas ;
J'ai été chez toi, petit père,
Petite, toute petite ;
Je marchais alors le long de la banquette,
Je courais d'une chaise à l'autre ;
Tu me prenais, petit père, dans tes mains blanches,
Tu me soulevais, petit père,
Plus haut que ta tête agitée,
Tu me disais, petit père :
Je ne te livrerai pas, chère fille,
Ni à un prince ni à un boyar ;
Je te ferai asseoir, chère fille,
Dans des jardins, des jardins verdoyants ;
Je te barricaderai, chère fille,
De haies en fer ;
Je te voilerai, couvrirai, chère fille,
De damas plissé ;
Je te couvrirai, chère fille,
De perles fines et nombreuses[1] ;
Et me voilà assise chez toi, petit père,
Dans le coin de la chambre, derrière le rideau ;
Tu m'as entourée, petit père,

[1] Tableau de l'antique existence des femmes russes dans les *terems*.

Digitized by Google

De commères, de compagnes ;
Tu m'as voilée, petit père,
De tristesse et de langueur,
De larmes et de larmes brûlantes.

A la suite de cette chanson la jeune fille pleure et, cette fois, pour tout de bon ; puis les jeunes filles d énattent la tresse de la jeune fille et chantent une chanson qui dit, entre autres, cette réflexion de la fiancée. « A qui laisser sa natte rousse et sa beauté de jeune fille ? » A son père ? il boira tout dans le *cabaret tsarien*, pour un seul petit verre ; à sa mère ? elle aime aller, venir, se promener ; non, la jeter plutôt dans la boue noire ; enfin elle décide de la laisser dans l'église de Dieu, derrière l'autel de la Mére de Dieu (de la Vierge) où elle aura « une petite place, la vie et la beauté. »

Alors on attend le fiancé avec son cortège. Il a mis du linge blanc, un *zipoun* (sarreau) noir et des bottes. Dans une des bottes il met environ trois Kopeks en cuivre et toujours en *polouchki*[1] (menue monnaie). Au moment de le laisser partir, sa mère, ou la parente la plus âgée, apporte sur la table, couverte d'une nappe, un pain destiné à la bénédiction du marié, du sel, de la bière, de la *braga* et allume les flambeaux devant les ikones. Le fiancé demande la bénédiction de ses parents, lit la prière à Jésus, se met à table, dont s'approchent les personnes du cortége qui, par dessus la table, offrent leurs présents au marié : du gigot cuit, des morceaux de lard, toujours sur du pain et accompagnés de cette parole : « Reçois, prince, ces précieux cadeaux » et de la prière « Seigneur Jésus-Christ ! etc. Le fiancé répond à chacun : « amen à ta prière », reçoit des deux mains les présents de chacun, les met d'abord sur la tête et ensuite sur la table, et régale chacun de *braga* et de bière, rarement de vin, répétant la prière de Jésus et ajoutant : « Bois à ta santé (un tel). » L'autre répond : « Que le Seigneur te donne de longs jours (texte : un siècle), un grand bonheur, la vie, l'existence ; de prospérer dans le bonheur, d'acquérir à profusion du bétail, des bêtes, du pain et du sel, de recevoir une princesse maitresse femme, d'aller avec elle à l'église, de te poser sous les couronnes d'or, de recevoir la loi de Dieu ! » Puis chacun boit. Puis la mère ou la plus âgée des parentes emporte les cadeaux dans un coin. Sur l'invitation du maitre du logis, tous les gens du cortège s'asseoient de chaque côté de la table, le *tysiatsky* à droite, la *marieuse* à gauche, le fiancé sur du *voïlok* ou sur un oreiller. A la fin du repas on apporte le *karavai*. Le fiancé, selon la coutume ne

[1] Le mot *polouchka* signifie littéralement moitié d'oreille. « La monnaie chez les Normands Russes à l'origine de la Russie, comme on l'a dit plus haut, consistait en fourrures qu'on taillait en morceaux.

Digitized by Google

mange rien, malgré les invitations des convives qui lui offrent à boire. Après quoi le drouchko, dit en se signant : Mère du fiancé, asseyez-vous à votre place de mère, et vous, père, à votre place de père. Les parents sur cette invitation se mettent à table et le droucko en se signant, dit : « Père consanguin! mère consanguine! chez vous, dans votre maison, dans la claire chambre, dans la chambre nouvelle, un jeune prince s'est assis avec son régiment, son cortége, avec un capitaine, des boïars, le compagnon (drouchko) et sa compagne; le prince ne vous demande ni or, ni argent, mais votre bénédiction pour se rendre chez sa princesse recevoir une princesse, maitresse femme, avec elle s'en aller à l'église de Dieu etc. Avec quoi le bénirez-vous? avec une parole caressante ou une mauvaise parole, ou avec l'image de Dieu, ou avec le pain et le sel ? »

Le père et la mère sortent de table ; le père prend l'ikone, se place dans le coin de l'entrée et la mère prend le pain, tous deux le dos tourné à l'entrée : le mari fait devant les images trois saluts jusqu'à la ceinture et trois jusqu'à terre, ensuite tombe aux pieds de ses parents, qui le bénissent tour à tour avec l'ikone et le pain disant : « Que le Seigneur te donne une princesse maitresse femme et de recevoir la loi de Dieu ! » Les proches parents suivent cet exemple. On place l'ikone sur la poitrine du fiancé (sous son vêtement de dessus), le drouchko prend le pain. Tous sortent dans la cour par le perron derrière, chacun à son rang. Les *drouchki* montent toujours à cheval. Le sorcier ou le *vijlivitz* cependant, en murmurant ses conjurations, fait le tour des chevaux, déplace les véhicules, secoue les clochettes et les grelots. Le père du fiancé régale de vin les gens du cortège en faisant trois fois le tour des offrandes. La mère et le frère du fiancé le suivent en offrant de la *braga* et de la bière. Le drouchko fait une prière et dit : «Capitaine voevod (chef d'armes) les-tu prêt ou non à partir?» Une réponse négative implique qu'il trouve trop peu ce qu'on lui a offert. On redouble la consommation. Les compagnons chantent en s'adressant au fiancé : « Pour quelle expédition, vaillant jeune homme, te pares-tu (prépares-tu) avec ton régiment, ton cortège, etc. » Puis le drouchko redemande au capitaine s'il est prêt et ce dernier répond affirmativement. Alors le drouchko après la prière à Jésus dit « Parents, chers frères, chères sœurs, convives, nvités ou non ! bénissez notre prince le faucon brillant, avec toute sa troupe, son cortège etc., pour qu'il se rende chez la jeune et vaillante princesse etc. » Les invités répondent : « Que Dieu le bénisse ! » Les drouchki chantent : « Faucons, oh vous ! faucons de passage ! etc. » ensuite : « Boïars, vous boïars qui, venez d'arriver etc», et le cortège se rend chez la fiancée le drouchko emporte les cadeaux à la fiancée. Certains cadeaux sont très curieux par leur signification : le vin est destiné à celui qui ouvre la porte chez la fiancée et pour le régal du père et des autres convives.

Digitized by Google

La bière, le pâté au poisson enveloppé de ceintures, et de rubans, sont pour la mère et les sœurs ; les pâtés aux œufs et aussi au poisson sont pour la pleureuse et les jeune filles ; le pain, le nankin, les *fata*, les chaussons, les bas et le savon, dans lequel on a imprimé une pièce de monnaie, sont pour la fiancée.

Le cortège nuptial chante en s'ébranlant : « Sur la mer, la mer bleue, la mer bleue, la mer Khvalinsk, un malard nageait etc. » En se rendant à la maison de la fiancée on chante : « Notre bon jeune homme a des boucles noires qui frisent, frisent, frisent sur trois côtés etc. » Dans la maison de la fiancée on chante: « Je regarderai, moi, jeunette, au loin dans la rase campagne etc. »

Dans cette chanson on dit la louange des gens du cortège quant à leur richesse, et en même temps le chagrin de quitter les parents, la vie avec un inconnu et la requête de la fiancée de préserver la maison des adversaires, *de ceux qui séparent*. D'ordinaire, à ce moment, le cortège se trouve près de la maison. Les jeunes filles se cachent dans les coins. La fiancée s'assied en face du poêle sur le banc fixe, recouvert de voïlok et d'un oreiller, ce qui exprime le désir de vivre en dehors de la pauvreté.

Les *drouchki* du fiancé s'approchant de la fenêtre, lisent trois fois une prière et la fiancée répond : « Amen. »

— Père consaguin ! mère consanguine ! avez-vous appelé des convives ? en attendiez-vous ? demande le drouchko.

— Nous en avons appelés ! répond l'hôte.

— Nous vous saluons à terre, dit le drouchko.

— Y a-t-il eu promesse de mariage, y a-t-il eu amour ? y a-t-il eu fiançailles ?

— Oui, répond le maître du logis.

— Père, mère ! nous avons un jeune prince, un brillant faucon qui vient avec tout son cortège ; un *tysiatsky* avec des boïars, un *drouchko* avec ses compagnons, une marieuse avec celui qui l'accompagne se tiennent sous la fenêtre, sous le nuage du ciel, ils nous ont autorisé à nous les amis, de demander : Sommes-nous venus à propos ou non ? à temps ?

— A propos, répond le père.

— Nous commandez-vous d'attacher nos chevaux à votre poteau d'or, à l'anneau d'argent, ou de pénétrer dans la cour ?

— D'entrer dans la cour.

— Y aura-t-il assez de portiers aux portes ?

— Oui.

— Y aura-t-il pour les chevaux du foin jusqu'aux oreilles, de l'avoine jusqu'au sabot.

Digitized by Google

Oui.

— N'y a-t-il pas dans la cour une truie vorace, un chien qui mord, une oie *qui a des dents* (qui mord)? Chassez les cochons dans l'étable, attachez les chiens à la chaine, enfermez les oies dans la basse-cour. Nous donnez-vous vos ordres à ce sujet, ou agirez-vous vous-mêmes.

— Nous-mêmes.

— N'y a-t-il pas de poule volante? enfermez-la dans le poulailler, pour qu'elle ne vole pas à travers l'izba, qu'elle ne fasse pas tomber la suie, qu'elle ne macule pas la robe nuancée.

— Il n'y en a pas.

— Qui ouvrira les portes? le père ou la mère, les frères ou les sœurs, les convives appelés ou non, ou les gens qui arrivent, ou est-ce à nous, les amis, que vous donnez cet ordre?

— Le frère l'ouvrira, répond le père;

C'est le rôle de l'oncle ou des autres mougiks parents.

Tandis qu'il va ouvrir les portes cochères, dans l'izba, on allume un ou deux cierges devant les obross, et les jeunes filles chantent un court refrain où l'on reproche au père de ne pas avoir écouté la jeune fille, d'avoir ouvert la porte et laissé entrer *ceux qui séparent*, des adversaires.

Les pères qui sont riches et gais font exprès, au commencement ou à la fin de ce colloque avec l'*ami*, de tirer des coups de fusil à blanc: les chevaux en prennent peur et se rejettent de côté et d'autres, en désarçonnant les cavaliers à la satisfaction et aux rires de tous.

Le cortège entre dans la cour, vers le perron de la façade de derrière. Le drouchko donne du vin à celui qui ouvre les portes et, en faisant sa prière met avec sa *nagaïka* (fouet) une croix sur les portes et dans le coin le plus proche de la maison. Les gens du cortège sortent de leurs véhicules en ôtant leur vêtement de dessus, qu'ils laissent roulés dans les véhicules ou qu'ils posent sur les selles.

Le drouchko cache sous son vêtement et sur sa poitrine un cierge et pose, sur un plat spécial, du vin destiné au père de la fiancée. Pour la mère il pose un pâté aux poissons, pour la fiancée un pain, et seul, ou quelquefois accompagné des autres « drouchki », il entre dans l'izba. Il fait sa prière et dit: « Mettez-vous, père, à votre place de père, vous mère, à votre place de mère ». Une fois le père et la mère assis à table, l'un à côté de l'autre, il continue: « Les mains sont avec un présent, les pieds veulent entrer, les têtes vous apportent un salut, les langues un discours. De la part de notre jeune prince viennent de précieux présents, ils sont honorables, loin d'être modestes, les agréerez-vous ou non?

Digitized by Google

— Nous les agréerons.

Le drouchko ôte du plat le présent, le met sur la table et continue :

— Viennent chez la princese, la vaillante jeune fille, de la part de notre jeune prince le faucon brillant, de riches présents : donnerez-vous ou non l'ordre de les mettre sur la table ou faut-il que nous les présentions ?

— Présente-les toi-même, drouchko.

— Avec de la lumière ou sans ?

— Avec de la lumière comme d'ordinaire, répond le père.

— Les flambeaux de cire blanche viennent de nous, mais la lumière de l'âme du père et de la mère, dit le drouchko ; et il allume son cierge devant les ikones et s'en va dans le coin de l'izba vers la fiancée disant :

— Jeunes filles, chanteuses, faiseuses de gâteaux, vieilles caduques, jeunes jeunesses ! poussez-vous, écartez-vous de la jeune princesse, pour que je ne lui marche pas sur le pied droit, que je ne lui salisse pas son bas, que je ne lui déchire pas son soulier, que par malheur je ne lui donne pas un coup au sein, que je n'attrape pas de déshonneur.

La fiancée se lève avec ses compagnes ; le drouchko, après une prière, continue :

— Princesse, vaillante jeunesse, lève-toi sur tes joyeux petits pieds, mets-toi sur les bancs du maitre, reçois les chers présents, les cadeaux de notre prince, le brillant fiancé.

En réponse les jeunes filles chantent pour la fiancée : « Je ne recevrai pas sans mon père les présents qui me sépareront de la maison paternelle ! »

Le drouchko demande la bénédiction du père qui l'accorde. La fiancée prend le pain qui lui est destiné, le met sur sa tête, en rompt un morceau, le donne à sa mère, puis place le restant dans une boite, elle met sur le plat du drouchko son morceau de pain pour le transmettre au fiancé.

Le drouchko éteint son cierge, le met sur la planchette avec les présents à la fiancée, et s'en va dans la cour. Le morceau de pain de la fiancée est dur ou mou. S'il est dur le fiancé en casse un petit morceau et le mange. Il donne à comprendre à la fiancée qu'il aura assez de pain pour nourrir sa femme et sa famille. La fiancée montre par son présent si elle est vierge ou non ; si elle l'est, elle envoie le pain le plus dur, sinon le tendre. Disons que chez les Permiens la perte de la virginité n'attaque pas l'honneur d'une jeune fille.

Ensuite le drouchko met sur un plat les autres présents à la fiancée : le nankin, la fata, les chaussons, les bas, le savon et, avec le fiancé et les autres convives, entre dans l'anti-chambre, ouvre la porte en trois

Digitized by Google

fois, et, la prière faite, dit, sans franchir le seuil, à la marieuse de la fiancée : « Petite marieuse, petite mère ! fais un pas plus près, salue plus bas, ne sois pas tremblante, ne fais pas de façons, mais sois pleine de pitié, sois accessible. » La marieuse de la fiancée s'approche doucement des portes un verre de vin ou de bière à la main. Dès qu'elle a mis un pied par-dessus le seuil, les *drouchki* la conduisent hors de l'antichambre et ferment les portes. Les marieuses échangent leurs verres, s'embrassent, boivent. Alors le fiancé entre avec son cortège dans l'izba. Le drouchko dit : « Nous avons un prince jeune, un brillant faucon, qui se tient au milieu du plancher, du plancher en chêne, il demande une place. Bénissez-le père et mère, une place ! — Voici une place, là ! » répond le père en désignant le banc dans le coin de l'entrée et il sort de table.

Le *tysiatsky* met la place à prix, la payant de 3 à 20 kopeks argent. Le fiancé s'assied. Le drouchko allume son cierge et annonce en paroles consacrées que le prince apporte des présents à la fiancée.

— Présentez-les à la fiancée, dit le père.

Le drouchko va chercher la fiancée, lui disant : « Princesse ! reçois de notre jeune prince un savon blanc, de l'or, de l'argent, une robe nuancée, des bas bleus, de rouges petits souliers. »

Le vejlivitz ou le devin, cependant, prend des planches, de la paille, et les place sous les pieds de la fiancée pour la préserver des maladies[1] et des fantômes (visions). La fiancée reçoit les présents comme devant.

Alors le drouchko dit : « Mon cierge me brûle les mains ». On lui répond par un présent de la part de la fiancée, c'est-à-dire une *chirinka* (essuie-main brodé), un mouchoir ou une ceinture, avec lesquels il s'éloigne pour se joindre au cortège. La jeune fille, comme avant, s'assied dans le coin en face la porte sur le banc circulaire. Le Vejlivitz, ayant puisé avec le *kouvchine* (puisoir en métal en forme de grande casserole) de l'ea dans le tonneau (kadka)lui offre de l'eau pour se laver et éloigner les maladies et les maléfices, ou il la lave lui-même. La marieuse du fiancé achète la fiancée aux jeunes filles moyennant un *grivenik,* puis elle la revêt d'une robe, lui met aux pieds les souliers apportés de la part du fiancé, et, la prière faite, prend des deux mains la fata, la porte selon le cours du soleil autour de la tête, la promène à l'écart de côté et la secoue ; elle répète trois fois cette cérémonie et enfin met la fata sur la tête de la fiancée. C'est pour préserver la tête de toute pensée mauvaise, de tout enchantement, maléfice. La fiancée revêt ses vêtements par dessus sa robe et sa coiffure du matin. Si le fiancé

[1] Des « ouroki », maladies provenant de ce qu'on a regardé avec envie.

Digitized by Google

est d'une contrée éloignée, la fiancée alors célèbre la noce revêtue de sa robe à elle. Une fois revêtue, la mère lui donne le gâteau au poisson qu'on lui destinait, et la fiancée le met *sur sa poitrine.*

A peine est-elle habillée que le Drouchko, après la prière d'usage, demande au frère :

— Le cortège restera-t-il debout ou s'assoiera-t-il à table ?

— Il s'assoiera, répond le père.

— Avez-vous des tables de chêne, des chaises en cèdre, des nappes brodées et ornées ?

— Il y en a.

— Avez-vous sur les bancs en chêne des tapis en feutre, des oreillers de duvet, sur la table des patés aux poissons?

— Nous en avons.

— Où se fiancer : dans le coin derrière le rideau ou à table ?

— A table.

— Combien d'argent pour les fiançailles ?

— Ce que vous voudrez.

Là-dessus le *tyssiatsky* pose de l'argent, selon les moyens du fiancé, 20 kopeks à un rouble. Cet argent est au profit de la jeune fille. Là où le fiancé et la fiancée vont s'asseoir on met le feutre et sur lui l'oreiller. A l'exception des drouchki, les gens du cortège se mettent à table mais restent debout ; le *vijlivets* seul s'assied dans un coin de la table et se tait. Le drouchko continue ses questions :

— Notre jeune prince, se tient debout à table sur ses joyeux pieds, sur ses pattes de martre, il *bat de la tête*, il salue bien bas, il n'a plus plaisir ni à manger ni à boire, il se languit, il se chagrine après sa jeune princesse. Petit père consanguin ! Est-ce le moment oui ou non, de faire sortir de derrière le rideau la jeune princesse ?

— C'est le moment.

— A qui en donnez-vous l'ordre ?

C'est le rôle du frère de la fiancée, ou, à défaut de celui-ci, de l'oncle.

LÉON SICHLER.

Albert et Léon.

Digitized by Google

EXTRAITS ET LECTURES

LE SAMEDI SAINT A CUBA

C'est peut-être dans l'île de Cuba que les Juifs sont le plus détestés, qu'on en juge :

Le samedi saint, à l'*Alleluia*, les cloches sonnent d'une manière extraordinaire ; elles chantent alors les airs les plus gais, les plus impossibles de leur répertoire. A ce carillon original se mêle le bruit d'une fusillade qui part de tous les points de la ville. C'est un tapage à ne savoir où se réfugier.

Les gamins sont en grande joie, car ce sont eux et des jeunes gens qui font entendre ces multiples détonations : ils tuent et ils brûlent les Juifs, en effigie. Depuis plusieurs jours, ils ont laborieusement préparé leurs mannequins de grandeur naturelle ; ils en ont fait des caricatures des deux sexes, qu'ils ont habillées d'une façon ridicule : aux hommes, ils ont mis des faux-cols et des habits prodigieux ; aux femmes, des robes scandaleuses.

Le samedi matin, ils les pendent au milieu des rues, et, armés de fusils, de pistolets, ils attendent impatiemment le moment venu pour le reste de l'exécution.

Dès que les cloches donnent le signal, ils tirent avec rage sur ces misérables *judios*, ils mettent le feu aux pétards qu'ils leur ont attachés aux jambes, ils leur prodiguent les plus dures injures, les frappent avec mépris et leur crachent au visage. Ils ne les abandonnent que quand, de tous ces mannequins, il ne reste que des tas de cendre.

Les Juifs, pour les Cubanos, ne sont bons qu'à être brûlés tout vifs. Ne sont-ce pas ces *perros de judios* (ces chiens de juifs) qui ont fait mourir le Christ ? Quand un Espagnol veut faire à quelqu'un une cruelle offense, il l'appelle Juif.

(Extrait du *Voyage à l'Ile de Cuba*, par Hippolyte Piron, Paris 1876).

A. CERTEUX.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

LOUIS ESQUIEU. Les *Jeux populaires de l'enfance à Rennes*, Rennes. H. Caillière, pet. in-18 de pp. 76.

Dans ce petit livre qui a justement été honoré d'une médaille de vermeil au concours littéraire qui a eu lieu l'an dernier à Rennes, l'auteur a étudié et décrit avec beaucoup de soin les jeux en usage à Rennes. Il donne les termes des différentes parties du jeu, les formulettes, etc, et il a terminé son travail par un vocabulaire des termes employés. C'est en somme une bonne contribution au folk-lore enfantin des villes. Quelques-uns de ces jeux sont connus des petits paysans de l'Ile-et-Vilaine et des Côtes-du-Nord, dont j'ai décrit quelques-uns dans mes *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne* pages 36-60.

P. S.

GÉRARD DEVÈZE. Les *Huit aventures du Gourou Paramârtta*, contes tamouls. Louvain, J.-B. Issar, in-8°, de p. 48. (Extrait du *Muséon*).

Ces contes ont été d'abord recueillis par le P. Beschi; ils furent traduits en 1826 par l'abbé Dubois; mais si sa traduction est fidèle quant au fond, il a dénaturé ou non traduit un certain nombre de passages; sa traduction est prolixe, et il n'est pas rare de voir une simple ligne de l'original occuper quinze, vingt ou vingt-cinq lignes et même davantage sous la plume de l'abbé Dubois. M. Gérard Devèze s'est efforcé d'être plus fidèle ; pourtant comme le texte de ces contes est généralement écrit avec une grande concision de pensées (non de mots), il a dû parfois ajouter, pour rendre la version intelligible, des mots ou une phrase complète. Mais il a eu soin de mettre entre parenthèses ces liaisons nécessaires. Dans son introduction, M. G. D. a rapproché plusieurs de ces récits de nos contes européens. Il en est un (la manière dont des gens naïfs se comptent au sortir d'une rivière), qu'il rapproche d'une des histoires de Jaguens que j'ai publiées; dans ce récit (*Contes de la Haute-Bretagne*, t. I, p. 243), les Jaguens mettent chacun le doigt dans une taupinière, alors que dans le parallèle indien, les naïfs mettent le nez dans une bouse de vache; dans les nombreuses variantes de ce récit, il en est deux que je n'ai pas publiées: l'une fait les Jaguens mettre le doigt dans un « document humain » : l'autre les représente le marquant dans une bouse de vache.

P. S.

Digitized by Google

GAETANO AMALFI. *Tradizioni et usi della peninsola sorrentina.* Palerme. Carlo Clausen in-18 de pp. VII-210 (5 fr.), t. VIII de Curiosita popolari tradizionali pubblicate per cura di G. Pitrè.

L'ouvrage se divise en : I. *Bambinerie* (premiers soins à donner aux enfants, école, jeux). II. *Feste, fiori e frutta.* III. *Diversi remedii.* IV. *Agricoltura e Caccia.* V. *Paremiologia.* VI. *Usi marini* (Cette série est l'une des plus intéressantes ; elle traite d'une des parties les moins explorées des traditions populaires : les mœurs et les coutumes des pêcheurs et des gens du bord de la mer). VII. *Gli Spiriti.* VIII. *Leggende Mariane.* IX. *Saluti e Augurii* Dans ce livre, l'auteur ne s'est pas contenté de recueillir, il a aussi fait des comparaisons avec les coutumes et les superstitions relevées par les écrivains qui l'ont précédé.

P. S.

PERIODIQUES ET JOURNAUX

Journal of the Gypsy Lore Society II 3. — The Heidens of the Netherlands. *J. de Goeje.* — Notes on the Gypsies of N. W. Bohemia. *Rodolf von Sowa.* — The vampire, a roumanian gypsy story. *Francis Hinder Groome* — Kounavine's materials for the studies of the Gypsies. *A. Elysseeff* — Scottish Gypsies under Stewarts *D. Mac Ritchie.*

Revue bleue. 22 Mars. Chansons du village. *Ch. Beauquier* (Compte-rendu du livre de M. Grandmongin).

Revue d'Ethnographie, t. VIII, 3. — Habitation, sépultures et lieux sacrés des anciens Canariens. *R. Verneau.* — Le pays des Moïs. *Ch. Lemire.*

NOTES ET ENQUÊTES

∴ *Nominations et promotions.* Parmi celles du 14 juillet, nous remarquons les noms de MM. Michel Bréal, promu commandeur de la Légion d'honneur René Basset, Louis Gallet, Paul Sébillot, promus officiers de l'Instruction publique, J. Sallaberry, J. Deniker, nommés officiers d'Académie

Digitized by Google

∴ *L'Arrivée du chat.* — Quand dans une maison on reçoit un chat que l'on apporte enfermé dans un sac, d'habitude, on a coutume de passer *sept fois* le sac autour de la crémaillère, afin que le chat ne meure ou ne s'enfuie de la maison.

(Comm. de M. L. Morin.)

∴ *Premier passage dans une route.* En Champagne, quand quelqu'un passe dans un chemin, et qu'il mange en route, on lui dit qu'il mange son chemin et ne le retrouvera plus.

(Comm. de M. L. Morin).

∴ *Un similaire des oies de frère Philippe.* — Il y avait une fois une femme qui n'avait qu'une fille, et elle avait eu soin que jamais elle ne se trouvât en présence d'un homme, de sorte qu'elle ne savait point ce que c'était. Un jour pourtant, la fille qui commençait à être déjà grande, vit passer une procession dans laquelle se trouvaient des hommes.

— Ma mère, demanda-t-elle ; qu'est-ce que c'est que ces personnes tout en noir qui suivent la procession ?

— Ma fille ce sont des espèces de bêtes ; ne regarde pas.

— Ma mère, de ces espèces de bêtes-là j'en voudrais bien.

(*Ce petit conte m'a été dit, dans mon enfance, par Vincente Béquet, ma bonne, illettrée*).

Paul Sébillot.

∴ *Superstition de voyageurs.* — Un de mes amis, ancien marin, partant pour un voyage d'exploration assez périlleux, au moment de monter dans la voiture qui devait le conduire au chemin de fer, a tiré de sa poche une pièce de monnaie et l'a lancée avec force derrière lui, en disant : « Je n'y crois pas, mais... ! »

Que signifie cette superstition ? Quelles sont ses origines ? (Comm. de M. Amédée Descubes).

∴ *Ancienne coutume du 1er janvier* (v. les nos d'avril et de mai 1890). La farce lugubre qui consiste à découper dans une citrouille trois trous représentant deux yeux et une bouche grimaçante, était encore répandue dans certains villages de Touraine, notamment à Saint-Christophe, sur le Nais, voilà quelque vingt-cinq ans. La citrouille, ainsi préparée, était pourvue intérieurement d'une chandelle allumée, puis placée en évidence, à l'abri du vent, dans quelque grange ou hangar, le long d'un chemin fréquenté. J'ai été témoin plus d'une fois de cette plaisanterie, qui effrayait les enfants, mais ne faisait qu'exciter la verve des adultes, la farce étant bien connue. Je n'ai pas souvenir qu'on l'ait faite de préférence à certaines dates, par exemple le soir de la messe de minuit, mais la chose me semble probable.

(Com. du Dr R. Blanchard.)

Le Gérant : Alphonse Certeux.

Vannes. — Imprimerie Eugène Lafolye, 2, place des Lices.

Digitized by Google

VIENT DE PARAITRE

BIBLIOTHÈQUE DES GENS DE LETTRES ET DES ÉTUDIANTS
166, Boulevard Montparnasse, 166. — PARIS

L'Art de Classer
LES NOTES

Et de garder le fruit de ses lectures et de ses travaux
Comment on organise son bureau, sa bibliothèque

PAR M. GUYOT-DAUBÈS

Un volume in-18, figures, prix 2 fr. Envoi franco **2 fr. 25**

D'après l'auteur, il existe un Art de classer les notes, et cet art est important, car sa pratique permet à chacun de conserver le profit qu'il a pu retirer de ses lectures, de ses travaux.

Tous les grands écrivains, tous les grands savants, dit il, ont été des collectionneurs de notes.

Il examine les divers systèmes employés par quelques-uns de ces hommes d'étude et les discute avec compétence.

Il montre que le commerçant ou l'homme du monde a également un grand intérêt à avoir ses lettres, ses factures, ses papiers de famille et d'affaires sous un classement permettant de les retrouver avec facilité.

Ce livre à non-seulement un but pratique, mais de plus il renferme un grand nombre de faits inédits et d'anecdotes littéraires et il sera lu par chacun avec intérêt et utilité.

PAUL SÉBILLOT

LÉGENDES, CROYANCES ET SUPERSTITIONS DE LA MER

PREMIÈRE SÉRIE :

LA MER ET LE RIVAGE, 1 vol. in-18.

DEUXIÈME SÉRIE :

LES MÉTÉORES, LES VENTS ET LES TEMPÊTES, 1 vol. in-18.

Chaque série : **3 fr. 50.**

G. Charpentier et Cie, éditeurs, 11, rue de Grenelle

Digitized by Google

VIENT DE PARAÎTRE

TRADITIONS

LÉGENDES ET CONTES DES ARDENNES

PAR ALBERT MEYRAC

Rédacteur en Chef du PETIT ARDENNAIS

PRÉFACE

Par PAUL SÉBILLOT, *Secrétaire général de la Société des Traditions Populaires.*

.... « J'ai essayé de donner une idée succincte de l'ensemble de l'œuvre que M. Albert Meyrac a su mener à bonne fin. Il y a réuni, à la fois, les coutumes, les croyances, les superstitions et la littérature orale des Ardennes.

« C'est une véritable encyclopédie du Folk-Lore de ce département frontière qui désormais, grâce à lui, peut être considéré comme l'un des pays de France les mieux explorés.

— « A ce titre il mérite de prendre place dans la bibliothèque de ceux qui s'intéressent aux choses populaires.

« Les travailleurs y trouveront de bons documents sur la plupart des sujets qui se rapportent au traditionnisme, et ceux qui le consulteront par simple curiosité prendront grand plaisir à la lecture de ce livre qui reste scientifique sans être, pour cela, aride ou dogmatique.

PAUL SÉBILLOT.

DIVISION DE L'OUVRAGE. — LIVRE I : *Traditions et Coutumes.* — LIVRE II : *La Sorcellerie.* — LIVRE III : *Chansons.* — LIVRE IV : *Légendes historiques et religieuses* — LIVRE V : *Contes.* — LIVRE VI : MUSIQUE DE CHANSONS *(Cent huit airs notés).*

UN FORT VOLUME DE 612 PAGES, *grand in-8° jésus, sur papier de luxe. — Couverture parcheminée avec frontispice par M. A. Colle.*

PRIX DU VOLUME : FRANCO POUR LA FRANCE — **10** FRANCS

POUR L'ÉTRANGER : LE PORT EN SUS

ADRESSER LES DEMANDES

A M. ALBERT MEYRAC, AU PETIT ARDENNAIS
A CHARLEVILLE (ARDENNES)

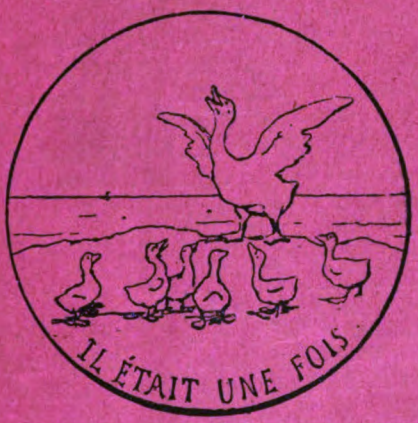
VANNES. — IMPRIMERIE EUGÈNE LAFOLYE, 2, PLACE DES LICES.

Digitized by Google

1916

SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES
AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

REVUE
DES
TRADITIONS POPULAIRES



LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

TOME V
5e ANNÉE. — N° 9. — 15 Septembre 1890.

PARIS
Librairie de l'Art indépendant, 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

ÉMILE LECHEVALIER
39 Quai des Grands-Augustins

ERNEST LEROUX
28, rue Bonaparte, 28

J. MAISONNEUVE
25, Quai Voltaire, 25

Prix du Numéro : UN franc vingt-cinq.

Digitized by Google

SOMMAIRE

Astrologie des Annamites : prévision du temps et des événements politiques par l'examen du Soleil, de la Lune et de la Grande-Ourse	G. Dumoutier.	513
Les Mines et les Mineurs. V. La bonne et la mauvaise chance. VI. Coutumes. — Additions	Paul Sébillot.	524
Le Rossignol messager, versions du Morvan	Julien Tiersot.	534
Superstitions auvergnates. Cantal	Antoinette Bon.	536
Les Chants héroïques du peuple russe (*suite*)	Michel de Crouskoff.	538
Les Sociétés des Traditions populaires, Société allemande	P. S.	544
La Chanson de Bricou. I	René Basset.	545
II. Biquette, randonnée poitevine	Léon Pineau.	548
III. Biquette, ronde normande	L. de la Sicotière	549
Les Calendriers des illettrés. V. Calendrier breton	A. Certeux	552
Les Crustacés (*suite*)	Paul Sébillot.	555
Une fable de Florian et le Mythe d'Orion. III.	René Basset.	558
La Boulangerie et le pain : Questionnaire.	P. S.	559
Le long hiver. III. Version poitevine	Léon Pineau.	560
Les Haricots	F. Fertiault.	562
Traditions et Superstitions de la Sarthe. II.	Mme Destriché.	563
Saint Blaise III	V. Bogisic.	564
Le joli Meunier, chanson de la Haute-Bretagne	Mme Paul Sébillot.	566
Transformation des Légendes, des Anecdotes, etc. I. Ne rien dire et n'en penser pas moins II. La légende de St-Christophe	A. Desrousseaux.	568
Les Oiseaux en Poitou	Léon Pineau.	571
Nécrologie. Ernest Faligan	P. S.	572

BIBLIOGRAPHIE. *Questionnaire du Folk-lore Wallon. P. S.*). — Périodiques et Journaux. — Notes et Enquêtes.

ILLUSTRATIONS.

Figures d'un grimoire de sorcier annamite (8 dessins). — Un ancien calendrier breton.

La Correspondance et les Manuscrits (écrits sur un seul côté), les livres, les tirages à part et les périodiques doivent être adressés à M. Paul Sébillot, secrétaire général de la Société, 4, rue de l'Odéon.

Avis aux sociétaires et aux Abonnés.

La cotisation de sociétaire, donnant droit à l'envoi gratuit de la *Revue et de l'Annuaire*, est fixée à 15 francs par an (France et Union postale).

Le meilleur mode pour le paiement est (aussi bien pour Paris que pour les départements et l'étranger) d'adresser au Trésorier de la Société, M. A. Certeux, 24, rue Gay-Lussac, un mandat sur la poste dont le talon servira de reçu.

A partir du premier mai, le Trésorier disposera à vue sur les retardataires en ajoutant les frais de recouvrement.

Les abonnements : 15 francs pour la France et les départements, 17 francs pour l'Union postale, sont payables d'avance.

Adresser un mandat sur la poste au Trésorier, comme il est dit au-dessus pour les sociétaires.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

5e Année. — Tome V. — N° 9. — 15 Septembre 1890.

ASTROLOGIE DES ANNAMITES

I. PRÉVISION DES FAITS POLITIQUES

Pronostics tirés du soleil[1].

QUAND le soleil ou la lune apparaissent rouges au travers d'un nuage, c'est un signe de grande chaleur, d'épidémie et de grande mortalité.

Quand on voit se dessiner sous le soleil deux demi-cercles affrontés, cela indique un mouvement insurrectionnel à la tête duquel sera un grand mandarin.

Quand un nuage, passant sur le soleil ou la lune prend la forme d'un cheval, il faut s'attendre à des troubles dans l'Etat.

Quand un nuage rouge sous la lune ou le soleil prend la forme d'un corbeau, c'est que la ville est entourée de pirates.

Quatre protubérances dont deux en forme d'oreilles autour du soleil, et deux au dessus, en forme de cornes, présagent qu'un grand mandarin séduira la reine, tuera le roi et fomentera la guerre civile.

Des protubérances donnant soit au soleil, soit à la lune, la forme d'une fleur annoncent la destruction de l'armée.

[1] Chacun de ces pronostics était accompagné, dans le manuscrit du sorcier annamite, traduit par M. Dumoutier, d'un signe montrant la disposition des nuages et des astres ; nous en avons reproduit quelques-uns seulement.

Digitized by Google

Une vapeur paraissant sortir du soleil présage une victoire pour l'armée royale et des discussions entre les frères du Roi.

Trois nuages parallèles coupant la lune ou le soleil indiquent que le roi est sur le point d'être victime d'un complot.

Un petit cercle au-dessus du soleil est l'indice que de hauts fonctionnaires dilapident les deniers publics.

L'apparition d'un disque au milieu de la lune ou du soleil annonce une guerre de sept ans.

Quand un nuage, surmontant la lune ou le soleil prend la forme d'une tête de bœuf avec ses cornes, on doit craindre la ruine complète du royaume.

Un signe en forme de crochet à la partie inférieure du soleil est un bon presage. Si l'on est en temps de guerre, on sera sûr de la victoire en attaquant l'ennemi du côté du nord.

Un nuage noir traversant le centre du soleil annonce la mort du roi et la ruine du royaume.

Un signe en forme de crochet à la partie supérieure du soleil, indique que la victoire est certaine, si l'on attaque l'ennemi du côté du sud.

Quand le soleil présente deux protubérances latérales en forme d'oreilles, c'est un signe de grand bonheur pour le peuple et d'abondance de récoltes, mais c'est un présage de guerre pour les peuples voisins.

Trois appendices sous le soleil annoncent une grande victoire, mais chèrement achetée par la mort d'un grand nombre de soldats.

Une seule protubérance en forme d'oreille sur le soleil, annonce un complot entre les parents du roi et l'empereur de Chine, pour l'invasion de l'Annam.

Un nuage noir figurant quatre pieds au soleil est le présage d'une guerre, d'un incendie, de la mort du roi, et d'une grande épidémie.

Le jour Giap Thin qui était le 28e du 6e mois de la 2e année de Vinh Lac, un nuage blanc coupant le soleil en deux persista pendant 10 jours. Après ce temps il disparut et l'armée royale remporta une grande victoire.

Un nuage de cette forme à la partie supérieure du soleil est le présage d'une victoire.

Quand le soleil est coupé au centre par un nuage bleu, deux prétendants se disputeront le trône, et on souffrira de la chaleur pendant un an.

Quand un nuage, sous le soleil, prend la forme de trois longs cheveux, on est sûr d'obtenir la victoire en attaquant l'ennemi du côté du nord-ouest.

Digitized by Google

Quand le soleil est coupé par un nuage rouge on doit s'attendre à ce qu'un haut fonctionnaire se révoltera et tuera le roi.

Deux nuages partant du soleil, et figurant quatre longs cheveux annoncent une grande victoire.

Un nuage de cette forme sous le soleil est un signe de victoire.

Deux cercles blancs concentriques, au milieu du soleil annoncent la soumission de deux chefs de rebelles dont l'un viendra du nord et l'autre de l'est.

Un nuage blanc coupant le soleil en deux parties égales, annonce l'insurrection d'un haut fonctionnaire qui fera le plus grand mal au royaume ; c'est également un signe d'épidémie.

Trois cercles concentriques au milieu du soleil indiquent une guerre civile de trois ans. C'est aussi un signe de d'épidémie.

Le soleil entouré de petits nuages lui donnant l'apparence d'une fleur annonce une grande insurrection qui sera néanmoins vaincue par les troupes royales.

Quand le soleil parait jaune et noir, les deux fils du roi se révolteront contre leur père.

Quand les nuages, sous le soleil prennent l'aspect de deux coqs qui se battent, on doit s'attendre à de grandes chaleurs et à de grands malheurs politiques.

Un nuage noir recouvrant entièrement le soleil annonce de grandes inondations.

Deux appendices de cette forme sous le soleil présagent la mort d'un nombre de soldats.

Quand le nuage qui surmonte le soleil figure un cai bua[1], c'est un rès mauvais présage.

Un nuage carré autour du soleil annonce de grands malheurs publics et la dispersion du peuple.

Deux nuages blancs de chaque côté du soleil annoncent que deux fils de roi se disputeront le trône.

Un nuage blanc sur le côté nord-est du soleil indique une guerre prochaine dans laquelle les soldats du roi seront vainqueurs.

Quatre nuages orientés autour du soleil sont le présage de l'invasion du royaume par des ennemis venant des quatre points cardinaux. L'avantage restera aux troupes royales.

Deux nuages blancs, sous le soleil, croisés en forme de glaives annoncent une grande effusion de sang.

[1] Le cai bua est une formule d'amulette, très employé par les sorciers et par les bouge. Celui-ci est composé du caractère *cadavre*, surmontant le caractère de *champ cultivé* ; il est terminé par deux parafes de grimoire sans signification.

Digitized by Google

Quand le soleil est entouré de deux cercles concentriques et que deux étoiles apparaissent de chaque côté, on doit s'attendre à une forte épidémie et à la mort du roi.

Le nuage blanc, coupé par une vapour bleue figurant une croix au milieu du soleil, est le présage de la prise de la capitale.

Lorsque au dessus et au dessous du soleil on voit des nuages et des vapeurs s'amonceler et courir comme des chiens, on doit s'attendre à une révolution et à un changement de dynastie.

Un nuage bleu sous le soleil indique une belle récolte, si le nuage est blanc et rouge, la récolte sera excellente, mais un parti de rebelles se soulèvera et tuera le roi.

Une étoile au milieu du soleil est également le présage d'un soulèvement populaire.

Quand on voit surgir des montagnes deux soleils rouges qui persistent pendant trois jours, on doit craindre la mort de nombreux soldats.

Deux étoiles de chaque côté du soleil annoncent une guerre civile de trois ans et de grands incendies.

Quand le soleil présente l'aspect de deux cercles concentriques et qu'il est pourvu de deux appendices en forme d'oreilles on doit s'attendre à une invasion de la part d'un royaume voisin ; mais les envahisseurs seront repoussés.

Le soleil, paraissant entre deux étoiles, dont l'une est en haut et l'autre en bas, présage la révolte d'un mandarin et l'assassinat du roi par la reine.

Quand le soleil est obscurci à l'intérieur de taches en forme d'oreilles, et que son disque est entouré d'un anneau, on doit s'attendre à voir le royaume envahi par une multitude de cavaliers

Lorsque trois étoiles en triangle se trouvent au-dessus du soleil, c'est un présage funeste ; le fils du roi lèvera une armée pour combattre son père.

Le soleil au milieu de la constellation Bac Dân (grande-ourse) est le présage d'une année de troubles, d'une grande mortalité sur les buffles, et de nombreux incendies.

Pronostics à tirer de la lune.

Deux comètes, de chaque côté de la pleine lune présagent la rebellion du fils aîné du roi.

Quand la pleine lune est entourée d'un carré noir et d'un cercle jaune, il faut s'attendre à une période de trois mois de guerre civile.

Digitized by Google

Quand le quartier inférieur de la lune apparaît pendant le jour, il annonce une insurrection à la tête de laquelle sera une femme et qui mettra le trône en péril.

Lorsqu'une ligne spirale partage la lune en trois couleurs différentes, une guerre est imminente et doit durer un an.

Deux cercles concentriques dans la lune, dont l'un rouge et l'autre jaune, sont un présage de famine.

Une étoile placée au-dessus et dans la partie concave d'un quartier de lune, présage l'invasion du territoire et une guerre dans laquelle les troupes royales auront l'avantage.

Lorsqu'on voit surgir deux lunes de l'horizon, il faut s'attendre à de grands malheurs.

Si l'on en voit trois, c'est le présage de l'invasion du pays par six peuples coalisés.

Quand trois étoiles apparaîtront dans le croissant de la lune, on devra se méfier des soumissions de pirates qui seront toujours simulées.

Trois jours après cette apparition, de grands malheurs seront à redouter.

Deux étoiles surmontant le disque de la pleine lune présagent l'entrée dans les lignes militaires, d'un parti de rebelles, mais ces rebelles seront découverts dans un délai de cinq jours.

Lorsque deux étoiles se trouvent près de la partie convexe d'un quartier de lune, on doit s'attendre à la rébellion d'un haut fonctionnaire qui ravagera le pays avec des troupes.

Quand le quartier de la lune est entouré d'un cercle rouge ou jaune, c'est le présage de la dispersion du peuple.

Lorsque cinq étoiles se trouvent près de la partie convexe d'un quartier de lune, c'est le présage d'un complot entre un haut dignitaire et la reine contre la vie du roi.

Deux comètes sous la pleine lune sont le présage de grands malheurs.

Lorsque la lune est entourée d'un cercle, et que dans ce cercle se trouve une petite étoile, l'avant-garde de l'armée remportera une victoire.

Deux quartiers de lune, placés dos à dos, sont l'indice de grands malheurs.

Lorsque la pleine lune est entourée de nuages figurant quatre oreilles, c'est un présage des plus heureux pour le roi et pour les sujets.

Si la lune ne paraît avoir que deux oreilles, il faut s'attendre, dans un délai de trois jours à de graves dissentiments entre les ministres.

Lorsque la lune, entourée d'une auréole, sera terminée à sa partie inférieure par deux nuages vaporeux en forme de cai bua, les frères du roi comploteront contre lui, mais seront déjoués par la reine et les mandarins.

Digitized by Google

Un nuage en forme d'oreille placée au côté droit de la pleine lune est le présage d'un grave conflit entre les frères du roi.

Quand le soleil surmonte la partie concave du quartier de la lune, c'est le présage d'un complot entre les ministres et la reine pour faire périr le roi.

Une étoile au centre de la pleine lune annonce une révolte des ministres.

Deux étoiles à l'extrémité et de chaque côté d'une corne de la lune sont un présage de guerre, et aussi de victoires pour les troupes du royaume.

Deux étoiles dans le disque de la pleine lune sont le présage d'une guerre dans laquelle on sera vaincu.

Deux étoiles rouges placées sur les deux cornes d'un quartier de lune, sont un présage de guerre, les ennemis pénètreront sur le territoire du royaume, mais ils seront vaincus et dispersés.

Une étoile au-dessus de la lune annonce un complot des ministres et du prince héritier contre la vie du roi.

L'année Than Hoi, qui était la 3e du règne de Vinh Hac, le 25e jour du 6e mois, on aperçut dans le ciel ce pronostic.

Trois étoiles sous un quartier de lune sont un très mauvais présage. Les ministres comploteront contre la vie du roi et le pays sera à feu et à sang ; l'avantage restera au roi qui fera de nombreuses exécutions parmi les hauts fonctionnaires.

Quatre étoiles orientées autour de la pleine lune sont le présage de l'invasion du royaume par des ennemis venus des quatre points cardinaux.

Quand une comète se trouve sous le quartier de la lune, il faut s'attendre à un complot de la part des fonctionnaires.

Quatre comètes orientées autour de la pleine lune sont le présage d'une grande épidémie et de grands dissentiments entre le roi et les ministres.

Quand on verra de nombreuses étoiles dans la partie concave du premier quartier de la lune, on devra s'attendre à la rébellion des ministres et au meurtre du roi.

Quand la lune parait avoir six cornes, il faut s'attendre à de grands troubles politiques dans les cinq jours qui suivent l'apparition du phénomène.

II. — Prévision du temps.

Quand le soleil, à son lever, sort d'un nuage noir affectant la forme d'un dragon, ou d'une poule, ou d'un drapeau, ou d'un serpent, ou d'une tortue, ou d'un arbre *mau don*, il pleuvra ce même jour à l'heure de Thân et de Thin (3 et 4 heures, 7 et 8 heures du soir). Si le nuage noir a la forme d'un poisson, il annonce le typhon.

Digitized by Google

Si à l'heure Ti (9 h. du matin) et à l'heure Ngo (11 heures), un nuage blanc se forme sous le soleil, on devra s'attendre à un typhon pour l'heure Thin (3-4 heures du soir) et l'heure Mui (midi).

Si le nuage apparait à l'heure de Mui et de Thin, le typhon sera pour l'heure Dâu (5 h. du soir).

Quand on voit le soleil entouré de petits nuages de la forme du caractère tchou, on peut prédire grand vent et grande pluie pour l'heure Mui, Thin et Thân du même jour (midi — 1 heure ; — 7 h. — 8 h. ; — 3 h. — 4 h. soir).

Lorsque le soleil apparait avec un nuage noir au-dessous, blanc au-dessus et rouge de chaque côté, on peut être sûr d'avoir pendant les cinq jours suivants, à l'heure de Mui, de Thân et de Thin, de violents orages.

Lorsque à l'heure Ti et Ngo le soleil apparait au milieu de nuages figurant les flots de la mer, on peut s'attendre à avoir pendant cinq jours durant, à l'heure de Mui, Thân, Thin, de légers orages.

Le soleil entouré d'un nuage circulaire, présage des éclairs, du tonnerre, une grande marée et un tremblement de terre.

Le soleil du printemps entouré de nuages concentriques annonce de violents ouragans aux heures Thân, Dân, Thin.

Le soleil de l'été et de l'automne accompagné du même phénomène, annonce les mêmes ouragans pour l'heure Mui et Thân.

Le soleil au milieu de vapeurs flottantes, annonce de grandes pluies et un grand vent pour les heures Thân, Dân, Thin.

Quand le soleil apparait au milieu d'un grand nuage rouge et carré, bordé de nuages noirs, à l'heure Mui, Thân, Thin du même jour, se produira un violent typhon qui chassera les sables et les pierres. La terre sera plongée dans les ténèbres.

Le soleil entouré d'une auréole rouge au-dessus d'un grand nuage rouge et blanc, annonce du tonnerre et de la pluie.

Le soleil apparaissant au milieu d'un carré, avec trois nuages rouges au-dessus trois nuages rouges au-dessous, de légers nuages blancs de chaque côté, et deux longes traînées de vapeur en forme de bras, annonce une période de grande chaleur d'une durée de 5 ou 6 mois.

Le soleil entouré de tous côtés de nuages noirs isolés annonce un orage pour les heures Mui-Thin. C'est un symptôme très commun.

Le soleil entre deux nuages rouge et blanc annonce un ouragan pour l'heure Mui, Thân et Thin. Ce sympôme apparait généralement l'après-midi.

Le soleil entouré de rayons rouges annonce des orages pendant trois jours, et de grands incendies pendant les nuits suivantes.

Digitized by Google

Quand le soleil est entouré de nuages rouges comme des flammes, c'est signe de grande chaleur et de mortalité sur les poissons.

Le soleil complètement recouvert par un nuage noir de cette forme annonce un grand typhon, et de grands malheurs dans l'état. Quand le nuage a la forme d'une muraille, cela présage que le pays tombera entre les mains des étrangers[1]

Fig. 1.

Le soleil entouré de trois gros nuages noirs de cette forme (fig. 1), annonce une grande pluie pour l'heure Mui, Thân, Thin.

Si ces nuages sont rouges, c'est un présage de grande chaleur.

Quand le soleil est complètement entouré d'un nuage noir, on doit s'attendre, dans le même jour à une grande pluie aux heures Ngo, Mui, Thin. Si le pronostic ne se réalise pas, on aura un violent orage le lendemain à la même heure.

Quand un nuage noir, de cette forme (fig. 2) recouvrira le soleil et ne laissera voir que quatre points lumineux, il faut s'attendre à de grands malheurs ; il pleuvra du sang et les montagnes s'écrouleront.

Fig. 2.

Quand les nuages autour et au-dessus du soleil (fig. 2) prennent des formes de serpents et de dragons, pendant deux jours de suite on aura des ouragans mêlés d'éclairs et de tonnerre.

Lorsque deux nuages noirs paraissent former sous le soleil deux appendices recourbés, c'est un signe de pluie pour les heures Thân, Dâu, Thin du même jour.

Quand un gros nuage noir carré recouvre la constellation de Bac Dau on subira aux heures Thân et Thin, un typhon, ce typhon sera annoncé par une petite pluie.

La lune entre deux nuages noirs annonce un orage pour l'heure Thûs (fig. 3).

Si les nuages sont la forme du caractère Tchou, l'orage se changera en tempête de vent sans pluie.

[1] Toutes les chansons des annamites parlent de l'apparition du nuage muraille annonçait l'arrivée des Français dans le pays.

De graves symptômes s'étaient manifestés.
La comète, le tremblement de terre, le nuage muraille...

(*Les lamentations des femmes.* — Chants populaires des Annamites).

G. Dumoutier.

Digitized by Google

C'est également un symptôme de tremblement de terre.

Les nuages, en haut et en bas de la lune (fig. 3.) affectant des formes de serpents, de dragons, annoncent l'orage, l'heure à laquelle cet orage éclatera est indiquée par la persistance du phénomène, et son intensité par l'étrangeté des formes de ces nuages.

La lune engagée dans des nuages noirs et dentelés est un signe de froid pendant l'hiver. Le même phénomène pendant l'automne et l'été est un signe de grand orage, et au printemps de 7 jours de pluie.

Fig. 8.

La lune entre quatre nuages noirs allongés, est un présage de pluie pour le lendemain dans l'après midi.

La lune entre deux nuages allongés d'une certaine forme présage de grands typhons et des pluies persistantes.

Les enfants qui naitront sous cette influence seront très cruels, s'ils se destinent aux fonctions militaires, ils deviendront généraux.

La lune, au milieu d'un gros nuage noir dentelé, annonce une petite pluie pendant cinq jours consécutifs, dans l'après-midi.

La lune entourée de nuages noirs stratifiés annonce de la pluie et du vent pendant 3 jours.

La rencontre de la lune et du soleil est l'annonce après 90 jours d'une grande guerre et de violents incendies.

Quand on aperçoit deux lunes dans le ciel c'est un signe de révolution.

Ce malheur peut-être conjuré par des offrandes aux pagodes et des processions publiques.

Quand des nuages ondulés surgissent du nord et de l'est et viennent se grouper autour de la lune, c'est un signe d'orage et de grande pluie.

Quand la lune sera entourée de vapeurs en forme de flammes, il pleuvra pendant trois jours et les 4e et 5e jours la pluie persistera sans nuages. C'est un pronostic très favorable aux affaires d'Etat et aux candidats aux examens littéraires et militaires. — Celui qui naitra sous l'influence de ce signe deviendra très intelligent, mais il mourra jeune.

La lune entourée de plusieurs auréoles rousses à 3 heures du matin, annonce un temps couvert et des ténèbres pendant 3 jours; la pluie tombera le quatrième. C'est un symptôme très favorable au repiquage du riz, mais il annonce parfois une épidémie infantile.

La lune entourée d'une seule auréole à 9 heures du soir annonce l'orage pour le lendemain au lever du soleil.

Digitized by Google

S'il y a deux auréoles dont l'une noire et l'autre rousse, il pleuvra sans orage, mais la pluie sera de longue durée.

La lune au milieu d'un nuage noir annonce la pluie pendant 3 jours, si le nuage affecte la forme d'un vase, il pleuvra pendant 30 jours et les fleuves inonderont les campagnes.

La lune sous un nuage noir en forme de serpent qui paraît venir du nord, présage une grande pluie pendant 20 jours et de graves dissentiments au sein du Co-mat (conseil secret de l'Empire) la Chine en profitera pour piller sur les frontières du nord.

Le nuage noir en forme d'animal paraissant tenir dans sa gueule l'étoile de Bac Dan, annonce la pluie pour le lendemain à 3 heures. Si l'animal a la forme d'un dragon, c'est l'indice de la naissance d'un prince royal.

La Grande Ourse traversée par un nuage long et noir annonce pour le jour suivant, de midi à 1 heure une petite pluie. Si ce symptôme persiste pendant plusieurs jours, on devra s'attendre à des changements politiques importants. Les ministres ne seront pas d'accord, et le roi augmentera les impôts.

La lune isolée au milieu de petits nuages est un signe de pluie pour le lendemain à midi.

Si l'Etat est en guerre, on ne devra jamais attaquer l'ennemi avant le lever du soleil, et toujours du côté ouest. Ce symptôme est très fréquent.

La Grande Ourse entourée de 4 nuages présage la pluie et le tonnerre pour le lendemain à 3 heures, s'il y a moins de 4 nuages, la pluie tombera à la même heure, mais sans tonnerre. Ce dernier signe est très favorable à l'agriculture.

La Grande Ourse entourée de plus de six nuages, annonce une grande pluie dans la même nuit et une seconde pluie le lendemain à 3 heures, si les nuages sont arrondis, la pluie sera violemment chassée par le vent et pourra causer des malheurs; si les nuages sont déchiquetés et irréguliers, la pluie tombera fortement mais sans rien endommager.

S'il se trouve en même temps un gros nuage noir sous la constellation, on devra craindre la mort violente d'un ministre.

Un nuage en forme de tête de buffle au milieu de la Grande Ourse annonce 2 jours de pluie, et une grande mortalité sur les animaux à cornes.

Si le nuage prend la forme d'une tête de tigre, il y aura beaucoup d'individus possédés du diable, si c'est une tête de chèvre, il y aura une grande épidémie sur les femmes et les filles.

Un nuage noir en forme de croix au milieu de la Grande Ourse (fig. 5).

Le jour suivant, 3 heures du soir, pluie et tonnerre. Un génie, venu de l'occident se manifestera aux personnes pieuses, et il conviendra de lui faire des sacrifices dans toutes les familles.

Digitized by Google

Deux nuages parallèles à gauche de la Grande Ourse, (fig. 5) grand vent du nord et tonnerre. Le froid se fera sentir le matin avant le lever du soleil, quand le soleil aura atteint au-dessus de l'horizon la hauteur de 2 *tru'o'nhs*, la foudre éclatera, sans nuages et sans pluie. Il convient pendant ce jour de faire des sacrifices aux âmes errantes.

Fig. 5.

Etoiles de la Grande Ourse séparées par des nuages, grand vent et grande pluie après deux jours. Si les nuages sont allongés la pluie sera torrentielle et provoquera des sinistres dans les villages. Si les nuages sont de forme arrondie, la pluie sera bienfaisante et modérée.

Ce symptôme est défavorable aux étudiants, ils devront observer de ne pas se présenter aux examens pendant la durée du phénomène.

Petits nuages noirs dans le carré de la Grande Ourse, typhon pour le jour suivant. L'empereur de Chine enverra des pillards sur les frontières, et les tigres visiteront les porcheries. Si les nuages se dissipent vers le milieu de la nuit, les malheurs prédits pourront être évités en offrant des présents aux temples.

Nuages en forme de queues de chat autour de la Grande Ourse, pluie torrentielle, violents orages pendant la durée du phénomène, tous les diables qui rôdent autour des pagodes seront dispersés, il faudra bien garantir les maisons particulières contre leur invasion.

Quand la Grande Ourse présentera avec les nuages environnants une certaine disposition, la récolte sera mangée par les vers, l'incendie détruira le village et la guerre ruinera le pays.

Si la lune est alors dans son plein, on aura quelque chance de repousser l'ennemi si on l'attaque du côté nord, à l'heure *Than*, ou du côté sud à l'heure *Thin*.

Ce pronostic est défavorable aux marchands qui naviguent sur les rivières ; ils ne devront pas s'embarquer sous cette influence.

Les enfants qui naîtront sous ce signe auront la lèpre, à moins qu'on ne leur frotte le corps avec du safran.

Quand la Grande Ourse se trouvera dans cette position entre un nuage noir et un nuage rouge, il sera permis d'espérer que le royaume pourra bientôt être délivré de ses ennemis. Les hommes deviendront plus forts, les femmes moins criardes, les enfants réussiront aux examens. Les récoltes seront abondantes.

Si la position respective des nuages noir et rouge est intervertie, on devra s'attendre en outre à 2 mois de sécheresse et de vent frais.

Quand la Grande Ourse se trouvera au milieu d'un double nuage

Digitized by Google

figurant le *Am-Duong,* on pourra compter sur une période ininterrompue de dix années de bonheur et de richesse, pendant lesquelles les mandarins administreront avec justice. Le roi sortira triomphant de toutes ses entreprises, les particuliers réussiront dans leur commerce. Tous les candidats seront reçus aux examens, les tribunaux n'auront jamais un malfaiteur à juger.

Un tel symptôme ne se manifeste que tous les deux cents ans, il coïncide avec le chant du Phœnix.

Quand la Grande Ourse est engagée d'un côté dans la voie lactée et de l'autre dans un nuage en forme de flammes, c'est un pronostic qu'il pleuvra pendant trois jours et que la récolte sera très favorable. Les fruits seront abondants, mais les vers à soie mourront.

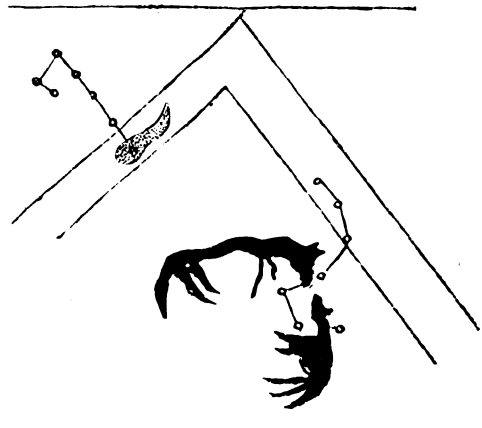
Si le nuage rouge est lui-même engagé dans la voie lactée, il fera très chaud et le riz sera mangé par les vers. Si le nuage rouge est en dehors de la Grande Ourse, on pourra se réjouir et entreprendre tout ce qu'on voudra avec la certitude de réussir.

Les enfants qui naîtront sous ce présage deviendront tous docteurs aux examens.

Ceux qui mourront pendant la durée du phénomène n'iront pas en enfer.

Quand deux nuages noirs en forme de cheval traverseront la voie lactée et la Grande Ourse, on devra s'attendre à un violent orage pour lendemain à midi. Si l'un des chevaux est renversé, il faudra se garder de repiquer du riz dans la journée qui suivra. Si les deux chevaux sont renversés, on devra ne pas entreprendre de commerce pendant un mois et s'abstenir de manger du chien.

G. DUMOUTIER.



Digitized by Google

LES MINES ET LES MINEURS[1].

§ V. — La bonne et la mauvaise chance.

Dans un article du *Colliery Guardian* du 23 mai 1865 cité par Jones, p. 127-129, on trouve d'intéressants détails sur les superstitions des mineurs. Elles étaient jadis nombreuses et terribles, mais loin de subsister maintenant, elles sont seulement un sujet de tradition parmi les vieillards. Le seul genre de superstition qui existe encore parmi quelques uns des mineurs, les plus âgés et les moins instruits, est celle des présages, avertissements et signes.

Si l'un d'eux rencontre ou voit une femme, s'il voit simplement un morceau de ses vêtements, dans son chemin au milieu de la nuit en se rendant à la mine, il est probable qu'il retournera sur ses pas et ira se coucher. L'apparition d'une femme à cette heure inaccoutumée a souvent empêché le travail du jour, car le présage passe pour n'être pas seulement personnel à l'individu qui en a connaissance, mais pour porter malechance à tous les autres.

Le trajet de la maison à l'ouverture de la fosse, toujours accompli au cœur de la nuit, était la période où l'on faisait le plus attention aux présages.

L'apparition de quelque petit animal blanc, tel qu'un lapin, qu'on disait avoir passé devant un mineur, était un autre empêchement à la descente dans la fosse.

A Wheal Vor Mine ouest de l'Angleterre), on a toujours cru, comme à présent, qu'un accident fatal dans la mine est présagé par la présence dans l'un des bâtiments des machines d'un lièvre ou d'un lapin blanc. Les mineurs déclaraient qu'ils chassaient ces apparitions, mais ne pouvaient les prendre. (Hunt, *Popular romances*, ii, p. 125

[1] *Revue*, t. ii, p. 57, 410, 472, t. iii, p. 546, t. iv, p. 393.

Digitized by Google

Lorsqu'un mineur du même pays, se rendant à son travail de nuit rencontre un étranger, et ne reçoit pas de réponse au souhait accoutumé de « bonne nuit », il regarde cela comme le présage d'une mauvaise chance ou de quelque chose de pis. (JONES, *Credulities*, p. 134).

Dans la Cornouaille, si les mineurs aperçoivent le matin, sur leur route, un escargot, ils jettent toujours de son côté un morceau de suif emprunté à leur chandelle, ou quelques morceaux de leur repas, (HUNT, t. II, p. 123, *Folk-lore Journal*, t. V, p. 186).

Dans l'arrondissement de Charleroy, si la femme d'un mineur place par mégarde le balai la tête en l'air, derrière la porte de la maison, c'est un très mauvais présage. Si le mari s'en aperçoit, il n'ira pas à la mine; car il est persuadé qu'il lui arriverait un accident. (Comm. de M. ALFRED HAROU).

Il y a des jours où les mineurs croient être exposés tout particulièrement à des accidents. C'est ainsi que dans la Cornouaille, et dans l'ouest de l'Angleterre, nombre de mineurs ne veulent pas entrer dans une mine le vendredi-saint, non plus que le jour de Noël, celui du premier de l'an et celui des Innocents, dans la crainte de la catastrophe qui arriverait à celui qui n'observerait pas cette coutume.

Si on travaille le dimanche, on aura quelque malheur dans la semaine. Un mineur qui avait ainsi été occupé quelques minutes seulement dans une mine de charbon, parlait au contre-maître, soit qu'il entendit le bruit d'un pic soudainement, et l'attribuant à ce qu'il avait transgressé le repos du dimanche, il fut grandement terrifié et se hâta de remonter et de quitter la mine. Le contre-maître alla voir ce qui produisait ce bruit qu'il entendait aussi : c'était de l'eau qui tombant sur un pic placé sur un tas de charbon produisait ce bruit prétendu surnaturel. (W. JONES, p. 135, 138. HUNT. t. II, p. 128).

Dans les carrières de lord Penrhyn près de Bangor, le travail est entièrement suspendu le jour de l'Ascension. Cette coutume est due non à un motif religieux, mais à la superstition longtemps courante dans le pays d'après laquelle un accident est inévitable si le travail continue. (*Folk-lore Journal*, t. VI, p. 211).

Beaucoup de gens employés à quelques mines de charbon de Bedworth dans le nord du Warwichshire, refusèrent de descendre aux fosses où ils étaient employés. Ces hommes étaient assez crédules pour croire que certains sons, sans doute produit par des oiseaux de nuit, dans leur passage à travers la campagne, étaient les avant-coureurs de quelque désastre. Dans la nuit du dimanche, il fut constaté que ces sons désignés sous le nom des sept siffleurs avaient été entendus dans le voisinage de Bedworth, et le résultat fut que, lorsqu'il s'agit de reprendre

Digitized by Google

le travail, les hommes refusèrent positivement de descendre. (*Times* du 21 septembre 1874, cit. *Jones*, p. 128).

Les mineurs de Cornouaille croient aux songes : certains ont été prévenus de cette manière de ne pas descendre dans la mine avec leurs camarades, à des moments où il y a eu de sérieux accidents, et où plusieurs ont perdu la vie. De riches filons ont été découverts par des songes qu'ont eu des femmes favorisées, qui ont montré à leurs maris l'endroit où ils étaient. (*Folk-lore Journal*, t. v, p. 186–87).

Les mineurs de Saint-Etienne ont la croyance que les puits doivent être fatalement visités par l'accident à des époques qu'ils pressentent.

Lorsque, suivant eux, ces époques sont proches, il devient difficile de les décider à travailler dans le puits qu'ils supposent menacé. C'est ainsi que le puits Pélissier avait été désigné, par eux, après l'explosion du puits Verpilleux, comme devant être le premier atteint par la catastrophe. Cette prévision ne s'est que trop malheureusement réalisé. Aujourd'hui l'opinion courante est que le premier accident aura lieu au puits de la Chazotte. Quelques-uns des puits ont une réputation plus particulièrement mauvaise, notamment le puits Jabin, què les mineurs appellent *le mangeur d'hommes*. Ces impressions ne paraissent nullement fondées sur une observation de faits tangibles ou sur une expérience professionnelle, mais semblent dues à une sorte de pressentiment entièrement irraisonné. (Comm. de M. Amédée Descubes).

Zola rapporte une superstition qu'on retrouverait vraisemblablement dans plusieurs mines : La lampe venait de s'éteindre, Catherine répéta le mot du mineur à voix basse : La mort souffle la lampe. (*Germinal*, p. 568).

Le mauvais souhait ou le regard de travers qui sont presque la même chose que le mauvais œil, sont redoutés des mineurs. Un mauvais regard ou une muette expression de mécontentement est soigneusement notée, et toute malechance qui pourrait arriver à celui qui en est l'objet est attribuée aux mauvais souhaiteurs. (Jones, 134–5).

Les mineurs Malais sont persuadés qu'aucun outil de fer ne peut être pris à une fonderie chinoise, sous peine de causer un vif déplaisir aux esprits qui président aux opérations de la mine et d'entraîner la perte du mineur. Maxwell, *A Journey to Patani frontier*, p. 10).

Les mineurs de Devon et de Cornouaille ont grande confiance dans la vertu d'un fer à cheval attaché à quelqu'une des constructions de la mine. Il prévient la sorcellerie. Ils supposent que le diable voyage toujours en cercle, et que conséquemment il est interrompu quand il arrive à l'une des extrémités du fer et est obligé de prendre une course rétrograde. (W. Jones, p. 175).

Digitized by Google

Avant de se rendre à leur travail journalier, les mineurs qui travaillent à la part touchent quatre fois un fer à cheval placé dans un certain endroit de la maison aux machines, afin de s'assurer de la chance. (*Folk-lore Journal*, t. v, p. 187).

Avant de commencer leur besogne, les ouvriers des mines de diamants apportent quelque figure de pierre du dieu qu'ils adorent, et chacun se prosterne devant, pendant que le prêtre fait la prière. Lorsqu'elle est finie, il leur fait à tous une certaine marque sur le front avec de la colle composée de safran et de gomme, afin qu'elle puisse tenir sept à huit grains de riz qu'il applique dessus. (TAVERNIER, *Voyages en Perse*, t. I, p. 341).

A Firminy, dans l'intérieur du puits de la Malafolie, les mineurs ont élevé une petite chapelle à sainte Barbe. A leur entrée dans la chapelle, ils prient la sainte de les préserver du danger du feu grisou ; à leur sortie, ils la remercient de les avoir conservés, sains et saufs. (*Romania*, t. IV, p. 437).

Les visiteurs avant de descendre dans la mine de Larut, doivent ôter leurs souliers ; d'après les Malais, le génie du lieu a pour le cuir une aversion caractérisée. Les parapluies sont aussi défendus aux endroits où l'on travaille (MAXWELL. *A Journey to Patani frontier*, p. 10).

Les mineurs n'aiment pas que l'on fasse le signe de la croix sous terre. Un ami de mon enquêteur qui se rendait dans des endroits reculés fit une † sur l'une des parois afin de retrouver sa route pour revenir. On le força de donner une autre forme à ce signe de reconnaissance. (W. HUNT, t. II, p. 123).

On ne permet pas de siffler dans les mines, superstition commune aux marins et aux mineurs. (W. JONES, p. 134).

En Suède, au XVIIe siècle, quand on descendait dans les mines, un homme tenant à la main une torche de résine, chantait pitoyablement un air lugubre. (REGNARD. *Voyage de Suède*, t. I, p. 38. Ed. Delahaye).

Au siècle dernier, les mineurs croyaient que les pyrites de fer appliquées sur une blessure, la guérissait aussitôt, et ils en étaient si persuadés, qu'ils n'appliquent d'autre remède que de se laver avec l'eau qui avait passé au travers (*Folk-lore Journal*, t. v, p. 188).

Nous trouvons dans la « *Science illustrée* de 1876[1], journal hebdomadaire, page 408, un article de M. Marius Vachon, intitulé : «La France industrielle. Voyage aux Pays noirs » le passage suivant :

« A propos des mines, un ancien *perreyou* qui a fait fortune dans les charbons et qui porte allégrement ses 82 ans, nous a raconté un trait de mœurs locales bien curieux. « Un matin, les associés de l'exploita-

[1] Paris, G. Decaux, éditeur, 16, rue du Croissant.

Digitized by Google

tion des mines du Logis-des-Pères et du Sardon virent tout à coup leurs puits envahis par les eaux. Après avoir employé, sans aucun résultat, tous les moyens possibles pour en opérer l'assèchement, ils résolurent de recourir à la magie. Ils députèrent les membres les plus influents de la compagnie vers une sorcière de la Guillotière, à Lyon, pour la prier de venir conjurer les eaux qui inondaient les mines. La sorcière, qui ne s'était jamais trouvée probablement à pareille fête, promit d'opérer le miracle demandé, par l'emploi *d'un cœur de bœuf piqué de clous bénits*, et la *descente dans les mines d'un serin magique.*

« Il est inutile d'ajouter qu'elle réclama la remise préalable d'une forte somme d'argent, sous le déguisement de messes à faire dire pour attirer sur notre entreprise les bénédictions du ciel Les naïfs Ripagériens souscrivirent des deux mains à toutes les conditions. Au jour fixé, la sorcière arriva à Rive-de-Gier. On lui fit une réception enthousiaste. Tous les associés avaient assisté le matin à une messe. Ils accompagnèrent solennellement leur sauveur vers la mine, portant chacun quelque objet destiné à la conjuration, qui le cœur de bœuf, qui les clous bénits, qui l'oiseau magique! Le gouverneur des travaux descendit dans les puits avec la sorcière. Pendant qu'elle se livrait à ses pratiques, les habitants priaient à genoux. Le serin magique se noya, mais les eaux continuèrent à inonder les rives. Cela se passait sous le Premier Empire, en 1808. Ces gens qui royaient à la sorcellerie n'étaient point de simples mineurs, mais tous des notables, et pour la plupart conseillers municipaux. (Com. de M. ALFRED HAROU).

§ VI. COUTUMES.

Dans les mines du Brésil, quand un nègre a le bonheur de trouver un diamant qui pèse sept carats et demi, il est couronné de fleurs et conduit chez l'administrateur qui l'habille de neuf et lui achète sa liberté. (LAHARPE, t. XIII, p. 124).

Dans les mines du centre de la France, le grade le plus haut parmi ceux qui travaillent aux mines est celui de piqueur ; quand le mineur se fait recevoir piqueur, le contentement qu'il éprouve se manifeste par quelques bouteilles de vin dont il régale ses camarades; il appelle cela payer sa bienvenue. (*Les Français*, t. I, p. 345.)

Une cérémonie appelée le *Guêtrage*, a lieu dans les carrières de l'Anjou, à l'occasion de la réception d'un compagnon ; jusqu'à ce moment, il n'a pas le droit de porter des feutres aux jambes avant d'avoir été guêtré par un ouvrier. Le parrain faisait avec un clou une croix sur la guêtre, puis il offrait un outil à l'apprenti. La cérémonie

Digitized by Google

se termine par de nombreuses bouteilles de vin blanc. (MENIÈRE. *Glossaire angevin*).

Comme les artilleurs, les mineurs ont une fête qu'ils chôment religieusement : c'est la Sainte Barbe. S'ils travaillaient ce jour-là, ils seraient persuadés qu'un malheur va leur arriver. C'est une réjouissance générale. Dès la veille, des salves de coups de mine à forte charge annoncent avec fracas la fête du lendemain. Deux énormes gâteaux ronds et plats sont commandés : l'un pour le curé, qui les bénit à une messe où tous viennent assister avec recueillement ; l'autre pour l'ingénieur, qui les remercie de cette galanterie par un pourboire. Les gâteaux s'avancent à l'église après avoir parcouru le village, l'ingénieur en tête de sa compagnie, et portés sur une espèce de civière en noyer verni, où flottent des nuages de rubans et des fleurs artificielles. Des instruments de musique précèdent le cortège. Quand les gâteaux ont été bénits, l'ingénieur est reconduit chez lui, et le soir les ouvriers viennent le prendre pour lui faire les honneurs d'un dîner à la gargote la plus confortable. (*Les Français*, t. I, p. 346).

Sous Edouard Ier, si quelqu'un volait pour la troisième fois dans les mines d'étain de Derby, on clouait sa main droite à une table et on plaçait près de lui un couteau. On le laissait mourir de faim en cet état s'il n'avait pas le courage de se couper le poignet. (DEMEUNIER, t. III, p. 80).

*
* *

Additions aux articles précédents.

§ II. LA DÉCOUVERTE DE L'ÉTAIN.

Saint Péran ou saint Perran, le patron des mineurs, passa sa vie dans les plaines qui maintenant portent son nom, et il étudiait tous les objets qui se présentaient à sa vue. Le bon saint décorait l'autel de son église avec les fleurs les plus choisies et sa cellule était ornée des cristaux qu'il empruntait aux rochers du voisinage. En se promenant sur le rivage de la mer, saint Péran ne put s'empêcher de remarquer les nombreuses veines de minerai qui rayaient les belles falaises de ce pays. Il ramassa des échantillons de chacune des espèces ; et un jour qu'il faisait cuire son modeste repas, une grosse pierre noire servit à former l'un des côtés de son foyer. Le feu étant plus violent que de coutume, il vit couler un filet de beau métal blanc. Grande fut la joie du saint ; il s'aperçut que Dieu, dans sa bonté, lui avait découvert quelque

Digitized by Google

chose qui serait utile aux hommes. Il communique sa découverte à saint Chiwidden. Ils examinèrent le rivage ensemble, et saint Chiwidden qui avait voyagé et s'était instruit dans l'est, trouva promptement un moyen d'extraire le métal en grande quantité. Ils appelèrent à eux des gens de la Cornouaille, auxquels ils communiquèrent leur découverte, en leur apprenant la manière d'extraire le minerai de la terre, et d'en tirer le métal au moyen de feu. La joie fut grande dans le pays, et il y eut plusieurs jours de fête. On dit que les saints et leurs gens furent peu solides sur leurs jambes, et c'est de là qu'est venu le proverbe : *Saoul comme un Perranien.* Ils se mirent ensuite à la besogne, et eurent bientôt une grande quantité de métal qu'ils vendirent aux Gaulois et aux Phéniciens. (W. Hunt. *Popular romances*, 2e série, p. 21-22.)

Jack the Tinker (Jacques de l'Etain), est un géant que la tradition désigne clairement comme ayant découvert aux gens de la Cornouaille l'étain ou tout au moins son usage, (*ibid.*, p. 113).

§ III. Les Génies des Mines.

Nous allâmes expressément regarder dedans l'vn des spirales des minieres qui auoit, n'a pas long temps, esté d'vn moult grand reuenu à son maistre qui étoit Iuif : mais auoit esté contraint de l'abandonner, combien qu'il fut abondant en metal : car il y avoit un esprit metallique que les Latins nomment *Dæmon Metallicus.* Et pour autant qu'il se monstra souventes fois aux hommes en la forme d'vne cheure portant les cornes d'or, ils nommerent le pertuis susdit *Hyarits cabron*, et estoit au dessus du village qui s'appelle Piauits en la montagne bien près du ruisseau nommé Rotas. Mais ce diable metallique estoit si mal plaisant que nul n'y vouloit aller n'en compagnie ne seulet. La peur ou frayeur ne les engardoit pas d'y entrer, car il y a encor d'autres diables metalliques : et mesmement nous fut dit qu'ils ne faisoyent point de nuisance. Il y en avoit d'autres qui aidoyent aux ouvriers à travailler es mines. (*La description des mines de Siderocapsa en Macédoine* suivant les ordres de François Ier[1] par Pierre Belon de la Soullétiere pres Poulletoreste, diocesce du Mans, medecin de la faculté de Paris, (1546-1549).

Une autre mine fut abandonnée au XVIe siècle, à cause des diables.

Mais la principalle occasion a esté par les esprits metalliques qui se sont fourrez en icelles, se représentant les uns en forme de chevaulx

[1] Dans les *Anciens minéralogistes de France* avec des notes par M. Gobet, 2 vol. in-8° à Paris chez Ruauld 1879, t. I. p. 58. Je dois cette communication à M. Haton de la Goupillière, le savant directeur de l'école des Mines.

Digitized by Google

de lesgere encoleure et d'un fier regard, qui de leur souffle et hennissement tuoient les pauvres mineurs. Et dit-on qu'en la mine d'Anneberg, en la fosse surnommée Couronne de Roses, vn de tels esprits tua douze ouuriers pour une seule fois. Il y en a d'autres qui sont en figures d'ouuriers afublez d'un froc noir, qui enlèuent les ouuriers jusques au haut de la mine, puis les laissent tomber de hault en bas. Les follets ne sont si dangereux, ils paroissent en forme et habit d'ouuriers, estant de deux pieds trois poulces de hauteur : ils vont et viennent par la mine, ils montent et descendent de hault en bas et font toute contenance de travailler, combien qu'ils n'expedient rien. Les Grecs les nomment Xoboulos, pour ce qu'ils sont imitateurs. Ils ne font aucun mal à ceux qui trauaillent, s'ils ne sont irritez, mais au contraire ils ont soin d'eux et de leur famille, jusques au bestial, qui est cause qu'ils n'en sont effrayez, mais conuersent ensemble familierement. On compte de six espèces des dits esprits, desquels les plus infestes sont ceux qui ont ce capeluchon noir, engendré d'une humeur mauuaise et grossière. Toutesfois, on peut surmonter leur malice par jeusnes et oraisons. (*Des mines d'argent trouuees en France : ouvrage et police d'icelles, par François Ganault sieur des Gorges, conseiller du Roy, et général en sa Cour des Monnoyes*, 1579, p. 34. d. Gobet).

D'après une tradition populaire des Slovaques, une fille orgueilleuse a un rêve qui s'accomplit peu après : le roi des métaux vient la chercher pour l'épouser. Elle pénètre à la suite de son époux dans le monde souterrain et y voit des arbres, mais ils étaient de plomb ainsi que le sol. Arrivée au château, on ne lui sert que des mets en cuivre, en argent et en or. Le roi peut bien les manger, mais non pas elle. Elle reste dans les entrailles de la terre, souffrant la faim au milieu des trésors qui y sont renfermés. (*Magasin pitt.* 1858 p. 70).

C'est une croyance générale chez tous les Orientaux que les trésors cachés sont sous la garde d'êtres surnaturels. Toutefois les Cingalais partagent cette fonction entre les démons et le cobra de capellos. Ceux qui veulent acquérir les trésors emploient divers charmes. Un *pooja* est suffisant pour les cobras, mais les démons exigent un sacrifice. Le sacrifice d'un être humain est le plus important, mais les Cappowas l'ont remplacé par celui d'un coq blanc, dont ils combinent le sang avec celui qu'ils tirent d'une piqûre faite à leur main ou à leur pied. Mais un Tamoul a perfectionné cela ainsi qu'on le verra.

Quelques coolies d'Agrawate étaient persuadés qu'un vaste trésor de pierreries était quelque part dans le voisinage ; ils consultèrent à ce sujet leur *codangy*. Celui-ci s'associa volontiers pour la recherche des pierreries ; il entreprit d'évoquer le démon qui en avait la garde, et de montrer l'endroit exact où le trésor était caché. Pour cela, il fit un

Digitized by Google

« auganam » composé d'ingrédients supposés produire un vernis magique, qui, frotté sur une feuille de bétel, devait montrer l'endroit du trésor et permettre au *codangy* d'avoir une entrevue personnelle avec son altesse satanique. Dans ces invocations, le prêtre tombe toujours dans des convulsions, qui, de feintes qu'elles sont d'abord, deviennent involontairement réelles. Dans ce cas le *codangy* peut être exceptionnellement favorisé par le diable, qui lui révéle tous ses secrets, y compris celui que le sacrifice du premier né d'un être humain était le seul moyen de se procurer le trésor convoité. Cette révélation fut transmise par le prêtre à ses associés, dont l'un, qui avait un fils, se retira de l'association. Mais les trois autres étaient déterminés à faire leur fortune et à consulter de nouveau l'oracle, lorsque le condangy insista pour un sacrifice humain, seul moyen d'obtenir la richesse. Le soir même, le fils aîné de l'associé dissident disparut, et son père en informa la justice. On fit des recherches et le codangy et l'autre furent arrêtés. Le lendemain, le pauvre enfant fut découvert dans un buisson ; on lui avait coupé la gorge, et on découvrit du sang qui avait été répandu pour s'attirer les grâces du diable. (W. Jones, d'après le *Ceylon Times* (vers 1881), p. 121-12).

Dans une excursion faite l'année dernière au Mysore (Maïssour) par Lord Connemara, gouverneur de la Présidence de Madras, et dont son chef de cabinet, M. J. D. Rees, a publié le récit dans le N° de janvier de l'*Asiatic Quaterly Review*, on a pu relever un trait de superstition relatif à l'exploitation des mines d'or dans cette région de l'Inde méridionale. « Les ouvriers indigènes, dit M. Rees, disent qu'un démon garde l'or, et ils attribuent tout accident qui arrive soit par les machines, soit par la dynamite, soit par toute autre cause, à la malveillance de ce gardien des trésors souterrains. Ils sacrifient fréquemment des coqs au fond des puits et suspendent à leur cou des colliers faits de capsules vides de dynamite. » M. Rees compare cette croyance à celle qui est répandue aux mines de turquoises de Nichapour, en Perse, où l'on dit que le malheureux mineur est guidé, de jour en jour, de mois en mois, par un génie, et quand, après bien des peines, il met enfin la main sur la précieuse pierre bleue, le génie enlève à celle-ci sa couleur. On sait en effet que souvent les turquoises ou *firouzès* perdent souvent leur belle coloration bleue et deviennent vertes, on les dit « mortes » alors, et elles n'ont plus de valeur. (Com. de M. Girard de Rialle).

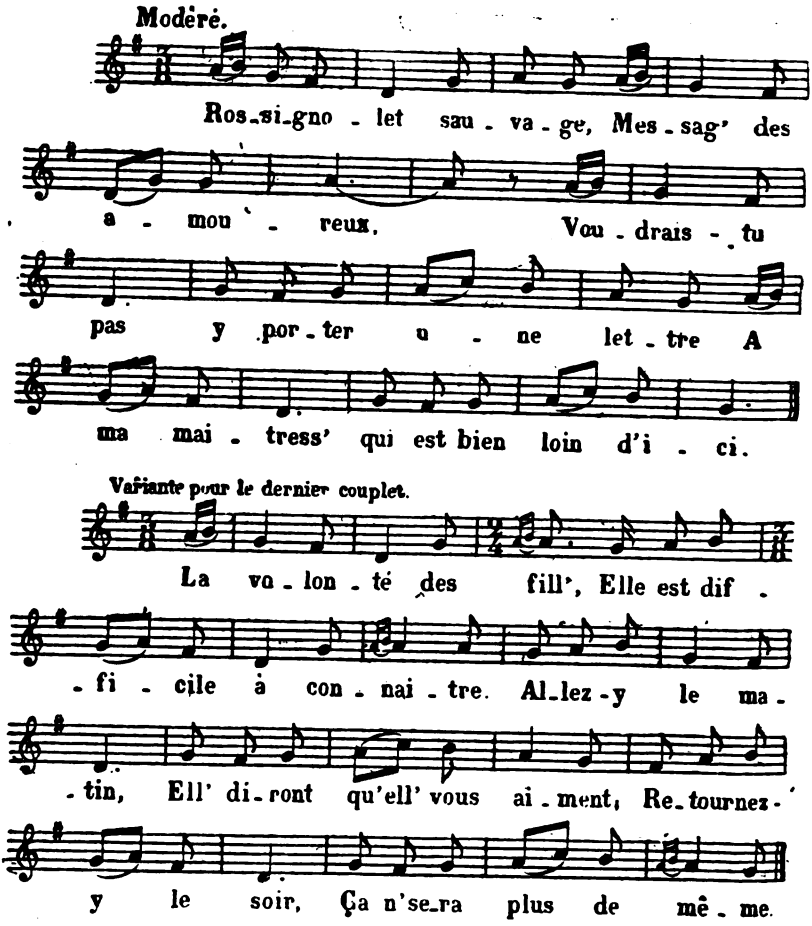
Paul Sébillot.

Digitized by Google

LE ROSSIGNOL MESSAGER

VERSIONS DU MORVAN.

I.



Rossignolet sauvage,
Messag' des amoureux,
Voudrais-tu pas y porter une lettre
A ma maîtresse qui est bien loin d'ici ?

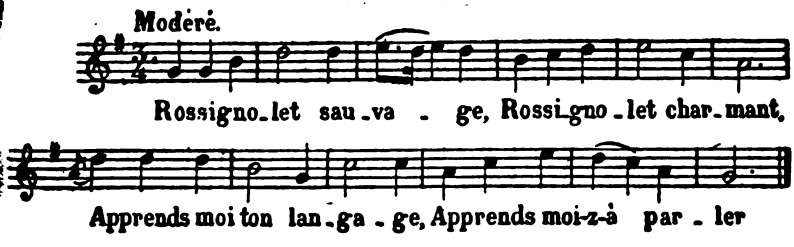
Digitized by Google

Je viens te dir', la belle,
Que je suis marié.
— Mais je l' sais bien, je l'ai entendu dire ;
Oh ! va, galant, grand amuseur de filles.

— Un amuseur de filles,
Oh ! non, je n' le suis pas.
J'aim' beaucoup mieux boire, chanter, et rire,
En attendant la volonté des filles.

La volonté des filles
Elle est difficile à connaître.
Allez-y le matin, ell' diront qu'ell' vous aiment ;
Retournez y le soir, ça n'sera plus de même.

II.



Rossignolet sauvage,
Rossignolet charmant,
Apprends-moi ton langage,
Apprends-moi z'à parler.

Rossignolet sauvage,
Rossignolet charmant,
Apprends-moi des nouvelles
De mon fidèle amant.

— Mais ton amant, la belle,
Il est bien loin d'ici ;
Il est sur les frontières,
Peut-être à l'étranger.

Au bout du quarantième,
Arriv'ras au pays,
Dans ce pays charmant,
Vers ton fidèle amant.

Au bout du quarantième,
La bell' trouv' son amant
Qui montait l'exercice
Sous un drapeau charmant.

— Oh ! bonjour donc, la belle,
Puisque tu es ici,
Apprends-moi des nouvelles
Des garçons du pays.

Digitized by Google

Prends tes habits de troupe,
Habill' toi z'en guerrier :
Tu marcheras sans doute
Quarante jours entiers.

— Les garçons du pays,
Ils sont tous mariés ;
Il n'y a qu'toi, barbare,
Tu m'as bien délaissée.

Si j'aurais su, la belle
Que tu m'aurais connu,
J'aurais passé la *mère*,
Jamais tu n'm'aurais vu.

(Environs d'Autun).

JULIEN TIERSOT

SUPERSTITIONS AUVERGNATES.

CANTAL.

Si un cheval ou un bœuf fiente devant votre porte, c'est signe que bientôt vous recevrez de l'argent. — Le bois qui pétille au feu annonce une bonne nouvelle ou une visite. — L'enfant qui vient au monde entre minuit et une heure tournera mal. — Celui qui ne pleure pas à son baptême sera bon. Si l'enfant a les yeux ouverts en naissant il deviendra célèbre. On assure que les cloches disent en sonnant pour les enterrements et les baptêmes : Nin nay, nin mort : il en naît, il en meurt[1].

Si on passe par dessus un enfant en bas âge, on l'empêche de grandir.

Si on le pèse, il ne grandira pas et sera idiot.

Si l'on célèbre un mariage un jour où il y aura un enterrement et un baptême, le mariage sera malheureux.

Quand il fait du vent et de la neige en même temps, on dit que le diable démêle les cheveux de sa femme ; s'il fait de la pluie et du soleil, qu'il s'amuse ; quand il tonne, il a ramassé son blé et remue des décalitres.

L'arc-en-ciel est appelé la « jarretière du bon Dieu. »

[1] En Haute-Bretagne elles disent : n'en naît, n'en meurt.

Digitized by Google

Avant de mettre le pain à cuire, on fait dessus une croix avec le doigt.

Lorsqu'une personne a une bougie allumée et qu'une autre demande à y allumer la sienne, celle-ci doit se défier de la première si au premier contact sa lumière ne s'allume pas.

Un solliciteur qui va demander une faveur à quelqu'un est assuré de l'obtenir s'il rencontre un chien qui le regarde en remuant la queue ; si au contraire le chien aboie, il peut être certain que sa demande sera repoussée.

Si on rêve d'œufs, de serpents ou de poux, la mort frappera sous peu quelqu'un de vos proches.

Pour être sûr de se réveiller de grand matin, il faut dire cinq *De Profundis* en l'honneur des âmes du Purgatoire.

Eternuer trois fois avant midi est un présage de bonnes nouvelles.

La jeune fille qui perd sa jarretière ou son tablier sera abandonnée par son fiancé.

La corneille en Auvergne s'appelle le petit saint Michel : elle est très respectée même par les enfants qui la mettent sur le bout du doigt et lui chantent :

Saint Mitchau, petit saint Mitchau
Vey din mon istaou
Ti donnaray di cailladette
Pi ti faire vigny grond.
Après néaras trouba toun payre
Pi m'invouya y chau.

ANTOINETTE BON.

Digitized by Google

LES CHANTS HEROIQUES DU PEUPLE RUSSE.

III

Il est bien facile de reconnaître dans les bilines de Mikoula Celaninovitch un mythe agricole et phallique. En même temps, quelques circonstances analogues permettent de remarquer une ressemblance frappante de ce paladin avec le Rama, époux de la fille du sillon, ainsi qu'avec l'Indra qui de sa charrue laboure dans la nuit le corps noir, sombre et malade, d'Apala lui rendant ainsi la santé. M. Rambaud (*La Russie épique*) compare ingénieusement Mikoula avec le prince Kola-Xais, dont nous parle Hérodote. Comme on le sait, Kola-Xais était dans les traditions scythiques un des trois fils du premier homme. C'est pour lui que tomba du ciel une charrue d'or, sur laquelle nul autre que lui ne peut porter la main. Parfaitement d'accord sur ce point avec le savant français, nous ne pouvons approuver ce qu'il dit plus loin. Selon lui, le saint Nicolas n'occupe un rang aussi élevé dans la vénération du peuple russe que parce qu'il a pris la place de Celaninovitch. Saint Nicolas est plutôt regardé comme guérisseur des maladies, comme protecteur des marins, de tous les voyageurs, et beaucoup moins comme le patron de l'agriculture. Mais nous aurons encore l'occasion de revenir sur ce sujet, quand nous parlerons de la source primitive des bilines russes et lorsque nous analyserons la mythologie comparée de ce peuple. Parmi les paladins de la seconde génération le bogatir Ilia Mourometz est assurément le favori des créations populaires. Il n'y a pas de biline plus répandue que celle de Mourometz. On la raconte partout, aux enfants comme aux vieillards, et ce serait un immense travail que de parcourir toutes les variations de ce chant héroïque. Le peuple est si convaincu de la réalité de cette histoire, qu'il indique même l'endroit où ce héros est né et ceux qui furent le théâtre de ses exploits. Ainsi que Mikoula, ce paladin vient du peuple, et, comme Celaninovith, il a un grand amour pour la terre ; en elle il voit toute sa force, tout son bonheur. C'est un héros-paysan. Il déteste les autres classes de la société, surtout les prêtres auxquels il attribue des yeux curieux et une

Digitized by Google

avarice sans bornes. Tous les meilleurs sentiments du paysan russe se sont personnifiés dans la figure colossale d'Ilia Mourometz. Il est bon pour les pauvres, défenseur des faibles, il aime sa patrie, déteste toute ruse et toute tromperie. Le prénom *Mourometz* indique que la ville natale de ce paladin était Mourome, ou, pour mieux dire, un village de cet arrondissement qui s'appelait *Karatscharovo*. Jusqu'à l'âge de trente ans Ilia était infirme, car il ne pouvait marcher et restait assis sur le même banc jour et nuit. Souffrant beaucoup, il s'intéressait cependant à tout ce qui se passait dans la patrie, se livrant à une douleur indignée toutes les fois qu'on parlait des ennemis qui la menaçaient. L'idée de son impuissance à soulager les malheurs de son pays le chagrinait à un tel point, qu'il cessa de prier Dieu, absorbé par une douleur terrible. Un jour, c'était en été, il vit s'approcher de sa maison plusieurs personnes, qui n'étaient autres que *Kaliki-Perechopi*. Ici nous sommes obligés de nous arrêter pour expliquer ce que signifiait ce nom étrange. Jusqu'à présent, les savants ne peuvent s'accorder sur ce point, et pendant que les uns prétendent que les *Kaliki* étaient une espèce de mendiants, les autres affirment qu'ils sont des paladins-chanteurs qui parcouraient l'univers et proclamaient les exploits des illustres bogatirs. Nous croyons plutôt qu'ils étaient une personnification de la force surnaturelle, des êtres demi-mythiques dont même l'imagination populaire ne se rendait pas bien compte. C'est la plus grande erreur de penser que les *Kaliki* étaient des estropiés, des hommes malheureux et maladifs, qui, par leurs souffrances physiques, avaient acquis le don des miracles. Loin d'être faibles, c'étaient plutôt des géants, si l'on en juge d'après la description suivante que nous détachons d'une des bilines.

« Voilà quarante *Kaliki-Perechopi* qui viennent sous la forme de quarante vieillards. Ils s'approchent d'une maison, enfoncent leurs bâtons dans le sable, suspendent leurs sacs en velours précieux et demandent l'aumône. Leur voix retentit comme un coup de tonnerre. La terre trembla de leur cri, les feuilles tombèrent des arbres, le toit de la maison s'écroula et les vitres se brisèrent. Tous les paladins, tous les plus illustres bogatirs furent comme pétrifiés et le coursier fidèle s'abattit sous son maître. »

Cette description nous prouve bien clairement que les héros mythiques auxquels le peuple a donné le nom de *Kaliki-Perechopi* étaient doués d'une force bien puissante, bien supérieure à la force des autres paladins. Le nom Kaliki provient du mot *Kluka*, qui veut dire *bâton*, et par le nom *perechopi* on appelle les personnes qui voyagent, qui marchent beaucoup. D'après l'étymologie même de leur nom les *Kaliki-Perechopi* devaient nécessairement être de grands voyageurs qui parcouraient

Digitized by Google

à pied leur patrie, armés d'un bâton, qui les protégeait aussi contre tout ennemi. Le sac en velours qu'ils portaient rappelle le sac de Mikoula Celaninovitch, le sac mystérieux qui contenait la force de la terre. Cela nous prouve que les Kaliki appartiennent aux mêmes mythes agricoles, et il nous est bien facile maintenant de comprendre pourquoi ces héros possédaient une puissance aussi gigantesque, qui va jusqu'à faire des miracles en rendant la santé à Ilia Mourometz. En effet, depuis leur arrivée Mourometz se trouva bien portant et sentit en lui une force immense. « Tu ne mourras pas, lui promirent les hôtes mystérieux, en quittant la maison hospitalière. Ton avenir est glorieux. Sois brave, sois le défenseur du pays russe. Détruis tous les ennemis; n'aie pas peur des attaques, d'où qu'elles viennent. Seulement ne touche pas à Mikoula Celaninovitch ni à ses enfants, parce que la terre, notre mère commune, les aime et les protège. » — Heureux de se voir guéri et voulant plus vite utiliser sa force, Ilia va directement chez son père et lui demande la permission de se mettre en route. Le tableau des adieux est si poétique, est empreint d'un tel amour, d'un tel respect filial, que vraiment on ne saurait en décrire toutes les nuances et toutes les beautés. — Ce n'est pas le chêne centenaire qui s'incline vers la terre, c'est le fils bogatir courbant sa tête puissante devant son vieux père. « O mon père, père chéri! donne-moi ta bénédiction et permets-moi d'aller voir ce qui se passe dans le monde. Je veux servir notre prince Wladimir, je veux me rendre utile à ma patrie. » Et son père lui répond: — « Va, mon fils. Je te laisse partir volontiers. Mais souviens-toi que je ne te donne la bénédiction que pour des choses honnêtes. Protège les pauvres, défends les faibles, sois juste même envers ton ennemi, surtout n'oublie pas que tu ne dois pas verser du sang, tâchant de réussir avec la patience et le travail. » — Ayant promis de remplir tous ces ordres, le Paladin mit dans son sac un peu de terre, jeta dans le fleuve Oka une croûte de pain comme signe de reconnaissance et comme dernier baiser d'adieu — puis partit en toute hâte. D'après quelques variantes ajoutées beaucoup plus tard, Ilia visita avant son départ plusieurs églises, offrit un cierge de 25 roubles à saint Nicolas, le priant d'être son protecteur pendant le voyage et lui promettant un autre cierge de 50 roubles. Une fois parti il se dirige directement vers la ville de Kiew. Cela nous prouve que le paysan russe était toujours un grand conservateur dans ses idées, et qu'une force instinctive le poussait toujours vers le centre, d'où devait sortir l'unité de la patrie. Allant plus vite qu'un éclair, le Paladin dut bientôt s'arrêter, en apercevant, à son grand étonnement, une immense pierre qui portait les inscriptions suivantes: — Celui qui ira par le chemin du milieu trouvera un grand trésor qui renferme d'innombrables richesses. Si l'on choisit la route du côté droit

Digitized by Google

on se mariera avec une jeune beauté, tandis que le troisième sentier mènera l'audacieux dans les bras froids de la mort. — Ne sachant ce qu'il devait entreprendre Ilia Mourometz commença à réfléchir. « Que m'importent les richesses ! se dit-il. Laissons les pour les autres. Etant seul je n'en ai pas besoin. Une femme aimable me conviendrait mieux. Mais si j'en prends une jeune, moi, dont la jeunesse est presque passée, je l'épouserai pour les plaisirs d'un autre ; si j'en choisis une vieille, elle me gênera et me tourmentera avec ses maladies. Mais comme les exploits et les peines du travail ne me font pas peur, le troisième chemin me semble plus agréable. » Et sans penser plus longtemps Ilia s'engage sur la route des périls. Le voilà dans les forêts immenses, si grandes que l'épaisseur des arbres ne laissait pas pénétrer le soleil, et la nuit profonde régnait tout autour. Tout à coup, dans les ténèbres, des ombres apparurent toujours plus nombreuses. C'était quarante mille brigands qui se cachaient là, attendant les voyageurs attardés. Le cœur de Mourometz s'enflamma d'indignation. Un instant lui suffit pour prendre son arbalète et lancer la flèche. Ce n'est pas le vent qui siffla, c'est la flèche qui vola et brisa un arbre centenaire en mille morceaux. Les brigands terrifiés tombèrent à genoux demandant grâce. Les paroles du vieux père revinrent à la mémoire du Paladin : il laissa la vie aux brigands, mais il les chassa de leur refuge et partagea tout leur bien aux pauvres mendiants. Mais le temps est précieux pour notre bogatir. Il se hâte d'arriver à son but. Son coursier fidèle est infatigable et chacun de ses pas le porte à plusieurs verstes plus loin. Mourometz se croit déjà près de Kiew, quand tout à coup, comme par un enchantement, un riche palais apparut devant lui. Son toit était en or et les pierres précieuses ornaient les fenêtres. Douze jeunes filles ouvrirent la porte et vinrent à la rencontre du Paladin. Elles le prennent par la main et le mènent dans les chambres. Il est bien difficile de décrire tous les plats, toutes les friandises qui couvraient les tables en or et en argent. La maîtresse de la maison régalait elle-même son hôte illustre. Quand le repas fut fini, cette jolie femme chanta quelques douces chansons d'amour, tâchant de séduire le Paladin avec les charmes de sa beauté merveilleuse. Mais Mourometz pénétra bien vite toutes les ruses et ne se laissa pas prendre dans le piège dangereux. Lorsqu'il vit le lit qui devait être pour lui la couche des plaisirs et des voluptés, une pensée subite traversa son esprit. « Ce lit est trop mal pour un Paladin, dit-il à sa compagne, il n'est bon que pour le corps faible de la femme. » En disant cela il força la belle se mettre elle-même au lit. Dès qu'elle fut couchée, le plancher s'ouvrit et le lit disparut immédiatement dans les caveaux profonds, où se trouvaient déjà beaucoup de paladins, qui avaient été captivés par la beauté de la femme rusée. Ils y restaient tous enchainés, expiant par des tourments

Digitized by Google

continuels leur entrainement et leur faiblesse devant les passions charnelles. — Tout cela nous prouve une fois de plus que le peuple jugeait bien sévèrement ceux qui ne vivaient que pour leur propre plaisir et qui dans les jouissances de l'amour sensuel oubliaient leur devoir civil et leur dignité d'homme.

Ilia rendit la liberté à tous les prisonniers, parmi lesquels se trouvaient un jeune bogatir, Alescha Popovitch, qui est le plus grand coureur de femmes, le plus dépravé chercheur de plaisirs physiques. Les mauvaises habitudes, son train de vie l'ont tout à fait dépravé et amolli. Il est faux, envieux, parfois poltron et en même temps orgueilleux, ayant une grande opinion de lui-même. Dans le courant de notre œuvre nous rencontrerons encore plusieurs fois ce paladin et plus tard nous ferons avec lui une connaissance plus intime. En attendant, il suffit de faire une observation bien intéressante, c'est que le peuple n'a pas voulu reconnaitre sa parenté avec le jeune bogatir. Il n'est plus paysan comme Ilia Mourometz : il est fils du prêtre, du pope, d'où vient son prénom Popovitch. — Après son second exploit Ilia Mourometz est bien sûr d'arriver sans aucun empêchement dans la ville tant désirée. Il hâte son coursier, et la vitesse avec laquelle il va ne trouve pas de point de comparaison. Mais le sort lui réservait une nouvelle tentation, une tentation non moins grande que la précédente. C'était un immense trésor que le Paladin rencontra sur son chemin : l'or, l'argent, les pierres précieuses brillaient comme des soleils merveilleux. Mais la vue de ces richesses ne toucha point le cœur de Mourometz. « Laissons cela pour les pauvres, dit-il, les mendiants auront de quoi se nourrir pour plus d'un joûr. » Ces tentations vaincues jettent une lumière bien vive sur la personne de Mourometz et nous révèlent bien distinctement l'idéal du peuple qui créa ce héros. Après ces épreuves Ilia se sentit encore plus fort. L'impatience le prend d'arriver plus vite à la capitale pour demander au prince un coin de terre et s'y établir. Cette terre fait son rêve, son espoir ; à elle il veut offrir tout son travail, toute sa force, à elle et à ses frères cadets, comme il appelle tous les pauvres et les malheureux. Mais avant d'aboutir au terme de ses travaux, avant d'atteindre le but de son voyage, le bogatir se voit obligé de faire plusieurs exploits bien illustres. Il débarrasse la ville de Tchernigow d'une grande armée ennemie. Trois rois puissants l'assiégeaient ayant chacun quarante mille soldats. Le nombre des ennemis était si grand que tous les champs d'alentour paraissaient être noirs et que même l'éclat du soleil en fut un peu obscurci, Ilia se jeta vaillamment au milieu des guerriers et armé d'un chêne immense les tua tous. Le combat fini, il refusa d'entrer dans la ville pour ne pas entendre les expressions de reconnaissance de ses habitants.

Digitized by Google

En même temps se souvenant que son père lui avait défendu de verser le sang, il eut un moment de remords terribles... Mais le jour commençait déjà à baisser, le soir s'approchait; voyant quoi, Ilia se dépêche et hâte davantage son fidèle coursier. Car il a promis de venir pour les vêpres à Kiew, ayant entendu les matines à Mourome. Et déjà cette ville n'est pas loin, on distingue le murmure du majestueux Dniéper. Subitement, un sifflement merveilleux fit trembler la terre, les feuilles tombèrent des arbres, les oiseaux se dispersèrent et le prince voulut le récompenser pour toutes les bonnes actions qu'il avait faites en route. Ilia refusa tous les honneurs et ne demanda qu'un peu de terre, pas plus qu'il n'en faut à un seul homme. Mais il ne profita pas longtemps de son repos si bien acquis.

Il lui fallut de nouveau lutter contre de nombreux ennemis qui menaçaient son pays. Tout d'abord c'était un monstre horrible que les bilines appellent *une grande idole impie*; puis vint le puissant *Kaline*, roi des Tatares. Mais c'est surtout le troisième adversaire qui fut le plus terrible, car il était aussi un paladin, un bogatir bien brave et bien fort. Aucun des héros russes n'avait le courage de lutter avec ce géant et seul Ilia Mourometz se hasarda à tenter cette aventure. Deux jours dura la lutte acharnée. Les lames des combattants se brisèrent, leurs armes volèrent en éclats, les forces d'Ilia s'épuisèrent. Il tomba par terre, et déjà son adversaire se précipitait pour lui porter le dernier coup, quand tout à coup la terre renouvela les forces de son paladin, et il poussa si fort son ennemi que celui-ci partit dans l'air et disparut dans les nuages. — Il est bien inutile d'énumérer tous les hauts faits prodigieux de Mourometz, d'autant plus que chaque biline les raconte d'une autre manière. Les quelques exploits dont nous avons parlé suffisent à éclairer cette figure gigantesque du Paladin, dans lequel le peuple représenta son idéal, ses pensées secrètes.

En analysant les traits caractéristiques de ce bogatir nous pouvons facilement approfondir la nature même du peuple qui créa ce type héroique. La plus grande qualité de Mourometz, c'est qu'il est honnête et bon. Son sentiment moral est assez développé pour que les séductions des passions n'aient sur lui aucun empire. Il aime, il a soif du travail ; l'amour du prochain est son guide, le faible trouve en lui son défenseur et son protecteur. Mais ce qui est le plus sympatique dans cette nature héroïque, c'est la grande sincérité de son affection. Il repousse toute récompense, et le moindre témoignage de reconnaissance l'indigne à un tel point qu'il fuit les gens auxquels il s'est rendu utile. Le besoin de faire du bien et d'être loyal dans les moindres actions est si développé chez lui, qu'il n'a pas peur de dire la vérité même à son souverain, le jour où celui-ci prit par force la femme d'un de ses ser-

Digitized by Google

viteurs. Cette audace fut naturellement punie. On l'enferma pendant trois ans. Sorti de ses cachots, il se révolte de nouveau contre Wladimir parce que le prince manqua de justice envers les pauvres habitants de Kiew. Indigné que ses frères cadets ne soient pas invités au festin, Ilia brise toutes les caves où l'on conservait le vin, le distribue à ses compagnons et avec cette foule de va-nu-pieds il entre dans le palais, chasse tous les convives et fait asseoir à leur place les pauvres mendiants. Cette fois, il inspira une telle frayeur que le prince lui-même se cacha derrière un poêle en se couvrant avec sa pelisse de martre noir et promettant de faire tout ce qu'Ilia demandait. Cette dernière aventure nous prouve que la lutte existait depuis longtemps. Le paysan maitrisait à peine son mécontentement contre les nobles, et, toutes les fois qu'il le pouvait sans trop de danger, il se moquait de leur vanité, de leur orgueil, comme s'il voulait, par ces moyens inoffensifs, soulager un peu sa haine contre le joug qu'il subissait et les humiliations qu'il n'avait pas méritées.

(A suivre). MICHEL DE CHROUSCHOFF.

LES SOCIÉTÉS DE TRADITIONS POPULAIRES

SOCIÉTÉ ALLEMANDE

V.

Nous apprenons avec plaisir qu'une Société allemande pour l'étude des Traditions populaires, s'est constituée dans les premiers jours du mois d'août. Elle publiera prochainement son programme. Elle a pour organe *Zeitschrift für Volkskunde,* qui a paru depuis deux ans à Leipzig, chez Dorffel, — et parait maintenant chez Frankenstein et Wagner, à Leipzig.

Les membres du bureau sont :

MM. Edmond Veckenstedt, président, Halle, S.
P. Ammann, professeur à Virumma (Bohême).
Archut, précepteur à Kgl Treist (Lauenburg).
Branky, professeur à Vienne (Autriche).
Vinoop, maitre-supérieur à Rogasen (Province de Posen).
Schmidt, maitre-supérieur à Laibach (Autriche).
Frankenstein, trésorier, libraire-éditeur à Leipzig (Saxe).

P. S.

Digitized by Google

LA CHANSON DE BRICOU.

I

La *Revue de l'histoire des Religions* nous fait connaître les deux variantes curieuses d'une randonnée populaire, intitulée la *Chanson de Bricou*[1]. L'auteur du mémoire, M. Edouard Montet, a comparé ensemble deux versions : l'une du Languedoc, l'autre, qui se rattache à la Hagada de la Pâque, et répandue dans les communautés juives : sa conclusion est que la première est dérivée de la seconde, bien que celle-ci ne puisse passer pour originale dans la forme où elle nous est parvenue.

Avant de chercher si, soit en Orient, soit dans l'antiquité classique, on ne trouverait pas un type plus ancien de cette randonnée, j'en signalerai une version hollandaise qui se rapproche beaucoup de la version languedocienne : c'est celle de Tennisje[2]. Voici, du reste, pour faciliter la comparaison, la liste des termes de l'une et de l'autre :

Chanson de Bricou.

1. Bricou ne veut pas garder les choux.
2. Le chien ne veut pas mordre Bricou.
3. Le bâton ne veut pas battre le chien.
4. Le feu ne veut pas brûler le bâton.
5. L'eau ne veut pas éteindre le feu.
6. Le bœuf ne veut pas boire l'eau.
7. Le boucher ne veut pas tuer le bœuf.
8. La mort veut bien prendre le boucher.

Randonnée de Tennisje (le petit Antoine).

Tennisje ne veut pas aller à l'école sans être porté (*a*).
2. Le petit chien ne veut pas mordre Tennisje (*b*).
3. Le bâton ne veut pas battre le petit chien (*c*).
4. Le feu ne veut pas brûler le bâton (*d*).

[1] Edouard Montet. *La Chanson de Bricou*, extraite de la *Revue de l'histoire des Religions*. Paris, 1890, in-8°.

[2] Marc Monnier. *Les Contes populaires en Italie*. Paris, 1880 in-18 jés. p. 91-92.

Digitized by Google

5. L'eau ne veut pas éteindre le feu (*e*).
6. La vache ne veut pas boire l'eau (*f*).
7. Le boucher ne veut pas tuer la vache (*g*).
   La potence ne veut pas pendre le boucher (*h*).
   La souris ne veut pas ronger la potence (*i*).
   Le petit chat veut bien manger la souris (*j*).

Les termes de la version juive de cette randonnée sont les suivants :

   Le chat mange l'agneau.
2. Le chien déchire le chat.
3. Le bâton frappe le chien.
4. Le feu brûle le bâton.
5. L'eau éteint le feu.
6. Le bœuf boit l'eau.
7. Le boucher égorge le bœuf.
   L'ange de la mort tue le boucher.
   Dieu frappe l'ange de la mort.

M. Montet a fort justement reconnu que cette dernière version n'a été que très postérieurement rattachée à la Pâque. et que l'on doit considérer comme ajoutés plus tard aussi bien le refrain du commencement :

Un chevreau, un chevreau
Pour deux zouz mon père l'acheta
Un agneau, un agneau ;

que l'intervention de l'ange de la mort puni par Dieu. Débarrassé de ces éléments religieux, la randonnée ne diffère plus guère de celles dont j'ai donné ailleurs la liste[1].

En effet, c'est sous cette forme que nous la rencontrons chez les Kabyles du Jurjura[2], et l'on constatera son rapport avec la version hollandaise et la version languedocienne :

1. L'enfant ne veut pas dîner (*a*).
3. Le bâton ne veut pas battre l'enfant (*c*).
4. Le feu ne veut pas brûler le bâton (*d*).

[1] Cf. *Contes populaires berbères*, 1re série. Paris, 1887, in-18 jés. p. 197-200.

[2] Rivière, *Recueil de contes populaires de la Kabylie du Jurjura* Paris, 1882, in-18 jés. p. 137-138 : *le Petit Enfant*. Le même recueil contient deux autres randonnées : p. 79-81, *Le Chacal*, et p. 95-97 *L'Enfant*, mais elles n'ont rien de commun avec celle-ci.

Digitized by Google

5. L'eau ne veut pas éteindre le feu (*e*).
6. Le bœuf ne veut pas boire l'eau (*f*).
Le coutelas ne veut pas tuer le bœuf.
Le forgeron ne veut pas briser le couteau.
La courroie ne veut pas lier le forgeron.
Le rat ne veut pas ronger la courroie (*i*).
Le chat veut bien manger le rat (*j*).

(Les chiffres marquent les termes de la chanson de Bricou ; les lettres, ceux de la randonnée hollandaise).

Mais l'origine de celle ci est-elle asiatique comme le pense M. Montet ? J'en douterais volontiers et je la rattacherais plutôt à celle dont il nous reste des traces dans un récit d'Elien[1]. « C'était, dit-il, la coutume des Athéniens, lorsqu'ils immolaient un bœuf, de mettre en accusation et de juger chacun de ceux qui avaient pris part au meurtre[2]. Lorsqu'on arrivait au couteau, on le déclarait coupable d'homicide. Le jour où avait lieu cette cérémonie était appelé la fête des Diipolies ou la fête des Bouphonies (meurtre du bœuf).

Porphyre[3] complète cette description par des détails qui montrent bien le rapport existant entre cette cérémonie et la randonnée de la chanson du chevreau : on accusait d'abord les filles qui avaient apporté de l'eau pour arroser la pierre qui servait à aiguiser le couteau : les filles rejetaient le crime sur celui qui avait aiguisé le couteau ; celui-là sur l'homme qui avait frappé le bœuf ; enfin le sacrificateur sur le couteau qui, jugé coupable, était jeté à la mer.

Il est probable que cette coutume avait pour origine la répugnance qu'on éprouvait à sacrifier l'animal qui, par excellence, est l'auxiliaire du laboureur. Ce qui était, au commencement, une cérémonie judiciaire symbolique devint plus tard un simulacre et enfin un sujet de randonnée.

RENÉ BASSET.

[1] *Histoires diverses*, L. VIII ch. 3.

[2] On remarquera que dans la version hébraïque, chacun des termes marque la punition d'une faute, de même que dans le texte grec chacun des termes correspond à une accusation de meurtre.

[3] *De abstinentia*, L. II, ch. 30.

Digitized by Google

II

Biquette.

Randonnée poitevine.

C'était Biquette qui avait été manger les choux ; et puis ils ont été chercher le chien pour faire mordre Biquette. Le chien ne voulait pas mordre Biquette ; Biquette ne voulait point sortir des choux :

(*Chanté*) Ah ! ah ! ah ! tu sortiras,
Biquette, Biquette,
Ah ! ah ! ah ! tu sortiras
De ces choux-là !

Ils ont été chercher le bâton pour battre le chien ; le bâton ne voulait point battre le chien; le chien ne voulait point mordre Biquette; Biquette ne voulait point sortir des choux :

Ah ! ah ! ah ! tu sortiras,
Biquette, Biquette,
Ah ! ah ! ah ! tu sortiras
De ces choux-là !

Ils ont été chercher le feu pour faire brûler le bâton ; le feu ne voulait point brûler le bâton ; le bâton ne voulait point battre le chien ; le chien ne voulait point mordre Biquette ; Biquette ne voulait point sortir des choux :

Ah ! ah ! ah ! tu sortiras,
Biquette, Biquette,
Ah ! ah ! ah ! tu sortiras
De ces choux-là !

Ils ont été chercher l'eau pour éteindre le feu ; l'eau ne voulait point éteindre le feu ; le feu ne voulait point brûler le bâton ; le bâton ne voulait point battre le chien ; le chien ne voulait point mordre Biquette; Biquette ne voulait point sortir des choux :

Digitized by Google

Ah! ah! ah! tu sortiras,
Biquette, Biquette,
Ah! ah! ah! tu sortiras
De ces choux-là!

Ils ont été chercher le boucher pour tuer Biquette. Quand le boucher a été rendu, l'eau a bien voulu éteindre le feu; le feu a bien voulu brûler le bâton; le bâton a bien voulu battre le chien; le chien a bien voulu mordre Biquette et Biquette a sorti des choux.

Recueilli à Lussac-Les-Châteaux (Vienne).

LÉON FINFAU.

III

BIQUETTE

Ronde normande.

Ah! ah! ah! tu sortiras,
Biquette, biquette,
Ah! ah! ah! tu sortiras
De ces choux-là!

Faut aller chercher le loup (*bis*).
Pour venir manger Biquette (*bis*).
Le loup ne veut pas manger Biquette;
Biquette ne veut pas sortir des choux.
Ah! ah! ah! tu sortiras, etc.

Faut aller chercher le chien (*bis*).
Pour venir mordre le loup (*bis*).
Le chien ne veut pas mordre le loup;
Le loup ne veut pas manger Biquette;
Biquette ne veut pas sortir des choux.
Ah! ah! ah! tu sortiras, etc.

Faut aller chercher bâton (*bis*).
Pour venir manger le chien (*bis*).

Digitized by Google

Bâton ne veut pas battre le chien ;
Le chien ne veut pas mordre le loup ;
Le loup ne veut pas manger Biquette ;
Biquette ne veut pas sortir des choux.
Ah ! ah ! ah ! tu sortiras, etc.

Faut aller chercher le feu (*bis*).
Pour venir brûler bâton ; (*bis*).
Le feu ne veut pas brûler bâton ;
Bâton ne veut pas battre le chien ;
Le chien ne veut pas mordre le loup ;
Le loup ne veut pas manger Biquette;
Biquette ne veut pas sortir des choux.
Ah ! ah! ah ! tu sortiras, etc.

Faut aller chercher de l'eau (*bis*)
Pour venir éteindre le feu (*bis*).
L'eau ne veut pas éteindre le feu ;
Le feu ne veut pas brûler bâton ;
Bâton ne veut pas battre le chien ;
Le chien ne veut pas mordre le loup ;
Le loup ne veut pas manger Biquette ;
Biquette ne veut pas sortir des choux.
Ah ! ah ! ah ! tu sortiras, etc.

Faut aller chercher le veau (*bis*)
Pour venir avaler l'eau (*bis*).
Le veau ne veut pas avaler l'eau ;
L'eau ne veut pas éteindre le feu ;
Le feu ne veut pas brûler bâton ;
Bâton ne veut pas battre le chien ;
Le chien ne veut pas mordre le loup ;
Le loup ne veut pas manger Biquette ;
Biquette ne veut pas sortir des choux.
Ah! ah ! ah ! tu sortiras, etc.

Faut aller chercher boucher (*bis*)
Pour venir tuer le veau (*bis*).
Boucher ne veut pas tuer le veau ;
Le veau ne veut pas avaler l'eau ;
L'eau ne veut pas éteindre le feu ;
Le feu ne veut pas brûler bâton ;

Digitized by Google

Bâton ne veut pas battre le chien ;
Le chien ne veut pas mordre le loup ;
Le loup ne veut pas manger Biquette ;
Biquette ne veut pas sortir des choux.
Ah ! ah ! ah ! tu sortiras, etc.

Faut aller chercher bourreau (*bis*)
Pour venir pendre boucher (*bis*).
Bourreau veut bien pendre boucher ;
Boucher veut bien tuer le veau ;
Le veau veut bien avaler l'eau ;
L'eau veut bien éteindre le feu ;
Le feu veut bien brûler bâton ;
Bâton veut bien battre le chien ;
Le chien veut bien mordre le loup ;
Le loup veut bien manger Biquette ;
Biquette veut bien sortir des choux.

Ah ! ah ! ah ! tu es sortie,
Biquette, Biquette,
Ah ! ah ! ah ! tu es sortie,
De ces choux là !

L DE LA SICOTIÈRE.

Digitized by Google

LES CALENDRIERS DES ILLETTRÉS.

V.

CALENDRIER BRETON.

Un calendrier en bois dont l'auteur était un Breton des environs de Vannes et tout porte à le croire un moine, fut trouvé en 1732, en démolissant un des pignons du château de Coëdic.

La planchette, longue de cinq pouces et demi sur trois de large et six lignes d'épaisseur[1], était chargée sur les deux faces de caractères et de figures si extraordinaires que, malgré une pieuse inscription qui régnait alentour, tous ceux à qui on la fit voir conclurent que ce devait être une cédule diabolique qu'on ne pouvait jeter trop tôt au feu. Cependant le seigneur du lieu ayant été informé de la trouvaille, eut l'idée de l'envoyer à l'Académie des Inscriptions qui reconnut de suite que c'était un calendrier ; et voici l'explication qu'elle en donna :

« Cet almanach ou calendrier a deux faces qui ont chacune six divisions, une pour chaque mois de l'année. Chaque division a autant de points que le mois qu'elle renferme a de jours, et ces points ont de temps en temps une marque particulière qui indique les principales fêtes de l'année ou celles pour lesquelles l'auteur avait le plus de vénération ; mais il n'a indiqué aucune fête mobile, car autrement il aurait été obligé de renouveler son calendrier tous les ans. — Voyez page le dessin[2] de la première face, le mois de janvier occupe la première division en allant de droite à gauche, au-dessous de la tête d'homme. »

Mais elle se lit régulièrement de gauche à droite, en travers, et diffère à cet égard du calendrier trouvé dans le Valais, dont nous avons donné la description et le dessin[3], et qui est noté de droite et à gauche et de bas en haut.

[1] Soit treize centimètres 85 millimètres de longueur, sur 8 centimètre 1 millimètre de largeur et un demi centimètre d'épaisseur.

[2] M. le directeur du *Magasin pittoresque* avec son obligeance habituelle a bien voulu nous prêter le cliché de ce dessin. C'est à cet excellent recueil que nous avons emprunté la plupart des détails qui suivent cf. 1840, p. 4.

[3] Voir la *Revue* du mois de décembre 1889, p. 634 à 638.

Digitized by Google

Quelque bizarres que paraissent au premier abord les figures du calendrier breton, on y remarque bientôt, en les examinant avec un peu d'attention, un rapport allégorique avec les fêtes qu'elles servaient à

désigner. Telle est la croix, mise à tous les mystères de Jésus-Christ ; au 1er janvier, jour de la Circoncision, au 6 du même mois, pour l'Epiphanie ; au 3 mai, pour l'Invention de la croix, etc. On en voit aussi

Digitized by Google

une à quelques apôtres, comme à la conversion de saint Paul, le 25 janvier; à saint Mathias, le 24 février..... Un calice étant, dans les traditions chrétiennes, le symbole de saint Jean l'Evangéliste, cette marque sert à indiquer tous les saint Jean : saint Jean Chrysostôme, le 27 janvier, saint Jean l'Hermite, le 27 mars ;..... par une raison analogue, on trouve une clef aux fêtes de tous les saint Pierre.

Plusieurs figures font allusion soit à l'état du saint pendant sa vie. soit à son genre de mort, soit à quelque légende. Ainsi, le 25 juin, jour de saint Eloi, on rencontre un marteau d'orfèvre, et probablement des flèches au 20 janvier, pour le martyre de saint Sébastien.

Sur l'autre face du calendrier, saint Laurent, le 10 août, est désigné par un gril, et saint Barthélemy, le 24 du même mois, par une sorte d'instrument à écorcher. Les vierges martyres sont distinguées par une espèce de hache avec une couronne formée de trois traits ou pointes, comme sainte Agnès le 25 janvier et sainte Agathe le 5 février. Au 25 avril, saint Georges, le vainqueur du dragon, a une lance; et le 29 septembre, saint Michel a des balances, d'après la croyance du moyen-âge qui lui donnait l'emploi de peser les âmes.

Les crosses sont employées pour désigner les évêques et même les abbés, mais alors avec une forme un peu différente. On en voit à saint Pol, premier évêque de Léon, le 12 mars, et, le 16 avril, à saint Paterne, premier évêque de Vannes.

Outre ces figures, il en est beaucoup d'autres que l'Académie des Inscriptions elle-même n'a pu définir, parce qu'elles n'avaient probablement de sens que pour celui qui les avait faites. Ainsi la bannière qu'il a mise le 11 juin fait présumer que ce jour devait être pour lui un jour d'une grande solennité, peut-être la fête de son église ou de sa paroisse. N'oublions pas de mentionner saint Yves, le grand patron des Bretons, dont on peut dire, sans parler au figuré, que l'auteur du calendrier a mis la croix et la bannière pour l'indiquer.

Il est facile, on le voit, de reconnaître dans ce calendrier l'œuvre d'un breton du diocèse de Vannes, à cause des saints qui y sont indiqués et de l'endroit où il a été trouvé. Cet objet fut sans doute offert en cadeau au châtelain par l'artiste qui l'avait sculpté, et ce châtelain devait être marié, les deux figures qui sont gravées en haut de la planchette et dont l'une porte une couronne, doivent représenter le seigneur de l'endroit et son épouse.

Le calendrier breton porte la date de 1468, que l'on a cru pouvoir lire en travers des caractères tracés du 11 au 22 février, malgré la défectuosité des chiffres. Il serait possible, croyons-nous, de contrôler cette date en recherchant dans l'histoire de Bretagne le nom de l'occupant du château de Coëdic à cette époque.

Digitized by Google

On remarquera que la date de 1468 correspond, à quelques années près, à celle du calendrier du Valais. Le bibliothécaire de Zurich a prudemment supposé que celui-ci avait dû être établi entre 1441 et 1471. Je démontrerai ultérieurement que la date exacte se rapproche plutôt de 1441 et qu'elle est très probablement même bien plus ancienne.

A. CERTEUX.

LES CRUSTACÉS[1].

§ 1. — CROYANCES, SUPERSTITIONS ET COUTUMES.

D'après une croyance chinoise, une espèce de crevette veille sur un Bernard l'ermite de la grosse espèce : elle habite dans l'estomac de son maître : si la crevette réussit dans ses chasses, le crabe est en bonne santé, mais il dépérit, si la crevette ne revient pas après les excursions journalières. (*Folk-lore Journal*, t. VII, p. 319).

A la fin de carnaval, tous les crabes sortent de leurs trous pour faire la fête, disent les Indiens du Brésil. Près de Bragance, un magistrat eut l'occasion de vérifier le fait : c'était un mardi gras et tous les crabes étaient dehors. (De SANTA-NÉRY. *Folk-lore brésilien*, p. 60).

On croit dans les Asturies que les patelos (espèces de cangrejas ou crabes) se nourrissent des cadavres des noyés et de ceux des morts que l'on jette à la mer ; lorsque les pêcheurs prennent quelques-uns de ces crustacés, ils les tuent. (BRAULIO VIGON. *Folk-lore de la mar* p. 24).

Dans les Asturies, lorsqu'on pêche des xibiones (calmars), des aguyes des langoustes, à chaque douzaine que prend un pêcheur, il doit donner une gratification au patron de la barque. (BRAULIO VIGON, p. 15).

Les petits Andamanais cherchent des petits crabes et les cuisent dans un repas simulé : le sérieux qu'ils déploient en cette occasion est très comique et sera apprécié par tous les Européens qui ont assisté à un repas de poupée. (E. H. MAN, *Andaman islanders*, p. 168.

[1] Cf. le t. III, p. 392.

Digitized by Google

§ 2. — Noms, Proverbes, Devinettes, Formulettes.

Le Bernard l'ermite est appelé en Provence *biéu arpu*, coquille à griffes, parce que ce crustacé, en laissant paraitre ses pattes, fait croire que cette coquille en est pourvue elle-même.

Parmi les proverbes cafres cités par Mac Theal se trouve le suivant : « Le crabe est arrêté au milieu des pierres qu'il a mises à l'entrée de son trou. » Il se dit de celui qui est pris à ses propres pièges, ou qui fournit un argument pour le combattre. (*Kaffir Folk-lore*, p. 204).

— *Es coume los crancos : marcho emai pudis* : (Mistral *Tresor*).

— *Jiri 'nnarreri comu lu gammaru.*

Aller en arrière comme le homard.

— *Fari lu duscursu di lu gammaru;*

Se dit d'un discours sans conclusion. (Pitrè, *Usi e Costume*, t. III, p. 314).

— *Sauto coumo un lingousta.*

— *A pèd eissu noun se pren langousto.* (Mistral).

— *Legestr zo pesk pa neuz re-all,*
Ian vorn zo Roue e mesk tud dall.

Bada coumo un ligoumbau (homard rester bouche béante. (Mistral).

Homard est poisson à défaut d'autres. Jean le Borgne est roi parmi les aveugles. (*Ile de Batz*. Com. de M. G. Milin.)

En Provence, on donne quelquefois le sobriquet de *vièio cranco* à une vieille femme infirme.

Une imprécation italienne est celle-ci : Canchero te mangi. (Rolland). on peut toutefois se demander s'il s'agit du crabe ou du cancre. Lingoubau de judieù, sorte de juron drôlatique en Provence. (Mistral).

A Paris, les poissonnières crient ainsi la crevette :

A la crevette.
Elle est bonne !
A la crevette !

Devinettes.

Curri riviersu ccu natura lesta,
E ccu se' peri caminanem va :
Havi la 'ucca, e 'un havi canuaruozzu,
Ed havi l'uocci danieri lu quozzu.

Digitized by Google

Mentri c'hè viou ha nuira la testa,
Doppo mortu, culuritu si fa ;
A cu' la 'nzerta cri dugnu la testa
Chistu è un armali ca testa nun ha.

(PITRÈ, IV, 314).

De quatre côtés l'herbe pousse drue,
Il est à genoux, donne un coup de poing et s'écrie : oh ! ma mère !
— C'est le pêcheur de crabes, accroupi dans la rizière, et qui se laisse pincer par un crabe.

(G. DUMOUTIER. *Les Chants et les trad. pop. des Annamites*, p. 200)

§ 3. – CONTES, ICONOGRAPHIE.

Dans une des joyeuses histoires des Jaguens que j'ai publiées dans *Mélusine*, t. III, c. 464, des pêcheurs naïfs qui n'avaient jamais vu de homard, le prennent pour le diable.

D'après Mistral, les plus anciennes monnaies marseillaises portaient un crabe sur le revers.

PAUL SÉBILLOT.

Digitized by Google

UNE FABLE DE FLORIAN ET LE MYTHE D'ORION[1]

III.

En passant de la littérature écrite dans la littérature orale du Magrhreb, la fable s'est altérée. Il est aisé cependant de voir qu'elle dérive de la version conservée dans les *Mille et une Nuits* et le *Talmud*. La date de l'aventure est placée à une époque historique et le personnage mis en scène est le célèbre marabout Cho'aïb Abou Midian, connu sous le nom de Bou Médine et enterré près de Tlemcen ? Voici la légende telle que Walsin Esterhazy l'a recueillie[2].

Le chef des Beni Zian qui commandait à Tremecen (Tlemcen) au moment où furent rendus les décrets qui chassaient les Andalous d'Espagne[3], eut un jour son trésor enlevé ; des voleurs s'introduisirent furtivement chez lui et le dévalisèrent. Vainement des recherches furent faites dans toute la ville pour découvrir les auteurs du vol ; ils avaient échappé à toutes les investigations, lorsqu'on conseilla au prince (des) Beni Ziân d'avoir recours à un Andalou réfugié dans les environs de Tremecen, et qui s'était attiré la vénération et le respect des habitants par sa science et ses hautes vertus. Cet homme fut mandé devant le prince et interrogé sur les auteurs du vol ; il répondit sans hésitation : Celui qui t'a volé est aveugle et cul-de-jatte, envoie en telle maison ruinée située en tel endroit de la ville, tu y trouveras ton trésor et l'auteur du vol. » On se rendit en effet dans le lieu indiqué. L'on trouva le trésor enfoui dans la cour de la maison; les habitants du logis étaient un aveugle et un cul-de-jatte ; ce dernier, monté sur les épaules de

[1] V. le t. IV, p. 592 et le t. V p. 234.

[2] Walsin Esterhazy, *De la domination turque dans l'ancienne régence d'Alger*, Paris 1840 in-8° p, 296.

[3] Il y a là un anachronisme de trois siècles et demi. Haïb Cho' Abou Midian étant mort en l'an 593 de l'hégire (1197-98 de J.-C.).

Digitized by Google

l'aveugle l'avait dirigé, et à deux ils avaient commis le vol. L'homme qui sut indiquer avec tant de précision et les auteurs du vol et le lieu où l'objet volé était caché était un grand marabout : c'était Sidi Bou Médine de Séville.

La légende de l'aveugle aurait passé dans les bylines russes du cycle de Moscou : celle de Roman Dmitriévitch en offre comme un écho[1] quand elle rapporte que deux neveux de Tsimbal, roi de Lithuanie, qui avaient ravagé la terre russe furent pris par Roman « à l'ainé, on creva ses yeux brillants ; au cadet, on coupa ses pieds rapides : on chargea le boiteux sur l'aveugle et on les renvoya à Tsimbal. »

RENÉ BASSET.

LA BOULANGERIE ET LE PAIN

Essai de Questionnaire[2].

I. *Fabrication.*

I. *Le Pétrin* : est respecté, on ne doit pas s'asseoir dessus.
II. — *Le Levain* : croyances ; formulettes.
La boulangerie, conjurations — pâte ensorcelée !
III. — *Le Four* : Croyances diverses — comment on le construit.
IV. — *La Cuisson* : Ce qu'on doit faire ou ne pas faire.
V. — *Jours bons ou mauvais* pour la cuisson.
VI. — *Pains miraculeux.*

II. *Croyances.*

I. — Comment entamé ?
II. — Comment mangé ?
III. — Respect du pain.
IV. — Pain qui préserve ou guérit.
V. — Croyances diverses.
VI. — Offert aux fées, morts etc.
VII. — Ordalies.
VIII. — Légendes miraculeuses du pain.

P. S.

[1] Rambaud *la Russie épique*, Paris 1876 in-8° p. 238.
[2] Je serais obligé à mes collègues de vouloir bien répondre à ce petit questionnair .

Digitized by Google

LE LONG HIVER[1].

III

La bonne femme et les voleurs.

Conte poitevin.

Il y avait une fois un homme et une femme et l'avaient une treue à la bassie qu'i faisaient remettre, en disant : Nous la tuerons pour notre Nô !

Vlà quelques jours auparavant, o passe un voleur et l'demanda quelque chose à la bonne femme. La femme dit :

« Qu'qu' vous voulez qu'i vous donne? N'avons rin qu'une traie, et n'la gardons pour Nô. »

— « Vous la gardez pour Nô ? Et ol est moi qui seul Nô ? »

Vlà cette femme, toute bête, qui donne la traie à Nô.

Le soir, le mari arrive.

« Ah ! mon pauvre homme, tu m'avais point dit que n'étions rendus à Nô ! Nô a passé, et puis l'a emmené notre treue ! »

— Ah, mon Dieu ! qu'iai le malheur d'avoir une femme si bête ! Ah, mon Dieu ! qu'i faut que tu sois bête ! qu'i faut que tu sois bête ! »

Les voilà à courir après, tous deux. Mais l'homme allait beaucoup plus vite que la femme. Quand il fut un petit loin, 'l huche : « As-tu bien fermé la porte? » — Elle comprend qu'il lui disait d'apporter la porte. Elle tourne bien vite chercher la porte. Elle tire la porte aussi raide qu'elle l'emporte ben avec elle, pardié ! Et l'homme qu'était loin, loin, loin devant ! La voilà qui l'appelle : « Homme! homme! Et tourne donc, tourne donc! » — Le pauvre homme qui croyait que c'était qu'elle avait trouvé le voleur, l' retourne bien vite au galop :

« Eh, vois donc, mon pauvre homme, ce chien qu'a chié sur cette épine ; comment qu'il a pu faire pour chier sans se piquer le cul ?

[1] Voir le tome V, p. 248.

Digitized by Google

Voilà qu'il se met en colère : « Ah ! qu'iai de malheur, qu'iai e malheur d'avoir une femme si bête que ça ! Moi, qui tenais presque le voleur, et puis m'avoir fait tourner ! »

Mais pardié ! elle était contente d'être avec lui, d'être tous deux ensemble.

Ils furent bien loin ; mais la nuit les prit. C'était nuit. L'arrivèrent encontre un bois ; il y avait des gros chênes-là, à l'entrée du bois :

« Ah ! qu'elle dit, nous ne pouvons plus aller plus loin ; faut coucher là ! »

— « Allons ! qu'il dit, faut que nous montions à la cime de ce chêne, pour n'être pas en danger ! »

L'montent à la cime de ce gros chêne. Précisément, toute une bande de voleurs vinrent au pied du chêne pour faire cuire la treue ; avec des trésors qu'ils avaient : des pleins pots d'or et d'argent ; ah ! c'est qu'ils étaient riches, ces voleurs ! La treue était dans une grande chaudière, là, qui cuisait.

Et à force de tenir la porte, c'est que la porte lui échappa. Voilà la porte qui s'en va d'une branche sous l'autre : bredâ bredâ ! bredâ bredâ ! Les voleurs prirent la fuite : « eh ! c'est le diable qui vient nous chercher ! » Hormis un qui voulait rester manger de la treue.

Voilà l'homme et la femme, bien vite, qu'i ne perdent pas de temps ; les voilà bien vite à descendre ; saisissent bien vite le voleur ; elle empoigne ses ciseaux, lui coupe la langue. Voilà le voleur qui court après les autres, qu'i voulait leur dire de retourner : Barlalem, barlalem, barlalem ! — Mais taut mais l'voulait les appeler, taut mais ils se sauvaient : ils croyaient que c'était le diable.

Voilà qu'ils prirent tout l'or et l'argent, et puis les voilà partis chez eux ; et ils étaient aussi riches après comme ils étaient pauvres auparavant.

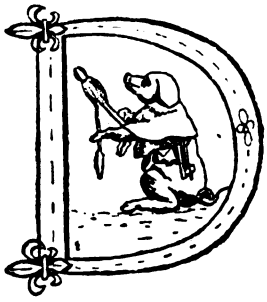
Vous voyez, la femme qui paraissait si bête, et qu'elle était la plus rusée ! Moi, l' m'ont donné un bon coup à boire. et puis, i m'en retournai.

Recueilli à Lussac-les-Châteaux (Vienne). LÉON PINEAU.

Digitized by Google

LES HARICOTS

I



Dans une région assez étendue du département de l'Aube on récolte une espèce de gros haricots sur chacun desquels se trouve une petite tache noire d'une forme particulière, et que, pour cela peut-être (quoique sans une grande raison), les villageois appellent des *Saint-Esprit*. Mais cette appellation n'est pas le point saillant de la chose ; ce qui est plus singulier, c'est que tous ceux qui cultivent ce légume ont le plus grand soin de ne les planter que le jour du vendredi-saint. Ils sont persuadés que s'ils les plantaient un autre jour les haricots ne prospéreraient pas.

Cependant, de ces farineux, il en est parfois qui, malgré cette précaution, n'arrivent pas à une parfaite réussite ; mais cela n'infirme en rien la confiance dans le procédé. — Bizarre contradiction avec les craintes qu'inspire généralement le vendredi-saint, où les mêmes personnes n'osent entreprendre ni travaux, ni affaires, ni voyages !

F. Fertiault.

II

Dans le Doubs, d'après M. Charles Thuriet. (*Traditions populaires du Doubs*, p. 12,) on raconte la légende suivante qui se rattache par un point à la particularité relevée en Champagne : Un homme avait un jour commis un larcin ; il avait dérobé un ostensoir. Afin de se soustraire aux investigations de la justice, il enterra l'ostensoir dans son jardin et sema en cet endroit

Digitized by Google

des haricots ordinaires. Quand ils parvinrent à maturité, on remarqua avec surprise que tous les grains des haricots portaient une image peinte et tout à fait pareille à l'auréole d'un ostensoir. On fit une fouille et l'on trouva à quelques pieds sous le sol l'ostensoir volé. Le coupable fut puni après avoir fait l'aveu de son crime ; mais cette nouvelle espèce de haricot reçut et conserve encore aujourd'hui le nom de *Haricots du Saint-Sacrement*. P. S.

TRADITIONS ET SUPERSTITIONS DE LA SARTHE[1].

II

SELON le temps qu'il fera le 1er jour de la processsion des Rogations, il fera beau ou mauvais pour les semailles ; le second jour influera sur les fenaisons, et le 3e sur la récolte des blés.

— Lorsque le vent est tourné d'un côté pendant la procession des Rameaux, il y reste pendant 40 jours. S'il est à l'est, le beurre sera cher, s'il est ouest, il sera bon marché, s'il est nord la récolte sera mauvaise, s'il est midi il y aura foin et blé.

— Lorsqu'on va loger dans une maison neuve, un membre de la famille meurt dans l'année ; pour combattre ce mauvais sort, on tue un poulet qu'on promène dans tous les appartements.

— On pèle une pomme en lanière sans solution de continuité; en jetant cette pelure par dessus son épaule gauche, le dessin qu'elle formera sera la première lettre du nom de votre futur époux ou épouse.

— Le bonhomme dans la lune est un voleur de fagots poursuivi par le propriétaire.

— Pour le mariage, les jeunes filles disent dans le croissant de Mars : « Je te salue, beau croissant, fais-moi voir en mon dormant celui que j'aurai en mon vivant. »

—Les sages-femmes ont coutume lorsque tombe le nombril du nouveau-né de le mettre dans un rosier, si c'est une fille, pour qu'elle ait un beau teint, et dans un laurier si c'est un garçon, pour qu'il soit brave.

— On ne tue pas le roitelet (bérichot) parceque c'est l'oiseau du bon Dieu.

[1] T. V. p. 337.

Digitized by Google

Quand le matin vous voyez une pie, signe de malheur

Une pie tant pire
Deux pies tant mieux.

— Un enfant de campagne qui offre un objet de la main gauche est réputé malhonnête.

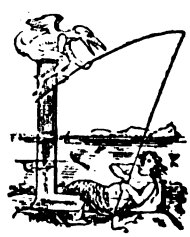
— Pour remettre les foulures certaines personnes possèdent le secret. Ils passent et repassent le pouce en traçant des croix sur la partie malade et répétant des oraisons.

— Les loups garous, ont beaucoup effrayé nos pères ; il y a trente ans, on croyait encore au garou. C'était un homme forcé par une puissance supérieure, d'endosser pendant la nuit une peau de bête, et de courir ainsi, en menaçant les personnes qu'il rencontrait. Plusieurs usèrent de cette superstition pour commettre des déprédations.

Mme Destriché.

SAINT BLAISE[1].

III



La république de Raguse a été appelée la république de saint Biagio (Vlasi en slave). Ce saint en a été le protecteur pendant sept siècles. Les Vénitiens ayant voulu prendre Raguse par trahison, un vieillard se montra sur les bastions de la ville et fit ainsi remarquer la présence de l'ennemi et par là sauva la ville. Depuis ce temps, avec l'assentiment du Saint Siège, l'église de Raguse commémore cet événement miraculeux par une fête qui s'appelle « la main de saint Blaise » et qui tombe, je crois, le 2 juin de chaque année. Il y a plusieurs légendes curieuses qui se rattachent à ce miracle, mais dont le contenu m'échappe pour le moment.

La fête de Saint-Blaise tombe le 3 février. Il y a dans le rituel du diocèse de Raguse un service spécial en honneur du saint.

[1] V. le t. III p. 102 et le t. V p. 275.

Digitized by Google

Comme saint Blaise était médecin, il a la réputation de guérir toutes les maladies. D'après les croyances à Raguse, il a surtout la spécialité de guérir les maux de gorge Ceux qui sont frappés de cette maladie font des vœux. Mais il y a aussi des moyens prophylactiques. C'est surtout pendant la messe du 3 février que l'on s'en sert. Les fidèles s'agenouillent devant l'autel du saint et le célébrant mettant sous le menton de l'agenouillé une double chandelle en cire bénie dont les bouts sont réunis par le bas prononce la formule sacramentelle : « Per intercessionem beati Blasii Episcopi et martyris, liberat te Deus a *malo gutturis* et ab omni malo. Amen !

Aux vêpres il y a trois hymnes spéciaux qu'on chante en l'honneur du protecteur du Raguse. Je me rapelle la première strophe qui est assez caractéristique :

Salutis aram Blasii
Ægri accurrite
Languentiumque vindici
Votiva dona ponite.

Les mythologues slaves rapprochent *saint Blaise*, qui en slavon se prononce *Vlasii* du dieu des slaves payens, *Veles*, qui avait la vertu de guérir le bétail.

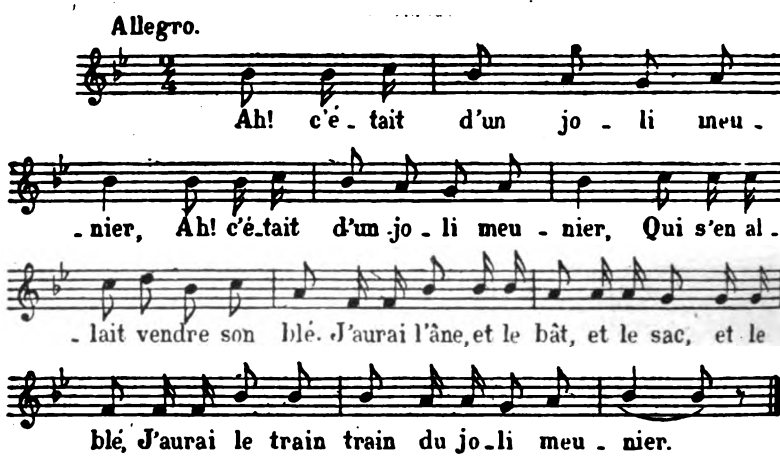
Cette spécialité, saint Blaise semble l'avoir encore de nos jours en Russie. Parmi les quarante fois quarante (sovoh sovok'ov) églises de Moscou il en est une qui est dédiée à saint Blaise. L'image du saint est surtout intéressante : l'effigie du saint évêque se trouve dans une campagne remplie de brebis et d'autre bétail, allusion éloquente à la protection que ce saint accorde aux bestiaux.

V. Bogisic.

Digitized by Google

LE JOLI MEUNIER.

Chanson de la Haute-Bretagne.



Ah ! c'était d'un joli meunier (*bis*)
Qui s'en allait vendre son blé.
J'aurai l'âne et le bat' et le sac et le blé ;
J'aurai le traintrain du joli meunier.

Qui s'en allait vendre son blé (*bis*)
A son gré n'en a point trouvé,
J'aurai....

A son gré n'en a point trouvé.
De colère son chat a tué.
J'aurai....

De colère son chat a tué
En a fait faire un beau pâté.
J'aurai....

Digitized by Google

En a fait faire un beau pâté,
S'en est allé chez le curé,
J'aurai....

S'en est allé chez le curé,
— Voulez-vous v'nir, monsieur le curé.
J'aurai....

Voulez-vous v'nir, monsieur le curé,
Prendre vot' part d'un beau pâté.
J'aurai....

Prendre vot' part d'un beau pâté ?
Vlà qu'en défaisant le pâté.
J'aurai....

Vlà qu'en défaisant le pâté,
Du poil de chat on a trouvé.
J'aurai....

Du poil de chat on a trouvé.
— Meunier, de quoi est ton pâté ?
J'aurai....

Meunier, de quoi est ton pâté ?
— C'est d'un beau lièv', monsieur le curé,
J'aurai....

C'est d'un beau lièvr', monsieur le curé,
Qui prend les rats dans le grenier.
J'aurai.

Qui prend les rats dans le grenier
Et les souris dans le cellier.
J'aurai....

(Chantée par Madame Coz).

Mme PAUL SÉBILLOT.

Digitized by Google

TRANSFORMATIONS DES LÉGENDES, DES ANECDOTES, ETC.

I.

Ne rien dire et n'en penser pas moins.

Un publiciste de mes amis, M. Victor Advielle, m'écrivait dernièrement ceci : « Dans une de ses anecdotes Brûle-Maison[1] rapporte qu'il avait porté au marché un corbeau.

— Combien votre oiseau ? dit un passant.

— Tant.

— C'est trop cher, il ne dit rien.

— Bon ! répondit Brûle-Maison, s'il ne dit rien, il n'en pense pas moins.

Dans son voyage dans la Lune, Cyrano de Bergerac, ajoute M. Advielle, a employé une semblable expression. Il a dit, en effet : « Souvenez-vous, ô de tous les animaux le plus superbe, qu'encore qu'un chou que vous coupez ne dise mot, il n'en pense pas moins. — Et Brûle-Maison n'avait peut-être pas lu le *voyage dans la Lune*. »

Sur la foi d'un de mes correspondants, dans mon ouvrage sur les *Mœurs populaires de la Flandre française*[2], j'ai rapporté qu'un nommé Boquillon, dont le pinson très renommé comme chanteur, n'avait absolument rien dit dans un concours où il devait prendre une part active, s'était consolé en faisant à haute voix et en manière de plaisanterie cette réflexion : « Bah ! il n'en pense pas moins ! » Depuis lors, m'écrivait mon correspondant, quand un individu, en société, ne parle pas, on dit qu'il est comme le pinson de Boquillon ou bien : C'est le pinson de Boquillon.

Or, nous lisons ce qui suit dans le *Bulletin de la Société Liégeoise de*

[1] Nous avons donné la biographie de ce poète populaire dans la *Revue des Traditions populaires*, année 1887, p. 70.

[2] Voir la *Revue des Traditions populaires*, année 1889, p. 60.

Digitized by Google

littérature Wallonne, année 1859, page 63 de la deuxième partie : « Le Baron de B ..., de Liége, raffolait des oiseaux ; il paya quinze florins de notre ancienne monnaie un de ces volatiles qui, au dire du vendeur, n'avait pas son pareil pour le chant.

« L'oiseau fut envoyé à un de ces concours connus à Liége, sous le nom de *batte ;* non-seulement il ne fut pas vainqueur, mais il refusa même de chanter.

Le baron fit de vifs reproches à l'oiseleur qui lui répondit : « *i'l n'a rin dit, ènon ! bin allez i'n'è pinse nin mom.* » (Il n'en a rien dit, n'est-ce pas ? et bien, allez, il n'en pense pas moins.)

II

La Légende de saint Christophe.

Saint Christophe est le patron de Tourcoing et la plus ancienne église de cette ville est placée sous l'invocation de ce bienheureux.

On raconte qu'un jour le bedeau de Saint-Christophe fit tomber, en l'époussetant, la statue en plâtre du patron, laquelle se brisa complètement.

Pour comble de malheur, c'était justement la veille de la fête paroissiale, autrement dit de la *ducasse* qui attirait toujours à cette époque lointaine un grand nombre d'étrangers désireux de visiter la vieille église[1] et surtout la chapelle spécialement consacrée au saint à qui l'on offrait des *ex-voto* et des cierges.

Désolé de cet accident, le curé se plaignait amèrement, en présence du personnel de l'église, de n'avoir plus le temps nécessaire pour se procurer une autre statue, car alors Tourcoing, n'étant qu'un petit village, n'avait pas de marchands d'objets en plâtre.

Mais la chaisière, qui l'écoutait, s'approche et lui dit : « Bah ! bah ! monsieur le curé, ne vous désolez pas tant. Si vous y consentez, mon fils pourra remplacer le saint, car il a justement sa taille et je suis sûre qu'il lui ressemblera complètement, lorsqu'il aura ses vêtements et que je lui aurai plâtré la figure et les mains. »

Bref, le lendemain, de nombreux visiteurs rendirent hommage au fils de la chaisière qui joua fort bien son rôle jusqu'au moment où l'un des cierges qu'il tenait dans les mains et qui était presque complètement

[1] Il est fait mention de cette église dans une lettre de l'évêque de Tournai en date de 1242.

Digitized by Google

consumé, le brûla. Il quitta alors sa niche et se sauva à la sacristie en criant, c'est le cas de le dire, comme un brûlé.

Sa mère, présente à la scène, ne perdit pas la tête. Elle s'agenouilla en criant par trois fois : *Miracle !* et tous les spectateurs en firent autant.

A Liége, on dit proverbialement, en parlant d'une chose qu'on ne veut plus faire à aucun prix :

« Ni pour quinze, ni pour seize, je ne veux plus faire saint Macrawe ! »

Eh bien ! ce dicton a pour origine un fait analogue à la légende de Saint-Christophe.

Macrawe, est le nom d'un saint imaginaire dont on célèbre plaisamment la fête au mois d'août. Les enfants élèvent dans les rues de petits autels et demandent aux passants quelques sous. Avec l'argent recueilli, ils achètent des cierges, des bougies, des lanternes vénitiennes, des betteraves, des concombres qu'ils creusent et y introduisent des chandelles, etc. Dans le courant de la soirée, munis de ces moyens d'éclairage, ils forment un cortège où saint Macrawe est représenté par un mannequin. Maintes fois cependant, ce rôle a été tenu par un individu qui, moyennant salaire, s'engageait à une immobilité complète.

Un jour, un de ces hommes s'étant brûlé aux bougies au milieu desquelles il se trouvait, sauta à bas de son piédestal, et cria en pur wallon ces mots qui étaient une allusion à son salaire : « *Ni po quinze ni po saze, ji n'vous pus fer saint Mâcrawe*[1]!..

A. Desrousseaux,

Chansonnier à Lille.

[1] La poésie intitulée : *Le Saint de Village* et signée : Barthélémy Imbet qui a paru dans la *Revue des Traditions populaires*, N° 5 du 15 mai 1890, est aussi une transformation de la légende de saint Christophe.

Fig. 138.

Digitized by Google

LES OISEAUX EN POITOU.

Pourquoi le rossignol chante-t-il toute la nuit? — Parce que, d'autrefois, il dormait comme les autres oiseaux, et, une nuit, en étant couché sur une « viouche, » que ça pousse si raide, le bout de la viouche s'est entortillonné à l'entour de sa jambe; et puis, quand il s'est éveillé, il n'a pas pu se déprendre ; qu'il dit : « Tu ne me prendras pas davantage, car je ne dormirai pas ; je chanterai toute la nuit » Et ça fait que toujours, toujours depuis, le rossignol chante la nuit et le jour; tant que la treille pousse, il chante, mais quand elle ne pousse plus, il ne chante point.

***

La ruiche et le roi Bertaut, un jour ils se disputaient tous deux, auquel était le plus heureux. La ruiche disait qu'elle était heureuse pour se chauffer, que le bois ne lui manquait jamais, qu'ils mettaient des bûches dans le feu grosses comme sa cuisse! — Oh! que dit le roi Bertaut, je me chauffe pas si bien, moi, mais je suis joliment plus heureux pour manger ; je suis une partie toujours dans ces greniers, je suis dans le froment jusqu'aux genoux.

Vous pensez qu'il y en avait de jolis tas!

***

L'agrole (le corbeau) va aux champs, quand les bergères y sont et que le loup vient pour manger les ouailles ; et puis l'agrole avertit les bergères ; elle dit : Gare! Gare!

L'ageace (agace) dit : « Pique, buret, i en mangerai ma part! »

***

Quand l'alouette, dans les brandes, monte dans les airs, elle dit : L'bon Dieu me tire en sus! L'bon Dieu me tire en sus! J n'jurerai plus. — Et puis, quand elles sont montées bien haut, elles descendent tout d'un coup, après; et puis, en descendant après, elles disent : malouette, malouette malouette, malouette!

Digitized by Google

Le loriot va aux champs garder los bœufs avec le bonhomme ; et il dit au bonhomme : Va à la messe ! Va à la messe, je garderai les bœufs ! — Et puis le bonhomme est à la messe ; puis le loriot a laissé manger le froment aux bœufs. Quand le bonhomme a été rendu, il l'a fait monter aux cerises pour le reconsoler ; et puis il disait : Au bout des broches, au bout des broches, les bonnes y sont ! — Le bonhomme a été au bout des broches ; et puis il a tombé et s'est cassé le cou.

***

Le coucou, la première fois qu'on l'entend chanter, si on est à jeûn il rend « houin » ; il fait dormir.

La première fois qu'on l'entend chanter, si on est à jeûn, la pupue (huppe) fait cotir les chevilles ; le loriot fait coiffer de côté ; le rossignol donne le tord-cou ; la caille fait couper les doigts.

***

Le picatiau (pic-vert) boit rien que quand il pleut, parce que quand le bon Dieu a fait les eaux, il faisait porter des pierres aux oiseaux ; le picatiau n'a pas voulu en porter et le bon Dieu lui a dit : qu'il ne boirait rien que quand il mouillerait.

***

La cendille dit, à la saison quand on va dans les vignes : Bines, bines, bines-tu ? Bines, bines, bines-tu ?

LÉON PINEAU.

NÉCROLOGIE

ERNEST FALIGAN.

Notre collègue Ernest Faligan est mort dernièrement à Ostende. Il était originaire de l'Anjou, et pendant quelques années il fut rédacteur en chef de l'un des journaux monarchistes publiés à Angers. Ernest Faligan était docteur en médecine et licencié ès-lettres. Il avait pris la *Légende de Faust* pour sujet de sa thèse pour la licence. La *Revue* a rendu compte de cet ouvrage qui a paru l'an dernier chez Hachette. Ce n'était que le commencement d'une série d'études dont il amassait les matériaux et que la mort a interrompue avant qu'il ait pu les coordonner. On doit aussi à M. E. F. une monographie intitulée : *Sur une origine satanique des Plantagenets*, brochure in-8°, publiée à Angers.

P. S.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

QUESTIONNAIRE DE FOLK-LORE, publié par la Société du Folk-lore Wallon, Liège, H. Vaillant Carmane, in-8°.

Nous recevons les deux premiers fascicules du Questionnaire publié par cette Société. Ce Questionnaire se distingue de ceux précédemment parus, en ce qu'il donne, à côté de la question, un certain nombre d'exemples qui permettent à celui qui interroge de citer des espèces pouvant mettre sur la voie de nouvelles recherches. Il se divise en I. Etres fantastiques. — II. Animaux (dénominations curieuses, contes, croyances, proverbes, remèdes, présages, rimes, jeux). Sous le titre d'animaux, les rédacteurs du Questionnaire ont confondu les mammifères, oiseaux, insectes, poissons, il aurait été plus logique de faire des divisions suivant l'ordre adopté en Histoire naturelle. — III. Agriculture (cette partie est très intéressante). — IV. Plantes. — V. Médecine et hygiène du peuple.

LIVRES ET BROCHURES REÇUS AUX BUREAUX DE LA REVUE.

DISCOURS PRONONCÉ A LA DISTRIBUTION DES PRIX du Lycée de Lorient par Augustin Bernard. Lorient, 1890, in-8° de pp. 11.

Dans cette allocution, M. A. B. est sorti du cadre habituel, et a, en excellents termes, parlé des chansons et des légendes populaires.

J. DE LA PORTERIE. *Les Traditions en Chalosse,* Caen, in-8° de pp. 11.

Contient quelques détails intéressants sur le folk-lore de cette partie du département des Landes.

RENÉ BASSET. *Loqmân berbère*, avec quatre glossaires et une étude sur la légende de Loqmân. Leroux, in-18 de pp. 408.

EMILE PETITOT. *Accord des mythologies dans la Cosmogonie des Danttes antiques.* Bouillon, in-18 de pp. 493.

P. S.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX.

American Notes and queries, V. 16. Curiosities of animal punishment.

Bulletin de la Associacio d'Excursions Catalana, XIII 139 144. — Tradicions de Cardo. *Celz Gomi.* — Alguns noms usats per nostres

Digitized by Google

montanyesos ab llur explicaceo. *D. Carles Bosch de la Trinxeria.* — **Diminutius** d'alguns noms de sants en la provincia de Geroni y Rossello. — **Costums** populars del Valles. *D. Vincens Plantada.*

Revue des provinces de l'Ouest, I, 3. Aventures d'une morte. *Ad. Orain.* — Mathurins, Mathurines et Mathurinades, notes de mer. *A. de Tesson.*

Ons Volksleven, II, 7. De vogelen in het volksgeloof en de volkodichtveerdigheid. *Alfred Harou.* — Volksgeloof J.-C. — Sprookskes en Vertelsels. *J. Cornelissen.* — Kindergebedekes. J. C.

Zeitschrift für Volkskunde, II, 11. St. Nicolaus. *Ignaz v. Zingerle.* — Albanesische Marchen und Schwanke. Mitgeteilt und ubersetzt von *J. U. Jarnik.* — Volkslieder aus Hinterpommern. *O. Knoop.* — Volkslieder aus Sommerfeld und Umgegend. Gesammelt und mitgeteilt von *Else Priefer.* — Hochzeitsbrauche aus dem Bohmerwald. *J. J. Ammann.* — Aberglaube aus dem Altenburgischen. *E. Pfeifer.*

NOTES ET ENQUÊTES

∴ *Remède contre le mal de mer.* En Norwège, des dents de mort enfilées avec du fil rouge en préservent sûrement. (Comm. de M. Hjalmar Pettersen).

∴ *Noms des os de poulet.* La lunette du poulet s'appelle « os du bonheur » pourquoi? et quels sont les autres noms caractéristiques du squelette du poulet?

∴ *Le tombeau du roi Grallon* — On voit sur le chemin de Trégastel à Lannion, sur l'accotement d'une traverse vicinale, une pierre rectangulaire de 1m 50 environ de longueur sur 0,50 de largeur et de hauteur, qu'on appelle le *Tombeau du roi Grallon.* Sur cette pierre sont gravées, au milieu, une assez grande croix, et tout autour des croix plus petites.

L'endroit s'appelle Gué-Ra-Dur. Il serait intéressant de savoir depuis quelle époque cette pierre porte le nom de ce roi breton et s'il s'y rattache quelque légende. (Comm. de M. Amédée Descubes).

∴ *A propos de cyclones.* — Je retrouve dans mes papiers une note prise en 1877 : la voici :

Le 7 janvier 1877, une trombe exerça ses ravages sur divers villages et champs limitrophes de la commune d'Ercé près Liffré (Ille-et-Vilaine) : nombre d'arbres furent renversés et déracinés. J'ai vu des chênes enlevés de terre avec leur motte, un pommier lancé dans le champ voisin, un autre posé en travers sur un chêne fourchu arraché lui-même, des ardoises projetées au loin, un fragment de

Digitized by Google

charrette lancé dans le haut d'un pommier et y restant accroché, les maisons découvertes et éventrées comme après un bombardement, etc.

Une trombe est un phénomène assez rare dans ce pays, je ne sais s'il y en a une par siècle : celle-ci a donc frappé vivement l'imagination des paysans : ne se rendant pas compte de la marche du phénomène, ils ont été portés à lui attribuer une sorte d'origine merveilleuse, et à personnifier sous une figure humaine l'ouragan dévastateur.

Voici le récit à peu près textuel qui me fut fait le 19 janvier (12 jours après l'événement) par une de mes fermières : On dit, je n'en crois rien, je pense que ce sont des fables, que le matin au moment où passait l'ouragan, une femme vit comme une forme humaine en tête de la trombe, elle appela aussitôt une autre personne qui ne vit rien.

Une des femmes qui se sont trouvées sur le passage de l'ouragan aura cru voir, c'était le matin avant le jour, une chose ronde comme une forme humaine, elle en aura parlé à ses voisins, qui auront dit qu'elle avait vu une forme humaine précédant la trombe. Il est possible que dans un mois la boule ronde entrevue par cette bonne femme soit transformée passant de bouche en bouche, en ange exterminateur précédant la nuée dévastatrice et vengeresse.

PAUL SÉBILLOT.

∴ *Les œufs et l'orage.* — En Champagne, la bonne venue des petits poussins est un point dont il est inutile de signaler l'importance. Il n'est sortes de soins dont, au village, on n'entoure la poule couveuse ; on a mille attentions pour elle, et bien des précautions se prennent dans le but d'aider à une heureuse éclosion.

Les paysans ont remarqué que souvent un orage venait mettre à néant l'espoir de la couvée : les œufs tournaient, et aucun petit bec intérieur ne venait briser la coquille. Nos observateurs ont trouvé, croient-ils, un moyen d'obvier à ce mal. Ils placent un morceau de fer, de n'importe quelle forme et quel format, à côté des œufs que la mère couve, et ils sont assurés que la foudre ne viendra plus anéantir les poulets. — L'expérience leur a réussi un grand nombre de fois, et semble donner raison à cette pratique bien facile, qui serait, dès lors, une naïve variante de paratonnerre. Cette même coutume existe en Haute-Bretagne (Cf. Sébillot. *Trad. et Supers.*, t. II, p. 133 (Comm. de M. F. FERTIAULT).

∴ *Saint Samson et la force.* — Près de Trégastel. (Côtes-du-Nord), saint Samson est le patron des hommes forts. Les gens malingres vont se frotter l'épaule contre un rocher qui lui est dédié et qui est usé par les nombreux contacts des pèlerins (Comm. de M. AMÉDÉE DESCUBES). Près de Landunnerez (Finistère), un menhir, dit Pierre de Saint-Samson, a une échancrure produite par le frottement des gens du pays, qui, à certains jours, se livrent à cette cérémonie pour avoir un accroissement de force. (P. S.).

∴ *Saint Guirec.* Ce bienheureux, dont on voit la chapelle près de Perros (Côtes-du-Nord), a la double spécialité de favoriser les mariages et la pêche. A ce dernier point de vue, on l'appelle le *Saint des Poissons.*

Les jeunes filles vont faire un pèlerinage à sa statue (qui est en bois) et lui

Digitized by Google

plantent des épingles dans le nez pour se le rendre favorable. (Comm. de M. Amédée Descubes).

∴ *Saints châtiés.* — En 1884 ou 85 les habitants de Mouzon jetèrent à la Meuse la statue de saint Winnibrod, leur patron, parce que, malgré leurs prières, il n'avait pas arrêté la maladie du raisin. (Comm. de M. René Stiebel).

∴ *Animaux teints.* — Les Arabes du nord de l'Afrique, et tout particulièrement les Tunisiens, ont un usage bizarre, celui de teindre la queue et *trois* des jambes de leurs chevaux d'attelage (lorsqu'ils sont blancs) d'un jaune orange vif que l'on tire du *henné*. Cela produit un effet des plus singuliers. Quand on demande aux indigènes pourquoi ils ne teignent pas les quatre jambes de l'animal, ils répondent invariablement que ça porterait malheur, et pourquoi ils mettent cette teinture : « parce que c'est joli comme pour les femmes. » — On sait que l'Arabe apprécie autant son coursier que la femme. Cet usage démontre que le nombre mystique de trois est aussi en honneur chez les Musulmans. (Comm. de M. A. Certeux).

∴ *Les Farces macabres.* — On a lu dans les derniers numéros de la *Revue* les farces macabres qui étaient en usage en France ; en voici une du même genre qui a été recueillie en Angleterre, en 1862, par M. Alfred Erny, comme étant pratiquée le soir de la *Fête des Rois*.

Le jour des Rois, les jeunes gens se procurent le squelette d'une tête de cheval, et l'ornent de rosettes de soie et de rubans de toutes couleurs. Dans le creux des yeux on met deux bouteilles cassées, et dans chacune une petite lanterne. Le soir des Rois, appelé en Galles la nuit de Mary-Lewyd, un garçon met sa tête dans ce squelette, se couvre d'un drap blanc et promène cette espèce de fantôme de maison en maison, en faisant la quête. Trois jeunes gens, accoutrés d'une manière fantastique, exécutent derrière le spectre une danse particulière ; puis chantent en partant un air qui porte le même nom de Mary-Levyd. (Comm. de M. A. Certeux).

∴ Sous le titre de *Coutume militaire allemande*, la *Revue* (page 448), signale un usage qui se pratique également en France. Je ne pense pas qu'il y soit très répandu et je crois même pouvoir indiquer par quelle voie il s'y est introduit.

Dans une famille alsacienne, qui passait à Cannes la saison d'hiver, c'était l'usage de fêter de cette manière l'anniversaire de l'aïeul, aussi bien que celui des petits enfants. De cette famille, la mode s'en est propagée dans d'autres maisons de ma connaissance, et je pourrais citer plusieurs familles parisiennes et lyonnaises qui, depuis plusieurs années, sont demeurées fidèles à cet usage et l'ont même propagé. (Comm. de M. le Dr Raphael Blanchard).

Le Gérant : Alphonse Certeux.

Vannes. — Imprimerie Eugène Lafolye, 2, place des Lices.

Digitized by Google

G. DUMOUTIER

LES

CHANTS ET LES TRADITIONS POPULAIRES

DES ANNAMITES

1 vol. in-18, de pp. XXVI-215, avec musique gravée et illustrations.

E. LEROUX, 28, rue Bonaparte.

Prix : 5 francs.

ARCHIVIO

PER LO STUDIO DELLE TRADIZIONI POPULARI

REVUE

Dirigée par le Dr PITRÉ et Salomon MAMIO.

Abonnement 14 francs. — Luigi Pedone-Lauriel, Palerme.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX

13, RUE CUJAS

Directeur : Lucien FAUCON. (bi-mensuel). — Abonnement : 16 francs, Étranger, port en sus.

JOURNAL OF AMERICAN FOLK-LORE

Publiée par American folk-lore society

Directeur : W. W. NEWEL.

Abonnement : 15 francs. — Houghton, Mifflin, édit., Boston. U. S.

REVUE CELTIQUE

Publiée sous la direction de H. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE

Paris, E. BOUILLON, rue de Richelieu.

Abonnement : France, 20 francs ; Union postale, 21 francs.

LOQMAN BERBÈRE

TEXTE BERBÈRE ET TRANSCRIPTION, AVEC QUATRE GLOSSAIRES

Et une étude sur la Légende de Loqmân

Par RENÉ BASSET

Professeur à l'École supérieure des Lettres d'Alger

Un fort volume in-18, 10 fr. — Lib. Leroux, 28, rue Bonaparte.

Digitized by Google

VIENT DE PARAÎTRE

TRADITIONS

LÉGENDES ET CONTES DES ARDENNES

PAR ALBERT MEYRAC

Rédacteur en Chef du PETIT ARDENNAIS

PRÉFACE par PAUL SÉBILLOT, *Secrétaire général de la Société des Traditions Populaires.*

.... « J'ai essayé de donner une idée succincte de l'ensemble de l'œuvre que M. Albert Meyrac a su mener à bonne fin. Il y a réuni, à la fois, les coutumes, les croyances, les superstitions et la littérature orale des Ardennes.

« C'est une véritable encyclopédie du Folk-Lore de ce département frontière qui désormais, grâce à lui, peut être considéré comme l'un des pays de France les mieux explorés.

— « A ce titre il mérite de prendre place dans la bibliothèque de ceux qui s'intéressent aux choses populaires.

« Les travailleurs y trouveront de bons documents sur la plupart des sujets qui se rapportent au traditionnisme, et ceux qui le consulteront par simple curiosité prendront grand plaisir à la lecture de ce livre qui reste scientifique sans être, pour cela, aride ou dogmatique.

PAUL SÉBILLOT.

DIVISION DE L'OUVRAGE. — LIVRE I : *Traditions et Coutumes.* — LIVRE II : *La Sorcellerie.* — LIVRE III : *Chansons.* — LIVRE IV : *Légendes historiques et religieuses.* — LIVRE V : *Contes.* — LIVRE VI : MUSIQUE DE CHANSONS *(Cent huit airs notés).*

UN FORT VOLUME DE 612 PAGES, *grand in-8° jésus, sur papier de luxe. — Couverture parcheminée avec frontispice par M. A. Colle.*

PRIX DU VOLUME : FRANCO POUR LA FRANCE — **10 FRANCS**.

POUR L'ÉTRANGER : LE PORT EN SUS

ADRESSER LES DEMANDES

A M. ALBERT MEYRAC, AU PETIT ARDENNAIS

A CHARLEVILLE (ARDENNES)

PAUL SÉBILLOT

LÉGENDES, CROYANCES ET SUPERSTITIONS DE LA MER

PREMIÈRE SÉRIE :

LA MER ET LE RIVAGE, 1 vol. in-18.

DEUXIÈME SÉRIE :

LES MÉTÉORES, LES VENTS ET LES TEMPÊTES, 1 vol. in-18.

Chaque série : **3 fr. 50.**

G. Charpentier et Cie, éditeurs, 11, rue de Grenelle.

VANNES. — IMPRIMERIE EUGÈNE LAFOLYE, 2, PLACE DES LICES.

Digitized by Google

1918

SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES
AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

REVUE
DES
TRADITIONS POPULAIRES

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA

TOME V
5e ANNÉE. — N° 10. — 15 Octobre 1890.

PARIS
Librairie de l'Art indépendant, 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

ÉMILE LECHEVALIER
39, Quai des Grands-Augustins

ERNEST LEROUX
28, rue Bonaparte, 28

J. MAISONNEUVE
25, Quai Voltaire, 25

Prix du Numéro : UN franc vingt-cinq.

Digitized by Google

SOMMAIRE

Les Pendus	PAUL SÉBILLOT.	577
La Chanson du Géant	JULIEN TIERSOT.	596
La Chanson de Bricou (*suite*). — IV. Versions lorraine et alsacienne	RENÉ BASSET.	598
Làmhòigin, conte irlandais de la Saint-Martin		605
Notes sur quelques origines de la Tradition celtique	DAVID FITZGERALD.	611
Mœurs et coutumes de mariage. — III. Cérémonies de mariage chez les Permiens (*suite*)	LÉON SICHLER.	614
L'imagerie populaire. — V. Basse-Bretagne (*suite*)	F.-M. LUZEL.	629
Deuxième Congrès des Traditions populaires		631
La Bêtise des gens, conte de Champagne	LOUIS MORIN.	633
Le Peuple et l'Histoire. — V. Buckingham dans l'île de Ré	DANIEL BELLET.	634
Extraits et lectures. — Le dieu Canon	A. CERTEUX.	637
BIBLIOGRAPHIE. The Testimony of Tradition, de M. David Mac Ritchie	CH. PLOIX.	638
Périodiques et Journaux. — Notes et Enquêtes		639

La Correspondance et les Manuscrits (écrits sur un seul côté), les livres, les irages à part et les périodiques doivent être adressés à M. Paul Sébillot, secrétaire général de la Société, 4, rue de l'Odéon.

Avis aux sociétaires et aux Abonnés.

La cotisation de sociétaire, donnant droit à l'envoi gratuit de la *Revue et de l'Annuaire*, est fixée à **15** francs par an (France et Union postale).

Le meilleur mode pour le paiement est (aussi bien pour Paris que pour les départements et l'étranger) d'adresser au Trésorier de la Société, M. A. Certeux, 24, rue Gay-Lussac, un mandat sur la poste dont le talon servira de reçu.

A partir du premier mai, le Trésorier disposera à vue sur les retardataires en ajoutant les frais de recouvrement.

Les abonnements : **15** francs pour la France et les départements, **17** francs pour l'Union postale, sont payables d'avance.

Adresser un mandat sur la poste au Trésorier, comme il est dit au-dessus pour les sociétaires.

Digitized by Google

REVUE

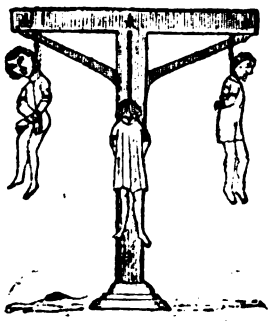
DES

TRADITIONS POPULAIRES

5e Année. — Tome V. — N° 10. — 15 Octobre 1890.

LES PENDUS.

§ 1. — Noms et comparaisons.



Tout le monde sait qu'avant la Révolution, la pendaison était en France le mode de supplice le plus en usage; c'était celui des voleurs et aussi des gens qui, n'étant pas nobles, n'avaient pas le privilège d'avoir la tête tranchée. On peut, sans exagération, l'appeler le supplice populaire de l'ancienne monarchie; aussi dans le langage du vulgaire et et dans l'argot des voleurs, on trouve un grand nombre d'expressions imagées qui dédésignent l'action d'accrocher à la potence.

Villon, qui a consacré aux pendus une de ses meilleures ballades, et qui fut sur le point de figurer parmi eux, fit son épitaphe et dit pour désigner ce genre de mort :

Que d'une corde d'une toise
Sçauroit son col que son cul poise.

Au XVIIe siècle, Sorel parle d'un voleur qu' « on envoya en Grève ou son col sceut combien pesoit le reste de son corps. » (*Histoire comique de Francion*, p. 78).

Faire le saut périlleux (Noël du Fail), faire un saut sur rien, faire un saut en l'air (Leroux, *Dict. com.*) Donner le saut, jouer du hautbois; faire le guet au clair de lune; vendanger à l'échelle (Larousse),

Digitized by Google

étaient autant de termes qui désignaient plaisamment la pendaison. Ce dernier rappelle le mot *Racimo*, grappe, qui est employé dans l'argot espagnol pour désigner un pendu.

Les Anglais disent : *To kick the wind*, donner des coups de pieds au vent (BOHN, *Proverbes*); au XVIIe siècle, nos ancêtres disaient, par une association d'idées analogue : Donner un soufflet à une potence. (LEROUX).

Mourir en l'air, c'est être pendu. (LEROUX).

Un pendu était « un Evêque des champs qui donne la bénédiction par les pieds. » (LEROUX) ; Balzac, dans les *Contes drôlatiques* p. 128, parle d'un supplicié qui « donnait aux passants sa bénédiction avec les pieds. » Les pendus « se signaient aussi des orteils, (LAROUSSE) ; on les envoyait au paradis sur échelle (*Caquets de l'accouchée* p. 247), ils « approchaient du ciel à reculons. » (LAROUSSE.)

Au XVIe siècle « Bailler le moine par le col » à quelqu'un c'était l'accrocher au gibet. (RABELAIS, l. IV. c. 16.)

A cause du grand nombre de corbeaux qui volaient autour des fourches patibulaires, on assurait que les pendus leur tiraient la langue :

Si Dieu nous vouloit exaucer
Aux corbeaux tu ferois la moue.

(*Satyre Ménippée*, p. 234, éd. Charpentier).

Dans le même pamphlet, on trouve pour désigner la pendaison plusieurs expressions plaisantes : « Etre élevé au plus haut degré d'honneur de noblesse ; bailler la cérémonie de l'ordre de l'Union (Cf donner un tour de cravate, qui dans l'argot actuel, veut dire étrangler. LARCHEY) et mettre à la porte de ce monde avec une longue cravate de chanvre (MONTEIL : *Histoire des Français*, t. IV p. 93) ; monter haut à reculons; recevoir de l'élévation en Grève ; avoir le haut mal de corde, ou simplement le haut mal ; Faire la longue lettre. »

On disait aussi « Croître d'un demi-pied, » et les Italiens emploient le terme *Allungar la vita*, allonger la vie, pour signifier la même chose (LAROUSSE.)

Les contorsions des suppliciés avaient tout naturellement suggéré l'image de la danse : « Danser sous la corde, » c'était être pendu. A l'époque de la Révolution, on disait : « Danser la carmagnole en l'air ; » Au XVIIe siècle un livret parlant des pendus avait employé la même image : Dix poignées de chanvre leur ont fait perdre le plancher des vaches, pour leur apprendre de danser par le haut le triory de Bretagne. (*Variétés historiques*, t. V, p. 322).

Mener à Montfaucon, c'était conduire à la potence, et l'on appelait

Digitized by Google

« Banderolle de Montfaucon, » un scélérat qui tôt ou tard devait être pendu. (GAIDOZ ET SÉBILLOT : *Blason populaire de la France*, p. 47).

Dans la marine anglaise, *Walk up Ladder-Lane and down Hemp-street*, Marcher sur le sentier de l'échelle et la rue au chanvre, c'est être pendu à un bout de vergue (RUSSELL'S *Sailor's language*).

He that is at low ebb at Newgate may soon be afloat at Tyburn. Celui qui à marée basse à Newgate (prison de Londres) sera bientôt à flot à Tyburn (lieu où l'on pend). (BOHN).

La potence était assimilée à un mariage, assurément forcé : on disait « épouser la veuve. » (LAROUSSE). On trouve une image analogue dans l'*Histoire comique de Francion*, p. 78 : « Il eût mieux valu que celui qui l'avoit épousée, eût épousé un gibet. »

Etre branché, c'était être pendu à un arbre (LEROUX). Noël du Fail t. I. p. 277, parle d'un supplicié « accroché au lac courant. »

On trouve dans un texte de 1767, cité par L. Larchey, la phrase suivante « C'est demain que Charlot fera un haricot de ton corps. »

Dans l'argot actuel, « monter à l'échelle » signifie être guillotiné ; c'est une survivance du temps où l'on pendait.

On dit quand on parle de plusieurs pendus en un gibet, qu'ils étaient pendus comme des harengs, parcequ'on pend des harengs à une broche pour les faire égoutter. (LEROUX).

L'expression : « Il a été pendu haut et court, usité autrefois, voulait dire que le procès avait été bientôt fait, et qu'on avait pendu au premier arbre, ainsi qu'on fait à l'armée.

Pour exprimer qu'un méchant homme avait mérité la potence, on disait : Il y a longtemps qu'il devrait être sec. Etre sec comme un un pendu d'été, était une phrase courante pour désigner quelque chose de très sec (LEROUX). Elle est encore usitée dans le Midi (MISTRAL) : Se coume un pendu d'èstiéu. On a dit depuis : Sec comme un pendu (LAROUSSE).

Dans le recueil de Tabarin, éd. Delahaye, on trouve plusieurs espèces de devinettes où il est question de la potence : Quels sont, demande Tabarin, les plus mauvais ouvriers ? et il répond : Ce sont les charpentiers et les menuisiers, parce que quand ils ont fait une besogne, bien qu'elle soit toute neufve, ils ne s'en veulent jamais servir. Par exemple, si le charpentier a fait une potence, bien qu'elle n'ait servy qu'une fois, il ne la veut pas reprendre. (*Œuvres de Tabarin*, t. II, p. 98, éd. Jannet).

Quelle est l'herbe la plus mauvaise du monde ? C'est le chanvre. Vous scavez bien que les cordes sont faites de chanvre ; cette herbe a une telle vertu, que depuis que maistre Jean Guillaume l'a tenue demy

Digitized by Google

quart d'heure sous le col d'un homme, elle luy baille une telle restriction de nerfs, qu'elle lui fait perdre la vie. (*Ibid*, t. II, p. 29).

L'arbre le plus fructueux qui soit en la nature, est une potence ; car cet arbre a une telle propriété, qu'à l'heure mesme qu'il est planté il porte du fruict ; et ce sans aucune apparence de fleurs ni de feuillage. (*Ibid*, t. II, p. 122).

On trouve dans *Hamlet*, acte V, sc. 1, une espèce de devinette sur la potence :

Premier fossoyeur. Quel est celui qui bâtit plus solidement que le maçon, le constructeur de navires ou le charpentier ?

Second fossoyeur. Le constructeur de potences, car cette charpente survit à mille locataires.

En argot, la potence était appelée : sans feuille, chanterelle, jambe en l'air, la veuve (LAROUSSE,) ; la béquille, terme qu'on trouve dans Vidocq ; béquiller, c'était accrocher à la potence (LARCHEY.)

Le reverbère se nomme un pendu glacé (Vidocq cité par LARCHEY), par allusion à la suspension et au vitrage de l'ancien reverbère.

On lit dans Rabelais : liv. II, ch. 17. Et si te voulois railler avecque moi, nous ferions diables. — Non, non, dis-je, par saint Adauras ; car tu seras une fois pendu.

Ce saint avait été imaginé pour éviter d'être pendu ou d'être du nombre de ceux de qui l'on dit : Vacuas pendebit ad auras.

§ 2. — LE BLASON POPULAIRE ET LES PENDUS.

Une corde de pendu se nommait plaisamment au XVIIe siècle « Salade de Gascon. » (*Blason populaire*, p. 165) ; la « salade normande, » c'était le chanvre, qui servait à la pendaison (ibid. p. 240).

Un proverbe piémontais : « Mandé au Picardie, » signifie être pendu. (*Blason* p. 262).

— Comme à Saint-Pierre (Nièvre), aujourd'hui pendu, jugé demain. (*Blason populaire*, p. 235).

— Les prêtres normands font payer l'enterrement en même temps que le baptême, parce leurs ouailles ont l'habitude de se faire pendre.

— Les Normands naissent avec un grain de chènevis dans une main et un gland dans l'autre.

Par ces deux dictons, les voisins des Normands ont voulu faire entendre que les Normands étaient souvent pendus. Le chanvre, qui sert à faire la corde des potences, sort du chêne ; et le chêne, qui peut devenir potence, sort du gland. (*Blason populaire*, p. 240).

— Quelle différence y a-t-il entre le chien breton et le chien normand ?

Digitized by Google

— C'est que celui-ci regarde en haut, (pour voir son maître au gibet) et que celui-là regarde en bas (pour le voir ivre-mort dans un fossé).

En Franche-Comté, on récite la formulette suivante :

Ut queat l'Anglais
Resona le Français...,

Le Picard bon enfant,
Pendez le Normand.

(Ib. p. 240).

— Pour retrouver leurs maîtres, les chiens normands regardent en haut, et les chiens picards regardent en bas. (p. 263).

— C'est comme la potence de Villedieu, pour nous et pour les nôtres.

On se sert de ce dicton pour désigner quelque chose qui doit durer longtemps Jadis les gens de Villedieu firent élever une potence en pierre, d'où ce dicton. (p. 247).

A Domfront, ville de malheur,
Arrivé à midi, pendu à une heure,
Pas seulement le temps de dîner.

(Cf. pour l'explication et les variantes, le *Blason populaire*, p. 247).

Savoyard piqua la rava,
La rava n'a rin valu,
Savoyard a été pendu,

Ce dicton de la Bresse remonte à l'époque où l'on pendait pour vol. (Ibid., p. 280).

— Les pendus de Gand. Sobriquet qui vient des exécutions faites par Charles-Quint (p. 293).

— Aussi propre que le pendu de Douai. On explique ainsi ce dicton : Quand l'empereur Charles y fit son entrée, les gens de cette ville voulurent lui faire tout l'honneur qu'ils purent. Et, faisant de belles façons d'arcades, chapeaux de triomphe, poteaux et telles magnificences, ils s'avisèrent d'un pendu qui étoit à la porte de la ville et principale entrée ; ils ôtèrent à ce pendu sa chemise sale, et lui en mirent une blanche, pour faire honneur à M. l'Empereur (*Le Moyen de parvenir* p. 344, éd. Charpentier).

On a raconté une anecdote toute semblable à l'occasion de l'entrée de Henri IV à Amiens. Les habitants le voulant honorer, sachant qu'il devoit passer devant la justice de la ville, firent la toilette des pendus accrochés au gibet. Le roy passant par là estant presque nuit, voyant quelque chose de blanc, demanda ce que c'estoit. Ce lui, dirent-ils, sont

Digitized by Google

des chemises blanches que l'on a données aux pendus pour honorer Votre Majesté, (*Les contes aux heures perdues du sieur d'Ouville*).

D'après Tallemant des Réaux cité parBonnemère : *Histoire des paysans* t. I, p. 71, lorsque le roi venait à passer par les justices seigneuriales, le bourreau mettait des chemises blanches à ses pendus pour qu'il fussent de plus bel air.

§ 3. — PROVERBES.

— Il y a plus de voleurs que de gibets. (REINSBERG-DURINGSFELD).

— *Si trovano piu ladri che forchi.* (Italien).

— *Es giebt überall wehr Galgen als Diebe.* (Allemand).

— *He that kills a man when he is drunk, must be hang'd when he is sober.* (Anglais).

— *Wei besoopen stiehlt, de motl öchtern hangen.* (Platt-Dutch).

— C'est un méchant métier que celui qui fait pendre son maître.

— On pind les p'tits volêurs et on lait là les gros. (Wallon).

— *I ladroncelli s'appicano, non i ladri.*

— *S'impiccano i ladrucci e non i ladroni.* (Italie du centre).

— *Kleine Diebe hängt man, vor grossen zieht man den Hut ab.* (Allemagne du centre).

— *De klän Diewe hengtmer, de grussen letmer lafen.* (Allemagne du centre).

— *Dè klèng Dèf hènkt ên, de grosz lèst ê' lafen.*

— *De klinn Dibe hengt ma, de grûssen lest ma lôfen.*

— *Die kleinen Spitz buben hängt man, die grossen lasst man laufen.*

— *Die kleinen Dieben hangt man und die grossen lässt man laufen.*

— *Kluanni Diap henkt mar und di grossn losst ma lafm.*

— *De klein' Dêw hangt'n, de grôt'n lötl'n lop'n.*

— *De kleinen Deiwe hengt men, de grâten let men lâpen.*

— *De lütl'n Spitzboben hengen's un de grot'n lâtens lopen.*

— *Kleine Deewe hänget me un de granten lest me laupen.*

— *Kleine dieven hangt men op, en groote loat men loopen.* (Hollandais)

— *Letj Thüwer hinget-m ap an föör a gratten skal-m a Hud Laft.* Frise).

— *D'a l'ajtte Thiewe hangt'm d'a grott lêt'm luppe.*

— *Da smaa Tyve hænger man, de store tader man gaae.* (Danois).

— *Smaa Tyve hænger man, for de store tager man Halten af.*

— *Dei smaa faa hanga, dei store faa ganga.* (Norvégien).

— *De sma tjufvarne hanger man upp, för de störa lyfter man pa halten.* (Suédois).

— *Sma tiufwar hangias vpp, for dhe stoora taar man Hatten aff.*

Digitized by Google

— *Stòrp j'ofarnir stiga um blid, en sma j'ofarnir hanga.* (Islandais),

— Les gros larrons pendent les petits.

— Les grands voleurs pendent les petits. (LAROUSSE).

— On ne pend que les petits voleurs. (TUET).

— A gros larron, grosse corde. (XVe s).

— Quelquefois c'est Dieu qui punit quelquefois c'est le vent d'est. C'est-à-dire Dieu punit les voleurs, et quelquefois c'est le gibet où le voleur danse dans l'air. (*Dictionnaire des proverbes Danois.*)

— Larrons pendus, bien perdus. (XVIe siècle LEROUX DE LINCY).

De cent pendus
Pas un de perdu.

Cela signifie, dit Leroux, qu'on les assiste à la mort et qu'on les fait repentir.

— Qui est destiné à être pendu n'est jamais noyé (REINSBERG-DURINGSFELD).

— Qui est né pour le gibet, ne se noyera jamais dans l'eau.

— Ce qui est destiné au gibet ne se noye pas.

— Qui a à pendre n'a à noyer.

— Ne puet noier qui doit pendre. Anc. prov. (LEROUX DE LINCY).

— *Die geboren is om te hangen, behœft geen wrees te ebben van verdrinken.* Celui qui est né pour être pendu ne se noiera jamais. (*Polyglot proverbs.*).

— *Chi è nato per la forca mai s'annegherò.*

— *Chi è nato per la forca, non si annega nell' acqua.* Sicilien. (REINSBERG-DURINGSFELD).

— *Chi ha da morir di forca, puo ballar sul fiume.* (Italie du centre).

— *He that's born to be hanged will never be drowned.* (HISLOP).

— *The water will ne'er waur the widdie.* (Ecosse. REINSBERG).

— *Han drukner ikke som henge skal, uder Vandet gaaer over Galgen.* Celui qui doit-être pendu ne sera point noyé, à moins que l'eau ne déborde jusqu'à la potence.

C'est ce qui fit qu'un voleur qui se voyait en péril en la mer s'écria : O potence ! ne perds pas tes droits. (*Dict. des Proverbes Danois*).

— Qui est destiné à être pendu ne se noie pas. (Ottoman. *Osmanische Sprichworter*).

— *Was am Galgen vertrcoknen soll, ersaüft nicht in Wasser.* Allemand. (REINSBERG-DURINGSFELD).

— *Die tot de galg giboren ès, verdrinkt niet.* (Hollandais).

— *Han druknar inkje, som hangen skal.* (Norvégien).

— *Den som skall hanga, drunknar inte.* (Suédois).

— *Den drunknar inte, som hanga skall.* (Suédois).

Digitized by Google

— *Marriage and hanging go by destiny.* (Anglais).

— *Il maritare e l'impiccare e destinato.* (Toscan).

— *Quod corvis natum est non submergitur aquis.* (Latin).

— *Was an Galgen gehört, das fressen die Wölfe nicht.*

Celui qui doit être pendu n'a rien à craindre du loup. (Allemand).

— *Was den Vögeln gehört, wird den fischen nicht.*

Celui qui est destiné aux oiseaux n'a rien à craindre des poissons (Allemand).

— *Was den Raben gehöret, ertrincket nicht.*

Cui est né pour les corbeaux ne se noie pas.

— *Wat den raevens toebehoort, verdrenckt niet.* (Hollandais).

— *Wat den vogelen behoort, passt niet voor de wisschen.* (Hollandais).

— *Was de Vögle ghört, chöme Fisch nid über.* (Bas allemand.

— *Wat aam Galge sterve sall, weed em Rhing nit versuffe.*

Celui qui doit être pendu ne se noiera pas dans le Rhin. (Platt deutch).

— Otez un vilain du gibet, il vous y mettra.

Dépend le pendard, il te pendra.
Oigne le vilain, il te poindra. (XVIe, siècle LEROUX DE LINCY).

Despen lou pendard, sé pot te penera.
Hante lou bilan, sé pot te punira. Gascon (REINSBERG-DURINGSFELD.)

— *Dispicca l'impiccato, impeccherà poi te.* (Italien).

— *Desempica l'empicat, che l'empicat te 'mpicarà te.* (Italie du nord).

— *Save a thief from gallows, and hé ll be the first to cut your throat.*

Sauvez un larron du gibet, et il sera le premier à vous couper la gorge. (Anglais).

— *Buy a theif from the widdie und he 'll help to hang ye.* (Ecossais).

— *Wenn du linen vom galgen lösest, der brächte dich selber gern d'ran.* (REINSBERG-DURINGSFELD).

— *Wer Einen vom galgen erlöset, den henkte der Erlöste gern selber d'ran.*

— *Wer einen ander vom galgen löset, der brecht in gern hinan.*

— *Verlost gij iemand van de galg, hij zal er u zelven graâg aanhangen.* (Hollandais).

— *Weel een anderen van der galghen loeset, die brengter hem geerne hen an.*

— Par compagnie, on se fait pendre. Se dit lorsqu'on fait quelque chose pour plaire à sa compagnie. (LEROUX).

— La mauvaise compagnie pend l'homme.

— Compagnie fait pendre gens.

— Maubese companye l'homé au gibet combide. (Gascon).

—Companié meno pendre. (Provençal MISTRAL).

Digitized by Google

— *Le cattive compagnie conducono l'uomo alla forca.* (Italien. REINSBERG-DURINGSFELD).

— *Le cattive compagnie conducongli uomini alle forche.* (Italie du centre).

— *L'cattiv cumpagnie guidin l'hom alla forca.* (Italie du nord).

— *I compagn i tira l'om su la furca.* (Lombardie).

— *I amici conduse l'omo su le forca.* (Venise).

— *La mala compagnia porta l'ommo a la forca.* (Sicile).

— *Mala campagnia porta l'omu a la forca.* (Sicile).

— *Ill company brings many a man to the gallows.* (Anglais).

— *Böse Gesellschaft bringt Manchen an den Galgen.* (Allemand).

— *Het is kwaad gezelschap, dat den man ter galge leidt.* (Hollandais).

— *Tis quaet gheselscap, dat den man ter galge leyt.* (Ancien flamand).

— *Det er ondtt Selskab, der leder folk tel galgen.* (Danois).

— Le bruit pend l'homme.

— *Chi è diffamto,* (REINSBERG-DURINGSFELD).

È mezgzo impicato. (Italie du Centre).

— *Un om disonorat.*

L'è ün óm mez impicat. (Lombardie).

— *Sa mala ida et fama impiccat s'homine.* (Sicile).

— *He that has an ill name, is half hanged.* (Anglais).

— *Wie eenen kwaden naem heeft is half gehangen.* (Hollandais).

— *As good be hung for a sheep as a lamb.* (Anglais).

— *Ar miliner, laer ar bleud*
A vo krouget dre he viz meud,
Ha mar ne vet ket krouget mad
A vo krouget dre he viz troad.

Le meunier, voleur de farine. — Par le pouce pendu sera ;
— S'il n'est bien pendu de la sorte, — par l'orteil on l'accrochera. (SAUVÉ. *Lavarou koz*).

— Aussitôt pris, aussitôt pendu. Se dit pour exprimer une décision décision très prompte : par allusion, d'après Larousse, aux trois membres du Parlement que les Seize assistèrent et firent exécuter au bout de deux heures.

— Je veux être pendu : imprécation encore usitée.

— Je veux qu'on me pende, si je ne le fais (LEROUX).

— On me pendroit plutôt.

— Lors bien peu s'en fallut...
Que de rage au gibet, je ne m'en allasse pendre :
(REGNIER : Satire VII.)

On dit par imprécation, le diable s'en pende. (LEROUX).

— Dire pis que pendre de quelqu'un, c'est en médire outrageusement. (LEROUX.)

Digitized by Google

— Argent fait perdre et pendre gens, (XVIe siècle).

— Il se ferait pendre pour avoir de l'argent. — Se dit lorsqu'on veut témoigner l'étrange affection ou avidité qu'on a pour quelque chose. (LAROUSSE).

— Qui plus despend que n'a vaillant
Il fait la corde à quoy se pend.

XVe siècle : (LEROUX DE LINCY).

— Les beaux hommes aux gibets.

XVIe siècle.

— Pour voir fut pendu. — Ce dicton est usité en Bretagne pour exprimer le danger, qu'il y a à se montrer trop curieux.

— Il vaut mieux tendre la main que le cou : il vaut mieux demander l'aumône que de voler et se mettre en danger d'être pendu. (LEROUX).

— Friser la corde, c'était faillir à être pendu (LEROUX).

— Sentant la hart de cent pas à la ronde (MAROT.)

On dit aujourd'ui : sentir la corde.

— Il ne vaut pas la corde pour le pendre.

— On dit par injure à un méchant homme que c'est un reste de gibet, qu'il a mérité d'être pendu. (LEROUX).

— Vau pas li braio d'un pendu. (MISTRAL).

— Avé l'espèr dou pendu, que la cordo pete.

— Chasque oustau a soun can pendu.

— Dins chaque oustau i'a 'n pendu.

Qu'es pas couneigu.

— Plus d'un homme fut pendu, parce que le juge voulait aller diner. COOPER les *Monikins*.

§ 4. — LES PENDUS ET LA DESTINÉE.

En Basse-Bretagne, les enfants qui naissent quand la lune est à se *pendre*, c'est-à-dire quand étant à l'état de croissant, elle parait suspendue comme par une corde à la pointe d'un nuage, une corne en haut l'autre en bas, sont destinés à mourir pendus. (*Mélusine*, t. I, col. 324).

En plusieurs districts d'Ecosse existe la croyance que la destinée de celui qui vient au monde les pieds les premiers est d'être pendu. A Banff un enfant naquit de la sorte il y a longtemps. Il devint un joli garçon, mais cette terrible idée, hanta sa mère et la rendit malheureuse. Il mourut de mort naturelle, et sa mère disait que sa mort l'avait soulagée d'un grand poids. (GREGOR. *Folk-lore of Scotland*, p. 25).

Digitized by Google

Dans un conte de Grimm, la *Pauvre vieille mère*, une veuve qui a perdu ses enfants, va à l'église qu'elle trouve pleine de personnes défuntes ; une de ses tantes lui dit de regarder du côté de l'autel : elle voit ses fils, l'un au gibet et l'autre sur la roue. C'était la destinée qui les attendait s'ils avaient vécu jusqu'à l'âge d'homme.

On disait jadis que ceux qui devaient être accrochés au gibet étaient chatouilleux de la gorge. La *Satyre Ménippée* parlant du sire de Rieux (qui fut pendu) le montre mettant deux ou trois fois la main à la gorge qui lui démangeait.

D'après les marins anglais celui qui passe sur une échelle à terre est destiné à être pendu. (BASSETT. *Legends of the sea*. p. 433).

Plusieurs contes populaires font allusion à la croyance que celui qui naît dans certaines circonstances est destiné à être pendu. Dans un conte de Luzel (*Mélusine*, t. I, col. 324), un garçon naît au moment où la lune est à se pendre et un moine dit à sa mère qu'il est destiné à être pendu à l'âge de dix-huit ans. Le garçon, devenu grand, quitte le pays pour ne pas faire honte à ses parents ; il se marie, la nuit de ses noces, sa femme voit la chambre s'illuminer, des hommes de mauvaise mine dressent une potence, prennent le nouveau marié, et l'ayant pendu, le détachent du gibet et le remettent dans son lit, sans qu'il s'éveille. Sa femme regarde tout cela sans pouvoir bouger, et lui voit au cou la trace de la corde. Il se réveille et se plaint d'avoir eu mal à la gorge. Sa destinée était accomplie, il venait d'atteindre ses dix-huit ans.

En Haute-Bretagne j'ai recueilli deux contes dans lesquels l'enfant, né sous une mauvaise étoile, est destiné à être pendu à l'âge de dix-huit ans. Dans les deux récits le garçon dès qu'il est instruit de sa destinée, quitte le pays ; le jour de ses vingt ans il s'endort au pied d'une croix où il avait coutume de prier pour supplier Dieu de détourner de lui son malheureux sort ; son maître qui l'avait suivi voit les anges le pendre à la croix par les pieds, sans le réveiller. (*Contes des paysans*, N° LXV). Dans l'autre conte, l'enfant est pendu trois fois, pendant son sommeil, à la corde des cloches de l'église. (*Coutumes populaires*, p. 11).

En Berry, les fantômes de ceux qui ont été pendus viennent danser pendant les Avents au Carroir des pas pressés, et la nuit de Noël ils se racontent leurs aventures. (LAISNEL DE LA SALLE, *Légendes du Centre*, t. I, p. 156).

Dans un conte de Luzel (*Légendes chrétiennes*, t. II), intitulé *l'Ombre du Pendu*, le galant d'une jeune fille est exécuté ; son rival passant la veille de son mariage au pied du gibet, l'invite par manière de plaisanterie à assister à ses noces ; il croit voir aussitôt le pendu marcher derrière avec sa potence. Le jour du mariage, le pendu est à l'église, au repas, même dans le lit du marié, et le lendemain, avant de partir il invite le marié à venir le voir à minuit auprès du gibet.

Digitized by Google

Grimm, *Veillées allemandes*, t. I, p. 526, raconte qu'un aubergiste passant avec deux marchands au pied d'une potence où trois pendus étaient accrochés depuis de longues années, dit impudemment qu'ils peuvent venir souper avec lui s'ils le veulent. Rentré dans sa chambre, il voit les trois pendus, horribles à voir et tels qu'ils étaient à la potence, qui se mettent à table, et lui font signe à plusieurs reprises de venir se joindre à eux.

Dans deux contes populaires, l'un de l'Agenais (BLADÉ, *La Goulue*), l'autre de la Lorraine (COSQUIN, *Le Pendu*, n° XLI), des parents qui ont promis à leur fille de la viande et n'ont pu se la procurer, lui apportent la jambe d'un pendu. Quand elle l'a mangée, le pendu vient réclamer la cuisse ou la jambe qu'on lui a enlevée. Des contes allemands, anglais, vénitiens et catalans, il s'agit du foie ou du cœur. (*Cf. Cosquin*, t. II, p 77).

M. Cosquin cite aussi un vieux livre flamand : un distillateur s'est procuré le crâne d'un voleur pendu pour le distiller et en mélanger « l'esprit » avec de l'eau-de-vie. Tout à coup la nuit, le pendu entre et lui dit : « Rends-moi ma tête ! »

Quand on offrait à Odin des sacrifices humains, la pendaison était la manière favorite de lui expédier ses victimes. Vikarr, roi d'Agdhir ayant éprouvé des vents de bout pendant une croisière, ses compagnons tirèrent au sort pour savoir la victime qui serait offerte au dieu : le roi voulut accomplir le sacrifice seulement en effigie ; mais il fut percé d'une épée par Starkadler, et Odin reçut la victime qu'il réclamait.

A cause de ce mode de sacrifice, et aussi parce qu'Odin s'était pendu au frêne Yggdrasil pendant neuf jours et neuf nuits, il fut surnommé le dieu des pendus, le seigneur de la potence, le régulateur de l'échafaud. (KELLY. *Curiosities of Folk-lore*, p. 209).

§ 5. — COUTUMES ET SUPERSTITIONS.

A Paris quand on menait les condamnés au lieu du supplice (c'était ordinairement Montfaucon), on leur faisait faire des pauses à quelques endroits, et une entre autres dans la cour des Filles-Dieu, où on leur servait un verre de vin et trois morceaux de pain béni ; on appelait cette collation le dernier morceau du patient ; s'il mangeait avec un certain appétit, c'était un bon augure pour son âme. (SAINT-FOIX. *Essais sur Paris*. p. 88).

Les gens âgés peuvent se souvenir, dit Monteil, *Histoire des Français*, t. III, p. 41, note, qu'avant la révolution le bourreau disait au patient : « Le roi te salue. » Et à ceux qu'il rencontrait : « Dieu vous garde de mes mains. » Dans certaines villes, il portait sur le dos une échelle et une potence brodées.

Digitized by Google

Rabelais, l. IV c. 48 fait allusion à une singulière coutume :

« Puis y accourrut le maistre d'eschole avecques touts ses pedagogues, grimaulx et escholiers et les fouettoit magistralement, comme on souloit fouetter les petits enfants en nos pays, quand on pendoit quelque malfaicteur, afin qu'il leur en soubvint. »

D'après les privilèges d'Aigueperse 1374, les femmes et les enfants devaient assister à l'exécution des pendus (MONTEIL, l. c. t. I, p. 155).

Parfois on épargnait le pendu qui avait été accroché quelque temps sans mourir.

En Abyssinie, tout homme convaincu d'avoir vendu un chrétien est condamné à la potence. Quand on exécute dans ce dernier cas, on balance sept fois le patient, et l'on coupe ensuite la corde. Si le patient survit, il a sa grâce. (SIMON, l'*Ethiopie*, p. 217).

On cite en France un jugement dont l'arrêt portait que le coupable serait pendu le temps qu'il faut à un homme pour faire dix pas. L'arrêt fut exécuté ponctuellement et le malheureux eut le bonheur de revenir à la vie. (Dict. Larousse, v. pendu). Il était consacré dans notre ancien droit criminel que lorsque la corde venait à se rompre avant la mort du patient, ce patient était sauvé. Nos ancêtres considéraient cet heureux accident comme une sorte de jugement de Dieu. La personne du condamné revêtait tout-à-coup une sorte de caractère sacré, et on disait : il a passé à fleur de corde.

Il y avait dans la marine plusieurs genres de pendaison : celle à la corde sèche : celle-ci était neuve, raboteuse et ne glissait pas facilement. Dans la pendaison à la corde suifée au contraire, la corde glissait aisément, et le patient ne souffrait pas longtemps (GARNERAY. *Voyages*, p. 67).

Toucher à un pendu était une action peu honorable :

A Surinam, un soldat s'étant pendu à un arbre, aucun de ses camarades ne voulut couper la corde, parce qu'il s'était détruit lui-même. Ils prétendaient, d'après leurs préjugés, car ils étaient tous Allemands, que le toucher serait se rendre aussi infâme que lui. (STEDMAN. *Voyage à Surinam*, t. II, p. 219.)

En Perse on doit se purifier lorsqu'on a passé à dessein devant un corps pendu au gibet trois jours après son exécution. (CHARDIN, t. VII, p. 150).

D'après une croyance écossaise, décrocher un pendu portait malheur :

Les gens sages laissent leur bien à la vague comme au chanvre... Bonheur ne nous advient jamais d'un homme à demi-noyé ou à demi-pendu (W. SCOTT. *Le Pirate*, ch. XI).

D'après M. Génin. *Récréations philologiques* cité par Larousse, celui qui décrochera un pendu du gibet sans la volonté du juge sera mis à l'amende de 1800 deniers ou 45 sols. Celui qui sans le consentement

Digitized by Google

du juge aura osé détacher un corps de la branche où il était accroché payera une amende de 1.200 deniers, qui font 30 sols. (Loi salique, t. LXIX, art. 122.) L'impression de la loi salique s'est conservée jusqu'à nos jours et c'est sans doute un des plus curieux exemples de la persévérance des traditions.

En Cochinchine, les pendus appellent sans cesse au suicide ceux qui ont déjà tenté une première fois de se détruire par strangulation.

Si l'on dépend un pendu, il faut couper la corde et non la dénouer; c'est la seule manière d'empêcher l'esprit de revenir pousser au suicide. Si l'on a agi autrement, on fait un sacrifice où le ma-than-vong est représenté une corde à la main ; il est brûlé à la fin de la cérémonie, et la corde qui a servi à la pendaison est coupée en morceaux, ce qui rompt le charme. (*Excursions et reconnaissances*, 1881, p. 367).

En Bretagne, lorsqu'arrive un suicide, on assure qu'il s'élève généralement une tempête. Vers Loudéac, on attribue surtout les ouragans et les orages violents à la mort de quelqu'un qui s'est pendu.

D'après une tradition allemande, si quelqu'un se pend, son suicide soulève une tempête. Cela vient sans doute d'une légende scandinave, d'après laquelle le chef de pirate Wikarr ayant eu vent debout dans une croisière, fit tirer au sort pour choisir celui qui serait sacrifié. Dans le Markland, lorsque s'élève un ouragan, on dit que quelqu'un s'est pendu dans la forêt. (BASSETT, p. 137-8).

§ 6. — LE CADAVRE DES PENDUS.

En Angleterre, lorsqu'un mal est sans remède, il peut néanmoins être guéri par l'attouchement du roi, ou par le bras d'un pendu. (COOPER. *Les Pionniers*, ch. v).

Hunt dit avoir vu une jeune femme monter sur l'échafaud à Old Bailey, pour faire toucher une loupe par la main d'un homme qui venait d'être exécuté. Naguère à Northampton nombre de malades s'assemblaient autour du gibet pour recevoir le coup du mort et ils payaient pour cela une redevance au bourreau. (BLACK *Folk-Medicine*, p. 101.)

La sorcellerie a fait grand usage du corps des pendus :

En 1397, le bruit se répandit qu'on avait vu un barbier du roi rôder autour du gibet pour y prendre les ingrédients des maléfices à l'aide desquels il allumait la frénésie de Charles VI. (BARANTE *Histoire des ducs de Bourgogne*, t. II, p. 330). Lorsque le moine Petit fit l'apologie du meurtre du duc d'Orléans, il raconta que pour arriver à tuer le roi par sortilège, le duc d'Orléans avait arraché, avec des cérémonies

Digitized by Google

cabalistiques, l'os de l'épaule d'un pendu, et qu'après avoir tracé dessus des caractères avec son sang, il l'avait remis au duc qui le porta longtemps entre sa peau et sa chemise. (Ibid, t. III, p. 135).

Dans le pays de Liège (HOCK, *Croyances* p. 68), des sorcières connues sous le nom de *Godaresses* vendent, pour guérir des maux réputés incurables, des remèdes faits avec la graisse ou le sang d'un supplicié. On disait. à Herstal, que trois ou quatre des bonnes Godaresses qui y habitent avaient encore de la graisse de six chauffeurs exécutés à Liège en 1797.

Les sorcières (THIERS. *Traité des Superstitions*, ch. XIV), allaient chercher aux gibets pour leurs maléfices la chair des pendus.

Dans sa *Lettre pour les sorciers*, Cyrano de Bergerac fait ainsi parler l'un d'eux : Je fais brûler aux voleurs des chandelles de graisse de pendu, pour endormir les hôtes pendant qu'ils exécutent leurs vols.

De même, dans Shakspeare, les sorcières disent : Prenons de la graisse qui ait suinté du gibet d'un meurtrier et jetons-la dans le feu. (*Macbeth*, act, IV, sc. I.).

Les Pharmacopées du XVIe siècle font déjà la mention de graisse de pendu pour frictionner les membres douloureux. (AD. LECOQ. *Empiriques beaucerons*, p. 47).

Antœus faisait avec le crâne d'un pendu des pilules pour la morsure du chien enragé. (PLINE, t. XXVIII, c. 9.) Thiers, ch. XXX, cite d'après Fernel, parmi les vaines pratiques en usage en France, celle de se faire pour le même but des pilules du test d'un pendu. Le même auteur, d'après Bernardin de Sienne, classe parmi les vaines observances celle qui consiste à toucher avec les dents une dent de pendu pour guérir le mal de dents.

On appelle mousse de crâne une petite plante qu'on trouve principalement en Angleterre et en Irlande sur le crâne de personnes qui ont été pendues et attachées depuis longtemps au gibet ; car on a soin d'y faire si bien tenir leurs membres avec du fil d'archal que leurs os y demeurent plusieurs années après que la chair a été entièrement consumée par la putréfaction et par l'air. On l'employait en Allemagne contre le saignement de nez, on la mettait dans les narines, et contre l'épilepsie, (VALMONT DE BOMARE. *Dictionnaire d'histoire naturelle*).

Pour se rendre invisible, il suffisait de porter une perruque faite des cheveux d'un pendu et trempé dans le sang d'une Pupu. (THIERS, ch. XXX).

Henri Heine parle d'une sorcière qui vendait aux débitants de bière les doigts des morts, les doigts d'un voleur pendu qui servent à donner bon goût à la bière dans le tonneau et qui en augmentent le contenu. Quand on attache en effet le doigt d'un pendu, et surtout d'un pendu

Digitized by Google

innocent, à un fil fixé dans l'intérieur du tonneau, non-seulement cela donne à la bière un meilleur goût, mais on peut en tirer le double, le quadruple, de ce que contient un tonneau d'égale grandeur. (*Mémoires*, p. 113).

D'après le « Grand-Albert » (éd. LEBAILLY p. 48), pour faire la main de gloire, on prend la main d'un pendu qu'il faut lui avoir achetée avant sa mort.

Cette croyance existe aussi au Canada : La main de gloire est une main de pendu desséchée, avec laquelle on peut pénétrer où on veut. et la chandelle magique est composée de sa graisse fondue avec un cierge pascal. Un homme qui se promène la nuit avec ce flambeau doit trouver un trésor à l'endroit où elle s'éteint. (GASPÉ. *Le chercheur de trésors*, p. 28).

§ 7 — LE GIBET ET LA CORDE.

Les sorcières recherchent les endroits où ont eu lieu des exécutions. Parfois elles y dansent sous l'arbre qui a servi de gibet. (GRIMM. D.M. ch. XXXIV).

On dit que quand un jeune adolescent, né de parents voleurs et voleur comme eux, ou même, selon d'autres, innocent du vol, mais forcé par la torture à se déclarer voleur, vient à être pendu, et qu'il lâche de l'eau ou répand du sperme sur la terre, la mandragore ou petit homme de potence (GALGEN-MAŒNLEIN) pousse dans cet endroit. (GRIMM *Veillées allemandes*, t. I, p. 159). Au-dessous de la potence poussait une mandragore qui fleurissait si le pendu était vierge. (LANG. *Custom and Myth*, p. 141). D'après Brown. *Essai sur les erreurs*, t. I, p. 215, elle naissait de la graisse et des urines du supplicié.

Dans la croyance populaire portugaise la mandragore naissait au-dessous du gibet, de l'éjaculation automatique du pendu. (TH. BRAGA *O Povo portuguez*, l. II, ch. 2). L'abbé Le Canu. *Histoire de Satan* p. 291 raconte qu'au XVIe siècle les sorciers de Paris allaient clandestinement détacher des poteaux de Montfaucon les corps des suppliciés.

Cyrano de Bergerac, *Pour les sorciers*, fait dire à l'un de ses personnages : Je pousse les joueurs à chercher le trèfle à quatre (feuilles) sous les gibets.

En Berry, on allait jadis chercher de la graisse de pendu au Carroir des pas pressés. (LAISNEL DE LA SALLE, t. I, p. 165).

A Ercé, on assure qu'il ne pousse pas de grain sur la Lande de la Justice, où se trouvaient autrefois les fourches patibulaires de la seigneurie du Bordage. (SÉBILLOT, *Traditions*, t. I, p. 354).

Digitized by Google

D'après Thiers, *Traité des Superstitions* ch. IV, on se guérissait de certaines maladies par le moyen d'un morceau de bois pris à un gibet ou à une potence. Brown, t. II, p. 101 dit que l'on se servait de morceaux de potences pour guérir des fièvres tierces. En Angleterre un morceau de bois pris à une potence et porté autour du cou passait pour guérir de la fièvre (BLACK, p. 100).

Dans le Vogelsberg, les goutteux portaient au doigt annulaire de la main droite des bagues faites avec les clous qui avaient servi à un homme pour se pendre. (GRIMM, l. c. ch. XXXVI).

On dit en proverbe :

— Avoir de la corde de pendu.

— Il a de la chance de pendu.

— Avoir de la corde de pendu dans sa poche.

Ces dictons sont expliqués par les superstitions qui courent encore parmi le peuple en plusieurs pays d'Europe.

Dans les *Ordenaçoes manuelinas* de 1512, on défend de porter sur soi une dent ou une corde de pendu ; cette superstition a persisté en Portugal jusqu'à ce siècle. Dans presque toutes les maisons on gardait un morceau de corde qui passait pour avoir la vertu de guérir du goitre. (TH. BRAGA, l. II, cl. 2).

En Basse-Bretagne existe la même croyance : Cette corde a déjà serré un pendu. Vous en aurez chacun un morceau. Cela vous portera bonheur ; vous pouvez aller dans les foires, dans les marchés, votre fortune est faite comme si vous aviez le chat noir. (GUYONVAC'H p. 48.) En Normandie la corde de pendu porte bonheur (ALFRED DE NORE : *Coutumes* p. 271) Dans le pays de Liège si l'on a dans la main gauche un petit bout de corde de pendu, un morceau de nid d'hirondelle, un liard troué et une médaille bénite, la main droite tirera un bon numéro. (HOCK : *Croyances* p. 49.) Pour être heureux au jeu, on prenait une anguille morte faute d'eau, on en détachait la peau et l'on introduisait dans celle-ci le fiel d'un taureau tué par des chiens ; ensuite on liait la peau par les deux bouts avec de la corde de pendu. (*Dictionnaire des superstitions*, col 505).

En Ecosse, l'instrument avec lequel un suicidé avait mis fin à ses jours était très recherché, et sa possession, surtout celle du nœud de la corde si la mort avait eu lieu par pendaison, était regardée comme devant assurer la prospérité de son possesseur. Cette croyance s'appliquait à la corde des suicidés et à celle des criminels. (GREGOR, l. c. p. 214). En Portugal une corde de pendu est un bon préservatif contre les disgrâces (PEDROSO, N° 141). Parmi les préservatifs jadis en usage contre le mauvais œil figurait la cendre de la corde d'un pendu. (JONES *Credulities* p. 168).

Digitized by Google

En Flandre, pour se délivrer de l'espèce de fascination appelée la male main, on porte sur la poitrine un morceau de la corde qui a servi à pendre un assassin. (CONSCIENCE : *Veillées flamandes* p. 63).

Dans l'antiquité, on croyait se guérir du mal de tête en s'attachant aux tempes la corde d'un pendu. (PLINE l. XXVIIIC. 12). Thiers *Traité des superstitions* ch. XXX, constate que cette superstition existait encore en France au XVIIe siècle.

Jusqu'à ces derniers temps, la corde de pendu était regardée en Angleterre comme un remède contre le mal de dents; on la roulait autour de la tête (BLACK p. 100). On la portait jadis dans sa poche pour se préserver du mal de dents (*Dict. des superstitions*, col. 238).

Pour les fièvres quartes, on attachait au cou du malade un clou pris à une croix ou une corde ayant servi à un crucifiement (PLINE l. XXVIII, ch. 11.)

Si on prend une corde avec laquelle on aura pendu un voleur et qu'on la mette dans un pot de terre avec un peu de la paille qu'un tourbillon élève en l'air, si on mêle ce pot parmi d'autres, il les fera tous rompre (*Admirables secrets du Grand-Albert*, p. 135). On dit encore que si on attache de la même corde à la pêle dont on enfourne le pain, celui qui le mettra au four n'en pourra venir à bout, et le pain en sortira (*ibid.*)

La corde de pendu n'est efficace que si le pendu a succombé : dans l'affaire Mathon, qui a eu lieu à Paris en 1886, la corde qui avait servi à pendre la victime fut dérobée ; lorsqu'on sut que c'était une pendaison simulée, ceux qui avaient pris de la corde s'empressèrent de la rapporter (Comm de M. PH. SALMON).

On croit en plusieurs pays de France que la corde la plus puissante est celle qui a cassé au moment où celui qui l'avait au cou l'avait accrochée pour se pendre (Comm. de M. G. DE MORTILLET).

C'était un usage immémorial en Angleterre de goudronner les contrebandiers. On les pendait au bord de la mer. On les enduisait de bitume et on les laissait accrochés (V. HUGO. *L'homme qui rit*, p. 60).

§ 8. — LES PENDUS ET LES SONGES.

Voir des pendus en un gibet signifie dommage et grandes adversités. (*Récréations galantes*. 1672, p. 231).

Etre condamné à la pendaison et subir ce supplice, signifie dignité proportionnée à la hauteur du gibet : pour un malade guérison ; pour un affligé consolation et joie.

Etre pendu sans que mort s'ensuive signifie richesses et dignités perdues.

Digitized by Google

Condamner un homme au gibet, signifie colère qu'on aura contre cet homme, honneurs et dignités dont on l'investira plus tard et dont il abusera.

Manger de la chair de pendu signifie fortune faite avec l'aide d'un grand personnage, mais par des moyens coupables (JACOB. *Dictionnaire des songes expliqués* p. 50).

PAUL SÉBILLOT.

MIETTES DE FOLK-LORE PARISIEN[1].

XIII

Dans certains milieux élégants de Paris, on dit, en souriant mais en y croyant au fond un peu, que le bris d'un verre de couleur blanche porte bonheur, surtout si le verre s'est cassé en plusieurs morceaux.

GIRARD DE RIALLE.

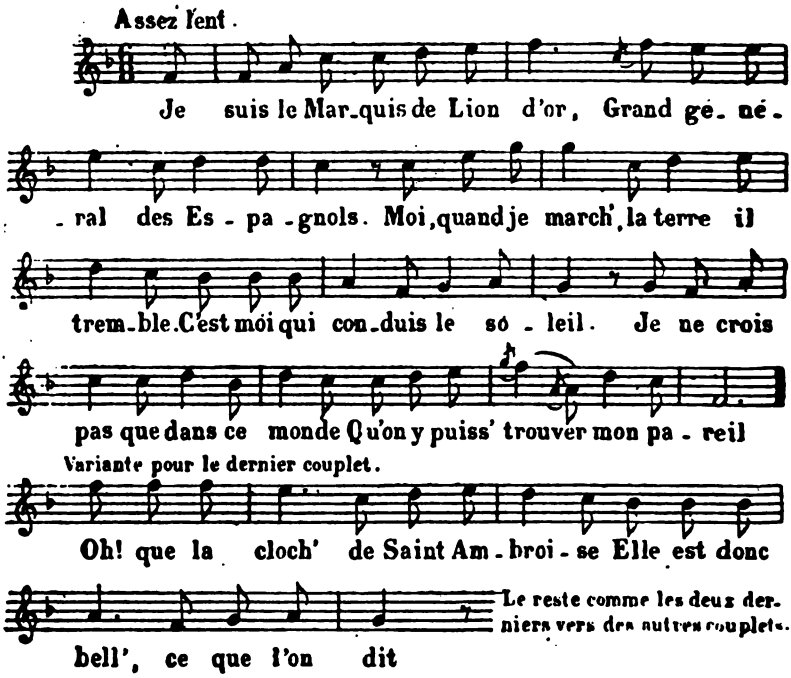
[1] Cf. le t. III, p. 96, 137, 236, 389, 290, 617, le t. IV, p. 289, 348, 398, 616, 660, le t. V, p. 51, 273.

Aller au diable.

Digitized by Google

LA CHANSON DU GÉANT

MORVAN.



Je suis le Marquis de Lion d'or,
Grand général des Espagnols.
Moi, quand je march', la terre il tremble.
C'est moi qui conduis le soleil.
Je ne crois pas que dans ce monde
Qu'on y puiss' trouver mon pareil.

Le moindre souffle de mon vent
Ferait moudr' les moulins à vent;
De mon bras gauch' que j' le remue,
Depuis Paris jusqu'à Bordeaux,
De mon petit doigt je renverse
Les éléphants et les taureaux.

Digitized by Google

Avant qu' ce soit la fin d'avril,
Moi seul je veux prendre Paris ;
Tout à l'entour de Notre-Dame,
Ousque les rues sont fortifiées,
J' veux qu' la têt' des fill' et des femmes,
J' veux que Paris en soit pavé.

Un jour, en revenant d'Artois,
J' vis venir un normand-z-à moi.
D'un' de mes mains je l' prends, je l'jette ;
Auparavant qu'il soit tombé,
Il n'y avait plus que la carcasse
Qu' les moucherons avaient laissé.

Oh ! que la cloch' de Saint-Ambroise
Elle est donc bell', ce que l'on dit !
Oh ! qu'elle me serait commode
Pour m'y faire un bonnet de nuit.

Cette chanson est très différente, par la forme comme par l'esprit, de la généralité de nos chansons folk-loriques. Mais, par son sujet, elle peut être rapprochée des traditions relatives aux géants, à Gargantua, ou simplement aux matamores des théâtres populaires du XVIIe siècle. A ce titre, elle intéressera sans doute quelques uns de nos confrères. Je l'ai recueillie d'un paysan des environs de Château-Chinon.

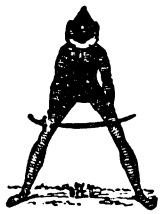
JULIEN TIERSOT.

Digitized by Google

LA CHANSON DE BRICOU[1]

IV

(VERSIONS LORRAINE ET ALSACIENNE)



MPÈRE en signalant une variante lorraine qui sera donnée plus loin, avait reconnu l'importance de cette randonnée, mais faute de l'avoir rattachée à l'antiquité classique, il n'a pu donner à ses remarques un caractère de précision et d'exactitude : « Tout chant, contenant une formule d'invocation, une allusion à des superstitions plus ou moins bizarres, devra être également recueilli avec soin : telle est *la Conjuration et le Loup*, envoyée au comité par M. Friry, corespondant à Remiremont, et qui se retrouve dans plusieurs parties de la France Dans ce singulier morceau, les divers éléments sont successivement invoqués comme dans les runes scandinaves ou finnois : ils se refusent à l'action de l'homme, et n'agissent que quand le diable parait. Le fond de ce chant étrange doit être fort ancien[2]. » N'en déplaise à Ampère, les runes scandinaves ou finnois n'ont, à mon avis, rien à faire avec la chanson de Bricou, qui doit être rattachée, comme je l'ai dit, non à une incantation magique, mais à une cérémonie symbolique dont Elien et Porphyre nous ont conservé le souvenir.

La version lorraine, dont Ampère a publié le texte à la suite de cette observation[3] se compose des termes suivants :

Il y a un loup dedans un bois
Le loup ne veut pas sortir du bois

REFRAIN Ha, j'te promets, compère Brocard
Tu sortiras de ce lieu là

2. Il faut aller chercher le chien (*b*)
Le chien ne veut pas japper au loup

[1] Voir le t. v, p. 345.

[2] *Journal de l'instruction publique* 1853, p. 714-715.

[3] Réimprimée dans Stœber, *Elsässisches Volksbüchlein* t. I, 2e éd. Mulhouse 1859, in-8° p. 105-107.

[4] Le Bricou de la version languedocienne.

Digitized by Google

3. Il faut aller chercher l'bâton (*c*)
L'bâton n'veut pas battre le chien.
4. Il faut aller chercher le feu (*d*)
Le feu n'veut pas brûler l'bâton
5. Il faut aller chercher l'eau (*e*)
L'eau n'veut pas éteindre le feu.
6. Il faut aller chercher le veau (*f*)
Le veau n'veut pas boire l'eau
7. Il faut aller chercher l'boucher (*g*)
Le boucher n'veut pas tuer l'veau
Il faut aller chercher le diable
Le diable veut bien venir.

En Alsace, cette randonnée est connue sous le nom de « *Das Màrlein von Joggelé* » (le petit conte de Joggelé), elle renferme plusieurs termes qui manquent dans la version lorraine[1].

Le maître envoie Joggelé cueillir des poires
Joggelé ne veut pas cueillir des poires.
2. Le maître envoie le petit chien, (*b*)
Le petit chien ne veut pas mordre Joggelé.
3. Le maître envoie le petit rondin (*c*)
Le petit rondin ne veut pas battre le petit chien.
4. Le maître envoie le petit feu, (*d*)
Le petit feu ne veut pas brûler le petit rondin.
5. Le maître envoie la petite eau, (*e*)
La petite eau ne veut pas éteindre le petit feu.
6. Le maître envoie le petit veau, (*f*)
Le petit veau ne veut pas boire la petite eau.
7. Le maître envoie le boucher (*g*)
Le boucher ne veut pas tuer le petit veau.
Le maître envoie le diable,
Le diable veut bien emmener le boucher.

Stœber signale en note une version en prose, dans le dialecte de Basse-Alsace, qu'il devait publier dans les *Märchen und Schwänke* (2e édition). N'ayant pas eu entre les mains ce volume qui, je crois, n'a pas paru, je me suis servi de la traduction que M. Ristelhuber a pu-

[1] Stœber *Elsässisches Volksbüchlein* p. 31-32.
Schickt d'r Herr d'r Joggelé üsse
(Refrain) *Juheh ! Joggelé will nit heime geh.*

Digitized by Google

blié dans cette *Revue*[1], d'après la première édition de l'*Elsässisches Volksbüchlein*[2].

1. Le cochon de lait ne veut pas sortir du bois ni quitter la glandée.
2. Le petit chien ne veut pas mordre le cochon de lait: (*b*)
3. Le bâton ne veut pas frapper le petit chien ; (*c*)
4. Le petit feu ne veut pas brûler le bâton ; (*d*)
5. Le ruisseau ne veut pas éteindre le petit feu (*e*)
6. La petite vache ne veut pas boire le ruisseau (*f*)
7. Le boucher ne veut pas tuer la petite vache (*g*)
8. Le bourreau veut bien pendre le boucher.

Le folk-loriste alsacien[3] a consacré à cette randonnée une note importante[4] dont je crois utile de traduire la plus grande partie. Il commence par signaler le chantjuif de la Haggada de Pâques, dont il donne la traduction allemande publiée déjà par E. Meier[5] : celle-ci est identique à celle que nous devons à M. Montet[6]. Cette version hébraïque avait déjà été l'objet de recherches importantes : « Ulrich, dit Stœber, en avait donné une traduction[7], qui fut reproduite dans le *Cor enchanté*[8] sous le titre niais : « *Pour les tout jeunes d'entre les nôtres* » et passa de là dans le *Livre enfantin* de Simrock[9]. Elle avait déjà paru dans une collection de chants de la Pâque juive[10] et Probst écrivit là-dessus une dissertation latine (*De Hædo*) : il y prétend que ce chant représente d'une manière allégorique le destin du peuple juif qui doit subir une série d'oppresseurs jusqu'à ce que le Seigneur le délivre. Les paroles de la Bible sur lesquelles il s'appuie se trouvent dans Jérémie (xxx, 16, 17) : « Tous ceux qui te dévoreront seront dévorés[11] ». Suivant

[1] Tome III, avril 1888, p. 181.

[2] Strasbourg. 1842, in-8°.

[3] Cf. l'étude que lui a consacrée M. Ristelhuber, *Revue des Traditions populaires*, avril 1888.

[4] *Op. laud.*, p. 129-135.

[5] *Volksmärchen aus Schwaben*, Stuttgard, 1852, p. 317-319.

[6] *La Chanson de Bricou*, p. 4-6.

[7] *Jüdische Geschichten in der Schweiz*, Bâle 1768, p. 136.

[8] Arnim et Brentano, *Des Knaben Wunderhorn*, Berlin, 1846, 3 v. in-8°, t. III, p. 399-402.

[9] *Das deutsche Kinderbuch*, Francfort-sur-le-Main, 1857, p. 264-266.

[10] *Sepher Haggadah*, Venise, 1609.

[11] Cf. Rochholz, *Alemannisches Kinderlied und Kinderspiel*, Leipzig, 1857, p. 152-154.

Digitized by Google

Leberecht[1], le père représente Dieu : le chevreau est le peuple juif ; les deux pièces d'argent désignent Moïse et Aaron ; viennent ensuite les représentations figurées des peuples hostiles aux juifs, depuis les anciens Assyriens jusqu'aux Turks dont la puissance, c'est-à-dire l'ange de la mort, sera anéantie par le Très-Saint, c'est-à-dire Dieu lui-même, dans les temps messianiques.

« Au lieu de chevreau, d'autres traducteurs ont une chevrette qui, d'après un commentaire communiqué par M. Dreyfus, rabbin de Mulhouse, signifierait Joseph, ce qui n'est pas vraisemblable. A. Ben Baruch, un récent éditeur de la *Haggada*[2] a adopté cette interprétation avec quelques modifications : Israël est représenté sous la forme d'un agneau : les deux pièces de monnaie avec lesquelles le père (Dieu) l'achète, sont les deux tables de la loi : le chat est Nabuchodonosor. Au jugement dernier, Dieu récompensera chacun selon ses œuvres : il bannira la mort et rassemblera les justes de toutes les nations qui ne feront qu'un seul peuple, le peuple Israélite, son agneau.

« Rochholz donne[3], d'après Teuber, une autre explication rationaliste que voici : le chant montre que, dans ce monde, l'un domine l'autre et chaque créature a son maitre. Cette explication ne saisit pas assez profondément l'esprit de ce chant qui est encore à présent chanté la veille de la Pâque, dans les familles juives, par les vieux et les jeunes. Il a encore un sens nettement religieux, historique, messianique et il était employé dans les fêtes chrétiennes. Depping[4] donne un hymne de S Lambert que le 17 septembre, veille de la fête de ce saint, on chantait à Munster en Westphalie, à une procession composée de religieux et de laïques. A la fin, on dansait autour d'une tonnelle en-

[1] *Christeicher Reformator*, Leipzig, 1731, t. XVII, p. 28 ; Meier, *Volksmarchen aus Schwaben*, p. 318.

[2] *La Haggada ou Cérémonies religieuses des Israélites pendant les deux premières soirées de Pâques*. Paris, 1847, petit in-8°.

[3] *Allemannisches Kinderlied* p. 155. Pour arriver à son but. Ben Baruch altère, dans sa traduction le texte haggadique. Ainsi le dernier couplet commence ainsi :

Enfin, le saint, bénit soit-il, arrive
Il bannit à jamais la mort
Qui avait fait mourir le boucher
Parce qu'il avait tué le bœuf, etc.

Au lieu de :

Dieu vint (béni soit-il)
Et frappa l'ange de la mort
Qui avait tué le boucher
Qui avait égorgé le bœuf, etc.

[4] *Eos* IIIe année, Munich 1810.

Digitized by Google

guirlandée et illuminée : la série complète des personnages du célèbre chant se déroulait depuis le commencement jusqu'à la fin :

Le maître envoie le chasseur
Il doit holer les poires . »

On voit que Stœber attribue à la chanson de Bricou une dérivation religieuse, en prenant pour point de départ le chant de la Haggada. Malgré les nombreuses citations qui prouvent seulement l'extension de cette randonnée, il me parait impossible d'adopter ses conclusions, et je crois, avec M. Ed. Montet, que la version juive est un emprunt. non, à l'Orient comme le pense ce dernier, mais à une des recensions en langue vulgaire, provenant elle-même de la cérémonie symbolique des Diipolies. Je reprends la suite des rapprochements de Stœber.

... « Fischart (le traducteur allemand de Rabelais) cite déjà cette chanson dans le célèbre catalogue des jeux de Gargantua[2], sous le titre : *le paysan envoie son jockel.* Toutefois il n'est pas exact que ce jeu soit le même que celui appelé par Rabelais; *le Poirier* ; les éditeurs pensent que celui-ci correspond plutôt au *Poirier fourchu*, jeu qui consiste à se placer sur la tête et à étendre les jambes en l'air en forme de fourche[3].

« J'ai comparé environ dix-neuf versions et remaniements du chant de la Pâque juive et j'en rassemblerai plus tard les traits principaux. D'après la tâche qui est prescrite au commencement, ces versions se partagent en trois groupes :

1° Les poires doivent être holées ou abattues.

2° L'avoine doit être coupée.

3° Les animaux doivent obéir à l'ordre du maitre, du paysan ou de la femme : les uns doivent boire, les autres sortir du pâturage ou de la forêt. »

On remarquera que cette classification n'est pas complète : on n'y peut pas faire entrer le début de la version hollandaise (*Tennisje ne veut pas aller à l'école*), ni de la version Kabyle (*L'enfant ne veut pas dîner*). On rattachera assez aisément au second groupe le début de la version languedocienne (*Bricou ne veut pas garder les choux*). Stœber continue ainsi sa classification :

« Groupe I — *a*, Chant de S. Lambert[4] — *b*, Firmenich, *Germaniens Völkerstimmen*[5] — *c*, Fiedler, *Volksreime und Volsklieder von Anhalt-*

[1] Cf. Rochholz *op. laud.* ; Nork *Festkalender* Stuttgard 1847, p. 386-388.

[2] L. I. ch. XXII.

[3] *Œuvres* de Rabelais, éd. Burgaud Desmarets et Rathery. Paris 2e éd. 1870 2 v. in-18 jésus, t. I p. 167, note 5.

[4] Ap. Nork, *Der Festkalender*, p. 388.

[5] Berlin, 1845-1858, 3 v. in-8°, t. II, p. 233.

Digitized by Google

Dessau[1] — *d*, Simrock[2] — *e*, Meier[3] — *f*, Brenner[4] — *g*, Rochholz[5] — *h*, Zingerlé[6] — *i*, la chanson de Joggelé. — Les poires tomberont dans *a*, *d*, *e*, *f*, *g*, *i*. — Elles ne tomberont pas dans *b*, *c* et *h*.

« Groupe II — *a*, Erlach[7] — *b*, Firmenich[8] — *c*, Simrok[9] — *d*, Stier[10] — Joggele coupera l'avoine dans *b*, *c*, *d*. — Il ne la coupera pas dans *a*.

« Groupe III : — Un chevreau : *a*, une femme qui a un chevreau et un petit chien veut aller à la foire : le chevreau doit rester à la maison, il ne veut pas, le petit chien doit le mordre, etc., jusqu'à ce que la femme prie le boucher d'égorger le bœuf et tout rentre dans l'obéissance[11] — *b*, une femme doit aller à la noce : son pourceau ne veut pas rester à la maison, etc., à la fin, l'écorcheur veut bien tuer le bœuf : la conclusion diffère des autres[12] — *c*. On peut en rapprocher la randonnée du *petit cochon* (citée plus haut) — *d*, un loup doit sortir de la forêt (version lorraine) — *e*, le petit veau ne veut pas boire[13] — *f*, à cette forme appartient encore, quoique bien différente, la randonnée du *petit coq et de la petite poule*[14].

« Dans le premier et second groupe, celui qui envoie le valet holer les poires ou couper l'avoine est le maitre ou le paysan. Le valet s'appelle Jockel dans Fischart, Erlach, Simrock (p. 267). — Jockeli, Joggeli, Joggelé dans Rochholz, Simrock (p. 269), Meier, Brenner et la version alsacienne en vers — Jaggelé dans Zingerlé — Jochen dans Firmenich (II, 63) — Goepel dans Firmenich (II, 232) et Fiedler — Jakob dans Stier. Le chant de S. Lambert donne la forme *Der Jaeger* (le chasseur).

« Les personnages intermédiaires sont presque toujours les mêmes : le petit chien, le bâton ou le rondin, le feu, l'eau ou la petite eau ; le veau, la vache, le bœuf ou le taureau, le boucher.

« Ceux qui apparaissent à la fin et d'ordinaire font exécuter l'ordre

[1] 1847, n° 36.

[2] *Das deutsche Kinderbuch*, p. 269.

[3] *Volksmarchen aus Schwaben*, p. 285.

[4] *Baslerische Kinder und Volksreime*, Bâle, 1857, p. 12.

[5] *Alemannisches Kinderlied und Kinderspiel*, p. 149.

[6] *Sitten, Brœuche und Meinungen des Tiroler-Volks* Innsbrunk, 1856, p. 171 et 174.

[7] *Die Volkslieder der Deutschen*. Mannheim, 3 v. 1834-36 p. 439.

[8] *Op. laud.*, II, 63.

[9] *Op. laud.*, 267.

[10] *Ungarische Volksmarchen*. Pesth, 1857, p. 204.

[11] Kuhn und Schwarz, *Norddeutsche Sagen, Marchen und Gebrœuche*, Leipzig, 1848, p. 3828, p. 358-369.

[12] Firmenich, *op. laud.*, II, 32.

[13] Rochholz, *op. laud.*, p. 150.

[14] Müllenhoff, *Sagen, Marchen und Lieder der Herzogthümer Schleswig, Holstein und Lauenburg*. Kiel, 1845, p. 470.

Digitized by Google

sont : l'écorcheur (Firmenich II, 62), le bourreau (Meier), le juge de paix (Stier), le boucher (Kuhn et Schwarz), le diable (chant de S. Lambert ; Rochholz, p. 149, version alsacienne en vers, version lorraine) ; dans Erlach, le prêtre doit chasser le diable, mais il ne le fait pas, — l'homme sauvage (Zingerlé), le maître lui-même (Simrock, Firmenich, II, p. 63, Brenner). Dans le chant juif de la Pâque, c'est le Saint, qu'il soit béni, c'est-à-dire Dieu. »

Stoeber cite, à la suite de la note dont je viens de traduire la plus grande partie un jeu d'enfants anglais qui renferme la plupart des termes de notre randonnée[1] : il est à rapprocher de celui que donne M. Ed. Montet[2].

Ceci est la maison
Que Jean a bâtie
Ceci est le malt
Qui était dans la maison
Que Jean a bâtie
Ceci est le rat
Qui a mangé le malt
Qui était dans la maison etc.
Ceci est le chat
Qui a mangé le rat
Qui a mangé le chat etc.

Une version française, citée également par Stoeber[3], et empruntée de même à un jeu d'enfants, se rapproche davantage de la chanson de Bricou[4] : elle offre cette particularité que, comme dans la version juive, les termes de la randonnée sont positifs, au lieu d'être négatifs comme dans les autres versions.

Je vous vends la clef du jardin
— la corde qui tient la clef du jardin
— le rat qui a rongé la corde qui tient la clef, etc.
— le chat qui a mangé le rat qui a rongé la corde, etc.
— le chien qui a mangé le chat, etc.
— le bâton qui a tué le chien, etc.
— le feu qui a brûlé le bâton, etc.
— l'eau qui a éteint le feu, etc.
— le seau qui a apporté l'eau, etc.

RENÉ BASSET.

[1] Halliwel : *The nursery rhyme of England*, 1843, p. 222, Meier *Deutsche Volksmarchen aus Schwaben*, p. 320.
[2] *La chanson de Bricou*. p. 7, note.
[3] *Elsassisches Volksbüchlein*, t. I, p. 135.
[4] Mme de Chabreul, *Jeux et exercices de jeunes filles*. Paris, 1856, p. 207.

Digitized by Google

LÁMHÓIGÍN

CONTE IRLANDAIS DE LA SAINT-MARTIN.

(CORK)

JADIS un vieux couple habitait solitaire — car il n'avait jamais eu de famille — une petite cabane à la lisière d'une fondrière (*bog*). — On était à la nuit de la Saint-Martin ; la femme dit : « *Mhaiseadh* Jack, *astórach*, ne voudriez-vous pas, en l'honneur de Saint-Martin, tuer cette nuit « un de ces *mionnáinins* ? » — « Non pas, » répondit Jack, « si vous voulez de la viande il est plus simple d'aller « en acheter chez le boucher. » — « Soit, » dit-elle, « si je ne puis faire « autrement, je me contenterai de faire bouillir une tête de choux pour « fêter le Saint. » Ce disant, la fidèle Peggy sortit dans leur *haggard*[1] et commença d'arracher quelques choux. Elle venait d'arracher le troisième en l'honneur de saint Martin, lorsque le chou prit la parole et lui dit : « Pour vous récompenser d'avoir voulu célébrer cette nuit de fête, vous « aurez un présent inattendu avant que douze mois ne ramènent une nuit de saint Martin. » — Qu'est-ce que cela voulait dire ? et comment le savoir ? Mais à neuf mois de là, la pauvre Peggy se mit au lit et accoucha de la plus belle petite fille qu'on eût jamais vue.

Cette enfant, ainsi mise au monde sous la bénédiction de saint Martin, devint la plus jolie, la plus spirituelle, la plus douce jeune *cailin* de la baronnie, pour ne pas dire de toute l'île. N'ayant que celle-ci, née dans leurs vieux jours, ses parents craignaient pour elle jusqu'à la brise[2]. Sa mère surtout ne trouvait chose ni personne assez bonne pour sa Lámhóigin, car c'était ainsi qu'on la nommait. Lámhóigin passait ses simples jours à garder ses petites chèvres, et une baguette

[1] *Maiseadh*, *mhaiseadh*, *mhaise* (« musha », « wisha »), s'il est ainsi, eh bien, dis donc. *Astorach* (vocatif contre la grammaire), *astoir mo chroidhe*, mon trésor, trésor de mon cœur. *Mionnainins* (diminutif redoublé de *meann*), chevreaux. *Haggard* (hay-gard), cour à foin.

[2] Selon la locution irlandaise : « Si le vent lui avait soufflé, ils l'auraient « fait détourner. » *Cailin* (anglo-irlandais « colleen »), fille.

Digitized by Google

à la main les emmenait par ci, par là, brouter où se montrait quelque touffe d'herbes verte et épaisse. Mais ce n'était pas chaque jour que se rencontrait une bonne pâture. A quelque distance du *bog* on trouvait un grand *court* (château) avec des arbres et une pelouse où croissait une herbe touffue, et qu'entouraient de hauts murs percés de portes. Làmhóigín avait été souvent avertie de ne jamais faire paître ses chèvres dans cette enceinte. Les chèvres vécurent donc longtemps du mieux qu'elles pouvaient, broutant le communal et jetant des regards de convoitise sur le lieu où poussait l'herbe longue et douce. Pourtant, un jour, la vieille Peggy les vit revenir à la maison, les pis pleins à éclater. « Làmhóigín », dit-elle, « où donc avez-vous conduit vos « chèvres aujourd'hui ? » — « Je les ai menées paître dans l'enceinte « du *court*, et les pauvres bêtes (*creatures*) se sont remplies une seule « fois le ventre. » — « Vous nous ferez tous pendre. »

Sans tenir compte des craintes de sa mère, Làmhóigín continua à mener ses chèvres dans le gras herbage, tant qu'elles devinrent ainsi grasses et gambadantes, et que le lait de chèvre se trouvait en abondance à la cabane.

Cela pourtant ne pouvait durer longtemps sans être remarqué, et le jeune maître se mit à surveiller Làmhóigín. Ce n'était guère des chèvres qu'il se préoccupait, mais bien de la beauté de leur maîtresse dont il s'était épris. Un jour, il alla à sa rencontre.

« Eh, quoi, Làmhóigín, dit-il (car il savait, il semble, son nom) vous vous permettez de faire paître vos chèvres ici : vous savez que vous n'en avez pas le droit. »

« La toison qu'elles ont prise à votre pâturage, enlevez-la donc de leurs dos[1] ».

Pas mal répliqué, pensait-il. Puis, laissant le sujet des chèvres, il commença à lui faire des compliments. Elle n'y prit garde.

« Làmhóigín, voulez-vous m'épouser? — Demandez-le à ma mère, » répondit-elle.

On aurait cru que lorsqu'il se présenta, l'épée au côté, sur la tête un chapeau à plumes, avec un bel habit galonné d'écarlate, et qu'il pénétra par la petite demi-porte dans la cabane à la lisière du *bog*, où il s'assit sur un escabeau à trois pieds, la vieille Peggy fût abasourdie de cette visite et aurait répondu à la demande en mariage qu'il lui fit de Làmhóigín par une profonde *curtchy* ou révérence. Il n'en fut rien. Peggy répondit que le parti suffisant, *the gentleman good enough* pour sa Làmhóigín, celui-là ne s'est jamais vu. Le vieux Jack, assis dans un

[1] Tradition irlandaise semblable de Salomon.

Digitized by Google

coin fumant sa pipe, n'approuva pas la réponse. « *Dheire*[1], femme », éjacula-t-il impatiemment, que de grabuge à cause d'une fille ! Qu'en voulez-vous faire? Puisque le jeune seigneur s'est épris d'elle, qu'il l'ait. »

Lámhóigín, sans doute, n'en était entièrement fâchée; elle ne fit point d'objection en tous cas. On les maria, mais sans bruit, car le gentleman leur avait dit qu'il tenait à ce que son père ne connût pas sa détermination pour le moment; qu'il viendrait donc la voir chez ses parents; et que, lorsque l'occasion serait favorable, il l'emmènerait dans sa demeure.

C'est ce qui fut fait. Il l'emmena, et la pauvre Lámhóigín l'aimait tendrement. Il y avait de cela trois quartiers lorsque, selon la volonté de Dieu, elle mit au jour un beau garçon. Une seconde année passa, et il est né un autre fils, et ensuite un troisième Lámhóigín les nourrit, ces beaux enfants, les éleva, les lava et les peignit comme la meilleure des jeunes mères.

Un jour le beau-père de Lámhóigín, vieillard sévère, dit à son fils :

[1] *Dheire* (« yerra ») et *ara* (« arrah »), interjections fort usitées, possèdent un intérêt aux étudiants de la langue populaire. Suivant une explication agreste, probablement ironique, « la *Dheire*, — ou *Ara*, — est la mère du Diable » (Westmeath). A *dheire* comparez *deire* (*dered*), fin, et l'usage conjonctif de *denique* et *tandem*. Cependant le mot peut être corrompu.

Quant à *ara*, explétif d'étymologie incertaine, je me borne à indiquer un jeu des *wakes* (Galway) dans lequel le cri *haro, haro !* paraît une représentation de la clameur de haro. (Cf. Dufail : « En Normandie, quand quelqu'un *fait le haro* « sur vous, il faut par nécessité, fussiez vous vestu de veloux verd, que vous « faciez solennellement vostre entree en prison, pour la memoire d'vn bon Duc « Raoul de Normandie, qui durera eternellement; pour la grande iustice qu'il « faisoit, comme qui diroit: Ha Raoul, où estes vous ! » (*Les Contes et Discovrs d'Evtrapel*. A Rennes, 1603, fol. 20, b.). Il y a une vieille exclamation jurassienne, *Arie !*

Parmi les mots étrangers adoptés par la langue vulgaire irlandaise, ou anglo-irlandaise, se trouvent *garsún* (garçon), *páiste* (page), *cáidi*, *cawdey* (angl. *cad?*) (cadet), *laquais*, un *Alfarache*, *cabaret*, *hogo* (haut goût), *taint* (pr. « tant » = O. Fr. *taint*), etc.

Des échos de *proverbes* étrangers se trouvent en Irlande. *Is maol guala gan bhrathair*. C'est une chose nue (sans défense) qu'une épaule sans parent, — sans frère. Bare is back without brother, etc. *Burnt Njal's Saga*, éd. Dasent (1861). That's far from the rent of Clonmel (Tipperary). *Ce n'est pas la mort de Turenne* (Jura. Toubin, *Dictons et Proverbes*). *Nir ith an cat an bhliadhain fós* (le chat n'a pas encore mangé l'année. Cork.). Jamais (dit-on à Salins) loup n'a mangé l'été. (Toubin, *op. cit.* 295).

Damhsa na gcat (danse des chats) (Mayo). *Dance du Loup* (Dufail, *op. cit.* 63 b.)

Digitized by Google

« Mon garçon, (see here to me now, boy[1]), vous voilà devenu un homme, et moi, je ne vivrai pas toujours. Vous savez qu'après moi il n'y a que vous ici, et après vous ceux que vous laisserez. Il est temps de prendre femme. » — « Tu dis la vérité » (true for you), dit son fils,— mais il fait la réflexion à part soi, — à son père gardant sur Làmhóigín un silence prudent. A quoi bon assommer le vieillard par les convulsions? Cependant, c'était pousser bien loin la prudence, lorsque celui-ci lui proposa pour femme une riche et jeune dame des environs de Dublin, dont il connaissait la famille, de ne pas oser lui faire d'objection. Il l'épousa donc, et eût ainsi deux femmes. Et cette seconde épouse lui donna un jeune fils. Il avait ainsi deux familles, tout comme les anciens patriarches et les Turcs. Il y avait là des gens fort étranges jadis.

Cependant, il avait peu de considération pour (did not cotten to) sa seconde femme, car il trouvait qu'elle était inférieure en tout (he thought she could do nothing right) par rapport à la première. Lors qu'elle disait ou faisait dans la maison quelque chose qui lui déplaisait il s'écriait en soupirant : « *Mhaise*, Dieu soit avec vous, Làmhóigín ! » La dame se demandait ce que pouvait être cette Làmhòigín-ci, mais sans pouvoir le découvrir (tho'she would give her eyes to know). Un jour, causant à ce sujet avec sa femme de chambre : « Quelle est donc « ce phénix de Làmhóigín (Who can this L. be at all at all) qu'il « vante à tout propos ? » — « Je l'ignore, maîtresse, mais voulez-vous « que je tâche de la trouver ? » — « Certainement. »

La servante prit de pauvres vêtements et un sac sur le dos; elle alla ainsi comme une mendiante (travelling woman) demander son pain de porte en porte. Le premier jour, elle fit un grand circuit sans trouver trace de Làmhóigín, et rentra à la maison. Le second jour, rentrant le soir fatiguée de sa tournée infructueuse, elle vit à la porte d'une cabane, à la lisière d'une fondrière, trois enfants qui jouaient, et comme ils n'étaient pas sages, elle entendit un vieillard leur dire : « Si vous ne restez pas tranquilles, je le dirai à Làmhóigín quand elle « reviendra de traire les bêtes. » — « Je l'ai trouvée, » (I have her found) se dit la fausse mendiante. « Voulez-vous, dit-elle en s'approchant, « donner abri pour cette nuit à une pauvre voyageuse? » — « Nous ne « l'avons jamais refusé. »

Alors elle entra, se blottit avec son sac dans un coin, attendant tout yeux et tout oreilles l'arrivée de Làmhóigín. Ce ne fut pas long. Làmhóigín entra, avec de bonnes paroles pour le vieillard, paroles d'autorité maternelle pour les enfants, un mot de bienvenue pour l'étrangère. Au moment du souper, la mendiante fit semblant de vou-

[1] Un gaëlicisme.

Digitized by Google

loir se contenter des pommes de terre qu'elle avait apportée, « Non, (lui dit-on), avec l'abri nons donnons toujours la nourriture. »

La mendiante observait toujours fort diligemment tout ce que faisait Lámhóigín, afin de le répéter à sa maîtresse. Lámhóigín savait bien dans quelle intention elle était venue. Quand il fût l'heure du coucher, le vieillard dit : « Lámhóigín, levez-vous demain de bonne heure ; je « voudrais que vous meniez ferrer notre baudet (that little dunkey) à la « forge. » — Lámhóigín le promit, puis elle emmena coucher les enfants. Elle prit les pincettes et le balai, retira du feu les cendres rouges, ensuite elle plaça les trois enfants au milieu des cendres brûlantes et avec le balai elle les ramena sur leur corps. Saisie d'horreur la servante s'écria : « Dieu ait pitié de nous ! pourquoi brûler ces pauvres « petits. » — « Cela les fera suer seulement, » répondit Lámhóigín. C'est ce qu'on vit bien le lendemain. Aux yeux des autres elle paraissait faire ce qu'elle faisait, en réalité elle avait simplement mis ses enfants au lit.

Le lendemain de bonne heure, Lámhóigín était debout, et trouvant la mendiante éveillée, elle la pria de l'éclairer jusqu'à l'écurie. L'espionne ne demandait pas mieux ; elles sortirent, la servante se demandant ce que l'autre voulait faire avec une hachette qu'elle tenait. Lámhóigín alla au petit *dunkey*[1] lui brisa les jambes à chacune des quatre jointures ; puis le laissa étendu, spectacle assez étrange, avec ses longues oreilles et sa queue, mais quoique sans jambes, paraissant ne point s'en soucier. Elle porta donc les quatre jambes dans son tablier jusqu'à la forge, et revint dans peu de temps, avec les sabots bien ferrés. La servante la vit replacer les jambes du baudet et, lui donnant une tape sur la croupe, celui-ci se dressa sur ses pieds. « Je comprends que le maître parle de vous ! » pense-t-elle.

Lámhóigín devait laver ce jour là, et elle proposa à la mendiante de l'aider, et de rester avec elle encore une journée. La servante accepta, espérant que bien qu'elle eût déja vu de quoi l'étonner, elle en apprendrait encore davantage pour le raconter au retour. Lámhóigín prit le linge, les battoirs, les cordes, les *clothes-pegs*, et toutes deux allèrent à la rivière. Elle avait apporté aussi une certaine planche qu'elle posa sur la rivière, en demandant à la mendiante de monter dessus pour laver le linge. « Non, » répondit-elle, « vous d'abord, » car elle avait peur. Lámhóigín monta donc sur la planche, lava et battit son linge dans le courant, le rapporta et l'étendit sur les cordes. Pendant

[1] Vieux nom pour un âne, dérivé de sa couleur (brunot) : maintenant *donkey* aussi, pain bis.

Digitized by Google

ce temps, l'autre s'excusa de rentrer à la maison, mais c'était à sa propre maison qu'elle s'enfuit, la tête pleine de ce qu'elle avait vu.

« Eh bien, » dit la maîtresse, (did you come back ?) « avez-vous appris quelque chose de Làmhóigin ? » — « Oh oui ! et beaucoup. » — « Allons, contez-moi cela. Ou l'avez-vous rencontrée ? » « Elle s'est logée assez près de vous, au bas bout de la fondrière. »

Alors elle conta l'histoire (she up and told her story) à partir du commencement. Remplie d'étonnement et rongée d'envie, la maîtresse ruminait la chose toute la nuit. Elle ne voulait pas que Làmhóigin l'emportât sur elle ; et la nuit suivante, quand ce fut le temps de coucher l'enfant, elle prit les pincettes et le balai, retira du feu la rouge braise, et le plaça au beau milieu. Alors ramenant la braise, elle ensevelit et l'enfant et ses cris sous les cendres. Le lendemain matin, elle alla le déterrer : naturellement elle ne trouva plus que des os.

Triste était la méprise — pour l'enfant en particulier : — mais la seconde épreuve réussirait mieux. Le jeune maître avait un cheval de race à l'écurie. Elle lui cassa les jambes avec une hachette, et remit assez bien le fers aux sabots, mais elle ne pût les recoller aux jambes. Le cheval succomba à ce traitement.

Le jour suivant était réservé au lavage. Maîtresse et servante prirent du linge, des cordes, *clothes-pegs*, le battoir, la planche, tout comme Làmhóigin. — La maîtresse monte hardiment sur la planche sans que sa servante s'offrît à prendre sa place. La dame sotte tomba, et alla au fond, où elle est encore, et l'autre rentra à la maison faire son paquet.

« Voyez, » dit le vieux gentilhomme à son fils : (See here) « tout « me parait aller de travers pour vous. Vous aviez une femme : où est- « elle ? Vous aviez un jeune héritier : on ne sait ce qu'il est devenu. « Vous aviez un beau pur sang à l'écurie : on lui a cassé les jambes. « Le mariage ne vous a pas réussi. »

Le fils pensa qu'il n'avait plus qu'à dire la vérité : qu'il avait une femme et trois enfants vivants. D'abord le père fût abasourdi par ces nouvelles. Ensuite, s'accommodant aux circonstances, il se dit qu'en ce cas, puisqu'il n'y avait plus d'obstacle, le mieux était de faire venir Làmhóigin et ses enfants. Ainsi fut fait, et leur grand-père se mit à les aimer. Quand il apprit de Làmhóigin qu'elle avait encore son père et sa mère, il lui dit — la croyant de bonne naissance — « Pourquoi deux maisons ? amenez-les et nous vivrons tous ensemble. »

« Jack, « dit le mari de Làmhóigin au vieillard », débarrassez-vous à « la hâte de vos chèvres, et accoutrez-vous d'habits neufs, pour que « Peggy et vous alliez deux mois à Dublin à l'école apprendre comment

Digitized by Google

« on se tient à table et de quelle manière on se sert du couteau et de « la fourchette. »

Ainsi les pauvres chèvres, les anciennes compagnes de Làmhòigin, trouvèrent un nouveau propriétaire, et sous l'aspect d'une dame et d'un gentilhomme, le vieux Jack et Peggy allaient prendre des leçons de tenue à Dublin. Ils en revinrent sachant très bien tenir un couteau et une fourchette, et se rendirent au manoir de leur gendre comme des étrangers venus de loin. De ce jour, jusqu'à la fin, ils vécurent tous dans l'union, le bonheur et la prospérité. Et voyez cependant dans quel état ils m'ont laissée ici !

Conté par une jeune femme de Castletown-Roche, le 12 juillet 1889.

11 novembre 1889.

Notes sur quelques origines de la Tradition Celtique.

Dans les notes additionnelles qui suivent[1], nous nous proposons, d'abord de présenter quelques observations générales sur les sources de la légende celtique et notamment de la légende Irlandaise ; en second lieu, d'examiner en particulier une ou deux des légendes publiées précédemment.

I.

Les sources de la légende celtique ancienne et moderne sont très diverses. Il y a d'abord la source *historique*, chroniques, vies des saints, traditions (souvent très faussées) d'événements ou de personnages. L'*Ecriture sainte* avec les Apocryphes et les *fictions rabbiniques* qui en sont issues forment d'autres sources. Il y a emprunt, imitation, distorsion des *écrits classiques*. Les éléments de cette immense masse de la *légende orientale* qui se trouve à l'état flottant chez tous les peuples de l'Europe du moyen âge sont nombreux dans les traditions de l'Irlande et du pays de Galles. Sont aussi des sources diverses légendaires et romanesques : *la Légende Dorée* (citée, Egerton ms. 91); les *Voyages*

[1] Voir les numéros de novembre, février et avril 1889.

Digitized by Google

de sir John Maundevile (Egerton, 1781, p. 255); la *lettre de Prestre Jehan (ibid.*, p. 299.*)*; l'*histoire de Charlemagne* (en Irlandais et Gallois) et d'autres *romans. Les sagas du Nord* et la légende irlandaise se font de mutuels emprunts.

Comme chacune de ces têtes de chapitres nous apporterait d'abondants matériaux pour un article à part, nous nous contenterons de quelques exemples tirés de ces différentes sources.

I.

Sources historiques.

(a). — Goban Saor.

Dans la vie de saint Aed (Rees, 247) nous lisons : « Alio autem tempore, cum Sanctus Aidus oratorium edificare voluisset, nec tamen artificem habuisset, benedixit manus cuiusdam viri ineruditi nomine Gobban, et statim sapientissimus artifex factus est; et fecit optumum oratorium usque ad diem iudicii. »

Une autre référence se rencontre dans la vie de saint Abban (Colgan, 619 a) : « Quidam famosissimus in omni arte lignorum et lapidum erat in Hibernia nomine Gobbanus, cuius artis fama vsque in finem sœculi erit in ea. » — Les Quatre Maitres placent la mort de saint Aed de Ferns en l'an 624. Saint Abban, suivant Colgan, vivait en 605 (*Acta sanctorum Hib.* Lovanii, 1645, 621).

(b). — Cathal Crobhderg.

Cathal Crobhderg (main rouge) O Conor est un roi historique, dont la mort est rattachée d'après les Quatre Maîtres à l'an 1224. Le Cathal Crobhderg de la tradition populaire est un Hercule irlandais, qui sortit une main rouge de sang quand la délivrance de sa mère était retardée — comme celle d'Alcmène — par des conjurations d'une femme jalouse; il fut appelé à la couronne pendant qu'il travaillait dans un champ de seigle; et il chassa les Danois d'Irlande.

Le nom de *Cathal* s'applique à un plat composé de pommes de terre mêlées à des oignons et à du beurre; le *Caulcannon* anglo-irlandais.

[1] Voir dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 novembre 1889, un curieux article de Em. Montégut sur les voyages de sir John Maundevile où les folkloristes trouveront grand profit. *(Note du traducteur)*. Il y a un autre ms. à Rennes.

Digitized by Google

La viande est fréquemment personnifiée. *Brown George* (Georges le Brun) est le nom d'un pain, dérivé, dit-on, du nom d'un roi[1] ; *Brown Dunkey* (la même chose) ; *Hopping John* (Jean Sautillant), un plat de pois chauds etc., des matelots des Indes occidentales. *Tommy*. *Brown Tommy*[2] (pain).

La tradition de *Kaul Dereg*[3] fait partie de celles qu'entendait Olivier Goldsmith dans sa demeure de Longford[4]. Dans Sligo, le héros devient Cathal de la *Branche rouge* (*craobh* pour *crobh*). Je trouve, d'après une ancienne revue irlandaise, qu'en juin 1743 des propositions furent faites en vue d'imprimer par souscription des contes Ogygiens : « Collection curieuse de fables, allégories, histoires irlandaises faite « d'après les relations du vieux Fintane, pour l'agrément de Cathal « Crove Darg, pendant le séjour de ce prince dans l'île de O Brazil ». Nous avons une composition assez semblable dans laquelle Conan Maol est l'auditeur et Fionn (le Fingal de Macpherson) le narrateur.

« L'île de O Brazil » est *Inis nam Beo* (île des vivants), *Tir na hOige* (terre de la jouvence), *Tir na nOg*, *Mag Mell* (champ des délices), *Flaith-inis*, *I-Bresail*, la contre-partie irlandaise du μακάρων νᾶσος de Pindare (Olymp. ii. 128). Cette tradition irlandaise peut fort bien être de source littéraire. Avec le nom de cet Elysée, qui souvent est sous les eaux, comparez le Clan Brazil ou Ui Breasail Macha, sur le bord sud du Lough Neagh, et la légende suivante de Bresal Brecc, roi de Ulad (Book of Leinster, 170 b.).

30 avril 1890.

DAVID FITZGERALD.

(A suivre).

[1] Tout Normand se rappellera le proverbe : A la Saint-Georges, sème ton orge. Ainsi en Lorraine : Un pain d'orge à la Saint-Georges. Et un pot de vin à la Saint-Martin. (Pluquet, 128. — Sauvé, 287).

[2] Comparez le nom Nestorien du pain sacramental, *Malchà* (le roi) (Assemani, III, 608). On se souvient de l'honneur insigne et des fables nombreuses à l'égard des saints Thomas et Georges, parmi ces hérétiques.

[3] Le *t* aspiré de Cathal s'entend seulement comme une forte respiration, de sorte que *Kaul* représente à peu près la prononciation de Cathal.

[4] *The Bee*, 27 octobre 1759. G., remarquant que « chaque pays a ses traditions transmises dans le peuple », cite comme preuves : Chez les Anglais, les traditions de Robin Hood, la chasse de Chevy Chase, la bravoure de Johnny Armstrong ; chez les Irlandais : *Kaul Dereg* ; chez les Ecossais : Crichton. Goldsmith relate aussi, comme légende entendue par lui en Flandre, comment Bidderman amena les Français dans une ville possédée par les Sarrasins. — Dans le *Vicaire de Wakefield* (c. 6.), Goldsmith mentionne l'histoire du *Buck of Beverland ;* celle de *Patient Grissel ;* les aventures de *Catskin :* puis *Fair Rosamond's Bower*, comme racontées au foyer du Vicaire.

Digitized by Google

MŒURS ET COUTUMES DE MARIAGE

III

CÉRÉMONIES DE MARIAGE CHEZ LES PERMIENS

(suite.)

La fiancée ne sort pas sans la bénédiction des parents et des proches. Celui qui la conduit la fait sortir en lui faisant tenir le bout d'un mouchoir appelé « le rachat », la rançon[1] que la fiancée tient dans ses mains. Le frère ou l'oncle la mène près de la table, fait une prière avec elle, lui fait faire le tour de la table, qu'on a éloignée des bancs, la place près du fiancé dans le coin et lui repassant le coin du mouchoir, dit : « Chez moi la fiancée a été obéissante et honorable, tiens-la de façon à ce qu'elle t'obéisse aussi et soit honnête chez toi. »

Les jeunes filles demandent au drouchko un gâteau aux poissons appelé iour-koutchik (en permien : *iour* veut dire tête, *koutchik* peau) que le droucko pour le livrer met sur sa tête, en se mettant sur une chaise de façon à forcer les jeunes filles à sursauter ; ensuite on chante.

Et l'on dit dans la chanson que le petit père l'a livrée à jamais, pour de longs siècles, pour des années innombrables.

Quand le fiancé a reçu la promesse, c'est au tour du tyssiastski de régaler. Puis tout le cortège s'assied et alors commence la *zakouska* qui consiste en trois plats : un pâté au poisson, un potage quelconque et un crouton de pain. Chaque plat est recouvert d'un couvercle que le droucko enlève avec toutes sortes de randonnées. La zakouska finie, les jeunes filles chantent les louanges des assistants et particulièrement

[1] Cela rappelle l'Orient.

Digitized by Google

du tyssiastky, comme étant le voevod, le chef d'armée, qui lutte maintenant combat avec la tête de la fiancée, la tête agitée. Puis les jeunes filles embrassent les gens du cortège; ceux-ci leur font un présent, d'un *groche* à 3 kopeks, pour les chansons et les baisers. Celui qui embrasse sans donner de présents est l'objet d'une risée.

Les Permiennes à cette occasion chantent :

Que le Seigneur te crée
Des filles, une quarantaine,
Des fils, mais comme des corbeaux noirs.

Le père et la mère vont remplacer un instant les fiancés à table, puis le droucko leur demande de bénir leurs enfants pour le départ à l'église. Le bénédiction se fait avec l'ikone et le pain. Pendant ce temps on boit la bière apportée au nom du fiancé. Les parents préparent leur bière pour le retour.

A ce moment, comme dans toutes les provinces de la Russie, les jeunes filles font ainsi : elles s'assoient au plus vite sur l'oreiller ou le feutre et ne bougent pas, demandant qu'on les rachète. Le tyssiatsky donne la rançon. Puis les fiancés accompagnés des parents, du cortège, et des jeunes filles sortent de l'izba. Ces dernières chantent :

Elle a bien roulé la pierre qui gît dans la montagne;
Le cœur du petit père se trouve mal ;
On a conduit sa chère fille hors de la cour ;
Le cheval dit : je ne l'emporterai pas,
La terre dit : je ne la porterai pas,
L'eau dit : je la noierai.

Puis, une fois dans la cour :

Tout autour, autour le petit soleil a passé ;
Côte à côte, en rangs pressés, les boïars ont chevauché,
Ils ont brisé la pointe la plus élevée d'un bouleau.
Reste, reste, bouleau, sans ton sommet,
Continue, petit père, à vivre sans ta fille.

Le fiancé prend la fiancée à bras le corps, il l'assied à côté de la marieuse dans le traineau. Il chevauche à côté d'eux ou dans le traineau du tyssiatsky. Le cortège se met en route avec les mêmes cérémonies qu'à l'arrivée.

Les jeunes filles, accompagnées de la pleureuse, reviennent dans l'izba déserte et, s'asseyant à la place de la fiancée, mordent au gâteau

Digitized by Google

que les drouchki leur ont donné, et, si l'église est loin, s'en retournent chez elles, si elle est près, courent voir la cérémonie nuptiale.

A peine le cortège s'est-il mis en marche, que les drouchki reviennent à la maison et demandent sous la fenêtre du père de la fiancée :

— N'avez-vous reçu de nous aucune offense ?

— Non, tout est intact, répond le père. Alors un des drouchki fait une prière et dit :

— Nous regrettes-tu ?

Si le père les regrette, il doit les retenir et les régaler d'eau-de-vie.

En route les gens du cortège saluent tout passant pour éviter de l'offense, et dans la crainte de mauvais présages.

Arrivés à l'église, les marieuses placent le fiancé et la fiancée l'un à côté de l'autre et leur donnent à tenir à chacun le bout d'une *chirineka* : elles entrent aussi dans l'église.

Le tyssiastsky achète avec l'argent donné par le fiancé des cierges pour les fiancés et la suite, excepté pour le vijlivetz qui reste à la porte et sans cierge.

Quand le prêtre va pour conduire les mariés au prie-dieu *(naloï)*, la marieuse de la fiancée lui met sous les pieds une paire de ceintures et les gens du cortège entourent les jeunes gens, tenant chacun un cierge, qu'on enveloppe d'un mouchoir ou de quelque bout d'étoffe pour ne pas laisser tomber de cire sur le plancher.

Le mariage fini, les marieuses couvrent la tête de la jeune fille de la fata et la conduisent avec le fiancé à l'écart dans un coin de l'église, où elles la revêtent d'un *chemchoura*, coiffure de femme, sans tresser les nattes ; la jeune fille cependant mord avec son mari au gâteau qu'elle a emporté, si toutefois le prêtre ne les en empêche avec la croix pour les reconduire hors de l'église. Dans ce dernier cas les fiancés mangent leur gâteau et boivent avec les convives derrière la grille.

La noce se rend dans la maison du fiancé ; une fois dans la cour, elle est reçue par les parents du fiancé : le père avec l'obross, la mère avec le pain et le sel, les frères et les sœurs avec de la bière et de la *braga*. Tout se passe selon les convenances, mais il survient quelquefois l'incident suivant : la mère du fiancé s'en va à la rencontre des jeunes gens vêtue d'une pelisse mise sens dessus dessous, la figure couverte de loques dans le but unique de se montrer effrayante et d'inspirer de la crainte, pour éveiller un sentiment d'obéissance et pour ainsi dire de servage. Tous entrent dans l'izba ; le père et la mère se tiennent debout près de la table, le visage tourné vers l'entrée. Les jeunes gens font deux pas, prient devant l'ikone que tient le père, puis saluent trois fois jusqu'à terrre et s'approchent tandis que le père et la mère les bénissent avec le pain et le sel. On met tous les obross

Digitized by Google

dans la niche et le pain sur la table. Les uns conduisent les mariés sur le poêle en hiver, en été dans le coin; on défait la tresse de la mariée et on lui met une chemchoura sur la tête en la faisant tenir avec un mouchoir. Puis ils amènent les jeunes gens dans l'izba et les font asseoir à table, le visage en face de la porte, sur le voïlok et l'oreiller; à côté du fiancé est assis le tyssiatsky, à côté de la fiancée la marieuse. Après la prière du drouchko commence le souper. Les jeunes gens, en signe de *communion d'âmes*, mangent avec une seule fourchette et une seule cuillère à tour de rôle et boivent au même verre. Ce sont les mariés eux-mêmes qui offrent le vin; le *mari verse* et la *mariée* le présente sur un plateau. A chaque verre, les convives les félicitent de leur mariage, les embrassent, leur font des souhaits et des présents de 3 à 20 kopecks. Le repas finit par des chansons et des danses. A une certaine heure tous vont reconduire les jeunes mariés dans la soupente. Les drouchki apportent un gâteau au poisson, de la bière, de la braga, ou du vin. Le père appelle la jeune mariée : « maîtresse » (ménagère), le devin offre son gâteau que les mariés mangent ensemble, pour montrer que désormais ils vivront du même pain et en communauté d'âmes. Les gens du cortège embrassent les mariés trois fois et à chaque fois leur donnent un *piatak* en cuivre (5 kopeks) ou un grivonik. La jeune femme, sur la prière des assistants, ayant prononcé la prière, commence à déshabiller son mari en lui ôtant d'abord la botte droite : il en tombe une pièce de monnaie qu'elle ramasse pour elle. Le mari ôte lui-même son vêtement de dessus. Les assistants s'en vont, seuls le devin et les marieuses restent : ils demandent à la jeune fille en chemise de coucher son mari dans le lit, puis, sur leur conseil, la jeune fille se couche auprès de lui. Sur quoi les marieuses se mettent à danser. Le devin arrange le lit et en fait le tour en murmurant, et en manière de conclusion dit : « Ma parole est inébranlable ! Que Dieu vous donne le conseil et l'amour, et un grand bonheur ! » Puis tous quittent les jeunes gens, tandis que le festin se prolonge dans l'izba fort tard dans la nuit.

Au matin, le devin va réveiller les mariés ; puis, au cas seul où la jeune fille a offert du pain dur à son fiancé, viennent les marieuses pour s'en assurer.

La mariée s'habille, puis habille son mari d'une robe neuve qui est son cadeau. Ce jour-là on fait un grand diner, qu'on appelle la grande table, on le répète trois jours de suite, le troisième il s'appelle le « diner des gâteaux. » A partir de ce jour, la vie des jeunes mariés entre dans une période qu'on appelle le *khlebine*, de khleb, pain. Parmi les domestiques, c'est aussi une occasion de bombance dans les deux maisons. La belle-mère a aussi l'habitude de régaler le beau-père de blinis, ce

Digitized by Google

sont les *blinis du beau-père*[1]. Cet usage a donné lieu à la chanson qui existe encore : « La belle-mère faisait cuire des blinis pour le beau-père » (voir les chansons). Cela se passe ainsi : la belle-mère présente sur la table les blinis couverts d'un plat et d'un mouchoir. Le jeune marié ôte le mouchoir et le prend pour lui, et en retour met quelque argent, une trentaine de kopeks, puis il ôte le plat. Après avoir embrassé le beau-père et la belle-mère les jeunes gens mangent les crêpes. Pour montrer leur affection à leur belle-mère, sur sa demande, après les premiers blinis le jeune homme doit manger le dernier, sans toucher les crêpes du dessus et sans renverser le beurre qui les couvre. A cet effet, il recouvre les crêpes du plat et vivement retourne en l'air le plat du dessous. C'est un art ou la belle-mère juge du degré d'habileté du jeune homme.

Quant au sens de ce régal des blinis, les Permiens l'expliquent ainsi : Le mouchoir, c'est la jeunesse, la virginité, les crêpes représentent la jeune fille. Prendre le mouchoir et découvrir les crêpes c'est la preuve, l'assurance de la virginité jusqu'au mariage. L'argent signifie le paiement pour la virginité, le baiser marque la reconnaissance pour la conservation de la jeune fille.

IV

CHEZ LES PETITS RUSSIENS

Dès qu'un jeune homme est d'âge à se marier, il annonce à son père, dans un moment de bonne humeur, que telle jeune fille n'est pas vilaine, qu'elle lui plait et qu'il la prendrait volontiers pour femme, si elle le voulait pour mari.

Le père invite deux de ses vieux amis ou parents pour leur faire part du désir de son fils, le fils les salue et leur demande avec son père de vouloir prendre la peine d'aller chez le père de la jeune fille de son choix pour la demander. S'il reçoit leur consentement, il leur donne à chacun un bâton en signe de leur toute puissance et de leur mission, avec un pain préparé exprès, et les conduit au delà des grandes portes. Ces *marieurs* portent le nom de *starosti*[2].

Les starosti, venus à la maison de la fiancée, posent leur pain sur la table et complimentent leur hôte, qui les invite à s'asseoir et entame la conversation ; en répondant à tout, les starosti frappent fort avec leurs bâtons, rappelant ainsi comme leur désir impatient de parler de

[1] Voir la *Revue* n° 5. Mai 1889.

[2] *Starost* vient de *staroi*, vieux : c'est le nom actuel du maire du village ce sont les *anciens*.

Digitized by Google

l'objet de leur visite, et ils entrent brusquement en matière si l'hôte semble vouloir retarder ce sujet de conversation. Si leur offre plait à l'hôte, celui-ci s'en va dans la chambre de sa femme lui faire part de cette visite, et les parents appellent leur fille et lui demandent si le fiancé lui plait ? Si elle l'agrée, on la présente aux *marieurs* ; elle leur offre à chacun un essuie-main (brodé) sur une assiette en bois, pour signifier qu'elle accepte leur offre. Les starosti reçoivent ces présents, les attachent sur leur dos, pardessus leurs épaules, laissent à leur hôte le pain apporté comme gage de leur mission, en reçoivent un de lui, et s'en retournent dans la maison des fiancés rapporter la joyeuse nouvelle.

Le fiancé, en voyant revenir ses ambassadeurs avec le signe de consentement sur leurs épaules, vient à leur rencontre à la grand porte et les amène à son père où, d'après le conseil des parents de la jeune fille, on arrête le jour du mariage. A partir de ce jour, le fiancé va tous les jours voir sa fiancée, que visitent aussi toutes ses compagnes ; mais tout ce temps, jusqu'à la noce, on ne chante pas de chansons et le fiancé ne donne aucun présent. Le fiancé a la permission de rester seul avec la fiancée et même de passer la nuit, mais il est sévèrement défendu de rien faire qui soit contraire à l'innocence de la jeune fille.

Il existe en Petite-Russie la charmante coutume de ne pas solliciter de dot. Le fiancé laisse tout cela à la volonté du futur beau-père.

Les fiançailles ont lieu généralement le dimanche. La veille chez la fiancée a lieu le *devichnik*, le jour des jeunes filles : ses compagnes sont invitées, et une d'elle prend le nom, pour toute la cérémonie, de *svetilka*, flambeau, parce qu'elle tient tout le temps un cierge à la main. Son obligation est de rester assise au moment du repas dans le plus grand coin et de tenir sur un sabre, entouré de branches de *kalina* (fruit des bois) chargées de fruits, une bougie de cire appelée *troytchatka*, parce qu'elle est faite de trois bougies tressées ensemble, séparées sur leur faite et ornées de fleurs. Au *devitchnik*, le samedi soir, les jeunes filles chantent, entre autres, cette chanson :

O pope Gordie (Grégoire) ne fait pas sonner trop tôt,
Dans la semaine,
Sonne de bonne heure le samedi
Défends tout travail aux compagnes ;
Les compagnes ont travaillé toute la semaine,
Elles n'ont point arrangé le sapin le samedi,
Mais dans la semaine ont enguirlandé un sapin[1]
De liserons grimpants.

[1] Qu'on plante au milieu de la table à cette occasion.

Digitized by Google

Quand la jeune fille est orpheline :

Oï! Mariousss se promenait
Doucement par la forêt
Elle a vu un malart
Sur l'onde rapide :
Nage, nage, malart
Doucement sur l'eau.
Viens, viens, ô petit père
Maintenant devers moi

« Je serais bien content, mon enfant,
De venir devers toi
Mais l'humide terre recouvre
Mes mains (ma poitrine).
Ils sont fermés mes yeux bruns
Pour toutes les nuits.

Va saluer, mon enfant,
Les étrangers inconnus,
Puisse-t-on donner un intérieur rangé
A la pauvre orpheline.

Le soir pour le souper, arrive le fiancé avec les *boiars* (seigneurs : ce sont les jeunes camarades) chez la fiancée, où l'on fait asseoir en face d'eux à table les compagnes de la fiancée. A ce moment le fiancé distribue les présents aux parents et aux proches de sa future, et les drouchki chantent des chansons de mariage.

Après le souper commence la danse avec accompagnement de violon jusqu'a minuit.

Les boiars et les compagnes se rendent le dimanche avec les fiancés à matines et après le service ils se fiancent. Quand le promis et ses amis arrivent, les portes sont fermées. Il chante avec ses compagnons :

Jusques à quand resterons-nous debout
A fouler la terre humide
De nos bottes rouges
De nos fers à cheval en or[1].....
Et dans la cour vole la chaste neige
Du haut du ciel tombe une pluie fine.

[1] On met de petits fers à cheval aux talons des bottes.

Digitized by Google

Ceux du côté de la fiancée qui ouvrent les portes répondent en chantant:

Un tatare, un petit frère tatare
A vendu la sœurette pour un taler
Et la tresse brune pour un piatak (5 kopeks)
Et le blanc minois il l'a donné par-dessus le marché.

Quand ils sont entrés :

Compagnons et *damoiselles*
Mettez-vous debout sur les bancs
Faites un chemin
Au jeune fiancé.

Quand les jeunes gens sont entrés, les jeunes compagnes reprennent en chœur :

Les petits couloirs
Ont deux petites portes,
Près du cerisier est un petit jardin.
La Maroussia
Emportait des graines
Pour en donner aux pigeons
Et causait avec eux.

Roucoulez, pigeons
Roucoulez pigeons *gris-bleus*.
Assis sur mes genoux
Rendez une plainte
A la sombre clairière
Puis à mon petit père
Parce qu'il me livre
Et ne sait pas
Et ne pense pas à mon sort.

Après le mariage, le fiancé avec les boiars et les assistants revient en voiture à la maison, et la jeune fille s'en va à la maison paternelle.

Chez le fiancé dinent tous les boiars avec la svetilka, la *svatka*, les starosti, et les *marchalki* (ce sont les drouchki du côté du fiancé). La mariouse et la svetilka, en signe d'un honneur particulier, cousent aux bonnets des boiars, des starosti et du violonneux des bouquets de rubans rouges (ou des fleurs), et, au retour, reçoivent d'eux un kopek ou deux. Après le repas les parents du fiancé s'assoient sur une pelisse dont on a mis la fourrure en dehors, et tiennent dans la main un *Karavai*

Digitized by Google

de pain : le fiancé fait le salut aux pieds du père d'abord, puis de la mère et demande la permission d'aller chez sa fiancée : l'ayant béni avec le pain et le sel, les parents le laissent partir avec tous ses convives.

Les drouchki vont avertir les parents de la mariée et mettent sur la table du pain et un flacon d'eau-de-vie. La mère leur offre à chacun un essuie-main et donne l'ordre de faire entrer les voitures dans la cour, au milieu de laquelle on dresse toujours une table, couverte d'une nappe et chargée de kwass, de pain et d'eau-de-vie. La belle-mère sort pour aller à la rencontre du fiancé avec une pelisse retournée, assise sur une des fourches ou sur le tisonnier et tenant dans ses mains un pot avec de l'eau et de l'avoine, qu'elle offre à son beau-fils, qui verse le contenu sur la crinière des chevaux et donne le pot vide au plus âgé des boïars, qui le jette de côté ; si le pot se casse les jeunes époux auront un fils, s'il reste intact : une fille.

Dès que le fiancé saute de cheval, le frère de la fiancée ou quelque jeune parent s'en empare et file à toute vitesse dans la rue. Les boïars à cheval le poursuivent, le rejoignent et mènent le cheval dans la cour où on veut régaler le drouchko à cheval. Celui qui offre le petit verre de vin lui dit : « Je vous prie de le vider. » Le frère répond par un salut. Le drouchko boit cette tasse et en offre une seconde : le père ne la prend pas. Le drouchko lui demande alors ce qu'il lui faut? « De l'argent » répond-il. Alors le drouchko lui présente quelque argent sur une assiette. Le frère de la fiancée l'accepte et saute à cheval. On vient le frapper doucement avec un jonc : il se dérobe bien vite derrière la porte du seuil, et, saisissant un sabre ou un bâton, vient s'asseoir à côté de la fiancée.

Le fiancé cependant, se tient avec la marieuse et la svetilka dans l'antichambre en deçà du seuil. La mère de la fiancée sort avec un cierge allumé, y allume le cierge de la svetilka et l'embrasse par-dessus le seuil. Alors le drouchko, avec la permission du staroska, introduit le fiancé dans l'izba, où est assise la fiancée avec ses compagnes et son frère qui tient le sabre.

Le drouchko demande au frère de la fiancée :

— Pourquoi es-tu là?

— Je garde ma sœur.

— Elle n'est pas tienne, elle est nôtre, dit le drouchko.

— Si elle est vôtre, paie alors pour elle ce que j'en ai demandé.

— Et quelle a été ta rançon.

— Grande, très grande, reprend le frère, et nommément : Dans les quinze ans qu'elle a passés dans notre maison, elle a mangé et bu : cinq tonnes de betteraves, trois tonneaux de choux, trois bœufs, six moutons bien nourris, nœufs brebis, cent oies, deux cents poules,

Digitized by Google

soixante-quinze canards, vingt sacs de blé; cinq tonnes de bière, deux tonnes de miel, cinq tonnes de *gorelka* (eau-de-vie ordinaire). etc.

Le drouchko sort alors de sa poche deux ou trois kopeks et les mettant sur l'assiette en bois où se trouve déjà une tcharka de vin, la présente au marchand, qui trouve l'argent insuffisant et fait monter les enchères. Quant il est satisfait de la rançon, il sort de table et cède sa place au fiancé resté jusque-là sans rien dire au milieu de la chambre.

A ce moment-là, la fiancée est revêtue d'une chemise (de dessus) brodée en toile blanche, une jupe de laine de couleur, un tablier rouge par-dessus tout un caftan (justaucorps) en drap blanc ou gris foncé ; des bottes rouges en chevreau avec des fers à cheval en fer ou de hauts revers et les semelles garnies de clous ; sur la tête deux nattes tressées, ornées de larges rubans qui pendent dans le dos ; le cou est généralement orné d'un collier rouge (quelque fils de corails) et une croix de cuivre ou d'argent ; des bagues aux doigts. Le costume du fiancé est ainsi composé : un caftan en drap gris, de larges pantalons de même nuance, une large ceinture en laine, un bonnet en drap garni de mouton (astrakan) noir, aux pieds des bottes fortement enduites de saindoux ou de cambouis. Dans une des bottes, il y a une pièce de monnaie en cuivre ou argent; au doigt une bague ou un anneau ; Autour du caftan une ceinture rouge dans laquelle il a mis un beau mouchoir brodé.

Les jeunes gens s'assoient à table avec les conviés. Le père et la mère de la mariée les régalent de vin ainsi que toute la compagnie. Puis le drouchko demande au starosta la permission de distribuer les présents destinés au père, à la mère, et aux parents de la mariée. On donne un pain au père, à la mère des bottes, aux parents des pains et des mouchoirs, aux drouchki et amis une poignée de noisettes et deux *boublikis* (sortes de craquelins).

Les fiancés font aussi leurs cadeaux ainsi que le boiar. Puis le drouchko demande par trois fois la permission au starosta de laisser danser les fiancés et les conviés dans la cour au son du violon, jusqu'au moment du diner.

On couvre la table d'une nappe par dessus le tapis appelé *kylima*. On met dessus des assiettes en bois ou peintes en rouge et des cuillères avec quelques couteaux sans fourchettes. Devant le fiancé et la fiancée on ne place qu'une assiette, deux cuillères en forme de croix et tout un pain de seigle couvert de sel Au milieu de la table est posé un *koulitch* (karavaï), qui est recouvert en forme de croix de deux serviettes, brodées à leurs bouts d'un papier rouge, orné d'un branche de sapin. Derrière les fiancés dans le coin, où sont les icones, se trouve le sabre avec des cierges allumés, la propriété de la *svetilka*.

Digitized by Google

Dès qu'on apporte le premier plat consistant en *lapcha*, vermicelle, avec du porc et du poulet, le père et la mère de la fiancée régalent les hôtes et boivent à la santé des jeunes gens, qui de tout le repas ne boivent ni ne mangent. Ainsi, au *borch*, au rôti, et à chaque plat même jeu. Dans la suite du repas la sœur de la mariée, ou sa parente, ôte le bonnet du fiancé, y coud une fleur faite en ruban rose et chante une chanson de circonstance :

Je couds une fleur au bonnet (chapeau) du fiancé
Je perds trois lots de soie :
Un lot de soie verte
Un de bleue
Un de rouge
Pour le jeune fiancé (beau-frère)

Hé regarde-moi, frère,
Ton chapeau est le plus beau
Et sur le chapeau tu as bien (la valeur de) dix roubles
Je suis, beau-frère, ta fidèle belle-sœur.

Si le fiancé ne regarde pas :

Le beau frère ne me contemple pas
Il se détourne de moi,
Ses yeux regardent le mur,
Il me regarde des épaules.

A la fin du repas, le drouchko, après la bénédiction du starosta, lit le « Notre Père », ôte les serviettes de dessus le koulitch, en prend une pour lui et donne l'autre à son compagnon. Il passe la sienne autour en travers de l'épaule, coupe le kroulich en morceaux et les distribue aux assistants : chacun d'eux lui donne en retour une pièce de monnaie pour la fiancée. Après le dîner, vient la danse qui dure jusqu'au soir.

Au crépuscule on rentre dans l'izba et on commence à souper, en suivant le même ordre qu'au dîner. Après le souper toutes les compagnes de la fiancée lui font leurs adieux, saluent toute la joyeuse compagnie et s'en retournent chacune chez elle, emportant chacune comme présent une poignée de noisettes et quelques *boubliki*. L'ainée des compagnes est reconduite par les jeunes gens (les boïars) au bruit des chants, de la danse, de la musique, jusqu'à sa maison. Quand les compagnes sont loin, on sert le souper pour les jeunes mariés dans un endroit particulier et solitaire quelquefois dans le garde-manger.

Digitized by Google

Les drouchki et les svahi rassemblent la dot de la fiancée et la rangent, selon la saison, soit dans une *telegue* (chariot), soit dans les traineaux, puis y ayant fait asseoir la fiancée avec la svetilka et la marieuse, ils l'emmènent à la maison du fiancé. Le fiancé lui-même la suit à cheval à sa droite, suivi des boïars. En quittant la maison de son beau-père, le fiancé donne à la nouvelle mariée quelques coups sur le dos en disant : « Laisse-là, abandonne les mœurs de ton père et de ta mère et habitue-toi aux miennes. »

Quand le fiancé emmène la fiancée et quelle fait ses adieux à ses compagnes, celle-ci lui chantent :

Maroussia s'en est allée
Dans la forêt, elle s'est perdue dans un buisson d'épines.
Qui me trouvera
Dans le buisson
Celui-là me possèdera.

Son petit père s'en est allé (à sa recherche),
Ne l'a pas trouvé.
Il a arraché une fleur au rosier
Et s'en est revenu :

Fleurette, ma rose fleurette,
Ma fille aux sourcils noirs,
A qui donc échoiras-tu?

La mère répète le même couplet. Le frère dit :

Mon petit frère est venu
Ne l'a pas trouvé
A cueilli une fleur au rosier
Et s'en est revenu :
Fleurette, ma rose fleurette,
Sœurette ma chérie,
A qui donc vas-tu échoir?

La sœur répète ce couplet, sur quoi le fiancé intervient :

Grégoire s'en est allé
Et a trouvé (la fillette),
Il l'a prise par la main
Et s'en est revenu :
Maroussia, ma Maroussia,
Tu es ma bien-aimée,
C'est à moi que tu appartiendras.

Digitized by Google

Les femmes qui accompagnent la mariée chantent :

Oh ! j'allumerai (*bis*)
Une bougie de cire,
Et bien qu'il soit tard
M'en irai, ô nuits sombres,
Pour toute la nuit.

Notons, pour ne pas l'oublier, une chanson des jeunes filles quand elles coiffent la jeune mariée :

Tout doux coule le Don,
Plus doucement Maroussia peigne sa natte,
Et ce qu'elle démêle
Elle le porte au Don,
Et ce qu'elle possède (garde)
Elle l'abandonne au flot :
Nage, nage, ma tresse,
Va jusque chez mon beau-père
Et écoute, ma tresse,
Ce qu'il dit.

Le beau-père dit :

Oh ! vieille, ma vieille, c'est un bon temps pour nous ;
Il nous vient une fillette étrangère.

Au moment ou les mariés vont entrer dans la maison du fiancé, on allume au milieu des portes cochères une botte de paille, à travers le feu on fait passer le véhicule de la mariée et tout le cortège. Ensuite ils entrent dans la maison saluent le père et la mère du fiancé et s'asseoient de nouveau à table pour un souper avec tous les hôtes et dans le même ordre qu'au précédent. Après le souper le drouchko avec les marieuses et les parents mène les mariés dans le *podkled* (étage inférieur d'une maison de bois), où on les laisse seuls. La jeune fille deshabille son mari et prend l'argent enfermé dans la botte, et le mari à un moment la frappe sur le dos avec la tige. Puis ils se couchent, sur de la paille étendue sur le plancher et recouverte d'un drap de feutre qui leur sert de draps. Après un certain temps le jeune homme appelle le drouchko et lui annonce que sa femme a conservé son innocence jusqu'à ce jour, nouvelle que le drouchko va transmettre à toute la compagnie. Aussitôt on apporte une autre chemise à la mariée. S'ensuivent de nouvelles réjouissances, danses et chansons.

Digitized by Google

Après quoi les invités du mari se rendent à la maison des parents de la jeune mariée et brisent la vaisselle, les fenêtres, les tables, les bancs et les parents au lieu de se fâcher, les récompensent en leur donnant des essuie-mains (brodés) et des mouchoirs, pour la bonne nouvelle du bonheur de leur fille. Puis les hôtes s'en reviennent à la maison du fiancé et ils passent bruyamment le temps jusqu'à l'aube.

Le lendemain, on se réunit de nouveau chez le fiancé. De bon matin, arrive le plus âgé des boïars chez la jeune femme, et lui prenant son tablier rouge l'expose sur une longue gaule, comme un drapeau, au-dessus de la maison du jeune homme, en signe d'innocence de l'épousée. Puis les drouchkis, les marieuses, les boïars, les parents, les voisins, sous la conduite d'un seul drouchko, s'en vont dans la maison de la compagne la plus âgée et y font une échange de régalades, puis sortent dans la cour pour danser et chanter, cette cérémonie se renouvelle chez chaque compagne de la mariée. La tournée faite, ils reviennent demander au père du marié la permission de mener les jeunes gens à l'église. Le père met sur les épaules de sa fille un lambeau d'étoffe. Arrivés à l'église, le drouchko et le cortège laissent les jeunes gens sur le *tsventar* (monas tère), tous sans exception chantent des chansons et s'en vont dans la maison du prêtre poser sur sa table du pain et de l'eau-de-vie et lui demandent de conduire les jeunes gens à l'église. Le prêtre reçoit le prix qu'on lui donne pour cela, s'incline à leur demande, bénit les jeunes gens et met sur la tête de la jeune femme la *serpanka*, sorte de *fata*, voile, puis, les aspergeant tous deux d'eau bénite, les laisse partir en paix.

Les hôtes s'en reviennent dans la maison du fiancé. On fait asseoir les jeunes mariés à table et le beau-père parait et lui mettant un bâton devant les yeux, lui demande si elle n'est pas aveugle, puis, lui ôtant la fata, il la régale de vin. Puis le drouchko régale les jeunes mariés de pain enduit de rayons de miel, puis tous les convives. A ce propos M. Zabyline se demande si ce ne serait pas pour cela qu'on appelle le premier mois des mariés le mois de miel.

Après le repas, avec la permission du starosta on sort dans la cour, pour chanter et danser. Puis le plus âgé des boïars met quelque argent sur une assiette et l'offre à la jeune femme avec une tcharka de vin : elle accepte les deux et danse avec lui et ainsi avec tout le monde. Rentrés dans l'izba, les hôtes s'asseoient à table où le père et la mère les régalent, puis le drouchko demande la bénédiction du starosta, lit le Notre Père, découpe le koulitch et en présente à tous les convives qui lui donnent en retour pour le compte des mariés toutes sortes de victuailles : bétails, oiseaux, etc, et objets utiles au ménage.

A la fin de cette régalade, le drouchko prend les galettes appelées

Digitized by Google

stoulny, petits pâtés, gâteaux sans farce, et une poule cuite ou non, la pare des branches de kalina et de fils rouges en papier, et s'en va avec les jeunes gens et la noce, au bout des champs et de la musique chez le père de la femme lui offrir ces présents. Les beaux parents offrent quelque chose aux arrivants. A ce moment le drouchko coupe la poule et donne deux gâteaux et la tête de la poule au beau-père, le croupion à la belle mère[1], et aux autres convives une part de gateau et un morceau de poule.

La belle mère s'en va avec tous les hôtes chez le père de son gendre, et là tout le monde, après avoir soupé passe toute la nuit en réjouissances. Le mardi suivant tous les convives se réunissent, excepté les boïars et les compagnes de la fiancée, chez les marieurs et allant de maison en maison ils se régalent les uns les autres ils prennent force gaité. La fête dure une semaine.

(A suivre.)

LÉON SICHLER.

[1] Ces détails se retrouvent dans les contes, voir : CONTES RUSSES, par Léon Sichler (Leroux édit.) page 255.

Digitized by Google

L'IMAGERIE POPULAIRE[1]

V

BASSE-BRETAGNE (suite).

L'image ci-dessous est le *fac-simile* réduit au tiers d'une gravure placée en tête d'un placard intitulé :

DÉTAILS

Sur des ravages commis par un animal extraordinaire, jeté par la mer sur les côtes de Provence, à la suite d'une horrible tempête. Description exacte de cet amphibie. Nombre de personnes dévorées, tuées ou grièvement blessées par cette bête féroce. A Brest ; de l'imprimerie de Gauchlet, rue la Voûte n° 4.

Les Annales les plus reculées ne fournissent point d'exemple d'un monstre amphibie aussi extraordinaire que celui vomi par la Méditer-

rannée sur la plage de Vilerval, près Cette en Provence. On n'a eu jusqu'à présent, sur la nature de cette horrible bête, que des détails vagues et insignifiants, que le peuple raconte à sa fantaisie, selon le degré de crédulité des auditeurs, mais des lettres particulières et les

[1] V. le t. III, p. 305, 407 et le t. IV, p 235, 275.

Digitized by Google

feuilles périodiques de l'endroit en font mention à peu près de la manière suivante :

Le 4 mars dernier, une tempête affreuse se manifesta sur le petit port de Cette... C'est au milieu de ce ravage que les flots vomirent sur le sable avec un bruit épouvantable un animal inconnu dans ces parages. Il se dirigea aussitôt vers quelques cabanes de pêcheurs situées à peu de distance de la mer, entra dans l'une d'elles, se jeta sur un enfant qui était au berceau et le mit en pièces, malgré les cris du père et de la mère, auxquels accoururent plusieurs habitants qui entourèrent la maison. Le bruit qu'ils firent épouvanta l'animal qui sortit avec impétuosité, emportant dans sa gueule les restes ensanglantés du malheureux enfant.

Attiré par l'odeur des cadavres, il se dirigea vers un cimetière voisin et s'y tint caché jusqu'à la nuit; le féroce animal dont les pieds étaient armées de griffes terribles fouilla la terre, exhuma les cadavres et les déchira. On ne remarqua pas sans étonnement une jeune personne enterrée le même jour dont il avait dévoré la tête et les seins. Les habitants se rendant le lendemain à l'office furent saisis de frayeur à l'aspect de cette scène d'horreur. Ils en donnèrent de suite connaissance aux autorités locales qui mirent sur le champ la garde nationale en activité. Les tentatives qu'on fit pour attirer le monstre dans plusieurs pièges furent longtemps infructueuses, parce qu'il se cachait le jour dans la mer et n'en sortait qu'après le soleil couché. Il se mettait alors en embuscade dans un bois, et n'en sortait que pour se jeter sur quelques personnes. Il rôdait autour des villages et tâchait d'attraper quelques enfants pour les dévorer. Le reste de la nuit, il l'employait à faire la chasse aux animaux des forêts, qu'il parcourait en hurlant de la manière la plus lugubre et la plus effrayante. La désolation était à son comble. Déjà 250 personnes avaient été victimes de ce monstre, lorsque la Providence permit qu'un détachement de l'armée française s'égarât vers la fin du jour dans le bois où ce féroce animal était caché. Quelques soldats s'arrêtèrent pour délibérer sur la manière de retrouver leur chemin, lorsqu'ils aperçurent cette bête hideuse dans un vaste fossé d'où elle cherchait à sortir pour s'élancer sur eux ; mais ceux-ci la prévenant, la percèrent de mille coups de bayonnettes... Ce monstre vient d'être transféré au cabinet d'histoire naturelle de Paris ; il a 21 pieds de long sur 13 de hauteur : deux rangées de dents, et ce qu'on ne peut se lasser d'admirer c'est qu'il porte sur son col l'empreinte d'une Palatine.

Une complainte en 13 couplets (sur l'air de Judith) figure au bas de ce placard.

J'ignore quel est le dessinateur Bauvelle qui a représenté le monstre

Digitized by Google

amphibie et fantastique avec un sentiment et des procédés qui font songer aux anciens bois. Peut-être n'a-t-il fait que copier le monstre en plaçant dans sa gueule le personnage en costume moderne qu'il avale.

La plaquette ne porte pas de date ; certains passages du récit ne permettent pas de la faire remonter au delà des premières années de ce siècle.

F.-M. LUZEL.

DEUXIEME CONGRÈS DES TRADITIONS POPULAIRES

Les organisateurs du congrès de 1891 pensent qu'il sera utile de former un comité international de folk-lore permanent. Ils n'en indiquent pas exactement les fonctions, mais il est facile d'en comprendre l'utilité et l'importance. Les membres du congrès de 1889 en avaient eu l'idée ; s'ils ne l'ont pas mise à exécution, c'est qu'ils ne se sont pas trouvés assez nombreux et qu'ils regrettaient notamment l'absence de leurs confrères d'Angleterre. Ce sera l'œuvre du prochain congrès.

Celui-ci se tiendra à Londres sous la présidence de M. Andrew Lang, vers le 20 septembre 1891. Le comité d'organisation anglais est composé ainsi qu'il suit :

Chairmann : G. L. GOMME, F. S. A.

Vice-Chairman : C. G. LELAND.

HON. JOHN ABERCROMBY.
G. L. APPERSON.
THE RIGHT HON. THE EARL BEAUCHAMP, E. S. A.
WALTER BESANT, M. A.
W. G. BLACK.
EDWARD W. BRABROOK, F. S. A., Sec. R. S. L.
R. ROBERT BROWN, F. L. S.
A. GRANGER HUTT, F. S. A.
JOSEPH JACOBS, B. A.
G. H. KINAHAN.
W. F. KIRBY. F. L. S.
J. STEWART LOCKHART,
THE RIGHT HON. SIR JOHN LUBBOCK, BART., F. R. S., M. P.
ALFRED NUTT.
T. FAIRMAN ORDISH F. S. A.

Digitized by Google

MISS C. S. BURNE.
MISS ROALFE COX.
J, G. FRAZER, M. A.
PROFESSOR RHYS, M. A.
PROFESSOR A. C. HADDON.
REV. WALTER GREGOR.
E. SIDNEY HARTLAND, F. S. A.
LT.-GEN. PITT-RIVERS, D. C. L. F. R. S., F. SA.
PROFESSOR A. H. SAYCE, M. A.
MAJOR R. C. TEMPLE,
JOHN TOLHURST.
EDWARD B. TYLOR, LL. D., F. R. S.
HENRY B. WHEATLEY, F. S. A.

Hon. Treasurer : EDWARD CLODD, 19, Casleton Road, Tufnell Park, London, N.

Hon. Secretary : J. J. FOSTER, Offa House, Upper Tooting, London, S. W.

Le comité de patronage est le même que celui de 1889 ; les organisateurs du congrès de 1891 publient une liste de membres du comité international de Folk-lore qui comprend, outre un certain nombre de noms nouveaux, tous les membres du comité d'organisation du congrès de Paris.

LA BÊTISE DES GENS.

CONTE DE CHAMPAGNE.

Un homme et une femme allaient marier leur fille. Un jour le prétendant était à la maison, le père descendit à la cave pour tirer une cruchée. Comme il tardait à revenir, sa femme l'alla chercher et le trouva réfléchissant profondément.

— A quoi penses-tu donc, mon homme ? lui dit-elle.

— Je suis à me demander comment les enfants de nos enfants s'appelleront.

— Tiens ! c'est pourtant vrai. Nous n'avions pas pensé à cela.

Et tous deux de réfléchir sur cette grave question.

Digitized by Google

Au bout d'un certain temps, la fille descend à son tour pour voir ce que font ses parents et ne revient pas non plus.

Impatienté, le futur va les trouver et leur demande la cause de cette étrange conduite.

— C'est que, mon beau monsieur, lui dit la femme, nous voulons bien vous donner notre fille, mais nous n'avons pas encore réfléchi comment les enfants de nos enfants s'appelleront !

A ces mots, le galant se met à rire et les laisse à leurs méditations en disant :

— Eh bien ! mes braves, quand j'aurai trouvé par trois fois des gens plus bêtes que vous, je reviendrai épouser votre fille

Il se mit donc en route. Un jour, en traversant un village, il vit des paysans qui s'ingéniaient à monter des noix dans un grenier avec une fourche, et qui s'étonnaient fort de n'y pouvoir arriver. Voyant leur embarras, notre voyageur leur dit qu'ils auraient bien plus vite fait en s'aidant d'un panier, ce qu'ils firent sur le champ en s'extasiant sur la commodité de ce moyen.

Plus loin, il aperçut d'autres paysans qui s'acharnaient à vouloir reculer, à l'aide de cordes, l'église du village, pour l'éloigner d'une ordure qui avait été déposé à sa base[1]. A ceux-là, le voyageur conseilla d'enlever plutôt l'ordure ,et grande fut la stupéfaction des habitants, qui ne pouvaient revenir de l'étonnement où les plongeait la simplicité de cette mesure.

Enfin, il rencontra sur sa route une femme conduisant une truie.

— Bonjour, ma cousine, dit-il à cette dernière,

Et la femme de répondre :

— Quoi ? Monsieur, ma truie aurait l'honneur d'être votre cousine ?

— Mais oui, madame ; et comme je vais me marier bientôt, je venais l'inviter à ma noce.

— Vraiment ! Mais elle n'est pas en état d'être présentée en société. Si vous voulez attendre quelque temps, je vais la parer et l'habiller.

[1] Rapprocher ce passage de la deuxième des *Facéties wallonnes* publiées par M. Amé Demeuldre dans la *Revue des traditions populaires* du 15 mars 1890, p. 173. Contes des paysans, n° 43. Cf. aussi Sébillot.

Digitized by Google

La bonne femme rentra en toute hâte à son logis, nettoya sa truie, lui mit une belle robe de soie, un bonnet de dentelle et ses plus beaux bijoux, et la confia au pseudo-cousin qui l'emmena dans le pays de sa future, à qui il donna les vêtements et les bijoux ; quant à la truie, elle figura sur la table le jour du mariage.....

LOUIS MORIN.

Conté par Mme Morin.

LE PEUPLE ET L'HISTOIRE[1].

V

BUCKINGHAM DANS L'ILE DE RÉ.

On retrouve bien souvent dans nos campagnes, une phrase, une expression bizarre, qui tout d'un coup réveille, dans l'esprit de celui qui cherche bien, l'antique souvenir d'un envahissement étranger, datant parfois de plusieurs siècles.

C'est ce qui se présente fréquemment dans l'Aunis, dans la Saintonge, dans la Guyenne, ces contrées où l'Anglais est resté si longtemps et surtout qu'il a envahies, pillées, parcourues en tout sens à bien des reprises différentes. Bien que, d'hostiles, les relations avec l'Angleterre soient devenues amicales et commerciales pour ces pays, bien que beaucoup de familles bordelaises notamment, aient des alliances nombreuses avec d'autres familles anglaises ; enfin, bien que beaucoup de noms anglais se rencontrent dans la liste des grands commerçants de cette région, comme à Tonnay-Charente par exemple, où maintes familles anglaises se sont établies sans esprit de retour vers la Grande-Bretagne ; cependant, par la force de la tradition, et sans d'ailleurs se rendre compte de la portée de ses paroles, le paysan saintongeais conserve des expressions qui montrent sa vieille inimitié pour les Anglais.

[1] V. le t. IV p. 65, 207, 522, et le t. V. p. 433.

Digitized by Google

Les exemples sont nombreux et frappants, et se rapportent tantôt au emps d'Henri V, tantôt à l'époque de Buckingham, ou enfin aux sou-enirs beaucoup plus rapprochés du premier Empire.

Une insulte, aujourd'hui un peu passée de mode dans nos campagnes saintongeaises, était l'appellation de *Ventre rouge;* autrement dit *Anglais*, par allusion aux uniformes et en particulier aux habits rouges des soldats du Royaume-Uni. Nous pouvons encore citer un mot plus précis et qui ne peut laisser de doute; il arrive encore parfois, et surtout il arrivait jadis constamment que, quand deux paysans se disputaient et étaient à bout d'arguments, ils ne trouvaient plus qu'un mot à la hauteur de leur indignation : « Va donc, Anglais! »

Une appellation, double même, reste encore comme un souvenir des invasions anglaises et de la frayeur qu'elles causaient. Quand nous-même nous étions tout enfant, et que, assis au coin de la grande cheminée de notre vieille maison de famille, nous secouions, agitions la bûche pour en faire sortir un feu d'artifice d'étincelles que le courant d'air emportait toutes pétillantes par le tuyau de la cheminée, nous apprenions à nommer ces étincelles des « Bretons, » c'est-à-dire des « *British soldiers,* » des soldats de la Grande-Bretagne ; et ce qui confirme bien cette étymologie, c'est que le petit enfant de l'Ile de Ré les nomme, non plus seulement des Bretons, mais bien des « Anglais »; le rapprochement d'ailleurs est aisé à faire entre les « Anglais » au sens d'étincelles et les Anglais tels qu'on les considérait jadis ; on voulait effrayer l'enfant, lui faire peur du feu, et le meilleur moyen pour atteindre ce but était de lui dire ce sont des « Anglais », ces Anglais redoutés et redoutables qui parcouraient les campagnes, menaçaient les côtes, dont ils entendaient constamment conter les méfaits, les pillages, les incendies.

C'est encore de l'ile de Ré que nous voulons parler ici, c'est de cette île que provient la tradition sur laquelle nous voulons plus particulièrement insister. Dans une ile d'ailleurs les traditions comme les mœurs se conservent bien mieux que sur le continent ; il s'y produit toujours un isolement relatif, qui conserve les habitants dans leurs habitudes, dans leurs allures primitives et naïves ; l'isolement créé par la ceinture liquide est analogue à celui qui est causé dans les pays de montagnes par les difficultés des communications. C'est du reste encore des Anglais qu'il s'agira ; l'ile de Ré, la *Rhea Insula,* a été, par sa situation maritime même, des plus exposées aux attaques des Anglais, qui le trouvaient tout naturellement sur leur chemin en cherchant à atteindre le pays d'Aunis, notamment de la fin du treizième siècle à 1453.

Il y a encore quelques années, d'après ce que nous a raconté un de nos amis, Victor Pelletier, instituteur à Ars, il y avait en l'ile de Ré, à

Digitized by Google

l'endroit qu'on nomme le Pont du Fenau, entre le village appelé La Couarde, du nord de la ville de Saint-Martin de Ré, et un autre village nommé Loix, un endroit dont les habitants ne s'approchaient qu'avec effroi, et qui était planté de petites croix de bois toutes vermoulues: on prétendait, qu'on ne pouvait point passer là pendant la nuit, sous peine d'entendre des gémissements, et des ombres crier : « Tue ! Tue ! » Quand on passait de jour, on ne manquait point de répéter ces deux vers se répondant :

« Boukingant ! qu'as-tu fait de ton monde ?
Je l'ai laissé en Ré, faire vendange. »

Il devait évidemment y avoir un fondement à cette histoire lugubre, cete tradition devait reposer sur un fait historique que les paysans avaient du reste totalement oublié. Ce fait historique remonte à l'envahissement de l'ile par les Anglais, pendant le règne de Louis XIII : et le *Boukingant* dont il est question dans ces vers n'est pas autre que Buckingham prononcé à la paysanne.

Sans vouloir faire un cours d'histoire, nous pouvons rappeler que Louis XIII et Richelieu, en 1627, commençaient le fameux siège de La Rochelle, Buckingham, arrivant avec Soubise et la flotte anglaise, avait forcé de Toiras à s'enfermer dans la citadelle de Saint-Martin-de-Ré. Bientôt, le 7 novembre 1627, le maréchal de Schomberg débarquait avec des troupes et donnait la chasse à Buckingham, l'obligeait à lever le siège de Saint-Martin et à fuir en toute hâte dans le nord, au-delà du village de la Couarde. La poursuite se continue jusqu'à ce pont du *Fenau*, dont nous avons parlé tout à l'heure. Buckingham, ne pouvant se frayer une route aisée à travers le labyrinthe des marais salants, accepte le combat, qui est pour lui une vraie défaite ; deux mille hommes sont tués, 800 hommes et 44 drapeaux ou guidons sont pris, et Buc kingham échappe à grand'peine. Pendant longtemps on trouva en refaisant les marais salants, dès biscaïens, des armes, des restes humains.

Voilà donc l'origine de cette tradition. Par moquerie, et dans la joie de leurs triomphes, les habitants de Ré prétendirent qu'on accueillit ainsi Buckingham à son arrivée en Grande-Bretagne : « Buckingham, qu'as-tu fais de ton monde ? » et qu'il fut obligé de répondre. « Je l'ai laissé au Ré à faire vendange. » Et ce cri de triomphe s'est perpétué à travers près de trois siècles.

Enfin ces vieillards qui vous conteront l'effroi que causait jadis le champ de carnage du *Fenau*, vous diront encore que, tout enfants, quand ils jouaient à la guerre, ce jeu de prédilection de tous les

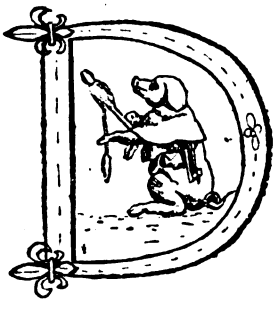
Digitized by Google

nfants, ils se divisaient en deux camps dont les appellations étaient ien caractéristiques; d'un côté étaient naturellement les Français, t de l'autre les *Anglais* et *Soubisois*; ces derniers ainsi nommés du rotestant Benjamin de Rohan, seigneur de Soubise, qui avait ramené Buckingham d'Angleterre[1].

DANIEL BELLET.

EXTRAITS ET LECTURES

LE DIEU CANON



DANS un des bastions de la seconde enceinte du fort de Tanjore, dont la construction remonte à la dynastie mayakare des anciens rois de Tanjore, se trouve un canon qui ne mesure pas moins de sept mètres cinquante centimètres de long sur trois mètres de circonférence; le diamètre de la bouche est de soixante-trois centimètres. Il est formé de lames de fer soudées ensemble et consolidées par des anneaux de cuivre. Les Indous lui donnent le nom de Rajah Gopala (un des noms du dieu bleu ou Vichnou); à certaines époques de l'année, ils l'adorent comme le génie tutélaire du fort.

M. Grandidier, dans la relation de son voyage dans l'Inde a vu un énorme boulet de pierre abandonné près de ce canon, témoignage de la nature des projectiles lancés par le Rajah Gopala. Une fois, parait-il, on s'était servi de cet engin; mais l'expérience avait démontré qu'il ne serait pas prudent de renouveler cette tentative; on a préféré la conserver comme fétiche.

Le fort de Tanjore est entouré d'un large fossé plein d'eau dans lequel nagent quelques gros crocodiles, jadis nourris avec soin par les Rajahs, qui les regardaient comme les gardiens incorruptibles de la ville.

A. CERTEUX.

[1] Ajoutons encore qu'aujourd'hui, pour exciter deux chiens, l'un contre l'autre, au lieu de leur lancer de classique : kiss ! kiss ! pour les irriter, on leur dit : « Un anglais » ; et enfin en Ré on a conservé par souvenir de la vieille haine, l'habitude d'appeler beaucoup de chiens « Milord ».

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

David Mac Ritchie. — *The testimony of tradition* un vol. in-8° acre plancher. Londres.

Voici un livre dont l'auteur a dépensé beaucoup d'érudition et d'esprit pour défendre une thèse très douteuse. M. Mac Ritchie vient soutenir à nouveau la théorie evhéméristé, comme explication des traditions folkloriques. C'est le petit peuple des nains, bien connu de tous ceux qui sont familiers avec nos vieilles légendes, auquel il prétend rendre une existence réelle. Il retrouve les traces matérielles du séjour de ces petits êtres dans les îles britanniques : il ne doute pas d'ailleurs qu'ils ne soient répandus sur une grande partie du continent Européen. Lorsque les voyageurs qui visitèrent le centre de l'Afrique y découvrirent des hommes de très petite taille, les evhéméristes saisirent cette occasion pour affirmer que l'on connaissait désormais les Pygmées du mythe hellénique. Ils chercheraient vainement en Europe une race de nains, mais on en a du moins conservé le souvenir et si l'on en croit M. Mac Ritchie, quelques-unes de leurs œuvres auraient échappé aux ravages du temps. Nous connaissons en effet un certain nombre de localités au nom desquelles reste attaché celui des nains, ou sinon des nains eux-mêmes, d'êtres qui, sous d'autres dénominations, doivent leur être assimilés.

M Mac Ritchie croit pouvoir en effet identifier avec les nains les Finns de la légende Shetlandaise, les Feinns gaëliques, les Pictes ou Pechts de l'Ecosse etc. La fiction et l'histoire commencent peut-être ici à se mélanger. Les monuments archaïques, tels que les chambres souterraines (*earth houses*) découvertes, sous les *tumuli* de la Grande-Bretagne, ont été l'œuvre de quelqu'un, et puisque, dit l'auteur, on se souvient encore qu'ils sont le résultat du travail d'une race de petite taille, cette race doit avoir existé. D'ailleurs si elle est celle qui a reçu le nom de Pictes, non seulement on lui attribue les constructions d'une époque très reculée, mais aussi celles d'un temps beaucoup plus rapproché de nous. En Ecosse et dans le Northumberland, le peuple montre comme l'œuvre des Pictes des murailles, des châteaux, des tours, jusqu'à des églises et des cathédrales. Il est à craindre que M. Mac Ritchie ne veuille trop prouver. L'Angleterre n'est pas le seul pays où la légende a considéré les anciens monuments comme dûs à des êtres surnaturels. L'architecture Cyclopéenne des Hellènes ne prouve pas l'existence réelle des Cyclopes. Si une population spéciale vivait à l'époque où les églises catholiques se sont élevées, nous devrions en voir encore quelques survivants.

M. Mac Ritchie traite trop de questions linguistiques, archéologiques, etc. pour qu'il soit possible de les examiner et discuter à fond. Qu'il ait existé en Europe des peuples de très petite taille, ce n'est pas impossible, puisqu'il en existe ailleurs. Mais ce qu'il faut admettre, et j'emprunte ce résumé à l'auteur

Digitized by Google

lui-même, c'est que cette petite race était remarquablement intelligente, tellement supérieure aux populations voisines que celles-ci la considéraient comme une race de sorciers; qu'elle forgeait des épées, des bijoux, des objets d'or et d'argent; que malgré sa petite stature, elle possédait une force physique extraordinaire puisqu'elle a pu manier les pierres qui ont servi à l'érection des monuments précités, etc. — Quant à leur apparence extérieure, on les représente tantôt comme ayant les traits fins et délicats, les cheveux blonds, tantôt noirs de peau et de cheveux, tantôt avec des cheveux rouges. Comment concilier ces contradictions? Si l'on admet une espèce de nains, on peut aussi bien en supposer plusieurs, de types variés.

Quoiqu'il en soit, et bien que nous ne puissions souscrire à ses conclusions, nous avons lu avec intérêt le livre de M. Mac Ritchie. Il a défendu sa cause avec beaucoup de talent et il a réuni un nombre considérable de faits et de citations dont la connaissance peut être très utile, même à ceux qui ne partagent pas son opinion.

CHARLES PLOIX.

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX

Archivio per lo studio delle tradizioni popolari. IX, 3. — Il San Giovanni Battista a Venezia : Lettera alla Signora Angela Nardo-Cibele, *Dr Cesare Musatti.* — Il S. Giovanni Battista nell' Agordino : Lettera alla Sigra Angela Nardo Cibele. *Francesco Pellegrini.* — Il S. Giovanni Battista : Ricordi veneti. *Angela Nardo-Cibele.* — Di alcune Credenze per la festa di S. Giovanni Battista in Piemonte. *Filippo Seves.* — Il braccio di S. Giovanni Battista in Siena : Tradizioni, Usi e Superstiziani. *G. B. Corsi.* — Fori di S. Giovanni. *Evelyn Martinengo-Cesaresco.* — La fête de la Saint-Jean chez les Slaves du Sud. *F. S. Krauss.* — Il fuoco di S. Giovanni nell' Isergebirg, Friedland in Boemia. *M. Rosler.* — La festa di S. Giovanni nel Nyland in Finlandia. *M. Di Martino.* — Il Lago sfondato ed il sonno di S. Giovanni Baptista, Leggenda pop. in Castrogiovanni. *Paolo Vetri.* — La festa di S. Giovanni nell' Abruzzo. *A. De Nino.* — Usi e credenze di S. Giovanni nello Schleswig-Holstein : I. La notte di S. Giovanni. — II. La festa di S. Giovanni. — III. Credenze di S. Giovanni. *H. Carstens.* — Canti funebri di popoli e poeti selvaggi o poco civili. G. *Ragusa Moleti.* — La preghiera a ruota nel Tibet. — Come contano alcuni popoli. — La leggenda di Cola Pecce. *G. Pitrè.* — Note di Tradizioni e Leggende : I. La Leggenda degli Stretti. — II. La Leggenda de Sa Sofia. — III. La fonte di Sa Sofia. *G. M. Columba.* — Storielle popolari (in Toscana). *G. Nerucci.* — Spigolature di Usi, Credenze, Leggende : I. Un'asanza messinese. — II. Una credenza popolare toscana e piemontese. III. Una leggenda biellese. IV. La festa di S. Rocco in Orbassano. *Alb. Em. Lumbroso.*

Digitized by Google

Canti popolari romani : Amore e baci. — Serenate Descrizioni. — Vari. *Mario Menghini*, — Usi e Costumi degli Slvoveni Veneti (La festa di S. Giovanni Battista. *Francesco Musoni*. — Contes de marins recueillis en Haute Bretagne : V. Le Mousse. — VI. — L'Oiseau de vérité. *Paul Sébillot*. — Miscellanea : Dell' uso di dare il posto d'onore in Sicilia. *Dr Aristide Battaglia*. — La processione dei Turchi in Potenza. — Il giuco del ventaglio in Toscana. — Un nuovo rimedio contro la peronospora negli Abruzzi. *G. Finamore*. — Una dona che non riconosce sè stessa, leggenda inglese. *H. Busch* — L'anello nuziale in Inghilterra e in America. — Proverbi danesi. *Martin Schneekloth*.

Folk-lore, I, 3. — English and Scotch Fairy Tales. *Andrew Lang*. — The Collection of English Folk-Lore. *Miss. C. Burne*. — Magic Songs of the Finns, II. *J. Abercromby*. — The Riddles of Solomon in Rabbinic Literature. *S. Schechter*. — Notes on Chinese Folk-Lore. *J.-H. Stewart Lockhart*. — Report on the Campbell MSS. at Edinburgh. *Alfred Nutt*. — Recent Research in Comparative Religion. *Joseph Jacobs*. — Report of the Annual Meeting of the Folk-Lore Society.

Revue de Belgique, 15 sept. — L'étude du Folk-lore en Flandre (*Aug. Gitté*).

Temos, 21 sept. — La vie littéraire (Contes et chansons populaires) (*A. France*).

∴ *Nomination*. Notre distingué collègue Auguste Prarond a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Volkskunde. III. 1. — De slapende Jongeling, eine vendische volksage. *Ed. Veckensted*. — Vertesels. Jan Martin de Wildeman. *A. Mermast*. — Vertesels om te dœn schrikken. — Onze oude liederen. 1. Meiplanting.

Zeitschrift für Volkskunde. II, 12. — Die neu entdeckten Gottergestalten und Gotternamen der norddeutschen Tiefebene : Frie, Frê, Frick, Fuik, Fui, Fu. *O. Knoop*. — Hochzeitzbrauche aus dem Bohmerwald. Fortsetzetzung und Schluss. — *J. J. Ammann*.

NOTES ET ENQUÊTES.

∴ *Les Nids*. En Poitou, lorsqu'on *connait* un nid, il ne faut pas indiquer son emplacement si on est sous la *tieube* (tuile), c'est-à-dire dans une maison, parceque le serpent mangerait les œufs. (Com. de M. Desborbes).

∴ *Les Fleurs jaunes et les poules*. En Poitou il ne faut pas apporter de *coucous* (petites fleurs jaunes qui apparaissent vers Pâques) dans la maison, sinon les poules ne pondent plus. (Com. de M. Desbordes).

Le Gérant : Alphonse Certeux.

Vannes. — Imprimerie Eugène Lafolye, 2, place des Lices.

Digitized by Google

GIFT
DEC 30 1910

SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES
AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

REVUE
DES
TRADITIONS POPULAIRES

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF

TOME V

5e ANNÉE. — N° 11. — 15 Novembre 1890.

PARIS

Librairie de l'Art indépendant 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

ÉMILE LECHEVALIER
39, Quai des Grands-Augustins

ERNEST LEROUX
28, rue Bonaparte, 28

J. MAISONNEUVE
25, Quai Voltaire, 25

Prix du Numéro : UN franc vingt-cinq.

Digitized by Google

SOMMAIRE

La Médecine superstitieuse en Russie....	A. L. JARCHY.	641
Le Portrait de la Maîtresse. III. Version du Morvan.....	JULIEN TIERSOT.	645
IV. Version de la Sarthe.....	Mme DESTRICHE.	646
Superstitions de Quillimane (Mozambique).	CHARLES HERCOUET.	647
Superstitions de civilisés II.....	PAUL SÉBILLOT.	648
Mœurs et coutumes de mariage en Russie (*suite*).....	LÉON SICHLER.	651
Devinettes de la Basse-Bretagne. Pays de Vannes.....	P. M. LAVENOT.	666
Les superstitions du canton de Gennes (Maine-et-Loire).....	LIONEL BONNEMÈRE.	673
Les Danseurs maudits. III. Légende du Poitou.....	LÉON PINEAU.	679
Pensées sur les Traditions populaires extraites de divers auteurs.....	PAUL SÉBILLOT.	681
Les calendriers des illettrés. V. Un calendrier du VIe siècle. VI. Calendrier horloge du XIe siècle.....	A. CERTEUX.	683
Pitje de Dood (Pierre la Mort) conte flamand.	ALFRED HAROU.	688
Pourquoi Polichinelle a deux bosses, légende liégeoise.....	ALFRED HAROU.	690
Le Lac des Fées.....		
Saint-Blaise IV.....	R. B.	692
Bibliographie		
Périodiques et Journaux. — Notes et Enquêtes.....		
ILLUSTRATIONS. Kamées des Juifs polonais.....	A. L. JARCHY.	
Calendrier du VIe siècle.....		

La Correspondance et les Manuscrits (écrits sur un seul côté), les livres, les tirages à part et les périodiques doivent être adressés à M. Paul Sébillot, secrétaire général de la Société, 4, rue de l'Odéon.

Avis aux sociétaires et aux Abonnés.

La cotisation de sociétaire, donnant droit à l'envoi gratuit de la *Revue et de l'Annuaire*, est fixée à **15** francs par an (France et Union postale).

Le meilleur mode pour le paiement est (aussi bien pour Paris que pour les départements et l'étranger) d'adresser au Trésorier de la Société, M. A. Certeux, 24, rue Gay-Lussac, un mandat sur la poste dont le talon servira de reçu.

A partir du premier mai, le Trésorier disposera à vue sur les retardataires en ajoutant les frais de recouvrement.

Les abonnements : **15** francs pour la France et les départements, **17** francs pour l'Union postale, sont payables d'avance.

Adresser un mandat sur la poste au Trésorier, comme il est dit ci-dessus pour les sociétaires.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

5e Année. — Tome V. — N° 11. — 15 Novembre 1890.

LA MÉDECINE SUPERSTITIEUSE EN RUSSIE

I

Le Mauvais Œil.

L'INFLUENCE d'un mauvais coup d'œil est très redouté par toutes les mères en Russie. Ainsi la moindre indisposition de l'enfant, comme l'insomnie ou le sommeil troublé, les pleurs incessants, la mauvaise mine, le refus de prendre la nourriture, les plaintes, les soubresauts nerveux, etc., est attribuée à l'influence d'un mauvais coup d'œil, en langue Russe *ssglait* (du mot *glas* œil) et la mère, très-troublée, se hâte de courir chez la « *Babka* » (du mot « *Baba* » femme, vieille femme, sage-femme et guérisseuse de tous les maux par les conjurations (scheptanie) ou par d'autres remèdes populaires) pour la *prier* de conjurer le mauvais œil.

Il n'est pas rare d'entendre la maman objecter très hardiment, lorsqu'elle remarque qu'on admire ou qu'on fixe trop son enfant : « Dites-donc, vous n'allez pas *sglasit* mon enfant ! »

A part la conjuration, qui est d'ailleurs reconnue par les mères comme souveraine, les remèdes varient suivant la contrée : dans le nord, la mère embrasse par trois fois son bébé sur les deux joues et sur le front, et chaque fois elle crache en arrière en disant : « Va-t-en, va-t-en, que le mal tombe sur celui qui te l'a donné ! »

Digitized by Google

D'autres s'approchent près de l'icone de saint Nicolas (Nikolaï Tschoudotworez), faiseur de merveilles, avec le patient sur les bras, et répètent trois fois cette prière :

« Saint Nikolaï Tschoudotworez, sauve-moi mon enfant. »

Quelquefois, lorsque l'enfant est fiévreux, la mère fait un liniment d'ail sur la paume des deux mains, ou bien lave la figure de l'enfant avec son urine (l'urine est considérée comme un très fort préservatif contre l'influence d'un mauvais œil). Les Tziganes emploient du goudron avec lequel ils frictionnent le corps et la figure de l'enfant.

Dans le gouvernement de Costroma et en Sibérie, d'après le témoignage de M. Kostilkoff, on emploie avec succès la graisse d'ours comme liniment ou on fait brûler sous le berceau une plume de corbeau noir. En Lithuanie et en Pologne, la mère envoie chercher une cruche d'eau tranquille (eau de source) et la personne chargée de cette commission s'engage à ne pas s'arrêter et à ne pas prononcer un seul mot pendant l'aller et retour. L'eau apportée, la mère place son enfant au milieu de la chambre et avec la cruche d'eau elle fait trois tours autour de lui, ensuite l'eau est jetée par la fenêtre.

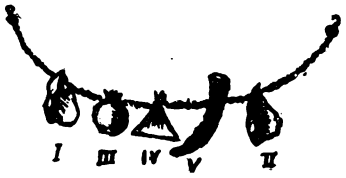
Dans le Caucase et dans le département de la Coubane, il est d'usage de faire brûler des excréments de chèvre sous le berceau de l'enfant indisposé, ou bien l'on place l'enfant à l'entrée de la maison et une cuvette remplie d'eau de source est soutenue sur sa tête par la mère pendant qu'une commère ou une « *babka* » conjure le mal ; on est persuadé que l'enfant est *immédiatement* soulagé.

Les mères juives, principalement en Pologne, sont également effrayées d'un mauvais coup d'œil jeté sur leurs bébés. En hébreu on nomme ce mal *Aïn-Ra* ou vulgairement « *Aïnhoré* » (de mots *aïn*, œil, *ra*, mauvais), c'est le nom donné à la maladie par les Talmudistes. Les remèdes diffèrent de ceux employés par les chrétiennes. La mère s'empresse de s'adresser au *zadik* (Rabbin qui fait des miracles par le « *Kabala* » et conjure toute mauvaises influences. Ces « *zadikim* » pullulent en Pologne, mais exercent en secret, car le gouvernement russe les poursuit. Je reviendrai prochainement sur ces guérisseurs). Le zadik, moyennant une somme assez importante délivre une *kaméé* (talisman). Cette kaméé se compose d'un bout de parchemin sur lequel sont tracées par la main du zadik quelques phrases en hébreu chaldéen illisible : elle est pliée en triangle et cousue dans un sachet que l'enfant porte sur le cou et qu'il ne quitte pas pendant toute son

Digitized by Google

enfance. Il y a des kaméés préservatrices en métaux : or, argent, cuivre, zinc, et même sur cuir, en forme de médaille ou de triangle ; elles se fabriquent en « *Erer Isroel* » (terre d'Israël), en Palestine, et sont apportées par des pèlerins. J'ai pu copier exactement, en cachette, le dessin ci-joint, en décousant le sachet... Les deux triangles s'appellent « Mogen Dowid » (le préservateur du roi David) ; le mot du milieu « Chadaï » : nom de Jehowa (terme cabalistique) ; les quatre mots dans les quatre coins différents : noms donnés au dieu d'Israël ; les mots autour sont ceux des quatre gardes du corps de Jehowa. Sur l'envers de la kaméé est tracée une phrase en hébreu chaldéen indéchiffrable, mots cabalistiques dont seul le Zadik connait le sens....

Les dents de loup sont considérées comme un excellent préservatif contre Aïn-ra et même comme soulageant beaucoup la dentition ; il en est de même des coquilles de mer. Voici le dessin d'un collier talisman usité chezle suij fs polonais.



I et II Coquilles de mer.
III et IV Kaméés.
V Dent de Loup.

Dans certains endroits, en Pologne, les Schliactiz (paysans polonais) attachent à la main gauche du bébé un ruban rouge, qui forme un bracelet. Il paraît que c'est un préservatif très énergique. Le même s'emploie pour guérir le « lomota » (rhumatisme musculaire) pour les adultes des deux sexes.

II

La Goutte (Arthrite goutteuse).

On a donné le nom de goutte à cette maladie vers le treizième siècle parce qu'on la regardait comme produite par le dépôt d'une goutte de quelque humeur âcre sur les surfaces articulaires ; pour la guérir en France on invoquait saint Genou, saint Mor et saint Gueslin, on en trouve le témoignage de Coquillard dans le *Monologue des Perruques :*

— « Je viens de Saint-Mor-des-Fossez pour estre allégé de la goutte ! »

On rend encore hommage à ces saints guérisseurs dans la vieille comédie « *Pastè et de la Tarte* » dans laquelle un personnage s'écrie :

« ... Que la goutte de sainct Mor et de sainct Guisclain
Vous puyssiez tresbucher a plaine. »

Digitized by Google

En Russie où la noblesse presque entière souffre de la goutte, j'ai vu quelques patients, qui, après avoir usé de tout ce que la médecine indique, s'adressaient à des *snachar* (homme charmeur, sachant guérir par des conjurations, breuvages et massages anti-diaboliques, car au dire des paysans toute maladie interne ou invisible est due aux éléments diaboliques qui se sont introduits chez le pécheur) et se croyaient sinon guéris, au moins soulagés. La goutte est connue en Russie sous le nom *podagra* (ou podagre en langue française lorsque la maladie envahit les pieds) en Pologne on la nomme *panska'chvoroba* (*Pan*, seigneur, *chvoroba*, maladie) parce que, buvant beaucoup de vin de Champagne, les riches seuls y sont sujets. Les Russes disent parfois en se vantant :

— J'en ai absorbé du Champagne « do Podagri ! »

Les seigneurs Russes commentent avec plaisir les paroles du grand médecin Sydenham qui n'ayant pu se guérir de la goutte se consolait et consolait ses compagnons d'infortune par cette boutade.

— La goutte me torture, elle me tuera peut-être, mais j'aime mieux cette fin qu'une autre. La mort par la goutte n'est pas une mort d'imbécile ! »

Pendant mes recherches sur les remèdes populaires pour la goutte, j'ai trouvé un fragment dont un goutteux résigné et spirituel du dernier siècle a ainsi formulé l'ordonnance :

« Un carteron d'indifférence
Autant de resolution
Dont vous ferez infusion
Avec le jus de patience
Point de procès, force gaîté,
Deux onces de société
Avec deux drachmes d'exercice.
Point de souci, ni d'avarice ;
Trois bon grains de devotion ;
Point de nouvelle opinion ;
Vous mêlerez le tout ensemble
Pour en prendre, si bon vous semble,
Autant le soir que le matin
Avec un doigt de fort bon vin.
Et verrez que cette pratique
Au medecin fera la nique.

Enfin il me semble utile d'indiquer la charmante fable de La Fontaine *la Goutte et l'Araignée*, indiquant la cause et le remède de la maladie.

....Elle était en campagne
Plus malheureuse mille fois
Que la plus malheureuse aragne.
Son hôte la menait tantôt fendre du bois,

Digitized by Google

Tantôt fouir, houer, goutte bien tracassée
Et, dit-on, à demi pansée.

.....

La Goutte d'autre part va droit se loger
Chez un prélat, qu'elle condamne
A jamais du lit bouger.
Cataplasmes, Dieu sait, les gens n'ont point de honte
De faire aller le mal toujours de pis en pis.

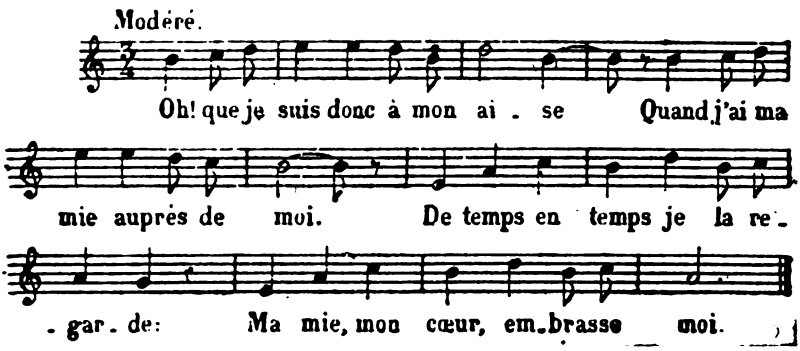
A. L. JARCHY.

LE PORTRAIT DE LA MAITRESSE[1].

III.

MORVAN.

(Environs d'Autun).



Oh! que je suis donc à mon aise
Quand j'ai ma mie auprès de moi.
De temps en temps je la regarde :
Ma mie, mon cœur, embrasse-moi.

— Comment veux-tu que je t'embrasse
Quand tout le mond' parle de toi ?
On dit que tu t'en vas en guerre,
En Italie servir le Roi.

[1] Voir la *Revue des Traditions populaires*, T. IV, p. 77 et 78 (versions de la Haute-Bretagne et du Revermont).

Digitized by Google

— Ceux qui t'avont dit ça, la belle,
T'avont bien dit la vérité ;
Mon cheval est dans l'écurie,
Sellé, bridé pour m'en aller.

— Quand tu seras dans ces grand'guerres,
Tu n'penseras donc plus à moi ?
Tu verras l'un', tu verras l'autre,
Qui sont cent fois plus bell' que moi.

— Oh ! j'y ferai faire une image
A la ressemblance de toi ;
J'la porterai sur mon bras gauche,
Cent fois du jour je l'embrasserai.

— Que diront donc tes camarades
D' t'y voir embrasser ce papier ?
— Je leur dirai : C'est ma maitresse,
Ma bien aimée du temps passé.

JULIEN TIERSOT.

IV.

SARTHE.

Grand Dieu, que je suis à mon aise,
Quand j'ai ma mie auprès de moi
De temps en temps je la regarde
— Ma bonne amie embrasse-moi (*bis*)

— Comment veux-tu que je t'embrasse
J'entends toujours parler de toi
On dit que tu vas prendre les armes
Pour aller au service du roi (*bis.*)

— Ceux-t-là qui t'ont dit ça, ma chère,
T'ont fort bien dit la vérité,
Mon cheval est à l'écurie
Sellé, bridé, prêt à monter (*bis*).

Digitized by Google

— Quand tu seras sur nos frontières
Tu ne penseras plus à moi
Tu penseras aux Italiennes
Qui sont cent fois plus belles que moi (*bis*).

— Je ferai faire une figure
Semblable à toi, ma bien-aimée,
Je la mettrai dans ma ceinture
Cent fois le jour je l'embrasserai (*bis*)

— Que te diront tes camarades
De t'voir embrasser ce portrait,
— Je leur dirai c'est ma maitresse
Qu'en partant j'ai tant regretté (*bis*).

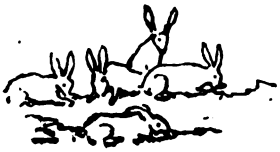
Mme DESTRICHÉ.

SUPERSTITIONS DE QUILLIMANE.

(MOZAMBIQUE.)

Les noirs admettent vaguement l'existence d'un Etre suprême : ils n'ont pas d'idoles, mais les sorciers et les grisgris jouent un grand rôle dans leur vie. On croit fort à la vertu des amulettes, ainsi qu'à la métempsycose. Les gens à grosses jambes passent de droit à leur mort dans le corps des hippotames; quand ils sont bien malades, on les abandonne au bord des cours d'eau, pour faciliter la transmutation. Naturellement les bêtes de proie les font disparaitre : leurs amis et parents ne les retrouvent plus et on les dit parvenus à leur nouvelle forme et en train de nager paisiblement au sein des ondes. On croit aussi que les ancêtres des singes à ventre vert se sont peints exprès de cette couleur pour dégoûter les hommes de manger leur chair. Ils auraient transmis cette teinte à leurs descendants et on y voit une preuve de la haute sagesse de ces animaux.

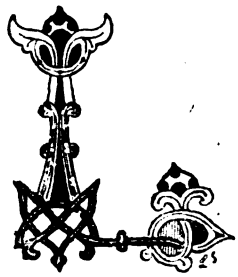
Docteur CHARLES HERCOUÉT.



Digitized by Google

SUPERSTITIONS DE CIVILISÉS[1].

II



Lorsqu'un prêtre se trouve à venir à leur rencontre, certaines personnes touchent un morceau de fer, ainsi que nous l'avons raconté dans un précédent article ; d'autres croient qu'il leur arriverait malheur si, en le croisant, il se trouvait sur leur gauche. On assure que le prince Jérôme Napoléon faisait bien attention, en pareille occurrence, à passer « du bon côté. »

A Paris, s'il y a un malade dans une maison et qu'on y cogne des clous, il mourra bientôt, et sa bière y sera clouée comme l'a été la caisse.

Dans la pièce de Lena jouée à New-York, Saran Bernardt changea le nom de Balfour en celui de Ramsay, parce qu'elle pensait que la syllabe *four*, même dans la pièce, pourrait lui porter malchance. (*American notes and queries* t. IV p. 53).

Je connais, m'écrit M. Harou, un jeune gentilhomme liégeois qui porte toujours un bracelet à chaque bras, dissimulé par de longues manchettes Ces bracelets sont des *porte-bonheur*. qui lui assurent une heureuse chance au jeu, et de fait il y est assez heureux. Il porte également une bague, simulant un serpent, qui remplit le même office.

Dans le monde où l'on s'amuse on prétend qu'une certaine poudre, jetée sur le parquet, rend l'homme inepte aux plaisirs de l'amour.

A Paris, vers 1867, un de nos amis, licencié en droit, qui s'occupait d'affaires de bourse, cassa sa glace en déchargeant un pistolet. Il s'écria : J'ai de la déveine pour sept ans. Le lendemain il perdit 1500 fr. à la Bourse, ce qui ne contribua pas peu à l'affermir dans sa superstition.

On m'a assuré que parfois des cocottes, et même des dames du monde, apercevant un fer à cheval perdu sur la chaussée du boulevard, faisaient arrêter leur voiture et se hâtaient de descendre pour le ramasser elles-mêmes comme porte-bonheur.

Dans la *Joie de vivre* de Zola, un des personnages, qui se croit atteint d'une maladie mortelle, se livre à des espèces de conjurations : « Il

[1] Cf. t. II p. 193.

Digitized by Google

croyait que c'était son dernier acte; il avait un besoin maladif de reprendre les choses, de les revoir encore. Cela se mêlait à des idées de symétrie, trois pas à droite, trois pas à gauche; les meubles aux deux côtés d'une cheminée ou d'une porte touchés chacun un nombre égal de fois ; sans compter qu'il y avait au fond l'idée superstitieuse qu'un certain nombre d'attouchements, cinq ou sept par exemple, distribués d'une façon particulière, empêchaient l'adieu d'être définitif. Malgré son intelligence et sa négation du surnaturel, il pratiquait avec une servilité de brute cette religion imbécile, qu'il dissimulait comme une maladie honteuse. »

Dans ses *Confessions*, J.-J. Rousseau avoue qu'il a été sous l'empire de superstitions analogues ; voici le passage entier : « Je voudrais savoir s'il passe quelquefois dans le cœur des autres hommes des puérilités pareilles à celles qui passent quelquefois dans le mien. Au milieu de mes études et d'une vie innocente, la peur de l'enfer m'agitait encore souvent... Un jour, rêvant à ce triste sujet, je m'exerçais machinalement à lancer des pierres contre le tronc des arbres, et cela avec mon adresse ordinaire, c'est-à-dire sans presque en toucher aucun. Tout au milieu de ce bel exercice, je m'avisai de m'en faire une espèce de pronostic pour calmer mon inquiétude. Je me dis : Je m'en vais jeter cette pierre contre l'arbre qui est vis-à-vis de moi ; si je le touche, signe de salut ; si je le manque, signe de damnation. Tout en disant ainsi, je jette ma pierre d'une main tremblante et avec un horrible battement de cœur, mais si heureusement qu'elle va frapper au beau milieu de l'arbre ; ce qui n'était pas difficile, car j'avais eu soin de le choisir fort gros et fort près. »

Paul Ginisty (*XIXe Siècle*, 2 juin 1887) rendant compte de notre article sur les superstitions de civilisés, y ajoutait les notes suivantes : Je sais un fort illustre écrivain, et l'un des plus parisiens qui soient, qui prend grand soin de détourner, chez lui, les entretiens sur des choses néfastes. Il a assez de ressources dans l'esprit, et il met assez de grâce dans les causeries intimes pour qu'on ne s'aperçoive pas, lorsqu'on ne connait pas sa petite faiblesse, des précautions qu'il emploie pour en changer le cours. Il est aisé de voir, pourtant, que si quelque hôte malencontreux s'avise de continuer, malgré lui, à aborder les sujets funestes, il éprouve une impression pénible. D'autres moins délicats, interrompent brusquement la conversation sur la pente où elle roule. J'ai observé cela maintes fois, en voyage, par exemple, et si l'on a l'esprit attentif sur ce point, on découvrira que cette sorte de crainte est infiniment plus commune qu'on ne croit. La catastrophe de l'Opéra-Comique, se produisant quinze jours après une discussion où l'on avait envisagé sa possibilité, n'est pas faite pour

Digitized by Google

détruire cette folle opinion. D'autres superstitions se conservent moitié par jeu, moitié par peur. A qui n'arrive-t-il pas, même sans y attacher d'importance, au moment d'accomplir une démarche douteuse, de se livrer à quelque consultation du hasard, soit en regardant de quel côté se présentera une pièce de monnaie, soit de toute autre façon ingénue? Nous n'avons pas impunément dans les veines un reste de sang, si mêlé qu'il soit, de nos ancêtres gaulois, à la fois téméraires et crédules. »

Il en avait assurément plus d'une goutte, ce général à propos duquel un de nos amis, administrateur d'un rang élevé, nous racontait récemment l'anecdote suivante. Ce général, qui est pourtant brave et intelligent, se trouvait avec notre ami sur le quai d'une gare, prêt à prendre le train. Au moment de monter dans un wagon libre, il se ravise et se dirige vers une autre voiture. « Mais pourquoi changer, dit son compagnon, nous étions très bien dans ce compartiment » — Je ne dis pas non, mais avez-vous remarqué le numéro de ce wagon ? — Non. — Hé bien, c'était le numéro 634, dont les chiffres additionnés font le nombre 13 ! »

C'est à raison d'une superstition semblable qu'un administrateur civil, dont le cortège devait être accompagné par treize gendarmes, en fit renvoyer quelques-uns pour éviter ce nombre fatidique.

PAUL SÉBILLOT.

Digitized by Google

MŒURS ET COUTUMES DE MARIAGE EN RUSSIE.

V.

Dans la Russie blanche.

Joueurs d'une musette appelée *douda*, gars vêtus de *svitki* (vestons) bleus ou blancs, coiffés de hauts chapeaux de drap sans bords et ornés de rubans de couleurs, rangés deux par deux, tel est avec les *svatsou* marieurs, le cortège obligé du jeune homme, appelé *prince* pour la circonstance, qui va demander la main d'une *princesse* qui n'est qu'une pauvre petite paysanne. Ce sont les marieurs qui portent la parole ; les parents de la jeune fille font semblant d'hésiter pour répondre. On passe à la jeune fille qui, intimidée, se jette dans les bras de son père et prononce indistinctement :

Puisque je me tais
C'est que je consens...

Cet aveu fait, on arrête le jour des fiançailles. Les invités se retirent. Les jeunes filles s'assemblent dans la maison de la promise et lui chantent jusqu'à l'arrivée du fiancé :

Thym vert, fleur jaune,
Il y a longtemps que mon Procopka est absent.
J'enverrais bien des messagers : je n'ose pas,
Je lui écrirais bien des *feuilles* : je ne sais pas,
J'irais bien moi-même (le chercher) : j'ai peur...

Le jour fixé, le fiancé parait de nouveau avec ses *svatis* au seuil de la jeune fille ; elle est assise, entourée de ses compagnes, *boïarines* pour la circonstance, qui gardent le silence. Les marieuses cependant chantent en chœur en s'adressant à la mère de la fiancée :

— Me me laisse pas, ne me laisse pas partir loin de toi
Je passerai cet hiver encore chez toi ! —

Digitized by Google

Elles font dire comme réponse à la mère :

— Mais on ne peut pas, ma petite âme ne pas te livrer :
Des hôtes sont venus pour te prendre ! —

Les svakhi, les vieilles commencent à faire du bruit en s'adressant aux compagnes silencieuses de la jeune fille et leur chantent en manière de plaisanterie :

Oiseaux, boiarines, oiseaux,
Assises comme des *renardes*,
Ne boivent pas d'eau-de-vie,
Ne chantent pas de chansons !

Quand la cérémonie des fiançailles est faite, les jeunes filles chantent à la fiancée au milieu d'eux :

Pourquoi n'as-tu pas pleuré,
Quand on t'a fiancée jeunette,
Quand on a échangé ces bagues d'or,
Qu'on a bu ensuite l'amère eau-de-vie
Qu'on a mangé le pain d'épice sucré ?

Le soir, en joyeuse compagnie, se passe la scène suivante. Le frère de la fiancée menace sa sœur de lui couper sa natte si le fiancé ne la rachète pas. L'affaire se conclut, le frère cesse ses menaces, alors les *svatis* entonnent :

Ce n'est pas un frère, mais un Tatare
Il a vendu sa sœur pour un *taliar*
Et sa natte brune pour un *chestak*
Et son blanc minois — par dessus le marché.

Il y a une autre coutume touchante pleine de poésie et qui témoigne de la bonté de cœur et de la délicatesse des sentiments. Il consiste dans l'estime toute particulière qu'on montre dans les noces à la fiancée *orpheline*.

Les vieillards et les jeunes gens se lèvent dès que sur le seuil paraît la *princesse orpheline*, ce qu'on ne fait pas du tout aux autres fêtes. En général, le peuple belo-russien, pauvre et triste, est d'un naturel très bon ; il sait respecter le malheur d'autrui, et cette piété humaine se reflète dans ses chansons :

Digitized by Google

Ah ! on reconnait bien d'après la réjouissance,
Que ce n'est pas le père qui donne sa fille en mariage,
La cour est grande, mais l'assemblée petite.
Je n'ai pas de parents
J'enverrai le coucou chercher mon père.
Le coucou s'envole,
Les parents ne viennent pas,
J'enverrais bien le rossignol
Mais il s'y refuse,
J'enverrais bien le coucou,
Chercher mon petit père ;
Mais le coucou gris ne veut pas chercher mon père,
Et le père se refuse de venir :
« Je serais heureux de me lever
Et d'aller chez mon enfant
Lui donner cette joie ;
Mais les planches du cercueil
Ont emprisonné mes pieds
Et je ne peux me lever
La terre humide
S'est couchée en travers de la porte,
N'a pas laissé aller
Mon père à la fête.

Ainsi la pauvre orpheline, en étendant le lin dans les champs, se frappe soudain de la pensée de la mort ; au moment du travail, en se courbant vers la terre, elle sent qu'il lui serait meilleur de se coucher elle aussi dans la terre.

« Terre ma terre humide,
Reçois-moi, jeunette
Comme une petite cerise sucrée ! »

Les *chansons pour les orphelins* composent un des côtés les plus pathétiques et poétiques du génie du peuple belo-russien.

Quand la fiancée regarde par la fenêtre en attendant le fiancé, ses compagnes lui chantent, à l'entrée du *prince* dans la cour :

Voici une foule d'hôtes
D'une contrée étrangère
La cour en est pleine (*bis*) !
Devine ma Vastoukhna (Apastasie)
Lequel est le tien ?

Digitized by Google

La fiancée répond :

Celui qui est sur un cheval gris de mere,
Vêtu d'un surtout (*joupane*) bleu,
C'est mon beau-père !
Celui qui a le cheval noireau,
Qui est toutjeunet,
C'est mon beau-frère !
Mais celui qui est vêtu de satin,
Qui danse sur son cheval,
C'est lui, lui,
Celui qui est à moi...

Le jour indiqué pour la noce, le mariage, le fiancé et la fiancée s'en vont le matin à l'église ; autrefois ils s'arrêtaient en route chez le seigneur ou le *barine* pour *faire les saluts* à toute sa famille et demander la *bénédiction*. Le fiancé est à cheval en compagnie de deux beaux-frères, qui sont habillés de *svitki* blanches ou bleu foncé, coiffés de chapeaux rouges ou vert clair et ornés de fourrure de mouton ; trois longs rubans rouges ou multicolores autour de leur tête.

A leur suite, dans un chariot, s'avance la *Panna Mloda*, Dame Jeunesse ; sa tête aussi est ornée de rubans entremêlés avec ses longs cheveux qu'on a tressés en trois petites nattes ; à côté d'elle sont assis trois *boïarines* (boïarkis : diminutif) et les *svakhi ;* les autres suivent. Au retour de l'église, les hôtes assis dans la seconde charrette sont obligés de chanter au son de la *douda*, qui entame un accompagnement à ces paroles :

J'ai perdu ma *douda*
Ikh, vokh !
Sur le champ du pope,
Ikh, vokh !
Mais ma douda était
Ikh, vokh !
Une joie,
Ikh, vokh !
Ma joie,
Ikh, vokh !
Sur la contrée étrangère,
Ikh, vokh !

Digitized by Google

Arrivés à la maison, on fait asseoir *la jeune* à table, tandis que les svakhi chantent :

Le coucou a fait coucou
(Chanté) dans le jardin :
Il est temps, Mélanie, que tu ailles à la grille.

A quoi elle répond :

Et que te fait cela coucou ?
J'ai une mère pour cela.
Elle me fera asseoir sur la grille,
Elle me donnera un bon con eil !...

Tard dans la nuit, quand le fiancé se prépare avec sa *droujina* (ses amis) à emmener la fiancée, les *svakhi* ferment la porte et ne laissent pas sortir les hôtes sous le prétexte que le fiancé est laid et ne convient pas à la fiancé.

Les compères et les *svati* qui se tiennent dans la cour sous les fenêtres répondent à haute voix par des louanges exaltées de la beauté du fiancé.

Une voix de la cour : regarde, jeune fille, par la fenêtre :
Voici ton jeune (ami) : comme un soleil !
Une voix dans l'izba : regarde, Tatianka, par le verchok (lucarne)[1]
Voici ton Tarraska : il est comme un sac, etc.

Au repas de noce on chante une chanson aux *poulets* que l'hôtesse s'apprête à tuer.

Des invités entrent dans la cour,
Les poulettes se glissent sous le poële,
N'ayez pas peur, poulettes,
Vous n'allez pas toutes servir :
Il nous en faut sept pour la soirée,
Une huitième pour le rôti,
Une neuvième pour le repas
Une dixième pour le départ.
Un peu d'oie
Pour *faire le trou*,
Une dinde
Pour le boucher.

[1] Petite fenêtre au plafond pour laisser passer la fumée.

Digitized by Google

Quand tous les convives ont achevé le repas les *svakhi* les chassent avec des balais en chantant :

A la maison, svakhi, à la maison !
Les chevaux ont mangé toute la paille
Et toute la poussière menue de l'orge
A côté de la haie.

Sur ce, les jeunes mariés se retirent accompagnés de l'inévitable *douda*.

Le compositeur national Ant. Abramovitch a pris comme sujet d'un poëme[1] musical une noce belo-russienne. Tout en étant un reflet fidèle de la vie populaire, un écho des airs de village, c'est une composition très originale.

La danse est le complément nécessaire de toute noce. La danse belo-russienne par excellence c'est la krougovaia (la *ronde*). Un jeune homme choisit une jeune fille et se met au milieu d'un cercle ; aux premiers accords de la *douda* il saisit sa danseuse, la tourne et la rejette en se règlant sur la mesure de la douda et du violon et en marquant chaque mesure d'un coup de talon et d'un refrain. Il y a toute une rangée de danseurs. Le premier dans le rang imagine des figures que tous doivent répéter. On tourne dans un même sens jusqu'à ce qu'on devienne ivre, alors on change de côté ; on change à chaque instant les mains et les poses comme dans l'ancienne *polonaise*.

La vraie noce belo-russienne ne peut pas se passer des félicitations les plus exagérées et qu'on appelle des *oratzii* (oratio). C'est une coutume venue des Polonais et qui se rencontre surtout chez les paysans qui ont été sous l'influence des Jésuites.

Les *oratzii* sont de deux genres : les premiers se disent avant la noce, quand le plus âgé des *svati* ou le *père préposé* apporte les présents du fiancé. Les autres au moment de la noce, au milieu de la joie générale. Le plus éloquent des convives monte sur un banc, et. deux *kalatchs* tout chauds dans chaque main, prononce un long discours, une improvisation aussi comique que possible. La rhétorique est sauvegardée par le rire.

Les habitants de Vitebsk et de Polotzk se distinguent particulièrement par la longueur et les redondances de ces discours.

[1] Wesele Bialoruskie, Poemo Mysikalne, 1846.

Digitized by Google

VI

DANS LA VILLE DE GALITCH

Les habitants de l'antique Galitch[1] conservent encore beaucoup de leurs anciennes coutumes ; parmi elles on a gardé l'usage de marier (faire passer sous la couronne) les jeunes filles dans une *poviaska*, en perles, sorte de bandeau noir, de tour de tête, ressemblant à une couronne, qu'on appelle *venetz* (couronne de fleurs). Cette poviaska appartenait il y a vingt ans au riche négociant (*koupetz*) Zinovief, qui la prêtait avec plaisir à toutes les fiancées, de sorte que presque toutes les jeunes filles de Galitch se sont mariées avec cette poviaska.

Quand un père de famille pensait faire prendre femme à son fils, il appelait ses proches parents et les consultait sur ses projets. Puis il choisissait parmi eux le plus apte et le plus éloquent et l'envoyait comme marieur, *svat*.

Le svat, arrivé à la maison de la fiancée, frappe avec l'anneau de fer aux portes par trois fois, et, ayant appelé son père pour les entretiens, lui annonce le but de sa visite. Le père fait mine d'hésiter et laisse le svat s'en aller sans lui donner de réponse définitive. En revenant dans le salon il demande à sa fille si tel ou tel lui agrée. A quoi elle répond par des larmes ou par ces mots : « C'est à la volonté de mes parents. » Le père prend des renseignements sur le prétendu et s'ils sont bons on reçoit le svat avec beaucoup d'honneur. Ce dernier s'efforce d'arracher au plus vite le consentement de la jeune fille. Alors on allume les cierges devant les icones ; tous les assistants font une prière et le père de la jeune fille frappe dans la main du svat, qui se rend aussitôt chez le prétendant. Cette cérémonie se renouvelle à la visite du jeune homme, en présence de la jeune fille, et rien ne peut plus changer la parole donnée qui est sacrée.

A partir de ce moment, le fiancé s'informe tous les matins de la santé de sa future et va tous les soirs, accompagné d'un parent, prendre le thé dans la nouvelle famille. A l'entrée, dans le coin du salon assigné pour la réception du cher hôte, on dresse une petite table, couverte de toutes sortes de friandises, au nombre desquelles ne manquent jamais

[1] Chef-lieu du district dans le Gouvernement de Kostroma, batie *en 1152 par le grand-duc Georges Dolgorouki* sur un lac qui porte son nom, dans une plaine marécageuse. Ne pas le confondre avec la ville plus ancienne du même nom (Halitch) en Pologne. On l'appelle souvent Galitch en Meriaje, Galitche du Méricus, ou Merias ancien peuple Tchoude.

Digitized by Google

les *prianiki* (pains d'épice) et des noix. L'aimable belle-mère fait en passant des saluts bien bas, fait asseoir à table le futur gendre Cependant l'adroite m ıricuse fait entrer la fiancée, parée de son plus beau costume : si elle est la fille d'un homme fortuné, des perles précieuses en forme de résille ornent son cou et enveloppent sa tête : on la place debout au milieu de la chambre. L'adroit fiancé prend sa fiancée toute parée par sa blanche main et l'amène à table. Quand ils sont assis, on ouvre les larges portes toute grandes : le monde de tout sexe et de tout âge entre pour voir la promise et entendre les chansons des jeunes filles.

Tu es ma broderie de verre,
Ma broderie aux mailles menues,
Ne te laisse pas déployer
Ni sur du satin, ni sur du velours,
Ni sur du velours ou sur de l'or ;
Mais le velours t'a pris de force,
Il a étalé tous les dentelés,
Tous les ronds d'or.
Le fils du seigneur a pris la liberté,
Il a pris par la main Annette.
Annette Ivanovna par sa blanche main,
Il l'a menée devant les tables de chêne,
Les nappes ornées
Les mets sucrés.

La plupart des noces galitchiennes se célèbrent en automne, et comme à ce moment là les nuits sont sombres, on doit remarquer que les belles galitchiennes, qui dans le jour ne sortent pas autrement qu'en se couvrant d'un grand éventail et regardent comme un déshonneur de laisser voir leur visage à un homme, abandonnent alors leur réserve asiatique.

La veille du jour indiqué pour les noces, toutes les amies de la fiancée s'assemblent chez elle, font chauffer un bain et l'y accompagnent avec des chansons. Elles y dénouent sa tresse, et elle, selon l'usage, pleure sur cette tresse, pendant que les jeunes filles chantent :

Ce n'est pas un cor qui a sonné tôt, à l'aurore,
C'était la belle Anna qui pleurait sa natte brune :
« Ah ! ma natte, ma natte brune !
On te séparera, natte, en six parties,
On te tressera, natte, en deux tresses... »

Digitized by Google

Le soir le fiancé apporte la *toilette* (un petit coffre avec une glace), dans laquelle on a mis des souliers, des bas, du savon, de la poudre, du fard, et d'autres bagatelles ; il l'offre à la fiancée, qui distribue ces bagatelles à ses amies, qui lui chanteront au *devichnik* en manière de consolation :

L'oiselle en volant est entrée
Dans la cage d'un rossignol,
Derrière un filet d'argent,
Une grille d'or,
Un treillis de perles,
Et elle est devenue triste...

Ou bien :

Elle a coulé, elle s'est répandue
A travers les prés, l'eau printanière,
Elle a emporté, dans ses ondes caressantes,
Le cher enfant, la fille loin de sa mère, etc.

Le jour de la noce, à peine sonne-t-on les cloches pour matines, que la fiancée, avec ses jeunes parentes, va à l'église entendre la messe. En revenant à la maison, elle demande à son père et à sa mère leur bénédiction. Ensuite elle range son trousseau, qui, chez les jeunes filles aisées, consiste en ornements de perles, en sarafane de tissus d'or et de soie, en *douchagreïka* (chauffe-âme) : justaucorps), demi-pelisses etc. Puis on va emmener la jeune fille *sous la couronne*. On peigne d'abord ses cheveux, en les humectant de *kwass* (boisson de blé fermenté), et son frère, selon l'antique coutume, la chausse, puis la revêt d'un jupon en drap d'or et d'argent, duveté de zibeline et de martre, même alors que la noce se passe au mois de juin : on recouvre la tête d'une *fata*, par dessus un ornement de perles. Pour préserver la fiancée du mauvais œil, la *svakha* plante à la dérobée une aiguille dans le bas de sa robe et lui met une ceinture, tressée à l'instar d'un filet.

La fiancée ainsi parée attend son fiancé ; il arrive la chercher accompagné du prêtre et d'une grande suite, composée de ses parents célibataires, auxquels la fiancée fait des présents. En se rendant à l'église on évite, quelquefois par des détours invraisemblables, de passer devant la maison du fiancé. Le service religieux achevé, on se rend dans la maison du fiancé, où se trouve préparé une belle table.

Digitized by Google

Au moment du festin on sépare en deux la natte de la fiancée ou on lui met sur la tête un énorme *kakochink*. Au quatrième plat on emmène les jeunes gens se reposer.

Le jeune homme s'assied sur le lit et, devant lui, la jeune épouse attend ses ordres dans une attitude de servilité. A ce moment elle doit ôter les bottes de son mari : il en tombe à droite quelque argent, signe de récompense, à gauche une tresse, un fouet, signe de châtiment, d'obéissance. Les festins de noces les plus pauvres ne se prolongent pas moins de six jours.

VI

CHEZ LES KOSAKS DE L'OURAL

Toutes les amies de la jeune promise ont l'habitude de se réunir chez elle, du jour des promesses au jour du mariage. Elles s'y rencontrent avec des jeunes gens, chantent et dansent. Au moment du *devitchnik* le fiancé apporte en présent à sa fiancée une robe, toute une toilette de femme, et la fiancée lui fait présent de bottes, d'un bonnet, d'une chemise et d'un pantalon (*charovari* : pantalons bouffants, comme à la zouave).

Après le mariage, on emmène la jeune femme dans une *telegue*. Derrière elle sont assises sa mère et la marieuse ; cette dernière a les doigts chargés de bagues ; toutes deux elles couvrent la jeune femme d'un essuie-main pour que personne ne la voie. Devant la telegue marche le mari avec son père et le drouchko, et derrière viennent à cheval les amis et les parents du fiancé. L'un d'eux porte sur une gaule, comme un drapeau, une jupe rayée.

VII

CHEZ LES KOSAKS DU DON

Chez les kosaks du Don il n'y a pas de dot pour la mariée ; le fiancé, au contraire, doit l'habiller de la tête aux pieds.

Voici d'antiques usages relatifs au mariage conservés encore dans quelques endroits.

Digitized by Google

Autrefois on ne laissait pas les jeunes hommes pénétrer dans la société des jeunes filles ; être amoureux était considéré comme une honte par un kosak, mais il arrivait qu'on fiançait un garçon et une fille dès leur plus bas âge.

Le premier pas vers le mariage commençait toujours par le *roukobitié*[1], voici de quelle façon : le prétendant arrivait généralement à cheval ; le cheval était tout chargé de grelots ; des amis l'accompagnaient, aussi à cheval. Entré dans la *svetlitza*, il se mettait debout à côté de sa fiancée, à sa droite, puis faisait avec un plateau chargé de *tcharkis* remplis de vin le tour de la société, et embrassait chacun des conviés ; la jeune fille était tenue de l'imiter.

L'entremetteur, le marieur, présentait du vin au fiancé et ils s'embrassaient, et ce baiser était le gage de parenté et d'affection béni par les parents.

Les parents et le svat laissaient le jeune couple avec les proches parents pour qu'ils pussent faire connaissance plus librement et se livrer aux réjouissances qui consistaient surtout en danses : les femmes marchaient autour de la table placée au milieu de la svetlitza au rythme de la chanson : *Ah ! petit canard des près ; mais qui donc a marché dans mon jardinet ?* etc...

Les autres frappaient dans la main avec le talon de leurs pantoufles et les hommes dansaient séparément sur le perron, quelquefois au son des cymbales et des fifres, auxquels vinrent par la suite s'ajouter les violons. Les chansons étaient parfois interrompues par l'irruption soudaine, dans la chambre, d'un kosak, le bonnet sur la tête, la figure couverte, un turban à la main, avec des sifflements et des *boniments*, il dansait à la ramasse des *kasatchok*. Les jeunes filles et femmes effrayées par la présence de l'insolent, qu'elles connaissaient assurément, poussaient des cris, se voilaient, se cachaient, et de derrière leur cachette admiraient le danseur.

Quatre jolies femmes, choisies comme élues, *pozivatia*, allaient de maison en maison inviter les gens pour les *sgovor*, les accordailles ; une paire se rendait à la maison de la promise, l'autre, du côté du fiancé, à la maison du marieur et de la marieuse ; dans chaque maison on leur offrait du vin doux (sucré), de sorte que les charmantes messagères revenaient très gaies.

Les anciens, rassemblés, proposaient aux parents des deux jeunes gens de donner au mari la permission d'embrasser leur fille, et, alors, suivant l'exemple, tous les assistants s'étreignaient et s'embrassaient. Le fiancé faisait à sa fiancée un don en argent ; elle aussi lui offrait

[1] Voir le premier chapitre.

Digitized by Google

quelque présent. Il la présentait alors à son père, à sa mère et à tous ses parents, qui l'embrassaient et la gratifiaient de perles, de bagues et d'anneaux. Le père du mari et la mère devaient surpasser tout le monde par leur munificence. Puis le marié faisait le tour de la société avec des coupes pleines de vin du Don et la fiancée tremblante suivait son exemple.

Alors commençaient les danses et les réjouissances pour la jeunesse ; le père de la mariée, et la mère, et les hôtes en vue, en renom, se rendaient chez les parents du fiancé et s'y livraient à toute leur joie, disant en levant leur coupe (tcharki) :

« *Salut*, Tsar souverain, dans Moscou fortifié *kremenoi* de *kremen* pierre), et nous Kosaks du Don, (nous sommes) sur le Don tranquille; salut, régiment du Don, (qui t'étends) du haut en bas, de bas en haut. »

Nonobstant la sévérité des mœurs des anciens kosaks, il y existait un usage étrange, reste assurément des coutumes asiatiques. C'était d'inviter les convives du côté de la mariée à s'asseoir *sur les oreillers*.

Les hôtes une fois rassemblés, les *tchiberki* ou les *marieurs* appelaient de l'assemblée, dans la chambre voisine, où se tenait le lit des nouveaux époux avec tout le trousseau, un des jeunes kosaks et une jeune fille; ils les faisaient asseoir sur le lit de parade, leur présentaient du vin et les forçaient absolument à s'embrasser; sur quoi, le jeune homme mettait de l'argent sur un plateau. Quand les tchiberki étaient contents de la donation, ils se mettaient à jeter les oreillers sur le couple assis en criant bien fort : « C'est ce que nous te souhaitons. » Le jeune kosak devait défendre son amie, et, dans cette circontance, l'étreindre dans ses bras. Naturellement, les malins tchiberki savaient d'avance les inclinations intimes du couple ; mais quelquefois, désireux de tourmenter un peu le kosak ou éveiller son amour-propre, ils faisaient asseoir avec lui une vielle femme ridicule et le forçaient à l'embrasser, à quoi il ne pouvait se refuser ; il en était récompensé par la surprise qu'on lui faisait, au moment du désordre où l'on jetait les oreillers, de substituer à la vieille femme la jeune fille chère à son cœur.

Le *devitchnik* se faisait dans la maison de la fiancée. Après le souper on chantait :

Petites sœurs compagnes !
Apportez les oreillers ;
Sœurs Marinas !
Apportez les lits de plumes etc.

Digitized by Google

Les invités entraient deux par deux dans la chambre, dans laquelle se dressait le lit de parade avec le trousseau, et, prenant celui-ci, ils se dirigeaient vers la maison du fiancé en chantant :

Le frère conduisait sa sœur,
La lune éclairait le sentier ;
Sois saine, comme l'eau,
Et riche comme la terre !

En approchant de la maison, ils entonnaient :

Petite mère ! ouvre les grandes portes !
Voici ta jeune épousée, etc.

Ce jour-là l'épousée ne mettait plus le *tarkatch*, sorte de capuchon, mais on ornait sa tête d'un haut bonnet tatare, avec un rebord noir et un dessus de drap d'or ou d'argent, qu'on piquait de fleurs et de plumes ; dans la natte on enroulait une tresse d'or.

Quand venait le moment du *vedanié*, les pères et les mères soucieux présentaient au fiancé un *vedoune*, un *voyeur*, ou *gardien*, qui, de concert avec le drouchko, lui expliquait ou exposait les obligations du mariage, et veillait à ce qu'il ne se trouvât aucune altération dans le manger ou dans le boire et sur les seuils et les solives supérieures des portes aucun maléfice.

Le jour du vedanié, le fiancé recevait dans la maison paternelle la bénédiction avec l'icone bénite de ses parents ainsi que de l'ancien de la *stanitza* (bourg des kosaks du Don) ou de son parrain, et partait avec le drouchko et le védoune chez sa fiancée, où la même cérémonie se répétait, accompagnée des larmes et des sanglots des parents, des petites-mères et des *nianias* (bonnes), qui faisaient leurs adieux à la jeune fille, comme à un enterrement ; jusqu'au moment même où on la faisait sortir et la menait dans la svetlitza, on la faisait asseoir avec son plus jeune frère, ou quelqu'autre petit garçon parmi les proches parents, auquel on mettait dans la main un globe impérial brodé d'or, orné de paillettes d'argent, et une tresse (fouet) de soie.

L'époux entrant dans le *terem*, accompagné du prêtre avec la croix, et de son lecteur avec les obross bénits couverts d'un linge, faisait le signe de la croix. Alors le drouchko le faisait approcher de la fiancée mais voyant que la place à côté d'elle était prise par son frère, il employait toutes sortes de caresses, de promesses, d'appâts et de ruses,

Digitized by Google

pour forcer le petit garçon à céder sa place au fiancé, et quand, après une lutte plus ou moins longue, il parvenait à son but, l'enfant lui remettait le globe et les compagnes de la fiancée entonnaient :

Ah ! Tatare, frère Tatare.
Tu as vendu ta sœur pour un *Taler*[1] *(sic.)*

Les larmes et les lamentations de toute la maison accompagnaient la fiancée jusqu'à une *kolymaga* (ancienne voiture, sorte de tapecul), le prêtre et le drouchko s'asseyaient avec elle

Les camarades et les frères du fiancé, à cheval, armés de pied en cap, accompagnaient leur ami jusqu'à l'église, mais s'en revenaient aussitôt le dernier devoir de l'amitié accompli, pensant que les pensées et le cœur du fiancé n'étaient désormais plus pour eux mais se tournaient vers la famille. Sur le parvis de l'église, la marieuse et les parentes dénouaient en deux la natte de la fiancée, ce qui ajoutait à sa beauté sous la couronne nuptiale.

La cérémonie terminée, on faisait de nouveau asseoir la fiancée sur le parvis (ou dans une chapelle) et on lui tressait ses cheveux en deux nattes, on lui arrangeait la tête à la manière des femmes sous un bonnet de zibeline, ou un serre-tête appelé *povoinik*, puis on revenait dans le même ordre à la maison. Dans un traineau qui les précédait étaient assis les serviteurs d'église avec les obross bénits. Sur le perron, les parents accueillaient les jeunes mariés avec le pain, le tenant levé de façon à ce que les jeunes gens pussent passer sous lui, et au même moment ils les couvraient de blé et d'argent. Entrés dans la chambre, le prêtre disait une prière, à la fin de laquelle commençait un festin de noce : On faisait asseoir le *prince* et la *princesse* (noms donnés aux nouveaux mariés) à la première place et on les régalait : mais cela durait peu. Bientôt le droucko, la marieuse et le gardien les menaient au grenier ou dans une chambre particulière, tandis que les convives se mettaient à table Quelque temps après, on introduisait l'heureux couple dans la salle pour leur témoigner la joie générale et les féliciter.

Le prince et la princesse s'asseyaient à la plus grande place, la place d'honneur, en leur nom le drouchko présentait le *korovaï* à tous les assistants, et chacun d'eux faisait aux jeunes mariés toutes sortes de présents utiles au ménage : argent, armes, broderies, toiles, objets précieux, et même des *tabounes* de chevaux, des bêtes à cornes et des brebis.

[1] Un écu.

Digitized by Google

Toutes les femmes présentes chantaient d'antiques chansons, frappaient des mains, faisaient mouvoir leurs larges manches et frappaient les coups avec leurs pantoufles, en signe de leur assentiment cordial et de leur joie.

Tous les serviteurs, venus avec les convives, leur faisaient présent de mouchoirs, qu'ils se mettaient autour des reins comme des ceintures. On rendait les honneurs au père et à la mère de la fiancée, non moins qu'aux jeunes mariés, pour la bonne éducation de la fille dans les lois de l'honneur et de la charité.

Le lendemain, à peine les jeunes mariés ouvraient-ils les yeux, que la niania, envoyée par la mère de la jeune femme, leur apportait une poule cuite avec du raisin sec et du riz (millet-sarrazin), et une cruche pleine d'une décoction aromatisée faite de vin du Don cuit avec du sucre. La niania recevait de riches cadeaux.

Le second ou le troisième jour, les parents de la jeune fille donnaient le *festin d'adieu* (mot à mot : le festin où l'on emmène), où étaient invités tous les parents et les amis d'un certain âge des deux sexes. N'était-ce pas comme un signe que les jeunes mariés devaient désormais quitter les joies insouciantes de la jeunesse pour entrer dans les rangs des gens d'âge et de raison ?

Telles sont les charmantes coutumes pleines de jeunesse et de grands et vrais sentiments conservées peut-être encore dans quelques bourgades perdues des provinces du Don ; mais qui s'en vont hélas ! devant l'introduction envahissante des modes universelles qui consiste à bannir tout pittoresque de la vie et à lui subsister le guindé et le banal.

LÉON SICHLER.

Digitized by Google

DEVINETTES DE LA BASSE-BRETAGNE.

Pays de Vannes.

Petra e holo er ger a Baris ha nè holo ket bèg er puns?

— *En erh.*

Qu'est-ce qui couvre la ville de Paris et ne couvre pas l'orifice d'un puits?

— La neige.

Kreiz biw ha deu gostè marw?

— *Karr ronsèd.*

Milieu vivant et les deux côtés morts?

— Une charette attelée d'un cheval.

Petra e galetad pe vai lakeit deur get hou?

— *Un amenenn d'en han.*

Qu'est-ce qui durcit quand on y ajoute de l'eau?

— Le beurre en été.

Piw en dès hè zeu lagad èn hè zuo vreh?

— *Tok en evjon.*

Qui a ses yeux dans ses bras?

— Le chapeau du bœuf (ce qui se met sur la tête du bœuf quand l'attèle au joug).

Petra e ia dèr chil dèr marhad?

— *Hoarn ur jau.*

Qu'est-ce qui va à reculons au marché?

— Le fer du cheval.

Puar è terhel, deu è sellet, deu è cheleuet hag unan è ober « ploc ploc » è fouettal ar en toul?

— *Ur pèmoh è taibrein hè voillad.*

Quatre à tenir, deux à regarder, deux à écouter et un à faire « ploc ploc » en frappant sur le trou?

— Un porc à manger son repas.

Deu gein ha deu luem ha deulegad el un azenn?

— *Ur cezail.*

Deux dos et deux tranchants et deux yeux comme ceux d'un âne?

— Une paire de ciseaux.

Deu vèg, bèg doh bèg, seih troèd hag ul lost?

— *Un hoh è ivet en ur marmitt.*

Digitized by Google

Deux bouches, l'une contre l'autre, sept pieds et une queue ?
— Un chat buvant dans une marmite.
Petra e zon rontan èr mor?
— *Lagad ur beschedenn.*
Qu'est-ce qui est le plus rond dans la mer ?
— L'œil d'un poisson.

Me Daul un dra ardran me zi
Pe ian dèl hlask me grav tri?

— *Unui.* — *Chlor-guen ha melèn*
Je jette une chose par dessus ma maison, quand je vais la chercher j'en trouve trois ?
— Un œuf cassé, il donne trois choses : la coque, le blanc et le jaune.
Un ti krouget iwel
Hemb kalvè na menuzèr?
— *Neh pik.*
Maison haut suspendue sans charpentier ni menuisier ?
— Nid de pie.

Devinn devinel :
Kant loè ha kant chudel?
— *Ur vèzenn.*

Devine devinette :
Cent cuillers et cent écuelles ?
— Le gland du chêne.
Tad iwel, mam droug ha bugalè vad?
— *Kistènenno-pokeu ha kistain.*
Père élevé, mère méchante et enfants bons ?
— Châtaignier, enveloppe de la châtaigne et la châtaigne.

Frrr, frrr drè en and
Ne arh ket mæz e zant?

— *Un dreizenn.*
Frrr, frrr par la fosse, n'aboie pas mais mord bien ?
— Une ronce.

Frrr, frrr, drè en dan
Dès chet bèg hag e zant!

— *Un dreizen,*
Frrr, frrr par dessous, n'a pas de gueule mais mord ?
— Une ronce.
Mar za ne zei ket, ha ma ne za ket è tei?
— *Me mès hâdet ur goarek. Mar za er pichon d'hè daibrein ne ze me hoarek, mæz ma ne za ket er pichon, er goarek e zei.*
S'il vient, il ne viendra pas, et s'il ne vient pas, il viendra.

Digitized by Google

— J'ai semé du chanvre. Si l'oiseau ne vient pas le manger, le chanvre viendra ; mais si l'oiseau vient le manger, le chanvre ne viendra pas.

Petra e ia dèr foèr
Hag e lausk hè eskern èr gèr ?

— *En hoarh.*

Qu'est-ce qui va à la foire et laisse ses os à la maison ?

— Le chanvre.

Me mès ur bankad treu du ha melèn ha guel vehai geh merwel nèin hor hontein ?

— *Mel.*

J'ai un coffre plein de quelque chose de noir et de jaune et j'aimerais mieux mourir que de le compter.

— Du mil.

Un dra melèn el eur, eur n'en dè ket, rond et boul, boul n'en dè ket ha krom el fals ha fals n'en dè ket ?

— Mel.

Quelque chose de jaune comme or et or il n'est pas, de rond comme boule et boule il n'est pas, de recourbé comme faucille et faucille il n'est pas ?

— Mil qui est jaune comme or, rond comme boule, et dont l'épi est recourbé comme une faucille.

Ruru barbichon,
Ur bouchadig blèau ar hè galon ?

— *Ur penn oignon.*

Rouge, rouge et barbu, un peu de poil sur la poitrine ?

— Un oignon.

Dabon ar dabon
Ha krav erbet nèn dès èn hon ?

— *Oignonenn*

Pièces sur pièces et point de couture il n'y a en lui ?

— Oignon.

Penn guen barwek.
Sai glaz fourchek ?

— *Ur bourrenn.*

Tête blanche chevelue.

Habit vert fourchu.

— Un poireau.

Ur bonhommic koh è kreiz el lann ha ne goèh glan meit ar he dok ?

— *Ur potiron.*

Un vieux petit bonhomme au milieu d'une lande et il ne tombe de pluie que sur son chapeau ?

Digitized by Google

— Un champignon.

Pedair madam è kreiz ul lann, pe hellehai unan derhel en aral, d em lahchai?

— *Pedair breh er veltn arvel.*

Quatre dames au milieu d'une lande, si l'une d'elles pouvait atteindre autre, elles s'entretueraient ?

— Les quatre ailes d'un moulin à vent.

Petra e soub hè raivr èn hè scuellad è rang hè daibrein?

— *Er seil.*

Qu'est-ce qui baigne son c. dans son écuellée avant de la manger ?

— Un seau.

Petra e skrign hè zent doh hè væstr pè za èn ti?

— *En drèmaillièr.*

Qu'est-ce qui montre les dents à son maître quand il entre dans la maison ?

— La crémaillère.

Tri paud mad hag e sel get ul lagad.

— *Er trepè.*

Trois bons gars qui regardent avec un seul œil.

— Le trépied.

Duhig e lar de ruhig : ne doulet ket me mairw pè m'hou lahou marmig.

— *Er marmitt dén tan.*

Petit Noir dit à petit Rouge : ne me perce pas le derrière ou je te tue net.

— La marmite au feu.

Petra e gousk èn hè goh?

— *En tan.*

Qu'est-ce qui dort dans sa fiente ?

— Le feu.

Petra e vihanna pe vai lakeit abarh?

— *Un toul.*

Qu'est-ce qui diminue à mesure qu'on met dedans ?

— Un trou.

Petra e gresk pe vai lamet a nehan?

— *Un toul.*

Qu'est-ce qui augmente à mesure qu'on en retire ?

— Un trou.

Montet iwel ha fal husket hag e loka koh ha iouank de ridek.

— *Ur hloh.*

Haut monté et mal habillé fait courir vieil et jeune ?

Digitized by Google

— Une cloche.

Petra e ia en ur sonnein dèr poul hag e za en un houilein d'er ger!

— *Er vah deliad.*

Qu'est-ce qui va en chantant au lavoir et revient en pleurant ?

— Le battoir.

— *Pemb pousèr ha dek tennèr*
E krapéin doh tostenn Kerbramer
Hag ind e lar hooh « hop ! » liez.

— *Un dèn è huskein hè loreu.*

Cinq à pousser et dix à tirer,
En montant la butte de Kerbramer[1]
Et ils disent encore « hop ! » souvent.

— Un homme qui met ses bas.

Petra e zou chel d'en dè ha feun de noz ?

— *Ul lasen doh broh ur voèz.*

Qu'est-ce qui est échelle le jour et corde la nuit ?

Lacet dont se servent les femmes pour fermer leurs robes sur la poitrine.

Kov ha kein, hemb kalon na kostè ?

— *Un orlement de laret en onveren.*

Ventre et dos, sans poitrine ni côtés ?

Une chasuble.

Er mœstr e voutt hag et denn
Hag er vœstrez e landegenn[2] *?*

— *Boutein bara èr forn.*

Le maître pousse et tire, la maîtresse aide ?

— Enfourner.

Piv e ia drè zeu zoar dèr marhad ?
Ur voèz pehani e zoug ur podad leah ar kè fenn.

Qui va entre deux terres au marché ?

— La femme qui porte un pot de lait sur la tête.

Devinn devinel :
Tambourin ar fourchel?

— *Er hôv ar en hiv hâr.*

[1] Il est difficile de traduire convenablement ce mot. Les *cinq* orteils du pied *poussent*, les *dix doigts* des deux mains *tirent* et le bas, sur la jambe, monte vers le *hameau qui fait du bruit*.

[2] Landegenein = secourir.

Digitized by Google

Devine devinette :

Tambour sur fourche ?

— Le ventre sur les deux jambes.

Petra ia dèr foèr
Hog e za dèr ger èn ur banner
Ha kenavè z'hi ne vai ket foèr?

— *En tèad.*

Qu'est-ce qui va à la foire et revient dans un panier et sans lui il n'y aurait pas de foire.

— Une langue.

Piw e gànn èn hè vam, e zaibre hè dad hog e zoug hè voèz èdan hè gazall ?

—*Er bèlèg e gànn èn iliz, e zaibre hè zoué èr gommunion hag e zoug hè vrewier èdan kè gazall.*

Qui chante dans sa mère, mange son père et porte sa femme sous le bras ?

— Le prêtre qui chante dans l'église, qui reçoit Dieu dans la communion et porte son bréviaire sous son aisselle.

Me mès ha ne mès chet, ha me garehai en dout eit nèm behai ket ?

—*Nann ha bouid.*

J'ai et je n'ai pas et je voudrais en avoir pour n'en avoir pas.

— Faim et nourriture.

Pegourz è ma kriwan en deur beniget ?

— *Pèn dè skornet.*

Quand l'eau bénite a-t-elle le plus de force ?

— Quand elle est gelée.

Petra è er guellan tra en dès groeit en Eutru Douè ?

— *Er marw.*

— *Perak ?*

— *Rak èan hou tistern hag e zistern er rèral a n'oh.*

Quelle est la meilleure chose faite par le bon Dieu ?

— La mort.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle nous débarrasse et débarrasse les autres de nous.

Pegourz è vai rontan en eujon.

— *Pe vai è lipat he ziardran.*

Quand est-ce que le bœuf sera le plus rond ?

— Quand il se lèchera le derrière.

Peh differans e zou ètrè en dregei hag ur juj a beah ?

— *En dregei e hra sewel en troèd dirak hi hag er juj a beah e hra sewel ur dorn.*

Digitized by Google

Quelle différence y a-t-il entre un escalier et un juge de paix ?

— L'escalier fait lever le pied et le juge de paix fait lever la main.

Pèrè è en tri tra dièsan e zou ar en doar ?

— *Lakat ur gavr de voot dèn hakenè, klommein lost ur yad ha revinein ur peur.*

Quelles sont les trois choses les plus difficiles.

— Mettre une chèvre à l'amble, nouer la queue d'un lièvre et ruiner un pauvre.

Peh sort maen e zou stankan en deur ?

— *Er ma en glub.*

Quelle est l'espèce de pierre la plus commune dans l'eau ?

— La pierre mouillée.

Peh sort koèd e zou stankan è koèd Komorh ?

— *Er hoèd kam.*

Quelle est l'espèce de bois la plus commune dans la forêt de Camors

— C'est le bois tors.

Karr us maèn ha maèn us korr? (prononcer vite).

— Char use pierre et pierre use char.

Petra eia ar lain hè benn dèr marhad ?

— *Toch boteu.*

Qu'est-ce qui va sur la tête au marché ?

— Un clou sous la chaussure.

P. M. LAVENOT.

Digitized by Google

LES SUPERSTITIONS DU CANTON DE GENNES

EN MAINE-ET-LOIRE.

LA région dont nous nous proposons d'étudier les superstitions n'est certes pas bien étendue : c'est un seul canton de l'arrondissement de Saumur. Elle n'en est pas moins fort intéressante, non-seulement par la beauté des sites, mais encore et surtout par le grand nombre des monuments anciens qui subsistent toujours, au moins en partie. Si les dolmens n'y sont pas rares, les ruines romaines s'y rencontrent, pour ainsi dire, à chaque pas.

Quoique le pays soit voisin de deux grandes villes, Angers et Saumur, et qu'il soit sillonné de fort belles routes, les habitants sont demeurés fort superstitieux. Ils croient fermement aux apparitions de revenants. Dans la commune de Louerre et dans celle de Grezillé, par exemple, les bonnes gens affirment que l'on voit souvent dans la lande le spectre d'un de nos bons amis, mort tout récemment. Il passe, emporté par le galop fougueux d'un cheval noir fantastique. Il vient encore pleurer, la nuit, à la porte d'un de ses fermiers. A Louerre, à une des portes de notre parc, apparait souvent un chat blanc sur le compte duquel on n'aime guère à s'expliquer. Dans cette même commune, au pied d'un chêne planté au bord de la route qui va rejoindre celle d'Angers à Doué, se tient parfois le soir une *dame blanche* dont la présence en ce lieu est, suivant nous, des plus remarquables Le champ voisin porte le nom de la *Timbe*, par corruption évidente du mot *tombe*, et il fait partie d'une vaste plaine appelée *Bataillé*. La tradition du pays veut qu'à une époque que l'on ne détermine pas, une sanglante mêlée y ait eu lieu, et il est avéré qu'en labourant les paysans y découvrent très fréquemment des ossements brisés. On en a recueilli, surtout un très grand nombre, au lieu dit le *gros chillou* ou *caillou*. Ce bloc de pierre gênait beaucoup la culture et pourtant on n'osait pas le briser. La tradition voulait qu'il recouvrit les restes d'un grand général, et on était

Digitized by Google

persuadé dans le pays que les plus grands malheurs fondraient sur la personne assez osée pour porter sur lui une main sacrilège. Pendant une longue suite de siècles, le *gros chillou* resta donc en place. Pourtant un jour vint où il fut brisé, et en béchant à la place qu'il occupait on trouva beaucoup d'os humains qui furent dispersés.

Il est donc certain qu'un combat a eu lieu dans Bataillé, et bien que nous ayons naguères émis des doutes, dans un article auquel la *Revue illustrée de Bretagne et d'Anjou* a bien voulu donner l'hospitalité, au sujet de l'époque où une rencontre entre deux armées a pu ensanglanter les plaines de Louerre, après un plus mûr examen, nous croyons devoir nous rattacher à l'opinion de M. Matty de Latour. Nous pensons à présent, après avoir été longtemps d'un avis contraire, que les Romains ont dû atteindre en cet endroit les Andicaves de Dumnac, lorsque sous les ordres de ce dernier, après avoir levé le siège de Limonum (vieux Poitiers), ils battaient précipitamment en retraite pour repasser la Loire[1].

Nous n'indiquons pas ici les raisons qui nous ont fait nous rallier à l'opinion de M. de Matty. Nous nous bornerons à dire qu'il est curieux de voir le peuple placer une *dame blanche* auprès d'une tombe ou plutôt d'un tumulus qui recouvre sans doute les cendres de nombreux guerriers. Elle en est comme la gardienne, et l'on ne peut guère s'empêcher de songer à quelque druidesse en longue robe de lin, métamorphosée par l'imagination populaire en pâle apparition nocturne.

Bien que très rare dans le canton de Gennes, comme partout ailleurs, le gui de chêne s'y rencontre parfois cependant, et s'il n'est plus la plante *omnia sanans* des druides, il jouit toujours cependant d'une grande réputation. Entre autres propriétés, à tort ou à raison, on lui en reconnait qui sont abortives. Aussi dans nos campagnes, n'aime-t-on point parler du gui de chêne. Les femmes surtout détournent alors la conversation et rougissent.

On comprend combien il est difficile de se procurer quelque échantillon d'une plante réputée si précieuse. Quand un paysan a trouvé une touffe de ce parasite, il se garde bien de divulguer sa découverte, elle est bien vite cueillie, n'eût-elle encore que quelques feuilles.

Toutes les fois que le gui apparait sur des arbres autres que ceux sur lesquels on le voit le plus communément, on le gratifie de vertus particulières. Sur les bords de la Loire, le gui de saule, assez commun dans les iles du grand fleuve, est fort employé dans la médecine populaire pour le traitement des maladies qui affectent l'espèce humaine.

[1] M. de Matty de Latour, ingénieur en chef des Ponts-et-chaussées. *Andecambo Julio magus et Andecavi*. Angers, Lachese Belleuvre et Dolbeau. Paris, Didron, Deroche et Dumoulin.

Digitized by Google

Dans le reste du canton, celui que l'on recueille parfois sur l'aubépine sert pour le traitement des vaches lorsqu'elles mettent bas.

Nous avons dit plus haut, qu'à Louerre on avait cru longtemps que de grands malheurs fondraient sar le pays si on se permettait de toucher au *gros chillou*. A Avort, hameau dépendant de cette commune, où l'on voit une fontaine dont nous avons déjà entretenu les lecteurs de cette *Revue*, il existe une croyance qui n'est pas sans analogie avec celle que nous avons rapportée. Les paysans sont persuadés qu'au fond de la source d'un fort ruisseau qui se dirige vers Gennes, le modeste chef-lieu de canton bâti sur les ruines d'une grande cité gallo-romaine, il se trouve une pierre sur laquelle sont écrits les deux vers suivants :

Quiconque me lèvera
Gennes par l'eau périra.

Et ils ajoutent qu'un jour viendra où, malgré cette inscription que nul d'entre eux n'a lue, mais dont, à les entendre, l'existence ne peut faire cependant l'objet d'aucun doute, la pierre sera levée et que toute la riante vallée d'Avort sera submergée par une terrible inondation.

Nous avons dit que Gennes devait son existence première aux vainqueurs de la Gaule. Les restes d'une nymphée, d'un théâtre et de deux grands bâtiments qui peut-être étaient autrefois des temples et qui sont aujourd'hui des églises, l'attestent d'une manière irréfutable. A Trèves-Cunault, la commune qui avoisine le plus immédiatement cette localité, nous avons recueilli une formulette qui, pour nous, remonte jusqu'aux temps de l'occupation romaine. Lorsqu'un des habitants de ce beau pays voit venir vers lui un chien dont il redoute la morsure, ayant quelque raison de le croire enragé, il s'emprese de dire aussitôt :

Cèsar étol boufa !.....

Et tout péril est conjuré.

N'est-il pas curieux de voir le nom de César figurer encore sans altération dans une phrase dont les autres mots sont devenus incompréhensibles. Nous pensons que *étol* et *boufa* doivent être du latin corrompu et nous laissons à ceux de nos collègues de la *Société des Traditions populaires* qui s'occupent le plus spécialement de linguistique le soin de leur rendre leur forme première.

A Gennes, comme dans tout le reste du canton, les rebouteurs jouissent de la plus grande faveur. L'un d'eux, mort récemment, a laissé une fortune de plus de cinq cent mille francs. Le nombre des gens qui ont des recettes pour faire passer les dartres et les verrues

Digitized by Google

y est aussi fort considérable. Il y a de cela quelques années, nous sommes allé chez l'un d'eux avec une personne de notre famille qui avait une verrue sous l'angle d'un de ses doigts et qui en souffrait beaucoup. L'empirique examina longuement l'excroissance et nous dit qu'à partir de ce jour il ne fallait plus y toucher, il ajouta qu'il ne pouvait pas garantir la promptitude de la guérison. On était alors en automne. Dans cette saison il était assez malaisé de se procurer la plante dont il avait besoin pour faire le remède. Nous pressâmes l'empirique de questions pour tâcher de savoir le nom de cette plante, mais ce fut en pure perte. Tout ce que nous pûmes apprendre, c'est qu'il fallait l'enlever de terre avec ses moindres radicelles et qu'à mesure qu'elle se dessècherait la verrue diminuerait pour finir par disparaitre. Nous devons confesser que les choses se passèrent exactement de la sorte et dans un très bref délai.

La personne que nous avions consultée a aussi, parait-il, des secrets merveilleux pour guérir les brûlures.

Le nombre des sorciers est grand dans tout le canton. Naguère un de nos fermiers crut que l'on avait jeté un sort à ses vaches. D'excellentes qu'elles étaient, tout à coup et sans motif elles étaient devenues fort mauvaises. Elles ne donnaient presque plus de beurre et le peu qu'elles en avaient formait dans la baratte des sortes de petits globules qui ne pouvaient pas se souder les uns aux autres pour former une motte.

Après avoir consulté tous les hongreurs (on dit chez nous *mageyeurs*), il appela, nous a-t-il dit, un sorcier qui réside dans la commune de Noyant, à quelques kilomètres de Louerre. Cet homme, qui étudia jadis pour être prêtre, jouit d'une réputation si grande qu'on vient le consulter du fond de la partie vendéenne de notre département.

Il se rendit donc à Louerre. Après être entré dans la maison, il s'assit devant une table et se mit à lire avec la plus grande attention, un livre de prières qu'il avait apporté. Bientôt, de grosses gouttes de sueur inondèrent le visage du sorcier « comme s'il eût battu du blé sur « l'aire avec un fléau en plein midi par un jour de grand soleil. » Il vit alors, au milieu d'une transe, que les vaches étaient bien réellement ensorcelées et il sut le nom de la personne qui s'était rendue coupable du maléfice, mais il refusa de le révéler à notre métayer. Il déclara même lire dans son livre que dans la commune de Louerre, qui ne compte pas six cents habitants, il y avait plus de quarante mauvais gas capables de jouer d'autres méchants tours.

Ensuite le sorcier prescrivit un traitement propre à rompre le charme. Le fermier dut suspendre dans son étable des branches de

Digitized by Google

mélier sauvage (néflier) et de l'herbe de Saint-Jean (lierre terrestre). Il dut également y placer trois verres d'eau. Quand au bout de trois jours l'eau se fut évaporée, les vaches rentrèrent « en service. » Il va sans dire que le sorcier qui avait assisté à l'opération prononça entre ses dents des paroles que le fermier ne put pas comprendre.

Cet habile homme enjoint toujours à ses clients de ne pas mener leurs vaches au champ pendant trois matins à l'époque des Rogations pas plus que le matin du premier mai. A ces deux époques de l'année, les personnes qui veulent leur nuire vont « *traîner la guenille* » dans la rosée des pâturages qu'elles fréquentent et les font ainsi « tarir. » Nous avons trouvé la même superstition en Bretagne, sous une forme un peu différente. Nous en avons fait le sujet d'une communication à la Société d'anthropologie. Dans la commune de Plouguernevel (Côtes-du-Nord) on croit fermement que certaines personnes appelées *ribotteurs* se mettent toutes nues la nuit du premier mai, vont dans les prés, une *ribotte* ou baratte sous le bras, (d'où leur nom de *ribotteurs*), l'emplissent de rosée, puis se rendent aux fontaines où les vaches auxquelles elles veulent nuire ont la coutume d'aller se désaltérer. Là, elles les appellent par leurs noms et prononcent des paroles magiques que nous avons en vain tâché de connaitre. A partir de ce jour, les pauvres animaux ont un lait fort pauvre en crême. Bien plus, tout le beurre qu'elles pourraient faire est produit par les vaches des ribotteurs[1].

A Louerre, pour faire tarir une vache excellente, il suffit de la toucher aux reins en disant mentalement certaines formules, pourvu, bien entendu, qu'on soit doué d'un pouvoir nécessaire.

Le sorcier dont nous allons parler affecte d'être un chrétien fervent et en cela il se rapproche beaucoup des rebouteurs de Liége au sujet desquels M. Combaire a donné de si curieux détails. Quand il veut désensorceler bêtes ou gens, d'ordinaire il dicte à ses clients des prières qu'il faut pieusement répéter, et ordonne l'aspersion des maisons ou des étables avec de l'eau bénite.

Si dans nos campagnes la plupart de nos hongreurs (plus généralement connus sous le nom de *mageyeurs*) se renferment strictement dans leurs attributions, il en est quelques-uns qui non-seulement font de la médecine illégale, mais encore qui se livrent à la sorcellerie. Nous en connaissons qui, dans leur cabinet, s'entourent d'énormes in-folios reliés en veau et à la tranche du rouge le plus brillant. Les malades viennent en trouver d'aucuns en pleine nuit et s'en retournent chez eux les poches bourrées des remèdes les plus stupéfiants. Quelques

[1] *Revue des Traditions populaires*, numéro du 10 octobre 1888.

Digitized by Google

uns font aussi le métier de *jugeurs d'eau*, c'est-à-dire qu'ils examinent les urines et en tirent des diagnostics de la plus haute fantaisie.

Il y a de cela peu d'années, un mageyeur, grand sorcier, disait-on, fut appelé pour visiter les bestiaux d'une ferme située fort loin de sa résidence. Après les avoir longuement examinés, il déclara solennellement que la science des hommes était impuissante pour les guérir, par l'excellente raison qu'ils étaient victimes d'un sort, ajoutant même qu'il n'était pas doué d'un pouvoir suffisant pour les remettre en bonne santé. Mais il affirma qu'il connaissait un homme d'un savoir merveilleux qui pourrait le tirer d'embarras et qu'il se faisait fort de le lui amener, mais que cela coûterait beaucoup d'argent !... Le mageyeur fit la leçon à un de ses élèves que nous connaissons beaucoup et qui nous a raconté le fait.

Au moyen de vieux habits et d'un large cachenez qui lui cachait presque tout le visage, il le métamorphosa en respectable vieillard et le conduisit à la ferme. Il déclara, lui aussi, que les animaux de l'étable étaient victimes d'un sortilège, prescrivit quelques remèdes qui furent administrés après force incantations psalmodiées et force gestes bizarres.

Le lendemain, les animaux allaient beaucoup mieux, et deux jours après ils étaient complètement guéris, au grand contentement du paysan, qui ne regretta point la centaine de francs que l'on exigea de lui, et qui eût regardé à dépenser cent sous pour les faire soigner par un vétérinaire.

Au moment du tirage au sort, les jeunes gens de Gennes donnent beaucoup d'argent à des devins et surtout à des devineresses afin d'avoir de bons numéros, ils portent aussi sur eux pour se rendre à la mairie des ossements de morts. Ils en trouvent aisément de toute taille et de toute forme dans le cimetière gallo-romain qui entoure la vieille église de Saint-Eusèbe.

A Louerre, comme dans bien d'autres endroits, on croit qu'une corde à pain de sucre portée autour de la partie malade est merveilleuse pour guérir les douleurs rhumatismales. Nous avons observé la même pratique dans la partie vendéenne du département, notamment à la Poitevinière, non loin de Beaupreau. Dans la même commune, on voit parfois un petit pain, boulangé au temps de Noël et très desséché au four, suspendu à la maîtresse poutre des chaumières. Le plus souvent il est orné d'un gros nœud de rubans et protège, dit-on, la maison contre la foudre et l'incendie. Puisque nous sommes amenés à parler du pain, nous ajouterons que l'on n'en entame jamais un sans faire dessous une croix avec un couteau.

Si l'on sort et que sur la route qu'on suit on trouve deux fêtus de paille ou deux brindilles de bois posés accidentellement en forme de croix, on rebrousse aussitôt chemin, de crainte d'un malheur.

Digitized by Google

A Gennes, on s'arrange toujours de façon que les poules ne soient pas sur leurs œufs le jour de la Saint-Jean. Les couvées doivent être écloses avant ou après cette date. Les poussins qui seraient sortis de leurs coquilles ce jour-là ne réussiraient pas.

On est persuadé dans notre pays que pour enivrer quelqu'un jusqu'au point de le rendre malade on n'a qu'à mêler dans son verre de la râpure d'ongles au vin qu'il boit.

Par contre, pour guérir un ivrogne, il faut lui mettre dans son vin une ou deux gouttes de sang d'anguille, en se gardant bien de forcer la dose, car c'est un poison redoutable. Cette croyance existe non-seulement dans tout le canton de Gennes, mais encore en Vendée.

N'est-il pas bien singulier que les propriétés vénéneuses du sang d'anguille, découvertes récemment par un savant italien, soient connues depuis bien longtemps dans les campagnes de notre Anjou ? Ne voit-on pas là un argument de plus en faveur de l'étude des traditions populaires ?

LIONEL BONNEMÈRE.

LES DANSEURS MAUDITS[1].

III.

LÉGENDE DU POITOU.

Il y a, près de Lussac-les-Châteaux, dans une petite vallée, au pied d'un rocher, une source, un trou à l'eau noire, appelé « *le Gouffre* ». Voici la légende qui s'y rattache :

C'était à Pâques fleuries, il y a bien longtemps ; Notre-Seigneur venait encore quelquefois sur la terre. Ce matin-là, au sortir d'un long hiver, la terre renaissait. Au loin, les cloches de l'église, dont on aperçoit là-bas la flèche pointue, surmontée du coq aux ailes déployées et qui miroite au soleil, carillon-

[1] Cf. le t. II p. 156, et le t. III p. 334.

Digitized by Google

naient à toute volée ; et, de temps en temps, des groupes de paysans passaient, se rendant en hâte à la messe.

Au pied du côteau aux bois clair-semés, parmi les rochers abrupts, bergers et bergères dansent en ronde. Ils dansent joyeux, en s'accompagnent de la voix, et leurs chansons se marient aux appels profonds des cloches. Autour d'eux, les troupeaux sont épars, les chiens attentifs les surveillent.

Un berger retourne à son rang dans la ronde ; une bergère prend la place au centre du cercle ; son épaisse chevelure flotte sur ses épaules, ses grands yeux profonds brillent. Elle cherche par qui pour un baiser se faire délivrer. Et la ronde folle tourne, tourne, l'un emportant l'autre.

« Allons, mes enfants ! Allons à la messe. Nous sommes en retard ; elle a fini de sonner. Allons ! »

Un éclat de rire accueillit ces paroles du vieillard qui vient de s'arrêter en face d'eux, dans le chemin, au-dessus des roches : un beau vieillard aux cheveux tout blancs, et avec une grande barbe, aussi toute blanche, qui couvrait sa poitrine.

« Il est impie, » continue-t-il, appuyé sur son bâton de houx, « de danser ainsi le jour de Pâques fleuries, n'avez-vous pas toute la semaine pour prendre vos ébats ? Allons, venez, sinon Dieu vous punirait ! »

Et les rires d'augmenter, plus insolents, avec des paroles grossières ; et la folle ronde continuait toujours, endiablée.

La bergère, au milieu, seule ne dansait plus, ni ne chantait. Toute droite, fière, le regard sauvage, elle fixait le vieillard. Elle siffle ses chiens, les lance aboyants sur lui. Lui, debout sur la roche, étend la main.

Un grand cri ; puis plus rien. Bergers et bergères ont disparu dans le gouffre qui s'est ouvert sous leurs pas. A l'entour, épars dans la plaine, les moutons sont changés en pierres blanches, les chiens en pierres noires.

Le gouffre est toujours là, béant, et nul n'en a jamais pu sonder les profondeurs.

LÉON PINEAU.

Digitized by Google

PENSÉES SUR LES TRADITIONS POPULAIRES

EXTRAITES DE DIVERS AUTEURS.

ACHONS encore les usages populaires, suivis dans les familles et entre personnes étrangères les unes aux autres, y compris ceux qui touchent aux relations des deux sexes et à celles des parents avec les enfants. Les superstitions courantes, depuis les mythes les plus importants jusqu'aux pratiques de la sorcellerie vulgaire, devront aussi être rapprochées. (HERBERT SPENCER, *De l'Éducation*. Chapitre Ier : Ce que l'enseignement de l'histoire devrait être)

∴

Les contes et les proverbes sont aimés des Grecs (modernes); il semble que la tradition les a conservés comme les usages. Je crois aussi qu'on ne reçoit pas une langue sans retenir les proverbes les plus expressifs qu'elle ait produits. (GUYS. *Voyage littéraire de la Grèce*, 1783, t. I. p. 99). Cet ouvrage contient de nombreux parallèles entre les coutumes des Grecs modernes et celles des anciens, survivances que l'auteur constate, sans prononcer le mot.

∴

Il se trouvait dans la croyance des peuples du Nord quelques points particuliers dans lesquels ils étaient tellement d'accord avec les nations classiques, qu'on peut douter si les anciens Asæ ou Asiatiques, fondateurs du système scandinave, avaient, avant leur émigration d'Asie, puisé leurs idées dans quelque source qui leur était commune avec les Grecs et les Romains, ou si le même penchant de l'esprit humain à la superstition a fait adopter les mêmes idées dans différentes contrées, comme on trouve les mêmes plantes dans des pays éloignés, sans que les unes, autant qu'on peut le savoir, aient été produites par les graines

Digitized by Google

des autres. (W. Scott. *Démonologie*, trad. Defauconpret, t. I, p. 145-6 (C'est le ch. III, l'un des plus intéressants du livre).

∴

Les phénomènes de la nature physique ont été la première source de tout le merveilleux. Cet élément, recueilli sous des formes diverses, dans des mythes religieux d'une haute antiquité, fut avec le temps mis en œuvre par les prêtres dans leurs livres sacrés, par les poëtes en leurs vers. Suivant l'époque à laquelle ces poëtes, ces prêtres ont vécu, et le pays qui les a vus naître, ils ajoutèrent aux faits transmis par la tradition des circonstances dues à leur génie ; ou bien aux mœurs, aux lois qu'ils connaissaient, aux idées, aux croyances qu'ils avaient intérêt à vulgariser.

Telle fut l'origine des mythologies anciennes ou modernes. Telle est la cause des similitudes nombreuses qu'on rencontre dans chacune de ces mythologies. C'est le même principe, n'en doutons pas, ce sont les éruptions des volcans qui ont créé Typhon, Vulcain, les Cyclopes du mont Etna chez les peuples de l'antiquité, et les Démons de Caermarthen que Merlin l'Enchanteur oblige à travailler sans cesse au grand mur d'airain. De même ces esprits, ces lutins, ces fées des peuples de l'Europe au moyen-âge, que sont-ils, sinon la reproduction sous une autre forme, avec d'autres costumes, d'autres mœurs, des nymphes et des génies de la Grèce. Chaque pays, chaque époque a, comme on le voit, contribué à la création du monde merveilleux. Seulement, après bien des siècles, ce monde s'est trouvé peuplé d'individus nombreux, aux formes diverses, mais qui avaient nécessairement quelques points de ressemblance, puisqu'ils partaient du même principe. (Leroux de Lincy, *Introduction au livre des Légendes*, p. 150-151).

∴

La poésie populaire est en France aussi fantastique que celle des nations slaves ou germaniques : ce qui lui a manqué, ce qui lui manquera probablement, c'est un grand poëte pour donner une forme précise et durable aux élans déjà affaiblis de son imagination.

Dans la chanson populaire, les paroles se passent si peu de l'air que si vous les lisez elles ne vous disent rien, tandis qu'elles vous surprennent, vous charment et vous exaltent si vous les entendez chanter. C'est là qu'il y aurait, à coup sûr, des merveilles à découvrir et à sauver du néant qui va les atteindre (George Sand, *Promenades autour d'un village*, éd. Lévy p. 206 et 217).

Digitized by Google

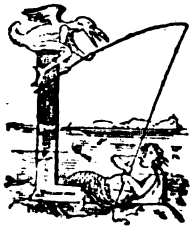
Les contes, Perrault les a pris dans le grand réservoir commun, et là, d'où ils lui arrivaient avec toute leur fraîcheur de naïveté, je veux dire à même de la tradition orale, sur les lèvres parlantes des nourrices et des mères. Il a bu à la source dans le creux de sa main. C'est ce que nous demandons. Ses contes à lui sont des contes de tout le monde. Perrault n'a été que le secrétaire (SAINTE-BEUVE. *Nouveaux lundis*, t. I, p. 308-311).

PAUL SÉBILLOT.

LES CALENDRIERS DES ILLETTRÉS[1].

V

UN CALENDRIER DU VIe SIÈCLE.



Le calendrier le plus curieux qui ait été imaginé fut établi, au VIe siècle, par un ancien marchand d'Alexandrie, qui, après avoir voyagé longtemps en Ethiopie et en Asie, pour ses affaires, avait embrassé la vie monastique.

Cosmas Indicopleustes[2], son auteur, est resté célèbre, on le sait, pour avoir essayé de prouver que la terre ne pouvait être ronde. Il est probable que si sa théorie, assez ingénieuse, avait été justifiée, son calendrier, aurait eu de son côté un succès analogue.

[1] Voir la *Revue* : tome, IV p. 634-639. — Tome V, p. 146, 208 à 209 et 367 à 372.

[2] Ce sont là probablement deux surnoms : *Indicopleustes* signifie en grec « navigateur dans l'Inde : *Cosmas*, altéré de *Cosmos* (univers) paraît signifier par abréviation *Cosmographe*. Au lieu d'un nom propre on aurait donc pour seule désignation de ce voyageur « Cosmographe voyageur dans l'Inde. » — (Voyez sur ce sujet Fabricius. *Bibliot. Græca*. p. 37 et suivantes) — Cette supposition est d'autant plus vraisemblable que les religieux abandonnent sur le seuil du cloître le nom qu'ils ont porté dans la vie mondaine et que beaucoup de moines ont publié sans signature, mais sous le voile anonyme, assez transparent toutefois, de l'homme en religion, des œuvres remarquables. Celles de Cosmas Indicopleustes étaient assez osées pour qu'on lui ait suggéré de les signer d'un pseudonyme.

Digitized by Google

C'est après avoir dressé le plan de sa *Topographie chrétienne de l'univers*, où il démontrait que le tabernacle de Moïse était la véritable image du Monde, que Cosmas établit son calendrier d'après le même principe.

La table des pains de proposition était le type de la terre et les pains ses fruits.

Les pains de proposition figuraient les douze mois de l'année ; placés aux angles de la table ils représentaient les quatre saisons.

Le chandelier à sept branches, image des sept astres ou planètes, était aussi celle des sept jours de la semaine.

Cosmas Indicopleustes explique ainsi[1] les divisions de son calendrier :

« Nous avons dit que les douze pains de proposition sont l'image de l'année et des fruits de la terre, nous représentons maintenant le cycle des douze mois de l'année et les fruits de chacun, pour rendre grâces à Dieu qui nous accorde tous ces bienfaits. »

PRINTEMPS	AUTOMNE.
Pharmouti (avril)... de l'ail	*Phaophi* (octobre)... des dattes
Pachon (mai) .. de la cannelle ?	*Athyr* (novembre)... des asperges
Payni (juin)... des noix arméniennes	*Choiac* (décembre)... de la mauve

ETÉ.	HIVER.
Epiphi (juillet) .. du blé	*Tybi* (janvier)... de la chicorée
Mésori (août)... des figues ou du raisin ?	*Mèchir* (février) .. sorte d'ail ?
Tholh (septembre) .. des olives ?	*Phaménoth* (mars)... citronnier ?

« Le soleil et la lune décrivent chacun un cercle dans leur course ; aussi David dit au Seigneur : *Tu bèniras la couronne de l'année*, exprimant par là le cercle des douze mois. C'est ce cercle que les anciens appelaient zodiaque :

Avril *(pharmouti)*.... le Bélier	Octobre *(phaophi)*... la Balance
Mai *(pachon)*... le Taureau	Novembre *(athyr)*... le Scorpion
Juin *(payni)*... les Gémeaux	Décembre *(choiac)*... le Sagittaire
Juillet *(epiphi)*... l'Ecrevisse	Janvier *(tybi)*... le Capricorne
Août *(mésori)* .. le Lion	Février *(méchir)*... le Verseau
Septembre *(tholh)*... la Vierge	Mars *(phaménoth)*... les Poissons

[1] Voy. *Topographie chrétienne de l'Univers*, par Cosmas Indicopleustes, trad. par Thévenot : *Voyages curieux. Cf. Les voyageurs anciens et modernes, voyageurs du Moyen-Age.* Id. *Collectio nova patrum et scriptorum Græcorum*, t. II.

Digitized by Google

Voici, d'après une miniature de Cosmas, le Cercle de l'année, indiquant les plantes et fruits que produit chaque mois :

« Il est assez difficile, on le voit, est-il dit dans l'ouvrage *Les voyageurs anciens et modernes*[1], de se rendre compte exactement de la nature de ces plantes et de ces fruits, soit par leur représentation, soit par leur dénomination. On a cherché à les étudier en commençant au dattier, et en remontant en novembre, où sont les asperges, puis en décembre où est la mauve, et ainsi de suite. »

Sans doute, il conviendrait d'examiner de plus près le dessin des figures pour en constater ou déterminer la ressemblance et, dans ce but, nous rechercherons ultérieurement s'il ne serait pas possible d'avoir un dessin plus exact de la miniature de Cosmas ; mais, en attendant, on peut justifier le choix de la plupart des plantes ou fruits qui sont indiqués :

Le dattier est bien la plante qui, par l'excellence de son fruit, si utile à l'alimentation dans l'Orient, mérite d'être placée au premier rang.

Les légumes sont représentés par les asperges. — N'est-ce pas, en tous pays, le roi des légumes !

Le choix du blé et de l'olivier s'explique naturellement et celui des

[1] *Les voyageurs anciens et modernes*, par Ed. Charton, tome II. — *Voyageurs du Moyen-Age*, Cosmas Indicopleustes, p. 23.

Digitized by Google

figues était aussi indiqué, mais on comprend moins que le raisin soit associé ou substitué aux figues.

Deux mois sont consacrés à l'ail et à *une sorte* d'ail (?) : les méridionaux doivent approuver ce double choix de faveur et Raspail n'aurait pas manqué de féliciter Cosmas. Pour être juste, il faut bien reconnaitre que dans les pays chauds les vers intestinaux sont des despotes qui veulent s'imposer et que l'on doit combattre sans cesse.

C'est probablement à cause de ses principes adoucissants que la mauve a trouvé place parmi les douze plantes principales choisies par Cosmas.

Est-ce par un motif analogue que la chicorée a été admise ?

Le citronnier et la cannelle étaient sûrement plus appréciés en Orient qu'en Occident, et quant aux noix arméniennes la valeur en est encore plus contestable.

Cosmas Indicopleustes, on le voit, n'avait admis que des plantes et des fruits pour représenter les biens de la terre et ce qui est accordé à l'homme pour sa nourriture. L'eau, les animaux, les poissons et les oiseaux sont exclus.

Au centre du cercle étaient placés : la Terre, — la Lune, — Mercure, — Vénus, — le Soleil, — Mars, — Jupiter ; mais ces planètes ne figurent pas dans le dessin du recueil « *Les voyageurs anciens et modernes* « auquel nous l'avons emprunté, avec quelques détails puisés par son rédacteur dans la *Topographie chrétienne de l'Univers* : « Dans son ouvrage *Voyages curieux*, dit-il, Thévenot a traduit en français une partie de la *Topographie chrétienne* et y a joint cette figure. — Photius, au neuvième siècle, a fait un extrait de cet ouvrage et l'a intitulé le *Livre des chrétiens*. On possède deux manuscrits grecs de l'ouvrage, l'un du neuvième siècle, qui appartient à la bibliothèque du Vatican, l'autre du dixième siècle, conservé à la bibliothèque Saint-Laurent de Florence. »

Nous pouvons ajouter que cette même figure a été publiée par Bernard de Montfaucon, dans le tome II de la *Collectio nova patrum et scriptorum græcorum*, qu'il avait fait dessiner au Vatican.

Pour expliquer comment Cosmas Indicopleustes avait eu l'idée de son calendrier, il convient de rappeler que les interprétations symboliques étaient dans l'esprit du temps. Déjà, dès le premier siècle de l'ère chrétienne, l'historien Josèphe voyait dans certains détails du tabernacle des emblêmes du ciel, de la mer, de la terre, des douze mois, des quatre éléments et des planètes[1]. Quoiqu'il en soit, il est curieux

[1] *Ant. Jud.*, I, p. 155, 156 ; III, p. 7, 8.

Digitized by Google

de constater qu'un calendrier chrétien avait été composé avec les symboles du culte de la religion des Juifs. Cosmas Indicopleustes avait probablement voulu prouver que Jésus-Christ était bien le Messie et que la religion catholique dérivait naturellement du culte établi par Moïse.

VI

MERVEILLEUX CALENDRIER-HORLOGE DU XIe SIÈCLE

Benjamin de Tudèle, voyageur juif espagnol du douzième siècle, a laissé dans ses écrits la description[1] d'un calendrier-horloge bien singulier. Voici ce qu'il en dit :

« Les Ismaélites ont à Damas une mosquée appelée Goman-Dammesec c'est-à-dire synagogue de Damas. Il n'y a point de bâtiment semblable dans toute la terre. On dit que ça été autrefois un palais de Benhadad. On y voit une muraille de verre construite par art magique. Il y a dans cette muraille autant de trous qu'il y a de jours dans l'année solaire ; le soleil, descendant par douze degrés, selon le nombre des heures du jour, entre chaque jour dans l'un de ces trous, et, par là, chacun peut connaître à ces trous quelle heure il est. »

Voilà, certes, un calendrier-horloge merveilleux, dont la reproduction aurait eu du succès à l'Exposition universelle.

A. CERTEUX.

[1] Cf. *Les voyageurs anciens et modernes, t.* II, p. 184.

Digitized by Google

PITJE DE DOOD.

(PIERRE LA MORT)

Conte flamand.

Il était une fois une maison hantée, croyait-on, par des revenants. Chaque nuit on y entendait des bruits sinistres, et une forte odeur de soufre se répandait vers l'heure de minuit aux environs. Nul être humain n'osait affronter après le crépuscule cet endroit maudit.

Un homme cependant, insensible à la terreur commune, résolut de pénétrer le mystère qui planait sur cette maison ; muni pour toute arme d'une poêle à frire et d'un peu de farine, il se rendit, le soir venu, dans la chambre où, disait-on, les revenants se livraient plus particulièrement à leurs ébats. Pour rester éveillé notre homme se mit à allumer le feu et à faire des *crêpes*[1] ou *Koekebakken*.

Comme il se livrait à cette paisible occupation, minuit vint à sonner, et la mort apparut tout-à-coup sur le seuil de la porte[2].

Sans plus s'étonner de cette apparition soudaine, l'homme dit : « Bonjour, *Pitje au ventre à jour*! me ferez-vous le plaisir « d'accepter quelques *crêpes ?* »

La Mort ne bougea ni ne répondit.

Ce que voyant, l'homme jeta *une crêpe à la Mort*, qui alla s'engouffrer dans son ventre qui était à jour. Il renouvela cette opération si souvent que les crêpes disparurent rapidement : ce qui n'était guère étonnant avec un pareil ventre.

[1] Gâteau fait avec de la farine de sarrasin. Le blé sarrazin s'appelle en flamand *Boekweit* et en wallon *Bouquette*, mots qui offrent une assez grande analogie.

[2] Dans une autre version, le squelette apparaît, comme dans Polichinelle, par morceaux successifs et finit par se reconstituer ensuite.

Digitized by Google

Quand la provision fut épuisée la Mort dit :

— Maintenant tu vas me suivre.

— Je le veux bien.

— Marche en avant.

— Passez la première.

— Je t'en prie, passe, je te suis.

— Je n'en ferai rien, passez la première.

Enfin lasse de discourir, la Mort passa la première et l'homme suivit.

Arrivés devant une porte, nos deux interlocuteurs renouvelèrent leurs politesses de tantôt :

— Ouvre, je te prie, cette porte ?

— Ouvrez-la vous-même ?

La Mort, sans plus se faire prier, ouvre la porte, et suivie de son compagnon, elle enfile un long corridor à l'extrémité duquel on aperçoit un escalier. Là, elle s'arrête et dit :

— Descends cet escalier.

— Descendez la première.

Au bas de l'escalier se trouvait un puits recouvert par une dalle de pierre.

S'adressant à son compagnon, la Mort dit :

— Enlevez cette dalle ?

— Enlevez-la vous-même.

Alors la Mort, sans se faire prier davantage, enleva la dalle et montra à l'homme ébahi un trésor tel que le monde n'en possédait pas.

L'homme, tout yeux devant de semblables richesses, faillit mourir de joie lorsqu'il entendit la Mort lui dire : « *En récompense de ton courage, je te donne ce trésor, tu l'as bien mérité !* »

L'homme voulut remercier la Mort de ce cadeau royal, mais elle avait déjà disparu ; seule une odeur de soufre était restée et empestait l'atmosphère.

(Recueilli à Anvers).

ALFRED HAROU.

Digitized by Google

POURQUOI POLICHINELLE A DEUX BOSSES.

LÉGENDE LIÉGEOISE.

Il y a bien longtemps vivait dans un village un pauvre tailleur d'habits, modèle de toutes les vertus, mais qui malheureusement avait été gratifié par dame nature d'une bosse des plus disgracieuses. Un jour donc qu'il se lamentait en songeant à sa triste infirmité une fée lui apparut et lui apprit qu'il pouvait aisément se débarrasser du malencontreux appendice. Il fallait pour cela se rendre la nuit dans un vieux château abandonné, situé là-haut sur la montagne, et attendre les événements. Le choix de ce château, qui avait à vingt lieues à la ronde la réputation d'être hanté par le diable, n'effraya pas notre homme. La nuit suivante, il gravit la montagne et pénétra dans le château où il attendit les événements comme la fée le lui avait recommandé. Pour charmer ses loisirs, il s'approcha de l'âtre, alluma le feu et se mit en devoir de préparer des crêpes avec la farine qu'il avait trouvée dans un vieux bahut. Mais aussitôt que les flammes eurent léché les murs de la cheminée, on entendit un grand bruit d'ossements et soudain un fémur tomba aux pieds du tailleur épouvanté. Il n'était pas encore entièrement remis de sa frayeur qu'un second fémur, suivant le chemin du premier, venait s'abattre devant lui, et bientôt toute l'ossature d'un squelette se trouvait éparse sur le plancher de la chambre. Puis, en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, ce fouillis d'os se reconstitua et forma un squelette complet, qui se campa fièrement devant notre homme, en prononçant ces mots :

« Suis-moi. »

Le tailleur terrifié obéit au squelette, qui ouvrit la porte et se dirigea par un long corridor vers une salle de bal dans laquelle de nombreux squelettes dansaient une ronde infernale. Entraîné

Digitized by Google

dans cette ronde, notre bossu tournoyait avec la rapidité de l'éclair, ses pieds touchaient à peine terre, lorsque tout à coup il se sentit projeté avec une force irrésistible, le dos contre la muraille. Les squelettes avaient disparu et tout était rentré dans le silence. Tout meurtri, le tailleur se remit sur ses pieds, se tâta et constata qu'il n'était heureusement pas blessé : seulement la violence du choc avait été telle que sa bosse était demeurée fixée au mur. Il se trouvait donc, comme la fée le lui avait prédit, débarrassé de son infirmité.

De retour au village, il conta son aventure à qui voulut l'entendre.

Un bossu, d'assez mauvaise réputation, apprit ce qui venait d'arriver au tailleur, et résolut de tenter, lui aussi, de se débarrasser de sa bosse.

Comme le tailleur, il se rendit au château, et les choses se passèrent exactement de la même façon qu'elles s'étaient passées précédemment. Seulement, entraîné dans la ronde infernale, il fut jeté violemment contre le mur de la salle et y donna de la poitrine au lieu du dos comme le tailleur et cela précisément à l'endroit où se trouvait fixée la bosse de ce dernier. De sorte que le malheureux se trouva avoir deux bosses, l'une par devant et l'autre par derrière. Sa difformité était tellement drôle qu'elle devint rapidement populaire et qu'il servit de type à un genre de déguisement très usité en carnaval et que nous connaissons sous le nom de Polichinelle.

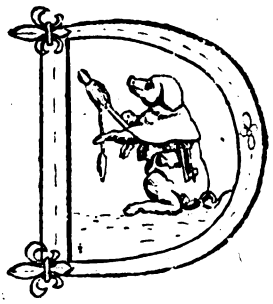
(Raconté par M. Batta, de Liège).

ALFRED HAROU.

Digitized by Google

LE LAC DE LA FÉE

Légende Corse



Dans la région de Tallano, un petit lac situé dans la rivière du Rizzanèse, au lieu dit Tulono, est désigné aujourd'hui sous le nom de *Lao dilla pata*, lac de la fée.

Vers la fin du XVIIe siècle, un nommé Poli d'Olmiccia, qui était propriétaire du domaine de Tulono, avait remarqué qu'une femme très élégante venait chaque jour faire sa toilette sur le bord du lac, et qu'elle allait ensuite se blottir, comme une couleuvre dans un trou rond pratiqué verticalement dans un banc rocheux formant la berge droite du lac[1].

Poli brûlait du désir de posséder cette femme ; plusieurs fois il tenta de la surprendre, mais dès qu'elle l'apercevait elle quittait rapidement sa niche et se précipitait dans le lac, où elle disparaissait au fond des eaux comme par enchantement. Un jour, Poli profita du moment où la femme était occupée à démêler ses cheveux au bord de l'eau pour lui jeter un lacs ; il put la ramener ainsi à lui ; elle essaya de lui échapper des mains, et voyant que ses efforts étaient vains elle lui dit :

— Que veux-tu de moi, mon ami?

— Me marier avec toi, répondit-il.

— Ne sais-tu pas que je suis déjà mariée à Dieu? reprit la femme. — Ce que je sais, répondit l'autre, c'est que je m'en vais te mener avec moi à Olmiccia et que bientôt tu vas devenir mon épouse. — Ah ! je comprends, dit la femme.

Et cédant à l'insistance de Poli, elle dut lui promettre sa main et consentir à le suivre à Olmiccia.

Là, le mariage eut lieu quelques jours après, mais la femme

[1] Le trou est tellement rond, qu'on le croirait creusé par la main de l'homme ; sa profondeur est d'environ 1m60, et sa section transversale présente un cercle d'environ 0m45 de diamètre. Il est désigné aujourd'hui sous la dénomination de *Tufone della Fata* (trou de la fée).

Digitized by Google

eut soin de faire au mari la recommandation suivante : « Je consens à devenir ton épouse, à la condition que tu ne t'inquiéteras jamais de savoir si je mange ou si je ne mange pas, si je bois ou si je ne bois pas, car je ne dois pas te laisser ignorer que je ne suis pas une femme comme les autres. »

Poli s'empressa d'accepter cette condition.

Les époux Poli ont vécu en bonne harmonie durant vingt ans, et pendant ce temps ils eurent six enfants : trois garçons et trois filles (trois fées) ; la femme se tenait à table avec son mari et ses enfants, mais elle ne mangeaît ni ne buvait, seulement, une fois le repas terminé, elle avait soin de ramasser les restes et de les emporter dans sa chambre. — Le mari, qui commençait déjà à se faire vieux, eut un jour la faiblesse d'aller voir, par le trou de la serrure, ce que faisait sa femme dans sa chambre ; il reconnut qu'elle avait sorti son corset et qu'elle était en train de manger, mais qu'elle introduisait les aliments sans les mastiquer dans une ouverture pratiquée dans le dos. La curiosité du mari n'en fut pas moins connue, car sa femme sortit précipitamment de sa chambre et l'apostropha ainsi : « Misérable ! tu as fait notre malheur à tous deux ; procédons immédiatement au partage de nos enfants, car désormais nous ne pourrons plus vivre ensemble. »

Le choix du mari se porta sur les trois garçons, après quoi sa femme disparut emportant ses trois filles, qui étaient des fées comme elle ; mais au moment de quitter le seuil conjugal, elle proféra la prédiction suivante : «Fino alla settesima generazione, « la stirpe dei Poli più di tre barbe mai generar non potrà, » ce qui veut dire que, jusqu'à la septième génération, nulle progéniture de la famille Poli ne comptera jamais plus de trois hommes à barbe (trois héritiers mâles). Or la famille Poli en est aujourd'hui à la 6e génération et ce qu'a prédit la fée est arrivée.

Le récit de cette curieuse légende a été fait par un nommé Poli Antoine d'Omiccia, qui est le petit-fils du petit-fils du mari de la fée en question ; cette fée est désignée aujourd'hui sous la dénomination de « fée des Poli d'Olmiccia. »

D. A. Zevacq.

Digitized by Google

SAINT-BLAISE[1].

IV.

A Singles, et dans beaucoup d'autres localités, les habitants portent à l'église, le 3 février, un morceau de pain de ménage et une assiette de sel. Avant de commencer la messe, le prêtre s'avance vers la balustrade du chœur et bénit ces objets, que chacun tient à la main. Dans la journée, le pain et le sel sont distribués aux vaches, brebis et porcs, afin de les préserver des maladies durant le cours de l'année ; un morceau de ce pain est donné aux chiens afin de les garantir de la rage.(358). Au Rozier, on distribue de ce pain bénit aux animaux ; quelques morceaux sont mis de côté pour les porter dans les champs où il y a des récoltes. Ces petits morceaux sont déposés sous une pierre et on leur attribue la propriété de garantir les récoltes des effets de la gelée, de la sécheresse, de la grêle, etc. Dans les montagnes de la Margeride les habitants amènent leurs bestiaux le jour Saint-Blaise sur la place publique où le curé les bénit. (DIEUDONNÉ DERGUY. *Usages, coutumes et croyances*, p. 358, 360, 377).

BIBLIOGRAPHIE

Francesco Mango. *Nouvelli popolari sarde* (t. IX de Curiosità popolari tradizionali per cura di G. Pitrè). Palerme. Carlo Clausen, in-18 de pp. 144 (4 fr.).

Ce volume contient vingt-six contes, en dialecte sarde ; à la suite est une traduction en italien. Ils sont en général assez courts, et se rattachent à des thèmes déjà connus, dont ils présentent toutefois des variantes intéressantes ; c'est avec quelque surprise que dans un recueil fait dans une île nous constatons l'absence à peu près complète de contes de marins.

P. S.

[1] Salutis aram Blasius erexit.

[2] Erratum à la page 565, lire : Salutia aram en 7 Blasius erexit (lignes 15 et 16) et ligne 23, sorok sorokov.

Digitized by Google

PÉRIODIQUES ET JOURNAUX.

Bulletí de la Associació d'Excursions catalana. — III. 139 — Tradicions de Cardo. *Dr Cels Gomis.* — Costums populir del Vallès. *Plantada y Powolleda.*

Journal of American Folk-Lore III, 10. — « Above » and « Below ». *Horatio Hale.* — Customs of the Chinese in America. *Stewart Culin.* — Notes ou Negro Folk-Lore and Witchcraft in the South. *Louis Pendleton.* — The Symbolism of Backgammon. *W. W. Newell.* — Notes on Apache Mythology. *John G. Bourke.* — Wa-ba-ba-nal, or Northern Lights. *Mrs W. Wallace Brown.* — The Omaha Buffalo Medicine-Men. *Francis La Flesche.* — Gombay, a Festal Rite of Bermudian Negroes. *H. Carrington Bolton.* — The gentile System of the Siletz Tribes. *J. Owen Dorsey.*

Journal of the Gypsy lore Society II. 11. — Gypsy acrobats in ancient Africa. *Bu Bacchar.* — Tinkers and Their Talk. *John Sampson.* — Love Forecasts and Love Charms among the tent Gypsies of Transylvania. *Dr Heinrich von Wlislocki.* — Notes on the Gypsies of South-Eastern Moravia. *Rudolf van Sowa.* — Scottish Gypsies under the Stewarts. *David Mac Ritchie.* (Continued). — Notes on the Gypsies of Poland and Lithuania. *Vladislav Kornel de Zielinski.*

Journal of the Authropological Society of Bombay, II, 3. — Notes ou the Fanam of Southern India. *Gerson da Cunha.* — Superstitions commons to Europe and India. *Jivasyi Jamshedjà Modi.*

Ons Volskleven, II. — Rivieren, putten, Bronnen. *Alfred Harou.*

Revista lusitana, II, 1. — Cancionero popular das ilhas dos Açores *Th. Braga.* — Tradiçoes açoreanas. *Gouyalvez Vianna.* — O juden errante em Portugal. *Carolina de Vasconcellos.* — Sete alfaiates para matar uma aranha. *Armando da Silva.*

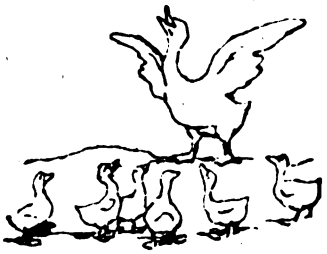
Revue Celtique, XI, 4. — La plus ancienne version de la demande en mariage d'Emer par le héros Cuchularins. *Kuno Meyer.* — Catalogue des manuscrits celtiques et basques de la Bibliothèque nationale. *H. Omont.*

Société archéologique du Finistère. XVII. 4. — Les pierres à empreintes et les pierres à bassins dans la tradition populaire, abbé *J. M. Abgrall.* — 8. Le Poirier aux poires d'or et le Corps sans âme. *F. M. Luzel.*

Zeitschrift für Volkskunde. III. 1. — Die mythischen Könige der arischen Volksheldensage und Dichtung. *Edm. Veckenstedt.* — Wendische Sagen der Niederlausitz. Gesammelt und mitgeteilt von. *Edm. Veckenstedt.* — Der unstete Hans. Eine Reihe mythischer Volksdichtungen. *Theodor Vernaleken.* — Vlamisches Mittfastenlied. Von *J. Bolte.* — Findlinge zur Volkskunde. *Kaufmann.* — Polnischer und deutscher Aberglaube und Brauch aus der Provinz Posen. *Knoop.*

Digitized by Google

NOTES ET ENQUÊTES



∴ *Dîner de ma mère l'Oye.* Le 62e dîner de ma mère l'Oye a eu lieu, le 31 octobre, au restaurant des Sociétés savantes, sous la présidence de M. Ch. Ploix, président de la Société. Les autres convives étaient MM. Bailly, Ch. Beauquier, Raphaël Blanchard, Bogisic, prince Roland Bonaparte, Brière, A. Certeux, H. Cordier, Lamy, Léopold Martin, Michau, Eugène Müntz, Napoléon Ney, Charles Normand, Adrien Oudin, N. Quellien, Charles Rabot, Raoul Rosières, Armand Saint-Vel, Paul Sébillot, Julien Tiersot. Au dessert, M. Charles Rabot a fait circuler une série de photographies des plus intéressantes qu'il a faites au cours d'un voyage en Laponie. M. Raphaël Blanchard a également montré toute une suite de photographies de cadrans solaires de la région des Alpes. Des chansons ont été chantées par MM. Beauquier, Napoléon Ney, N. Quellien, Paul Sébillot, Julien Tiersot ; M. Adrien Oudin a dit des vers et l'on s'est séparé fort tard, en se donnant rendez-vous pour le 29 novembre.

∴ *Nominations.* Notre collègue le prince Roland Bonaparte a été élu vice-président de la Société des Américanistes ; M. Léon Dorez a été nommé élève de l'Ecole archéologique de Rome.

∴ Notre confrère Léon Sichler a fait dernièrement, 5, rue de Savoie, à la Société de géographie commerciale une très intéressante causerie : « Sur les bords du Volga ; les Tchouvaches, leurs mœurs, coutumes, traditions, légendes. » Comme à son retour de Russie, à sa première conférence en séance publique, 117 Boulevard Saint-Germain (« Le gouvernement de Kazan et ses habitants »), le conférencier a complété ses renseignements par des projections de ses clichés et une exposition de costumes, instruments de musique, bibelots, études de peinture, intéressante collection rapportée par lui d'un séjour de quatre mois dans le gouvernement de Kazan, où M. Léon Sichler a étudié de près, plume et crayon en main, les peuples allogènes qui composent cette contrée, où il va retourner : Tatares, Tchouvaches, Tcheremisses, Mordvines, Votiaks, Mechtcheriaks.

Le gérant : ALPHONSE CERTEUX.

Vannes. — Imprimerie Eugène LAFOLYE, 2, place des Lices.

Digitized by Google

SOCIÉTÉ DES TRADITIONS POPULAIRES
AU MUSÉE D'ETHNOGRAPHIE DU TROCADÉRO

REVUE
DES
TRADITIONS POPULAIRES

TOME V
5e ANNÉE. — N° 12. — 15 Décembre 1890.

PARIS
Librairie de l'Art indépendant 11, rue de la Chaussée-d'Antin.

ÉMILE LECHEVALIER
39, Quai des Grands-Augustins

ERNEST LEROUX
28, rue Bonaparte, 28

J. MAISONNEUVE
25 Quai Voltaire, 25

Prix du Numéro : UN franc vingt-cinq.

Digitized by Google

SOMMAIRE

Traditions et superstitions siamoises (*suite*) : IV. Contes et Légendes. — V. Histoires de revenants et de sorciers..	CH. HARDOUIN.	697
Préjugés en Louisiane.....	CLÉMENT RUBBENS.	708
La Fille déguisée en dragon, chanson du Morvan.....	JULIEN TIERSOT.	709
Coutumes de mariage (*suite*) : VII. Une noce en Béarn.....	DANIEL BOURCHENIN.	710
Les Traditions populaires et les écrivains français (*suite*) : VII. Voiture.....	PAUL SÉBILLOT.	712
La Légende de Didon I. (*suite*).....	RENÉ BASSET.	717
Proverbes et dictons malays. — Quelques devinettes.....	G.M.OLIVIERBEAUREGARD.	722
Contes troyens : I, Boule-de-Neige. II, Les trois poils du Diable. III, L'Oiseau qui dit tout.....	LOUIS MORIN.	725
Ran et les Filles des Flots.....	LÉON SICHLER.	739
Traditions et superstitions de la Touraine (*suite*) : II. Petit guide médical..	Dr RAPHAËL BLANCHARD.	741
Facéties suisses.....	A. CERTEUX.	749
Seconde vue : Intersignes (*suite*). II. Les Pronostics de mort prochaine.....	PAUL SÉBILLOT.	752
Bibliographie. (F. M. Luzel et A. Le Braz.)	SONIOU.	754
Notes et enquêtes.....		755
Table des matières.....		756

ILLUSTRATIONS.

Ran et les Filles des Flots, gravure allemande.

La Correspondance et les Manuscrits (écrits sur un seul côté), les livres, les tirages à part et les périodiques doivent être adressés à M. Paul Sébillot, secrétaire général de la Société, 4, rue de l'Odéon.

Avis aux sociétaires et aux Abonnés.

La cotisation de sociétaire, donnant droit à l'envoi gratuit de la *Revue et de l'Annuaire*, est fixée à **15** francs par an (France et Union postale).

Le meilleur mode pour le paiement est (aussi bien pour Paris que pour les départements et l'étranger) d'adresser au Trésorier de la Société, M. A. Certeux, 24, rue Gay-Lussac, un mandat sur la poste dont le talon servira de reçu.

A partir du premier mai, le Trésorier disposera à vue sur les retardataires en ajoutant les frais de recouvrement.

Les abonnements : **15** francs pour la France et les départements, **17** francs pour l'Union postale, sont payables d'avance.

Adresser un mandat sur la poste au Trésorier, comme il est dit ci-dessus pour les sociétaires.

Digitized by Google

REVUE

DES

TRADITIONS POPULAIRES

5e Année. — Tome V. — N° 12. — 15 Décembre 1890.

TRADITIONS ET SUPERSTITIONS SIAMOISES[1].

§ IV. Contes et Légendes.

Pour donner une idée plus complète des mœurs siamoises au point de vue spécial des superstitions populaires, voici quelques contes et légendes, choisis entre mille, que les grand'mères racontent dans les veillées au clair de la lune, devant un auditoire attentif dans lequel on remarque plus d'adultes que d'enfants.

1. *Une femme possédée du* « Phi Kaseu ».

Un jeune homme venait de se marier à une charmante jeune fille. Tout marchait à souhait dans le ménage et le mari se felicitait d'avoir une femme aussi accomplie. Il ignorait une chose, c'était qu'elle fût possédée du « *Phi Kaseu* ».

Il arriva donc qu'au bout d'un certain temps, vers le milieu de la nuit, il se sentit réveillé par un bruit insolite, et pensant faire part à sa femme de ses impressions de frayeur, il chercha à la réveiller, mais il ne trouva qu'un corps inerte et sans tête. Frappé de stupeur à cette

[1] Voir le t. v, p. 257.

Digitized by Google

vue étrange, il sortit de la moustiquaire et alla s'asseoir dans un coin de la chambre, songeant à ce phénomène extraordinaire dont la cause lui échappait.

Il resta là, atterré sous le coup de l'émotion, quand tout-à-coup la maison trembla, illuminée par un éclair, et aussitôt il entendit la voix de sa femme l'appeler : Où es-tu ? pourquoi es-tu levé ? — Je n'ai rien, ma chère, dit-il, j'ai trouvé simplement qu'il faisait trop chaud dans la moustiquaire, et je me suis mis au frais. » La peur l'empêcha d'en dire davantage et de retourner auprès de sa femme.

Dès que le jour parut, celle-ci se leva fort gracieuse et lui fit mille caresses. L'émotion du mari disparut peu à peu ; il ne l'interrogea point sur les événements de la nuit, et se réservant de pénétrer ce mystère plus tard, il ne voulut pas en compromettre le succès par une demande indiscrète.

La nuit suivante il se coucha comme à l'ordinaire, sa frayeur semblait passée. Il se garda cependant de s'endormir et à minuit la maison s'ébranla de nouveau, un rayon de lumière pareil à un éclair traversa la moustiquaire et pénétra dans la bouche de sa compagne endormie. Soudain, il vit la tête de celle-ci arrachée avec les viscères et les entrailles et disparaître avec le rayon lumineux ; le tronc resta seul sans vie. « J'en saurai le fin mot », se dit-il, et enveloppant le corps d'une couverture, de façon à fermer le trou béant par la disparition de la tête, il attendit.

Deux heures s'étaient écoulées, quand la maison trembla de rechef, les entrailles et la tête revinrent, suspendues au même rayon de lumière. Aussitôt une voix féminine se fit entendre, appelant le mari et le suppliant d'enlever la maudite couverture. — « Non, non ! fit-il, je n'en ferai rien. Tu me diras d'abord où tu as été et ce que tu as fait ? » — La malheureuse le rassura de ses accents les plus doux et promit de lui tout révéler, disant qu'elle souffrait énormément. Pris de pitié le mari enleva la couverture, et aussitôt tout rentra dans l'ordre.

Sans plus tarder, la femme se rendit au désir de son mari de pénétrer ce mystère. — Je suis une possédée du « *Phi Kaseu* » lui dit-elle, cet esprit je l'ai reçu de ma mère, et ne puis rien changer à mon état. Ainsi toutes les nuits, à minuit, je suis enlevée et conduite dans un lieu délicieux, plein d'ombrage et de fraîcheur, où je trouve nombre de promeneurs qui viennent prendre part à des festins magnifiques. Tous s'amusent, mangent et boivent, puis rentrent chez eux. Quel mal peut-il y avoir à cela ? Du reste, si tu veux m'accompagner, ajouta-t-elle, tu n'as qu'à saisir ma tête cette nuit, aussitôt que tu verras le rayon de lumière pénétrer dans ma bouche ; je t'enlèverai avec moi, et tu jouiras comme moi de la beauté du spectacle.

Digitized by Google

Le mari se laissa persuader ; il saisit la tête de sa femme dès l'apparition de l'éclair, et tous deux furent enlevés et déposés dans un délicieux jardin, au milieu d'une foule de gens tous en habits de fête.

Une clarté vive comme celle du jour illuminait ce parc, coupé de belles allées, sur le bord desquelles se dressaient enguirlandées des tables surchargées des mets les plus exquis. Les promeneurs s'asseyaient à ces tables, mangeaient et buvaient suivant leur bon plaisir. Les deux époux prirent également part au banquet et après s'être bien divertis, ils furent ramenés chez eux par le rayon de lumière qui les avait enlevés.

Le mari n'avait quitté qu'à regret ce séjour enchanteur ; il aurait voulu pouvoir y demeurer toujours. Trouver le moyen d'y aller et d'y rester fut maintenant sa grande préoccupation. Il en causa à des amis qui lui indiquèrent un sorcier capable de lui fournir les renseignements désirés. Arrivé chez ce dernier, il lui conta son expédition nocturne en compagnie de sa femme, et lui fit part de son regret de ne pouvoir faire un séjour prolongé dans un endroit où l'on était si bien traité. « Ce sont des mets horribles que l'on vous donne là, lui dit le sorcier, vous n'y mangez que des excréments, vous ferez bien de m'en croire et de ne plus y retourner du tout. Les « *Phi* » vous nourrissent de cadavres, de détritus de toutes sortes, et se moquent de vous. » Ne pouvant faire prévaloir ses conseils, le sorcier réussit toutefois à persuader le naïf mari de se laisser tracer sur le corps certains signes cabalistiques ayant la vertu de faire voir clairement la nature des mets qui composent le menu des « *Phi* ». Il accepta cette dernière proposition et se fit tatouer par le sorcier. La nuit venue, le même manège recommença et il partit tenant sa femme par la tête. Déposé dans le jardin au milieu des initiés, sa première pensée fut d'examiner les mets. Grâce à l'exorcisme appliqué sur lui par le sorcier, il vit la réalité dans toute son horreur. Le cœur lui monta aux lèvres, il supplia alors sa femme de le ramener le plus vite possible. Celle-ci prit congé des « *Phi* » et tous deux revinrent à la maison accrochés au rayon de lumière.

De retour chez eux, le mari voulut dissuader sa femme de retourner à ces fêtes nocturnes, cherchant à la pénétrer de cette horreur dont il était lui-même possédé. Celle-ci resta inflexible. — « Les « *Phi* » m'étrangleraient », disait-elle, et elle continua ses visites.

Le mari retourna de nouveau auprès du sorcier et lui expliqua l'état de sa femme. Il en reçut le conseil de remplir de « *pla mo* »[1] vivants le corps de la femme, dès après la disparition de la tête et des entrailles.

[1] « *Pla mo* » : poisson d'eau douce très abondant dans les étangs vaseux.

Digitized by Google

Cette prescription fut suivie. S'étant procuré un panier de « *pla mo* » il rentra chez lui, et la nuit, aussitôt après le départ de la possédée, il versa dans le tronc vide d'entrailles le contenu du panier. La tête reparut immédiatement, mais bientôt le mari entendit des plaintes et des gémissements sortir de la bouche de sa femme. Les poissons la faisaient souffrir horriblement, disait-elle, et elle suppliait son mari de l'en débarrasser. Celui-ci effrayé céda aux instances de la malheureuse, et dès que les poissons furent enlevés, elle parut soulagée, mais il fallut encore plusieurs jours pour qu'elle fût complètement remise de cette secousse.

Depuis ce temps, on ne vit plus à minuit le rayon de lumière pénétrer dans sa bouche pour la métamorphoser ; les voyages nocturnes avaient cessé à la grande joie de son époux, le « *Phi Kaseu* » l'avait enfin abandonnée.

Il n'est pas rare de trouver à Siam des villages ou hameaux, auxquels on a donné des noms de « *Phi* », sans doute pour perpétuer la mémoire de quelque événement mystérieux qui s'y serait passé autrefois. Ainsi non loin de Chantaboun sur la côte est du golfe de Siam existe un petit village appelé « *Ao Kaseu* ». La tradition rapporte que les talapoins dans la pagode de l'endroit voyaient souvent venir dans le cimetière une vieille femme ; un jour ils la suivirent et remarquèrent qu'elle arrachait les entrailles des cadavres pour les dévorer.

Ils en firent part au « Somphan »[1] leur supérieur. Celui-ci ne douta pas que cette femme dût être une possédée du « *Phi Kaseu* ». Il leur enjoignit en conséquence de veiller et de la lui amener pour être interrogée.

Les bonzes attendirent vainement trois à quatre jours ; ils ne la virent pas venir. Intrigués, ils se rendirent dans la maison qu'habitait la vieille, et à leur grande surprise celle-ci leur apprit qu'elle avait eu connaissance de leur intention de la saisir, et qu'elle ferait en sorte de n'être pas prise.

Plus tard elle tomba malade, et sentant sa fin approcher, elle réunit autour d'elle tous ses descendants. Parmi ses petites filles, elle en remarqua une qu'elle appela tout près d'elle pour qu'elle lui léguât un héritage de famille. Dès que la jeune fille fut près du lit, la vieille prit un peu de salive avec son pouce et l'appliqua sur la bouche de sa petite fille qui devint « *Kaseu* » à partir de ce jour-là.

Depuis cette époque le village a reçu le nom de « *Ao Kaseu* » qu'il porte encore et qui signifie : « Saisir la *Kaseu* ».

[1] « Somphan », supérieur d'une pagode peu importante.

Digitized by Google

2. — *Vengeance des* « Phi Krahang[1] ».

Dans un village près de Bangkok vivait une famille qui témoignait aux « *Phi* » le plus grand respect; aussi avait-elle élevé devant la maison une belle niche en bois de teck, toujours garnie d'offrandes et de fleurs, pour se rendre propices tous les « *Phi* » de passage.

Leur jeune garçon, très espiègle, se permettait souvent, non pas seulement de dévaliser la niche, mais même de la renverser; ce qui excita la colère des « *Phi Krahang.* »

Un soir, à la tombée de la nuit, l'enfant jouait avec ses camarades devant la porte de la maison; tout à coup on l'entendit crier « *Phi, Phi,* » et puis plus rien. L'enfant avait disparu. Les parents fort inquiets se mirent à sa recherche, fouillant la maison et les alentours, mais sans résultat. Ils résolurent alors de se rendre auprès d'un sorcier pour apprendre de lui ce qu'il avait pu advenir de l'enfant.

Le sorcier leur commanda de rentrer chez eux et d'attendre là le succès de ces incantations.

En effet, dès leur arrivée dans la maison, ils virent sortir de dessous son lit leur garçon pâle et défait. Interrogé par ses parents, il leur raconta que pendant qu'il jouait avec ses petits camarades, tout à coup il avait vu s'avancer sur lui un grand spectre noir, qu'il avait pu crier: « *Phi! Phi!* » et qu'il devint aussitôt muet. Le spectre l'enleva et le cacha sous le lit où il resta sous l'étreinte du spectre sans pouvoir remuer ni prononcer une parole, mais jouissant de toutes ses facultés, car il voyait et entendaient tous ceux qui passaient et repassaient devant sa cachette.

3. — *Les* « Phi » *des Salas*[2]

Un brave paysan avait une dévotion particulière pour les génies d'une « *sala* » qui se trouvait auprès d'un chemin traversant une forêt. Chaque fois qu'il passait devant la niche en bois fixée à l'un des poteaux il ne manquait jamais de la garnir de riz blanc et de cocos frais.

Or, il arriva qu'au retour d'un voyage à la ville il fut surpris par

[1] On appelle aussi « *Krahang* » des spectres qui font disparaître les personnes qui leur déplaisent. Ces personnes ainsi enlevées peuvent voir, mais ne sont plus visibles ou plutôt ne peuvent plus être vues par ceux qui les cherchent. Elles ne peuvent plus crier ni appeler au secours.

[2] La « sala » est une construction sur piliers ou pilotis élevée sur les bords des voies de communication et destinée à servir de refuge et d'asile aux voyageurs.

Digitized by Google

la nuit au milieu de la forêt. Malgré l'obscurité, il put se guider tant bien que mal jusqu'à la « sala », et il y monta pour dormir. Le sommeil ne tarda pas à venir, mais bientôt il fut réveillé par des voix mystérieuses qui lui apprirent qu'à la clairière de la forêt, au pied d'un arbre gigantesque dont elles lui firent la description, il trouverait, en creusant le sol à une certaine profondeur, une jarre remplie de pièces d'or. Le bonhomme s'étant levé dès la pointe du jour, courut chez lui prendre une pioche, puis il se rendit au pied de l'arbre désigné et il eut bientôt la satisfaction de mettre à découvert la jarre pleine d'or.

En apprenant cette trouvaille, un de ses voisins se promit d'en faire autant, puisqu'il ne s'agissait que de se faire indiquer le lieu favorable par les « *Phi* » de la « sala ». Sa résolution prise, il s'y rendit la nuit. Arrivé là, sans cérémonie, il se coucha, comptant bien que les « *Phi* » lui révéleraient quelque trésor. Mais à peine était-il étendu sur le plancher qu'il se sentit violemment tiré par le nez ; il y porta instinctivement la main. Horreur ! son nez s'était démesurément allongé et ressemblait à une trompe d'éléphant. Effrayé, il se leva et, roulant son nez autour de sa tête à la façon d'une queue chinoise, il courut vers sa demeure. Là, en mesurant son nez, il trouva qu'il s'était allongé d'une brasse. Tout le village rit bien de son aventure. L'embarras pour lui fut de trouver un remède qui pût faire rentrer cet appendice dans ses limites naturelles. Ne sachant à quel « *Phi* » se vouer, il s'adressa à son voisin, l'homme au trésor, et le supplia de lui trouver un remède, lui qui jouissait de la faveur des génies.

Le bon paysan, touché du malheur arrivé à ce pauvre homme, promit son intercession, et un jour qu'il revenait de la ville, passant devant la « sala », il y monta pour passer la nuit. Pendant son sommeil, il fut de nouveau réveillé par les « *Phi* » qui lui apprirent cette fois que pour guérir et raccourcir le nez du mécréant qui était venu les déranger, il n'avait qu'à le frotter avec des feuilles d'un certain arbre, celui-là même au pied duquel il avait déterré le trésor.

Le jour venu, le bonhomme cueillit une poignée des feuilles de l'arbre désigné. Arrivé à la maison, il en frotta le nez de son voisin, et petit à petit le nez revint à sa longueur naturelle.

4. — *Le* « Prêt » *(Fantôme)*[1]

Une veuve était sortie un soir avec sa fille pour faire rentrer les bestiaux à l'étable. A quelques pas de la maison ils rencontrèrent un

[1] La croyance populaire veut que les hommes colères et cruels soient changés en « *Prêt* » après leur mort et condamnés à errer dans le monde. Ils ne sont visibles que la nuit. Ces fantômes n'ont que les os et la peau, leur taille est aussi élevée qu'un grand palmier.

Digitized by Google

spectre, qui, semblable à un géant, écarta ses jambes pour les laisser passer dessous. La mère fit semblant de ne rien voir pour ne pas effrayer sa fille. Mais celle-ci, dès qu'on eut dépassé le spectre, se serra près de sa mère et lui fit observer en tremblant qu'il y avait là derrière eux quelque chose d'insolite. La mère pour la tranquilliser lui fit croire que c'était un arbre frappé de la foudre. A partir de ce moment, chaque fois qu'elles sortaient la nuit elles trouvaient le spectre debout à la porte ou tout auprès. Pressé de questions, la mère se trouva forcée d'avouer à sa fille que ce n'était nullement un arbre qu'elles voyaient, mais bien un « *Prêt*».

Elles allèrent ensuite consulter un sorcier pour apprendre du « *Prêt* » ce qu'il pouvait vouloir et qui il était. Le sorcier après avoir récité ses « *Mantras*[1] » interpella le spectre. « Qui es-tu », lui demanda-t-il? » — Je suis, répondit celui-ci, le mari de cette veuve et le père de cette fille. Pendant mon existence terrestre, j'ai commis des cruautés, et maintenant je suis condamné à errer ici sous la forme d'un « *Prêt* » ; mais que les miens se rassurent ; je ne leur ferai jamais aucun mal, je serai plutôt leur gardien. »

§ V Histoires de revenants et de sorciers.

I. — *La femme qui revient.*

Un jeune homme venait de se marier tout nouvellement quand il reçut de ses chefs l'ordre de se rendre à la capitale, pour être enrôlé et envoyé en campagne.

Sa femme, enceinte à son départ, mourut peu de temps après ses couches ainsi que le nouveau-né. La famille procéda à l'enterrement de la mère et de l'enfant, conformément aux usages du pays.

On plaignit le pauvre mari absent. Quelle pénible nouvelle, se disait-on, l'attend à son retour! Après l'enterrement on ferma tout simplement la porte de la maison, qui dorénavant resta abandonnée.

La guerre finie, le mari revint. Arrivé au village, sa première pensée fut pour sa femme, il se rendit donc droit à sa maison. Il faisait nuit noire. Ayant ouvert la porte, il trouva sa femme occupée à la cuisine et son enfant couché dans le berceau. Il embrassa sa femme, puis s'amusa à caresser l'enfant qui lui souriait dans son berceau.

Après ces épanchements, tout joyeux de voir le bonheur régner chez lui, il songea à aller voir ses amis et à leur faire part de tout ce qui était arrivé. Après avoir recommandé à sa femme de lui faire un bon

[1] « Mantras » formule magique : ce mot est d'origine sanscrite.

Digitized by Google

souper, la prévenant qu'il serait de retour dans un instant, il sortit et commença sa tournée de visites. Chez le premier camarade qu'il entra, il fut reçu avec des marques de profonde sympathie, mêlées de réflexions sur la fragilité des choses humaines; enfin on lui apprit avec toutes sortes de ménagements la perte des êtres qui lui étaient chers. — « Vous voulez rire », leur dit le soldat, « ma femme et mon enfant, je viens de les voir, ils se portent aussi bien que moi. » Ce fut le tour des autres de se trouver supris. « — Vous avez donc été chez vous », lui demanda-t-on, « et vous prétendez y avoir trouvé votre femme et votre enfant ?» — « Mais certainement, ma femme et mon enfant sont là, aussi vrai que je suis ici. » D'autres amis les avaient rejoints dans l'intervalle, et tous furent unanimes à lui certifier qu'ils les avaient enterrés tous les deux, et la mère et l'enfant. — « Venez alors voir chez moi, dit le soldat, et nous en aurons fini avec cette discussion. »

Ils le suivirent tous. Arrivés à la maison, ils trouvèrent la femme occupée à faire cuire le riz et l'enfant souriant dans son berceau. Le mari triomphait ; mais ses compagnons consternés ne purent prononcer une parole. Tout à coup, la femme qui était en train d'écumer son riz laissa tomber la cuiller, qui glissant à travers les interstices du plancher en bambou tomba au sous-sol. La femme aussitôt tirant et allongeant sa langue de deux mètres s'en servit comme un éléphant de sa trompe pour ramasser sa cuiller au fond du sous-sol. A ce spectacle, le mari et tous ses amis prirent la fuite ; il n'y avait plus de doute, on avait affaire à des revenants.

Le mari n'osa plus rentrer chez lui de la nuit, et le lendemain il s'y rendit accompagné de ses amis, mais il trouva la maison vide. Convaincu de son malheur, il prit la résolution de s'éloigner d'un si triste séjour, et d'aller vivre chez un de ses parents qui demeurait dans un village voisin. La nuit le surprit en route, il pressa sa marche et passant à côté d'un étang il vit une femme se baigner. Pressé par la soif, il lui demanda à boire. La femme puisa de l'eau avec le bassin en cuivre et le lui tendit. Dans ce mouvement notre homme put voir son visage et reconnut les traits de sa femme. Pris de terreur, il se mit à courir à toutes jambes jusqu'à la maison de son parent où il arriva plus mort que vif ; peu de jours après cette rencontre il mourut.

2. — *Le Revenant-poisson.*

C'était la nuit. Un pêcheur avait poussé sa barque au milieu du fleuve, et, après avoir tendu ses filets, il attendait patiemment. Tout à coup une violente secousse lui révéla la présence d'un gros poisson; le pêcheur le tira à lui, et le déposa au fond de la barque recouverte de

Digitized by Google

planches. Il se disposait à en prendre d'autres, lorsqu'il entendit des gémissements sortir de dessous les planches. Il en souleva une et vit aussitôt se dresser devant lui un sien ami enterré de la veille.

Saisi de frayeur, le pêcheur se jeta à l'eau, abandonnant barque et hameçons, et gagna le rivage à la nage. Il monta à terre et courut éperdu à travers les jardins sans savoir où il allait. A bout de forces il rencontra enfin une hutte éclairée par une lumière; il s'y précipita.

Un homme s'y trouvait assis à côté d'un foyer dont il entretenait le feu. Le pêcheur se jeta à ses genoux, implorant un asile pour la nuit. L'homme ne disait mot. Le pêcheur hasarda un regard. Horreur! c'était encore son ami mort! Sa frayeur n'en fut que plus grande, il se précipita dehors poursuivi par le revenant. Heureusement pour lui, il rencontra une pagode où il tomba, à bout d'haleine, aux pieds des talapoins. Ceux-ci le recueillirent et le soignèrent. Mais la peur lui avait fait perdre la raison et il mourut peu de temps après.

3. — *Le Crâne ambulant.*

Deux ivrognes s'étaient liés d'amitié. L'un des deux vint à mourir. Quelque temps après la crémation de son camarade, le survivant se rendit au cimetière où, ayant aperçu le crâne à moitié carbonisé de son ami, il se lamenta fort, et interpellant le mort, il l'invita à venir boire un coup à la manière d'autrefois, puis il partit.

Le crâne aussitôt se mit à rouler à sa suite à travers le sentier. L'ivrogne entendant derrière lui comme un bruit de coco fêlé, se retourna et vit, à sa grande surprise, le crâne du mort s'agiter et évoluer vers lui comme s'il était mû par un ressort. Notre homme était brave et ne fut pas autrement effrayé de cette aventure. « Mon ami, se dit-il, a soif, il vient boire avec moi à notre ancien rendez-vous ». Et sans y songer davantage, il continua sa marche, suivi de près par le crâne, tantôt roulant, tantôt sautant, quand il rencontrait un obstacle.

Arrivé au débit, il demanda deux verres d'eau-de-vie; il versa le contenu de l'un dans le crâne et but lui-même l'autre. Ainsi désaltéré, il se leva et partit. Le crâne le suivit et s'en retourna au cimetière.

Il en fut ainsi les jours suivants. Mais bientôt notre ivrogne tomba malade, il ne parut pas à l'auberge ; le crâne s'y rendit seul, et n'ayant pas trouvé son ancien compagnon, il se traîna jusqu'à la maison de ce dernier, y pénétra et vint se poster près du lit. La femme et les enfants du malade en eurent une grande frayeur. Mais ils furent bientôt rassurés en voyant le patient causer familièrement avec le mort et lui demander s'il avait toujours soif. Le crâne se mit à s'agiter. — « Va me chercher pour deux sous d'eau-de-vie », fit le malade à sa femme.

Digitized by Google

Lorsqu'elle revint apportant le breuvage demandé, son mari lui enjoignit de le verser dans le crâne qui, satisfait, reprit ensuite le chemin du cimetière.

Le lendemain et les jours suivants la scène de la veille se renouvela ; tant que dura la maladie de son ami, le crâne venait demander sa pitance et ne s'en allait qu'après avoir absorbé ses deux sous d'eau-de-vie. Enfin un jour on ne le vit plus revenir à l'heure accoutumée ; les gens de la maison furent inquiets et allèrent prévenir le malade, mais ils ne trouvèrent plus qu'un cadavre.

4. — *Vengeance d'une* « Phi Phrai[1] ».

Dans un petit canal alimenté par un étang situé au loin dans la plaine s'avançaient à la file plusieurs barques de pêcheurs. La nuit commençait à tomber et les gens de la barque qui tenait la tête de file purent apercevoir, se tenant debout sur la rive, un panier au bras, une vieille femme, qui les interpella. « Faites-moi passer le canal, leur crie-t-elle. » Ceux-ci répondirent qu'ils étaient pressés, qu'elle n'avait qu'à s'adresser à ceux qui suivaient.

Rebutée successivement par les pêcheurs et renvoyée d'une barque à l'autre, elle s'adressa enfin à la toute dernière. — Faites-moi passer, de grâce, sur l'autre rive, dit-elle, ma fille est très malade là-bas au fond de la plaine. » L'homme qui ramait à l'avant de la barque lui répondit par des malédictions et des injures; mais celui qui tenait le gouvernail eut pitié d'elle et d'un coup d'aviron il fit accoster le devant de la barque. — « Montez ma bonne femme, dit-il, je vous ferai passer le canal. » La vieille s'embarqua et posa son panier sur la barque.

Dès qu'on eut touché l'autre rive, un rugissement rauque se fit entendre, et à la place de la vieille femme le pêcheur vit un tigre énorme qui s'élançant sur son compagnon de devant, le happa d'un coup de mâchoire et disparut avec sa proie sur le rivage.

L'homme au gouvernail eût voulu fuir mais les jambes lui manquèrent. La peur le clouait à sa place et faisait trembler tous ses membres. Dès qu'il fut un peu revenu de sa frayeur, il rama tant que ses forces lui permirent et rejoignit ses compagnons. Là seulement il s'aperçut que la vieille femme avait laissé son panier. Que pouvait-il contenir ce panier? Piqué par la curiosité, il finit par enlever le cou-

[1] Les « *Phi Phrai* » sont des génies malfaisants qu'on trouve dans les lieux déserts et qui peuvent prendre toutes sortes de formes.

Digitized by Google

vercle. Il y trouva une marmite en terre remplie de pièces d'or. La « *Phi Phrai* » en se vengeant du rameur qui l'avait insultée, avait voulu récompenser la charité du second.

5. — *Un talapoin sorcier.*

Un *somphan*[1] avait fait de la magie sa principale occupation. Il en avait si profondément pénétré les mystères qu'il pouvait, à l'aide de mantras, se transformer en tigre, et, chaque nuit, il ne manquait pas d'exercer sa puissance. Mais cette métamorphose lui fit prendre les mœurs carnassières de ce fauve. Le talapoin devenu tigre, était toujours travaillé de l'envie de manger de la chair humaine. Aussi commença-t-il par dévorer les talapoins ses disciples. Comme chaque nuit il en disparaissait un, une grande émotion régnait dans le couvent et le pays environnant. Une enquête fut ouverte, et après mille recherches, on finit par trouver des ossements humains entassés pêle-mêle sous le lit du somphan. Soupçonnant quelque maléfice étrange et craignant de subir le sort de leurs compagnons, les talapoins quittèrent la pagode, sans oser cependant se plaindre ouvertement. Le somphan laissé seul demanda aux fidèles du voisinage de lui envoyer des enfants pour le servir. On lui en amena six à sept qui tous disparurent au grand étonnement des parents. Dorénavant on cessa de lui confier des enfants.

Le somphan fut donc réduit la nuit, à courir la contrée, où il dut se contenter des chiens et des porcs.

Il arriva qu'un soir des marchands de buffles vinrent chercher un abri pour la nuit dans la sâla de la pagode. Le somphan connaissant son irrésistible passion et prévoyant le danger qu'allaient courir ces pauvres gens, les prévint qu'il y avait dans la pagode un tigre fort dangereux qui rôdait la nuit et qu'ils s'exposaient à être dévorés. « Bah ! fit le chef de la bande ; j'ai traversé la forêt où il y a bien plus de tigres ; je ne crains rien ici. » Mais après cet avertissement, il crut prudent de se mettre en garde contre toute surprise et dans ce but, il confectionna avec de la cire des statuettes de buffles au nombre de trois qu'il plaça à l'entrée de la sâla au haut de l'escalier, puis après avoir récité des mantras qu'il tenait d'un sorcier, il s'endormit avec ses compagnons.

Le tigre arriva, mais dès qu'il eut atteint le palier de l'escalier il se trouva en présence de trois buffles, non plus de cire, mais en chair, et en os. Les mantras du marchand avaient fait ce prodige.

[1] Somphan : Supérieur d'une pagode.

Digitized by Google

Attaqué vigoureusement par ces redoutables adversaires, le tigre fut bientôt culbuté, jeté en l'air, puis éventré.

Le matin en se réveillant les marchands trouvèrent à côté des statuettes le vieux somphan mort, le ventre ouvert et les entrailles répandues. Le chef, un peu sorcier lui-même, comprit ce qui c'était passé. Il fit enlever le cadavre et après avoir fait un bûcher convenable il y mit le feu. La cérémonie terminée, la caravane continua sa route. Mais la pagode, quoique délivrée du monstre, demeura abandonnée, frappée de malédiction.

CH. HARDOUIN.

PRÉJUGÉS EN LOUISIANE.

Ne coupez jamais une banane avec un couteau, mais coupez-la avec les doigts, car autrement vous couperiez la figure du Christ, et cela vous porterait malheur. (En coupant une banane transversalement avec un couteau, l'on voit comme une petite figure).

Lorsque le premier quartier de la lune va se montrer pour la première fois dans le mois, ayez bien soin de fermer vos rideaux et vos volets, car malheur à la maison où la lune apparaît ce jour-là à travers une vitre !... Heureux, au contraire, celui qui aperçoit la lune *devant lui* étant dehors, quand elle paraît pour la première fois; tout lui réussira dans le mois. Aussi, est-ce une coutume dans toute la Louisiane de fêter la *jeune lune*, et l'on organise des promenades du côté où elle doit faire son apparition.

La plus grande injure que l'on puisse faire à quelqu'un en Louisiane, est de l'appeler *nègre*. Et, chose assez singulière, les nègres et les mulâtres eux-mêmes se servent entre eux de cette apostrophe en signe de mépris.

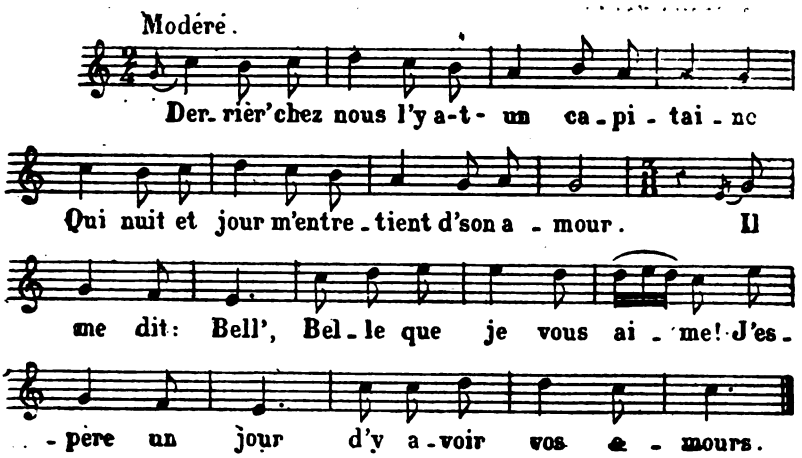
CLÉMENT RUBBENS.

Digitized by Google

LA FILLE DÉGUISÉE EN DRAGON

I

VERSION DU MORVAN



Derrièr' chez nous,
L'y a-t-un capitaine,
Qui nuit et jour
M'entretient d'son amour.
Il me dit : Belle,
Belle que je vous aime !
J'espère un jour
D'y avoir vos amours.

Quand il a eu
Les amours de la belle,
Ce malheureux
Lui fit fair' ses adieux.
— Adieu, ingrat,
Puisque tu m'abandonnes,
J'espèr' toujours
T'y retrouver un jour.

Prend cent écus
Sans rien dire à son père,
Fut à Paris
S'y fair' fair' des habits.
Elle s'habille
En dragon volontaire ;
Rien de si beau
Qu' la cocarde au chapeau.

Ell' monte à ch'val
Comme un' bell' cavalière,
Ell' monte à ch'val
Comme un beau général.
Elle s'en va
Rejoindre son amant,
Lui dit soudain :
— Allons, les arm' en mains.

Oh ! oui, oh ! oui,
Ils les ont pris, les armes :
Pendant trois heures
Ils se sont combattus.
Mais la fillette

Digitized by Google

Etait encor jeunette,
Frapp' son amant.
Si fort, le mit à mort.

Trois brigadiers
Demandèr'sa retraite,
Et prétendirent
De la mettre en prison.
Ell' fut jugée
A passer sous les armes ;
Le roi si bon
Accorda son pardon.

La *Revue des traditions populaires* a publié une version franc-comtoise de cette chanson, recueillie par M. Ch. Beauquier (T. II, p. 345). J'en avais précédemment recueilli, en Lorraine, une autre que je n'ai pas publiée. La mélodie de cette dernière est, à quelques notes près, identique à celle du Morvan notée ci-dessus, sauf qu'elle était entièrement à *trois-huit*, les noires étant remplacées par des croches dans les mesures à deux temps de la première période ; quant aux paroles, plus proches encore de la version franc-comtoise, elles ne nous apportaient aucune variante intéressante, si ce n'est que, dans l'avant-dernier vers, « Le roi si bon » était remplacé par « Napoléon. »

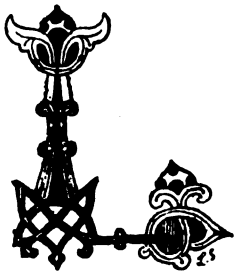
JULIEN TIERSOT.

COUTUMES DE MARIAGE

(SUITE)

VII

UNE NOCE EN BÉARN EN 1889



Lorsque les convives partent de leur village pour rejoindre une noce, on leur demande : où allez-vous ? — Ils doivent répondre en affectant un ton très gai : A la noce ! Quand ils reviennent, on leur crie : D'où venez-vous. — Ils doivent répondre en feignant une grande tristesse : De la noce!

Il est d'usage, dès qu'on revient du temple ou de l'église, de visiter la chambre des époux et le trousseau de la mariée. Les époux assis l'un à côté de l'autre reçoivent gravement les congratulations non moins solennelles des visiteurs. A table, les mariés occupent seuls le haut

Digitized by Google

bout, faisant face à toute la noce et conservant tout le temps une gravité imperturbable. Aux repas de noces protestantes, le pasteur prend place en général à gauche de la mariée, vis-à-vis la mère de celle-ci, avant le maire. L'instituteur n'a pas de place spéciale : il n'est pas à côté des proches parents.

Au dessert, les musiciens (violon et clarinette ou violon seul) accompagnent autour des tables, en jouant un air de tradition, les cuisinières qui font la quête sur un plat, en promenant un des gâteaux. Cette quête est destinée à augmenter leurs émoluments (généralement de 20 fr.) et à leur permettre d'indemniser leurs aides.

Aux noces comme aux fêtes, les hommes ne manquent pas de pousser fréquemment le cri du pays, ce qui s'appelle *annilha*. C'est le *houper* des Poitevins à peu de chose près.

DANIEL BOURCHENIN.

ERRATA.

Dans l'article publié le 15 avril 1890 il s'est glissé quelques fautes de typographie qu'il importe de redresser. Le distique cité comme étant la riposte des parents est précisément chanté par les passants, et c'est le premier distique cité qui constitue la réplique des gens de la noce. En outre le second vers doit être rétabli comme suit.

Semble esta la clouque cant a couat.

P. 223. Lire *hor* au lieu de *bor*.

P. 227. *Mal peignés* est donné comme synonyme d'enfumés et doit être mis entre parenthèses.

P. 228. Au lieu de *chè*, il faut lire *chébeli*.

Au lieu de *louli loulaine*, *lonli lonlaine*.

Digitized by Google

LES TRADITIONS POPULAIRES ET LES ÉCRIVAINS FRANÇAIS.

VII.

VOITURE.

TROUVER des traces de folk-lore chez cet auteur, qui eut une réputation méritée d'épistolier et qui rima facilement quelques pièces ingénieuses et agréables, peut paraître à première vue assez inattendu. Mais il ne faut pas oublier que Voiture appartient à la première moitié du XVIIe siècle, ainsi que Sarasin dont nous parlerons ensuite. Les écrivains de cette époque sont sans doute plus familiers avec les dieux qu'avec les saints, les nymphes figurent plus souvent chez eux que les fées ou les lutins, mais ils ne sont pas encore arrivés à les bannir et à leur préférer les formules abstraites et la mythologie classique qui, à la fin du siècle de Louis XIV, aura, à peu d'exceptions près, chassé du langage écrit les croyances et les façons de parler qui se rattachent au fonds populaire.

Dans ses poésies, Voiture fait sans doute un fréquent usage de la phraséologie mythologique qui, à partir de la Renaissance, est devenue une sorte de lieu-commun pour les poëtes français ; toutefois il se rappelle, non parfois sans bonheur, que le peuple qui l'entoure a d'autres conceptions, et il a en fait un emploi plus fréquent qu'on ne serait tenté de le croire sur sa réputation de rimeur de cour.

C'est dans une de ses pièces qu'on rencontre cette jolie comparaison de l'amour et du feu follet :

— Que si parfois d'amour votre âme est allumée,
C'est un feu passager, qui se tourne en fumée,
Pareil à ces brandons qui bruslent une nuit :

Digitized by Google

Errans à la faveur du vent qui les conduit,
Qui luisent pour nous perdre, et si l'on ne s'en garde
Conduisent à la mort quiconque les regarde[1].

(p. 5).

S'agit-il de dépeindre une personne gracieuse, il lui dit :

Coralte.....
Les enfans au berceau
Rient à vous comme aux anges.

(p. 48).

Pour louer une grande dame, il l'appelle :

— La grande fée en qui rayonne
L'honneur de Savelle et Vivonne.

(p. 98).

Voici des allusions à des croyances populaires moitié modernes, moitié anciennes :

— Belle Déesse que i'adore
Ne pleurez pas si longuement.
Si les perles se font des larmes de l'Aurore,
Vous perdrez un tresor bien inutilement.

(p. 28).

— Chere peine des matelots,
Escueil agreable des flots,
Mort ensemble douce et cruelle :
Sirenes, filles d'Achelois,
Cessez de nous vanter vos voix,
Car celle de Belise est plus douce et plus belle.

(.p. 39)

— Et vous, mutins...
Repentez-vous, connoissez vostre crime,
Car le lion s'enfuit devant le coq,
Et Leopold se va coiffer d'un froc.

(p. 134).

[1] L'édition à laquelle renvoient les pages est celle de MDCLXIII, in-18. chez Thomas Iolly au Palais, in-12. La 2e partie de ce volume comprend les poésies.

Digitized by Google

— Cette Circé...
... Peut le monde troubler.
Elle fait les astres trembler
Et bride le cours de la lune.

(p. 25).

— Un soir que j'attendois la belle
Qui depuis deux ans m'ensorcelle.

(p. 20).

— Mille rayons ensorcelez
Sortent de vos yeux estoillez.

(p. 25).

Il s'agit d'un enfant nouveau-né....

— C'est un fort depiteux marmot
Tout du long de la nuit il crie
Et tout le jour est en furie,
Fier, opiniastre et mutin,
Aussi farouche qu'un lutin.

(p. 35).

Voiture a quelquefois touché aux héros populaires et au blason :

— Et toutes sont-elles tirées (les consonnes)
De la coste de saint Loüis
Pour nous estre ainsi préférées.

(p. 89).

— Ce beau parc ou Jean de Vert
Est pour quelque temps à couvert[1]

(p. 116).

— Qui l'entendoit, sans flatterie,
Comme i'entend le bas breton.

(p. 113).

— Ce n'est ainsy qu'il me falloit escrire.
Vous n'y sçavez que le haut allemand.

(p. 78).

Plusieurs fois il parle des loups-garous et du diable :

[1] On sait que Jean de Wert fut très populaire à Paris sous Louis XIII ; on trouve chez les auteurs de ce temps de nombreuses allusions à ce général ennemi.

Digitized by Google

— ... Nous autres Hiboux
Que l'on chasse de toutes festes
Et qu'on traite partout, comme des loups-garous.
(p. 111).

— N'y manquez pas, Diable emporte qui ment.
(p. 70).

— Tous ces dieux des fables
Sont pesans, comme tous les Diables
(p. 105).

— C'est le Diable qui vous emporte
Et vous fait faire incessamment
Votre mestier de Négromant.
(p. 117).

(la lettre) — Qu'on voit bien tant elle est complette,
Que c'est le Diable qui l'a faitte
(p. 118).

— La peste etouffe le rimeur,
Le Diable emporte l'Enchanteur
(p. 117).

— Ne soyez en peine,
Cherchant qui j'entens par Climène
Car vous n'y perdrez que vos pas :
Et le Diable ne le sçait pas.
(p. 122).

Par deux fois, il cite des refrains de chansons alors populaires :

— Madame vous trouverez bon
Qu'on vous escrive sur le ton
De Landerirette
Qui court maintenant à Paris
Landeriry.
(p. 55).

— Le Roy nostre Sire
Pour bonnes raisons
Que l'on n'ose dire,
Et que nous taisons,
Nous a fait défense
De plus chanter Lanturlu,
Lanturlu, lanturlu, lanturlu, lanture.
(p. 65).

Digitized by Google

Quelques façons de parler proverbiales se rencontrent aussi sous sa plume :

— Tandis qu'elles sont en besogne,
Il nous faut garder le mulet.

(p. 89).

— J'admire dans vostre lettre
Celuy qui dit que son dada
Demeura court à Lerida.

(p. 137).

— Nous vismes dedans la nuë
La Tour de Mont-le-Heris,
Qui pour regarder Paris
Allongeoit son col de gruë.

(p. 51).

— Cet objet qui pouvoit émouvoir une souche.

(p. 161).

— Le mesme jour que vostre cœur de roche
Blessa le mien d'un injuste reproche.

(p. 7).

— On est dans ce séjour (Narbonne)
Justement comme dans un four.

(p. 121).

— Le pied qui cause ma peine...
Ce n'est pas un pied de Roy,
Mais plustost un pied de Reyne.

(p. 29).

PAUL SÉBILLOT.

Digitized by Google

LA LÉGENDE DE DIDON[1].

I

LA PEAU DE BŒUF COUPÉE EN LANIÈRES.

a). — *Fondation de Carthage.*

Il est problable que la légende de la fondation de Carthage par Didon se trouvait déjà dans Névius, qui, le premier, faisait visiter cette princesse par Enée. Cependant l'explication de *Byrsa* par *peau* de bœuf est d'origine grecque puisque ce mot, d'origine phénicienne, pouvait avoir dans cette langue seule le sens de *cuir*. Quant au conte en lui-même, comme on le rencontre en Sibérie, chez les populations tatares, on doit admettre qu'il n'a pas été inventé par les Grecs pour expliquer leur interprétation du mot Byrsa, dont il leur a peut-être donné l'idée, mais qu'ils l'ont simplement adapté à leur récit.

Il ne nous reste que des fragments de Névius, mais c'est là sans doute que Virgile a puisé le récit qu'il résume ainsi : « On l'appelle (Carthage) Byrsa, parce qu'ils achetèrent pour la bâtir autant de terrain qu'ils en pourraient entourer de la peau d'un bœuf[2]. »

Silius Italicus est plus explicite : « Fuyant jadis, à travers les mers, les États de Pygmalion et son royaume souillé par le crime d'un frère, Didon, guidée par les destins, aborde aux rives de Lybie. Là, elle achète des terres : elle entoure de mu-

[1] Suite. Voir le t. II p. 295 et 354 et t. V p. 186.
[2] *Enéide* I v. 371-372.

Digitized by Google

railles neuves tout l'espace que peut embrasser le cuir découpé d'un taureau[1]. »

Dans son *Histoire romaine*[2], Hérodien fait encore allusion à cette tradition : « On dit que Didon la phénicienne avait érigé cette statue lorsque, découpant une peau de bœuf *(byrsa)* en lanières, elle fonda Carthage. »

Mais c'est Justin[3], l'abréviateur de Trogue-Pompée qui nous a conservé le récit le plus détaillé : « Elissa acheta autant de terrain qu'en pouvait couvrir une peau de bœuf, pour assurer jusqu'à son départ un lieu de repos à ses compagnons fatigués d'une si longue navigation; puis, faisant couper le cuir en bandes très étroites, elle occupa plus d'espace qu'elle n'en avait paru demander. De là vint plus tard à ce lieu le nom de Byrsa[4]. »

b.) — *Etablissement d'Yermak en Sibérie.*

Le précieux recueil de M. Radloff nous a conservé trois légendes tatares dans lesquelles le cosaque Yermak Timoférief joue le même rôle que Didon, et Kutchum-Khân celui du roi Numide.

La première a été recueillie à Tarana, sur le Kargat, tribu des Baraba... Kotsüm-Khân (Kutchum Khân) vécut quelque temps à Tobol. Il arriva trois voleurs qui avaient fui de devant le maître de la Russie : le nom de leur chef était Yermak. Il alla trouver Kotsüm-Khân. Personne ne connaissait leur langue : les Russes ne comprenaient pas non plus le langage des Tatars. Ils l'apprirent après avoir vécu quelque temps chez eux. Yermak dit au prince : « Donne-moi un terrain de l'étendue d'une peau de bœuf ». Kotsüm-Khân rassembla les sultans et les personnages considérables et leur demanda conseil. Ils lui dirent : « Un terrain de la grandeur d'une peau de bœuf n'est pas considérable : nous

[1] *Puniques*, I v. 21-25.

[2] Ed. Bekker Leipzig 1855, in-12 L. V ch. VI, 4.

[3] *Histoire universelle* L. XVIII, ch. 6.

[4] Michelet (*Histoire romaine*. Paris, 1866, 2 vol. in-12 t. I p. 118, note) a rapproché la légende de Didon et celle de Mucius Scévola, qu'on trouvera plus loin, des deux suivantes : Raimond de Poitiers achète à Mélusine, Ivar (Ingvar, fils de Regnar) au roi d'Angleterre, ce qu'ils pourront couvrir avec la peau d'un bœuf, mais ils la coupent par lanières.

Digitized by Google

la leur donnerons. » Yermak prit un cuir de bœuf, le coupa en lanières très fines, comme des cheveux, en entoura une circonférence, et par cette ruse, posséda beaucoup de pays. Sur l'ordre du Khân, les gens allèrent s'en rendre compte. « L'infidèle, dirent-ils, a pris beaucoup de terrain. » Le Khân répondit : « Il n'y en a pas beaucoup ; nous en avons assez. C'est nous mêmes qui l'avons donné ; personne ne peut s'en alarmer[1]. »

La seconde version a été recueillie à Yangui-Aoul, dans la peuplade de Touraly, Tatars du Cercle de Tara[2].

« Notre prince Küzüm-Khân (Kutchum-Khân) vint du Khanat avec son armée et vécut à Omsk. Plus tard, il vécut à Tobolsk. Un garçon russe avait suivi Küzüm Khân pour le servir : il s'appelait Yermak. Tandis qu'il vivait près de lui, il adressa au Khân cette demande : Voilà longtemps que je suis à ton service, tu pourras maintenant me donner une terre. Küzüm lui dit : T'en faut-il beaucoup ? — Je n'en ai pas besoin de beaucoup, dit Yermak : si tu m'en donnes l'étendue d'une peau de bœuf, cela me suffira. Le prince promit de la lui donner. Alors Yermak coupa une peau de bœuf en lanières très étroites, les emporta et les tendit en cercle. Il alla ensuite trouver Küzüm et lui dit : Veux-tu me donner autant de pays ? — Bien qu'il y en ait beaucoup, répondit le Khân, je le te donnerai parce que je te l'ai promis. Il lui en fit présent. »

La troisième version, racontée chez les Tap-Katch-Aoul, Tatars du Cercle de Tara, donne quelques détails différents[3].

« Yermak demanda à Kütchüm-Khân une étendue de terrain de la grandeur d'une peau. Le prince ordonna de la lui donner. Alors Yermak coupa cette peau en lanières excessivement fines : il enfonça son bâton en terre, y attacha l'extrémité d'une courroie et mesura un cercle avec ses bandes. Il prit de la sorte le pays et s'y établit. »

[1] Radloff : *Proben der Volkslitteratur der türkischen Stamme Süd Sibiriens*, t. IV, Saint-Pétersbourg 1872 in-8.

[2] Radloff : *op. laud.* p. 139.

[3] Radloff : *op. laud.* p. 179 ; Rambaud, *La Russie épique*, Paris, 1876, in-8° p. 250.

Digitized by Google

c). — *Le Domaine du Diable.*

Bien que cette tradition relative à Yermak soit propre aux Tatars et ne se rencontre pas dans les légendes russes qui traitent du célèbre Cosaque, il ne serait pas impossible qu'elle ait été portée en Sibérie par les Russes eux-mêmes[1]. En effet, nous la trouvons mêlée à une légende sur le Paradis terrestre, dans la littérature apocryphe slavonne. Satan, chassé du Paradis pour avoir fait pousser l'arbre de la science du bien et du mal, obtint de Dieu de posséder sur la terre autant de place qu'en occuperait une peau de taureau. Le Seigneur lui accorda sa demande. Le diable découpa cette peau en lanières très minces et en entoura une vaste étendue de terre où il put détourner les hommes de la voie droite[2].

II

LA DÉLIMITATION PAR LA CHARRUE.

a). — *La récompense d'Horatius Coclès.*

Tite-Live[3] rapporte qu'Horatius Coclès reçut, en récompense de sa défense du pont Sublicius, autant de terrain qu'il put en un jour en renfermer dans l'enceinte de sa charrue.

Aurélius Victor s'accorde avec Tite-Live, sauf qu'il ne spécifie pas qu'il s'agissait de la charrue d'Horatius Coclès lui-même[4].

Plutarque[5] donne une variante plus importante : Le Romain

[1] Dans les traditions similaires citées par M. H. Cordier (*Revue des traditions populaires*, t. II juillet 1887 p. 295-294) on remarquera que des Européens (Espagnols, Portugais ou Hollandais) sont les héros de l'aventure qui ne se passe jamais entre peuples d'autre race.

[2] Khoudiakoff, *Mémoires d'un révolutionnaire*, Paris, 1889 in-18 jés. p 111.

[3] *Histoire romaine* l. II ch. XI.

[4] *Des Hommes illustres*, ch. XI.

[5] *Préceptes pour les hommes d'Etat*, ch. 27.

Digitized by Google

Publius (Horatius Coclès) n'accepta que le terrain qu'il put labourer en un jour, et notons qu'il était boiteux.

b). — *La récompense de Géfion.*

D'après le Heims Kringla, cité par Michelet[1], le roi Cyef donne à Géfion ce qu'il peut labourer en un jour et une nuit.

III

LA DÉLIMITATION PAR UNE MONTURE.

a). — *Chez les Scythes.*

D'après Hérodote[2], l'or sacré, envoyé par le ciel à Colotaïs, était précieusement conservé chez les Scythes et confié à une garde spéciale. « Celui qui, tenant l'or sacré, couche en plein air pendant la fête, ne doit point, au dire des Scythes, passer l'année, et pour cela, ils lui donnent autant de terre qu'il en peut parcourir à cheval pendant un jour ».

b). — *Pays divers.*

Michelet, d'après Niebuhr, rapporte que, dans la plaine de la Macédoine, le sultan Mahomet II investit le héros des romances turques de tout le terrain dont il pouvait faire le tour à cheval dans une journée.

L'acte de fondation du couvent de Réomé porte que le roi octroya autant de pays que saint Jean en parcourrait en un jour sur un âne.

Clovis, d'après Hincmar, donne à l'église de Reims, Waldemar accorde aux habitants de Slageles, autant de terrain que saint Rémi ou saint André peut en parcourir à cheval pendant que le roi sera au bain ou qu'il fera la méridienne. Et le saint va si vite que l'on est obligé de dire à Waldemar : Seigneur, levez-vous, il va parcourir votre royaume[3].

RENÉ BASSET.

[1] *Histoires*, l. IV chap. 7..

[2] *Histoire romaine*, t I, p. 3 note. Le recueil historique du *Heimskringla* par Snorre Sturleson a été publié à Copenhague sous le titre de *Heims Kringla der Noregs konunga-Sogor*, *Historia Regum Norvegicorum*, islandais, danois et latins. 6 vol. in f°.

[3] Michelet, *Histoire romaine*, t. I, p. 118, note.

Digitized by Google

PROVERBES ET DICTONS MALAYS[1].

III

— C'est de l'or rouge[2].
C'est à dire : C'est beau et bon.
— Comme le lait et le sucre.
Alliage ou alliance de bon aloi.
— Boire en plongeant et plonger en buvant.
Surmonter tous les obstacles.
— Miel à la bouche, dard à la queue.
Le serpent sous l'herbe.
— Comme une fine étoffe sur les épines.
Affaire à conduire avec soin.
— Pierres précieuses devenues paille.
Comment en un plomb vil cet or s'est-il changé ?
— Corde faite de trois brins est difficile à rompre.
L'union fait la force.
— C'est une rivière qui peut encore se désaltérer.
Se dit d'une personne dont une autre attend encore des services.
— Les nouveaux arrivants sont des sangsues altérées de sang.
Nouveaux serviteurs, nouvelle curée.
— Il attend qu'on lui serve le riz sur ses genoux.
Il attend que les allouettes tombent toutes rôties.
— Qui creuse une fosse y périt.
Être victime de sa ruse.
— La mousse s'attache difficilement aux pierres que roule la rivière.
L'homme qui travaille n'a pas le temps de mal faire.
— Comme la soie sur le dévidoir.
Se dit d'un homme dont la conduite est régulière.
— Cerf-volant dont la corde est rompue.
Perdu sans retour.
— Moins il y a de bouillie, plus il y a de cuillères.
Moins il y a de besogne, plus il y a de travailleurs.
— Ce que ne prend pas l'oie plaît au canard.
Ce qui ne convient pas aux grands accommode les petits.

[1] V. le t. IV, p. 28 et 352.
[2] Chez les Malays la trempe donne à l'or la nuance rouge et la ténacité.

Digitized by Google

— Drap d'envers et d'endroit.
Homme à double face.
— Eléphant que retient un faible anneau.
Personnage puissant arrêté par une vétille.
— Coiffé d'un bonnet de peau de cochon.
Mari trompé.
— Le chameau se livre lui-même.
L'homme bon donne dans tous les pièges
— Où il y a du sucre, il y a des fourmis.
Où il y a à boire, il y a des buveurs.
— Tout fort et bien planté qu'il soit, l'éléphant trébuche quelquefois.
Il n'est pas si bon cheval qui ne bronche.
— Savoir manger, savoir épargner.
Savoir se racheter d'une faute.
— Frapper la fille pour corriger le gendre.
Blâmer l'élève pour critiquer le maître.
— Incapable d'emporter la paille.
Rustaud roué, qui néglige la paille et prend le grain.
— Laisser choir ce qu'on tient à la main.
Perdre une bonne occasion.
— Navette de tisserand.
Homme en sous-ordre.
— Démon touché d'eau bénite.
Personne agitée.
— Passe qu'en traversant un fleuve on soit emporté par un crocodile, mais non par de petits poissons.
Passe qu'on soit redressé par un supérieur, mais non par un valet.
— Panier qui a trouvé son couvercle.
Homme qui s'est bien assorti en mariage.
— Il n'y a pas de raisons pour qu'une poule sache qu'il fait jour.
Il n'y a pas de raisons pour instruire une femme[1].
— Tortue qui veut grimper à un arbre.
Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf.

QUELQUES DEVINETTES[2]

— Qui va les jambes en l'air ?
Le carré (filet) à pêcher.
— Qui s'éloigne quand on la tire, qui s'approche quand on la lâche ?

[1] La femme Malaye, quelle que soit sa classe, ne reçoit aucune instruction et n'a que l'éducation de la nature et des faits.
[2] Voir le t. III p. 662.

Digitized by Google

La voile d'un navire.

— Qui dort le jour et crie la nuit?

Le Grillon.

— Qui, le jour, se range sur le côté, et la nuit sur le devant?

La porte, ouverte le jour, fermée la nuit.

— Qu'est-ce qu'un serpent qui n'est pas un serpeni et qui pourtant est un serpent?

La dépouille printanière du serpent.

— Où se trouve une source jamais souillée?

Dans la noix du coco.

— Où voit-on quatre qui pilent et un qui vanne?

Chez le chien. Ses quatre pattes marchent, sa queue s'agite.

— Une mère que son enfant piétine?

Le mortier que frappe le pilon.

— Trois reçoivent, dix présentent.

Les trois pierres, qui portent la marmite sur le feu; les dix doigts qui versent le riz dans la marmite.

G. M. Ollivier Beauregard.

Digitized by Google

CONTES TROYENS

I

BOULE-DE-NEIGE

Il était une fois une dame très jolie. Elle avait une petite fille qui s'appelait Boule-de-Neige et était encore plus jolie que sa mère, ce dont celle-ci était jalouse. La mère consulte son miroir :

— Miroir, miroir, suis-je la plus belle de ce canton ?

— Oui, mais la petite Boule-de-Neige est bien plus belle que toi.

— Ah ! reprit la mère, elle est plus belle ! Il faut qu'elle meure ; je vais la perdre.

Et elle emmène sa fille sur la montagne et la perd.

La petite Boule-de-Neige était bien en peine. Elle chercha longtemps et trouva enfin une petite maison habitée par trois petits Lapons. Dans la maison, elle vit trois assiettes servies : il y avait dans l'une du chocolat, dans la seconde du café, et de la soupe dans la troisième. Comme elle aimait bien le chocolat, elle mangea celui qui était servi, puis, comme elle était fatiguée, elle chercha un lit, et, en ayant trouvé trois petits, elle se coucha dans l'un d'eux.

Quand les trois frères revinrent, ils trouvèrent l'assiette vide. Celui à qui elle appartenait dit :

— C'est drôle : je n'ai plus rien à manger !

— Nous partagerons, lui répondent ses frères ; tu mangeras tout de même.

Ils vont ensuite se coucher. Tout à coup l'un d'eux s'écrie :

— C'est-il drôle ! je trouve une petite fille dans mon lit !

Les frères Lapons furent bien surpris. Quand Boule-de-Neige se réveilla, ils lui demandèrent comment il se faisait qu'elle était

Digitized by Google

à. Elle leur dit que sa mère l'avait perdue. Alors, ils lui proposèrent de rester avec eux; elle ferait la cuisine et le ménage pendant qu'ils iraient travailler aux champs. Boule-de-Neige accepta.

Sa mère, pendant ce temps, était retournée vers son miroir :

— Miroir, miroir, suis-je la plus belle de ce canton ?

— Oui, mais la petite Boule-de-Neige, qui est là-haut sur la montagne, est bien plus belle que toi.

— Comment! elle n'est pas morte! Il faut que je monte sur la montagne!

Elle se déguisa en marchande de lacets et parcourut la montagne en criant :

— Mesdames, voilà de beaux lacets; venez m'acheter de beaux lacets, Mesdames !

Boule-de-Neige se mit sur sa porte et ne reconnut pas sa mère, qui lui dit :

— Oh ! madame, venez m'acheter de beaux lacets !

— Madame, je n'en ai pas besoin.

— Oh ! tenez, en voilà un si beau ! Je vais vous le lacer. Vous avez une si jolie taille !

Et elle la laça si fort que Boule-de-Neige tomba évanouie.

Les Lapons, à leur retour, la trouvèrent allongée par terre. Ils s'ingéniaient à deviner ce qui l'avait mise dans cet état quand l'un d'eux s'avisa de couper le lacet. La petite fille revint à elle. Alors ils lui demandèrent pourquoi elle s'était lacée si fort. Elle leur dit qu'une femme était venue sur la montagne et qu'elle l'avait forcée à prendre un lacet avec lequel elle l'avait serrée. Ils lui recommandèrent de fermer sa porte et de ne rien acheter sur la montagne.

La mère retourna vers son miroir :

— Miroir, miroir, suis-je la plus belle de ce canton ?

— Oui, mais la petite Boule-de-Neige, qui est là-haut sur la montagne, est bien plus belle que toi.

— Ah ! elle n'est pas morte, dit la mère; je vais retourner sur la montagne!

Cette fois, elle se mit marchande de peignes; elle criait :

— Voilà de beaux peignes, Mesdames; achetez-moi de beaux peignes.

Digitized by Google

Boule-de-Neige était curieuse ; elle se mit encore sur sa porte, et sa mère lui dit :

— Achetez-moi un beau peigne, madame.

— Je n'en ai pas besoin.

— Oh ! en voilà un si beau ! Il vous irait si bien ! Je vais le mettre sur votre tête.

Elle le lui enfonça si profondément que Boule-de-Neige tomba de nouveau évanouie.

Les Lapons la trouvèrent à terre, ils la délacèrent, mais cela ne servit à rien. Enfin l'un d'eux aperçut le sang qui coulait de sa tête et ils retirèrent le peigne. Ensuite, ils lui demandèrent qui l'avait mise en cet état. Elle leur dit que c'était une marchande.

Après l'avoir grondée, ils lui renouvelèrent la défense qu'ils lui avaient faite de ne rien acheter.

La mère consulta encore une fois son miroir :

— Miroir, miroir, suis-je la plus belle de ce canton ?

— Oui, mais la petite Boule-de-Neige, qui est là-haut sur la montagne, est bien plus belle que toi.

La mère se mit alors marchande de pommes. Après en avoir empoisonné une belle, elle retourna sur la montagne :

— Mesdames, achetez-moi de belles pommes !

Boule-de-Neige était encore sur sa porte, sa mère lui proposa les fruits. Sur son refus, elle lui présente la pomme empoisonnée en disant :

— Tenez, en voici une belle, je vous la donne.

Boule-de-Neige prit la pomme, la mangea, et tomba comme morte.

Les Lapons la trouvèrent étendue, ils la déshabillèrent, coupèrent son lacet, cherchèrent le peigne, mais ne trouvèrent rien.

Quand ils l'eurent gardée trois jours dans cet état, ils se dirent qu'elle était bien morte et se décidèrent à la porter en terre.

En chemin, ils rencontrèrent le fils du roi, qui leur dit :

— Que faites-vous donc de cette belle fille ?

— Mais elle est morte ; nous la portons en terre.

— Si vous voulez me la confier, je la mettrai dans mon caveau.

Digitized by Google

Les frères donnèrent Boule-de-Neige de bon cœur. Mais les cahots de la voiture l'ayant fait vomir, elle rendit la pomme empoisonnée et revint à la vie, ne sachant plus où elle se trouvait.

Le fils du roi lui expliqua que la croyant morte, on se disposait à l'emmener dans son caveau. Puis il lui demanda ce qui l'avait rendue si malade, et elle lui dit que c'était une pomme qu'une dame lui avait fait manger.

Ensuite, la voyant si belle, le fils du roi la demanda en mariage et l'épousa.

Quant à la mère, elle retourna auprès de son miroir :

— Miroir, miroir, suis-je la plus belle de ce canton ?

— Oui, mais la petite Boule-de-Neige, qui est mariée avec le fils du roi est bien plus belle que toi.

La mère eut tant de rage de ne pouvoir se débarrasser de sa rivale qu'elle se fit mourir.

(Conté par Mme Morin).

II

Les trois poils du diable.

Il était une fois un garde-moulin et sa femme ; ils avaient déjà plusieurs enfants. Un jour, le mari voit une botte dans l'eau ; il la retire à l'aide d'un grand crochet et trouve dedans un petit garçon qu'il rapporte à la maison.

— Tiens, ma femme, voilà un petit garçon que j'ai trouvé dans l'eau.

— Nous avons déjà tant d'enfants ! Enfin, je ne veux pas le laisser mourir : nous l'élèverons.

Le gamin grandit. Il avait environ douze ans quand un gros négociant arriva chez ses parents adoptifs. Il faisait un fort orage, et il supplia la dame de lui donner à coucher dans sa maison.

— Nous ne couchons personne, lui dit-elle ; mais comme mon

Digitized by Google

mari est garde-moulin et qu'il passe la nuit dehors, je consens à vous recevoir.

— Vous avez-là un bel enfant, dit le négociant en désignant l'abandonné, qu'on appelait Jules.

— Il n'est pas à moi ; mon mari l'a trouvé sur l'eau dans une boîte, et nous n'avons pas voulu le laisser périr.

— Si vous voulez me le donner, Madame, je suis riche, j'ai une belle petite fille : je les marierai ensemble quand ils seront grands et je ferai leur bonheur.

La dame répond encore qu'elle ne peut consentir à cette séparation, car ses propres enfants ne sont pas si gentils que Jules

On demande à celui-ci s'il veut bien s'en aller : — Oui, répond, il, puisque ce monsieur veut faire mon bonheur.

Sa mère adoptive lui reprocha d'être un ingrat, et dit que, du reste, il fallait attendre son mari, pour savoir ce qu'ils devaient faire.

Le mari, instruit de la chose à son retour, conclut que puisqu'il y allait du bonheur de l'enfant il fallait le laisser aller.

Sur la route les deux voyageurs se trouvèrent un jour *ennuités*. Ils arrivent chez un ermite et lui demandent de les loger, vu l'heure avancée. L'ermite les accueillit et leur donna à souper. Au cours du repas, il dit au négociant :

— Vous avez là un beau petit garçon.

— Cet enfant a été trouvé dans l'eau ; je l'emmène avec moi : je suis riche, et je veux faire son bonheur.

L'ermite le félicita de cette bonne action et lui donna de quoi écrire une lettre à sa femme, près de laquelle il ne devait retourner que dans trois ans. La lettre était ainsi conçue : « Ma « femme, voilà un petit garçon que je t'envoie; je t'en prie, fais « chauffer le four bien chaud et mets-le dedans. Je reviendrai « dans trois ans. » Puis il donna l'adresse à l'enfant pour qu'il aille porter la lettre à sa femme.

Le négociant posa la lettre sur la cheminée et se coucha. A trois heures du matin, l'ermite se releva pour prier. Il vit la lettre et, comme elle lui parut suspecte, il la décacheta : — C'est bien la peine, dit-il en lisant le contenu, d'envoyer un enfant pour le faire brûler ! » Et ayant détruit la lettre, il en fit une autre : « Ma « femme, voilà un petit enfant que je t'envoie, fais en sorte qu'il « soit bien gros et bien frais quand je reviendrai dans trois ans. »

Digitized by Google

Quand les voyageurs furent levés, l'ermite leur donna à déjeûner, puis le négociant remit la lettre à l'enfant qui partit aussitôt.

Arrivé auprès de la dame, il lui dit : — « Madame, voici une lettre de votre mari ; il a dit que vous la lisiez ou que vous la fassiez lire. »

La dame reçut bien l'enfant. Elle le conduisit chez le tailleur et le fit habiller. On lui donna Julie, la fille de la maison, pour compagne de ses jeux et il vécut ainsi très heureux pendant trois ans.

Au bout de ce temps, comme ils jouaient un jour dans le jardin, la jeune fille s'écria tout à coup : « Voilà papa ! » et elle courut l'embrasser. « Mais c'est papa aussi à moi, » dit Jules, et il embrassa à son tour le voyageur. Celui-ci, en le voyant, fonça le sourcil, et les ayant envoyé s'amuser, il alla trouver sa femme :

— Tu n'as pas fait ce que je t'ai commandé, lui dit-il, tu mériterais que je te le fisse à toi !

— Que m'as-tu donc commandé ? répondit-elle.

— Je t'ai commandé de faire chauffer le four bien chaud et de mettre l'enfant dedans.

— C'était bien la peine de m'envoyer un enfant pour le brûler ! D'abord, je ne t'aurais pas obéi ; et puis du reste tu ne m'as pas écrit cela. Regarde, voici ta lettre.

Le mari fut bien surpris et dit :

— C'est qu'il ne faut pas qu'il arrive de mal à cet enfant.

Jules et Julie continuèrent donc à vivre ensemble. Quand le jeune homme eut vingt-deux ans, il confia à sa compagne son intention de la demander en mariage.

— Je t'en supplie ; ne demande pas cela, mon père te refusera.

— Si, je te demanderai.

— Tu ne m'auras pas !

Quand Jules eût exposé sa demande, le négociant lui demanda s'il se moquait de lui :

— Papa, je ne me moque pas de vous ; vous me l'avez promise et nous nous aimons.

— Mais tu n'as rien !

— Vous le saviez bien en me prenant, et cependant vous

Digitized by Google

m'avez promis Je travaillerai tant que vous voudrez pour remplacer ce que je ne puis apporter.

— Eh bien ! si tu veux avoir ma fille, va me chercher trois poils sur l'estomac du diable.

— J'irai.

Julie attendait loin de la maison pour connaître la réponse. Quand elle connut les conditions acceptées par son amant elle s'écria :

— Je t'en prie, n'y va pas, tu ne reviendrais pas !

Mais lui : — Je ne puis t'avoir sans cela : je pars !

Il partit donc.

Un jour, il arriva à la porte d'un château. Il frappe. On lui dit d'entrer, et quand il l'a fait :

— Que venez-vous faire par ici, mon ami ? Vous allez vous perdre. Vous ne savez donc pas qu'à la quatrième porte demeure le diable ?

— Je le sais, madame ; je vais chez lui.

— Si vous en revenez, mon ami, demandez donc au Grand Homme pourquoi nous avons un jet d'eau où l'eau ne vient pas, des arbres qui ne fleurissent pas, et enfin un jardin où rien ne vient. Si vous pouvez nous le faire savoir, vous aurez trois chariots remplis d'or et d'argent. Adieu, tâchez de revenir.

Il frappe ensuite à la deuxième porte, chez un monsieur et une dame qui lui disent d'entrer.

— Oh ! mon ami ! où allez-vous ? Vous mourrez ! Vous êtes bientôt chez le diable !

— Je le sais, madame ; je vais chercher trois poils sur son estomac.

— Enfin, mon ami, si vous avez le bonheur de revenir, demandez donc au Grand Homme pourquoi notre fille nous a été enlevée sans que nous sachions où elle est. Si vous pouvez nous le faire savoir, vous aurez trois chariots remplis d'or et d'argent. Adieu.

Le jeune homme frappe encore à la porte d'une vieille dame qui lui dit, quand il est entré :

— Oh ! mon ami, qu'allez-vous faire ? Vous êtes perdu ! la prochaine porte, c'est chez le diable !

— Je le sais, madame ; je vais arracher trois poils sur son estomac pour avoir une demoiselle en mariage.

Digitized by Google

— Mais vous n'en reviendrez pas !

— Oh ! si, je reviendrai !

— Si vous revenez, demandez donc au Grand Homme pourquoi depuis dix-huit ans je ne puis sortir de ma chambre. Si vous pouvez me le faire savoir, vous aurez trois chariots remplis d'or et d'argent. Adieu.

Jules frappa enfin à la dernière porte. C'est la servante qui se présente et qui lui dit :

— Mais, mon ami, que venez-vous faire ici ? Vous êtes chez le diable !

— Je le sais, mademoiselle ; je viens chez lui. Il faut que je lui arrache trois poils sur l'estomac pour avoir une demoiselle en mariage.

— Je les arracherai, moi. Vous lui demanderez pourquoi j'ai été enlevée à mes parents. Si vous me le dites, vous aurez trois chariots remplis d'or et d'argent. Vous allez vous fourrer sous le lit de mon maître. Quand il rentre, il cherche partout, de la cave au grenier ; il n'y a que sous son lit qu'il ne cherche pas.

Le diable rentre un instant après :

— Oh ! Marianne, Marianne, j'ai faim, j'ai faim !

— Vous allez souper, mon bon maître.

Le diable prend un chandelle et fait sa tournée habituelle, puis il soupe et se couche. Il ne tarde pas à ronfler. Alors Marianne porte au jeune homme une plume, du papier et de l'encre, afin qu'il puisse écrire tout ce que le diable dirait, puis elle arrache à celui-ci un poil sur l'estomac.

— Ah ! Marianne, Marianne, tu me fais mal !

— Mon bon maître, c'est que je rêve !

— Qu'est-ce que tu as donc rêvé ?

— Mon bon maître, j'ai rêvé que je passais à la porte d'une ancienne dame et qu'elle me demandait pourquoi il y a dix-huit ans qu'elle ne pouvait sortir de sa chambre.

— Vois-tu, Marianne, cette dame a un petit bâton blanc Il faudrait qu'elle le donnât à la première personne qui passerait : la dame pourrait s'en aller et la personne qui aurait le bâton resterait à sa place.

— Je vous remercie, mon bon maître.

Quand le diable fut rendormi, Marianne porta le poil au jeune

Digitized by Google

homme en lui disant : — « Mon ami, en voilà un, ne le perdez pas et écrivez bien tout ce que dit le diable. » Puis elle va arracher le deuxième poil.

— Oh ! Marianne ! Marianne ! que fais-tu donc ? tu me fais mal !

— Paix, mon bon maître ! c'est que je rêve, c'est que je rêve !

— Mais que rêves-tu, rêveuse ?

— Mon bon maître, j'ai rêvé que je passais à la porte d'un monsieur et d'une dame ; ils m'ont demandé pourquoi leur fille leur avait été enlevée.

— Vois-tu, Marianne, ce monsieur et cette dame c'est ton père et ta mère. Chez eux, il n'y avait pas de religion, pas de livres, pas d'image de la sainte Vierge et je t'ai enlevée. Je ne t'ai du reste pas fait souffrir ; tu n'es pas malheureuse avec moi. Pour que je te rende à tes parents, il faut qu'on bénisse votre maison, qu'on plante un cierge au milieu de la chambre et qu'un prêtre vienne te chercher. Alors je te rendrai. Il ajouta encore : Ne reviens plus m'éveiller, car je te mettrais dans mon enfer et je te ferais retourner par mes diablotins.

— Mon bon maître, je vous remercie, je ne reviendrai plus.

Le diable se rendort aussitôt et ronfle de plus belle. La bonne porte le second poil au jeune homme et lui dit : Le dernier sera bien difficile à avoir. Enfin, elle va l'arracher.

— Mais que fais-tu, Marianne ? que fais-tu ? Je vais te faire retourner par mes diablotins !

— Oh ! mon bon maître, je ne viendrai plus ! je ne viendrai plus ! C'est que, voyez-vous, je rêvais.

— Mais que rêvais-tu ?

— Je rêvais que je passais à la porte d'un château et qu'on me demandait pourquoi il y avait un jet d'eau qui n'allait pas, des arbres qui ne fleurissaient pas et un jardin où il ne venait rien.

— Vois-tu, Marianne, c'est qu'un seigneur est enterré près d'un arbre, à l'entrée du jardin. Il faudrait le retirer, l'enterrer en terre sainte, faire la procession autour du jardin, jeter de l'eau bénite sur le jet d'eau, sur les arbres, en dedans et en dehors du jardin, et tout viendrait. Mais ne viens plus m'ennuyer ou je te fourre dans mon enfer !

— Mon bon maître, je vous remercie, je ne viendrai plus.

Une fois le diable rendormi, Marianne porta le dernier poil

Digitized by Google

au jeune homme, lui donna du pain et du bœuf à manger, du vin à boire, et lui dit : Allez vous-en, car s'il vous voyait il vous tuerait.

Jules repassa devant la porte de la vieille dame.

— Oh ! mon ami, vous voilà ! avez-vous demandé pourquoi je ne peux sortir d'ici ?

— Oui madame. Vous avez un petit bâton blanc : il faut le donner à la première personne qui passera.

— Mais il ne passe personne par ici ! je vais vous le donner à vous.

— Je n'en veux pas; je vous enverrai quelqu'un.

Et la dame lui donna trois chariots remplis d'or et d'argent.

Il alla alors chez le monsieur et la dame. Il lui demandèrent aussitôt s'il savait pourquoi leur fille leur avait été enlevée. Et il répéta les paroles du diable : que chez eux il n'y avait pas de religion, pas même une image de la sainte Vierge ; qu'il fallait mettre un cierge au milieu de la chambre et aller chercher un prêtre qui bénirait la maison et irait demander la fille au diable, lequel la rendrait alors. Sur la prière des parents, il attendit la fin de la cérémonie et Marianne revint, ce qui fait qu'il eut six chariots remplis d'or et d'argent.

Il entra ensuite au château où on lui dit :

— Vous voilà, mon ami ; avez-vous demandé pourquoi notre jardin ne produit rien ?

— Oui : C'est parce qu'un seigneur est enterré près d'un arbre à l'entrée du jardin. Il faut le déterrer, le mettre en terre sainte, puis qu'on jette de l'eau bénite sur le jet d'eau, sur les arbres, en dedans et en dehors du jardin. Alors le jet d'eau fonctionnera et les fruits viendront en leur saison.

Il accepta d'attendre que la cérémonie fût faite et vit aller le jet d'eau ; quant aux arbres, ce n'était pas encore l'époque de leur floraison.

Les maîtres du château lui donnèrent aussi trois chariots remplis d'or et d'argent et il partit chez lui avec ses trésors.

Quand il arriva près de la maison, Julie était sur la porte ; elle aperçut le convoi :

— Oh ! papa ! qu'est-ce que je vois donc qui brille ? Que c'est beau !

Digitized by Google

Ils ne comprenaient rien à ce spectacle, quand tout à coup Julie reconnut son fiancé et courut ouvrir les grandes portes. Elle était bien heureuse.

Le jeune homme dit au négociant quand ils furent réunis :

— Maintenant, papa, vous me donnez Julie ?

— Sans doute. Mais dis-moi : si j'y allais, moi, en aurais-je autant ?

— Oui papa.

— Et bien ! j'y vais de suite ; vous vous marierez à mon retour.

Mais il ne revint pas, car il prit en route le bâton blanc de la vieille dame, ce que voyant, les jeunes gens se marièrent sans lui.

(Conté par Mme Morin).

III

L'OISEAU QUI DIT TOUT

Il était une fois trois demoiselles qui causaient entre elles devant leur fenêtre ouverte. L'une d'elle disait aux autres : — « Si je me marie, j'aurai trois enfants. Le premier sera un beau garçon, le second une belle fille qui aura une étoile au front, et le troisième encore un beau garçon.

Le fils du roi qui passait à ce moment, entendit la conversation des trois sœurs ; il pénétra dans la maison.

— Vous m'excuserez, mesdemoiselles, si je viens vous déranger ; mais je viens d'entendre des paroles qui m'ont frappées, et je prie celle de vous qui les a prononcées de vouloir bien les répéter devant moi.

La jeune fille s'exécuta de bonne grâce et répéta ses paroles. Alors le fils du roi la demanda en mariage. Elle eut beau protester de son humble origine et de sa pauvreté, le prince ne voulut rien entendre. Et comme elle objectait encore qu'elle ne voulait pas abandonner ses sœurs, il décida qu'elles la suivraient à la cour. Il l'épousa.

Un jour, le prince, qui était devenu roi, dut partir à la guerre. Il confia sa femme enceinte à ses sœurs, auxquelles il recom-

Digitized by Google

manda d'en avoir bien soin, ainsi que de l'enfant qui naîtrait d'elle.

Le jour du terme arrivé, au lieu du beau garçon qu'elle attendait, on ne trouva près d'elle qu'un petit chien. On annonça cette nouvelle au roi, qui en fut très contrarié, mais n'en laissa rien voir à son époux quand il revint.

Il dut repartir une seconde fois, alors que la reine était encore grosse. Il la recommanda de même à ses belles-sœurs en les priant de l'avertir aussitôt après l'accouchement. Cette fois ce fut l'arrivée d'un chat qu'on annonça au malheureux roi, lequel pardonna cependant encore à son retour.

Enfin, la guerre l'ayant appelé de nouveau loin de son palais, pendant une troisième grossesse de sa femme, on lui annonça la naissance d'un second petit chien, ce qui le mit si fort en colère, qu'il fit faire une grande cage de fer où on enferma la reine, qui y demeura exposée aux railleries de tout le monde.

Vers la même époque, vivaient ensemble un vieillard et trois jeunes gens, dont une fille portant une étoile au front.

Quand ces jeunes gens eurent atteint l'âge de quinze à vingt ans, le vieillard les réunit un jour et leur dit : — Mes chers enfants, vous m'appelez votre père, mais je ne le suis pas. Vous êtes d'âge maintenant à comprendre toutes choses. Sachez donc que je vous ai trouvés successivement tous les trois au même endroit, alors que vous étiez tout petits, et que je vous ai recueillis. Vous devez appartenir à une grande famille que, malgré mes actives recherches, je n'ai pu découvrir. Allez donc à votre tour par le monde : peut-être serez-vous plus heureux que moi. J'ignore aussi si cette jeune fille est votre sœur, mais je le crois et je vous conjure de la respecter comme telle.

Les jeunes gens quittèrent tous trois cette demeure et s'en allèrent à l'aventure. Le hasard les conduisit dans les environs du palais où le roi passait sa vie à pleurer son bonheur perdu.

Un jour, il rencontra l'un des jeunes garçons et cette vue raviva sa douleur.

— Hélas ! pensait-il, voilà un beau garçon qui est à peu près de l'âge que devrait avoir le mien ; et moi je n'ai qu'un chien !

Un autre jour il trouva la jeune fille sur sa route :

— Voilà pourtant, se dit-il, comme devrait être ma fille ; elle

Digitized by Google

aussi devait avoir une étoile au front ; et moi je n'ai qu'un chat !

Puis il vit enfin le deuxième garçon :

— Voilà encore comme devrait être mon troisième enfant, au lieu du chien que m'a donné son épouse.

Les trois jeunes gens cherchaient toujours, mais en vain, leur famille. Las de cette incertitude, l'aîné dit un jour à sa sœur :

— Ma sœur, puisque nous ne pouvons pas découvrir nos parents, je vais aller consulter l'*Oiseau qui dit tout*.

— Mais malheureux, que vais-je devenir si tu ne reviens pas ? Je t'en prie, reste auprès de moi !

— Non ; il faut que j'y aille. Il te reste mon frère. Tiens, prends ce chapelet : si demain matin il y a du sang après, c'est que je serai mort.

Le jeune homme partit. Sur sa route il fut accosté par un passant qui lui dit :

— Où allez-vous, mon ami ? Sans doute voir l'*Oiseau qui dit tout ?*

Et sur sa réponse affirmative :

— Prenez donc cette boule : vous la jetterez, et là où elle s'arrêtera vous vous arrêterez aussi. Vous verrez un champ pierreux au milieu duquel un arbre, et sur cet arbre l'Oiseau dans sa cage. Allez droit à cette cage et faites bien attention de ne pas vous retourner, car vous seriez perdu comme tant d'autres.

Le garçon promet de suivre ces conseils ; il jette la boule, la suit et arrive à l'endroit indiqué ! Mais à peine a-t-il mis le pied sur les cailloux qui entourent l'arbre que mille voix railleuses se mettent à crier derrière lui : — Tiens ! c'est un beau garçon aujourd'hui ! — Oh ! c'est égal : ce n'est pas pour lui ! Oh ! la la ! s'il s'imagine décrocher l'*Oiseau qui dit tout* !.. L'aura.... L'aura pas.... Bref, le jeune homme ne put résister à l'envie de voir d'où partaient ces voix ; il se retourna et tomba aussitôt métamorphosé en un caillou qui alla grossir le tas de ceux qui jonchaient le sol.

Le lendemain, le chapelet de la jeune fille était taché de sang.

Alors le deuxième garçon partit aussi pour consulter l'Oiseau, malgré les supplications de sa sœur, qui appréhendait pour lui le sort de son frère. Et de fait, il ne fut pas plus heureux dans son entreprise et resta également au pied de l'arbre.

Digitized by Google

La jeune fille, se voyant seule au monde, résolut d'aller à son tour tenter la réussite. Elle rencontra le même individu qu'avaient déjà vu ses frères et reçut de lui les mêmes avis. De plus, il lui annonça que, si elle le voulait, elle pouvait sauver ses frères et son père.

Forte de cette promesse, la jeune fille suivit la boule jusqu'au bout du voyage. Un vacarme épouvantable accueillit son arrivée : — Oh ! mais, c'est une belle fille, à présent ! — Et avec une étoile au front, s'il vous plaît ! — Bonjour, la belle ! — C'est égal, ce n'est pas encore elle qui aura l'oiseau ! — Il y en a de plus malins qui n'ont pas réussi ! L'aura... L'aura pas...

Quelqu'envie qu'elle en eût, la jeune fille ne se retourna pas. Sans se laisser intimider par tout ce bruit, elle marcha droit à l'arbre, monta les quelques échelons qui la séparaient de la cage et mit la main sur celle-ci. Toutes les voix se turent aussitôt.

Alors l'oiseau lui dit : « Va dans le petit bois qui se trouve « près d'ici, tu y cueilleras une branche du laurier qui chante ; « puis tu prendras, dans cette bouteille, de l'eau de la fon- « taine qui se trouve dans le bois : c'est l'eau qui danse ; tu « en enverras une goutte sur chacune des pierres qui sont à « tes pieds. »

La jeune fille accomplit toutes ces prescriptions et versa les gouttes d'eau sur les cailloux. Aussitôt surgirent en foule des hommes, des femmes, des cavaliers avec des chevaux, qui tous étaient venus consulter l'oiseau et n'avaient pu retourner chez eux. Elle trouva entre autres ses deux frères et le roi, qui lui aussi avait voulu savoir la vérité sur les animaux qu'il avait eus de son union, au lieu d'enfants.

Le roi emmena sa libératrice à la cour avec ses frères et donna en son honneur un grand repas auquel assistèrent les deux sœurs de la reine, qui était toujours enfermée dans sa cage.

A la fin du repas, on mit le laurier sur la table, et il se mit à chanter au grand étonnemont des convives ; puis l'eau qui danse n'eut pas un moindre succès. Enfin, on apporta devant l'héroïne de la fête l'oiseau qu'elle avait su décrocher, et elle l'invita à raconter tout ce qu'il savait.

Celui-ci parla en ces termes : « Il y avait une fois un roi qui « dut partir par trois fois pour la guerre, laissant à chaque fois

Digitized by Google

« sa femme enceinte aux mains de ses belles sœurs. Mais « celles-ci, qui étaient jalouses de la reine, au lieu des deux « garçons et de la jeune fille ayant une étoile au front, à qui elle « avait donné naissance, placèrent à ses côtés deux chiens et « un chat, et furent ainsi la cause que le roi furieux enferma « sa femme dans une cage de fer. Quant aux enfants, ils furent « recueillis par un homme qui les fit instruire et qui, quand « ils furent grands, les envoya à la recherche de leurs pa- « rents... Roi, vos enfants sont dans cette salle ; jeunes gens, « voici votre père, et votre mère gémit dans sa captivité ! »

A ces mots, les jeunes gens tombèrent dans les bras du roi leur père, qui pleurait en les embrassant. Il fit aussitôt mettre la reine en liberté et implora à genoux le pardon de sa cruauté. Puis, pour punir ses belles-sœurs de leur perfidie, il les fit mettre dans la cage de fer et celle-ci sur un bûcher qui consuma bientôt les auteurs de tant de larmes.

J'ai passé par la porte de Paris,
J'ai marché sur la queue d'une souris,
Elle a fait tui tui,
Et mon petit conte il est fini.

(Conté par Mme Morin, âgée de 63 ans.)

LOUIS MORIN.

RAN ET LES FILLES DES FLOTS.

L'IMAGE de « Ran et les Filles des Flots » est tirée d'un ouvrage allemand de ma bibliothèque : « *Altkura*, mythologie du Nord et du Nord-Slave » par le Dr G. H. Legis, avec 13 gravures sur cuivre, une carte cosmologique et une table des matières. Leipsig, 1831, chez Hartmann.

Elle illustre la poésie V (page XXV) dont voici la traduction vers par vers :

Digitized by Google

Ran et les Filles des Flots.

La Source jaillit du sein de la terre,
Elle traverse les fentes successives du rocher sans vie,
Elle salue la lumière, fait entendre alors un bruit juvénile,
Et — rêve peut-être à la mer.
Le Ruisseau, qui se fraie un chemin à travers un rivage de fleurs,
A déjà un désir ardent qui l'étreint.
Et ses flots courent plus vite en avant ;
Il a pour lui un « là-bas » !
La Rivière coule tranquillement de contrée en contrée,
Elle a dans son esprit un but lointain et grand.
Elle réfléchit sérieusement, elle n'en va que plus loin.
Quand atteindra-t-elle complètement son terme ?
Et les grands cours d'eau roulent avec plénitude et fierté,
Et se ruent avec bruit dans l'Océan :
C'est la mère qui, un jour, les engendra
Comme sources, — claires comme l'argent.
Tu rassembles tes filles, mer éternelle,
Elles te saluent, elles s'agitent ondoyantes autour de toi.
Tu prodigues la vie, l'abondance avec plénitude et largesse,
Et tu portes la mort en ton sein.

Tout l'ouvrage se trouve ainsi écrit en vers, qui accompagnent chaque sujet mythologique.

LÉON SICHLER.

Digitized by Google

TRADITIONS ET SUPERSTITIONS DE LA TOURAINE.

II. — Petit guide médical.

Le département d'Indre-et-Loire est au nombre de ceux où l'instruction primaire est la plus répandue ; le nombre des illettrés y est relativement peu considérable, et peu de contrées en France présentent un chiffre aussi grand de jeunes gens qui se livrent aux études classiques. Malgré ces conditions, qui témoignent d'un niveau intellectuel assez élevé, ce département est riche encore en superstitions et en coutumes surannées, qu'on est souvent surpris de voir accepter et mettre en pratique par des personnes de la classe moyenne, dont l'esprit n'est point exempt d'une certaine culture. Quant au paysan, il continue d'y croire fermement, mieux qu'à mot d'Evangile.

Nous avons indiqué déjà, dans un article précédent[1], quelques-unes des croyances relatives à l'horticulture et au jardinage. Nous nous proposons de donner aujourd'hui quelques renseignements sur les croyances médicales : *médicales* n'est pas le mot propre, puisque les pratiques dont il va être question se font précisément sans le secours du médecin ; nous ne trouvons dans notre langue aucun mot qui permette de désigner et de caractériser ces sortes d'exorcismes.

Les détails qui suivent sont peu nombreux ; bien d'autres superstitions ont encore cours, mais il est fort difficile de recueillir des renseignements à leur sujet, car le paysan est méfiant et ne livre point ses secrets au monsieur qui l'interroge, surtout quand celui-ci est médecin. Un traditionniste qui vivrait en Touraine ou y passerait chaque année quelques semaines dans un village, ne manquerait pas de faire une importante moisson d'observations intéressantes, à la double condition de gagner la confiance du paysan en se montrant affable envers lui et de ne pas éveiller sa méfiance par des questions trop directes ou trop fréquentes. Patience et longueur de temps, telle est la devise à laquelle on doit se conformer, dans des études de ce genre.

Le paysan tourangeau n'a qu'une très médiocre confiance dans la médecine[1] ; il n'appelle guère le médecin que dans les cas chirurgicaux

[1] Voir notre *Petit guide agronomique*, dans la *Revue*, tome IV, page 42, 1889.

Digitized by Google

graves, quand il s'est cassé la jambe ou a eu un membre pris dans l'engrenage de quelque machine. Dans tout autre circonstance, il préfère user des remèdes vantés et fidèlement transmis par les commères, recourir au « jugeur d'eau », au rebouteur, au guérisseur et à d'autres personnages dont il sera question plus loin.

Voici d'abord quelques remèdes populaires préconisés par les bonnes femmes et dont nous avons maintes fois entendu vanter l'efficacité.

Pour faire disparaître les verrues. — Plusieurs moyens peuvent être employés ; tous sont efficaces, mais chacun d'eux ne réussit pourtant que chez certaines personnes ; la difficulté est donc de trouver de quelle pratique on est justiciable.

On tord un genêt de la main gauche, le matin, à jeûn ; si le genêt meurt, les verrues disparaissent.

On jette des petits pois dans un puits ; on s'éloigne en courant, pour ne pas les entendre tomber.

On regarde le croissant ; on ramasse à terre, tout en contemplant l'astre, le premier objet venu et on s'en frotte la main malade.

On ramasse de la bourre trouvée par hasard, on en frotte ses « *verrures* », puis on la jette dans une ornière.

On fait, sur un morceau de bois, autant de « *coches* » qu'on a de verrues ; on jette ensuite le morceau de bois. Si quelqu'un le ramasse et compte les encoches, il attrape un nombre égal de verrues.

Un autre moyen infaillible d'attraper des verrues consiste à compter celles d'une personne qui en porte. Celle-ci en est débarrassée, mais le compteur imprudent voit bientôt se développer chez lui des verrues en nombre égal et sur la même main.

[1] Et pourtant quel pays en France fut jamais plus fertile en médecins illustres que la Touraine, qui a vu naître Bretonneau, Trousseau et Velpeau, pour ne citer que ceux-là ? Comme on sait, Velpeau est né à Brèches, hameau de quelques maisons, dans l'échoppe d'un maréchal-ferrant ; durant ses jeunes années, lui-même a ferré les chevaux. Plus d'un auteur (le professeur F. Guyon, le docteur Ch. Guignard, etc.) a conté sa surprenante histoire et dit quelle âpre lutte il lui fallut soutenir, quelle énergie indomptable et quel *labor improbus* il lui fallut déployer pour atteindre la haute situation à laquelle il est arrivé par la suite. Professeur à la Faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine, au faîte des honneurs et de la fortune, il eût la pensée de réédifier l'église délabrée de son village et fit faire notamment un vitrail dans lequel il est représenté avec sa robe rouge de professeur. On trouve encore à Brèches et dans les localités voisines un grand nombre de personnes qui ont connu Velpeau : il revenait parfois dans son village et ne dédaignait point de faire une partie de boule, en vidant une chopine de vin blanc, avec des paysans qui avaient été les compagnons de sa jeunesse. On sait bien qu'il est la plus grande illustration de la contrée (n'en déplaise à Mademoiselle de la Vallière, célèbre parce qu'elle eut les faveurs d'un roi : or, Velpeau lui-même était roi, roi de la chirurgie) ; mais bien peu savent au juste ce qu'il fut. A cause du fameux vitrail, la croyance s'est répandue qu'il occupait une fonction importante dans les ordres ; les plus malins disent qu'il était cardinal. *Sic transit gloria mundi.* Et voilà le cas que le paysan tourangeau fait des médecins !

Digitized by Google

Pour guérir du mal de dents. — On se met une sangsue au petit orteil du côté opposé à celui où siège le mal. Si celui-ci persiste, on recourt à « l'huile d'acier », c'est à dire qu'on fait arracher la dent : le hongreur (vétérinaire) ou le maréchal-ferrant sont généralement chargés de l'extraction.

Pour guérir du chaud et froid. — La pneumonie est une maladie grave : aussi emploie-t-on les grands moyens. On prend un mou (poumon) de veau : on le coupe en un nombre impair de morceaux. On dispose ensuite dans un pot une couche de mou, une couche de pimprenelle et une couche de sucre, puis une nouvelle couche de mou et ainsi de suite. On fait cuire pendant douze heures, au bain-marie. Cette confection s'administre à la dose de deux à trois cuillerées par jour.

Pour guérir du rhume. — Voici trois moyens efficaces de combattre la bronchite.

On fait égoutter le suif d'une chandelle sur un morceau de papier buvard ; on imbibe celui-ci d'eau-de-vie, puis on le place sur la poitrine du malade.

On prend des limaçons, sur chacun desquels on jette une pincée de sucre. Ces animaux rejettent en abondance un liquide glaireux qu'on prend par cuillerées.

On prend une bonne poignée de persil, même avec la racine ; on pile dans un mortier, on passe le jus dans un linge, on le mélange à du lait, puis on fait bouillir. Ce liquide, pris sucré, amène la guérison en deux à trois jours.

Pour guérir du mal aux yeux. — On se lave les yeux avec une infusion de plantain ou de camomille.

On peut se laver aussi les yeux avec de l'eau puisée à la fontaine de Sainte-Claire[1], dans les ruines du monastère de la Clarté-Dieu[2], commune de Saint-Paterne.

[1] On se rend en pèlerinage à cette même fontaine pour obtenir de la pluie. Voilà huit à dix ans, l'été ayant été exceptionnellement sec, les habitants des villages environnants partirent un certain jour, clergé en tête, pour Saint-Patern où ils entendirent d'abord l'office. Puis ils se rendirent en procession, au nombre de plus de mille, à la fontaine miraculeuse. Peu de jours après, un violent orage vint rafraîchir l'atmosphère et déverser sur les moissons une pluie bienfaisante. Sainte Claire avait entendu la prière de ses fidèles et la foi en la vertu de sa fontaine en devint d'autant plus forte.

Cette fontaine n'a pas plus d'un mètre carré ; sa profondeur atteint à peine 0m 20 ; l'eau en est limpide et froide. On y trouve quelques petites sangsues (*Glossiphonia sexoculata*) et quelques petits crustacés (*Gammarus pulex*). Ceux-ci sont très agiles ; peut-être l'eau miraculeuse dans laquelle ils vivent leur a-t-elle donné une acuité spéciale du sens de la vue.

[2] Quelques personnes écrivent *Clarté d'yeux.*

Digitized by Google

Cet usage nous amène à parler des pratiques médico-religieuses qui comptent encore un nombre inouï de partisans, même parmi la classe instruite. Toutes consistent à faire un « voyage » à l'église dont le patron est réputé guérir la maladie dont on souffre : on s'y rend le matin à jeûn et, pour dix ou quinze centimes suivant les localités, on se fait dire par le prêtre un évangile devant la statue du saint ; si l'on fait brûler un cierge, cela n'en vaut que mieux. Des gens viennent ainsi de tous les villages environnants, mais aussi de quinze, de vingt lieues et davantage, (car il est des saints dont la réputation est grande) ; on amène par tous les temps des enfants en bas âge ; les impotents et les infirmes font faire le voyage par quelque personne de bonne volonté qui fait dire l'évangile à leur intention, moyennant une faible rétribution. Je connais dans certain village des femmes qui ne vivent guère que du peu d'argent qu'elles gagnent en faisant ainsi des voyages par procuration ; je crois d'ailleurs qu'elles s'acquittent fidèlement, et avec toutes les précautions voulues, de la mission dont elles sont chargées.

Quelques saints jouissent d'une faveur considérable et attirent chaque année des milliers de visiteurs. A peu près à deux kilomètres du village de Saint-Christophe se trouve, en pleine campagne, une petite chapelle du moyen âge, consacrée à saint Gilles. Le premier septembre, cette chapelle reçoit huit à dix mille visiteurs, enfants, adultes, vieillards venus on ne sait d'où : dès l'aube, le curé du pays, assisté d'une quinzaine de curés et vicaires des environs, commence à dire des évangiles à quinze centimes l'un. Il réalise ce jour-là de beaux bénéfices, sans préjudice de ceux que lui valent les évangiles qui lui sont demandés d'un bout à l'autre de l'année : car il ne se passe, pour ainsi dire, point de jour, sans que quelques voyageurs se fassent dire un ou plusieurs évangiles, à l'issue de la messe du matin. Ce même jour, le propriétaire de la chapelle empoche également une somme assez rondelette, par la vente des cierges et en prélevant dix centimes par personne, comme droit d'entrée dans le petit enclos où se trouve la chapelle.

Saint Gilles passe pour guérir les enfants de la colique ; ses talents ne se bornent sans doute pas à cela, si nous en jugeons par le grand nombre de ses visiteurs et par la diversité de leurs âges. Un voyage, d'ailleurs, n'a pas seulement pour conséquence de guérir du mal en vue duquel on l'entreprend, il constitue également un excellent moyen préventif.

Ce que nous venons de dire de saint Gilles est également vrai pour une foule d'autres saints, au sanctuaire desquels on fait des voyages pour obtenir la guérison de diverses maladies ; le plus souvent, ce sont les enfants qui sont en cause. Saint Amédée les guérit du « feu sec » (eczéma infantile), sainte Apolline des convulsions, saint Christophe

Digitized by Google

des accidents de la première dentition, saint Guingallois (à Château-du-Loir) du rachitisme, saint Jean de la peur, saint Marcou (à Bueil), des « *glandes* » et des écrouelles, Notre-Dame des Sept-Douleurs de la langueur, sainte Rose (à Ballan) des maux de jambe, sainte Claire des maux d'yeux. De même, sainte Madeleine délie la langue aux enfants qui ne parlent pas, saint Pierre-aux-liens (à Saint-Christophe) fait marcher les enfants, sainte Elisabeth guérit les adultes de la migraine, saint Hubert préserve les enfants et les adultes de la morsure des chiens enragés. De même encore, on implore saint Greluchon pour avoir des enfants frisés.

Le 24 juin, entre Semblançay et Neuillé-Pont-Pierre, se tient un important pèlerinage en l'honneur de saint Jean. Le 24 juillet, on vient à Saint-Christophe, mais la foule des fidèles y est bien moindre que le 1er septembre. Dans l'église de ce dernier village se trouve un saint Christophe gigantesque, sculpté dans une pierre tendre et peint de vives couleurs. Ses jambes sont à hauteur de la main ; les personnes qui viennent faire leurs dévotions devant la statue du saint ont coutume d'y creuser des trous avec la pointe d'un couteau. La poudre ainsi recueillie est mélangée à la bouillie des enfants, ce qui les préserve ou les guérit sûrement du mal aux jambes. De temps en temps le conseil de fabrique doit voter un crédit spécial pour remettre à neuf les mollets du saint.

Les « jugeurs d'eau » ne semblent pas jouir d'une bien grande faveur auprès du public. Ces spécialistes sont, comme on sait, doués de la faculté de reconnaitre la maladie, d'après l'examen des urines du malade. Ils indiquent quel traitement on doit suivre ou auprès de quel saint on doit se rendre en voyage ; ils confectionnent aussi certains onguents dont la formule est secrète.

Quand la nature d'une maladie reste inconnue, on s'adresse, pour élucider cette grave question, à certaines personnes qui ont alors recours à des pratiques très curieuses, qu'elles varient sans doute au gré de leur fantaisie. A Saint-Christophe, Mme Bi.... est bien connue pour cela : chaque jour, de nombreux clients viennent la consulter, de plusieurs lieues à la ronde ; sa réputation est très grande dans toute la région. Mme Du.... à Saint-Paterne, et Mme Bel..... à Bueil, ont également une certaine renommée. Je ne sais qu'imparfaitement comment procèdent ces deux dernières, mais leur jeu n'est qu'une variante de celui de Mme Bi....

Celle-ci demande tout d'abord à la personne qui vient la consulter le nom, l'âge et le sexe du malade. Elle allume un cierge, prend une assiette remplie d'eau bénite, puis se met à genoux, fait le signe de la croix et récite des prières. En même temps, elle laisse tomber dans

Digitized by Google

l'eau des gouttes de cire. En se figeant, ces gouttes prennent des formes variées : elles s'étalent à la surface, se creusent en nacelle, se roulent en forme de graine, restent vers le milieu de l'assiette, se rapprochent du bord, sont en partie submergées, etc. La forme même des gouttes indique la maladie : par exemple, la forme en grain d'orge désigne le mal de Saint-Georges (on remarquera l'assonance) ; pour obtenir la guérison, il suffit donc de faire un voyage à l'autel de saint Georges et de s'y faire dire un évangile. Souvent aussi, les gouttes de cire, prennent des aspects assez divers pour que le diagnostic soit incertain ; on se tire de ce mauvais pas en faisant dire un évangile à l'intention de tous les saints : celui qui tient le mal sous sa puissance y trouve son compte.

Des personnes malicieuses (car il en est qui n'ont guère confiance dans ces divinations) ont fait cette singulière remarque, que les gens du pays étaient rarement atteints du mal de saint Christophe ou de saint Gilles ; on les envoie faire un voyage en quelque autre endroit. En revanche, le mal de saint Christophe ou de saint Gilles frappe surtout les gens venus de loin, qui n'ont pas le loisir de rester pour accomplir leur « voyage » dans les conditions requises. En partant, ils chargent donc la fille de Mme Bi... de faire le voyage à leur lieu et place, et c'est pour celle-ci la source d'un profit appréciable.

Entre le rebouteur et le guérisseur, la transition est insensible ; ce n'est le plus souvent qu'un seul et même personnage ; parfois pourtant, le guérisseur se borne à conjurer les maladies à l'aide de signes et de prières, et n'exerce point les fonctions de rebouteur, c'est-à-dire ne réduit point les luxations et ne consolide point les fractures.

J'ai eu récemment l'occasion de causer assez longuement avec le père Ba..., un vieux guérisseur bien connu dans la contrée. J'avais eu l'occasion de lui rendre quelques services et il m'en avait gardé une reconnaissance à laquelle je me plais à rendre hommage. Aussi ne s'est-il pas montré trop réservé à mon égard et, bien que, en ma qualité de médecin, je fusse en quelque sorte son adversaire naturel, a-t-il eu assez de confiance en moi pour me livrer à demi quelques-uns de ses secrets.

Ces secrets, il les avait appris lui-même, voilà fort longtemps, d'un taupier qui habitait un village peu éloigné et avait été jadis brosseur d'un médecin militaire : cette ancienne fonction donnait à ses connaissances médicales une légitimation suffisante. Pendant les nombreux loisirs que lui laissait la chasse aux taupes, le susdit taupier exerçait le plus possible, et au grand jour, la profession de guérisseur et de rebouteur, tant et si bien qu'il eut maille à partir avec la justice. Un jour, une jeune et jolie fille vint le consulter pour une maladie quelconque : il examina le cas avec attention, puis il déclara qu'il lui sera

Digitized by Google

facile de guérir la malade et qu'il doit pour cela lui « pivoter trois fois sur le nombril. » La jeune fille trouve le remède étrange et refuse ; cependant comme le mal ne passait point, elle finit par céder. On voit d'ici ce qui s'ensuit : viol, grossesse, procès et plusieurs années de prison.

Cet exemple assez récent montre quelle importance considérable on attribue au guérisseur et quel rôle néfaste celui-ci peut jouer. Le taupier en question était un vulgaire criminel ; je m'empresse d'ajouter que son élève, le père Ba..., est au contraire un parfait honnête homme, auquel on ne peut rien reprocher qu'une trop grande crédulité.

Il me racontait ses principales guérisons avec une grande bonne foi et avec l'accent de la sincérité, persuadé qu'il n'était en tout cela que l'instrument de Dieu. « Pour réussir, disait-il, il ne suffit pas de bien faire les signes et de réciter correctement les prières, il faut encore les dire avec ferveur et conviction. La maîtresse R... dit que j'ai coupé les coliques à son homme : en réalité, je n'ai fait que lui tracer des signes de croix sur le ventre et dire en latin des prières que je ne comprends pas ; l'Etre suprême a écouté mes prières et l'a guéri. »

Ambroise Paré avait dit déjà : « je le pansay, Dieu le guarit : » voilà ce mot célèbre réédité, à plusieurs siècles de distance, par un paysan illettré, qui bien sûrement n'a jamais ouï parler du père de la chirurgie.

Les pratiques du père Ba.... consistent essentiellement à faire des signes de croix sur les parties malades et à réciter des prières tantôt latines, tantôt françaises ; le texte de ces prières varie suivant les circonstances.

Par exemple, le mal de dents se conjure en faisant trois signes de croix, puis en frappant de l'ongle après chaque signe sur la gencive de la dent malade ; en même temps, on récite une formule latine.

Pour l'entorse, on dit encore une prière latine et on trace sur la partie malade, avec le gros orteil du pied gauche, neuf signes de croix faits de trois façons différentes. La colique se traite encore d'une manière analogue.

Pour couper les fièvres, on procède autrement. On s'enquiert du nom, du sexe et de l'âge du malade, afin de le signaler dans les prières ; on demande aussi combien il a eu d'accès. Cela connu, on s'en va couper dans un bois une baguette de coudre franche, c'est-à-dire un jeune rameau de coudrier qui n'a pas encore porté de fruits. La baguette dans une main et le couteau ouvert dans l'autre, on se met alors à genoux et on récite autant de fois la prière appropriée que le malade a eu d'accès de fièvre ; après chaque prière, on fait une encoche sur la baguette. Dès que le nombre des « coches » et égal à celui des accès, on fend la baguette du haut en bas, en divisant les encoches par le

Digitized by Google

milieu ; puis on prend l'une des moitiés de la main gauche et on la jette derrière soi, par dessus l'épaule gauche, sans regarder où elle va tomber. L'autre moitié est emportée à la maison, puis brûlée dans l'âtre. Ce moyen est infaillible.

On panse les écorchures, contusions et traumatismes avec la préparation suivante : on se procure du savon de Marseille et on en râcle une certaine quantité, dans la portion la plus bleue ; on ajoute quantité égale de crême fraîche, puis on soumet à la cuisson.

Nous avons dit que les pratiques du père Ba... étaient accompagnées de prières et de formules latines ou françaises. J'ai cherché vainement à en connaître le texte.

— « Je vous le dirai volontiers, si vous m'apprenez à conjurer les vipères. »

J'ai en effet, dans le pays, la réputation de conjurer les vipères et autres bêtes venimeuses, depuis le jour où l'on m'a vu traverser le village en tenant à la main (derrière la tête, bien entendu) une énorme vipère vivante que je venais de capturer dans un champ. J'eus beau donner à mon interlocuteur l'assurance que, pas plus que lui, je ne savais conjurer les serpents venimeux ; il ne voulut pas se laisser convaincre.

— « Puisque vous ne voulez pas me faire connaitre votre secret, je n'ai pas besoin de vous livrer le mien ; il s'en ira avec moi. »

Dr Raphaël Blanchard.

On nous permettra de signaler encore ici deux coutumes tourangelles, qui ne rentrent point dans le cadre de cet article, mais se rapportent à des questions déjà traitées dans la *Revue*.

1. — Voilà vingt-cinq ans, la tradition du *gui l'an neuf* était encore parfaitement conservée : le 31 décembre, les gamins allaient de porte en porte et récoltaient ainsi des fruits, des œufs, des galettes, etc. La formule irrévérencieuse qu'ils employaient pour solliciter la générosité des ménagères était la suivante : « A guilanleu, s'il vous plait ; si vous ne voulez pas me donner, je vas ch... dans le coin de votre mé. » Aujourd'hui, cette coutume est perdue.

2. — Ce n'est pas seulement dans le Poitou que les faucheurs ont l'habitude de passer sur le tranchant de leur faux une tête de vipère ou d'affiler leur faux avec une pierre ayant touché une tête de vipère. En Touraine, ce même usage existe : si l'on tue une vipère au moment de la moisson, on ne manque pas de lui couper la tête et de mettre celle-

Digitized by Google

ci dans le « couiller[1] » avec la pierre à affiler. La faux acquiert ainsi un fil plus fin ; mais aussi les coupures qu'elle produit sont réputées beaucoup plus dangereuses.

Dr R. Bl.

FACÉTIES SUISSES

Au cours d'un voyage en Suisse, il y a quelques années, un Genevois, qui avait résidé à Lausanne, me raconta quelques facéties attribuées à la municipalité de cette ville.

La première fois qu'un banc fut installé par sa décision, sur la promenade publique, la municipalité fit inscrire sur le dossier : *Banc pour s'asseoir.*

Il faut dire que dans beaucoup de villes, en Suisse, les particuliers placent devant leurs maisons des bancs sur lesquels les passants ne sauraient s'asseoir sans être indiscrets.

A Lausanne, toutes les rues sont en pente ; or, la municipalité n'ayant en caisse que la moitié de la somme nécessaire pour paver la ville, prit une décision qu'elle fit afficher et où il était dit : « *Cette année on pavera les rues qui vont en montant et l'année prochaine on pavera celles qui vont en descendant.* »

Dans un des livres de M. le pasteur Cérésole, se trouvait une facétie dont je retrouve la mention au crayon sur un carnet.

On abattait un jour un hêtre qui gênait la circulation sur la voie publique[2]. Lorsque les coups de hache eurent entaillé le

[1] On donne ce nom expressif à une sorte d'étui en bois (depuis quelque temps, on en fait en tôle), dans lequel se met la pierre, avec un peu d'eau. Cet étui est attaché à la ceinture et pend comme un tablier, sur le devant du corps.

[2] C'était dans une commune dont le nom n'était pas indiqué, mais qui a pour surnom *la Redalaïe.*

Digitized by Google

tronc de l'arbre, le syndic de l'endroit eut l'idée qu'en montant dans les branches et en se suspendant le plus haut possible on le ferait choir plus facilement. Aussitôt, il grimpa sur le hêtre et invita les municipaux présents, les fonctionnaires et subordonnés de tous grades, à se joindre à lui en formant la chaîne.

Le vice-président s'empressa d'obéir et monta se suspendre aux jambes du syndic; le boursier se cramponna aux jambes du vice-président et ainsi de suite jusqu'au marguiller, au taupier et aux autres fonctionnaires, en suivant respectueusement l'ordre hiérarchique.

Cette grappe humaine ainsi formée et l'arbre faisant mine de vouloir tomber à la première bonne secousse donnée en commun, le syndic s'écria : « *Ora, fadè to attinchon ! vè mè cratzi su lè man.* » (A présent faites tous attention ! je vais me cracher dans les mains).

A peine a-t-il prononcé ces mots, qu'il lâche l'arbre et tous les copains s'écrient en tombant par terre : « *Oh ! tienna redalaü* ! » (Quelle dégringolade) !

De là le surnom : *lè Redalè* ! donné à la commune.

C'est encore à Lausanne, m'a-t-on dit, qu'un écriteau, ainsi conçu, avait été cloué sur l'unique maison située au bas d'une montée :

Il est défendu aux voitures de courir et de descendre autrement qu'au pas, sous peine d'amende. Ceux qui ne savent pas lire n'ont qu'à entrer ici pour se faire traduire l'ordonnance.

Et cette unique maison était un *bouchon*, parbleu !

M'étant aperçu que les Suisses des cantons qui bordent le Léman, avaient une propension à se « blaguer ; » j'aurais préféré entendre ces récits de la bouche d'un Lauzannais ; mais je fus à même de constater, quelques jours plus tard, que les Vaudois pratiquaient volontiers la facétie, chez eux, *coram populo*. — En effet, traversant Lauzanne, je remarquai, au bas d'une rue, à pente des plus raides, un établissement qui a pour titre : « *Café de la glisse*, bien placé, on le voit, pour vendre des petits verres d'arquebuse ou de gènepy des Alpes, aux passants trop pressés de descendre la rue... A quelques pas plus loin, un concurrent, pour ne pas être en reste de réclame, a choisi pour enseigne : « *Café du Raisin*.

Digitized by Google

Un habitant de Bex, un Vaudois cette fois, m'informa que dans un hameau, situé dans les montagnes, et où l'on va en promenade le dimanche, chaque maison, qui est un cabaret, (en Suisse on dit une *gargote*) avait la même enseigne, sur laquelle il y a simplement l'indication : *Vin sans eau*, mais écrite en rébus d'une façon différente. Dans une autre ville on remarque l'*Auberge des Maréchaux* qui attire le regard, au moyen d'un immense fer à cheval orné de tous les attributs des maréchaux-ferrants. Enfin à Bex, à côté d'un hôtel : *Le Logis du Monde*, dont la porte d'entrée est surmontée d'un globe terrestre suspendu et se balançant au gré du vent, on s'arrête assez intrigué, devant une superbe enseigne, découpée, peinte et dorée, qui s'avance jusqu'au milieu de la rue et qu'une magnifique potence en fer forgé, ouvragé et doré contribue beaucoup à faire admirer. Le sujet, un bélier, armes parlantes de la ville, se trouve placé près de la fenêtre de la pièce qui sert aux réunions de la municipalité, laquelle pièce, située au premier étage de la maison, une maison quelconque, est dépendante d'une salle de café. L'explication de la devise municipale est bien simple : L'*x* de Bex, ne se prononçant pas, on dit *bè*, comme le mouton.

On sait que les Suisses français n'aiment pas les allemands en voici la preuve : Il y eut autrefois à Lausanne un hermaphrodite. Un habitant de cette ville en fit cette description qui est restée proverbiale : « C'est pas un homme, c'est pas une femme, c'est pas un singe, c'est. . un Allemand. »

A. Certeux.

Digitized by Google

SECONDE VUE : INTERSIGNES[1].

II

LES PRONOSTICS DE MORT PROCHAINE.

Il existe dans le pays de Vire une tradition que j'avais entendue citer par ma bonne nourrice, il y a une trentaine d'années ; elle m'a été rappelée récemment par plusieurs vieillards. La voici :

Tout catholique qui récite dévotement chaque soir, pendant une année, les quinze oraisons de sainte Brigitte, qui forment un véritable chapelet en ce sens qu'elles sont précédées du *Pater noster*, de l'*Ave Maria*. et suivies du *Gloria patri*, connait suivant les uns, longtemps d'avance, — on ne sait de quelle manière, — le jour et l'heure de sa mort, selon les autres, il ne l'apprend que deux heures avant le moment critique, par trois coups frappés très discrètement sur un meuble de sa chambre mortuaire. On dit toutefois que si le croyant manque une seule fois à s'acquitter de cet exercice, il est obligé de recommencer l'année à partir de ce jour, sans quoi il aurait perdu tout le fruit de ses prières[2].

Les vieillards citent des faits à l'appui de cette croyance.

VICTOR BRUNET.

Plusieurs légendes populaires, parlent d'une époque où le privilège d'être prévenu de sa mort prochaine par un signe certain n'était pas limité aux gens d'église ou aux fervents de sainte Brigitte. En 1882. M. Reinhold Kœhler a publié dans l'*Archivio* t. I, p. 70 et suiv. une étude sur quatre versions de cette légende les seules qui fussent alors connues. Elles ont été recueillies en Esthonie, en Basse-Autriche, en Basse-Lusace et dans le pays Basque. D'après ces quatre récits, les

[1] Cf. le t. v, p. 419.

[2] D'après de Chesnel *Dict. des Superst.* col. 1050. si on récite tous les jours l'oraison de sainte Brigitte, on ne manque pas, par une révélation spéciale d'acquérir la connaissance exacte du jour et de l'heure de sa mort.

Digitized by Google

hommes sachant que leur vie serait de peu de durée faisaient des ouvrages fragiles. Dieu l'ayant su (soit en voyageant sur terre soit seul, soit en compagnie de saint Pierre, décida) que désormais les hommes ne connaîtraient plus exactement l'heure de leur mort.

Depuis l'étude publiée par M. Kohler, on a trouvé en France trois similaires de ces légendes, l'une du Nivernais, *Revue des Traditions* t. I, p. 70; l'autre de la Haute-Bretagne (SÉBILLOT, la mort en voyage dans *Archivio* t. IV p. 420). Voici la troisième. Il y avait une fois un homme qui fabriquait une haie autour de son champ avec de la fougère. Le bon Dieu vint à passer par là et lui dit : « Pourquoi construis-tu cette haie avec une plante si fragile qui demain n'existera plus? » — « Elle durera toujours bien autant que moi, répondit l'homme, car je meurs demain. »

Dans ce temps-là chacun connaissait la date de sa mort et savait combien de temps il devait passer sur la terre.

Alors le bon Dieu lui dit : « Puisque tu as peur de travailler pour ton semblable et que la plupart des hommes te ressemblent, désormais personne ne saura plus combien de temps il devra passer sur la terre et la mort les surprendra à l'heure où ils y penseront le moins. De cette façon il y en aura qui feront des travaux qui dureront plus longtemps qu'eux et qui serviront à ceux qui viendront après eux. » Cela dit, il continua sa route et c'est depuis cette époque que les gens ne savent plus la date de leur mort et combien de temps ils doivent passer sur la terre.

(Recueilli à Saint-Cast, le 8 septembre 1890, par F. Marquer.)

En Berry, le jour des Morts, un revenant apparaît près la Croix-Tremble, et appelle ceux qui mourront dans l'année. (LAISNEL DE LA SALLE, t. I, p. 163).

Suivant une croyance bretonne, à minuit, le soir de la Toûssaint, les âmes des morts viennent auprès du reliquaire, et crient le nom de ceux qui doivent mourir dans l'année. (*Le Conteur breton* t. I, p. 175).

D'après plusieurs traditions du moyen âge germanique rapportées par Grimm (*Veillées allemandes*, trad. l'Héritier, t. I, p. 420), des gens d'église étaient avertis de leur mort quelque temps à l'avance ; à Merseburg, un coup violent était frappé sur le siège d'un chanoine trois semaines avant sa mort. Au monastère de Corvey sur le Weser, toutes les fois qu'un Frère devait mourir, il recevait un avertissement trois jours auparavant. Un lis qui se trouvait dans la guirlande d'honneur suspendue dans le chœur ne manquait pas d'en descendre pour se montrer sur le siège du Frère dont la vie était arrivée à son

Digitized by Google

terme. Le prodige dura pendant plusieurs centaines d'années, jusqu'au jour où un jeune Frère transporta le lis sur le siège d'un vieil ecclésiastique. Cela n'empêcha pas le jeune Frère de mourir, mais le prodige cessa.

Quand un chanoine de la cathédrale de Lubeck devait mourir, on trouvait le matin sur le coussin de son siège, dans le chœur, une rose blanche. Un chanoine nommé Rebundus ayant vu une rose sous son coussin, la plaça sous celui de son voisin, et lui demanda si en retournant le soir, suivant l'habitude, il n'avait rien vu. L'autre affirma que Rebundus avait triché, et il s'en suivit une querelle, au cours de laquelle le chanoine exprima le vœu que celui qui avait trompé l'autre eût après sa mort, à frapper dans son tombeau pour avertir les chanoines, au lieu de la rose. Amen, répondit Rebundus. Il mourut peu après et depuis, chaque fois qu'un chanoine doit mourir, Rebundus frappe sans cesse sous son tombeau.

Dans les couvents, la masse de saint Benoît, qui frappait lorsque quelqu'un devait mourir, épouvantait les religieux et surtout les religieuses : à la fin du siècle dernier, on y croyait encore, dit Monteil. (*Hist. des Français*, t. I, p. 58 note).

PAUL SÉBILLOT.

BIBLIOGRAPHIE

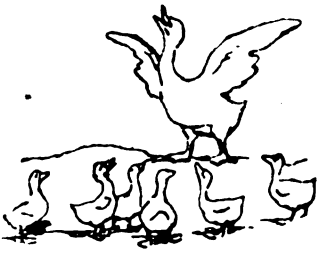
L. P. M. Luzel et A. Le Bras. — *Soniou Breiz-Izel.* Chansons de la Basse-Bretagne. 2 vol. in-8° de pp. XXIX-335 et 350 p. Paris, Bouillon (15 fr.)

Nous recevons au moment de mettre sous presse l'important ouvrage de M. Luzel; nous en rendrons compte d'une manière détaillée dans le prochain numéro. Voici ses principales divisions. — I. *Enfantines.* — II. *Chansons sentimentales.* — III. *Mariage.* — IV. *Chansons humoristiques et satiriques.* — V. *Métiers.* — VI. *Chansons de soldats et de bord.*

P. S.

Digitized by Google

NOTES ET ENQUÊTES.



∴ *Diner de ma Mère l'Oye.* Le 63e dîner de ma Mère l'Oye a eu lieu le 29 novembre, au restaurant des Sociétés savantes, sous la présidence de M. Charles Ploix, président de la Société. Les autres convives étaient MM. Lionel Bonnemère, Henri Cordier, H Doncieux, E. T.Hamy, Eugène Müntz, Léopold Martin, Charles Normand, Arthur Rhôné, Raoul Rosières, Paul Sébillot, Julien Tiersot

Au dessert, M. Charles Normand fait circuler de très intéressantes photographies qu'il a prises pendant son voyage en Grèce et en Orient ; il montre aussi quelques aquarelles exécutées au cours de cette excursion ; M. Lionel Bonnemère parle de superstitions bretonnes, M, Julien Tiersot chante plusieurs chansons recueillies par lui.

∴ *Les orages et les curés.* — En Berry, lorsque les paysans voient se former un ciel d'orage, ils ne manquent jamais de dire : Pour sûr il va tomber des curés. Mais ils ne voient dans cette phrase qu'une analogie entre la noirceur des nuages et celle de la robe des prêtres.

La preuve est que souvent un auditeur de la phrase réplique : à moins qu'il ne tomberait des *couards*. Couard est le nom berrichon de Monsieur du Corbeau dont la robe est également d'un noir de nuée d'orage.

(Comm. de M. le Dr Labonne.)

∴ *Superstition des sauniers.* — Les sauniers sont convaincus que la coloration rose du marais salant est l'avant-coureur d'une bonne récolte. Ils prétendent que le fond des salines réfléchit par avance, comme un miroir, les rayons du soleil que leur promet l'été. — (Mme Figuier. *Le gardian de la Camargue*).

∴ *Le crachat et la chance.* Les pêcheurs arabes de Mascate, comme ceux des Etats-Unis, crachant sur l'appât afin de se porter bonheur. Edmond Robertz. *Embassy to the Eastern Courts*, p, 357. 1 vol. in-8° New-York. 1847. (Comm. de M. Girard de Rialle).

AVIS

Une indisposition de M. Alexandre Tausserat, qui avait bien voulu se charger de dresser la table analytique, a retardé le numéro de décembre.

En raison de modifications que nous comptons apporter à la Revue, il est probable que le numéro de janvier ne paraîtra pas à la date habituelle, c'est-à-dire du 15 au 20. Nous prions nos lecteurs d'excuser ce retard que nous essaierons de faire le plus court possible

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Mythologie.

Des formes iconographiques de la légende de Théophile. *E. Faligan.* 1
Le Diable et l'Enfer dans l'iconographie. *Paul Sébillot.* 20
L'Inventaire des Contes. *Loys Brueyre.* 36
La Légende du chien de Montargis chez les Arabes. *René Basset.* 65
Les Cynocéphales dans la légende. *Henri Cordier.* 71
Les Mythes et les Dieux de la pluie. *André Lefèvre*... 129
La Légende de Didon. *Alfred Harou* et *P. S. René Basset.* 186, 716
Le Mythe d'Orion et une Fable de Florian. *René Basset.* ... 234, 558
Salomon dans les légendes musulmanes. *B. Sax. René Basset* 298, 431
Les Danseurs maudits. *Paul Sébillot.* 336
Une substitution. *René Basset*... 435

Folk-Lore.

Le Folk-lore du pays de Liège. *A. Desrousseaux.* 51
Les Précurseurs de nos études : V. Enquêtes du Premier Empire et de la Restauration. *Léo Desaivre.* — VI. Notes inédites (première moitié du siècle). *La Fontanelle de Vaudoré*.... ... 93, 96
Noms, formes et gestes des Lutins. — III. Basse-Bretagne. *Paul Sébillot*... 103
Les Fois de l'île de Ré. *Daniel Bellet*... 106
Les Ecrivains français et les Traditions populaires. — III. Le Menagina. — IV. Racine. — V. Molière, *Paul Sébillot.* — VI. Les Noëls de la Monnoye. *F. Fertiault.* — VII. Voiture. *Paul Sébillot*... ... ... 145, 242, 395, 487, 712.
Les jours d'emprunt chez les Arabes. *René Basset.* 151
Extraits d'anciens ouvrages anglais relatifs au folk-lore. I. Antiquité de la littérature des nourrices. *Loys Brueyre.* 192
II. Préface de Richard Price à l'Histoire de la poésie anglaise de Warton. *Loys Brueyre*... 471
Traditions et superstitions du Dauphiné. *Ferrand*... 412
Seconde vue : intersignes. *J. Destrée, Victor Brunet, Paul Sébillot,* 419, 751.
Pensées sur les Traditions extraites de divers auteurs. *Paul Sébillot.* 691
Le Folk-lore au Salon. V. *P. S*... 289
Traditions et superstitions siamoises. *Ch. Hardouin.* ... 257, 697

Digitized by Google

Folk-lore européen comparé. — I. La Mère et l'Enfant. *Michel de Zmigrodski*. 385
Les Sociétés de traditions populaires : Société allemande. *P. S*... 544
Les Pendus. *Paul Sébillot*... 577
Sur quelques origines de la Tradition celtique. *D. Fitzgerald*... 611

Origines. — Le Monde physique.

Légendes africaines sur l'origine de l'Homme IV-VII. *René Basset*. 109
Les Pourquoi — LIV-LV. La Mule et le Lièvre. *Achille Millien*. ... 244
Les Glaciers I. Le génie de l'Aletch. Prince *Roland Bonaparte*... 250
— II. Excommunication des glaciers. *Antony Dessaix*... ... 251
Les Villes disparues — I Le Lemps, trad. poitevine. *Léon Pineau*... 483
Les Mines et les Mineurs V-VI. *Paul Sébillot*... 524
Les Haricots. *F. Fertiault*... 562

SUPERSTITION ET SORCELLERIE.

L'influenza au XVe siècle. I. *Raoul Rosières*.. 43
II. — Au XVIe siècle. *Paul Sébillot*... 45
Amulettes et Talismans — VI. Amulette breton contre la fièvre. *Lionel Bonnemère*... 153
VII. — Amulettes d'Italie. *Raoul Bayon*... 219
Superstitions basques. *B. Eygun*. 174
Superstition berrichonne. *B. Labonne*. 175
Pèlerins et pèlerinages — VII. Enfants malades. *Léon Pineau*... 188
Superstitions de la Nièvre. *Mme Paul Sébillot*... 229
Croyances des paysans landais. *J. de Laporterie*.. 245
Traditions et superstitions du Cap-Sizun. *B. Le Carguet*. ... 169,287
Le Voyage présidentiel et les Traditions populaires. *Paul Sébillot*. 303
Traditions et superstitions de la Sarthe. *Mme Destriché*. ... 337,563
Des Apparitions en Vendée. *G. de Launay*... 353
Superstitions du département de l'Indre. *Lionel Bonnemère*... 440
Pour être heureux toute l'année. *Raphaël Blanchard*.. 442
Astrologie des Annamites. *G. Dumoutier*... 513
Superstitions auvergnates. Cantal. *Antoinette Bon*... 539
La Boulangerie et le Pain. Questionnaire P. S. 559
Les Oiseaux en Poitou. *Léon Pineau*... 571
La Médecine superstitieuse en Russie. *A. L. Jarchy*... 641
Superstitions du Mozambique. *Charles Hercouët* 647

Digitized by Google

Superstitions du canton de Gennes (Maine-et-Loire). *Lionel Bonnemère* 673
Superstitions de civilisés. — II. *Paul Sébillot*.. 648
Préjugés en Louisiane. *Clément Rubbens*... 708
Traditions et superstitions de la Touraine — II. Petit guide médical. *Raphaël Blanchard*... 740

Moeurs et Usages.

La fête des Rois. — IX. Quête en Bourgogne. *Morel-Retz*. ... 29
XII. En Champagne. *Henri Cèard*. 30
XIII. La Fève à la cour en 1706. *A. Tausserat*... 31
XIV. Ordalies en Bourgogne. *L. A. Fontaine*... 105
Coutumes scolaires. — IV. En Allemagne. *Raphaël Blanchard*. 46
Les Asiles de nuit en Chine. *A. Certeux*. 57
Le Carnaval dans les Vosges. *L.-F. Sauvé*... 90
De quelques formes de salutation. *Abel Hovelacque*... 119
Le Cierge de la Chandeleur. *F. Fertiault*... 177
Coutumes de Mariage. — VI. En Belgique. *Jules Lemoine*. ... 181
VII. Une noce en Béarn. *Daniel Bourchenin*. 221, 710
Brimades et initiations I. Les Béjaunes du commerce. *A. Certeux*. 247
Usages et superstitions de mai. — III. Le premier mai en Poitou. *Léon Pineau*... 278
Saint Blaise. *Paul Sébillot* — V. *Bogisic*, *R. Bayon*. ... 275, 563, 592
Cérémonies et Coutumes nuptiales en Russie. *Léon Sichler*. 321, 421, 500, 614, 651
Une Noce de paysans en Chalosse. *J. de Laporterie*. 418
Le Samedi Saint à Cuba. *A. Certeux* 509

Folk-lore militaire.

Le Dieu Canon, *A. Certeux*. 637

Folk-lore de la mer.

Les Coquillages de mer. III *Paul Sébillot*. 208
Les Zoophytes, *Paul Sébillot*. 269
Les Mollusques. *Paul Sébillot*... 407
Une Source d'eau douce dans la mer, *Girard de Rialle*. 441
Les Crustacés (suite), *Paul Sébillot*... 555

Digitized by Google

Folk-lore Parisien.

Miettes de folk-lore parisien, *Napoléon Ney*. *G. Fouju, Girard de Rialle*... ... ... 15, 274, 595

Jeux, Proverbes, Formulettes.

Proverbes et dictons de marins, *Raoul Bayon*... 35
Devinettes de Bourgogne, *F. Fertiault*... 168
Devinettes d'Auvergne, *Antoinette Bon*... 204
Formulettes béarnaises, *Daniel Bourchenin*. 278
Devinettes de la Haute-Bretagne, *Raoul Bayon*.... 298
Quelques proverbes du XVe siècle. *Raoul Rosières*... 449
Devinettes de la Basse-Bretagne : pays de Vannes, *P. M. Lavenot*. 666
Proverbes et dictions Malays (suite). *O. Beauregard*... 722

Contes et Légendes.

Le Pays des Chèvres, conte sicilien *G. Pitrè*. 48
La Légende du chien de Montargis chez les Arabes. *René Basset*. 65
Bazin la lune, légende du Dauphiné. *A. Certeux*.. 117
Légendes et superstitions préhistoriques. III. Eure-et-Loir. *G. Fouju*. 154
IV. La Hotte du Diable. *René Stiébel*. 230
V. En Belgique. *Alfred Harou*. 231
VI. *G. Fouju*... 283
Facéties wallonnes. *Amé Demeuldre*... 173
Les Roseaux qui chantent. — III. La Rose d'or, conte du Maine *Léon Pineau*. 178
Le Seigneur Loup-Garou, légende de l'Auvergne. *Antoinette Bon*. 216
Le Long Hiver. — I-II. Versions flamandes. *Alfred Harou*... ... 248
III. Version poitevine. *Léon Pineau*. 560
Le Bonhomme Misère, légende liégeoise. *Alfred Harou*. 299
Facéties bourguignonnes. *L. A. Fontaine*... 304
Les Contes dans les sermons du moyen âge.—II. Horrible exemple de l'évêque Hugues. *F. M. Luzel*... 355
Légendes et Contes bassoutos. — V. La Tortue. VI. Raseretsana. *E. Jacottet*. 373
Quelques Contes très courts. *Paul Sébillot*... 437
Allusions à des contes populaires. *René Basset Paul Sébillot*. 485, 486

Digitized by Google

Transformations des légendes, des anecdotes, etc. *A. Desrousseaux*. 568
Lamhoigin, conte irlandais de la Saint-Martin. *David Fitzgerald*. 605
La Bêtise des gens, conte de la Champagne. *Louis Morin* 633
Les Danseurs maudits — III. Légende du Poitou. *Léon Pineau*. . 677
Pitje de Dood, conte flamand. *Alfred Harou*. 688
Polichinelle a deux bosses, légende liégeoise. *Alfred Harou* 690
Le Lac des Fées, légende corse. *D.-A. Zevaco* 692
Légendes siamoises. *Ch. Hardouin*... 697
Contes troyens. *Louis Morin*. 723
Facéties suisses. *A. Certeux* 751

Chansons et Musique.

Les Noces du Coucou et de l'Alouette — V. des Dombes. *Claude Perraud* 15
Les Noces du Papillon, pays de Caux. *Aug. Bernard* 16
Les Noces de l'Alouette et du Pinson. Poitou. *Léo Desaivre*.. ... 17
Les Noces de la Bécasse et de la Perdrix. *Mme Paul Sébillot*... ... 19
Le Retour du Soldat. V. du Maine. *Mme Destriche*.. 68
Chansons et Danses étrangères. II. Musique et Danses roumaines. IV. Rapsodie cambodgienne de M. Bourgault-Ducoudray. *Julien Tiersot* 112
Le Rossignolet, ch. des Hautes-Alpes. *Raphaël Blanchard*, V. du Morvan. *Julien Tiersot* 205, 144
Les Chants héroïques du peuple Russe. *Michel de Chroushoff* 163, 235, 538
Le Prisonnier de Nantes V. de la Loire-Inférieure. *A. Certeux*... 171
V. des Côtes-du-Nord. *Mme Paul Sébillot* 172
La Mort d'Adèle, chanson de la Haute-Bretagne. *Mme Paul Sébillot*. 252
Joli mois de Mai fleuri, pays de Caux. *Aug. Bernard*... 268
Le Petit Tambour, chanson avec jeu. — I. Champagne. *Marie Guyot*. — II. Paris. *Gabrielle Wallène* 283, 285
Le Pont de Londres. I. Ronde de la Champagne. *Marie Guyot*. ... 334
II. Haute-Bretagne. *Mme Paul Sébillot*.. 335
Trois Pastourelles du Morvan. *Julien Tiersot*... 391
Sur l'Origine populaire du mot Alleluia. *J. Tiersot*... 394
Chant de moisson du Morvan. *J. Tiersot* 463
Le Rossignol Messager, version du Morvan. *Julien Tiersot*.. ... 534
Le Joli Meunier de la Haute-Bretagne par *Paul Sébillot*... ... 566
La chanson de Bricou I. *René Basset*... 545
II. Biquette, randonnée poitevine, *Léon Pineau*... 548

Digitized by Google

III. Ronde Normande. *L. de la Sicotière*... 549
IV. Versions Alsacienne et lorraine. *René Basset*... 598
La Chanson du Géant. *Julien Tiersot*... 596
Le Portrait de la Maitresse. III. v. du Morvan. *Julien Tiersot*
IV. V. de la Sarthe. *Mme Destriché*... ... ... 645, 646
Audition de Noëls français au cercle Saint-Simon. *Julien Tiersot*. 54
La fille déguisée en dragon, V. du Morvan. *Julien Tiersot*... 706

Héros populaires.

Le Peuple et l'Histoire. I. Révolution française (suite) *Paul Sébillot*. 159
IV. Mandrin. *Morel-Retz* 433
V. Buckingham dans l'ile de Ré. *Daniel Bellet*... 634

Iconographie.

Des Formes iconographiques de la Légende de Théophile. *Ernest Faligan* 1
Le Diable et l'Enfer dans l'iconographie. III. *Paul Sébillot*... ... 20
Un Album eskimo. *Charles Rabot*... 233
Imagerie populaire flamande *Alfred Harou*... 281
Le Folk-lore au Salon. — V. Les Traditions et les Peintres pendant la période romantique. *Paul Sébillot*... 289
L'Iconographie fantastique. — II. Les Lutins. *Paul Sébillot*... ... 338
Les Calendriers des Illettrés. — II. l'Almanach des Bergers. *Louis Morin*, — III. *A. Certeux*... ... ... 146, 218
IV. Calendrier des Aztèques. *A. Certeux*... 367
V. Les Bâtons-calendriers *A. Certeux*... 432
V. Calendrier breton. — VI. Calendrier du VIe siècle.. 552
VII. Calendrier-horloge du XIe siècle... 683
L'Imagerie populaire. — V. Basse-Bretagne. *F. M. Luzel*... ... 629

Musées, expositions.

Les Traditions à l'Exposition V. Section Russe. *A. Certeux*... 306
Congrès des Traditions populaires. 417, 631

Poésie populaire.

XIX. Rien qu'une, conte du jour des Rois. *Désaugiers*.. 302
XX. Le Saint de Village. *B. Imbert*... 301

Digitized by Google

Variétés.

Assemblée générale... 122

Nécrologie.

Maurice Jametel. *H. Cordier*... 58
Lécuyer-Leduc. *A. Tausserat* 189
Edouard Charton. P. S. 251
Ernest Faligan. P. S... 572

Bibliograrhie.

Gaetano Amalfi. *Trad. della Peninsola Sorrentina P. S*... ... 511
Julien Delaite. *Glossaire des Jeux wallons. P. S*... 252
G. Dumoutier, *Les Chants et Contes annamites. P. S*... 315
Louis Esquieu. *Jeux de l'enfance à Rennes. P. S*... 510
Gennaro Finamore, *Credenze Abruzzesi, P. S*... 190
George Bird Grinnel, *Pawnee hero stories. P. S*... 313
Japanese fairy tales. Aug. Gittée. 124
Financesco Mango. *Novelle popolari Sarde. P. S*... 694
D. Mac Ritchie. *The Testimony of tradition*. Ch. Ploix. 638
Mac Innes. *Folk and hero Tales from Argil's shire.* Ch. Ploix... 378
Lehmann-Filhès. *Islandic volksagen*. Aug. Gittée. 371
F. M. Luzel. *Soniou*... 754
Albert Meyrac. *Traditions, Coutumes, etc. des Ardennes P. S*... 379
G. Pitré. *Usi Costumi, Credenze. P. S*.. 314
H. de Nimal. *Légendes de la Meuse.* A. Giry. 443
Questionnaire du folk-lore Wallon P. S... 573
Rolland de Denus. *Dict. des Appellations ethniques. P. S*... ...
Francesco Sabatino. *Il volgo di Roma P. S*... 315
Sahib, *La Marine,* croquis *P. S*... ... ...
Paul Sébillot. *Les Héros populaires en Bretagne*, Jean Fleury... 190
Général Tcheng-ki-Tong, *Les Plaisirs en Chine P. S*... 191
Julien Tiersot, *Musiques pittoresques*, Constant Pierre. 316
Gérard Devèze. *Huit Aventures du gourou Paramarta. P. S.* ... 510
Wratislaw, *Sixty folk Tales from Slavonic Sources. P. S*... ... 58

Digitized by Google

ILLUSTRATIONS.

Compositions.

Fragment de la danse macabre du Bar. 21
Portail de la cathédrale d'Autun. 22
L'Enlèvement de Proserpine. *P. Brueghel.* 23
Le Jugement dernier. (Heures de *Simon Vostre.*).. 24
Le Jugement dernier de *Jean Cousin.* (fragmens).. ... . . 25, 27
Diable et Damnés (éd. pop. des Danses macabres). 26
La Gueule d'Enfer, vitrail de Chartres 26
Damnés et Démons, cathédrale d'Amiens... 28
Eole et ses soufflets; *Sahib*... 69
Noé sur l'Arche; *Sahib.* 59
Cynocéphales d'après une miniature indienne... 72
Enée, Anchise et Ascagne, caricature de Pompéi. 74
Hommes à tête de renard. Livre des Merveilles... 76
— chien — 77
Cynocéphales en adoration. Livre de Mandeville. *H. Cordier.* ... 78
Cynocéphales et Hommes combattant. *Id.*. 78–79
Hommes à têtes d'animaux, d'après « *Old. Deccan Days* ».. ... 81
Personnages à tête de chien, coll. Schefer. *H. Cordier*.. 84
Hommes velus, d'après des photographies... 89
Lutin scandinave d'après le recueil d'*Asbjornsen.* 340
Esprit familier scandinave *ib.* 341
Lutin breton. *E. Courboin*... 341
Le Petit Homme rouge des Tuileries. *Saint Evre* 342
Lutin Irlandais... 343
Gathon. *Phiz.* 344
Apparition nocturne. *Richard Doyle.* 345
Pixies. *Phiz.* 346
Les Lutins et l'Homme de pierre. *Richard Doyle*... 347
Lao et les Korrigans. *Penguilly L'Haridon.* 388
La Sorcière et les Pixies. *Phiz*... 349
Rubezalh. *Richter.* 350
Rubezalh, dessin allemand... 351
Une Noce dans la Chalosse. *E. Dufour.* 418
Ran et la fille des flots. 740

Digitized by Google

Imagerie populaire, sculptures, etc.

Anciennes figures de l'Almanach des Bergers. 146, 147
Une Famille de Sirènes, portail de la cathédrale de Lyon... ... 180
Anciens calendriers du XVIe siècle... 208
Calendriers scandinaves. 209
Image populaire groenlandaise... 233
Crecelle des environs de Paris. *G. Fouju*... 273
Claquette des Basses-Pyrénées. *W. Webster*. 274
Jean de l'Ours, Jean le Farceur et la Mort, images flamandes... 287
Bonnet d'enfant lapon. 307
Bandeau lapon... 309
Corset de femme Ossete... 310
Appeaux en forme de canards... 310
Claquette, Crècelle, Epinglette... 310
Calendrier aztèque..... ... ... 369, 370
Bâton-calendrier... 432
Huit figures d'un Grimoire de Sorcier annamite. ... 520,521,522,523
Un ancien Calendrier Breton. 553
Image populaire bretonne. *Bauelle*... 629
Kamée de juifs Polonais. *A. L. Jarchy*. 642
Amulette de juifs Polonais. *A. L. Jarchy*... 643
Calendrier du VIe siècle... 685

Lettres ornées, culs de Lampe.

Lettre G. *Paul Sébillot*. 20

Digitized by Google

TABLE ANALYTIQUE ET ALPHABÉTIQUE

Actinie : appellations populaires, 271.
Adèle (La Mort d'), chanson de la Haute-Bretagne, 232.
Afrique : légendes sur l'origine de l'homme, 109.
Agace ou agache (pie), légende poitevine, 571.
Agate : amulette italien, 220.
Agrole ou grolle (corbeau), légende poitevine, 571.
Aguillaneufs, noëls populaires, 30, 96.
Album eskimo, 233.
ALECSANDRI (B.). *Poésies populaires roumaines*, 112.
Alescha Popowitch, héros des légendes russes, 542.
Aletsch (Le Génie de l'), légende du Valais, 250.
Alleluia : origine populaire, 394.
Allemagne : coutumes scolaires, 46 ; militaire, 448 ; Société des Traditions populaires, 544.
Allusions à des contes populaires, 485.
Almanach des bergers, 145.
Alouette : légende poitevine, 571.
Alouette (L') et le Coucou, chanson patoise bourguignonne, 15 ; et le Pinson, chanson poitevine, 17.
Alsace : randonnée populaire, 599, 600.
AMALFI (Gaetano), *Tradizioni e usi della peninsula sorrentina*, 511.
Amand (Saint), 277.
Amédée (Saint), 743.
Amiens : sculptures de la cathédrale, 21, 23, 28.
Amulettes, 153, 219, 255, 642, 643.
Anémone de mer (actinie) : appellations populaires, 271.
Angleterre : documents concernant le folk-lore, 193 ; coutumes du jour des Rois, 576.
Animaux teints, 576.
Annamites (Astrologie des), 513.
Anniversaires, 576.
Apolline (Sainte), 743.
Apparitions, 353.
Appellations populaires des coquillages de mer, 210 ; des zoophytes, 269 ; des mollusques, 465 ; des crustacés, 556 ; de l'arc-en-ciel, 536 ; des os du poulet, 574 ; des pendus, 577.
Arabie : contes, 65, 231 ; jours d'emprunt, 151.
Arc-en-ciel, appellation populaire, 536.
Ardennes, légendes préhistoriques, 230.
Arkhangel : coutumes de mariage, 421.
Asiles de nuit en Chine, 57.
Assemblée générale de la Société des Traditions populaires, 122.
Astérie : appellations populaires, 271.
Astrologie des Annamites, 513.
Aube : légendes et superstitions, 448, 562.
Autun : sculptures de la cathédrale 21, 22.
Auvergne : devinettes, 204 ; conte, 216 ; superstitions, 536.
Auxerre : vitraux de la cathédrale, 4, 5.
Aveyron : croyances populaires, 128.
Aztèques : calendrier primitif, 367.

Bagues porte-bonheur, 648.
Banane : croyances populaires, 708.
Bar (Danse macabre du) en Provence, 20.
Basin la Lune, conte dauphinois, 117.
Basque (superstitions du pays), 174.
Basse-Bretagne : lutins, 101 ; imagerie populaire, 629 ; devinettes, 666.
BASSET (René), 65, 109, 151, 234, 431, 435, 485, 545, 558, 598, 716.
Bassoutos : contes et légendes, 373.
Bâtons calendriers, 432.
BAYON (Raoul), 35, 219, 297.

Digitized by Google

Béarn : coutumes de mariage, 221, 710; formulettes, 278.
Beauregard (G. M. Ollivier), 721.
Beauvais : vitraux de la cathédrale, 7.
Bécasse (La) et la Perdrix, chanson de la Haute-Bretagne, 19.
Béjaunes du Commerce, 247.
Belgique : coutumes de mariage, 181; légendes préhistoriques, 230.
Bellet (Daniel), 106, 634.
Bénitier du diable, 155.
Benoît (Pierres de saint), 157.
Berger naïf (Le) : allusion au conte populaire, 486.
Bernard (Augustin), 16, 268.
Bernard l'Ermite : traditions populaires, 555, 556.
Berry : croyances et superstitions, 175, 754.
Bibliographie, 58, 124, 190, 252, 313, 378, 443, 510, 573, 638, 694, 754.
Bibliothèque des Traditions populaires, 128.
Biquette : randonnée populaire, 548, 549.
Bird Grinnel (George), *Pawnee hero Stories and folk-tales*, 313.
Blaireaux : esprits malfaisants, au Japon, 383.
Blaise (Saint), 275, 564, 694.
Blanchard (Dr Raphaël), 46, 144, 442, 512, 576, 743.
Blason populaire des pendus, 580.
Bœuf : sa peau coupée en lanières, 716 (?)
Bogatyrs : paladins de l'épopée russe, 166.
Bogisic (V), 564.
Bon (Antoinette), 204, 216, 447, 536.
Bonaparte (Prince Roland), 250.
Bonhomme Misère (Le), légende liégeoise, 299.
Bonne femme (La) et les Voleurs, conte poitevin, 560.
Bonnemère (Lionel), 153, 440, 448, 673.
Bordeaux : sculptures de l'église Saint-Sernin, 21.
Boulangerie : traditions populaires, 559.
Boule-de-Neige, conte troyen, 725.
Bourchenin (Daniel), 221, 278, 710.
Bourges : sculptures de la cathédrale, 21.
Bourgogne : chanson populaire, 15; quête des Rois, 29; croyances populaires, 105; devinettes, 168.
Bracelets porte-bonheur, 648.
Brées-Rouges, héros des légendes d'Ille-et-Vilaine, 128.
Bresse : devinettes, 168.
Bretagne : amulettes contre la fièvre, 153; calendrier breton, 552.
Breughel d'Enfer, 21, 28.
Bricou : randonnée populaire, 545, 598.
Brigitte (Oraison de sainte), 751.
Brochet : idéal de la ruse dans les légendes russes, 168.
Brueyre (Loys), 36, 193, 271.
Brunet (Victor), 751.
Buckingham dans l'île de Ré : légende populaire, 634.
Buis (Faire tourner le) : croyance bourguignonne, 105.
Bylines : chants héroïques de la Russie 166.

Cadavre des pendus, emploi qu'en font les sorciers, 590.
Café (Marc de) : révèle le passé et l'avenir, 160.
Calendriers des illettrés, 145, 208, 367, 432, 552, 683; calendrier des Aztèques, 367; breton, 552; du VIe siècle, 683; calendrier-horloge du XIe siècle, 687.
Calmar : traditions populaires, 467, 555.
Camomille : remède populaire, 742.
Cancre : traditions populaires, 470, 556.
Canon (Le dieu) : tradition hindoue, 637.
Cantal : superstitions populaires, 536.
Cap-Sizun (Croyances et légendes du), 169, 287.
Caricature antique, 74.
Carnaval dans les Vosges, 90.
Carthage (Légende de la fondation de), 716.
Cathal Crobhderg, héros de l'épopée celtique, 612.
Caucase : corset porté par les jeunes filles, 308.
Caux (chansons du pays de), 16, 268.
Céard (Henry), 30.
Celtique (Origines de la légende), 611.
Cendille, légende poitevine, 572.
Certeux (Alphonse), 57, 64, 117, 127, 171, 192, 208, 247, 255, 256, 306, 319, 320, 367, 379, 381, 382, 432, 447, 509, 552, 576, 637, 683, 748.
Châlons-sur-Marne : verrières de l'église Notre-Dame, 11.
Champagne : vitraux de la cathédrale de Troyes, 8; de l'église Notre-Dam de Châlons, 11; quête des Rois, 30 coutume de la Chandeleur, 177

Digitized by Google

chansons et rondes, 284, 334; croyances et superstitions, 512, 575; contes et légendes, 562, 632, 723.

Chance : pratiques et croyances superstitieuses, 525, 754.

Chandeleur (Cierge de la), 177.

Chandelle : remède populaire, 742.

Chansons de mariage : en Russie, 321, 420, 500, 614, 651 ; en France : (Bourgogne, 15, 29 ; pays de Caux, 16, 268; Champagne, 30, 284, 334 ; Dombes, 15; Haute-Bretagne, 19, 171, 172, 232, 335, 566 ; Hautes-Alpes, 144 ; Ile-de-France, 286 ; Maine, 68 ; Morvan, 205, 391, 463, 534, 596, 645, 709 ; Poitou, 17 ; Sarthe, 646) ; en Roumanie, 112.

Chantre (Le) et la Souris : allusion au conte populaire, 486.

Chants héroïques du peuple russe, 163, 235, 538.

Chapelle Sixtine : Jugement dernier de Michel-Ange, 22.

Charbonnier (La foi du), allusion au conte populaire, 486.

Charrue délimitant un territoire, 720.

Charton (Edouard), 251.

Chartres : sculptures de la cathédrale, 21 ; vitrail des damnés, 22, 26.

Chats : esprits malfaisants, au Japon, 383 ; coutume populaire, 512.

Chemins : croyance champenoise, 512.

Chervin (Dr), 447.

Cheval sans tête (Superstition du), 197 ; chevaux teints de henné, en Tunisie 576.

Chien (Dents de), amulettes italiens. 220 ; le chien de Brusquet : allusion au conte populaire, 486 ; le chien de Montargis : légende similaire en Arabie, 65 ; le pays des chiens, conte sicilien, 48 ; les trois petits chiens, conte breton, 437.

Chine (Asiles de nuit en), 57.

Christophe (Saint) : représenté avec une tête de loup, 85 ; croyances et légendes, 569, 743 à 745.

Chrouschow (Michel de), 163, 235, 538.

Cierge de la Chandeleur, 177.

Cimetière du Diable, 156 ; cimetières neufs, coutume du Morvan, 448.

Civilisés (superstitions des), 648.

Clair (Saint), 276, 415.

Claire (Sainte), 742, 744.

Claquette ou cliquette russe, 310 ; du Vendredi saint, 273.

Cobza, instrument de musique roumain, 115.

Cochon (dents de), amulettes italiens, 220

Coliques (remèdes contre les), 743.

Collection d'amulettes italiens, 219.

Collier talismanique russe, 643.

Commandement (Livres de), 255.

Comparaisons populaires tirées des pendus, 577.

Congrès des traditions populaires, 417, 631.

Conjurations magiques, 255.

Contes populaires ; arabes et orientaux, 65, 234 ; bassoutos, 373 ; flamands; 568, 688 ; français (Auvergne, 216 ; Bretagne, 437 ; Champagne, 632, 723 ; Dauphiné, 117 ; Flandre, 568, Maine, 178 ; Nivernais, 244 ; Poitou; 560) ; irlandais, 605 ; siamois, 697 siciliens, 48 ; relatifs aux coquillages de mer, 212 ; aux crustacés, 557 ; allusions littéraires, 486 ; dans les sermons du moyen âge, 355 ; antiquité des contes de nourrices, 194 ; inventaire des contes, 36.

Convulsions : remède populaire, 743.

Coq (le) et le Renard, conte breton, 439.

Coqueluche : épidémies au moyen-âge, 43 à 46.

Coquillages de mer : noms, proverbes, devinettes, formulettes, 210 ; contes et légendes, 212 ; usages et superstitions, 213.

Corde de pendu ; croyances populaires, 592.

Cordier (Henri), 58, 71.

Cork (Conte du pays de), 605.

Corneille : appellations populaires en Auvergne, 537.

Corse : croyances et légendes, 192, 692.

Corset des jeunes filles, au Caucase, 308.

Cosmas Indicopleustes, son calendrier, 683.

Coucou, légende poitevine, 572 ; l'Alouette et le Coucou, chanson patoise bourguignonne, 15.

Coucou (primevère des champs), croyance poitevine, 640.

Cousin (Jean), son Jugement dernier, 22 à 28.

Coutumes du Carnaval dans les Vosges, 90 ; de la Chandeleur en Champagne, 177 ; de mai en Poitou, 278 ; de mariage en Vendée, 96 ; en Belgique, 181 ; en Béarn, 221, 710 ; en Russie, 321, 420, 500, 614, 651 ; militaire allemande, 448 ; des mineurs, 525 ; du nouvel an dans l'ancienne France, 256, 319 ; en Touraine, 512 ; de pèlerinages, 188 ; des Rois en Champagne, 30 ; en Bourgogne, 105 ; du Samedi saint à Cuba, 509 ; scolaires en Allemagne, 46 ; tourangelles, 747 ; du

Digitized by Google

Vendredi saint, dans la Seine, 273 ; russes relatives aux enfants, 307 ; aux pendus, 588 ; aux coquilles de mer, 213 ; aux zoophytes, 269 ; aux crustacés, 555.

Crabes : traditions populaires, 555 à 557.

Cramignons : chants populaires du pays de Liège, 51.

Crécelle russe, 310.

Crevette : traditions populaires, 555.

Croix (Sainte), 246.

Croyances et superstitions landaises, 245 ; relatives aux zoophytes, 269 ; aux mollusques, 467, 470 ; aux crustacés, 555.

Crustacés : superstitions, coutumes, noms, proverbes, devinettes, 555.

Cuba : coutumes du Samedi saint, 509.

Cuvelée du diable, 231.

Cyclones : croyances populaires, 574.

Cygne blanc : légende septentrionale, 239.

Cynocéphales, 72 à 89.

Dame blanche : croyance populaire, 673, 674.

Danse macabre du Bar, 20, 21.

Danses populaires roumaines, 112.

Danseurs maudits (Légende des), 336, 679.

Daumerling (Tom Pouce) : héros des légendes allemandes, 200, 201.

Dauphiné : contes, croyances et traditions populaires, 117, 412, 417.

Défense d'éléphant fossile, amulette italien, 255.

Delait (Julien), *Glossaire des jeux wallons*, 252.

Délimitation d'un territoire à l'aide d'une peau de bœuf découpée en lanières, 716 : d'une charrue, 719 ; d'une monture quelconque, 719.

Demandes facétieuses, 297.

Démangeaisons : pratique superstitieuse des Aveyronnais, 128.

Demeuldre (Amé), 173.

Démons : iconographie, 1 à 14, 20 à 28 ; croyances et pratiques des Siamois, 261.

Denis (Saint), 64.

Dentition des enfants : croyances populaires, 743.

Dents (Remède contre les maux de), 742 ; dents fossiles, amulettes italiens, 220 ; dents de squales, amulettes contre la foudre, dans les Landes ; dents de tonnerre, 246.

Désaivre (Léo), 17, 93, 96.

Désaugiers, 32.

Desbordes, 127, 640.

Descubes (Amédée), 381, 383, 574, 575.

Desrousseaux (A.), 51, 568.

Dessaix (Antony), 251.

Destrée (Jules), 419.

Destriché (Mme), 68, 337, 563, 646.

Devèse (Gérard), *Les huit aventures du Gourou Paramârtta, contes tamouls*, 510.

Devinettes : de l'Auvergne, 204 ; de la Bresse, 168 ; de la Basse-Bretagne, 666 ; de la Haute-Bretagne, 295 ; de la Saintonge, 168 ; malayses, 722 ; relatives aux coquillages de mer, 210 ; aux zoophytes, 269 ; aux mollusques, 465 ; aux crustacés, 556.

Devins siamois, 266.

Diable : métamorphosé en lion, 13 ; dans la légende de Théophile, 1 à 14 ; iconographie, 20 à 28 ; conjurations magiques, 255 ; griffe, bénitier, cimetière du diable, 155 ; pierres du diable, 155, 231 ; hotte du diable, 230 ; cuvelée du diable, 231 ; les trois poils du diable : conte troyen, 728.

Dictons malays, 720 ; des marins, 35 ; des mariniers du Rhône, 417.

Didon (Légende de), ses analogues, 186, 717.

Dieu Canon (le), tradition hindoue, 637.

Diptirocarpus, arbre sacré chez les Siamois, 260.

Divination, à Siam, 266, 267.

Divinités de la pluie, 129 ; siamoises, 257.

Documents anglais relatifs au folklore, 193.

Doïne, chants populaires roumains, 115.

Doubinouchka, chœur populaire des ouvriers russes, 164.

Doubs : légendes populaires, 562.

Dounaï : héros des épopées russes, 166.

Dragon (La fille déguisée en), chanson du Morvan, 709.

Dumoutier (G.), 513 ; *les Chants et les Traditions populaires des Annamites*, 315.

Echaudé, gâteau vendéen, 97.

Ecosse : croyances populaires, 255.

Ecrivains français (Traditions populaires dans les), 145, 242, 396, 487, 712.

Eczéma (Remède contre l'), 743.

Eléphant (Défense d'), amulette italien, 255.

Elisabeth (Sainte), 744.

Digitized by Google

Eloi (Saint), 170.
Encornet : croyances populaires, 467, 468.
Enfants malades : superstitions poitevines, 188; coutumes et croyances laponnes et russes, 307; saints guérisseurs de l'enfance, en Touraine, 743.
Enfer : iconographie, 20 à 28.
Enquêtes sur le folk-lore, 93.
Envoûtements à Siam, 265.
Eponge : appellations populaires, 272.
Eskimos : album de gravures indigènes, 233.
Esprits : croyances et superstitions des Siamois, 258.
Esquieu (Louis), *Les jeux populaires de l'enfance, à Rennes*, 510.
Etain : légende de sa découverte, 530.
Etats-Unis : talisman formé de pattes de taupes, 154.
Exorcismes à Siam, 262, 263.
Exposition Universelle (l') et les Traditions populaires, 306.
Extraits d'anciens ouvrages anglais relatifs au folk-lore, 471 : extraits et lectures, 54, 441, 509, 637.
Eygun (B.), 174.

Fables de Florian, 558.
Facéties wallonnes, 173 ; bourguignonnes, 304 ; suisses, 749.
Faligan (Ernest), 1,572.
Fantastique dans l'iconographie, 338.
Farces macabres, 256, 576.
Ferrand (M.), 412.
Fertiault (F.), 168, 177, 192, 487, 562, 575.
Fête des Rois, 29 et 35 ; en Bourgogne, 29, 105; en Champagne, 30 ; à la cour de France, 31.
Fève (Cérémonie de la) à la cour de France, 31 ; conte populaire, 437.
Fictions communes à l'antiquité et au moyen âge, 478 à 481.
Ficus religiosa, arbre sacré chez les Siamois, 260.
Fièvre (Amulette contre la), 153.
Fille (la) déguisée en dragon, chanson du Morvan, 709.
Filles des flots (Ran et les), légende slave, 738.
Finamore (Gennaro), *Credenze, usi e costumi abruzzesi*, 190.
Fitz-Gérald (David), 611.
Flandres : légendes, 248 ; imagerie populaire, 281 ; contes, 568, 688.
Flèches (pointes de), amulettes italiens, 219 ; croyances des paysans landais, 245.
Fleur de saint Gilles : nom populaire de l'holothurie, 271.
Fleury (Jean), 190.
Flûte de Pan, 115.
Fois : lutins de l'île de Ré, 106.
Folk-lore du pays de Liège, 51 ; miettes de folk-lore parisien, 51, 273, 595 ; folk-lore au Salon, 289 ; folk-lore européen comparé, 385 ; documents anglais relatifs au folk-lore, 193, 471 ; un martyr du folk-lore en Russie, 127.
Fontaine (L.-A.), 105, 275, 304, 320.
Formulettes d'Auvergne, 447 ; béarnaises, 278 ; relatives aux coquillages de mer, 210 ; aux mollusques, 465 ; aux crustacés, 556.
Fossiles : amulettes italiens, 220, 255.
Foudre (Préservatifs contre la), 219, 220, 245, 448.
Fouju (G.), 155, 273, 283.
France : anciennes coutumes du nouvel an, 256, 319.

Galitch (Russie) : coutumes de mariage, 657.
Galles (Pays de) : coutumes du jour des Rois, 576.
Gâteau des Rois, 29, 31, 32.
Gautier de Coincy, *Miracles de Notre-Dame*, 14.
Géant (le), chanson du Morvan, 596.
Genêt : remède populaire, 741.
Génie de l'Aletsch (le), légende du Valais, 250.
Génies : croyances superstitieuses des Siamois, 259 ; génies des mines, 531.
Gennes (Maine-et-Loire) : superstitions populaires, 673.
Genou (Saint), 643.
Georges (Saint), 613, 745.
Gibet : croyances populaires, 592.
Gilles (Saint), 271, 743 ; fleur de saint Gilles : nom populaire de l'astérie, 271.
Girard de Rialle (J.), 255, 383, 441, 533, 595, 754.
Giry (A.), 443.
Gittée (Auguste), 124, 378.
Glaciers (Légendes des), 250.
Glandes (Remèdes populaires contre les), 744
Goban Saor, héros de la légende celtique, 612.
Goutte (Remède populaire contre la) 643.

Digitized by Google

Grallon (Le roi) : son tombeau, 574.
Grand-Andely (Vitraux de l'église du), 8 à 11.
Greluchon (Saint), 175, 744.
Grenats : amulettes italiens, 220.
Grenouilles merveilleuses, 199, 200.
Griffe du diable, 155.
Grimm (Contes des frères), 197.
Gringore (Pierre), son poème sur la coqueluche, 45.
Griselidis : allusion au conte populaire, 673 à 675.
Gueslin (Saint), 643.
Gui : croyance populaire, 674 ; au gui l'an neuf, coutume tourangelle, 747 ; aguillaneufs : noëls populaires, 30, 96.
Guingallois (Saint), 744.
Guirec (Saint), 575.
Guyot (Marie), 284, 334.

Haches de pierre polie, 245 ; hachettes de pierre taillée, 219.
Hardouin (Ch.), 257, 697.
Haricots : légendes populaires, 562.
Harou (Alfred), 230, 248, 281, 299, 529, 688, 690.
Hautes-Alpes : chanson populaire, 144.
Haute-Bretagne : chansons populaires, 19, 232, 335, 566 ; devinettes, 295 ; demandes facétieuses, 297.
Henné (Chevaux teints avec du), en Tunisie, 576.
Herbes de la Saint-Jean : mille-pertuis, 390 ; lierre terrestre, 677 ; herbe d'or, 287 ; herbe royale, 448.
Hercouet (Dr Paul), 647.
Héry (V.), 382.
Hespérie (Sainte), 254.
Hippocampe (Noms populaires de l'), 271.
Hiver (Le long), légende flamande, 248.
Holothurie : appellations populaires, 271.
Homard : traditions populaires, 556, 557.
Hommes chiens, 72 à 89.
Hongreurs : vétérinaires en Touraine, 742.
Hongrie : superstitions populaires, 383.
Honoré (Saint), 382.
Hora : danse roumaine, 115.
Horion : nom populaire de la coqueluche, 43, 44.
Hotte du diable, 230.
Hovelacque (Abel), 119.
Howleglass (Tyel) : héros populaire des légendes anglaises, 203, 204.
Hubert (Saint), 744.
Hugues, archevêque de Magdebourg : légende de sa mort, 355.
Huile (présages tirés de l'), 192.

Iconographie de la légende de Théophile, 1 à 14 ; du diable et de l'enfer, 20 à 28 ; du fantastique, 338 à 352 ; des crustacés, 557.
Ilia Mourometz : héros des légendes épiques de la Russie, 237, 238, 538.
Ille-et-Vilaine : croyances populaires, 128.
Imagerie populaire des Flandres, 281 ; de la Basse-Bretagne, 629.
Imbert (Barthélemy), 302.
Indre : superstitions populaires, 440.
Influenza : épidémies analogues, au moyen-âge, 43.
Intersignes, 419, 752.
Inventaire des contes, 36.
Irlande : conte populaire, 605.
Italie : amulettes et fétiches, 219, 255.

Jacottet (E.), 373.
Jacques le tueur de géants, 201 à 203.
Jametel (Maurice), 58.
Japon : croyance populaire du jour de l'an, 256 ; rôle fantastique attribué aux chats et aux blaireaux, 383.
Jaspe : amulette italien, 220.
Jarchy (A. L.), 641.
Jean (Saint), 277, 382, 390, 744.
Jésus-Christ : tradition musulmane sur sa mort, 435.
Jeux de l'enfance, 98, 309.
Joli meunier (Le), chanson de la Haute-Bretagne, 566.
Joli mois de mai fleuri, chanson du pays de Caux, 268.
Jouets populaires en Russie, 309.
Jour de l'an : coutumes de l'ancienne France, 256, 319 ; croyance populaire au Japon, 256 ; jours d'emprunts de l'année arabe, 151.
Jugement dernier : iconographie, 21 à 28.
Jugeurs d'eau dans le Maine, 678 ; dans la Touraine, 741, 744.

Labonne (Dr), 175, 754.
Lac de la Fée (Le), légende corse, 692.
Lamhoigin, conte irlandais, 605.
La Monnoye (les Traditions populaires dans les Noëls de), 487.

Digitized by Google

Landes : croyances populaires, 245.
Langouste : traditions populaires, 555, 557.
Langues de pierre, langues de saint Paul : amulettes italiens, 220.
Langueur (Remède populaire contre la), 744.
Laon : vitraux de la cathédrale, 5.
Laponie : croyances et coutumes relatives aux enfants, 307.
LAPORTERIE (Joseph de), 245, 418.
LAUNAY (G. de), 353.
Lautars : chanteurs et musiciens populaires de Roumanie, 115.
LAVENOT (P. M.), 666.
LE CALVEZ, 447.
LE CARGUET (H.), 169, 287.
LEFÈVRE (André), 129.
Légende de Théophile (Iconographie de la), 1 à 14; légendes africaines, 109; des Bassoutos, 373; du Cap-Sizun, 169; corses, 692; flamandes, 248; de l'île de Ré, 106; du pays de Liége, 299, 690; moghrabines, 558; poitevines, 679; siamoises, 697; slaves, 738; préhistoriques, 155, 230, 283; des glaciers, 250; relatives aux mollusques, 470; du chien de Montargis et analogues, 65; de Didon et similaires, 186, 717.
LEHMANN-FILHÈS (M.), *Islandische Volkssagen*, 378.
LE MOGNE (Lucas) : ses Noëls, 30, 31.
LEMOINE (Jules), 181.
Lemps (Le), ville légendaire du Poitou, 483 à 485.
Léonard de Vinci; fresque à Saint-Epvre de Nancy, 13.
LÉOUZON LE DUC, 189.
Lessive de Noël, superstition provençale, 320.
Liége (Folk-lore du pays de), 51; légendes populaires, 299, 690.
Lièvre (La Mule et le), conte nivernais; pourquoi le lièvre n'a pas de queue, 244; ongle de lièvre, remède contre les rhumatismes, 254.
Limaçons : remède populaire, 742.
Limonite : amulette italien, 220.
Littérature des nourrices, 194.
Livre des Merveilles, 76, 77; livres de commandement, 255.
Long Hiver (Le), légendes populaires, 248, 560.
Loriot : légende poitevine, 572.
Lorraine : randonnée populaire, 598.
Louisiane : préjugés et superstitions, 708.
Loup (Dents de), amulettes italiens, 220.
Loups-garous en Vendée, 98; le seigneur Loup-Garou, conte d'Auvergne, 216.
Louzoux, talisman breton, 161.
Lune (Nouvelle), croyance populaire, 708.
Lutins : en Vendée, 100; en Basse-Bretagne, 101; dans l'île de Ré, 106; dans l'iconographie, 338; appellations diverses, 498.
LUZEL (F. M.), 355, 629.
Lyon : sculptures de la cathédrale, 11 à 13.

Macabre (Danse) du Bar, 20; farces macabres, 296, 576.
MAC-INNES (Rev. D.) et A. NUTT, *Folk and hero tales from Argill shire*, 378.
MAC RITCHIE (David), *The testimony of tradition*, 638.
Madeleine (Sainte), 744.
Madrépores fossiles, amulettes italiens, 220.
Magéyeurs, rebouteurs et sorciers de la Bretagne et de l'Anjou, 677.
Mai (Usages et superstitions de), 278.
Maillard (Olivier), contes populaires dans ses sermons, 355.
Maine : chansons, 68; contes, 178; superstitions, 673.
Malaysie : proverbes et dictons, 720; devinettes, 722.
Mandeville (Relations de Sir John de), 77 à 79.
Mandragore, 592.
Mandrin (Un exploit de), 433.
MANGO (Francesco), *Nouvelli popolari sardi*, 694.
Mans (Vitraux de la cathédrale du), 6, 7; bas-reliefs de l'église de la Couture, 21.
Marc de café (Présages tirés du), 160.
Marc (Saint), 246.
Marcou (Saint), 744.
Margate, croyances populaires, 467.
Mariage (Coutumes de) : en Belgique, 181; en Béarn, 221, 710; en Chalosse (Landes), 418; en Vendée, 96, 97; en Russie, 321, 421, 500, 614, 651.
Marina, enchanteresse des épopées russes, 167.
Mariniers du Rhône : croyances et traditions, 417.
Marins; proverbes et dictons, 35.

Digitized by Google

Martin (Saint), 605 ; perron, pierres de saint Martin, 157.

Maur ou Mor (Saint), 643.

Mauvais œil (Le) : en Bretagne, 169 en Italie, 220 ; en Russie, 641.

Maux de dents, de jambes et d'yeux : amulettes et remèdes populaires, 220, 742, 744.

Médecine superstitieuse en Russie, 641 ; en Bretagne et en Anjou, 675 ; en Touraine, 740.

Méduse : croyances populaires, 465.

Mégalithes (Légendes concernant les), 155, 230, 673 à 675.

Mélier ou néflier sauvage : remède populaire, 676.

Ménagiana (Traditions du), 150.

Mer (Coquillages de) : noms, proverbes, devinettes, etc., 210 ; contes et légendes, 212 ; usages et superstitions, 213 ; sources de la mer, 441.

Meunier (le joli), chanson de la Haute-Bretagne, 566.

Meyrac (Albert), *Traditions, coutumes, légendes et contes des Ardennes*, 379.

Michel (Saint), 20, 277.

Michel-Ange : son Jugement dernier, 22.

Migraine (remèdes populaires contre la), 320, 744.

Mikoula Celaninowitch : héros des légendes russes, 236, 237, 241, 538.

Mille-pertuis, herbe de la Saint-Jean, 390.

Millien (Achille), 244.

Minard : croyances populaires, 467, 470.

Mines et mineurs : coutumes et superstitions, 525.
Miracles de Notre-Dame, par Gautier de Coincy, 14 ; *Miracle de Théophile*, par Rutebeuf, 5.

Miré, 254.

Misère (le Bonhomme), légende liégeoise, 299.

Moghreb (Légende du), 558.

Moisson (Chanson de), dans le Morvan, 463.

Molière (les Traditions populaires dans), 396.

Mollusques : noms, proverbes, devinettes, formulettes, etc , 465.

Monstres (les), dans la légende et dans la nature, 70 à 89.

Monture délimitant un territoire, 721.

Morel-Retz (*Stop*), 29, 433.

Morin (Louis), 145, 320, 448, 512, 632, 723.

Mort (pronostic de), 128, 751.

Mort d'Adèle (la), chanson de la Haute-Bretagne, 232.

Mortillet (Gabriel de), 594.

Morvan (chansons du), 205, 391, 463, 534, 596, 645, 709.

Mou de veau : remède populaire, 742.

Mozambique : superstitions et légendes, 647.

Mule (la) et le Lièvre, conte nivernais, 244.

Musée des traditions populaires, 384.

Musicescu (G.), *Mélodies populaires roumaines*, 112.

Mythes de la pluie, 129 ; d'Orion, 558.

Naïou, flûte de Pan, chez les Roumains, 115.

Nécrologies, 58, 189, 251, 572.

Néflier sauvage, remède populaire, 676.

Ney (Napoléon), 51.

Nicolas (Saint), 417, 538, 642.

Nids d'oiseaux : croyance poitevine, 610.

Nimal (H. de), *Légendes de la Meuse*, 443.

Nivernais : superstitions, 229 ; contes, 244.

Noces du Coucou et de l'Alouette, chanson des Dombes, 15 ; du Papillon, chanson du pays de Caux, 16 ; de l'Alouette et du Pinson, chanson poitevine, 17 ; de la Bécasse et de la Perdrix, chanson de la Haute-Bretagne, 19.

Noëls de Lucas Le Moigne, 30, 31 ; audition de Noëls au Cercle Saint-Simon, 54 ; la lessive de Noël, superstition provençale, 320 ; Noëls bourguignons de Bernard de la Monnoye, 487.

Noms populaires donnés aux coquillages de mer, 210 ; aux zoophytes, 269 ; — aux mollusques, 465 ; aux crustacés, 556.

Notes et enquêtes, 63, 127, 192, 254, 319, 381, 440, 574, 640, 696, 755.

Notre-Dame des Sept-Douleurs, 744.

Nourrices (littérature des), 194.

Nouvel an (coutumes du), 512.

Nuages : appellations populaires, 447.

Objets talismaniques dans les anciennes fictions, 478 à 481.

Œil (mauvais), 169, 641.

Œil-de-Hibou (Til), héros populaire des légendes septentrionales, 203, 204.

Digitized by Google

Œufs : croyances populaires, 448, 575, 640.
Oiseaux : légendes poitevines, 571 ; l'Oiseau qui dit tout, conte troyen, 735.
Oleg ou Volga : héros des épopées russes, 167, 235.
Ongle de lièvre : remède populaire, 254.
Opraxa : héroïne des épopées russes, 166.
Orages : croyances populaires, 127, 575, 754.
Oraison de sainte Brigitte, avertit de la mort, 751.
Ordalies en Bourgogne, 105.
Orient : contes populaires, 234.
Orion (Le mythe d'), 558.
Ostiaks : jouets populaires, 311.
Ours (l') et le petit garçon, conte breton, 438 ; allusion au conte du Renard et de l'Ours, 486.
Oursin : appellations populaires, 269.

Pain : traditions populaires, 559.
Palenitza : héroïnes légendaires des épopées russes, 167.
PALGRAVE (sir Francis), 194.
Papillon (Les Noces du), chanson du pays de Caux, 16.
Paris : sculptures de la cathédrale, 11, 12, 21 ; miettes de folk-lore, 51, 273, 595 ; chanson populaire, 286.
PARIS (Gaston), *Les chants populaires du Piémont*, 318.
Pastourelles du Morvan, 391.
Paterne (Saint), 742, 744.
Pattes de taupe : remède populaire, 153, 154.
Paul (Langues de saint), amulettes italiens, 220.
Peau d'Ane (Allusions au conte de), 485 ; peau de taupe, amulette contre la fièvre, 154.
Peintres romantiques : traditions populaires, 289.
Pèlerinages, 188.
Pendus : noms et comparaisons populaires, 577 ; prédestination, 586 ; coutumes et superstitions, 588 ; sort de leur cadavre, 590 ; le gibet et la corde, 592 ; songes s'y référant, 594.
Pensées sur les traditions populaires, 681.
Péran (Saint) ou Perran, 530.
Perdrix (La Bécasse et la), chanson de la Haute-Bretagne, 19.
Perm : coutumes de mariage, 426, 500, 614.
Perron de saint Martin, 157.
PERROUD (Claude), 15.
Persil : remède populaire, 742.
Petit tambour (Le), chanson de la Champagne et de Paris, 284, 286.
Petite Russie : coutumes de mariage, 618.
PETTERSEN (Hjalmar), 574.
Peur (Remède populaire contre la), 744.
Phi : génies terrestres des Siamois, 257.
Philtres amoureux, à Siam, 264, 265, 697
Picatiau (pivert) : légendes poitevines, 572.
PIERRE (Constant), 316.
Pierre-aux-liens (Saint), 744.
Pierre la Mort : conte flamand, 688.
Pierre (Langues de), pierres de la croix, pierres étoilées, pierres précieuses : amulettes italiens, 220 ; pierres à légendes : pierres du diable, 155, 156, 231 ; de saint Benoît, 157 ; de saint Martin, 157, 158 ; de saint Samson, 575 ; qui pleurent, 157 ; qui tournent, 231 ; de tonnerre, 219, 245.
Pieuvres : croyances populaires, 467 à 470.
Pimprenelle : remède populaire, 742.
PINEAU (Léon), 178, 188, 255, 278, 382, 483, 518, 560, 571, 679.
Pinson (l'Alouette et le), chanson poitevine, 17.
PITRÉ (Giuseppe), 48 ; *Usi e costumi, credenze e pregiudizi del popolo siciliano*, 314.
Pivert : légendes poitevines, 572.
Plantain : remède populaire, 742.
Ploix (Charles), 378, 638.
Pluie (Mythes et divinités de la), 129.
Pneumonie (remèdes populaires contre la), 742.
Pratiques superstitieuses du Dauphiné, 412 ; médicales des Vosges, 447 ; de la Touraine, 740.
Précurseurs du folk-lore, 93.
Prédestination des pendus, 586.
Préhistorique : légendes et superstitions, 128, 155, 230, 283.
Préjugés populaires en Louisiane, 708.
Présages de mort, 128, 175 ; relatifs aux mollusques, 467.
Prévision des faits politiques chez les Annamites, 513 ; du temps, 518.
PRICE (Richard), *Préface à l'histoire de la poésie anglaise*, de Warton, 471.
Prisonnier de Nantes (le), chanson de la Haute-Bretagne, 171, 172.

Digitized by Google

Poésies sur des thèmes populaires, 32, 301.
Poils du diable (Les trois), conte troyen, 726.
Pointes de flèches : amulettes italiens, 219 ; landais, 245.
Pois (petits) : remède populaire, 741.
Poitou: chanson populaire, 17; croyances et superstitions, 127, 640 ; rebouteurs, 255 ; usages de mai, 278 ; fête de la Saint-Jean, 382 ; légendes des oiseaux, 571 ; des danseurs maudits, 679.
Polichinelle : pourquoi ses deux bosses, 690.
Polissoirs préhistoriques : 155.
Pont de Londres (le), ronde de la Champagne, 334 ; de la Haute-Bretagne, 335.
Porte-bonheur, 648.
Portrait de la maîtresse (le), chanson du Morvan, 645 ; de la Sarthe, 646.
Possédés du démon, à Siam, 261.
Poulet (Noms populaires des os de), 574.
Poulpe : croyances populaires, 467 à 469.
Pourquoi (les), 244.
Préjugés en Louisiane, 708.
Pronostics de mort, 128, 751 ; du temps en Bourgogne, 320 ; tirés du soleil, chez les Annamites, 513; de la lune, 516.
Proverbes français du XVe siècle, 449 ; malays, 720 ; de marins, 35 ; relatifs aux pendus, 582 ; aux coquillages de mer, 210 ; aux zoophytes, 269 ; aux mollusques, 465 ; aux crustacés, 556.

Questionnaires de folk-lore, 38, 559, 573.
Quête des Rois en Bourgogne, 29 ; en Champagne, 30.
Quillimane (Mozambique) : superstitions populaires, 647.

Rabot (Charles), 233.
Rachitisme (Remède populaire contre le), 744.
Racine (les Traditions populaires dans) 242.
Rage (Amulettes et remèdes contre la), 220, 744.
Ran et les filles des flots, légende slave, 739.
Randonnée lorraine, 598 ; alsacienne, 599 ; anglaise, 604 ; française, 604.
Rapsodie cambodgienne, de Bourgault-Ducoudray, 116.
Rasérétsana : conte bassouto, 375.
Ré (Légendes de l'île de), 106, 634.
Rebouteurs en Poitou, 255 ; en Touraine, 741.
Refrain populaire, 382.
Remèdes populaires, 254, 320, 412, 590, 641, 643, 677, 678, 740 à 742.
Renard (le) et le Loup : conte populaire, 438 ; et le Coq, 439 ; et l'Ours, 486.
Requin (Dents de) : amulettes italiens, 220.
Retour du soldat (le), chanson du Maine, 68.
Revenants en Vendée, 100 ; en Ecosse, 255 ; à Siam, 703.
Révolution française : traditions populaires, 159.
Rhumatismes (Amulettes et remèdes contre les), 220, 254, 643.
Rhume Remède populaire contre le), 742.
Ribotteurs : croyance populaire dans le Maine, 677.
Rois (Fête des), 29, 30 à 32, 105, 576.
Rolland de Denus (André), *Dictionnaire des appellations ethniques de la France et des Colonies*, 60.
Romantisme (Traditions populaires dans la peinture du), 289.
Rondes populaires, 334, 335, 545, 546, 548, 549.
Rose (Sainte), 744.
Rose d'or (la), conte manceau, 178.
Roseaux qui chantent (les), conte manceau, 178.
Rosières (Raoul), 43, 449.
Rossignol (le) messager, chanson du Morvan, 934 ; légende poitevine, 571.
Rossignolet (le), chansons populaires, 144, 205.
Rothesay Miller (E.), *Japanese fairy tale series*, 125.
Roumanie : chansons et danses populaires, 112.
Rubbens (Clément), 768.
Ruiche : légendes poitevines, 571.
Russie (Chants héroïques de la), 163, 235, 538 ; coutumes et croyances relatives aux enfants, 307 ; jouets populaires, 309 ; coutumes et chansons de mariage, 321, 500, 614, 651 ; médecine superstitieuse, 641.
Russie blanche : coutumes de mamariage, 651.
Rutebeuf, *Miracle de Théophile*, 5.

Sabatini (Francesco), *Il volgo di Roma, raccolta di tradizione et costumanze popolari*, 315.
Sabava : héroïne des épopées russes 167.

Digitized by Google

Sahib, *La marine, croquis humoristiques*, 60.
Saint-Epvre (Tableau de l'église), à Nancy, 13.
Saint-Julien du Sault (Vitraux de), 4, 5.
Saintonge : devinettes, 168.
Saints céphalophores, 64, 254; châtiés, 576 ; guérisseurs, en Touraine, 742 à 745.
Salmon (Philippe), 128, 192, 594.
Salmon dans les légendes musulmanes, 298, 431.
Salon (le Folk-lore au), 289.
Salut : ses formes différentes, 119.
Samedi saint (Coutumes du), à Cuba, 509.
Samson (Saint), 575.
Sarthe : traditions populaires, 337, 563.
Sauvé (L.-F.), 90.
Sax (B.), 298.
Sébillot (Paul), 20, 44, 58, 60, 61, 101, 150, 159, 186, 190, 210, 242, 251, 252, 269, 276, 289, 302, 303, 313 à 315, 336, 338, 396, 434, 437, 447, 465, 486, 510 à 512, 525, 544, 559, 562, 572, 575, 577, 648, 681, 694, 712, 751 ; *Les souvenirs historiques et les héros populaires en Bretagne*, 190.
Sébillot (Mme Paul), 19, 172, 229, 232, 335, 566.
Seconde vue (Phénomènes de), 419, 752.
Seiche : croyances populaires, 467 à 470.
Sermons du moyen âge (Contes populaires dans les), 355.
Siam (Traditions et superstitions de), 257, 697.
Sibérie (Établissement d'Yermak en), 717 (?)
Sichler (Léon), 321, 421, 500, 614, 651, 696, 738.
Sicile : conte populaire, 48.
Sicotière (L. de la), 549.
Silex taillés ou polis, amulettes italiens, 219.
Snachar, sorciers russes, 644.
Société des traditions populaires ; assemblée générale, 122 ; société allemande, 544.
Somnambulisme, à Siam, 267.
Songes (les Pendus et les), 594.
Sorciers : emploi qu'ils font du corps des pendus, 590 ; dans le Maine, 676; dans la Vendée, 98 ; à Siam, 262 à 268 ; légendes siamoises, 703.
Sort (Consultation du) par l'huile, 192 ; par le marc de café, 160.
Soukmane : héros des légendes russes, 239.
Sources dans la mer, 441.
Souris (la), conte populaire, 437 ; allusion au conte du Chantre et de la Souris, 486.
Squale (Dents de), amulettes italiens, 220 ; landais, 246.
Stiebel (René), 230, 448, 576.
Stop, pseudonyme de Morel-Retz, 29, 433.
Sucre : remède populaire, 742.
Suisse : facéties populaires, 748.
Superstitions et croyances de la Vendée, 98 ; du Poitou, 127, 278 ; de l'Aveyron, de l'Ille-et-Vilaine, 128 ; du Cap-Sizun, 169, 287 ; du pays Basque, 174 : du Berry, 175 ; de la Corse, du Gard, 192 ; de la Nièvre, 229 ; de la Sarthe, 337, 563 ; du Dauphiné, 412 ; de la Touraine, 440, 740 ; de la Basse-Bretagne, 447 ; de l'Auvergne, 536 ; du canton de Gennes (Maine-et-Loire), 673 ; de l'Ecosse, 255 ; de la Hongrie, 383 ; de la Russie, relativement aux enfants, 307 ; de Madrid, 442 ; de Mozambique, 647 ; de Siam, 257, 697; préhistoriques, 155, 230, 283 ; des civilisés, 648 ; des mineurs, 525 ; des sauniers, des pêcheurs, 754 ; relatives aux pendus, 588 ; aux coquillages de mer, 213 ; aux mollusques, 467 ; aux crustacés, 555.
Swiatagor : héros des légendes russes, 237, 238.

Tac (le), épidémie de coqueluche au XVe siècle, 43, 44.
Talismans, 154, 161 ; symboliques dans les légendes populaires, 478.
Tamariniers : arbres sacrés chez les Siamois, 260.
Tambour (le Petit), chanaon populaire, 284, 286.
Taupe (Pattes et peau de), remède populaire, 153, 154.
Tausserat (Alexandre), 31, 189, 254.
Tcheng-Ki-Tong (général), *Les plaisirs en Chine*, 190.
Tersk : coutumes de mariage, 421.
Théophile (Légende de) ; ses rapports avec celle de Faust, son iconographie, 1 à 14.
Thevadas ; divinités célestes des Siamois, 257.
Tiel Ulenspiegel : héros des légendes allemandes, 204.
Tiersot (Julien), 31, 54, 70, 112, 116, 205, 391, 394, 463, 534, 596, 645, 709 ; *Musiques pittoresques, promenades musicales à l'Exposition de 1889*, 316.

Digitized by Google

Til Œil-de-Hibou : héros des légendes septentrionales, 203, 204.

Timbe (la) ou Tombe : tradition angevine, 673.

Tire-bouchon (le) : son appellation populaire dans le canton de Vaud, 255.

Ton Hickathrift : héros des légendes anglaises, 201.

Tomling (Swain), (Tom Pouce), héros des légendes danoises, 201.

Tom Pouce, 200, 201.

Tom Thumb (Tom Pouce), héros des légendes anglaises, 200, 201.

Toque-maillet, 273, 274.

Tortue (la), conte bassouto, 373.

Touraine : traditions et croyances populaires, 741.

Tradition celtique (Origines de la), 611.

Traditions populaires (Société des) : dons à la bibliothèque, 128 ; au musée, 384 ; société allemande, 544 ; congrès de Londres, 417, 631. Les Traditions populaires et le voyage présidentiel, 303 ; à l'Exposition universelle, 306. Traditions préhistoriques, 128, 155, 230, 283 ; tératologiques, 71 à 89 ; relatives au pain et à la boulangerie, 559 ; à la Révolution française, 159 ; à la peinture romantique, 289 ; dans le Ménagiana, 150 ; dans les écrivains français, 242, 396, 712 ; dans les Noëls bourguignons de la Monnoye, 487 ; pensées tirées de divers auteurs, 681. Traditions du Cap-Sizun, 287 ; du Dauphiné, 412 ; de la Sarthe, 337, 563 ; de la Touraine, 740 ; de Siam, 257, 697 ; tradition musulmane sur la mort du Christ, 435.

Transformations des légendes populaires, 568.

Trois poils du Diable (les), conte troyen, 726.

Trombes : croyances populaires, 574.

Troyes (Vitraux de la cathédrale de), 8 ; contes populaires, 723.

Tunisie : chevaux teints, 576.

Tyel Howle glass, héros des légendes anglaises, 203, 204.

Ulenspiegel (Tiel), héros des légendes allemandes, 204.

Urgande (Allusion au conte populaire d'), 485.

Vannes (Devinettes du pays de), 666.

Vassilissa : héroïne des épopées russes, 167.

Veau (Mou de) : remède populaire, 742.

Vendée : coutumes de mariage, 96.

Vendredi saint (Coutumes du), 273, 562.

Vent (Pronostics de), 246 ; conte breton, 64.

Verrières représentant le miracle de Théophile, 3 à 14.

Verrues (Remède populaire contre les), 741.

Vertige (Amulettes italiens contre le), 220.

Vierge (la) dans le miracle de Théophile, 2.

Villes disparues (Légendes de), 483 à 485.

Vipère (Tête de), amulette contre la fièvre, 153.

Vital (Saint), 246.

Vitraux : leur fabrication du XIIIe au XVIIIe siècle, 9, 10 ; vitraux du XIIIe siècle à Auxerre, à Saint-Julien du Sault (Yonne), 4, 5 ; à Laon, 5, 6 ; au Mans, 6, 7 ; à Beauvais, 7, 8 : à Troyes, 8 ; à Chartres, 22, 26 ; du XVIe siècle au Grand-Andely, 8 à 11 ; modernes à Châlons-sur-Marne, 11.

Voiture (les Traditions populaires dans), 712

Voleurs (la Bonne Femme et les), conte populaire poitevin, 560.

Volga ou Oleg : héros légendaire des épopées russes, 167, 235.

Vosges : coutumes du Carnaval, 90.

Vostre (Heures de Simon), 22, 24.

Votiaks (Jouets populaires des), 312.

Voyage présidentiel (les Traditions populaires et le), 303.

Wallène (Gabrielle), 286.

Wallon (Facéties du pays), 163.

Winnibrod (Saint), 576.

Wratislaw (A. H.), *Sixty folk-tales from... slavonic sources*, 58.

Yermak, son établissement en Sibérie, 718.

Yeux (Remèdes contre les maux d'), 742, 744.

Zevacq (D. A.), 692.

Zmigrodzki (Michel de), 385.

Zoophytes : noms, proverbes, devinettes, croyances et usages, 269.

Le gérant : Alphonse Certeux.

Vannes. — Imprimerie Lafolye, 2, place des Lices.

Digitized by Google

CONSTANT PIERRE

LA FACTURE INSTRUMENTALE A L'EXPOSITION DE 1889

NOTES D'UN MUSICIEN

SUR LES INSTRUMENTS A SOUFFLE HUMAIN

NOUVEAUX ET PERFECTIONNÉS

Ouvrage orné de nombreuses gravures et d'exemples de musique.

Un volume in-8° raisin..... *3,50*

Librairie de l'Art indépendant, 11 Chaussée d'Antin — Paris.

ARCHIVIO

PER LO STUDIO DELLE TRADIZIONI POPULARI

REVUE

Dirigée par le Dr PITRÈ et Salomon MAMIO.

Abonnement 14 francs. — Luigi Pedone-Lauriel, Palerme.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET CURIEUX

13, RUE CUJAS

Directeur : Lucien FAUCON. (bi-mensuel). — Abonnement : 16 francs, Étranger, port en sus.

JOURNAL OF AMERICAN FOLK-LORE

Publié par American folk-lore Society

Directeur : W. W. NEWEL.

Abonnement : 15 francs. — Houghton, Mifflin, édit., Boston U. S.

REVUE CELTIQUE

Publiée sous la direction de H. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE

Paris, E. BOUILLON, rue de Richelieu.

Abonnement : France 20 francs ; Union postale, 21 francs.

LOQMAN BERBÈRE

TEXTE BERBÈRE ET TRANSCRIPTION, AVEC QUATRE GLOSSAIRES

Et une étude sur la Légende de Loqmân

Par RENÉ BASSET

Professeur à l'École supérieur des Lettres d'Alger

Un fort volume in-18, 10 fr. — Lib. Leroux, 28, rue Bonaparte.

Digitized by Google

VIENT DE PARAÎTRE

TRADITIONS

LÉGENDES ET CONTES DES ARDENNES

PAR ALBERT MEYRAC

Rédacteur en Chef du PETIT ARDENNAIS

PRÉFACE par PAUL SÉBILLOT, *Secrétaire général de la Société des Traditions populaires.*

.... « J'ai essayé de donner une idée succincte de l'ensemble de l'œuvre que M. Albert Meyrac a su mener à bonne fin. Il y a réuni, à la fois, les coutumes, les croyances, les superstitions et la littérature orale des Ardennes.

« C'est une véritable encyclopédie du Folk-Lore de ce département frontière qui désormais, grâce à lui, peut être considéré comme l'un des pays de France les mieux explorés.

— « A ce titre il mérite de prendre place dans la bibliothèque de ceux qui s'intéressent aux choses populaires.

« Les travailleurs y trouveront de bons documents sur la plupart des sujets qui se rapportent au traditionnisme, et ceux qui le consulteront par simple curiosité prendront grand plaisir à la lecture de ce livre qui reste scientifique sans être, pour cela, aride ou dogmatique.

PAUL SÉBILLOT.

DIVISION DE L'OUVRAGE. — LIVRE I : *Traditions et Coutumes.* — LIVRE II : *La Sorcellerie.* — LIVRE III : *Chansons.* — LIVRE IV : *Légendes historiques et religieuses.* — LIVRE V : *Contes.* — LIVRE VI : MUSIQUE DE CHANSONS *(Cent huit airs notés).*

UN FORT VOLUME DE 612 PAGES, *grand in-8° jésus, sur papier de luxe. — Couverture parcheminée avec frontispice par M. A. Colle.*

PRIX DU VOLUME : FRANCO POUR LA FRANCE — 10 FRANCS

POUR L'ÉTRANGER : LE PORT EN SUS

ADRESSER LES DEMANDES

A M. ALBERT MEYRAC, AU PETIT ARDENNAIS

A CHARLEVILLE (ARDENNES)

PAUL SÉBILLOT

LÉGENDES, CROYANCES ET SUPERSTITIONS DE LA MER

PREMIÈRE SÉRIE :

LA MER ET LE RIVAGE, 1 vol. in-18.

DEUXIÈME SÉRIE :

LES MÉTÉORES, LES VENTS ET LES TEMPÊTES, 1 vol. in-18.

Chaque série : 3 fr. 50.

G. Charpentier et Cie, éditeurs, 11, rue de Grenelle.

VANNES. — IMPRIMERIE EUGÈNE LAFOLYE, 2, PLACE DES LICES

Digitized by Google

Digitized by Google

FOURTEEN DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED

RETURN TO the circulation desk of any
University of California Library
or to the
NORTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
Bldg. 400, Richmond Field Station
University of California
Richmond, CA 94804-4698

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS

- 2-month loans may be renewed by calling (510) 642-6753
- 1-year loans may be recharged by bringing books to NRLF
- Renewals and recharges may be made 4 days prior to due date.

DUE AS STAMPED BELOW

OCT 16 1996

JUL 10 1997

REC.CIRC. MAY 21 1997

12,000 (11/95)

Digitized by Google

GENERAL LIBRARY - U.C. BERKELEY

B000998266

Digitized by Google

Digitized by Google